This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

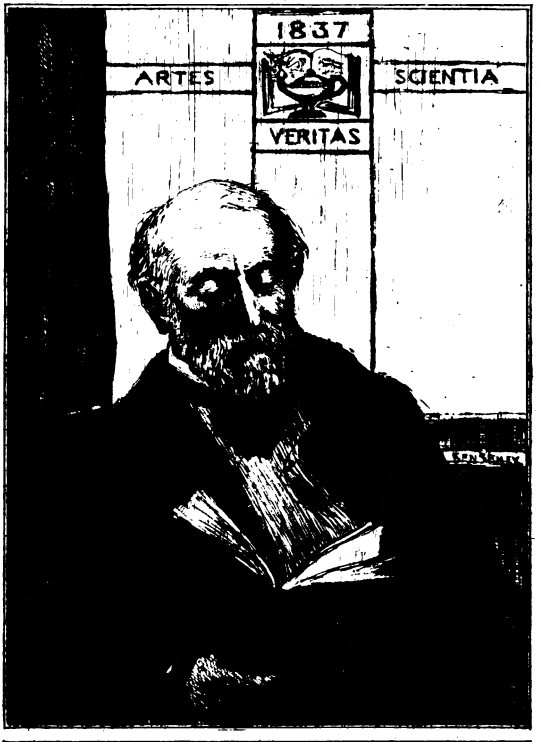
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

JF
51
.S114

Vaignaud

DE
S
S 114

# DICTIONNAIRE

*POUR L'INTELLIGENCE*

## DES AUTEURS CLASSIQUES,

*GRECS ET LATINS,*

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

*TOME SECOND.*

# DICTIONNAIRE

*POUR L'INTELLIGENCE*

## DES AUTEURS CLASSIQUES,

*GRECS ET LATINS,*

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

*CONTENANT*

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE, ET LES ANTIQUITÉS.

*DÉDIÉ*

A MONSEIGNEUR

*LE DUC DE CHOISEUL,*

*Par M. SABBATHIER, Professeur au Collége de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de la Société Littéraire de la même Ville.*

TOME SECOND.

*A CHÂLONS-SUR-MARNE,*

Chez { SENEUZE, Imprimeur du Roi, dans la Grande Rue; *Et se trouve à PARIS,* DELALAIN, Libraire, rue S. Jacques, à l'Image S. Jacques. BARBOU, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins. HÉRISSANT, Fils, Libraire, rue Saint Jacques.

M. DCC. LXVII.

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

On trouve chez les mêmes Libraires un autre Ouvrage du même Auteur, ayant pour titre, *Eſſai Hiſtorique Critique, ſur l'Origine de la Puiſſance temporelle des Papes*; Ouvrage qui a remporté le prix à l'Académie Royale de Pruſſe. Seconde édition, revue & corrigée.

# AVERTISSEMENT.

IL arrive ſouvent que différentes Perſonnes aient les mêmes idées. Un Sçavant célebre avoit imaginé, avant moi, le projet de cet Ouvrage. Il s'en explique ainſi, dans un article du Dictionnaire raiſonné des Arts, au ſujet du mot *Amphiphon*, ſorte de gâteau des Anciens, que nous connoiſſons peu aujourd'hui. *Ceux qui écrivent*, dit ce Sçavant, *tombent dans une étrange contradiction. Ils prétendent tous que leurs Ouvrages paſſeront à la poſtérité ; & la plûpart d'entre eux parlent des choſes d'une manière à n'être entendus que de leurs Contemporains. Je ſçai qu'il y a un grand nombre d'Ouvrages, où le bon goût ne permet pas les détails, & qu'il ne faut pas s'attendre qu'un Poëte, qui a occaſion d'employer le nom d'une arme, ou d'un plumet, en faſſe la deſcription. Mais, tous les Auteurs ne ſont pas dans ce cas. Ceux qui font des Dictionnaires, n'ont pas cette excuſe pour eux. Au contraire, je penſe que ſi les Dictionnaires étoient bien faits, ils ſerviroient de Commentaires à tous les autres Ouvra-*

422124

*ges ; & que c'eſt-là qu'on trouveroit ces notes, ces éclairciſſemens, qui enflent nos Éditions, & au milieu deſquels le texte d'un Auteur eſt comme etouffé. On a imagine tant de Dictionnaires, on en a tant exécuté ; cependant, il en reſte un à faire. Ce ſeroit un Dictionnaire, où tous les paſſages de nos bons Auteurs ſeroient éclaircis. Il ne ſeroit peut-être pas inutile de marquer dans le même Ouvrage, les fautes de langue, dans leſquelles ils ſont tombés. Ce travail nettoieroit nos Éditions à venir de toute cette broderie marginale, qui leur eſt néceſſaire, dans l'etat où ſont les choſes, mais, qui ne les en defigure pas moins. On conçoit bien que ce que je viens de dire des Auteurs François, s'entend auſſi des Auteurs Grecs & Latins.*

Il me ſemble que ce Dictionnaire, du moins, quant aux Auteurs Grecs & Latins, répondra à peu près aux vues qu'on propoſe. Et pour achever de les remplir, je médite une nouvelle Édition de nos Auteurs Claſſiques, où l'on ne trouvera point de broderie marginale, puiſqu'elle ſeroit entièrement inutile à ceux qui auront fait l'acquiſition de mon Ouvrage. On donnera à cette Édition, même format, mêmes caractères, &c. qu'au Dictionnaire.

Je m'étois d'abord flatté que la lettre *A* ſeroit

contenue en un ſeul volume, ou tout au plus en deux. Mais, le nombre des articles & l'abondance des matières y mettent un obſtacle invincible. On auroit tort, néanmoins, de s'imaginer que la quantité des volumes de ce Dictionnaire ne doive pas avoir de juſtes bornes. J'oſe aſſurer qu'il n'y aura aucune lettre, qui fourniſſe autant que la lettre *A*; & je ſuis perſuadé même qu'il en faudra quelquefois pluſieurs, pour remplir un ſeul volume. J'obſerverai, d'ailleurs, que je mets ſous la lettre *A*, quantité d'articles, que d'autres renvoyent ſouvent aux lettres ſuivantes. Ce ſont les noms des Hommes & des Femmes célebres, qui me donnent principalement lieu de pratiquer cette méthode. On ſçait que la plûpart avoient ou des prénoms, ou des ſurnoms, qui commençoient par la lettre *A*. Il eſt rare que je ne range pas ſous cette lettre les articles de ces ſortes de Perſonnages; ce qui n'empêchera pas que je ne place, pour la commodité du Lecteur, leurs noms ſous la lettre par laquelle ils commencent. Et alors, il y aura un renvoi à la lettre *A*.

Il faut encore remarquer que, pour éviter les redites, bien des articles ne ſeront qu'indiqués

dans la ſuite de l'Ouvrage, parce qu'ils auront été traités dans d'autres articles de la lettre *A*. C'eſt ainſi qu'au mot *Or*, je ne m'étendrai pas beaucoup ; mais, je renverrai le Lecteur au mot *Argent*, où il trouvera des réflexions curieuſes ſur ces deux métaux.

Quiconque réfléchira ſur le plan & l'objet de l'entrepriſe que j'ai faite, ne ſera point étonné que le réſultat en ſoit un peu volumineux. Il eſt impoſſible que cela ſoit autrement, à moins [ qu'on me paſſe le terme ] que je n'étrangle l'Ouvrage ; & voilà juſtement ce que des perſonnes de bon ſens m'ont ſur tout recommandé d'éviter. Je ſens en même-tems, que la quantité des volumes rendra ce Dictionnaire plus coûteux ; ce qui me fait une vraie peine. Pour y remédier, autant que nous le pouvons, on continuera de le délivrer encore au prix de la Souſcription.

S'il falloit juger de la bonté d'un Ouvrage, par l'accueil qu'il reçoit du Public, j'aurois lieu de m'applaudir du ſuccès de mon travail. Mais, je me crois redevable de l'accueil favorable que l'on fait à ce Dictionnaire, aux bontés du plus grand des Miniſtres. Une protection ſi honorable ferme les

yeux des plus clair-voyans, ſur les imperfections de l'Ouvrage. Je dois, à cet illuſtre Mécène, une reconnoiſſance publique, en particulier de ce qu'il a bien voulu ordonner que cet Ouvrage fût introduit dans les Écoles Royales, confiées à ſes ſoins paternels.

Je ne dois pas oublier de marquer auſſi publiquement ma reconnoiſſance à MM. les Auteurs des Ouvrages Périodiques. La manière obligeante, dont ils ont annoncé le premier Volume, n'a pas peu contribué au ſuccès qu'il a eu. Leur intention a été ſans doute, d'encourager un jeune Auteur, qu'une critique ſévère auroit été capable de décourager entièrement. Quoique je n'aie pas l'avantage d'être connnu perſonnellement de ces Meſſieurs, la plûpart m'ont fait l'honneur de m'écrire les lettres les plus engageantes.

Tant d'indulgence de la part du Public, eſt pour moi un nouveau motif de renouveller tous mes ſoins, pour rendre cette entrepriſe le moins imparfaite qu'il ſera poſſible. Le troiſième Volume eſt ſous preſſe, & pluſieurs autres prêts à y être mis. On voit que je travaille à être fidéle aux engagemens, que j'ai contractés.

# SUPPLÉMENT POUR LE Ier VOLUME.

*Page 109, ôtez le ſecond alinéa, qui commence ainſi :* Les Accens des Anciens ſont, &c. *& liſez en place ce qui ſuit :*

## A C

Par un effet de ce concours de circonſtances, qui forment inſenſiblement une langue nouvelle, nos Peres nous ont tranſmis trois ſons différens, qu'ils écrivoient par la même lettre *e*. Ces trois ſons, qui n'ont qu'un même ſigne, ou caractère, ſont 1.° l'*è* ouvert, comme dans *fèr*, *jupitèr*, *la mèr*, *l'enfèr*. 2.° L'*é* fermé, comme dans *bonté*, *charité*. 3.° Enfin, l'*e* muet, comme dans les monoſyllabes, *me*, *te*, *ſe*, *le*, *ne*, *de*, & dans la dernière de *donne*, *ame*, *vie*.

Ces trois ſons différens ſe trouvent dans ce ſeul mot, *fermeté*. L'*e* eſt ouvert dans la première ſyllabe, *fèr*. Il eſt muet dans la ſeconde, *me*. Et il eſt fermé dans la troiſième, *té*. Ces trois ſortes d'*e*, ſe trouvent encore en d'autres mots, comme *netteté*, *évêque*, *repéché*, *ſévère*.

Les Grecs avoient un caractère particulier pour l'*e* bref ε, qu'ils appelloient *epſilon*, ἒ ψιλὸν ; c'eſt-à-dire, *e* petit ; & ils avoient une autre figure pour l'*e* long η, qu'ils appelloient *éta*, ἦτα. Ils avoient auſſi un *o* bref ο, *omicron*, ὂμικρὸν, & un *o* long ω, *oméga*, ὦμέγα.

Il y a bien de l'apparence, que l'autorité publique, ou quelque corps reſpectable, & le concert des copiſtes avoient concouru à ces établiſſemens.

Nous n'avons pas été ſi heureux. Ces fineſſes & cette exactitude grammaticale ont paſſé pour des minuties, indignes de l'attention des perſonnes élevées. Elles ont pourtant occupé les plus grands perſonnages des Romains, parce qu'elles ſont le fondement de l'art oratoire, qui conduiſoit aux grandes places de la République. Cicéron, qui, d'Orateur, devint Conſul, compare ces minuties aux racines des arbres. » Elles ne nous offrent, dit-il, » rien d'agréable ; mais, c'eſt » de-là, ajoûte-t-il, que viennent » ces hautes branches & ce verd » feuillage, qui font l'ornement » de nos campagnes. Pourquoi » mépriſer les racines, puiſque, » ſans le ſuc qu'elles préparent & » qu'elles diſtribuent, vous ne » ſçauriez avoir ni les branches » ni le feuillage. «

Il eſt fort vraiſemblable que ce n'eſt qu'inſenſiblement que l'*e* a eu les trois ſons différens, dont nous venons de parler. D'abord, nos Peres conſervérent le caractère, qu'ils trouvérent établi, & dont la valeur ne s'éloignoit jamais, que fort peu, de la première inſtitution. Mais, lorſque chacun des trois ſons de l'*e* eſt devenu un ſon particulier de la

langue, on auroit dû donner à chacun un ſigne propre dans l'écriture.

Pour ſuppléer à ce défaut, on s'eſt aviſé, depuis environ cent ans, de ſe ſervir des Accens; & l'on a cru que ce ſecours étoit ſuffiſant pour diſtinguer dans l'écriture ces trois ſortes d'*e*, qui ſont ſi bien diſtingués dans la prononciation.

Cette pratique ne s'eſt introduite qu'inſenſiblement, & n'a pas été d'abord ſuivie avec bien de l'exactitude. Mais, aujourd'hui que l'uſage du Bureau typographique, & la nouvelle dénomination des Lettres ont inſtruit les Maîtres & les Éléves, nous voyons que les Imprimeurs & les Écrivains ſont bien plus exacts ſur ce point, qu'on ne l'étoit, il y a même peu d'années. Et comme le point que les Grecs ne mettoient pas ſur leur *iota*, qui eſt notre *i*, eſt devenu eſſentiel à l'*i*, il ſemble que l'Accent devienne, à plus juſte titre, une partie eſſentielle à l'*é* fermé, & à l'*è* ouvert, puiſqu'il les caractériſe.

1.° On ſe ſert de l'Accent aigu pour marquer le ſon de l'*é* fermé, *bonté*, *charité*, *aimé*.

2.° On emploie l'Accent grave ſur l'*è* ouvert, *procès*, *accès*, *ſuccès*, *auprès*.

Lorſqu'un *e* muet eſt précédé d'un autre *e*, celui-ci eſt plus ou moins ouvert; s'il eſt ſimplement ouvert, on le marque d'un Accent grave, *il mène*, *il pèſe*. S'il eſt très-ouvert, on le marque d'un Accent circonflexe; & s'il ne l'eſt preſque point, & qu'il ſoit ſeulement ouvert bref, on ſe contente de l'Accent aigu, *mon pére*, *une régle*. Quelques-uns pourtant y mettent le grave. Et il y en a même qui n'en mettent point du tout en de pareils cas.

Quand l'*e* eſt fort ouvert, on ſe ſert de l'Accent circonflexe, *tête*, *tempête*, *même*.

Ces mots, qui ſont aujourd'hui ainſi accentués, furent d'abord écrits avec une *s*, *beſte*. On prononçoit alors l'*s*, comme on le fait encore dans nos provinces méridionales, *beſte*, *teſte*. Dans la ſuite, on retrancha l'*s* dans la prononciation, & on la laiſſa dans l'écriture, parce que les yeux y étoient accoûtumés; & au lieu de cette *s*, on fit la ſyllabe longue, & dans la ſuite, on a marqué cette longueur par l'Accent circonflexe. Cet Accent ne marque donc que la longueur de la voyelle, & nullement la ſuppreſſion de l'*s*.

On met auſſi cet Accent ſur *le vôtre*, *le nôtre*, *apôtre*, *bientôt*, *afin qu'il donnât*, *qu'il fît*, *qu'il rendît*, *&c.* parce que la voyelle, dans ces mots, eſt longue. *Votre* & *notre*, ſuivis d'un ſubſtantif, n'ont point d'Accent.

On met l'Accent grave ſur l'*à*, prépoſition, ou article, ſelon nos Grammairiens. *Rendez à Céſar ce qui appartient à Céſar.* On ne met point l'Accent ſur *a*, verbe; *il a*, *habet*.

On met ce même Accent ſur *là*, adverbe; *il eſt là*. On n'en met point ſur *la*, prépoſitif, ou article; *la raiſon*, *la vertu*. On

écrit *holà*, avec l'Accent grave. On met encore cet Accent ſur *où*, adverbe ; *où eſt-il ?* Cet *où* vient de l'*ubi* des Latins, que l'on prononçoit *oubi*. L'on ne met point d'Accent ſur *ou*, conjonction alternative ; *vous ou moi*, *Pierre ou Paul.* Cet *ou* vient de *aut.*

Il faut ajoûter ici, que l'uſage n'a point encore établi de mettre un Accent ſur l'*e* ouvert, quand cet *e* eſt ſuivi d'une conſonne avec laquelle il ne fait qu'une ſyllabe. Ainſi, on écrit ſans Accent, *la mer*, *le fer*, *les hommes*, *des hommes.* On ne met pas non plus d'Accent ſur l'*e*, qui précéde l'*r* de l'infinitif des verbes ; *aimer*, *donner.*

---

## *FAUTE A CORRIGER DANS LE Ier VOLUME.*

*Pag. 178. col. 1re lig. 7.* invulnérable, *liſez* vulnérable.

## *Approbation du Censeur Royal.*

J'Ai lu, par l'ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier; Garde des Sceaux de France, le Tome deuxième d'un Manuſcrit, qui a pour titre : *Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Claſſiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes*; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Donné à Paris, le quatorze de Janvier mil ſept cent ſoixante-ſept.

*PHILIPPE DE PRÉTOT.*

## *PRIVILÉGE DU ROI.*

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France et de Navarre : à nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : Salut. Notre amé le Sr *Sabbathier*, nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage, qui a pour titre, *Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Claſſiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Prophanes*; s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége, pour ce néceſſaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui ſemblera, de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faisons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère, dans aucun

lieu de notre obéiſſance, comme auſſi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit, qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état, où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le ſieur De Lamoignon; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit ſieur De Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France le ſieur De Maupeou; le tout à peine de nullité des Préſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr ledit Expoſant & ſes ayans cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier, ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR TEL EST NOTRE PLAISIR,

DONNÉ à Paris, le vingt-neuvième jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſix, & de notre regne le cinquante-deuxième.

Par le Roi en ſon Conſeil,
*LEBEGUE.*

*Regiſtré le préſent Privilége ſur le Regiſtre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 770, f° 49, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 7 Novembre 1766.*

GANEAU, Syndic.

*DICTIONNAIRE*

# DICTIONNAIRE

## POUR L'INTELLIGENCE DES AUTEURS CLASSIQUES, GRECS ET LATINS, TANT SACRÉS QUE PROFANES,

### CONTENANT LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.



AL, particule qui ſignifie, dans la Grammaire Arabe, *le* ou *la*. Elle s'emploie ſouvent au commencement d'un nom, pour marquer l'excellence. Mais, les Orientaux diſant les montagnes de Dieu, pour déſigner des montagnes d'une hauteur extraordinaire, il pourroit ſe faire qu'*Al* fut employé par les Arabes, dans le même ſens; car, en Arabe, *alla* ſignifie Dieu; ainſi *alchimie*, ce ſeroit la chimie de Dieu, ou la chimie par excellence. On donne ici la ſignification de cette particule, parce qu'elle entre dans la compoſition de pluſieurs noms François.

ALABANDE, *Alabanda*, (*a*) Ἀλάβανδα ville de la Carie, dans l'Aſie mineure, & l'une des plus mémorables du païs. On dit qu'el-

(*a*) Ptolem. L. V. c. 2. Strab. pag. 658, 660. Plin. L. V. c. 29. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 18. L. XLIII. c. 6. Cicer. de Natur. Deor. L. III. c. 39. Juven. Satyr. 3 v. 70. Herod. L. VII. c. 195. L. VIII. c. 136. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 114, 115.

le fut fondée par un certain Alabandus, qu'on y adora comme le premier de tous les dieux. Elle étoit située entre deux côteaux; de façon qu'elle repréſentoit un âne chargé de deux paniers. Cela fut cauſe qu'Apollonius, ſurnommé Malacus, dit plaiſamment de cette Ville, que c'étoit un âne chargé de ſcorpions. Car, on y trouvoit quantité de ces animaux, ainſi qu'à Mylaſe, & dans tout le païs de montagnes, qui étoit entre ces deux Villes. Les habitans étoient des hommes voluptueux, addonnés à la bonne chere, aimant la muſique, entretenant, pour cela, pluſieurs muſiciennes. Il étoit, cependant, ſorti du milieu de tels hommes, deux orateurs célebres, Ménéclès, & Hiéroclès, deux freres, qui paſſérent à Rhodes. Alabande avoit encore donné la naiſſance à Apollonius, ſurnommé Molon.

Cette Ville eſt qualifiée, dans Pline, Ville libre. Comme l'aſſemblée de toutes les Villes des environs s'y tenoit, elle donna ſon nom à cette aſſemblée. Les Rhodiens, commandés par Pauſiſtrate, étant allés camper auprès d'Alabande, vers l'an 197 avant l'Ére Chrétienne, Dinocrates, lieutenant de Philippe, vint les joindre pour les combattre. Les Rhodiens ayant accepté le défi, les deux partis ſe rangérent ſur le champ en bataille. Dinocrates mit, à l'aile droite, cinq cens Macédoniens, à l'aile gauche, le Agriens, au milieu, les ſoldats qu'il avoit tirés de pluſieurs garniſons, la plûpart Cariens, & la cavalerie ſur les deux aîles. Les Rhodiens compoſérent leur droite des troupes auxiliaires des Crétois & des Thraces, leur gauche de ſoldats mercénaires, qui étoient l'élite de leur infanterie, & leur corps de bataille, des troupes auxiliaires de diverſes nations. Ils répandirent, ſur les aîles, ce qu'ils avoient de cavalerie, & de ſoldats armés à la légere.

Ce jour-là, les deux armées s'étant montrées ſur les rives oppoſées d'un petit ruiſſeau, qui les ſéparoit, ſe contentérent de lancer quelques traits l'une contre l'autre, & rentrérent dans leur camp. Mais, le lendemain s'étant préſentées dans le même lieu & dans le même ordre, elles ſe livrérent un combat plus ſanglant qu'on ne devoit l'attendre d'un ſi petit nombre de troupes. Car, il y avoit, au plus, de chaque côté, trois mille hommes d'infanterie, & autour de cent chevaux. Mais les deux partis étoient à peu près égaux, non ſeulement par le nombre des ſoldats, & la qualité des armes, mais encore par la grandeur de leur courage, & par l'eſpérance qu'ils avoient de vaincre. Les Achéens paſſérent, les premiers, le ruiſſeau, fondirent ſur les Agriens, & furent ſuivis dans le même inſtant de tout le parti Rhodien. Le combat fut long-tems douteux. Mais, les Achéens ayant repouſſé les Agriens, qui leur étoient à peu près égaux en nombre, le corps de bataille de Dinocrates ne tint pas long-tems. A l'égard des Macédoniens, qui étoient à l'aîle droi-

te, tant qu'ils demeurérent ſerrés en forme de Phalange, il ne fut pas aiſé de les entamer. Mais dès qu'ils furent dénués du ſecours de l'aile gauche, qui avoit pris la fuite, par le mouvement qu'ils firent, pour oppoſer leurs piques aux ennemis, qui venoient les prendre en flanc, ils ſe mirent eux-mêmes en déſordre, puis tournérent le dos, & enfin, jettant leurs armes, s'enfuirent avec beaucoup de précipitation juſqu'à Bargylies, où Dinocrates ſe retira lui-même.

Ceux d'Alabande, 27 ans après cet événement, envoyérent, à Rome, une ambaſſade. Quand les députés eurent été introduits au Sénat, ils repréſentérent qu'ils avoient bâti & dédié un temple à la ville de Rome, & inſtitué, en l'honneur de cette Déeſſe, des jeux annuels & perpétuels; que de plus ils avoient apporté, avec eux, une couronne d'or peſant cinquante livres, pour en faire une offrande au grand Jupiter, & la placer dans ſon temple, appellé le Capitole, ſi le Sénat vouloit bien le permettre, & trois cens boucliers de cavalier, qu'ils délivreroient à ceux qu'on leur déſigneroit.

Certains prétendent qu'il y a eu, dans la Carie, deux Villes portant le même nom, & fondées, l'une par Alabandus, fils de Car, l'autre par Alabandus, fils d'Évhippus. Mais, comment accorder ce ſentiment avec les écrits des Anciens, dans leſquels on ne découvre pas le moindre veſtige de ces deux Alabandes? Il ſeroit inutile d'objecter ici un paſſage d'Hérodote, où il eſt dit que le roi de Perſe fit préſent à Butares, d'Alabande, ville conſidérable de Phrygie. L'Alabande de cet Auteur doit être la même que celle dont nous parlons, quoique la ſituation en paroiſſe d'abord différente. La raiſon en eſt que les confins de la Phrygie & de la Carie ayant changé en différens tems, Alabande pouvoit être, au ſiécle d'Hérodote, du département de la première. Il pourroit ſe faire encore que, dans le texte de cet Hiſtoiren, les copiſtes euſſent ſubſtitué le nom de la Phrygie à celui de la Carie. M. l'abbé Sevin ne ſeroit pas éloigné de le penſer. Hérodote, ainſi qu'on vient de le remarquer, met Alabande au nombre des grandes Villes; deſcription qui ne ſçauroit guere tomber que ſur l'Alabande de Carie, également célebre par les richeſſes & par le luxe de ſes habitans. Or, l'opulence & les plaiſirs ſont rarement le partage des Villes médiocres.

Il reſteroit maintenant à examiner auquel des deux Alabandus, l'Alabande, dont il s'agit, devoit ſon origine. La difficulté ſera bientôt levée, ſi l'on s'en rapporte au ſçavant Holſténius, qui aſſure qu'Alabandus, fils d'Évhippus, n'exiſta jamais.

On prétend qu'Alabande ſe nomme actuellement Éblébanda, dans la Natolie, qui fait partie de la Turquie d'Aſie.

ALABANDIENS, *Alabandenſes*, Ἀλαβανδεῖς, peuples ainſi appellés d'Alabande, leur ville. *Voyez* Alabande.

ALABANDUS, *Alabandus.* (*a*) Les habitans d'Alabande, ville de Carie, honoroient, d'un culte particulier, cet Alabandus, leur fondateur; & c'étoit la première de leurs divinités. Sa mere s'appelloit Callirhoé; & ce ne fut qu'après qu'il eut remporté le prix de la courſe, qu'on le nomma Alabandus. Car, comme le dit Étienne de Byzance, les Cariens appelloient un cheval *Ala*, & la victoire *Baſida.* Cicéron, qui nous apprend le reſpect que les Alabandiens avoient pour ce dieu, ajoûte que Stratonicus, fatigué des louanges que les Cariens donnoient ſans ceſſe à leur fondateur, au mépris d'Hercule, qu'ils ne vouloient pas reconnoître, leur avoit répondu: *Hé bien, qu'Alabandus me haïſſe, & qu'Hercule ſoit votre ennemi. Voyez* Alabande.

ALABARCHIE, *Alabarchia,* (*b*) Ἀλαβαρχία, eſpèce de magiſtrature parmi les Juifs d'Alexandrie. Celui qui en étoit revêtu, s'appelloit Alabarque. C'étoit le chef de ce peuple. Il y en a qui croyent que ce nom lui fut donné, par raillerie, par les Gentils, qui haïſſoient & mépriſoient les Juifs. D'autres dérivent Alabarque d'*Alaba*, qui ſignifie de l'encre à écrire; en ſorte qu'Alabarque ſignifieroit, proprement, le chef de l'écriture des péages, des impôts que l'on tiroit ſur les animaux, qui ſortoient du païs. Fullérus le dérive de l'Hébreu ou du Syriaque, *Halap* & *Arcin*, comme qui diroit l'intendant ou le délégué du Souverain. Car, dans les lieux où les Juifs étoient en grand nombre, ils avoient, ſur eux, un chef de leur nation, ou un autre auquel ils s'adreſſoient particulièrement dans leurs affaires, ſans aucune dépendance du préſident ou du gouverneur, envoyé par le Souverain, pour gouverner les autres ſujets. Mais cette dernière étymologie ne contente pas plus que les autres qu'on a rapportées.

Il eſt certain que la dignité d'Alabarque étoit commune dans l'Égypte, comme on le voit par Juvenal; & que les empereurs Valens, Gratien & Théodoſe, parlent de la douane ou des impôts, nommés Alabarchie, dans l'Égypte. Il y a apparence qu'originairement le nom d'Alabarque ſignifioit celui, qui avoit la douane du ſel; & qu'enſuite on le donna, par une eſpèce de mépris, au chef, ou au gouverneur des Juifs d'Alexandrie. Alexandre, frere de Philon, fut Alabarque des Juifs de cette ville. En ce ſens, l'étymologie d'Alabarque viendra du Grec ἅλς, ἁλὸς, le ſel, & ἄρχων, le chef; ce qui paroît fort vraiſemblable.

ALABON, *Alabon,* Ἀλαβών, (*c*) fleuve de Sicile, qui, ſelon Diodore, ſe déchargeoit dans la mer au travers d'une piſcine creuſée par Dédale de Mégaride.

(*a*) Cicer. de Natur. Deor. L. III. c. 39, 50. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 307.

(*b*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 673, 693. Crév. Hiſt. des Emp. T. II. p. 59.

(*c*) Diod. Sicul. pag. 193.

ALAGONIE, *Alagonia*, (*a*) Ἀλαγονία, ville du Péloponnèse, qui appartenoit aux Éleuthérolacons. Cette ville, ſituée à environ trente ſtades de Gérénie, n'étoit pas conſidérable. Il n'y avoit rien à y voir qu'un temple de Bacchus, & un temple de Diane.

ALAINS, *Alani*, Ἀλανοι, (*b*) peuples, Scythes d'origine, ſelon l'opinion commune. Ils habitérent, premièrement, les montagnes, ſituées au nord de la Sarmatie Aſiatique. C'eſt de-là que leur vint le nom d'*Alin*, qui, en langue Tartare, ſignifie montagne. C'étoit un peuple Nomade, ainſi que les autres Tartares. Environ 40 ans avant J. C. ils furent obligés de céder les contrées du Nord à une colonie de Huns révoltés, qui s'étoient ſéparés du corps de la nation, & de ſe retirer vers les Palus-Méotides. Ils s'étoient depuis long-tems rendus formidables. Tous les peuples Barbares, juſqu'aux ſources du Gange, furent ſoumis aux Alains, & prirent leur nom. Procope les appelle une nation Gothique. Les Chinois les confondent avec les Huns. En effet, par l'étendue de leurs conquêtes ils approchoient fort près des ſources de l'Irtis; & les diverſes hordes, qui ſe détachoient, de tems en tems, de la nation des Huns, ſe portant toujours du côté de l'Occident, il devoit ſe former un mélange des deux peuples. Cependant la figure des Alains annonçoit une autre origine. Ils étoient connus des Romains dès le tems de Pompée. On les vit pluſieurs fois ſous les premiers Empereurs franchir les défilés du Caucaſe, & faire des irruptions dans la Médie, dans l'Arménie, dans la Cappadoce, d'où Arrien les chaſſa, ſous le regne d'Adrien. Du tems de Gordien, ils pénétrérent juſques dans la Macédoine; & ce Prince éprouva leur valeur dans les campagnes de Philippes.

Les Alains étoient de haute ſtature & d'une belle phyſionomie. Ils avoient les cheveux blonds, le regard plus fier que farouche. Quoique légérement armés & fort agiles, ils étoient toujours à cheval, & tenoient à deshonneur de marcher à pied. Leur façon de vivre tenoit beaucoup de celle des Huns; mais ils étoient moins ſauvages. Errans par troupes dans les déſerts de la Tartarie, ils ne connoiſſoient d'autre habitation que leurs chariots, couverts d'écorces d'arbres. Ils s'arrêtoient dans les lieux où ils trouvoient des pâturages pour leurs troupeaux. Rangeant leurs chariots en cercle, ils formoient une vaſte enceinte; c'étoit-là leur ville. Ils la tranſportoient ailleurs, quand les pâturages étoient conſumés. Toujours les armes à la main, ils faiſoient leur occupation de la chaſſe, & leur divertiſſe-

(*a*) Pauſ. pag. 204, 215.
(*b*) Ptolem. L. III. c. 5. Plin. L. IV. c. 12. Hiſt. du Bas Emp. par M. Le Beau. Tom. IV. pag. 385, 386. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 307. *& ſuiv.* Tom. XVIII. pag. 59.

ment de la guerre. Ils y apportoient plus d'intelligence & de discipline que les autres Barbares. Mourir dans une bataille, c'étoit le sort le plus digne d'envie. On mépriſoit, comme des lâches, & on chargeoit d'opprobres ceux qui mouroient de vieilleſſe ou de maladie. L'action la plus glorieuſe étoit de tuer un ennemi. Ils lui enlevoient la peau avec la tête, & en faiſoient une houſſe pour leurs chevaux. Ils adoroient le dieu Mars, qu'ils repréſentoient par une épée plantée en terre. Ils prétendoient connoître l'avenir par le moyen de certaines baguettes enchantées. Tous étoient nobles; ils n'avoient aucune idée de l'eſclavage. Leurs chefs portoient le nom de Juges. On déféroit cet honneur aux guerriers les plus expérimentés.

Les Huns établis dans le païs des Baskirs, preſſés eux-mêmes par de nouvelles peuplades, qui venoient inonder la Tartarie occidentale, deſcendirent vers le midi, traverſérent le Volga, & vinrent attaquer les Alains. Après pluſieurs batailles, ceux-ci furent forcés d'abandonner le païs. Les uns s'enfoncérent dans les montagnes de la Circaſſie, où leur poſtérité ſubſiſte encore aujourd'hui. Une partie paſſa le Tanaïs; & quelques-uns s'arrêtérent ſur le bord occidental de ce fleuve. D'autres, après avoir erré quelque-tems, ſe fixérent aux environs du Danube. Ils partirent delà, lorſqu'ils ſe jettérent dans les Gaules avec les Sueves & les Vandales. La plus grande partie des Alains paſſa dans l'Eſpagne avec ces peuples; mais il en reſta quelques-uns dans les Gaules, & l'on en trouvoit vers Mayence, à Valence & ſur les bords de la Loire.

En effet, Attila, ſuivant Jordanès, formant le projet d'aller attaquer les Wiſigots, comptoit ſubjuguer, en paſſant, les Alains, qui s'étoient établis au de-là de la Loire. Aëtius ſe ſervit auſſi de ces Alains, pour punir la révolte des Armoriques, peuples qui habitoient dans les Gaules, ſur les bords de l'Océan, principalement dans le païs nommé, préſentement, Bretagne. Il envoya, contre eux, Éocharic, roi des Alains. Déjà ce Prince étoit en marche, lorſque S. Germain, évêque d'Auxerre, arrêta ſes coups, & lui fit promettre de ne point agir, juſqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres. Le Prélat vola à Ravenne, où il obtint, de Valentinien III, le pardon des Armoriques. Mais ce peuple, leger & inconſtant, s'étant révolté de nouveau, fut livré à Éocharic, qui mit tout leur païs à feu & à ſang.

Jordanès, il eſt vrai, donne à Éocharic, le titre de roi des Allemans; mais Héribert, qui a raconté le même fait, le nomme Récharius, & dit qu'il étoit Prince des Alains. Le P. Sirmon, dans ſes notes ſur Sidonius, cité à la marge de Surius, remarque qu'il faut reſtituer *Alanorum*; & c'eſt ainſi qu'a lu M. de Valois. Il dit que les Alains, dans cette expédition, reſtérent dans ce païs, & ſe mêlérent avec les Armoriques, &

que c'eſt pour cette raiſon que le nom d'Alain eſt ſi commun dans la Bretagne.

Les Alains ne ſe contentoient pas du païs, qu'on leur avoit cédé. Ils faiſoient des irruptions dans les autres provinces des Gaules. L'empereur Majorianus marchoit contre eux, lorſqu'il fut tué en Italie. A peine Anthémius fut-il monté ſur le trône, qu'il envoya, contre les Alains, ſon gendre Ricimer, qui, dès le premier combat, les vainquit, tua leur roi Beurgus, & les extermina entièrement. Cependant, long-tems après, il en reſtoit encore dans les Gaules, où ils avoient conſervé leur nom, puiſque Fridégodus, dans la vie de S. Wilfrid, qui vivoit dans le ſeptième ſiécle, dit que ce S. Prélat, en revenant d'Italie, paſſa par le païs des Alains.

ALALCOMÈNE, *Alalcomenæ*, Ἀλαλκομεναί, (a) étoit un petit village de la Béotie, ſitué au pied d'une montagne, qui n'étoit pas fort haute. Il fut ainſi appellé, ſelon quelques-uns, du nom d'un homme du païs, qui fut, dit-on, le pere nourricier de Minerve, & ſelon d'autres, du nom d'une fille d'Ogygus, que l'on appelloit Alalcomènie. Près de ce Village, dans une plaine, on voyoit un temple de Minerve, où il y avoit une ſtatue d'ivoire fort ancienne, qui fut enlevée par Sylla. Car, il ajoûta cette impiété à toutes les cruautés qu'il avoit exercées, premièrement, contre les Athéniens, & enſuite contre les Thébains, & contre les Orchoméniens, cruautés plus dignes d'un Barbare que d'un Romain. Mais après avoir pourſuivi, avec tant de fureur, les villes & les dieux de la Gréce, attaqué de la plus humiliante de toutes les maladies, tout vivant, il ſe vit livré aux vers & à la pourriture.

Le temple de Minerve ayant perdu ſa divinité, fut bientôt négligé; & du tems de Pauſanias, un autre accident acheva ſa deſtruction. Un grand lierre, en ſerpentant le long de cet édifice, s'étoit ſi bien inſinué dans les jointures des pierres, qu'il n'y en avoit pas une qui tînt. Il paſſoit là un petit torrent, que les gens du païs nommoient le Triton, parce qu'ils avoient ouï dire que Minerve étoit née ſur les bords du Triton; comme s'ils ignoroient que cela doit s'entendre, non d'un fleuve de la Béotie, mais du Triton, fleuve d'Afrique, formé par les eaux du lac Tritonis, & qui alloit ſe jetter dans la mer de Libye.

Sur le chemin d'Alalcomène à Coronée, on trouvoit le temple de Minerve Itonia, ainſi appellée du nom d'Itonus, fils d'Amphictyon. C'eſt-là que ſe tenoient les Etats de la Béotie. On voyoit, dans ce temple, une Minerve & un Jupiter de bronze: c'étoient deux ſtatues d'Agoracrite, éleve de Phidias, & l'objet de ſes amours. les ſtatues des Graces étoient mo-

(a) Pauſ. pag. 592, 593. Strab. pag. 327, 410, 413, 457.

dernes, & y avoient été miſes du tems du même Pauſanias. On dit qu'Iodamie étant prêtreſſe de Minerve, entra, de nuit, dans le temple; que la Déeſſe s'apparut à elle, portant, ſur ſa robe, la tête de la Gorgone Méduſe; & qu'Iodamie n'eut pas plutôt jetté les yeux deſſus, qu'elle fut pétrifiée. Depuis ce tems-là, une femme avoit ſoin de mettre, tous les jours, du feu ſur l'autel d'Iodamie, en criant, par trois fois, en langage du païs, qu'Iodamie étoit vivante, & qu'elle-même demandoit du feu.

ALALCOMÈNE, *Alalcomenes*, Ἀλαλκομενὺς, (*a*) nom du pere nourricier de Minerve, ſelon Pauſanias. Ce fut lui qui bâtit le village d'Alalcomène, en Béotie, & qui y établit le culte de Minerve.

ALALCOMÈNE, *Alalcomenius*, Ἀλαλκομένιος. Les Béotiens donnoient ce nom au mois de Ménactérion. *Voyez* Ménactérion.

ALALCOMÉNIE, *Alalcomenia*, Ἀλαλκομενία, (*b*) fille d'Ogygès & de Thébé. Elle avoit deux freres, Cadmus & Éleuſinus, & deux ſœurs, Aulis & Theſſinie. La princeſſe Alalcoménie fut la plus célebre des trois filles d'Ogygès, à cauſe de la qualité de nourrice de Minerve, qu'on lui donnoit; & elle fut honorée, après ſa mort, d'un culte particulier. On la regardoit comme la Déeſſe qui conduiſoit les deſſeins à une bonne fin; ce qui eſt renfermé dans le mot de Praxidice. On lui immoloit la tête des animaux, comme le dit Suidas. Pauſanias ajoûte que Ménélaüs, de retour chez lui, après l'expédition de Troye, lui érigea une ſtatue, comme ayant mis fin, par ſon ſecours, à la guerre qu'il avoit entrepriſe, pour ravoir Héléne, ſa femme.

ALALCOMÉNIE, *Alalcomenia*, Ἀλαλκομενία, (*c*) épithéte, qu'Homère donne à Minerve, priſe, ſelon quelques-uns, du nom de celui qui avoit érigé la ſtatue de cette Déeſſe, ou, ſelon d'autres, de ce qu'elle donnoit du ſecours à ceux qu'elle favoriſoit, ou, enfin, de ce qu'elle avoit été nourrie par Alalcoménie, fille d'Ogygès.

ALALCOMÉNIE [LA FONTAINE D'], *Fons Alalcomeniæ*, πηγὴ Ἀλαλκομενίας. (*d*) Cette fontaine étoit ſituée dans l'Arcadie, province du Péloponnèſe, à quelque diſtance de l'ancienne Mantinée.

ALALIE, *Alalia*, Ἀλαλία, (*e*) ville de l'iſle de Cyrne, qui fut bâtie par les Phocéens. Ces peuples, 20 ans après, ayant été chaſſés de leur patrie, par les Perſes, formérent la réſolution de ſe retirer à Alalie; mais avant d'y arriver, ils retournérent à Phocée, & taillérent en piéces la garniſon des Perſes, qu'Harpage y avoit laiſſée, pour garder la

(*a*) Pauſ. pag. 593.
(*b*) Pauſ. p. 593. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 58, 59.
(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 143.
(*d*) Pauſ. pag. 476.
(*e*) Herod. L. I. c. 165.

Ville. Après avoir exécuté cette entrepriſe, ils firent de grandes imprécations contre tous ceux de leur flotte, qui voudroient demeurer dans cette Ville. De plus, ils jettérent, dans la mer, une groſſe maſſe de fer, & s'obligérent par ſerment de ne jamais revenir à Phocée, que ce fer ne revint ſur l'eau.

Mais, comme ils étoient déjà ſur mer, la plus grande partie eut regret, & même compaſſion d'avoir abandonné leur Ville & leur patrie. C'eſt pourquoi quelques-uns, ſans ſe ſoucier de leur ſerment, retournérent à Phocée. Pour les autres, plus fermes & plus réſolus, ils voulurent tenir leur parole. Ils partirent donc des Énuſſes, & s'en allérent droit à Cyrne. Ils vécurent 5 ans à Alalie, dans une eſpèce de communauté, avec les habitans qu'ils trouvérent dans l'Iſle, & y bâtirent pluſieurs temples. Mais quand on vit que, comme des ennemis, ils pilloient leurs voiſins de tous côtés, les Tyrrhéniens & les Carthaginois, d'un commun conſentement, réſolurent de leur faire la guerre, & les uns & les autres vinrent contre eux avec ſoixante voiles.

Les Phocéens, de leur côté, équipérent autant de vaiſſeaux, & allérent au-devant de leurs ennemis, ſur la mer qu'on appelle aujourd'hui la mer de Sardaigne, où la bataille fut donnée. Les Phocéens, à la vérité, en ſortirent victorieux; mais la victoire leur coûta cher. Car ils y perdirent quarante vaiſſeaux, & les vingt qui leur reſtérent, furent rendus entièrement inutiles. De retour à Alalie, ils prirent leurs femmes, leurs enfans, & tout ce qu'ils pouvoient mettre dans leurs vaiſſeaux, quittérent leur Ville, & firent voile vers Rhége.

ALAM, *Alam*, Ἠλαμ. (*a*) Ses enfans revinrent de la captivité de Babylone à Jéruſalem, ſous le regne d'Artaxerxès, & ſous la conduite d'Eſdras.

ALAMATH, *Alamath*, (*b*) Σαλαμαθ, de la tribu de Benjamin, étoit fils de Joada, & frere d'Azmoth & de Zamri.

ALANDRE, *Alander*, (*c*) fleuve de l'Aſie mineure. La ſource de ce fleuve étoit à une journée de la ville d'Abbaſſe.

ALAPARUS *ou* ALASPARUS, *Alaparus* vel *Alaſparus*. (*d*) Il avoit regné trois ſares chez les Chaldéens, ſuivant la tradition de ces peuples. Comme ils comptoient dix premières générations, Alaparus étoit la tige de la ſeconde. Il étoit donc de l'antiquité la plus reculée.

ALAPISTES, *Alapiſtæ*, eſpèce de comédiens, ou de farceurs, qui, après la repréſentation des jeux ou des piéces de théatre, ſe donnoient, réciproquement, des ſoufflets, pour faire rire le peuple.

ALARES, *Alares*, étoient, ſelon quelques-uns, une eſpèce de milice Romaine, qu'on appel-

(*a*) Eſdr. L. I. c. 8. v. 7.
(*b*) Paral. L. I. c. 8. v. 36.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 15, 18.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 148.

loit ainſi du mot Latin *Ala*, aîle, à cauſe de leur agilité, & de leur légereté dans les combats. Il y en a qui veulent que ç'ait été un peuple de Pannonie; mais d'autres, avec plus de vraiſemblance, prétendent qu'Alares n'eſt qu'un adjectif, ou une épithéte qu'on donnoit à la cavalerie, parce qu'elle étoit toujours placée aux deux aîles de l'armée.

ALARIUS, *Alarius*. C'eſt le nom que l'on donnoit, chez les Romains, aux troupes que l'on plaçoit ſur les aîles d'une armée.

ALARODIENS, *Alarodii*, Ἀλαρόδιοι, (*a*) peuples dans le voiſinage des Mantiens & des Saſpires. Ces trois peuples, lorſque Darius, roi des Perſes, ayant affermi, de tous côtés, ſa puiſſance, diviſa ſes États en vingt ſatrapies, formérent la dix-huitième. Les tributs qu'on levoit ſur eux, montoit à deux cens talens.

ALASTOR, *Alaſtor*, Ἀλάστωρ. (*b*) C'étoit un capitaine Troyen, qui, pendant le ſiége de ſa patrie, commandoit un corps de Lyciens, au milieu deſquels il fut tué par Ulyſſe, ainſi que pluſieurs autres chefs.

ALASTOR, *Alaſtor*, (*c*) Ἀλάστωρ, l'un des capitaines Grecs, qui aſſiſtérent au ſiége de Troye. Il ſe faiſoit remarquer par ſa valeur. Teucer, frere d'Ajax, étant tombé d'un coup qu'on lui avoit porté, Alaſtor, de concert avec Méciſthée, ſe mit en devoir de l'enlever. Ils l'emportérent preſque ſans vie dans ſon vaiſſeau.

ALASTOR, *Alaſtor*, (*d*) Ἀλάστωρ, nom d'un des chevaux du char de Pluton. Ce nom, ſelon la remarque de D. Bern. de Montfaucon, marque quelque choſe de ténébreux & de funeſte. C'eſt pourquoi, on donnoit ce nom à des Génies malfaiſans.

ALATRINATES, *Alatrinati*, (*e*) peuples d'Italie, du nombre de ceux qu'on appelloit Herniciens. Quand ils eurent été ſubjugués par les Romains, l'an 447 de Rome, ils aimérent mieux vivre ſous leurs loix, qu'être revêtus du titre glorieux de Citoyens de Rome. On le leur accorda avec la permiſſion de s'unir par des mariages à ceux de Férente & de Vérule; ce qui fut long-tems refuſé aux autres Herniciens.

ALAUDÆ. Les Romains donnoient ce nom à une légion. Et ce nom ſe trouve ſouvent dans les Auteurs. *Voyez* Alouettes.

ALAUNES, *Alauni*, Ἀλαυνοί. (*f*) Ptolémée diſtingue deux ſortes d'Alaunes. Les uns, ſelon ce Géographe, habitoient dans la Norique, & étoient ſurnommés Ambiſontiens. Les autres avoient leur demeure dans la Sarmatie Européenne. Ceux-ci faiſoient partie des Scythes. Ces derniers ſont, ſans doute, les mêmes que les Alanes de Pline, qui

(*a*) Herod. L. III. c. 94. L. VII. c. 79.
(*b*) Homer. Iliad. L. V. v. 677.
(*c*) Homer. Iliad. L. IV. v. 295. L. VIII. v. 333. *& ſeq.*
(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 77.
(*e*) Cicer. Orat. pro Cluent. c. 34. Tit. Liv. L. IX. c. 43. Plin. L. III. c. 5.
(*f*) Ptolem. L. II. c. 14. L. III. c. 5. Q. Curt. L. VII. c. 9.

les met à côté des Rhoxalanes. Ces peuples, au reſte, ſont plus connus ſous le nom d'Alains. *Voyez* Alains.

J'obſerverai ici que les commentateurs de Q. Curſe, croyant appercevoir une erreur dans le ſeptième chapitre du ſeptième livre de ſon Hiſtoire, corrigent cet endroit par un leger changement, où ils font entrer le nom des Alaunes. Ainſi, au lieu de lire: *Recta deinde regionem aliam ultra Iſtrum jacentem colit*, on lit: *Recta deinde regione Alaunum*, &c.

ALBA SYLVIUS, *Alba Sylvius*, (*a*) nom d'un roi d'Albe. Il étoit fils de Latinus Sylvius, & pere d'Atys Sylvius. Son regne fut de 39 ans, depuis l'an avant J. C. 1027 juſqu'en 988.

ALBAINS, *Albani*, Ἀλβάνοι, peuples d'Italie, qui, à ce qu'on croit, deſcendoient des Troyens par Aſcagne, leur fondateur. Leur ville ſe nommoit Albe. *Voyez* Albe.

ALBAINS, *Albenſes*, autres peuples d'Italie, différens des précédens. Leur ville, ſituée au païs des Marſes, ſe nommoit Albe, comme celle des autres. *Voyez* cette Ville.

ALBANA, *Albana*. (*b*) On dit que l'on donnoit cette épithéte à Junon, parce qu'elle étoit honorée à Albe, ville du païs Latin.

ALBANE, *Albana*, (*c*) nom d'un lieu de Capouë. Cicéron en fait mention dans ſa deuxième oraiſon contre Rullus. C'étoit, à ce qu'il paroît, un lieu public, où l'on s'aſſembloit quelquefois, comme cela arriva dans le tems dont parle l'Orateur romain.

ALBANIE, *Albania*, Ἀλβανία, (*d*) province d'Aſie, bornée au ſeptentrion, par la Sarmatie, au couchant, par l'Ibérie, au midi, par l'Arménie, & à l'orient, par la mer Caſpienne. Il y avoit, ſelon Ptolémée, quantité de villes dans l'Albanie. Les principales étoient Gelde, Albane, Gagare, Tétagode, Bacchie, Dechlane, Samunis, Caméchie & Oſica. Le Cyrus, l'Alonta, l'Albanus & autres fleuves arroſoient cette Province.

Le terroir en étoit fertile & propre aux habitations. Le Cyrus, en coulant au travers de l'Albanie, & les autres fleuves, en groſſiſſant ſes eaux, contribuoient beaucoup à ſa fertilité. Il produiſoit, de lui-même, toute ſorte de fruits & de plantes, ſans qu'il fût beſoin d'employer aucune culture. Et on raconte que, quand on avoit une fois enſemencé un champ, il portoit deux ou trois fois de ſuite. On ne labouroit pas avec une charrue de fer, mais de bois. Toute la plaine étoit arroſée de fleuves & d'autres eaux; de ſorte qu'à cet égard, l'Albanie l'emportoit ſur

(*a*) Tit. Liv. L. I. c. 3. Dion. Halic. L. I. c. 15.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 59.

(*c*) Cicer Orat. 2 in Rull. c. 92.

(*d*) Ptolem. L. V. c. 12. Strab. pag. 499, 500, 501, 502, 503. Plin. L. VI. c. 10. Pomp. Mel. L. II. c. de Scyth. Juſt. L. XLII. c. 3. Tacit. Annal. L. VI. c. 34. Géog. Hiſt. Eccl. & Civil. par D. Vaiſſ. Tom. IX. pag. 432.

la Babylonie & l'Égypte. Ainſi, l'herbe étant toujours verte, il y avoit beaucoup de pâturages. L'air y étoit auſſi très-pur & très-ſain. On ne labouroit jamais la vigne entièrement; & on ne la tailloit que de 5 en 5 ans. Deux ans après qu'on l'avoit plantée, elle donnoit du fruit.

Les habitans, mieux faits & plus grands que les autres hommes, étoient ſimples dans leurs mœurs, & ne buvoient qu'avec modération. Ils n'uſoient point de monnoie, pour l'ordinaire, ne ſçachant compter au de-là de cent. Ils ſe contentoient de l'échange de leurs marchandiſes. Quant aux autres choſes néceſſaires à la vie, ils n'en prenoient pas plus de ſoin. Ils ignoroient juſqu'aux poids & aux meſures; ils ne faiſoient pas plus d'état de ce qui concernoit l'art militaire, les affaires civiles & l'agriculture. Ils combattoient cependant à pied & à cheval. Ils menoient, à la guerre, une plus grande armée que les Ibériens. Car, elle étoit quelquefois de ſoixante mille hommes de pied, & de vingt-deux mille chevaux. Telle fut celle avec laquelle ils ſe battirent contre Pompée. Ils ſe ſervoient de traits & de fleches. Ils portoient des cuiraſſes, des boucliers, des caſques ſemblables à ceux des Ibériens.

Les Albanois excelloient auſſi à la chaſſe, ainſi que leurs chiens; ce qui étoit un effet de l'attention qu'ils y donnoient. Leurs Rois étoient ſupérieurs aux autres. Chaque peuple, ayant ſa langue particulière, avoit auſſi, dans les commencemens, ſon Roi particulier. Mais dans la ſuite ils furent tous gouvernés par un ſeul. Il y avoit, parmi eux, vingt-ſix idiômes, parce qu'ils n'avoient pas beaucoup de relation les uns avec les autres. Ils adoroient le Soleil, la Lune, Jupiter; mais ils avoient un reſpect ſingulier pour la Lune, dont le temple étoit auprès de l'Ibérie. On avoit prépoſé, à la garde de ce temple, un Prêtre, qui tenoit le premier rang après le Roi, & qui avoit inſpection ſur les autres Prêtres, & ſur tout ce qui regardoit la Religion. La plûpart remplis d'enthouſiaſme, rendoient des oracles. Celui qui étoit ſaiſi d'une plus grande fureur, erroit ſeul dans les forêts.

Quand on l'avoit pris, on le lioit avec une chaîne ſacrée, & on le nourriſſoit pendant cette année avec beaucoup de magnificence. Enſuite, lorſqu'il étoit queſtion de ſacrifier à la Déeſſe, on l'amenoit, & après qu'on l'avoit bien parfumé, on l'égorgeoit avec les autres victimes. Voici comme ſe faiſoit le ſacrifice: un Prêtre, tenant la lance ſacrée avec laquelle il étoit permis de tuer des hommes pour les ſacrifices, s'approchoit & perçoit, par le côté, le cœur de la victime. Cette victime étant tombée, on prétendoit tirer, du cadavre, des divinations, que l'on annonçoit publiquement. Le cadavre étoit, après cela, porté en un certain lieu, où tout le monde le fouloit aux pieds, pour le purifier. Les Albanois honoroient beaucoup la vieilleſſe, non ſeulement dans la

perſonne de leurs proches, mais encore dans celle des étrangers. Cependant, ils regardoient comme un crime de prendre ſoin des morts, ou d'en faire mention, & enterroient, avec eux, leur argent; ce qui étoit cauſe qu'ils vivoient dans la pauvreté, ne poſſédant rien de ce qui avoit appartenu à leurs peres.

Les Albanois, au rapport de Juſtin, ſe diſoient originaires des Romains; de-là vient que ces peuples, toujours fideles à la mémoire du lieu de leur origine, appellérent, du nom de freres, les ſoldats de l'armée Romaine, que Pompée commandoit contre Mithridate. Mais, ſelon Tacite, les Albanois prétendoient deſcendre des Theſſaliens, qui accompagnérent Jaſon, lorſqu'après avoir enlevé Médée, & en avoir eu des enfans, il revint à Colchos, où il trouva le palais & les États du roi Æetès vacans.

L'Albanie eſt renfermée dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Schirvan ou Shirvan, province de la dépendance des Perſes.

ALBANOIS, *Albani*, Ἀλβάνοι, peulples, ainſi appellés du païs, qu'ils habitoient. *Voyez* Albanie.

ALBATRE, *Alabaſtrum*, (*a*) Ἀλάβαστρον. On lit, dans l'Évangile de S. Matthieu, que J.C. étant à table à Béthanie, dans la maiſon de Simon le Lépreux, Marie, ſœur de Marthe & de Lazare, y vint & répandit, ſur les pieds du Sauveur, un vaſe d'Albâtre, plein d'une huile de parfum d'un grand prix. Ce vaſe d'Albâtre étoit d'une ſorte de marbre blanc, dans lequel on conſervoit les liqueurs précieuſes. Pline dit que l'on trouvoit cette eſpèce de pierre ou de marbre dans des carrières, aux environs de Thébes d'Égypte, & de Damas de Syrie. On les façonnoit au tour avec aſſez de facilité, parce que cette pierre n'étoit pas dure, ni fort caſſante. On donna auſſi le nom d'Albâtre, en général, à tous les vaſes à mettre des liqueurs, de quelque matière qu'ils fuſſent compoſés.

Il y a même quelques Auteurs qui croyent que celui dont il eſt ici queſtion, étoit de verre; ſentiment qu'ils diſent être confirmé par ce que dit S. Marc, que la femme qui répandoit le parfum ſur le Sauveur, briſa le vaſe d'Albâtre. On avoit donné au grand Conſtantin, un vaſe de verre, qu'on diſoit être celui dans lequel avoit été la liqueur, qui fut répandue ſur la tête de J.C. Mais Théodoſe le fit ôter de la place publique de Conſtantinople, & le fit mettre dans un lieu plus ſûr, & plus convenable. On prétend que le nom d'Albâtre marque plutôt la forme, que la matière de ce vaſe. *Alabaſtrum* peut ſignifier un vaſe qui n'a point d'anſe. Il eſt certain que ce terme s'emploie, en général, pour un vaſe à mettre du parfum.

Les Grecs nommoient Albâtre, ce dont ils ſe ſervoient pour ſoûtenir, ou pour porter quelque

(*a*) Matth. c. 26, v. 6, 7.

choſe ; ce qui n'empêchoit pas qu'ils ne donnaſſent ce nom aux vaſes à parfums. C'étoit auſſi le nom d'une meſure Égyptienne.

ALBE, *Alba*, Ἄλβα, (*a*) ville d'Italie, ſur la voie Valéria, qui fut fondée 30 ans après celle de Lavinium, par Aſcagne, fils d'Énée, l'an 1151 avant J. C. Ce Prince y transféra non ſeulement les habitans de Lavinium, mais encore tous ceux des autres Latins, qui voulurent s'y établir. Il la nomma Albe ; c'eſt-à-dire, blanche ; & pour la diſtinguer clairement d'une autre Ville de ce même nom, il la ſurnomma Longue, à cauſe de ſa figure. De ces deux mots, on en fit un compoſé, & on l'appella Albe-Longue, ou, comme on dit d'ordinaire, Albe-la-Longue.

Cette Ville fut bâtie auprès d'une montagne & d'un lac ; c'eſt-à-dire, entre l'une & l'autre. C'eſt ce qui lui ſervoit comme de rempart & de murailles, & la rendoit plus difficile à prendre. Car, la montagne étoit forte & haute ; & le lac n'étant pas moins profond que large, les Albains pouvoient facilement inonder les campagnes d'une auſſi grande quantité d'eau, qu'ils le jugeoient à propos, en ouvrant ſeulement les écluſes. On dit que dans le tems qu'on bâtiſſoit la Ville, il arriva un prodige fort étonnant. Car, dès qu'on eut érigé un temple avec un ſanctuaire, & qu'on eût tranſporté les ſtatues des dieux, qu'Énée avoit apportées de la Troade, & qu'il avoit placées à Lavinium, la nuit ſuivante, quoique les portes fuſſent bien fermées, ces ſtatues changérent de place, ſans qu'il y eût aucune ouverture aux murailles, ni au toit ; & on les trouva à Lavinium, ſur leur ancien piedeſtal.

On les apporta, une ſeconde fois, de Lavinium au temple d'Albe, en faiſant des prieres & des ſacrifices propitiatoires ; mais elles retournérent, comme auparavant, au même endroit. Les Albains furent long-tems en ſuſpens ſur ce qu'ils devoient faire. Perſonne ne pouvoit ſe réſoudre, ni à demeurer à Albe ſans les dieux de ſes peres, ni à retourner à Lavinium, cette ancienne demeure, qu'on avoit abandonnée. On prit enfin le parti, qui parut le plus convenable à la Religion, & à l'inclination des particuliers. Ce fut de laiſſer les ſtatues où elles étoient, & de transférer quelques habitans d'Albe à Lavinium, pour y avoir ſoin du culte des dieux. On y envoya ſix cens hommes avec toutes leurs familles, pour faire les fonctions du culte divin.

La ville d'Albe étoit environnée de campagnes d'une vue admirable, riches en fruits de toute eſpèce. Elles ne cédoient en rien aux autres campagnes de l'Italie, principalement en vin, qu'on ap-

(*a*) Strab. pag. 229, 231, 238, 240. Plin. L. III. c. 5. Tit. Liv. L. I. c. 3, 22, 23, 24. *& ſeq.* Dion. Halicarn. L. I. c. 15. Roll. Hiſt. Rom. Tom. I, pag. 8, 9, 87, 100, 101. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 415. Tom. IX. pag. 10, 11. Tom. XII. p. 30. Tom. XV. p. 415.

pelloit vin d'Albe, qui l'emportoit, & pour la couleur, & pour la douceur ſur tous les autres vins, ſi vous en exceptez celui de Falerne.

Le royaume d'Albe ſubſiſta, ſelon la ſupputation de Denys d'Halicarnaſſe, depuis l'arrivée d'Énée en Italie, juſqu'à la fondation de Rome. A peine, comme on l'a vu, l'intervalle entre la fondation de Lavinium, & celle d'Albe, fut-il de 30 ans; & déjà, néanmoins, la puiſſance des Latins étoit devenue ſi conſidérable, ſur tout depuis la défaite des Étruriens, qu'aucun voiſin n'oſa les attaquer, non pas même après la mort d'Énée, ni depuis, pendant la régence de Lavinie, & la minorité d'Aſcagne. Un traité de paix avoit fixé les limites des deux nations au fleuve Albula, qu'on a, depuis, appellé le Tibre. Aſcagne laiſſa la couronne à ſon fils, qui fut nommé Sylvius, parce que le hazard l'avoit fait naître dans une forêt. Celui-ci eut, pour fils, Æneas Sylvius, pere de Latinus Sylvius, qui fonda quelques colonies, connues ſous le nom de Vieux-Latins. Tous les rois d'Albe portérent le ſurnom de Sylvius. Après la mort de Latinus, ſe ſuccédérent de pere en fils Alba, Atys, Capys, Capetus, & Tibérinus.

Albe étoit le lieu où les Romains & les Latins s'aſſembloient de tout le royaume, pour ſacrifier à Jupiter. Pendant le tems que duroit l'aſſemblée, un jeune homme des plus qualifiés étoit à la tête de la Ville. Dans les commencemens, les Albains & les Romains vivoient en bonne intelligence, comme ayant même langue & même origine. Ainſi, quoiqu'ils euſſent leur Roi particulier, ils ne laiſſoient pas de s'allier enſemble. Ils offroient des ſacrifices communs, & ils avoient d'autres droits civils, qui leur étoient également communs. Mais ſous Tullus, roi des Romains, Cluilius, dictateur d'Albe, donna lieu à une guerre, qui cauſa la ruine de ſa patrie. En effet, la victoire étant demeurée du côté du peuple Romain, par la mort des trois Curiaces, on y envoya, vers le milieu du ſeptième ſiécle, avant l'Ére Chrétienne, des légions Romaines, pour travailler à la deſtruction de la Ville. Elles avoient ordre de renverſer les murailles de fond en comble, de raſer tous les édifices, tant publics que particuliers, excepté les temples, avec défenſe de maltraiter perſonne, ou d'empêcher les particuliers d'emporter, avec eux, ce qu'ils jugeroient à propos.

Les ſoldats, ſans écouter, ni repréſentations, ni prieres, ſe mettent à travailler à la démolition des remparts & des maiſons. Triſte événement, & unique dans ſon genre! Ce n'étoit point ce tumulte & ce déſordre qu'on voit dans une Ville priſe d'aſſaut, lorſque le Vainqueur, ayant enfoncé les portes, ou abattu les murs à coups de béliers, ou forcé la citadelle, ſe répand dans tous les quartiers, les armes à la main, les fait retentir de cris effrayans, & met tout à feu & à ſang. Un morne

silence, causé par la douleur & le déséspoir, regnoit dans toute la Ville. Ces malheureux habitans oubliant, dans le trouble où ils étoient, ce qu'il falloit laisser, & ce qu'il falloit emporter, s'adressoient les uns aux autres, hors d'état de prendre un parti par eux-mêmes, & également incapables de donner ou de recevoir conseil. Tantôt, ils demeuroient comme immobiles à la porte de leurs maisons, qu'ils ne pouvoient se résoudre de quitter; tantôt, ils les parcouroient tout hors d'eux-mêmes, sans autre dessein que de les voir pour la dernière fois.

Mais lorsqu'ils se virent pressés, par les soldats, de sortir, qu'ils entendoient déjà, des extrémités de la Ville, le bruit des édifices qu'on abattoit, & que la poussière, excitée de différens côtés, couvroit tout, comme d'un nuage épais, ils se mirent à emporter à la hâte tout ce qu'ils purent, abandonnant, avec une douleur infinie, leurs dieux Pénates, & les lieux où ils étoient nés, & où ils avoient été élevés. Une longue file de Citoyens, pleurans & gémissans, rempliſſoit les rues. La vue mutuelle de leurs maux, par un sentiment naturel de compassion, faisoit couler leurs larmes avec plus d'abondance. On entendoit des cris & des plaintes lamentables, sur tout de la part des femmes, lorsque passant devant les temples, elles les voyoient environnés de soldats, & laissoient leurs dieux, en quelque sorte, assiégés & captifs. Quand ils furent tous sortis, les soldats Romains raférent tous les édifices, tant publics que particuliers, à l'exception des temples, qu'ils avoient eu ordre d'épargner. Ainsi l'ouvrage, de près de 500 ans qu'avoit duré Albe, depuis sa fondation, fut ruiné & entièrement détruit en une heure.

Rome, par cette ruine d'Albe, prit des accroissemens considérables. Le nombre des Citoyens se trouva doublé. C'est alors que le mont Cœlius fut renfermé dans l'enceinte de la Ville. Les principaux des Albains furent admis au rang des familles Patriciennes, & remplirent les places, qui pouvoient vaquer dans le Sénat. Cependant, on releva bientôt les murs de cette Ville, forte par son assiette. Les Romains, à cause de sa situation avantageuse, la regardérent comme un lieu de sûreté, où ils envoyoient ceux d'entre les captifs, qu'ils vouloient conserver.

C'est aujourd'hui Albano dans la campagne de Rome. On remarque, toutefois, que la ville moderne d'Albano n'est pas précisément au même endroit, où étoit Albe-la-Longue, mais vers le septentrion, près de Castel-Gandolphe, au lieu où étoit autrefois cette maison de campagne, auprès de laquelle l'empereur Domitien avoit fait bâtir un amphithéatre, dont il reste encore quelques ruines.

ALBE, *Alba*, Ἄλβα, (*a*)

(*a*) Tit. Liv. L. X. c. c. 1. Plin. L. III. c. 5. Cart. de l'Ital. par M. d'Anvill.

autre

autre ville d'Italie, dans le païs des Éques, ſelon Tite-Live. Mais c'eſt une erreur dans cet Hiſtorien. Tout le monde convient que cette Ville étoit dans le païs des Marſes. Les Romains y envoyérent, l'an 302 avant J. C., une colonie de ſix mille hommes. On appelloit ſes habitans *Albenſes*, pour les diſtinguer de ceux d'Albe-la-Longue, qui ſe nommoient *Albani*. Cette Ville étoit ſituée auprès du lac Fucinum; d'où vient qu'elle eſt qualifiée *Alba Fucentis*, ſur des Inſcriptions. C'eſt à préſent Albi, dans l'Abruzze ultérieure.

ALBE, *Alba*, (*a*) étoit la capitale des Helviens, peuples de la Gaule Celtique, dans la Narbonnoiſe, & le ſiége de l'Évêché, qui depuis a été transféré à Viviers. La tradition veut que la ville d'Albe ne fut pas au même lieu où eſt à préſent Aps, ou Alps, ſelon d'autres, mais à quelques pas plus loin, & au de-là d'un torrent, qui paſſe au pied du village. Ce qui confirme cette opinion, eſt le grand nombre de reſtes d'Antiquités qu'on y voit; des morceaux d'aqueducs, des débris de bâtimens antiques, de thermes, des quartiers de moſaïque, des colomnes de marbre, des friſes, &c. On appelle ce quartier là, le Palais. On y trouve une infinité de médailles de toute grandeur, de tout métal, & de tout âge.

On donne une fort grande étendue à cette ancienne Ville, & l'on prétend qu'on y en voit encore des murailles. Si cela étoit, elle auroit eu plus d'une lieue de longueur; ce qui ne paroît pas vrai, d'autant plus, que ce n'eſt principalement qu'au quartier appellé le Palais, qu'on trouve tous ces débris de quartiers de marbre, de briques, &c.

Albe, ou Alps, ainſi qu'elle ſe nomme aujourd'hui, n'eſt qu'un petit village du Vivarais, à trois lieues de Viviers, qui a titre de Baronie, & qui donne, en cette qualité, entrée à ſon Seigneur, aux États de la Province.

Il y a eu un nombre de Villes, ſituées en divers païs, & même quelques Rivières, qui ont porté le nom d'Albe. On en trouvera la deſcription dans le Dictionnaire Géographique de la Martinière.

ALBE, [la Vallée d'], *Vallis Albana*. (*b*) L'an 291 de Rome, les Herniques & les Latins, touchés de compaſſion pour les Romains, & honteux d'avoir laiſſé paſſer leurs ennemis communs, les Éques & les Volſques, lorſqu'ils alloient attaquer Rome, unirent leurs forces; & pour ne point abandonner de ſi fideles alliés, dans l'état déplorable où ils étoient réduits, ils partirent pour aller à leur ſecours. Mais, n'ayant point rencontré les ennemis aux environs de Rome, ils les ſuivirent à la piſte, & les ayant joints dans la Vallée d'Albe, où ils étoient deſcendus, en

(*a*) Plin. L. III. c. 4. L. XIV. c. 3. Ptolem. L. II. c. 10. Not. de la Gaul. par M. d'Anville. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 235, 236.

(*b*) Tit. Liv. L. III. c. 7.

ſortant du territoire de Tuſcule, ils leur livrérent une bataille, dont le ſuccès ne répondit pas à la fidélité, qui les faiſoit combattre pour le ſalut des alliés. Ils y perdirent autant de monde par les armes de leurs ennemis, qu'il en périt à Rome, par la violence de la peſte.

ALBE [le Mont], *Mons Albanus*. (*a*) Cette montagne, ſituée dans l'Italie, eſt fort célebre. Après la défaite des Sabins, on vint annoncer à Tullus, roi des Romains, ainſi qu'aux Sénateurs, qu'il avoit plu des pierres, ſur le Mont Albe. Comme on avoit peine à croire ce prodige, on envoya des gens ſur les lieux, pour examiner la choſe de près. Ceux, qui furent chargés de ce ſoin, virent en effet tomber du ciel, une grande quantité de pierres, aſſez ſemblables à ces gros morceaux de grêle, qui tombent quelquefois ſur la terre, & qui ont été formés de pluſieurs petits, qu'un vent froid a réunis & condenſés. Ils crurent même entendre, du ſommet de la montagne, une voix, qui ordonnoit aux Albains de faire des ſacrifices, ſelon les cérémonies pratiquées de tout tems à Albe, leur reprochant d'avoir abandonné leurs dieux avec leur patrie, & d'avoir, ou adopté ceux des Romains, ou renoncé à toute religion, comme pour ſe venger de leur mauvaiſe fortune. Le même prodige engagea auſſi les Romains à faire des prieres publiques, pendant neuf jours, ſoit qu'ils en euſſent été avertis par la même voix, comme quelques-uns le rapportent, ſoit que les Aruſpices leur euſſent donné ce conſeil. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Romains conſervérent depuis cet uſage; & qu'ils n'ont jamais manqué de faire cette eſpèce de neuvaine, toutes les fois que le même prodige eſt arrivé.

Les circonſtances, rapportées par Tite-Live, ſemblent, ſelon M. Fréret, aſſurer la vérité du fait, d'une manière inconteſtable; & il s'eſt répété, tant de fois, aux environs du même Mont Albe, qu'il n'eſt guere poſſible de le révoquer en doute. Il n'eſt pas même bien difficile, continue M. Fréret, d'en déterminer la cauſe phyſique, puiſqu'on peut ſuppoſer, avec beaucoup de vraiſemblance, qu'il y a eu, dans les premiers tems, un Volcan ſur le Mont Albe. On ſçait que c'eſt un effet des Volcans de jetter des pierres & de la cendre dans l'air, qui, retombant enſuite ſur terre, peuvent être priſes, par le peuple groſſier, pour une pluie prodigieuſe. M. Fréret donne pluſieurs preuves de ſa conjecture, que le Mont Albe fut autrefois un Volcan. On les trouve détaillées au quatrième volume des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres.

C'étoit ſur cette montagne que l'on célébroit certains jeux, qui

(*a*) Tit. Liv. L. I. c. 31. Strab. pag. 237, 240. Plin. L. III. c. 5. L. XIII. c. 29. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 414. Tom. XIII. pag. 346.

s'appelloient *Quinquatries*, & qui ſe renouvelloient tous les ans. Ce fut Domitien qui les inſtitua en l'honneur de Minerve. Aux chaſſes extraordinaires & aux ſpectacles, dont ce Prince les embellit, il joignit encore des combats de Poëtes & d'Orateurs. Stace, qui avoit eu la mortification de voir tomber ſa Thébaïde aux jeux Capitolins, fut, pour divers autres piéces de ſa compoſition, couronné cinq fois aux Quinquatries. Le même Poëte nous apprend qu'il y avoit pluſieurs prix de Poëſie. La couronne de celui qui obtenoit le premier, étoit ornée de bandelettes & de feuilles d'or. Il n'y avoit, pour le ſecond prix, qu'une ſimple couronne d'olivier.

Le Mont Albe, ſelon Strabon, étoit ſupérieur, pour la hauteur, au bois ſacré de Diane, qui n'en étoit pas éloigné, quoique les arbres fuſſent fort hauts & aſſez droits. Il y avoit auſſi un lac beaucoup plus grand que celui de Diane. On révéroit cette montagne comme une montagne ſacrée, parce que le tonnerre y tomboit ſouvent. Et quand un général Romain avoit vaincu les ennemis de la patrie, & qu'on refuſoit, à Rome, de lui décerner les honneurs du triomphe, prétendant que la victoire n'étoit pas complette, il alloit triompher au Mont Albe. On attribue, à Papirius Maſſon, l'origine de cette coûtume, qu'il établit, lorſqu'il voulut triompher des Corſes.

On connoît, aujourd'hui, le Mont Albe ſous le nom de Mont Albano.

ALBE [ le Lac d' ], *Lacus Albanus*. (a) Ce Lac n'eſt pas moins célebre que le Mont Albe, où il ſe trouvoit. En effet, ſous le regne d'Alladius, onzième roi de la ville d'Albe, il arriva un tremblement de terre, qui augmenta l'étendue du Lac d'Albe, & engloutit une partie de la Ville, & même le palais du roi Alladius, avec la perſonne de ce Prince & ſa famille. Denys d'Halicarnaſſe aſſure que, de ſon tems, quand les eaux du Lac d'Albe étoient baſſes, on voyoit encore les ruines de ce palais. Il eſt vrai que cet Auteur attribue cette inondation à un orage, & non pas à un tremblement de terre.

On a vu quelquefois l'eau du Lac d'Albe croître tout d'un coup, & s'élever à une hauteur conſidérable, ſans aucune pluie précédente, & ſans aucune autre cauſe apparente. C'eſt-ce qui arriva pendant le ſiége de Veies; événement qui fut conſidéré comme un prodige, & qui effraya ſi fort les Romains, que comme ils étoient en guerre avec les Toſcans, les ſeuls qui s'entendiſſent, en Italie, dans la ſcience des Augures, on envoya, à Delphes, conſulter Apollon; & le dieu répondit, comme avoit fait un ſacrificateur Veien, qu'il falloit faire écouler l'eau de ce Lac, ſur les campagnes voiſines, mais de ſorte qu'elle s'évaporât toute, ſans qu'elle pût

(a) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 415, 416, 417.

s'écouler jusqu'à la mer. Cette réponse n'avoit rien de fort extraordinaire, puisque c'étoit l'usage auquel on employoit ordinairement ces eaux, dont les habitans se servoient pour arroser leurs terres plus basses que ce Lac, qui étoit à mi-côte & très-profond.

On peut observer ici, en passant, que, dans presque toutes les réponses des Augures & des Devins, il n'y avoit rien qui s'élevât au-dessus de l'art conjectural, & même d'un art conjectural, qui n'avoit aucun principe constant, comme Cicéron le leur reproche. Pour revenir à l'augmentation subite & sans cause apparente des eaux du Lac d'Albe, on peut en assigner deux causes, qui suppose nt, l'une & l'autre, des fermentations intérieures dans les entrailles de la montagne, & par conséquent le foyer d'un Volcan. 1.° Le terrein, qui est sous ce Lac, peut avoir été soulevé par un tremblement; ce qui aura fait remonter les eaux. 2.° Les conduits soûterreins par lesquels doivent s'écouler les eaux de ce Lac, qui n'ont aucune issue apparente, peuvent avoir été comblés par l'affaissement des terres, ou par le soulévement de leur sol; & les eaux, non seulement, ne s'écoulant plus par ces conduits, mais celles qui les rempliſſoient, ayant été contraintes de refluer dans le Lac, ses eaux auront dû s'élever subitement à une hauteur extraordinaire.

On appelle présentement ce Lac le Lac Albano.

ALBE, *Albanum*, (*a*) nom d'une maison de campagne, de Cn. Pompée. Cicéron en fait mention dans sa treizième Philippique.

Il s'y forma, avec le tems, une Ville qui fut assez considérable. Elle donna la naissance à Pertinax, qui fut Empereur, après Commode. Il ne sembloit pas né pour une si haute fortune. Fils d'un affranchi, qui exerçoit une profession méchanique dans sa patrie, & qui lui laissa, pour principal patrimoine, une éducation honnête, il tint d'abord école, & donna des leçons de Grammaire. Un emploi si borné ne satisfaisant pas son ambition, il prit le parti des armes, & il obtint une compagnie, par le crédit de Lollianus Avitus, patron de son pere. Il servit, en Syrie, sous le regne de Tite Antonin, & dans la guerre contre les Parthes, sous les ordres de L. Vérus; & il s'acquit la réputation de brave & habile officier. Il s'éleva ainsi par dégrés jusqu'à la puissance souveraine.

Cette Ville est, aujourd'hui, beaucoup moins considérable, qu'elle n'étoit autrefois. On la voit sur la rivière de Tanaro dans le Mont Ferrat.

ALBÉDIUS [ Sext. ], *Sext. Albedius*. (*b*) Cicéron, en parlant de cet Albédius, dans sa treizième Philippique, dit qu'il ne le connoissoit pas; mais que cepen-

(*a*) Cicer. Philip. 13. c. 350. Crév. hist. des Emp. Tom. IV. p. 421, 422.

(*b*) Cicer. Philip. 13. c. 366.

dant il n'avoit trouvé perſonne d'aſſez médiſant, pour ne pas le juger digne du conſeil d'Antoine.

ALBINGAUNE, *Albingaunum*, (*a*) ville maritime de Ligurie, dans la Gaule Ciſalpine. Ce fut dans cette Ville que les Othoniens, ou ceux du parti d'Othon, ſe retirérent, l'an de Rome 821, après avoir défait les troupes de Vitellius. Proculus, qui en étoit natif, avoit hérité de ſes peres, le goût pour le brigandage, dans lequel il s'enrichit beaucoup. Il avoit un fils, nommé Hérennianus; & c'eſt apparemment par ce fils que ſe perpétua ſa poſtérité, qui ſubſiſta honorablement à Albingaune, mais dans un état modeſte & tout différent de celui de ſes Auteurs, auſſi déſabuſée des projets téméraires de grandeur, qu'éloignée du métier de brigands.

C'eſt à préſent Albengua, dans l'État de Gènes. On dit qu'on y voit encore des veſtiges de tours, bâties autrefois par des capitaines de vaiſſeaux.

ALBINGAUNIENS, *Albingauni*, (*b*) peuples de la Gaule Ciſalpine, compris au nombre de ceux, qu'on appelloit Liguriens. Ils prenoient le nom de la ville d'Albingaune, ſituée vers le bord de la mer, aujourd'hui le Golfe de Gènes. Ainſi, leur territoire devoit s'étendre au de-là des limites, qui ſéparent, à préſent, la France de l'Italie, & faiſoit partie du païs que poſſede, de nos jours, la république de Gènes. *Voyez* Liguriens.

ALBINOVANUS [P.], (*c*) *P. Albinovanus*. Il étoit contemporain de Cicéron, & l'un des Pontifes du ſecond rang. Il opina en faveur de cet Orateur, lorſqu'il demandoit qu'on lui rendît ſa maiſon, qui lui avoit été enlevée pendant ſon exil. C'eſt Cicéron lui-même qui nous inſtruit de ce fait, dans ſa harangue ſur les réponſes des Aruſpices. Ailleurs, c'eſt-à-dire, dans ſa harangue contre Vatinius, il nomme un Albinovanus. Je ne ſçais ſi c'eſt le même que cet autre.

ALBINOVANUS [CELSUS], *Celſus Albinovanus*. (*d*) C'étoit le ſecrétaire & l'ami de Néron. Horace lui a adreſſé une épître, qui eſt la huitième du premier livre. Comme c'étoit l'ami de ce Poëte, il nous apprend, dans une autre épître, qu'il lui donnoit des avertiſſemens, qui conſiſtoient, en ce qu'il devoit tirer de ſon propre fonds, & ne point faire trop d'uſage des écrits, qui avoient mérité une place dans le temple d'Apollon; de peur, ajoûte Horace, que, ſi tout à coup les oiſeaux venoient à redemander leurs plumes, la corneille, dépouillée de ſes couleurs d'emprunt, ne devînt la riſée des ſpectateurs; c'eſt-à-dire, que Celſus

(*a*) Tacit. Hiſt. L. II. c. 15. Crév. hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 105, 106.
(*b*) Pomp. Mel. L. II. c. de Ital. Strab. pag. 202. Tit. Liv. L. XXIX. c. 5. Tacit. Hiſt. L. XI. c. 15.
(*c*) Cicer. Orat. de Aruſp. reſponſ. c. 10. in Vatin. c. 1, 2.
(*d*) Horat. L. I. Epiſt. 3, v. 15 & ſeq. Epiſt. 8.

Albinovanus prenoit, de côté & d'autre, de quoi compoſer ſes ouvrages.

Certains croyent que ce Celſus Albinovanus eſt le même que ce Poëte, dont parle Ovide, qui l'appelle Divin, dans la dernière de ſes élégies *De Ponto*. Il avoit écrit des épigrammes, le voyage de mer de Germanicus & quelques autres piéces; mais il ne nous reſte plus de lui, qu'une élégie à Livie, femme d'Auguſte, ſur la mort de Druſus, & une autre ſur la mort de Mécène, que quelques Critiques prétendent n'être pas d'Albinovanus, parce qu'elle eſt plus foible que la premiére. Ovide lui a adreſſé une de ſes élégies. C'eſt la dixième du même livre.

ALBINUS [L.], *L. Albinus*, (*a*) fut créé Tribun du peuple, l'an 492 avant J. C. Ce fut lorſque le peuple, après s'être retiré ſur le Mont ſacré, revint à Rome, par les conſeils de Ménénius Agrippa. On donna, pour Collégue à L. Albinus, C. Licinius. Ces deux Tribuns, tirés du peuple, ainſi qu'on en étoit convenu, en traitant de la paix, ſe donnérent eux-mêmes trois Collégues, parmi leſquels on comptoit Sicinius, qui avoit été le chef de la ſédition populaire. On ne convient pas du nom des deux autres.

ALBINUS [L.], *L. Albinus*. (*b*) Cet Albinus ſignala ſa piété, l'an de Rome 365. Comme le Prêtre de Romulus & les Vierges Veſtales, après la priſe de Rome, par les Gaulois, emportoient, ſur leurs épaules, les dieux des Romains, & qu'ils paſſoient par la rue & ſur le pont de bois, qui conduiſoient au Janicule, L. Albinus, qui emmenoit, ſur un chariot, ſa femme & ſes enfans, au milieu de la foule qu'on ne pouvoit employer à la guerre, apperçut ce Prêtre & ces Veſtales dans l'équipage qu'on vient de marquer. Cet homme conſervant encore, dans un ſi grand renverſement, le reſpect, qui eſt dû aux choſes ſaintes, crut qu'il ſe rendroit coupable d'un ſacrilége, ſi, tandis qu'il étoit à ſon aiſe avec les ſiens ſur un char, il laiſſoit, à pied, des perſonnes ſi reſpectables, chargées des dieux de la patrie. Ainſi, ayant fait deſcendre, ſa femme & ſes enfans, il mit les Vierges ſacrées & leurs ſtatues dans ſa voiture, & les conduiſit à Cére, où elles avoient deſſein de ſe rendre.

ALBINUS [M.], *M. Albinus*. (*c*) Il fut créé Tribun du peuple, 376 ans avant J. C. On en créa alors ſix, trois d'entre les Patriciens, & trois d'entre le Peuple. M. Albinus fut du nombre des derniers.

ALBINUS [Sp. Postumius], *Sp. Poſtumius Albinus*. (*d*) Il fut élevé à la dignité Conſulaire, 110

(*a*) Tit. Liv. L. II. c. 33.
(*b*) Tit. Liv. L. V. c. 40. Roll. hiſt. Rom. Tom. II. p. 18. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 186, 187.
(*c*) Tit. Liv. L. VI. c. 30.
(*d*) Sall. de Bell. Jugurth. cap. 35. *& ſeq.* Crév. hiſt. Rom. Tom. V. pag. 326. *& ſuiv.*

ans avant J. C. Comme le département de la Numidie lui étoit échu, il ſouhaitoit que la guerre ſe rallumât dans cette Province. C'eſt pourquoi il conſeilla à Maſſiva, fils de Guluſſa, & petit-fils de Maſiniſſa, qui s'étoit déclaré ouvertement contre Jugurtha, de demander le royaume de ce Prince. Celui-ci l'ayant ſçu, fit égorger Maſſiva au milieu de Rome. Ce meurtre donna lieu à Jugurtha de ſortir de cette Ville, & la guerre recommença, ſelon les deſirs d'Albinus.

Ce Conſul, qui devoit revenir, à Rome, préſider à l'élection des Magiſtrats de l'année ſuivante, ſe hâta de paſſer en Afrique, pour terminer promptement la guerre, ou par la voie des armes, ou par un traité, ou de quelque autre manière. Mais Jugurtha, de ſon côté, attendant tout du bénéfice du tems, ne cherchoit qu'à la traîner en longueur. Tantôt il promettoit de ſe rendre, puis il témoignoit de la défiance. Il fuyoit quelquefois devant les Romains; une autrefois, pour ne point décourager ſon armée, il les preſſoit vivement. Ainſi, par les délais & cette lente alternative de négociation & de guerre, il jouoit le Conſul, & éludoit tous ſes efforts. Soit nonchalance, ſoit connivence [car il en fut ſoupçonné], Albinus réuſſit fort mal. L'approche du tems des élections l'obligeant de retourner à Rome, il laiſſa, pour commander l'armée, ſon frere Aulus, en qualité de Propréteur. Jugurtha en eut encore meilleur marché que du Conſul; car, il le contraignit d'accepter des conditions auſſi dures qu'ignominieuſes.

Albinus, craignant qu'on ne le rendit reſponſable de la conduite de ſon frere, propoſa au Sénat de délibérer ſur le traité qui venoit d'être conclu. Il fut déclaré nul, comme ayant été fait ſans l'autorité du Sénat & du peuple. Le Conſul, n'ayant pu emmener avec lui les levées qu'il avoit faites, parce que les Tribuns s'y oppoſérent, ne laiſſa pas de partir pour l'Afrique. Son armée, en exécution du traité, étoit ſortie de Numidie. Il la trouva dans un tel déſordre & un tel dérangement, cauſés par la licence qui y regnoit, qu'il n'oſa la mener contre Jugurtha, quoiqu'il le déſirât fort, pour reparer la honte du traité conclu par ſon frere. A Rome, cependant, on nomma des Commiſſaires pour l'examen de cette affaire. Quatre Conſulaires furent condamnés, & Albinus fut de ce nombre. La peine qu'on lui impoſa, ce fut l'exil. Il fut remplacé dans le gouvernement de la Numidie par Q. Métellus, qu'on avoit nommé Conſul.

ALBINUS [C.], *C. Albinus*, (*a*) Sénateur, beau-pere de P. Sextius, pour lequel Cicéron prononça un diſcours. C'eſt, ſans doute, le même qui fut Conſul avec M. Antoine. Quoiqu'il en ſoit, C. Albinus étoit un homme très-conſidérable, au témoignage du même Cicéron, qui écrivit, en ſa faveur, une lettre à M. Rutilius, pour le prier de ne pas tou-

(*a*) Cicer. Orat. pro P. Sext. c. 4. ad Quir. poſt redit. c. 8. Epiſt. ad Rutil.

cher à ſes terres, dans le partage auquel Céſar l'avoit prépoſé.

ALBINUS, *Albinus*, (*a*) gouverneur de Judée, ſous l'empire de Néron, ſuccéda à Feſtus, l'an 60 de J. C. Lorſqu'il alloit prendre poſſeſſion de ſon gouvernement, ayant ſçu qu'Ananias le jeune, grand-Prêtre, avoit fait lapider S. Jacques, que le Texte ſacré nomme frere du Seigneur, pour lors évêque de Jéruſalem, il écrivit avec menaces au grand-Prêtre, que cet attentat fit dépoſer trois mois après. La Judée étoit remplie d'un nombre de ſcélérats, qui la déſoloient. Albinus nourrit leur audace par l'impunité. Baſſement & indignement avide, il vendoit la ſûreté publique à prix d'argent. Ceux qui étoient arrêtés & mis dans les priſons pour cauſe de brigandages, obtenoient, moyennant les préſens, qu'ils avoient ſoin de lui faire, leur élargiſſement, & nul n'étoit criminel que celui qui n'avoit rien à donner. Il vendoit aux factieux la licence de tout oſer; & ſes officiers, imitant ſon exemple, tiroient des petits les contributions que les puiſſans payoient au gouverneur. Il ſe forma ainſi pluſieurs bandes de brigands, qui, rangées chacune ſous un chef, exerçoient impunément toutes ſortes de violences.

Lorſqu'Albinus ſçut que Florus étoit nommé pour lui ſuccéder, en l'année 65, il jugea tous les criminels enfermés dans les priſons de Jéruſalem. Il condamna à mort les plus coupables; mais il ſe contenta de punir la plus grande partie par quelque amende. Florus le fit regretter

ALBINUS [LUCEIUS], *Luceius Albinus*, (*b*) avoit obtenu, de Néron, le gouvernement de la Maurétanie Céſarienne, auquel Galba avoit ajoûté depuis celui de la Tingitane; ce qui le rendoit fort conſidérable. Car il avoit, ſous ſon commandement, dix-huit cohortes, cinq régimens de cavalerie, ſans compter une grande multitude de Maures, qui, pour être accoûtumés à vivre de brigandages, n'en étoient que plus propres à la guerre. Cet Albinus s'étoit déclaré pour Othon après le meurtre de Galba. Et dès lors ne ſe contentant pas de commander dans l'Afrique, il aſpiroit à y joindre l'Eſpagne, qui n'en eſt ſéparée que par un petit détroit. Cluvius Rufus qui la gouvernoit, craignant l'ambition d'Albinus, fit avancer la dixième légion juſqu'au bord de la mer, faiſant mine de vouloir paſſer en Afrique; mais il avoit envoyé devant lui quelques Centurions, comme pour diſpoſer les Maures à reconnoître Vitellius.

Ils en vinrent aiſément à bout, aidés de la réputation des armées de Germanie, connues dans toutes les Provinces; outre que le bruit s'étoit répandu qu'Albinus, mépriſant le titre de gouverneur, avoit pris celui de Roi, & ſe faiſoit appeller Juba. Ainſi les eſprits ayant promptement changé de

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 698, 699. Crév. hiſt. des Emp. Tom. III. pag. 372, 373.

(*b*) Tacit. Hiſt. L. II. c. 58, 59. Crév. hiſt. des Emp. Tom. III. pag. 131.

diſpoſition, Aſinius Pollion, colonel d'un régiment de cavalerie, & des plus intimes amis d'Albinus, fut maſſacré avec Feſtus & Scipion, tous deux Préfets des cohortes. Albinus lui-même s'étant approché de la mer, dans le deſſein de paſſer de la Tingitane dans la Maurétanie Céſarienne, fut égorgé ; & un moment après, ſa femme s'étant préſentée aux meurtriers, reçut le même traitement que ſon mari. C'eſt ce qui ſe paſſa, l'an de Rome 821.

ALBINUS [ DÉCIMUS CLODIUS ], *Decimus Clodius Albinus*, (*a*) étoit né à Adruméte en Afrique, vers le milieu du dixième ſiécle de l'Ére Chrétienne. Il eut, pour pere, Ceionius Poſtumus, ou Poſtumius, homme de mœurs vertueuſes, mais fort peu accomodé des biens de la fortune. Il fut nommé Albinus, parce qu'en venant au monde il étoit plus blanc, que ne le ſont d'ordinaire les enfans en naiſſant. Les noms que portoit ſon pere, & le ſien lui donnérent lieu de ſe dire iſſu de la famille Ceionia, qui avoit produit Vérus Céſar, & l'empereur Vérus, collégue de Marc-Auréle, & même de l'ancienne maiſon des Poſtumius Albinus, illuſtres dès le tems de la République. Il eſt conſtant qu'il paſſoit pour être d'une naiſſance diſtinguée ; mais, dans le tems où il vivoit, il n'étoit pas beſoin, pour être regardé comme fort noble, de remonter bien haut ; parce qu'il ne reſtoit preſque plus d'ancienne nobleſſe dans Rome.

Albinus fut inſtruit dans les lettres Grecques & Latines ; & il n'y fit pas de grands progrès. Son goût, dès l'enfance, fut décidé pour les armes. Cependant, l'Auteur de ſa vie cite deux écrits de lui ; l'un ſur l'agriculture qu'Albinus, dit-on, entendoit parfaitement ; l'autre étoit un recueil de contes Miléſiens, ouvrage licentieux, & aſſorti aux mœurs de l'Auteur, qui étoit tout à fait adonné à la débauche des femmes. Il aima paſſionnément la guerre, & nul vers de Virgile ne lui plut autant que celui-ci :

*Arma amens capio, nec ſat rationis in armis.*

» Je prends les armes tout hors » de moi ; & la fureur, plutôt » que la raiſon, gouverne mes » armes. « Il réuſſit aſſez bien dans cet exercice, & mérita l'eſtime des Antonins. S'étant élevé par dégrés, il commandoit les troupes de Bithynie, lors de la révolte d'Avidius Caſſius, contre Marc-Auréle. En cette importante occaſion, Albinus ſe montra fidele à ſon Prince, & il empêcha que la contagion du mal ne s'étendît, & ne gagnât l'Aſie entière. Sous Commode, il ſe ſignala dans des combats contre les Barbares, & ſur le Danube, & ſur le Rhin ; & enfin, il fut chargé du commandement des légions de la grande Bretagne.

(*a*) Crév. hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 56, 57, 58. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 212, 214, 215. Tom. IX. pag. 120. Tom. XII. pag. 426. Tom. XX. pag. 18.

Cet emploi, qui ne ſe donnoit guere qu'à des Conſulaires, marque qu'il devoit avoir été alors Conſul. Il paroît qu'il fit le chemin de la Magiſtrature civile un peu tard, mais rapidement. On le diſpenſa de la Queſture. Il ne fut Édile que dix jours, parce qu'il fallut l'envoyer à l'armée. Sa Préture fut illuſtrée par les jeux & les combats que Commode donna, pour lui, au peuple. On ne peut aſſurer en quelle année il géra le Conſulat; mais la ſuite des faits conduit à croire que ce fut ſous quelqu'une des dernières années de Commode. Pendant qu'il gouvernoit la grande Bretagne, il reçut de Commode, ſi nous en croyons Capitolin, une faveur bien ſingulière. Cet Empereur lui écrivit, de ſa propre main, une lettre, par laquelle il lui permettoit, ſuppoſé que la néceſſité l'exigeât, de prendre la pourpre & le nom de Céſar. Capitolin rapporte la lettre prétendue originale de Commode, & deux harangues d'Albinus à ſes ſoldats, dans leſquelles, ce Général fait mention de la permiſſion qui lui avoit été accordée, & rend compte des raiſons qui l'avoient empêché d'en uſer. Tout cela eſt fort difficile à croire.

Ce qu'on peut dire de plus certain, c'eſt que Sévére, étant parvenu à l'Empire, craignit les ſuites du crédit qu'Albinus s'étoit acquis. Et pour le leurrer par une aſſociation frauduleuſe, il le revêtit, en effet, du titre de Céſar. Albinus, ſimple, crédule, peu défiant, s'y laiſſa prendre. Il accepta volontiers la propoſition de Sévére, qui, de ſon côté, n'oublia rien de ce qui pouvoit donner une ſolidité apparente à ſon bienfait trompeur. Il voulut que l'arrangement pris entre lui & Albinus fût ratifié par un décret du Sénat. Il fit battre de la monnoie avec l'empreinte & le nom du nouveau Céſar. Il le déſigna Conſul avec lui, pour l'année ſuivante. Il lui fit ériger des ſtatues. En un mot, il lui accorda toutes les diſtinctions honorifiques, qui devoient flatter un eſprit vain & propre à ſe laiſſer éblouir. Au moyen de ces artifices, qui lui réuſſirent, Sévére, libre d'inquiétude de la part d'Albinus, tourna toutes ſes penſées & tous ſes efforts contre Niger.

Celui-ci étoit déjà défait, & même péri, lorſqu'Albinus commença à ouvrir les yeux. Sans faire encore aucune démarche d'éclat, il ne s'oublia pas néanmoins. Il travailla ſourdement à s'acquérir des amis & des partiſans dans le Sénat, auprès duquel il avoit deux puiſſantes recommandations, la nobleſſe qu'on lui attribuoit, & la douceur qu'il faiſoit paroître en oppoſition aux rigueurs de Sévére. Il mit, dans ſes intérêts, les Gaules & les Eſpagnes, & y amaſſa de grandes forces. Il porta même ſes vues ſur les provinces de l'orient les plus éloignées, & il tâcha de s'y faire des créatures par ſes libéralités envers les Villes, que les armes de Niger avoient dévaſtées. Enfin, lorſqu'il ſe crut aſſez puiſſant pour n'avoir plus beſoin de déguiſer ſes deſſeins, il

leva le maſque, & alléguant, ſans doute, pour motif, les injuſtices de Sévére à ſon égard, il ſe fit proclamer Auguſte, & ſe donna en même-tems le titre de ſouverain Pontife. On remarque qu'il eſt le premier qui en ait uſé de la ſorte. Car, juſques-là, lorſque quelqu'un avoit pris les armes pour monter ſur le trône, il avoit attendu la mort de ſon ennemi, pour ſe revêtir de cette glorieuſe dignité.

Ce fut alors qu'Albinus, qui étoit encore dans la grande Bretagne, paſſa dans les Gaules avec une armée nombreuſe. Il s'avança juſqu'à Lyon, qui ſe déclara pour lui, & il remporta, dans les commencemens, d'aſſez grands avantages ſur les lieutenans de Sévére. Il défit, entr'autres, auprès de Lyon, & peut-être dans l'endroit même, qu'on nomme Albigny, Lupus, qui commandoit un gros corps de troupes. Ce fut, ſans doute, en ce tems-là que les Lyonnois, attachés à la fortune d'Albinus, conſacrérent à Jupiter ce monument de ſes premiers exploits, qui eſt parvenu juſqu'à nous. Mais les grandes eſpérances qu'ils en avoient conçues, ne durérent pas long-tems.

En effet, il ſe donna bientôt après une bataille déciſive, où Albinus fut vaincu. Ce Prince, après la défaite de ſon armée, s'étoit retiré dans une maiſon voiſine du Rhône. Là, voyant que tout étoit perdu, & n'ayant droit d'eſpérer aucun quartier, il ſe perça lui-même de ſon épée, ou ſe fit rendre ce funeſte ſervice par un de ſes eſclaves. Il reſpiroit encore, lorſqu'une troupe de ſoldats ennemis arriva. Ils lui coupérent la tête, & la portérent à Sévére. Cet Empereur, après l'avoir envoyée à Rome, fit paſſer ſon cheval ſur le corps. Il voulut repaître ſes yeux de ce funeſte objet, en le laiſſant étendu devant la porte de ſon Prétoire, juſqu'à ce qu'il devînt infect; après quoi il le fit jetter dans le Rhône. On dit qu'Albinus mangeoit à ſon déjeûner, cinq cens figues, cent pêches, dix melons, vingt livres de raiſin, cent becafigues & quatre cens huitres. C'eſt une fable.

On connoît pluſieurs autres perſonnages célebres du nom d'Albinus; car la famille Albinia, Plébeienne, en avoit produit un nombre. En voici deux entr'autres. 1.° L. Poſtumius, qui fut Conſul avec C. Licinius Lucullus, l'an de Rome 600. Il avoit écrit, en Grec, une hiſtoire Romaine, dans laquelle, il prioit le lecteur de l'excuſer, s'il ne parloit pas bien cette langue; ce qui donna ſujet à Caton de ſe moquer de lui, de ce qu'il aimoit mieux excuſer ſes fautes, que de s'exempter d'en faire, en n'écrivant point. Cicéron parle de lui dans ſon traité des Orateurs. Plutarque auſſi dans la vie de Caton. Albinus avoit encore écrit des Annales en Latin, ſelon le témoignage de Macrobe, qui fait mention de cet Auteur, dans la préface de ſes Saturnales. Deux comédies de Térence, l'Eunuque & le Phormion, furent jouées, pendant qu'il géroit la

charge d'Édile Curule.

2.° Un Poëte & Hiſtorien latin, qui a vécu vers l'an 44 avant J. C. Il écrivit, en vers, des Annales, dont il ne reſte que quelques lambeaux, cités par d'autres Auteurs. Il parloit des trois victoires que remporta Pompée, en Eſpagne ſur Sertorius, en Afrique ſur Jarbas, & en Aſie ſur Mithridate, & ſur les Pirates. Il y en a qui confondent, mal à propos, cet Albinus avec le précédent.

ALBION, *Albion*, (*a*) fameux Géant, qui, de concert avec Borgion, autre Géant, attaqua Hercule, lorſqu'il alloit au Mont Atlas. Il y eut un grand combat entr'eux, & ce ne fut qu'avec peine qu'Hercule les vainquit. Il avoit déjà épuiſé tous ſes traits; & il couroit grand péril de ſa vie, faute d'armes, quand Jupiter, ſon pere, envoya une grêle de groſſes pierres, dont il ſe ſervit, pour terraſſer ces Géans. Ce fut dans la Gaule Narbonnoiſe. Le champ où ces pierres tombérent, fut, depuis, appellé le Champ des Pierres.

ALBIQUES, *Albici* vel *Albiœci*, Ἀλβίοικοι, (*b*) peuples qui habitoient les parties des Alpes, ſituées vers le ſeptentrion, au-deſſus de Marſeille. Céſar les repréſente comme des montagnards rudes, barbares, fort aguerris, braves & courageux, au point de ne pas le céder, en cela, aux Romains même. Ils avoient été anciennement attachés au parti des Marſeillois; & leur bravoure leur fut d'un grand ſecours, tant ſur mer que ſur terre, dans le ſiége qu'ils eurent à ſoûtenir contre Céſar.

La capitale des Albiques, dans Pline, eſt nommée *Alebece*. Le pere Hardoüin aimeroit mieux lire *Albiœce*. Quoiqu'il en ſoit, on voit que la nation a porté le nom de *Reii*, auſſi-bien que le nom d'*Albiœci*. Celui-ci a dû, même, faire place à l'autre, & ceſſer d'être en uſage, puiſque la capitale, en prenant le nom du peuple, a été appellée *Reii*. C'eſt aujourd'hui Riès en Provence. M. d'Anville remarque qu'à environ deux lieues de cette Ville, en approchant du Verdon, un lieu nommé Albioſe, pourroit bien avoir tiré ce nom des *Albiœci*.

ALBIS, *Albis*, Ἄλβις, (*c*) fleuve célebre de Germanie, qui, ſelon Tacite, avoit ſa ſource au païs des Hermondures. Mais il ſe trompe, au rapport de M. l'abbé de la Bléterie. La ſource de l'Albis eſt dans les montagnes, qui ſéparent la Bohême & la Siléſie. Tacite aura pris, pour la ſource de ce fleuve, celle de quelqu'une des rivières qui s'y jettent; par exemple, l'Éger, qui paſſe à Égra, & dont la ſource eſt dans le marquiſat de Cullembach; erreur

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Monf. Tom. I. pag. 215.

(*b*) Strab. p. 203. Cæſ. de Bell. Civ. Plin. L. III. c. 4. Not. de la Gaul. par M. d'Anv.

(*c*) Tacit. de Morib. Germ. c. 41. Plin. L. IV. c. 14. Strab. pag. 290, 292, 294. Ptolem. L. II. c. 11. Pomp. Mel. L. III. c. de Germ. Trad. de quelq. Œuvr. de Tacit. par M. de la Bléter, Tom. I, pag. 212.

d'autant plus excuſable, que, depuis Auguſte, les Romains ne connoiſſoient l'Albis que de nom ; & que même, du tems d'Auguſte, ils n'avoient point pénétré juſqu'à ſes ſources.

Strabon remarque que le fleuve d'Albis ſe rend dans l'Océan, ſuivant une direction preſque parallele à celle du Rhin ; c'eſt-à-dire, qu'il en eſt preſque toujours également éloigné, & que le païs qu'il arroſe, ne le céde en rien à celui qu'arroſe le Rhin. La diſtance de l'un à l'autre, dit ailleurs le même Strabon, eſt d'environ trois mille ſtades, en ſuppoſant qu'on pût parcourir cet eſpace en ligne droite. Les peuples les plus connus, qui ont habité entre ces deux fleuves, ſont les Sicambres & les Cimbres. Pour ceux qui habitoient au de-là de l'Albis, vers l'Océan, ils étoient totalement inconnus. Les Romains même n'y avoient pas encore pénétré, du tems de Strabon. Ce fleuve prend actuellement le nom d'Elbe.

ALBIUM INTEMELIUM. *Voyez* Intémélie.

ALBIUS [le Mont], *Mons Albius.* (*a*) Les anciens donnoient ce nom à une partie des Alpes Carniques ou Juliennes. Au midi de cette chaîne étoient la Liburnie, la Dalmatie, l'Épire, la Macédoine & la Thrace.

ALBIUS [C. ALBIUS CALÉNUS], *C. Albius Calenus*, (*b*) n'étoit qu'un ſimple ſoldat, qui, de concert avec C. Atrius Umbrus, porta à la révolte un corps de huit mille Romains, qui campoit auprès de Sucrone, l'an 206 avant J. C. Ces deux miſérables ne ſe contentérent pas des ornemens de Tribuns des ſoldats ; ils eurent l'inſolence de prendre les marques du ſouverain Empire, & de faire porter, devant eux, les haches & les faiſceaux ; & il ne leur vint jamais dans l'eſprit que cet appareil ſuperbe, qu'ils employoient pour retenir les autres dans le reſpect & dans la crainte, ſeroit bientôt l'inſtrument du ſupplice que leur crime avoit mérité. La mort de Scipion, fauſſement crue, aveugloit leurs eſprits ; & ils ne doutoient pas que ce bruit répandu n'allumât auſſi-tôt la guerre dans toute l'Eſpagne, & qu'à la faveur de ces déſordres, ils ne puſſent tirer de l'argent des alliés, & piller les Villes voiſines de leur quartier. Ils ſe flattoient que, dans cette confuſion univerſelle, la licence & l'audace regnant par tout, on remarqueroit moins les attentats qu'ils auroient commis eux-mêmes.

Dans le tems qu'ils attendoient, de moment à autre, des courriers qui leur appriſſent, non ſeulement la mort, mais même les funérailles de Scipion, comme ils n'entendoient parler de rien, que perſonne n'arrivoit de l'armée, & que ce bruit, qui n'avoit rien de réel, ſe diſſipoit inſenſiblement, alors on commença à rechercher les premiers auteurs de cette nou-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 578.

(*b*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 24, 29.

velle. Mais il ne ſe trouva perſonne qui voulût s'avouer pour tel, chacun déclarant qu'il l'avoit crue ſur la foi d'autrui, mais qu'il n'en étoit pas l'inventeur. Ce fut alors que les chefs du ſoulévement, abandonnés de tout le monde, commencérent à regarder avec horreur les marques de leur dignité, & à redouter la vengeance de ce qu'une autorité juſte & véritable alloit exercer ſur eux.

En effet, C. Albius Calénus & ſon camarade ayant été pris, on les traîna tous deux au milieu de la place; & ſur le champ on étala, aux yeux de tous les ſoldats, les inſtrumens de leur ſupplice; & pendant qu'on les attacha au poteau, qu'on les battit de verges, & qu'on leur trancha la tête, leurs complices demeurérent immobiles, & tellement ſaiſis de crainte, qu'il ne leur échappa pas une ſeule parole, pas même un gémiſſement, qui témoignât leur peine, ou leur reſſentiment. On les tira enſuite de ce lieu, qu'on eut ſoin de purifier.

ALBIUS [L. ALBIUS SEXT.], *L. Albius Sext.* (*a*) C'étoit, au rapport de Cicéron, un homme de bien. Il en parle dans ſa harangue pour P. Quintius. Cet Albius ne ſeroit-il pas le même, dont Horace dit que le fils lui étoit propoſé pour exemple, quand ſon pere vouloit l'engager à être frugal, bien réglé, &c? Ou bien ne ſeroit-il pas ce fils lui-même? Horace avoit dit plus haut qu'Albius étoit fou de bronzes antiques.

ALBOGALÉRUS, *Albogalerus*, (*b*) bonnet des Prêtres; c'eſt-à-dire, des Flamines Diales, ou des Flamines de Jupiter, qu'ils portoient toujours, & qu'ils ne pouvoient quitter que dans la maiſon. Il étoit fait, ſelon Feſtus, d'une victime blanche; c'eſt-à-dire, de la peau d'une victime blanche. On y mettoit une pointe, faite d'une branche d'olivier.

D. Bern. de Montfaucon, dans ſon Antiquité, en préſente un, tiré d'un ancien marbre, qui eſt orné de la foudre de Jupiter, dont le Flamine Diale étoit Prêtre. On en voit pluſieurs ſemblables ſur les médailles

ALBUCILLE, *Albucilla*, (*c*) nom d'une femme célebre par le nombre de ſes amans, & connue pour avoir été femme de Satrius Secundus qui dénonça la conjuration, formée par Séjan. Cette femme fut accuſée, l'an de Rome 790, d'avoir conſpiré contre la vie du Prince, par des ſacrifices impies. On attaqua, pour le même crime, comme ſes complices & ſes adultères, Cn. Domitius, Vibius Marſus & L. Arruntius.

ALBULA, *Albula*. C'eſt le nom que l'on donna d'abord au Tibre, à cauſe de la couleur de ſes eaux. *Voyez* Tibre.

ALBULA, *Albula*, (*d*) autre fleuve d'Italie, dans ce qu'on appelle à préſent la Marche d'Ancône. La ville de Tervium étoit ſituée vers ſon embouchure. Il

(*a*) Cicer. Orat. pro P. Quint. c. 12. Horat. L. I. ſatyr. 4. v. 27, 108.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 19, 39, 40. T. III. p. 34.

(*c*) Tacit. Annal. L. VI. c. 47.

(*d*) Plin. L. III. c. 13.

ſervit autrefois de limites aux païs des Picentins & des Prétutiains. C'eſt aujourd'hui le Ragnola. Deux rivières, l'Aube, en France, & l'Albell, en Suiſſe, ont porté le nom d'Albula. On croit que ç'a été auſſi le nom de la ville d'Aubuſſon.

ALBUNÉE [ la Fontaine ], *Fons Albuneus.* (*a*) Cette fontaine, ſituée dans l'Italie, près de Tibur, eſt d'une extrême profondeur. Ses eaux ſulphureuſes ſont célebres. On les trouve d'abord froides, mais elles s'échauffent enſuite. Leur ſalubrité & les merveilles qu'on en publioit, attirérent beaucoup de vénération à la Fontaine Albunée de la part des Romains. Ce peuple, qui, ſelon Valère Maxime, révéroit les eaux en général comme ſacrées, porta ſi loin ſon reſpect à l'égard de certaines fontaines, & de l'Albunée en particulier, qu'il s'imaginoit que c'étoit en profaner les eaux, & en violer la ſainteté, que d'oſer s'y baigner.

ALBUNÉE [ la Forêt ], *Sylva Albunea.* Cette forêt, ſituée auprès de la Fontaine Albunée, étoit conſacrée aux Muſes. Les Faunes y étoient auſſi honorés. Il y avoit un Oracle fort célebre, que toute l'Italie alloit conſulter. *Voyez* l'article qui ſuit.

ALBUNÉE [ la Sibylle ], (*b*) *Sibylla Albunea.* Cette Sibylle étoit honorée comme Déeſſe à Tibur, aujourd'hui Tivoli, ſur le bord de l'Anien. On trouva, à la caſcade de cette rivière, ſa ſtatue, qui tenoit un livre à la main. Le Sénat en transféra le culte au Capitole.

ALBURNE [ le Mont ], (*c*) *Mons Alburnus*, montagne d'Italie dans la Lucanie. Le Négro, qui eſt preſque à ſec en été, y a ſa ſource. On l'appelle à préſent *il monte di Poſtiglione* dans le royaume de Naples.

On prétend qu'il y a eu une ville, ou du moins un port du nom d'Alburne. Ce vers de Lucile, cité par M. de la Martiniére, en eſt une preuve :

*Quatuor hinc ad Silari flumen portumque Alburnum.*

ALBUTIUS [ T. ], *T. Albutius*, (*d*) Philoſophe Épicurien, dont Cicéron parle en plus d'un endroit. Ce Philoſophe étoit fou du Grec, juſqu'à renoncer preſque à ſa langue maternelle, & aimer mieux paſſer, comme le poëte Lucile le lui reproche, pour Grec que pour Romain. Ce même Poëte rapporte comment, en une occaſion, il fut tourné fort agréablement en ridicule ſur cette fantaiſie. Scévola allant à ſon gouvernement d'Aſie, paſſa par Athènes. Albutius, qui étoit dans cette Ville, étant venu lui rendre ſes devoirs, Scévola le ſalua en Grec. En même-tems, tout ſon cortége, tous ſes officiers, juſqu'aux Lic-

(*a*) Virg. Æneid. Lib. VII. v. 84. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 41.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 28.

(*c*) Virg. Georg. L. III. v. 147.

(*d*) Cicer. Orat de Prov. Conſul. c. 12. in Piſon. c. 72. in Verr. divinat. c. 34. Crév. Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 391, 392.

teurs, en firent autant ; de ſorte qu'Albutius n'entendoit retentir, autour de ſoi, que le mot χαῖρε ; c'eſt-à-dire, *je vous ſalue*, répété par tous ceux qui étoient préſens. Il ſentit la plaiſanterie. Et comme toute la Philoſophie qu'il avoit étudiée dans les livres Grecs, ne le rendoit pas plus modéré, ni plus maître de ſa colère, il en conçut un tel dépit, qu'il réſolut de ſe venger. Lorſque Scévola fut de retour, à Rome, il l'accuſa de concuſſion. Mais la probité de cet homme irréprochable, repouſſa aiſément une telle accuſation, qui ne tourna qu'à la confuſion de l'accuſateur.

Albutius ne fut pas auſſi heureux lui-même, lorſqu'il ſe trouva en pareil cas. Il fut Préteur, vers l'an de Rome 647 ou 648 ; & ayant été envoyé en Sardaigne, il donna la chaſſe à quelques miſérables troupes de brigands. Après quoi, auſſi glorieux que s'il eût gagné quelque importante victoire, il fit, dans ſa Province, la cérémonie d'une eſpèce de triomphe. En même-tems, il écrivit au Sénat, pour demander qu'on ordonnât, en ſon nom, de ſolemnelles actions de graces dans Rome, pour les avantages qu'il avoit remportés ſur les peuples de Sardaigne. Il n'y avoit d'exemple juſqu'alors qu'on eût refuſé une ſemblable demande à un général. Mais, outre que les exploits de celui-ci méritoient peu un pareil honneur, la vanité avec laquelle il s'étoit couronné de ſes propres mains, lui attira un affront que perſonne n'avoit eſſuyé avant lui. Il fut refuſé. Ce n'eſt pas tout. Au ſortir de ſa Province, il fut accuſé de concuſſion, à la pourſuite des peuples de Sardaigne. Il n'avoit pas appris, apparemment, dans l'école d'Épicure, dont il ſuivoit les ſentimens, à reſpecter beaucoup la vertu, & à préférer ſon devoir, à ſon intérêt. Il fut donc condamné, & s'exila à Athènes. Il ſoûtint mieux & plus honorablement l'exil, que la bonne fortune. Il ſe conſola avec la Philoſophie, & paſſa ſon loiſir à compoſer des ſatyres, dans le goût de Lucile.

ALBUTIUS, *Albutius*. (*a*) Il eſt fait mention, dans Horace, de deux perſonnages de ce nom. L'un étoit pere de Canidie, l'empoiſonneuſe ; l'autre un vieillard, qui faiſoit trembler tous ſes eſclaves, quand il donnoit ſes ordres pour un repas. Peut-être eſt-ce le même perſonnage, comme certains le croient.

(*b*) Pline parle d'un Médecin fort célebre, qui porta le nom d'Albutius. Un prince des Celtibériens le porta auſſi. Ce Prince affligé de voir ſa femme, qui étoit emmenée captive par les ennemis, eut recours à la généroſité de Scipion l'Africain, qui la lui fit rendre. Enfin, un Orateur, natif de Novare, s'appella auſſi Albutius. Il fut très-eſtimé à Rome, où il vécut avec L. Munatius

(*a*) Horat. L. II. ſatyr. 1. v. 48. ſatyr. 2. v. 67.

(*b*) Plin. L. XXIX. c. 1.

Plancus,

Plancus, qui avoit été disciple de Cicéron. Albutius avoit quitté sa patrie, où il étoit Édile, outré d'un affront que lui avoient fait quelques plaideurs, en le tirant de son tribunal par les pieds. Mais lorsqu'il commença à vieillir, un abscès qu'il eut dans la poitrine, l'obligea de retourner au lieu de sa naissance. Peu après, ayant fait assembler ses amis, il leur déclara qu'il avoit dessein de se procurer la mort, pour éviter les maux qu'il souffroit; ce qu'il exécuta, en se privant des alimens nécessaires à l'entretien de la vie, sous l'empire d'Auguste ou de Tibère, quelques années après la naissance de J. C.

ALCAIQUE [le Vers], *Carmen Alcaïcum.* Cette sorte de vers a pris le nom du poëte Alcée, à qui on en attribue l'invention. Dans la poësie Grecque & Latine, on distingue plusieurs espèces de vers Alcaïques.

La première espèce de vers Alcaïques, est de vers de cinq pieds, dont le premier est un spondée, ou un iambe; le second un iambe; le troisième une syllabe longue, le quatrième un dactyle; & le cinquième un dactyle, ou un amphimacre; tels que sont ces vers d'Horace:

*Omnes | eo | dem | cogimur, | omnium |*
*Versa | tur ur | na, | seriùs | ocyùs |*
[*Sors exitura.*]

La seconde espèce consiste en deux dactyles & deux trochées, tel que celui-ci:

*Exili | um impos | tura | Cymbæ |*

Ces deux premières espèces s'appellent vers Alcaïques dactyliques. En voici une troisième espèce, qu'on nomme simplement vers Alcaïques. Le premier pied est un épitrite, le second & le troisième deux choriambes, & le quatrième un bacchie.

*Cur timet fla | vum Tiberim | tan-*
*gere, cur | olivum?*

L'Ode Alcaïque consiste en quatre strophes, de quatre vers chacune, dont les deux premiers sont des vers Alcaïques de la première espèce, le troisième un iambe dimetre hypercatalectique; c'est-à-dire, de quatre pieds, & une syllabe longue, comme celui-ci:

*Transmu | tat in | cer | tos ho | mores.*

Le quatrième, enfin, est un Alcaïque de la seconde espèce, tel que le dernier de la strophe suivante:

*Non pos | siden | tem | multa vo |*
*caveris |*
*Rectè | bea | tum; | rectiùs | occupat |*
*Nomen | bea | ti, | qui de | orum |*
*Muneri | bus sapi | enter | uti | &c.*
*Horat.*

ALCAMÈNE, *Alcamenes*, Ἀλκαμένης. (*a*) C'étoit, au rapport de quelques-uns, le mari de Niobé, fille de Tantale, & sœur de Pélops, selon Diodore de Sicile, ou plutôt fille de Pélops même, & de Taygete, selon d'autres.

ALCAMÈNE, *Alcamenes*,

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 106, 107.

Ἀλκαμένης, (a) fils de Téléclus, monta sur le trône de Sparte après la mort de son pere, vers l'an 800 avant J. C. Il étoit le neuvième de la première branche des Héraclides, & contemporain de Théopompe. Du moins, ces deux Princes n'avoient que peu d'années, l'un plus que l'autre. Il est probable que Théopompe étoit l'aîné dans la royauté ; car, il est le premier nommé dans une inscription trouvée dans la Gréce, par M. l'abbé Fourmont.

Ce fut sous le regne d'Alcamène que les Lacédémoniens envoyérent en Créte Charmidas, fils d'Euthys, & l'un des plus considérables de Sparte, pour appaiser des séditions qui s'étoient élevées parmi les Crétois, & pour engager ces peuples à abandonner les places de la côte les plus exposées, ou qui étoient sans défense, & à se contenter de garder celles qui avoient de bons ports, en quoi il avoit ordre de les aider. Pendant ce tems-là, ils prirent & raserent Hélos, ville maritime, dont les Achéens s'étoient rendus maîtres, & défirent, en bataille rangée, les Argiens, qui alloient secourir les Hilotes.

Ce fut aussi, sous le regne d'Alcamène, que la haine des Messéniens & des Spartiates, éclata enfin par une guerre ouverte. Alcamène marcha, en personne, à la tête de l'armée, droit à Amphée, qui étoit une place frontière de la Messénie, du côté de la Laconie, assez petite, mais située sur le haut d'un rocher, & qui avoit de l'eau abondamment. Les Lacédémoniens jugérent à propos de s'emparer de ce poste, afin d'en faire une espèce d'arsenal durant la guerre. Comme les habitans ne se défioient de rien, il n'y avoit ni sentinelles aux portes, ni garnison dans la Ville. L'ennemi fut plutôt entré, qu'il ne fut apperçu. Les Messéniens furent passés au fil de l'épée, les uns dans leur lit, les autres dans les temples, aux pieds des autels. Fort peu échappérent au malheur commun. Ce fut par cette hostilité que les Lacédémoniens donnérent le signal de la guerre, la seconde année de la 9e Olympiade, en laquelle Xénodocus Messénien remporta le prix du stade. Cette guerre, au reste, fut très-funeste, sur tout aux vaincus, je veux dire, au Messéniens. Alcamène ayant regné 37 ans, laissa la royauté à Polydore, son fils.

On raconte, de ce Prince, quelques bons mots. Par exemple, on lui demanda un jour : *Quel étoit le moyen le plus sûr de conserver la République.* Il répondit : *que c'étoit de ne rien faire en vue de l'intérêt.* On l'interrogeoit : *pourquoi il vivoit si pauvrement, quoiqu'il fût riche. C'est*, dit-il, *parce qu'un homme riche a plus de gloire en vivant selon la raison, qu'en se laissant aller à sa cupidité.*

ALCAMÈNE, *Alcamenes*, (b)

(a) Paus. pag. 162, 222, 225. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 398. *& suiv.*

(b) Paus. pag. 2, 33. *& alib. pass.* Lucian. Tom. I. pag. 547. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 192.

Ἀλκαμένης, ſculpteur, qui floriſſoit dans le cinquième ſiécle avant J. C. Il avoit été élevé à l'école de Phidias ; enſorte qu'il tenoit, après lui, le premier rang. Un jour, le maître & le diſciple furent chargés de faire chacun une ſtatue de Minerve, afin que l'on pût choiſir la plus belle des deux, que l'on vouloit placer ſur une colomne fort haute. On les expoſa aux yeux du public. La Minerve d'Alcamène, vue de près, parut admirable, & eut tous les ſuffrages. Celle de Phidias, au contraire, fut trouvée hideuſe ; une grande bouche ouverte, des narines qui ſembloient ſe retirer, on ne ſçait quoi de rude & de groſſier dans le viſage. On ſe moqua de Phidias & de ſa ſtatue. *Placez-les*, dit-il, *à l'endroit où elles doivent être.* On les y plaça l'une après l'autre. Alors, la Minerve d'Alcamène ne parut plus rien, au lieu que celle de Phidias frappoit, par un air de grandeur & de majeſté, qu'on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer. On rendit à Phidias l'approbation, que ſon rival avoit ſurpriſe ; & le pauvre Alcamène ſe retira honteux & confus, non qu'Alcamène ne fût un excellent ſculpteur, mais il ignoroit les régles de l'optique.

Les ouvrages d'Alcamène ſe faiſoient remarquer dans toute la Gréce. On voyoit, à Athènes, une ſtatue de Vénus aux jardins, qui étoit un des plus beaux ouvrages qu'il y eût dans cette Ville.

ALCAMÈNE, *Alcamenes*, Ἀλκαμένης. (a) C'étoit un des principaux de Sparte. Son pere ſe nommoit Sthénélas. Il ſe diſtingua beaucoup durant la guerre du Péloponnèſe, & fut tué dans un combat naval contre la flotte d'Athènes.

ALCAMÈNE, *Alcamenes*, Ἀλκαμένης, (b) général Achéen. Il fut envoyé par Diéus, avec un corps d'Achéens, compoſé de quatre mille hommes, à Mégare, pour défendre cette ville, & s'oppoſer à Métellus, s'il tentoit l'entrée du Péloponnèſe par ce côté-là. Cependant, dès que l'armée Romaine ſe fut approchée des murs, Alcamène en ſortit avec ſon détachement, & ſe retira au camp des ſiens, ſous Corinthe. Quant aux Mégaréens, ils ſe rendirent auſſi-tôt.

ALCANDRE, *Alcander*, (c) Ἀλκανδρος, capitaine Troyen. Comme il commandoit pendant le ſiége de Troye, un corps de Lyciens, il fut tué, ainſi que pluſieurs autres, par Ulyſſe, lorſque ce général vint fondre ſur les bataillons Lyciens.

ALCANDRE, *Alcander*, (d) Ἀλκάνδρος, prince Troyen, qui fut attaqué & renverſé par Turnus. Halius, Noëmon, & Prytanis eurent le même ſort.

ALCANDRE, *Alcander*, (e) Ἀλκάνδρος, jeune Spartiate, qui, bien qu'il n'eut pas un méchant naturel, étoit toutefois fort prompt & fort colère. En effet, les riches de Sparte, irrités des or-

(a) [illegible]cyd. pag. 361. *& ſeq.*
(b) Paſ. p. 415. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XVI. p. 128.
(c) Homer. Iliad. L. V. v. 678.
(d) Virg. Æneid. L. IX. v. 767.
(e) Plut. T. I. p. 45, 46. Pauſ. p. 195.

donnances de Lycurgue, criérent & murmurérent contre lui ; juſques-là qu'ayant été aſſailli de tous côtés, à coups de pierres, il fut obligé de s'enfuir de toute ſa force. Il avoit déjà échappé à la pourſuite de tous ces mutins, & gagné un temple, lorſqu'Alcandre, l'ayant pourſuivi plus opiniâtrément, l'atteignit ; & comme il ſe tournoit de ſon côté, il lui donna un coup de bâton ſur le viſage & lui creva une œil. Lycurgue ne ſe laiſſa point abattre à la douleur. Au contraire, ſe tournant du côté du peuple, la tête haute, il lui fit voir ſon viſage tout ſanglant, & ſon œil crevé. Ceux qui le virent en cet état, en eurent tant de confuſion & de honte, que, ſur l'heure même, il lui livrérent Alcandre, & l'accompagnérent tous chez lui, en lui témoignant la douleur & le reſſentiment, qu'ils avoient de l'outrage qu'il venoit de recevoir.

Lycurgue les congédia, après les avoir remerciés ; & ayant fait entrer, avec lui, le jeune homme, il ne le maltraita point, & ne lui dit aucune parole fâcheuſe. Il fit ſeulement retirer ſes amis & ſes domeſtiques, & lui commanda de le ſervir. Alcandre, qui, comme je l'ai dit, n'étoit pas mal né, obéit ſans répondre une ſeule parole. Et ſe tenant toujours près de lui, il eut tout le tems de connoître ſa douceur, ſa modération, & les autres grandes qualités de ſon ame, ſon auſtérité dans ſa vie ordinaire, & ſa conſtance infatigable dans les travaux ; de ſorte qu'il commença à l'aimer avec paſſion, & qu'il diſoit par tout, que bien loin que Lycurge fût rude & ſuperbe, c'étoit, au contraire, l'homme du monde le plus traitable & le plus doux. Et voilà la punition que reçut Alcandre ; de jeune homme violent & emporté, qu'il étoit auparavant, il devint un homme très-modéré & très-ſage.

S. Clément d'Alexandrie parle d'un Alcandre, qui avoit écrit que les muſes étoient filles de Jupiter & de Mnémoſyne. Il y en a qui croient que cet Alcandre eſt un poëte Grec très-ancien.

ALCANDRE, *Alcandre*, (*a*) Ἀλκανδρὴ, femme de Polybe, qui habitoit à Thébes, en Egypte, une des plus riches villes du monde. Cette Princeſſe avoit fait préſent, à Hélène, d'une quenouille d'or, & d'une corbeille d'argent, dont le bord étoit d'un or très-fin, & admirablement bien travaillé. Homère ajoûte que la corbeille étoit remplie de pelotons d'une laine filée avec la dernière fineſſe ; la quenouille, coëffée d'une laine de pourpre violette, étoit couchée ſur la corbeille.

ALCANOR, *Alcanor*. (*b*) C'étoit un prince Troyen, que Virgile appelle Idéen ; c'eſt-à-dire, du mont Ida, ſitué dans la Troade, province de l'Aſie mineure. Alcanor avoit épouſé Hiéra, de laquelle il eut deux fils, Pandare & Bitias.

(*a*) Homer. Odyſſ. Lib. IV. v. 126. & ſeq.

(*b*) Virg. Æneid. L. IX. v. [illegible].

ALCANOR, *Alcanor.* (*a*) Cet Alcanor eſt différent du précédent, puiſque Virgile le range au nombre des ennemis des Troyens. Méon, ſon frere, ayant été percé d'un javelot que lui avoit lancé Énée, Alcanor s'avança ſur le champ pour le ſoûtenir; mais par un événement fort extraordinaire, il eut lui-même le bras percé de ce javelot, qui conſerva aſſez de force pour cet effet; enſorte qu'il ne put plus faire aucun uſage de ſon bras, privé tout à la fois, & de mouvement, & de vie. Alcanor & Méon avoient un autre frere, nommé Numitor. Celui-ci ayant retiré le dard, le lança contre Énée; mais le coup ne put l'atteindre.

ALCANTARA, (*b*) ville d'Eſpagne ſur le Tage, dans la province de Luſitanie. Elle eſt appellée, dans Pline, *Norbenſis Cæſariana*, & dans Ptolémée, *Norba Cæſarea.* Cette Ville, ſelon M. de Vairac, fut bâtie par les Maures, à cauſe de la commodité du fameux pont qui avoit été conſtruit, du tems de l'empereur Trajan, par divers peuples de la Luſitanie, qui ſe cottiſérent pour en faire la dépenſe, dans un endroit où le Tage coule dans un lit très-profond, entre deux rochers élevés & eſcarpés. C'eſt pour cette raiſon que les Maures appellérent cette ville, Alcantara, d'un mot qui, dans leur langue, ſignifie un pont. Ce pont eſt élevé de deux cens pieds au-deſſus de l'eau; & quoiqu'il ne ſoit compoſé que de ſix arches, il a 670 pieds de longueur, ſur 28 de largeur. On voit, aux deux côtés d'une arcade, cette inſcription, qui montre qu'il a été bâti du tems de Trajan.

*IMP. CÆSARI D. NERVÆ F.*
*NERVÆ TRAJANO AUG.*
*GERM. DACICO*
*PONT. MAX. TRIB. POTEST. VIII.*
*IMP. VI. COS. V. P. P.*

Il y avoit autrefois quatre grands quadres de marbre, où étoient écrits les noms des Villes, qui avoient contribué pour les frais de ce bel édifice. Trois ont péri; & le quatrième, qui ſubſiſte encore, porte, dit-on, l'inſcription ſuivante.

*MUNICIPIA*
*PROVINCIÆ LUSITAN.*
*STIPE COLLATA*
*QUÆ OPUS*
*PONTIS CONFECERUNT*
*IGOEDITANI*
*LANUENSES OPIDANI*
*TALORI*
*INTERAMNIENSES*
*COLARNI*
*LANUENSES TRANSEUNDANI*
*ARAVI*
*MEIDUBRIGENSES*
*ARABRIGENSES*
*BANIENSES*
*PÆSURES.*

(*a*) Virg. Æneid. L. X. v. 338. *& ſeq.*
(*b*) Plin. L. IV. c. 22. Ptolem. L. II. c. 5. Créq. hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 190.

On voit, à l'entrée du Pont, une petite chapelle antique, taillée dans le roc par les anciens Payens, qui la dédiérent à Trajan, & que les Chrétiens ont, depuis, conſacrée à S. Julien. Sur le frontiſpice de cette chapelle paroiſſent deux inſcriptions, l'une en l'honneur de Trajan, & l'autre en l'honneur de l'Architecte qui avoit conſtruit le pont.

Au reſte, tout le monde ne convient pas qu'Alcantara ſoit la même que *Norba Cæſarea* des Anciens. » Il y a beaucoup d'ap-» parence, dit M. de Vairac, » que ceux qui le croyent, ſont » dans l'erreur, d'autant plus, » qu'à la réſerve du Pont, on n'y » voit rien qui porte des marques » d'une antiquité ſi reculée. Tout » au plus, ajoûte cet Auteur, » elle peut avoir été bâtie dans » le voiſinage. «

On voit aujourd'hui Alcantara dans la nouvelle Caſtille.

ALCATHÉES, *Alcathœa*. (*a*) C'étoient des fêtes qu'on célébroit en l'honneur d'Alcathoüs, fils de Pélops, qui tua le lion Githéronien. Il en eſt parlé dans Pauſanias & dans le Scholiaſte de Pindare. C'eſt D. Bern. de Montfaucon qui l'aſſure.

ALCATHOÉ, *Alcathoe*, (*b*) ville de Gréce, vers les frontières de l'Attique. C'eſt la même que Mégare. Elle fut ainſi appellée d'Alcathoüs. Cette ville eſt célebre chez les Poëtes. En effet, Minos, roi de Créte, voulant ſe rendre maître d'Athènes, crut qu'il ſeroit avantageux de s'emparer auparavant d'Alcathoë. Il en forma donc le ſiége; mais, Niſus, qui y regnoit alors, la défendoit vigoureuſement, & l'aſſurance de cette place conſiſtoit en un poil rouge, qui étoit caché parmi les cheveux blancs de ce Prince; de ſorte que ce ſiége ayant déjà duré ſix mois, ſans qu'on avançât rien de part & d'autre, la fortune de cette guerre paroiſſoit toujours douteuſe, & la victoire balançoit entre l'un & l'autre parti.

Il y avoit une tour le long des murailles, où l'on dit qu'Apollon avoit autrefois laiſſé ſa lyre, & dont les pierres en avoient conſervé le ſon; & ce fut, enfin, cette tour qui cauſa, en quelque ſorte, la ruine de cette place. La fille de Niſus y montoit ſouvent, en tems de paix, & la faiſoit raiſonner en la frappant d'un petit caillou. C'eſt de-là que, durant la guerre, elle regardoit l'armée ennemie, & les combats qui ſe donnoient. Or, la longueur de ce ſiége lui avoit donné le tems de connoître les plus grands Seigneurs d'entre les ennemis, & de nom, & de viſage. Elle connoiſſoit leurs armes, leurs chevaux & leur contenance; mais ſur tout elle connoiſſoit Minos, & le connoiſſoit mieux qu'elle ne devoit le connoître. C'étoit, à ſon jugement, le Prince de la meilleure mine, à qui l'on pût donner ſon amour.

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 208. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 519.

(*b*) Ovid. Metam. L. VIII. c. 7.

La paſſion de cette Princeſſe augmentant de plus en plus, elle tâcha, pendant que ſon pere étoit dans le premier ſomme, d'entrer doucement dans ſa chambre, & coupa le poil fatal, qui étoit la force de ſon pere, & la défenſe de tout le païs. Lorſqu'elle eut, entre ſes mains, cette précieuſe dépouille, elle ſortit de la Ville; & après avoir paſſé au travers de ennemis, elle ſe rendit auprès de Minos, comme aſſurée que ce ſervice lui gagneroit ſon amour. Mais, Minos, qui eut horreur d'une action ſi déteſtable, repouſſa la main de cette furieuſe fille, & la fit ôter de devant lui. Quand il eut pris la Ville, & qu'il eut impoſé des loix aux vaincus, il en fit partir ſes vaiſſeaux, & partit lui-même ſans voir Scylla. C'étoit le nom de la fille de *Niſus*. *Cherchez* Niſus. Vous trouverez, à ſon article, l'explication de cette fable.

ALCATHOUS, *Alcathoüs*, Ἀλκάθοος, (*a*) nom d'un prince Troyen, dont il eſt parlé dans l'Enéïde. Il eut la tête coupée par Cédicus, l'un des capitaines Latins.

ALCATHOUS, *Alcathoüs*, Ἀλκάθοος, (*b*) autre prince Troyen, fils d'Æſyétes, & gendre d'Anchiſe. Il avoit épouſé l'aînée de ſes filles, la belle Hippodamie, qui faiſoit les délices de ſon pere & de ſa mere.

Durant le ſiége de Troye, Neptune, dit Homère, fit tomber Alcathoüs ſous les coups d'Idomenée, en lui faſcinant les yeux, & en le rendant immobile; car il ne put jamais ſe retirer, pour ſe dérober au danger qui le menaçoit; mais ſurpris & étonné, il demeura ſans mouvement, comme une colomne, ou comme un haut chêne. Le grand Idomenée profitant de ſon trouble, lui donna un coup de pique au milieu du corps. Sa cuiraſſe, qui l'avoit garanti tant de fois de la mort, lui fut infidele, & céda au fer qui la perça, & qui pénétra juſqu'au milieu du cœur. Alcathoüs tomba avec un bruit horrible; & on voyoit ſon cœur palpiter, avec tant de force, que par ſes ſecouſſes il faiſoit trembler la pique, juſqu'à ce que l'homicide fer eût épuiſé toutes ſes forces avec ſon ſang.

ALCATHOUS, *Alcathoüs*, Ἀλκάθοος, (*c*) fils de Pélops, épouſa en premières nôces Pyrgo. Ayant été ſoupçonné, avec fondement, d'avoir eu part à la mort de Chryſippe, ſon frere, & obligé en conſéquence de quitter l'Attique, il ſe retira à Mégare. Il y avoit alors un lion du mont Cithéron, qui faiſoit beaucoup de ravage dans le païs, & qui déchira, entr'autres, Évippus, fils du Roi. Ce Prince promit ſon royaume & ſa fille à quiconque délivreroit le païs de ce terrible animal. Auſſi-tôt Alcathoüs ſe préſenta, combattit le lion, le

(*a*) Virg. Æneid. L. X. v. 747.
(*b*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 428. *& ſeq.*
(*c*) Paſ. pag. 76. *& ſeq.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 208. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 164. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 123, 140.

tua, & devint poſſeſſeur de la Princeſſe & du royaume; & en action de graces, il bâtit un temple à Diane Agrotére & à Apollon Agroéus.

Alcathoüs bâtit auſſi depuis, à Mégare, une citadelle qui porta ſon nom. Les habitans diſoient qu'il avoit été aidé par Apollon dans la conſtruction des murailles. Ils en prenoient à témoin une groſſe pierre, qui ſubſiſtoit encore du tems de Pauſanias, & qui, ſelon cet Auteur, ſi on la touchoit avec un petit caillou, rendoit un ſon tout ſemblable à celui que rendent les cordes d'un inſtrument, quand on le pince; enſorte que Pauſanias en étoit lui-même ſurpris.

Alcathoüs avoit deux fils, Callipolis & Échépolis, & deux filles, Iphinoë & Péribée, dont la première, née de ſa premiere femme, mourut vierge; l'autre fut mariée à Télamon, fils d'Éacus. Pour Échépolis, l'aîné des deux fils, que ſon pere envoya en Étolie, pour combattre avec Méléagre, contre le ſanglier de Calydon, il fut tué par cet animal; & ſon frere Callipolis, qui en ſçut le premier la nouvelle, courut auſſitôt à la citadelle, pour l'annoncer à ſon pere; il le trouva près de ſacrifier à Apollon, & en voulant approcher de l'autel, il renverſa le bois que l'on avoit préparé pour le ſacrifice. Alcathoüs, qui ne ſçavoit pas encore la mort de ſon fils aîné, & qui regardoit l'action du cadet comme une impiété, tranſporté de colère, lui jetta une buche à la tête & l'aſſomma. Voilà comment ce malheureux pere perdit ſes deux fils tout à la fois.

On dit que Polydus vint à Mégare, pour le purifier de ce meurtre. A ſa mort, Ajax, ſon petit fils, lui ſuccéda au royaume de Mégare. Son tombeau, placé auprès de celui d'Éſymnus, étoit le lieu où les Mégaréens tenoient leurs archives.

ALCÉ, *Alce*, (*a*) ville d'Eſpagne, dans la Celtibérie. Les habitans de cette contrée, étant campés auprès de la ville d'Alcé, l'an 179 avant J. C., Gracchus, général des Romains, marcha à eux. Après les avoir harcelés pendant pluſieurs jours, par de legers combats, que leur livroient, juſqu'à leurs portes, ſes ſoldats armés à la légere, il augmenta peu à peu le nombre de ceux qui les alloient défier, afin de les attirer tous hors de leurs retranchemens. Dès que ſon deſſein eut réuſſi, il ordonna aux officiers, qui commandoient les troupes auxiliaires, d'engager contr'eux le combat, puis de tourner tout d'un coup le dos, comme s'ils étoient effrayés de leur multitude, & de s'enfuir avec un déſordre apparent, vers leur rempart. Cependant, il rengea ſes troupes en bataille au-dedans du camp, & les diſtribua à toutes les portes. Il ne fut pas long-tems à appercevoir ſes gens qui revenoient, en fuyant, ſelon l'ordre qu'il leur

(*a*) Tit. Liv. L. XL. c. 48, 49.

avoit donné, & les Barbares, qui les pourſuivoient, ſans aucune défiance & ſans aucune précaution.

Gracchus, qui tenoit ſes troupes ſous les armes, dans le deſſein de les bien recevoir, n'attendit que le tems, dont il eut beſoin, pour faire rentrer ſon détachement dans le camp; & auſſi-tôt il fit ſortir les autres par toutes les portes, & leur ordonna de fondre ſur l'ennemi, en pouſſant de grands cris. Les Eſpagnols ne purent ſoûtenir cette attaque, auſſi vive qu'imprévue. Ceux qui s'étoient attendus à forcer le camp des Romains, ne purent même défendre le leur. Car ils furent d'abord mis en déroute, & étant rentrés pleins de fureur dans leurs retranchemens, ils en furent chaſſés avec la même facilité. On leur tua ce jour-là neuf mille hommes ſur la place; on leur en prit trois cens vingt vivans, avec cent douze chevaux, & trente-ſept étendards. Les Romains ne perdirent que cent neuf ſoldats.

Après cette victoire, Gracchus alla ravager la Celtibérie, enlevant les hommes, les beſtiaux & tous les autres effets; de ſorte que ces peuples ſe rendant à lui volontairement, ou recevant le joug par force & par crainte, il ſoumit, en peu de jours, cent trois Villes, & fit un butin immenſe. Il revint enſuite ſur ſes pas, & attaqua tout de nouveau Alcé. Les aſſiégés ſoûtinrent la première attaque. Mais quand ils virent que Gracchus employoit contr'eux, non ſeulement les armes de ſes ſoldats, mais encore les ouvrages & les machines, déſeſpérant de ſauver la Ville, ils ſe retirérent dans la citadelle. Et quelques jours après, ayant envoyé au Préteur, des députés pour lui demander quartier, ils ſe rendirent à lui, eux & tout ce qui leur appartenoit.

On croit que la ville d'Alcé eſt la même que celle d'Alcés qu'Antonin met ſur le chemin de Mérida à Saragoſſe.

ALCÉ, *Alce*, Ἄλκη, (*a*) nom d'un chien de chaſſe d'Actéon. Selon Ovide, il pourſuivit ſon maître, ainſi que les autres chiens, dès qu'il eut été changé en cerf. Ce mot *Alcé*, en Grec, veut dire force. On croit que c'eſt l'étymologie la plus vraiſemblable qu'on puiſſe lui donner. Xénophon parle auſſi d'un chien de chaſſe, qui porta le nom d'Alcé. Il y eut une femme débauchée de même nom.

ALCÉE, *Alcæus*, Ἀλκαῖος, (*b*) fils de Perſée & d'Andromède. Il avoit quatre freres, Sthénélus, Hilas, Neſtor, Électryon, & une ſœur, nommée Gorgophone. Alcée ayant épouſé Hippomone, fille de Menecée, en eut deux enfans, Amphitryon, & Anaxo, qui épouſa Électryon, ſon oncle.

ALCÉE, *Alcæus*, Ἀλκαῖος, (*c*) nom d'Hercule. Les Égyptiens, dit Diodore de Sicile,

(*a*) Ovid. Metam. L. III. c. 5. Xenoph. pag. 987.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 51. Tom. VII. pag. 3, 4.

(*c*) Diod Sicul. pag. 14.

croyent Hercule, fils de Jupiter; mais ils ne connoiſſent point ſa mere. Ce n'eſt que 10000 ans après lui qu'un fils d'Alcmène, nommé Alcée à ſa naiſſance, prit, dans la ſuite, le nom d'Hercule. Ce nom ne fut point donné à Alcée pour marquer, ſelon la force du mot d'Hercule, qu'il avoit tiré beaucoup de gloire de la haine de Junon, ainſi que l'interpréte Matris; mais comme étant devenu grand, il choiſit un genre de vie aſſez ſemblable à celui de l'ancien Hercule, les Grecs ont transféré à celui-ci le nom & la gloire du premier. *Voyez* Hercule.

ALCÉE, *Alcæus*, Ἀλκαῖος, (*a*) fils d'Hercule & de Malis, eſclave d'Omphale, reine de Lydie. Hercule avoit 35 ans, lorſque ce fils lui naquit, la ſeconde année de ſon eſclavage, 1349 ans avant J. C. C'eſt de cet Alcée que deſcendoient les Héraclides, qui ont regné en Lydie. Suidas dit qu'il étoit grand & robuſte, & qu'il ſe diſtingua par ſa valeur martiale.

ALCÉE, *Alcæus*, Ἀλκαῖος, (*b*) Poëte, qui étoit de Mitylène, capitale de l'iſle de Lesbos. Il floriſſoit, ſelon la chronique d'Euſébe, dans la 44ᵉ Olympiade; c'eſt-à-dire, vers l'an 604 avant l'Ére Chriétienne; & par conſéquent il étoit compatriote & contemporain de la fameuſe Sapho, dont on prétend qu'il devint amoureux. Nous avons encore aujourd'hui un vers, par lequel ce Poëte lui déclaroit ſa paſſion, & ce qu'elle lui répondoit en même ſtyle. C'eſt Ariſtote qui nous a conſervé l'un & l'autre, que voici en François:

*A L C.*

Je voudrois bien, Sapho, vous dire quelque choſe;

Mais un reſpect honteux à mon deſir s'oppoſe.

*S A P.*

C'eſt trop me dire, Alcée; un ſi honteux reſpect

Accuſe ton deſir, & me le rend ſuſpect.

Si ce deſir étoit un deſir légitime,

Si ta langue trop prompte à ſe charger d'un crime

N'avoit à mettre au jour un propos vicieux,

Tu n'abaiſſerois pas honteuſement les yeux,

Et tu ſerois hardi dans une cauſe juſte.

On donne, à ce Poëte, deux freres, dont l'un nommé Antiménide, ſervit dans l'armée des Babyloniens, comme l'aſſure Alcée lui-même, & ſe ſignala dans une occaſion dangereuſe, où il tua un brave de l'armée ennemie, lequel étoit le champion des Rois; & par-là il délivra d'un redoutable ennemi ceux pour qui il combattoit. Alcée, en qui le talent pour

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 249, 296, 312.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 210. & ſuiv.

la poëſie & pour la muſique, prédominoit, ne laiſſoit pas d'être homme de guerre; & ſa maiſon étoit, dit-il, une eſpèce de petit arſenal, pourvu de toutes ſortes d'armes, ſoit pour l'attaque, ſoit pour la défenſe. Pittacus, l'un des ſept Sages de Gréce, vivoit alors à Mitylène, où ſes vertus civiles & militaires l'avoient mis dans une grande conſidération. Il étoit l'ennemi déclaré de tous ceux, qui vouloient ſe rendre maîtres du gouvernement. Il vint à bout d'en chaſſer pluſieurs de la Ville, tels qu'un Mélanchre, & autres. Pour cette expédition, il s'aida du ſecours d'Alcée & de ſes freres. Mais la bonne intelligence entr'eux ne fut pas de longue durée.

Les Mityléniens, bien inſtruits de leurs véritables intérêts, avoient remis toute l'autorité entre les mains de Pittacus, qu'ils regardoient, avec juſtice, comme un Sage, incapable d'abuſer de ſon pouvoir. Alcée, d'un autre côté, qui avoit ſes partiſans, & qui aſpiroit ſecrétement à la tyrannie, ſe déchaîna contre le gouvernement préſent, dans ſes poëſies, & ſur tout contre Pittacus, qu'il déchira ſans aucun ménagement. Celui-ci, pour empêcher le progrès d'une faction, qui pouvoit avoir de facheuſes ſuites, fut contraint de chaſſer de la ville, Alcée & ſes adhérans. Ce fut alors que ce Poëte fit éclater ſon reſſentiment contre Pittacus, par les piéces de poëſie les plus ſanglantes, & remplies des injures les plus groſſières. Diogène Laërce & Suidas nous en ont conſervé une partie, par laquelle on pourra juger quel étoit, en ce genre, le ſtyle de ce Poëte. Il traitoit donc le ſage Pittacus de pied-plat, de traîne-ſavatte, de pied crevaſſé, de bouffi d'orgueil, de ventru & gros crevé, de craſſeux. Ce paſſage offre un échantillon de la manière dont les Grecs s'injurioient, du tems d'Alcée.

Ce Poëte mordant s'étoit mis à la tête des exilés, avec ſon frere Antiménide, pour rentrer dans Mitylène. Mais ayant été défait, il vit ſa troupe diſſipée, & lui-même il devint le priſonnier de Pittacus, qui, pour toute vengeance, ſe contenta de lui faire ſentir que ſa victoire l'ayant rendu l'arbitre de la vie & de la liberté de ſon ennemi, il ne vouloit uſer de ſes avantages, que pour lui donner l'une & l'autre. Cette diſgrace n'eſt pas la ſeule qu'Alcée ait éprouvée dans la profeſſion des armes.

Les Lesbiens, ſous la conduite de Pittacus, faiſoient la guerre aux Athéniens, pour ſe remettre en poſſeſſion de la Troade, ſur laquelle ils avoient des prétentions. Alcée, qui combattoit alors pour ſes compatriotes, ne put ſe retirer d'une rencontre périlleuſe pour ſa perſonne, qu'en prenant la fuite, & en abandonnant ſes armes, que les Athéniens victorieux appendirent dans le temple de Minerve. De ſon côté, il fit ſçavoir, à ſes amis, le danger qu'il avoit couru, & comme il s'étoit mis en ſûreté. Du reſte, cette aventure, ſans doute, eſt antérieure à la précédente. Alcée, banni de ſa patrie, ſe mit à courir

les mers ; & nous ſçavons, de lui-même, qu'il voyagea en Égypte. Strabon l'accuſe de quelques mépriſes, en fait de Géographie ; & c'étoit apparemment dans le récit poëtique de ſes voyages, qu'elles ſe trouvoient.

Quant à ſes poëſies, écrites en Dialecte Éolien, & où regnoit ſur tout le vers appellé Alcaïque, du nom de ſon inventeur, quoiqu'elles fuſſent en grand nombre & de plus d'une eſpèce, il ne nous en reſte, aujourd'hui, que quelques fragmens, parmi leſquels ne paroit point celui, où il diſoit que toutes les danſes & tous les ſacrifices, qui formoient le culte d'Apollon, ſe faiſoient au ſon des flûtes. Il avoit compoſé des hymnes, ou des poëmes, des odes, peut-être des épigrammes, & d'autres ſortes de poëmes. Il y traitoit des ſujets fort différens. Tantôt, il invectivoit contre la tyrannie, & chantoit l'expulſion des tyrans, ſes travaux guerriers, ſes courſes & ſes riſques ſur la mer, les malheurs de l'exil ; & il le faiſoit en termes châtiés, concis, magnifiques, ſentencieux, & fort approchans du ſtyle d'Homère ; enſorte que l'on peut dire qu'il excelloit en ce genre, & méritoit bien cet archet d'or, que lui donne Horace.

Tantôt, ſe rabattant ſur des ſujets moins ſérieux, il chantoit avec enjouement Bacchus, les Muſes, Vénus & Cupidon, ſans oublier le jeune Lycus, aux yeux noirs & à la chevelure brune, auquel une tache ou un ſigne, que cet enfant portoit ſur une jointure, tenoit lieu, ſelon Alcée, d'un nouvel agrément. Mais quelques aimables que fuſſent ſes pièces de poëſie dans ce ſecond genre, elles le cédoient à celles du premier, s'il en faut croire Quintilien. A l'égard des poëſies bacchiques, il y réuſſiſſoit d'autant mieux, que la nature ne lui avoit pas donné moins de goût pour le vin que pour la galanterie. Il ne verſifioit jamais plus heureuſement que lorſque Bacchus lui avoit échauffé la verve ; ce qu'il avoit de commun avec Ariſtophane. Il étoit perſuadé que de ſe mettre en pointe de vin, c'étoit un plaiſir de toutes les ſaiſons. Et Athénée nous a conſervé pluſieurs morceaux de ce Poëte, qui font foi de ſon penchant pour l'uſage, même exceſſif, de cette agréable liqueur.

ALCÉE, *Alcæus*, Ἀλκαῖος, (*a*) autre Poëte, fils de Miccus, qui étoit auſſi de Mitylène. C'étoit un Poëte comique, qui vivoit du tems d'Ariſtophane, vers la 97e Olympiade, environ 392 ans avant J. C. Il compoſa des comédies, citées par Athénée & par d'autres. Selon Suidas, il en laiſſa dix, dont l'une étoit intitulée *Paſiphaë*.

ALCÉE, *Alcæus*, Ἀλκαῖος, (*b*) autre Poëte, qui vivoit vers le milieu du ſixième ſiécle de Rome. Flaminius ayant défait, dans la Theſſalie, les Macédoniens, commandés par Philippe, les Étoliens s'attribuérent tout l'honneur,

(*a*) Suid. T. I. p. 177.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 373.

de cette victoire, & prévinrent toute la Gréce de cette opinion, par le bruit qu'ils en répandirent; de manière que dans tous les vers que l'on faiſoit, & dans toutes les chanſons que l'on chantoit dans les rues, les Étoliens étoient toujours mis avant les Romains. De toutes les piéces, que l'on fit ſur cette aventure, il n'y en eut aucune qui eut plus de cours que cette épigramme compoſée par Alcée. » Paſſant, nous ſommes » giſans, ſur cette campagne, » trente mille Theſſaliens, dont » on n'a honoré la mort, ni de » larmes, ni de funérailles, & » qui avons été domptés par les » armes des Étoliens & des La- » tins, que Flaminius a amenés » des plaines italiques, pour la » ruine de l'Émathie. Et Philip- » pe, avec ſa fierté & ſon audace, » a pris la fuite plus vîte que les » cerfs les plus legers. «

Alcée fit cette épigramme pour inſulter à Philippe en groſſiſſant, contre la vérité, le nombre des morts. Et comme elle étoit dans la bouche de tout le monde, Flaminius en étoit encore plus affligé que Philippe; car Philippe ne fit qu'en rire, & pour ſe venger d'Alcée, il lui fit ce couplet, où il ſuivoit la même figure. » Paſ- » ſant, ce chevron dépouillé de » ſon écorce & de ſes feuilles, » & fort élevé, que tu vois » planté ſur ce tertre; c'eſt un » gibet qui attend impatiemment » le poëte Alcée. «

ALCÉE, *Alcæus*, Ἀλκαῖος, (*a*) autre Poëte. Celui-ci étoit un Poëte tragique, à qui on attribue la gloire d'avoir inventé la Tragédie. Il étoit d'Athènes, ſelon Suidas.

ALCÉE, *Alcæus*, Ἀλκαῖος. (*b*) Cet Alcée, natif de Sardes, diſputa à Mithridate le prix de la courſe des chevaux. Mais la victoire, qu'il remporta ſur ce Prince, lui coûta la vie.

On parle d'un Alcée, Philoſophe, qui fut chaſſé de Rome, avec Philiſque, parce qu'ils débauchoient la jeuneſſe. Ils étoient du nombre de ceux qui ont déshonoré, par leurs débauches, la Secte d'Épicure, d'ailleurs, pleine de gens très-reglés, comme le remarque Gaſſendi, dans la vie de ce Philoſophe.

On parle encore d'un autre Alcée, Meſſénien, qui vivoit ſous l'empire de Veſpaſien, & de Tite. On ne ſçait lequel des Alcées ſouffrit la peine des adultères, pour ſes impudicités, comme il paroît par une épitaphe Grecque, rapportée par Voſſius. Cette peine étoit une eſpèce d'empalement. On leur fichoit, dans le fondement, une des plus groſſes raves, que l'on trouvoit. Au défaut de raves, on prenoit un poiſſon, qui avoit la tête fort groſſe. Voſſius a cru que celui, qui ſouffrit cette peine, étoit celui qui offenſa Philippe, roi de Macédoine.

ALCÉNOR, *Alcenor*, (*c*) Ἀλκήνωρ, pere de Périlaus, qui ſe

(*a*) Suid. T. I. p. 177.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 639.
(*c*) Paſ. pag. 121.

rendit illuſtre par le prix de la lutte, qu'il avoit remporté aux jeux Néméens.

ALCESTE, *Alceſtis*, (*a*) Ἄλκηστις, fille de Pélias, roi de Theſſalie. Elle fut, ſelon Diodore de Sicile, la ſeule de toutes les filles de ce Prince, qui n'eût point participé à l'entrepriſe de ſes malheureuſes ſœurs, contre leur pere, lorſqu'à la perſuaſion de Médée, elles le coupérent en morceaux, dans l'eſpérance de le voir rajeunir. Alceſte n'étoit pourtant pas innocente, ſelon d'autres. En effet, Acaſte réſolut de pourſuivre ſes ſœurs, juſques dans la cour du roi Admète, ſon couſin, où Alceſte s'étoit retirée; &, parce que ce Prince, qui en étoit amoureux, ne voulut pas la rendre, Acaſte ravagea toute la campagne.

Admète ayant été pris dans une ſortie, la généreuſe Alceſte alla s'offrir volontairement au Vainqueur, pour délivrer ſon amant de la mort, dont il étoit menacé. Acaſte l'accepta, & renvoya Admète. Hercule arriva, en ce tems-là, à la cour de Theſſalie, & ayant trouvé ce Prince dans la dernière déſolation, de la perte de ſa maîtreſſe, qu'il croyoit ſur le point d'être immolée aux manes de ſon pere, pria ce Héros de pourſuivre ſon ennemi. Hercule défit Acaſte, & délivra Alceſte, qu'il remit entre les mains d'Admète, qui l'épouſa. Ceux qui écrivirent cet événement, l'habillérent en fable. Ils dirent heureuſement qu'Alceſte étoit morte, pour ſauver ſon amant. Ils ajoûtérent qu'Hercule avoit rencontré la mort; qu'il avoit combattu contre elle; & que l'ayant vaincue, il l'avoit liée avec des chaînes de diamant, juſqu'à ce qu'enfin elle eût promis de rendre, à la jeune Alceſte, la lumière du jour, qu'elle lui avoit ravie ſi injuſtement.

C'étoit, comme on le voit, une allégorie des plus raiſonnables. Délivrer une perſonne, qui eſt près de perdre la vie, c'eſt l'arracher des bras de la mort. On parle ainſi tous les jours ſans fiction. Mais, ce qui rendoit cette fable plus vraiſemblable, c'eſt que, lorſque ce Héros délivra Alceſte, elle avoit déjà paſſé le fleuve Achéron, pour s'en retourner dans ſon royaume. Peut-être même, que ceux qui firent un épithalame aux nôces de cette Princeſſe, chantérent quelque choſe de ſemblable aux vers de M. Quinault:

*Alcide eſt vainqueur du trépas,*
*L'enfer ne lui réſiſte pas, &c.*

On faufila le miniſtére d'Apollon dans cette fable, parce que ce dieu avoit été obligé de garder les troupeaux d'Admète. Deux poëtes, Euripide & Phrynique, fils de Polyphradmon, avoient compoſé, chacun, une tragédie, ayant pour titre le nom d'Alceſte.

(*a*) Diod. Sicul. pag. 178. Pauſ. pag. 321. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 208. Tom. V. pag. 14 & 136. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 98. Tom. VII. pag. 44. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 274, 333, 356, 365. Tom. XXI. pag. 153.

ALCÉTAS, *Alcetas*, (*a*) Ἀλκέτας, frere de Perdiccas, l'un des lieutenans d'Alexandre le Grand. Il faiſoit ſa réſidence dans la Piſidie, l'an 321 avant J. C., lorſqu'Antigone jugea à propos de marcher contre lui. Ce Général, par une marche forcée, fit faire à ſon armée, en ſept jours & ſept nuits, deux mille cinq cens ſtades, au bout deſquels, elle ſe trouva dans une ville qu'on appelloit *Les Crétois*; & comme la célérité même de ſa marche, l'avoit cachée aux ennemis, il ſe trouva chez eux à leur inſçu, & eut le tems de s'y établir, ſur quelques hauteurs, où il étoit difficile de l'aborder. Cependant, dès qu'Alcétas eut appris ſon arrivée, & de quel poſte il s'étoit ſaiſi, il mit en ordre ſa phalange, qui, attaquant les cavaliers, poſtés ſur la hauteur, fit tous ſes efforts, pour les ébranler & les pouſſer en bas. Il ſe donna-là un combat, où le courage réciproque des deux partis fit périr un grand nombre d'hommes de l'un & de l'autre. Mais, enfin, Antigone, ſuivi de ſix mille cavaliers, entreprit de couper ceux des ennemis, qui étoient montés ſur la colline, & de leur ôter tout moyen de rejoindre Alcétas. Et c'eſt, en effet, ce qui leur arriva; car, les gens d'Antigone, qui étoient en grand nombre, maîtres du haut de la montagne, & profitant de l'avantage du terrein, renverſérent, ou mirent en fuite, leurs adverſaires.

Alcétas, avec le peu de monde qu'il ramenoit, ſe retira vers ce qui lui étoit reſté d'infanterie dans la plaine. Alors, Antigone, deſcendant tranquillement, avec ſes troupes & ſes éléphans même, qu'il avoit fait monter à ſa ſuite, épouvanta, par ſon aſpect, une armée, qui, avant même d'en venir aux mains avec lui, étoit déjà très-inférieure à la ſienne; car elle n'avoit jamais été que de ſeize mille hommes de pied, & de neuf cens chevaux; au lieu que celle d'Antigone, ſans parler de ſes éléphans, montoit à plus de quarante mille hommes d'infanterie, & de ſept mille cavaliers. Ainſi, les éléphans tombant de front ſur les ennemis, les cavaliers les environnant de toutes parts, & les fantaſſins très-ſupérieurs en nombre, & bien plus encore en expérience & en courage, à leurs adverſaires, accablant d'un poſte plus élevé, des hommes placés au-deſſous d'eux, avoient mis l'armée d'Alcétas, dans la frayeur & dans le déſordre. La viteſſe même, & le poids, que les ennemis tiroient de leur poſition, ne lui avoient pas ſeulement permis d'arranger ſa phalange; déſorte que la déroute entraînant tout, Attalus, Docimus, Polémon, & pluſieurs autres capitaines conſidérables, furent pris vivans dans leur fuite.

Pour Alcétas, il ſe réfugia, avec ſes gardes, ſes enfans, &

(*a*) Juſt. L. XIII. c. 6, 8. Suid. T. I. pag. 177. Diod. Sicul. pag. 631. *& ſeq.* | Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 354.

les Piſidiens, qui combattoient pour lui, à Termeſſe, ville de la Piſidie. Antigone pardonna aux Citoyens en général, & en incorpora la milice dans ſes troupes. Cette généroſité augmenta beaucoup ſes propres forces. A l'égard des Piſidiens, échappés peut-être au nombre de ſix mille, tous braves gens, ils rendirent l'eſpérance & le courage à Alcétas, en l'aſſurant qu'ils ne l'abandonneroient jamais. Ils s'étoient, en effet, attachés à lui, pour plus d'une raiſon. Alcétas, après la mort de Perdiccas, ne ſe voyant plus d'Alliés dans l'Aſie, réſolut de gagner les Piſidiens, qui habitoient un païs d'un abord naturellement difficile, & qui, d'ailleurs, étoit garni de places fortes. Il les préféroit de beaucoup à tous ſes autres Alliés, & leur faiſoit auſſi une part plus conſidérable des dépouilles, dont il leur donnoit toujours la moitié. Il ſe procuroit avec eux de fréquens entretiens, & il invitoit, tour-à-tour, à ſa table, les plus diſtingués d'entr'eux, auxquels il faiſoit des préſens proportionnés à leur rang. En un mot, il s'étoit acquis la bienveillance de toute la nation.

Les Piſidiens, de leur côté, ne le trompérent point dans les eſpérances qu'il avoit fondées ſur eux. Car, Antigone, étant venu ſe camper, avec toute ſon armée, fort près de Termeſſe, & leur ayant fait demander qu'ils lui livraſſent Alcétas, les vieillards opinérent tous à céder au plus fort. Mais, la jeuneſſe, prenant le parti de leur hôte, fit à part, & de ſon chef, un décret public, par lequel la ville de Termeſſe s'expoſoit à tout, pour la défenſe d'Alcétas. Ce décret n'empêcha pas les vieillards, aidés de leurs ſerviteurs, les plus fideles, & de quelques autres de leurs Concitoyens, qui n'aimoient pas Alcétas, de ſe ſaiſir de la perſonne de ce Prince. Ils ne vinrent pourtant pas à bout de le prendre vif; car il s'étoit diſpoſé de bonne heure à parer cet inconvénient, & il ſe tua avant qu'on pût mettre la main ſur lui. Mais, les vieillards ayant poſé, ſur un brancard, ſon corps, couvert d'un vieux manteau, & ſans être apperçus de ceux qui ſe battoient en dehors, le remirent entre les mains d'Antigone.

Après qu'il lui eut fait, pendant trois jours, toutes ſortes d'inſultes, la pourriture, qui commençoit à s'y mettre, le lui fit abandonner; & le laiſſant ſans ſépulture, il ſortit de la Piſidie. Toute la jeuneſſe de la Ville, gardant toujours la même affection pour la mémoire d'Alcétas, alla prendre ſon corps en cérémonie, & lui fit de magnifiques funérailles; tant le ſouvenir des bienfaits a de pouvoir ſur les hommes capables de reconnoiſſance. C'eſt la réflexion que fait Diodore de Sicile.

ALCÉTAS, *Alcetas*, Ἀλκέτας, (*a*) fils de Tharypus, regnoit ſur

(*a*) Suid. T. I. p. 177. Plut. Tom. I. p. 383. Diod. Sicul. p. 464. Paſ. p. 19. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 339, 344.

les

les Épirotes, vers la fin du cinquième ſiécle, qui précéda l'Ére Chrétienne. Ayant été chaſſé par ſes ſujets, il ſe retira auprès de Dénys, tyran de Syracuſe, où il étoit, la quatrième année de la 98e Olympiade, 385 ans avant J. C. Dénys, qui avoit formé le projet d'une deſcente en Épire, pour aller de-là à Delphes, piller les tréſors du Temple, ſe ſervit de cet Alcétas, pour faire alliance avec les Illyriens. Ces peuples étoient alors en guerre avec les Moloſſes. Dénys leur envoya deux mille ſoldats, & cinq cens armures complettes; ce qui faiſoit un ſecours conſidérable. Les Illyriens entrérent en Épire, pour remettre Alcétas ſur le trône, pillérent le païs, & gagnérent bientôt une grande bataille contre leurs ennemis. Les Lacédémoniens, inſtruits de l'état des Moloſſes, leur envoyérent des troupes, avec leſquelles ils arrêtérent les progrès des Barbares.

On ignore, & les ſuites de cette guerre, & comment Alcétas remonta ſur le trône. Cependant, ſes deux fils, Néoptolème & Arymbas, ayant regné après lui, on ne peut douter qu'il ne ſe ſoit rétabli. Peut-être, fut-ce l'année ſuivante, lorſque Dénys, après avoir pillé le Temple d'Agylle, en Étrurie, & en avoir emporté cinq cens talens, voulut faire la guerre aux Carthaginois, & en fut battu. Les Illyriens n'eurent plus de ſecours à attendre de lui; & Alcétas prit apparemment le parti de ſe raccommoder avec ſes ſujets.

Quoiqu'il en ſoit, Alcétas, à ſa mort, laiſſa deux enfans, Néoptolème & Arymbas, ou, ſelon d'autres, Arybbas. La diſcorde ſe mit entr'eux, pour la ſucceſſion au royaume de leur pere. Nous ignorons, & les motifs de leurs prétentions, & les moyens qu'ils employérent pour les ſoûtenir. Tout ce que nous en ſçavons, c'eſt qu'ils ne purent aſſoupir leurs différends, qu'en partageant le royaume de leur pere en deux portions égales.

ALCÉTAS, *Alcetas*, Ἀλκέτας, (*a*) fils d'Arymbas, & petit-fils du précédent. Il étoit d'une humeur ſi violente, que ſon pere, ne pouvant le ſouffrir, l'avoit exilé. Éacidas, ſon frere, étant mort des bleſſures, qu'il avoit reçues à un combat, il fut reconnu, à ſa place, roi des Épirotes. Alcétas étoit ennemi de Caſſandre. C'eſt pourquoi, Lyciſcus, que Caſſandre avoit fait gouverneur de l'Acarnanie, paſſa à la tête d'une armée, dans l'Épire, ſe flattant de renverſer aiſément le nouveau Roi, d'un trône, où il ne faiſoit que d'arriver. Mais, dans le tems que cet ennemi campoit auprès de la ville de Caſſope, Alcétas envoya ſes deux fils, Alexandre & Teucer, en différentes Villes, avec ordre d'y faire des levées de ſoldats, les plus fortes qu'il leur ſeroit poſſible. Cependant, étant parti lui-même, avec ce qu'il avoit actuellement de troupes, &

(*a*) Paul. pag. 20. Diod. Sicul. pag. 719.

s'étant campé assez près de l'armée ennemie, il attendoit le retour de ses fils.

Mais, comme l'armée de Lycisçus, plus nombreuse que celle des Épirotes, se disposoit à tomber sur eux, ces peuples effrayés, se joignirent d'eux-mêmes à lui. Alcétas, ainsi abandonné, se réfugia à Eurymène, ville de l'Épire. Il y étoit déjà assiégé, lorsque son fils Alexandre arriva, avec le secours qu'il amenoit. Il se donna une bataille vive, où périrent, entr'autres, le capitaine Micythus, & l'Athénien Lysandre, auquel Cassandre avoit confié la garde du promontoire de Leucade. Mais, Dinias étant venu au secours des vaincus, il se donna un second combat, dans lequel Alexandre & Teucer, ayant été battus, cherchérent, avec leur pere, une retraite, dans un fort voisin. Cependant, Lycisçus alla assiéger sur le champ Eurymène, première retraite d'Alcétas, & l'ayant prise, il la rasa. Cassandre, qui ne sçavoit alors que le désavantage, que ses troupes avoient essuyé, quelques jours auparavant, & qui n'étoit pas encore instruit de la revanche, qu'elles en avoient prise, venoit, à grandes journées, au secours de Lycisçus, dans l'Épire, où, le trouvant vainqueur, il oublia sa haine contre Alcétas même, & se lia d'amitié avec lui.

Cependant, les Épirotes, après avoir souffert pendant quelque tems le gouvernement d'Alcétas, se lassant enfin de sa dureté, à l'égard du peuple, l'étranglérent, lui & deux de ses fils, Hésionée & Nisus, tous deux encore à la fleur de leur âge. Pyrrhus, fils d'Éacidas, regna en sa place. Ce fut l'an 312 avant J. C.

(*a*) Il y a eu du nom d'Alcétas, 1.° Un roi de Macédoine, qui étoit fils d'Érope, & pere d'Amyntas, & qui mourut 556 ans avant J. C., après un regne de vingt-neuf. 2.° Un ancien Auteur, qui n'est connu que par un endroit, cité par Athénée.

ALCHIMIE, (*b*) terme composé de la prépositon *al*, qui est Arabe, & qui signifie *Sublime*, sublime, par excellence, & de Chimie; de sorte qu'Alchimie, suivant la force du mot, veut dire la Chimie sublime, la Chimie par excellence. C'est, en effet, la Chimie la plus subtile, par laquelle on fait des opérations extraordinaires, en exécutant promptement des choses, que la nature est long-tems à produire. C'est ainsi, qu'avec du mercure & du souffre seulement, on fait, en peu d'heures, une matière solide & rouge, qu'on nomme *cinabre*, & qui est toute semblable au cinabre naturel, que la nature met des années, & même des siécles à produire.

Les Antiquaires ne conviennent pas entr'eux de l'origine, ni de l'ancienneté de l'Alchimie. Si on en croit quelques histoires fabu-

(*a*) Xenoph. pag. 576.
(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 166. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 123.

leuſes, elle étoit dès le tems de Noë. Il y en a même, qui ont prétendu qu'Adam ſçavoit l'Alchimie. Cependant, on ne trouve aucune trace de cette ſcience, dans les anciens Auteurs, ſoit Médecins, ſoit Philoſophes, ſoit Poëtes, depuis Homère, juſqu'à 400 ans après J. C. Le premier Auteur, qui ait parlé de l'art de faire de l'or, eſt Zozime, qui vivoit vers le commencement du cinquième ſiécle, & qui a compoſé, en Grec, un Livre, ſur cet art divin. C'eſt un manuſcrit, qu'on voit à la bibliothéque du Roi. Cet Ouvrage donne lieu de juger, que lorſqu'il a été écrit, il y avoit déjà long-tems, que l'Alchimie étoit cultivée, puiſqu'elle avoit déjà fait ce progrès.

Suidas prétend que ſi on ne trouve point de monument plus ancien de l'Alchimie, que ce qui eſt rapporté dans Géher, auteur Arabe, qui vivoit dans le ſeptième ſiécle; c'eſt que l'empereur Dioclétien fit brûler tous les Livres des anciens Égyptiens, qui contenoient les myſtères de cette ſcience; & cela, de peur que le ſecret de faire de l'or, & la facilité de s'enrichir par cette voie, ne miſſent l'Égypte à portée de renouveller ſa rebellion. Le même Suidas croit que la Toiſon-d'or, enlevée par les Argonautes aux Colques, étoit un Livre en parchemin, qui contenoit le ſecret de faire de l'or; digne objet, dit M. l'abbé Banier, de l'ambition, ou plutôt de la cupidité, non ſeulement des Grecs, mais de toute la terre. Et cette opinion, ajoûte notre Académicien, que Tollius a voulu faire revivre, eſt embraſſée par tous les Alchimiſtes.

ALCIBIADE, *Alcibiades*, Ἀλκιβιάδης, fils d'Éantide, étoit d'Athènes. Il ſe joignit à Cliſthène, fils de Mégaclès, pour chaſſer, de cette Ville, Hippias, fils de Piſiſtrate, la première année de la 67e Olympiade, 512 ans avant J. C. Mais s'étant rendu trop puiſſant dans Athènes, il en fut banni par la loi de l'Oſtraciſme. Il laiſſa un fils, qui s'appella de ſon nom.

ALCIBIADE, *Alcibiades*, Ἀλκιβιάδης. Il étoit fils du précédent. On rapporte que cet Alcibiade refuſa, aux fils des Lacédémoniens, un domicile à Athènes, qui leur fut accordé depuis par Clinias, ſon fils. On le bannit deux fois par la voie de l'Oſtraciſme.

ALCIBIADE, *Alcibiades*, Ἀλκιβιάδης, (*a*) fils de Clinias & de Dinomaque, naquit à Athènes, avant le milieu du cinquième ſiécle, qui précéda l'Ére Chrétienne. La nature, en le formant, ſembloit avoir voulu faire l'épreuve de ſes forces & de ſon pouvoir.

(*a*) Plut. Tom. I. p. 190, 191. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 306, 326, 327. *& ſeq.* Xenoph. pag. 429, 438, 713. Thucyd. pag. 381, 421, 422. *& ſeq.* Athæn. p. 3, 216, 534. *& ſeq.* Corn. Nep. in Alcib. c. 1, 2, 3. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 320, 415, 416. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 277. T. IV. p. 375. T. XII. p. 89, 148. T. XIII. p. 234. T. XVI. p. 38, 41. T. XVIII. p. 76, 90.

Tous les Hiſtoriens, qui ont parlé de lui, s'accordent à dire qu'il étoit extrême dans le bien & dans le mal, & qu'il avoit tout enſemble de grands vices & de grandes vertus. Né dans une Ville floriſſante, ſorti de parens illuſtres, il avoit encore l'avantage d'être l'homme de ſon ſiécle le plus beau & de la meilleure mine, propre à tout, homme de main & de tête. Il étoit grand général ſur mer & ſur terre; d'une éloquence qui le rendoit ſupérieur à tous ceux de ſon tems; perſuaſif & ſi gracieux dans ſes diſcours & dans ſes manières, qu'il avoit l'art de ſaiſir tous les cœurs & tous les eſprits. Il étoit riche, mais laborieux dans l'occaſion, patient, libéral, magnifique dans ſes actions & dans ſa dépenſe; doux, affable, careſſant, & d'une adreſſe merveilleuſe à s'accommoder aux conjonctures. Quand il trouvoit l'occaſion de ſe relâcher des rigueurs du travail, & de donner quelque choſe à ſes plaiſirs, ce n'étoit plus le même homme. Il étoit alors débauché, voluptueux, livré aux plaiſirs de la bonne chere; tellement qu'on étoit étonné de voir, dans une même perſonne, des qualités ſi contraires, & des mœurs ſi diamétralement oppoſées.

Alcibiade fut élevé dans la maiſon de Périclès, qui, ſelon quelques-uns, avoit épouſé ſa mere en ſecondes noces. Socrate prit ſoin de cultiver ſon eſprit, & de former ſes mœurs. Il fut gendre d'Hipponius, le plus fameux Orateur qu'il y eût alors dans toute la Gréce. Enfin, les avantages qu'il avoit reçus de la nature & de la fortune, étoient ſi conſidérables, que s'il eût été le maître de ſa deſtinée, il n'auroit pû s'en faire, ni en imaginer même une plus brillante. Pluſieurs perſonnes, charmées de tant de perfections, s'attachérent à lui dans ſa première jeuneſſe, ſelon l'uſage pratiqué alors parmi les Grecs. Mais Socrate fut plus ſenſiblement touché, que perſonne, des aimables qualités de ce jeune homme. Devenu plus grand, il ſe fit, à ſon tour, pluſieurs attachemens, dans leſquels il ne ménagea pas toujours les régles de la pudeur; mais on peut dire auſſi qu'il mêla, autant qu'il put, la délicateſſe & l'enjouement à la débauche.

Durant la guerre du Péloponnèſe, Alcibiade détermina les Athéniens à prendre les armes contre ceux de Syracuſe; & il eut le commandement des troupes qu'on y envoya. Au moment qu'il alloit partir, ſes ennemis l'accuſérent devant le peuple. Comme il connoiſſoit la manière d'agir des Athéniens, en pareilles rencontres, il crut qu'il devoit ſaiſir cette conjoncture, pour leur repréſenter que, s'ils vouloient le mettre en juſtice, on lui fît ſon procès en perſonne, ſans attendre que ſes ennemis profitaſſent de ſon éloignement, pour le charger de la haine publique. Mais ſes ennemis voyant qu'ils ne pourroient faire réuſſir leurs deſſeins, tant qu'il ſeroit préſent, crurent qu'ils devoient ſe tenir en repos, & attendre qu'il fût éloigné pour

le mieux opprimer pendant ſon abſence. En effet, dès qu'ils le crurent arrivé en Sicile, ils renouvellérent contre lui leurs accuſations, & le voulurent faire condamner comme profanateur de la religion. Sur les nouvelles que le Magiſtrat lui envoya en Sicile, avec ordre de venir ſe juſtifier, il jugea à propos d'obéir, malgré les eſpérances qu'il avoit de réuſſir dans l'expédition dont on l'avoit chargé.

Étant abordé à Thurium, ville d'Italie, il ſe mit à faire réflexion ſur les excès auxquels le peuple d'Athènes avoit coûtume de ſe porter contre la nobleſſe; & jugeant qu'il n'y avoit point de parti plus ſûr à prendre, pour lui, que de ſe dérober à la fureur de cette populace inſolente, il s'échappa ſecrétement des mains de ſes gardes, & ſe tranſporta d'abord en Élide, d'où il paſſa à Thébes. Mais ayant appris qu'on l'avoit condamné à mort; que tous ſes biens avoient été confiſqués; que le peuple avoit contraint les Eumolpides de le charger d'imprécations, ſelon la coûtume; & que pour rendre plus authentique cet acte de religion contre lui, on l'avoit fait graver ſur une colomne de pierre, qui avoit été dreſſée publiquement, il alla ſe réfugier chez les Lacédémoniens.

La connoiſſance que ceux-ci avoient de ſa prudence & de ſa pénétration, leur inſpira quelque défiance. Ils cherchérent donc à ſe délivrer de leur frayeur, en le faiſant périr. Alcibiade en fut inſtruit; & pour ſe garantir de leurs mauvais deſſeins, il alla chercher une retraite plus aſſurée auprès de Tiſſapherne, un des lieutenans de Darius. Pendant que l'armée Athénienne étoit campée auprès de Samos, il y fut reçu par le moyen de Thraſybule, fils de Lycus, qui le fit déclarer préteur. Enſuite, les bons offices de Théramène lui procurérent ſa grace; & il fut réhabilité dans ſon honneur & dans ſes biens, par arrêt du peuple, & même aſſocié, quoiqu'abſent, au commandement de l'armée avec Thraſybule & Théramène. Ce nouveau triumvirat fit changer la face des affaires. Les Lacédémoniens furent contraints de demander la paix. On reconquit l'Ionie, l'Helleſpont & pluſieurs villes Grecques, ſituées ſur les côtes de l'Aſie.

Après tant de glorieux exploits, ces trois illuſtres Généraux ramenérent, à Athènes, une armée triomphante & chargée des richeſſes de leurs conquêtes. Les Athéniens ſortirent en foule de leur Ville, au premier bruit de leur arrivée, & accoururent au-devant d'eux juſqu'au port de Pirée. Mais l'empreſſement de revoir Alcibiade fut ſi extraordinaire, que le peuple ſembloit fondre autour de ſa galére, & n'avoit des yeux & de la curioſité que pour lui ſeul. Ils le regardoient comme l'auteur des déſaſtres paſſés, & des avantages préſens, & s'accuſoient eux-mêmes d'avoir contribué à la perte de la Sicile, & aux victoires des Lacédémoniens, par l'exil de ce grand homme. Cette croyance n'étoit pas ſans fonde-

ment, puiſqu'Alcibiade ne fut pas plutôt à la tête de leur armée, que les ennemis oſérent à péine tenir devant lui, & ſur terre, & ſur mer.

Thraſybule & Théramène, qui étoient venus deſcendre au port de Pirée, en même-tems qu'Alcibiade, avoient eu beaucoup de part à cette glorieuſe expédition. Cependant ce dernier étant deſcendu de ſa galére, tout le peuple ſe rengea autour de lui ſeul, pour lui faire cortége, & lui préſenta des couronnes d'or & d'airain; honneur qui n'avoit été accordé, juſque-là, qu'aux vainqueurs des jeux Olympiques. Le ſouvenir des diſgraces paſſées tempéroit la joie d'Alcibiade, & lui fit verſer des larmes, dans le tems que ce peuple l'accabloit de careſſes, & de mille démonſtrations de tendreſſe. Arrivé dans Athènes, il fit aſſembler le peuple, & le harangua d'une manière ſi pathétique, que le récit de ſes malheurs tira des larmes des plus inſenſibles, & les anima de haine & de colère contre ceux qui avoient été les auteurs de ce baniſſement.

Cette joie ne fut pas de longue durée pour Alcibiade. Il retomba dans ſes premières diſgraces, pour avoir manqué de prendre la ville de Cymé en Aſie. On l'accuſa de s'être laiſſé gagner par le roi des Perſes. Et pour le dépouiller de ſa dignité, on prit le tems de ſon abſence. Alcibiade, informé d'un traitement ſi dur, ſe bannit volontairement de ſon ingrate patrie, & s'étant réfugié à Périnthe, il y fit fortifier trois châteaux, d'où il alla faire une irruption dans la Thrace. Quand il ne ſe crut plus en ſûreté dans ces lieux, il alla s'enfoncer dans l'intérieur de la Thrace, au de-là de la Propontide, eſpérant y trouver un aſyle plus ſûr, pour y mettre à couvert les débris de ſa fortune; mais il fut trompé dans ſa prévoyance. Les Thraces, qui avoient eu vent qu'il avoit apporté avec lui de grandes richeſſes, lui dreſſérent des embuches; & Alcibiade n'ayant pu ſauver ſes tréſors de leurs mains, fut trop heureux d'avoir pu mettre ſa perſonne en ſûreté. Alors faiſant réflexion que la Gréce ne pouvoit plus lui fournir une retraite aſſurée, parce que les Lacédémoniens, ſes ennemis, y étoient trop puiſſans, il alla en chercher une en Aſie, auprès de Pharnabaze. Il ſçut ſi bien gagner les bonnes graces de ce ſeigneur Perſan, par ſes manières douces & inſinuantes, que perſonne n'étoit mieux dans ſon eſprit. Il en obtint un château en Phrygie, nommé Grunium, qui lui faiſoit un revenu de cinquante talens. Cette fortune ne répondoit point aux vues ambitieuſes d'Alcibiade. Et d'ailleurs l'idée de ſa patrie, ſoumiſe à la domination abſolue des Lacédémoniens, lui cauſoit un ſenſible déplaiſir.

Il penſa donc aux moyens de s'affranchir de ce honteux eſclavage; mais dans le tems qu'il étoit rempli de ces penſées, & qu'il ſollicitoit Pharnabaze de lui procurer une audience du Roi, Critias & les autres tyrans d'A-

thènes dépêchérent à Lyſandre certaines perſonnes affidées, pour lui repréſenter qu'Alcibiade étant le plus grand obſtacle qu'ils trouvoient à l'établiſſement de leur domination dans Athènes, il falloit néceſſairement ſe défaire de lui ; qu'il n'avoit point d'autre moyen d'affermir tout ce qu'il avoit fait dans leur République, & d'aſſurer la gloire de ſa nouvelle conquête. Le général Lacédémonien, ſenſible à ſes propres intérêts, crut qu'il devoit prendre de juſtes meſures, avec Pharnabaze, pour l'exécution de ce deſſein. Dans cette vue, il lui fait déclarer que les Lacédémoniens en viendroient à une rupture ouverte avec le roi de Perſe, ſi on refuſoit de leur livrer Alcibiade, mort ou vif. Le Satrape, qui ne vouloit point s'attirer d'affaires, aimant mieux violer les droits de la clémence & de l'humanité, que de donner la moindre atteinte à la puiſſance du Roi, ſon maître, dépêche auſſi-tôt, en Phrygie, Syſamithrès & Bagoas, pour faire mourir Alcibiade, dans le tems même qu'il ſe préparoit à faire ſon voyage à la cour de Perſe.

Ces deux émiſſaires donnent aux gens qui étoient dans le voiſinage d'Alcibiade, la commiſſion ſecrete de l'aſſaſſiner ; mais ceux-ci n'oſant l'attaquer, à force ouverte, amaſſérent, à la faveur de la nuit, quantité de bois autour d'une cabane, où ce grand homme repoſoit, & y mirent le feu, pour faire périr & conſumer, par les flammes, celui qu'ils déſeſpéroient d'accabler par la force. Alcibiade, réveillé par le bruit de l'incendie, ne trouvant point ſon épée, qu'on lui avoit adroitement enlevée, ſe jette ſur un poignard, que portoit ordinairement, ſous le bras, un de ſes domeſtiques, qui l'avoit ſuivi d'Arcadie, & qui n'avoit jamais voulu l'abandonner. Il ordonna à cet homme de le ſuivre, & ayant pris tout ce qu'il avoit là de hardes, il les jette dans le feu, & paſſe hardiment à travers les flammes. Ces barbares voyant qu'il s'étoit dérobé à la fureur de l'embraſement, l'accablérent d'une grêle de dards, qu'ils lui tiroient de loin ; & l'ayant vu expirer ſous leurs coups, ils lui coupérent la tête, & la portérent à Pharnabaze. Une femme, avec qui il vivoit, couvrit le corps de ſes propres habits, & fit ſervir la flamme de l'incendie comme de bûcher, pour conſumer les triſtes reſtes de ce grand homme. Telle fut la fin d'Alcibiade à l'âge d'environ 40 ans, avant J. C. l'an 404, la premiere année de la 94e Olympiade.

Au reſte, les Hiſtoriens parlent différemment de la mort d'Alcibiade. Les uns diſent qu'il fut brûlé vif dans la chambre où il dormoit ; d'autres qu'il mourut à Méliſſe, où il fut enterré ; d'autres, enfin, qu'il finit ſes jours ſur le mont Élaphe, en Aſie.

Alcibiade avoit remporté trois prix, à la courſe des chars, aux jeux Olympiques. C'étoient le premier, le ſecond, & le quatrième. Après s'être acquité des ſacrifices dûs à Jupiter Olympien, il régala non ſeulement ſes parens

& ſes amis, mais encore tous les ſpectateurs. Un jour, ce grand homme étant entré dans un lieu, où l'on inſtruiſoit la jeuneſſe, & n'y ayant point trouvé l'Iliade d'Homère, donna un rude ſoufflet au maître, lui diſant qu'il n'étoit qu'un ignorant, & fort propre à rendre les autres auſſi ignorans que lui.

ALCIBIADE, *Alcibiades*, Ἀλκιβιάδης, (*a*) lacédémonien, qui vivoit au commencement du deuxième ſiécle avant la naiſſance de J. C. C'étoit un des principaux d'entre ceux, qui furent bannis de Lacédémone par le tyran Nabis. Les Achéens lui firent un accueil favorable, & après la mort du tyran, ils travaillérent à le rétablir dans ſa patrie. Ils en vinrent heureuſement à bout. Malgré un bienfait ſi précieux, Alcibiade, quelque tems après; c'eſt-à-dire, 184 ans avant l'Ére Chrétienne, ſe chargea de l'odieuſe commiſſion d'aller accuſer, à Rome, devant le Sénat, ceux qui l'avoient ſauvé contre toute eſpérance, & qui lui avoient procuré le bonheur de rentrer dans ſa maiſon & de revoir ſa famille. Il expoſa d'une manière touchante le triſte état où Sparte étoit réduite, ſes murailles renverſées, ſes Citoyens emmenés en Achaïe & réduits en ſervitude, les ſaintes loix de Lycurgue, qui l'avoient fait ſubſiſter ſi long-tems & avec tant d'honneur, entiérement abolies. Apollonidas, député par les Achéens, les juſtifia du mieux qu'il put. Le Sénat nomma des commiſſaires pour l'examen de cette affaire. Avant leur arrivée dans le Péloponnèſe, on convoqua une aſſemblée où l'affaire des Lacédémoniens fut diſcutée. Lycortas, Général des Achéens, inſiſta principalement ſur l'ingratitude d'Alcibiade, qui ayant obligation aux Achéens de ſon rétabliſſement, pour récompenſe s'étoit chargé de l'ambaſſade contr'eux devant le Sénat, où il avoit agi & parlé en ennemi déclaré; comme ſi les Achéens l'euſſent chaſſé de ſa patrie, & n'euſſent pas été ceux qui l'y avoient rétabli. Alors on jetta, de tous côtés, de grands cris, pour demander que le Préſident mît l'affaire en délibération. Et comme on n'y écoutoit que la paſſion & le deſir de ſe venger, Alcibiade fut condamné à mort. Mais dans l'aſſemblée, qui ſe tint en préſence des commiſſaires Romains, ce jugement fut abrogé ſur le champ.

Il y a quelques dialogues de Platon, qui ſont intitulés du nom d'Alcibiade.

ALCIDAMAS, *Alcidamas*, Ἀλκιδάμας, (*b*) philoſophe, orateur & maître de Rhétorique [car le mot ῥήτωρ ſignifie l'un & l'autre], & diſciple de Gorgias. Il floriſſoit dans le 5e ſiécle avant J. C. Suidas dit qu'il étoit de la ville d'Élée en Aſie, & que ſon pere Dioclès avoit écrit ſur la

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 35. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 614. *& ſuiv.*
(*b*) Suid. T. I. p. 178. Cicer. Tuſcul. Quæſt. L. I. c. 45. Quint. L. III. c. 1. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 214. *& ſuiv.*

muſique. Il ſe trompe par rapport au premier article, n'y ayant point eu, en Aſie, de ville du nom d'Élée. On en a ſeulement connu une de ce nom dans la grande Gréce; & c'eſt de celle-là qu'Alcidamas devoit être natif.

Alcidamas, en qualité d'Orateur, tenoit un rang très-diſtingué parmi ſes contemporains. Il ne s'étoit pas borné à imiter ſervilement ſon maître; mais il avoit eu l'ambition de s'élever audeſſus de lui par une élocution encore plus guindée & plus embarraſſée d'ornemens. Il ſembloit qu'il ſe fût fait une néceſſité de ne rien dire ſimplement; & à force de parure, ſon élocution étoit, pour ſe ſervir de l'expreſſion de Denys d'Halicarnaſſe, trop épaiſſe & trop chargée d'embonpoint; quoique d'ailleurs il n'employât, pour l'ordinaire, que des penſées communes. Outre l'enchaînement continuel de ſes périodes, il ne s'étoit ménagé, ni ſur la compoſition des mots doubles, dont on ne rapportera point d'exemples, parce qu'on ne pourroit les rendre en François par des mots ſemblables, ni ſur les épithétes, qui, le plus ſouvent, étoient ou inutiles, ou trop alongées, ou hors de place, ou en trop grand nombre; car il ſe fût bien gardé de dire ſimplement *la ſueur*, mais *la ſueur humide*, ni *les jeux de l'Iſthme*, mais *la grande ſolemnité des jeux de l'Iſthme*. S'il parloit des loix; il diſoit, *les loix ſouveraines des États*. Ce n'étoit pas chez lui un ſimple aſſaiſonnement, mais une nourriture ſolide & raſſaſiante.

Enfin, rien n'approchoit de ſon affectation dans ſes métaphores, qui étoient preſque toujours tirées de loin, ou trop audacieuſes pour la proſe; comme quand il diſoit de la Philoſophie, *qu'elle eſt le rempart des loix*; & de l'Odyſſée d'Homère, que *c'eſt un beau miroir de la vie humaine*. On ne cite que ces deux métaphores, qui, peut-être, ne paroîtront pas aujourd'hui auſſi étranges, qu'elles l'ont paru à Ariſtote, parce qu'elles ont été maniées depuis par l'uſage; ce qui eſt auſſi arrivé à quelques-unes de Gorgias. Il eſt fait mention, dans Ariſtote, d'un diſcours d'Alcidamas, intitulé *Meſſeniacos*, & dans Cicéron, d'un éloge qu'il avoit fait ſur la mort. Le fond de cet éloge ne rouloit que ſur l'énumération des maux, attachés à la condition humaine.

Si Alcidamas n'a pas eu en main, dit Cicéron, les raiſons que les Philoſophes recherchent plus curieuſement, au moins l'abondance & la richeſſe de l'expreſſion ne lui ont pas manqué; d'où l'on peut juger que pour égayer la triſteſſe de ſa matière, il n'avoit négligé aucun des embelliſſemens, qu'il ſçavoit donner à ſon élocution. Il s'étoit pareillement ſervi de l'énumération dans un diſcours, où il vouloit prouver, par induction, que tous les hommes honorent les Sçavans. Ariſtote ne l'a rapporté que par extrait, parce qu'il n'eſt point queſtion, dans l'endroit où il en parle, d'examiner le caractère de l'élocution d'Alcidamas. On a, ſous ſon

nom, dans un recueil de harangues d'anciens orateurs Grecs, un plaidoyer qu'on met dans la bouche d'Ulyſſe, pour accuſer Palaméde de trahiſon. Cet ouvrage ne peut être de lui, mais apparemment d'un autre Orateur du même nom. Car on n'y reconnoît, ni l'affectation à tourner toutes les phraſes périodiquement, ni les antithéſes artiſtement compaſſées, ni les mots doubles, ni les métaphores Poëtiques, rien, en un mot, de ce qui caractériſoit l'élocution du diſciple de Gorgias.

(a) Lucien, dans ſon dialogue du Banquet ou des Lapithes, introduit un Philoſophe Cynique du nom d'Alcidamas. En entrant, dans la ſale du feſtin, il prononça ces paroles d'Homère, qu'on avoit coûtume de dire en ces rencontres: *Que Ménélaüs venoit ſans être prié.* Pluſieurs le trouvérent mauvais, & l'on murmura tout bas, en diſant les autres mots d'Homère: *Tu es fou, Ménélaüs, & ces choſes ne plaiſent pas à Agamemnon*, & autres ſemblables reparties. Car, perſonne n'oſoit le contredire ouvertement, à cauſe de ſon inſolence, & à cauſe que c'étoit le plus injurieux de tous les Cyniques. Mais le maître de la maiſon lui dit qu'il étoit le bien venu, & qu'il prit un ſiége près de Dionyſodore & d'Iſtiée. » Vous m'eſti-
» meriez bien lâche, dit-il, de
» m'aſſeoir à table, ou de me
» coucher, comme je vous vois,
» à demi renverſé ſur ce lit, avec
» des carreaux de pourpre, com-
» me s'il étoit queſtion de dor-
» mir, & non pas de manger.
» Je me veux tenir de bout, &
» paître ça & là, à la façon
» des Scythes. « Auſſi le fit-il, ſans ſe faire beaucoup prier, s'arrêtant comme eux aux endroits, où il y avoit plus à manger; car Ariſténet [ c'étoit le maître du feſtin ] lui laiſſa faire tout ce qu'il voulut.

Cependant Alcidamas diſcouroit, à tort & à travers, de la vertu, & crioit contre la vaiſſelle d'or & d'argent, comme contre un crime, prétendant que celle de terre ſuffiſoit. Mais, pour le faire taire, Ariſténet fit ſigne à l'un de ſes gens, qu'il lui donnât à boire un grand trait de vin tout pur. Alcidamas ayant pris le verre, ſe tut, en effet, quelque-tems, puis jetta ſon manteau par terre, ſe coucha deſſus, s'appuyant à demi-nu ſur ſon coude, & tenant ſon verre de la main droite, comme l'on peint Hercule au feſtin du Centaure.

Quelque-tems après, un bouffon qu'on avoit fait venir, pour réjouir la compagnie, s'étant adreſſé à notre Philoſophe, l'appella ſon petit chien. Alcidamas menaça de le battre, ſi, pour le ſatisfaire, il ne luttoit contre lui; & jettant ſon manteau, il le défia au combat; de ſorte qu'il fut contraint de l'accepter. Ce fut alors un beau ſpectacle de voir un Philoſophe & un bateleur aux priſes, avec divers ſuccès. Les uns en

(a) Lucian. Tom. II. pag. 850. *& ſeq.*

avoient honte, les autres en rioient; mais à la fin le Cynique fut bien frotté; ce qui augmenta la risée. Peu après, on le vit, comme un autre Hercule, faire des merveilles avec une massue, qui, par bonheur, se rompit dans sa main. Le résultat de la scène fut qu'il se coucha de travers sur un lit, d'où on ne put jamais le faire lever.

ALCIDAMÉE, *Alcidamæa*, Ἀλκιδαμεία, (*a*) fut aimée de Mercure, dont elle eut un fils, qui se nomma Bunus, & auquel Æetès, en s'embarquant pour Colchos, laissa le gouvernement de son royaume.

ALCIDE, *Alcides*, nom d'Hercule. C'est le même qu'Alcée. *Voyez* Alcée.

ALCIMALE, *Alcimalus*, (*b*) lieutenant d'Alexandre le Grand. Pendant que les Magnésiens & les Tralliens envoyoient à ce Prince des Ambassadeurs, pour se soumettre, Alcimale reçut ordre d'aller avec cinq mille hommes de pied, & douze cens chevaux vers les villes Éoliennes & Ioniennes, qui étoient de l'obéissance des Perses, afin d'y ruiner la domination de ceux qui y commandoient, & d'établir par tout l'état populaire.

ALCIME, *Alcimus*, (*c*) Ἄλκιμος, roi de Lydie. Suidas, le seul qui nous ait conservé le nom de ce Prince, parle de lui en termes, qui donnent une haute idée de son gouvernement. Xanthus, dit-il, raconte que sous l'empire d'Alcime, qui, à beaucoup de tendresse pour ses sujets, avoit joint une piété solide, les Lydiens, à l'abri de la paix que ce Prince leur avoit procurée, amassèrent des richesses immenses; ils vivoient heureux, & personne, parmi les particuliers, ne songeoit à troubler le repos & la tranquillité de ses Concitoyens. La septième année de son regne, les Lydiens, assemblés, demandèrent au ciel la conservation d'un Roi, qui les avoit comblés de ses bienfaits. Leurs vœux furent exaucés. Alcime mourut extrêmement vieux, & sa mort parut encore prématurée.

Ce Prince, comme on le voit, ne se laissa point éblouir par le titre pompeux de Conquérant. Persuadé que les victoires se gagnent toujours aux dépens des peuples, il ne fut jamais flatté que de la gloire fine & délicate, de regner par ses bienfaits dans le cœur de ceux, que lui avoit confiés la Providence.

ALCIME, *Alcimus*, Ἄλκιμος. (*d*) C'étoit un Épirote, à qui Démétrius Poliorcétes donna l'une des deux cuirasses qu'on lui avoit apportées de Chypre, pour la guerre contre les Rhodiens. Chacune pesoit quarante livres. Mais aussi Alcime étoit l'homme le plus vaillant, & en même-tems le plus fort, qui fut dans ses troupes; car il portoit une armure du poids de six vingts livres, lorsque les autres n'en portoient

(*a*) Paus. pag. 91.
(*b*) Freinsh. suppl. in Q. Curt. L. II. cap. 6.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 241.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 898.

qu'une de ſoixante. Cet Alcime fut tué dans le combat, qui ſe donna, dans Rhodes, comme il combattoit avec beaucoup de valeur près du théatre.

ALCIME, *Alcimus*, (*a*) Ἄλκιμος, de la race ſacerdotale, quoiqu'il n'étoit pas d'une famille du premier rang, ni de celle dont les Ancêtres euſſent poſſédé la ſouveraine ſacrificature. Il vécut vers le commencement du ſecond ſiécle avant J. C. ſous le regne des Antiochus Épiphanes & Eupator. Lors du mêlange des Juifs avec les payens, il ſe ſouilla volontairement par des actes d'idolâtrie.

Démétrius Soter étant monté ſur le trône de Syrie, par la mort d'Antiochus Eupator, Alcime n'en fut pas plutôt inſtruit, qu'il vint le trouver à la tête d'un nombre d'Iſraëlites, tous méchans & impies. Son véritable motif étoit de ſe faire reconnoître grand Prêtre par le Roi. Cependant il accuſa Judas & ſes freres d'avoir fait mourir tous les amis du Prince, & de l'avoir lui-même chaſſé avec ſa troupe. Démétrius, irrité de ces nouvelles, confirma d'abord Alcime dans la ſouveraine ſacrificature, & l'envoya enſuite en Judée avec Bacchide, qui commandoit dans le païs, ſitué au de-là de l'Euphrate. A leur arrivée, les docteurs de la Loi s'étant aſſemblés, vinrent leur faire des propoſitions de paix; & Alcime leur répondit en effet avec des paroles de paix, & leur promit avec ſerment qu'on ne leur feroit aucun mal, ni à eux, ni à leurs amis. Ils le crurent. Néanmoins il en fit arrêter ſoixante d'entr'eux, qu'il fit mourir tous en un même jour; ce qui remplit le peuple de crainte & de frayeur. Et ils ſe diſoient les uns aux autres: » Il n'y a ni vérité, ni juſ-» tice parmi eux; car ils ont vio-» lé la parole qu'ils avoient don-» née, & le ſerment qu'ils avoient » fait. «

Bacchide étant parti de Jéruſalem, alla camper près de Bethzétha; & il envoya prendre pluſieurs de ceux qui avoient quitté ſon parti, & quelques-uns du peuple qu'il tua, & qu'il fit jetter dans un grand puits. Après cela, il remit toute la Province entre les mains d'Alcime, à qui il laiſſa des troupes, pour ſe ſoûtenir, & il revint trouver le Roi. Cependant, Alcime faiſoit tous ſes efforts pour s'affermir dans la principauté du Sacerdoce. Et tous ceux qui troubloient le peuple, s'étant aſſemblés près de lui, ſe rendirent maîtres du païs de Juda, & firent un grand carnage dans Iſraël. Judas conſidéra que tous les maux dont Alcime & ceux qui étoient avec lui, avoient accablé les enfans d'Iſraël, étoient beaucoup plus grands, que tout ce que les nations leur avoient fait. Il alla donc de tous côtés dans la Judée, & punit les Juifs déſerteurs. Depuis ce tems-là, ils ne firent plus de courſes dans le païs. Mais lorſqu'Alcime eut reconnu que Judas & ſes gens étoient les plus forts, & qu'il eut ſenti qu'il

(*a*) Maccab. L. I. c. 7. v. 5. *& ſeq.* c. 9. v. 1. *& ſeq.* L. II. c. 14. v. 4. *& ſeq.*

ne pouvoit leur réſiſter, il retourna vers le Roi, & lui préſenta une couronne & une palme d'or avec des rameaux, qui avoient été offerts pour l'ornement du temple.

Alcime renouvella ſes plaintes contre Judas, & fit entendre au Roi que, pendant que cet homme vivroit, jamais ſon autorité ne ſeroit bien établie dans la Judée. Tous ceux qui avoient l'oreille du Roi, lui inſinuoient continuellement la même choſe. Enfin on l'anima de telle ſorte, qu'il envoya contre Judas une nouvelle armée, ſous le commandement de Nicanor, avec ordre de ſe défaire de ce Général, de diſperſer ſon parti, & d'établir Alcime dans la pleine poſſeſſion de ſa dignité. Nicanor, qui connoiſſoit la valeur de Judas, ne jugea pas à propos de l'attaquer par la voie des armes. Il lui propoſa un traité; & on convint des articles. Mais Alcime, qui ne trouvoit pas qu'on ménageât aſſez ſes intérêts dans ces conférences, alla trouver le Roi, & le prévint ſi fort contre le traité, qu'il ne voulut pas le ratifier, & envoya à Nicanor des ordres poſitifs de continuer la guerre, juſqu'à ce qu'il eût tué Judas, ou qu'il l'eût pris & envoyé priſonnier à Antioche. Nicanor fut donc obligé, malgré lui, de recommencer les hoſtilités contre Judas & ſes freres.

Il eſſaya de s'aſſurer de la perſonne de Judas, dans une entrevue qu'il eut avec lui à Jéruſalem; mais Judas s'étant apperçu de la trahiſon, ſe retira & recommença la guerre. Nicanor fut battu à Capharſalama; & dans une ſeconde bataille qu'il livra à Judas, il fut mis à mort, & ſon armée miſe en déroute. Démétrius en étant informé, renvoya Bacchide & Alcime en Judée avec une puiſſante armée, qui étoit l'élite de ſes troupes. Judas n'avoit que 3000 hommes. La terreur s'étant répandue dans ſa petite armée, elle ſe débanda, & il ne lui en reſta que huit cens. Avec ce petit nombre de gens, il oſa attaquer l'ennemi, lui tua bien du monde, & après avoir fait des prodiges de valeur, il mourut accablé par le nombre. Par ſa mort, Alcime & ſon parti ſe trouvérent délivrés d'un ennemi redoutable. Les apoſtats & les mécontens commencérent à lever la tête, & devinrent les plus forts. Ils ſe rendirent les maîtres de tout le païs. Alcime commença alors à exercer les fonctions ſacriléges de la ſacrificature, qu'il avoit achetée à prix d'argent.

Cependant il commanda qu'on abattit les murailles du parvis intérieur du Temple, & qu'on détruiſît les ouvrages des Prophétes; & il commença à les faire abattre. Mais il fut frappé de Dieu en ce même-tems; & il ne put achever ce qu'il avoit commencé. Sa bouche fut fermée. Il devint perclus par une paralyſie, & il ne put plus, ni dire une ſeule parole, ni mettre aucun ordre à ſa maiſon. Alcime mourut alors, étant tourmenté de grandes douleurs, l'an 156 avant J. C. Bacchide voyant qu'Alcime étoit

mort, s'en retourna vers le Roi ; & la terre de Juda demeura en repos pendant deux ans.

(*a*) Il y a eu quelques autres personnages célebres du nom d'Alcime. 1.° Un orateur Grec, dont parle Diogène Laërce, dans la vie de Stilpon de Mégare. 2.° Un Historien, natif de Sicile, qui avoit écrit sur l'Italie. 3.° Le même Diogène, nomme un Alcime dans la vie de Platon. 4.° Homère, dans son Iliade, donne le nom d'Alcime à un prince Grec, qui servoit Achille, & qui est qualifié favori de Mars. Automédon étoit son compagnon.

ALCIME, *Alcimus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

ALCIMÉDE, *Alcimedes*, (*b*) Ἀλκιμεδὴ, femme d'Éson, roi d'Iolchos en Thessalie. Pélias, qui avoit détrôné ce Prince, ayant appris qu'Alciméde venoit d'accoucher d'un fils, chercha tous les moyens de le faire périr ; parce que l'Oracle, qu'il avoit consulté, après son usurpation, lui avoit prédit qu'il seroit détrôné par un prince de la race des Éolides. Éson & Alciméde, qui pénétrérent les desseins du Tyran, firent courir le bruit que le jeune Diomède [ c'étoit le premier nom de Jason ] étoit dangereusement malade ; & peu de jours après, ils publiérent sa mort. On fit même tous les apprêts des funérailles ; mais au lieu de l'enterrer, sa mere le porta secrétement sur le mont Pélion, où Chiron, l'homme le plus sage & le plus habile de son tems, prit soin de son éducation.

D'autres disent [ car il y a beaucoup de variété sur ces anciennes histoires ] que Pélias n'apprit qu'Éson avoit un fils, que lorsqu'il avoit déjà quelques années, & que pour le faire périr, il le fit embarquer sur un mauvais vaisseau ; mais que s'étant heureusement sauvé, il fut caché dans l'antre de Chiron. Pindare, qui convient dans le fond de cette narration, suppose que Pélias ignoroit qu'Éson eût un fils, parce qu'Alciméde avoit caché sa grossesse, & l'avoit envoyé, d'abord après sa naissance, dans l'antre de Chiron avec beaucoup de soin.

ALCIMÉDON [ la plaine d' ], *Campus Alcimedontis*, (*c*) πεδίον Ἀλκιμέδοντος. On voyoit cette pleine dans l'Arcadie. Au de-là de cette plaine étoit le mont Ostracine, où l'on montroit la grotte qui servoit de demeure à Alcimédon. C'étoit un de ces hommes à qui l'on a donné le nom de Héros.

ALCIMÉDON [ la grotte d' ], *Antrum Alcimedontis*, σπήλαιον Ἀλκιμέδοντος. (*d*) Cette grotte où Alcimédon faisoit sa demeure, étoit située au mont Ostracine, dans l'Arcadie.

ALCIMÉDON, *Alcimedon*, Ἀλκιμέδων, (*e*) fils de Laerce, l'un des capitaines Grecs, qui se

(*a*) Homer. Iliad. L. XIX. v. 392. L. XXIV. v. 474.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 60, 61, 66.
(*c*) Paus. pag. 475.
(*d*) Paus. pag. 475.
(*e*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 197. Paus. pag. 475.

trouvérent au ſiége de Troye. Il étoit à la tête d'un corps de Theſſaliens. C'eſt, ſans doute, celui, qui, ſelon Pauſanias, faiſoit ſa demeure dans une grotte du mont Oſtracine. Si l'on en croit les Phigaliens, Hercule devint amoureux de ſa fille, nommée Phillo, & en eut un fils. Alcimédon, incontinent après les couches de ſa fille, fit expoſer la mere & l'enfant ſur la montagne. Une pie, à force d'entendre crier l'enfant, apprit à le contrefaire; ſi bien qu'un jour Hercule paſſant par-là, & entendant la voix de la pie, crut entendre les cris d'un enfant. Il ſe détourna, vit la mere & ſon fils, les reconnut, & les délivra du danger où ils étoient.

ALCIMÉDON, *Alcimedon*, Ἀλκιμέδων, (*a*) célebre ouvrier. Ménalque & Damétas, dans la troiſième églogue de Virgile, ſe vantent d'avoir, chacun, deux coupes de la main de cet ouvrier. Celles de Damétas étoient ornées de branches d'acanthe, parfaitement ciſelées, qui embraſſoient les deux anſes. Au fond étoit gravé un Orphée, entraînant les arbres par le ſon mélodieux de ſa Lyre.

ALCIMÈNE, *Alcimenes*, (*b*) Ἀλκιμένης, nom d'un général, dont il eſt parlé dans Xénophon. C'eſt au quatrième livre de l'hiſtoire de la Gréce.

ALCIMÈNE, *Alcimenes*, (*c*) Ἀλκιμένης, chef des Achéens. Aucun de ſa nation ne l'égaloit en nobleſſe & en réputation. Il ſe joignit à Dion, qui conçut & exécuta heureuſement le deſſein d'attaquer Denys, le tyran. Comme ſes troupes, qui étoient en fort petit nombre, ne témoignoient, au moment qu'il fallut partir, que de la conſternation, & même du repentir de s'être enrôlées, Alcimène, pour guérir ce découragement, leur fit un diſcours, qui eut tout le ſuccès poſſible. Tout le monde ſe rendit auſſi-tôt; enſorte qu'on ne demandoit qu'à mettre à la voile.

ALCIMUS [ le Promontoire d' ], *Promontorium Alcimi.* (*d*) Ce Promontoire, ſelon Plutarque, étoit dans l'Attique, vers le port de Pirée. Mais on remarque qu'il n'y avoit point, dans l'Attique, de lieu appellé Alcimus. Meurſius a fort bien corrigé, proche d'Alimus. Car près du port de Pirée, à l'Orient, il y avoit un bourg, nommé Alimus, de la tribu Léontide. Il en eſt parlé dans Pauſanias & dans Étienne le Géographe. Le premier nous apprend qu'il y avoit un temple conſacré à Cérès Theſmophore ou légiſlatrice, & à Proſerpine.

ALCINE, *Alcinus*, (*e*) héros en l'honneur duquel on avoit érigé des monumens dans la Gréce.

ALCINOÉ, *Alcinoë*, (*f*) Ἀλκινόη, nom d'une Nymphe.

(*a*) Virg. Eclog. 3. v. 37. *& ſeq.*
(*b*) Xenoph. pag. 522.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 967.
(*d*) Plut. T. I. p. 128. Pauſ. pag. 59.
(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 164.
(*f*) Pauſ. pag. 531.

Pauſanias, dans ſon voyage de l'Arcadie, en fait mention.

ALCINOÉ, *Alcinoë*, Ἀλκινόη, fille de Polybe le Corinthien, & femme d'Amphiloque. Comme elle avoit retenu le ſalaire d'une pauvre ouvrière, Diane, en punition de cette injuſtice, luſ inſpira, pour Xanthus de Samos, un amour forcené, qui lui fit quitter ſon mari & ſes enfans, pour ſuivre l'objet de ſa nouvelle paſſion. Le repentir ſuccéda dans la ſuite à ſon crime; mais ce fut trop tard. Et malgré les conſolations de ſon amant, pouſſée par le déſeſpoir, elle ſe précipita dans la mer.

ALCINOUS, *Alcinoüs*, (*a*) Ἀλκίνοος, fils de Phéax, roi des Phéaciens. Après la mort de ce Prince, Alcinoüs & Locrus, ſon frere, ſe diſputant le royaume, il fut réglé qu'Alcinoüs demeureroit ſouverain du païs, & que Locrus auroit les effets mobiliers de la ſucceſſion, & qu'avec une partie des Inſulaires, il iroit s'établir ailleurs.

Alcinoüs, ſelon Homère, avoit pour pere Nauſithoüs; & dès que celui-ci fut mort, ſon fils regna en ſa place. La femme d'Alcinoüs, ſuivant le même Poëte, ſe nommoit Arété. Les Jardins de ce Prince ſont fort célebres. Rien n'étoit ſi magnifique que ces jardins, auxquels l'antiquité n'a comparé que ceux d'Adonis & de Sémiramis. C'eſt dans ce lieu de délices que fut reçu Ulyſſe; & après y avoir demeuré quelque tems, il s'embarqua ſur le vaiſſeau que lui avoit fait équiper le roi des Phéaciens.

On rapporte que les Argonautes, étant arrivés au païs de ces peuples, y trouvérent les Colques qui les cherchoient, & qui leur demandérent Médée. L'affaire fut miſe en négociation, & on s'en rapporta au jugement d'Alcinoüs. Ce Prince, le plus juſte de ſon tems, étoit d'avis qu'on rendit Médée à ſon pere; mais la Reine, ſon épouſe, touchée des malheurs de cette Princeſſe, propoſa un expédient à ſon mari, qui étoit, de la remettre effectivement aux Colques, qui la demandoient, ſi elle étoit encore fille; mais que ſi elle étoit déjà femme de Jaſon, il étoit juſte de la laiſſer à ſon époux. Les Argonautes, informés qu'Alcinoüs avoit ſuivi les avis de la Reine, firent, la nuit ſuivante, la cérémonie du mariage des deux amans, & ce Prince les laiſſa partir.

(*b*) Il y eut un Aléen du nom d'Alcinoüs, dont les enfans, au nombre de trois, furent tous trois vainqueurs aux jeux Olympiques, mais en différentes ſortes de combats.

ALCIOPE, *Alciope*. On dit qu'elle étoit fille d'Aglaure & de Mars, & une des femmes de Neptune.

ALCIPPE, *Alcippe*, Ἀλκίππη, fille de Mars. Allirotius, fils

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 386, 387. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lettr. Tom. I. pag. 107, 108. Tom. XII. pag. 127. Tom. XIV. pag. 184.

(*b*) Paſ. pag. 344.

de

de Neptune, en fut amoureux. *Voyez* Allirotius.

ALCIPPE, *Alcippe*, Ἀλκίππη, (*a*) nom d'une ſervante. Selon Homère, elle étoit au ſervice d'Hélène.

ALCIPPE, *Alcippe*, (*b*) autre nom d'une ſervante de Mélibée. Virgile fait mention de celle-ci dans ſa ſeptième églogue, & lui donne Phyllis pour compagne. Ce mot *Alcippe* eſt tiré d'ἀλκὴ, *ſubſidium*, ſecours, & d'ἵππος, *equus*, cheval; comme qui diroit, proprement, prendre ſoin des chevaux.

(*c*) On veut qu'il y ait eu pluſieurs perſonnes de l'un & de l'autre ſexe du nom d'Alcippe, tels que le pere du troiſième Eſculape; car certains en admettent trois; une fille du géant Alcyonée; &c.

ALCIS, *Alcis*, Ἄλκις, (*d*) fille d'Antipœne, & ſœur d'Androclée. Ces deux ſœurs ſe diſtinguérent beaucoup; & voici à quelle occaſion. Les Thébains, ſous la conduite d'Hercule, étant à la veille de livrer bataille aux Orchoméniens, furent avertis par un Oracle, que le Citoyen le plus diſtingué par ſa naiſſance, qui voudroit ſe donner la mort, procureroit infailliblement la victoire à ſon parti. Antipœne étoit, ſans contredit, le plus qualifié de tous ſes Concitoyens; mais il n'étoit pas d'humeur à mourir pour le ſalut de ſa patrie. Ce qu'il ne voulut pas faire, ſes filles le firent. S'étant donc immolées courageuſement, elles reçurent les honneurs qui leur étoient dûs; car, leur ſépulture fut placée dans le temple de Diane Euclée.

ALCIS, *Alcis*, Ἄλκις, (*e*) nom que les Macédoniens donnoient à Minerve. D'autres liſent Alcidème; c'eſt-à-dire, la force du peuple, ſelon l'expreſſion du mot qui eſt Grec. Perſée ayant tenu à Pella, l'an 171 avant l'Ére Chrétienne, un Conſeil, où la guerre contre les Romains fut réſolue, offrit à Minerve Alcis un ſacrifice de cent victimes avec une magnificence royale; enſuite de quoi il ſe rendit à Citie, où étoit le rendez-vous général de ſes troupes.

ALCIS, *Alcis*. (*f*) Les Naharvales, peuples de Germanie, adoroient, ſous ce nom, deux divinités, qui étoient regardées comme deux freres, toujours jeunes, & que les Romains, par conjecture, prenoient pour Caſtor & Pollux; quoiqu'on ne vît aucune ſtatue, aucune trace d'une ſuperſtition étrangere aux Germains. C'étoit dans un bois révéré de tems immémorial, qu'on rendoit à Alcis les honneurs divins. Le Prêtre, qui préſidoit, portoit un habit de femme.

(*a*) Homer. Odyſſ. L. IV. v. 124.
(*b*) Virg. Eclog. 7. v. 14.
(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 283.
(*d*) Pauſ. pag. 567.
(*e*) Tit. Liv. L. XLII. c. 51. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 143.
(*f*) Tacit. de Morib. Germ. c. 43. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 408.

ALCIS, *Alcis*, Ἄλκις, (*a*) pere de Tiſis, de la ville d'Ithome, homme diſtingué parmi ſes Concitoyens, & ſur tout habile dans l'art de la Divination.

ALCMAN, *Alcman*, (*b*) Ἄλκμαν, Poëte muſicien. On eſt peu d'accord, en apparence, ſur la patrie de ce Poëte, les uns le faiſant naître à Sardes, ville capitale de Lydie, d'autres à Lacédémone. Mais il eſt aiſé de concilier ces deux ſentimens. Alcman étoit né véritablement à Sardes, fils d'un pere, nommé Damas, ou Titâre; mais il avoit été mené à Sparte, encore enfant. Il y avoit été élevé dans un quartier appellé Meſſoa, & paſſoit ainſi pour Lacédémonien. C'eſt ce qu'atteſte une épigramme Grecque, rapportée par Plutarque, dans ſon traité de l'Exil. Suidas le place dans la 27e Olympiade, avant le Poëte muſicien Alcée, ſous le regne d'Ardys II, biſayeul de Créſus.

Héraclide de Pont aſſure qu'Alcman fut, dans ſa jeuneſſe, eſclave d'un Lacédémonien, nommé Agéſidas; mais qu'il mérita, par ſes bonnes qualités, de devenir l'affranchi de ſon maître, & qu'il ſe fit un nom dans la Poëſie Lyrique. Il fut en conſéquence excellent joueur de cithare; & s'il ne fut pas joueur de flûte, au moins chantoit-il de ſes vers au ſon de cet inſtrument. S. Clément d'Alexandrie le fait auteur de la muſique deſtinée aux danſes des chœurs. Selon Archytas l'Harmoniaque, cité par Athénée, Alcman fut le chef des compoſiteurs de chanſons, ou de Poëſies galantes & amoureuſes. S'il en faut croire Suidas, il fut le premier qui donna l'excluſion aux vers hexamètres, par rapport aux Poëſies Lyriques. Élien le met au nombre des Poëtes muſiciens, qui furent appellés à Lacédémone pour les beſoins de la Ville; car les Lacédémoniens ne cultivoient ni l'un, ni l'autre de ces arts. Et ce même Hiſtorien ajoûte qu'Alcman chantoit ſes airs au ſon de la flûte.

Il écrivit ſes Poëſies dans le Dialecte Dorien, celui du païs où il ſe trouvoit naturaliſé, & non dans l'Ionien, celui de ſon païs natal. Son nom même, qui, originairement, étoit Alcméon, prit la terminaiſon Dorienne, & fut changé en celui d'Alcman, ſuivant l'analogie de pluſieurs autres noms propres terminés de même. De-là il eſt arrivé que l'on a confondu ce Poëte avec d'autres Écrivains, nommés Alcméon. Alcman partageoit ſa vie entre les plaiſirs de la table & ceux de l'amour, ou, pour parler plus naturellement, il étoit un des plus grands mangeurs de ſon tems, & des plus adonnés aux femmes; ce qui n'empêchoit pas que comme Anacréon dans la ſuite eut ſon Bathylle, Alcman n'eût alors ſon Chæéros. On ne peut douter que ce Poëte n'ait été

(*a*) Pauſ. pag. 233.
(*b*) Pauſ. pag. 168. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 195. *& ſuiv.* Tom. XIX. pag. 181.

grand mangeur ; on en eſt inſtruit par l'aveu qu'il en fait lui-même en quelque endroit, & par le témoignage d'Élien, qui ne l'oublie pas dans le dénombrement, qu'il nous a laiſſé de gens exceſſivement voraces. Il avoit une maîtreſſe, appellée Mégaloſtrate, & diſtinguée par le talent de la Poëſie, au rapport d'Athénée. Il mourut de la maladie pédiculaire, & eut cela de commun avec le Philoſophe Phérécyde, natif de l'iſle de Syros.

On voyoit, du tems de Pauſanias, chez les Lacédémoniens, le tombeau d'Alcman, dont la Poëſie n'avoit rien perdu de ſa douceur, ni de ſes graces, dit cet Hiſtorien, pour avoir été écrite dans un Dialecte d'une prononciation auſſi rude que le Dorien. On le fait auteur d'une ſorte de vers, nommé Alcmanien, du nom de ce Poëte, & compoſé de trois dactyles, ſuivis d'une ſyllabe ; ce qui fait un peu plus de l'hémiſtiche du vers hexamètre. Quant aux ouvrages de ce Poëte muſicien, dont il ne nous reſte que quelques fragmens, Suidas fait mention de ſix livres de chanſons ou cantiques, que M. Fabricius ſoupçonne être les mêmes poëſies, citées par Étienne de Byzance & par Plutarque. Son Poëme, intitulé les *Nageuſes*, ou les *Plongeuſes*, eſt allegué par Suidas & par Ptolomée Héphestion dans Photius. Il faut conſulter ſur tout cela, M.M. Fabricius, Meurſius, & Bayle, qui a fait d'Alcman un article de ſon Dictionnaire.

ALCMANIEN [le Vers]. (*a*) On attribue l'invention de cette ſorte de Vers à Alcman, duquel il a pris le nom. Ce Vers eſt compoſé de trois dactyles, ſuivis d'une ſyllabe ; ce qui fait un peu plus de l'hémiſtiche du Vers héxamètre. D'autres, cependant, veulent qu'il n'ait que deux dactyles, avec deux trochées ; comme ce vers d'Horace :

*Virgini | bus pue | riſque | canto.*

ALCMAON, *Alemaon*, (*b*) Ἀλκμαίων, fils de Theſtor. Il fut bleſſé au ſiége de Troye, par Sarpédon. Comme celui-ci retiroit ſa pique, le bleſſé l'ayant ſuivie, tomba ſur le viſage, & le bruit de ſes armes fit retentir tous les environs.

ALCMÈNE, *Alcmene*, (*c*) Ἀλκμήνη, fille, non d'Anaxo, comme le dit Apollodore, ni d'Euryméde, comme le penſe Diodore de Sicile, mais de Lyſidice, comme l'a cru Plutarque, dont le ſentiment ſe trouve confirmé par une ancienne Inſcription. Son pere étoit Électryon, roi de Mycènes. D'autres, lui donnent pour mere Ériphyle, & pour pere Amphiaraüs ; ſenti-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 198.

(*b*) Homer. Iliad. L. XII. v. 394.

(*c*) Pauſ. pag. 320, 322. *& alib. paſſ.* Diod. Sicul. pag. 151, 182. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 201. Tom. III. pag. 280. Tom. VI. pag. 51. Tom. VII. pag. 4, 5. *& ſuiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 196. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 339. T. VII. p. 93. T. IX. p. 31. T. XVIII. p. 9.

ment, qui ne doit pas prévaloir ſur le précédent. Quoiqu'il en ſoit, on dit qu'Électryon, ayant formé le deſſein de venger la mort de ſes enfans, qui étoient péris dans un combat, laiſſa le gouvernement de ſon royaume, avec ſa fille Alcmène, à Amphitryon, ſon neveu, lui promettant de la lui donner en mariage, à ſon retour. Comme il revenoit victorieux, & ramenoit ſes vaches, Amphitryon voulut en arrêter une, qui s'étoit échappée, & jetta après elle ſa maſſue, qui tomba ſur Électryon, & le tua.

Ce meurtre, quoiqu'involontaire, fit perdre le royaume de Mycènes à ce jeune Prince, qui ſe retira à Thèbes, où il fut reçu par Créon; mais ſa couſine Alcmène, qu'il avoit emmenée avec lui, n'étant pas ſatisfaite de la vengeance, que ſon pere avoit tirée des Téleboens, déclara qu'elle épouſeroit celui qui leur feroit la guerre. Amphitryon, qui en étoit paſſionnément amoureux, accepta le parti; &, ayant fait alliance avec Céphale, Ancée, Créon, & quelques autres Princes voiſins, il alla ravager les Iſles des Thaphiens.

Ce fut pendant cette guerre qu'Alcmène mit au monde Hercule; & l'on fit courir le bruit, que Jupiter étoit le pere de ce jeune Prince; & que pour tromper Alcmène, il avoit pris la figure de ſon mari; fable, qu'on fit courir, pour cacher quelque intrigue d'Alcmène; ou, peut-être, qu'on ne donna dans la ſuite Jupiter pour pere à Hercule, au lieu d'Amphitryon, qu'à cauſe de ſa valeur. Et il y a bien de l'apparence, que c'eſt en ce dernier ſens qu'on doit prendre la choſe, puiſque Sénéque fait dire à Hercule lui-même, en parlant de ſa naiſſance: » Soit » qu'on regarde comme une cho» ſe véritable, ou qu'on prenne » pour une fable tout ce qu'on a » publié ſur ce ſujet, & que mon » pere ne ſoit en effet qu'un ſimple » mortel, la faute de ma mere » eſt ſuffiſamment effacée par ma » valeur. J'ai bien mérité d'avoir » Jupiter pour pere. «

On ajoûte à cette fable, que le tonnerre, au jour de la naiſſance d'Hercule, s'étoit fait entendre, & qu'on avoit vu pluſieurs autres prodiges. C'eſt pour la même raiſon qu'on publia que la nuit, où Jupiter prit la figure d'Amphitryon, avoit été prolongée. Lycophron dit qu'elle dura le tems de trois nuits, & d'autres l'étendent juſqu'à neuf. Hygin & Sénéque décrivent cette fable, ainſi que Plaute dans ſon Amphitryon.

Quelques Auteurs diſent que Alcmène accoucha de deux jumeaux, dont l'un, Iphyclès, paſſoit pour être fils d'Amphitryon, & l'autre, qui étoit Hercule, reconnoiſſoit Jupiter pour pere; & quoiqu'ils euſſent été conçus à trois mois l'un de l'autre, ils naquirent pourtant le même jour. C'eſt ainſi que Mercure en parle dans Plaute. Mais, on croit que c'étoit là encore une fiction, fondée ſur ce qu'on a confondu les deux premiers en-

ſans d'Alcmène, dont l'un étoit né pendant la guerre des Téléboens, & l'autre peu de tems après; ſi l'on n'aime mieux dire qu'elle accoucha de deux jumeaux. Au reſte, M. l'abbé Banier ne croit pas qu'il y ait aucun fondement à la fable, qui dit que Jupiter rendit la nuit, où il ſéduiſit Alcmène, plus longue que les autres. Du moins, cela ne dérangea rien dans la nature, puiſque le jour, qui la ſuivit, fut plus court, comme le remarque le même Plaute.

Pour ce qui regarde Galanthis, eſclave d'Alcmène, qu'Ovide dit avoir été changée en belette, pour en avoir impoſé à Junon, qui, déguiſée en vieille femme, ſe tenoit près du palais d'Amphitryon, dans une poſture qu'elle croyoit propre à retarder l'accouchement d'Alcmène, en lui diſant que ſa maîtreſſe étoit accouchée; c'eſt un épiſode inventé, pour faire éclater davantage le reſſentiment de Junon. Sur quoi, il eſt bon d'ajoûter, cependant, que la reſſemblance des noms a donné lieu à la métamorphoſe; & la prétendue punition, qu'on dit que Junon tira de ce nouvel animal, en le condamnant à faire ſes petits par la gueule, n'eſt qu'une alluſion à une erreur populaire, fondée ſur ce que la belette porte preſque toujours dans ſa gueule ſes petits, qu'elle change continuellement de place. Élien dit que les Thébains honoroient ce petit animal, parce qu'il avoit facilité les couches d'Alcmène.

Au reſte, Alcmène ſurvécut à ſon fils Hercule, & eut le chagrin de voir les fils de ce Héros, pourſuivis par Euryſthée, perſécuteur du pere; mais ils trouvérent un aſyle à Athènes. Et Hyllus ayant tué le tyran, lui coupa la tête, dont il fit préſent à Alcmène, à qui les Thébains & les Athéniens rendirent des honneurs divins après ſa mort. Plutarque parle de ſon tombeau, & remarque qu'elle épouſa Rhadamante, après la mort d'Amphitryon.

Selon le poëte Aſius, il y eut une autre Alcmène, fille d'Amphiaraüs & d'Ériphyle.

ALCMÉON, *Alcmæon*, (*a*) Ἀλκμαίων, fils de Sillus, & petit-fils de Thraſymène, & par conſéquent deſcendant de Neſtor. Il fut chaſſé de Meſsène, par les deſcendans d'Hercule.

ALCMÉON, *Alcmæon*, (*b*) Ἀλκμαίων, fils d'Amphiaraüs. Ce Prince ayant tué, par l'ordre de ſon pere, ſa propre mere, nommée Ériphyle, s'enfuit d'Argos, & vint à Pſophis, qui, alors du nom de Phégéus, ſe nommoit Phégée. Là, il épouſa Alphéſibœe, fille de Phégéus; & entre autres préſens, il lui donna le collier d'Ériphyle. Mais, en Arcadie comme à Argos, tourmenté ſans ceſſe par les Furies, il réſolut d'aller conſulter l'Oracle de Delphes. La réponſe de l'Oracle fut qu'il cherchât une terre, nou-

(*a*) Pauſ. pag. 117.

(*b*) Plut. Tom. I, pag. 1028. Pauſ. pag. 121, 492. Diod. Sicul. pag. 187, 188. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 41, 42, 207, 208. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. T. VII. p. 91, 217.

vellement découverte, & qui fût ſortie du ſein de la mer, depuis ſon parricide; que là, le Génie, vengeur d'Ériphyle, ne le pourſuivroit pas. A force de chercher, il trouva un monceau de terre, qui s'étoit formé du limon de l'Achéloüs. Ce fut là, qu'il établit ſon domicile. Dans la ſuite, il épouſa Callirhoë, qui, ſi l'on en croit les Acarnaniens, étoit fille du fleuve Achéloüs. Il en eut deux fils, Acarnan & Amphotérus. Le premier donna ſon nom aux peuples qui habitoient ce continent; car, auparavant, on les nommoit Curétes.

Il arrive ſouvent aux hommes, dit Pauſanias, & encore plus aux femmes, de ſe laiſſer aller à des deſirs déréglés. Callirhoë ne fut pas exempte d'un défaut, ſi ordinaire à ſon ſexe. Elle voulut avoir le collier d'Ériphyle, & ne donna point de repos à Alcméon, qu'il ne lui eût promis de l'aller chercher. Ce Prince retourna donc à Phégée, mais pour ſon malheur; car Téménus & Axion, tous deux fils de Phégéus, lui dreſſérent des embûches, où il périt.

Les enfans, qu'Alcméon avoit eus de Callirhoë, vengérent ſa mort, dès leur plus tendre jeuneſſe; & c'eſt ce qui a donné lieu à la fable, que la déeſſe Hébé avoit augmenté le nombre de leurs années, pour les mettre promptement en état d'exécuter cette vengeance. On voyoit la ſépulture d'Alcméon à Pſophis. C'étoit un tombeau, qui n'avoit rien de particulier, ni pour la grandeur, ni pour les ornemens. On avoit laiſſé croître, à l'entour, un grand nombre de cyprès, qui étoient ſi hauts, qu'une montagne voiſine en étoit cachée. Ces arbres étoient cenſés appartenir à Alcméon, & lui être conſacrés. Voilà pourquoi on ne les coupoit point, & les gens du païs les appelloient des arbres-vierges.

ALCMÉON, *Alcmæon*, (*a*) Ἀλκμαίων. Il fut le dernier des Archontes perpétuels d'Athènes. Après lui, Charops, fils d'Eſchyle, obtint cette Magiſtrature ſouveraine, pour dix ans ſeulement, ainſi que les autres, qui le ſuivirent. Alcméon commença à gouverner, l'an du monde 3281, & avant J. C. 723 ans; & il ne gouverna que deux ans.

ALCMÉON, *Alcmæon*, (*b*) Ἀλκμεωνίδων, étoit, dit-on, des deſcendans du précédent. Quoiqu'il en ſoit, il étoit fils de Mégaclès, & reçut favorablement les Lydiens, que Créſus envoya de Sardes, pour conſulter l'Oracle de Delphes. Créſus, ayant ſçu le bon traitement, que ſes ſujets en avoient reçu, le manda auſſi-tôt à Sardes; & quand il y fut arrivé, il voulut lui donner autant d'or qu'il en pourroit porter pour une fois. Alcméon, pour augmenter le préſent qu'on lui faiſoit, ajoûta cet artifice, à la libéralité de Créſus. Il ſe revêtit de l'habit le plus large, & chauſſa

(*a*) Thucyd. pag. 357, 361.

(*b*) Herod. L. VI. c. 125. Plut. Tom. I. pag. 94.

de même les bottes les plus larges qu'il put trouver, & en cet état, on le conduisit dans le trésor.

Quand il y fut entré, & qu'il se vit parmi tant de monceaux d'or, il en mit dans ses bottes, tout autant qu'il lui fut possible; & puis il en remplit ses habits de tous côtés. Il en mit même dans ses cheveux & dans sa bouche. Il sortit ainsi du trésor, pouvant à peine lever les jambes, & ressemblant plutôt à toute autre chose qu'à un homme. Crésus, voyant qu'il étoit bossu de tous côtés, & que ses joues étoient bouffies de l'or, dont il avoit rempli sa bouche, ne put s'empêcher d'en rire, & lui donna tout cet or, avec beaucoup d'autres choses, qui n'étoient pas de moindre prix. Par ce moyen, Alcméon fit entrer dans sa maison de grandes richesses, & nourrit des chevaux, avec lesquels il gagna le prix aux jeux Olympiques. Il laissa un fils, qui fut appellé Mégaclès.

ALCMÉON, *Alcmæon*, (*a*) Ἀλκμαίων, Philosophe, natif de Crotone. On croit qu'il vint au monde, vers l'an 600 avant l'Ère Chrétienne. On ignore, cependant, les années précises de ce Philosophe, qui avoit été dans sa jeunesse, disciple de Pythagore; & celui-ci étoit alors fort avancé en âge. Alcméon a été le premier, qui ait donné des traités de Physique, comme l'attestent Phavorin, Clément & Théodoret. S. Cyrille parle d'Alcméon, comme s'il eût été contemporain de Pittacus, & des Sages de la Gréce, & même comme s'il eût été l'un d'entr'eux: » A la 42e Olym» piade, dit-il, vécurent Alcméon » & Pittacus de Mitylène, qui » furent du nombre des sept Sa» ges. « S. Cyrille se trompe à l'égard d'Alcméon, comme se sont trompés tant d'autres anciens Écrivains, qui ont varié dans l'énumération des sept Sages de la Gréce.

Alcméon, selon Cicéron, attribuoit la Divinité au soleil, à la lune, & aux autres astres, & même à l'ame; d'où l'Orateur Latin a pris occasion de dire qu'Alcméon n'avoit pas fait attention qu'il accordoit l'immortalité à des choses mortelles. Cela est vrai, par rapport aux astres, mais non pas par-rapport à l'ame, qui bien qu'elle ne soit pas une Divinité, n'en a pas moins l'immortalité en partage.

ALCMÉON, *Alcmæon*, (*b*) Ἀλκμαίων. Il étoit du bourg d'Agraule, dans l'Attique. Il fut contemporain de Thémistocle, & pere de Léobote. Celui-ci, assisté des Spartiates, intenta action contre Pausanias, fils de Cléombrote, qui fut mis à mort.

ALCMÉONIDES, *Alcmæonidæ*, Ἀλκμαιωνίδαι. (*c*) On ap-

(*a*) Cicer. de Natur. Deor. L. I. c. 27. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 388, 389.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 123.

(*c*) Herod. L. V. c. 62. Plut. Tom. I. pag. 95. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 56, 59, 60. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 150, 151. Tom. XIII. pag. 133, 134. Tom. XIX. pag. 125.

pelloit ainſi, à Athènes, les deſcendans d'Alcméon, qui étoient fort nombreux, fort riches, & fort puiſſans. Ils furent cependant chaſſés de leur patrie, par Piſiſtrate. Après avoir employé différens moyens pour y rentrer, ſans qu'aucun leur eût réuſſi, ils tournérent leurs vues d'un autre côté. Ils ſe firent charger par les Amphictyons, qui formoient le conſeil public de la Gréce, de la conſtruction du nouveau Temple de Delphes, moyennant la ſomme de trois cens talens; c'eſt-à-dire, trois cens mille écus. Généreux, comme ils étoient, & d'ailleurs ayant leurs raiſons pour en uſer ainſi, ils y mirent beaucoup du leur, & firent, à leurs dépens, toute la façade du Temple de marbre de Pâros, quoiqu'elle ne dût être que de pierres, ſuivant le marché qu'ils avoient fait avec les Amphictyons.

La libéralité des Alcméonides n'avoit pas été tout-à-fait gratuite, ni leur magnificence à l'égard du dieu de Delphes, un pur effet de religion. La politique y étoit entrée pour beaucoup, & y avoit eu la plus grande part. Ils avoient eſpéré, par ce moyen, ſe faire un grand crédit dans le Temple; & cela arriva comme ils l'avoient projetté. L'argent qu'ils répandirent à pleines mains dans celles de la Prêtreſſe, acheva de les rendre maîtres abſolus, & de l'Oracle, & du Dieu prétendu qui le rendoit. Car, dans la ſuite devenu leur écho, il ne fit que répéter fidelement les paroles qu'ils lui avoient dictées, & leur prêta, avec une conſtante reconnoiſſance, le ſecours de ſa voix & de ſon autorité.

Toutes les fois, donc, qu'il venoit quelque Spartiate conſulter la Prêtreſſe, ſoit en ſon nom, ſoit au nom de la République, elle ne lui promettoit l'aſſiſtance de ſon dieu, qu'à condition que les Lacédémoniens délivreroient Athènes du joug de la tyrannie. Elle leur répéta cet ordre tant de fois, qu'ils ſe déterminérent enfin à faire la guerre aux Piſiſtratides, quoiqu'ils euſſent avec eux les plus fortes liaiſons d'amitié, & d'hoſpitalité, préférant, dit Hérodote, la volonté de Dieu à toutes les conſidérations humaines.

ALCON, *Alcon*, (*a*) citoyen de Sagonte, ville d'Eſpagne. Lorſque cette Ville, aſſiégée par les Carthaginois, 218 ans avant J. C., étoit preſque réduite à la dernière extrêmité, Alcon, & un Eſpagnol, nommé Alorcus, donnérent aux habitans quelque eſpérance d'obtenir la paix d'Annibal. Le premier, ſans conſulter ſes compatriotes, paſſa de nuit dans le camp des aſſiégeans, ne déſeſpérant pas de fléchir Annibal par ſes prieres, & par ſes larmes. Mais, comme il vit que ce Général, vainqueur & irrité, étoit inſenſible à tout, & qu'il ne lui propoſoit que des conditions très-cruelles, devenant transfuge, d'in-

(*a*) Tit. Liv. Lib. XXI, cap. 11. & ſeq.

terceſſeur qu'il étoit, il reſta dans le camp des Carthaginois, aſſurant à Annibal, qu'il en coûteroit la vie, à quiconque oſeroit propoſer aux Sagontins une pareille capitulation. Or, Annibal vouloit qu'ils fiſſent aux Turdetans la ſatisfaction qu'ils exigeoient ; qu'ils lui livraſſent ce qu'ils avoient d'or & d'argent ; & que, ſortant de leur Ville ſans armes, ils allaſſent habiter le païs qu'il leur aſſigneroit.

Comme Alcon ſoûtenoit que les Sagontins ne ſe ſoumettroient point à ces loix, Alorcus, qui ſervoit alors dans l'armée d'Annibal, mais, qui étoit hôte & ami des Sagontins, ne fut pas de ſon ſentiment. Perſuadé, au contraire, que quand on a perdu tout le reſte, on perd auſſi le courage, il ſe fit fort de faire accepter aux Sagontins les conditions, que leur propoſoit Annibal. Étant donc paſſé chez les aſſiégés, il livra ſes armes aux ſentinelles, & demanda qu'on le conduisît au Préteur de Sagonte. Il y fut ſuivi d'une foule de peuple de toute eſpèce, qu'on fit écarter pour lui donner audience dans le Sénat. Il y parla en ces termes : » Si Al-
» con, votre citoyen, après s'e-
» tre ingéré de demander des
» conditions de paix à Annibal,
» avoit eu aſſez de courage pour
» vous rapporter celles qu'il lui
» avoit dictées, il auroit été inu-
» tile que j'entrepriſſe ce voyage,
» que je ne fais aujourd'hui mê-
» me, ni comme déſerteur, ni
» comme député d'Annibal. Mais,
» comme il eſt reſté parmi les
» ennemis, ou par ſa faute, ou
» par la vôtre, par la ſienne, s'il
» a feint mal à propos de vous
» craindre, par la vôtre, ſi on
» ne peut vous dire la vérité
» ſans péril, j'ai bien voulu faire
» cette démarche, comme votre
» ancien ami & votre hôte, afin
» de ne pas vous laiſſer ignorer
» les moyens, qui vous reſtent
» encore d'obtenir la paix, & de
» vous ſauver. Et ce qui doit
» vous faire juger, que votre
» ſeule conſidération me fait agir,
» c'eſt que je ne vous ai fait au-
» cune propoſition, tant que
» vous avez été en état de vous
» défendre par vous-même, ou
» que vous avez eſpéré d'être
» ſecourus par les Romains. Mais,
» voyant qu'ils vous ont entière-
» ment abandonnés, & que vous
» ne pouvez plus compter ſur
» vos murailles, ni ſur vos ar-
» mes, je vous propoſe une paix,
» que la néceſſité doit vous faire
» accepter, quelque fâcheuſe
» qu'elle puiſſe être d'ailleurs.
» Et, ſi vous voulez qu'elle réuſ-
» ſiſſe, il faut que vous en écou-
» tiez les conditions en vaincus,
» comme Annibal vous les pro-
» poſe en vainqueur. Il faut que
» vous regardiez comme un gain,
» tout ce qu'on vous laiſſe, &
» non pas comme une perte, tout
» ce qu'on vous ôte, puiſqu'à la
» rigueur, tout appartient aux
» victorieux.

» Annibal veut que vous aban-
» donniez une Ville à moitié rui-
» née, & dont il eſt preſqu'entiè-
» rement le maître. Mais, il vous
» rend vos campagnes, & vous

» laiſſe la liberté d'en bâtir une » nouvelle, à l'endroit qu'il vous » déſignera. Il vous ordonne de » lui apporter tout votre or, & » tout votre argent, tant public » que particulier. Mais, il vous » donne la vie & la liberté, à » vous, à vos femmes, & à vos » enfans, pourvu que vous ſor- » tiez de Sagonte ſans armes. » Voilà les loix, que vous dicte » un ennemi vainqueur, & que » la néceſſité veut que vous ac- » ceptiez, quelque triſtes qu'elles » ſoient. Pour moi, je ne doute » pas qu'il ne rabatte beaucoup » de la dureté de ces conditions, » quand vous lui aurez témoigné » une ſoumiſſion, ſans réſerve. » Mais, quand il faudroit les » obſerver à la rigueur, ne vau- » droit-il pas mieux que vous » priſſiez ce parti, que de vous » laiſſer égorger, à la vue de » vos femmes & de vos enfans, » & que d'expoſer des perſonnes » ſi cheres à toutes les indigni- » tés, que le vainqueur ſeroit en » droit de faire ſouffrir aux vain- » cus. «

Lorſqu'Alorcus eut ceſſé de parler, les premiers du Sénat ſe ſéparérent d'avec le peuple, qui étoit accouru en foule pour l'entendre, & ſans lui donner aucune réponſe, ils firent porter tout l'argent du tréſor public, & tout celui qu'ils avoient chez eux, dans un feu qu'ils avoient fait allumer exprès dans la place publique; & la plûpart ſe précipitérent eux-mêmes au milieu des flammes. Bientôt après, tout ce qui reſtoit d'habitans, ou s'étant enfermés dans les maiſons, s'y brûla avec les femmes & les enfans, ou ayant pris les armes, pour ſe défendre, ne les quitta qu'en perdant la vie. C'eſt ainſi, que la bonne volonté d'Alcon & d'Alorcus ne ſervit de rien aux Sagontins.

1.° (*a*) Il y a eu un fils de Mars, un fils d'Amycus, un Prince Athénien, ou, ſelon d'autres, Crétois, fils d'Erecthée, qui s'appelloient du nom d'Alcon. Ce dernier tiroit les fléches avec tant d'adreſſe, qu'il atteignit un dragon, qui avoit enlevé un de ſes fils, & le tua ſans bleſſer l'enfant. Pauſanias dit qu'on voyoit à Sparte, vers le temple de Neptune, ſurnommé Domatitès, le monument d'un Alcon, fils d'Hippocoon, ſelon les Spartiates.

2.° (*b*) Dans le XIIIe Livre des Métamorphoſes d'Ovide, il eſt parlé d'un Alcon, qui étoit le plus excellent ouvrier de ſon tems. Il n'en faut pas d'autre preuve, qu'un vaſe, ſur lequel il avoit gravé une Ville, dont on eût pu montrer les ſept portes; &, quoiqu'il n'y eût point mis de nom, ces ſept portes faiſoient aſſez connoître que c'étoit la ville de Thébes. Il avoit repréſenté, à l'entour de la Ville, des funérailles, des tombeaux, des feux, des bûchers, des femmes, qui étoient échevelées, & dont le ſein, négligemment découvert, montroit aſſez leur af-

(*a*) Pauſ. pag. 187.

(*b*) Ovid. Metam. L. XIII. v. 681.

fiction. On y voyoit auſſi des Nymphes qui verſoient des larmes, des fontaines qui paroiſſoient épuiſées, des forêts dépouillées de leurs feuilles, de miſérables troupeaux qui, ne trouvant rien ſur la terre, rongeoient des rochers arides. Mais, on remarquoit, au milieu de la Ville, les filles d'Orion, qui ſe préſentoient en ſacrifice pour le ſalut de leur patrie, avec un courage, qui ne ſe trouve point dans leur ſexe; l'une préſentoit la gorge à celui qui la devoit immoler; & l'autre ſe donnoit elle-même le coup, &, d'une main généreuſe, elle perçoit un cœur généreux. On y voyoit leur pompe funebre, & les célebres bûchers, où leurs corps furent mis en cendres. Enfin, l'on voyoit ſortir de leurs cendres deux jeunes hommes couronnés, qui en furent appellés Couronnes; & ces deux jeunes hommes firent revivre la maiſon de ces courageuſes filles, après avoir rendu de grands honneurs à leurs cendres, qu'ils reconnoiſſoient pour leur mere. Tout cela étoit gravé à l'entour de ce vaſe, avec un artifice merveilleux, & le haut étoit environné de fleurs, entrelaſſées l'une dans l'autre, qui rendoient l'ouvrage accompli.

3.° (a) Enfin, Horace, dans une de ſes ſatyres, donne le nom d'Alcon à un eſclave, qui ſervoit du vin de l'iſle de Chio, dans un repas, dont ce Poëte fait la deſcription.

ALCYON, *Alcyon*, (b) Oiſeau, qu'on dit avoir été conſacré à Tethys. Cet Oiſeau fait ſon nid ſur la mer, ou plutôt ſur le bord de la mer. Ceix & Alcyone, ſa femme, furent métamorphoſés en Alcyons. *Voyez* Ceix, Alcyone.

ALCYON, *ou* LA MÉTAMORPHOSE, *Alcyon*, ſeu *de Transformatione*, Ἀλκυών, ἢ περὶ μεταμόρφωσεως. C'eſt le titre, que porte un dialogue de Lucien. Il a été ainſi intitulé, à cauſe de la fable des Alcyons. Cet Auteur en prend ſujet de parler de la Puiſſance divine. Mais, c'eſt plutôt, ſelon l'opinion de Socrate, que ſelon la ſienne; ce qui fait douter à quelques-uns, ſi ce dialogue eſt de lui.

ALCYONE [le Marais d'], *Stagnum Alcyonium*, λίμνη Ἀλκυονία, (c) étoit ſitué vers les ſources de l'Amymone, dans le territoire de Corinthe. Les Argiens diſoient que Bacchus deſcendit par ce Marais aux enfers, pour en retirer Sémélé; & ce chemin lui fut, dit-on, enſeigné par Polymnus. Ce qui eſt vrai, c'eſt que ce Marais étoit d'une profondeur exceſſive, & que qui que ce ſoit, juſqu'au tems de Pauſanias, n'en avoit pu trouver le fond, de quelque machine qu'il ſe fût ſervi pour cela. Car, Néron même fit lier des cables, bout à bout, de la longueur de pluſieurs ſtades; & par le moyen d'un plomb, que l'on y attacha, il fit ſonder le

(a) Horat. L. II. Satyr. 8. v. 15.
(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 458.
(c) Pauſ. pag. 156.

fond de ce Marais, ſans qu'il fût poſſible de le trouver.

On en raconte encore une autre particularité, c'eſt que l'eau de ce Marais, qui paroiſſoit toujours comme dormante, tournoyoit néanmoins tellement, que quiconque eût oſé y nager, n'auroit pas manqué de s'y perdre. Au reſte, le circuit de ce Marais n'avoit guere plus d'un tiers de ſtade, & les bords en étoient pleins d'herbes & de joncs. Quant aux ſacrifices nocturnes, qui s'y faiſoient tous les ans à Bacchus, le même Pauſanias n'a pas cru qu'il lui fût permis de les divulguer.

ALCYONE, *Alcyone*, (*a*) l'une des filles d'Atlas. Elle & ſa ſœur Taygete étoient repréſentées à Amycles en Gréce, comme étant enlevées par Jupiter & Neptune. Les filles d'Atlas ſont connues ſous le nom d'Atlantides. *Voyez* Atlantides.

ALCYONE, *Alcyone*, (*b*) fille d'Eole, & arrière-petite-fille de Deucalion. Cette Princeſſe avoit épouſé Ceix, qui fut contemporain d'Hercule. Ceix, pour ſe délivrer du chagrin, que lui avoit cauſé la mort de Dédalion, ſon frere, & celle de ſa niéce, Kioné, alla à Claros, afin de conſulter l'Oracle d'Apollon. Il fit naufrage à ſon retour; & Alcyone en fût ſi affligée, qu'elle en mourut de regret, ou ſe précipita dans la mer, comme le prétendent Ovide & Hygin. On publia qu'ils avoient été changés, lun & l'autre, en Alcyons.

ALCYONE, *Alcyone*. (*c*) C'étoit l'une des maîtreſſes de Neptune, ſelon S. Clément d'Alexandrie, qui en donne un nombre à ce dieu. C'eſt, ſans doute, la même, que cette autre Alcyone, qu'on faiſoit mere de Glaucus, changé en dieu marin. Pour moi, loin d'être éloigné de penſer que c'eſt une même choſe, je ſuis encore porté à croire que ces Alcyones, ne différent point de la princeſſe Alcyone, qu'on dit s'être précipitée dans la mer. *Voyez ſon Article.*

ALCYONÉE, *Alcyoneus*; Ἀλκυονεύς, (*d*) l'un des plus redoutables Géans, qui entreprirent de détrôner Jupiter. Il devoit être immortel, tant qu'il demeureroit dans le lieu de ſa naiſſance. Ce Géant s'étoit déjà diſtingué par d'autres entrepriſes; & on croit que c'étoit lui qui avoit amené d'Érythie les bœufs du Soleil. Ce qui effrayoit le plus Jupiter, c'eſt qu'il y avoit une tradition, qui portoit que les Géans étoient invincibles, & qu'aucun des dieux ne pouvoit leur ôter la vie, à moins qu'ils n'appellaſſent quelque mortel à leur ſecours. Jupiter ayant défendu à l'Aurore, à la Lune & au Soleil, de découvrir ſes deſſeins, de-

(*a*) Pauſ. pag. 142, 196.

(*b*) Ovid. Metam. L. XI, c. 11, 12. & *ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 92, 94. Tom. VIII. pag. 44, 45.

(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 65, 70.

(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 277. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 209.

vança la Terre, qui cherchoit à ſecourir ſon fils.

Il fit venir Hercule, pour combattre avec lui. Ce Héros, à coups de fléches, terraſſa pluſieurs fois Alcyonée; mais, comme un autre Antée, dès qu'il touchoit la terre, il reprenoit de nouvelles forces, & ſe relevoit. Pallas, le ſaiſiſſant au milieu du corps, le porta au-deſſus du cercle de la Lune, où il expira.

D'autres diſent que quand Hercule fut arrivé à l'Iſthme de Corinthe, Alcyonée l'attaqua. Il tenoit une groſſe pierre, qu'il avoit apportée de la mer rouge, & que douze chariots n'auroient pu porter. Il la jetta contre Hercule, qui la détourna avec ſa maſſue; & elle écraſa vingt-quatre hommes. Hercule prenant ſon tems, aſſomma ce Géant.

ALCYONÉE, *Alcyonæa*, (*a*) prêtreſſe d'Argos. La vingt-ſixième année de ſon ſacerdoce fut l'époque du paſſage des Sicules dans l'Iſle, qu'ils nommérent Sicile.

ALCYONÉE, *Alcyoneus*, Ἀλκυονεύς, (*b*) fils d'Antigone *Gonatas*, roi de Macédoine. Après que Pyrrhus, roi d'Épire, eut été tué par une femme d'Argos, qui avoit jetté contre lui une groſſe tuile, un certain Zopyre lui coupa la tête. Et dès que la nouvelle s'en fut répandue, Alcyonée vint la demander, pour la reconnoître; & l'ayant priſe, il pouſſa à toute bride vers ſon pere, qu'il trouva aſſis avec quelques-uns de ſes amis, & la jetta à ſes pieds. Antigone, l'ayant regardée & reconnue, chaſſa ſon fils à grands coups de bâton, l'appellant impie & barbare; &, mettant ſon manteau devant ſes yeux, il ſe mit à pleurer, en ſe ſouvenant de la mort de ſon ayeul Antigone, & de celle de ſon pere Démétrius; deux exemples qu'il avoit dans ſa maiſon, des changemens de la fortune. Après avoir magnifiquement orné le corps & la tête de Pyrrhus, il les mit ſur le bûcher, & les fit brûler honorablement.

Bientôt après, Alcyonée ayant rencontré Hélénus, fils de Pyrrhus, en pauvre état, couvert d'un méchant manteau, le traita très-humainement, & le mena à ſon pere. Antigone, ravi, lui dit: » Mon fils, cette dernière » action vaut mieux que la pre- » mière; mais elle n'eſt pas enco- » re telle qu'elle devroit être; car, » tu ne lui as pas ôté ces mé- » chans habits, qui ſont plus de » honte aux vainqueurs, qu'aux » vaincus. « Alcyonée mourut avant ſon pere, dont la mort arriva 202 ans avant J. C.

ALDUASDUBIS, *Alduasdubis*, (*c*). fleuve de la Gaule Celtique, au païs des Séquanois. Sa ſource étoit dans les montagnes, qui bornoient le territoire de ces peuples. Céſar, dans la deſcription de leur capitale, qui eſt aujourd'hui Beſançon, fait mention

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 76.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 406.
(*c*) Cæſ. de Bell. Gall. L. 8. Notic. de la Gaule, par M. d'Anvill.

Naïs, s'appelloit Alector. Il ſuccéda à ſon pere, au royaume de Magnéſie. Il y a eu encore de ce nom, un fils d'Anaxagore, roi des Argiens, qui partagea ſes États en trois parties égales, dont il ne ſe réſerva qu'une partie. Cet Alector fut pere d'Iphis.

ALECTRYOMANTIE, *Alectryomantia.* Ce mot eſt compoſé du Grec ἀλεκτρυών, *Gallus*, un Coq, & μαντεία, *divinatio*, divination. C'étoit, en effet, une ſorte de divination, qui ſe faiſoit par le moyen d'un coq, & qui étoit en uſage parmi les Grecs. Cet art ſe pratiquoit ainſi : On traçoit un cercle ſur la terre, & on le partageoit enſuite en vingt-quatre portions, ou eſpaces égaux, dans chacun deſquels on figuroit une des lettres de l'alphabet ; & ſur chaque lettre on mettoit un grain d'orge, ou de bled. Cela fait, on plaçoit au milieu du cercle, un coq fait à ce manége : on obſervoit ſoigneuſement les lettres de deſſus leſquelles il enlevoit les grains ; & de ces lettres raſſemblées, on faiſoit un mot, qui formoit la réponſe à ce qu'on vouloit ſçavoir. On dit que ce fut de cette manière, que l'on chercha quel devoit être le ſucceſſeur de l'empereur Valens.

ALECTRYON, *Alectryon*, jeune ſoldat, favori & confident du dieu Mars. Il fut mis en ſentinelle par ce dieu, pendant qu'il étoit avec Vénus. Mais, s'étant endormi, il fut cauſe que Vulcain ſurprit les deux amans, & découvrit aux dieux cette infamie, par le ſecours du Soleil. Mars en fut ſi piqué, qu'il métamorphoſa ſon favori en un oiſeau de ſon nom ; c'eſt-à-dire, en un coq, qui garde encore la crête de l'armet qu'il avoit, lorſqu'il fut changé, & qui, ſe reſſouvenant de ſa pareſſe, n'oublie rien pour l'effacer par une vigilance reglée, en annonçant toutes les nuits le lever du ſoleil, par le battement de ſes aîles, & par ſon chant.

ALÉDIUS, *Aledius.* (*a*) Cicéron parle de cet Alédius, dans pluſieurs de ſes lettres à Atticus.

ALÉES, *Alæa*, (*b*) fêtes qu'on célébroit en Arcadie, par des jeux publics. On les appelloit ainſi de Minerve Aléa, en l'honneur de qui on les avoit établies.

ALÉES, *Alæa*, Ἀλαία, (*c*) ville de Béotie, dans la Gréce, qui fut détruite par Sylla, ainſi que celles d'Anthédone & de Larymne. Depuis, Sylla ſe promenant un jour ſur le bord de la mer, à Adipſe, ville d'Égypte, des Pêcheurs vinrent lui préſenter d'excellens poiſſons. Il les reçut d'abord avec joie ; mais, ſi-tôt qu'il eut appris que c'étoient des Aléens, il en témoigna beaucoup de ſurpriſe. Et les Pêcheurs, auſſi étonnés que lui, ne répondirent mot. Mais, Sylla, s'étant pris de rire, les raſſura, en leur diſant qu'ils n'avoient rien à craindre. On dit que les Aléens, depuis ce tems-là, relevérent les murs

(*a*) Cicer. ad Attic. L. XII Epiſt. 4, 22, 23.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 519. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 208.

(*c*) Plut. Tom. I. pag. 468.

de

de leur Ville, & qu'ils l'habitérent de nouveau.

ALÉGÉNOR, *Alegenor*, (*a*) Ἀλεγήνωρ. Ce prince, dont parle Homère dans ſon Iliade, avoit un fils, appellé Promachus.

ALEISIE, *Aleiſium*, Ἄλεισιον, (*b*) ville d'Élide, dans le Péloponnèſe. Du tems de Strabon, on l'appelloit Aléſie. C'étoit un lieu, ſitué auprès d'Amphilochide, où ſe tenoit un marché, une fois le mois ſeulement. Tous ceux du voiſinage s'y rendoient. La poſition d'Aleiſie étoit ſur un chemin montagneux, qui conduiſoit d'Élide à Olympie. Homère en fait mention dans ſon Iliade.

ALEIUS [le Champ], *Campus Aleius*. (*c*) C'eſt un lieu, qui eſt placé, par Pline, dans la Syrie, vers les frontières de la Cilicie. On dit que ce lieu fut ainſi appellé, parce que Bellérophon y avoit erré tout ſeul, lorſqu'après avoir attiré ſur lui la haine des dieux, il s'abandonna à une noire mélancolie, rongeant ſon cœur, & évitant la rencontre des hommes.

ALÉMANNUS, *Alemannus*. (*d*) On dit que ce fut l'Hercule des Germains. Il étoit roi des Boiens, qui le regardérent toujours comme le fondateur & le pere de leur nation. Si on s'en rapporte à Aventinus, c'eſt le premier roi de Germanie, dont Béroſe fait mention. On ignore en quel tems il a vécu; mais, ſi nous en croyons Euſébe & S. Jérôme, il eſt le plus ancien de tous les Hercules. Quoiqu'il en ſoit, ce Prince étoit extrêmement brave & courageux, & avoit pris le lion pour ſon ſymbole; en quoi il a été imité par pluſieurs Rois du païs. Ses ſujets le mirent au nombre des dieux, après ſa mort, le regardérent comme le dieu de la guerre, & l'invoquérent toujours depuis, avant que de livrer bataille, faiſant retentir l'armée de ſes louanges, qu'on chantoit avec une grande ſolemnité.

ALÉON, *Aleon*, l'un des dieux Dioſcures, au rapport de Cicéron. *Voyez* Dioſcures.

ALEPH, *Aleph*, eſt le nom de la première lettre de l'alphabet Hébreu, d'où l'on a formé l'*Alpha* des Grecs, & des Syriens. Ce nom ſignifie *Chef*, *Prince*, ou *Mille*. On trouve quelques Pſeaumes, & quelques autres Ouvrages de l'Écriture, dont le premier verſet commence par Aleph, & les verſets ſuivans par les autres lettres de l'alphabet. Il n'y a en cela aucun myſtére; mais, ces pieces s'appellent acroſtiches, parce que tous les vers, ou verſets, qui les compoſent, commencent par une lettre de l'alphabet, ſelon l'ordre & l'arrangement qu'elles tiennent entr'elles, dans l'ordre Grammatical.

Ainſi, dans le Pſeaume *Beati immaculati in via*, les huit premiers verſets commencent par Aleph, les huit ſuivans par Beth, & ainſi des autres. Dans les Lamen-

(*a*) Homer. Iliad. L. XIV. v. 503.
(*b*) Strab. pag. 341.
(*c*) Homer. Iliad. L. VI. v. 201.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 578.

tations de Jérémie, il y a deux chapitres, dont la première ſtrophe ſeulement commence par Aleph, la ſeconde par Beth, & ainſi de ſuite. Le troiſième chapitre a trois verſets de ſuite, qui commencent par Aleph, puis trois autres, qui commencent par Beth. Les Hébreux ne connoiſſoient point d'autres vers, ou verſets acroſtiches. Les Juifs ſe ſervent aujourd'hui de leurs lettres, pour marquer les chiffres. Aleph vaut un, Beth deux, &c. Mais, on ne voit pas qu'anciennement ils ayent eu le même uſage.

ALÈS, *Ales*, Ἄλης, (*a*) fleuve du Péloponnèſe, dans l'Achaïe. Il couloit auprès du bois ſacré d'Apollon, qui étoit à Colophon. Ce fleuve étoit, de tous les fleuves du païs, le plus renommé pour la fraîcheur de ſes eaux.

ALÈSE, *Aleſa*, vel *Alæſa*, Ἄλεσα, Ἄλαισα, (*b*) ville de Sicile, qui fut bâtie, l'an 402 avant l'Ère Chrétienne, par Archonidès, chef des Erbitenſes. Il choiſit un lieu élevé à huit ſtades de diſtance de la mer. Mais, comme le nom d'Alèſe étoit commun à pluſieurs autres Villes de la Sicile, il ſurnomma celle-ci Archonidion de ſon nom même. Dans la ſuite, cette Ville tira de grands avantages du commerce, que le voiſinage de la mer lui facilitoit, & ſur tout de l'immunité, que les Romains lui accordèrent; de ſorte qu'elle déſavoua ſon origine, & tint à deshonneur de n'être qu'un démembrement d'une Ville [celle d'Erbite] très-inférieure à elle. Néanmoins, il s'étoit fait, juſqu'au tems de Diodore de Sicile, beaucoup d'alliances entre les familles de ces deux Villes, & elles obſervoient les mêmes cérémonies dans le temple d'Apollon. Il y en a, cependant, qui prétendent que ce ſont les Carthaginois, qui bâtirent Alèſe, dans le tems de la paix, qui fut conclue entre Amilcar & Dénys.

Dans le voiſinage d'Alèſe, étoit une fontaine, dont on raconte des choſes fort difficiles à croire. On a prétendu que ſi quelqu'un jouoit de la flûte ſur ſes bords, dans le tems qu'elle étoit calme, l'eau s'agitoit & bouillonnoit auſſitôt, juſqu'à s'enfler au-deſſus de ſon baſſin; comme ſi elle eût voulu ſe montrer ſenſible à la douceur de cette harmonie.

La ville d'Alèſe, dans Cicéron, eſt appellée Halèſe; & ſes habitans, dans Pline, ſont nommés Haléſins. Il y en a qui penſent que c'eſt à préſent le bourg de Toſa, dans la vallée de Démona. D'autres croient que ſon nom moderne eſt Caronia.

ALÉSIE, *Aleſia*, Ἀλησία, (*c*) ville de la Gaule Celtique, au païs des Mandubiens, qui étoient de la dépendance des Éduens. Selon Diodore de Sicile, elle dut ſa fondation à Hercule. Ce Héros,

(*a*) Pauſ. pag. 406.
(*b*) Strab. p. 266. Diod. Sicul. p. 246. Plin. L. III. c. 8. Cicer. L. XIII. Epiſt. 33. Ptolem. L. III. c. 4.
(*c*) Diod. Sicul. p. 158. Cæſ. de Bell. Gall. L. VII. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 693.

lorſqu'il paſſoit par la Celtique, voyant, dans ſon armée, quantité de gens, qui l'étoient venu trouver de leur plein gré, y bâtit une ville, qu'il appella Aléſie, nom tiré des longues courſes qu'ils avoient faites avec lui. Pluſieurs d'entre les Celtes y vinrent demeurer; & comme ils étoient en plus grand nombre, que les autres habitans, ils les obligérent de prendre leurs coûtumes. Cette Ville fut en grande réputation parmi les Celtes, qui la regardérent comme la capitale de leur païs; & elle conſerva toujours ſa liberté, juſqu'à ce que Céſar, l'ayant priſe par force, la ſoumit, avec toutes les autres Villes des Celtes, à la puiſſance des Romains.

Florus prétend qu'il la détruiſit. Cependant, les veſtiges de pluſieurs voies Romaines, qui tendent à cette Ville, ſont un témoignage qu'elle exiſtoit dans un état floriſſant, ſous les Empereurs. Et Pline nous apprend qu'on y argentoit, au feu, les ornemens des harnois des chevaux. Mais, elle étoit enſevelie dans ſes ruines, au IXe ſiécle, ſelon le moine Erric, qui nous a laiſſé en vers la vie de S. Germain d'Auxerre. Au reſte, Aléſie étoit ſituée ſur le ſommet d'une haute montagne, au pied de laquelle couloient deux rivières, qui la baignoient de part & d'autre. Sur le devant de la Ville, étoit une plaine d'environ trois mille pas de longueur. Tout le reſte étoit ceint de collines de pareille hauteur. Cette montagne ſe nomme aujourd'hui le mont Auxois.

ALÉSIE [la Terre d'], *Tellus Aleſia*, γῆ Ἀλήσιον. (a) Ce lieu étoit cher à Apollon. En effet, les Theſſaliens, après avoir long-tems aſſiégé Céreſſe, château ſitué dans le territoire de Theſpies, déſeſpérant de le forcer, envoyérent conſulter l'Oracle de Delphes, dont la réponſe fut telle: » Leuctres & Aléſie ſont des lieux » que j'aime; les filles infortu- » nées de Scédaſus, qui habitent » cet agréable canton, ſont auſſi » ſous ma protection. Quelque » jour, il ſe donnera là un combat, » qui vous coûtera bien des lar- » mes. Nul n'en aura connoiſſan- » ce, qu'après que les Doriens » auront perdu la fleur de leur » jeuneſſe, & que le moment » fatal ſera venu. Alors, je ne » réponds plus du ſort de Céreſſe; » mais, juſques-là, envain l'atta- » quera-t-on. «

ALÉSIE [le Mont], *Mons Aleſius*, ὄρος Ἀλήσιον, (b) montagne d'Arcadie, qu'on dit avoir été été ainſi appellée, à cauſe de la vie errante de Rhéa. Aléſie, dans ce ſens, vient du Grec ἄλη, *error*, égarement. Quoiqu'il en ſoit, le ſommet de cette montagne étoit couvert d'un bois conſacré à Cérès. Au bas, étoit le temple de Neptune Hippius.

ALÉSIES, *Aleſiæ*, Ἀλεσίαι, (c) village de la Laconie, ſur le

(a) Pauſ. pag. 563.
(b) Pauſ. pag. 470.
(c) Pauſ. pag. 199.

chemin de Taigete. Ce mot, *Alésies*, vient du Grec ἀλεῖν, *molere*, moudre. On nomma ainſi ce lieu, parce que c'eſt-là, dit-on, que Mylès, fils de Lélex, trouva le premier une meule, & qu'il enſeigna aux hommes la manière de s'en ſervir, pour moudre les fruits de la terre, propres à leur nourriture.

ALÉTÈS, *Aletes*, Ἀλήτης, (*a*) fils d'Hippotas, petit-fils de Phylas, & arrière petit-fils de cet Antiochus, qui eut Hercule pour pere. On dit qu'il fut nommé Alétès de la vie errante, que ſon pere avoit menée. Pendant que Doridas & Hyanthidas regnoient à Corinthe, Alétès, à la tête des Doriens, alla faire la guerre aux Corinthiens. Les deux Princes abandonnérent le royaume à Alétès, contens de mener une vie privée à Corinthe; mais, les habitans, n'ayant pas voulu ſe ſoumettre à ce dernier, furent vaincus & chaſſés de leur Ville, de ſorte qu'Alétès demeura paiſible poſſeſſeur du royaume.

Enflé de ce ſuccès, Alétès ne ſe propoſoit rien moins, que la conquête de l'Attique, lorſqu'un Oracle lui prédit qu'il remporteroit la victoire, s'il pouvoit épargner la perſonne du Roi des Athéniens. Ceux-ci, avertis de l'Oracle, perſuadérent à Codrus, leur roi, qui étoit déjà ſeptuagénaire, de ſe dévouer pour le ſalut de ſes ſujets. A l'inſtant, ce bon Roi quitte ſes habits, ſe déguiſe en bûcheron, & va chercher querelle avec un Dorien, & ſe fait tuer. Les Doriens, apprenant ce malheur, ſentirent qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer pour eux; de ſorte qu'Alétès fit la paix avec les Athéniens. Un certain Mélas, originaire de Gonuſe, petite ville au-deſſus de Sicyone, s'étoit joint aux Doriens, pour aſſiéger Corinthe. Alétès, ſous ombre d'un certain Oracle, l'envoya dans une autre partie de la Gréce; mais, quelque tems après, ſans ſe mettre en peine de l'Oracle, il changea de deſſein, & fit de Mélas ſon compagnon de fortune & ſon ami. Alétès & ſes deſcendans tinrent le royaume de Corinthe, durant l'eſpace de cinq générations, juſqu'a Bacchis, fils de Prumnis.

ALÉTÈS, *Aletes*, Ἀλήτης, (*b*) fils d'Égiſte & de Clytemneſtre. Ce Prince ayant appris qu'il ne reſtoit plus perſonne du ſang des Atrides, ſe mit en poſſeſſion du royaume de Mycènes; mais, il n'en jouit pas long-tems, ayant été tué par ſon couſin Oreſte.

ALÉTHÈS, *Alethes*, (*c*) prince Troyen, dont le vaiſſeau manqua d'être englouti ſous les flots, lors de cette tempête, qu'Éole excita, pendant qu'Énée faiſoit voile vers l'Italie. Aléthès n'étoit pas moins remarquable par ſon grand âge, que par ſa ſageſſe. Un jour que Niſus & Euryale ſe préſentoient pour une entrepriſe importante: » Dieux de Troye, s'é-

(*a*) Pauſ. p. 92, 323. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 205.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Banier, Tom. VII. pag. 327, 328.

(*c*) Virg. Æneid. L. I. v. 125. L. IX. v. 246. & ſeq.

» cria Aléthès, vous n'avez donc » pas réſolu notre perte, & vous » ne ceſſez point de nous proteger, » puiſque vous ſuſcitez parmi » nous de jeunes guerriers d'un » ſi grand courage. « A ces mots, le Vieillard leur ſerre les mains, les embraſſe, & mouille leurs viſages de ſes larmes : » Comment » payer, diſoit-il, le ſervice que » vous voulez bien nous rendre ? » Votre vertu & la juſtice des » dieux ſeront les premiers auteurs de votre digne récompenſe. Comptez enſuite ſur les bienfaits du Roi, & ſoyez aſſurés » que le jeune Aſcagne, ſon fils, » n'oubliera point un ſi grand » ſervice. «

ALÉTIDES, *Aletides*, ſacrifices ſolemnels, que les Athéniens faiſoient aux manes d'Érigone, par ordre de l'Oracle d'Apollon.

ALÉTIS, *Aletis*. C'eſt la même qu'Érigone, fille d'Icare. *Voyez* Érigone.

ALÉTRIE, *Aletrium*, (*a*) Ἀλέτριον, ville d'Italie, dont les habitans ſe nommoient Alatrinates. *Voyez* Alatrinates.

ALÉTUS [M.] *M. Aletus*, (*b*) n'étoit encore que Prétorien, l'an de Rome 770. Comme il étoit arrivé cette même année en Aſie un tremblement de terre, qui avoit cauſé de grands ravages, & qui avoit renverſé juſqu'à douze Villes, M. Alétus y fut envoyé, pour examiner le dommage, & le réparer. On le chargea de cette commiſſion, préférablement à un Conſulaire, de peur que celui-ci n'eût, avec le Proconſul d'Aſie, ainſi qu'il arrive entre égaux, quelque conteſtation, qui fût un obſtacle au deſſein qu'on ſe propoſoit.

ALEUADES, *Aleuadæ*, (*c*) Ἀλευάδαι, peuples de Gréce, dans la Theſſalie. Léotychide, général des Lacédémoniens, ayant marché dans cette province, il lui eût été aiſé, dit Pauſanias, de la conquérir, parce qu'il n'avoit jamais combattu ſans remporter la victoire ; mais, les Aleuades le gagnérent par des préſens ; &, quand il fut de retour à Sparte, on lui fit ſon procès ; de ſorte, que ne s'y croyant pas en ſûreté, il alla chercher un aſyle à Tégée, dans le temple de Minerve Aléa. Lorſque Xerxès fit une invaſion dans la Gréce, ce furent les Aleuades, qui lui ouvrirent la Theſſalie.

Diodore de Sicile nous apprend que les Aleuades, chez les Theſſaliens, étoient une famille diſtinguée de Lariſſe, autant par ſa nobleſſe, que par le mérite des ſujets qui la compoſoient. M. Olivier, cité par M. l'abbé Terraſſon, fait deſcendre cette famille d'Aléuas, qui deſcendoit lui-même d'Hercule.

Selon le même Diodore de Sicile, Alexandre de Phérès, ayant empoiſonné Polydore, ſon frere, chef des Theſſaliens, s'empara de la principauté, dont il uſa avec violence, ſe faiſant haïr par ſes

(*a*) Strab. pag. 237.
(*b*) Tacit. Annal. L. II. c. 4.
(*c*) Pauſ. pag. 171, 415. Diod. Sicul. pag. 489, 517. Mém. de l'Acad. de Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag 152.

duretés & par ſes injuſtices. Les Aleuades craignant un caractère ſi dangereux, cherchérent enſemble le moyen de détruire ſa domination. Dans ce deſſein, ils paſſérent en Macédoine, & perſuadérent au roi Alexandre, fils d'Amyntas, de renverſer le Tyran. Pendant qu'ils travailloient à cette entrepriſe, Alexandre de Phérès, qui en fut inſtruit, raſſembla ſes meilleures troupes, dans le deſſein de porter la guerre en Macédoine. Le Roi, qui avoit auprès de lui les députés ſecrets de Lariſſe, prévint l'arrivée des ennemis, & ſe trouva le premier lui-même aux portes de cette capitale. Elles lui furent bientôt ouvertes par les citoyens mêmes, & il ſe vit maître de la ville, mais non encore de la citadelle. Il l'aſſiégea, peu de tems après, & l'emporta. Il paſſa enſuite à Cranon, ville, qu'il prit auſſi, en proteſtant toujours aux Theſſaliens qu'il leur rendroit toutes ces conquêtes. Cependant, peu ſoigneux de ſa parole & de ſon honneur, il mit de fortes garniſons dans ces deux places, & les garda pour lui-même. Ainſi, le projet des Aleuades n'eut pas le ſuccès qu'ils en attendoient. Cela ſe paſſoit 369 ans avant l'Ére Chrétienne.

Après la mort du tyran Alexandre, qui arriva onze ans après, la Theſſalie fut de nouveau expoſée aux cruautés de Lycophron & de Tiſiphone, beaux-frères du défunt, à la mort duquel ils avoient eu beaucoup de part. Les Aleuades ſe déclarérent auſſi contre les Uſurpateurs; mais, comme ils n'étoient pas en état de s'oppoſer ſeuls à leur puiſſance, ils invitérent Philippe, roi de Macédoine, à les ſoûtenir dans leur entrepriſe. Philippe, à ſon arrivée, renverſa les Tyrans, & rendit la liberté à toute la Theſſalie.

ALEUROMANTIE, *Aleuromantia*, terme, qui vient du Grec, ἀλεύρον, *farina*, farine, & μαντεία, *divinatio*, divination; c'eſt-à-dire, que l'Aleuromantie étoit une eſpèce de divination, qui s'exerçoit avec de la farine, ſoit d'orge, ſoit d'autres grains. On ignore de quelle manière on diſpoſoit cette farine, pour en tirer des préſages.

ALÉUS, *Aleus*, Ἀλεύς, (*a*) fils d'Aphidas, monta ſur le trône d'Arcadie, à la mort d'Épytus, qui mourut de la piquure d'un ſerpent, ſans laiſſer d'enfans. Aléus ſe maintint dans la poſſeſſion des terres, qui lui étoient échues en partage. Il fit bâtir le temple de Minerve Aléa, qui ſe voyoit encore à Tégée, du tems de Pauſanias; & cette Ville fut le ſiége & la capitale de ſon Empire. Ce Prince eut de Cléobule, ſa femme, trois fils, Lycurgue, Amphidamas, & Céphée, & une fille, qui eut nom Augé. Hécatée nous apprend qu'Hercule étant venu à Tégée, eut commerce avec Augé. Aléus, informé de l'accouchement de ſa fille, enferma la mere & l'enfant,

(*a*) Pauſ. pag. 459, 460. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 35, 377.

dans un coffre, qu'il abandonna aux flots de la mer. Ce coffre fut porté juſqu'à l'embouchure du Caïque, & recueilli par Teuthras, homme puiſſant dans le païs, qui, l'ayant ouvert, fut ſi charmé de la beauté d'Augé, qu'il l'épouſa. Après la mort d'Aléus, le Royaume vint à Lycurgue, par droit d'aîneſſe.

ALEXAMÈNE, *Alexamenus*, (*a*) l'un des chefs des Étoliens. Il vivoit au commencement du IIeſiécle avant la naiſſance de J. C. Il fut envoyé, l'an de Rome 560, à Lacédémone, contre Nabis, tyran de cette Ville. On lui donna mille fantaſſins & trente cavaliers, des plus braves de la jeuneſſe Étolienne. Le préteur Damocrite déclara à ces derniers, dans le conſeil ſecret de la nation, qu'ils ne devoient pas s'imaginer qu'on les envoyât pour faire la guerre contre les Achéens, ni pour telle autre entrepriſe qu'ils pourroient s'imaginer; qu'ils ſe tinſſent prêts à exécuter ſur le champ les ordres, que leur donneroit leur Commandant, quelqu'étonnans, quelque téméraires, & quelqu'audacieux qu'ils paruſſent; & qu'ils ſe miſſent bien dans l'eſprit, que c'étoit la ſeule raiſon pour laquelle on les avoit fait partir ſous ſa conduite. Après ces préliminaires, Alexamène vint trouver le Tyran, & le remplit d'abord des eſpérances les plus flatteuſes, dans un diſcours qu'il lui fit.

Quand le jour, qu'il avoit réſolu de faire ſon coup, fut arrivé, s'adreſſant aux cavaliers qu'il avoit amenés avec lui: » C'eſt » maintenant, leur dit-il, brave » jeuneſſe, qu'il vous faut exé» cuter le deſſein pour lequel on » vous a fait venir ici avec moi. » Préparez vos courages & vos » bras à ſeconder les coups, que » vous m'aurez vu porter le pre» mier. Que celui, qui héſitera » à m'imiter, ou qui s'oppoſera » à mes efforts, ſçache qu'il ne » verra jamais ſa maiſon, ſes » parens, ni ſes dieux Pénates. « A cette propoſition, tous furent ſaiſis d'horreur. Ils ſe ſouvenoient des ordres qu'on leur avoit donnés, en partant, ſans les expliquer. Le Tyran s'avançoit de la gauche vers la droite. Alors, Alexamène ordonna à ſes cavaliers de tenir leurs lances baiſſées, & de ne point détourner les yeux de deſſus lui. Puis, ramaſſant toutes les facultés de ſon ame, effrayée à l'approche du crime qu'il alloit commettre, il ſe tourna vers Nabis, qui venoit à lui, & ayant percé ſon cheval d'un coup de lance, il le renverſa lui-même par terre.

Ses cavaliers, auſſi-tôt, lui portérent tant de coups, que, malgré ſa cuiraſſe, qui en rendit pluſieurs inutiles, il fut enfin percé, & expira, avant que ceux qui étoient au centre de la bataille, puſſent venir à ſon ſecours. Alexamène courut au plus vîte,

(*a*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 34, 35, 36. | Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Let. Tom. XIII. pag. 158.

avec tous ſes Étoliens, pour s'emparer du palais de ce Prince. Il y paſſa un jour & une nuit, à fouiller par tout, pour trouver ſes tréſors; & les Étoliens ſe répandirent de toutes parts, pour piller une Ville, dont ils vouloient paſſer pour libérateurs. Les Lacédémoniens, outrés de ſe voir traités avec tant d'indignité & de mépris, reprirent courage, & ſe réünirent, dans le deſſein de ſe venger. Puis, ayant couru au palais, ils y égorgérent Alexamène, qui, avec un petit nombre de gens, s'étoit mis inutilement en défenſe.

ALEXANDRA, *Alexandra*, Ἀλεξάνδρα, (a) autrement SALOMÉ, épouſa en premières noces Ariſtobule, ſurnommé Philellen; c'eſt-à-dire, l'ami des Grecs. Ce Prince étant mort ſans laiſſer d'enfans, Alexandra ſe maria de nouveau, & ce fut à Alexandre Jannée, ſon beau-frere. Elle vécut vingt-ſept ans avec ce ſecond mari. Lorſqu'elle le vit près d'expirer, devant le château de Ragaba, qu'il aſſiégeoit, elle lui repréſenta le triſte état, où il la laiſſoit, elle & ſes enfans; parce que tous les Juifs lui avoient toujours été très-oppoſés. Alexandre lui répondit qu'elle célât premièrement ſa mort aux ſoldats, juſqu'après la priſe de Ragaba, ſe condement, que quand elle ſeroit arrivée à Jéruſalem, elle fît venir les principaux des Phariſiens, dont le pouvoir étoit très-grand parmi les Juifs, ſoit pour rendre odieux ceux qu'ils haïſſoient, ſoit pour leur concilier l'eſtime & l'amitié des peuples.

Alexandra ſuivit le conſeil de ſon mari; & lorſque les Phariſiens furent venus, elle leur déclara qu'elle ne vouloit rien faire, que de leur aveu & par leur avis. Gagnés par ces marques de déférence, ils commencérent à louer publiquement le Roi comme un Prince qui avoit gouverné dans la juſtice, & qui méritoit que tout le peuple s'intéreſſât à l'honorer, & à lui faire des funérailles magnifiques. Le peuple entra aiſément dans la penſée des Phariſiens, & jamais Roi ne fut enterré plus ſomptueuſement, que le roi Alexandre Jannée. Ce Prince, en mourant, avoit laiſſé deux fils, Hircan & Ariſtobule, & avoit donné à la reine Alexandra, la régence du Royaume. Ainſi, elle gouverna paiſiblement & heureuſement, parce qu'elle avoit toujours paru déſapprouver les choſes, que le Roi, ſon mari, avoit faites contre le peuple. Du reſte, elle n'avoit proprement que le nom de Reine, & les Phariſiens gouvernoient véritablement ſous ſon nom. Elle ne laiſſoit pas de faire certaines choſes importantes de ſon chef, & elle entretenoit un grand nombre de ſoldats à ſa ſolde; en ſorte qu'elle étoit redoutable à tous ſes voiſins, & qu'elle ſe faiſoit donner des ôtages de leur part.

Sous le gouvernement de cette Princeſſe, tout le païs étoit en

(a) Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 462. & ſeq.

paix. Nul ennemi du dehors ne troubloit la tranquillité du peuple. Les Pharisiens furent les seuls, qui y causérent du trouble, en demandant à la Reine, qu'elle vengeât la mort des huit cens hommes, que le roi Alexandre Jannée avoit crucifiés, & qu'elle leur livrât ceux qui l'avoient porté à cette action d'inhumanité. Ils firent d'abord égorger un nommé Diogène, & après celui-là un autre ; en sorte qu'il n'y avoit plus d'assurance pour la vie d'aucun des amis d'Alexandre. Enfin, un jour, les premiers de la cour, & ceux qui avoient servi dans les armées sous le feu Roi, vinrent au palais, ayant à leur tête Aristobule, & témoignant assez que ce qui se passoit, ne leur plaisoit nullement. Ils demandérent à la Reine, que si on ne vouloit point avoir de considération pour leurs anciens services, qu'au moins on leur permît de se retirer, & de mettre leur vie à couvert des vexations des Pharisiens. Aristobule, fils d'Alexandra, fit éclater, sur tous les autres, son mécontentement, & parla à sa mere, avec beaucoup de véhémence.

La Reine, ne sçachant quel autre parti prendre, distribua ces anciens officiers dans différentes fortereſſes du païs ; mais, elle n'en mit point dans les châteaux de Hircanion, d'Alexandrion, & de Maqueronte, où elle avoit dépoſé ce qu'elle avoit de plus précieux. Quelque-tems après, Alexandra envoya ſon fils Ariſtobule, du côté de Damas, avec des troupes, contre Ptolémée Mennéus, qui incommodoit fort cette Ville. Mais, Ariſtobule revint ſans avoir rien fait de mémorable. Après cela, Tigrane étant venu pour aſſiéger Ptolémaïde, Alexandra lui envoya des Ambaſſadeurs, avec de grands préſens, pour le prier de ne rien entreprendre contre ſes États. Tigrane promit d'avoir égard aux prieres de la Reine.

Enfin, Alexandra étant tombée dangereuſement malade, Ariſtobule crut devoir ſaiſir cette occaſion, pour exécuter le projet, qu'il méditoit depuis long-tems, & ſortit dès la nuit, accompagné d'un ſeul ſerviteur. Le lendemain, quand il fut jour, & que l'on ſçut qu'Ariſtobule étoit abſent, la Reine ſe douta qu'il étoit allé pour faire quelque entrepriſe, & elle fut confirmée dans ſon ſentiment, lorſqu'il vint courier ſur courier, pour lui dire que la plûpart des fortereſſes s'étoient rendues, les unes après les autres, à Ariſtobule. Ces nouvelles la jettérent dans une grande conſternation. On commença donc à ſe ſaiſir de la femme & des enfans d'Ariſtobule, qu'il avoit laiſſés à Jéruſalem, & on les garda dans la fortereſſe, qui étoit jointe au Temple. Cependant, Ariſtobule ſe rendit maître, en très-peu de tems, de vingt-deux fortereſſes ; & il ſe vit bientôt à la tête d'un grand nombre de troupes, qui s'étoient volontairement rangées auprès de lui. Hircan, ſon frere, & les premiers de la nation, vinrent trouver la Reine, pour la prier de mettre quelque ordre aux affaires,

Mais, la défaillance où elle ſe trouvoit, ne lui permettoit plus de penſer à la guerre. Elle mourut peu de tems après, à l'âge de ſoixante-treize ans, après une régence de neuf ans, l'an 65 avant J. C.

(a) Il y a eu pluſieurs autres Princeſſes du nom d'Alexandra. 1.° Une fille d'Ariſtobule. Philippion, fils de Ptolémée Mennéus, épris d'amour pour elle, voulut l'épouſer. Son pere, lui-même, ne pouvant réſiſter aux attraits d'Alexandra, tua ſon fils, & prit ſa belle-fille pour femme. (b) 2.° Une autre, fille d'Hircan, grand ſacrificateur, laquelle épouſa Alexandre, fils du roi Ariſtobule, & petit-fils d'Alexandre Jannée. Cette Princeſſe en eut un fils & une fille, tous deux d'une excellente beauté, Mariamne, femme du Grand Hérode, & Ariſtobule, qui fut décoré de la ſouveraine ſacrificature. Hérode ayant fait mourir Hircan, mit en ſa place un prêtre de Babylone, nommé Ananel. Alexandra en fut ſi outrée, qu'elle écrivit à Cléopâtre, femme, ou plutôt maîtreſſe de Marc-Antoine, pour la prier de demander à ce fameux Romain, le Pontificat pour ſon fils Ariſtobule; ce qui fut accordé. Mais, Hérode, pour punir Alexandra, de s'être adreſſée à Antoine, lui commanda de demeurer dans le palais, & de ne ſe mêler d'aucune affaire. Elle étoit obſervée de ſi près, qu'elle ne pouvoit, ni rien faire, ni rien dire, qui ne lui fût auſſi-tôt rapporté.

Alexandra, indignée de ſe voir ainſi réduite à une eſpèce de captivité, écrivit à Cléopâtre, pour s'en plaindre. Cléopâtre lui fit dire qu'elle tâchât de ſe retirer en Égypte, avec ſon fils Ariſtobule; & qu'elle les y recevroit très-volontiers. Alexandra fit donc préparer deux bières, ou deux cercueils, un pour elle, & l'autre pour ſon fils. Elle donna ordre à ſes gens de porter ces deux cercueils dans un vaiſſeau, qui les attendoit en mer. Mais, un eſclave d'Alexandra découvrit cette intrigue à Hérode. Et Hérode la fit arrêter, avec ſon fils, dans le moment qu'on les portoit dans ces deux cercueils. Il ne lui fit toutefois ſouffrir aucun mauvais traitement, craignant que Cléopâtre n'en témoignât du reſſentiment, & ne lui rendît quelque mauvais office auprès de Marc-Antoine. Mais, pour Ariſtobule, il le fit noyer dans un bain, à Jéricho. Alexandra feignit de croire que ſa mort étoit l'effet du hazard, attendant que l'occaſion ſe préſentât d'en tirer vengeance.

Elle écrivit à Cléopâtre, ce qui s'étoit paſſé, & le danger où elle étoit tous les jours de perdre la vie. Cléopâtre en fut touchée, & elle ne ceſſa de ſolliciter Antoine, à venger la mort de ce jeune Prince, qu'elle ne l'eût engagé à mander Hérode, pour venir devant lui ſe juſtifier du crime dont

(a) Joſeph de Antiq. Judaïc. pag. 480.

(b) Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 512. & ſeq.

on l'accuſoit. Hérode y alla ; mais il ſçut tellement gagner Antoine par ſes préſens, qu'il n'écouta plus Cléopâtre, & qu'il déclara qu'Hérode, étant Roi des Juifs, n'avoit à rendre compte à perſonne de ſes actions. De retour à Jéruſalem, il fit mourir Mariamne. Et Alexandra, ſa mere, craignant un pareil ſort, feignit d'approuver ſa mort. Lorſqu'on la conduiſoit au ſupplice, Alexandra la chargea d'injures, & voulut même ſe jetter à ſes cheveux. Tous les aſſiſtans regardérent cela comme une lâcheté, & une foibleſſe dignes de mépris. Cependant, la douleur qu'Hérode conçut de la mort de Mariamne, le fit tomber dans une maladie, dont il faillit de mourir. Alexandra, le croyant à l'extrêmité, ſollicita les Gouverneurs des deux fortereſſes, qui étoient dans Jéruſalem, à les lui remettre, ainſi qu'aux enfans qu'Hérode avoit eus de Mariamne, de peur que ſi le Roi venoit à mourir, d'autres ne s'en ſaiſiſſent. Les Gouverneurs, qui n'aimoient pas Alexandra, donnérent auſſi-tôt avis à Hérode de ce qui s'étoit paſſé ; & ce Prince récrivit ſur le champ qu'on la fît mourir ; ce qui fut exécuté l'an 24 avant J. C.

(*a*) 3.° Une autre, fille de Phazaël & de Salampſone. Elle avoit trois freres, Antipater, Hérode, Alexandre, & une ſœur, appellée Cypron, qui fut mariée à Agrippa, fils d'Ariſtobule. Pour elle, on lui fit épouſer Timias, de l'iſle de Cypre ; homme d'une naiſſance illuſtre. Elle mourut ſans enfans.

(*b*) 4.° Une Dame Romaine, fille d'Avidius Caſſius, qui ſe ſouleva contre Marc-Aurèle. Après la mort de ce rebelle, Alexandra, avec ſon mari, eut la liberté d'aller par tout, où elle voudroit. De tous ſes freres & ſœurs, il n'y eut qu'Héliodore, qui fut arrêté. L'Empereur ayant excepté de la confiſcation, qu'on avoit faite des biens d'Avidius Caſſius, les bijoux en or, en argent, & en pierreries, en donna une partie à Alexandra.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, nom commun à pluſieurs Princes, qui ont regné en différens païs, & à pluſieurs autres perſonnages célebres. Au reſte, ce mot *Alexandre*, ſelon D. Calmet, peut ſignifier : *Qui aide les hommes, ou qui les protege, contre la violence des autres hommes.*

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος. (*c*) Cet Alexandre, eſt plus connu ſous le nom de Pâris. *Voyez* Pâris. On dit que Euryſthée avoit un fils, qui prit le nom d'Alexandre.

## *ROIS DE MAÇÉDOINE, du nom d'ALEXANDRE.*

ALEXANDRE I. *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*d*) fils d'Amyntas I, roi de Macédoine, ſuccéda

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 627, 628.
(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. T. IV. p. 434.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 16.
(*d*) Juſt. L. VII. c. 2, 3, 4. Rollin Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 142, 143, 222, 223. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 238.

à ſon pere, vers l'an 506 avant J. C. C'étoit un Prince, que la nature prit ſoin d'orner de tant de beaux talens, qu'il diſputa le prix de tous les divers combats des jeux Olympiques, & en remporta même pluſieurs. Lorſqu'il ſe préſenta la première fois, ſes concurrens, ſans aucun reſpect pour ſa qualité, s'oppoſérent d'abord à ſa réception, le regardant comme Macédonien, & par conſéquent comme barbare, & comme étranger à leur égard; en ſorte qu'il ne put ſe faire agréer de ceux qui préſidoient à ces jeux, qu'après avoir prouvé en bonne forme, qu'il étoit Argien d'origine, & non Macédonien.

Pluſieurs Seigneurs de Perſe, étant venus en ambaſſade vers Amyntas, quelques années avant ſa mort, le Roi leur fit tout l'honneur poſſible. Dans un repas qu'il leur donna, ils démandérent, vers la fin qu'on fît venir les Dames; ce qui étoit contre l'uſage du païs. Cependant, le Roi n'oſa le leur refuſer. Échauffés par le vin, & ſe croyant tout permis, comme dans leur païs, ils gardérent peu de meſures à l'égard de ces Princeſſes. Alexandre n'avoit pû voir, ſans une extrême indignation, la manière dont on avoit traité ſa mere & ſes ſœurs. Il les fit ſortir de la ſale, ſous quelque prétexte, comme pour y revenir bientôt après, & eut auſſi la précaution de faire retirer le Roi, ſon pere. Dans l'intervalle, il fit habiller, en femmes, de jeunes gens, qu'il arma de poignards ſous leurs habits. Quand les prétendues Dames furent rentrées, & que les Députés ſe mirent en état de les traiter, comme ils avoient déjà fait auparavant, alors, les poignards furent tirés, & l'on fit main-baſſe ſur les Seigneurs Perſans, & ſur toute leur ſuite, ſans qu'un ſeul de leurs gens fût épargné. On n'ignora pas cette exécution à Suſe, & l'on y nomma des Commiſſaires, pour en informer. Mais, Alexandre, à force de préſens, étouffa l'affaire, & elle n'eut point de ſuites.

Alexandre I, l'an 479 avant l'Ére Chrétienne, fut envoyé, de la part de Mardonius, gendre de Darius, roi de Perſe, avec pluſieurs Seigneurs Perſans, à Athènes. Il en exhorta les habitans, en ſon nom & comme leur ancien ami, à profiter d'une occaſion ſi favorable de rétablir leurs affaires, leur marquant qu'ils étoient hors d'état de tenir tête à une puiſſance auſſi formidable, que celle des Perſes, & qui étoit infiniment ſupérieure à celle des Grecs. Les Lacédémoniens, ſur le premier bruit de cette ambaſſade, avoient auſſi, de leur côté, envoyé des Députés à Athènes, pour en détourner l'effet. Ils aſſiſtoient à l'audience. Après qu'Alexandre ſe fut tu, ils prirent la parole, en s'adreſſant aux Athéniens, & les exhortérent fortement à ne pas abandonner l'intérêt commun de la Gréce. Ils finirent par ce qui regardoit Alexandre, dont ils dirent que le diſcours avoit été tel qu'on devoit l'attendre d'un tyran, qui parloit en faveur d'un

tyran ; mais qu'il ſembloit avoir oublié que le peuple auquel il s'adreſſoit, s'étoit montré, en toute occaſion, le plus zèlé défenſeur de la liberté commune. Ce diſcours & les diſpoſitions peu favorables des Athéniens, rendirent la députation d'Alexandre inutile.

Ce Prince dut aux ſoins de Bubarès, général des Perſes, & ſon beau-frere, non ſeulement la paix dont il jouït pendant tout le regne de Darius, mais encore l'amitié de Xerxès, qui lui donna tout le païs, qui s'étendoit depuis le mont Olympe, juſqu'au mont Hémus, après que, comme un torrent impétueux, il eut inondé toute la Gréce. La libéralité du Roi de Perſe ne fit pourtant pas ſeule tout l'agrandiſſement du royaume d'Alexandre. Il en pouſſa lui-même les bornes encore plus loin, par ſa valeur. Il mourut 464 ans avant J. C. Son ſceptre, après avoir paſſé par les mains de quelques autres Rois, arriva enfin en celles d'Amyntas, fils de Ménélas, ſon frere.

ALEXANDRE II. *Alexander*, Ἀλεξάνδρος, (a) fils d'Amyntas II, monta ſur le trône de Macédoine, l'an 369 avant J. C. Il avoit deux freres, Perdiccas & Philippe. Ce Prince ne ſe vit pas plutôt couronné, qu'impatient de faire la paix, il l'acheta des Illyriens, & leur donna en ôtage ſon frere Philippe, qu'il envoya enſuite, en cette même qualité, chez les Thébains, avec leſquels il s'étoit auſſi reconcilié. Ce fut là le premier effet de la fortune de Philippe, qui, pendant le cours de trois années, que ſon engagement le retint à Thébes, eut le tems d'y cultiver les ſemences de vertu, que la nature avoit miſes dans ſon ame, & de faire, dès ſes plus jeunes ans, l'apprentiſſage de tous les arts, néceſſaires à un grand Homme, dans une Ville pleine alors de la ſévere diſcipline des Anciens, & dans la maiſon même d'Épaminondas, grand Philoſophe & grand Capitaine.

Peu de tems après, quelques Citoyens des plus conſidérables de Lariſſe, ville de Theſſalie en Gréce, & qu'on appelloit Aleuades, cherchérent, enſemble, le moyen de détruire le tyran Alexandre de Phérès. Dans ce deſſein, ils paſſérent en Macédoine, & perſuadérent à Alexandre de renverſer le Tyran. Pendant qu'ils travailloient à cette entrepriſe, Alexandre de Phérès, qui en fut inſtruit, raſſembla ſes meilleures troupes, dans le deſſein de porter la guerre en Macédoine. Le Roi, qui avoit auprès de lui lés Députés ſecrets de Lariſſe, prévint l'arrivée de l'ennemi, & ſe trouva le premier lui-même aux portes de cette capitale. Elles lui furent bientôt ouvertes, par les Citoyens mêmes ; & il ſe vit maître de la Ville, mais non encore de la Citadelle. Il l'aſſiégea peu de tems après, & l'emporta

(a) Diod. Sicul. pag. 488, 489, 510. Juſt. Lib. VII. cap. 4, 5. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 375.

Alexandre paſſa enſuite à Cranon, ville qu'il prit auſſi, en proteſtant toujours aux Theſſaliens qu'il leur rendroit toutes ces conquêtes. Cependant, peu ſoigneux de ſa parole & de ſon honneur, il mit de fortes garniſons dans ces deux places, & les garda pour lui-même.

Tels ſont les principaux événemens du regne d'Alexandre II, qui fut de courte durée, puiſque un an après qu'il eut été élevé à la dignité Royale, il fut tué, en trahiſon, par Ptolémée Aloritès, qui, ſelon les uns, étoit ſon beau-frere, & ſelon d'autres, un fils bâtard d'Amyntas II. Ce Fratricide occupa enſuite, pendant trois ans, le trône de Macédoine.

ALEXANDRE III. *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*a*) ſurnommé le Grand, fils de Philippe, roi de Macédoine, & d'Olympias, fille de Néoptolème, fils d'Alcétas, roi des Moloſſes, naquit à Pella, capitale du Royaume de ſon pere, la première année de la 106e Olympiade, 356 ans avant J. C. C'étoit une choſe généralement reçue pour conſtante, qu'Alexandre, du côté de ſon pere, deſcendoit d'Hercule par Caranus, & que du côté de ſa mere, il deſcendoit d'Achille, par Néoptolème. On dit que Philippe, encore très-jeune, étant à Samothrace, fut initié aux myſtéres de cette Iſle, avec Olympias, qui étoit encore enfant; que ce fut là qu'il devint amoureux de cette Princeſſe, qui étoit orpheline de pere & de mere; & qu'il l'obtint, enfin, en mariage de ſon frere Arymbas. La nuit qui précéda celle, où les mariés devoient être enfermés enſemble dans leur chambre nuptiale, Olympias ſongea qu'elle entendoit un furieux tonnere; que la foudre tomba ſur ſon ventre; que de ce coup il s'alluma un grand feu; & que ce feu s'étant partagé en pluſieurs brandons, qui ſe répandirent de côté & d'autre, ſe diſſipa & s'évanouit. Et Philippe, quelque tems après ſon mariage, ſongea qu'il cachetoit d'un anneau le ventre de la Reine, & que la gravure de cet anneau étoit un lion.

Tous les Devins tenoient ce ſonge pour fort ſuſpect, & diſoient qu'il avertiſſoit Philippe de prendre garde de fort près à ſa femme, & de veiller à ſa conduite. Il n'y eut qu'Ariſtandre de Telmèſe, qui dit que ce ſonge marquoit ſeulement que la Reine étoit groſſe, & qu'elle accoucheroit d'un fils, qui ſeroit très-courageux, & qui tiendroit de la nature du lion. On dit auſſi qu'on avoit vu quelquefois, dans le lit d'Olympias, un grand ſerpent étendu auprès d'elle.

(*a*) Plut. Tom. I. p. 664, 665. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 555, 562, 566, 567. *& ſeq.* Pauſ. pag. 17, 243. *& alib. paſſ.* Juſt. L. XI. c. 1, 2. *& ſeq.* L. XII. c. 1, 2, 3. *& ſeq.* Q. Curt. Hiſt. Alex. Magn. Suid. T. I. p. 157. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 466, 467, 548. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 415, 416. *& ſuiv.* Tom. VIII. page 127. Tom. IX. p. 365, 366, 417. Tom. XII. pag. 341, 347. Tom. XVI. pag. 241, 242. *& ſuiv.* Tom. XIX. pag. 544.

On conte encore la choſe d'une autre manière. On aſſure que toutes les femmes de ces quartiers-là étoient, de tems immémorial, ſujettes à être ſaiſies de l'eſprit d'Orphée, & de la fureur divine, qui s'emparoit des Bacchantes aux Orgies de Bacchus ; que delà, on les appelloit Clodones & Mimallones ; c'eſt-à-dire, furieuſes ; qu'elles couroient avec de grands cris ; & qu'elles faiſoient pluſieurs choſes, ſemblables à celles, que faiſoient les femmes Hédoniennes & Thraciennes, qui habitoient autour du mont Hémus. Or, Olympias étoit plus adonnée, que toutes les autres, à ces ſortes de ſuperſtitions ; &, ſe mettant ſouvent à la tête de ces furieuſes & de ces enthouſiaſtes, elle les promenoit d'une manière plus étrange & plus effroyable ; car, elle traînoit après elle, dans les chœurs de ces Bacchantes, de grands ſerpens privés, qui, ſe gliſſant ſouvent hors des corbeilles, & des vans myſtiques, où on les portoit, & s'entortillant autour des thyrſes de ces femmes, & de leurs couronnes, épouvantoient les aſſiſtans.

Cependant, Philippe, après ſon ſonge, ayant envoyé à Delphes, Chéron de Mégalopolis, on prétend qu'il lui rapporta un Oracle de la part du dieu, qui lui ordonnoit d'offrir des ſacrifices à Jupiter Ammon, & d'honorer particulièrement ce dieu. On ajoûte qu'il perdit un œil, & juſtement celui qu'il avoit mis au trou de la porte, & dont il avoit vu ce dieu couché avec ſa femme, ſous la forme d'un ſerpent.

Olympias, au rapport d'Ératoſthène, lorſqu'elle envoya ſon fils Alexandre à l'armée, lui découvrit à lui ſeul le ſecret de ſa naiſſance, & l'exhorta ſur cela, à n'avoir que des penſées dignes du fils d'un ſi grand dieu. D'autres aſſurent qu'elle rejettoit ces contes comme une impiété, & qu'elle diſoit d'ordinaire : *Alexandre ne ceſſera-t-il donc jamais de me mettre mal avec Junon.*

Alexandre vint au monde le ſixième jour du mois d'Août, que les Macédoniens appelloient *Loüs;* & ce même jour-là, le temple de Diane d'Éphèſe fut brûlé, & réduit en cendres. Sur quoi Hégéſias de Magnéſie fit une réflexion ſi froide, ſelon Plutarque, qu'elle auroit ſuffi, pour éteindre cet embraſement ; car, il dit qu'il ne falloit pas s'étonner que ce temple eût été brûlé, parce que ce jour-là, Diane étoit occupée aux couches d'Olympias, pour faciliter la naiſſance d'Alexandre.

Tous les Mages, qui ſe trouvérent alors à Éphèſe, frappés de cet incendie, & le prenant pour un ſigne d'un plus grand malheur, couroient par toutes les rues, en ſe frappant le viſage, & en criant que ce jour-là avoit enfanté à l'Aſie, le plus grand de tous les fléaux, & le malheur le plus épouvantable. Et, le même jour, il arriva trois couriers à Philippe, qui venoit de prendre la ville de Potidée. Le premier lui apportoit la nouvelle, que les Illyriens avoient été défaits, dans une grande bataille, par ſon lieutenant

Parménion ; le ſecond, qu'il avoit remporté le prix de la courſe des chevaux de ſelle, aux jeux Olympiques ; & le troiſième, que la Reine étoit accouchée d'un fils.

Toutes ces grandes nouvelles, arrivées en même-tems, lui cauſérent une extrême joie, comme on peut penſer ; mais, les Devins augmentérent infiniment cette joie, & lui firent concevoir de grandes eſpérances, en lui déclarant qu'un enfant, né dans le tems de ces trois victoires, ſeroit invincible.

Un jour, des Ambaſſadeurs du roi de Perſe, étant arrivés à la cour, pendant l'abſence de Philippe, Alexandre les reçut, & les traita avec tant de bonté & de politeſſe, & leur fit ſi bonne chere, qu'ils en furent charmés. Mais, ce qui les ſurprit plus que toutes choſes, c'eſt qu'il ne leur fit aucune queſtion, ni puérile, ni petite ; car, en s'entretenant avec eux, il leur demandoit les diſtances des lieux, quel chemin il falloit tenir pour monter en Aſie. Et, les interrogeant ſur le Roi même, il leur demandoit quel il étoit envers ſes ennemis, & en quoi conſiſtoient principalement la force & la puiſſance des Perſes ; de ſorte que ces Ambaſſadeurs ne pouvoient ſe laſſer de l'admirer, & qu'ils étoient convaincus que toute la grande habileté de Philippe n'étoit rien, au prix de la vivacité, de la vaſte étendue d'eſprit de ſon fils, & de ſes grandes vues. Auſſi, toutes les fois qu'on lui apportoit la nouvelle, que Philippe avoit pris quelque ville, ou gagné quelque grande bataille, il n'en paroiſſoit pas fort joyeux, & diſoit aux jeunes enfans, qui étoient élevés avec lui : *Mes amis, mon pere prendra tout, & ne me laiſſera rien de beau, d'éclatant, & de mémorable, que je puiſſe faire avec vous.* Car, comme il ne recherchoit, ni la volupté, ni les richeſſes, mais la vertu & la gloire, il eſtimoit que plus l'Empire, que ſon pere lui laiſſeroit, ſeroit grand, moins il auroit d'occaſions d'exercer ſon courage, & de l'étendre lui-même par ſes exploits. Et, dans la penſée que ſon pere acheveroit de conſommer tout ce qu'il y avoit de plus grand, il ſouhaitoit, non de vivre dans les richeſſes, dans le luxe, & dans les plaiſirs, mais de recueillir un Empire, où il y auroit des guerres à faire, des batailles à donner, & beaucoup de gloire à acquérir.

Il y avoit, auprès de lui, pluſieurs Gouverneurs & Précepteurs, qui étoient chargés du ſoin de ſon éducation. Tous ces gens là avoient au-deſſus d'eux Léonidas, qui étoit parent de la Reine, & d'une grande auſtérité de mœurs.

Un certain Philonicus de Theſſalie, ayant amené à Philippe, un cheval, nommé Bucéphale, qu'il vouloit lui vendre treize talens, le Roi, avec ſes Courtiſans & ſes Écuyers, deſcendit dans la plaine, pour le faire eſſayer. Ce cheval parut très-difficile ; & les Écuyers aſſurérent qu'on ne pouvoit

voit eſpérer de s'en ſervir, parce qu'il ne vouloit pas ſouffrir qu'on le montât, qu'il ne pouvoit ſupporter la voix de perſonne, & qu'il ſe cabroit, dès qu'on l'approchoit. Philippe, fâché qu'on lui préſentât un cheval ſi farouche & ſi indomptable, commanda qu'on le remenât. Alexandre, qui étoit préſent, entendant cet ordre, dit : » Quel cheval ils » perdent-là, parce qu'ils ne » ſçauroient s'en ſervir, faute de » hardieſſe & d'expérience ! « Philippe, qui l'entendit, ne dit rien d'abord ; mais, comme Alexandre répéta pluſieurs fois la même choſe, & qu'il parut véritablement affligé qu'on renvoyât ce cheval, il lui dit : » Jeune » homme, tu reprends tes an» ciens, comme ſi tu en ſçavois » plus qu'eux, & que tu puſſes » mieux qu'eux, te ſervir de ce » cheval. Oui, ſans doute, Sei» gneur, je m'en ſervirois mieux » qu'eux, répondit le Prince. » Mais, ſi tu ne t'en ſers pas » mieux, répartit Philippe, que » payeras-tu pour la peine de » ta folle témérité ? Je payerai » le prix du cheval, répondit » Alexandre. «

Cette réponſe vive fit rire toute l'aſſemblée ; & le Roi & le Prince étant convenus que celui qui perdroit, payeroit treize talens, ce qui étoit le prix du cheval, Alexandre s'approcha de ce cheval, prit les rênes, & lui tourna la tête au ſoleil. Il avoit remarqué, ſans doute, que ce qui l'effrayoit & l'effarouchoit, c'étoit ſon ombre, qu'il voyoit tomber devant lui, & ſe remuer à meſure qu'il s'agitoit. Pendant qu'il le vit encore plein de colère, ronfler & ſouffler de toute ſa force, il le careſſa tout doucement de la voix & de la main. Enſuite, prenant adroitement ſon tems, il laiſſa tomber ſon manteau à terre, & s'élançant légerement, il ſauta deſſus, & lui tint d'abord la bride haute, ſans le frapper ni le tourmenter. Quand il vit que ſa férocité étoit domptée, qu'il n'étoit plus ſi furieux, ni ſi menaçant, & qu'il ne demandoit qu'à courir, il lui baiſſa la main, & le pouſſa à toute bride, en lui parlant d'une voix plus rude, & en lui appuyant les talons.

D'abord, Philippe & toute ſa cour étoient dans des tranſes mortelles, & gardoient un profond ſilence. Mais, quand le Prince, après avoir fourni ſa carrière, revint la tête haute, tout fier, & plein de joie d'avoir réduit ce cheval, qui avoit paru ſi indomptable, tous les courtiſans ſe mirent à lui applaudir & à le féliciter ; & l'on aſſure que Philippe verſa des larmes de joie ; & que l'embraſſant, après qu'il fut deſcendu de cheval, & lui baiſant la tête, il lui dit : *Mon fils, cherche un autre Royaume, qui ſoit plus digne de toi ; car, la Macédoine eſt trop petite.* Ayant remarqué qu'il étoit d'un naturel inflexible, qui ne cédoit jamais à la force ; mais qu'on le ramenoit aiſément au devoir par la raiſon, il tâcha lui-même, en toutes choſes, de le perſuader, plutôt que de le contraindre.

Comme il ne ſe fioit pas trop du ſoin de ſes études & de ſon éducation, à tous les maîtres qu'il avoit mis auprès de lui, pour lui enſeigner la Muſique & les Belles Lettres, croyant que cette inſtruction étoit au-deſſus de leurs forces & de leur portée, & qu'elle demandoit, pour ſe ſervir des termes de Sophocle, pluſieurs mords & pluſieurs timons, il fit venir Ariſtote, le plus célebre & le plus ſçavant de tous les Philoſophes. Alexandre voulut apprendre de ce nouveau maître, non ſeulement la morale & la politique, mais auſſi les autres ſciences les plus ſecrétes, qu'on appelloit Acroamatiques & Époptiques, & qu'il ne communiquoit point au commun des hommes. Étant déjà paſſé en Aſie, & ayant appris qu'il avoit publié des Écrits, où il traitoit de ces ſciences, il lui écrivit une lettre très-forte, où il le blâmoit ouvertement, pour l'intérêt de la Philoſophie. Ariſtote, pour conſoler ſon ambition, & pour ſe juſtifier en même-tems, lui fit réponſe qu'il avoit publié ces traités, ſans les publier.

Dans les commencemens, Alexandre n'admiroit qu'Ariſtote; & comme il le diſoit lui-même, il n'avoit pas moins d'amour pour lui, que pour ſon propre pere, parce qu'il n'avoit reçu de l'un que la vie, & qu'il avoit reçu de l'autre la bonne vie. Dans la ſuite, cet amour ſe réfroidit; & il l'eut pour ſuſpect, non pas juſqu'à lui faire aucun mal; mais, ſes careſſes n'étant plus ſi fréquentes, ni ſi accompagnées de ces marques exceſſives d'affection, faiſoient aſſez voir l'éloignement qu'il avoit pour lui. Ce réfroidiſſement ne bannit point de ſon ame l'amour de la Philoſophie, qu'il avoit, pour ainſi dire, ſucée avec le lait, & dans le ſein de laquelle il avoit été élevé. Au contraire, cette paſſion ſe fortifia toujours en lui, comme le témoignent les honneurs qu'il fit à Anaxarque, les cinquante talens qu'il envoya à Xénocrate, & le grand cas qu'il fit toujours de Dandamis & de Calanus.

Pendant que Philippe faiſoit la guerre aux Byzantins, Alexandre, qui n'avoit alors que ſeize ans, laiſſé ſeul régent du royaume, & maître du ſceau royal, ſubjugua les Médares, qui s'étoient révoltés; & ayant pris leur ville d'aſſaut, il en chaſſa ces Barbares, y établit des peuples, mêlés de pluſieurs nations, & nomma la ville Alexandropolis. Il ſe trouva à la bataille de Chéronée, que ſon pere donna contre les Grecs; & on dit qu'il enfonça le premier le bataillon des Thébains, appellé Sacré.

Tant de grandes choſes donnoient à Philippe une extrême tendreſſe pour ſon fils, juſques là, qu'il étoit ravi d'entendre les Macédoniens appeller Alexandre le Roi, & l'appeller lui ſimplement le Général. Mais, les troubles, que ſes nouvelles noces & ſes amours cauſérent dans ſa maiſon, la jalouſie des femmes entraînant & partageant tout le Royaume, excitérent, entr'eux,

de grandes plaintes, & de grandes diviſions, que la mauvaiſe humeur d'Olympias, qui étoit naturellement jalouſe, colère & vindicative, fomenta encore, & rendit beaucoup plus grandes, en irritant Alexandre contre ſon père.

Attale donna à ce jeune Prince une grande occaſion de faire éclater ſon reſſentiment aux noces de Cléopâtre, que Philippe épouſa toute jeune, étant devenu, malgré ſon âge, éperdument amoureux de cette Princeſſe; car, Attale, qui étoit l'oncle de la mariée, s'étant enivré dans le feſtin, exhorta les Macédoniens à demander aux dieux, que Philippe pût avoir de Cléopâtre un légitime héritier de ſon royaume. Alexandre, piqué de cet outrage, lui dit : *Eh quoi, ſcélérat, me prends-tu donc pour bâtard?* il lui jetta, en même-tems, à la tête, la coupe qu'il avoit à la main. Auſſi-tôt, Philippe, qui étoit à une autre table, ſe leve furieux, & va contre lui l'épée au poing; mais, par bonheur pour l'un & pour l'autre, la colère dont il étoit tranſporté, & les fumées du vin, le firent tomber. Alexandre l'inſultant & le brocardant ſur ſa chûte : » Macédoniens, dit-il, voilà cet homme, qui ſe préparoit à paſſer » d'Europe en Aſie; il n'a pu » paſſer d'une table à l'autre, » ſans ſe laiſſer cheoir. « Après cette inſulte, faite dans la débauche & dans la chaleur du vin, il prit ſa mere Olympias, à qui on faiſoit un ſi grand affront, & l'ayant menée en Épire, il alla paſſer quelque tems chez les Illyriens.

Il n'y avoit pas bien long-tems qu'il avoit été rappellé à la cour de Macédoine, lorſque Pauſanias ayant reçu le plus grand de tous les outrages, par le commandement d'Attale & de Cléopâtre, & n'en ayant pu obtenir juſtice, aſſaſſina Philippe, qui avoit refuſé de le venger. Olympias fut d'abord accuſée d'avoir eu la plus grande part à ce meurtre, en incitant & pouſſant ce jeune homme, que la colère & un violent deſir de vengeance n'animoient que trop. Alexandre même ne fut pas entièrement exempt de ſoupçon. Car, on dit que Pauſanias l'ayant rencontré, un moment après qu'il eut reçu cet affront, & lui en faiſant des plaintes très-amères, Alexandre lui cita ce paſſage de la Médée d'Euripide : *L'époux, l'épouſe, & celui qui l'a donnée, doivent être les victimes de ton reſſentiment.* Cependant, il fit rechercher & punir très-ſévérement les complices de la conjuration, & fut très-fâché contre ſa mere Olympias, de ce que, pendant qu'il étoit abſent, elle s'étoit cruellement vengée de Cléopâtre.

Alexandre n'avoit que vingt ans, quand il parvint à l'Empire; & il trouva d'abord ſon royaume déchiré par des envies, des haines, des querelles, & environné de dangers de tous côtés. Car, les nations Barbares, même les plus voiſines de la Macédoine, ne pouvoient ſupporter ce joug.

étranger, & ſoupiroient après leurs Rois naturels. Les Macédoniens conſeilloient donc à Alexandre d'abandonner la Gréce, & de ne pas s'opiniâtrer à la retenir par la force, de faire revenir par la douceur les Barbares, qui avoient pris les armes, & de flatter, pour ainſi dire, ces commencemens de révoltes & de nouveautés. Mais, il n'écouta point ces conſeils timides. Il prit, au contraire, le parti de tirer la ſûreté & le ſalut de ſes affaires, de l'audace & de la magnanimité, perſuadé que, s'il molliſſoit en la moindre choſe, & qu'il rabaiſſât tant ſoit peu cette hauteur de courage, tout le monde viendroit lui mettre le pied ſur la gorge. Il appaiſa donc très-promptement les mouvemens & les guerres des Barbares, en menant en toute diligence ſon armée juſques ſur les bords du Danube, où il défit, dans un grand combat, Syrmus, roi des Triballes.

Quelque-tems après, ayant appris que les Thébains s'étoient révoltés, & que les Athéniens étoient entrés dans cette ligue, il voulut leur faire voir qu'il étoit homme. Il paſſa donc d'abord le détroit des Thermopyles, & dit à ceux qui l'accompagnoient: » L'o-
» rateur Démoſthène, dans ſes
» Oraiſons, m'a appellé enfant,
» pendant que j'ai été en Illyrie
» & dans le païs des Triballes.
» Il m'a appellé jeune homme,
» quand j'ai été en Theſſalie. Il
» faut donc lui montrer, au pied
» des murailles d'Athènes, que
» je ſuis homme fait. «

Quand il fut devant les murs de Thébes, il voulut donner le tems aux Thébains de ſe repentir. Il demanda ſeulement qu'on lui livrât Phœnix & Prothutes, les deux principaux auteurs de la révolte. Cela lui ayant été refuſé, il prit & ruina la Ville. Il conſerva la liberté aux Prêtres, à tous ceux qui avoient droit d'hoſpitalité avec les Macédoniens, aux deſcendans de Pindare, & à ceux qui s'étoient oppoſés à la rebellion. Il vendit tous les autres, dont le nombre monta environ à trente mille, & il y en avoit eu plus de ſix mille de tués.

Il pardonna enſuite aux Athéniens, quoiqu'ils paruſſent fort touchés du malheur de Thébes. On dit même que, long-tems après cette expédition, le malheur des Thébains lui cauſa de cuiſans repentirs, & que cela le rendit plus doux & plus humain envers beaucoup d'autres.

Les Grecs, s'étant rendus dans l'iſthme de Corinthe pour y tenir leur aſſemblée, ordonnérent, par un décret, qu'on ſuivroit Alexandre à la guerre contre les Perſes; & ce Prince fut élu général des Grecs pour cette expédition. En même-tems, pluſieurs officiers & gouverneurs de Villes, & pluſieurs Philoſophes allérent le viſiter, pour le féliciter & pour ſe réjouir avec lui de cette élection. Il ſe flattoit que Diogène de Sinope y viendroit comme les autres; car, il étoit alors à Corinthe. Mais, voyant qu'il faiſoit peu de cas de lui, & qu'il paſſoit tranquillement ſon loiſir dans le fau-

bourg, appellé Cranium, il alla lui-même pour le voir.

Ayant de partir pour l'Aſie, il voulut conſulter Apollon ſur cette guerre. Il vint donc à Delphes; mais il ſe rencontra, par hazard, que c'étoit pendant les jours qu'on appelloit malheureux, dans leſquels il n'étoit pas permis de conſulter l'Oracle. D'abord, il envoya vers la Prophéteſſe, pour la prier de venir; mais comme elle refuſoit, & qu'elle oppoſoit la loi, qui lui défendoit de faire ſes fonctions, il monta lui-même à ſa chambre & la mena par force dans le temple. Alors, comme vaincue par cette violence, à laquelle elle ne pouvoit réſiſter, elle s'écria: *Tu es invincible, mon fils.* Alexandre, ayant entendu ce mot, dit qu'il ne demandoit plus d'autre Oracle, & qu'il avoit celui qu'il deſiroit.

Quand il fut ſur le point de partir, il eut pluſieurs autres ſignes, que les dieux lui envoyérent, entr'autres dans la ville de Libéthres, la ſtatue d'Orphée, qui étoit d'un bois de Cyprès, fut vue, durant quelques jours, toute dégoûtante de ſueur. Tout le monde étoit allarmé de ce préſage; mais le devin Ariſtandre déclara qu'on devoit bien eſpérer. » Car, dit-il, cette ſueur du » poëte Orphée préſage qu'A» lexandre fera des actions ſi di» gnes d'être célébrées & chan» tées dans tout le monde, qu'el» les donneront beaucoup de » peine, & cauſeront une grande » ſueur aux Poëtes & aux Muſi» ciens, qui les chanteront. «

Pour ce qui eſt du nombre des troupes, dont ſon armée étoit compoſée, ceux qui en mettent le moins, diſent qu'elle étoit de trente mille hommes de pied, & de cinq mille chevaux; & ceux qui en mettent le plus, comptent quatre mille chevaux, & trente-quatre mille hommes de pied. Le tréſor pour l'entretien & la paie de cette armée n'étoit, ſelon Ariſtobule, que de ſoixante-dix talens; & ſuivant Duris, il n'y avoit pas de quoi la nourrir plus d'un mois. Mais, ſi l'on en croit Onéſicrite, Alexandre avoit emprunté deux cens talens. Cependant, quoiqu'il entreprît cette guerre avec des moyens ſi petits & ſi courts, avant que de s'embarquer, il voulut examiner les affaires domeſtiques de ſes amis, & donna à l'un une terre, à l'autre un village, à celui-ci le revenu d'un bourg, à celui-là les droits d'un port. Et comme tous les revenus de ſon domaine étoient déjà employés & conſumés par ſes largeſſes, Perdiccas lui demanda: *Seigneur, que réſervez-vous donc pour vous?* Alexandre ayant répondu, *l'eſpérance. Et bien*, lui repartit Perdiccas, *nous partagerons donc votre eſpérance, nous qui partagerons vos travaux;* & il refuſa généreuſement le don, que le Roi lui avoit aſſigné. Quelques autres de ſes amis ſuivirent ſon exemple. Mais, tous ceux qui voulurent recevoir ſes préſens, ou même qui, dans leur beſoin, lui en demandérent, lui firent un très-grand plaiſir; & il conſuma, dans ces ſortes de libéralités, la

plus grande partie du bien qu'il avoit en Macédoine.

Avec cette générosité & cette disposition d'esprit, il traversa l'Hellespont ; & étant monté à Ilion, il fit un sacrifice à Minerve & des libations aux Héros. Après avoir frotté d'huile la colomne, qui étoit sur le tombeau d'Achille, & fait des courses tout autour avec ses compagnons, tout nu, comme c'étoit la coûtume, il la couronna, exaltant le bonheur d'Achille de ce que, pendant sa vie, il avoit trouvé un ami fidele, & après sa mort un grand Héraut de sa vertu. Comme il alloit çà & là par la Ville, pour visiter toutes les curiosités, qui y étoient, quelqu'un lui demanda, s'il ne seroit pas curieux de voir la lyre de Pâris : » Je me soucie fort peu de » cette lyre, répondit-il ; mais » je verrois avec grand plaisir » celle d'Achille, sur laquelle il » chantoit les grandes actions & la » gloire des Héros. «

Pendant ce tems-là, les lieutenans de Darius avoient assemblé de grandes forces, & s'étoient campés sur le bord du Granique, pour en disputer le passage ; de sorte que c'étoit une nécessité à Alexandre de donner-là un grand combat pour s'ouvrir les portes de l'Asie. La plûpart de ses capitaines craignoient la profondeur du fleuve ; & comme Parménion insistoit qu'aumoins on ne hazardât pas le passage ce jour-là, parce qu'il étoit tard, & qu'on attendit au lendemain, il se moqua de cette précaution, & dit que ce seroit faire un affront insigne à l'Hellespont, si, après l'avoir passé, on craignoit de passer le Granique. En même-tems, il se jetta dans le fleuve, suivi de treize compagnies de cavalerie, & poussant toujours sa troupe au travers d'une grêle de traits, vers l'autre rive qui étoit escarpée, droite, & toute bordée d'armes & de chevaux. Malgré la rapidité du fleuve, qui l'entraînoit souvent, & le couvroit de ses ondes, il parut plutôt agir en homme furieux & désespéré, qu'en homme qui a du sens & de la conduite. Cependant, il gagna enfin le bord, & se rendit maître du passage, quoiqu'avec des peines infinies & d'extrêmes difficultés, le rivage étant d'ailleurs humide & glissant à cause de la fange dont il étoit rempli. A peine l'eut-il gagné qu'il fut obligé de combattre pêle-mêle, & d'homme à homme, comme on se trouvoit, avant qu'il pût ranger en quelque ordre de bataille ceux qui passoient. Car les Perses l'assaillirent de tous côtés, avec de grands cris, en tombant sur sa cavalerie, & la joignant de près à grands coups de lances, & les lances étant rompues, à grands coups d'épée.

On dit qu'il mourut, dans cette bataille, du côté des Barbares, vingt mille hommes de pied & deux mille cinq cens chevaux. Aristobule assure que du côté d'Alexandre il n'y eut, en tout, que trente-quatre morts, dont neuf étoient de l'infanterie. Le Roi, pour éterniser leur valeur, leur fit ériger, à tous, des statues de bronze, de la main de Lysippe.

Il aſſocia à l'honneur de cette victoire, les Grecs, & il envoya, en particulier, aux Athéniens trois cens boucliers des dépouilles ennemies, & voulut que ſur le reſte du butin on mît cette inſcription ambitieuſe : *ALEXANDRE, FILS DE PHILIPPE, ET LES GRECS, EXCEPTÉ LES SEULS LACÉDÉMONIENS, ONT REMPORTÉ CES DÉPOUILLES SUR LES BARBARES, QUI HABITENT L'ASIE.* Pour la vaiſſelle d'or & d'argent, les tapis de pourpre & autres meubles du luxe des Perſes, il les envoya à ſa mere, au moins la plus grande partie.

Cet heureux ſuccès produiſit un grand changement dans les affaires de ce Prince, juſques-là que Sardes, qui étoit comme le boulevard de l'empire des Barbares, du côté de la mer, ſe rendit à lui, & toutes les autres Villes ſuivirent ſon exemple. Milet & Halicarnaſſe furent les ſeules qui oſérent réſiſter ; mais il les prit de vive force. Et après avoir aſſujetti tous les environs, il ſe trouva fort incertain ſur ce qu'il devoit faire enſuite. Tantôt, il vouloit marcher à Darius, & mettre le tout au hazard d'une bataille. Tantôt, il trouvoit plus à propos de s'exercer à ſubjuguer toutes les Provinces maritimes, & après s'être fortifié par tous ces combats, & enrichi des dépouilles de ces païs, de marcher en cet état contre ce Prince.

Dans la Lycie, près de la ville des Xanthiens, il y avoit une fontaine, qui ayant détourné ſon cours d'elle-même, & ſurmonté ſon cours ſans aucune cauſe apparente, jetta une table de cuivre, où étoient gravés d'anciens caractères, qui diſoient que l'empire des Perſes étoit près de finir, & que les Grecs alloient le détruire. Alexandre, encouragé par cette grande promeſſe, dont il ſe fit ſur l'heure l'application, ſe hâta de nettoyer toute la côte de la mer, & de ſoumettre tout juſqu'à la Phénicie & la Cilicie.

La courſe, qu'il fit dans la Pamphylie, a donné lieu à pluſieurs Hiſtoriens d'amplifier les choſes, & de les convertir en miracles ſurprenans, comme ſi, dit Plutarque, par une faveur divine, la mer s'étoit volontairement ſoumiſe à Alexandre, & que, pour lui faire ſa cour, elle eût retiré ſes ondes. Mais, ajoûte Plutarque, Alexandre lui-même, dans ſes lettres, ſans rien exagérer & ſans faire mention d'aucun miracle, écrit ſimplement qu'il paſſa, à pied, le pas de la montagne appellée Climax, étant parti de la ville de Phaſélis. Il avoit ſéjourné pluſieurs jours dans cette Ville à cauſe de la ſaiſon. Pendant ſon ſéjour, ayant vu dans la place publique la ſtatue de Théodecte, qui étoit mort, il y alla après ſouper en débauche, comme ceux qui alloient en maſque aux momons du dieu Comus, & jetta, ſur cette ſtatue, pluſieurs couronnes de fleurs, rendant avec beaucoup de gentilleſſe & de grace, par manière de jeu, cet honneur à la mémoire de ce perſonnage, & au commerce qu'il avoit

eu autrefois avec lui, par le moyen d'Ariſtote & de la Philoſophie.

De-là, il alla ſoumettre ceux des Piſidiens, qui s'étoient révoltés, & ſubjugua la Phrygie; & ayant pris la ville de Gordium, qui en étoit la capitale, & où étoit le palais de l'ancien Midas, il vit là le char ſi célebre de Gordius, dont le joug étoit lié d'une écorſe de cormier avec un merveilleux artifice. Et on lui dit une ancienne tradition, qui couroit depuis long-tems parmi les habitans du païs, & qu'ils croyoient comme un point de religion, que les deſtins promettoient l'empire de la terre à celui qui délieroit ce nœud. Voilà d'abord Alexandre perſuadé que c'eſt lui que cette aventure regarde. Ce nœud étoit fait avec tant d'adreſſe, & le lien faiſoit tant de tours & de retours, qu'il étoit impoſſible de découvrir, ni où il commençoit, ni où il finiſſoit, ni d'appercevoir les deux têtes de la courroie. Alexandre, après pluſieurs tentatives, voyant qu'il ne pouvoit le délier, le coupa avec ſon épée; & au lieu de deux bouts, il en fit voir pluſieurs. Mais, ſuivant Ariſtobule, il le délia très-facilement, après avoir ôté la cheville, qui attachoit le joug au timon, & tiré enſuite à lui le joug.

Étant parti de Gordium, il alla ſoumettre la Paphlagonie & la Cappadoce. Là, il apprit la mort de Memnon, qui, de tous les lieutenans que Darius avoit du côté de la mer, étoit le plus redoutable. Cette nouvelle le confirma dans la réſolution de marcher ſans délai vers les hautes provinces de l'Aſie.

Déjà Darius étoit parti de Suſe, plein de confiance dans le grand nombre de ſes troupes; & le long ſéjour qu'Alexandre faiſoit dans la Cilicie, lui fit croire que c'étoit un effet de ſa peur. Mais, ce long ſéjour étoit cauſé par une grande maladie, qui, ſelon les uns, lui étoit venue de ſes travaux & de ſes grandes fatigues, & ſelon les autres, de s'être baigné dans le Cydne, dont l'eau étoit froide comme la glace. Aucun de ſes médecins n'oſoit entreprendre de le ſecourir; car, perſuadés que le mal étoit plus fort que tous les remedes, ils craignoient les reproches & le reſſentiment des Macédoniens, s'ils avoient le malheur de ne pas le guérir. Mais, Philippe, ſon premier médecin, Acarnanien de nation, voyant que le Roi étoit en très-grand danger, & ſe confiant en l'amitié que ce Prince lui témoignoit, & d'ailleurs faiſant réflexion qu'il y avoit de la honte & de l'ingratitude à refuſer, pour ſecourir un ſi bon maître, dans un un extrême péril, de s'expoſer à quelque danger, en éprouvant les meilleurs remedes, & en le ſecourant juſqu'au dernier moment de ſa vie, au hazard même de ſe perdre & de périr avec lui, entreprit de lui donner une médecine, qui feroit un prompt & puiſſant effet. Il l'exhorta donc à attendre avec patience, car il falloit trois jours pour la préparer, & à la prendre, quand elle

ſeroit prête. Il n'eut pas de peine à le perſuader ; tant ce Prince avoit d'impatience de guérir, pour ſe rendre à la tête de ſon armée.

Sur ces entrefaites, il reçoit une lettre de Parménion, qui lui écrivoit du camp, pour l'avertir de ſe donner bien de garde de confier ſa ſanté à Philippe, parce que, gagné & corrompu par les grands préſens de Darius, & par la promeſſe qu'il lui avoit faite, de lui donner ſa fille en mariage, il s'étoit engagé de l'empoiſonner. Alexandre, ayant lu cette lettre, ne la communiqua à aucun de ſes amis, & la mit ſous ſon chevet.

Le tems venu, Philippe arriva dans la chambre du Prince avec tous les autres médecins, portant la médecine dans une grande coupe. Alexandre tire la lettre de deſſous ſon chevet, la donne à lire à Philippe, & en même-tems prend la coupe, & l'avale ſans héſiter & ſans témoigner, ni le moindre ſoupçon, ni la plus légere inquiétude. C'étoit véritablement un ſpectacle admirable & auſſi touchant qu'aucun dénouement de tragédie, de voir d'un côté Alexandre boire la médecine, & de l'autre Philippe lire la lettre, & de les voir ſe regarder tous deux, mais d'un air bien différent. Le Roi, avec un viſage gai & ouvert, marquoit, à ſon médecin, l'amitié dont il l'honoroit, & la confiance qu'il avoit en lui ; & le médecin s'élevoit contre cette calomnie atroce, tantôt appellant les dieux à témoin & tendant les mains au ciel, tantôt ſe jettant ſur le lit de ſon maître, & le conjurant d'avoir bonne eſpérance & de s'abandonner à ſes ſoins.

Le reméde s'étant rendu d'abord le plus fort, abattit à tel point les forces du malade, qu'il perdit la parole, & tomba dans de ſi grandes foibleſſes, qu'il n'avoit preſque plus, ni pouls, ni ſentiment. Mais il fut ſi promptement & ſi efficacement ſecouru par ſon médecin, qu'il reprit peu à peu ſes forces ; de ſorte qu'en trois jours il fut en état de ſe faire voir aux Macédoniens, dont les frayeurs ne ceſſérent, que quand ils l'eurent vu de leurs propres yeux.

Cependant Darius, ayant levé ſon camp, marchoit droit en Cilicie. En même-tems, Alexandre s'avança vers la Syrie, au-devant de lui. Le combat s'étant engagé, la mêlée fut très-rude ; mais la victoire demeura aux Macédoniens, & fut des plus éclatantes. Pour le butin, il fut immenſe. Au moment qu'Alexandre alloit ſe mettre à table, quelqu'un vint lui rapporter qu'on menoit, parmi les autres priſonniers, la mere & la femme de Darius & ſes deux filles, qui n'étoient pas encore mariées. A cette nouvelle, Alexandre fut quelque tems ſans parler, plus touché des malheurs de ces Princeſſes, que ſenſible à ſon bonheur. Enfin, ayant rompu le ſilence, il leur fit donner autant d'officiers pour les ſervir, qu'elles en avoient auparavant, ne leur retrancha rien des honneurs qu'on avoit accoûtumé de leur rendre, ni de l'état de

leurs maiſons, & leur aſſigna des penſions plus fortes que celles, dont elles jouiſſoient dans leur plus grande fortune. Elles furent, en un mot, traitées avec tous les égards dûs à leur rang.

Après cette bataille, Alexandre trouva que ce qu'il y avoit de plus preſſé pour lui, c'étoit de s'aſſurer des principaux poſtes de la mer. Les Rois vinrent donc d'abord remettre en ſa puiſſance l'iſle de Cypre, & la Phénicie, à l'exception de Tyr, qui prit le parti de ſe défendre. Alexandre fut ſept mois entiers au ſiége de cette place. Vers le milieu du ſiége, Alexandre, ennuyé d'être ſi long-tems devant une place, ſans rien faire, laiſſa à Cratere & à Perdiccas le ſoin de continuer ce ſiége; & avec un camp-volant il alla faire quelques courſes dans le païs des Arabes, qui habitoient l'Antiliban. Revenu au camp devant Tyr, il donna un jour un plus grand aſſaut qu'il n'avoit réſolu d'abord. L'attaque fut des plus vives. Ceux qui étoient dans le camp, & qui n'avoient pas été commandés, ne purent ſe retenir; mais ils coururent ſoûtenir leurs camarades & partager le péril. Les Tyriens, preſſés de toutes parts, furent emportés ce jour-là même, comme Ariſtandre l'avoit prédit.

Après la priſe de Tyr, Alexandre alla aſſiéger la ville de Gaza, capitale de la Syrie; & à ce ſiége, comme il offroit un ſacrifice, un oiſeau, volant ſur ſa tête, laiſſa tomber ſur ſon épaule une motte de terre, qui ſe briſa & s'épandit devant lui. Enſuite, l'oiſeau alla ſe percher ſur une de ſes batteries, où il fut pris, empêtré dans les réſeaux de nerfs, dont on ſe ſervoit pour faire tourner les cordages de ces machines. L'événement répondit à la prédiction qu'Ariſtandre fit ſur ce ſigne. Alexandre fut bleſſé à l'épaule, & prit la Ville.

Arrivé en Égypte, il y bâtit une grande & belle Ville, qu'il peupla d'habitans Grecs; & il donna ſon nom à cette Ville. Quelque-tems après, il ſe mit en marche pour aller à l'oracle de Jupiter Ammon, par un chemin très-long & très-difficile, où il falloit eſſuyer d'extrêmes fatigues, & courir ſur tout deux grands dangers; l'un celui de manquer d'eau, ce qui faiſoit que ce païs-là étoit abſolument déſert pendant pluſieurs journées de chemin; & l'autre encore plus grand, celui d'être ſurpris par le vent du midi, dans ces ſables profonds & immenſes, comme on dit que cela arriva à l'armée de Cambyſe. Il n'y avoit perſonne, qui ne penſât d'abord à tous ces grands dangers; mais il étoit difficile de détourner Alexandre de quoique ce fût qu'il eût réſolu.

Dans ce voyage, les merveilleux ſecours, qu'on dit que le Dieu lui envoya contre ces périls, trouvérent plus de créance parmi les hommes, que tous les Oracles qu'il en reçut enſuite. On peut dire même que ce furent ces ſecours, qui firent qu'on ajoûta foi à ces Oracles. Premièrement, Jupiter verſa, ſur la terre, des

pluies ſi abondantes, qu'elles chaſſérent toute crainte de la ſoif, & qu'en humectant & détrempant la ſéchereſſe de ce ſable, qui devint humide & s'affermit en s'affaiſſant, elles rendirent l'air plus pur, & la reſpiration plus aiſée. Enſuite, toutes les bornes, qui ſervoient aux voyageurs comme de guides pour leur marquer les chemins, étant confondues, & les gens d'Alexandre errant çà & là à l'aventure, ſans tenir de route certaine, tout d'un coup des corbeaux vinrent ſe mettre à la tête de ces voyageurs, les précédant quand ils marchoient, les attendant quand ils s'arrêtoient, ou qu'ils demeuroient derrière, & ce qui eſt encore bien plus admirable & plus miraculeux, ſelon Calliſthène, les rappellant la nuit par leurs croaſſemens, lorſqu'ils s'égaroient, & les remettant dans leur route.

Quand il eut paſſé tout le déſert, & qu'il fut arrivé à la Ville, le Prophéte de Jupiter Ammon vint le ſaluer de la part du dieu, comme de la part de ſon pere. Alexandre lui demanda d'abord ſi quelqu'un des meurtriers de ſon pere n'étoit point échappé à ſa vengeance. *Ne blaſphême point*, lui répondit le Prophéte, *tu n'as point un pere mortel.* Alors, Alexandre changeant d'expreſſion, lui demanda, ſi tous les meurtriers de Philippe avoient été punis. Enſuite, il l'interrogea ſur l'Empire, & le pria de lui dire, ſi le Dieu lui feroit la grace de devenir le maître abſolu de tous les hommes. Le Dieu lui répondit par la bouche de ſon Prophéte, qu'il lui feroit cette grace, & que Philippe étoit entièrement vengé. Après cette réponſe, Alexandre fit, au Dieu, des offrandes magnifiques, & combla les Prêtres de préſens. Voilà ce que la plupart des Hiſtoriens écrivent ſur les Oracles qui lui furent rendus.

Il y a des Auteurs qui écrivent que le Prophéte, pour ſaluer Alexandre en langage Grec, avec quelque ſorte de careſſe, voulut lui dire, *ô paidion*, qui ſignifie *mon enfant.* Mais, comme c'étoit une langue étrangere pour lui, il ſe trompa à la prononciation; & au lieu de la dernière lettre, qui eſt une *n*, il mit une *s*, & prononça *ô pai dios*, qui veut dire *ô fils de Jupiter.* Alexandre fut ravi de ce défaut de prononciation. Ce fut là-deſſus que l'on bâtit cette fable, que le Dieu lui-même l'avoit appellé ſon fils.

Alexandre étant de retour d'Égypte en Phénicie, Darius lui écrivit une grande lettre, & lui envoya pluſieurs de ſes amis, pour le prier de recevoir de lui, dix mille talens pour la rançon des priſonniers, & pour lui offrir ſa fille en mariage, avec toutes les terres & ſeigneuries, qui étoient entre l'Helleſpont & l'Euphrate, pourvu qu'il voulût devenir ſon ami, & faire, avec lui, une ligue offenſive & défenſive. Alexandre communiqua ces propoſitions, à ſes amis, en plein Conſeil. Parménion, qui parla le premier, dit: *Pour moi, ſi j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi auſſi*, repartit bruſ-

quement Alexandre, *ſi j'étois Parménion.* En même-tems, il écrivit à Darius, que s'il venoit ſe rendre à lui, il recevroit toutes ſortes de bons traitemens, ſinon, qu'il alloit ſe mettre en marche pour le combattre.

En effet, il leva ſon camp; mais à peine étoit-il parti, qu'il fut averti par un Eunuque, que la femme de Darius venoit de mourir en travail d'enfant. Il retourna d'abord ſur ſes pas, & alla au pavillon de Siſigambis, où il donna toutes les marques d'une vive douleur, comme perdant une grande occaſion de faire paroître ſon humanité & ſa clémence. Il fit à la Reine, des funérailles très-magnifiques, où rien ne fut épargné. Après cela, Alexandre continua ſa route, & joignit l'ennemi, ſelon Plutarque, non auprès d'Arbeles, mais auprès du bourg de Gaugameles, où ſe donna cette fameuſe bataille, dont l'iſſue fut telle, que perſonne ne douta que l'empire des Perſes ne fût entièrement ruiné & détruit. Alexandre fut donc dès lors généralement reconnu roi de toute l'Aſie. Son premier ſoin fut d'en rendre graces aux dieux, par de magnifiques ſacrifices. Enſuite, il récompenſa ſes amis, les combla de richeſſes, & leur donna à tous des maiſons, des charges, des gouvernemens. Mais ſe piquant ſur tout de reconnoiſſance envers les Grecs, il ordonna que toutes les Tyrannies, qui s'étoient élevées en Gréce, ſeroient abolies, & les Villes remiſes en liberté, & rétablies dans leurs droits & priviléges. Il écrivit, en particulier aux Platéens, qu'il vouloit que leur Ville fût rebâtie, en conſidération de ce que leurs ancêtres avoient autrefois donné leur territoire aux Grecs, afin qu'ils y combatiſſent dans leur propre païs pour la liberté de la Gréce. Il envoya auſſi aux Crotoniates, en Italie, une partie des dépouilles, pour honorer encore, après tant d'années, la bonne volonté & le courage de l'athléte Phaylle, leur citoyen, qui, du tems des guerres des Médes, lorſque tous les autres Grecs, établis en Italie, avoient abandonné les véritables Grecs, les croyant entiérement perdus, équipa, lui-même, une galére à ſes frais, & vint à Salamine, pour partager le péril, avec ceux de ſa nation; tant Alexandre étoit ami & rémunérateur de toute vertu, & gardien fidele & ſoigneux de toutes les actions belles & honnêtes, pour en conſerver la mémoire, & les propoſer en exemple à la poſtérité.

Alexandre, en parcourant le païs de Babylone, qui ſe rendit d'abord à lui, admira ſur tout un gouffre, qui étoit dans la province d'Ecbatane; & d'où couloient, dit-on, continuellement des ruiſſeaux de feu, comme d'une ſource inépuiſable. S'étant rendu maître de Suſe, il trouva, dans le château, quarante mille talens d'argent monnoyé, & toutes ſortes de meubles & d'autres richeſſes, dans une quantité ſi grande, qu'on ne ſçauroit les nombrer.

La Perſe étant un païs fort ru-

de, l'entrée en étoit fort difficile, outre que les paſſages étoient gardés par les plus vaillans des Perſes ; car Darius s'y étoit retiré. Mais, un homme, qui parloit fort bien les deux langues, la Grecque & la Perſienne, comme étant né d'un pere Lycien & d'une mere de Perſe, ſervit de guide à Alexandre, & le mena par un chemin, dont le détour n'étoit pas fort long. C'eſt le même guide que la Pythie lui avoit annoncé, lorſqu'il étoit encore enfant, en lui prédiſant qu'un Lycien le conduiroit dans le royaume de Perſe. Dès qu'Alexandre y fut entré, il ſe fit là un carnage horrible de tous ceux qui tombérent entre ſes mains. Car, dans la penſée que cela avanceroit conſidérablement ſes affaires, il donna ordre que l'on paſſât tous les hommes au fil de l'épée, ſans aucun quartier. On dit qu'il trouva là autant d'or & d'argent monnoyé, qu'il en avoit trouvé à Suſe, & que tous ces tréſors, avec tous les autres meubles & autres richeſſes, furent emportés ſur vingt mille mulets & cinq mille chameaux.

Alexandre ſe mit de nouveau en marche pour ſuivre Darius, & pour le combattre encore. Mais, ayant appris que Beſſus s'étoit ſaiſi de ſa perſonne, il congédia ſes Theſſaliens & les renvoya chez eux, après leur avoir donné deux mille talens de gratification, outre leur paie ordinaire. Dans cette pourſuite, qui fut longue & pénible, car en onze jours il fit, à cheval, trois mille trois cens ſtades, la plûpart de ſes cavaliers furent ſi recrus, qu'ils ne pouvoient plus le ſuivre, ſouffrant encore plus de la diſette d'eau, que de la longueur du chemin & de leur marche précipitée. En marchant, Alexandre rencontra quelques Macédoniens, qui portoient, ſur des mulets, de l'eau dans des peaux de chevre. Ces Macédoniens ayant vu ce Prince demi-mort de la chaleur extrême & de la ſoif ardente, qui le conſumoient, car c'étoit vers l'heure de midi, remplirent promptement un caſque d'eau, & coururent la lui préſenter. Alexandre s'informa d'abord à qui ils portoient cette eau. Ils répondirent : *Nous la portons à nos enfans ; mais ne vous en inquietez point Seigneur, pourvu que vous viviez, nous en aurons aſſez d'autres, ſi nous perdons ceux-ci.* A ces mots, Alexandre prend le caſque ; & regardant tout autour de lui, il voit tous ſes cavaliers, qui, la tête penchée, & les yeux avidement attachés ſur cette boiſſon, la dévoroient par leurs regards. Il la rend à ceux qui la lui avoient préſentée, en les remerciant, & ſans en boire une goutte. *Il n'y en a pas aſſez pour tous mes gens*, leur dit-il, *& ſi je buvois ſeul, les autres en ſeroient encore plus altérés, & mourroient de langueur & de défaillance.* Ses cavaliers, voyant cette magnanimité & cette tempérance, lui criérent de les mener par tout où il voudroit, avec une entière confiance & ſans les ménager, & ſe mirent à piquer en même-tems, en diſant

qu'ils n'étoient plus las, qu'ils n'avoient plus ſoif, & qu'ils ne ſe croyoient plus des hommes mortels, pendant qu'ils auroient un tel Roi.

Cette affection & cette bonne volonté étoient égales dans tous. Il n'y en eut pourtant que ſoixante, qui purent le ſuivre, & qui arrivérent dans le camp ennemi. Là, ils fouloient aux pieds, des monceaux d'or & d'argent répandus à terre; & paſſant à travers quantité de chariots, remplis de femmes & d'enfans, qui fuyoient à l'aventure, emportés par les chevaux, ſans cocher qui les conduiſit, ils pouſſoient à toute bride vers les eſcadrons le plus avancés, ne doutant point qu'ils ne trouvaſſent là Darius. Enfin après pluſieurs recherches, on le trouva par hazard dans un lieu écarté, le corps tout percé de javelots, couché ſur ſon char, & tournant à ſa fin. Au moment qu'il rendoit l'eſprit, Alexandre arrive auprès de lui, & par les marques de la douleur la plus ſenſible, il fait voir combien il eſt touché de ſon malheur. Il détacha d'abord ſa cotte d'armes, la jetta ſur le corps de ce Prince, l'en enveloppa, & l'envoya à ſa mere Siſigambis, pour qu'elle l'enterrât à la manière de ſon païs.

Enſuite, avec l'élite de ſon armée, il paſſa dans l'Hyrcanie, où il vit la mer Caſpienne, qui ne lui parut pas moins grande que le Pont-Euxin. Ce fut près de-là que les Barbares, ayant rencontré, par hazard, ceux qui menoient le cheval d'Alexandre, nommé Bucéphale, le prirent & l'emmenérent. Ce Prince ne ſupporta pas modérément cette perte; mais il envoya par tout des Hérauts, menacer qu'il feroit tout paſſer au fil de l'épée, hommes, femmes & enfans, ſi on ne lui ramenoit ſon cheval. Quand on le lui eut ramené, & qu'on eut remis, entre ſes mains, les principales Villes, il les traita tous avec beaucoup de douceur & d'humanité, & paya une groſſe rançon de ſon cheval à ceux qui l'avoient pris.

De l'Hycanie il entra dans la Parthie; & ſe trouvant là d'un grand loiſir, il prit, pour la première fois, la robe Barbare; ſoit qu'il voulût s'accoûtumer aux loix & aux manières du païs, dans la penſée que la conformité des mœurs & des uſages eſt un grand attrait pour gagner les cœurs, & un puiſſant moyen pour adoucir & apprivoiſer les hommes; ſoit qu'il n'eût en vue que de tâter les Macédoniens, & de leur propoſer comme un eſſai & un apprentiſſage d'adoration pour lui, en les accoûtumant peu à peu à ſon changement d'habit, & aux manières Barbares qu'il avoit priſes. Cependant, il ne prit pas d'abord entièrement les uſages des Médes, qui lui parurent trop étranges; car il ne mit ni le haut-de-chauſſes, qui deſcendoit juſqu'au bas des jambes, ni la robe trainante, ni la tiare; mais tenant le milieu, il fit un mêlange de la mode Perſienne avec la mode Médoiſe, & compoſa une eſpèce de vête-

ment moins faſtueux que celui des Médes, & auſſi plus noble & plus majeſtueux que celui des Perſes. Il ne le mit d'abord que quand il devoit parler aux Barbares, ou devant ſes amis particuliers dans ſa maiſon; mais enſuite il parut, avec cet habit, devant tout le monde, & dehors, & chez lui dans ſes audiences publiques.

Ce ſpectacle déplaiſoit fort aux Macédoniens; mais, comme ils admiroient ſes autres vertus, ils eſtimoient tous qu'il falloit bien permettre qu'il donnât quelque choſe à ſon plaiſir & à ſa vanité, lui qui, après toutes les bleſſures dont il étoit couvert, avoit encore reçu, depuis peu à la jambe, un coup de fléche, qui lui avoit caſſé le petit os, & l'avoit fait tomber; qui, une autre fois, fut atteint d'une groſſe pierre ſur le cou, ſi rudement, qu'elle lui cauſa un éblouiſſement pendant un aſſez long-tems; & qui, malgré ces aventures, ne laiſſoit pas de s'expoſer toujours aux plus grands périls, ſans aucun ménagement. Car encore, en dernier lieu, il paſſa le fleuve Orexartes, qu'il croyoit le même que le Tanaïs; & après avoir défait & renverſé les Barbares qui l'attendoient en bataille de l'autre côté, il les mena battant plus de cent ſtades, quoiqu'il fût travaillé d'un dévoiement, qui l'avoit fort affoibli. Ce fut là que la reine des Amazones vint le trouver, comme le rapportent la plûpart des Hiſtoriens. D'autres regardent cette particularité comme une pure fiction.

Pour ce qui eſt de ſon mariage avec Roxane, ce fut l'amour ſeul, qui le ménagea; car ayant vu cette Princeſſe à un feſtin, il la trouva ſi belle & ſi charmante, qu'il ne put lui réſiſter. Cependant, il parut convenir aſſez à l'état préſent de ſes affaires, & aux grands deſſeins qu'il formoit; car les Barbares eurent plus de confiance en lui, à cauſe de l'alliance qu'il avoit contractée avec eux par ce mariage.

Vers ce tems-là, il ſe fit pluſieurs ſanglantes exécutions, qui rendirent Alexandre terrible à la plûpart de ſes amis & de ſes capitaines, ſur tout à Antipater. Peu après, arriva le meurtre de Clitus. Cet officier avoit proféré bien des paroles ſans aucun ménagement. Le Roi en fut fort irrité, au point que ne pouvant retenir ſon reſſentiment, que le vin aiguiſoit encore, ſaute à la javeline d'un de ſes gardes & la lui arrache; & dans le moment que Clitus paſſoit près de lui pour ſe retirer, il lui paſſe la javeline au travers du corps. Clitus pouſſa un profond ſoupir, & avec un mugiſſement horrible, il tombe mort. En même-tems, la colère du Roi ſe diſſipe, il revient tout d'un coup à lui, & voit tout au tour ſes amis muets & ſaiſis de crainte. Il ſe hâte d'arracher la javeline de ce corps, qui étoit étendu à ſes pieds, & veut la tourner contre lui-même; mais il en eſt empêché par ſes gardes, qui étant promptement accourus, lui ſaiſiſſent les mains & l'emportent par force dans ſa chambre.

Là, il paſſa toute la nuit & le

jour ſuivant à fondre en larmes. Et après qu'il eut épuiſé toutes ſes forces à ſoupirer, à crier & à lamenter, n'en pouvant plus, il demeura ſans voix, étendu à terre, pouſſant ſeulement, de tems en tems, de profonds ſoupirs. Ses amis, qui craignoient les ſuites de ce ſilence, entrérent par force dans ſa chambre. Il ne fit pas grande attention à ce que tous les autres lui dirent pour le conſoler. Mais, le devin Ariſtandre l'ayant fait ſouvenir d'une viſion qu'il avoit eue en ſonge, & lui ayant fait entendre que tout ce qui venoit d'arriver, étoit réglé de tous les tems par le deſtin, & par conſéquent inévitable, il parut un peu ſoulagé, & revint inſenſiblement à lui-même.

Quand il fut ſur le point de partir pour la conquête des Indes, il vit ſon armée ſi chargée de dépouilles, qu'elle étoit très-peſante & très-difficile à manier & à remuer. Il ne dit rien ſur l'heure; mais le matin du départ, après que tous les chariots furent aſſemblés & prêts à défiler, il commença lui-même à mettre le feu aux ſiens, qui portoient ſes bagages, & à ceux de ſes amis & des principaux de ſa cour, & commanda qu'on en fît autant à tous les autres. Cette réſolution paroiſſoit plus dangereuſe à prendre, qu'elle ne ſe trouva difficile à exécuter; car il y en eut très-peu qui en fuſſent fâchés. Et la plûpart même, jettant des cris de joie & de triomphe, comme par une eſpèce d'inſpiration, donnérent de leur équipage à ceux qui en avoient beſoin, gâtérent & brûlérent joyeuſement le reſte; ce qui encouragea & fortifia encore Alexandre dans ſon deſſein.

Comme il marchoit vers la ville de Nyſe, il vit que ſes Macédoniens craignoient d'en approcher; car elle étoit défendue par un fleuve très-profond, qui baignoit ſes murailles; & ſe préſentant ſur la rive, *lâche que je ſuis*, s'écria-t'il, *pourquoi n'ai-je pas appris à nager?* Et prenant ſon bouclier, il alloit s'élancer dans l'eau pour paſſer à la nâge. Ses troupes honteuſes ſe jettent à l'envi dans le fleuve, paſſent & donnent un furieux aſſaut. Alexandre fit ceſſer le combat, & ſe contenta de tenir la place bloquée. Cependant, les aſſiégés lui envoyent des Ambaſſadeurs pour lui demander une honnête compoſition. Ces Ambaſſadeurs étant arrivés devant lui, furent étonnés de le voir armé ſans aucune façon ni cérémonie autour de lui. Mais leur étonnement augmenta encore, quand on lui eut apporté un carreau, & qu'il dit au plus âgé d'entr'eux, de le prendre & de s'y aſſeoir.

On remarque ici que les plus vaillans des Indiens, n'ayant point de guerre chez eux, avoient accoûtumé de louer leurs ſervices aux Villes voiſines, & de vivre de la ſolde qu'elles leur donnoient, & moyennant cela, ils les défendoient courageuſement. Ces troupes mercenaires firent beaucoup de maux à Alexandre en pluſieurs rencontres. Ce Prince, irrité de leurs ſuccès, qu'il trouvoit injurieux

rieux à ſes armes ; un jour après leur avoir accordé une honnête capitulation dans une place, où ils s'étoient enfermés, il les prit en chemin comme ils ſe retiroient, & les paſſa tous au fil de l'épée. C'eſt, ſelon Plutarque, la ſeule tache qui ternit ſes grands exploits ; car dans tout le reſte, ajoûte Plutarque, il a toujours fait la guerre en grand Roi, & ſuivant toutes les régles & les loix qu'elle donne.

Les Philoſophes ne lui firent pas moins de peine, & ne lui donnérent pas moins d'affaires que ces Indiens, ſoit en déchirant la réputation des Princes & des Rois, qui ſe déclaroient pour lui, ſoit en ſoulevant contre lui les peuples libres ; ce qui fut cauſe qu'il en fit pendre pluſieurs.

Pour ce qui eſt de la bataille contre Porus, il en avoit fait lui-même le détail dans ſes lettres. Le roi Indien ayant été pris, Alexandre lui demanda, comment il vouloit qu'on le traitât. *En Roi*, lui répondit Porus. Mais ajoûta Alexandre, *ne demandes-tu rien davantage ? Non*, répliqua Porus ; *tout eſt compris dans ce ſeul mot.* Alexandre ne lui laiſſa pas ſeulement ſon royaume qu'il gouverna ſous le titre de Satrape ; mais il y en ajoûta un autre, qui n'étoit pas moins grand. Car, ayant ſubjugué tous les peuples libres, il lui donna une ſi grande étenduë de païs, qu'on aſſure qu'il y avoit quinze nations différentes, cinq mille villes conſidérables, & un nombre infini de bourgs & de villages. Il donna auſſi un autre royaume, trois fois plus grand, à un de ſes amis, nommé Philippe, qu'il y établit Satrape.

Cette bataille contre Porus, qui avoit été fort diſputée, ralentit le courage des Macédoniens, & les dégoûta de paſſer plus avant pour la conquête du reſte des Indes. Car voyant qu'ils avoient eu tant de peine à défaire un ennemi, qui n'étoit venu contr'eux qu'avec vingt mille hommes de pied & deux mille chevaux, ils s'oppoſérent de tout leur pouvoir à Alexandre, qui vouloit les forcer à paſſer le Gange, dont la largeur, à ce qu'on leur avoit dit, étoit de trente-deux ſtades, & la profondeur de cent braſſes, & dont l'autre bord étoit couvert d'un nombre infini d'eſcadrons, de bataillons & d'éléphans.

Le déſeſpoir & la colère, où jetta Alexandre, le refus que firent ſes troupes, ne peut s'exprimer. Il ſe renferma dans ſa tente, où couché à terre pendant trois jours, il ne voulut voir que les officiers de ſa maiſon, diſant qu'il ne ſçavoit aucun gré aux Macédoniens de tout ce qu'ils avoient fait juſques-là, s'ils ne paſſoient le Gange, & que de s'en retourner, comme ils le vouloient, ſans achever leur entrepriſe, c'étoit avouer publiquement qu'ils avoient été vaincus. Mais, enfin, ſes amis n'oubliant rien pour le conſoler & pour le ramener par des remontrances pleines de raiſon, & ſes ſoldats accourus en foule à ſa porte, implorant ſa compaſſion avec de

grands cris & de grands gémiſſemens, il ſe laiſſa fléchir & rebrouſſa chemin, après avoir imaginé des choſes exagérées & ſophiſtiques, dans la vue d'impoſer à la poſtérité, en groſſiſſant tout, & de lui donner plus d'admiration pour ſes exploits par des apparences trompeuſes. Il fit donc faire des armes plus grandes, des mangeoires pour les chevaux plus hautes, & des mords de bride plus peſans qu'à l'ordinaire, qu'il fit ſemer çà & là dans la campagne. Il éleva auſſi de grands autels en l'honneur des dieux de ſon païs, qui furent long-tems en grande vénération chez les Praſiens.

Alexandre, étant parti de là, eut la curioſité d'aller voir la grande mer Océane. Pour cet effet, il fit bâtir pluſieurs vaiſſeaux à rames & pluſieurs radeaux, ſur leſquels il deſcendit à ſon aiſe par les rivières. Mais cette navigation ne fut point oiſeuſe, ni ſans guerres; car il faiſoit ſouvent des deſcentes, attaquoit les Villes, & alloit ſubjuguant tout le païs des environs. Au ſiége de la ville des Malliens, qui paſſoient pour les peuples les plus vaillans & les plus belliqueux des Indes, il penſa être mis en piéces. Après avoir échappé à un ſi grand danger, quoiqu'il fût très-foible, & qu'il eût beſoin d'obſerver encore long-tems un grand régime & de ſe faire panſer, cependant ayant entendu les Macédoniens faire grand bruit à la porte de ſa tente, & témoigner l'impatience qu'ils avoient de le voir, il prit une robe & ſe montra à eux; & après avoir fait aux dieux des ſacrifices, il ſe remit en chemin toujours ſur la rivière, & en marchant il ſubjugua encore de grand païs & ſoumit pluſieurs grandes Villes.

Ce fut dans ce dernier voyage qu'il prit dix des Philoſophes Indiens, qu'on appelloit Gymnoſophiſtes, & juſtement ceux qui avoient le plus contribué à la révolte du roi Sabbas, & qui avoient fait aux Macédoniens le plus de maux. Et parce que ces dix-là paſſoient pour les plus habiles, les plus ſubtils & les plus concis dans leurs réponſes, il leur propoſa à tous des queſtions, qui paroiſſoient inſolubles, les menaçant de faire mourir le premier, celui qui auroit répondu le plus mal, & après lui tous les autres, & commanda au plus vieux d'être lui-même le juge.

Il demanda au premier, *leſquels étoient en plus grand nombre, ou les vivans, ou les morts.* Il répondit *que c'étoient les vivans, parce que les morts n'étoient plus.*

Il demanda au ſecond, *laquelle nourriſſoit le plus d'animaux, la terre ou la mer.* Il répondit *que c'étoit la terre, parce que la mer en faiſoit partie.*

Il demanda au troiſième, *quel animal étoit le plus fin.* Il répondit *que c'étoit celui que l'homme ne connoiſſoit pas encore.*

Il demanda au quatrième, *par quelle raiſon il avoit porté Sabbas à ſe révolter.* Il répondit, *afin qu'il vécût avec gloire, ou qu'il mourût miſérablement.*

Le cinquième interrogé, *lequel*

*il croyoit avoir été le premier, ou le jour ou la nuit*, répondit, *c'eſt le jour, mais il n'a précédé la nuit que d'un jour.* Et comme le Roi étoit étonné de cette réponſe, il ajoûta *qu'à des queſtions difficiles, il falloit néceſſairement auſſi des réponſes difficiles.*

S'adreſſant au ſixième, il lui demanda, *par quel moyen ſur tout un homme pouvoit ſe faire aimer.* Il répondit, *ſi devenu le plus puiſſant, il ſçait ne pas ſe faire craindre.*

Le ſeptième interrogé, *comment d'homme on pouvoit devenir Dieu*, répondit, *en faiſant ce qu'il eſt impoſſible à l'homme de faire.*

Il demanda au huitième, *laquelle étoit la plus forte de la vie ou de la mort.* Il répondit *que c'étoit la vie, puiſqu'elle ſupportoit tant de maux.*

Enfin le dernier interrogé, *juſqu'où il étoit bon à l'homme de vivre*, répondit, *juſqu'à ce qu'il ne croye plus que la mort ſoit préférable à la vie.*

Alors, Alexandre, ſe tournant du côté du juge, lui ordonna de prononcer. Le juge déclara qu'ils avoient tous plus mal répondu l'un que l'autre. *Tu dois donc mourir le premier*, repartit Alexandre, *à cauſe de ce beau jugement. Point du tout, Seigneur*, répliqua le juge, *à moins que tu ne veuilles te trouver menteur; car tu as dit que tu ferois mourir le premier celui qui auroit répondu le plus mal.*

Le Roi ayant pris plaiſir à la ſubtilité & à la vivacité de ces réponſes, les renvoya tous, après les avoir comblés de préſens.

Alexandre employa ſept mois entiers à deſcendre par les rivières pour arriver à l'Océan. Dès qu'il y fut arrivé, il s'embarqua & aborda bientôt à une iſle, qu'il nomma Scillouſtis, & que d'autres appellent Pſiltoucis. Là, il deſcendit à terre, ſacrifia aux dieux, & conſidéra la nature de cette mer & la qualité de la côte, qui étoit au de-là, autant qu'il lui fut poſſible d'en approcher; & après avoir prié les dieux qu'après lui jamais homme mortel ne paſſât les bornes de ſon expédition, il rebrouſſa chemin. Il ordonna à ſes vaiſſeaux de faire le circuit en laiſſant l'Inde à leur droite, & leur donna Néarque pour Amiral, & Onéſicrite pour chef des pilotes. Quant à lui, il marcha par terre au travers du païs des Orites, où il ſe trouva dans une ſi extrême diſette de vivres, qu'il perdit beaucoup de monde, & qu'il ramena à peine de ces Indes la quatrième partie de ſon armée, qui étoit de ſix vingt mille hommes, & de quinze mille chevaux. Les maladies, la méchante nourriture, les exceſſives chaleurs en emportérent une infinité; mais la famine fit encore un plus grand ravage parmi les troupes dans ce païs ſtérile, qui n'étoit ni cultivé ni ſemé, & dont les habitans étoient des Sauvages, qui menoient une vie dure & malheureuſe.

Enfin, après avoir traverſé à peine ce païs des Orites en ſoixante jours de marche, il arriva ſur les confins de la Gédroſie, où il ſe trouva dans l'abondance de toutes choſes; car, outre que le païs étoit gras par lui-même, les

Rois & les Satrapes les plus voiſins de cette contrée lui envoyérent toutes ſortes de proviſions. Il fit là quelque ſéjour, pour rafraîchir ſon armée ; après quoi, s'étant mis en chemin, il marcha pendant ſept jours dans la Carmanie, menant une eſpèce de maſcarade, & comme une bacchanale, avec toute ſorte de diſſolution. Il étoit traîné par huit chevaux, ſur un chariot magnifique, au-deſſus duquel on avoit dreſſé un échafaud en forme de théatre quarré, où il étoit, avec ſes principaux amis, mangeant & buvant nuit & jour, & faiſant la débauche. Ce chariot étoit précédé & ſuivi d'une infinité d'autres, dont les uns en forme de tente, étoient couverts de riches tapis, & de couvertures de pourpres, & les autres, en forme de berceaux, étoient ombragés de branches d'arbres toutes vertes, qu'on renouvelloit inceſſamment. Ces chariots portoient ſes autres amis & capitaines, tous couronnés de chapeaux de fleurs, & tous noyés de vin, & gorgés de viande.

Dans tout ce train, vous n'euſſiez vu, ni un bouclier, ni un caſque, ni une javeline. Par tout le chemin, ce n'étoit que ſoldats, qui, avec de grands flacons, des taſſes & des gobelets, puiſoient continuellement du vin dans des tonneaux défoncés, ou dans des urnes, & buvoient les uns aux autres, les uns marchant toujours, & les autres aſſis à des tables dreſſées par tout le chemin. La campagne retentiſſoit du ſon des flûtes & des chalumeaux ; & on entendoit par tout le bruit des chanſons, des danſes, & des folâtreries de femmes, qui imitoient les excès & les emportemens des Bacchantes. Cette marche, ſi déſordonnée & ſi diſſolue, étoit ſuivie d'une figure très-déshonnête, que l'on portoit en pompe, & d'un jeu très-licencieux, où ſe déployoit toute l'inſolence des Bacchanales, comme ſi Bacchus eût été là en perſonne, & qu'il eût préſidé lui-même à la fête.

Ce fut dans la Gédroſie, que Néarque vint rejoindre Alexandre. Il lui ramena ſes vaiſſeaux, & lui fit un ſi grand plaiſir, en lui racontant tout ce qu'il avoit vu dans ſa navigation, qu'il vouloit s'embarquer lui-même ſur l'Euphrate, avec une groſſe flotte, dans le deſſein d'aller ſur l'Océan, de côtoyer l'Arabie & le bas de l'Afrique, & de ſe rendre, par les colomnes d'Hercule, dans la mer Méditerranée. Pour cet effet, il fit conſtruire un grand nombre de vaiſſeaux, dans la ville de Thapſaque, & aſſembla quantité de pilotes & de matelots. Mais, l'expédition ſi hazardeuſe, qu'il avoit faite dans les Indes, l'attaque de la ville des Malliens, & la grande perte qu'il avoit ſoufferte dans le païs des Orites, par la famine & par les maladies, tout cela joint enſemble, ayant perſuadé à tout le monde qu'il ne ſe tireroit jamais de ces dangers, donna l'audace aux peuples ſoumis de ſe révolter, & inſpira aux Gouverneurs des provinces & aux Satrapes, l'infidélité, l'avarice & l'inſolence.

Cela l'obligea d'envoyer une ſeconde fois Néarque vers la mer,

réſolu de porter la guerre dans toutes ces provinces maritimes. Et lui, cependant, parcourant les hautes provinces, il puniſſoit ſes Lieutenans, qui avoient mal vérſé. Il tua, lui-même de ſa main, un des fils d'Abulites, nommé Oxyafte, qu'il perça de ſa javeline. Cet Abulites n'avoit aucune des proviſions de vivres, qu'il lui avoit ordonnées pour ſes troupes. Il avoit ſeulement ramaſſé trois mille talens d'argent monnoyé, qu'il lui apporta. Alexandre ordonna qu'on mît cet argent devant ſes chevaux : Et comme ſes chevaux n'en mangeoient point ; *A quoi me ſert donc*, lui dit-il, *cette proviſion que tu m'as faite ?* En même-tems, il le fit charger de chaînes & mettre en priſon.

En rentrant en Perſe, la première choſe qu'il fit, ce fut de donner de l'argent à toutes les femmes des Perſes ; & quand il fut arrivé à Suſe, il maria tous ſes amis. Il commença par épouſer lui-même la princeſſe Statira, fille aînée de Darius, & diſtribua aux plus grands Seigneurs de ſa cour & à ſes favoris, les autres Dames de la première qualité. Il célébra ces noces avec beaucoup de magnificence, & fit un feſtin royal, où il reçut tous les autres Macédoniens, qui s'étoient déjà mariés dans le païs, renouvellant ainſi les réjouiſſances de leur mariage. On dit qu'à ce feſtin, il y eut juſqu'à neuf mille conviés, & qu'il fit donner à chacun une coupe d'or, pour faire les libations. Tout le reſte de la fête répondit à cette ſomptuoſité, juſques-là qu'il acquitta toutes les dettes des Macédoniens, qui montoient à dix mille talens, moins cent trente.

Dès qu'il fut arrivé à Ecbatane dans la Médie, & qu'il eut expédié les affaires du Royaume, les plus preſſées, il ſe mit encore à célébrer des jeux & des fêtes ; car, il lui étoit venu de Gréce, trois mille baladins, machiniſtes, & autres bons ouvriers, pour ces ſortes de divertiſſemens. Mais, il arriva malheureuſement dans ces jours-là, qu'Épheſtion fut ſurpris d'une groſſe fiévre, & mourut peu après. Alexandre ne ſe ſervit nullement de ſa raiſon, pour ſupporter modérément cette perte. Entre autres choſes, il fit mettre en croix le Médecin, comme ſi Épheſtion ne fût mort que par ſa faute. Après quoi, cherchant dans la guerre la conſolation à ſa douleur, il partit comme pour la chaſſe des hommes ; & ayant ſubjugué la nation des Cuſſéens, il les paſſa tous au fil de l'épée, juſqu'aux femmes & aux enfans. Et il appella cette boucherie, le ſacrifice de la conſécration d'Épheſtion.

Comme Alexandre avançoit vers Babylone, Néarque, qui étoit déjà revenu de la grande mer Océane, en remontant par l'Euphrate, lui dit qu'il avoit rencontré quelques Chaldéens, qui l'avoient averti que le Roi devoit renoncer au voyage de Babylone. Mais, il mépriſa cet avis, & continua ſa marche. En arrivant près de la Ville, il vit grand

nombre de corbeaux, qui ſe battoient, & dont quelques-uns tombérent morts à ſes pieds. On lui rapporta, en même-tems, qu'Apollodore, gouverneur de Babylone, avoit fait dans la place, un ſacrifice, pour conſulter les dieux ſur lui. D'abord, il envoya chercher Pythagore le devin, qui ne nia pas le fait. Alexandre lui demanda comment il avoit trouvé les entrailles des victimes. Pythagore lui répondit que le foie s'étoit trouvé ſans tête. *Grands dieux*, s'écria le Roi, *voilà un terrible préſage.* Mais, il ne fit aucun mal à ce devin. Il ſe répentit ſeulement de n'avoir pas ſuivi l'avis de Néarque. C'eſt pourquoi, il campoit ordinairement au tour de Babylone, & ſe divertiſſoit à faire diverſes parties de plaiſir ſur l'Euphrate; car il lui arriva pluſieurs autres ſignes, qui l'inquiétoient, & qui l'empêchoient d'entrer dans la Ville. Entre autres, un des plus grands & des plus beaux lions, qu'on nourriſſoit à Babylone, fut attaqué par un âne domeſtique, qui le tua à coups de pied. Un jour, après s'être dèshabillé & fait frotter d'huile, il ſe mit à jouer de la paume. Son jeu fini, lorſqu'il voulut ſe rhabiller, les jeunes gens, qui avoient joué avec lui, virent un homme aſſis ſur ſon ſiége, dans un grand ſilence, vêtu de ſa robe royale, & la tête ceinte de ſon diadême.

Alexandre fit mourir cet homme, ſelon le conſeil des devins; mais, il tomba, en même-tems, dans de grandes angoiſſes, ſe défiant d'un côté, & déſeſpérant du ſecours & de la faveur des dieux, & de l'autre, entrant dans de violens ſoupçons contre ſes amis. Il s'abandonna auſſi à toutes ſortes de ſuperſtitions. Il étoit ſi effrayé & avoit l'eſprit ſi troublé, que de la plus petite choſe qui arrivoit, pour peu qu'elle parût extraordinaire, ou étrange, il faiſoit d'abord un monſtre, & tiroit un préſage ſiniſtre; de ſorte que le palais étoit plein de gens qui ſacrifioient, & d'autres qui faiſoient des expiations & des purifications, & d'autres, enfin, qui ſe mêloient de faire des prophéties. Cependant, malgré ſes frayeurs, ſur quelques oracles, qui lui furent rapportés au ſujet d'Épheſtion, de la part du dieu, renonçant à ſon deuil, il ſe livra encore à la débauche, célébra des fêtes, & fit des feſtins.

Un jour, après avoir magnifiquement traité Néarque, il ſe mit au bain, ſelon ſa coûtume, pour aller ſe coucher enſuite; mais il ne put refuſer Médius le Theſſalien, qui vint le prier d'aller ſouper chez lui. Là, il but toute la nuit & tout le lendemain; & à la fin du repas, il ſentit quelque mouvement de fièvre, non, comme quelques-uns diſent, avant qu'il eût achevé de boire la coupe d'Hercule, ou qu'il fût ſurpris tout à coup d'une violente douleur au dos, comme s'il eût reçu au travers du corps un grand coup de pique, ce ſont des particularités, que quelques Hiſtoriens ont jugé à propos de rapporter, pour donner à cette hiſtoire le dénouement

d'une véritable tragédie, & pour la rendre par-là plus touchante, Ariſtobule dit ſeulement qu'Alexandre ayant été attaqué d'une groſſe fièvre, ſentit une altération ſi violente, qu'il but du vin; que ce vin lui cauſa promptement un grand tranſport, & qu'il mourut le trentième du mois de Daiſius. Quoiqu'il en ſoit, on place pour l'ordinaire la mort de ce Prince, à l'an 324 avant l'Ére Chrétienne, douze ans après qu'il eut commencé à régner. Il laiſſa Roxane, ſa femme, groſſe d'un fils, qui fut reconnu Roi, ſi-tôt après ſa naiſſance.

## *DIGRESSION*
### *Sur le Portrait d'ALEXANDRE.*

Pour ce qui eſt de ſon viſage & de la forme de ſon corps, les ſtatues de Lyſippe étoient celles, qui le préſentoient le plus au naturel. Auſſi, voulut-il que ce ſculpteur fût le ſeul qui fît ſa figure. Pluſieurs de ſes éleves, dans la ſuite, & pluſieurs de ſes amis tâchèrent bien de l'imiter; mais, aucun ne réuſſit, comme Lyſippe, à rendre parfaitement le port de ſon cou, qui penchoit un peu ſur l'épaule gauche, & le feu & la vivacité de ſes yeux.

Apelle le peignit auſſi en Jupiter, armé de la foudre; mais, il ne rendit pas bien la couleur de ſon teint, qu'il fit un peu trop brun & trop chargé; car, il étoit blanc, & d'une blancheur relevée par un peu d'incarnat, qui éclatoit particuliérement ſur ſon eſtomac & ſur ſon viſage. On liſoit dans les mémoires d'Ariſtoxène, qu'il ſentoit fort bon, & que de ſa bouche & de tout ſon corps, il ſortoit une odeur charmante, qui parfumoit tous ſes habits; ce qui venoit peut-être de l'excellence de ſon tempérament, qui étoit très-chaud & plein de feu. Et c'étoit même cette chaleur naturelle d'Alexandre, qui le rendoit ſi ſujet à boire & ſi courageux.

Dès ſon enfance, il fit connoître qu'il ſeroit fort ſage & fort tempérant avec les femmes; car, étant très-impétueux & très-ardent pour toutes les autres choſes, il étoit preſque inſenſible aux plaiſirs du corps, & n'en uſoit qu'avec beaucoup de ſobriété & de retenue. Mais, pour l'ambition, ou plutôt pour la convoitiſe d'honneur, dont il étoit enflammé, il la portoit à un dégré de hauteur, & à une magnanimité fort au-deſſus de ſon âge. Il n'aimoit pas toute ſorte de gloire, ni celle qui vient de toutes ſortes de ſujets, comme ſon pere Philippe, qui, ſemblable à un Sophiſte, ſe piquoit d'éloquence & de bien parler, & qui avoit la vanité de faire graver ſur ſes monnoies, les victoires qu'il avoit remportées aux jeux Olympiques à la courſe des chars. Au contraire, comme ſes amis lui demandoient un jour s'il ne ſe préſenteroit pas à ces jeux, pour y diſputer le prix de la courſe, car il étoit très-léger, il répondit qu'il s'y préſenteroit, s'il devoit avoir des Rois pour antagoniſtes.

En général, il paroît qu'il avoit beaucoup d'éloignement pour tous ces exercices d'Athléte; car, ayant

ſouvent donné des fêtes, où il propoſoit des prix aux poëtes tragiques, aux joueurs de flûte, aux joueurs de lyre, & juſqu'aux rhapſodes même, & donné des chaſſes de toute ſorte de bêtes, & des combats de gladiateurs au fleuret, jamais, il ne propoſa des combats, ni du Ceſte, ni du Pancrace; ou s'il le fit, ce fut par manière d'acquit, & ſans témoigner y prendre le moindre plaiſir.

Ce fut principalement Ariſtote, qui inſpira à Alexandre un ardent amour pour la Médecine. Il n'en aima pas la théorie ſeulement, mais auſſi la pratique. Il ſecourut pluſieurs de ſes amis dans leurs maladies, & leur ordonna les remédes & les régimes dont ils avoient beſoin. Il aimoit auſſi les Belles Lettres; il étoit fort ſtudieux, & aimoit à lire. Il admiroit ſur tout l'Iliade d'Homère, qu'il appelloit la meilleure proviſion de l'Art militaire, & il le ſentoit comme il le diſoit. Il eut toujours avec lui l'édition, qui avoit été revue & corrigée par Ariſtote, qu'on appelloit l'édition de la Caſſette. Il la mettoit toutes les nuits, avec ſon epée, ſous ſon chevet, ſelon le témoignage d'Onéſicrate.

On lui apporta un jour une Caſſette, qui étoit ce qu'on avoit trouvé de plus précieux parmi tous les tréſors, & dans tout l'équipage de Darius. Quand il l'eut conſidérée & admirée, il demanda à ſes amis ce qu'ils croyoient de plus digne d'être enfermé dans cette Caſſette ſi merveilleuſe. Les uns ayant dit une choſe, & les autres une autre, *Pour moi*, dit-il, *j'y enfermerai l'Iliade d'Homère;* & il l'y mit, en effet.

Comme dans les hautes provinces de l'Aſie, il n'avoit pas la commodité de recouvrer beaucoup de livres, il écrivit à Harpale de lui en envoyer, & Harpale lui envoya les Œuvres de Philiſte, beaucoup de Tragédies d'Euripide, de Sophocle, & d'Eſchyle, & les Dithyrambes de Téleſtes & de Philoxène.

Un jour, ayant été informé que deux d'entre les Macédoniens, qui étoient dans les troupes de Parménion, avoient violé les femmes de quelques ſoldats étrangers, qu'il avoit à ſa ſolde, il écrivit à Parménion d'en faire informer, & s'il ſe trouvoit qu'ils fuſſent coupables, de les faire mourir ſans rémiſſion, comme bêtes féroces, nées pour être le fléau des hommes. Dans cette lettre, on liſoit ces propres paroles: *Car, pour moi, on ne trouvera pas que j'aie ſeulement vu, ni voulu voir la femme de Darius. Je n'ai pas même voulu ſouffrir que l'on parlât de ſa beauté devant moi.*

Il diſoit ordinairement qu'il ſe reconnoiſſoit mortel, ſur tout à deux choſes, au ſommeil & à l'amour, comme la laſſitude & la volupté étant deux effets naturels de notre foibleſſe. Il étoit auſſi très-ſobre & très-tempérant ſur ſa bouche, comme il le fit paroître par beaucoup d'autres marques; mais ſur tout par ce

qu'il dit à la reine Ada, qu'il appelloit ſa mere, & qu'il avoit rétablie dans ſon royaume de Carie. Cette Princeſſe, ne ſçachant quelle chere lui faire, pour lui marquer ſa reconnoiſſance, lui envoyoit tous les jours des viandes délicatement préparées, & toutes ſortes de pâtiſſeries les plus délicieuſes. Et à la fin, elle lui envoya les plus excellens cuiſiniers, & les boulangers & les pâtiſſiers les plus habiles. Mais, Alexandre lui répondit qu'il n'avoit que faire de tout cela; qu'il avoit des cuiſiniers beaucoup plus excellens, qui lui avoient été donnés par ſon gouverneur Léonidas; que l'un lui préparoit un bon dîner, c'étoit de beaucoup marcher dès le matin, avant le point du jour; & que l'autre lui apprêtoit un meilleur ſouper, c'étoit un dîner ſobre. Il ajoûta que le même Léonidas alloit ſouvent viſiter lui-même les coffres & les malles, où l'on ſerroit ſes lits & ſes habits, pour voir ſi ſa mere Olympias n'y avoit rien fourré de ſuperflu, & qui ne fût que pour la délicateſſe & pour le luxe.

Il étoit auſſi beaucoup moins adonné au vin qu'il ne paroiſſoit. il eut la réputation de l'aimer, à cauſe qu'il ſe plaiſoit à être longtems à table; mais il paſſoit tout ce tems-là, moins à boire qu'à diſcourir. Car, à chaque fois qu'il buvoit, il propoſoit quelque queſtion, qui n'étoit pas inutile. Encore, ne faiſoit-il jamais ces longs repas, que lorſqu'il ſe trouvoit dans un grand loiſir. Jamais, en effet, ni le vin, ni le ſommeil, ni l'amour même le plus légitime, ni aucun ſpectacle, ne retardérent un ſeul moment ſes affaires, & ne lui firent perdre la moindre occaſion, comme cela eſt arrivé à beaucoup d'autres Capitaines. Sa vie même eſt une preuve très-ſuffiſante de cette vérité. Car, ayant été des plus courtes, elle eſt pourtant toute pleine de grandes & de glorieuſes actions.

Dans ſon loiſir, dès qu'il étoit levé, ſon premier ſoin étoit de ſacrifier aux dieux. Enſuite il dînoit légerement & aſſis; & le reſte du jour, il le paſſoit, ou à chaſſer, ou à juger & terminer les différends, qui arrivoient parmi ſes troupes, ou à lire, ou à compoſer quelque écrit. Quand il étoit en marche, & qu'il n'étoit pas fort preſſé, il s'exerçoit toujours chemin faiſant, ou à lancer le javelot, ou à monter ſur un char, pendant qu'il couroit le plus rapidement, & à en deſcendre de même. Souvent il ſe divertiſſoit à chaſſer au renard, ou aux oiſeaux.

Quand il étoit arrivé, & qu'il ſe préparoit à ſe mettre au bain, ou à ſe faire frotter d'huile, il demandoit aux chefs des panetiers & aux maîtres d'hôtel, s'ils avoient donné ordre au ſouper, & s'ils lui feroient faire bonne-chere. Il ne ſe mettoit jamais à table que tard & après la nuit cloſe, & ſoupoit toujours couché. Il avoit un très-grand ſoin de ſa table, & une attention merveilleuſe à faire en ſorte que tous ceux, qui mangeoient avec lui,

fuſſent ſervis également ; qu'il n'y eût aucune négligence, & que tout le monde fût ſatisfait. Il tenoit longuement table, parce qu'il aimoit à diſcourir. Dans tout le reſte, il n'y avoit point de Roi dans le monde, dont le commerce fût ſi doux & ſi agréable ; car, il ne manquoit d'aucune des graces, qui peuvent rendre un commerce charmant. Son unique défaut étoit qu'il ſe rendoit ſouvent importun par ſes vanteries, en quoi il tenoit beaucoup du ſoldat fanfaron. Car, non ſeulement, il ſe laiſſoit emporter lui-même à cette vanité de parler magnifiquement de ſes exploits ; mais il ſe livroit encore aux flatteurs, qui le faiſoient (*a*) danſer tant qu'ils vouloient ſur cette matière. De quoi les plus honnêtes gens, qui ſe trouvoient à ſa table, ſouffroient ſouvent, ne voulant, ni enchérir ſur ſes flatteurs, ni demeurer non plus en arrière ſur ſes louanges ; car, l'un étoit plein de honte ; & l'autre plein de péril. Après le ſouper, il ſe baignoit encore, ſe couchoit, & dormoit ſouvent juſqu'à midi, quelquefois même tout le jour.

Il étoit ſi tempérant ſur les viandes, & ſi peu curieux de mets exquis, que quand on lui apportoit des païs éloignés & de la mer, ce qu'il y avoit de plus rare & de plus excellent parmi les fruits & les poiſſons, il les envoyoit à ſes amis ; & le plus ſouvent il n'en retenoit rien pour lui. Sa table étoit toujours magnifique ; & ſa magnificence augmenta toujours avec ſa fortune. Enfin, la dépenſe de chaque ſouper fut reglée à dix mille drachmes. Elle en demeura là ; & ce fut-là la regle de tous ceux qui avoient l'honneur de le traiter.

On rapporte que s'étant entretenu en Egypte, avec le philoſophe Ammon, il goûta ſur tout une choſe, que ce Philoſophe lui dit, que tous les hommes ſont gouvernés par Dieu même, parce que tout ce qui excelle, & qui domine, dans quelque eſpèce que ce ſoit, eſt toujours divin. Mais, lui-même, il avoit ſur cela une opinion plus philoſophique & plus vraie, quand il diſoit que Dieu étoit le pere commun de tous les hommes ; mais, qu'il avouoit & reconnoiſſoit particulièrement pour ſes enfans, les plus gens de bien. En un mot, avec les Barbares, il étoit d'une fierté, & d'une hauteur, que rien n'égaloit, voulant paroître entièrement convaincu de ſa naiſſance divine. Mais, avec

(*a*) Cette expreſſion : *Qui le faiſoient danſer tant qu'ils vouloient ſur cette matière*, eſt de M. Dacier, qui, pour la juſtifier, dit : „ Je n'aurois pas „ hazardé cette expreſſion, en parlant d'un grand perſonnage comme Alexandre, ſi celle dont Plutarque s'eſt ſervi, ne l'amenoit naturellement. „ Cette expreſſion, continue M. Dacier, eſt très-remarquable, καὶ τοῖς „ κόλαξιν ἑαυτὸν ἀνεικῶς ὑπτάσιμον, mot à mot, *& ſe adulatoribus in- „ equitandum ſubmittens*, par une figure empruntée des Écuyers, qui mènent „ comme ils veulent, le cheval qu'ils montent. “ *Traduct. des vies des Hommes Illuſtres de* PLUT. *Tom. IX. pag.* 48. *N.* u.

les Grecs, il gardoit beaucoup plus de modeſtie & de retenue, & ne ſe diviniſoit qu'avec beaucoup de circonſpection. Il s'émancipa pourtant un jour plus que de coûtume, dans une lettre qu'il écrivit aux Athéniens, ſur la ville de Samos. *Ce n'eſt pas moi*, leur dit-il, *qui vous ai donné cette Ville libre, & ſi célebre; vous la tenez de la libéralité du Prince, qu'on appelloit alors mon Seigneur & mon Pere*, voulant parler de Philippe.

Dans les derniers tems, ayant été bleſſé d'un trait, qui lui cauſoit beaucoup de douleur, il dit à ceux qui étoient autour de lui: *Mes amis, voilà un véritable ſang, qui coule de ma plaie, & non pas cette liqueur divine, qui, ſelon Homère, coule des plaies des bienheureux immortels.* Un jour, qu'il fit un grand tonnerre, dont tout le monde fut étonné & effrayé, le ſophiſte Anaxarque, qui étoit préſent, lui dit: *Et toi, fils de Jupiter, en pourrois-tu bien faire autant?* Alexandre ne fit que rire de cette demande, & lui répondit: *Mais, je ne veux pas faire peur à mes amis, comme tu voudrois que je le fiſſe, toi qui mépriſes ma table, parce que tu vois qu'on y ſert des poiſſons, & non pas des têtes de Satrapes.* On dit, en effet, qu'Alexandre ayant envoyé un jour quelques petits poiſſons à Épheſtion, Anaxarque avoit laiſſé échapper ce mot: *Qu'il eût mieux valu qu'il eût envoyé des têtes de Satrapes.*

Ce que nous venons de dire, ſuffit pour faire voir qu'Alexandre ne s'en faiſoit point accroire, & qu'il ne s'enorgueilliſſoit pas lui-même de cette prétendue naiſſance divine, comme s'il l'avoit crue véritable, mais qu'il s'en ſervoit, pour s'aſſujettir plus facilement les hommes, par cette opinion de ſa divinité.

Comme il étoit naturellement très-libéral, ſes grands ſuccès augmentérent encore en lui cette inclination bienfaiſante; & il accompagnoit ſes préſens de gaieté, de careſſes, & de marques de bienveillance, qui, ſeule, fait que ceux qui donnent, obligent véritablement. Un jour, un pauvre Macédonien conduiſoit devant lui un mulet, chargé d'or pour le Roi. Le mulet étoit ſi las, qu'il ne pouvoit plus, ni marcher, ni ſe ſoûtenir. Le muletier, prenant la charge, la porte, avec beaucoup de peine, un aſſez long eſpace de chemin. Le Roi le voyant accablé ſous le poids, & près de jetter ſon fardeau à terre, pour ſe ſoulager: *Ne te laſſe pas encore, mon ami*, lui dit-il; *tâche de fournir le reſte du chemin, & de porter cette charge dans ta maiſon; car je te la donne.* En un mot, il ſe fâchoit plus contre ceux, qui ne recevoient pas ſes préſens, que contre ceux qui les demandoient. Et il écrivit un jour à Phocion, qu'il ne ſeroit plus déſormais ſon ami, s'il refuſoit les graces qu'il vouloit lui faire.

On peut juger de la magnificence & de la grandeur exceſſive des préſens qu'il faiſoit à ſes amis & à ſes gardes du corps, par une lettre, que ſa mere Olympias lui écrivoit ſur ce ſujet. » Je ne vous

» blâme pas de faire du bien à » vos amis ; vous faites fort bien » de leur montrer votre gran- » deur & votre magnificence ; » mais, il y a des bornes qu'il » faut garder. Vous les faites tous » égaux aux Rois ; &, en les » enrichiſſant, vous leur donnez » les moyens de faire beaucoup » d'amis, que vous vous ôtez à » vous-même. « Comme elle lui écrivoit ſouvent la même choſe, il tenoit ſes lettres ſecrétes, ne les montroit à perſonne, hors un jour qu'en ayant ouvert une, qu'il venoit de recevoir, & s'étant mis à la lire, il ſouffrit qu'Épheſtion s'approchât, & lût avec lui pardeſſus ſon épaule. Il tira ſeulement ſon anneau de ſon doigt, & en mit le cachet à la bouche de ſon favori, pour lui recommander le ſecret.

Il donna à Épheſtion la maiſon de Bagoas, où l'on dit qu'il trouva des meubles de Suſe, pour mille talens. Il écrivit à Antipater, & l'avertit de prendre des gardes pour ſa ſûreté, parce qu'on lui dreſſoit des embûches. Il envoya auſſi de magnifiques préſens à ſa mere ; mais, il ne voulut jamais ſouffrir, ni qu'elle ſe mêlât de ſes affaires, ni qu'elle s'ingérât en aucune manière du gouvernement. Comme elle s'en plaignit en des termes fort aigres, il ſupporta fort doucement ſa mauvaiſe humeur ; & Antipater lui ayant écrit un jour une grande lettre contre elle, après l'avoir lue, il dit : *Antipater ignore qu'une ſeule larme d'une mere efface dix mille lettres comme celle-là.*

S'étant apperçu que toute ſa cour étoit devenue ſi diſſolue en délices, ſi ſomptueuſe dans ſes repas, & ſi exceſſive en toutes ſortes de vaines dépenſes, qu'un certain Agnon de Téos portoit des clous d'argent à ſes pantoufles ; que Léonatus faiſoit venir, ſur pluſieurs chameaux, de la pouſſière d'Égypte, pour s'en ſervir à la lutte & à ſes autres exercices ; que Philotas traînoit après lui, dans ſon équipage de chaſſe, des toiles pour enfermer un chemin de cent ſtades ; que le nombre de ceux, qui employoient les eſſences les plus précieuſes pour ſe frotter, avant que d'aller aux étuves & ſe baigner, étoit beaucoup plus grand, que celui de ceux, qui ſe ſervoient d'huile toute ſimple ; & que la plûpart menoient avec eux des baigneurs adroits, & des valets de chambre fort entendus à bien faire les lits, il les en reprit doucement & ſagement, en leur diſant qu'il s'étonnoit, comment ceux, qui s'étoient trouvés à tant de combats, & qui avoient donné des marques de leur valeur dans de grandes batailles, ne ſe reſſouvenoient plus que ceux, qui avoient beaucoup travaillé & fatigué, dormoient beaucoup mieux & d'un meilleur ſomme, que les lâches & les pareſſeux ; & comment, en venant à comparer leur manière de vivre avec celle des Perſes, ils ne s'appercevoient point qu'il n'y avoit rien de ſi ſervile, que de vivre dans la pareſſe & dans les délices, & rien de ſi royal que de travailler.

» Eh ! peut-on s'imaginer, ajoû-
» ta-t-il, que celui-ci prendra la
» peine de panſer lui-même ſon
» cheval, de nettoyer ſa pique,
» & de fourbir ſon caſque, qui,
» par une fainéantiſe délicate &
» dédaigneuſe, s'eſt déſaccoûtu-
» mé d'employer ſes mains à
» nettoyer ſon propre corps, qui
» lui eſt pourtant plus cher que
» tout le reſte ? Ne ſçavez-vous
» pas que ce qui aſſure le plus nos
» victoires, c'eſt de ne pas faire
» ce que font les peuples, que
» nous avons vaincus. « Et pour les piquer d'honneur, il s'évertuoit encore davantage, & augmentoit ſes travaux & ſes fatigues, ſoit à la guerre, ou à la chaſſe, en s'épargnant moins, & en s'expoſant aux plus grands périls, avec moins de retenue ; ſi bien qu'un Ambaſſadeur de Lacédémone, s'étant trouvé préſent un jour qu'il terraſſa un furieux lion, lui dit : *Alexandre, vous avez généreuſement combattu contre ce lion, pour la royauté.*

On dit qu'au commencement, quand il jugeoit des procès criminels, où il s'agiſſoit de la vie, pendant que l'accuſateur déduiſoit les chefs d'accuſation, il bouchoit d'une main une de ſes oreilles, afin de la garder pure, & non prévenue, pour entendre les défenſes & la juſtification de l'accuſé. Mais, dans les derniers tems, la quantité d'accuſations, que l'on porta devant lui, effarouchérent & aigrirent ſon naturel, en répandant ſur le menſonge, par le moyen de certaines circonſtances véritables, tout l'air & toutes les apparences de la vérité. Sur tout, il n'étoit plus maître de lui-même, quand on lui déféroit des gens, qui avoient mal parlé de lui. Alors, il devenoit cruel & inéxorable, comme un homme à qui ſa réputation étoit plus chere que l'empire, & que la vie même.

ALEXANDRE IV, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*a*) fils d'Alexandre le Grand, & de Roxane, ne vint au monde qu'après la mort de ſon pere. Incontinent après, il fut reconnu roi, conjointement avec Aridée, frere bâtard d'Alexandre le Grand. Mais, ils n'en avoient, l'un & l'autre, que le nom. L'autorité étoit toute entière entre les mains des grands Seigneurs & des Généraux, qui avoient partagé entre eux les Provinces. Quelque-tems après, l'an 317 avant J. C., Caſſandre fit conduire le jeune Alexandre, ainſi que ſa mere, avec une bonne eſcorte, au château d'Amphipolis, ſous la garde de Glaucias, capitaine, qui lui étoit entièrement dévoué. Quand ils y furent arrivés, on les dépouilla de tous les honneurs du trône, & ils n'y furent plus traités que comme des perſonnes privées, dont il étoit important de s'aſſurer.

Cependant, les Macédoniens commencérent à ſe laſſer, & à dire qu'il étoit tems de faire paroître le jeune Alexandre, qui étoit devenu à l'âge de quatorze

(*a*) Juſt. L. XV. c. 2. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 23, 77, 103.

ans, & de le tirer de priſon, pour lui donner connoiſſance des affaires. Caſſandre, qui auroit vu par-là toutes ſes eſpérances ruinées, fit mourir ſecrétement ce Prince, avec ſa mere Roxane, dans ce même château, où ils étoient renfermés. Ce fut 311 ans avant l'Ére Chrétienne.

ALEXANDRE V, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*a*) étoit fils de Caſſandre, roi de Macédoine, & de Theſſalonique. Il avoit deux freres, nommés l'un Antipater, & l'autre Philippe. Celui-ci, comme l'aîné, ſuccéda au Royaume, à la mort de Caſſandre; mais, il ne regna pas long-tems, car il mourut peu de tems après ſon pere. Antipater & Alexandre entrérent alors en différend. Theſſalonique favoriſoit Alexandre, qui étoit le plus jeune. Antipater en fut ſi outré, que de rage il la tua de ſes propres mains; quoiqu'elle le conjurât par ſes mamelles qu'il avoit ſucées, de lui épargner la vie. Alexandre, pour venger ce parricide, appella Pyrrhus de l'Épire, & Démétrius du Péloponnèſe, & les preſſa de venir le ſecourir. Pyrrhus arriva le premier, & commença d'abord par s'emparer d'une partie de la Macédoine, qu'il retint pour le prix du ſecours qu'il lui donnoit; & par-là, il ſe rendit très-redoutable à Alexandre, qui l'avoit appellé, & qui le trouvoit déjà trop voiſin. Démétrius, de ſon côté, ſe mit auſſi en marche, dès qu'il eut reçu ſes lettres.

A cette nouvelle, le jeune Prince fut beaucoup plus allarmé; car, il craignoit encore davantage Démétrius, à cauſe de ſa dignité & de ſa grande réputation. Il alla donc au-devánt de lui, & l'ayant rencontré près de la ville de Dium, il le ſalua très-affectueuſement, & lui fit tout l'accueil poſſible; mais, il lui dit que ſes affaires étoient en bon état, qu'elles n'avoient plus beſoin de ſa préſence. De-là naquirent entre eux de violens ſoupçons; & un ſoir, que Démétrius alloit ſouper chez Alexandre, qui l'avoit prié, quelqu'un l'avertit qu'on lui dreſſoit des embûches, & qu'on avoit réſolu de l'aſſaſſiner au milieu du feſtin. Démétrius ne ſe troubla point à cette nouvelle. Mais, s'arrêtant au milieu de ſa marche, il commanda à ſes capitaines de tenir ſon armée ſous les armes; & à ſes gardes, & à tous les officiers de ſa maiſon, qui le ſuivoient, & qui étoient en plus grand nombre, que ceux d'Alexandre, il leur ordonna d'entrer avec lui dans la Salle du feſtin, & de ſe tenir là, juſqu'à ce qu'il ſe levât de table.

Alexandre & ſes gens, le voyant ſi bien eſcorté, n'oſérent exécuter leur entrepriſe. Et Démétrius, prétextant que ce ſoir-là il n'étoit pas bien diſpoſé à faire la débauche, ſe retira très-promptement. Dès le lendemain, il ordonna qu'on préparât ſon équipage pour ſon départ, diſant

(*a*) Juſt. L. XVI. c. 1. Plut. Tom. I. pag. 905, 906. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 161, 162. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. p. 27.

qu'il lui étoit ſurvenu des affaires, qui le preſſoient de partir ; &, demandant pardon à Alexandre, s'il le quittoit plutôt qu'il ne l'avoit eſpéré, il lui dit qu'une autre fois il ſeroit plus long-tems avec lui, quand il auroit plus de loiſir.

Alexandre fut ravi de voir qu'il quittoit ſes Etats, non par aucune rupture ni brouillerie, qui fût ſurvenue entre eux, mais de lui-même, & de ſon propre mouvement, & l'accompagna juſqu'en Theſſalie. Quand ils furent arrivés à Lariſſe, ils recommencérent à ſe regaler, en ſe dreſſant reciproquement des embûches ; & c'eſt ce qui fit tomber Alexandre dans les piéges de Démétrius. Car, négligeant de ſe tenir ſur ſes gardes, de peur d'apprendre à Démétrius à s'y tenir auſſi de ſon côté, il fut prévenu, & ſouffrit ce qu'il préparoit à ſon ennemi, & qu'il différoit pour mieux prendre ſes meſures. Etant prié à ſouper par Démétrius, il y alla ſans montrer la moindre défiance. Démétrius s'étant levé de table au milieu du feſtin, Alexandre effrayé ſe leva auſſi, & le ſuivit à la porte de la ſalle. Quand Démétrius fut à la porte, au milieu de ſes gardes, il ne fit que prononcer ce mot : *Tue qui me ſuit*, & paſſa. En même-tems Alexandre fut tué ſur la place, & avec lui ceux de ſes amis, qui voulurent le ſecourir ; & l'un d'eux, comme on l'égorgeoit, dit que Démétrius ne les avoit prévenus que d'un jour. Cela arriva 294 ans avant J. C.

## *UN SEUL ROI DES INDES, du nom d'ALEXANDRE.*

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*a*) autre fils d'Alexandre le Grand, & de Cléophis, reine des Indes. Il regna auſſi lui-même ſur les Indiens, qui n'appellérent plus ſa mere que d'un nom infame, à cauſe qu'elle s'étoit proſtituée au Roi de Macédoine.

## *ROIS D'ÉPIRE, du nom d'ALEXANDRE.*

ALEXANDRE I, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*b*) fils de Néoptolème, monta ſur le trône d'Épire, à la mort de ſon oncle Arymbas, 342 ans avant J. C. Il étoit oncle d'Alexandre le Grand, par ſa ſœur Olympias, femme de Philippe. Alexandre qu'on ſurnomma Moloſſus, n'avoit que 20 ans, lorſqu'il parvint à l'Empire. Olympias ayant reçu quelques mécontentemens de la part de ſon mari, ſollicita Alexandre ſon frere de la venger de ſon époux. L'entrepriſe étoit hardie pour un roi d'Épire. Juſtin veut pourtant qu'il ne ſe ſoit détourné de ce deſſein, que par la propoſition que Philippe lui fit, de lui donner en mariage, une fille, nommée Cléopâtre, qu'il avoit eue d'Olympias. Quel

(*a*) Juſt. L. XII. c. 7.

(*b*) Strab. p. 256, 280. Juſt. L. VIII. c. 6. L. IX. c. 6, 7. L. XII. c. 2. Tit. Liv. L. VIII. c. 3, 17, 24. Pauſ. p. 283. Diod. Sicul. pag. 548. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. p. 531. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 340 *& ſuiv.*

que fût le motif du roi de Macédoine, il eſt ſûr qu'il chercha à s'attacher le prince Épirote par cette nouvelle alliance. Jamais la Macédoine n'avoit vu de fête auſſi brillante. Philippe vouloit montrer aux députés de la Gréce, que les Macédoniens n'étoient plus barbares. On ſçait par quelle cataſtrophe cet appareil fut marqué. Il en coûta la vie à Philippe, qui fut tué par Pauſanias, pour avoir refuſé de lui faire la juſtice qu'il demandoit. Olympias, ſa femme, & Alexandre, à la fois gendre & beau-frere de Philippe, furent ſoupçonnés d'avoir eu part à ce meurtre.

Après cela, le roi d'Épire retourna dans ſes États; & ſon neveu monta ſur le trône de Macédoine. Mais il ne le ſuivit dans aucune de ſes expéditions. C'eſt vers ce tems-là qu'il fut appellé au ſecours des Tarentins. Il reçut avec la plus grande joie l'honneur qu'on venoit de lui faire. Il partageoit déjà l'univers avec Alexandre le Grand, lui abandonnoit l'Orient, prenoit l'Occident pour lui, & ajoûtoit qu'il alloit combattre contre des hommes; au lieu qu'Alexandre de Macédoine ne trouveroit que des femmes qui lui réſiſtaſſent. Plein de ces idées, il alla conſulter l'oracle de Dodone. Il conçut les plus grandes eſpérances, lorſque dans le lieu Saint on lui recommanda d'éviter la ville de Pandoſie & le fleuve Achéron. Il crut que Jupiter lui ordonnoit de quitter ſes terres, & qu'il lui promettoit des conquêtes ſans bornes, dès qu'il paſſeroit ſur des rivages étrangers. La ſuperſtition vint aider à maſquer même l'ambition. Ce fut apparemment dans cette occaſion, qu'il fit frapper une médaille, où l'on voit, d'un côté, la tête de Jupiter Dodonéen, & au revers un foudre, ſurmonté d'une étoile, & au-deſſous une eſpéce de lance avec ces mots: ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΤΟΥ ΝΕΟΠΤΟΛΕΜΟΥ.

Le paſſage d'Alexandre en Italie doit être placé 334 ans avant l'Ére Chrétienne. Ce Prince avoit alors 28 ans. Sa flotte étoit compoſée de quinze vaiſſeaux de guerre, & d'un grand nombre de bâtimens pour le tranſport des troupes de débarquement. Ses premiers exploits furent contre les peuples de la Pouille. Mais ayant appris que les Oracles avoient promis aux Étoliens, qui avoient ſuivi Dioméde, la poſſeſſion éternelle de ces contrées, il aima mieux les avoir pour amis, & fit la paix avec leur Roi. Il en uſa de même avec les Métapontins & les Pédicules. Les Bruttiens & les Lucaniens reſſentirent enſuite tout le poids de ſes forces. Héraclée, colonie des Tarentins, s'étoit révoltée contre ſa Métropole. Il l'enleva aux ennemis; & pour punir cette Ville rebelle, il tranſféra le lieu de l'aſſemblée générale des Grecs, qui s'étoient établis en Italie, au fleuve Acalandre, tandis qu'auparavant cette aſſemblée s'étoit toujours tenue à Héraclée.

Coſence, Térine, & pluſieurs autres places, dont les noms ne ſont pas parvenus juſqu'à nous,

ſubirent

rubirent le même ſort qu'Héraclée. Il y avoit environ 3 ans qu'Alexandre étoit deſcendu en Italie, lorſqu'il s'empara de trois petites montagnes, qui étoient auprès de Pandoſie, pour être à portée d'incommoder les Bruttiens & les Lucaniens. Ceux-ci réunirent toutes leurs forces, & en cherchérent même de nouvelles chez leurs alliés. Les pluies ſurvinrent bientôt après, & rempliſſant d'eau tous les vallons, elles empêchérent la communication des trois camps d'Alexandre. Ses ennemis profitérent de cette conjoncture. Les deux corps, où le Roi n'étoit pas, furent accablés & taillés en piéces au premier choc. Environ deux cens transfuges Lucaniens promirent de livrer le Roi mort ou vif, entre les mains de leurs compatriotes, ſi on leur promettoit de les laiſſer retourner chez eux. Alexandre, à qui l'infortune n'abattoit pas le courage, ſe fit jour à travers l'armée des ennemis. Leur général l'attaqua & fut tué. Comme ſes troupes fugitives abandonnoient leur chef, il les rallia auprès d'un fleuve, qu'il voulut leur faire paſſer à gué, parce qu'il jugea, par les reſtes d'un pont que la violence des eaux avoit emporté, ou que l'on avoit rompu à deſſein, que c'étoit là le chemin qu'il devoit tenir.

Cependant, la fatigue & la crainte faiſoient murmurer les ſoldats. Un d'entr'eux apoſtrophant le fleuve avec indignation: *C'eſt à juſte titre*, dit-il, *que l'on t'appelle Achéron.* A ces mots le Roi frémit ſur le danger où il étoit expoſé. Il héſita s'il continueroit ſa marche de ce côté. Un officier de ſa maiſon, nommé Sotime, inquiet du péril qui menaçoit ſon Prince, le fit appercevoir que les Lucaniens cherchoient à lui dreſſer quelque embuſcade. Quand le Roi eut vu leurs troupes venir fondre ſur lui, il tira ſon épée, & lança ſon cheval dans le fleuve. Il touchoit déjà au rivage, lorſqu'un des transfuges, qui l'avoient trahi, le perça d'un javelot. Alexandre tomba dans la rivière, & le courant de l'eau l'emporta chez les ennemis, qui traitérent ſon corps avec la dernière barbarie. On en envoya la moitié à Coſence, & le reſte ſervit de jouet à la populace. Peut-être même les outrages, qu'on lui fit, n'auroient-ils point ceſſé, ſi une femme n'eût arrêté ces forcenés, en leur diſant, les larmes aux yeux, qu'elle s'étoit flattée de changer le corps du Roi, pour ſon mari & pour ſes enfans qui étoient en la puiſſance des Épirotes. Les Thuriens le rachetérent des deniers publics, & firent tranſporter ſes os en Épire. La mort d'Alexandre arriva 331 an avant J. C. Il y a apparence que ce Prince n'eut point d'enfans de ſa femme Cléopâtre. Car ſon couſin Æacidas lui ſuccéda, ſans qu'il paroiſſe avoir trouvé aucune contradiction.

ALEXANDRE II, (*a*)

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 387. Juſt. L. XXVI. c. 2, 3. L. XXVIII. c. 1.

*Alexander*, Ἀλέξανδρος, étoit fils de Lanaſſa & de Pyrrhus, roi d'Épire. Ce Prince ayant été tué à Argos 272 ans avant J. C., lorſqu'il faiſoit tous ſes efforts pour forcer Antigone, roi des Macédoniens, qui s'étoit renfermé dans cette Ville, Alexandre excité par le deſir de venger la mort de ſon pere, alla ravager les frontières de la Macédoine. Ce fut pendant qu'Antigone étoit occupé à la guerre contre les Athéniens. Ce Prince, à cette nouvelle, retourna en diligence pour le combattre. Mais abandonné de ſes ſoldats, qui paſſérent du côté de l'ennemi, il perdit & ſon armée & ſon royaume. Démétrius, ſon fils, qui n'étoit encore qu'un enfant, leva de nouvelles troupes en l'abſence de ſon pere, & ſçut non ſeulement recouvrer le royaume de Macédoine, mais dépouilla même Alexandre de celui d'Épire.

Ce Prince exilé ſe retira chez les Acarnaniens, & fut après cela rétabli dans ſes États, tant par le zéle affectionné des Épirotes que par le ſecours de ſes alliés. Il avoit épouſé ſa propre ſœur, appellée Olympias, qui, après la mort de ſon mari, fut déclarée tutrice de Pyrrhus & de Ptolémée, ſes fils, & Régente de l'État.

## *ROIS DE SYRIE, du nom d'ALEXANDRE.*

ALEXANDRE I, *Alexander*, Ἀλέξανδρος. (a) C'étoit un homme de baſſe extraction, appellé Bala, qui fut mis ſur le trône de Syrie, à la place de Démétrius Soter, vers le milieu du ſecond ſiécle, qui précéda la naiſſance de J. C.

Démétrius avoit ſoulevé contre lui tous ſes ſujets par une conduite peu digne d'un Prince; car l'indolence, les plaiſirs & la débauche faiſoient ſon unique occupation, dans un château où il s'étoit renfermé. Les mécontens étoient ſoûtenus par Ptolémée Philométor, Attale & Ariarathe. Ces trois Princes, de concert, employérent Héraclide, un des grands favoris d'Antiochus Épiphane, pour dreſſer quelqu'un à jouer le perſonnage de fils de ce Roi, & le charger des prétentions héréditaires à la couronne de Syrie. Héraclide choiſit, pour cela, le jeune Bala, qui étoit fort propre à faire le rôle qu'on lui donnoit. Il le façonna & l'inſtruiſit bien de tout ce qu'il falloit dire & faire.

Quand il fut bien dreſſé, il commença par le faire reconnoître des trois Rois, qui étoient du ſecret. Enſuite il le mena à Rome, & y mena auſſi Laodice, fille véritable d'Antiochus Épiphane, afin de mieux couvrir l'impoſture. A force de ſollicitations & d'adreſſe, il l'y fit reconnoître & obtint un décret du Sénat en ſa faveur, qui non ſeulement lui permettoit de retourner en Syrie, pour recouvrer ſes

(a) Strab. pag. 624. Juſt. L. XXXV. c. 1, 2. Athen. pag. 211. Roll. Hiſt. Anç. Tom. V. pag. 273, 274. & ſuiv. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 298, 299.

États, mais qui lui accordoit même ſon aſſiſtance pour cet effet. Avec cette déclaration des Romains pour lui, Bala n'eut pas de peine à trouver des troupes. Il ſe ſaiſit de Ptolémaïde dans la Paleſtine ; & là, ſous le nom d'Alexandre, fils d'Antiochus Épiphane, il prit le titre de roi de Syrie, & pluſieurs des mécontens vinrent l'y trouver & ſe ranger autour de lui. Cette nouvelle fit ſortir Démétrius de ſon château & de ſon indolence, pour ſonger à ſe défendre. Il aſſembla tout ce qu'il put de troupes. Alexandre, de ſon côté, armoit auſſi. L'aſſiſtance de Jonathas étant de grande conſéquence dans cette conjoncture, les deux partis lui faiſoient leur cour. Démétrius lui écrivit le premier, & lui envoya la commiſſion de général des troupes du Roi, en Judée ; ce qui le rendit pour lors très-ſupérieur à tous ſes ennemis.

Alexandre voyant ce qu'avoit fait Démétrius pour Jonathas, lui fit faire auſſi des propoſitions pour l'attirer dans ſon parti. Il le faiſoit ſouverain Sacrificateur, lui accordoit le titre d'ami du Roi, lui envoyoit une robe de pourpre, & une couronne d'or, marques de la haute dignité, dont il le revêtoit. Car perſonne ne portoit alors la pourpre que les Princes & les Nobles du premier rang. Démétrius, qui en eut avis, enchérit encore ſur lui, pour s'aſſurer d'un allié de cette importance. Mais après les maux qu'il avoit faits à tous ceux qui avoient eu à cœur les vrais intérêts des Juifs, & à toute la nation en général, ils n'oſoient ſe fier à lui, & réſolurent de traiter plutôt avec Alexandre. Jonathas accepta donc de lui la ſouveraine ſacrificature.

Les deux concurrens, pour la couronne de Syrie, ayant aſſemblé toutes leurs troupes, en vinrent à une bataille déciſive. D'abord l'aile gauche de Démétrius enfonça celle de l'ennemi, qui lui étoit oppoſée, & la mit en fuite. Mais s'étant trop échauffée à la pourſuite, quand elle revint, elle trouva la droite, où Démétrius combattoit en perſonne, battue, & le Roi tué dans la déroute. Alexandre, par cette victoire, ſe trouva maître de l'empire de Syrie. Dès qu'il ſe vit tranquille, il envoya demander, en mariage, à Ptolémée, roi d'Égypte, Cléopâtre ſa fille. Elle lui fut accordée ; & ſon pere la conduiſit lui-même juſqu'à Ptolémaïde, où ſe célébra le mariage.

Alexandre ſe trouvant paiſible poſſeſſeur de la couronne de Syrie, crut qu'il n'avoit plus rien à faire qu'à prendre les plaiſirs que lui fourniſſoient l'abondance & le pouvoir où il étoit parvenu. Il s'abandonna donc à ſon penchant naturel, qui le portoit au luxe, à l'oiſiveté & à la débauche. Il laiſſa entièrement le ſoin des affaires à ſon favori, nommé Ammonius, lequel par ſes cruautés indiſpoſa fort les eſprits. Alexandre s'étant enfin réveillé, & conſidérant l'extrême danger, où il étoit, s'adreſſa à Ptolémée Philométor, qui vint au ſecours de ſon gendre, & entra avec une

groſſe armée dans la Paleſtine. Toutes les Villes lui ouvrirent les portes, ſelon l'ordre qu'elles en avoient reçu d'Alexandre. Jonathas vint le joindre à Joppé, & le ſuivit à Ptolémaïde. En y arrivant, on découvrit un complot qu'Apollonius avoit formé contre la vie de Philométor. Comme Alexandre refuſa de lui livrer ce perfide, il conclut qu'il étoit entré lui-même dans ce complot, & en conſéquence il lui ôta ſa fille, qu'il donna à Démétrius, & fit un traité avec lui, par lequel il s'engageoit à lui aider à remonter ſur le trône de ſon pere; & cet héritier légitime fut en effet remis ſur le trône de ſes ancêtres.

Alexandre, qui étoit alors en Cilicie, marcha en diligence avec ſes troupes, & mit tout à feu & à ſang autour d'Antioche. Les deux armées ſe battirent. Alexandre perdit la bataille, & s'enfuit avec cinq cens chevaux vers Zabdiel, Prince arabe, à qui il avoit confié ſes enfans. Trahi par celui en qui il avoit eu le plus de confiance, il eut la tête tranchée; & elle fut envoyée à Ptolémée, qui témoigna beaucoup de joie de la voir. Cette joie ne fut pas de longue durée; car il mourut peu de jours après, d'une bleſſure qu'il avoit reçue dans le combat. Ainſi Alexandre & Philométor moururent en même-tems, le premier après avoir regné 5 ans, & le ſecond 35; ce qui arriva 145 ans avant J. C.



ALEXANDRE II, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*a*) ſurnommé Zébina, ſe diſoit fils du précédent, quoique ce fût le fils d'un frippier d'Alexandrie, nommé Protarque. Il prétendoit, en cette fauſſe qualité, que la couronne de Syrie lui appartenoit. Ptolémée Phyſcon appuya cet impoſteur contre Démétrius, & lui prêta une armée pour s'en mettre en poſſeſſion. Il ne fut pas plutôt en Syrie que, ſans examiner les droits du Prétendant, on vint en foule prendre ſon parti; parce qu'on ne pouvoit ſouffrir Démétrius. Ils ne ſe mettoient pas en peine quel Roi ils prenoient, pourvu qu'ils ſe défiſſent de lui. A la fin, une bataille en décida. Elle ſe donna auprès de Damas en Céléſyrie. Démétrius y fut entièrement défait, & s'enfuit à Ptolémaïde, où étoit Cléopâtre, ſa femme.

Après la mort de ce Prince, Cléopâtre conſerva une partie du royaume. Alexandre eut tout le reſte; & pour s'y affermir, il fit une alliance étroite avec Hyrcan, qui profita, en habile homme, de toutes ces diviſions pour ſe bien établir, & pour procurer à ſes peuples l'affermiſſement de la liberté, & pluſieurs avantages conſidérables, qui rendirent les Juifs redoutables à leurs ennemis. Ptolémée Phyſcon, qui regardoit Alexandre comme ſa créature, prétendoit qu'il lui fît hommage de ſon Empire. Zébina refuſa nettement d'entrer dans ſes vues.

(*a*) Juſt. L. XXXIX. c. 1, 2. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 208, 209, 213.

Phyſcon réſolut de l'abattre, comme il l'avoit élevé, & s'étant accommodé avec ſa nièce Cléopâtre, il envoya une armée conſidérable à Antiochus Grypus, & lui donna ſa fille Tryphéne en mariage. Grypus, par le moyen de ce ſecours, défit Zébina, & l'obligea de ſe retirer à Antioche. Celui-ci s'aviſa, pour fournir aux frais de la guerre, de piller le temple de Jupiter. Il fut découvert; & les habitans ſe ſoulevérent & le chaſſérent de la Ville. Il fut encore quelque-tems errant de lieu en lieu à la campagne, mais à la fin on le prit & on le fit mourir, 122 ans avant l'Ére Chrétienne.

(*a*) Dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres, il eſt parlé d'un roi de Syrie, nommé Alexandre Théopator, dont il nous reſte quelques médailles. On voit ſur une la Victoire qui tient une palme.

## *ROIS D'ÉGYPTE, du nom d'ALEXANDRE.*

ALEXANDRE I, & ALEXANDRE II, rois d'Égypte. *Voyez* Ptolémée IX, & Ptolémée X.

## *ROIS DES JUIFS, du nom d'ALEXANDRE.*

ALEXANDRE JANNÉE, (*b*) *Alexander Jannæus*, Ἀλέξανδρος Ἰανναῖος, étoit le troiſième fils de Jean Hyrcan, roi des Juifs. Son pere ne pouvoit le ſouffrir, depuis qu'il avoit appris en ſonge qu'il regneroit après lui. Et ſelon l'ordre naturel, il ne pouvoit regner qu'après la mort de ſes deux freres, qui étoient nés avant lui. La vérité du ſonge ſe trouva juſtifiée par l'événement. Antigone, l'aîné des enfans de Jean Hyrcan, ne regna jamais. Ariſtobule, le cadet, ne regna que fort peu de tems. Après la mort de celui-ci, Salomé, autrement Alexandra, tira de priſon Alexandre Jannée, qui y avoit été mis par ordre de ſon mari, & le plaça ſur le trône de Judée, l'an 105 avant J. C. Le premier uſage qu'il fit de la ſouveraineté, ce fut d'ôter la vie à ſon quatrième frere, qui avoit tâché de lui enlever la couronne. Pour le cinquième, nommé Abſalom, il lui accorda ſa faveur, & le protégea durant ſa vie

Alexandre Jannée d'une humeur belliqueuſe & entreprenante, ne tarda pas à lever une bonne armée, avec laquelle il paſſa le Jourdain, & forma le ſiége de Gadara. Au bout de dix mois, s'étant enfin rendu maître de cette Ville, il prit encore quelques autres places très-fortes ſituées auſſi au de-là du Jourdain. Mais ne ſe tenant pas aſſez ſur ſes gardes, à ſon retour, il fut battu par l'ennemi, & perdit dix mille hommes avec tout le butin qu'il avoit fait, & ſon propre bagage. Il revint à Jéruſalem accablé de cette perte, & de la honte qui la ſuivoit. Il eut même le chagrin de

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 418, 419.

(*b*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 456. *& ſeq.* De Bell. Judaïc. pag. 714. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 452.

voir que bien des gens, au lieu de plaindre ſon malheur, en avoient une maligne joie. Car, depuis la querelle qu'eut Hyrcan avec les Phariſiens, ils avoient toujours été ennemis de ſa maiſon, & ſur tout de cet Alexandre; & comme ils entraînoient preſque tout le peuple après eux, ils l'avoient ſi fort prévenu & animé contre lui, que ce fut-là la véritable ſource des déſordres & des brouilleries, dont tout ſon regne fut troublé.

Cette perte, quelque grande qu'elle fût, n'empêcha pas que voyant la côte de Gaza ſans défenſe par le départ de Lathyre, il n'allât y prendre Raphia & Anthédon. Ces deux poſtes, qui n'étoient qu'à quelques milles de Gaza, tenoient cette ville comme bloquée, & c'étoit ce qu'il s'étoit propoſé en les attaquant. Il n'avoit jamais pardonné aux habitans de Gaza d'avoir excité Lathyre contre lui, & de lui avoir donné des troupes, qui avoient contribué à lui faire gagner la fatale bataille du Jourdain; & il cherchoit avec ſoin toutes les occaſions de ſe venger d'eux. Dès que ſes affaires le lui permirent, il vint, avec une nombreuſe armée, aſſiéger leur Ville. Apollodote, qui en étoit gouverneur, défendit la place un an entier avec un courage & une prudence qui lui acquirent beaucoup de réputation. Son propre frere, nommé Lyſimaque, ne put voir ſa gloire ſans envie; & cette lâche paſſion le porta à l'aſſaſſiner. Enſuite, ce miſérable s'aſſocia avec quelques ſcélérats comme lui, qui livrérent la Ville à Alexandre.

Lorſqu'il y entroit, on eût dit, à ſon air & aux ordres qu'il donnoit, qu'il avoit deſſein d'uſer de ſa victoire avec clémence & modération. Mais, dès qu'il ſe vit maître de tous les poſtes, & que rien ne pouvoit lui faire obſtacle, il lâcha ſes ſoldats avec permiſſion de tuer, de piller, de détruire; & l'on vit auſſi-tôt exercer, dans cette Ville infortunée, toute la barbarie, qui ſe peut imaginer. Le plaiſir de la vengeance lui coûta bien cher. Car, les habitans de Gaza ſe défendirent en déſeſpérés, & lui tuérent preſque autant de monde qu'ils étoient eux-mêmes. Mais enfin, il contenta ſa brutale paſſion, & fit, de cette ancienne & fameuſe Ville, un tas de ruines; après quoi il s'en retourna à Jéruſalem. Cette guerre l'occupa un an.

Quelque-tems après, le peuple lui fit un affront ſanglant. A la fête des Tabernacles, pendant qu'il étoit dans le temple, & qu'en qualité de ſouverain Sacrificateur, il offroit à l'autel des holocauſtes le ſacrifice ſolemnel, on ſe mit à lui jetter des citrons à la tête, en lui diſant mille injures, & le traitant, entr'autres, d'eſclave; reproche qui déclaroit aſſez qu'ils le regardoient comme indigne & de la couronne & du pontificat. C'étoit une ſuite de ce qu'avoit oſé avancer Éléazar, que la mere d'Hyrcan avoit été captive. Ces indignités irritérent tellement Alexandre, qu'il chargea lui-même ces inſolens à la tête de ſes

gardès, & en tua juſqu'au nombre de ſix mille. Voyant la mauvaiſe diſpoſition des Juifs à ſon égard, il n'oſa plus leur confier ſa perſonne, & prit, pour ſes gardes, des troupes étrangéres, qu'il fit venir de la Piſidie & de la Cilicie; & il en forma un corps de ſix mille hommes, qui l'accompagnoient par tout.

Lorſqu'Alexandre vit l'orage qui s'étoit élevé contre lui, un peu appaiſé par la terreur de la vengeance qu'il en avoit tirée, il ſe tourna contre les ennemis du dehors. Après avoir remporté ſur eux quelques avantages, il tomba dans une embuſcade, où il perdit la plus grande partie de ſon armée, & eut de la peine à ſe ſauver lui-même. A ſon retour à Jéruſalem, les Juifs, outrés de cette perte, ſe révoltérent contre lui. Ils ſe flattoient de le trouver ſi affoibli & ſi abattu de ce dernier échec, qu'ils n'auroient pas de peine à achever ſa perte, qu'ils ſouhaitoient depuis ſi long-tems. Alexandre qui ne manquoit, ni d'application, ni de courage, & qui avoit d'ailleurs une capacité au-deſſus de l'ordinaire, trouva bientôt des troupes à leur oppoſer. Ce fut donc une guerre civile entre Alexandre & ſes ſujets, qui dura ſix ans, & cauſa de grands maux aux deux partis. Les rebelles furent battus & défaits en pluſieurs occaſions.

Alexandre ayant pris une Ville où pluſieurs des rebelles s'étoient renfermés, en emmena huit cens à Jéruſalem, & les y fit tous crucifier en un même jour; & quand ils furent attachés à la croix, il fit amener leurs femmes & leurs enfans, & les fit égorger à leurs yeux. Pendant cette cruelle exécution, le Roi donnoit un régal à ſes femmes & à ſes concubines dans un endroit, d'où l'on voyoit tout ce qui ſe paſſoit; & cette vue étoit, pour lui & pour elles, la principale partie de la fête. Cette guerre civile, pendant ſix ans qu'elle dura, coûta la vie à plus de cinquante mille hommes du côté des rebelles. Alexandre, après l'avoir appaiſée, fit pluſieurs expéditions au-dehors avec un très-grand ſuccès. Quand il fut revenu à Jéruſalem, il s'abandonna à la bonne chere, & aux excès du vin, qui lui cauſérent une fièvre quarte, dont il mourut au bout de 3 ans, après en avoir regné 27. C'étoit l'an 79 avant J. C.

Alexandre laiſſa deux fils, Hyrcan & Ariſtobule; mais il ordonna qu'Alexandra, ſa femme, gouverneroit le royaume, tant qu'elle vivroit, & qu'elle choiſiroit celui de ſes deux fils qu'elle voudroit, pour régner après elle.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*a*) fils d'Ariſtobule & petit-fils d'Alexandre Jannée, dont on vient de parler. Il avoit un frere, appellé Antigone, & deux ſœurs. Lorſque Pompée eut pris Jéruſalem ſur ſon pere, il fut amené avec lui, ainſi qu'avec ſon frere & ſes deux ſœurs, à Rome

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 476, 477. De Bel. Judaïc. p. 721, 722.

en captivité. Pendant qu'on étoit en chemin, il trouva le moyen de ſe ſauver ; & étant de retour en Judée, il aſſembla une armée de dix mille hommes de pied & de quinze cens chevaux, avec laquelle il fit pluſieurs actions de valeur, & ſe ſaiſit des fortereſſes d'Alexandrion & de Machéronte, où il vouloit ſe fortifier.

Mais Gabinius, général des troupes Romaines, qui étoient dans le païs, ne lui en donna pas le loiſir. Il le chaſſa des montagnes, le battit près de Jéruſalem, lui tua trois mille hommes & fit grand nombre de priſonniers. Après cela, Gabinius vint aſſiéger la fortereſſe d'Alexandrion, où étoit en perſonne la mere d'Alexandre. Elle ſortit de ce château, & fit l'accommodement de ſon fils avec Gabinius, à condition qu'Alexandre rendroit quelques fortereſſes qu'il tenoit, & qui furent démolies par les Romains.

Alexandre fut encore battu près du mont Thabor dans un combat, où il perdit dix mille hommes. Enfin, après pluſieurs actions, où il eut toujours du deſſous, il tomba entre les mains de Scipion, qui le fit paroître devant ſon tribunal à Antioche, & le condamna à avoir la tête tranchée, l'an 45 avant J. C.

## AUTRES PERSONNAGES *célebres qui ont porté le nom d'*ALEXANDRE.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*a*) tyran de Phéres en Theſſalie. Pour envahir la tyrannie, il empoiſonna, l'an 369 avant J. C. ſon frere Polydore dans un repas, où il s'étoit laiſſé enivrer. Comme il avoit donc acquis la principauté par le crime, il en uſa auſſi avec violence. Au lieu que ſes prédéceſſeurs s'étoient fait aimer de la nation par leur équité & par leur ſageſſe, celui-ci ſe fit haïr d'elle par ſes duretés & par ſes injuſtices. En effet, il fit ouvertement la guerre à pluſieurs peuples de Theſſalie. Et lorſqu'il s'ouvroit ſecrétement par-là un chemin, pour les aſſujettir tous, on envoya à Thébes demander du ſecours. Pélopidas s'étant chargé de cette expédition, obligea le Tyran de venir à ſes pieds, & employa contre lui de vifs reproches & de fortes menaces. Alexandre allarmé ſe déroba avec ſes gardes.

Quelque-tems après, le même Pélopidas ayant aſſemblé des troupes Theſſaliennes, marcha à Pharſale. A peine y fut-il arrivé que le Tyran ſe préſenta devant lui avec une puiſſante armée. Pélopidas croyant qu'il venoit pour ſe juſtifier & pour répondre aux plaintes des Thébains, alla à lui avec Iſménias ſeul, ſans autre précaution. Ce n'eſt pas qu'il ne le connût pour un ſcélérat & pour un homme accoûtumé à verſer le ſang ; mais il ſe flattoit que le reſpect qu'il auroit pour Thébes, & la conſidération de ſa dignité

(*a*) Corn. Nep. in Pelop. c. 5. Plut. Tom. I. pag. 291, 292. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 489, 494, 496, 517. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 374. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 232, 233.

& de ſa réputation l'empêcheroient de rien entreprendre contre ſa perſonne. Cependant, le Tyran les voyant ſeuls & ſans armes, les prend priſonniers & ſe ſaiſit de Pharſale. Cette action remplit de terreur & de défiance l'eſprit de tous ſes ſujets, qui ſe doutérent bien qu'après une injuſtice ſi criante & une ſi grande audace, Alexandre n'épargneroit plus perſonne, & ſe comporteroit en toutes rencontres, & contre toutes ſortes de gens, en homme déſeſpéré, & qui n'avoit plus rien à ménager.

Il mena cependant Pélopidas à Phéres, & les premiers jours, il permit à tout le monde de le voir, s'imaginant que cette aventure auroit humilié ſa fierté, & abattu ſon courage; mais Pélopidas, voyant les habitans de Phérès très-conſternés, ne ceſſoit de les conſoler & de les exhorter à avoir bonne eſpérance, leur promettant que le Tyran ſeroit bientôt puni, & il envoyoit lui dire à lui-même: » Qu'il étoit » bien imprudent & bien injuſte, » de tourmenter & de faire mourir tous les jours tant de bons » Citoyens, qui ne lui avoient » rien fait, & de l'épargner lui, » ſçachant bien qu'il ne ſeroit pas » plutôt ſorti de ſes mains, qu'il » lui feroit porter la peine due à » ſes crimes. « Alexandre étonné de cette grandeur d'ame & de cette aſſurance dit: *Pourquoi Pélopidas a-t'il tant de hâte de mourir.* Cela étant rapporté à Pélopidas, il lui envoya faire cette réponſe; *C'eſt afin que tu périſſes d'autant plutôt, devenu encore plus l'ennemi des dieux & des hommes.* Depuis ce jour-là, le Tyran ordonna que perſonne ne le vît & ne lui parlât.

Épaminondas fut toutefois envoyé en Theſſalie; mais ce fameux général tiroit la guerre en longueur, de crainte qu'Alexandre ne tournât toute ſa rage contre ſon priſonnier; car il connoiſſoit ſes cruautés, & le peu de cas qu'il faiſoit de la raiſon & de la juſtice. Il ſçavoit qu'il faiſoit enterrer des hommes tout vifs; qu'il en couvroit d'autres de peaux de ſangliers & d'ours; que lâchant ſur eux ſes chiens de chaſſe, il les faiſoit déchirer, ou les tuoit à coups de fléches; & que c'étoient là ſes jeux & ſes divertiſſemens. Dans les villes de Mélibée & de Scotuſe, ſes amies & ſes alliées, il convoqua à une aſſemblée les Citoyens, & les fit environner par ſes gardes, qui égorgérent devant lui toute leur jeuneſſe. Il conſacra la pique, dont il s'étoit ſervi pour tuer ſon oncle Polyphron; & l'ayant couronnée de feſtons & de bandelettes, il lui ſacrifia comme à un dieu, & l'appella Tychon; c'eſt-à-dire, l'heureuſe.

Un jour qu'il entendoit un acteur de réputation, qui jouoit les Troades d'Euripide, il ſortit promptement du théatre & envoya dire à cet acteur: » Qu'il » ne s'allarmât point, & qu'il » n'en joüât pas moins bien; que » s'il étoit ſorti, ce n'étoit point » par aucun chagrin qu'il eût » contre lui; mais qu'il avoit hon-

» te que ſes Citoyens le viſſent » pleurer des malheurs d'Hécube » & d'Andromaque, lui qui n'a- » voit jamais eu pitié de ceux » qu'il avoit égorgés. « Ce même Tyran ſi cruel, étonné de la réputation & du nom d'Épaminondas, & ébloui de ſa dignité & de la majeſté qui l'environnoit, commença à craindre, & ſe hâta de lui envoyer des gens pour ſe juſtifier. Mais Épaminondas ne voulut pas ſouffrir que les Thébains fiſſent, ni paix, ni alliance avec un ſi méchant homme. Il lui accorda ſeulement une trève de trente jours; & après avoir retiré, de ſes mains, Pélopidas, & Iſménias, il ramena ſes troupes.

Alexandre ayant joui de la principauté, l'eſpace de 11 ans, Thébé, ſa femme, fit avec ſes trois freres, Tiſiphon, Pytholaüs & Lycophron, un complot de le tuer, & l'exécuta de cette manière. Tout le palais du Tyran étoit rempli de gardes, qui veilloient toute la nuit. Il n'y avoit qu'une chambre haute, qui étoit gardée par un chien enchaîné, très-dangereux, & qui ne connoiſſoit que le maître, la maîtreſſe, & un ſeul eſclave qui lui donnoit à manger. Le tems pris pour l'exécution étant venu, Thébé enferma ſes freres pendant le jour dans une chambre voiſine; & entrant ſeule, ſelon ſa coûtume, dans la chambre d'Alexandre qu'elle trouva endormi, elle ſort, un moment après, ordonne à l'eſclave d'emmener le chien dehors, parce que ſon mari vouloit dormir en repos; & de peur que l'échelle, par où il falloit monter, ne fît du bruit, quand ſes freres monteroient, elle emmaillota, de laine, les échelons. Tout étant ainſi préparé, elle fait monter, tout doucement, ſes freres armés de poignards; & les laiſſant à la porte, qui étoit entr'ouverte, elle rentre, & prenant le cimeterre, qui étoit ſuſpendu au chevet, elle le leur montre. C'étoit le ſignal dont on étoit convenu, pour marquer que le Tyran étoit aſſoupi & qu'il dormoit tranquillement.

Sur le point de l'exécution, les jeunes gens ſe trouvérent ſaiſis de frayeur, & n'oſérent avancer. Thébé ſe mit en colère, & les appellant lâches, elle leur fit des ſermens horribles, qu'elle va éveiller Alexandre & lui déclarer leur complot. La honte & la crainte les raniment. Thébé les fait entrer, les mène près du lit, & tient elle-même la lampe. L'un prend le Tyran par les pieds, qu'il ſerre de toute ſa force, l'autre le prend par les cheveux; & le troiſième le frappe à grands coups de poignards, & le tue; mort peut-être trop douce & trop prompte pour un monſtre ſi cruel & ſi abominable, mais pourtant proportionnée & conforme à ſes injuſtices & à ſes cruautés, ſi l'on en conſidère les circonſtances & les ſuites; car c'eſt le premier des Tyrans qui ait été aſſaſſiné par ſa propre femme. Et après ſa mort, ſon corps fut expoſé à toutes ſortes d'outrages, foulé aux pieds par ſes ſujets, & abandonné en proie aux chiens & aux vautours.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος, (*a*) nom d'un Spartiate, qui étoit chef d'un corps de troupes, l'an 369 avant J. C. Comme il avoit été envoyé, cette année, dans le territoire de Tégée, pour en garder les paſſages, il fut attaqué par les Argiens, qui lui tuérent près de deux cens hommes. Lui-même périt à cette occaſion.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος, (*b*) ſurnommé Lynceſtes, fils d'Érope, fut le premier qui ſalua roi Alexandre le Grand, après la mort de Philippe ſon pere. Cette attention le ſauva des peines, qu'on fit ſouffrir aux complices de cette mort; car il étoit du nombre des coupables. C'étoit, cependant, au rapport de Diodore de Sicile, un homme plein de ſens & de courage. Sa conduite ne le prouvoit guere. Échappé d'un premier danger, il s'expoſa à un autre, qui cauſa ſa perte.

En effet, après avoir obtenu le commandement de la cavalerie Theſſalienne, il trama des complots contre ſon bienfaiteur. En qualité de Prince, iſſu du ſang royal, il aſpiroit à la couronne. Darius, ſur une lettre qu'il avoit reçue de ce traître, lui promit mille talens d'or avec le royaume de Macédoine, s'il pouvoit tuer Alexandre, ne croyant pas que ce fût acheter trop cher un crime qui le délivreroit d'un ſi formidable ennemi. Le porteur de la réponſe du Roi fut arrêté, & avoua tout; & le coupable ayant été pris & lié, fut mis en priſon, comme pour être examiné juridiquement dans un autre tems. Il s'écoula trois années de ſuite, après leſquelles Alexandre comparut devant le tribunal Macédonien. Il y fut condamné à mort, l'an 329 avant l'Ére Chrétienne.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος, (*c*) fils de Polyſperchon, qui ſervit dans les armées d'Alexandre le Grand, en qualité d'officier général. Après la mort de ce Prince, les Athéniens s'attendoient à recouvrer leur liberté ſous la domination d'Olympias, ſa mere; mais leurs eſpérances furent vaines. Alexandre, fils de Polyſperchon, s'étant rendu dans l'Attique, ſe ſaiſit de Munychie & du Pirée, pour les beſoins de la guerre. Le peuple irrité appella en jugement tous ceux qui avoient favoriſé l'Oligarchie, & il condamna les uns à la mort, & les autres à l'exil, & à la vente publique de leurs biens. Phocion lui-même, qui gouvernoit tout ſous Antipater, fut de ce nombre. Dans ce revers de fortune, tous les malheureux ſe refugiérent auprès d'Alexandre, fils de Polyſperchon, dans l'eſpérance de trouver quelque reſſource dans ſa protection. Alexandre les reçut favorablement, & leur donna des lettres pour ſon pere,

(*a*) Diod. Sicul. pag. 494.

(*b*) Juſt. L. XI. c. 2, 7. Diod. Sicul. pag. 578, 604. Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 10. L. II. c. 19. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 580.

(*c*) Diod. Sicul. pag. 662, 706, 707. Plut. Tom. I. pag. 756, 892. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 78, 79.

par leſquelles il le prioit de prendre la défenſe de Phocion & de ſes adhérans, qui étoient de ſon parti, & réſolus de le ſeconder dans tous ſes deſſeins.

Alexandre, l'an 315 avant l'Ére Chrétienne, parcourant avec Ariſtodème les villes du Péloponnèſe, s'occupoit à rendre la liberté à toutes, & en chaſſoit les garniſons de Caſſandre. Celui-ci, informé de cette entrepriſe, lui députa Prépélas, pour l'inviter à renoncer au parti d'Antigone, & à prendre plutôt le ſien. Il lui promit, à cette condition, de lui donner le commandement général des troupes du Péloponnèſe; ce qu'il accompagneroit de tous les titres d'honneur, qu'il pourroit ſouhaiter. Alexandre voyant qu'il obtenoit par-là une dignité pour laquelle ſeule il avoit combattu juſqu'alors contre Caſſandre même, accepta cette offre, & fut auſſi-tôt déclaré Commandant général du Péloponnèſe.

Alexandre ne jouit pas longtems de ce commandement; car il fut tué l'année ſuivante par quelques citoyens de Sicyone, qui avoient conjuré ſa perte. Cette conjuration n'eut pas les ſuites qu'ils en avoient attendues. Cratéſipolis, femme d'Alexandre, dont le cœur n'avoit rien que de mâle & de grand, ne fut point conſternée à la vue de cet accident funeſte. Chérie des ſoldats, & honorée des officiers qu'elle avoit toujours obligés & ſervis, elle prit le commandement des troupes, réprima l'inſolence des Sicyoniens, les défit dans une bataille, après laquelle elle en fit attacher trente des plus mutins au gibet, appaiſa tous les troubles que les ſéditieux avoient excités dans la Ville, y rentra victorieuſe, & la gouverna avec une ſageſſe qui lui attira l'admiration de tous ceux qui en entendirent parler.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος. (*a*) C'étoit un général d'armée, qui vint de Lycie, avec trois mille fantaſſins & cinq cens cavaliers, trouver Alexandre le Grand, lorſqu'il étoit à Bactres. C'eſt apparemment le même que ce Prince donna pour chef à trente jeunes hommes des plus vaillans de ſa compagnie, qui furent chargés de monter dans le rocher d'Aorne. Alexandre le Grand lui donna Carus pour collégue, & l'exhorta de ſe ſouvenir du nom qu'il portoit. Alexandre de Lycie ne l'oublia pas; car, comme il ne ſe ménageoit point du tout, & qu'on le chargeoit de tous côtés, il fut accablé de coups.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, fils d'Alcétas, roi d'Épire. *Voyez* Alcétas.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*b*) fils de Lyſimaque, l'un des capitaines d'Alexandre le Grand, & d'Odryſias. Après la mort de ſon pere, qui étoit péri dans un combat contre Seleucus en Aſie, ayant obtenu, à force de prieres, ſon corps, il

(*a*) Q. Curt. L. VII. c. 10. L. VIII. c. 11. (*b*) Pauſ. pag. 18.

le fit porter dans la Cherſonnèſe, où il l'inhuma, & ſignala ſa piété par un ſuperbe monument, qui ſe voyoit encore, du tems de Pauſanias, entre le bourg de Cardie & le mont Pactyas.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος. (*a*) Cet Alexandre étoit un officier qui commandoit la citadelle de Corinthe, du tems d'Antigone Gonatas. Et comme ce Prince deſiroit fort de s'emparer de cette place importante, & qu'il déſeſpéroit de pouvoir en venir à bout par la force ouverte, il fit donner du poiſon à Alexandre. Après ſa mort, Nicéa, ſa femme, prit le gouvernement des affaires, & garda la citadelle très-ſoigneuſement.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος, (*b*) Seigneur de la cour d'Antiochus le Grand. Dès que ce Prince eut pris poſſeſſion de la couronnne, il envoya, en Orient, Alexandre & Molon, ſon frere; celui-ci pour gouverner la Médie; & l'autre la Perſe. Mais Alexandre & Molon mépriſant la jeuneſſe du Roi, ne furent pas plutôt affermis dans leurs gouvernemens, qu'ils ne voulurent plus le reconnoître; & chacun d'eux ſe rendit ſouverain dans la Province qui lui avoit été confiée.

Leur ſouveraineté ne fut pas de longue durée. Deux ans après, Antiochus ayant paſſé le Tigre, à la tête d'une nombreuſe armée, força d'abord Molon d'en venir à une action, & remporta ſur lui une victoire ſi complette, que le Rebelle, voyant tout perdu, ſe tua lui-même de déſeſpoir. Alexandre étoit alors en Perſe, où Néolas, un autre de leurs freres, qui s'étoit échappé de cette bataille, lui en apporta la triſte nouvelle. Se voyant ſans reſſource, ils tuérent premièrement leur mere, puis leurs femmes & leurs enfans, & enfin ſe tuérent eux-mêmes, pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur. Voilà la fin qu'eut cette rebellion, qui cauſa la ruine entière de tous ceux qui y avoient eu part.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος, (*c*) étoit un commandant de la cavalerie parmi les Épirotes. Cent quatre-vingt-dix-huit ans avant J. C., Philippe, roi de Macédoine, comptant pouvoir faire la paix avec le peuple Romain par l'entremiſe de cette nation, tint un conſeil là-deſſus, après lequel Alexandre & le préteur Pauſanias engagérent le conſul Quintius, & le Roi à une conférence, qui ſe tint près du fleuve Aoüs, dans l'endroit où il étoit le plus reſſerré entre ſes rives. La dureté des loix qu'on vouloit impoſer à Philippe, rendit la conférence inutile.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος, (*d*) ſeigneur d'Étolie, le plus conſidérable & le plus éloquent, qui fût de ſon tems dans toute la nation Étolienne. L'an

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 1034.
(*b*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 344, 349.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 10.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 33. L. XXXIV. c. 23. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 495, 496.

197 avant J. C., il fut député à l'assemblée des Alliés qu'on avoit convoquée à Tempé. Quand son tour de parler fut venu : » Si le » Proconsul, dit-il, pense qu'en » faisant la paix avec Philippe, » il procurera, ou une paix solide » aux Romains, ou une liberté » durable aux Grecs, il se trom- » pe. L'unique moyen de finir la » guerre avec les Macédoniens, » c'est de chasser Philippe de son » royaume. La chose est très- » aisée, pourvu qu'il profite de » l'occasion qui se présente. « Il appuya son discours de plusieurs autres raisons, & s'assit.

Philippe, indigné des reproches d'Alexandre, fit approcher son vaisseau du bord, pour se faire mieux entendre ; & à peine avoit-il commencé à parler, qu'un des assistans voyant qu'il s'emportoit avec chaleur contre tous les alliés, mais sur tout contre les Étoliens, l'interrompit & lui dit que les discours étoient inutiles dans un démêlé, qui devoit être décidé par les armes ; que c'étoit à lui de vaincre, ou d'obéir aux vainqueurs.

Alexandre étoit, comme on voit, un zélé partisan de la liberté publique. Deux ans après, s'étant trouvé à une autre assemblée, il n'y parla pas avec moins de fermeté. Il reprocha aux Athéniens qu'après avoir été autrefois les premiers & les plus zélés partisans de la liberté, ils trahissoient alors la cause commune, par une flatterie dont ils vouloient tirer à eux tout le fruit. Alexandre se plaignit en suite, de ce que les Achéens, après avoir servi Philippe pendant sa prospérité, & l'avoir ensuite abandonné & trahi dans sa mauvaise fortune, avoient recouvré Corinthe, & ne se proposoient rien moins que d'avoir encore Argos ; au lieu qu'on refusoit aux Étoliens, les premiers ennemis de Philippe, & les alliés perpétuels des Romains, la restitution des villes d'Échine & de Pharsale, qu'on étoit convenu par le traité de leur rendre, quand on auroit vaincu Philippe. Enfin, Alexandre accusa les Romains de mauvaise foi, en ce qu'ayant flatté les Grecs d'une vaine apparence de liberté, ils tenoient des garnisons dans Chalcis & dans Démétrias, eux qui avoient souvent répété, dans le tems que Philippe différoit d'en retirer les siennes, que la Gréce ne seroit jamais libre, tant que Démétrias, Chalcis & Corinthe seroient entre les mains de ce Prince, & qui retenoient leurs armées dans la Gréce, sous le prétexte de retirer Argos des mains de Nabis.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος, (*a*) nom d'un certain habitant de Mégalopolis. Cet homme se disoit descendu d'Alexandre le Grand. Il avoit deux fils & une fille. Il donna, à ses deux enfans, les noms de Philippe & d'Alexandre. Sa fille, appellée Apamie, fut mariée à Amynandre, roi des Athamanes. Alexandre de Mégalopolis vivoit envi-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 47.

ron deux cens ans avant J. C.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος. (*a*) Cet Alexandre étoit d'Acarnanie. Il fut d'abord attaché au parti de Philippe, roi de Macédoine. Mais, l'ayant quitté avec la fortune, il se retira à la cour d'Antiochus, qui lui parut, comme elle l'étoit en effet, plus opulente & plus somptueuse. Ce Prince ayant tenu un conseil sur la guerre des Romains, l'an 193 avant l'Ére Crétienne, Alexandre d'Acarnanie y fut appellé. La connoissance qu'il avoit des affaires de la Gréce, & même de celles des Romains, avoit engagé Antiochus à l'admettre au nombre de ses intimes amis, & de ses confidens les plus secrets. Alexandre, persuadé qu'il étoit moins question d'examiner si on devoit entreprendre la guerre, que de la manière & du lieu, où on la devoit faire, promettoit au Roi une victoire assurée, pourvu qu'il prît le parti de passer en Europe, & de s'établir avec ses troupes dans quelque partie de la Gréce.

Antiochus passa en Europe; mais il n'y eut pas un succès aussi heureux, que se l'imaginoit Alexandre; car il fut défait auprès des Thermopyles. Dans le tems même que se donnoit la bataille, dix galéres du Roi, commandées par Isidore, l'un de ses lieutenans, étoient à la rade auprès de Thronium, dans le golfe Maliaque. Là, Alexandre, blessé dangereusement, vint apporter la nouvelle de la défaite d'Antiochus; & aussitôt les vaisseaux s'enfuirent à Cénée, dans l'Eubée, où Alexandre mourut & fut enterré.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος. (*b*) C'étoit un scélérat de la de Bérée. Un autre scélérat, nommé Thyrsis, s'étant joint à lui, on les introduisit, l'un & l'autre, dans la chambre de Démétrius, fils de Philippe, jeune Prince qu'on venoit d'empoisonner dans un repas. Et comme le poison ne lui avoit pas causé une mort prompte, Alexandre & Thyrsis enveloppérent sa tête de plusieurs tapis, & par-là lui ôtérent la respiration & la vie.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*c*) fils de Persée, & petit fils, de Philippe, roi de Macédoine. Il eut part aux disgraces de son pere; car ayant été fait prisonnier avec lui, il fut mené à Rome, & conduit à la suite du char de triomphe de Paul-Émile. Ensuite on les renferma à Albe, où on les garda avec tous ceux qui leur appartenoient, ainsi qu'avec leur argent & les meubles qu'ils pouvoient avoir.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*d*) chef de quelques soldats Thraces, qui, selon certains, commencérent l'attaque, lors de cette bataille célebre, où Persée fut défait par Paul-Émile, l'an 182 avant J. C. Comme quelques Romains revenoient du fourrage, les Thraces les chargérent,

(*a*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 18. L. XXXVI. c. 20.
(*b*) Tit. Liv. L. XL. c. 24.
(*c*) Tit. Liv. L. XLII. c. 52. Lib. XLV. c. 42. Just. L. XXXIII. c. 2.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 264.

Sept cens Liguriens coururent au ſecours de ces fourrageurs. Les Macédoniens envoyérent des troupes pour ſoûtenir les Thraces ; & les renforts qu'on envoyoit aux uns & aux autres, groſſiſſant toujours, l'action ſe trouva enfin engagée.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος, (*a*) affranchi de Strabon, pere de Pompée. Cet Alexandre, après la mort de Strabon, fut convaincu d'avoir détourné la plus grande partie des deniers publics. Pompée le déféra à ſes juges.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος, (*b*) philoſophe qui vivoit auprès de Craſſus, qui avoit lu avec lui les livres d'Ariſtote. Ce Philoſophe donna de grandes preuves de ſon déſintéreſſement, de ſa douceur, de ſa patience par le commerce qu'il eut avec Craſſus ; car il ne ſeroit pas aiſé de dire s'il étoit plûs pauvre, quand il entra auprès de lui, que quand il en ſortit, après avoir vécu long-tems avec lui très-familièrement. C'étoit le ſeul de tous ſes amis que Craſſus menoit toujours à la campagne ; & par les chemins il lui donnoit toujours un chapeau, pour ſe garantir du ſoleil. Mais dès qu'ils étoient de retour, il ne manquoit jamais de le lui redemander.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος. (*c*) Il étoit d'Antioche, & s'attacha particulièrement à Marc-Antoine. Un officier des Parthes, nommé Mithridate ; étant venu au camp du général Romain, pendant qu'il faiſoit la guerre à ces peuples, demanda qu'on le fît parler à quelqu'un qui ſçût la langue des Parthes, ou celle des Syriens. On lui amena Alexandre d'Antioche. Dès qu'ils furent en préſence, le Parthe déclara qui il étoit, dit que Monésès l'envoyoit pour leur rendre un grand ſervice, en revanche des plaiſirs qu'il avoit reçus autrefois d'Antoine ; & après ce préambule, il demanda à Alexandre s'il ne voyoit pas cette chaîne de hautes montagnes, qui paroiſſoit dans le lointain. Alexandre lui ayant répondu qu'il les voyoit : » C'eſt » ſous ces montagnes, continua » Mithridate, que les Parthes » vous dreſſent des embûches » avec toutes leurs troupes ; car » au-deſſous il y a de grandes » plaines, où ils vous attendent, » après vous avoir trompés en » vous perſuadant de prendre ce » chemin & de quitter celui des » montagnes. Il eſt vrai que par » celui des montagnes vous eſ- » ſuierez la même ſoif & les mê- » mes fatigues, auxquelles vous » êtes déjà tout accoûtumés. » Mais ſi Antoine prend celui de » la plaine, il doit être aſſuré » que là l'attendent les malheurs » de Craſſus. « En finiſſant ces mots, il ſe retira.

Antoine ſuivit l'avis de Mithridate, qui avoit été appuyé par une perſonne qui lui ſervoit de

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 620.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 544.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 937, 938.

guide,

guide. Les Parthes ſe mirent auſſitôt à ſes trouſſes, quoique ce fût durant la nuit, & attaquérent l'arrière-garde. Mais Antoine ayant fait ſonner la retraite, les ennemis ſe retirérent. Alors le même Mithridate revint, & parlant au même Alexandre, il fut d'avis, qu'après que l'armée ſe ſeroit un peu repoſée, elle ſe remît promptement en marche, & qu'elle ſe hâtât de gagner la rivière, parce que les Parthes ne la pourſuivroient que juſques-là, & ne paſſeroient pas plus avant. Alexandre alla rapporter cet avis à Antoine; & Antoine le chargea de quantité de coupes, de flacons d'or pour en faire préſent à Mithridate, qui, après en avoir pris autant qu'il en put cacher ſous ſa robe, ſe retira. Les Romains ayant levé leur camp, ſe mirent en marche. Les Parthes les pourſuivirent. Mais, ſelon la prédiction de Mithridate, dès qu'ils eurent apperçu la rivière, ils détendirent leurs arcs, & exhortérent les Romains à paſſer, ſans aucune crainte, en donnant de grands éloges à leur valeur.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*a*) ſurnommé le Syrien. Plutarque nous apprend qu'il accompagna Antoine, lorſque ce Romain, voyant la galére de Cléopâtre faire voile, la ſuivit ſur une autre galére à cinq rangs de rames. Antoine, dans cette occaſion, oublia tout, & s'oublia lui-même; car il trahit & abandonna ceux qui combattoient & ſe faiſoient tuer pour lui.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*b*) fils d'Antoine & de Cléopâtre. Il avoit un frere, nommé Ptolémée. Antoine, l'an 33 avant J. C., ayant fait aſſembler le peuple d'Alexandrie dans le Gymnaſe, & dreſſer, ſur un tribunal, deux trônes d'or, l'un pour lui, & l'autre pour Cléopâtre, & d'autres trônes plus bas pour ſes enfans, déclara premiérement Cléopâtre reine d'Égypte, de Cypre, d'Afrique, & de la baſſe Syrie, & lui donna, pour collégue & pour ſucceſſeur à ces royaumes, le jeune Céſarion, qu'on croyoit fils de Jules Céſar, qui, en mourant, avoit laiſſé Cléopâtre enceinte. Enſuite, les fils qu'il avoit eus d'elle, il les nomma rois des Rois, & donna à Alexandre l'Arménie, la Médie, & tous les états des Parthes, quand il les auroit conquis.

Il donna à Ptolémée la Phénicie, la Syrie, & la Cilicie, & en même-tems il les préſenta tous deux au peuple; Alexandre vêtu d'une robe à la Médoiſe, & ayant ſur la tête la tiare & le chapeau droit & pointu, que les Perſes appelloient Cydaris; & Ptolémée couvert d'un long manteau, avec des pantoufles & un bonnet environné d'un diadême; car c'étoient là les ornemens des Rois, ſucceſſeurs d'Alexandre, comme les autres étoient les ornemens des Rois des Médes & des Arméniens. Après que ces deux Princes eurent ſalué & baiſé leur pere

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 947.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 941.

& leur mere, ils furent d'abord environnés, l'un d'une garde d'Arméniens, & l'autre d'une garde de Macédoniens qu'on avoit préparées.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος, (*a*) nom d'un aventurier qui ſe montra dans le ſiécle qui précéda l'Ére Chrétienne. Il ſe diſoit fils de Perſée, & prétendoit, en cette qualité, avoir droit au trône de Macédoine. Il fut chaſſé par Métellus, qui ne put l'arrêter parce qu'il s'étoit retiré dans la Dardanie, où il ſe tint caché.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος, (*b*) fils de Tigrane, & gendre d'Antiochus, roi de Commagène. Quand ce dernier eut été détrôné par les Romains, & réduit à vivre à Rome en ſimple particulier, Veſpaſien accorda à Alexandre un petit canton de ſes États, avec le titre de Roi. Cet Alexandre fut mis à mort par Hérode.

ALEXANDRE [JULES], (*c*) homme extrêmement robuſte, & adroit tireur, qui combattit à cheval contre un lion, & le tua à coups de trait. Dès-lors, Commode regarda ce brave, comme un rival qui obſcurciſſoit ſa gloire, & il réſolut de s'en défaire. Au moins, Dion n'allégue aucune autre cauſe de la mort de Jules Alexandre. Il eſt vrai que Lampride fait mention de révolte. Mais c'étoit le prétexte à la mode, pour faire périr tous ceux que l'Empereur haïſſoit.

Quoiqu'il en puiſſe être, cet arrêt ne fut pas auſſi aiſé à exécuter, qu'à prononcer. Jules Alexandre étoit à Émeſe, ſa patrie, lorſqu'il apprit que des ſoldats avoient été envoyés pour le tuer. Il ſe tint prêt, les ſuprit de nuit dans une embuſcade, & les maſſacra tous. Il traita de même les ennemis qu'il avoit dans la Ville, & auſſi-tôt montant à cheval, il ſe diſpoſa à s'enfuir chez les Barbares de ſon voiſinage. Sa tendreſſe criminelle pour un jeune enfant fut cauſe de ſa perte. Il voulut l'emmener avec lui; & comme la foibleſſe de cet enfant retardoit ſa marche, ceux qui le pourſuivoient, eurent le tems de l'atteindre. A leur approche, voyant la mort inévitable, il commença par tuer ſon compagnon, & ſe tua enſuite lui-même.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος, (*d*) fameux impoſteur, qui vécut du tems de Lucien, ſous l'empire de Marc-Aurèle. Il étoit né à Abonotique, petite ville de la Paphlagonie. Comme il n'avoit point de biens, ſa première reſſource fut la débauche. Il s'attacha ſur tout à un médecin de profeſſion, qui ſe couvroit de ce titre honorable, pour exercer l'indigne métier de charlatan & de magicien. Alexandre prit avidement les leçons d'un maître, ſçavant dans un art ſi

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. p. 126.
(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. III. pag. 343.
(*c*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 497, 498.
(*d*) Lucian. Tom. I. pag. 857, 858. *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 456, 457. *& ſuiv.*

convenable à ſon inclination. Le maître, de ſon côté, ſe fit un plaiſir de former un diſciple, en qui il trouvoit les plus heureuſes diſpoſitions, pour devenir un fourbe accompli. Après la mort de ce médecin, Alexandre, héritier de ſon ſçavoir, commença à mettre en œuvre les inſtructions qu'il avoit reçues de lui, & s'aſſocia un digne compagnon, nommé Cocconas. Ils coururent enſemble la Province, vivant aux dépens des ſots & des dupes. Entr'autres, ils firent la conquête d'une femme Macédonienne, riche, avancée en âge, & qui, néanmoins, vouloit encore faire l'aimable. Ils la perſuadérent ſi bien, qu'elle ſe chargea de leur ſubſiſtance. De Bithynie, où ils l'avoient trouvée, elle les ſuivit juſqu'à Pella, capitale des rois de Macédoine.

Ils y firent une découverte fort intéreſſante pour les vues qu'ils avoient. Les environs de Pella étoient, dit-on, remplis de ſerpens d'une grandeur démeſurée, & d'une douceur ſurprenante, puiſqu'ils ſe familiariſoient avec les hommes, qui les nourriſſoient dans les maiſons, où ils dormoient à côté des enfans. Nos deux fourbes achetérent, moyennant quelques oboles le plus beau de ces ſerpens, qu'ils purent trouver; & ſur cette acquiſition, ils bâtirent le ſyſtême d'une impoſture du premier ordre. Ils réſolurent d'ériger un Oracle, qui pût attirer un grand concours de monde. Il ne fut queſtion entr'eux que du lieu où ils établiroient la ſcène. Cocconas inclinoit pour Chalcédoine, ville d'un grand abord, & d'où leur réputation pourroit ſe répandre d'une part dans la Thrace, & de l'autre dans la Bithynie, la Galatie, & les régions circonvoiſines. Mais Alexandre penſa avec raiſon que pour l'entrepriſe qu'ils méditoient, il leur falloit un païs, dont les habitans groſſiers fuſſent diſpoſés à donner aiſément dans le piége.

Il ſçavoit que tels étoient ſes compatriotes les Paphlagoniens. Il crut néanmoins pouvoir tirer parti de Chalcédoine, mais pour donner ſimplement le branle à l'affaire. S'étant donc rendu dans cette Ville avec Cocconas, il enfouït, de concert avec lui, dans un ancien temple d'Apollon des tablettes d'airain, ſur leſquelles il étoit écrit qu'inceſſamment Eſculape, avec Apollon, ſon pere, ſe tranſporteroit dans le Pont, & qu'il établiroit ſa réſidence à Abonotique; les tablettes furent découvertes par des gens qui étoient du complot. Et l'impoſture fit ſi bien ſon effet, que ſur le champ ceux d'Abonotique commencérent à jetter les fondemens d'un temple pour Eſculape, qui alloit les honorer de ſa préſence. Cocconas demeura à Chalcédoine, & y mourut peu après.

Cependant, Alexandre voyant que la fourberie proſpéroit, pouſſa ſon œuvre, & ſe fit annoncer par un prétendu Oracle, comme deſcendant du héros Perſée, & fils de Podalire. Ses imbécilles Concitoyens, qui avoient connu toute ſa famille, ajoûtérent foi à

cette magnifique généalogie. Pour paroître dans un équipage convenable à sa haute dignité, Alexandre prit un habillement fastueux, une tunique tissue de blanc & de pourpre, un manteau blanc; & portant à la main un cimeterre, symbole de l'origine qu'il tiroit de Persée, laissant flotter ses cheveux en boucles, il entra ainsi à Abonotique. Il prépara les esprits, & les tint dans l'admiration & dans l'attente, en feignant de tems en tems des accès de fureur prophétique, dans lesquels il faisoit sortir de l'écume de sa bouche, par le moyen d'une herbe qu'il avoit pris soin de mâcher, & qui avoit la vertu de produire cet effet. Cependant, il gardoit son serpent soigneusement caché dans la maison; & il se proposoit de lui ajuster une figure de tête humaine, façonnée avec du linge. Sur le devant de cette tête étoient tracés & peints de leurs couleurs naturelles, toutes les parties & tous les traits d'un visage; & elle avoit une bouche qui s'ouvroit, & une langue semblable à celle des serpens, qui se dardoit en dehors, à l'aide de quelques crins de cheval, qu'il ne s'agissoit que de tirer subtilement. Tout étant ainsi préparé, il n'étoit plus question que de faire paroître Esculape; & voici la ruse qu'employa cet imposteur.

Il alla de nuit cacher dans l'eau, qui s'étoit amassée autour des fondations du temple, que l'on construisoit actuellement, un œuf d'oie, qu'il avoit eu la précaution de vuider, & dans lequel il avoit enfermé un petit serpent qui venoit de naître. L'eau, en détrempant la terre, formoit une boue, qui pouvoit servir à l'œuf de logement assuré. Le lendemain de cette opération, Alexandre nu & portant seulement autour des reins une écharpe d'étoffe d'or, tenant son cimeterre à la main, secouant sa chevelure qui flottoit au gré des vents, court à la place publique, monte sur un autel, & de-là haranguant la multitude, il félicite la ville d'Abonotique du bonheur qui va lui être accordé de recevoir le dieu personnellement & visiblement habitant dans ses murs. Presque tous les habitans s'étoient rendus dans la place, femmes, enfans, vieillards, & ils paroissoient ravis en extase. Ils faisoient des vœux, & adoroient d'avance le dieu qui devoit se manifester.

L'Imposteur, pour augmenter leur admiration, leur parla une langue inconnue, mêlant seulement dans un discours Hébreu, ou Phénicien les noms d'Apollon & d'Esculape. Il prend ensuite son essor, court suivi de tout le peuple, aux fondations du temple, & s'étant fait donner une coupe, il la plonge dans la boue à l'endroit, où il avoit mis l'œuf. L'ayant retiré, il le place sur sa main, & le montre, en s'écriant qu'il a le dieu. Il casse l'œuf, & l'on en voit sortir avec étonnement un embryon de serpent, qui se roule autour des doigts du Devin. On sçait qu'Esculape étoit adoré sous cette forme. Le peuple fut donc persuadé qu'il possédoit Esculape

préſent & vivant. Les acclamations ayant redoublé, chacun lui demanda la ſanté, les richeſſes, la proſpérité. Alexandre toujours en enthouſiaſme, reprend ſa courſe, & porte le nouveau dieu dans ſa maiſon.

Il laiſſa s'écouler quelques jours, afin de donner le tems à la Renommée, de publier dans tout le païs des environs, la nouvelle de la merveille qui venoit de s'opérer. Il vouloit avoir un plus grand nombre de ſpectateurs pour le dernier acte de la piéce. En effet, on vit bientôt arriver en foule les Paphlagoniens, troupeau de moutons, dit Lucien, ſous la figure humaine, ſimples maſques, vuides au de-dans, & ſans aucune cervelle. Ce fut en préſence de cette multitude, qu'Alexandre acheva ſa comédie. Couché ſur un lit dans une chambre peu éclairée, vêtu en miniſtre des dieux, il parut, ayant ſur lui ce grand & beau ſerpent qu'il avoit apporté de Macédoine, & qui lui formoit un collier autour du cou, étendant au loin ſa queue. La tête étoit cachée ſous l'aiſſelle du charlatan, qui montroit, au lieu d'elle, cette repréſentation de tête humaine formée avec du linge.

On s'imagine aiſément quelle fut ſa ſurpriſe des ſpectateurs ſur cet amas de merveilles. Auſſi la ſéduction fut générale, & elle gagna toutes les contrées voiſines. De la Galatie, de la Bithynie, de la Thrace, on accouroit à Abonotique, pour voir, de ſes yeux, un ſi étonnant prodige. Tous ces païs ſe remplirent d'images & de petites figures du nouveau dieu, à qui le Prophéte donna le nom de Glycon. Après de ſi beaux préparatifs, il n'étoit pas difficile d'établir un Oracle; fin unique à laquelle tendoit tout l'ouvrage, comme à une voie ſûre d'attirer de l'argent. La conſtruction du temple étant achevée, Alexandre marqua un jour, auquel le dieu commenceroit à donner ſes réponſes à ceux qui le conſulteroient; & voici de quelle maniere ſe faiſoit la conſultation. On remettoit un billet cacheté au devin, qui l'emportoit dans le ſanctuaire, prenoit du tems pour interroger le dieu, & enſuite remettoit le billet cacheté, tel qu'il l'avoit reçu, l'accompagnant de ſa réponſe par écrit. Le fourbe avoit divers moyens d'ouvrir les billets, ſans qu'il y parût, & les crédules conſultans, ſurpris de trouver une réponſe aſſortie à leur demande, attribuoient à la lumière divine ce qui étoit l'effet de l'artifice.

Pour fortifier l'enchantement, en augmentant le merveilleux, il s'aviſa de faire rendre à ſon dieu des Oracles de vive voix. Il inſéroit, dans cette tête de linge, dont il a été parlé, un canal qui rendoit dans la bouche. Quelqu'un caché par derriére, faiſoit paſſer la réponſe par ce canal, & elle ſortoit par la bouche du dieu. Ces ſortes d'Oracles étoient des graces ſignalées, qui ne s'accordoient qu'aux riches & aux puiſſans. Le ſuccès de ces divers artifices fut prodigieux. Chaque réponſe d'Oracle ne coûtoit qu'une drachme & un tiers; & le produit

qui en revenoit dans le cours d'une année, ſe montoit à ſept ou huit cens mille drachmes ; enſorte que le Prophéte trouvoit dans une ſi ample récolte de quoi entretenir magnifiquement le ſervice de ſon temple, & de quoi payer des interprétes, des écrivains, des héraults, & tous les miniſtres qui lui étoient néceſſaires pour exécuter ſon jeu. Et il lui en reſtoit encore la plus groſſe part pour lui-même. L'uſage qu'il faiſoit de cet argent, convenoit aux voies par leſquelles il l'amaſſoit. Il menoit un grand train, vivoit ſomptueuſement, ſe livroit aux plus infames débauches. Et ſouvent les peres & les maris étoient tellement enſorcelés, qu'ils tiroient vanité de ce que leurs enfans & leurs femmes ſervoient aux plaiſirs du Prophéte.

Il y auroit bien d'autres circonſtances à rapporter. Mais, on les omettra, de crainte d'être trop long. Et quiconque ſeroit curieux de les lire, peut conſulter l'hiſtoire des Empereurs par M. Crévier, ou plutôt l'original; c'eſt-à-dire, le dialogue de Lucien ſur cet objet. Au reſte, la vengeance divine ne laiſſa pas impunis, dès cette vie même, les crimes du faux devin. Il périt rongé des vers, en conſéquence d'une horrible maladie, qui lui fit tomber en pourriture le pied, la jambe, & la cuiſſe. L'illuſion avoit duré plus de 20 ans, puiſqu'Alexandre rendoit déjà des Oracles au commencement du regne de Marc-Aurele, & qu'il ſurvécut à cet Empereur. Elle finit avec l'auteur de l'impoſture. Ceux qu'il avoit formés, ou ſéduits, mais qui n'avoient pas ſon talent, firent de vains efforts, pour entretenir une trop difficile comédie.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος. (*a*) Étant vicaire du préfet du Prétoire en Afrique, il s'y fit proclamer Empereur, l'an 308 de J. C. Ce n'étoit pas un homme bien redoutable, puiſqu'il étoit ſans courage & ſans fermeté, mou & inappliqué par caractére. Ces défauts étoient augmentés encore par le grand nombre d'années, lorſque Maxence ſongea à ſe faire reconnoître en perſonne en Afrique. Cependant, ſa réſolution ne fut pas exécutée. Les réponſes peu favorables des Aruſpices en furent cauſe. Maxence voulut néanmoins prendre ſes ſûretés, par rapport à Alexandre, & il lui demanda ſon fils en ôtage.

Alexandre craignoit pour cet enfant, qui étoit dans un âge tendre & beau de viſage, les honteux & brutaux déréglemens du Tyran. Il refuſa donc de l'envoyer. Maxence irrité apoſta des aſſaſſins, pour tuer ſecrétement Alexandre. Mais ce fut préciſément cette odieuſe démarche qui hâta la révolte. Les aſſaſſins furent découverts ; & les ſoldats indignés, & ſe rappellant tous les anciens ſujets qu'ils avoient de haïr Maxence, ſecouérent ſon joug, & reyêtirent leur chef de

(*a*) Crév. hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 259. *& ſuiv.*

la pourpre. Alexandre, malgré ſon incapacité, ne laiſſa pas, parce qu'il avoit affaire à Maxence, de jouir paiſiblement de la puiſſance impériale en Afrique, pendant plus de 3 ans. Il fut à la fin défait, pris & étranglé.

ALEXANDRE SEPEUTE, *Alexander Sepeutes*, Ἀλέξανδρος Σεπεύτης. (*a*) Celui-ci n'eſt connu que par ſon épitaphe. Voici ce qu'elle contenoit : » Alexandre » Sepeute, fils d'Antéus Bacchius, » de la tribu Artémiſiade, a fait » ce monument pour lui, pour » Lesbia ſa femme, pour ſes » enfans, & pour ſes domeſtiques. Qu'il ne ſoit point permis à d'autres d'y mettre qui » que ce ſoit. Si quelqu'un le fait » par violence, qu'il paye aux » temples des Auguſtes, la ſomme de deux mille cinq cens » deniers; & qu'il ſoit outre cela » coupable du crime des violateurs de ſepulchres. Cette épitaphe a été miſe dans les archives. «

## *GENS DE LETTRES, du nom d'ALEXANDRE.*

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*b*) poëte Élégiaque qui vivoit du tems de Ptolémée Philadelphe. Il étoit fils de Satyrus & de Stratoclée, & fut ſurnommé Étolien, parce qu'il avoit pris naiſſance à Pleuron, ville d'Étolie. Les fragmens qu'Athénée & Parthénius nous ont conſervés de ſes élégies, mènent à croire qu'il mérita le titre, que Macrobe lui donne, d'excellent Poëte. Il regne dans ſes vers une douceur & une facilité qui enchantent. Il ne faut pour s'en convaincre que jetter les yeux ſur le chapitre de Parthénius, où eſt racontée la triſte aventure d'Anthée, prince de Carie. A en croire Gyraldus, Virgile n'a pas dédaigné de prendre certaines choſes des poëſies d'Alexandre.

Virgile le pouvoit ſans doute, puiſqu'il a bien tiré de celles de Catulle, & des ouvrages même de Cicéron, ce qui lui paroiſſoit convenable. Mais l'a-t'il fait? On cite Macrobe; & Macrobe dit ſeulement que Virgile a donné à une des compagnes de Diane le nom d'Opis, qu'Alexandre avoit donné à la Déeſſe elle-même. Voilà ce que Virgile a pris des poëſies d'Alexandre. Le titre du chapitre dans Macrobe n'annonce rien de plus. Ce n'étoit pas la peine d'en faire une remarque.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, célebre Grammairien de Cotiée. *Voyez* l'article qui ſuit.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*c*) ſurnommé Cornélius, en qualité d'affranchi de Cornélius Lentulus, eſt qualifié Polyhiſtor, à cauſe de ſon érudition univerſelle. Il floriſſoit à Rome dans la 173e Olympiade, & étoit contemporain de Sylla. Sui-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 39.

(*b*) Pauſ. pag. 125. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. T. VII. p. 359.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 364. Tom. X. pag. 253, 254.

das le fait originaire de Milet. Étienne de Byzance le dit fils d'Aſclépiade & natif de Cotiée, ville de Phrygie. Mais il ne faut pas confondre cet Alexandre de Cotiée, fameux Grammairien, avec celui de Milet, beaucoup plus ancien, & dont parle Suidas; erreur dans laquelle eſt tombé l'exact & docte Jonſius.

Alexandre de Cotiée avoit eu pour diſciple Ariſtide, contemporain de Marc-Aurele & de Commode, & qui fit l'oraiſon funébre de cet Alexandre, adreſſée au Sénat & au peuple de Cotiée. Elle eſt venue juſqu'à nous. Alexandre, le Grammairien, mourut ſubitement ſur ſes livres dans un âge fort avancé; au lieu qu'Alexandre Polyhiſtor périt malheureuſement dans l'incendie de ſa maiſon. Ce ne peut être que de ce dernier que parle Plutarque, dans ſon dialogue ſur la muſique; car il étoit plus ancien que l'autre & qu'Ariſtide. Parmi un nombre infini d'ouvrages, Alexandre avoit compoſé des recueils d'Hiſtoire ſur la Phrygie, qu'il connoiſſoit mieux qu'un autre; & il y faiſoit mention de pluſieurs Phrygiens qui s'étoient diſtingués dans la muſique

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος. (*a*) Cet Alexandre avoit pris naiſſance à Mynde en Carie. C'eſt pour cela qu'on l'appelloit Alexandre de Mynde. Cet Auteur, cité par Athénée, ne vouloit pas que les Gorgones fuſſent des femmes. Il ſoûtenoit que c'étoient de vraies bêtes féroces, qui pétrifioient les hommes de leur ſeul regard. Voici de quelle manière il s'en expliquoit. » Dans » la Libye, diſoit-il, les Nomades appellent Gorgone un certain animal, qui, ſelon la plupart des naturaliſtes, à beaucoup de l'air d'une brebis ſauvage. On dit qu'il a l'haleine ſi » empeſtée, qu'il infecte tous » ceux qui le rencontrent. Une » longue crinière lui tombe du » haut du front, & lui dérobe » l'uſage de la vue. Elle eſt ſi » épaiſſe & ſi peſante, qu'à peine » peut-il la relever en haut. Mais » lorſqu'il en vient à bout par » quelque effort extraordinaire, » il renverſe par terre ceux qu'il » regarde & les tue, non avec » ſon halaine pourtant, mais avec » un poiſon qui part de ſes yeux.

» On découvrit un de ces animaux, dans le tems que Marius » faiſoit la guerre en Afrique. » Quelques ſoldats Romains » ayant apperçu une Gorgone, » & l'ayant priſe pour une brebis » ſauvage, fondirent deſſus pour » la percer de leurs épées. L'animal effrayé rebrouſſe à l'inſtant ſa crinière, & d'un ſeul de » ſes regards, les renverſe morts. » D'autres ſoldats, qui ſurvinrent » eurent le même ſort; juſqu'à ce » que quelques-uns ayant appris » des gens du païs la nature & » les propriétés de cet animal, » lui dreſſérent de loin des embûches, le tuérent à coups de javelot, & l'apportérent au général Romain. «

(*a*) Athen. p. 221. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. T. III. p. 56, 57.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος. (*a*) médecin, dont Lucien parle dans le dialogue intitulé : *La mort de Pérégrinus.*

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος, (*b*) ſurnommé Pélopiaton, étoit un ſophiſte, fils d'une très-belle femme, qu'on ſoupçonna d'avoir eu quelque intrigue avec le célebre Apollonius. Ce fait, néanmoins, eſt nié par Philoſtrate.

## *JUIFS, du nom d'ALEXANDRE.*

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, fils d'Hérode le Grand & de Mariamne. Ariſtobule, ſon frere, eut part à toutes ſes diſgraces. Ainſi on ne peut guere ſéparer leur hiſtoire. *Voyez* Ariſtobule.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλεξάνδρος, (*c*) Juif impoſteur, qui vint au monde à Sidon, où il fut élevé chez un affranchi Romain. Il reſſembloit tellement à Alexandre, fils de Mariamne & d'Hérode, que tous ceux qui l'avoient connu, étoient perſuadés que c'étoit lui-même. Il publioit que ſon frere Ariſtobule & lui avoient été ſouſtraits à la mort, par le bienfait d'un ami, qui en avoit ſuppoſé d'autres à leur place, lorſqu'on voulut leur ôter la vie. Il vint dans l'iſle de Créte, où tous les Juifs le reconnurent pour le fils d'Hérode, & lui fournirent même de l'argent, pour ſe mettre en équipage, & pour faire le voyage de Rome.

Il arriva à Pouzoles, où les Juifs le reçurent avec honneur. Les amis d'Hérode, & ceux qui avoient connu Alexandre le plus particuliérement ſe laiſſérent prendre à la grande reſſemblance qu'il avoit avec lui ; enſorte que les Juifs mêmes de Rome venoient au-devant de lui. Il entra dans la Ville avec un train de Roi. Auguſte fut le ſeul qui ne s'y méprit pas. Il reconnut à l'air de cet homme & à ſes mains, endurcies au travail, que c'étoit un impoſteur. Il lui demanda d'abord ce qu'étoit devenu Ariſtobule, ſon frere, & pourquoi il n'étoit pas venu à Rome, pour partager ſa bonne ou ſa mauvaiſe fortune. Il lui répondit qu'il étoit dans l'iſle de Cypre ; parce qu'ils n'avoient pas voulu tous deux s'expoſer aux dangers de la mer ; & afin que s'il arrivoit quelque malheur à l'un d'eux, au moins l'autre fût conſervé.

Auguſte, prenant un air plus ſérieux, tira à part ce jeune homme, & lui dit : » Si vous vou» lez me déclarer la vérité, je » vous promets de vous ren» voyer, ſans vous ôter la vie. » Dites-moi qui vous êtes, & » qui vous a engagé à feindre » cela ; car vous n'êtes pas d'un » âge à former de vous-même » une telle intrigue. « Le jeune homme, ne pouvant plus ſoûtenir le menſonge devant l'Empereur, lui avoua toute la fourberie ; & Auguſte, pour tenir la

(*a*) Lucian. Tom. II. pag. 784.
(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 107.
(*c*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 612, 613. De Bell. Judaïc. pag. 783, 784.

parole qu'il lui avoit donnée, l'envoya aux galéres, parce qu'il étoit robuſte, & fit mourir celui qui l'avoit engagé dans cette feinte. Ceci arriva quelque tems après la mort d'Hérode, la première année de J. C.

Il eſt fait mention, dans l'hiſtorien Joſephe (*a*), de pluſieurs autres Juifs, qui ſe ſont appellés du nom d'Alexandre.

1.° Un fils de Jaſon, qui fut envoyé à Rome, pour renouveller l'alliance & l'amitié entre les Juifs.

2.° Un fils de Théodore, qui fut auſſi envoyé à Rome, par Hyrcan, pour les mêmes raiſons que le précédent.

3.° Un fils de Phazaël & de Salampſo, ſœur d'Hérode.

4.° Un fils d'Alexandre, fils d'Hérode & de Glaphyra, fille du roi de Cappadoce.

5.° Un Juif de Cyrène, qui fut cité, par les Sicaires, ou Aſſaſſins, au tribunal de Catule, gouverneur de cette province.

6.° Enfin, un frere de Philon, qu'on appelloit Alexandre Lyſimaque, & qui étoit Alabarque d'Alexandrie. On croit que ce fut lui qui ſe trouva avec les Prêtres, lorſque les Apôtres furent amenés devant le Sénat, pour rendre compte de leur doctrine & de leur conduite. Cet Alexandre étoit le plus riche des Juifs de ſon tems. Il fit de grands préſens au Temple, & fut pere de Tibère Alexandre, dont il eſt parlé ci-après. Alexandre Lyſimaque avoit eu le maniement des affaires de l'impératrice Antonia. Il fut mis en priſon, par ordre de Caligula; & il n'en ſortit que ſous l'empire de Claude, ſucceſſeur de Caligula.

ALEXANDRE [Tibère], (*b*) *Tiberius Alexander*, Juif d'origine, fils d'Alexandre Lyſimaque, & neveu de Philon, avoit renoncé à la religion de ſes peres. Comme il s'attacha au parti des Romains, il fut décoré du titre de Chevalier Romain. Ayant ſuccédé à Fadus, dans le gouvernement de la Judée, il maintint dans le calme le païs confié à ſes ſoins. Il eut ſur tout l'attention de prévenir tout ce qui pouvoit altérer la tranquillité publique. Comme les fils de Judas le Galiléen, qui, quarante ans auparavant, avoit entrepris de ſoulever la nation contre les Romains, marchoient ſur les traces de leur pere, Tibère Alexandre les fit arrêter & mettre en croix.

Il paſſa depuis au gouvernement d'Égypte. Ce fut l'an 69 de J. C. Il y commanda les troupes, qui gardoient cette province. Comme c'étoit un homme de tête & d'expérience, il eut, ſi nous nous en rapportons aux expreſſions de Joſephe, une inſpection générale ſur toute l'armée, qui, ſous la conduite de Tite, alla former le ſiége de Jéruſalem. Connoiſſant parfaitement les ennemis, qui étoient ſes compa-

(*a*) Joſeph de Antiq. Judaïc. pag. 628, 630, 673, 690.

(*b*) Tacit. Annal. L. XV. c. 28. Hiſt. L. I. c. 11. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 218. Tom. III. pag. 23, 440.

triotes, il avoit été jugé plus capable qu'un autre, d'aider la victoire, par ſes conſeils.

## *AUTRES JUIFS, du nom d'ALEXANDRE, dont il eſt parlé dans le nouveau Teſtament.*

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*a*) fils de Simon de Cyrène, & frere de Rufus. On ſçait que le pere de cet Alexandre eſt celui-là même, que les Juifs contraignirent de porter la croix de J. C. Je ne ſçai ſi ce ne ſeroit pas le même que cet autre Alexandre de Cyrène, dont il eſt parlé ci-deſſus.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, (*b*) Juif d'Éphèſe. L'an 57 de J. C., comme tout le peuple d'Éphèſe étoit mutiné contre S. Paul, au ſujet d'une divinité, qu'on appelloit la grande Diane, cet Alexandre, aidé par les Juifs, qui le pouſſoient devant eux, ſe dégagea de la foule, & faiſant ſigne de la main, demanda audience, pour ſe juſtifier devant le peuple. Mais, ayant reconnu qu'il étoit Juif, ils s'écrierent tous d'une ſeule voix, pendant environ deux heures: *Vive la grande Diane des Éphéſiens.* On ignore ſi ce Juif étoit pour ou contre S. Paul, s'il étoit ſimple Juif, ou Juif converti au Chriſtianiſme.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος. (*c*) C'étoit un homme, qui avoit fait naufrage dans la foi. C'eſt pourquoi, S. Paul le livra à ſatan, afin qu'il apprît à ne plus blaſphêmer contre la vérité. Quoique j'aie placé cet article à la ſuite des articles des Juifs, j'ignore cependant ſi cet excommunié étoit en effet un Juif.

ALEXANDRE, *Alexander*, Ἀλέξανδρος, nom d'un des Auriges, ou Cochers du Cirque. *Voyez* Auriges.

ALEXANDRE, *ou* Pâris, nom d'une tragédie d'Euripide. C'eſt la premiere de la Tétralogie de ce Poëte.

ALEXANDRIE, *Alexandria*, Ἀλεξάνδρεια, (*d*) ville maritime d'Égypte, qui doit ſon nom, ainſi que ſon origine, à Alexandre le Grand. Ce Prince étant à Canope, deſcendit dans le lac Maréotis, dont il fit le tour; & ayant débarqué à ſon bord ſeptentrional, il fut frappé de la beauté de cet endroit, & de l'avantage de ſa ſituation. C'eſt pourquoi, il y fit tracer, l'an 331 avant l'Ére Chrétienne, cette Ville, qui eſt devenue depuis ſi célebre. Elle embraſſoit tout le terrein, renfermé entre la mer Méditerranée & le lac. Les Architectes tracérent, avec de la farine, ſur ce terrein noir, un demi cercle, dont les extrêmités

(*a*) Marc. c. 15. v. 21.
(*b*) Act. Apoſt. c. 19. v. 33, 34.
(*c*) Timoth. I. c. 1. v. 20.
(*d*) Diod. Sicul. p. 589, 590. Strab. pag. 1140 & *alib. paſſ.* Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. L. II. c. 70. L. V. c. 10. L. VI. c. 32. L. VII. c. 37. *& cæter. Lib.* Q. Curt. L. IV. c. 8. Plut. Tom. I. pag. 679. Juſt. L. XI. c. 11. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. T. IV. p. 628. T. IX. p. 417, 418, 419. *& ſuiv.* T. XII. p. 136. T. XVI. p. 113, 176. T. XXI. p. 569.

étoient appuyées ſur deux baſes droites, qui enfermoient ainſi l'étendue du terrein de la Ville. Cette enceinte, ſelon tous les Hiſtoriens, repréſentoit un manteau à la Macédonienne. L'enceinte de la Ville, meſurée par l'architecte Dinocrates, avoit quinze mille pas.

Quinte-Curſe ne lui donne que quatre-vingts ſtades; ce qui ne fait que les deux tiers de l'enceinte, meſurée par Dinocrates. Mais, Q. Curſe n'a compté apparemment, que la longueur & la largeur d'Alexandrie, ſans faire attention aux ſinuoſités de la mer & du lac; car, ſelon Joſephe, la longueur d'Alexandrie étoit de trente ſtades, & la largeur d'environ dix ſtades. Strabon dit auſſi que la longueur des deux côtés de la Ville, baignés par la mer, & par le lac, étoit de trente ſtades. Dans la diſtribution des rues, Dinocrates, qui conduiſoit ce grand ouvrage, eut ſoin qu'elles fuſſent tirées de telle ſorte, que les vents Étéſiens, qui ſoufflent du nord, puſſent rafraîchir la Ville, & y cauſer une température d'air, qui contribuât à la ſanté des habitans; c'eſt-à-dire, que la Ville étoit coupée dans ſa largeur, par des rues, du nord au ſud, qui aboutiſſoient d'un côté à la mer, & de l'autre au lac.

Toutes ces rues étoient larges. Les chevaux & les voitures y pouvoient paſſer ſans embarras. Il y en avoit, ſur tout, deux remarquables, non ſeulement par la beauté & la magnificence des édifices, mais encore par leur largeur, qui étoit d'un plethre, ou de cent pieds. Elles ſe coupoient à angles droits. Diodore de Sicile convient, avec Strabon, de la largeur. Pour ce qui eſt de la longueur, Diodore donne quarante ſtades à celle qui traverſoit la Ville dans toute ſa longueur, depuis une porte juſqu'à l'autre; c'eſt-à-dire, comme l'explique Strabon, depuis la porte de Nécropolis, juſqu'à la porte de Canope. Mais, comme Strabon & Joſephe ne donnent que trente ſtades de longueur à Alexandrie, il faudroit ſuppoſer que cette rue s'étendoit encore l'eſpace de dix ſtades, dans le fauxbourg de Nécropolis, pour faire les quarante ſtades de Diodore, ſi on ne ſçavoit que les ſtades dont ſe ſert cet Auteur, ſont plus petits que ceux de Strabon & de Joſephe.

A l'égard de la grande rue, qui traverſoit la Ville dans ſa largeur, on croit qu'elle commençoit aux portes du fleuve, ſur le lac, & qu'elle s'étendoit juſqu'au quartier des Palais, ſur le grand port. Philon, dans ſon livre contre Flaccus, parle des armes, dont on étoit obligé de faire la recherche tous les trois ans, dans les maiſons des Égyptiens. On portoit ces armes à Alexandrie, par le lac Maréotis, & on les débarquoit aux portes du fleuve. On pouvoit voir alors, dit cet Auteur, les bêtes de ſomme, & les chariots chargés de ces armes, qui ſe ſuivoient à la file, dans cet eſpace d'environ dix ſtades;

qui étoit depuis les ports du fleuve, juſqu'à l'arſenal, dans le quartier des Palais. Cette rue, de près de dix ſtades de long, qui eſt la largeur que Joſephe donne à Alexandrie, paroît à M. Bonamy, la même rue ornée de colomnes, dont il eſt parlé dans le Roman de Clitophon & de Leucippe; & c'eſt auſſi le ſentiment de M. Cuper, dans ſon explication du Manteau à la Macédonienne; car, Achilles Tatius fait aborder Clitophon à Alexandrie, par le lac Maréotis, & par conſéquent aux ports du fleuve. » En entrant dans Alexandrie, » par la porte du Soleil, dit » Clitophon, mes yeux furent » agréablement frappés, de la » beauté de cette Ville; car, » depuis la porte du Soleil, juſ- » qu'à la porte de la Lune, on » voyoit, des deux côtés, des » rangs de colomnes, & au mi- » lieu étoit une place, apparem- » ment dans l'endroit, où les » deux rues ſe coupoient à angles » droits; car, continue Clito- » phon, il y avoit une longue » rue, qui traverſoit cette pla- » ce, & les habitans, en la par- » courant, paroiſſoient entrepren- » dre un voyage. «

Alexandrie étoit bornée au nord par la mer, & au midi par le lac. On ne pouvoit y arriver du côté de la terre, que par deux iſthmes, formés par la mer & par le lac. Ces deux iſthmes étoient étroits, ſelon Diodore de Sicile, & par conſéquent faciles à défendre. Strabon leur donne ſept ou huit ſtades de largeur. Ces deux iſthmes ne paroiſſent plus aujourd'hui. Ainſi, ſi ce que Diodore & Strabon diſent, eſt véritable, comme il eſt néceſſaire de le ſuppoſer, il faut que les eaux du lac, qui s'approchoient plus près de la mer du côté de la porte de Canope, ſe ſoient retirées; ce qui a pu ſe faire aiſément. Mais, ſelon ce que dit Hirtius, il ne paroît pas, au moins, que les deux iſthmes fuſſent égaux; car, il parle d'une partie de la Ville, comme étant plus reſſerrée par le lac, que les autres parties; & cette partie eſt celle, qui étoit du côté de la porte de Nécropolis.

On comptoit, du tems de Philon, cinq quartiers à Alexandrie, qui avoient, chacun, le nom des premières lettres de l'alphabet Grec. Les Juifs avoient donné leur nom à deux de ces quartiers, où ils habitoient en plus grand nombre, que dans le reſte de la Ville. Philon ne marque point la ſituation de ces quartiers. On ſçait ſeulement, par Joſephe, que les Juifs occupoient une partie du quartier des Palais, ſur le bord de la mer. On donnoit encore d'autres noms à ces quartiers. Les plus renommés étoient ceux des Palais, ou du Bruchion, & de Rhacotis. Le quartier des Palais étoit ſitué entre le grand port & la porte de Canope. Il étoit fort étendu, puiſqu'il faiſoit la quatrième, ou même la troiſième partie de la Ville. Avant que d'entrer dans Alexandrie, par la porte de Canope, on trouvoit, à droite, un grand fauxbourg,

& l'Hippodrome, qui s'étendoit juſqu'à la Ville de Nicopolis, ſur la mer, éloignée, ſelon Strabon, de trente ſtades d'Alexandrie, & ſeulement de vingt, ſelon Joſephe; & à gauche, on trouvoit auſſi pluſieurs rues, qui aboutiſſoient au canal de Canope, lequel communiquoit au lac Maréotis.

En entrant dans la Ville, on trouvoit, à droite, le quartier des Palais, ou du Bruchion. Il étoit le plus magnifique de la Ville, par la ſomptuoſité des Palais, des Temples, & par les Bois ſacrés. C'étoit auſſi le mieux fortifié, puiſque la citadelle y étoit. Ainſi, il ne faut pas s'étonner, s'il a ſoûtenu de longs ſiéges, ſous l'empire de Claude II, & ſous celui d'Aurélien. Il fut ruiné & détruit en partie, ſous le regne de ce dernier Empereur. On y voyoit, du tems de Strabon, le Muſée, le Théatre, la Paleſtre, le Manège, que Polybe appelle Méandros, le Stade, le Forum, où l'on rendoit la juſtice, l'Amphithéatre, le Gymnaſe, le Soma, qui étoit le lieu de la ſépulture d'Alexandre & des rois d'Égypte, le Temple d'Iſis, & d'autres Temples.

On n'entreprendra pas d'aſſigner exactement à chacun de ces lieux leur ſituation. On ſe contentera de marquer celle de quelques-uns. Le Soma, ou Sema, étoit au milieu de la Ville; & Clitophon, étant arrivé à la place dont il a été parlé, dit qu'après avoir fait quelques ſtades, il arriva dans un lieu, qui portoit le ſurnom d'Alexandre. De-là, il vint à une autre Ville, dont les rues étoient formées par des rangs de colomnes, qui étoient tellement diſpoſés, que ſoit qu'on les regardât en droite ligne, ſoit qu'on les conſidérât obliquement, ils avoient une égale étendue. Cette Ville, dont parle Clitophon, étoit la Citadelle, dans l'intérieur de laquelle Aphtonius place ces rangs de colomnes, dont il fait la même deſcription que Clitophon. Le Gymnaſe étoit compoſé de galeries élevées, & ſoûtenues par des colomnes, l'eſpace d'un ſtade, ſelon Strabon. Il n'étoit pas éloigné de la porte de Canope, puiſque ce Géographe dit que la grande rue s'étendoit juſqu'à cette porte, au de-là du Gymnaſe. Ce qu'on appelloit proprement le Palais des Rois, commençoit à la pointe du Lochias, & s'étendoit enſuite le long du port, & à l'orient. Alexandre avoit ordonné qu'on bâtît un palais, dont l'étendue du terrein & la beauté des bâtimens répondiſſent à la grandeur de ſa nouvelle Ville. Ce Palais, ſelon Aphtonius, étoit au milieu de la Citadelle. Les rois d'Égypte, ſes ſucceſſeurs, firent conſtruire d'autres Palais & des Temples aux environs; & tous ces bâtimens avoient communication les uns avec les autres.

On ne peut pas ſe tromper ſur le lieu, où ils étoient. Il n'y a qu'à ſuivre la deſcription, que Strabon en fait, pour reconnoître leur ſituation, & celle du grand port, ſur le plan moderne d'Alexandrie. En entrant dans le grand port, on voyoit, à droite,

l'iſle de la Tour du Phare. A gauche, étoient des rochers, & le promontoire Lochias, ſur lequel étoit un palais. On avoit ajoûté, à ce promontoire, une jettée, ou mole, qui rendoit l'entrée du port plus étroite; c'eſt ce que Strabon appelle Acrolochias, ou la pointe du Lochias, & que Joſephe nomme une jambe, faite de main d'homme, qui fermoit le port. Lorſqu'on étoit entré dans le port, on découvroit, à gauche, les palais intérieurs, qui étoient joints à celui du Lochias, & qui s'étendoient à l'orient. Ces palais intérieurs avoient un petit port, qui n'étoit que pour l'uſage des Rois, & qu'on appelloit le port fermé. Après ce port, Strabon en met un autre, qu'on avoit creuſé vis-à-vis une petite iſle, nommée Antirrhodos, dans laquelle étoit auſſi un palais, avec un petit port. Au-deſſus du port fermé, en avançant vers le midi, étoit le Théatre, qui, ſelon Polybe, avoit une communication avec le palais, qui étoit dans la Citadelle, par le moyen d'une galerie, que cét Auteur appelle Syrinx. Elle étoit entre la Paleſtre & le Manège. Après le Théatre étoit le Poſidium, ou Temple de Neptune, ſitué ſur un coude de terre, qui s'avançoit dans le port, & qui commençoit à l'Emporium. Marc-Antoine avoit ajoûté à cette langue de terre, une levée, ſur laquelle il avoit fait bâtir une maiſon, qu'il appella Timonium. Après le Timonium, Strabon met le Céſarion, l'Emporium, & ce qu'il appelle Apoſtaſes.

Le reſte du port, juſqu'à l'Heptaſtadium, étoit occupé par l'arſenal de la Marine; & c'étoient-là tous les Édifices, qui environnoient le grand port. Comme Strabon ne met point le Muſée le long du Port, il y a apparence qu'il étoit plus dans l'intérieur des palais, auſſi bien que la Bibliothéque, qu'Aphtonius place dans la Citadelle. L'Heptaſtadium étoit une levée, qui joignoit l'iſle du Phare au continent. Ce mot ſignifie une étendue de ſept ſtades, dont la longueur, ſelon Hirtius, étoit de neuf cens pas. Cette levée ſéparoit les deux ports d'Alexandrie, qui étoient ſur la Méditerranée, en laiſſant cependant une communication de l'un à l'autre port, par le moyen de deux canaux, qui coupoient ces piles énormes, bâties au milieu de la mer. Il y avoit un pont ſur chacun de ces canaux; de-là vient que Dion donne le nom de pont à l'Heptaſtadium.

A la tête de l'Heptaſtadium, du côté de la Ville, il y avoit une grande place, qui étoit jointe à l'Heptaſtadium par un pont. Au de-là du pont étoit un petit fort, conſtruit ſur l'Heptaſtadium. Au bout de la levée, du côté de l'iſle, étoit encore un autre fort, avec un pont, qui joignoit l'Heptaſtadium, avec l'iſle du Phare. A la ſortie de l'Heptaſtadium, on trouvoit un bourg, qui, par ſa grandeur, pouvoit paſſer pour une ville; car, il y avoit encore pluſieurs habitations dans l'iſle, dont les habitans faiſoient le métier de Pirates. Ce

bourg, dont les bâtimens étoient preſque auſſi beaux que ceux d'Alexandrie, étoit environné de tours élevées, qui ſe joignoient les unes aux autres. Il fut détruit par Jules Céſar, dans la guerre d'Alexandrie, & n'a pas été rétabli depuis, non plus que l'aqueduc, qui conduiſoit l'eau du continent dans l'iſle, par l'Heptaſtadium. L'iſle du Phare s'étendoit en longueur devant les deux ports, & ſes deux promontoires, avec ceux du continent, en formoient les entrées. Le promontoire oriental de l'iſle s'approchoit plus près du promontoire Acrolochias, que le promontoire occidental ne s'approchoit de celui qui lui étoit oppoſé. Cette proximité des deux promontoires, jointe à des rochers, qui étoient au milieu, rendoient l'entrée du grand port très-difficile. Pour empêcher que les vaiſſeaux, qui abordoient à Alexandrie, ne ſe briſaſſent, on avoit bâti la tour du Phare, au promontoire oriental de l'iſle. Cette tour ſi fameuſe, a ſon article particulier, qu'on peut conſulter.

De l'autre côté de l'Heptaſtadium, étoit le port d'Eunoſte, ou du bon retour; & au-deſſus un port creuſé, qu'on appelloit Cibotos, ou de l'Arche, auprès duquel il y avoit un arſenal pour la Marine. Le reſte du rivage étoit une plage, qui s'étendoit juſqu'au promontoire, qui, avec le promontoire occidental de l'iſle du Phare, formoit le port d'Eunoſte, comme la tour du Phare, avec le promontoire oppoſé, formoit le grand port. Le long des ports d'Eunoſte & Cibotos, s'étendoit le quartier Rhacotis. Le fameux temple de Sérapis, qui nous fait connoître la ſituation de ce quartier, en étoit le plus bel ornement. Ptolémée, fils de Lagus, l'y fit bâtir, au rapport de Tacite, dans un lieu, où il y avoit eu, long-tems auparavant, une chapelle, conſacrée à Sérapis & à Iſis. Il y avoit encore, dans le même quartier, pluſieurs autres Temples.

En avançant du côté de la porte de Nécropolis, on trouvoit le canal, qui faiſoit la communication du lac Maréotis, avec le Port d'Eunoſte, & qui ſe déchargeoit entre le port Cibotos & le port d'Eunoſte. Strabon ne marque point, où étoit la bouche de ce canal, du côté du lac; mais, il y a toute apparence que celle, qui étoit du côté du port, étoit dans l'endroit, où ſe décharge aujourd'hui le Kalits; puiſque c'eſt-là, où Strabon la place. La Ville finiſſoit un peu au de-là du canal; & là, commençoit auſſi le fauxbourg de Nécropolis, compoſé de pluſieurs jardins, de ſépulchres, & de maiſons, deſtinées à enſevelir & à embaumer les morts. La partie méridionale de la Ville, comme on l'a déjà dit, étoit baignée par le lac Maréotis, ſur lequel il y avoit des ports, appellés par Philon, les ports du fleuve, parce que tout ce qui y abordoit, venoit du Nil, par le moyen des canaux. Ces ports étoient plus fréquentés & plus marchands,

que

que les ports de la Méditerranée. La partie occidentale d'Alexandrie étoit traverſée par le canal, dont on vient de parler, & auquel Hirtius donne le nom de Nil.

Ce canal, ou ce fleuve, rempliſſoit les citernes d'Alexandrie. Elles y étoient en ſi grande quantité, que preſque toute la Ville étoit bâtie ſur des voûtes. L'eau y entroit dans le tems des accroiſſemens du Nil. Elle devenoit claire, & ſe purifioit, après s'y être repoſée quelque tems. Le petit peuple, qui n'avoit point de citernes, étoit obligé de ſe contenter de l'eau du fleuve, parce qu'il n'y avoit point de fontaines dans toute la ville d'Alexandrie. Cette eau, trouble & pleine de limon, cauſoit beaucoup de maladies à ceux qui en buvoient.

Le nombre des habitans d'Alexandrie répondoit à ſa grandeur. Dans le tems que Diodore de Sicile y demeuroit, on y comptoit plus de trois cens mille perſonnes libres; ce qui fait dire à Clitophon, que quand il conſidéroit cette multitude d'hommes, il ne pouvoit comprendre qu'il y eût une Ville aſſez grande pour la contenir; comme il ne pouvoit s'imaginer qu'il y eût aſſez de monde à Alexandrie pour la remplir, quand il faiſoit attention à l'étendue de ſon terrein. On découvroit toute la Ville & les ports du haut du Panium. C'étoit un bâtiment ſemblable à un rocher, au haut duquel on montoit par un eſcalier qui regnoit autour en dehors.

Voilà ce que fut autrefois Alexandrie, cette Ville fameuſe, qui a reçu depuis tant de changemens, qu'on ne la reconnoît plus aujourd'hui au milieu de ſes ruines. Elle a appartenu ſucceſſivement aux Grecs, aux Romains, & aux Empereurs d'Orient, juſqu'à ce qu'Omar, troiſième Caliſe, s'en empara, vers 642 de l'Ére Chrétienne. Depuis, elle eſt demeurée aux Turcs, qui l'appellent Scanderia. On la trouve dans la province d'Aheirah. *Voyez* Alexandrins.

ALEXANDRIE, *Alexandria*, Ἀλεξάνδρεια, (*a*) ville d'Aſie, au pied du mont Caucaſe, qui fut auſſi bâtie par Alexandre le Grand. Il y laiſſa, pour la peupler, ſept mille eſclaves & tous les ſoldats inutiles de ſon armée, qui s'y établirent & la nommérent Alexandrie.

ALEXANDRIE, *Alexandria*, Ἀλεξάνδρεια, (*b*) autre ville d'Aſie, ſur le Tanaïs, qui fut encore fondée par Alexandre le Grand. Ce Prince, dit Quinte-Curſe, étant allé camper ſur les bords du Tanaïs, enferma de murs, tout l'eſpace que ſon armée avoit occupé, & y bâtit une Ville de ſoixante ſtades de tour, qu'il nomma Alexandrie. Il y fit travailler avec tant de diligence, qu'en dix-ſept jours les remparts furent élevés, & les maiſons achevées. Auſſi y eut-il une grande émulation entre les ſoldats, à qui

(*a*) Q. Curt. L. VII. c. 3.

(*b*) Q. Curt. L. VII. c. 6.

auroit le premier fourni ſa tâche ; car chacun avoit la ſienne ; & pour peupler ſa nouvelle Ville, il racheta tout ce qu'il put trouver de priſonniers, dont la poſtérité fleurit pendant pluſieurs ſiécles de ſuite.

ALEXANDRIE, *Alexandria*, Ἀλεξάνδρεια, (*a*) autre ville d'Aſie, dans la Troade. C'eſt pour cela qu'elle eſt qualifiée dans Tite-Live *Alexandria Troas*. Cette Ville fut du nombre de celles qu'Antiochus, l'an 192 avant l'Ére Chrétienne, ne put ni prendre de force, ni attirer par la douceur, & que ce Prince ne vouloit pas cependant laiſſer derriere lui, pendant qu'il paſſeroit en Europe.

Les Auteurs font mention d'un nombre d'autres villes du nom d'Alexandrie, qu'on voyoit en différens cantons de l'Aſie. Sans doute que ces Villes, du moins pour la plûpart, devoient leur fondation à Alexandre le Grand, ce Prince, qui affectoit de laiſſer par tout des traces de ſon paſſage.

ALEXANDRINE [l'Année], *Voyez* Année.

ALEXANDRINS, *Alexandrini*, Ἀλεξανδρεῖς, (*b*) peuples qui habitoient Alexandrie en Égypte. On remarque qu'ils avoient une grande paſſion de paſſer pour Romains, & d'en prendre le nom. Marc-Antoine le leur avoit accordé comme une faveur ſingulière ; & ils s'en décorérent auſſi-tôt ſur les monumens qu'ils érigérent en ſon honneur, entr'autres ſur une médaille de petit bronze, qui étoit au cabinet de M. Foucault, & que M. Vaillant a publiée dans ſon recueil des villes Grecques. Marc-Antoine y eſt repréſenté avec les attributs d'Hercule, & il y a au revers, pour toute inſcription, L. A. ΡΩΜΗΣ, *Romæ Anno Primo*.

Quoique le Sénat n'eut pas ratifié cette conceſſion d'Antoine, & que l'uſage qu'en faiſoient les Alexandrins, ne ſervît qu'à jetter ſur eux une eſpèce de ridicule, ils le continuérent dans les médailles qu'ils firent frapper enſuite ſous l'empereur Claude, avec cette légende au revers ΔΗΜΩΣ ΡΩΜΑΙΩΝ. Nous en avons au cabinet du Roi, une troiſième, en moyen bronze, frappée ſous Néron, où ils ſe qualifient de même. Et M. Vaillant, après les avoir décrites, ne manque pas d'obſerver que ces médailles, ſi reconnoiſſables par leur fabrique, ont été frappées en Égypte, & à Alexandrie, dont les habitans affectoient de donner à leur ville le nom de Rome, & de prendre eux-mêmes celui de Romains. *Voyez* Alexandrie.

ALEXANDROPOLE, (*c*) *Alexandropolis*, Ἀλεξανδρόπολις, ville de Thrace, dans le païs des Médares, dont elle étoit la capitale. Voici quelle fut l'origine de ſon nom. Les belles qualités que Philippe, roi de Macédoine, re-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 42.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 478, 479.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 668. Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5.

marquoit en ſon fils Alexandre, lui firent concevoir une ſi haute opinion de ce jeune Prince, que quoiqu'il n'eût que 16 ans, il le jugea digne de gouverner la Macédoine avec une puiſſance ſouveraine, pendant qu'il iroit aſſiéger ceux de Byzance. Cela fut cauſe que quelques-uns des Médares, peuples alors ſoumis aux Macédoniens, s'imaginant avoir trouvé un tems favorable pour la révolte, qu'ils méditoient depuis long-tems, ne firent plus difficulté de faire éclater leurs deſſeins.

Mais, Alexandre ravi d'avoir cette occaſion de montrer ſon courage, marcha promptement contr'eux avec les capitaines que ſon pere lui avoit laiſſés; & après avoir vaincu ces rebelles, & les avoir chaſſés de leur Ville, il la donna à habiter à toutes ſortes d'étrangers, qui l'appellérent, de ſon nom, Alexandropole.

ALEXANOR, *Alexanor*, (*a*) Ἀλεξάνωρ, fils de Lycaon, & petit-fils d'Eſculape. Étant venu en Sicyonie, il bâtit à Titane un temple en l'honneur d'Eſculape. On planta à l'entour un bois de cyprès, qui étoit fort vieux du tems de Pauſanias. Les environs du temple étoient habités par pluſieurs perſonnes, & ſur tout par les miniſtres du dieu. Quant à la ſtatue qu'on y voyoit, nul n'auroit ſçu dire de quelle matière elle étoit, ni qui l'avoit faite, ſi ce n'eſt Alexanor lui-même. Elle étoit couverte d'une tunique de laine blanche, & d'un manteau par deſſus; de ſorte qu'il n'y avoit que le viſage, les mains & le bout des pieds qui paruſſent.

Il en étoit de même de la ſtatue d'Hygéia, qui étoit auprès. On ne la voyoit pas facilement, tant elle étoit cachée, ſoit par la quantité de cheveux, dont quelques femmes dévotes lui avoient fait un ſacrifice, ſoit par les morceaux d'étoffes de ſoie, dont elle avoit été parée. Quiconque entroit dans ce temple, pour y faire ſa priere, étoit obligé d'adreſſer enſuite ſes vœux à la déeſſe Hygéia. Alexanor y avoit auſſi ſa ſtatue. Tous les jours, après le coucher du ſoleil, on y honoroit ſa mémoire.

ALEXAS, *Alexas*, Ἀλεξᾶς. (*b*) Il étoit de Laodicée. Par le moyen de Timagène il avoit été fort connu d'Antoine à Rome; enſorte qu'il avoit acquis plus de crédit auprès de lui, qu'aucun de tous les Grecs, & qu'il étoit devenu le plus fort de tous les inſtrumens, dont Cléopâtre ſe ſervoit contre Antoine, pour le tenir dans ſa dépendance, & pour renverſer les bonnes réſolutions qu'il faiſoit quelquefois, de rappeller Octavie.

Après la bataille d'Actium, Antoine envoya Alexas à Hérode, pour l'empêcher de changer de parti. Mais au lieu de s'acquitter fidélement de ſa commiſſion, il demeura là, trahit Antoine, &

(*a*) Pauſ. pag. 105, 127. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 32.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 957, 958.

eut l'audace de ſe préſenter devant Céſar, ſe confiant en la protection d'Hérode. Cette protection lui fut inutile ; car Céſar le fit mettre en priſon, & l'envoya peu de jours après, lié & garrotté dans ſa patrie, où il ordonna qu'on le fît mourir ; de ſorte qu'Antoine, encore vivant, eut la ſatisfaction de voir Alexas puni de l'infidélité qu'il lui avoit faite.

ALEXIARE, *Alexiare*, (*a*) fille d'Hercule & d'Hébé, ſelon Apollodore. Elle avoit un frere, qui s'appelloit Anicétus.

ALEXIARÈS, *Alexiares*, (*b*) Ἀλεξιάρης village de Gréce dans la Béotie. Lorſque les Épigones eurent pris Thébes, les Cabires ayant été chaſſés par les Argiens, le culte de Cérès Cabiria demeura interrompu pendant quelque tems. Dans la ſuite, Pélargé, fille de Potnéus, & Iſthmias, ſon mari, le rétablirent ; mais en même-tems ils le transférérent à Alexiarès. Auſſi-tôt, Télondès & les autres Cabires, que la guerre avoit diſperſés, ſe raſſemblérent en ce lieu. Quelque tems après, en vertu d'un oracle de Dodone, on décerna des honneurs divins à Pélargé, & il fut arrêté, entr'autres choſes, que l'on ne lui ſacrifieroit point autrement qu'avec une victime qui ſeroit pleine.

ALEXICRATE, *Alexicrates*, Ἀλεξικράτης, (*c*) Il étoit chef des échanſons de Pyrrhus. Ce Prince s'en ſervit avantageuſement, pour découvrir une conjuration qu'on tramoit contre ſa perſonne.

ALEXIMAQUE, *Aleximachus*, Ἀλεξιμάχος, (*d*) jeune Phocéen, qui, dans un combat contre les Gaulois, fit un horrible carnage des ennemis. Il joignoit une grande force de corps à un grand courage ; mais il eut le malheur d'être tué dans ce même combat. Depuis, on envoya ſon portrait à Delphes, pour être conſacré à Apollon.

ALEXIPPE, *Alexippus*, (*e*) Ἀλεξίππος, médecin qui vivoit du tems d'Alexandre le Grand. Peuceſtas, l'un des lieutenans de ce Prince, étant relevé d'une grande maladie, dont il avoit penſé mourir, Alexippe reçut du Roi une lettre qu'il lui écrivit de ſa propre main, pour le remercier de cette guériſon.

ALEXIPPIDAS, *Alexippidas*, Ἀλεξιππίδας, (*f*) nom d'un éphore de Sparte. Xénophon en fait mention au ſecond livre de l'hiſtoire de la Gréce.

ALEXIS, *Alexis*, (*g*) lieutenant d'Antiochus le Grand. L'an 221 avant J. C., il étoit gouverneur de la citadelle d'Apamée. Ce fut cette même année qu'il ſervit Hermias, premier miniſtre du Roi, dans l'exécution du deſſein criminel que ce miniſtre avoit formé, de faire périr Épigène, le plus habile des généraux de ſon tems. Hermias chargea donc

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 291.
(*b*) Pauſ. pag. 579.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 385.
(*d*) Pauſ. pag. 653.
(*e*) Plut. Tom. I. pag. 689.
(*f*) Xenoph. pag. 462.
(*g*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. p. 348

Alexis de le défaire de ce fameux capitaine, & lui en preſcrivit les moyens. En conſéquence, Alexis gagne un des domeſtiques d'Épigène, & à force de préſens & de promeſſes, l'engage à gliſſer, dans les papiers de ſon maître, une lettre qu'il lui donna.

Elle étoit écrite & ſignée, à ce qu'il paroiſſoit, par Molon, l'un des chefs des Rebelles, qui remercioit Épigène de la conſpiration qu'il avoit formée contre le Roi, & lui communiquoit des moyens ſûrs pour l'exécuter. Quelques jours après, Alexis l'alla trouver, & lui demanda s'il avoit reçu quelque lettre de Molon. Épigène, ſurpris d'une telle demande, marque ſon étonnement, & en même-tems ſon indignation. L'autre répondit qu'il avoit ordre de fouiller dans ſes papiers. On y trouva en effet la prétendue lettre, & ſans autre examen ni autre formalité, Épigène fut mis à mort.

ALEXIS, *Alexis*, (*a*) étoit, ſelon quelques-uns, un compagnon d'études d'Atticus, & ſon ſecrétaire. Cicéron fait mention de cet Alexis dans ſes lettres. Il diſoit un jour à ſon ami : » J'ai-» mois l'eſprit d'Alexis, parce » qu'il approchoit beaucoup de » celui qui regne dans votre let-» tre. Mais je n'aimois pas ſa main; » parce qu'elle m'annonçoit que » vous ne vous portiez pas bien.«

ALEXIS, *Alexis*. (*b*) Il y en a qui donnent à ce mot cette explication *ſans réponſe*, *ſuperbe*; d'autres le font venir du verbe ἀλέγω, *curo*, j'ai ſoin; d'autres enfin de cet autre verbe ἀλέξω, *arceo*, j'éloigne, j'écarte. Quoiqu'il en ſoit, Alexis fait le ſujet d'une éclogue de Virgile. Et, ſelon les interpretes, c'étoit un jeune eſclave de Pollion, que le poëte vouloit avoir. Il paroit, par cette piéce, que ce jeune homme avoit de la répugnance à paſſer au ſervice de Virgile. » La plûpart des » traducteurs, dit M. l'abbé Des-» fontaines, ont cru embellir leurs » traductions, en regardant Ale-» xis comme un jeune berger, » que Corydon invitoit à venir » demeurer avec lui. Mais cette » ſuppoſition eſt manifeſtement » contraire au ſens de l'auteur, » & fait dire à Corydon des cho-» ſes plates & inutiles. A quoi » bon vanteroit-il les agrémens » de la campagne à un berger, » qui les connoitroit auſſi-bien que » lui, & lui diroit-il de ne point » dédaigner la vie paſtorale? » Pourquoi craindroit-il que les » préſens champêtres qu'il lui » offre, ne le rebutaſſent?

» Le but de cette éclogue eſt » d'engager Pollion à donner au » poëte un eſclave qui lui plaiſoit. Il feint qu'il eſt berger, & » ſous cette idée champêtre, il re-» préſente à ce jeune homme la » médiocrité de ſa condition, en » comparaiſon de celle de l'illuſ-» tre Romain, à qui ce joli » eſclave appartenoit. Il fait ſen-

(*a*) Cicer. ad Attic. L. VII. Epiſt. 2.
(*b*) Virg. Eclog. 2. v. 1. *& ſeq.* Trad. de Virg. par M. l'Abb. Desfont. Tom. I. pag. 12, 13.

» tir en même-tems qu'il ſera auſſi » heureux chez lui, que dans la » maiſon d'un grand; que rien ne » lui manquera; qu'il y goûtera » des plaiſirs innocens; & qu'il » lui apprendra à faire des vers. » A l'égard de la paſſion qui pa- » roît regner dans cette piéce, je » n'ai autre choſe à dire, après » les interpretes; ſinon que Vir- » gile a voulu exprimer, dans le » goût des éclogues de Théocri- » te, l'envie extrême qu'il avoit, » qu'on lui donnât le jeune eſcla- » ve, qui, à ce qu'on dit, s'ap- » pelloit Alexandre. «

(*a*) Il y a eu 1.° un poëte comique, Grec, du nom d'Alexis. Il étoit oncle de Ménandre, & contemporain d'Alexandre le Grand. 2.° Un Hiſtorien qui avoit compoſé un ouvrage, cité par Athénée. 3.° Il eſt parlé d'un Alexis dans un dialogue de Lucien. C'eſt dans celui qu'il compoſa, au ſujet d'une mépriſe qu'il avoit faite en ſaluant quelqu'un.

ALEXIUS, *Alexius*, (*b*) Ἀλέξιος. Il étoit Archonte à Athènes, la même année qu'Archytas étoit Éphore à Lacédémone.

ALFIUS [C.], *C. Alfius*. (*c*) C'étoit un ami de C. Céſar. Ce fameux capitaine reconnoiſſoit en lui deux qualités, qui le rendoient recommandable. C'étoient ſon extrême fidélité & ſa grande probité. Auſſi témoigna-t-il, au rapport de Cicéron, beaucoup de mécontentement, de ce qu'on l'avoit oublié dans une nomination de Tribuns.

ALGÉBRE, *Algebra*, (*d*) eſt une partie des Mathématiques, qui fait, ſur la grandeur en général exprimée par des lettres de l'alphabet, toutes les mêmes opérations que l'Arithmétique fait ſur les nombres. Les caractéres qu'elle emploie, ne ſignifiant rien par eux-mêmes, peuvent déſigner toutes ſortes de grandeurs; ce qui eſt un des principaux avantages de cette ſcience. Outre ces caractéres, elle ſe ſert encore de certains ſignes, qui abrégent infiniment ſes opérations, & les rendent beaucoup plus claires. On peut, par le moyen de l'Algébre, réſoudre la plûpart des problêmes de Mathématique, pourvu qu'ils ſoient de nature à pouvoir être réſolus.

Quant à l'origine de cet art, nous n'avons rien de fort clair là-deſſus. On en attribue ordinairement l'invention à Diophante, auteur Grec, qui vécut ſous l'empire d'Antonin, vers le milieu du ſecond ſiécle, & qui écrivit treize livres ſur cette matière. Il n'en reſte aujourd'hui que ſix, qui ont été publiés, pour la première fois, en 1575. néanmoins il ſemble que l'Algébre n'a pas été totalement inconnue aux anciens Mathématiciens, qui exiſtoient bien avant le ſiécle de Diophante. On en voit des traces en pluſieurs endroits de leurs ouvrages, quoiqu'ils paroiſſent avoir eu le deſſein

(*a*) Lucian. Tom. I. pag. 522.
(*b*) Xenoph. pag. 454.
(*c*) Cicer. Orat. Cont. Cn. Planc. c. 34. in Vatin. c. 29.
(*d*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 614, 615.

d'en faire un myſtére. On en apperçoit quelque choſe dans Euclide, ou au moins dans Théon, qui a travaillé ſur Euclide. Ce commentateur prétend que Platon avoit commencé le premier à enſeigner cette ſcience. Il y en a encore d'autres exemples dans Pappus, & beaucoup plus dans Archiméde & Apollonius.

Mais la vérité eſt que l'analyſe dont ces Auteurs ont fait uſage, eſt plutôt Géométrique qu'Algébrique, comme cela paroît par les exemples que l'on en trouve dans leurs ouvrages; enſorte que l'on peut dire que Diophante eſt le premier & le ſeul auteur, parmi les Grecs, qui ait traité de l'Algébre. On croit que cet art a été fort cultivé par les Arabes. On dit même que les Arabes l'avoient reçu des Perſes, & ceux-ci des Indiens. On ajoûte que les Arabes l'apportérent en Eſpagne; d'où, ſuivant quelques-uns, il paſſa en Angleterre, avant que Diophante y fût connu.

Il y en a qui dérivent le mot *Algébre* de l'Arabe *Algiabarat*, qui ſignifie le rétabliſſement d'une choſe rompue, ſuppoſant, mal à propos, que l'Algébre conſiſte principalement dans la conſidération des nombres rompus. D'autres penſent que cet art a pris le nom de Géber, philoſophe Chimiſte, & Mathématicien célebre. Certains donnent encore d'autres conjectures.

Quoiqu'il en ſoit, il n'y a point aujourd'hui d'habiles Mathématiciens, qui ne ſçachent beaucoup d'Algébre, ou du moins aſſez pour l'uſage indiſpenſable. Mais cette ſcience, pouſſée au de-là de cet uſage ordinaire, eſt ſi épineuſe, ſi compliquée de difficultés, ſi embarraſſée de calculs immenſes, & pour tout dire, ſi affreuſe, que très-peu de gens ont un courage aſſez héroïque, pour s'aller jetter dans ſes abîmes profonds & ténébreux. On eſt plus flatté de certaines théories brillantes, où la fineſſe de l'eſprit ſemble avoir plus de part que la dureté du travail. Cependant, la haute Géométrie eſt devenue inſéparable de l'Algébre. M. Rolle, parmi nous, a pouſſé auſſi loin qu'il étoit poſſible, cette connoiſſance, pour laquelle il avoit un penchant, & comme un inſtinct naturel, qui lui fit dévorer, non ſeulement avec patience, mais avec joie, toute l'âpreté, & on diroit preſque, toute l'horreur de cette étude.

ALGIAUZA, *Algiauza*, eſt le nom que les Arabes donnent à la conſtellation d'Orion. Ces peuples en font un femme. *Voyez* Orion.

ALGIDE [le Mont], *Mons Algidus*, Ὄρος Ἀλγίδον. (a) Cette montagne étoit ſituée dans le territoire de Tuſcule, à environ quinze milles de Rome. On prétend qu'elle fut appellée Algide, du verbe *algeo*, j'ai froid; parce qu'on y reſpiroit un air froid. L'an de Rome 534, on décerna

(a) Tit. Liv. L. III. c. 2. L. XXI. c. 62. L. XXVI. c. 9. Strab. pag. 237, 239. Plin. Lib. XVIII. cap. 13.

des proceſſions publiques en l'honneur de la Fortune ſur le mont Algide. Il devoit y avoir une ville de même nom, ou ſur cette montagne, ou aux environs, puiſque Strabon dit que la voie Latina paſſoit entre Tuſcule & le mont Albe, & deſcendoit à la ville d'Algide.

ALIAN, *Alian*, Ἄλιων, (*a*) étoit le fils aîné de Sobal, qui fut pere de pluſieurs enfans.

ALICA, *Alica*, eſpèce de nourriture, dont il eſt beaucoup parlé dans les Anciens, & cependant aſſez peu connue des Modernes, pour que les uns penſent que ce ſoit une graine, & les autres une préparation alimentaire.

Mais afin que le Lecteur juge, par lui-même, de ce que c'étoit que l'Alica, voici quelques paſſages, où il en eſt fait mention. » L'Alica mondé, dit Celſe, eſt » un aliment convenable dans la » fièvre; prenez-le dans l'hydro- » mel, ſi vous avez l'eſtomac » fort, & le ventre reſſerré. Pre- » nez-le au contraire dans du vi- » naigre & de l'eau, ſi vous avez » le ventre relâché & l'eſtomac » foible. « Rien de meilleur après la tiſane, dit Arétée. L'Alica & la tiſane ſont viſqueuſes, douces, agréables au goût; mais la tiſane vaut mieux. La compoſition de l'une & de l'autre eſt ſimple; car il n'y entre que du miel.

Le Chondrus [ & l'on prétend qu'Alica ſe rend en Grec par Χόνδρος ] eſt, ſelon Dioſcoride, une eſpèce d'épeautre, qui vaut mieux pour l'eſtomac que le riz, qui nourrit davantage, & qui reſſerre. L'Alica reſſembleroit tout à fait au Chondrus, s'il reſſerroit un peu moins, dit Paul Æginète. Il s'enſuit de ce paſſage de Paul Æginète, que l'Alica & le Chondrus ne ſont pas tout-à-fait la même choſe. On lit dans Oribaſe que l'Alica eſt un froment, dont on ne forme des alimens liquides, qu'avec une extrême attention. Galien eſt de l'avis d'Oribaſe, & il dit poſitivement que l'Alica eſt un froment d'un ſuc viſqueux & nourriſſant. Cependant, il ajoûte que la tiſane paroît nourriſſante; mais que l'Alica l'eſt. Pline met l'Alica au nombre des fromens. Après avoir parlé des pains, de leurs eſpèces, &c. il ajoûte que l'Alica ſe fait de maïs; qu'on le pile dans des mortiers de bois; qu'on employe à cet ouvrage des malfaiteurs; qu'à la partie extérieure de ces mortiers eſt une grille de fer qui ſépare la paille & les parties groſſières des autres; qu'après cette préparation on lui en donne une ſeconde dans un autre mortier. Il y a donc trois ſortes d'Alica, le gros, le moyen & le fin. Le gros s'appelle *Aphairema*. Mais pour donner la blancheur à l'Alica, il y a une façon de le mêler avec la craie.

Pline diſtingue enſuite d'autres ſortes d'Alica, & donne la préparation d'un Alica bâtard, fait de maïs d'Afrique. Il dit encore que l'Alica eſt de l'invention des Romains; que les Grecs euſſent

(*a*) Paral. L. I. c. I. v. 40.

moins vanté leur tiſane, s'ils avoient connu l'Alica. De ces autorités comparées, Saumaiſe conclut que l'Alica & le Chondrus ſont la même choſe; avec cette différence, ſelon lui, que le Chondrus n'étoit que l'Alica groſſier, & que l'Alica étoit une préparation alimentaire.

ALICAIRES, *Alicariæ*, femmes publiques à Rome, qu'on appelloit ainſi, parce qu'elles ſe tenoient tous les jours à leur porte, pour attirer les débauchés. On les nommoit auſſi Proſtibules; parce que les lieux infames qu'elles habitoient, ſe nommoient *Stabula*, & encore *Cellæ*; ce qui les fit déſigner par le nom de Cellaries.

ALIES, *Alia*, (*a*) fêtes inſtituées en l'honneur d'Apollon, ou du Soleil. C'eſt pour cela qu'elles avoient pris le nom d'Alies. Car le Soleil, ſelon le dialecte Dorien, s'appelle Alios en Grec.

ALILAT, *Alilat*, Ἀλιλάτ, (*b*) nom d'une divinité des Arabes, & de quelques autres peuples. C'eſt la même qu'Alitta. *Voyez* Alitta.

ALILÉENS, *Alilæi*, Ἀλιλαῖοι, (*c*) peuples d'Arabie, auxquels on joint les Gaſandes. Ils étoient voiſins d'un côté des Débes, & de l'autre, des Carbes & des Sabéens. Le païs de ces peuples n'étoit pas, comme les païs des environs, brûlé par les ardeurs du Soleil. Il en étoit ordinairement garanti par d'épaiſſes nuées. Il y tomboit de la neige & des pluies ſalutaires, qui tempéroient les chaleurs de l'été. Le terroir étoit d'une nature excellente, & il auroit produit toutes ſortes de fruits, ſi les habitans, qui ne s'occupoient qu'à la pêche, avoient auſſi exercé l'agriculture.

Ils tiroient beaucoup d'or des entrailles de la terre, par des ouvertures que la nature avoit faites d'elle-même. Il n'étoit pas beſoin de dégager cet or des autres matières par le feu; c'eſt pourquoi on l'appelloit Apyron. Les plus petits morceaux, qu'ils en tiroient, étoient de la groſſeur d'une amande, & les plus gros de la groſſeur d'une noix. Ils en faiſoient des braſſelets & des colliers, ornés quelquefois de pierres précieuſes, qui traverſoient l'or de part en part. Mais, comme ils n'avoient, ni fer, ni cuivre, ils en tiroient des étrangers pour un poids égal de leur or.

ALIMA, *Alima*, (*d*) grande & forte ville, ſituée au païs de Galaad, au de-là du Jourdain. Lorſque Judas Maccabée, & Jonathas, ſon frere, eurent paſſé ce fleuve, & marché durant trois jours dans le déſert, ils rencontrérent les Nabuthéens, qui leur apprirent comment pluſieurs d'entre leurs freres avoient été renfermés dans Alima, ainſi que dans quelques autres Villes du canton.

ALIME, *Alimus*, nom d'une bourgade de la tribu Léontide,

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 208.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 418.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 125.
(*d*) Maccab. Lib. I. cap. 5. v. 24. & ſeq.

peu distante d'Athénes. *Voyez* Alcimus.

ALIMENTAIRES, nom que donnoient les Romains à de jeunes garçons & à de jeunes filles, qu'on élevoit dans des lieux publics, comme cela se pratique à Paris dans quelques hôpitaux. Les Romains avoient, comme nous, des maisons fondées, où l'on élevoit & nourrissoit des enfans pauvres, & orphelins de l'un & de l'autre sexe, dont la dépense se prenoit, ou sur le fisc, ou sur des revenus certains, laissés par testament à ces établissemens, soit par les Empereurs, soit par les particuliers.

On appelloit les garçons *alimentarii pueri*, & les filles *alimentariæ puellæ*. On les nommoit aussi souvent du nom des fondateurs & fondatrices de ces maisons. Jules Capitolin, dans la vie d'Antonin le Pieux, rapporte que ce prince établit une maison en faveur des filles Orphelines, qu'on appella Faustiniennes du nom de l'Impératrice, épouse d'Antonin. Selon le même Auteur, Alexandre Sevère en fonda une autre pour les enfans de l'un & de l'autre sexe, qu'on nomma Mammæens & Mammæennes, du nom de sa mere Mammée.

ALIMUSIENS, *Alimusii*, Ἀλιμούσιοι (*a*) peuples de l'Attique. Ils formoient une bourgade de la tribu Léontide, près de Phalère, & par conséquent peu distante d'Athénes. On y voyoit un temple consacré à Cérès Thesmophore, ou Législatrice, & à Proserpine.

ALINDES, *Alinda*, Ἄλινδα (*b*) ville & forteresse dans la Carie, province de l'Asie mineure. M. de la Martinière croit que c'est la même dont Étienne, le Géographe, dit que les habitans se nommoient Alindiens. Pline les nomme Halydiens. Freinshémius dans ses supplémens sur Quinte-Curse, parle de cette forteresse, au sujet d'Ada, fille d'Hécatomne, roi de Carie, & d'Alexandre le Grand. *Voyez* Ada.

A LINEA, terme de Grammaire; c'est-à-dire, *incipe à linea*, commencez par une nouvelle ligne. On n'écrit point ces deux mots *à linea*; mais celui qui dicte un discours, où il y a divers sens détachés, après avoir dicté le premier sens, dit à celui qui écrit: *punctum..... à linea*; c'est-à-dire, terminez par un point ce que vous venez d'écrire, laissez en blanc ce qui reste à remplir de votre dernière ligne; quittez-la, finie, ou non finie, & commencez en une nouvelle, observant que le premier mot de cette nouvelle ligne commence par une capitale, & qu'il soit un peu rentré en dedans, pour mieux marquer la séparation, ou distinction de sens. On dit alors que ce nouveau sens est *à linea*; c'est-à-dire, qu'il est détaché de ce qui précéde, & qu'il commence une nouvelle ligne.

Observez toutefois qu'un Ré-

(*a*) Pausan. pag. 59.
(*b*) Ptolem. L. V. c. 2. Strab. p. 657. Plin. L. V. c. 29. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 8.

gent ou Profeſſeur, lors qu'il dicte un devoir ou quelque autre choſe à ſes écoliers, ſe ſert encore de cette expreſſion, *à la ligne*; ce qui n'eſt que la traduction de cette autre expreſſion, *à linea*.

Les *à linea*, bien placés, contribuent à la netteté du diſcours. Ils avertiſſent le Lecteur de la diſtinction du ſens. On eſt plus diſpoſé à entendre ce qu'on voit ainſi ſéparé.

Les vers commencent toujours *à linea*, & par une lettre capitale.

Les ouvrages en proſe des anciens Auteurs ſont diſtingués par des *à linea*, cotés à la marge par des chiffres. On dit alors numéro 1, 2, 3, &c. On les diviſe auſſi par chapitres, en mettant le numéro en chiffre Romain.

Les chapitres des Inſtituts de Juſtinien ſont auſſi diviſés par des *à linea*, & le ſens, contenu d'un *à linea* à l'autre, eſt appellé paragraphe, & ſe marque ainſi. §.

ALIPHÉRE, *Aliphera*, (*a*) Ἀλιφήρα ville du Péloponnèſe dans l'Arcadie. C'étoit une petite Ville qui fut abandonnée de la plûpart de ſes habitans, lorſque les Arcadiens prirent la réſolution d'accroître & de peupler Mégalopolis. En y allant, on paſſoit l'Alphée; & après avoir fait environ dix ſtades dans des plaines, on arrivoit à une montagne, d'où on deſcendoit juſques dans la Ville, par un chemin qui pouvoit avoir trente ſtades de longueur. Aliphére prit le nom d'Aliphérus, fils de Lycaon. Ses temples étoient au nombre de deux, dont l'un étoit dédié à Eſculape, l'autre à Minerve, déeſſe à laquelle les habitans avoient une dévotion ſingulière, perſuadés qu'elle étoit née chez eux, & qu'elle y avoit été nourrie.

C'eſt dans cette idée qu'ils avoient érigé un autel à Jupiter Lochéate; c'eſt-à-dire, à Jupiter qui accouche de Minerve, & ils avoient donné le nom de Tritonis à une fontaine à laquelle ils attribuoient tout ce que l'on dit du fleuve Triton. La ſtatue de Minerve étoit un ouvrage d'Hyppatodore, qui méritoit d'être vu, tant pour ſa grandeur, que pour ſa beauté. Ils avoient des jours d'aſſemblées & des foires en l'honneur d'une certaine divinité, qui étoit Minerve, ſelon toutes les apparences. Dans ces occaſions, ils ſacrifioient, premièrement, à Myiagrus, adreſſant leurs vœux à ce Héros, & l'invoquant par ſon nom. Avec cette précaution, ils n'étoient jamais incommodés des mouches durant leurs ſacrifices.

ALIPHÉRUS, *Aliphérus*, (*b*) Ἀλιφήρος, fils de Lycaon. C'eſt lui qui bâtit la ville d'Aliphére, à laquelle il donna ſon nom.

ALIPTÉRION, *Alipterion*. (*c*) C'étoit un des appartemens des Thermes des Anciens, dans lequel les Athlétes ſe rendoient avant le combat, pour ſe faire

(*a*) Pauſ. pag. 458, 497. Tit. Liv. L. XXVIII. c. 8. Plin. L. IV. c. 6.

(*b*) Pauſ. pag. 458, 497.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XI. pag. 28.

oindre par les officiers de Paleſtre, ou ſe rendre ce ſervice les uns aux autres. L'étymologie du mot *Aliptérion* eſt la même que celle du mot *Aliptes*, qui ſuit.

ALIPTES, *Aliptæ*, (*a*) officiers chargés d'huiler & de frotter les Athlétes, ſur tout les Lutteurs & les Pancratiaſtes, avant que la lice fut ouverte. Le mot *Aliptes* vient du Grec ἀλείφω, *ungo*, je frotte.

ALISO, *Aliſo*, (*b*) château de Germanie, dont on attribue la conſtruction à Druſus. Il l'avoit fait bâtir pour contenir les Sicambres, qui occupoient alors le païs renfermé dans le diocèſe de Paderborn. L'an 9 de J. C., les Germains en firent le ſiége. La garniſon, après une belle réſiſtance, ne pouvant plus tenir, fit une ſortie vigoureuſe, l'épée à la main, & s'ouvrit un paſſage pour rejoindre les légions Romaines. Il y en a qui croyent que ce château eſt aujourd'hui le village d'Alm; d'autres que c'eſt celui d'Elſen, &c.

Quoiqu'il en ſoit, le château d'Aliſo avoit été bâti ſur une rivière de même nom, qui s'appelle à préſent Alm, & qui ſe jette dans la Lippe vers Paderborn. Quelques-uns néanmoins croyent que c'eſt l'Yſel.

ALISONS, *Aliſones*, Ἀλαζόνες, (*c*) peuples voiſins des Scythes laboureurs, ſelon Hérodote. Cet Auteur place, à l'extrémité de leur païs, une fontaine, dont les eaux étoient ſi amères, que quoique fort petite, elle infectoit néanmoins le fleuve Hypanis. Les Aliſons, ſelon le même Auteur, habitoient vers le lieu où l'Hypanis & le Tyres ſe reſſerroient, & ſe rapprochoient l'un de l'autre.

ALITÉRIE, *Aliteria*, ſurnom qui fut donné à Cérès, pour la même raiſon qu'on avoit donné celui d'Alitérius à Jupiter. *Voyez* Alitérius.

ALITÉRIUS, *Aliterius*, ſurnom qu'on avoit donné à Jupiter. On dit que ce fut, parce que dans un tems de famine, il avoit empêché les meûniers de voler de la farine.

ALITTA, *Alitta*, Ἀλιττα, (*d*) divinité qui étoit adorée parmi les Arabes. Hérodote dit que c'eſt la même que Vénus céleſte, appellée Mylitta chez les Aſſyriens, & Mitra chez les Perſes.

ALLADIUS SYLVIUS, *Alladius Sylvius*, nom d'un roi des Latins. *Voyez* Sylvius.

ALLARME, terme qui déſigne un mouvement de l'ame, qui naît de l'approche inattendue d'un danger apparent ou réel, qu'on croyoit d'abord éloigné. C'eſt dans ce ſens que l'on dit : *l'allarme ſe répandit dans le camp.*

ALLATH, *Allath*, (*e*) l'une des trois filles du Dieu ſuprême,

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. XI. pag. 28.
(*b*) Tacit. Annal. L. II. c. 7. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 234.
(*c*) Herod. L. IV. c. 52.
(*d*) Hérod. L. I. c. 131. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 50, 71, 73, 74.
(*e*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 271.

ſuivant l'ancienne théologie des Arabes.

ALLECTUS, *Allectus*, (*a*) miniſtre de Carauſius, qui avoit uſurpé l'autorité ſouveraine dans la grande Bretagne. Après qu'il y eut regné quelques années, Allectus, qui gouvernoit tout ſous ſes ordres, ayant commis quelques malverſations, dont il craignoit d'être puni, conſpira contre cet uſurpateur, le tua, & prit audacieuſement, & le nom, & le pouvoir d'Auguſte.

Conſtance, pour réduire ce rebelle, fit conſtruire & équipper deux flottes, l'une ſur la côte du Boulenois, l'autre à l'embouchure de la Seine. Il prit lui-même le commandement de la première, & donna celui de l'autre à Aſclépiodote, préfet du Prétoire. Allectus, de ſon côté, arrangea le plan de ſa défenſe ſur celui de l'attaque. Il poſta une flotte à l'iſle de Wigth, pour obſerver les mouvemens d'Aſclépiodote & le combattre au paſſage; & il ſe tint lui-même ſur la côté de Kent, dans la diſpoſition de faire tête à Conſtance. Celui-ci ſe mit en mer le premier, ayant donné avis à Aſclépiodote de ſon départ. Dès que la nouvelle en fut répandue parmi les ſoldats de la flotte de la Seine, l'ardeur de partir s'alluma dans leurs cœurs; & quoique la mer fût groſſe, qu'il y eût des ſignes d'orages & de tempête, ils ne voulurent ſouffrir aucun délai, & ils forcérent leurs généraux de lever l'ancre. Un brouillard épais qui s'éleva, les déroba à la vue de la flotte qu'Allectus avoit placée à l'iſle de Wigth. Ainſi ils abordérent ſans aucun obſtacle au rivage Britannique; & dès qu'ils eurent pris terre, ils commencérent par brûler eux-mêmes leurs vaiſſeaux, afin de s'animer, en s'ôtant toute eſpérance de retour, à ne connoître d'autre reſſource que la victoire.

Quoique le trajet que Conſtance avoit à faire, fût beaucoup plus court, il n'arriva pas ſi promptement. Soit que la flotte commandée par Allectus en perſonne, ſur la côte de Kent, l'empêchât d'aborder, ſoit que le mauvais tems l'obligeât à relâcher ſur la côte de Gaule, ou l'égarât de ſa route, il paroît certain qu'il ne força pas le paſſage. Mais ſon ennemi le lui ouvrit. Dès qu'Allectus fut averti du débarquement de l'armée d'Aſclépiodote, il courut au lieu où le danger lui paroiſſoit plus preſſant. Alors, Conſtance trouva toutes ſortes de facilités pour aborder, & il fut reçu comme un libérateur par les naturels du païs, qui, traités par Allectus avec la même dureté & la même inſolence qu'ils avoient éprouvée de la part de Carauſius, gémiſſoient depuis 10 ans ſous une cruelle tyrannie.

Allectus ſe hâta tellement d'en venir aux mains avec Aſclépiodote, qu'il ne ſe donna pas le tems de raſſembler toutes ſes forces. Il ne fit point uſage, dans le combat, des troupes Romaines qui

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 175, 176.

lui obéiſſoient. Peut-être auſſi ne s'y fioit-il pas pleinement, & appréhendoit-il qu'elles ne ſe tournaſſent vers le parti de leur Prince légitime, qu'elles voyoient actuellement en état de ſe faire reſpecter dans l'iſle. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'Allectus ne mena contre l'ennemi, que les corps de milice Romaine, qui ayant été les premiers auteurs de la révolte, ne pouvoient eſpérer aucun quartier, & les ſecours des Germains & des Francs, qui étoient à ſa ſuite, & qu'il avoit à ſa ſolde. Son armée fut aiſément rompue & défaite. Lui-même voulut prendre la fuite, & pour ſe dérober plus ſûrement, il quitta les ornemens impériaux; mais il ne laiſſa pas d'être atteint, & tué ſur la place, ſans être reconnu, ſi ce n'eſt après ſa mort, arrivée l'an 296 de J. C. Il avoit regné pendant 3 ans.

ALLÉDIUS, *Alledius.* (*a*) Juvenal, dans ſa cinquième ſatyre, parle de cet Allédius. On croit que c'étoit quelque chevalier Romain, qui aimoit la bonne chere. C'eſt, du moins, le portrait qu'en fait le Poëte; car il lui met dans la bouche ces paroles, qui s'adreſſent à l'Afrique: » Garde de tes bleds pour toi; n'en » produis plus même, ſi tu veux, » pourvu que tu nous donnes toujours des truffes en quantité. »

ALLÉGORIE, *Allegoria*, (*b*) mot formé du Grec, ἄλλο, *aliud*, autre choſe, & ἀ ορευω, *concionor*, *nuncio*, je dis, j'annonce; c'eſt-à-dire, qu'une Allégorie eſt une figure de Rhétorique, ou de diſcours, par laquelle on emploie des termes, qui, pris à la lettre, ſignifient toute autre choſe que ce qu'on veut leur faire ſignifier. L'allégorie n'eſt donc, à proprement parler, qu'une métaphore continuée, qui ſert de comparaiſon pour faire entendre un ſens qu'on n'exprime pas, mais qu'on a en vue. C'eſt ainſi que les Orateurs & les Poëtes ont coûtume de repréſenter un État ſous l'image d'un vaiſſeau, & les troubles qui l'agitent ſous celle des flots & des vents déchaînés. Par le pilote, ils entendent le ſouverain ou les magiſtrats. Par le port, la paix ou la concorde. Horace, dans une de ſes Odes, qui commence ainſi:

*O navis, referent in mare te novi*
*Fluctus &c.*

fait un pareil portrait de ſa patrie, près d'être plongée dans les horreurs d'une guerre civile.

Il faut, quand on emploie l'Allégorie, avoir ſoin de demeurer toujours dans la même ſimilitude, & ne pas ſauter bruſquement d'une image à une autre, ni, par exemple, après avoir commencé par la tempête, finir par l'incendie. On reproche ce défaut à Horace dans ce vers:

*Et malè tornatos incudi reddere*
*verſus,*

où il joint enſemble deux idées

(*a*) Juven. Satyr. 5. v. 118, 119.
(*b*) Roll. Trait. des Étud. Tom. I. pag. 471. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 304.

bien différentes, le tour & l'enclume. Cependant, quelques interpretes l'excuſent.

Les Allégories ſont très-fréquentes dans l'Écriture Sainte, auſſi-bien que les métaphores, les paraboles, les ſimilitudes, & les comparaiſons. Les Juifs aimoient cette manière de diſcours figuré, & ils l'employoient dans preſque tout ce qu'ils diſoient. Un des principaux devoirs d'un Commentateur, c'eſt de diſtinguer le ſens allégorique du ſens littéral, & de rappeller au ſens littéral le ſens allégorique. Les anciens Juifs, comme les Thérapeutes, l'auteur du livre de la Sageſſe, Joſephe & Philon, & après eux la plûpart des anciens Peres, tournoient en Allégorie même les endroits hiſtoriques de l'Écriture, & où le ſens littéral eſt le plus ſenſible. Mais, ces explications allégoriques, en elles mêmes, ne ſont guere propres qu'à édifier. Elles ne peuvent régulièrement être miſes en preuve, ſinon lorſque J. C. & les Apôtres les y ont employées.

Les Payens eux-mêmes faiſoient grand uſage des Allégories, & cela avant les Juifs; car quelques-uns de leurs Philoſophes voulant donner des ſens raiſonnables à leurs fables & à l'hiſtoire de leurs dieux, prétendirent qu'elles ſignifioient toute autre choſe, que ce qu'elles portoient à la lettre; & de-là vint le mot d'Allégorie; c'eſt-à-dire, un diſcours, qui, à le prendre dans ſon ſens figuré, ſignifie toute autre choſe que ce qu'il énonce. On eut donc recours à cet expédient, pour contenter ceux qui étoient choqués des abſurdités, dont les Poëtes avoient rempli la religion, en leur inſinuant qu'il ne falloit pas prendre à la lettre ces fictions; qu'elles contenoient des myſtéres; & que leurs dieux avoient été des perſonnages bien plus reſpectables, que ne les dépeignoit la Mythologie, dont ils donnérent des explications, telles qu'ils les imaginérent; enſorte qu'on ne vit plus dans les fables que ce qui n'y étoit réellement pas.

M. de la Nauſe prétend que ce n'étoit pas pour ſe cacher, mais pour ſe mieux faire entendre que les Orientaux employoient leur ſtyle figuré, les Égyptiens leurs hiéroglyphes, les Poëtes leurs images, & les Philoſophes la ſingularité de leurs diſcours, qui étoient autant d'eſpèces d'Allégories. En ce cas, il faudra dire que l'explication étoit plus obſcure que le texte, & l'expérience le prouva bien. Car, on brouilla tellement les ſignes figuratifs avec les choſes figurées, & la lettre de l'Allégorie avec le ſens qu'on prétendoit qu'elle enveloppoit, qu'il fut très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, de démêler l'un d'avec l'autre. Les Platoniciens ſur tout donnoient beaucoup dans cette méthode.

L'Allégorie, ſelon M. l'abbé Vatry, eſt ſi eſſentielle au poëme Épique, qu'un poëme ceſſeroit d'être tel, ſi ſon action n'étoit pas allégorique. C'eſt ce que cet Académicien a montré dans ſes diſſertations ſur cette ſorte de poëme.

ALLEMANDS, *Alemanni*, (*a*) peuples de Germanie. Au commencement du troiſième ſiécle de l'Ére Chrétienne, pluſieurs peuples de Germanie comprenant qu'ils ſeroient ſubjugués en détail, s'ils ne ſe réuniſſoient contre les Romains, formérent différentes ligues, qui prirent en commun de nouveaux noms. Vers le bas-Rhin ſe forma la ligue des Francs; c'eſt-à-dire, des hommes libres. Sur le haut-Rhin, les peuples voiſins du rempart, qui couvroit les Décumates, ſe confédérérent ſous le nom d'Allemands. Ils prirent ce nom, ſoit pour ſignifier que leur ligue étoit compoſée de toutes ſortes de peuples, ſoit plutôt pour déclarer que tous les membres de cette confédération étoient des gens de cœur.

D'autres racontent l'origine des Allemands d'une manière différente. C'étoit, ſelon ceux-ci, un amas d'aventuriers Gaulois, qui, manquant de toutes choſes dans leur païs, & hardis par néceſſité, encore plus que par caractére, allérent du tems d'Auguſte s'établir entre le Mein, le Rhin & le Danube, dans des terres qu'ils trouvérent déſertes, & où ils vécurent d'abord comme ſujets des Romains. On remarque toutefois que les Allemands regardant le nom d'*Alemanni* comme injurieux, à cauſe de ſa ſignification, ne voulurent point l'adopter; de ſorte qu'il ne fut en uſage que chez les étrangers. Pour eux, ils ſe diſoient Suéves, & ils en avoient pris la marque diſtinctive, qu'ils gardoient même ſous la première race des Rois François; car on voit une ancienne peinture d'un duc des Allemands, nommé Ethicus, qui vivoit dans le ſeptième ſiécle, dont les cheveux ſont renoués à la manière des Suéves, en partie ſur le haut de la tête, tandis que le reſte forme deux treſſes, qui deſcendent par devant des deux côtés du viſage.

Quoiqu'il en ſoit, on voit par-là que les Allemands formérent anciennement un peuple particulier de Germanie, & qu'il ne faut pas en conſéquence les confondre avec les Germains en général. Cette obſervation ne ſera pas inutile; car il y en a qui prennent ſans diſtinction les uns pour les autres, fondés ſans doute ſur ce que le païs, connu d'abord ſous le nom de Germanie, prit dans la ſuite celui d'Allemagne qu'il a retenu juſqu'à nos jours.

Les Allemands parurent, pour la première fois, ſous le regne de Caracalla. Ce Prince commença à leur donner quelque célébrité, en les attaquant. Il entra ſur leurs terres comme ami & allié, & il y fit conſtruire, en divers endroits, des forts & des châteaux, auxquels il donna des noms tirés du ſien. Ces peuples, alors barbares, ne ſentirent point les conſéquences d'une telle nouveauté.

(*a*) Trad. de quelq. Ouvr. de Tacit. par M. l'Abb. de la Bletr. Tom. I. pag. 184, 185. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. p. 164, 165. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 157. Tom. XVIII. pag. 62. Tom. XX. pag. 75, 76. Tom. XXI pag. 66.

Pluſieurs

Pluſieurs n'en prirent aucune connoiſſance. Les autres crurent que c'étoit un ſimple amuſement de l'empereur Romain. Leur indifférence inſpira du mépris pour eux à Caracalla. Il crut pouvoir ſe ſignaler ſans riſque contr'eux, par un exploit de perfidie. Il raſſembla toute leur jeuneſſe, comme voulant la prendre à ſa ſolde, & la fit maſſacrer par les troupes dont il avoit pris ſoin de l'envelopper. Telle fut la glorieuſe victoire pour laquelle il prit le ſurnom d'Alamannicus. Il ne rougit pas d'en divulguer lui-même la honte, en déclarant hautement qu'il avoit vaincu par la ruſe des peuples, dont il n'étoit pas poſſible de triompher par la force.

Du tems de Dioclétien & de Maximien, les Allemands forcérent le mur de Probus, & s'emparérent du païs Décumate, auquel ils donnérent le nom d'*Alemannia*. Depuis ce tems-là, tout ce que purent faire les Romains, ce fut d'y établir quelques forts de l'autre côté du Rhin & ſur le Nécre. *Voyez* Germains.

ALLELUIA, *ou* ALLELUIAH, *ou* HALLELUIAH, (*a*) terme compoſé de deux mots Hébreux, *hallelu*, & *ia*, qui, tous deux, ſignifient : *laudate Dominum* ; enſorte qu'en notre langue, Alleluia veut dire proprement : *Louez le Seigneur*.

Ce mot ſe trouve à la tête ou à la fin de quelques Pſeaumes. On chantoit Alleluia dans les jours de ſolemnité & d'allégreſſe. *Per vicos ejus* [ *Jeruſalem* ] *Alleluia cantabitur*, dit Tobie, en parlant du rétabliſſement de Jéruſalem. S. Jean, dans l'Apocalypſe, dit qu'il entendit dans le ciel pluſieurs trompettes qui chantoient Alleluia. Les vingt-quatre Vieillards & les quatre Animaux, qui étoient devant le trône du Toutpuiſſant, ſe proſternérent & chantérent Alleluia. Ce chant de joie & de louanges paſſa de la Synagogue à l'Égliſe. Aux funérailles de ſainte Fabiole, on chanta divers Pſeaumes, & on entonna Alleluia, ſelon S. Jérôme. Les moines de la Paleſtine s'éveilloient, aux veilles de la nuit, au chant de l'Alleluia. On a remarqué tant d'énergie dans ce terme, que l'on a cru le devoir conſerver, ſans le traduire, ni en Grec, ni en Latin, de peur d'en diminuer le goût & la douceur.

Depuis pluſieurs ſiécles, l'Égliſe s'en eſt interdit l'uſage, dans les tems de pénitence, & dans les cérémonies de deuil. On ne le récite pas dans le carême, ni dans les obſéques des morts. Toutefois dans la meſſe des morts, ſelon le rit Moſarabe, on chante à l'introïte : *Tu es portio mea, Domine, Alleluia, in terra viventium, Alleluia, Alleluia* ; c'eſt-à-dire, » vous » êtes mon partage, Seigneur, Al» leluia, dans la tère des vivans, » Alleluia, Alleluia. « De nos jours, dans quelques paroiſſes de Paris, s'il arrive qu'il y ait un enterrement à faire le matin, un jour de fête ou de dimanche, on chante ſouvent la meſſe du jour, en

(*a*) Tob. c. 13. v. 22. Apoc. c. 19. v. 1. & ſeq.

préſence du mort, & par conſéquent pluſieurs Alleluia, ſur tout ſi c'eſt dans le tems Paſchal.

ALLIA, *Allia*, Ἄλλια, (*a*) rivière d'Italie. Tite-Live dit qu'elle deſcend des montagnes de Cruſtumies, & qu'elle ſe jette par un canal profond dans le Tibre, un peu au-deſſus du grand chemin. Les Romains, l'an 387 avant l'Ére Chrétienne, s'étant avancés juſqu'à l'embouchure de cette rivière, les Gaulois les y attaquérent avec beaucoup de furie, & les mirent en fuite dès le premier choc, à cauſe du déſordre de leur armée. Leur aile gauche fut d'abord renverſée dans le fleuve, où on en fit un grand carnage. La droite fut un peu moins maltraitée, parce que pour ſe garantir de la première impétuoſité des Barbares, elle avoit occupé les hauteurs. La plûpart de ceux qui compoſoient cette aile droite ſe ſauvérent à Rome; au lieu que ceux de l'aile gauche, qui échappérent, après que les ennemis furent las de tuer, s'enfuirent à Veies, pendant la nuit, perſuadés que Rome étoit entiérement perdue; & que les Barbares avoient déjà paſſé au fil de l'épée tous ceux qui y étoient reſtés. Le combat fut donné dans la pleine lune, vers le ſolſtice d'été, le même jour qu'étoit arrivée longtems auparavant la défaite des trois cens Fabiens, qui furent tués par les Toſcans; mais le dernier malheur l'emporta ſur le premier, & fit que ce jour-là fut appellé, à cauſe de la rivière, la journée d'Allia. Cette rivière, ſelon quelques-uns, s'appelle aujourd'hui Aia, & ſelon d'autres, *Caminato*, ou *Rio di Moſſo*.

ALLIANCE, *Fœdus*, Διαθήκη. Perſonne n'ignore qu'on entend par Alliance une ſorte de traité, de pacte, d'accord, qui ſe fait entre deux ou pluſieurs perſonnes.

(*b*) I. Les Anciens avoient pluſieurs dieux qui préſidoient aux Alliances; & il ſemble que chacun étoit maître de choiſir celui qu'il vouloit, pour être le garant de ce qu'il alloit promettre. Cependant on choiſiſſoit ordinairement, parmi les Grecs & les Romains, Jupiter, qui, pour cela, étoit ſurnommé Jupiter-au-ſerment. Pauſanias nous apprend que, dans la ville d'Olympie, on voyoit ce Jupiter tenant la foudre dans ſes mains, prêt à la lancer contre ceux qui violeroient leurs ſermens. Il n'y avoit rien de plus célebre chez les Romains, que la formule du jurement par Jupiter-Pierre, *Quid igitur jurabo?* dit Apulée, *per Deum lapidem, Romano vetuſtiſſimo more*. Mais quel étoit donc ce dieu de l'Alliance? C'eſt ce qu'il eſt impoſſible de deviner.

II. Il eſt ſouvent parlé d'Alliances dans l'Écriture; parce que

(*a*) Tit. Liv. L. V. c. 37, 38. L. XXII. c. 50. 59. Plut. Tom. I. p. 137. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 2.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 97. Geneſ. c. 2. v. 16. & ſeq. c. 3. v. 15. c. 6. v. 18. c. 9. v. 8. & ſeq. c. 15. v. 4, 5. c. 17. v. 10. & ſeq. Ad Corinth. I. c. 15. v. 22.

Dieu en a fait pluſieurs avec l'homme. La première Alliance de Dieu avec l'homme, eſt celle qu'il fit avec Adam, au moment de ſa création, lorſqu'il lui défendit l'uſage d'un certain fruit. La ſeconde eſt celle que Dieu fit avec l'homme après ſon péché, en lui promettant, non ſeulement le pardon, pourvu qu'il fît pénitence, mais auſſi la venue du Meſſie, qui le rachéteroit, ainſi que toute ſa race; de la mort du péché, & de la ſeconde mort, qui eſt celle de l'Éternité. S. Paul, en pluſieurs endroits, nous parle de ce pacte, par lequel le ſecond Adam a racheté & délivré, de la mort, ceux que le premier Adam avoit fait condamner à la mort.

Une troiſième Alliance eſt celle que le Seigneur fit avec Noë, lorſqu'il lui dit de bâtir une arche, ou un grand vaiſſeau, pour y ſauver tous les animaux de la terre, & pour y retirer avec lui un certain nombre d'hommes, afin que par leur moyen il pût repeupler le monde après le Déluge. Cette Alliance fut renouvellée 121 ans après, lorſque les eaux du Déluge s'étant retirées, & Noë étant ſorti de l'arche avec ſa femme & ſes enfans, Dieu lui dit: » Je vais faire Alliance avec » vous & avec vos enfans après » vous, & avec tous les animaux » qui ſont ſortis de l'arche; en- » ſorte que je ne ferai plus périr » toute chair par les eaux du Dé- » luge; & l'arc-en-ciel que je » mettrai dans les nues, ſera le » gage de l'Alliance que je fais » aujourd'hui avec vous. «

Toutes ces Alliances ont été générales entre Adam & Noë, & toute leur poſtérité. Mais celle que Dieu fit dans la ſuite avec Abraham, fut plus limitée. Elle ne regardoit que ce Patriarche, & ſa race qui devoit naître de lui par Iſaac. Les autres deſcendans d'Abraham par Iſmaël & par les enfans de Céthura, n'y devoient point avoir de part. La marque ou le ſceau de cette Alliance fut la Circonciſion, que tous les mâles de la famille d'Abraham devoient recevoir, le huitième jour après leur naiſſance. Les effets & les ſuites de ce pacte ſont ſenſibles dans toute l'hiſtoire de l'Ancien Teſtament. La venue du Meſſie en eſt la conſommation & la fin. L'Alliance de Dieu avec Adam, forme ce que nous appellons l'état de nature. L'Alliance avec Abraham, expliquée dans la loi de Moïſe, forme la loi de rigueur. L'alliance de Dieu avec tous les hommes par la médiation de J. C. fait la loi de Grace.

ALLIARIA, *Alliaria*, (*a*) femme de Sempronius Gracchus, qui avoit abuſé de ſes talens, pour corrompre Julie, pendant qu'elle étoit mariée à M. Agrippa, & qui continua avec elle ſon même commerce, depuis même qu'elle eut épouſé Tibère. Lorſqu'on étoit ſur le point de lui trancher la tête par l'ordre de l'Empereur, il pria ſeulement qu'on lui permît auparavant d'écrire à Alliaria, ſa fem-

(a) Tacit. Annal. L. I. c. 53.

me, pour l'avertir de ſes dernieres volontés.

ALLIENUS [L.], *L. Allienus*, (*a*) géroit la charge d'Édile du peuple, l'an de Rome 300, & avant J. C. 452. Il appella en jugement, devant le peuple, C. Véturius, qui avoit été conſul, l'année précédente. C'étoit pour avoir vendu, au profit du tréſor public, tout le butin qu'on avoit fait ſur les ennemis. Le peuple auroit voulu qu'on lui en eût diſtribué le prix, au lieu de le mettre dans le tréſor public. C. Véturius fut condamné à ſept cens cinquante livres d'amende, malgré le zéle & l'indignation que le Sénat témoigna dans cette affaire.

ALLIENUS, *Allienus*, (*b*) Orateur, qui fut contemporain de Cicéron. Il s'étoit fort exercé à la déclamation. Je ne ſçai s'il eſt différent d'un Allienus dont parle Caſſius dans une de ſes lettres au même Cicéron, dans laquelle il dit que cet Allienus lui avoit remis quatre légions qu'il avoit tirées d'Égypte.

ALLIENUS, *Allienus*. (*c*) Hirtius Panſa, dans ſon hiſtoire de la guerre d'Afrique, fait mention de cet Allienus. C'étoit, ſelon notre Auteur, un Préteur qui commandoit en Sicile.

ALLIÉS [la guerre des]. *Voyez* Guerre Sociale.

ALLIFES, *Allifæ*, Ἀλλιφαί, (*d*) ville d'Italie, dans le païs des Samnites, ſur les bords du Vulturne. Le mot *Allifes* s'écrit diverſement dans les Auteurs. On trouve Aliphes, Alifes, Alife; & ſes habitans ſont appellés Allifates, Allifanes, Alifanes, Aliphanes, Alliphanes. La ville d'Allifes, ainſi que pluſieurs autres, fut réduite ſous la puiſſance des Romains, l'an 429 de la fondation de Rome. Mais elle devoit s'en être ſouſtraite depuis; puiſqu'environ 15 ans après, C. Marcius Rutilus la prit de force ſur les Samnites. Il y avoit une manufacture de cruches à vin, dont parle Horace, dans ſes ſatyres. Cette Ville, preſque ruinée aujourd'hui, prend le nom d'Alifi, ſelon quelques Modernes. Elle appartient au roi de Naples.

ALLIROTIUS, *Allirotius*, (*e*) fils de Neptune. Ce jeune Prince étant amoureux d'Alcippe, fille de Mars, & ne pouvant la rendre ſenſible, lui fit violence; ce qui irrita ſi fort ſon pere contre ce téméraire, qu'il lui ôta la vie. Neptune, déſeſpéré de la mort de ſon fils, fit appeller Mars en jugement, & les plus graves Athéniens s'étant aſſemblés ſur une affaire ſi ſérieuſe, le déclarérent innocent, & le purgérent à la manière accoûtumée. Le lieu où on porta ce célebre jugement, fut appellé l'Aréopage, nom formé

(*a*) Tit. Liv. L. III. c. 31.
(*b*) Cicer. in Verr. divin. c. 26. Ad Caſſ. & cæter L. XII. Epiſt. 11.
(*c*) Hirt. Panſ. de Bell. Afric.
(*d*) Strab. pag. 238. Plin. L. III. c. 5. Tit. Liv. L. VIII. c. 25. L. IX. c. 38. Horat. L. II. Satyr. 8. v. 39. Cicer. Orat. 2. in Rull. c. 68. Pro Cn. Planc. c. 18.
(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 38. *& ſuiv.*

de celui de Mars qu'on nommoit Arès, & du mot Pagos, parce qu'on s'étoit assemblé sur une hauteur, ou bien, ce qui revient à peu près au même, d'Ἄρεως πάγος, *Martis rupes*, la roche de Mars. Et voilà, pour le dire en passant, l'origine du fameux tribunal de l'Aréopage, si connu dans la suite. Ce célebre évenement, qui fait une époque considérable dans l'histoire Grecque, arriva, si nous en croyons la chronique de Paros, sous le regne de Cranaüs; c'est-à-dire, l'an 1560, avant J. C.

Servius raconte autrement cette aventure; mais, il convient qu'elle donna lieu à l'érection du Tribunal de l'Aréopage. Allirotius, selon cet Auteur, pour venger la défaite de son pere, que Minerve avoit vaincu, résolut de couper tous les oliviers, autour d'Athènes, parce qu'ils étoient consacrés à cette Déesse. Mais, la coignée lui étant tombée des mains, il en fut blessé, & en mourut quelque tems après. Neptune, son pere, accusa le dieu Mars, son ennemi, de la mort de son fils; mais celui-ci fut absous, par le jugement de l'Aréopage.

ALLIUS [M.], *M. Allius*, (*a*) vécut sous l'empire de Tibère. Comme il avoit dissipé son bien dans la débauche, il supplia ce Prince de payer ses dettes. Tibère sentit où cela alloit, & il exigea d'Allius un état de ce qu'il devoit, & une liste des noms de ses créanciers. Celui-ci, qui ne ne sçavoit pas rougir aisément, & qui ne souhaitoit que d'être tiré d'embarras, à quelque prix que ce fût, exécuta ce qui lui étoit commandé; & Tibère lui fit délivrer une ordonnance sur son trésor, exprimant qu'il donnoit telle somme à Allius, dissipateur.

ALLOBROGES, *Allobroges*, Ἀλλόβρογες, Ἀλλόβριγες (*b*) peuples de la Gaule Celtique. C'étoit une des plus considérables nations du païs, qui ne le cédoit à aucune autre, ni pour la richesse, ni pour la réputation. L'origine des Allobroges & leurs mœurs sont confondues avec celles des Gaulois en général. Ils cultivoient, selon Strabon, les campagnes & les vallées, situées en de-çà des Alpes. Ils habitoient pour l'ordinaire dans des bourgades. Mais, les plus remarquables d'entre eux s'emparérent de Vienne, qu'on regardoit néanmoins comme la Métropole de toute la province. Et cette province ne laissoit pas d'être d'une assez grande étendue. Elle embrassoit, à ce qu'il paroît, toute la partie septentrionale du Dauphiné, depuis le Rhône, au-dessus de Lyon, jusqu'aux limites des Ségalauniens & des Vocontiens, à quoi il faut ajoûter la partie de

(*a*) Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 333.

(*b*) Strab. pag. 186, 203, 765. Plin. L. III. c. 4. L. VII. c. 49. Pomp. Mel. L. II. c. de Gall. Narb. Tit. Liv. L. XXI. c. 31. Ptolem. L. II. c. 10. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Crév. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 470. *& suiv.* Cart. de la Gaul. par le même M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 200, 201. T. XVIII. p. 84. T. XIX. p. 496.

la Savoye, qui tient au Rhône, juſqu'à Genève inclusivement, ſans compter les terres, qu'ils poſſédoient au de-là du Rhône.

Les Allobroges étoient en état de mettre ſur pied des armées très-nombreuſes. Auſſi, entreprirent-ils pluſieurs expéditions. La retraite & les ſecours qu'ils donnérent au roi des Salyes, nommé Teutomalius, après qu'il eut été défait par Sextius, ainſi que les hoſtilités, qu'ils commirent dans le païs des Éduens, alliés du peuple Romain, leur attirérent la guerre de la part de ce peuple, qui, réſolu de ſoumettre toutes les nations, ſaiſiſſoit toujours avec plaiſir les moindres occaſions, dont il croyoit pouvoir ſe ſervir avec avantage, pour exécuter ſon ambitieux projet. Ils furent défaits par Domitius Ahenobardus, près de Vindalium, qui pourroit être ce lieu, qu'on appelle actuellement Védène. Ils reçurent encore un plus grand échec, près de l'Iſere, dans une bataille, que leur livra Fabius Maximus, à qui cette victoire valut le ſurnom d'Allobrox. Et à la fin, il leur fallut obéir à leurs ennemis.

Les Allobroges jouérent depuis un rôle conſidérable, dans la conjuration de Catilina. En effet, ils avoient, en ce tems-là, à Rome, des députés, qui y étoient venus pour ſe plaindre de l'avidité des magiſtrats Romains, & qui n'obtenant aucune juſtice du Sénat, étoient fort mécontens de leur ſituation. La nation étoit abîmée de dettes. Les Ambaſſadeurs devoient eux-mêmes beaucoup. Dans de telles circonſtances, Lentulus ſe perſuada qu'il les gagneroit aiſément; & il crut faire un grand coup, s'il pouvoit ſe procurer l'alliance d'une nation fière & belliqueuſe, & qui lui fourniroit des troupes conſidérables, ſur tout de cavalerie, dont le parti manquoit abſolument. Il chargea donc de les ſonder, un certain Umbrénus, négociant, qui avoit des habitudes dans la Gaule, & où il avoit long-tems fait commerce. Umbrénus les aborde dans la place publique, & leur demande des nouvelles de leur païs, & de l'état où ſe trouvoit leur nation. Sur les plaintes que lui firent les Allobroges, il feignit de s'attendrir: » Quelle eſpérance avez-» vous, leur dit-il, de ſortir de » tant de maux? « Ils lui répondirent qu'ils n'en avoient aucune, & que l'unique remède qu'ils connuſſent à leur miſére, c'étoit la mort. » Oh, reprit » Umbrénus, ſi vous êtes gens » de cœur, & capables d'une ré-» ſolution, je vous enſeignerai » une autre voie, pour mettre » fin à votre calamité. «

Ces paroles firent naître la joie dans le cœur des Allobroges. Ils le prièrent d'avoir compaſſion d'eux, l'aſſurant qu'il n'y avoit rien de ſi difficile, ni de ſi hazardeux, qu'ils ne tentaſſent volontiers, pour délivrer leur nation des dettes qui l'accabloient. Umbrénus, les ayant amenés au point où il les ſouhaitoit, les fit entrer dans la maiſon de

D. Brutus, mari de Sempronia, lequel étoit alors absent de Rome. Il fait venir, au même lieu, Gabinius, afin de donner plus de poids & d'autorité à ses discours. Alors, il expose aux Allobroges, tout le plan de la conjuration; leur en nomme les principaux chefs, auxquels il ajoûte même quelques personnages illustres, qui n'y avoient aucune part, afin de donner à ces Gaulois de plus grandes espérances; & après avoir tiré d'eux parole d'entrer dans le complot, il les renvoye à leur maison.

Mais, lorsqu'ils furent seuls, & qu'ils réfléchirent sur ce qui venoit de leur être proposé, ils se trouvérent dans un grand embarras. D'un côté, le triste état de leur nation, le goût pour la guerre, l'espérance de tirer de grands fruits de la victoire, c'étoient là de puissans motifs. Mais, ils envisageoient de l'autre part toutes les forces de l'empire Romain, nul risque pour eux, nul péril, & même des récompenses sûres, s'ils découvroient une si dangereuse conspiration. Après qu'ils eurent quelque tems balancé, la bonne fortune de la République l'emporta, dit Salluste, ou plutôt la Providence voulut sauver Rome, qu'elle avoit fait la capitale de l'univers. Les Allobroges se déterminérent donc à aller trouver Q. Fabius Sanga, qui étoit le patron & le protecteur de leur nation, & l'instruisirent de tout ce qui leur avoit été dit par Umbrénus. Sanga en avertit sur le champ Cicéron, qui donne ordre aux Allobroges de feindre beaucoup de zèle pour le succès de la conjuration, de voir les conjurés, de leur faire de grandes promesses, & de tâcher de tirer d'eux des preuves, qui puissent servir à les convaincre.

Les députés des Allobroges exécutérent les ordres du Consul. Introduits par Gabinius, ils virent les autres chefs, Lentulus, Cétégus, Statilius, Cassius. Ils leur représentérent qu'ils ne pouvoient espérer d'être crus de leurs compatriotes, qu'un écrit à la main; qu'il étoit donc à propos que Lentulus & les autres leur donnassent un serment en bonne forme, signé d'eux, & scellé de leur sceau. Tous le firent, à l'exception de Cassius, qui s'en dispensa, sous quelque prétexte, & sortit de Rome avant eux. Il fut reglé de plus, que les Allobroges, en s'en retournant dans leur pais, passeroient par le camp de Catilina, & confirmeroient avec lui, par des engagemens solemnels & réciproques, le traité d'alliance. Cependant, les Allobroges ayant fait avertir Cicéron, on les arrêta; de concert avec eux, ainsi que tout le cortége, au passage du pont Mulvius. Les lettres, les papiers, tout fut saisi, & le complot découvert, de la manière la plus évidente. Car, jusques-là, on ne voulut pas ajoûter foi à ce que le Consul en disoit. Il y a lieu de présumer que les Allobroges furent récompensés du service qu'ils avoient rendu à la République.

Ce fut dans le païs des Allobroges, qu'on exila l'un des enfans d'Hérode, ce roi des Juifs, ſous lequel le Sauveur du monde avoit été crucifié. Le lieu de ſon exil fut auſſi celui de ſa mort. La religion des Allobroges, ſelon M. de la Martinière, étoit remplie de ſuperſtitions ridicules. Ils faiſoient des ſacrifices à Jupiter & à Mercure, qu'ils adoroient particulièrement; & alors, ils jettoient des cris épouvantables, afin de ſe faire entendre plus facilement de ces divinités. Le Rhône étoit le principal fleuve qui arroſât leur païs, qu'il côtoyoit en quelques endroits. On y trouvoit des montagnes, en avançant vers les Alpes, mais peu de villes. Du moins, on n'en connoît que quelques-unes. Vienne, comme je l'ai déjà dit, étoit la première de toutes. Le territoire des Allobroges répondoit à une partie du Vivarez, du Dauphiné, & de la Savoye.

ALLOCUTIONS, *Allocutiones.* (a) On donnoit ce nom aux Diſcours ou Harangues, que les Empereurs & les Généraux d'armée faiſoient ſouvent aux ſoldats, au commencement d'une expédition, ou avant que d'aller au combat, pour les exhorter à bien faire; & de même après le combat, pour les louer & les remercier, quand ils avoient bien fait leur devoir. L'Empereur ſe tenoit ordinairement en un lieu élevé, qu'on appelloit *Suggeſtus*, ou *Tribunal*, bâti exprès pour cela. Il avoit à ſes côtés les principaux officiers de l'armée. Ces Tribunaux paroiſſent preſque toujours, dans la colomne Trajane, bâtis fort proprement de pierres de taille.

La légende ordinaire des Médailles, frappées au ſujet des Allocutions, eſt *Adlocutio.* M. l'abbé de Tilladet donna à l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres, en 1705, une hiſtoire chronologique de ces Allocutions, marquées ſur les Médailles des Empereurs Romains. Les premières ſont de Caligula. Ce Prince y eſt repréſenté de bout, en habit long, ſur une tribune, d'où il harangue quatre ſoldats, ayant le caſque en tête, & leurs bouſliers en main, comme tous prêts à partir pour une expédition. A l'exergue, on lit, *ADLOC. COH. Adlocutio Cohortium.* On trouvera la ſuite au premier Volume des Mémoires de la même Académie.

ALLON, *Allon*, Ἀλλών, (b) de la tribu de Siméon. Il étoit fils d'Idaïa, & pere de Zéphéi, ou Séphaï.

ALLOPHYLI, *Allophyli*, Ἀλλοφύλοι. (c) Ce mot Grec eſt compoſé de ἄλλο, *aliud*, & de φῦλον, *genus*, *gens*, eſpèce, nation. C'eſt donc comme qui diroit une autre eſpèce, une autre nation. C'eſt, en effet, dans ce ſens qu'il eſt employé dans l'Écriture. Les Hébreux donnoient ce nom à

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. IV. p. 102. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. T. I. p. 240.

(b) Paral. L. I. c. 4. v. 37.

(c) Pſalm. 55. Reg. L. 1. c. 21. v. 10.

tous ceux, qui n'étoient ni de leur tribu, ni de leur religion; comme autrefois les Romains appelloient tous les étrangers, Barbares. Voilà pourquoi le Pſeaume 55e, qui eſt le 56e dans l'original Hébreu, a pour titre: *Cùm tenerent eum Allophyli in Geth.*

On ſçait que David le compoſa, lorſque, fuyant la perſécution de Saül, il ſe retira dans la ville de Geth, & que les ſerviteurs d'Achis le prirent & le menérent à ce Roi, pour le faire punir, comme le plus grand de ſes ennemis. David ſe voyant en un danger ſi évident de mort, contrefit l'inſenſé & le furieux, écumant par la bouche, & hurtant de la tête contre les portes des maiſons; de ſorte que ce Roi de Geth le renvoya, & ſe fâcha même contre ceux qui le lui avoient amené, diſant qu'il y avoit déjà aſſez de fous & d'inſenſés dans le païs.

ALLOPROSALLOS, *Alloproſallos*, Ἀλλοπρόσαλλος. (a) C'eſt l'épithéte, que les Poëtes ont donnée à Mars, qui veut dire querelleur, inconſtant, parce qu'en qualité de dieu de la guerre, il étoit tantôt pour un parti, tantôt pour un autre.

ALLUCIUS, *Allucius*, (b) prince des Celtibériens, peuples d'Eſpagne. Le nom d'Allucius eſt devenu célebre, depuis l'action à jamais mémorable de P. Scipion à ſon égard. On ſçait que ce jeune Romain, à peine âgé de 24 ans, s'étant rendu maître de la nouvelle Carthage, 210 ans avant l'Ére Chrétienne, on lui amena une jeune perſonne d'une beauté ſi accomplie, qu'elle attiroit ſur elle les regards de tout le monde. Il voulut ſçavoir d'où elle étoit, & à qui elle appartenoit; & ayant appris, entr'autres choſes, qu'elle étoit ſur le point d'être mariée à Allucius, il ordonna, ſur le champ, qu'on le fît venir avec les parens de cette jeune priſonnière. Et comme on lui dit qu'Allucius l'aimoit éperdument, ce ſeigneur Eſpagnol ne parut pas plutôt en ſa préſence, qu'avant même de parler au pere & à la mere, il le prit en particulier; & pour calmer les inquiétudes qu'il pouvoit avoir au ſujet de ſa maîtreſſe, il lui parla en ces termes: » Nous ſommes jeunes, vous & » moi; ce qui fait que je puis » vous parler avec plus de liberté » ſur une matière qui demande » beaucoup de retenue & de mo» deſtie. Ceux des miens qui » m'ont amené votre épouſe fu» ture, m'ont en même-tems » aſſuré que vous l'aimiez avec » une extrême tendreſſe. Sa beau» té ne m'a laiſſé aucun lieu d'en » douter. Là-deſſus faiſant ré» flexion que ſi, comme vous, » j'étois dans le deſſein de me » marier, & que je ne fuſſe pas » uniquement dévoué au ſervice » de ma patrie, je ſerois ravi » qu'on me ſervît dans une paſ-

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 124.

(b) Tit. Liv. L. XXVI. c. 50.

» ſion, également forte & hon-
» nête, j'ai cru que je devois fa-
» voriſer votre amour, puiſque la
» fortune m'en fournit l'occaſion.
» Celle que vous devez épou-
» ſer, a reçu, parmi nous, tous
» les reſpects dont elle eſt digne.
» Elle a été dans mon camp auſſi
» en ſûreté, qu'elle auroit été
» dans la maiſon de ſon pere &
» de ſa mere. Je l'ai réſervée
» pour vous en faire un préſent,
» qui fût digne de vous & de moi.
» Pour un ſi grand ſervice, la
» ſeule reconnoiſſance que j'exige
» de vous, c'eſt que vous ſoyez
» ami du peuple Romain. Et ſi
» vous me croyez homme de
» bien; ſi vous jugez que je reſ-
» ſemble à mon pere & à mon
» oncle, dont les peuples de cette
» Province ont eſtimé la juſtice
» & la probité, ſçachez qu'il y
» en a, dans Rome, une infinité
» qui nous reſſemblent; & qu'il
» n'y a point de nation dans l'u-
» nivers, dont vous deviez re-
» chercher l'amitié avec plus
» d'empreſſement, & redouter
» davantage la haine. «

Allucius, pénétré de reconnoiſſance, & pleurant de joie, baiſoit les mains de Scipion, & prioit les dieux de le récompenſer, en ſa place, pour un ſi grand bienfait; puiſque lui-même n'étoit pas en état de le faire autant qu'il l'auroit ſouhaité, & que Scipion le méritoit. Scipion fit enſuite venir le pere & la mere, & les autres parens de la jeune fille. Ils avoient rapporté une grande ſomme d'argent pour la racheter. Mais, quand ils virent qu'il la leur rendoit ſans rançon, ils le conjurérent, avec de grandes inſtances, de recevoir cette ſomme, au moins comme un préſent, ajoûtant qu'ils ne lui auroient pas moins d'obligation pour cette complaiſance, que pour la bonté qu'il avoit de leur rendre leur fille dans le même état, où elle lui avoit été préſentée. Scipion ne pouvant réſiſter à leurs empreſſemens, leur dit qu'il acceptoit ce don, & le fit mettre à ſes pieds. Alors s'adreſſant à Allucius: » J'ajoûte, dit-il, à la dot que
» vous devez recevoir de votre
» beau-pere, cette ſomme que
» je vous prie d'accepter, comme
» un préſent de noces. « En même-tems, il lui ordonna de faire enlever cet or & cet argent, & d'en diſpoſer comme de ſon bien.

Ce jeune Prince, charmé de la libéralité & de la politeſſe de Scipion, alla publier dans ſon pais les louanges d'un ſi généreux vainqueur. Il s'écrioit dans les tranſports de ſa reconnoiſſance, qu'il étoit venu dans l'Eſpagne un jeune héros, ſemblable aux dieux, qui ſe ſoumettoit tout, moins encore par la force de ſes armes, que par les charmes de ſa vertu & la grandeur de ſes bienfaits. C'eſt pourquoi, ayant fait des levées dans le pais, qui lui étoit ſoumis, il revint, quelques jours après, trouver Scipion avec un corps de quatorze cens cavaliers.

ALLUSION, *Alluſio*, (a)

(a) Roll. Trait. des Étud. Tom. I. pag. 480.

figure de Rhétorique. Ce mot eſt compoſé de la prépoſition Latine *ad*, & de *ludo*, je joue ; parce que l'Alluſion eſt en effet un jeu de penſées, ou de mots. On en diſtingue deux ſortes.

1.° L'une eſt celle par laquelle on dit une choſe, qui a du rapport à une autre, ſans faire une mention expreſſe de celle à laquelle elle a rapport. Ainſi, *ſubir le joug* eſt une Alluſion à l'uſage, où étoient les Anciens, de faire paſſer leurs ennemis vaincus ſous une traverſe de bois, qu'on appelloit *jugum*.

2.° L'autre eſpèce d'Alluſion conſiſte dans une reſſemblance affectée, & comme je l'ai dit, dans un jeu de mots. C'eſt dans ce ſens que l'empereur Tibére Néron a été quelquefois appellé *Biberius Mero*. Cicéron, dans ſes oraiſons contre Verrès, employe très-ſouvent cette figure ; *ad everrendam provinciam venerat*, dit-il, dans un endroit. Mais cet Orateur célebre, en rapportant ces plaiſanteries, a ſoin de faire remarquer combien elles lui paroiſſoient froides & puériles ; & par-là il apprend aux jeunes gens ce qu'ils en doivent penſer, & les met en garde contre un mauvais goût, qui ſeroit aſſez de leur âge, & qui leur feroit trouver de l'eſprit dans ces ſortes de figures. Il ne faut pas pourtant condamner généralement toutes les Alluſions. Il y en a de véritablement ingénieuſes, qui donnent beaucoup de grace au diſcours ; & elles doivent paroître telles ; quand elles ſont pleines de ſens & fondées ſur une penſée ſolide, & ſur une reſſemblance naturelle.

Ce que l'on doit ſur tout obſerver ſur les Alluſions en général ; c'eſt qu'il ne faut jamais les tirer que de ſujets connus ; enſorte que les auditeurs ou les lecteurs n'ayent pas beſoin de contention d'eſprit, pour en ſaiſir le rapport.

ALLUVION, terme qui vient du Latin, *Alluere*, laver, baigner. Le droit Romain met l'Alluvion entre les moyens légitimes d'acquérir, & le définit un accroiſſement latent & imperceptible. Si donc une portion conſidérable d'un champ eſt emportée toute en une fois par un débordement, & jointe à un champ voiſin, cette portion de terre ne ſera point acquiſe par droit d'Alluvion, mais pourra être reclamée par le propriétaire.

ALMANE, *Almana*, (*a*) ville de Macédoine ſituée, ſelon Tite-Live, vers le fleuve Axius, où Perſée alla camper, vers l'an de Rome 584. Il y en a qui croyent que cette Ville eſt la même que Pline appelle Almon, ou ſelon d'autres Salmon ; ſentiment qu'on ne ſçauroit ſoûtenir, dès qu'on fait attention à la poſition que Pline & Tite-Live donnent, l'un à la ville d'Almane, l'autre à celle d'Almon ; car Tite-Live, comme on vient de le dire, place Almane dans la Macédoine, & l'autre met Almon dans la Theſſalie. Ajoûtez à cela la diſtance qu'il y a entre les frontiéres de la Theſſalie, & le fleuve Axius, qui en eſt fort éloigné.

(*a*) Tit. L. XLIV. c. 26. Plin. L. IV. c. 8. Carr. de la Gréc. par M. d'Anvill.

ALMATH, *Almath*, (*a*) Ἐλαμαθ, de la tribu de Benjamin, étoit fils de Béchor. Ce fut le dernier des enfans de Béchor.

ALMATH, *Almath*, (*b*) Γαλαμαθ, ville de Paleſtine, dans la tribu de Benjamin. C'étoit une ville de refuge, qui fut donnée aux enfans d'Aaron.

ALMO, *Almo*, (*c*) ruiſſeau d'Italie, vers le Latium. Il ſe rendoit dans le Tibre, à peu de diſtance du lieu, où il prenoit ſa ſource. C'eſt pourquoi il eſt qualifié dans Ovide *curſu breviſſimus*; c'eſt-à-dire, dont le cours eſt fort court. On célebroit tous les ans, à Rome, en l'honneur de Cybèle, une fête pendant laquelle on alloit laver dans l'Almo la figure myſtérieuſe de la Déeſſe.

Ce ruiſſeau eſt célebre dans la fable. Les Poëtes ont feint qu'il avoit une fille nommée Lar ou Lara, & que cette Nymphe ayant eu l'indiſcrétion de parler de l'amour que Jupiter portoit à Juturne, fut condamnée pour cela à être conduite aux enfers, afin d'y être punie de ſon babil, par un ſilence éternel. Mercure, à qui on la confia, pour l'y conduire, en étant devenu amoureux, lui fit violence. La Nymphe en eut deux fils, qui furent appellés Lares, par les Romains. Et pour elle, elle fut appellée la déeſſe Muette. L'Almo eſt à préſent, dit-on, l'Aqua Taccia.

ALMON, *Almon*, (*d*) ville de Judée, dans la tribu de Benjamin. Cette Ville qui étoit du nombre des Villes de refuge, échut aux enfans d'Aaron. On croit que c'eſt la même qu'Almath.

ALMON, *Almon*, (*e*) étoit pere de Lara, de qui naquirent les Lares, & à laquelle Jupiter coupa la langue, parce qu'elle avoit révélé à Junon ſes adultères. *Voyez* Almo.

ALMON, *Almon*, (*f*) prince Latin, l'aîné des enfans de Tyrrhée. Pendant que ce jeune homme combattoit à la tête des paiſans, contre les Troyens, un trait lui perça la gorge, & lui fit perdre, avec un torrent de ſang, & la voix & la vie. Pluſieurs furent renverſés autour de lui; entr'autres, le vieux Galéſus, l'homme le plus riche & le plus juſte de l'Auſonie, qui s'étoit avancé entre les deux partis, pour les engager à faire la paix. Le corps d'Almon & celui de Galéſus furent emportés par des Paſteurs, qui fuyoient vers la ville de Laurente.

ALMOPES, *Almopæ*, (*g*) Ἀλμωπαι, peuples de Macédoine, qui habitoient la province d'Almopie. Pline les appelle Almopiens.

ALMOPIE, *Almopia*, (*h*)

(*a*) Paral. L. I. c. 7. v. 8.
(*b*) Paral. L. I. c. 6. v. 60.
(*c*) Ovid. Metam. L. XIV. v. 329. Faſt. L. II. v. 600. & *ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 242. Tom. XII. pag. 41.
(*d*) Joſu. c. 21. v. 18.
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 320.
(*f*) Virg. Æneid. L. VII. v. 532. & *ſeq.*
(*g*) Thucyd. p. 168. Plin. L. IV. c. 10.
(*h*) Thucyd. pag. 168.

Α'λμωπία, contrée de Macédoine. Thucydide en fait mention, dans le ſecond livre de ſon hiſtoire de la guerre du Péloponnèſe. On dit qu'elle prit le nom d'Almops, qui étoit un géant, fils de Néptune & de Helle, fille d'Athamas.

ALMOPS, *Almops*, fils de Neptune, donna ſon nom à cette partie de la Macédoine, connue ſous le nom d'Almopie. Ce fut un des géans qui déclarérent la guerre à Jupiter. *Voyez* l'article précédent.

ALOÉ, *Aloë*, Α'λόη, (*a*) ſorte de plante ou d'herbe, dont les feuilles ſont de l'épaiſſeur de deux pouces, piquantes, & cannelées. Du milieu ſort une tige, qui renferme une graine blanche extrêmement légere, & preſque ronde. Il ſe trouve à préſent de l'Aloë en pluſieurs endroits de la France. On en tire un ſuc très-amer, qui préſerve les corps morts de la pourriture. On dit, mais c'eſt une fable, que l'Aloë ne fleurit qu'une fois en cent ans, & que ſa fleur, en s'épanouiſſant, fait un grand bruit. On a vu de l'Aloë fleuri aſſez ſouvent au jardin du Roi, à Paris, & ſans aucun bruit ſenſible. Il y a beaucoup d'apparence que cette plante eſt le ſeul véritable Aloë; car ce que l'on dit du bois d'Aloë, paſſe pour fabuleux dans l'eſprit de pluſieurs Sçavans.

C'eſt de cette plante que l'on tire la drogue, nommée Aloë, qui eſt une liqueur très-amère, qui entre dans les embaumemens, pour garantir les corps de la pourriture. Nicodème acheta environ cent livres de myrrhe & d'Aloë, pour embaumer le corps de J. C. Dans les proverbes, la femme débauchée dit qu'elle a parfumé ſon lit, de Myrrhe, d'Aloë & de Cinnamome; & l'épouſe du Cantique dit que l'Aloë, la myrrhe & tous les parfums ſe trouvent dans le jardin de ſon époux.

ALOES, *Aloæ*, (*b*) nom d'une fête que les Athéniens avoient établie en l'honneur de Cérès. Elle ſe célébroit au mois de décembre, & s'appelloit ainſi du mot *Alos*, qui veut dire une grange; parce que c'étoit le tems, où l'on avoit accoûtumé de battre le bled, & de demeurer dans les granges. C'eſt, ſelon quelques-uns, la même que les Aires.

ALOÉUS, *Aloëus*, Α'λωεὺς, (*c*) fils du Soleil, autrement de Titan, & de la Terre. C'étoit un fameux géant, qui épouſa Iphimédie, fille de Triopas, & mere des Aloïdes.

ALOGIE, du Grec Α'λόγος, compoſé de *a* privatif, & de λόγος, *ratio*, raiſon. C'eſt comme qui diroit déraiſon. On veut que les Grecs aient donné quelquefois ce nom aux repas & aux feſtins, parce qu'alors on paroît quitter le titre de raiſonnable,

(*a*) Joan. c. 19. v. 39. Prov. c. 7. v. 17. Cantic. c. 4. v. 14.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 106.

(*c*) Pauſ. pag. 85, 91. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 278. Tom. V. pag. 201.

pour ſe rabaiſſer à la condition des bêtes.

ALOGOS, *Alogos*, Ἄλογος, (*a*) ſurnom qu'on avoit donné à Typhon. Ce mot veut dire ſans raiſon ; & on l'appelloit ainſi, parce qu'il tenoit lieu des paſſions qui répugnent à la raiſon.

ALOHÈS, *Alohes*, Ἀλωὴς, (*b*) pere de Sellum, capitaine de la moitié d'un quartier de Jéruſalem, qui, au retour de la captivité de Babylone, bâtit, lui & ſes filles, auprès de Melchias & de Haſub, leſquels, entr'autres choſes, avoient conſtruit la tour des Fours. C'eſt au deuxième livre d'Eſdras, qu'on lit ces particularités. Il eſt parlé, dans un autre endroit du même livre, d'un Alohès, qui eſt peut-être le même, & dont il eſt dit qu'il ſigna, comme un des chefs du peuple, le traité d'alliance que l'on fit avec le Seigneur, quand on eut réparé les murs de Jéruſalem.

ALOIDES, *Aloïdes*, (*c*) nom qu'on donnoit à deux fameux géans, Éphialte & Otus. Ils étoient nés d'Iphimédie, qui avoit épouſé Aloéus ; & c'eſt pour cela qu'on les appella Aloïdes, quoiqu'ils fuſſent fils de Neptune, dont leur mere étoit devenue amoureuſe. Ces jeunes Princes, croiſſant chaque année d'une coudée en largeur, & d'une aune en hauteur, ſe trouvérent ſi fiers, à l'âge de 9 ans, de ſe voir auſſi grands & auſſi puiſſans que les plus fameux géans, qu'ils crurent qu'il n'y avoit rien au-deſſus de leur force. Ainſi, ils entreprirent de détrôner Jupiter ; & pour lui livrer un aſſaut, dont il ne pût ſe défendre, ils mirent le mont Oſſa & le mont Pélion ſur l'Olympe. Ces Géans, menaçant de-là le Souverain des dieux, eurent l'inſolence de lui demander Junon & Diane. Mars ayant voulu s'oppoſer à leur entrepriſe, ils le firent priſonnier, & le chargérent de chaînes, dont Mercure le délivra.

Enfin, la puiſſance des dieux ſe trouvant inutile contre de ſi terribles ennemis, ils furent obligés de recourir à l'artifice. Diane les ayant apperçus ſur un chariot, ſe changea en biche, & ſe lança au milieu d'eux. Comme ils voulurent tirer leurs fleches, ils ſe bleſſérent l'un l'autre, & en moururent, délivrant pour jamais les dieux de la crainte qu'ils leur avoient inſpirée. Jupiter les précipita au fond du Tartare.

Homère & Pindare diſent qu'ils furent tués par Apollon à Naxe, au-deſſus de Paros ; & Pauſanias ajoûte que leur tombeau étoit à Anthédon dans la Béotie, ville ſituée ſur les bords de l'Euripe. On tient que ce furent Éphialte & Otus, qui ſacrifiérent les premiers aux Muſes ſur le mont Hélicon, & qui leur conſacrérent cette montagne. Ils n'inſtituérent cependant le culte que de trois Muſes, qu'ils appellérent Méleté, Mnémé, Acœdé ; c'eſt-à-dire,

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 272.
(*b*) Eſdr. L. II. c. 3. v. 12. c. 10. v. 24.
(*c*) Pauſ. pag. 575, 583. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 238. Tom. V. pag. 201, *& ſuiv.*

la méditation, la mémoire, & le chant; d'où il eſt aiſé de juger que ces fils d'Aloéus, en donnant ces noms aux Muſes, ne faiſoient que perſonnifier les trois choſes, qui ſervent à compoſer un Poëme.

ALOPÉ, *Alope*, Ἀλόπη, (*a*) ville de Gréce, dans la Theſſalie. Homère met ſes habitans au nombre de ceux qui partirent pour le ſiége de Troye. Cette ville fut priſe par Q. Marcius, 171 ans avant l'Ére Chrétienne, auſſi-bien que celle de Lariſſe, ſurnommée Crémaſte.

On veut qu'il y ait eu pluſieurs autres villes du nom d'Alopé. C'eſt Étienne de Byzance qui s'en rend garant; mais ſon ſentiment n'eſt appuyé d'aucune autorité.

ALOPÉ, *Alope*, Ἀλόπη, (*b*) fille de Cercyon, & l'une des maîtreſſes de Neptune. Car, ſelon S. Clément d'Alexandrie, ce dieu en avoit un nombre. Alopé étant devenue groſſe, mit au monde un fils, qui ſe nomma Hippothoon. Cercyon, d'ailleurs fort cruel, pour punir ſa fille de ce commerce, la tua de ſes propres mains. On voyoit encore ſon tombeau, dans l'Attique, du tems de Pauſanias.

ALOPÉCE, *Alopece*, (*c*) Ἀλωπεκή, lieu ſitué dans l'Attique en Gréce. C'étoit un bourg de la dépendance de la tribu Antiochide, voiſin du collége, nommé Cynoſarges, & aſſez près de la ville d'Athènes, qu'il avoit à ſon couchant. C'eſt le lieu de la naiſſance du philoſophe Socrate, comme le remarque Diogène Laërce. C'eſt-là auſſi qu'étoit le tombeau du héros Anchimolius.

(*d*) Pline parle de deux iſles du nom d'Alopéce. Il en met une dans le boſphore Cimmérien, qui eſt appellée, dans Ptolémée & dans Strabon, Alopécie, & aujourd'hui Tana; l'autre dans la mer Égée, auprès de Smyrne. Ce mot *Alopéce*, en Grec, veut dire renard. Sans doute que l'on employa ce nom, parce que ces pais produiſoient beaucoup de renards.

ALOPÉCONNÈSE, *Alopeconneſe*, Ἀλωπεκόννησος, (*e*) ville de la Cherſonnèſe, qu'on dit avoir été bâtie par les Éoliens. Elle ſe rendit d'elle-même à Philippe, en 552 de la fondation de Rome. Pline la range au nombre des iſles. Le mot Grec autoriſe le ſentiment de ce Géographe. Il pouvoit bien ſe faire qu'il y eut une Ville & une Iſle de même nom. Quoiqu'il en ſoit, le territoire produiſoit des truffes, qui paſſoient, auſſi-bien que celles de Lampſaque, pour les plus belles de l'Aſie.

ALOPIS, *Alopis*. (*f*) Il fut métamorphoſé en renard. La reſſemblance des noms, ſelon M.

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 189. Pomp. Mel. L. II. c. de Maced. Tit. Liv. Lib. XLII. c. 56.

(*b*) Pauſ. pag. 8, 26, 72. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 65. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 219.

(*c*) Herod. L. V. *c.* 63.

(*d*) Plin. L. IV. c. 12. L. V. c. 32. Strab. pag. 498. Ptolem. L. III. c. 6.

(*e*) Plin. L. IV. c. 12. L. XIX. c. 3. Tit. Liv. L. XXXI. c. 16.

(*f*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 132.

l'abbé Banier, aura donné lieu à cette métamorphoſe.

ALORCUS, *Alorcus*, nom d'un général Eſpagnol, qui entreprit de ſauver les Sagontins, aſſiégés par les Carthaginois. *Voyez* Alcon.

ALORUS, *Alorus*. (*a*) Les traditions Chaldéennes, ſuivant M. Fréret, ſuppoſoient que toutes les nations deſcendoient d'un ſeul & même homme, formé par Bélus, & doué d'une intelligence, unie par le Dieu ſuprême à la portion de matière, dont il avoit compoſé le corps du premier homme. Ces mêmes traditions ajoûtoient que les deſcendans de cet homme, qu'elles nommoient Alorus, s'étant corrompus, Bélus les fit périr, à la dixième génération, par un déluge, dont il préſerva cependant Xiſuthrus, & ſa famille, par une protection particulière. Cette famille repeupla toute la terre, & c'eſt d'elle que deſcendent toutes les nations. On voit par-là que l'Alorus des Chaldéens eſt inconteſtablement le même qu'Adam.

ALOS, *Alos*, Ἄλος. (*b*) ville de Theſſalie, dans la Phtiotide. M. d'Anville, ſur la carte de la Gréce, la met vers les ſources d'un fleuve, qui ſort du mont Othrys. Ses habitans furent du nombre de ceux, qui allérent au ſiége de Troye. On dit qu'elle fut bâtie par Athamas, & appellée Alos du Grec ἀλὴ, qui veut dire égarement. D'autres veulent que cette ville ait pris le nom d'Alos, qui étoit une ſervante d'Athamas; & cela, en mémoire de ce que cette ſervante avoit appris à Ino à rôtir le grain, pour l'empêcher de germer. On place une Ville de même nom dans le Péloponnèſe.

ALOTIENS [les Jeux], (*c*) *Alotia*, Ἀλώτια. On célébroit ces Jeux à Tégée, ville d'Arcadie, en mémoire d'un grand nombre de Lacédémoniens, qui furent faits priſonniers de guerre dans une bataille.

ALOUETTES [la Légion des], *Alaudæ*, vel *Legio Alaudarum*. (*d*) C'étoit une légion Gauloiſe d'origine, levée dans les Gaules par Céſar. Le nom même qu'elle portoit, étoit Gaulois, & lui venoit de ce que les ſoldats qui la compoſoient, avoient une Alouette, repréſentée ſur leur caſque. Ils furent tous faits citoyens Romains par Céſar, en récompenſe des ſervices qu'ils lui avoient rendus. Antoine les affectionnoit ſingulièrement, & il en avoit élevé pluſieurs à la dignité de juges; ce qui lui eſt, à juſte titre, bien reproché par Cicéron.

ALOUS, *Alous*, (*e*) fils du Soleil & d'Antiope, ſelon Eumélus de Corinthe. Il avoit un frere, qui ſe nommoit Æetès. Le Soleil partagea entr'eux ſes États. Cet Alous doit être le même qu'Aloéus.

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 148. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 208, 209.
(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 189. Cart. de la Gréc. par M. d'Anvill.
(*c*) Pauſ. pag. 531.
(*d*) Crév. Hiſt. Rom. T. VIII. p. 111.
(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 461.

ALOZZA, (*a*) l'une des trois filles du Dieu ſuprême, ſuivant l'ancienne théologie des Arabes.

ALPÈNE, *Alpenus*, Ἀλπηνός, (*b*) ville de Gréce, dans le païs des Locriens. Hérodote en fait mention au ſeptième livre de ſes hiſtoires.

ALPES [ Les ], *Alpes*, (*c*) Ἄλπεις, montagnes fort hautes, qui ſéparoient l'Italie des Gaules & de la Germanie. Elles commençoient, non au port Monœque vers Nice, mais au même endroit que le mont Apennin ; c'eſt-à-dire, vers Gênes, ancien port des Liguriens, & vers Sabbaties, lieu ſitué ſur le bord de la mer au-deſſous de Gênes. De-là, elles s'étendoient du midi au nord, juſqu'à ce que s'inclinant vers l'orient, elles s'avançoient du côté de Veniſe, & pénétroient même juſques dans la Thrace, s'il en faut croire Pomponius Méla. Ainſi les Alpes forment une eſpèce de croiſſant, dont les deux extrêmités vont aboutir à la mer.

Ces montagnes, anciennement, n'étoient pratiquables qu'en quelques endroits ; & ce ne peut être que par les paſſages les plus faciles, que l'Italie aura reçu ſes premiers habitans ; car les premières peuplades ne ſe ſont point faites par mer. C'eſt un principe certain, fondé ſur l'ignorance, où l'on étoit de la navigation dans les ſiécles reculés. Les deux paſſages les plus courts & les plus commodes étoient aux deux extrêmités des Alpes ; celui du nord, qui conduiſoit de ce que nous appellons à préſent la Carniole, dans le Frioul, étoit le plus aiſé. Il traverſoit les Alpes Carniques ou Juliennes. Le paſſage méridional, placé vers l'endroit, où les Alpes joignent la Méditerranée, quoique moins facile, etoit aſſez court & pratiquable, même pour les Sauvages.

On croit que les Liburnes, ſortis de la contrée, qui portoit leur nom, & qui répond au païs des Croates, furent les premiers qui traverſérent les Alpes. Ils s'établirent d'abord entre ces montagnes & l'Athéſis, aujourd'hui l'Adige. Ils paſſérent enſuite de l'autre côté du Pô, & s'éloignant des plaines marécageuſes, qui ſont à l'embouchure de ce fleuve, ils s'étendirent le long de la mer, & furent enfin repouſſés vers l'extrêmité de l'Italie, où ſe firent leurs principaux établiſſemens.

Les Liburnes furent ſuivis des Sicules, originaires des confins de la Dalmatie ; & ceux-ci des Hénétes, ou Vénétes, qui ſortoient de l'Illyrie. D'un autre côté, les Ibériens, qui n'étoient pas originairement renfermés dans les limites de l'Eſpagne, mais qui s'étendoient ſur toute la côte de la

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 271.

(*b*) Herod. L. VII. c. 116.

(*c*) Strab. pag. 201, 202. *& ſeq.* Pomp. Mel. L. II. c. de Ital. Ptolem. L. III. c. 1. Plin. L. III. c. 5, 25. Juſt. L. XX. c. 5. L. XXIV. c. 4. Q. Curt. L. X. c. 1. Tit. Liv. L. V. c. 33. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 461. T. XVI. p. 342. Tom. XVIII. 73, 74. *& ſuiv.*

mer Méditerranée, depuis les Pyrénées juſqu'aux Alpes, pénétrérent en Italie par le paſſage méridional, près de 1500 ans avant J. C. Ils ſe fixérent d'abord dans l'ancienne Ligurie, à préſent l'État de Gênes. De-là, ſuivant les côtes, ils peuplérent la Toſcane, le Latium, & la Campanie. Dans la ſuite, preſſés par les Liguriens & par les différentes nations qui vinrent auſſi chercher des demeures en cette contrée, ils ne ſe trouvérent pas aſſez forts pour diſputer le terrein à ces étrangers. A l'exception d'un petit nombre, qui s'y maintinrent, en ſe mêlant avec les nouveaux poſſeſſeurs, le reſte prit le parti d'aller plus loin.

Sans doute que de tous ces peuples qui paſſérent les Alpes, il y en eut qui s'arrêtérent ſur leur chemin; ou bien il en vint d'autres qui établirent leur demeure dans ces montagnes; car elles ont été habitées par pluſieurs nations, ſoit en même-tems, ſoit en des tems différens. C'étoient les Ombres, ou Ambres, les Liguriens, les Vocontiens, les Siconiens, les Tricoriens, les Médulles, les Salaſſes, les Centrônes, les Catoriges, les Véragres, les Nantuates, les Vénones, les Rhétes, les Lépontiens, les Tridentins, les Stônes, les Helvétiens, &c.

On remarque que les Anciens étendoient le nom des Alpes plus que nous ne faiſons. Ptolémée nous apprend qu'on le donnoit aux montagnes noires de la Suabe, où le Danube prend ſa ſource; & Cluvier obſerve que le long de ce fleuve, on trouve encore pluſieurs lieux qui portent le nom d'Alpé. Protarchus, cité par Étienne de Byzance, aſſure que les Alpes ſe nommoient autrefois les monts Riphées, & que les peuples voiſins s'appellérent d'abord Hyperboréens. Ce qu'il y a de bien certain; c'eſt que les Alpes, qu'on croit avoir été ainſi appellées en général à cauſe des neiges dont elles ſont couvertes, ont porté anciennement différens noms, qui étoient propres aux différentes parties de ces montagnes.

Polybe, parlant de la grandeur & de la hauteur des Alpes, ne fait pas difficulté de les mettre en parallele avec les plus grandes montagnes de la Grece, comme le Taygete, le Lycée, le Parnaſſe, l'Olympe, le Pélion, l'Oſſa; & même avec celles de Thrace, l'Æmus, le Rhodope, le Dunace, &c. Il dit qu'un voyageur, qui marche un peu vîte, eſt en état de monter en un jour au haut de ces montagnes, & d'en faire le tour en un pareil eſpace de tems; au lieu que l'on ne pourroit pas, en cinq jours, parvenir au ſommet des Alpes. Polybe ajoûte qu'il y a, dans les Alpes, pluſieurs lacs, dont trois ſont remarquables pour leur grandeur; le Bénacus, qui a cinq cens ſtades de longueur, & cent cinquante de largeur, & qui produit le Mincio; le Vénabe, moins large que le précédent, & long de quatre cens ſtades ſeulement; le Téſino y a ſa ſource; & le Larius, qui a environ trois

tens ſtades de longueur, & trente de largeur. L'Addua commence à ce dernier.

ALPES COTTIES, *ou* COTTIENNES, *Alpes Cottiæ*, ou *Cottianæ*. (*a*) Cette partie des Alpes tenoit le milieu entre les Alpes Grecques, & les Alpes maritimes. Elle prit le nom de Cottius, qui s'étoit fait un État indépendant, & qui fut reçu dans les bonnes graces d'Auguſte. Et on apprend d'Ammien Marcellin, que pour témoigner ſa reconnoiſſance, il rendit, par de grands travaux, les voies plus pratiquables dans les montagnes. Cet État formé par Cottius, étoit compoſé de douze cantons, ſelon Pline, qui donne pour raiſon de ce que ces cités ne ſont point compriſes dans l'inſcription du Trophée des Alpes, qu'*elles n'étoient point ennemies*. Car, l'objet de cette inſcription regarde les nations qu'Auguſte avoit réduites à l'obéiſſance du peuple Romain; & ce qui compoſoit le royaume de Cottius, ou ſa préfecture, ſelon le titre que donne l'inſcription de Suſe, ne fut réduit en province que ſous Néron, comme l'ont écrit pluſieurs Hiſtoriens.

L'Itinéraire de Bourdeaux à Jéruſalem marque le commencement des Alpes Cottiennes à Embrun, qu'il convient d'y comprendre, puiſque dans l'inſcription de Suſe, les Caturiges ſont dénommés entre les cités ſoumiſes à Cottius. Mais le paſſage des Alpes, ſur la route qui conduit de Briançon à Suſe, eſt nommé particulièrement *Alpis Cottia* dans la table Théodoſienne. Cette montagne porte le nom de Matrona dans l'Itinéraire de Jéruſalem.

Le nom des Alpes Cottiennes n'étoit point encore mis en oubli dans l'onzième ſiécle. Pierre Damien écrivant à Adelhaïde, fille de Mainfroi, marquis de Suſe, lui donne le titre de *Duciſſa Alpium Cottiarum*; c'eſt-à-dire, ducheſſe des Alpes Cottiennes.

ALPES GRAIES, *ou* GRECQUES, *Alpes Graiæ*. (*b*) Ces montagnes s'étendoient depuis le mont Cénis juſqu'au grand S. Bernard. On ſçait que leur dénomination eſt attribuée au paſſage, plus fabuleux qu'hiſtorique, d'Hercule, qui, ſelon la tradition que Pline rapporte, avoit établi dans ces quartiers une partie des Grecs, dont il étoit ſuivi. Tite-Live fait connoître ce qu'il penſoit de ce paſſage d'Hercule, lorſqu'en diſant que les routes, pour traverſer les Alpes, ne paroiſſoient point frayées aux Gaulois, qui, néanmoins, pénétrérent en Italie, il ajoûte, à moins qu'on ne veuille s'en rapporter aux fables d'Hercule.

Les Alpes Grecques, dans la table Théodoſienne, ſont marquées ſur la trace de la route qui paſſe par Darantaſie, pour entrer en Italie par *Auguſta Præ-*

(*a*) Tacit. Hiſt. L. IV. c. 68. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 149. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

(*b*) Tacit. Hiſt. L. II. c. 66. L. IV. c. 68. Plin. L. III. c. 19. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 412, 420, *& ſuiv.*

*toria*, aujourd'hui Aoſte. Et on voit en effet que les voies Romaines, qui partent de cette dernière, traverſent les Alpes Grecques d'un côté, & de l'autre, les Alpes Pennines ; c'eſt-à-dire, le grand & le petit S. Bernard.

On doit obſerver que ſous le bas-Empire, il y eut une province portant le nom d'Alpes Grecques. La ville d'Avanche fut de cette province, qui n'étoit autre choſe qu'un démembrement de la Narbonnoiſe.

ALPES MARITIMES, *Alpes Maritimæ*, (*a*) Cette partie des Alpes commençoit à la mer Méditerranée. Et c'eſt de-là qu'elle avoit pris ſon nom. Elle s'allongeoit enſuite juſqu'au mont Viſo. C'eſt ſur le ſommet des Alpes Maritimes qu'étoient élevés les trophées d'Auguſte, & leur poſition nous eſt connue dans celle qui exiſte ſous le nom de Turbia, qui eſt une altération du mot *Tropæa*.

Les Alpes Maritimes ont auſſi formé une province particulière dans le moyen âge, ou ſous le bas-Empire. C'étoit comme celle des Alpes Grecques, un démembrement de la Narbonnoiſe. La capitale des Alpes Maritimes étoit Embrun. Néron donna aux habitans le droit du *Latium* ; c'eſt-à-dire, les droits & les priviléges dont jouiſſoient les Latins, lorſqu'ils n'étoient qu'alliés, & non encore citoyens Romains.

(*a*) Notic. de la Gaul. par M. d'Anvil. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 375. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 413, 420.

ALPES PENNINES, *Alpes Pennines*. (*b*) Ces montagnes alloient du Grand S. Bernard au Mont S. Gothard, où pluſieurs fleuves, tels que le Rhône & le Rhin, ont leur ſource. Certains croyoient que les Alpes Pennines avoient été ainſi nommées des Pœnois, ou Carthaginois, parce qu'Annibal, leur chef, étoit deſcendu par cette montagne. C'étoit une erreur. Tite-Live, lorſqu'il réfute cette opinion, montre qu'elle avoit cours ; & on la trouve pareillement dans Pline, quand il parle de la double gorge des Alpes.

Quand on ſuit la marche d'Annibal, & que du canton qu'occupoient les Tricoriens, on le voit deſcendre chez les Tauriniens, qui lui avoient ſervi de guides ; on ne ſçauroit douter qu'il n'ait traverſé les Alpes au mont Genêvre, plutôt que par tout ailleurs. Tite-Live témoigne de l'étonnement, de ce qu'on a pu imaginer que le général Carthaginois eût pris ſon chemin par les Alpes Pennines ; & il ajoûte que les Véragres, habitans de la contrée, n'avoient aucune connoiſſance, que les Pœnois euſſent paſſé chez eux ; mais qu'ils reconnoiſſoient que le nom de la montagne étoit celui de la divinité, révérée ſur le ſommet de cette montagne. L'idole ayant été renverſée par S. Bernard, prêtre de l'Égliſe d'Aouſte, & qui an-

(*b*) Tacit. Hiſt. L. I. c. 61, 70, 87. L. IV. c. 68. Plin. L. III. c. 17. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

nonça l'Évangile aux habitans de la montagne, ſon nom a pris la place de celui du dieu, qu'on appelloit *Penn*, terme qui, chez les nations Celtiques, vouloit dire un lieu élevé.

ALPES JULIES, *Alpes Juliæ*. (*a*) Elles s'étendoient depuis les ſources du Laubach & du Rizano, juſqu'à celles du Wipach. On les appella ainſi, parce que Jules-Céſar y avoit fait commencer un chemin, qui fut achevé par Auguſte, durant les guerres d'Illyrie. Selon Ammien Marcellin, cité par M. de la Martinière, on les nommoit anciennement Alpes Vénétes.

ALPES RHÉTIQUES, *Alpes Rheticæ*. (*b*) Leur étendue étoit depuis le Mont S. Gothard, juſqu'aux ſources de la Drave. C'eſt, ſelon Tacite, du ſommet inacceſſible de ces montagnes, que le Rhin ſe précipite, pour diriger ſon cours vers l'océan ſeptentrional.

Il y a d'autres parties des Alpes, qui avoient auſſi des dénominations particulières. On connoît les Alpes Noriques, les Alpes Carniques, les Alpes Pannoniques. Ces différentes chaînes, tiroient d'ordinaire le nom des peuples, qui les habitoient. Aujourd'hui, tous ces noms ſont inconnus. Les Alpes, relativement à la Géographie moderne, ont d'autres diviſions. Chacune de ces diviſions prend communément le nom du païs, qu'elle traverſe.

ALPHA, *Alpha*, Ἄλφα. (*c*) C'eſt la première lettre de l'alphabet des Grecs; de même qu'Aleph eſt la première de l'alphabet Hébreu. Dans l'alphabet Grec, Alpha vaut un, ou le premier. D'où vient que Dieu, dans l'Apocalypſe, ſe qualifie l'Alpha & l'Oméga, le commencement & la fin.

Comme Alpha, ou Ilpha, dans la langue Phénicienne, ſignifie également un taureau, ou un navire, les Grecs, au lieu de dire qu'Europe avoit été emmenée ſur un vaiſſeau, dans l'iſle de Créte, publiérent que Jupiter, changé en taureau, l'avoit enlevée.

ALPHABET, (*d*) mot formé de deux lettres Gréques, Ἄλφα, *Alpha*, & Βῆτα, *Beta*, qui ſont les deux premières de l'Alphabet Grec, tirées de l'Alphabet Hébreu. Car les lettres Gréques, ainſi que les lettres Latines, qui en ſont formées, tirent leur origine des anciennes lettres Phéniciennes, ou Hébraïques, comme l'a montré Joſeph Scaliger, non ſeulement par le témoignage de pluſieurs Auteurs, mais encore par les figures de différens Alphabets anciens, qu'il a comparés enſemble, dont il a conclu que les noms & les figures des lettres avoient un tel rapport, qu'on ne pouvoit douter qu'elles n'euſſent toutes la même origine. D'ailleurs, il eſt très-certain que de tous les livres, qui, non ſeulement, reſtent encore, mais de tous ceux qui ont

(*a*) Tacit Hiſt. L. III. c. 8.
(*b*) Tacit. de Morib. Germ. c. 1.
(*c*) Apocal. c. 1. v. 8. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 112.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 231, 234.

été connus des Anciens, il n'y en a aucun, qui ne ſoit plus récent, que les livres de Moïſe.

Par Alphabet d'une langue, on entend la table, ou la liſte des caractères, autrement des lettres, qui ſont les ſignes des ſons particuliers, qui entrent dans la compoſition des mots de cette langue. Toutes les nations, qui ont écrit, & qui écrivent encore leur langue, ont un Alphabet, qui leur eſt propre, ou qu'elles ont adopté de quelqu'autre langue plus ancienne. C'eſt ainſi que les Grecs, comme nous l'avons déjà obſervé, ont compoſé leur Alphabet, de l'Alphabet des Hébreux, & les Latins le leur, de celui des Grecs.

L'Alphabet des Grecs étoit compoſé de vingt-quatre caractères;

*SÇAVOIR,*

| | | | |
|---|---|---|---|
| A | Ἄλφα, | *Alphá*, | a. |
| B | Βῆτα, | *Béta*, | b. |
| Γ | γάμμα, | *Gamma*, | g. |
| Δ | δέλτα, | *Délta*, | d. |
| E | ἐψιλὸν, | *Epſilon*, | e, *bref.* |
| Z | ζῆτα, | *Zéta*, | z, ds. |
| H | ἦτα, | *Éta*, | e, *long.* |
| Θ | θῆτα, | *Théta*, | th. |
| I | ἰῶτα, | *Iota*, | i, *voyelle.* |
| K | κάππα, | *Cappa*, | k, c. |
| Λ | λάμβδα, | *Lambda*, | l. |
| M | μῦ, | *Mu*, | m. |
| N | νῦ, | *Nu*, | n. |
| Ξ | ξῖ, | *Xi*, | x. |
| O | ὀμικρὸν, | *Omicron*, | o, *bref.* |
| Π | πῖ, | *Pi*, | p. |
| P | ῥῶ, | *Rho*, | r. |
| Σ | σῖγμα, | *Sigma*, | ſ. |
| T | ταῦ, | *Tau*, | t. |
| Υ | ὑψιλὸν, | *Upſilon*, | u, y. |
| Φ | φῖ, | *Phi*, | ph. |
| X | χῖ, | *Chi*, | ch. |
| Ψ | ψῖ, | *Pſi*, | pſ. |
| Ω | ὠμέγα, | *Omega*, | o, *long.* |

Ces caractères conſervoient toujours leur valeur ; excepté le γ, qui répond au *g*, des Latins, lequel ſe prononçoit quelquefois comme un *n*. C'étoit avant certaines lettres ; par exemple, avant un autre γ. Ainſi, on diſoit ἄγγελος, quoiqu'on écrivît ἄγγελος. De cette prononciation, s'eſt formé *Angelus*, Ange.

L'Alphabet des Latins n'avoit proprement que dix-neuf caractères : *A, B, C, D, E, F, G, H, I, L, M, N, O, P, R, S, T, V, Z.* Les autres caractères étoient deſtinés à exprimer, ou le ſon de pluſieurs lettres, comme *X* & *&c.*, qui ne ſont que des abréviations, ou le *C* dur, comme *Q*. Pour *K* & *Y*, ce ſont deux caractères Grecs.

Il paroît que les lettres, chez les Latins, ne conſervoient pas également leur valeur ; & qu'on n'écrivoit pas toujours, comme on prononçoit. » Pour moi, diſoit » Quintilien, à moins qu'un uſa» ge bien conſtant n'ordonne le » contraire, je crois que chaque » mot doit être écrit, comme il » eſt prononcé ; car, telle eſt la » deſtination des lettres, pour» ſuit-il, qu'elles doivent con» ſerver la prononciation des » mots. C'eſt un dépôt qu'il faut » qu'elles rendent à ceux qui li» ſent ; de ſorte qu'elles doivent » être le ſigne de ce qu'on doit » prononcer, quand on lit. «

Quant à nous, nous avons adopté, ainſi que la plûpart de nos voiſins, l'Alphabet des Latins. Il n'eſt pas néceſſaire d'obſerver combien notre façon d'écrire eſt différente de notre façon de prononcer. Cela eſt porté au point, que certains caractères ont juſqu'à trois ou quatre ſons divers. Il y a *e* fermé, *e* ouvert, *e* muet ; *en* & *em*, ſe prononcent ſouvent comme *an* & *am* ; enſeigner, Empereur, *&c.*

ALPHABÉTIQUE, terme de Grammaire ; c'eſt-à-dire, qui eſt ſelon l'ordre de l'Alphabet. Les Dictionnaires ſont rangés ſelon l'ordre Alphabétique ; mais, on a tort de ne pas ſéparer les mots, qui commencent par *i*, de ceux qui commencent par *j* ; en ſorte qu'on trouve *iambe* ſous la même lettre que *jambe*. Il en eſt de même des mots, qui commencent par *u*. Ils ſont confondus avec ceux qui commencent par *v* ; de ſorte qu'*urbanité* ſe trouve après *vrai*. Aujourd'hui, que la diſtinction de ces lettres eſt obſervée exactement, on devroit y avoir égard, dans l'arrangement Alphabétique des mots.

ALPHAGA, *Alphaga*, (*a*) terme Phénicien, qui veut dire la fontaine des Saules. Il y en a qui croient que les Phéniciens, étant arrivés en Sicile, voyant la fontaine Aréthuſe environnée de ſaules, lui donnérent peut-être le nom d'Alphaga.

ALPHÉA, *Alphæa*, Ἀλφειαία, (*b*) ſurnom donné à Diane. Ceux de Létrins, ville d'Élide, dans le

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 114.

(*b*) Pauſ. pag. 388.

Péloponnèſe, avoient érigé un temple à Diane Alphéa. On y voyoit encore la ſtatue de cette Déeſſe, du vivant de Pauſanias. Vous trouverez, à l'article d'Alphée, pourquoi on l'avoit nommée Alphéa.

ALPHÉE, *Alpheus*, Ἀλφειός (*a*) fleuve du Péloponnèſe, qui, ſelon Pauſanias, naiſſoit dans l'Arcadie, à cinq ſtades d'Aſéa; & à quelque diſtance de-là, naiſſoit auſſi l'Eurotas, qui mêloit ſes eaux avec celles de l'Alphée. Et, confondus enſemble, dit cet Écrivain, ils couloient durant quelque tems dans un commun canal, juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent précipités ſous terre l'un & l'autre; après quoi, l'Eurotas alloit reparoître dans la Laconie, & l'Alphée ſembloit ſortir d'une nouvelle ſource, dans le territoire de Mégalopolis. Selon une autre opinion du même Pauſanias, l'Alphée avoit ſa ſource à Phylace, &, fort près de ſa ſource, il recevoit pluſieurs petits ruiſſeaux, dans un lieu, que l'on nommoit, à cauſe de cela, le Confluent. L'Alphée étoit d'une nature différente des autres fleuves; car, il lui arrivoit plus d'une fois de ſe cacher, puis de reparoître. En effet, après être ſorti de Phylace, & avoir reçu les petits ruiſſeaux dont j'ai parlé, il alloit ſe précipiter ſous terre, dans un canton du territoire de Tégée, & enſuite il ſe remontroit à Aſée; puis, mêlant ſes eaux avec celles de l'Eurotas, il diſparoiſſoit une ſeconde fois, pour aller ſe reproduire à l'endroit, que les Arcadiens nommoient les Fontaines; d'où paſſant par le territoire de Piſe & d'Olympie, il alloit tomber dans la mer, au-deſſus de Cyllène.

C'eſt à Olympie, que l'Alphée paroiſſoit dans toute ſa largeur & dans toute ſa beauté, comme ayant été groſſi de pluſieurs autres fleuves conſidérables; car, & l'Héliſſon, qui paſſoit par la ville de Mégalopolis, & le Branthéate, qui traverſoit les terres des Mégalopolitains, & le Gortynius, qui couloit auprès de Gortyne, où il y avoit un temple d'Eſculape, & le Buphagus, qui, après avoir paſſé par Mélénée, prenoit ſon cours à travers le territoire de Mégalopolis & celui d'Hérée, & le Ladon, qui venoit de chez les Clitoriens, & l'Érymanthe, qui ſortoit d'une montagne de même nom; tous ces fleuves, dis-je, paſſoient par l'Arcadie, & venoient tomber dans l'Alphée. Il recevoit auſſi le Cladée, qui couloit dans l'Élide, quoiqu'il eût ſa ſource dans l'Arcadie, & non en Élide.

Chaque année, le dix-neuf de Mars, les Éléens ſacrifioient à Jupiter Olympien. Pour cet effet, les devins apportoient de la cendre du Prytanée. Ils la délayoient dans de l'eau du fleuve Alphée,

(*a*) Ptolem. L. III. c. 16. Pauſ. pag. 297, 298, 427, 441. Strab. pag. 270, 271, 275. 343. Plin. L. II. c. 103. L. IV. c. 5. Pomp. Mel. L. II. c. de Maced. Xenoph. p. 492, 588. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 353. Tom. VIII. pag. 187. Tom. XII. pag. 34.

& en faiſoient une eſpèce de mortier, dont ils enduiſoient l'autel. ce mortier ne ſe pouvoit faire avec d'autre eau. C'eſt pourquoi, l'Alphée paſſoit pour être de tous les fleuves, le plus agréable à Jupiter. Les Éléens avoient encore une loi, par laquelle il étoit ordonné de précipiter, du haut d'un rocher fort eſcarpé, appellé le mont Typée, toute femme qui ſeroit ſurpriſe aſſiſter aux jeux Olympiques, ou qui même auroit paſſé l'Alphée les jours défendus ; ce qui n'étoit jamais arrivé, diſoient-ils, qu'à une ſeule femme, que les uns nommoient Callipatire, & les autres Phérénice.

Si nous en croyons la fable, Alphée étoit un grand chaſſeur, paſſionnément amoureux d'Aréthuſe, qui, n'ayant elle-même de paſſion que pour la chaſſe, & ne voulant pas épouſer Alphée, pour ſe dérober à ſes pourſuites, paſſa dans l'iſle Ortygie, près de Syracuſe, où elle fut changée en fontaine ; & Alphée, à cauſe de l'excès de ſon amour, fut métamorphoſé en fleuve. Voilà ce que dit la fable. Mais, que ce fleuve, après avoir paſſé la mer, aille tomber dans la fontaine d'Aréthuſe ; c'eſt ce que Pauſanias n'a pas de peine à croire, ſçachant, ſur tout, que cette opinion avoit été confirmée par l'oracle de Delphes ; car, le dieu, en ordonnant au Corinthien Archias de conduire une colonie à Syracuſe : » Vous » trouverez, lui dit-il, au-deſſus » de la Sicile, une Iſle, au mi» lieu de la mer. Cette iſle ſe » nomme Ortygie ; & c'eſt-là » que l'Alphée s'unit à la belle » Aréthuſe. « Pauſanias ajoûte qu'il croit même, que c'eſt ce mêlange des eaux du fleuve avec celles de la fontaine, qui a donné lieu à la fable de l'amour d'Alphée avec Aréthuſe. Le ſentiment de Pauſanias n'eſt pas ſuivi avec raiſon de tout le monde. Strabon, en particulier, eſt d'un avis contraire.

L'Alphée, dit-on encore, devint amoureux de Diane ; &, voyant qu'il ne pouvoit, ni par priere, ni par aucun autre moyen, l'engager à l'épouſer, il réſolut de l'enlever. Diane, qui ſe douta de ſon deſſein, l'attira à Létrins ; où, pour faire ſa cour à la Déeſſe, il avoit accoûtumé d'aſſiſter à des divertiſſemens, qu'elle donnoit les ſoirs aux Nymphes de ſa compagnie. Mais, pour rompre les meſures de ſon amant, on dit qu'elle s'aviſa de ſe barbouiller le viſage, avec de la boue, & qu'elle en fit autant à toutes ſes compagnes ; de ſorte qu'Alphée étant entré dans la chambre, où elles étoient, & ne pouvant diſtinguer la Déeſſe, il s'en retourna, ſans rien entreprendre. Depuis cette aventure, Diane fut ſurnommée Alphéa, par ceux de Létrins. Ce fleuve fut révéré comme un dieu, qui avoit ſes autels, ainſi que le Céphiſe. C'eſt actuellement le Jardan.

ALPHÉE, *Alpheus*, Ἀλφειός, fameux chaſſeur, célebre chez les Poëtes. L'hiſtoire de ce Héros ſe trouve dans l'article de l'Alphée, fleuve du Péloponnèſe. C'eſt l'article qui précéde.

(*a*) nom d'un Lacédémonien, qui fut un grand capitaine, & qui ſignala beaucoup ſon courage, au combat des Thermopyles. On voyoit ſon Temple à Sparte, du côté des remparts, vers un Temple de Diane.

Il y a eu un Poëte Grec de Mitylène, du nom d'Alphée, dont Voſſius n'a fait aucune mention.

ALPHÉE, *Alpheus*, Ἀλφαῖος, (*b*) pere de S. Jacques le mineur, l'un des douze Apôtres, & premier Évêque de Jéruſalem. Alphée avoit épouſé Marie, qui, ſelon quelques Auteurs, étoit ſœur de la Mere de J. C.; d'où vient que S. Jacques eſt appellé ſon frere. Pluſieurs croient que c'eſt le même que Cléophas, dont il eſt parlé dans S. Luc. Ainſi, Alphée ſeroit ſon nom Grec, & Cléophas ſon nom Hébreu, ou Syriaque, ſuivant l'uſage du païs, où la plûpart des hommes avoient deux noms.

(*c*) Un autre Alphée, étoit pere de Lévi, autrement Saint Matthieu, qui étoit aſſis au bureau des Impôts, lorſque J. C. l'appella pour en faire un de ſes Diſciples.

ALPHÉIAS; c'eſt-à-dire, fille du fleuve Alphée. C'eſt la fontaine d'Aréthuſe, qu'on qualifie de la ſorte.

ALPHÉNUS, *Alphenus*, (*d*) étoit parent de P. Quintius, pour lequel Cicéron prononça un diſcours. Et, dans ce diſcours, il eſt beaucoup parlé d'Alphénus, qui fut lié d'amitié avec Brutus. Ce Romain périt avec & pour ceux qu'il aimoit. Après ſa mort, ſes biens furent vendus par L. Sylla, dictateur, à Sext. Névius.

ALPHÉNUS, *Alphenus*, (*e*) étoit né à Crémone, ſur la fin du ſiécle, qui précéda l'Ére Chrétienne. Horace lui reproche d'avoir fait le métier de cordonnier. Il avoit des talens bien ſupérieurs à cette profeſſion ignoble. Animé par le ſentiment intérieur, qui l'avertiſſoit qu'il étoit né pour quelque choſe de plus grand, il quitta le tranchet, prit les livres; &, s'étant adonné à l'étude de la Juriſprudence, ſous la diſcipline du fameux Ser. Sulpicius, il y excella tellement, qu'il vainquit tous les obſtacles, que l'obſcurité de ſa naiſſance oppoſoit à ſon élévation, & parvint, par ſon mérite, à la première dignité de l'Empire. Il étoit Conſul, la deuxième année de J. C.

Aulu-Gelle témoigne qu'il avoit une grande connoiſſance de l'Antiquité, & rapporte ſon ſentiment, touchant un tribut annuel, que les Carthaginois payoient en argent aux Romains, qu'il appelle *Argentum purum putum*. Il laiſſa divers ouvrages de Droit, comme des livres de Digeſtes, dont Aulu-Gelle cite le trente-quatrième.

ALPHÉNUS VARUS, (*f*)

(*a*) Pauſ. p. 183. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XI. p. 30.
(*b*) Matth. c. 10. v. 3. Luc. c. 6. v. 15. c. 24. v. 18.
(*c*) Marc. c. 2. v. 14.
(*d*) Cicer. Orat. pro P. Quint. *paſſ.*
(*e*) Horat. Lib. I. Satyr. 3. v. 130. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 391.
(*f*) Tacit. Hiſt. L. II. c. 29. L. III. c. 36, 55. L. IV. c. 11.

*Alphenus Varus*, Maréchal de camp, ſous Vitellius, dont il avoit embraſſé le parti. Les ſoldats de Fabius Valens, s'étant révoltés, l'an de Rome 821, Alphénus travailla à les faire rentrer dans le devoir. Les moyens qu'il employa, lui réuſſirent heureuſement. Il s'étoit contenté de défendre aux Centurions de faire leurs rondes, & aux trompettes de ſonner, pour renouveller les ſentinelles, & avertir les ſoldats de leurs diverſes fonctions; ce qui les remplit d'un tel étonnement & d'une telle confuſion, qu'effrayés de ce que perſonne ne prenoit ſoin de les gouverner, ils témoignérent d'abord leur répentir, par leur ſilence; & puis, à force de prieres & de larmes, ils tâchérent d'obtenir le pardon de leur faute.

Quelque tems après, Alphénus Varus défit, ſur le Pô, les Gladiateurs d'Othon, qui paſſoient ce fleuve avec des barques; après quoi, il marcha au ſecours de Fabius & de Cécina. Ayant pris l'ennemi en flanc, il contribua beaucoup à le mettre en fuite. Alphénus Varus ne tarda pas à être fait préfet du Prétoire, en la place de P. Sabinus. Il reçut ordre, depuis, d'aller avec Julius Priſcus, s'emparer de l'Apennin. Lorſque Vitellius eut été défait, ce Julius Priſcus ſe donna la mort, ſans y être forcé. Mais, pour Alphénus Varus, il ſurvécut, dit Tacite, à ſa lâcheté & à ſon infamie.

ALPHÉSIBÉE, *Alpheſibœa*, Ἀλφεσιβοία. (*a*) fille de Phégée, roi de Pſophis, ville d'Arcadie. Elle fut mariée à Alcméon, qui s'étoit réfugié auprès du Roi ſon pere, depuis qu'il avoit tué ſa propre mere, appellée Ériphyle. Entre autres préſens, Alphéſibée en reçut le collier de cette Princeſſe, qu'il avoit emporté avec ſoi. Mais, Alcméon l'ayant enſuite répudiée, pour épouſer Callirhoë, fille d'Achéloüs, chez qui il avoit été pour quelque affaire, voulut aller demander ce collier à ſes beaux-freres, à qui Alphéſibée l'avoit donné. Ceux-ci, pour venger l'affront, qu'il avoit fait à leur ſœur, l'attendirent ſur le chemin, & l'aſſaſſinérent.

(*b*) Virgile, dans ſes Éclogues, donne le nom d'Alphéſibée à un Berger. Ce mot, au reſte, vient du Grec, ἀλφέω, *invenio*, je trouve, & βοῦς, *bos*, un bœuf. Homère, au XVIII^e Livre de l'Iliade, donne le nom, ou plutôt l'épithéte d'Alphéſibées, à de jeunes filles, qui, à cauſe de leur beauté, étoient recherchées de pluſieurs jeunes gens, dont elles recevoient des bœufs pour préſens. C'eſt que, dans ces tems reculés, toutes les richeſſes conſiſtoient en troupeaux. L'ancien Teſtament en fournit un nombre de preuves.

ALPHILLUS, *Alphillus*. (*c*) D'anciens Poëtes Latins ont employé ce terme, pour déſigner la troiſième piéce des Échecs.

(*a*) Pauſ. p. 492. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 207, 208.

(*b*) Virg. Eclog. 5. v. 73. Eclog. 8. v. 62. Homer Iliad. L. XVIII. v. 593.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 258.

Nos Poëtes François en avoient fait Auphin & Dauphin. Les Eſpagnols le nommoient Delfil & Arfil ; mais, dans la ſuite, ils ont changé ce nom en celui d'Alférez ; & les Italiens en celui d'Alfière, ſergent de bataille. L'Auteur du Roman de la Roſe donne cependant le nom de Fou à cette piéce ; & ce nom eſt demeuré en uſage juſqu'à préſent.

ALPHITA, *Alphita*, préparation alimentaire, faite de la farine d'orge, pellé & grillé, ou plus généralement de la farine de quelque grain que ce ſoit. On conjecture que les Anciens étendoient ſur le plancher, de diſtance en diſtance, leur orge en petits tas, pour le faire mieux ſécher, quand il étoit humide ; & que l'Alphita eſt la farine même de l'orge, qui n'a point été ſéché de cette manière.

L'Alphita des Grecs étoit auſſi le polenta des Latins. La farine de l'orge, détrempée & cuite avec l'eau, ou quelqu'autre liqueur, comme le vin, le moût, l'hydromel, étoit la nourriture du peuple & du ſoldat. Hippocrate ordonnoit ſouvent à ſes malades, l'Alphita ſans ſel.

ALPHITOMANTIE, *Alphitomantia*, du Grec ἄλφιτα, (*a*) des vivres en général, ou ἄλφιτον, de la farine, & μαντεία, divination. C'étoit donc une eſpèce de divination, qui ſe faiſoit, ou par le moyen de quelques mets, ou de la farine ſimplement. On croit que cette eſpèce de divination conſiſtoit à faire manger à ceux de qui on vouloit tirer l'aveu de quelque crime incertain, un morceau de pain, ou de gâteau d'orge. S'ils l'avaloient ſans peine, ils étoient déclarés innocens ; ſi non on les tenoit pour coupables. On dit qu'Horace faiſoit alluſion à cette pratique, quand il a dit dans ſon épître à Fuſcus :

*Utque Sacerdotis fugitivus, liba recuſo :*

» Je ſuis comme un eſclave de
» Prêtre, qui s'enfuit, parce qu'il
» eſt dégoûté de gâteaux. «

Cette ſuperſtition avoit paſſé dans le Chriſtianiſme ; & elle faiſoit, dit-on, partie des épreuves Canoniques ; ce qui, vraiſemblablement, aura donné lieu à ce ſerment : *Que ce morceau m'étrangle, ſi, &c.*

ALPHIUS, *Alphius*, (*b*) nom d'un uſurier, qui, ſelon Horace, prit le parti d'habiter à la campagne, après cette belle deſcription de la vie champêtre, contenue dans la ſeconde Ode des Épodes. Il tira tout ſon argent vers le milieu du mois ; mais, dès le premier jour du mois ſuivant, il cherchoit à le placer de nouveau.

ALPINUS, *Alpinus*, (*c*) poëte, qui fut contemporain d'Horace. Il paroît qu'il travailloit à une hiſtoire de la mort de Memnon, tué par Achille, lorſqu'Horace compoſoit ſes Satyres.

(*a*) Horat. Epiſt. 10. v. 10. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 122.

(*b*) Horat. Epod. Ode 2. v. 67.

(*c*) Horat. L. I. Satyr. 10. v. 36. *& ſuiv.*

» En effet, tandis que l'enflé » Alpinus, dit ce Poëte ſatyri- » que, égorge le fils de l'Au- » rore, qu'il deſſine à gros traits » la tête limoneuſe du Rhin, j'ai » pris le parti de m'amuſer ſur » de petits ſujets, qui n'iront » jamais retentir dans le temple » d'Apollon, où Tarpa juge les » rivaux, & qu'on ne verra » point paroître & reparoître ſur » les théatres. «

Il y en a qui croyent que ce Poëte eſt le même que Gallus, ſurnommé Alpinus, parce qu'il étoit originaire de Fréjus, ville ſituée vers les Alpes. Mais, cette conjecture, ſelon un Moderne, eſt peu vraiſemblable.

ALPINUS MONTANUS, *Alpinus Montanus*, (*a*) étoit natif de Tréves, où il occupoit une place de Sénateur. Il ſuivit d'abord le parti de Vitellius. Mais, quand ce Général eut été vaincu en Italie, l'an de Rome 821, il embraſſa celui du vainqueur, qui étoit Veſpaſien. Après la victoire, on le choiſit pour aller annoncer cette nouvelle en Gaule & en Allemagne. Alpinus Montanus étoit alors préfet d'une cohorte.

Il fut encore envoyé, peu de tems après, vers Civilis, pour lui ordonner de mettre bas les armes. Il lui dit que ſi ſon deſſein avoit été de ſoûtenir les intérêts de Veſpaſien, il n'avoit plus rien à faire, puiſque ce Prince étoit généralement reconnu. Civilis répondit d'abord d'une façon ambigue, & ſans trop s'ouvrir. Mais, quand il vit qu'Alpinus Montanus, qui étoit naturellement fier & hardi, étoit réſolu de pouſſer, il commença à ſe plaindre du peu de fruit qu'il avoit tiré des travaux & des périls, qu'il avoit eſſuyés depuis vingt-cinq ans qu'il combattoit pour les Romains. Et après avoir tâché d'animer Alpinus Montanus par des remontrances, mêlées de reproches, il le renvoya, l'exhortant, au reſte, à rendre compte de ſa commiſſion, en termes plus doux & plus réſervés. Alpinus Montanus ſe contenta donc de dire qu'il n'avoit rien obtenu; & bientôt les menaces de Civilis, qu'il avoit diſſimulées, éclatérent. Alpinus Montanus ne fut pas lui-même long-tems attaché aux Romains, puiſqu'il les abandonna quelque tems après.

ALPINUS [D.], *D. Alpinus*. (*b*) C'étoit le frere d'Alpinus Montanus, & par conſéquent il étoit de Tréves & Sénateur, comme lui, de cette Ville. On le vit, l'an de Rome 821, paſſer le Rhin avec Alpinus Montanus, Tutor & Claſſicus, & un nombre de Sénateurs. Ce fut à deſſein d'implorer contre les Romains le ſecours des peuples qui habitoient au de-la du fleuve; & comme ces peuples étoient avides de périls, auſſi bien que d'argent, on tâcha de les gagner à force de préſens.

(*a*) Tacit. Hiſt. L. III. c. 35. L. IV. c. 31, 32. L. V. c. 19.

(*b*) Tacit. Hiſt. L. V. c. 19.

ALPIS, *Alpis*, Ἄλπις, (*a*) fleuve qui, ſelon Hérodote, ſe rend dans le Danube.

ALRUNES, *Alrunes*, (*b*) l'une des plus anciennes ſuperſtitions des Germains & des plus générales, puiſqu'elle étoit auſſi commune aux Suédois & aux Danois. Cette ſuperſtition conſiſtoit à avoir, dans les maiſons, de petites figures d'un demi pied, ou tout au plus d'un pied, & très-rarement d'un pied & demi de hauteur, repréſentant quelques magiciens. Ils croyoient que ces figures avoient de ſi grandes vertus, qu'elles tenoient en leur pouvoir le deſtin & la fortune des hommes. On faiſoit, & on fait encore aujourd'hui [ car la ſuperſtition dure toujours parmi le peuple ] ces petites ſtatues des racines les plus dures des plantes, ſur tout de la Mandragore; & on leur donnoit la figure d'une femme, rarement d'un homme. On les habilloit proprement, & on les tenoit renfermées avec ſoin dans un lieu ſecret; d'où on ne les retiroit que pour les conſulter. On peut en voir de deſſinées dans les antiquités Celtiques de Keiſler. Lambécius, dans ſon catalogue de la bibliothéque Impériale, en a donné d'autres qui ſont toutes velues & hériſſées de poil.

Ce ſeroit faire perdre le tems au Lecteur que de l'engager à lire toutes les Fables qu'on a publiées, & qu'on publie encore ſur l'origine de ces petites figures, qu'on croit naître d'une plante, qui ſe forme de l'urine qu'un homme pendu innocemment, laiſſe couler ſous le gibet. La racine de cette plante reſſemble entierement à un homme, comme on le dit, mais ſans beaucoup de fondement, de la Mandragore. L'arracher eſt une entrepriſe dangereuſe; car lorſqu'on l'oblige, par quelques efforts, d'abandonner la terre où elle eſt née, elle jette un ſi grand cri, que l'homme qui l'arrache en meurt. Pour éviter cet accident, on ſe bouche exactement les oreilles avec de la cire, comme fit Ulyſſe, pour ne point entendre le chant dangereux des ſirènes; puis on attache la plante à la queue d'un chien noir, & on préſente enſuite à cet animal un morceau de viande ou de pain. Il fait effort pour ſauter deſſus, entraîne avec lui la fatale racine, & tombe mort du bruit qu'elle fait.

On a honte de rapporter de pareilles puérilités; du moins ſont-elles capables de mortifier l'humanité, en lui faiſant voir à quels excès ſe livre une vaine & criminelle curioſité. Comme l'occaſion qui fait naître ces Alrunes, les rendroit trop rares, on a ſçu leur trouver d'autres origines; mais le plus ſouvent ce ne ſont que de ſimples racines qu'on polit, auxquelles on forme des membres, des cheveux, &c. pour les faire reſſembler à ce qu'on veut.

Dès qu'on a le bonheur d'avoir

(*a*) Hérod. L. IV. c. 49.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 547, 548. *& ſuiv.*

chez ſoi ou ſur ſoi de pareilles figures, on ſe croit heureux, on ne craint plus aucun danger ; & on attend toutes ſortes de biens, ſur tout la ſanté ; car c'eſt principalement à cet uſage qu'on les employe. On les trempe dans de l'eau, pour procurer la fécondité aux femmes ſtériles, & un heureux accouchement à celles qui ſont groſſes. Les maladies les plus rebelles aux remédes, celles même des beſtiaux & des troupeaux ne tiennent pas contre le prétendu ſpécifique. Le juge, le plus contraire à une partie, change de ſentiment en ſa faveur, ſi elle a ſur elle une de ces figures ; mais ce qui eſt encore plus admirable ; c'eſt que l'avenir n'a rien de caché pour elles, & qu'elles le revélent, ou par un mouvement de tête, ou même quelquefois en s'exprimant d'une manière très-intelligible à leurs heureux poſſeſſeurs.

Il n'eſt pas étonnant, après cela, qu'on les regardât comme les plus conſidérables des dieux Lares, ou domeſtiques, qu'on leur rendit des devoirs, & même qu'on fût obligé, quand on n'en avoit pas, de les acheter fort cher. Car les charlatans en faiſoient un commerce public. Les devoirs dont on vient de parler, conſiſtoient à les changer d'habit toutes les nouvelles lunes, à mettre dans le petit coffret, où on les tenoit enfermées, de la ſoie & de la laine, pour qu'elles y fuſſent mollement couchées, à les laver tous les ſamedis avec du vin & de l'eau, & à leur ſervir à chaque repas à boire & à manger, ſans quoi elles jettoient des cris comme des enfans qui ſouffrent la ſoif ou la faim. Les Sçavans n'ont pas manqué de chercher l'origine d'un uſage ſi ancien en Allemagne, qu'il remonte juſqu'au tems de la première idolâtrie du païs ; quoique dans les derniers tems on ait ajoûté à cette pratique un grand nombre de ſuperſtitions, inconnues à la ſimplicité des anciens Germains.

Quelques-uns de ces Sçavans ont cru trouver l'origine de ces petites figures, dans l'imitation que les premiers peuples firent de l'arche d'Alliance. Comme ils croyoient que Moïſe y avoit enfermé des figures qu'on ne connoiſſoit pas, mais dont la vertu étoit telle, que cette arche portoit bonheur à tous les lieux, où elle repoſoit, comme dans la maiſon d'Obédedon, ils firent ces petites images, qu'ils tenoient proprement renfermées dans de petits coffrets. D'autres, qui n'en font pas remonter ſi haut l'origine, la tirent de l'uſage que les Grecs faiſoient de la Mandragore. Un Auteur croit, avec beaucoup plus de vraiſemblance, que ces figures étoient l'ouvrage des femmes Germaines, qui paſſoient pour connoître l'avenir, & qu'on appelloit Alrunes. Sur ce principe, il regarde ces petites images comme des dieux Pénates, ou Lares, qui prenoient ſoin des maiſons & des perſonnes qui y habitoient. Mais en ce cas là, il faut conclure qu'elles n'étoient pas auſſi anciennes, que le prétend cet Auteur, puiſque, ſelon Tacite, les Ger-

mains n'avoient, dans les premiers tems, aucune image, aucune figure humaine de leurs dieux, qu'ils ne repréſentoient que par quelques ſymboles.

Quoiqu'il en ſoit, cette ſuperſtition, tant de fois proſcrite par les Conciles, dure encore parmi ce peuple, ainſi qu'on l'a déjà remarqué; tant une erreur, qui s'eſt perpétuée d'âge en âge, eſt difficile, à déraciner.

ALSÉE, *Alſæa*, Ἀλσαία (*a*) ville du Péloponnèſe dans l'Arcadie. Elle obéiſſoit aux Achéens, ainſi que celle de Hérée, dont elle ne devoit pas être éloignée, lorſqu'elle fut priſe par Cléomène, général des Lacédémoniens, plus de 200 ans avant l'Ére Chrétienne.

ALSIE, *Alſium*, Ἄλσιον (*b*) ville d'Italie, ſituée vers les confins de l'Étrurie, ſur le bord de la mer; ce qui a fait dire à Strabon, que quand on faiſoit voile de Oſtie vers l'embouchure du Tibre, on rencontroit Graviſces, Pyrgi, Alſie & Frégénes. On dit que cette Ville fut fondée par Aléſus, ami d'Agamemnon; par conſéquent ſes commencemens remontent juſqu'au tems du ſiége de Troyes. Sans doute qu'elle prit le nom de ſon fondateur.

Les habitans d'Alſie furent du nombre de ceux qui, pendant la guerre d'Annibal, prétextérent des motifs de religion, pour ne pas porter les armes; mais les Romains n'y eurent aucune égard, parce que l'ennemi étoit déjà en Italie. Les uns veulént que ce ſoit aujourd'hui S. Séverina, d'autres Paló, deux villes du patrimoine de S. Pierre.

ALTARE. (*c*) Les Latins mettoient une différence entre *Altare* & *Ara*. Ce qu'ils appelloient *Altare*, étoit quelque choſe de petit, ſur quoi on faiſoit brûler les victimes. Ara étoit l'autel, où l'on faiſoit des prieres & des libations. Ceux qui prioient, ou qui faiſoient quelque ſerment, touchoient cet autel. L'Altare étoit pour les Dieux du ciel, & l'Ara pour ceux de la terre & des enfers. On faiſoit cependant, pour l'ordinaire, des ſacrifices & des libations dans des foſſes qu'ils appelloient *Scrobe*, ou *Scrobiculus*. On confondoit néanmoins aſſez ſouvent ces deux noms *Ara* & *Altare*. Quand on étoit preſſé, on élevoit un autel de gazon, qu'on nommoit *Ara Subitaria*.

ALTÉ, *Alte*, *Altis*, Ἄλτη, Ἄλτις, (*d*) nom d'un bois qu'on voyoit à Olympie, ville d'Élide, dans le Péloponnèſe, & qui étoit conſacré à Jupiter Olympien. Ce mot *Alté*, mis pour *Alſé*, veut dire, en Grec, un bois. Pindare s'en eſt ſervi dans cette ſignification, en louant un de ſes Héros, qui avoit été vainqueur aux jeux Olympiques. Ce bois à Olympie étoit ſitué dans un lieu fort marécageux.

Au de-là de l'Alté étoit un édi-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 808.
(*b*) Strab. pag. 225. Ptolem. L. III. c. 1. Tit. Liv. L. XXVII. c. 38. Plin. L. III. c. 5.
(*b*) Coût des Rom. par M. Nieup. pag. 231.
(*d*) Xenoph. pag. 639. Pauſ. p. 308, 315.

fice,

ste, que l'on nommoit l'attelier de Phidias. C'est dans cette maison qu'il avoit fait la statue de Jupiter. On y trouvoit un autel, dédié à tous les dieux. En revenant au bois sacré, on avoit devant soi le palais Léonidas. C'étoit un édifice hors de l'enceinte du temple. Il avoit été consacré à Jupiter par Léonidas Éléen, & il donnoit sur le chemin que l'on tenoit pour aller au temple les jours de cérémonie. Du tems de Pausanias, il servoit à loger les magistrats Romains, qui avoient leurs départemens en Gréce. Cette maison n'étoit séparée du chemin que par une espèce de cul-de-sac.

Si l'on venoit ensuite à gauche, dans l'Alté, on voyoit l'autel de Vénus, puis celui des Heures. Sur le derrière du grand temple, il y avoit un olivier que l'on nommoit par excellence l'olivier aux belles couronnes, parce qu'en effet on se servoit de ses rameaux pour couronner les vainqueurs. Près de-là, étoit un autel dédié aux Nymphes; & ces Nymphes s'appelloient aussi les Nymphes aux belles couronnes. Dans l'Alté, à droite du palais Léonidas, on voyoit l'autel de Diane Agoréa, puis l'autel de cette divinité, que les Grecs ne nommoient pas autrement que la Maîtresse. On trouvoit ensuite l'autel de Jupiter Agoréus; & devant le lieu, où s'assembloient les Sénateurs, l'autel d'Apollon Pythius. Plus loin c'étoit un autel de Bacchus, que l'on disoit avoir été érigé par des particuliers.

Il y avoit, dans l'Alté, une infinité d'autres monumens, dont les uns étoient faits, en vue d'honorer les dieux; les autres se rapportoient aux hommes, à qui l'honneur d'une statue tenoit lieu de récompense.

ALTELLUS, *Altellus.*; c'est-à-dire, nourri sur la terre; ou dans les armes, comme Romulus, à qui on donna pour cela ce surnom.

ALTÈS, *Altes*, (*a*) Prince qui regna sur les Léléges, dans la ville de Pédase, sur les bords du Satnion. Il eut une fille, qui s'appelloit Laothoë.

ALTHÉE, *Althæa*, Ἀλθαία, ville d'Espagne, au païs des Olcades. On croit trouver aujourd'hui la position de cette Ville auprès de celle d'Occana, située à dix lieues de Tolède, du côté de l'Orient.

ALTHÉE, *Althæa*, Ἀλθαία, (*b*) fille d'Agénor, ou selon d'autres de Thestius, & d'Icarte. Ayant épousé Œnée, elle devint mere de Méléagre, qui tua ce sanglier énorme, appellé le sanglier de Calydon. Althée allant remercier les dieux de la victoire que son fils venoit de remporter, rencontra les corps de ses deux freres, Plexippe & Toxée, que l'on portoit à Calydon. A ce spectacle, elle quitte son habit de cérémonie, se couvre de deuil,

(*a*) Homer. Iliad. L. XXI. v. 85, 86.
(*b*) Diod. Sicul. pag. 167. Paus. pag. 529, 669. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 161, 162. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 93. Tom. VII. p. 164. & suiv.

& fait retentir toute la Ville de ſes cris & de ſes gémiſſemens. Quand elle apprit enſuite que ſon fils étoit le meurtrier de ſes deux oncles, elle fit ceſſer ſes larmes, & ne ſongea plus qu'à les venger.

Lorſqu'elle accoucha de Méléagre, les Parques avoient mis, dans le feu, un tiſon auquel elles avoient attaché la deſtinée de ce Prince; & commençant alors à filer ſes jours, elles avoient prédit qu'ils dureroient autant que ce morceau de bois. Ovide ajoûte que comme elles étoient ſorties après cet Oracle, Althée avoit retiré le fatal tiſon, & l'avoit enfermé pour conſerver, en le gardant ſoigneuſement, la vie de ſon fils. Mais, la douleur que lui cauſa la mort de ſes deux freres, lui fit oublier ſon amour pour Méléagre, & elle jetta le tiſon dans le feu, qui cauſa, en brûlant, des douleurs ſi violentes à ce jeune Prince, qu'il expira au moment que le tiſon fut conſumé.

Cette fiction étoit inconnue à Homère, qui dit à la vérité qu'Althée avoit dévoué ſon fils aux Furies; mais il ne dit point que cette imprécation lui eût cauſé la mort. Si nous en croyons Pauſanias, c'eſt Phrynicus, fils de Polyphradmon, poëte tragique, diſciple de Theſpis, l'inventeur de la Tragédie chez les Grecs, qui débita le premier cette fable dans ſa piéce intitulée *Pleuron*. » Méléagre, diſoit-il, dans cette » Tragédie [ce ſont les termes » de Pauſanias] ne put éviter ſa » mort. Sa cruelle mere mit le » feu au tiſon fatal, & du même » feu ſon malheureux fils ſe ſentit » conſumé. « Voilà donc, ſelon Pauſanias, la premiere fois que cette circonſtance de l'hiſtoire de Méléagre parut dans une piéce donnée au public. Mais il y a bien de l'apparence qu'elle étoit connue avant ce tems-là, puiſque le Poëte ne fait que l'inſinuer, comme une tradition publique. En effet, ſi elle avoit été de l'invention de Phrynicus, il s'y ſeroit étendu davantage. Auſſi cette réflexion n'a pas échappé à Pauſanias, lequel, après avoir rapporté le paſſage de la Tragédie de ce Poëte, ajoûte ces mots: » Il » faut pourtant dire le vrai. Phry» nicus ne s'étend pas ſur cet » événement, comme tout Poëte » a coûtume de faire ſur une idée » qu'il imagine, & qu'il veut ren» dre croyable; mais il dit ſim» plement le fait, comme ſi ç'eût » été une choſe connue de toute » la Gréce. «

Quoiqu'il en ſoit, on dit qu'Althée, touchée de repentir, ſe pendit de déſeſpoir. Elle avoit eu pluſieurs enfans, outre Méléagre; ſçavoir, Thirée, Clymène, Toxée, que ſon pere fit mourir, & deux filles, Gorgé, qui épouſa Andrémon, & Déjanire, qui fut mariée à Hercule.

ALTHÉMÈNE, *Althæmenes*, Ἀλθαιμένης, (a) fils de Catréus, roi de Créte, qui deſcendoit

(a) Diod. Sicul. pag. 228. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 228, 229.

d'Hercule. Ce jeune Prince étant allé consulter l'Oracle sur quelques doutes, il lui fut prédit qu'il tueroit son pere de sa propre main. Pour prévénir ce malheur, il s'exila volontairement de Crète, suivi d'une troupe de gens qui cherchoient fortune. Ils arrivérent dans l'isle de Rhodes, au port de Camire, & bâtirent sur la montagne d'Atamyre, le temple de Jupiter, surnommé dès lors Atamyrien. Ce temple, qui étoit situé sur une hauteur, d'où l'on découvroit l'isle de Crète, étoit encore en grande vénération, du tems de Diodore de Sicile.

Althémène s'établit donc avec sa suite dans l'isle de Rhodes, où il s'acquit l'estime de tous les habitans. Cependant, Catréus, son pere, qui l'aimoit beaucoup, & qui n'avoit point d'autre enfant mâle, vint à Rhodes pour le chercher, & pour le ramener en Crète. Mais, conduit par la fatalité de l'Oracle, il aborda la nuit dans l'isle de Rhodes; & sa descente ayant excité du tumulte, & donné lieu à un combat entre lui & les insulaires, Althamène, son fils, qui venoit à leur secours, porta un coup de lance à son pere, sans le connoître, & le tua. Quand il eut éclairci le fait, il n'en put soûtenir l'horreur, & fuyant l'aspect des hommes, il s'alla cacher dans des lieux déserts, où il mourut de chagrin & de désespoir. Dans la suite, un autre Oracle ordonna aux Rhodiens de lui rendre les honneurs Héroïques.

ALTHÉPIE, *Althepia*, (*a*) Ἀλθηπία, nom que porta autrefois le territoire de Trœzène, dans le Péloponnèse. Ce fut parce qu'Althépus, fils de Neptune & de Léïs, y avoit regné.

ALTHEPUS, *Althepus*, (*b*) Ἄλθηπος, fils de Neptune & de Léïs, fille d'Orus. Ce Prince ayant succédé, à son ayeul, au royaume de Trœzène, ville du Péloponnèse, toute la contrée prit le nom d'Althépie. Ce fut sous son regne, disoient les Trœzéniens, que Bacchus & Minerve disputérent entr'eux, à qui auroit le païs sous sa protection, & que Jupiter les mit d'accord en partageant cet honneur entre l'un & l'autre. C'est pour cela qu'ils honoroient Minerve Poliade, & Minerve Sthéniade, donnant deux noms différens à la même divinité, & qu'ils révéroient Neptune sous le titre de Roi. Et même l'ancienne monnoie de ce peuple avoit, d'un côté, un trident, & de l'autre une tête de Minerve. Althépus eut Saron pour successeur.

ALTHIPPUS, *Althippus*, Ἄλθιππος. (*c*) Cet Althippus, à ce que disoient les Trœzéniens, avoit fait bâtir un temple, qu'on voyoit hors des murs de leur Ville, & qui étoit consacré à Cérès Legislatrice. Ce temple étoit au-dessus du temple de Neptune Phytalmius.

(*a*) Paus. pag. 141.
(*b*) Paus. pag. 141.
(*c*) Paus. pag. 147.

ALTINE, *Altinum*, Ἄλτινον, (*a*) ville d'Italie, ſituée, ſelon Pline; dans la dixième région, qui s'étendoit le long de la mer Adriatique. Elle étoit placée, au rapport de Strabon, dans un lieu marécageux. Cependant, ſon territoire étoit couvert de belles maiſons de campagne. C'eſt pourquoi, Martial ne faiſoit pas difficulté de le comparer, à cet égard, à celui de Bayes. Il trouvoit le ſéjour d'Altine ſi agréable, qu'il eût voulu, ſi cela eût été poſſible, y paſſer la fin de ſes jours. L'an de Rome 821, cette Ville, ainſi que celle d'Opitergie, reçut Antonius Primus & Arrius Varus, qui y laiſſérent garniſon contre la flotte de Ravenne, dont ils ne ſçavoient pas encore la révolte.

Altine, après avoir été le ſiége d'un Évêque, fut détruite par Attila. Et il n'en reſte plus aujourd'hui qu'une tour avec le nom d'Altino. On la voit dans l'état de Véniſe, vers l'embouchure du Silis, qui deſcend des montagnes de Trévigio.

Dans la Pannonie, il y a eu une ville, ou un lieu du nom d'Altine, qu'on croit être aujourd'hui Jolna, ou ſelon d'autres, Boſock.

ALTIUS, *Altius*, ſurnom qu'on dit avoir été donné à Jupiter, à cauſe du culte qu'on lui rendoit dans le bois d'Olympie, qui s'appelloit Alté. *Voyez* Alté.

ALTOR, *Altor*, (*b*) ſurnom donné à Pluton. On dit que c'eſt parce que tout ce qui a vie ſur la terre, ſe nourrit de la terre.

ALVAN, *Alvan*, Γωλάμ, (*c*) fils aîné de Sobal, qui fut Prince d'Idumée.

ALVÉES, *Alvei*, eſpèce de petits bateaux, appellés autrement Monoxyles. *Voyez* Monoxyles.

ALUMNA, c'eſt-à-dire, nourrice. C'eſt une épithète qu'on prétend avoir été donnée à Cérès, parce que la moiſſon, dont on la diſoit inventrice, ſert à la nourriture des hommes.

ALUN, *Alumen*, ſel foſſile & minéral, d'un goût acide, qui laiſſe dans la bouche une ſaveur douce, accompagnée d'une aſtriction conſidérable. Ce mot vient du Grec ἅλς, *ſal*, ſel, ou peut-être du Latin *lumen*, parce qu'il donne de l'éclat aux couleurs.

On diſtingue deux ſortes d'Alun. Le naturel, ou natif, & le factice, quoique celui-ci ſoit auſſi naturel que l'autre. On a voulu faire entendre par cette épithète, qu'il faut faire pluſieurs opérations pour le tirer de la mine, & que ce n'eſt qu'après avoir été travaillé, que nous l'obtenons en cryſtaux, ou en maſſes ſalines. A peine connoit-on aujourd'hui l'Alun naturel. Les Anciens, au contraire, en faiſoient un très-grand uſage. Ils en diſtinguérent de deux ſortes, le liquide & le ſec. L'Alun naturel liquide n'étoit pas abſolument en liqueur. Il paroit, par les deſcriptions des Auteurs, que cet Alun étoit ſeulement humide &

(*a*) Tacit. Hiſt. L. III. c. 6. Strab. pag. 215. Plin. L. III. c. 18.

(*b*) Roſin. de Antiq. Rom. p. 220.

(*c*) Geneſ. c. 36. v. 23, 40.

mouillé, & qu'il attiroit l'humidité de l'air. Ainſi, on ne le diſoit liquide, que pour le diſtinguer de l'Alun ſec. L'Alun liquide étoit plus ou moins pur. Le plus pur étoit liſſé & uni, quelquefois tranſparant, mais ordinairement nuageux. La ſurface de l'autre Alun liquide étoit inégale; & il ſe trouvoit mêlé avec des matières étrangères, ſuivant la deſcription des mêmes Auteurs.

Les Anciens diſtinguoient auſſi deux ſortes d'Alun naturel ſec. Ils le reconnoiſſoient aux différences de la figure & de la texture; ou, il étoit fendu, & comme la fleur de celui qui eſt en maſſe; car il étoit formé en mottes ou en lattes; ou il ſe fendoit & ſe partageoit en cheveux blancs; ou il étoit rond & ſe diſtribuoit encore en trois eſpèces, en Alun moins ſerré, & comme formé de bulles; en Alun percé de trous fiſtuleux, & preſque ſemblable à l'éponge; en Alun preſque rond, & comme l'aſtragale; ou il reſſembloit à de la brique; ou il étoit compoſé de croûtes. Tous ces Aluns avoient des noms particuliers.

ALUS, *Alus*, Ἄλους, (*a*) déſert d'Arabie, où les enfans d'Iſraël allèrent camper après leur départ de Daphca, & d'où ils vinrent dreſſer leurs tentes à Raphidim. Dom Calmet, d'après Euſèbe & S. Jérôme, place le déſert d'Alus dans l'Idumée, vers la Gabalène; c'eſt-à-dire, aux environs de Pétra, capitale de l'Arabie déſerte.

ALXION, *Alxion*, Ἄλξιον, (*b*) étoit, ſelon Pauſanias, pere d'Œnomaus, que la Fable & les Poëtes font fils de Mars.

ALYATTE, *Alyattes*, (*c*) Ἀλυάττης, ſuccéda à Sadyatte au royaume de Lydie, avant J. C. vers l'an 615, ſelon M. Freret, & 618, ſelon M. le préſident de Broſſes. Alyatte fit la guerre aux Médes & à Cyaxare, petit-fils de Déjoce, chaſſa les Cimmériens de l'Aſie, prit Smyrne, & aſſiégea Claſomène. Toutefois, il fut contraint de ſe retirer, non comme il l'avoit ſouhaité, mais avec un ſuccès contraire à ſon attente. Il fit auſſi, durant ſon regne, beaucoup d'autres actions. Il continua, contre les Miléſiens, la guerre que ſon pere lui avoit laiſſée. Et voici comment il attaquoit la ville de Milet.

Quand on étoit près de faire les moiſſons, & de recueillir les fruits, il mettoit ſon armée en campagne, & la faiſoit marcher au ſon des flûtes, des harpes & de toute ſorte d'inſtrumens de muſique; & quand il étoit arrivé dans les terres des Miléſiens, il n'abattoit point leurs maiſons de campagne, il n'en rompoit point les portes, il n'y mettoit point le feu, il faiſoit ſeulement le dégât dans le pais; il coupoit les arbres, il enlevoit les bleds, & alors il

(*a*) Numer. c. 33. v. 13.
(*b*) Pauſ. pag. 288.
(*c*) Herod. l. 1. c. 16, 17. & ſeq. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. pag. 374, 380. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 60. Tom. XXI. pag. 3, 31, 32, 143.

s'en retournoit. Car, comme les Miléſiens étoient maîtres de la mer, il lui eût été inutile de ſéjourner dans leur païs, & de s'attacher à leurs murailles. Il ne démoliſſoit point les maiſons, afin que les Miléſiens, ayant toujours des lieux, pour y habiter, puſſent cultiver & enſemencer la terre, & qu'il trouvât de quoi piller, quand il lui prendroit envie d'entrer dans leur païs avec ſon armée.

C'eſt ainſi qu'Alyatte fit la guerre aux Miléſiens pendant 11 ans. Mais, la 12e année, ſon armée ayant mis le feu dans les bleds, comme le vent étoit grand, il prit au temple de Minerve, ſurnommée Aſſéſienne, qui fut entièrement conſumé. Depuis, Alyatte, étant retourné à Sardes avec ſon armée, tomba malade; & comme on croyoit qu'il lui étoit impoſſible de guérir, quelque remède qu'on lui apportât, il envoya à Delphes conſulter l'Oracle. Quand ſes ambaſſadeurs furent arrivés, la Pythie leur dit qu'elle ne leur rendroit point de réponſe, qu'ils n'euſſent rebâti le temple de Minerve, qu'ils avoient brûlé, auprès d'Aſſéſe, dans le païs des Miléſiens. C'eſt ainſi qu'Hérodote avoit ouï dire que la choſe s'étoit paſſée à Delphes; mais les Miléſiens ajoûtoient que Périandre, fils de Cypſéle, ayant appris la réponſe qui fut rendue à Alyatte, dépêcha un courier à Traſybule, qui étoit roi des Miléſiens, & ſon meilleur ami, & l'avertit de penſer à ſes affaires, & de ſe ſervir de l'occaſion préſente.

Cependant, auſſi-tôt qu'on eut rapporté à Alyatte la réponſe de la Pythie, il envoya un Ambaſſadeur à Milet, afin d'obtenir de Traſybule & des Miléſiens, une trêve auſſi longue qu'il ſeroit néceſſaire, pour rebâtir le temple. Comme l'Ambaſſadeur alloit à Milet, Traſybule, qui avoit eu avis de la réſolution d'Alyatte, commanda qu'on apportât, dans le marché, tout le bled, qui étoit à lui, avec celui des habitans, & qu'ils ſe miſſent tous enſemble à boire, & à faire la débauche, au premier ſignal qu'il en donneroit. Le deſſein du Roi étoit que l'Ambaſſadeur de Sardes, voyant cette quantité de bled, & les Miléſiens faire bonne chere, en fit le rapport à Alyatte; ce qui arriva comme il l'avoit prévu. En effet, Alyatte croyoit qu'il y avoit, dans la Ville, une grande diſette de bled, & que le peuple étoit réduit à la dernière extrêmité; mais lorſqu'il eut appris le contraire de ſon Ambaſſadeur, il s'accorda avec Traſybule; enſorte qu'ils devinrent alliés & bons amis. Au lieu d'un temple, Alyatte en fit bâtir deux, auprès d'Aſſéſe; & ce fut là le remède qui lui fit recouvrer la ſanté.

Quelques Scythes, échappés des mains des Médes, s'étant enfuis auprès d'Alyatte, & ce Prince les ayant reçus humainement, ce fut un ſujet de guerre entre lui & Cyaxare, roi des Médes. Celui-ci conduiſit auſſi-tôt ſes troupes ſur les frontières de Lydie. Il ſe donna, pendant 5 ans, pluſieurs combats avec un avantage

à peu-près égal de part & d'autre. Mais, la bataille qui ſe donna la 6e année fut remarquable par une éclipſe de ſoleil, qui changea tout d'un coup le jour en une nuit très-obſcure. Cette éclipſe avoit été prédite par Thalès le Miléſien. Les Médes & les Lydiens, qui étoient alors dans le plus fort du combat, effrayés de cet événement imprévu, qu'ils regardoient comme un ſigne de la colère des Dieux, ſe retirérent de part & d'autre, & firent la paix. Pour la rendre plus ferme & plus inviolable, les deux Princes voulurent l'aſſurer par le lien du mariage.

Alyatte mourut après une regne de 55 ans, & Créſus, ſon fils, monta ſur le trône de Lydie. Alyatte fut le ſeul de ſa maiſon, qui fit à Delphes des préſens pour le recouvrement de la ſanté. Il y envoya une grande coupe d'argent, & outre cela, une plus petite de fer, faite de lames battues & jointes enſemble avec un ſi merveilleux artifice, qu'elle paſſoit pour un des plus beaux préſens qu'on eût fait à Delphes. C'étoit un ouvrage de Glaucus de l'iſle de Chio, qui trouva l'art de coller le fer.

Les Lydiens bâtirent à Alyatte un tombeau qui ſurpaſſoit en grandeur les plus hauts édifices, ſi l'on en excepte ceux d'Egypte & de Babylone. La baſe étoit faite de grandes pierres, & le reſte de terre. On dit que ce tombeau fut bâti par des mercénaires & par des filles qui les aidoient; & l'on vit, pendant long-tems, cinq bornes plantées au ſommet de ce tombeau, ſur leſquelles il y avoit des lettres, qui marquoient ce que chacun avoit fait. Mais il paroiſſoit que les filles avoient plus travaillé que les hommes. Ce tombeau avoit près de mille pas de tour, & environ quatre cens pas de largeur. Il étoit proche d'un grand étang, qui ne tariſſoit jamais, s'il en faut croire les Lydiens, & qui s'appelloit l'étang de Gygès.

Outre Créſus, Alyatte laiſſa deux enfans, Pantaléon & Arienne, qui fut mariée à Aſtyage, fils aîné de Cyaxare, ſelon les conditions du traité, dont il a été fait mention. Alyatte avoit auſſi porté le nom de Créſus, ſelon la remarque de M. Gibert.

ALYATTES, *Alyatti*, (*a*) nom d'un lieu, ou d'un peuple de la Galatie, province de l'Aſie mineure. C'eſt Tite-Live qui employe ce terme; & il ſemble que c'eſt pour déſigner un lieu particulier. Manlius, général des Romains, étoit campé auprès de ce lieu, vers l'an de Rome 563. Ce fut là que le trouvérent, à leur retour, ceux qu'il avoit envoyés à Epoſſognat. Ils étoient accompagnés des députés de ce petit Prince, qui venoient le prier de ſa part, de ne point attaquer les Toliſtoboiens, parce qu'il iroit lui-même trouver les chefs de ce peuple, & leur perſuaderoit de ſe ſoumettre. Le Conſul y conſentit,

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 18.

& paſſa de-là avec ſon armée dans la contrée, qui, à cauſe de la nature de ſon terrein, reçut le nom d'Axyle; c'eſt-à-dire, qui ne produit point de bois. Les habitans brûloient du fumier de bœuf.

ALYBAS, *Alybas*, Ἄλυβας, (*a*) nom d'une ville, dont Homère, dans ſon Odyſſée, fait mention. Ulyſſe, ſelon ce Poëte, étoit de cette Ville, où il avoit une maiſon, aſſez connue dans le monde.

ALYBE, *Alybe*, Ἄλυβη, (*b*) ville du Pont, célebre par ſes mines d'argent. Strabon veut qu'on liſe Chalybe, & non Alybe; parce que les deux premières lettres de ce nom, à ce qu'il prétend, ont été retranchées. *Voyez* Chalybe.

ALYCÉE, *Alycæa*, Ἀλυκαία, (*c*) ville du Péloponnèſe, dans l'Arcadie. Ce fut une de celles, qui envoyérent la plus grande partie de leurs habitans, pour peupler Mégalopolis.

ALYCUS, *Alycus*, Ἄλυκος, (*d*) Il étoit fils de Scyrron. On dit que s'étant trouvé avec Caſtor & Pollux au ſiége de la ville d'Aphidnes, il fut tué à ce ſiége, & que ſon corps, ayant été porté dans le territoire de Mégare, fut enterré dans un lieu, qui en prit le nom d'Alycus. L'hiſtorien Héréas ajoûte que ce fut Théſée même qui le tua de ſa main; & pour le prouver, il cite ce paſſage d'un ancien poëte: » Le brave Alycus, » combattant pour la belle Hélé» ne, fut tué, par Théſée, dans » les vaſtes plaines d'Aphidnes. « Mais il n'eſt nullement vraiſemblable que Théſée eût vu prendre la Ville, & emmener ſa mere priſonniere.

ALYPIUS, *Alypius*, (*e*) ancien poëte muſicien Grec. Ce qui nous reſte de ſes ouvrages, a été publié par Meurſius. Il ajoûta deux modes aux treize, qui étoient en uſage dans la muſique de ſon tems.

ALYS, *Alys*, Ἄλυς, (*f*) fleuve de Lydie, ſelon Lucien. Cet Auteur dit que Thalès, qui étoit d'un eſprit vif & adroit, ayant promis à Créſus de faire paſſer ce fleuve, à pied ſec, à toute ſon armée, en détourna le cours en une nuit, quoiqu'il ne fût, ni Ingénieur, ni Mathématicien.

ALYSSON, *Alyſſon*, Ἄλυσσον, (*g*) nom d'une fontaine d'Arcadie, dans le Péloponnèſe, à deux ſtades de la ville des Cynéthéens. C'étoit une fontaine d'eau froide, ombragée d'un platane. Si quelqu'un étoit mordu d'un chien enragé, ou que pour s'en être approché, il eût lieu de craindre quelque accident, il n'avoit qu'à boire de l'eau de cette fontaine, & il étoit guéri. C'eſt pour cela qu'on la nommoit Alyſſon, comme qui diroit l'eau qui guérit de la rage.

(*a*) Homer. Odyſſ. L. XXIV. v. 303.
(*b*) Homer Iliad. L. II. v. 364. Strab. pag. 549.
(*c*) Pauſ. pag. 498.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 15.
(*e*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. X. p. 310. T. XVII. p. 85.
(*f*) Lucian. Tom. II. pag. 504.
(*g*) Pauſ. pag. 485.

ALYTARQUES, *Alytarchi*, ſorte de magiſtrat, qui, dans les jeux, commandoient aux Maſtigophores, ou porte-verges, & leur faiſoient exécuter les ordres des Agonothétes.

ALYXOTHOÉ, *Alixothoë*, nymphe aimée de Priam, dont elle eut Æſaque, qui, étant devenu amoureux d'Heſpérie, fut métamorphoſé en plongeon.

ALYZE, *Alyzia*, Ἀλυζία, (*a*) ville de Gréce, dans l'Acarnanie, à dix ſtades de la mer. Il y avoit un port & un temple conſacrés à Hercule. On voyoit, dans le temple, un tableau ſur lequel étoient repréſentés les combats du Héros. C'étoit l'ouvrage de Lyſippe. Un empereur Romain le fit enlever & tranſporter à Rome, parce qu'il croyoit le lieu où il étoit, trop ſolitaire pour être le dépoſitaire d'un ſi beau morceau.

ALYZIUS, *Alyzius*. Cette épithéte ſe donnoit ſur tout à Bacchus, quoiqu'on prétend qu'on la donnoit auſſi à Jupiter. Certains la dériyent du Grec λύω, *ſolvo*.

ALYZONIENS, *Alyzonii*, Ἀλυζώνιοι, (*b*) peuples dont parle Hérodote. Il paroit qu'ils étoient voiſins des Lydiens & des Cabaliens. Dans le partage que Darius, roi de Perſe, fit de ſes terres, en vingt Satrapies, lorſqu'il ſe vit affermi dans ſes États, les Alyzoniens furent compris dans la ſeconde, qui étoit taxée à cinq cens talens.

A M

AMA, *Ama*, Ἄμα, nom d'une montagne de la Laconie. On croit qu'il faut lire Aſia, au lieu d'Ama. *Voyez* Aſia.

AMAAD, *Amaad*, Ἀμαάδ, (*c*) ville de la Terre Sainte, ſituée dans la tribu d'Aſer, vers la frontière de cette tribu.

AMADAS, *Amadas*, (*d*) ſeigneur de la cour d'Alexandre le Grand, qui eſt mis, par Juſtin, au rang des amis de ce Prince. Il obtint, ainſi que quelques autres, la permiſſion de ſe retirer, lorſqu'Alexandre licentia une partie de ſes troupes, au milieu de ſes expéditions.

AMADATHA, *Amadatha*, Ἀμαδάθας, (*e*) étoit pere d'Aman, ce fameux favori du roi Aſſuérus. Il deſcendoit de la race d'Agag.

AMADOCUS, *Amadocus*, (*f*) chef des Thraces. Philippe, roi de Macédoine, l'an 184 avant l'Ére Chrétienne, ſous prétexte d'aller ſecourir les Byzantins, jetta la terreur parmi les petits Princes du pais; & les ayant battus dès le premier combat, il fit priſonnier Amadocus, leur chef; après quoi il revint dans la Macédoine.

AMAFANIUS, *Amafanius*, (*g*) ou ſelon d'autres, Amafinius.

(*a*) Strab. pag. 459. Thucyd. pag. 511. Plin. L. IV. c. 1.
(*b*) Herod. L. III. c. 90.
(*c*) Joſu. c. 19. v. 26.
(*d*) Juſt. L. XII. c. 12.
(*e*) Eſth. c. 3. v. 1.
(*f*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 34.
(*g*) Cicer. Acadèm. Quæſt. L. V. c. 5. Tuſcul. Quæſt. L. IV. c. 6.

C'étoit un Épicurien, dont Cicéron fait mention dans quelques-uns de ſes ouvrages. Il avoit compoſé pluſieurs livres en latin, leſquels ſe reſſentoient beaucoup de la morale que l'Auteur ſuivoit. C'eſt pour cela que le peuple les liſoit avec empreſſement.

AMAGÉTOBRIE, *Amagetobria*. (*a*) Cette ville, auprès de laquelle Céſar dit que les Éduens, peuples de la Celtique, furent défaits par les Séquanois, qui avoient appellé à leur ſecours les Germains, commandés par Arioviſte, a donné lieu à bien des conjectures. On ne peut révoquer en doute qu'elle n'ait exiſté autrefois dans la Celtique; mais il n'en eſt pas moins certain que le nom eſt totalement éteint. Et cette extinction de nom pourroit bien n'être qu'une ſuite de la deſtruction de la Ville qui le portoit. M. Chifflet a cru reconnoître l'emplacement d'Amagétobrie, aux environs d'un lieu, nommé Broie, & la Moigte de Broie, près du confluent de la rivière d'Ognon, dans la Saone, un peu au-deſſus de Pontalier.

La tradition du lieu veut qu'il ait exiſté une Ville en cet endroit. Pierre de S. Julien, dans ſes antiquités des Bourguignons, avoit parlé de cette tradition avant M. Chifflet. La ſituation de ce lieu paroit en effet convenable, en ce que les Éduens allant au-devant de l'ennemi, pour couvrir leur païs, durent le rencontrer, en remontant la Saone, & dans ſon voiſinage. Telles ſont les probabilités qui ont fait croire à M. d'Anville que l'on pouvoit donner une place à Amagétobrie dans la carte de l'ancienne Gaule. L'opinion qui tranſporte ce lieu auprès de Bingen, au-deſſous de Maience, en ſe fondant ſur ce vers d'Auſone, touchant la Moſelle,

*Æquavit talias ubi quondam Gallia Cannas.*

eſt inſoûtenable, parce qu'il n'y a point de vraiſemblance à mettre aux mains les Éduens & les Séquanois ſi loin de leurs foyers.

AMAIMON, *Amaimon*, (*b*) l'un des quatre Eſprits que les magiciens faiſoient préſider aux quatre parties de l'univers. Amaimon préſidoit au ſeptentrion. *Voyez* Eſprits.

AMAL, *Amal*, Ἀμάλ, (*c*) fils de Hélem. [illegible] étoient Supha, Jemma[illegible].

AMALEC, *Amalec*, Ἀμαλήκ, (*d*) fils d'Éliphaz & de Thamna, qui n'étoit qu'une femme du ſecond rang; c'eſt-à-dire, concubine. Amalec étoit petit-fils d'Éſaü. Il ſuccéda à Gatham, dans le gouvernement de l'Idumée, païs ſitué au midi de la tribu de Juda. Amalec paſſe pour avoir été pere des Amalécites. Mais ce ſentiment eſt conteſté. *Voyez* l'article qui ſuit.

AMALEC, *Amalec*, Ἀμαλήκ, (*e*) étoit, ſelon les Arabes, fils

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. I. p. 31. Notic de la Gaul. par N. d'Anvill.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 54.
(*c*) Paral. L. I, c. 7. v. 35. (*d*) Geneſ. c. 36. v. 12, 16.
(*e*) Geneſ. c. 14. v. 7. Numer. c. 24. v. 20.

de Cham, & petit-fils de Noë. Ce ſentiment n'eſt pas à rejetter. Il eſt difficile qu'Amalec, fils d'Éliphaz, & petit-fils d'Éſaü, pût être pere d'un peuple auſſi puiſſant & auſſi nombreux que l'étoient les Amalécites, au tems de la ſortie d'Égypte. Moïſe, dans la Géneſe, raconte que du tems d'Abraham, & long-tems avant la naiſſance d'Amalec, fils d'Éliphaz, les cinq Rois ligués, portérent la guerre dans le païs d'Amalec, aux environs de Cadès, & dans celui des Amorrhéens, qui habitoient à Aſaſonthamar.

Le même Moïſe rapporte que le devin Balaam ayant remarqué de loin le païs d'Amalec, dit dans ſon ſtyle prophétique : » Amalec » eſt le commencement, le chef, » l'origine des nations, & ſa fin » ſera exterminée. « Cet éloge de chef, ou de commencement des nations ne peut certainement pas convenir aux Amalécites, qui étoient ſi modernes, puiſque depuis Amalec ce n'étoit alors que la troiſième génération qui vivoit. Ajoûtez à cela que Moïſe ne reproche jamais aux Amalécites d'avoir attaqué les Iſraëlites leurs freres ; circonſtance aggravante qu'il n'auroit pas omiſe, s'ils euſſent été deſcendans d'Éſaü, & , en ce ſens, freres des Iſraëlites.

Enfin, dans l'Écriture, on voit preſque toujours les Amalécites, joints aux Chananéens & aux Philiſtins, & jamais aux Iduméens ; & lorſque Saül fit la guerre à Amalec, & qu'il l'extermina, les Iduméens ne ſe donnérent pas le moindre mouvement pour les ſecourir, ni pour les venger. Il eſt donc, ſi non certain, du moins vraiſemblable que les Amalécites, dont il eſt ſi ſouvent parlé dans l'Écriture, étoient un peuple deſcendu de Chanaan, & dévoué à l'anathême, de même que les autres Amorrhéens, & fort différent des deſcendans d'Amalec, petit-fils d'Éſaü.

Pour revenir à Amalec, les Arabes le font pere d'une ancienne tribu d'Arabie, qui fut exterminée du tems de Saül, & qui ne contenoit que des Arabes qu'ils appellent purs, & dont les reſtes ſe ſont mêlés avec la poſtérité de Joctan & d'Adnan, & ſont devenus ainſi Moſarabes, ou Moſtarabes ; c'eſt-à-dire, mêlés avec des nations étrangéres.

Le fils d'Amalec fut *Ad*, prince célebre parmi les Arabes. Il commença des bâtimens ſuperbes, & une Ville admirable, qui ſervit à ſa demeure, & à celle des Géans de ſon tems. Quelques-uns le font fils d'Hus, & petit-fils d'Aram ; fils de Sem. Quoiqu'il en ſoit, les Muſulmans diſent qu'*Ad* fut pere d'une tribu d'Arabes, nommés Adites, leſquels furent exterminés, pour n'avoir pas voulu écouter le le Patriarche Héber, qui leur prêchoit l'unité d'un Dieu. *Ad* eut deux fils, ſçavoir Sehédad & Schédid.

AMALEC [ la Montagne d' ] ; *Mons Amalec*, Ὄρος Ἀμαλήκ. (a) Cette montagne étoit ſituée au

(a) Judic. c. 12. v. 15.

païs d'Éphraïm. On voyoit au ſommet la ville de Pharathon, où Abdon, fils d'Illel, Juge d'Iſraël, fut enterré, l'an 1152 avant J. C.

AMALÉCITES, *Amalecitæ*, (*b*) peuples célebres dans l'Écriture Sainte, qui deſcendoient vraiſemblablement, non d'Amalec, petit-fils d'Éſaü, mais d'Amalec, petit-fils de Noë. Les Amalécites demeurérent dans l'Arabie déſerte, entre la mer Morte & la Mer rouge, ou entre Hévila & Sur, tantôt dans un canton, tantôt dans un autre; car on ne peut pas aſſigner l'endroit précis de leur demeure. Il ne paroît pas qu'ils aient eu beaucoup de Villes. Peut-être même n'en avoient-ils qu'une, dont il eſt parlé au premier livre des Rois. Du reſte, ils demeuroient dans des hameaux, dans des cavernes, ou ſous des tentes.

Pendant que les Iſraëlites étoient campés dans le déſert de Raphidim, les Amalécites vinrent les attaquer. Moïſe dit à Joſué: » Choiſiſſez des hommes, allez » combattre contre les Amalécites. Pour moi, je me tiendrai » demain ſur le haut de la colline, ayant en main la verge de » Dieu. « Joſué fit ce que Moïſe lui avoit dit, & il combattit contre les Amalécites. Cependant, Moïſe, Aaron & Hur, montérent ſur le haut de la colline. Lorſque Moïſe tenoit les mains élevées, Iſraël étoit victorieux; mais, lorſqu'il les abaiſſoit un peu, Amalec avoit l'avantage. Toutefois, comme les mains de Moïſe étoient laſſes & appeſanties, ils prirent une pierre, qu'ils mirent ſous lui. Moïſe s'y aſſit; & Aaron & Hur lui ſoûtenoient les mains, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Ainſi, Moïſe tint conſtamment les mains élevées juſqu'au coucher du Soleil. Joſué ayant donc défait les Amalécites, fit paſſer tout le peuple au fil de l'épée.

Alors, le Seigneur dit à Moïſe: » Écrivez ceci dans le livre, afin » que ce ſoit un monument pour » l'avenir, & faites entendre à » Joſué que j'effacerai entiére- » ment la mémoire d'Amalec de » deſſous le Ciel. « Moïſe dreſſa un autel qu'il appella de ce nom: *Le Seigneur eſt ma gloire.* Et il ajoûta: » Parce que la main d'A- » malec s'eſt élevée contre le » trône de Dieu même, le Sei- » gneur fera la guerre à Amalec, » dans la ſuite de toutes les ra- » ces. « Cet événement arriva, vers l'an 1487 avant l'Ére Chrétienne.

Sous le gouvernement des Juges, on voit les Amalécites ſervir comme de verges entre les mains du Seigneur, pour punir ſon peuple, qu'il leur livroit, quand il ſe retiroit de lui. Après que les Iſraëlites avoient ſemé, remarque l'Auteur du livre des Juges, les Madianites, les Amalécites & les autres peuples de l'Orient venoient ſur leurs terres. Ils y dreſſoient leurs tentes, ruinoient tous

*a*) Exod. c. 17. v. 8. *& ſeq.* Judic. c. 3. v. 13. c. 6. v. 3. *& ſeq.* Reg. L. I. c. 15. v. 1. *& ſeq.* c. 30. v. 1. *& ſeq.*

les grains en herbes, jusqu'à l'entrée de Gaza, & ne laissoient aux Israëlites rien de tout ce qui étoit nécessaire à la vie, ni brebis, ni bœufs, ni ânes. Car, ils venoient avec tous leurs troupeaux & avec leurs tentes; & comme ils étoient une multitude innombrable d'hommes & de chameaux, semblable à un nuage de sauterelles, ils rempliſſoient tout & gâtoient tout par où ils passoient; ce qui humilioit extrêmement Israël.

L'an 1070 avant J. C. le Seigneur parlant à Saül, roi d'Israël, par la bouche de Samuël, lui dit: » J'ai rappellé en ma mémoire » tout ce qu'Amalec a fait à » Israël, & de quelle sorte il » s'opposa à lui, dans son chemin, » lorsqu'il sortoit de l'Égypte. » C'est pourquoi, marchez contre Amalec, taillez-le en pié» ces, & détruisez tout ce qui est » à lui. Ne lui pardonnez point. » Ne desirez rien de ce qui lui » appartient; mais tuez tout, de» puis l'homme jusqu'à la femme, jusqu'aux petits enfans, » & ceux qui sont encore à la » mamelle, jusqu'aux bœufs, aux » brebis, aux chameaux & aux » ânes. « Saül donna donc ses ordres au peuple, & quand il fut assemblé, il se trouva dans la revue qu'il en fit, deux cens mille hommes de pied, & dix mille hommes de la tribu de Juda. Il marcha ensuite jusqu'à la ville d'Amalec, & dressa des embuscades le long du torrent.

Il dit aux Cinéens: » Allez, re» tirez-vous; séparez-vous des » Amalécites, de peur que je ne » vous enveloppe avec eux; car » vous avez usé de miséricorde, » envers tous les enfans d'Israël, » lorsqu'ils revenoient de l'Égyp» te. « Les Cinéens se retirérent donc du milieu des Amalécites. Et Saül tailla en piéces ces peuples, depuis Hévila jusqu'à Sur, vis-à-vis de l'Égypte. Il prit vif Agag, roi des Amalécites, & fit passer tout le peuple au fil de l'épée. Cependant, Saül, avec le peuple, épargna Agag. Il réserva aussi ce qu'il y avoit de meilleur dans les troupeaux de brebis & de bœufs, dans les béliers, dans les meubles & les habits, & généralement tout ce qui étoit de plus beau. Ils ne voulurent point le perdre; mais ils tuérent, ou détruisirent tout ce qui se trouva de vil & de mépriſable. Cependant, cette désobéissance de Saül irrita contre lui le Seigneur; & Agag fut tué par Samuël.

Tous les Amalécites ne périrent pas néanmoins dans cette guerre. En effet, quelques années après, une troupe d'Amalécites, ayant fait des courses du côté du midi, vint à Sicéleg, prit la ville, & y mit le feu. Ces peuples en avoient emmené les femmes captives, & tous ceux qu'ils y avoient trouvés, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Parmi les prisonniers, étoient les deux femmes de David, Achinoam & Abigaïl. David informé de cette nouvelle, consulta le Seigneur, & sur sa réponse, il marcha aussi-tôt avec les six cens hommes qui l'accompagnoient. Ils vinrent au torrent de Besor, où quelques-uns d'en-

tr'eux s'arrêtérent, étant fatigués. David pourſuivit donc les Amalécites avec quatre cens hommes ſeulement. Ceux-ci ayant trouvé, dans un champ, un Égyptien, le préſentérent à David, & lui donnérent du pain à manger, & de l'eau à boire, avec une partie d'un cabas de figues, & deux paquets de raiſins ſecs. L'Égyptien ayant mangé, reprit ſes eſprits, & revint à lui; car il y avoit déjà trois jours & trois nuits qu'il n'avoit, ni mangé de pain, ni bu d'eau.

David lui dit: » A qui es tu? » D'où viens tu? Et où vas tu? « Il lui répondit: » Je ſuis un eſclave Égyptien, qui ſers un Amalécite. Mon maître m'a laiſſé » là, parce que je tombai malade » avant hier. « David lui demanda s'il pourroit le mener à ces gens-là, l'Égyptien lui répondit: » Jurez-moi par le nom de Dieu » que vous ne me tuerez point, » & que vous ne me livrerez » point entre les mains de mon » maître, & je vous menerai où » ils ſont: « David le lui jura. L'Égyptien l'ayant donc conduit, il trouva les Amalécites qui étoient couchés ſur la terre, par toute la campagne, mangeant & buvant, & faiſant une eſpèce de fête pour tout le butin & les dépouilles, qu'ils avoient priſes ſur les terres des Philiſtins & de Juda. David les chargea & les tailla en piéces, depuis ce ſoir là, juſqu'au ſoir du lendemain, & il ne s'en échappa aucun, hors quatre cens jeunes hommes, qui montoient ſur des chameaux. David recouvra donc tout ce que les Amalécites avoient pris, & il délivra de leurs mains ſes deux femmes. Voila à peu près l'époque, où ſe termine l'hiſtoire des Amalécites.

AMALTHÉE, *Amalthea*, (a) Ἀμαλθεῖα, nom d'une maiſon de campagne qu'avoit Atticus en Gréce. On croit qu'il l'avoit appellée ainſi, pour marquer que tout y abondoit. Car, on ſçait que ce mot *Amalthée* ſe prend pour abondance; parce que, ſelon la fable, la chévre qui nourrit Jupiter de ſon lait, portoit le nom d'Amalthée, & que ce dieu, pour lui en témoigner ſa reconnoiſſance, donna, à l'une de ſes cornes, la vertu de fournir tout ce que l'on ſouhaiteroit.

Atticus avoit mis des inſcriptions, en l'honneur de Cicéron, à Amalthée. Dans la lettre où Cicéron nous apprend cette circonſtance, il prie ſon ami de lui écrire comment eſt faite ſon Amalthée, quels en ſont les ornemens, & de lui en donner une deſcription exacte, auſſi bien que des vers & des hiſtoires, qu'il y avoit fait graver, parce qu'il vouloit faire quelque choſe de ſemblable à Arpinum.

AMALTHÉE [la Corne d'], *Cornu Amalthea*, κέρας Ἀμαλθείας. Ce nom fut donné à un païs, ſitué dans la Libye, vers les monts Cérauniens. *Voyez* Amalthée, nymphe de la Libye.

On prétend qu'il y eut un lieu

(a) Cicer. ad Attic. Lib. I. Epiſt. 12, 15.

du nom d'Amalthée, ſitué dans un bois, auprès de la ville d'Hipponium. Il y en a qui croyent que ce lieu étoit dans le païs des Bruttiens.

AMALTHÉE, *Amalthea*, (*a*) Ἀμάλθεια, nymphe de la Libye, & d'une beauté ſingulière, ſelon Diodore de Sicile. Cet Auteur rapporte, d'après Thymœtès, qu'Ammon, roi d'une partie de la Libye, viſitant ſon royaume, trouva cette Nymphe dans les plaines voiſines des monts Cérauniens. En étant devenu amoureux, il en eut un enfant, d'une beauté & d'une force admirables. Il laiſſa enſuite à Amalthée le gouvernement de cette province, qui avoit la figure d'une corne de bœuf, & qu'on appelloit pour cette raiſon la corne Heſpérienne. Cette contrée étoit très-fertile, & produiſoit non ſeulement des vignes, mais auſſi toutes ſortes d'arbres fruitiers. Amalthée ayant pris en main le gouvernement de cette province, lui donna le nom de Corne d'Amalthée; & on a depuis appellé de ce même nom, tous les païs fertiles.

AMALTHÉE, *Amalthea*, (*b*) Ἀμάλθεια, princeſſe, qui étoit fille de Mélitte, roi de Créte. Elle eut ſoin, dit-on, de nourrir Jupiter, en lui donnant du lait de chévre. C'eſt pour cela qu'on prétendit qu'il avoit été nourri par une chévre. Mais, quand il ſeroit vrai que Jupiter auroit réellement été nourri du lait d'une chévre, comme Ægiſte, qui en avoit tiré ſon nom, il n'y auroit rien d'extraordinaire, pour un enfant qu'on élevoit ſecrétement dans un lieu écarté, & dont on avoit ſi grand intérêt de dérober la connoiſſance à ſon pere; & il ne ſeroit pas néceſſaire, pour cela, d'avoir recours à une prétendue Princeſſe, que l'on ne connoît point.

Amalthée fut enſuite placée parmi les aſtres, où elle forma le ſigne, qui porte ſon nom. C'eſt d'une des cornes de cette prétendue chévre, que les Grecs ont fait leur Corne d'abondance, quoiqu'ils diſent quelquefois la même choſe de celle du fleuve Achéloüs.

AMALTHÉE, *Amalthea*, (*c*) Ἀμάλθεια, nom que l'on donnoit à la Sibylle de Cumes, fameuſe dans l'antiquité par ſes prophéties. Elle avoit compoſé neuf livres de prédictions, ſur les choſes à venir, qui concernoient l'Empire de Rome. S'étant adreſſée à Tarquin le Superbe, roi de Rome, elle les lui préſenta, lui demandant trois cens écus d'or, de la monnoie de Philippe. Mais, le Roi refuſa ſon préſent. Indignée de ce refus, elle en brûla trois, en préſence du Prince.

La Sibylle étant revenue, à quelques jours de-là, elle demanda

(*a*) Diod. Sicul. pag. 141. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 84.

(*b*) Suid. Tom. I. pag. 193. Diod. Sicul. pag. 233. Pauſ. pag. 274, 451. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 343, 344.

(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Monts. Tom. II. pag. 28.

pareille ſomme, pour les ſix qui reſtoient. Voyant qu'on la lui refuſoit, elle en brûla encore trois. Cela étonna le Roi. Enfin, comme on voulut ſçavoir ce qu'elle prétendoit avoir des trois derniers, elle exigea le même prix de trois cens piéces d'or. Tarquin conſulta les Pontifes ſur cette propoſition; &, par leur avis, il paya ce que demandoit cette femme. Cela arriva vers l'an 219 de la fondation de Rome, & avant J. C. 535 ans.

Au reſte, ces Livres furent en telle vénération dans cette Ville, qu'on créa deux Magiſtrats, qui n'avoient point d'autre fonction, que de les garder, & de les conſulter dans les occaſions, parce qu'ils contenoient les deſtinées de l'Empire. On ne les ouvroit que dans les preſſantes néceſſités de la République, pour y chercher la manière d'expier les prodiges, & de détourner les miſéres publiques.

AMAM, *Amam*, (*a*) ville de Judée, dans la tribu de Juda. Elle fut adjugée à cette tribu, lors du partage fait par Joſué.

AMAN, *Aman*, Ἀμάν, (*b*) fils d'Amadatha, qui étoit de la race d'Agag. Le nom d'Aman eſt fameux dans les Livres ſaints. C'étoit, en effet, un favori des plus puiſſans qu'il y eût de ſon tems à la cour du roi Aſſuérus. Ce Prince le fit aſſeoir ſur un trône, au-deſſus de tous les Princes, qu'il avoit près de ſa perſonne. Tous les ſerviteurs du Roi, qui étoient à la porte du palais, fléchiſſoient les genoux devant Aman, & l'adoroient, parce que le Roi le leur avoit commandé. Il n'y avoit que Mardochée, oncle de la reine Eſther, qui ne fléchiſſoit point les genoux devant lui, & ne l'adoroit point.

Les ſerviteurs du Roi, qui commandoient à la porte du palais, lui dirent: » Pourquoi » n'obéiſſez-vous point au com- » mandement du Roi, comme » tous les autres? « Après le lui avoir dit fort ſouvent, voyant qu'il ne vouloit point les écouter, ils en avertirent Aman, pour ſçavoir s'il demeureroit toujours dans cette réſolution, parce qu'il leur avoit dit qu'il étoit Juif. Aman ayant reçu cet avis, & ayant reconnu, par expérience, que Mardochée ne fléchiſſoit point les genoux devant lui, & ne l'adoroit point, entra dans une grande colère. Il compta pour rien de ſe venger ſeulement de Mardochée, & ayant ſçu qu'il étoit Juif, il réſolut de perdre toute la nation des Juifs, qui étoient dans le royaume d'Aſſuérus.

La douziéme année du regne d'Aſſuérus, au premier mois, appellé Niſan, le ſort, qui, en Hébreu, ſe nommoit Goral, en Perſan, Phur, fut jetté dans l'urne, devant Aman, pour ſçavoir en quel mois, & en quel

(*a*) Joſu. c. 15. v. 26.
(*b*) Eſth. c. 3. v. 1, 2. & ſeqq. c. 4. v. 1, 2, 3. & ſeq. c. 7. v. 1. & ſeq. v. 1. & ſeq. c. 5. v. 1. & ſeq. c. 6.

jour,

jour, on devoit faire tuer toute la nation Juive ; & le ſort tomba ſur le douzième mois, appellé Adar. Alors, Aman dit au roi Aſſuérus : » Il y a un peuple, » diſperſé par toutes les provinces » du royaume, gens qui ſe ſépa- » rent du reſte des hommes, qui » ont des loix & des cérémonies » toutes nouvelles, & qui, de » plus, mépriſent les ordonnan- » ces du Roi. Et vous ſçavez » fort bien, qu'il eſt de l'intérêt » de votre royaume, de ne les » point ſouffrir, de peur que la » licence ne les rende encore » plus inſolens. Ordonnez donc, » s'il vous plaît, que ce peuple » périſſe, & je payerai, aux » tréſoriers de votre épargne, » dix mille talens. «

Alors, le Roi tira de ſon doigt l'anneau, dont il avoit accoûtumé de ſe ſervir, & le donna à Aman, en lui diſant : » Gardez pour vous » l'argent que vous m'offrez ; & » pour ce qui eſt de ce peuple, » faites-en ce que vous voudrez. « Au premier mois, appellé Niſan, le treizième jour du même mois, on fit venir les ſecrétaires du Roi, & l'on écrivit au nom du roi Aſſuérus, en la manière qu'Aman l'avoit commandé, à tous les ſatrapes du Roi, aux Juges des provinces & des diverſes nations, en autant de caractères & de langues, qu'il étoit néceſſaire, pour que les lettres puſſent être lues & entendues de chaque peuple ; & elles furent ſcellées de l'anneau du Roi. On les envoya par les couriers du Roi, dans toutes les provinces, afin qu'on tuât, & qu'on exterminât tous les Juifs, depuis les plus jeunes juſqu'aux plus vieux, juſqu'aux femmes & aux petits enfans, en un même jour ; c'eſt-à-dire, le treizième jour du douzième mois, appellé Adar, & qu'on pillât tous leurs biens. Les couriers, envoyés par le Roi, alloient en grande hâte de tous côtés, pour exécuter ſes ordres. Auſſi-tôt, cet édit fut affiché dans Suſe ; &, pendant que le Roi & Aman faiſoient feſtin, tous les Juifs, qui étoient dans la Ville, fondoient en larmes.

Mardochée, ayant appris ceci, déchira ſes vêtemens, ſe revêtit d'un ſac, & ſe couvrit la tête de cendres ; &, jettant de grands cris au milieu de la place de la Ville, il faiſoit éclater l'amertume de ſon cœur. Il vint donc, en ſe lamentant, juſqu'à la porte du palais ; car, il n'étoit pas permis d'entrer, revêtu d'un ſac, dans le palais du Roi. Dans toutes les provinces & les villes, & dans tous les lieux, où ce cruel édit du Roi avoit été envoyé, les Juifs faiſoient paroître une extrême affliction, par les jeûnes, les cris & les larmes, pluſieurs ſe ſervant de ſac & de cendres, au lieu de lit. En même-tems, les filles d'Eſther & ſes eunuques vinrent lui en apporter la nouvelle. Cette Princeſſe fut conſternée en l'apprenant. Elle envoya un habit à Mardochée, afin qu'il le mît, au lieu du ſac dont il étoit revêtu ; mais, il ne voulut point le recevoir. Elle appella donc Achach, eunuque, que le

Roi lui avoit donné, pour la ſervir, & lui commanda d'aller trouver Mardochée, & de ſçavoir de lui, pourquoi il faiſoit tout cela. Achach alla vers Mardochée, qui étoit dans la place de la Ville, devant la porte du palais. Mardochée lui découvrit tout ce qui étoit arrivé, & de quelle ſorte Aman avoit promis de mettre beaucoup d'argent dans les tréſors du Roi, pour obtenir le maſſacre des Juifs. Il lui donna auſſi une copie de l'édit, qui étoit affiché dans Suſe, pour la ruine des Juifs, le chargeant de la faire voir à la Reine, & de l'avertir d'aller trouver le Roi, afin d'intercéder pour ſon peuple. Achach s'en étant retourné, rapporta à Eſther, tout ce que Mardochée lui avoit dit.

Cette Princeſſe, le troiſième jour, ſe revêtit de ſes habits royaux; &, s'étant rendue à l'appartement du Roi, elle s'arrêta dans la ſalle la plus proche de la chambre de ce Prince. Il étoit aſſis ſur ſon trône, dans le fond de ſa chambre, vis-à-vis la porte même de la chambre. Il apperçut la reine Eſther; elle plut à ſes yeux, & il étendit vers elle le ſceptre d'or, qu'il avoit à la main. Eſther s'approchant, baiſa le bout du ſceptre d'or. Et le Roi lui dit: » Que » voulez-vous, reine Eſther? Que » demandez-vous? Quand vous » me demanderiez la moitié de » mon royaume, je vous la » donnerois. « Eſther lui répondit: » Je ſupplie le Roi de venir, s'il lui plaît, aujourd'hui, » accompagné d'Aman, au feſtin » que je lui ai préparé. Qu'on » appelle Aman, dit le Roi auſſitôt, afin qu'il obéiſſe à la volonté de la Reine. « Le Roi & Aman vinrent donc au feſtin, que la Reine avoit préparé.

Le Roi lui dit, après avoir bu beaucoup de vin: » Que deſirez-» vous que je vous donne, & » que me demandez-vous? » Quand vous me demanderiez » la moitié de mon royaume, » je vous la donnerois. « Eſther lui répondit: » La demande & » la priere que j'ai à vous faire, » c'eſt que ſi j'ai trouvé grace de-» vant le Roi, & qu'il lui plaiſe » de m'accorder ce que je de-» mande, & de faire ce que je » deſire, le Roi vienne encore, » & Aman avec lui, au feſtin, » que je leur préparerai; & » demain, je déclarerai au Roi » ce que je ſouhaite. «

Aman ſortit donc ce jour-là fort content, & plein de joie; & ayant vu que Mardochée, qui étoit aſſis devant la porte du palais, non ſeulement, ne s'étoit pas levé, pour lui faire honneur, mais, ne s'étoit pas même remué de la place, où il étoit, il en conçut une grande indignation. Il diſſimula la colère, où il étoit. Il retourna chez lui, & fit aſſembler ſes amis, avec ſa femme Zarès. Il leur repréſenta quels étoient la grandeur de ſes richeſſes, le grand nombre de ſes enfans, & cette haute gloire, où le Roi l'avoit élevé au-deſſus de tous les Grands de ſa cour. Et il ajoûta: » La » reine Eſther n'en a point auſſi

» invité d'autre que moi, pour » être du festin, qu'elle a fait » au Roi, & je dois encore de- » main manger chez elle, avec » le Roi. Mais, quoique j'aie » tous ces avantages, je croirai » n'avoir rien, tant que je verrai » le juif Mardochée, demeurer » assis devant la porte du palais » du Roi. « Zarès, sa femme, & tous ses amis, lui répondirent: » Commandez qu'on dresse une » potence, fort élevée, qui ait » cinquante coudées de haut. » Dites au Roi, demain au ma- » tin, qu'il y fasse pendre Mar- » dochée; & vous irez ainsi, » plein de joie, au festin, avec » le Roi. « Ce conseil plut à Aman. Il commanda donc qu'on préparât cette haute potence.

Le roi Assuérus passa cette nuit-là sans dormir; & il commanda qu'on lui apportât les Histoires & les Annales des années précédentes. Lorsqu'on les lisoit devant lui, on tomba sur l'endroit, où il étoit écrit de quelle sorte Mardochée avoit donné avis de la conspiration de Bagathan & de Tharès, eunuques, qui avoient voulu assassiner le roi Assuérus. Le Roi ayant entendu cela, dit: » Quel honneur & quelle récom- » pense Mardochée a-t-il reçus, » pour cette fidélité qu'il m'a té- » moignée? « Ses serviteurs & ses officiers répondirent qu'il n'en avoit point reçu. Le Roi ajoûta en même-tems: » Qui est-là » dans l'anti-chambre? « On lui répondit que c'étoit Aman. Le Roi dit qu'on le fît entrer. Aman étant entré, le Roi lui dit: » Que » doit-on faire pour honorer un » homme, que le Roi désire de » combler d'honneur? « Aman dit en son cœur: *A qui le Roi voudroit-il faire plus d'honneur qu'à moi?* Il répondit en conséquence au Roi: » Il faut que » l'homme, que le Roi veut » honorer, soit revêtu des habits » royaux, qu'il soit monté sur » le même cheval, que le Roi » a accoûtumé de monter, & » qu'il ait sur sa tête, le diadê- » me Royal. Il faut de plus, que » ce soit un, ou même le pre- » mier des Princes & des Grands » de la cour du Roi, qui revête » des habits royaux cet homme, » que le Roi veut honorer, & » qui le fasse monter sur le cheval » du Roi, qu'il tienne son cheval » par les rênes; & que, mar- » chant devant lui par la place » de la Ville, il crie: *C'est ainsi* » *que sera honoré, celui qu'il* « *plaira au Roi d'honorer.* « Le Roi lui répondit: » Hâtez-vous; » prenez la robe & le cheval; » & tout ce que vous avez dit, » faites-le à Mardochée, Juif, qui » est devant la porte du palais. » Prenez bien garde de ne rien » oublier de tout ce que vous » venez de dire. «

Aman prit donc la robe Royale & le cheval. Il revêtit Mardochée de la robe, dans la place de la Ville, & lui fit monter le cheval. Puis, il marcha devant lui, en criant: *C'est ainsi que doit être honoré, celui qu'il plaira au Roi d'honorer.* Mardochée revint aussi-tôt à la porte du palais; & Aman s'en retourna chez lui en

grande hâte, tout affligé & ayant la tête couverte. Il raconta à Zarès, ſa femme, & à ſes amis, tout ce qui lui étoit arrivé. Les Sages, dont il prenoit conſeil, & ſa femme, lui répondirent : » Si » ce Mardochée, devant lequel » vous avez commencé de tom- » ber, eſt de la race des Juifs, » vous ne pourrez lui réſiſter ; » mais, vous tomberez devant » lui. « Lorſqu'ils lui parloient encore, les eunuques du Roi ſurvinrent, & l'obligérent de venir promptement au feſtin, que la Reine avoit préparé.

Le Roi vint donc, & Aman avec lui, pour boire & manger avec la Reine. Aſſuérus, dans la chaleur du vin, lui dit encore ce ſecond jour : » Que me deman- » dez-vous, Eſther, & que de- » ſirez-vous que je faſſe ? Quand » vous demanderiez la moitié de » mon royaume, je vous la don- » nerois. « Eſther lui répondit : » O Roi, ſi j'ai trouvé grace » devant vous, je vous conju- » re de m'accorder, s'il vous » plaît, ma propre vie, & celle » de mon peuple, pour lequel » j'implore votre clémence. Car, » nous avons été livrés, moi & » mon peuple, pour être foulés » aux pieds, & pour être égor- » gés & exterminés. Et plût à » Dieu qu'on nous vendit, hom- » mes & femmes, comme des » eſclaves ; ce mal ſeroit ſuppor- » table ; & je me contenterois de » gémir dans le ſilence. Mais, » maintenant, nous avons un en- » nemi, dont la cruauté retombe » ſur le Roi même. « Le roi Aſſuérus lui demanda, qui étoit celui-là, & qui étoit aſſez puiſſant, pour oſer faire ce qu'elle diſoit. Eſther lui répondit : » C'eſt » Aman, que vous voyez, qui » eſt notre cruel adverſaire, & » notre ennemi mortel. « Aman, entendant cela, demeura tout interdit, ne pouvant ſupporter les regards, ni du Roi, ni de la Reine.

Le Roi, en même-tems, ſe leva tout en colère, & étant ſorti du lieu du feſtin, il entra dans le jardin du palais, qui étoit planté d'arbres. Aman ſe leva auſſi de table, pour ſupplier la reine Eſther de lui ſauver la vie, parce qu'il avoit bien vu que le Roi étoit réſolu de le perdre. Aſſuérus étant revenu du jardin, & étant rentré dans le lieu du feſtin, trouva qu'Aman s'étoit jetté ſur le lit, où étoit Eſther ; & il dit : » Comment, il veut même » faire violence à la Reine, en » ma préſence, & dans ma mai- » ſon ? « A peine cette parole étoit-elle ſortie de la bouche du Roi, qu'on couvrit le viſage à Aman. Alors, Harbona, l'un des eunuques, qui ſervoient le Roi, lui dit qu'il y avoit, dans la maiſon d'Aman, une potence de cinquante coudées de haut, qu'il avoit fait préparer pour Mardochée. Le Roi ordonna qu'Aman y fût pendu. On exécuta la choſe ſur le champ.

Le même jour, le roi Aſſuérus donna à la Reine, la maiſon d'Aman, & à Mardochée les emplois & la dignité, que ce favori poſſédoit. On fit auſſi

mourir les dix enfans d'Aman. Le Roi donna un édit, en faveur des Juifs, qui révoquoit le premier, & qui leur permettoit de tirer vengeance de leurs ennemis. Cela arriva 504 ans avant J. C.

AMANA, *Amana*, (*a*) montagne dont il eſt parlé dans le Cantique des Cantiques. Il y en a qui croient que c'eſt le mont Amanus, dans la Cilicie. Saint Jérôme & les Rabbins étendent la terre d'Iſraël juſqu'à cette montagne, du côté du nord. Il eſt vrai que, du tems de Salomon, la domination des Hébreux s'avançoit juſques-là.

AMANA, *Amana*, montagne au de-là du Jourdain, dans la tribu de Manaſſé. Elle étoit à trois lieues du lac Moron, & avoit trois lieues de circuit par le pied, où l'on voyoit un beau vignoble. Mais le haut étoit toujours couvert de neige; ce qui lui avoit fait donner, par les Arabes, le nom de Gébel Chaïque; c'eſt-à-dire, Mont Vieillard, à cauſe de la blancheur de ſon ſommet. Quelques-uns croient que c'eſt le mont Amana, dont parle l'Épouſe du Cantique. On remarque que ni Joſephe, ni S. Jérôme, ni Euſébe, n'ont connu cette montagne du moins, n'en parlent-ils pas, ſous le nom d'Amana.

AMANDIER [la fable de l']. Il faut conſulter l'article d'Agdiſtis, où elle eſt rapportée.

(*b*) L'Amandier eſt une eſpèce d'arbre, dont il eſt parlé aſſez ſouvent dans l'Écriture. Les Hébreux l'appellent Schaked, d'une racine qui ſignifie *veiller*, parce que l'Amandier eſt un des premiers arbres qui fleuriſſent au printems. Le Seigneur voulant montrer à Jérémie qu'il étoit tout prêt à faire éclater ſa colère contre ſon peuple, lui montra une branche d'Amandier.

La verge d'Aaron, qui pouſſa des fleurs & des fruits dans le déſert, étoit auſſi de bois d'Amandier. L'auteur de l'Eccléſiaſte, pour marquer d'une manière énigmatique, que les cheveux du vieillard blanchiront, dit que l'Amandier fleurira. Cet arbre pouſſe des fleurs blanches, & de fort bonne heure, ainſi que nous venons de l'obſerver.

AMANDUS, *Amandus*, (*c*) l'un des chefs des Bagaudes, peuples Gaulois. Du tems de l'Empereur Dioclétien, ils ſe ſoulevérent de nouveau; car ils l'avoient déjà fait auparavant. Amandus & Ælianus, qui étoient, ſans doute, de quelque conſidération parmi eux, prirent le titre de Rois.

AMANS [les], *Amatores*, Ἐρασταί. (*d*) On appelloit ainſi à Sparte des perſonnes qui commençoient à s'attacher aux jeunes Spartiates, quand ils étoient parvenus à l'âge de 12 ans. Les Amans choiſiſſoient pour cela ceux qui étoient les mieux faits, & qui excelloient ſur tous les au-

(*a*) Cantic. c. 4. v. 8.
(*b*) Numer. c. 17. v. 8. Eccleſ. c. 12. v. 5. Jerem. c. 1. v. 11.
(*c*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 146.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 50, 51. Strab. pag. 483, 484.

tres, & les ſuivoient en tous lieux. C'étoit, au reſte, un amour d'eſprit, comme celui que Socrate avoit pour Alcibiade. Xénophon écrit que ces Amoureux vivoient avec ceux qu'ils aimoient, comme un pere avec ſes enfans, & un frere avec ſes freres. » Je ſçai » pourtant bien, ajoûte-t-il, que » beaucoup de gens n'en veulent » rien croire, & je n'en ſuis pas » ſurpris; car l'amour vicieux des » garçons eſt ſi général, qu'il eſt » même autoriſé par les loix dans » pluſieurs Villes. « Ce ſage Écrivain impute, à la débauche des autres peuples, le refus qu'ils faiſoient de croire la ſageſſe & la vertu des Lacédémoniens ſur cet amour des garçons; & ce jugement eſt très-remarquable.

Cette ſorte d'amour étoit ſi bien reçue & ſi approuvée chez les Lacédémoniens, que même les plus honnêtes femmes aimoient les filles. Mais, cet amour n'engendroit aucune jalouſie; au contraire, il faiſoit naître une amitié plus étroite entre les rivaux, qui ne penſoient qu'à chercher en commun les moyens de rendre la perſonne aimée plus vertueuſe & plus aimable.

Les Amans participoient à la bonne & à la mauvaiſe réputation de ceux qu'ils aimoient; car on leur attribuoit les vices & les vertus de ces jeunes gens. On les louoit, ſi les enfans étoient vertueux; s'ils étoient vicieux, on les condamnoit à l'amende. On y condamnoit encore ceux, qui n'avoient pas choiſi quelqu'un qu'ils puſſent aimer; & ſur cet amour des garçons, on voit que Lycurgue n'avoit pas pris tout ce qui ſe pratiquoit en Crète, trouvant ſans doute cet exemple là trop dangereux. Afin qu'on juge mieux de ſa prudence ſur cet article, voici ce que Strabon écrit de cette coûtume des Crétois, d'après Héraclide de Pont.

Celui qui étoit devenu amoureux d'un jeune garçon, diſoit, à ſes amis, trois ou quatre jours auparavant, qu'il avoit réſolu de l'enlever. Ces amis auroient cru faire une choſe très-honteuſe de cacher ce jeune garçon, ou de l'empêcher de ſortir à ſon ordinaire; car ils penſoient que cela l'auroit deshonoré, comme s'ils euſſent avoué par-là qu'il n'étoit pas digne de l'honneur que ſon Amant vouloit lui faire. Le jour de l'enlévement venu, ſi cet Amant étoit de même condition que le jeune garçon, ou d'une condition plus relevée, ils lui réſiſtoient ſeulement pour la forme, & le ſuivoient en réſiſtant, juſqu'à ce qu'il fût arrivé au lieu où il avoit accoûtumé de manger. Mais s'il étoit d'une condition au-deſſous de la ſienne, ils le lui arrachoient. Le raviſſeur, après avoir fait de beaux préſens au jeune garçon, l'emmenoit à la campagne avec tous ſes amis qui l'avoient accompagné, le gardoit là deux mois avec eux; & après avoir paſſé ces deux mois à la chaſſe & à faire bonne chere, ils s'en retournoient tous à la Ville.

L'Amant faiſoit des préſens magnifiques au jeune garçon, & entr'autres choſes, il lui donnoit

un habit de guerre, un gobelet, & un bœuf. Le jeune garçon immoloit le bœuf à Jupiter, faiſoit un feſtin à tous ceux qui l'avoient ſuivi, & déclaroit ſi ſon raviſſeur lui avoit été agréable ou déſagréable; car ſi le raviſſeur en avoit mal uſé avec lui, la loi permettoit de le quitter & de le faire punir. Ceux qui avoient été ainſi enlevés, étoient les plus eſtimés, avoient les premières places dans toutes les aſſemblées, portoient l'habit de guerre, que leur Amant leur avoit donné, & étoient appellés proprement *Cléinoi*; c'eſt-à-dire, illuſtres. On ne choiſiſſoit pas les plus beaux, pour les aimer, mais les plus vaillans & les plus modeſtes.

AMANTIAINS, *Amantiani*, (*a*) peuples de Macédoine, ou pour parler plus juſte, de l'Illyrie, regardée par quelques-uns comme une partie de cette contrée, & qui a été appellée depuis la nouvelle Épire. Ces peuples, ſelon Pline, étoient libres. Ils furent du nombre de ceux qui députérent vers Céſar, pour l'aſſurer qu'ils étoient prêts à exécuter ſes ordres. Leur Ville, que Ptolémée place dans l'Oreſtide, ſe nommoit Amantie. Elle a été Épiſcopale. Et ſon évêque Eulalius ſouſcrivit au concile de Sardes.

AMANTIE, *Amantia*, (*b*) ville de Macédoine, dont les habitans ſont connus ſous le nom d'Amantiains. *Voyez* Amantiains.

AMANUS [le Mont], *Mons Amanus*, ὄρος Ἀμανὸν, (*c*) montagne de l'Aſie mineure, coupée d'un côté par le Taurus, & de l'autre par l'Antitaurus. Cette montagne s'étendoit juſqu'à l'Euphrate & juſqu'à Mélitène, à l'endroit où la Commagène s'avançoit juſqu'à la Cappadoce. Elle recevoit les monts qui ſont au de-là de l'Euphrate, & contigus au Taurus & à l'Antitaurus. La hauteur & la largeur du Mont Amanus alloit en augmentant, ainſi que ſa diviſion en pluſieurs parties. Comme il s'allongeoit de la Cataonie au couchant, & au midi vers la mer de Syrie & celle de Cilicie, il renfermoit, dans cet eſpace, tout le golfe d'Iſſus avec les campagnes de la Cilicie, ſituées vers le Taurus. Ce fut au Mont Amanus que Scipion prit le titre d'*Imperator*.

AMANUS, *Amanus*, (*d*) Ἄμανος, divinité des Perſes & des Cappadociens. D'autres liſent Omanus. On ne ſçait dans quel genre on doit mettre cette divinité, ainſi que celle d'Anandratus. Il y en a qui croyent que ce furent des dieux naturels, parce que les Perſes n'en admirent point d'autres d'abord. Leurs premières divinités en effet étoient le Feu, le Soleil, la Lune, l'Eau & la Terre. Ils ne connoiſſoient point anciennement les dieux animés. Ainſi

(*a*) Ptolem. L. III. c. 13. Plin. L. IV. c. 10. Cæſ. de Bell. Civil. pag. 590.

(*b*) Cicer. Philip. 11. c. 309.

(*c*) Strab. pag. 521, 535. Cæſ. de Bell. Civil. pag. 609. Plut. T. I. p. 913.

(*d*) Strab. pag. 512. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 11. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 42.

les plus ſçavans Mythologues ont cru qu'Omanus étoit le Soleil, comme Anaïtis, la Lune.

Cependant, Gérard Voſſius n'eſt pas de leur avis. Omanus, ſelon lui, eſt toujours joint par Strabon avec Anaïtis, qui eſt indubitablement Vénus, ou Diane. Ainſi, ce dieu, pourſuit-il, n'eſt pas le Soleil, que les Perſes honoroient ſous le nom de Mithras, mais le ſymbole de ce dieu; c'eſt-à-dire, le Feu perpétuel, que les Perſes entretenoient avec tant de ſoin dans leurs Pyrées, comme la véritable repréſentation du Soleil, qui eſt le Feu par excellence.

Mais, n'en déplaiſe à ce Sçavant, ſa remarque n'eſt pas juſte, elle prouve au contraire que ſi Anaïtis eſt Diane, ou la Lune, comme elle l'eſt en effet, Omanus doit être le Soleil, qui peut-être portoit ce nom, ainſi que celui de Mithras, chez les anciens Perſes, ou plutôt chez les Cappadociens, qui en avoient tiré preſque tous les dogmes de leur religion. J'ajoûte chez les Cappadociens; car Strabon confond les dieux de ces peuples.

Mais, toutes réflexions faites, comme nous ne connoiſſons Amanus & Anandratus que par Strabon, & que cet Auteur dit ſeulement qu'ils étoient des Génies chez les Perſes, il eſt inutile de faire à ce ſujet des recherches, & de débiter des conjectures qui ne ſeroient appuyées d'aucun fondement. On dit que tous les jours les Mages alloient dans le temple d'Amanus, chanter leurs hymnes, pendant une heure devant le Feu ſacré, tenant de la verveine en main, & la tête couronnée de tiares, dont les bandelettes leur tomboient ſur les joues.

Le même Strabon rapporte que les Perſes, pour éterniſer la mémoire d'une victoire qu'ils avoient remportée, élevérent un monceau de terre ſur une pierre, dont ils formérent une petite montagne qu'ils environnérent de murailles, & bâtirent dans l'enceinte un temple qu'ils conſacrérent à la déeſſe Anaïtis, & aux dieux Amanus & Anandratus, & établirent en leur honneur une fête appellée Saca, qui ſe célebre encore parmi ceux qui habitent le païs de Zéla.

AMARACUS, *Amaracus*, (*a*) jeune homme qui étoit au ſervice de Cynaras. Il fut tellement affligé d'avoir répandu un parfum précieux, qu'il portoit dans un vaſe, qu'il en mourut de déſeſpoir. Il fut changé en cette plante, à laquelle les Latins ont donné ſon nom, & que nous appellons Marjolaine. Pline parle des diverſes vertus de cette plante.

AMARIAS, *Amarias*, Ἀμαρίας, (*b*) fils aîné de Mérajoth, appellé ailleurs Azarias, & pere du grand-prêtre Achitob. Amarias fut grand-prêtre du tems des Juges. On ne peut point fixer les années de ſon Pontificat. Son nom ſe trouve dans les Paralipomènes. Et s'il a exercé la ſouveraine ſa-

(*a*) Virg. Æneid. L. I. v. 697.

(*b*) Paral. L. I. c. 6. v. 7, 11.

crificature, il ſemble qu'on le doit mettre avant Héli, auquel ſuccéda Achitob, que les Paralipomènes mettent immédiatement après Amarias.

AMARIAS, *Amarias*, Ἀμαρεία, (*a*) de la race ſacerdotale. Au retour de la captivité de Babylone, il ſe trouva du nombre de ceux qui avoient pris des femmes étrangères, qui conſentirent à s'en ſéparer, & qui offrirent un bélier du troupeau pour leur péché.

AMARIAS, *Amarias*, Ἀμαρίας, (*b*) l'un des ancêtres du prophéte Sophonie, fut pere de Godolias,

Il y eut auſſi, du nom d'Amarias, un Lévite qui étoit fils d'Eſron.

AMARTE, *Amartus*, Ἀμαρτὸς, (*c*) ville de Gréce. Sa poſition n'eſt pas connue. Homère en parle dans ſon hymne ſur Apollon, & la qualifie *Herbidum*; c'eſt-à-dire, qu'il y avoit de beaux herbages.

AMARYLLIS, *Amaryllis*, nom d'une bergere, dont Virgile parle ſouvent dans ſes éclogues. Ce mot vient du Grec ἀμίρα, *aquæductus*, aquéduc, rigole, canal, tels que ceux qu'on pratique dans les champs, ſoit pour y amener des eaux, ſoit pour les en faire ſortir, quand cela eſt néceſſaire.

AMARYNCÉE, *Amarynceus*, Ἀμαρυγκεύς, (*d*) étoit fils de Pyttius, & Theſſalien de nation. Augée l'ayant attiré en Élide, partagea ſon autorité avec lui. Selon Homère, il étoit roi des Épéens, du tems de Neſtor. Lorſque les Épéens célébrérent les funérailles de ce Roi, les Princes, ſes fils, propoſérent des prix, où Neſtor ſe diſtingua beaucoup. Car il ne ſe trouva point d'homme qui lui fût égal, ni parmi les Épéens, ni parmi les Pyliens, ni même parmi les Étoliens, qui étoient cependant fort belliqueux. Il vainquit au combat du Ceſte Clytoméde, fils d'Énops. Il terraſſa, à la lutte, Ancée de Pleuron, qui oſa accepter ſon défi. A la courſe, il paſſa de bien loin Iphiclus, qui fut le meilleur coureur de ſon ſiécle; & à lancer le javelot, il vainquit Polydore & Phylée. Il eſt vrai qu'à la courſe des chars il fut vaincu par les fils d'Actor; mais auſſi ils coururent contre lui avec avantage. Car voyant que le prix étoit très-conſidérable, & qu'il alloit le remporter, ils foulérent aux pieds toute ſorte de conſidérations, & ſe mirent tous deux contre lui; l'un tenoit les rênes, & l'autre animoit & preſſoit les chevaux. Voilà comme les Anciens honoroient les funérailles des Princes, ainſi que celles des Héros. Diorès, commandant d'une flotte de dix voiles, étoit un des fils d'Amaryncée.

AMARYNTHIA, *Amarynthia*, Ἀμαρυνθία, (*e*) ſurnom

(*a*) Eſdr. L. I. c. 10. v. 42.
(*b*) Sophon. c. 1. v. 1.
(*c*) Homer. Hymn. in Apoll. v. 243.
(*d*) Pauſ. p. 289, 291. Homer. Iliad. L. XXIII. v. 630. *& ſeq.*
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 150. Pauſ. pag. 59.

donné à Diane. On dit que ce ſurnom lui venoit d'un lieu, où on lui rendoit des honneurs. Les uns placent ce lieu dans l'iſle d'Eubée ; d'autres dans la Theſſalie. Le premier ſentiment eſt plus fondé, étant appuyé de l'autorité de Pauſanias, qui met, en effet, une ville du nom d'Amarynthus dans l'iſle d'Eubée. Il y en a qui liſent Amaruſia, ou Amaryſia, ou même Amarynthis. *Voyez* l'article qui ſuit.

AMARYNTHIS [ Diane ], *Diana Amarynthis*. (*a*) Elle avoit pris ce nom d'Amarynthus, ville d'Eubée. On célébroit, tous les ans, à Érétrie, autre ville du païs, une fête ſolemnelle en l'honneur de Diane Amarynthis. Non ſeulement les habitans d'Érétrie, mais encore ceux de Caryſtie y aſſiſtoient.

AMARYNTHUS, *Amarynthus*, Ἀμάρυνθος, (*b*) ville, ou plutôt bourgade de l'iſle d'Eubée. On y honoroit Diane Amaryſia ; ce qui n'empêchoit pas que les Athéniens ne célébraſſent ſa fête avec autant de ſolemnité que les habitans d'Amarynthus. Il y a bien de l'apparence que le nom d'Amaryſia avoit paſſé de-là à Athmonie de la tribu Cécropide dans l'Attique.

Strabon aſſure qu'Amarynthus n'étoit qu'à ſept ſtades des murs d'Érétrie, & qu'une colomne qu'on avoit dédiée dans le temple de Diane Amaryſia, étoit une preuve inconteſtable de la puiſſance dont les Érétriens avoient joui anciennement. On y liſoit en effet qu'ils avoient conduit en pompe trois mille hommes de pied, peſamment armés, avec ſix cens chevaux, & ſoixante chariots.

(*c*) Le même Strabon parle d'un fleuve du Péloponnèſe qu'on appelloit Amarynthus. Suivant d'habiles gens, il ſervoit de bornes à l'Arcadie.

AMASA, *Amaſa*, Ἀμεσσαί, (*d*) étoit fils d'un homme de Jeſraël, appellé Jétra, qui avoit épouſé Abigaïl, fille de Naas, & ſœur de Sarvia, mere de Joab. Abſalom, durant ſa révolte contre David, mit Amaſa à la tête de ſes troupes. Ce fut lui qui livra la bataille à Joab, général de l'armée de David, & qui la perdit, l'an du monde 2981. Après la défaite du parti d'Abſalom, David offrit à Amaſa le pardon de ſa faute, en haine de Joab, qui avoit tué Abſalom, & lui promit même de lui donner le commandement général de ſon armée, en la place de Joab, qui lui étoit devenu inſupportable par ſon inſolence. Après la révolte de Séba, fils de Bochri, David dit à Amaſa de raſſembler tout Juda, & de marcher à leur tête contre Séba.

Amaſa partit auſſi-tôt pour aſſembler ceux de Juda ; mais il ne vint pas dans le tems que le Roi lui avoit marqué. David dit donc à Abiſaï : » Séba, fils de » Bochri, nous va maintenant,

(*a*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 38.
(*b*) Pauſ. pag. 59, 60. Strab. p. 448.
(*c*) Strab. pag. 357.
(*d*) Reg. L, II. c. 17. v. 25. c. 19. v. 13. c. 20. v. 4. *& ſeq.*

» plus faire de mal que ne nous en » a fait Abſalom. C'eſt pourquoi » prenez avec vous ce que j'ai ici » de troupes, & pourſuivez-le, » de peur qu'il ne ſe rende maî- » tre de quelques places fortes, & » qu'il ne nous échappe. « Il partit donc de Jéruſalem, accompagné des gens de Joab, des Céréthiens, des Phéléthiens, & de tous les plus vaillans hommes, afin de pourſuivre Séba, fils de Bochri. Lorſqu'ils furent près de la grande pierre, ſituée à Gabaon, Amaſa vint ſe joindre à eux. Joab étoit revêtu d'un habillement étroit, qui lui étoit juſte ſur le corps, & par-deſſus il avoit ſon épée, pendue au côté, dans un fourreau, fait de telle ſorte qu'on pouvoit la tirer, & en frapper en un moment.

Joab, en marchant, la fit tomber. Puis l'ayant ramaſſée, il dit à Amaſa : *bon jour, mon frere ;* & il prit de ſa main droite le menton d'Amaſa, pour le baiſer. Comme Amaſa ne prenoit pas garde à l'épée qu'avoit Joab, celui-ci l'en frappa dans le côté. Les entrailles auſſi-tôt lui ſortirent hors du corps ; & ſans qu'il fût beſoin d'un ſecond coup, il tomba mort. Joab & Abiſaï, ſon frere, continuérent à pourſuivre Séba, fils de Bochri. Quelqu'un des gens de Joab ſe tenant près d'Amaſa, diſoit : » Voilà celui qui vouloit » être général des armées de Da- » vid, au lieu de Joab. « Cependant, Amaſa tout couvert de ſang, étoit étendu au milieu du chemin. Mais, cet homme voyant que tout le peuple s'arrêtoit pour le voir, le tira hors du chemin dans un champ, & le couvrit d'un manteau, afin que ceux qui paſſoient ne s'arrêtaſſent plus, à cauſe de lui. Amaſa mourut l'an 1019 avant J. C.

AMASA, *Amaſa*, Ἀμασίας, (*a*) fils d'Adali. Comme on vouloit faire entrer, dans Samarie, les captifs, pris dans le royaume de Juda, ſous le regne d'Achaz, Amaſa fut un des principaux qui ſe préſentérent devant ceux qui venoient du combat, & qui leur dirent : » Vous ne ferez point » entrer ici vos captifs, de peur » que nous ne péchions contre le » Seigneur. Pourquoi voulez- » vous ajoûter de nouveaux pé- » chés à ceux que nous avons » déjà commis, & mettre le com- » ble à nos anciens crimes ? Car » ce péché eſt grand, & le Sei- » gneur feroit tomber, ſur Iſraël, » les plus redoutables effets de ſa » fureur. « Cette armée renvoya donc les captifs & le butin en préſence des principaux & de toute la multitude.

AMASAI, *Amaſai*, Ἀμεσσί, (*b*) fils aîné d'Elcana. Il avoit deux freres, dont l'un portoit le nom de ſon pere. L'autre s'appelloit Achimoth.

AMASAI, *Amaſai*, Ἀμασαί, (*c*) de la race de Lévi, fut contemporain du roi David. Pendant que ce Prince, fuyant Saül, étoit

(*a*) Paral. L. II. c. 28. v. 12. & ſeq.
(*b*) Paral. L. I. c. 6. v. 25.
(*c*) Paral. L. I. c. 12. v. 17, 18.

retiré dans une forteresse ; pluſieurs de la tribu de Benjamin, & de la tribu de Juda, vinrent l'y trouver. 'David étant ſorti au-devant d'eux, leur dit : » Si vous » venez avec un eſprit de paix, » pour me ſecourir, je ne veux » avoir qu'un même cœur avec » vous ; mais, ſi vous venez de la » part de mes ennemis, pour me » ſurprendre, quoique je n'aie » fait aucun mal, que le Dieu de » nos peres en ſoit le témoin & » le juge. «

Alors l'eſprit de Dieu ſe ſaiſit d'Amaſaï, qui étoit le premier entre trente autres, & il lui répondit : » Nous ſommes à vous, » ô David ! & nous ne nous ſé- » parerons jamais de vous, ô » fils d'Iſaï ! La paix, oui la paix » ſera avec vous ; & elle ſera » auſſi avec ceux qui prennent » votre défenſe ; car votre Dieu » vous a pris en ſa protection. « David les reçut donc avec joie & leur donna commandement dans ſes troupes.

AMASÈNE, *Amaſenus*, (*a*) rivière de Sicile dans le voiſinage du mont Etna. Ovide, qui en fait mention dans ſes métamorphoſes, dit qu'elle eſt quelquefois à ſec ; ce qui arrive lorſque les ſources viennent elles-mêmes à tarir. On croit qu'il faudroit lire Aménane avec Strabon, qui fait couler cette rivière à Catane. Dans ce cas, ce doit être la même choſe que l'Améliane d'Étienne de Byzance, ſelon Fazel. C'eſt aujourd'hui l'Indicello.

AMASÈNE, *Amaſenus*, (*b*) rivière d'Italie, qui ſe rendoit dans la mer Tyrrhène, vers le cap Circée. C'eſt aujourd'hui la Toppia, ſelon les uns, & l'Évola, ſelon d'autres.

M. Baudrand met encore, dans l'Italie, une autre rivière du nom d'Amasène. On penſe que c'eſt celle qui coule à l'orient de Véroli, & ſe jette dans le Sacco.

AMASIAS, *Amaſias*, Ἀμασίας, (*c*) fils de Joas, roi de Juda & de Joadan. Il ſuccéda à ſon pere, la ſeconde année du regne de Joas, roi d'Iſraël ; c'eſt-à-dire, l'an 835 avant J. C. Amaſias avoit alors 25 ans, & il en regna 29 à Jéruſalem.

Ce Prince fit le bien en la préſence du Seigneur ; mais non pas d'un cœur parfait. Lorſqu'il vit ſon Empire affermi, il fit mourir les ſerviteurs qui avoient tué le Roi, ſon pere. Cependant, il ne fit point mourir leurs enfans, ſelon ce qui eſt écrit dans le livre de la loi de Moïſe, où le Seigneur fait cette ordonnance : » Vous » ne ferez point mourir les peres » pour les enfans, ni les enfans » pour les peres ; nul ne mourra » que pour ſon propre péché. « Amaſias aſſembla donc tout Juda. Il diſtribua ſes ſujets par familles, & leur donna des Tribuns & des Centeniers, dans toute l'étendue de Juda & de Benjamin. Dans le

(*a*) Ovid. Metam. L. XV. v. 279. Strab. pag. 240.
(*b*) Virg. Æneid. L. VII. v. 685.
(*c*) Reg. L. IV. c. 14. v. 1. *& ſeq.* Paral. L. II. c. 24. v. 27. c. 25. v. 1. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 351. *& ſuiv.*

dénombrement qu'il en fit, depuis l'âge de 20 ans & au-deſſus, il trouva trois cens mille jeunes hommes, qui pouvoient aller à la guerre, & porter la lance & le bouclier. Il prit auſſi à ſa ſolde cent mille hommes forts & robuſtes du royaume d'Iſraël, pour leſquels il donna cent talens d'argent.

Alors, un Prophéte le vint trouver, & lui dit : » O Roi ! ne » ſouffrez point que l'armée d'Iſ» raël marche avec vous ; car » Dieu n'eſt point avec Iſraël, » ni avec les enfans d'Éphraïm. » Que ſi vous les retenez, vous » imaginant que le ſuccès de la » guerre dépende de la force de » l'armée, allez, agiſſez avec » valeur ; mais comptez que » Dieu vous fera ſuccomber ſous » vos ennemis ; car c'eſt de Dieu » que vient tout le ſecours, & » c'eſt lui qui met en fuite. « Amaſias répondit à l'homme de Dieu : » Que deviendront les ta» lens que j'ai donnés pour les » ſoldats d'Iſraël ? « Et le Prophéte répliqua : » Dieu eſt aſſez » riche pour vous en rendre beau» coup plus. » Ainſi, Amaſias ſépara l'armée qui lui étoit venue d'Éphraïm, & la renvoya en ſon païs. Les Iſraëlites s'en retournérent chez eux, mais étrangement irrités contre Juda.

Amaſias, plein de force & de confiance, fit marcher ſon peuple, & ſe rendit dans la vallée des Salines, où il tua dix mille des enfans de Séïr. Les fils de Juda firent auſſi dix mille priſonniers. Ils les emmenérent ſur la pointe d'un rocher, & les précipitérent du haut en bas ; de ſorte qu'ils furent tous briſés. Mais l'armée qu'Amaſias avoit congédiée, afin qu'elle ne vint point à la guerre avec lui, ſe répandit par toutes les villes de Juda, depuis Samarie juſqu'à Béthoron. Elle tua trois mille hommes, & fit un grand butin.

Amaſias, après avoir défait & taillé en piéces les Iduméens, & après avoir emporté les dieux des enfans de Séïr, en fit ſes propres dieux, les adora & leur offrit de l'encens. Cette action irrita le Seigneur contre Amaſias. Il lui envoya un Prophéte pour lui dire : » Pourquoi avez-vous adoré des » dieux qui n'ont pu délivrer leur » peuple de vos mains ? « Comme le Prophéte parloit ainſi, Amaſias répondit : » Eſt-ce à » vous à donner conſeil au Roi ? » Taiſez-vous, de peur qu'il ne » vous en coûte la vie. « Alors le Prophéte ſe retira ; mais il lui dit auparavant : » Je ſçai que » Dieu a réſolu de vous perdre, » parce que vous avez commis » un ſi grand crime, & que de » plus, vous n'avez pas voulu » vous rendre à mon avis. «

Amaſias prit donc une malheureuſe réſolution, & envoya des Ambaſſadeurs à Joas, fils de Joachaz, & lui fit dire de venir pour ſe voir l'un l'autre, & ſe combattre. Surquoi Joas lui fit cette réponſe par ſes Ambaſſadeurs. » Le Chardon, qui eſt ſur » le mont Liban, envoya vers le » Cédre du Liban, & lui dit : » donnez votre fille en mariage à

» mon fils ; mais en même-tems, » les bêtes qui étoient dans la » forêt du Liban passérent & fou- » lérent aux pieds le chardon. » Vous avez dit : j'ai défait » Édom, & votre cœur s'est en- » flé d'orgueil à cause de ce suc- » cès ; demeurez chez vous en » paix ; pourquoi cherchez-vous » votre malheur, pour périr vous- » même, & faire périr Juda avec » vous ? « Amasias ne le voulut point écouter, parce que le Seigneur avoit résolu de le livrer lui & ses sujets entre les mains de l'ennemi, à cause qu'ils avoient adoré les dieux d'Édom. Joas, roi d'Israël, s'avança donc. Ils se virent lui & Amasias, roi de Juda, à Bethsamès, qui appartenoit à Juda. Juda plia devant Israël, & s'enfuit dans ses tentes. Joas, roi d'Israël, prit, à Bethsamès, Amasias, roi de Juda ; il l'emmena à Jérusalem, & fit abattre quatre cens coudées des murailles de cette Ville, depuis la porte d'Éphraïm jusqu'à la porte de l'Angle. Il emporta, à Samarie, tout l'or & l'argent, & tous les vases qu'il trouva dans la maison de Dieu.

Après la mort de Joas, roi d'Israël, Amasias vécut encore 15 ans. Le reste des actions d'Amasias, tant les premières que les dernières, étoit écrit dans le livre des rois de Juda & d'Israël. Après que ce Prince eut abandonné le Seigneur, il se fit une conspiration contre lui dans Jérusalem ; & comme il se fut enfui à Lachis, les conjurés y envoyérent, & l'y firent assassiner. On le rapporta sur des chevaux, & on l'enterra avec ses ancêtres dans la ville de David. Tout le peuple prit ensuite Ozias, ou, selon d'autres, Azarias, & le déclara roi en place d'Amasias, son pere, qui est compté pour le huitième roi de Juda. Ozias n'étoit alors agé que de 16 ans.

AMASIAS, *Amasias*. Ἀμασίας, (*a*) prêtre de Béthel, du tems de Jéroboam, roi d'Israël. Un jour, il envoya dire à ce Prince que le prophéte Amos s'étoit révolté contre lui au milieu de la maison d'Israël, & qu'il seroit dangereux de souffrir dans ses États tous les discours qu'il tenoit. Voici ce que disoit Amos : »Jéro- » boam mourra par l'épée, & » Israël sera emmené captif hors » de son païs. « Amasias dit ensuite à Amos : » Sortez d'ici, » homme de visions ; fuyez au » païs de Juda, où vous trouve- » rez de quoi vivre, & prophé- » tisez là tant que vous voudrez ; » mais qu'il ne vous arrive plus de » prophétiser dans Béthel ; parce » que c'est ici qu'est la religion du » Roi, & le siége de ses États. « Amos répondit à Amasias qu'il n'étoit ni Prophéte, ni fils de Prophéte ; mais qu'il menoit paître les bœufs, & qu'il cueilloit des figues sauvages. » Le Seigneur » m'a pris, ajoûta le Prophéte, » lorsque je menois mon trou- » peau, & il m'a dit : allez & » parlez, comme mon Prophéte, » à mon peuple d'Israël. Écoutez » donc maintenant la parole du » Seigneur ; vous me dites : ne

(*a*) Amos. c. 7. v. 10. *& seq.*

» vous mêlez point de prophéti-
» ſer dans Iſraël, ni de prédire
» des malheurs à la maiſon d'I-
» ſaac. Mais, voici ce que le Sei-
» gneur vous dit: votre femme ſe
» proſtituera dans la Ville; votre
» fils & vos filles périront par
» l'épée; l'ennemi partagera vos
» terres au cordeau; vous mour-
» rez dans une terre profane; &
» Iſraël ſera emmené captif hors
» de ſon païs. «

Dom Calmet, d'après S. Cyrille d'Alexandrie, dit qu'Amaſias, irrité du diſcours du Prophéte, lui fit rompre les dents, pour l'obliger de ſe taire. D'autres prétendent qu'Amaſias lui fit ſouffrir divers ſupplices, & que ſon fils Ozias lui déchargea ſur les tempes un coup de pieu, qui le renverſa par terre. Le Prophéte, à demi-mort, fut reporté à Thécué, ſa patrie, où il mourut, & fut enterré avec ſes peres. Mais ces traditions ne ſont pas bien certaines.

AMASIS I. *Amaſis*, Ἄμασις, (*a*) roi d'Égypte. Depuis Séſoſtris II, ſelon Diodore de Sicile, on trouve une longue liſte de ſes ſucceſſeurs, dont aucun n'a rien fait qui mérite d'être écrit; & l'on arrive enfin à Amaſis, dont le regne fut violent à l'égard de ſes ſujets. Il fit mourir les uns ſans aucune forme de juſtice; il confiſca le bien des autres, & il ſe comporta, à l'égard de tous, avec une dureté & une arrogance extrême. Ses peuples ſupportérent le joug, tant que l'autorité abſolue les tint dans la crainte & dans le ſilence.

Mais Actiſanès, roi d'Éthiopie, ayant déclaré la guerre à Amaſias, ils prirent cette occaſion de faire éclater leur haine contre lui, en l'abandonnant; de ſorte qu'Amaſias ayant été aiſément vaincu, l'Égypte tomba ſous la puiſſance des Éthiopiens. Actiſanès n'abuſa point de ſa fortune, & traita favorablement ſes nouveaux ſujets.

AMASIS II, *Amaſis*, (*b*) Ἄμασις, natif de la ville Saïs, ſuccéda à Apriès, au royaume d'Égypte, vers l'an 569 avant l'Ére Chrétienne. Ce fut d'abord un officier des plus conſidérables de ce Prince. Ses ſujets étant venus à ſe révolter, il l'envoya pour les appaiſer, & les faire rentrer dans le devoir. Mais Amaſis, au lieu de s'acquitter de ſa commiſſion, & de tâcher de les ramener à l'obéiſſance d'Apriès, fomenta leur rebellion, & ſe fit déclarer Roi. Toute l'Égypte ſe rangea bientôt de ſon parti; & Apriès ne ſçachant à quoi ſe réſoudre, eut enfin recours à ſes troupes étrangeres, qui faiſoient environ trente mille hommes. Il ſe donna un ſanglant combat vers le village de Maria. Apriès ayant été pris vi-

(*a*) Diod. Sicul. pag. 38. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 13. *& ſuiv.*

(*b*) Diod. Sicul. p. 42, 43, 59, 60. Tacit. Annal. L. VI. c. 28. Herod. *paſſ.* L. I, II, III. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. p. 92, 193. *& ſuiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 387, 388. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 299, 396. Tom. VII. pag. 442. *& ſuiv.* Tom. X. pag. 7, 8. Tom. XII. pag. 77. Tom. XIV. pag. 292. Tom. XIX. pag. 22, 141. Tom. XXI. pag. 129.

vant, fut enſuite étranglé. Amaſis travailla d'abord à s'affermir ſur le trône. Il regna depuis avec une grande équité, & s'acquit beaucoup de gloire.

Comme il étoit de baſſe naiſſance, les peuples, dans le commencement de ſon regne, en faiſoient peu de cas, & n'avoient que du mépris pour lui. Il n'y fut pas inſenſible; mais il crut devoir ménager les eſprits avec adreſſe, & les rappeller à leur devoir, par la douceur & par la raiſon. Il avoit une cuvette d'or, où lui, & tous ceux qui mangeoient à ſa table, ſe lavoient les pieds. Il la fit fondre, & en fit faire une ſtatue, qu'il expoſa à la vénération publique. Les peuples accoururent en foule, & rendirent, à la nouvelle ſtatue, toutes ſortes d'hommages. Le Roi les ayant aſſemblés, leur expoſa à quel vil uſage cette ſtatue avoit d'abord ſervi; ce qui ne les empêchoit pas de ſe proſterner devant elle par un culte religieux. L'application de cette parabole étoit aiſée à faire. Elle eut tout le ſuccès qu'il en pouvoit attendre; & les peuples, depuis ce jour, eurent, pour lui, tout le reſpect qui eſt dû à la majeſté Royale

Amaſis employoit régulièrement tout le matin, aux affaires, pour recevoir les placets, donner ſes audiences, prononcer des jugemens, & tenir ſes conſeils. Le reſte du tems étoit accordé au plaiſir. Comme dans les repas & dans les converſations, il étoit d'une humeur extrêmement enjouée, & qu'il pouſſoit, ce ſemble, la gaieté au de-là des juſtes bornes; les courtiſans ayant pris la liberté de le lui repréſenter, il leur répondit que l'eſprit ne pouvoit pas être toujours ſérieux & appliqué aux affaires, non plus qu'un arc demeurer toujours tendu.

Amaſias, pour bannir de ſes États les fainéants & les vagabonds, établit des Juges de police dans chaque canton, pardevant leſquels tous les habitans du païs étoient obligés de comparoître de tems en tems, pour leur rendre compte de leur profeſſion, de l'état de leur famille, & de la manière dont ils l'entretenoient. Ceux, qui ſe trouvoient convaincus de fainéantiſe habituelle, étoient condamnés à mort, comme des ſujets inutiles, & à charge à l'État. Afin de leur en ôter tout prétexte, les intendans de provinces étoient chargés d'entretenir, chacun dans leur diſtrict, des ouvrages publics, où ceux qui n'avoient point d'autre occupation, étoient obligés de travailler.

Amaſis bâtit pluſieurs temples magnifiques, principalement à Saïs, qui étoit le lieu de ſa naiſſance. Hérodote y admiroit ſur tout une chapelle, faite d'une ſeule pierre, qui avoit au-dehors vingt-une coudées de longueur, ſur quatorze de largeur, & huit de hauteur; & un peu moins en dedans. On l'avoit apportée d'Éléphantine, & deux mille hommes avoient été occupés pendant 3 ans à la voiturer ſur le Nil. Amaſis conſidéroit fort les Grecs. Il leur accorda de grands privileges, & permit

permit à ceux qui voudroient s'établir en Égypte, d'habiter dans la ville de Naucratis, très-renommée pour ſon port. Lorſqu'il s'agit de rebâtir le fameux temple de Delphes, qui avoit été brûlé, réparation qui devoit monter à trois cens talens; c'eſt-à-dire, à près de trois cens mille écus, il fournit, à ceux de Delphes, une ſomme fort conſidérable, pour les aider à payer leur cotte-part, qui étoit le quart de toute la dépenſe. Il fit alliance avec les Cyrénéens, & prit chez eux une femme. Il eſt le ſeul des rois Égyptiens qui ait conquis l'iſle de Cypre, & qui l'ait rendu tributaire.

Les habitans d'Élis, où ſe célébroient les jeux Olympiques, ayant député vers Amaſis, pour lui demander des régles ſur la diſtribution de leurs prix, il leur répondit qu'elles ſeroient toujours aſſez équitables, ſi leurs Citoyens n'entroient jamais en concurrence avec les étrangers. Il s'étoit lié d'amitié avec Polycratès, tyran de Samos. Mais, comme celui-ci uſoit de vexation envers les habitans de ſon Iſle, & envers les étrangers même qui y abordoient, on dit qu'Amaſis lui envoya d'abord quelques perſonnes de confiance, pour l'exhorter à ſe rendre juſte & raiſonnable. Polycratès n'ayant pas profité de ſon avis, le roi d'Égypte lui écrivit une lettre, par laquelle il lui déclaroit qu'il renonçoit à ſon amitié, pour prévenir les chagrins que lui cauſeroient inceſſamment les malheurs d'un homme, qui abuſoit ainſi de ſon pouvoir. Les Grecs admirérent la ſageſſe qui paroiſſoit dans cette lettre d'Amaſis, & encore plus le prompt accompliſſement de ſa prédiction.

Amaſis étoit un prince qui aimoit beaucoup les lettres, parce qu'il étoit lui-même fort inſtruit. Ce fut ſous ſon regne que Pythagore & Thalès, deux fameux Philoſophes, paſſérent en Égypte. Il fit tout le cas qu'il devoit de leur mérite, & leur donna des marques publiques de ſon eſtime. Mais Thalès n'avoit pas ce qu'il falloit pour ſe maintenir à la cour. La manière trop libre, dont il déclamoit contre la tyrannie, déplut à Amaſis, & lui fit prendre contre lui des impreſſions de défiance & de haine, qu'il ne ſe mit pas trop en peine d'effacer, & qui furent ſuivies peu de tems après de ſa diſgrace entière.

Amaſis ſe ſoumit à Cyrus, dont il devint le Tributaire; mais on croit qu'après ſa mort, il ne voulut pas rendre les mêmes devoirs à Cambyſe II, ſon ſucceſſeur; ce qui lui attira la guerre de la part de ce Prince. Mais, Amaſis mourut avant que l'ennemi fût arrivé ſur la frontière d'Égypte. C'étoit l'an 525 avant l'Ére Chrétienne. On dit que Cambyſe, étant entré dans le palais de Saïs, qui étoit le lieu de la ſépulture des rois d'Égypte, fit tirer le corps d'Amaſis de ſon tombeau; & qu'après l'avoir expoſé à mille indignités en ſa préſence, il ordonna qu'on le jettât dans le feu, & qu'on le brûlât.

Amaſis regna 44 ans, ſelon

Hérodote, & 55 ſelon Diodore de Sicile. Le ſentiment du premier eſt plus conforme à la chronologie de l'Écriture, en faiſant commencer ce regne, l'an 569, ou 570 avant l'Ère Chrétienne. Cependant, il ſeroit facile de concilier ces deux Auteurs, en ſuppoſant que Diodore a compté du commencement de la guerre civile, entre Apriès & les Égyptiens révoltés, qui avoient mis Amaſis à leur tête; au lieu qu'Hérodote, qui donne 11 ans de moins à ſon regne, a compté ſeulement la durée du regne tranquille d'Amaſis, ſur toute l'Égypte, après la défaite & la mort d'Apriès. Amaſis eut, pour ſucceſſeur, Pſamménit, dont le regne ne dura que ſix mois, & qui fut le dernier des rois d'Égypte. Il y en a qui comptent Amaſis, lui-même, pour le dernier de ces Princes.

AMASIS, *Amaſis*, Ἄμασις. (*a*) général des Perſes, du tems de Darius, fils d'Hyſtaſpe. Il commandoit l'infanterie, au ſiége de Barce. Après pluſieurs attaques que le courage des aſſiégés avoient rendu inutiles, Amaſis réſolut d'employer la ruſe. Il fit donc faire, de nuit, un grand foſſé, ſur lequel on mit des piéces de bois, que l'on pouvoit faire tomber aiſément. Il les fit couvrir de terre, de manière qu'il ne ſembloit pas qu'on eût creuſé en cet endroit, parce que la terre étoit égale par tout. Auſſi-tôt que le jour fut venu, Amaſis fit ſçavoir aux Barcéens, qu'il vouloit avoir une entrevue avec eux. Ceux-ci y conſentirent volontiers, parce qu'ils avoient envie d'en venir à un accommodement.

Sur ce foſſé, couvert de terre, on ſe donna cette parole de part & d'autre, qu'on obſerveroit les conventions qu'on avoit faites, auſſi long-tems que cette terre demeureroit en l'état, où on la voyoit alors. Les Barcéens promirent, au Roi, de payer un certain tribut, & les Perſes jurérent de n'attenter rien de nouveau contre les Barcéens. Ainſi, les Barcéens, qui ſe fioient ſur le reſpect qu'on doit au ſerment, ſortoient librement de la Ville; & toutes les portes en ayant été ouvertes, on y laiſſa entrer les Perſes. Cependant, ils firent tomber le bois avec la terre qui couvroit le foſſé; & ils ſe répandirent alors dans tous les quartiers de la Ville, dont ils ſe rendirent maîtres par le plus grand de tous les parjures.

Comme ils s'en retournoient, le général des troupes de mer voulut qu'on pillât la ville de Cyrène; mais, Amaſis s'y oppoſa fortement, apportant pour raiſon qu'ils n'avoient été envoyés que contre celle de Barce.

AMASSAI, *Amaſſai*, Ἀμασαί, (*b*) fils d'Azréel, & petit-fils d'Ahazi. Ses freres, au nombre de cent vingt-huit, étoient des hommes très-puiſſans.

AMASTRE, *Amaſter*, (*c*) fils d'Hippotas. Il en eſt fait men-

(*a*) Herod. L. IV. c. 167, 201. *& ſeq.*
(*b*) Eſdr. L. II. c. 11. v. 13, 14.
(*c*) Virg. Æneid. L. XI. v. 673.

tion dans le onzième livre de l'Énéïde. Virgile dit qu'il fut tué par la reine Camille, ainſi que pluſieurs autres.

AMASTRIS, *Amaſtris*, (*a*) Ἀμάστρις, ville de l'Aſie mineure, dans le Pont au de-là du Parthénium, ſituée dans une preſqu'iſle, dont l'Iſthme avoit un port de chaque côté. Elle prit ſon nom d'Amaſtris, femme de Denys, tyran d'Héraclée, & fille d'Oxyathra, frere de Darius. Cette Reine, qui en fut la fondatrice, la forma de quatre villages, Séſame, Cytore, Tée & Cromne, dont il eſt fait mention dans Homère au ſujet des Paphlagoniens. Ceux de Tée ſe ſéparérent bientôt de cette ſociété; mais pour les autres ils s'y maintinrent. Séſame, qui étoit comme la citadelle de la nouvelle ville, porta proprement le nom d'Amaſtris. Cytore, qui ſervoit de port aux Sinopéens, fut ainſi appellée [illegible] Éphore, de Cytorus, ſ[illegible] Phryxus. Il croiſſoit quantité d'excellent buis à Amaſtris, & principalement à Cytore.

La bonté des ports d'Amaſtris avoit donné lieu au Sénat & au peuple de cette Ville, de faire frapper des médailles. On en trouve aux têtes de Nerva, de Marc-Auréle, de la jeune Fauſtine, de Lucius Vérus, dont les revers repréſentent une fortune debout, qui tient, de la main droite, un timon, & de la gauche, une corne d'abondance. On n'avoit pas manqué d'en frapper en l'honneur de Neptune, comme celle d'Antonin-Pie, ſur laquelle ce dieu marin tient, de la main droite, un dauphin, & de la gauche un trident.

Il eſt aſſez ſurprenant qu'il ſe voie tant de médailles d'une Ville qui n'a pas fait beaucoup de bruit dans l'Hiſtoire. On y en avoit frappé, pour ainſi dire, à la gloire de toutes les divinités. La Diane d'Éphèſe n'y avoit pas été oubliée. Elle eſt repréſentée ſur le revers d'une médaille de Domitia, femme de Domitien. On voit des médailles d'Amaſtris, à la tête d'Antonin Pie, avec des revers de Jupiter, de Junon, de la mere des Dieux, de Mercure, de Caſtor & de Pollux. Il y en a une à la tête de Marc-Auréle, & au revers d'Homère, comme ſi la ville d'Amaſtris avoit voulu ſe glorifier de la naiſſance de ce grand homme. On ne voit point de plus belle médaille de cette Ville, que celle qui eſt à la tête de Julia Maëſa. Le revers repréſente Bacchus tout debout, vêtu en femme, tenant une pinte de la main droite. Jupiter eſt à gauche, debout auſſi, mais avec des attribus bien différens; car il a une pique à la droite, & la foudre à la gauche.

Lucien, dans un dialogue, où il introduit un Scythe & un Grec, diſputant ſur l'amitié, dont chacun rapporte des exemples à l'avantage de ſon païs, fait conter cette hiſtoire à Toxaris, l'un des

(*a*) Strab. pag. 544, 545. Plin. L. VI. c. 2. Ptolem. L. V. c. 1. Lucian. Tom. II. pag. 103. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 287.

interlocuteurs. » Comme je ſortis » de mon païs, dit Toxaris, pour » aller étudier en Gréce, en la » compagnie de Siſinnès, avec » qui j'avois été élevé dès mon » enfance, nous arrivâmes à » Amaſtris ſur le Pont-Euxin, & » dès que nous fûmes débarqués, » nous allâmes nous promener » ſur la place, après avoir ren- » fermé nos hardes dans une hô- » tellerie; mais au retour nous » trouvâmes qu'on avoit ouvert » nos coffres, & emporté tout » ce que nous avions; de ſorte » que par déſeſpoir, comme un » jeune homme, je me voulois » donner de mon épée à travers » le corps, pour n'être point con- » traint, par la faim, de faire » quelque choſe d'indigne de » moi; lorſque Siſinnès me re- » tint, avec aſſurance qu'il trou- » veroit quelque invention pour » nous faire ſubſiſter. Car, nous » n'avions pas ſeulement de quoi » vivre ce jour-là; ſi bien qu'il » fut contraint de porter du bois » pour avoir du pain. Mais, le » lendemain, comme il ſe pro- » menoit ſur la place, il vit faire » montre à quelque jeuneſſe de » bonne maiſon, qui ſe devoit » battre trois jours après, pour » un prix que la Ville donnoit. » Et lorſqu'il l'eut appris, il revint » tout de ſuite me dire que je ne » me miſſe point en peine, & » qu'il avoit trouvé de quoi nous » enrichir en un inſtant.

» Quand les trois jours furent » écoulés, que nous paſſâmes du » mieux que nous pûmes, il me » mena au théatre, où tout le » peuple étoit aſſemblé, pour » voir les jeux. Il ne ſe paſſa » d'abord rien de conſidérable; » car ce n'étoit que quelques » chaſſes d'animaux, ou bien des » criminels liés, que l'on faiſoit » déchirer par des bêtes farou- » ches. Mais enſuite, on vit entrer » un grand jeune homme, bien » fait, ſuivi d'un Héraut, qui » crioit: *Que celui qui ſe vou-* » *droit battre contre lui, recevroit* » *dix mille dragmes.* Siſinnès in- » continent ſe préſente, & ayant » touché l'argent, me l'apporte, » & me dit: *Si je ſuis victorieux,* » *voilà de quoi continuer notre* » *voyage; ſinon, tu retourneras au* » *païs avec cet argent, après* » *m'avoir rendu les honneurs de* » *la ſépulture.* Ces paroles » m'ayant tiré des larmes de » pitié, il s'arma de toutes piè- » ces, hormis de l'habillement » de tête, & entrant au combat, » il reçut d'abord un coup ſur le » jarret, dont il perdit beaucoup » de ſang; ce qui faillit à me fai- » re évanouir; car, je crus que la » bleſſure étoit mortelle. Mais, » comme ſon ennemi s'avançoit » plus hardiment après ce coup, » il lui en porta un autre au dé- » faut de la cuiraſſe, dont il le » renverſa mort à ſes pieds. Auſſi- » tôt, il s'aſſit ſur le corps, ne ſe » pouvant plus tenir debout, & » je le fis emporter au logis, » après qu'il eut été proclamé » victorieux. Il fut ſi bien traité » de ſa bleſſure, qu'il en échap- » pa, & il eſt maintenant au » païs, où il a épouſé ma ſœur. » Voilà comme il hazarda ſa vie,

» pour me conſerver la mienne. » Il y a encore ici pluſieurs » Amaſtriens qui l'ont vu, ſans » qu'il ſoit beſoin d'aller recher- » cher la preuve de cette hiſtoire » chez les Alains, ou chez les » Scythes. «

Il ne reſte aujourd'hui de la ville d'Amaſtris, qu'une bourgade qu'on nomme Amaſtro, dans la Turquie d'Aſie.

AMATE, *Amata*, (*a*) reine des Latins. Elle avoit épouſé Latinus, dont elle eut une fille, qui ſe nomma Lavinie, & qui fut promiſe à Turnus, roi des Rutules, ſon proche parent. Mais, un Oracle avoit prédit qu'elle ſeroit mariée à un étranger. Son pere la promit, en conſéquence, à Énée, chef des Troyens, qu'il crut être cet étranger. Junon en étant au déſeſpoir, ſuſcite Alecto, qui va trouver Amate, & qui lui gliſſe dans le ſein un ſerpent. Tandis que ce ſerpent ſe promène ſur le corps de la Reine, le poiſon coule inſenſiblement dans ſon cœur. Elle n'en ſent d'abord que de foibles atteintes. Son reſſentiment n'eſt encore qu'un feu leger, qui n'a point enflammé ſon ame. Elle tient le tendre langage des meres. Elle pleure ſur ſa fille, & gémit de ſon alliance avec un Phrygien.

Comme Amate s'efforce vainement de faire changer de réſolution au Roi, ſon époux, le ſerpent verſe tout ſon poiſon dans ſes veines, & la fureur s'empare de ſon ame. Bientôt effrayée par des prodiges, & troublée par d'étranges images, elle ſort de ſon palais, & traverſe la Ville d'un air inſenſé. Puis, elle court de ville en ville, s'offrant aux regards de ſes peuples féroces. Mais bientôt plus hardie & plus inſenſée encore, elle fuit dans les bois, comme une bacchante, accompagnée de ſa fille, qu'elle veut cacher dans le fond des forêts, & dérober à la pourſuite des Troyens.

Les dames de Laurente, à l'exemple de leur Reine, ſortent de leurs maiſons, & ſe repandent dans la campagne. Leurs cheveux, épars ſur leurs épaules nues, ſont le jouet des vents, tandis que d'autres, couvertes de peaux de tigres, & armées de dards ornés de pampres, rempliſſent les airs de leurs hurlemens fredonnés. Amate, environnée de cette troupe de Ménades, & tenant une torche à la main, célebre par des chanſons l'hyménée de Turnus avec ſa fille. Puis, les yeux égarés & teints de ſang, elle s'écrie tout à coup d'un ton féroce: » Femmes Latines, écou- » tez-moi. S'il vous reſte de l'at- » tachement pour la malheureuſe » Amate, ſi vous vous intéreſſez » pour le droit des meres, laiſſez » flotter vos cheveux épars, & » venez avec moi célébrer les » ſacrées Orgies. «

Lorſque Turnus fut ſur le point d'en venir aux mains avec Énée, Amate effrayée du nouveau combat qui ſe préparoit, répand des larmes, ſerre entre ſes bras ſon gendre, qui brûle de combattre;

(*a*) Virg. Æneid. L. VII. v. 343. & ſeq. L. IX. v. 737. L. XII. v. 54. & ſeq.

& près d'expirer de douleur, elle lui adreſſe ces mots : » Turnus, » je vous conjure par ces pleurs, » & au nom d'Amate, ſi vous » avez quelques égards pour elle, » de ne point eſſayer vos armes » contre celles du Troyen. Vous » êtes la ſeule eſpérance de ma » vieilleſſe, ma conſolation dans » nos malheurs, la gloire de cet » Empire, l'héritier de Latinus, » & le ſeul appui de notre mai- » ſon. Le ſort de votre combat, » quel qu'il ſoit, ſera le mien. Si » vous êtes vaincu, je fermerai » mes yeux pour jamais, à une » lumière importune ; & aſſervie » aux loix d'Énée, je ne verrai » point ma fille entre ſes bras. « Quelque-tems après, la reine Amate, voyant, du haut de ſon palais, l'ennemi inveſtir la place, & aſſaillir les murailles, & les feux voler au toit des maiſons, n'apperçoit ni les Rutules, ni leur Prince. Elle croit qu'il a perdu la vie dans le combat. Elle ſe trouble ; ſon eſprit s'égare, & le noir chagrin s'empare de ſon ame : » C'eſt moi, s'écrie-t-elle ; c'eſt » moi qui ſuis l'auteur de tous » ces maux. « Dans ſon déſeſpoir, elle vomit mille folles imprécations, & déchire ſa robe de pourpre. Enfin elle attache à une poutre un funeſte cordeau, qui termine indignement ſes jours. On croit que ce fut vers l'an 1174 avant l'Ére Chrétienne.

AMATH, *Amath*, ville de Syrie, autrement appellée Émath. *Voyez* Émath.

AMATHA, *Amatha*, (*a*) Ἀμαθὼ, bourg proche de Gadare, où il y avoit des bains d'eaux chaudes. Gabinius établit un des cinq ſiéges de la juſtice à Amatha. Le nom d'Hamat, en Hébreu, ſignifie des eaux chaudes : d'où viennent, dans la Paleſtine, tant de villes d'Amath, ou Amathus, ou Emmaüs.

AMATHDOR, *Amathdor*, *ou* HAMMOTHDOR, (*b*) ville de Paleſtine, dans la tribu de Nephthali. Elle fut donnée aux Lévites, qui étoient de la famille de Gerſon.

AMATHÉE, *Amathia*, Ἀμαθεία, l'une des Néréides. *Voyez* Néréides.

AMATHÉENS, *Amathæi*, (*c*) peuples qui deſcendoient d'Amath, l'un des fils de Chanaan. On croit qu'ils demeurérent dans la ville d'Émath, ou Amath, ou Émèſe, dans la Syrie, ſur le fleuve Oronte.

AMATHI, *Amathi*, Ἀμαθὶ, (*d*) pere du prophéte Jonas. Il étoit de Géth en Opher. Il en eſt parlé au quatrième livre des Rois.

AMATHUS, *Amathus*, (*e*) fils d'Aérias, bâtit en Cypre, dans une Ville de ſon nom, un beau temple en l'honneur de Vénus, qui en fut appellée Vénus Amathuſie. L'an de Rome 775, ſous l'empire de Tibère, ceux du païs envoyérent des députés au Sénat, pour demander qu'on

(*a*) Joſeph. de Bell. Judaïc. pag. 722.
(*b*) Joſu. c. 21. v. 27, 32.
(*c*) Geneſ. c. 10. v. 18.
(*d*) Reg. L. IV. c. 14. v. 25.
(*e*) Tacit. Annal. L. III. c. 62.

conſervât, à ce temple, auſſi-bien qu'à quelques autres, le droit d'aſyle, & qu'on l'étendit même juſqu'à deux lieues à la ronde, comme avoient fait pluſieurs généraux Romains.

AMATHUS, *Amathus*, (*a*) Ἀμαθοῦς, ville de Cypre, dans la partie méridionale de cette Iſle, ſelon Ptolémée. Ce fut, ſans doute, Amathus, fils d'Aérias, qui en jetta les premiers fondemens, & qui lui donna ſon nom. Quoiqu'il en ſoit, il y avoit au milieu d'Amathus, qu'on appelloit encore *Palea*; c'eſt-à-dire, l'ancienne, une montagne, nommée Olympe, qui ſe terminoit en pointe. Le territoire d'Amathus renfermoit des mines métalliques qui l'ont fait qualifier, par Ovide, *Gravidamque Amathunta metallis*.

Vénus, à qui cette Ville étoit conſacrée, y avoit un temple ſuperbe, qui fut bâti par Amathus. L'on ſacrifia d'abord les étrangers ſur ſes autels. Mais la Déeſſe, irritée d'une telle cruauté, métamorphoſa les habitans en taureaux, pour les faire ſervir eux-mêmes de victimes dans les ſacrifices. On prétend même qu'elle ôta toute pudeur aux femmes, pour les punir du mépris qu'elles avoient témoigné pour ſes myſtéres; de manière qu'elles ſe proſtituoient ſans aucune honte.

Adonis y avoit auſſi un temple, où l'on conſervoit un collier, fait, dit-on, par Vulcain, & qui fut donné en premier lieu à Harmonie, quoiqu'on l'appelle communément le collier d'Ériphyle, parce que celle-ci l'accepta, & que, gagnée par ce préſent, elle ſe porta à trahir ſon mari. Les fils de Phégeüs firent, de ce collier, une offrande à Apollon, dans le temple de Delphes. Comment tomba-t-il entre leurs mains? C'eſt ce que Pauſanias avoit ſuffiſamment expliqué dans ſes mémoires ſur l'Arcadie. Il fut enſuite enlevé par les tyrans de la Phocide, qui pillérent le temple. Quant au même Pauſanias, il ne croit point que le collier, qui étoit dans le temple d'Adonis à Amathus, fût le collier d'Ériphyle; car celui d'Amathus étoit de pierres précieuſes, garnies d'or; & Homère parle de l'autre, comme d'un collier purement d'or. » Cette cruelle, dit-il, ſacrifia » ſon mari pour un collier d'or. « On ne peut pas dire que ce Poëte ignoroit qu'il y eût des colliers de pluſieurs façons, les uns tout unis, les autres enrichis de pierres précieuſes.

Sous l'empire de Darius, tous les Cypriens s'étant révoltés contre ce Prince, ceux d'Amathus lui demeurérent fidéles. Après la défaite de leurs compatriotes, ils coupérent la tête d'Onéſile, fils de Cherſis, parce qu'il les avoit aſſiégés, & l'apportérent dans leur Ville, où ils l'attachérent aux portes. Quand elle y eût demeuré quelque tems, & que tout le dedans ſe fût conſumé, un

(*a*) Strab. pag. 683. Plin. L. V. c. 31. Ptolem. L. V. c. 14. Ovid. Metam. L. X. c. 6. Tacit. Annal. L. III. c. 62. Pauſ. p. 607. Herod. L. V. c. 104. & ſuiv. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. p. 106. T. VII. p. 268.

eſſain de mouches à miel y entra, & la remplit de miel. Les Amathuſiens conſultérent, ſur ce ſujet, l'Oracle, qui leur répondit qu'ils enterraſſent cette tête, qu'ils fiſſent tous les ans des ſacrifices à Onéſile, comme à un Héros, & que par ce moyen ils verroient proſpérer leurs affaires. Les Amathuſiens obéirent, & faiſoient encore la même choſe, du vivant d'Hérodote.

Certains croyent que c'eſt aujourd'hui Limiſſo. M. de Liſle, dans ſa carte de la Gréce, écrit Lyméſol. Mais, il y a des Géographes qui aſſurent que les ruines d'Amathus ſont éloignées de Limiſſo de plus de ſept milles, ou de plus de deux lieues.

(a) On place dans la Meſſénie, province du Péloponnèſe, une ville, nommée Amathus, terme qui, ſelon Strabon, veut dire fabuleuſe. D'autres l'appellent Pſamatus. On en place encore une autre de même nom dans la Paleſtine. Celle-ci étoit ſituée au de-là du Jourdain. Euſébe la place à vingt-un milles de Pella, vers le midi. Alexandre Jannée prit & ruina cette place. Il y en a qui croient que c'eſt dans cette Ville que Gabinius mit un des cinq ſiéges de la juſtice. D'autres veulent que ce ſoit à Amatha en de-ça du Jourdain. M. Reland conjecture qu'Amathus eſt la même que Ramoth de Galaad.

On dit enfin qu'une rivière du Péloponnèſe a porté le nom d'Amathus, & qu'elle couloit dans la Meſſénie, où nous venons de voir qu'on met une Ville de ce nom. C'eſt la même que Pamiſe, ſelon M. de la Martiniére.

AMATHUSIE [VÉNUS], *Vénus Amathuſia.* Cette déeſſe fut ainſi nommée de la ville d'Amathus en Cypre, où elle lui étoit conſacrée, & où on lui avoit élevé un temple magnifique. On dit que l'Iſle même en avoit pris le nom d'Amathuſe.

AMATHUSIENS, *Amathuſii*, Ἀμαθούσιοι, peuples de l'iſle de Cypre, ainſi nommés d'Amathus, leur Ville. *Voyez* Amathus.

AMATIUS, *Amatius*, (b) aventurier qui étoit de très-baſſe naiſſance. Cet homme audacieux chercha à s'élever, par une groſſiére impoſture, au-deſſus de ſa fortune. A la faveur de la reſſemblance de ſon nom, il ſe donnoit pour le petit-fils du fameux Marius, & fils de celui qui périt dans Préneſte, étant conſul à l'âge d'environ 20 ans. En conſéquence, il ſe prétendoit parent des Céſars; & du vivant même du Dictateur, il avoit eu aſſez de hardieſſe pour débiter ſon menſonge, & aſſez d'intrigue pour le faire proſpérer juſqu'à un certain point. Déjà quelques dames de la parenté de Céſar le reconnoiſſoient, & il marchoit accompagné d'un très-grand nombre de partiſans. Ceci ſe paſſoit dans le tems de la dernière guerre que fit Céſar en Eſpagne.

Amatius mit alors la prudence du jeune Octave à une périlleuſe épreuve. Sçachant que ce neveu

(a) Strab. pag. 363.

(b) Crév. Hiſt. Rom. Tom. VIII. pag. 74. & ſuiv.

chéri du Dictateur arrivoit à Rome, il alla à ſa rencontre juſqu'au Janicule avec toute ſa troupe, demandant à être ſalué & reconnu pour parent. Octave ne fut pas peu embarraſſé. Il connoiſſoit la fourberie, & il n'avoit garde de l'autoriſer par ſon ſuffrage. D'un autre côté, il pouvoit y avoir du riſque à rebuter un homme ſi bien accompagné. Il prit un ſage tempérament. » Céſar, dit-il à l'im-» poſteur, eſt le chef de notre » maiſon, comme de tout l'Em-» pire. C'eſt par lui que vous de-» vez vous faire reconnoître. Sa » déciſion ſera pour moi un ordre » abſolu, auquel je me ſoumet-» trai ſans balancer. «

Lorſque Céſar fut de retour à Rome, Amatius, loin de ſe cacher, eut l'inſolence de ſe meſurer en quelque façon avec lui; & le Dictateur ayant admis le peuple à venir le ſaluer dans ſes Jardins, cet homme de néant ſe plaça ſous une arcade voiſine, où il eut une cour preſque auſſi nombreuſe. Céſar eut bientôt mis fin à cette dangereuſe comédie. Il ſe fit rendre compte de l'hiſtoire de cet homme; & ayant appris qu'il étoit originairement Maréchal, il le bannit de l'Italie.

Après la mort du Dictateur, Amatius reparut dans Rome. Il recommença à ameuter la multitude. Et feignant un grand zéle pour venger la mort de Céſar, déjà il menaçoit ceux qui l'avoient tué, & même tous les Sénateurs, & il leur faiſoit appréhender les dernières violences. Antoine les délivra de ce péril. Le faux Marius fut arrêté par ſon ordre, & étranglé dans la priſon. Cette exécution militaire étonna le Sénat; mais l'utilité de la choſe effaça l'irrégularité du procédé. C'étoit l'an 44 avant J. C.

AMAXITE, *Amaxitus*, (*a*) Ἀμαξίτος, ville de l'Aſie mineure dans la Troade. Elle étoit vers les frontières de cette province, puiſque Pline, qui l'appelle Hamaxite, la compte pour le premier lieu qu'on rencontroit, en entrant dans la Troade. L'an 399 avant J. C. Dercyllidas, général des Lacédémoniens, ayant été envoyé en Aſie, entra dans la Troade, & y enleva, du premier abord, pluſieurs Villes, du nombre deſquelles étoit Amaxite. On trouvoit cette Ville incontinent après le promontoire de Lecton, qui ſervoit de bornes à l'Éolide.

AMAXOBIENS, *Amaxobii*, nom que les Grecs donnoient aux Sarmates de l'Ukraine. *Voyez* Sarmates.

AMAZONES, *Amazones*, (*b*)

(*a*) Diod. Sicul. pag. 417. Strab. pag. 604. Plin. L. V. c. 29, 30.

(*b*) Juſt. L. II. c. 1, 4. Plut. Tom. I. pag. 12, 13. Herod. L. IV. c. 110, 111. Diod. Sicul. pag. 90, 91, 129. *& ſeq.* Paul. p. 27, 77, 399. Pomp. Mel. L. I. c. de Summ. Ag. Deſcrip. c. de Chalyb. L. III. c. de Scyth. Strab. pag. 503, 504. *& alib. paſſ.* Ptolem. L. V. c. 10. Plin. L. VI. c. 7, 12. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 389. Tom. VI. pag. 230. Tom. VII. pag. 46. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 53, 54. Tom. V. pag. 315, 395. Tom. VI. pag. 95. Tom. VII. pag. 76, 79, 80. Tom. XIX. pag. 595. Tom. XXI. pag. 106. *& ſuiv.*

Ἀμαζόνες, nation célebre dans dans l'Antiquité. Hérodote eſt le premier qui en ait parlé avec un certain détail. Cet Auteur ſuppoſe que les Amazones, dans les tems héroïques, habitoient la côte ſeptentrionale de l'Aſie mineure; que les Grecs, ſous la conduite d'Hercule & de Théſée, les allérent attaquer ſur les bords du Thermodon, les battirent dans différens combats, en prirent pluſieurs, & que voulant conduire leurs captives dans la Gréce, ils les embarquérent ſur trois vaiſſeaux. L'eſclavage paroiſſant, à ces femmes courageuſes, le plus grand des malheurs, elles vinrent à bout de ſe défaire de leurs gardes, & de s'emparer des vaiſſeaux qui les portoient; mais ignorant l'art de les conduire, elles ne purent regagner leur païs; les vents & les flots les pouſſérent dans le Palus Méotide, & les firent échouer ſur le rivage du païs occupé par les Scythes royaux ou Paralates.

Les Amazones étant débarquées, rencontrérent heureuſement un haras, s'emparérent des chevaux, & s'en ſervirent pour faire des courſes dans le païs. La vue de ces ennemis inconnus étonna d'abord les Scythes, qui les prirent pour une troupe de jeunes guerriers. Mais après un combat, où quelques Amazones demeurérent ſur la place, ils furent détrompés, & penſérent au moyen le plus naturel de faire la paix, & même de s'allier avec ces Héroïnes, qu'ils nommérent dans leur langue *Æorpatæ*; c'eſt-à-dire, tueuſes d'hommes.

L'expédient imaginé par les Scythes, pour apprivoiſer les Amazones, leur réuſſit. Elles conſentirent même à ſe marier avec la troupe de jeunes hommes qu'on leur avoit oppoſée. Mais, ne pouvant ſe réduire à la vie ſédentaire des femmes Scythes, qui ne ſortoient point de leurs chariots, elles engagérent leurs nouveaux époux à traverſer le Tanaïs avec ce qu'ils avoient de troupeaux, pour s'établir à l'Orient de ce fleuve. » Leurs » deſcendans, dit Hérodote, ont » formé la nombreuſe nation des » Sauromates, qui occupent un » païs de quinze journées d'éten» due, en remontant le fleuve » vers le nord, & de huit jour» nées de largeur du côté de » l'orient. «

Quant aux Amazones, qui étoient reſtées dans l'Aſie mineure, voici ce que nous en apprend Diodore de Sicile. Une de leurs reines qu'on croit être Thomiris, diſtinguée par ſa force & par ſa bravoure, leva une armée qui ne fut compoſée que de femmes. Elle les exerça pendant quelque-tems, & les conduiſit enſuite contre quelques-uns de ſes voiſins. Ses ſuccès lui ayant enflé le cœur, elle mena ſon armée plus loin. Et la fortune la favoriſant de plus en plus, elle ſe dit d'abord fille de Mars. Elle contraignit enſuite les hommes de travailler à la laine & aux autres ouvrages des femmes, pendant que les femmes iroient à la guerre, & auroient en toutes choſes une autorité abſolue ſur les hommes. Elles eſtropioient les bras & les jambes à

leurs enfans mâles, dès qu'ils venoient au monde, afin de les rendre incapables de tous les exercices militaires. Elles brûloient la mammelle droite aux filles, de peur que cette partie, qui s'avance ne les empêchât de tirer de l'arc.

Cette même Reine, qui étoit intelligente en tout, bâtit une grande Ville à l'embouchure du Thermodon. Elle la nomma Thémiſcyre, & y fit élever un magnifique palais. Après avoir établi une excellente diſcipline parmi ſes troupes, elle porta ſon empire juſqu'au de-là du Tanaïs, & elle fut tuée enfin dans une bataille, où elle avoit combattu vaillamment. Sa fille lui ſuccéda, & la ſurpaſſa même en quelques-unes de ſes actions. Dès ſa plus tendre jeuneſſe; elle menoit les filles à la chaſſe, & leur faiſoit faire tous les jours quelques exercices de guerre. Elle inſtitua des ſacrifices en l'honneur de Mars & de Diane, ſurnommée Tauropole. Elle porta ſes armes fort avant au de-là du Tanaïs, & joignit à ſes États tout le païs qui s'étendoit depuis ce fleuve juſqu'à la Thrace. Étant revenue chargée de dépouilles, elle éleva des temples ſomptueux aux dieux, que nous venons de nommer, & s'acquit l'amour de ſes ſujets par la modération & la juſtice de ſon gouvernement. Revenant du côté de l'Aſie, elle en conquit une partie conſidérable, & étendit ſa domination juſques dans la Syrie. Les Reines, qui lui ſuccédérent, ſoûtinrent l'honneur de leur race, & firent toûjours croître la gloire & la puiſſance de leur nation.

Nous avons dit dès le commencement, que Théſée accompagna Hercule dans ſon expédition contre les Amazones. Il y en a qui penſent que ce prince, roi des Athéniens, ne fit ce voyage que long-tems après Hercule, & qu'il fit priſonniere Antiope, qui regnoit alors ſur les Amazones; ce qui eſt beaucoup plus vraiſemblable. Quoiqu'il en ſoit, ce fut là le prétexte de la guerre des Amazones contre les Athéniens; guerre qui ne paroît nullement avoir été légere, ni une guerre de femmes; car auroient-elles pénétré juſques dans l'ancienne Ville, & donné un ſanglant combat entre le lieu appellé Pnyx, & le Muſée, ſi elles n'avoient ſoumis auparavant tout le païs des environs, pour pouvoir venir auſſi hardiment attaquer les Athéniens juſques dans leurs murailles? Ce qu'Hellanicus écrit qu'elles parvinrent par terre, & qu'elles paſſérent ſur la glace le Boſphore Cimmérien, eſt aſſez difficile à croire; mais qu'elles aient campé dans Athènes même, c'eſt ce qui eſt confirmé par les noms des lieux, & par les tombeaux de celles qui furent tuées dans le combat.

Quand les deux armées furent en préſence, elles balancérent long-tems à donner le ſignal; mais enfin Théſée, ayant ſacrifié à la Peur, pour accomplir quelque ancienne prophétie, commença l'attaque. Le combat fut donné dans le mois d'Octobre, le même jour que les Athéniens cé-

lébroient les fêtes qu'on appelloit Boédromies. L'hiſtorien Clidémus, qui a voulu rapporter exactement toutes les particularités de cette journée, écrit que l'aîle gauche des Amazones s'étendoit juſqu'à lendroit, qui de-là fut appellé Amazonien; & que leur droite alloit juſqu'à la place, appellée Pnyx, le long de la place dorée; que l'aîle droite des Athéniens, qui s'étoit formée près du Muſée, donna ſur l'aîle gauche des Amazones, comme cela ſe voyoit encore par les tombeaux de celles qui moururent en cette occaſion; car ils étoient dans la place qui menoit aux portes, qu'on appelloit les portes du Pirée, du tems de Plutarque, vis-à-vis de la chapelle de Chalcodon.

Clidémus ajoûte que les Athéniens pliérent en cet endroit, & furent repouſſés juſqu'au temple des Euménides; mais que leur aîle gauche, qui occupoit les poſtes du Palladium, d'Ardette & du Lycée, marcha à l'aîle droite des Amazones, les pouſſa juſques dans leur camp, & en fit un grand carnage; & que le quatrième mois il y eut un traité qui fut conclu par le moyen d'Hippolyte; car cet Auteur appelle Hippolyte, & non pas Antiope, l'Amazone, qui étoit avec Théſée. D'autres écrivent pourtant qu'elle fut tuée d'un coup de javelot par une autre Amazone, nommée Molpadia, comme elle combattoit vaillamment près de Théſée; en mémoire de quoi on lui éleva ſur ſon tombeau la colomne qui étoit près du temple de la Terre Olympique. Il ne faut pas s'étonner que l'hiſtoire varie en des choſes d'une ſi grande antiquité. On trouve même qu'Antiope envoya ſecrétement à Chalcis les Amazones qui étoient bleſſées; qu'il en réchappa une partie; & que les autres furent enterrées dans le lieu, que les Chalcidiens appelloient Amazonien.

Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que cette guerre fut terminée par un traité de paix; & cela eſt fondé non ſeulement ſur le nom du lieu, où cette paix fut jurée, qui ſe nomma de la Horcomoſion, & qui étoit ſitué vis-à-vis du temple de Théſée, mais encore ſur l'ancien ſacrifice qu'on faiſoit tous les ans aux Amazones, la veille des fêtes de ce Héros. Ceux de Mégare montroient auſſi chez eux un cimetière des Amazones, en forme de lozange, entre la grande place, & le lieu qu'ils appelloient Rhoüs. On dit encore qu'il en mourut pluſieurs à Chéronée, & qu'on les enterra près d'un petit ruiſſeau, qui anciennement étoit appellé Thermodon, & qu'on appelloit Hæmon, du vivant de Plutarque. Il paroît auſſi qu'elles ne traverſérent pas la Theſſalie ſans beaucoup d'obſtacles & de difficultés, parce qu'on trouvoit encore pluſieurs de leurs tombeaux, près de la ville de Scotuſe & des rochers, appellés Cynoſcéphales.

Quelques années après, & au tems de la guerre de Troye, on dit que Penthéſilée, fille de Mars, & reine du petit nombre des Amazones, qui avoient échappé à la

fureur de leurs ennemis, ayant été obligée de quitter le trône & ſa patrie, pour un meurtre qu'elle avoit commis, combattit parmi les Troyens après la mort d'Hector; qu'elle tua même pluſieurs Grecs; & qu'après s'être diſtinguée dans toutes les rencontres, elle perdit glorieuſement la vie par la main d'Achille. Mais, c'eſt la dernière des Amazones, dont on faſſe une mention honorable; & leur nation ayant toujours décliné depuis ce tems-là, diſparut enfin.

II. On parle encore d'une autre eſpèce d'Amazones, qui habitérent vers les extrêmités & à l'occident de l'Afrique. Celles-ci, au témoignage de Diodore de Sicile, étoient plus anciennes que les autres, ayant été éteintes pluſieurs ſiécles avant la guerre de Troye; & elles les avoient ſurpaſſées par leurs exploits. C'étoit la coûtume, parmi les Amazones d'Afrique, qu'elles allaſſent à la guerre, & elles devoient ſervir un certain eſpace, en conſervant leur virginité. Quand ce tems étoit paſſé, elles épouſoient des hommes pour en avoir des enfans. Elles exerçoient les magiſtratures & les charges publiques. Les hommes paſſoient toute leur vie dans la maiſon, comme faiſoient ailleurs les femmes, & ils ne travailloient qu'aux affaires domeſtiques; car, on avoit ſoin de les éloigner de toutes les fonctions qui pouvoient relever leur courage. Dès que ces Amazones étoient accouchées, elles remettoient l'enfant, qui venoit de naître entre les mains des hommes, qui le nourriſſoient de lait & d'autres alimens convenables à ſon âge. Si cet enfant étoit une fille, on lui brûloit les mammelles, de peur que dans la ſuite du tems elles ne vinſſent à s'élever; ce qu'elles regardoient comme une incommodité dans les combats. On prétend qu'elles habitoient une iſle appellée Heſpérie, parce qu'elle étoit ſituée au couchant du lac Tritonide.

Les Amazones d'Afrique, portées, par leur inclination, à faire la guerre, ſoumirent d'abord à leurs armes toutes les villes du voiſinage, excepté une ſeule qu'on appelloit Méne, & qu'on regardoit comme ſacrée. Elle étoit habitée par des Éthiopiens Ichthyophages, & il en ſortoit des exhalaiſons enflammées. On y trouvoit auſſi quantité de pierres précieuſes, comme des eſcarboucles, des ſardoines, & des émeraudes. Ayant ſoumis enſuite les Numides & les autres nations Africaines, qui leur étoient voiſines, elles bâtirent ſur le lac Tritonide une ville qui fut appellée Cherſonèſe; c'eſt-à-dire, preſqu'iſle, à cauſe de ſa figure. Ces ſuccès les encourageant à de plus grandes entrepriſes, elles parcoururent pluſieurs parties du monde.

Les premiers peuples qu'elles attaquérent, furent, dit-on, les Atlantes. Ils étoient les mieux policés de toute l'Afrique, & habitoient un païs riche & rempli de grandes Villes. Ils prétendoient que c'étoit ſur les côtes maritimes de leur païs, que les dieux avoient

pris naiſſance ; ce qui s'accorde aſſez avec ce que les Grecs en racontent. Myrine, reine des Amazones, aſſembla contre eux une armée de trente mille femmes d'infanterie, & de deux mille de cavalerie ; car, l'exercice de cheval étoit auſſi en recommandation chez ces femmes, à cauſe de ſon utilité dans la guerre. Elles portoient pour armes défenſives des dépouilles de ſerpens. L'Afrique en produit d'une groſſeur, qui paſſe toute croyance, ſelon le ſentiment de Diodore de Sicile. Leurs armes offenſives étoient des épées, des lances & des arcs. Elles ſe ſervoient fort adroitement de ces dernières armes, non ſeulement contre ceux qui leur réſiſtoient, mais auſſi contre ceux qui les pourſuivoient dans leur fuite. Ayant fait une irruption dans le païs des Atlantes, elles vainquirent d'abord, en bataille rangée, les habitans de la ville de Cercène ; & étant entrées dans cette place, pêle-mêle, avec les fuyards, elles s'en rendirent maîtreſſes. Elles traitérent ce peuple avec beaucoup d'inhumanité, afin de jetter la terreur dans l'ame de leurs voiſins ; car, elles paſſérent au fil de l'épée, tous les hommes, qui avoient atteint l'âge de puberté, & elles réduiſirent, en ſervitude, les femmes & les enfans ; après quoi elles démolirent la Ville.

Le déſaſtre des Cercéniens s'étant divulgué dans tout le païs, le reſte des Atlantes en fut ſi épouvanté, que tous, d'un commun accord, rendirent leurs Villes, & promirent de faire ce qu'on leur ordonneroit. La reine Myrine les traita avec beaucoup de douceur. Elle leur accorda ſon amitié, & en la place de la Ville qu'elle avoit détruite, elle en fit bâtir une autre, à laquelle elle donna ſon nom. Elle la peupla des priſonniers, qu'elle avoit faits dans ſes conquêtes, & des gens du païs, qui volurent y demeurer. Cependant, les Atlantes lui apportant des préſens magnifiques, & lui décernant toutes ſortes d'honneurs, elle reçut avec plaiſir ces marques de leur affection, & leur promit de les protéger.

En effet, comme ils étoient ſouvent attaqués par les Gorgones, cette autre nation de femmes, qui étoient leurs voiſines, & qui tâchoient d'égaler en tout les Amazones ; la reine Myrine voulut bien les aller combattre, dans leur païs, à la priere des Atlantes. Les Gorgones s'étant rangées en bataille, le combat fut opiniâtre. Mais, enfin, les Amazones ayant eu le deſſus, elles paſſérent au fil de l'épée quantité de leurs ennemies, & n'en prirent guere moins de trois mille priſonnières. Le reſte s'étant ſauvé dans les bois, Myrine, qui vouloit abolir entièrement cette nation, commanda qu'on y mît le feu. Mais, ce deſſein n'ayant pas réuſſi, elle ſe retira ſur les frontières du païs des Gorgones. Cependant, comme les Amazones faiſoient la garde avec beaucoup de négligence, à cauſe de leurs ſuccès, leurs priſonnières

s'étant ſaiſies de leurs épées, lorſqu'elles dormoient, en égorgérent un grand nombre. Mais, enfin, étant accablées par les Amazones, qui ſe mirent bientôt en défenſes, elles furent toutes tuées, après une réſiſtance très-vigoureuſe. Myrine fit brûler les corps de ſes compagnes mortes, ſur trois bûchers; & elle leur fit élever trois grands tombeaux, qui s'appellérent les tombeaux des Amazones.

Les Gorgones, s'étant relevées dans la ſuite, furent attaquées encore une fois par Perſée, fils de Jupiter. Méduſe étoit alors leur Reine. Mais, enfin, cette nation, & celle des Amazones, furent détruites, l'une & l'autre, par Hercule, lorſqu'étant paſſé dans l'Occident, il planta une colomne dans l'Afrique, ne pouvant ſouffrir, après tant de bienfaits, que le genre humain avoit reçus de lui, qu'il y eût une nation gouvernée par des femmes.

On dit pour l'ordinaire, que les Amazones ont été ainſi appellées du Grec, Αμοζὸς, qui veut dire ſans mammelles; parce que, comme on l'a vu, elles brûloient la mammelle droite à leurs filles. Tous les Anciens en conviennent. Cependant, les Amazones, qu'on trouve repréſentées dans les Monumens, ont les deux mammelles. Auſſi, M. Freret regarde-t-il cette étymologie, comme peu digne d'être rapportée. Ce ſçavant Académicien conjecture, que le nom d'Amazones, qui eſt barbare, vient de deux mots Calmouques, *Éme*, ou *Aëme*, qui ſignifie une femme, & *Tzaïne*, qui, prononcé *Saïne*, dans le dialecte des Mantchoüs, veut dire la perfection d'une choſe, ſon excellence, ſa bonté. Ainſi, *Amazon*, ſuivant la prononciation Grecque, & *Aëme*, *Tzaïne*, ſelon celle des Tartares, pourra ſignifier une Héroïne, *Fœmina excellens*. Cette conjecture paroît aſſez vraiſemblable.

Au reſte, quelques Auteurs, parmi leſquels eſt Strabon, ont cru qu'il n'y avoit jamais eu d'Amazones; que tout ce qu'on publioit ſur ce ſujet, n'étoit qu'une fable. M. Leclerc ajoûte que ce qui y a donné lieu, c'eſt qu'en Cappadoce les femmes alloient avec leurs maris à la guerre, comme elles avoient été autrefois à la conquête des Indes, avec Bacchus, ou Oſiris; que les noms qu'on leur donne, comme Antiope, Penthéſilée, & les autres, ſont Grecs, & non pas Scythes; & que les meilleurs Hiſtoriens de la vie d'Alexandre n'en diſent rien. Mais, de la manière que tous les Anciens, je veux dire, Hérodote, Diodore de Sicile, Velléius Paterculus, Pomponius Méla, Pauſanias, Trogue, & pluſieurs autres parlent des Amazones, on ne ſçauroit révoquer en doute ce qu'ils en diſent.

D'ailleurs, la choſe n'eſt nullement impoſſible. On a vu preſque de nos jours, au cœur de l'Afrique, chez les Jagas, un État compoſé de femmes, où les meres tuoient les enfans mâles, au moment de leur naiſſance,

pour ne conſerver que les filles, & où les plus braves des priſonniers de guerre n'étoient épargnés, que pour devenir les eſclaves des femmes. L'hiſtoire de Singa, reine de cette nation, eſt ſuffiſamment atteſtée, par les relations de divers Européens, témoins oculaires, par la guerre, que les Portugais du Congo eurent à ſoûtenir contre cette Reine; par le traité qu'ils firent avec elle; enfin, par ſa converſion au Chriſtianiſme, & par ſon mariage avec le jeune Portugais, qu'elle épouſa dans un âge très-avancé.

AMAZONIEN [le mois]. (*a*) C'eſt le mois de Janvier, ou, ſelon d'autres, de Décembre. Ce fut l'empereur Commode, qui l'appella ainſi, lorſqu'il changea les noms des douze mois de l'année, & qu'il leur en aſſigna de nouveaux, tous tirés des noms qu'il portoit lui-même, & des ſurnoms qu'il s'attribuoit. Le nom d'Amazonien plaiſoit, par deux endroits, à Commode, comme lui rappellant, & Hercule, vainqueur des Amazones, & Marcia, ſa concubine, qu'il aimoit à faire peindre dans l'habillement de ces femmes guerrières. Lui-même, il eut la penſée de paroître ſur l'arène de l'amphithéatre en cet équipage. On ne dit pas ſi l'exécution ſuivit; mais, rien n'empêche de le croire, puiſqu'il ſe montroit ſouvent en public, en habit de femme.

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV pag. 504.
(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 107.

AMAZONIUS, *Amazonius*, Ἀμαζώνιος. (*b*) ſurnom, qui fut donné à Apollon, à cauſe du ſecours qu'on dit qu'il avoit donné aux Grecs, contre les Amazones. C'étoit à lui qu'on attribuoit la fin de la guerre de ces femmes célebres.

AMBACTES, *Ambacti*. (*c*) Il y en a qui diſent que c'étoit une eſpèce de pages, qui marchoient à côté du Prince, parmi les Gaulois. D'autres veulent que ce fuſſent des valets de louage, qu'on louoit pour aller & revenir. Il eſt parlé de ces Ambactes dans Céſar, qui les met avec ce qu'on appelloit Cliens, chez les mêmes Gaulois. Le premier ſentiment convient mieux, avec le paſſage de cet Écrivain: » Plus un homme, » dit-il, eſt diſtingué par ſon cré» dit & par ſa naiſſance, plus il » a au tour de ſoi d'Ambactes & » de Cliens. «

AMBARRES, *Ambarri*, (*d*) peuples des Gaules, qui étoient, ſelon Céſar, amis & alliés des Éduens. On voit diſtinctement, par ſon expédition contre les Helvétiens, qu'ils étoient établis, du moins en partie, ſur la rive gauche de la Saone. Car, ils lui firent porter leurs plaintes du ravage de leurs terres, avant que tout le corps de la nation Helvétienne eût paſſé cette rivière. Et Céſar arriva aſſez-tôt, pour défaire les Tiguriniens, qui étoient reſtés en arrière. Le Ambarres

(*c*) Cæſ. de Bell. Gall. L. VI. p. 229.
(*d*) Cæſ. de Bell. Gall. L. I. pag. 12. Tit. Liv. L. V. c. 34. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

furent

furent du nombre de ces anciens Gaulois, qui paſſérent les Alpes, pour aller s'établir en Italie; ce qui remonte juſqu'au regne du premier des Tarquins.

Selon la carte de la Gaule, dreſſée par M. d'Anville, ce qu'on appelle à préſent la Principauté de Dombes, dans le Lyonnois, répond en partie au païs, occupé par les Ambarres.

AMBARVALES, *Ambarvalia*, (*a*) fêtes inſtituées en l'honneur de Cérès. Les Romains les célébroient deux fois l'an. La première fois, c'étoit à la fin de Janvier, ou, ſelon d'autres, au mois d'Avril; & la ſeconde fois, c'étoit au mois de Juillet; mais on n'en ſçait pas le jour.

Ces fêtes avoient été inſtituées, pour obtenir des dieux une abondante moiſſon. C'eſt pourquoi, on y ſacrifioit une jeune vache, une truie, ou une brebis, après l'avoir promenée trois fois autour du champ; ce qui fit, dit-on, donner à cette fête le nom d'Ambarvales, du Grec, ἀμφὶ, *circum*, autour, & du Latin, *arva*, champs. D'autres écrivent *Ambarbalia*, & *Amburbia*, qu'ils font venir d'*Ambio*, je fais le tour, & d'*Urbs*, Ville. La première étymologie paroît plus naturelle.

On avoit compoſé une eſpèce de priere, qu'on faiſoit à cette occaſion. C'étoit le *Carmen Ambarvale*. Les Prêtres, qui officioient à cette ſolemnité, s'appelloient *Fratres Orvales*.

C'eſt apparemment cette inſtitution payenne, qui aura donné lieu à l'inſtitution de ce que nous appellons aujourd'hui les Rogations. Les prieres & les proceſſions, qu'on fait durant les Rogations, ont le même but que les Ambarvales. C'eſt même la coûtume dans certains païs, & en général dans les campagnes, de faire ces proceſſions autour des champs.

AMBASSADEUR, *Legatus*, πρέσβυς, (*b*) Miniſtre public, envoyé par un Souverain vers un autre Souverain, pour y repréſenter ſa perſonne. Les Anciens vouloient que le rang, l'âge, & les autres qualités perſonnelles, de ceux qui étoient choiſis pour Ambaſſadeurs, donnaſſent un nouveau poids à un titre déjà ſi reſpectable. Chez Homère, c'eſt Ulyſſe & Ménélas qu'on députe, pour aller porter des propoſitions de paix aux Troyens; & il ſuffit d'ouvrir Thucydide & Tite-Live, pour voir qu'on s'écartoit rarement d'un principe ſi naturel.

I. On n'envoyoit preſque jamais de jeunes gens en Ambaſſade. Le terme de *Presbus*, πρέσβυς, employé chez les Grecs, pour déſigner un Ambaſſadeur, ſignifioit, dans le ſens propre, un Vieillard. Cinquante ans étoit l'âge fixé par les loix des peuples de Chalcide, pour être jugé capable de cet emploi. Polybe rapporte de lui-même, que les Achéens le nommérent, lui troiſième, pour Am-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 533.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XII. p. 57, 58. *& ſuiv.*

baſſadeur, auprès du roi Ptolémée, quoiqu'il n'eût pas encore l'âge preſcrit, pour remplir cette dignité. Comme on ſçait que parmi les Romains on ne pouvoit parvenir aux premiers emplois de la République, qu'à l'âge de quarante ans; & que d'un autre côté, tous les Ambaſſadeurs, preſque ſans exception, étoient tirés du corps du Sénat, on ne peut douter que la maturité de l'âge ne fût chez le peuple Romain, comme chez tous les autres peuples, une condition communément néceſſaire, pour être revêtu du caractère d'Ambaſſadeur.

C'eſt pour cette raiſon qu'on s'étonnera moins que les Romains tiraſſent quelquefois au ſort les Ambaſſadeurs. Tacite nous apprend qu'il s'éleva un grand débat dans le Sénat, pour ſçavoir s'il falloit nommer par élection, ou choiſir au ſort les Ambaſſadeurs qu'on avoit réſolu d'envoyer à Veſpaſien. Cet Hiſtorien nous a conſervé les diſcours qui ſe firent de part & d'autre à cette occaſion; & il ajoûte qu'il fut arrêté que ſuivant l'ancienne coûtume, *ſecundùm vetera exempla*, le ſort décideroit du choix des Ambaſſadeurs. On voit en effet, par une lettre de Cicéron même, qu'il fut nommé Ambaſſadeur par cette voie. Un autre Auteur rapporte que de pluſieurs perſonnes dont une ambaſſade étoit compoſée, les unes avoient été nommées par élection, & les autres par le ſort. Mais, ces exemples ſont ſi rares que deux Sçavans, à qui ils ont échappé, vont preſque juſqu'à s'inſcrire en faux contre cet endroit de Tacite.

II. Les Romains, qui ont peut-être ſenti mieux qu'aucun autre peuple, de quelle conſéquence il étoit de frapper les yeux de la multitude, pour attirer ſa vénération, donnoient à leurs Ambaſſadeurs divers ornemens extérieurs. C'eſt pourquoi, ſelon un Auteur, ils avoient le privilége de porter un anneau d'or, dans le tems même, où les Sénateurs & les Chevaliers n'avoient pas encore droit de le porter. Ils avoient auſſi un habit diſtingué, que Denys d'Halicarnaſſe appelle une robe ſacrée. Elle étoit, ſelon quelques-uns, de pourpre dans les Ambaſſades, où il s'agiſſoit d'affaires d'État; mais dans celles qui n'avoient pour objet que des devoirs de bienſéance & de politeſſe, Tite-Live nous apprend qu'ils prenoient une robe blanche.

Les Romains étoient, comme nous, dans l'uſage d'envoyer des Ambaſſadeurs, ſoit pour faire des complimens de condoléance, ſoit pour en faire de félicitation. Alexandre, revenu victorieux de ſes grandes expéditions, reçut à Babylone des Ambaſſadeurs de preſque toutes les parties du monde. Aux noces de Perſée & à celles du roi Pruſias, aſſiſtérent divers Ambaſſadeurs, qui avoient apporté aux nouveaux époux des préſens de la part de leurs maîtres. A l'égard des complimens de condoléance, on ſçait le bon mot de Tibère aux Ambaſſadeurs d'Ilium, qui étoient venus un an après la mort de Druſus, lui

marquer la part qu'ils prenoient à ſa douleur.

III. Il y avoit encore une eſpèce d'Ambaſſade, dont on ne trouve d'exemple que parmi les Romains. On l'appelloit l'Ambaſſade libre; parce que ceux à qui on accordoit cette prérogative, n'avoient aucune affaire à négocier, & qu'ils pouvoient partir & revenir, quand bon leur ſembloit. C'étoit proprement une marque de diſtinction, dont on décoroit les perſonnes d'un certain rang, pour leur attirer plus de reſpect, lorſque leurs affaires particulières les obligeoient de faire quelque ſéjour dans les païs étrangers. On s'en ſervoit même quelquefois comme d'un prétexte honnête, pour colorer la retraite d'un homme, que quelque diſgrace obligeoit de chercher un aſyle hors de l'Italie. Ce fut ſous ce titre que Scipion Naſica, contraint de quitter Rome, pour ſe ſouſtraire à la fureur du peuple, qui vouloit venger dans ſon ſang la mort de Gracchus, ſe retira en Aſie. Suétone n'oublie pas de remarquer que Tibère porta cette qualité, lorſque certaines affaires, qui lui étoient peu honorables, firent prendre à ce Prince le parti de s'exiler lui-même à Rhodes.

Cicéron déclame avec beaucoup de force contre ces ſortes d'Ambaſſades. Il fait ſentir combien étoit ridicule le titre d'Ambaſſadeur dans un homme qui n'étoit chargé d'aucune négociation. Il nous aſſure que pendant ſon conſulat il auroit deſiré d'abolir entièrement ce genre d'Ambaſſade; mais, que n'ayant pu y réuſſir, il eut du moins le crédit d'en faire reſtreindre le tems à une année, au lieu qu'auparavant la durée n'en étoit point limitée.

IV. Quel que fût en général l'objet de l'Ambaſſade, on voit, tant chez les Grecs que chez les Romains, que pour l'ordinaire on n'envoyoit pas moins de trois Ambaſſadeurs, ni plus de dix. Il y avoit néanmoins des occaſions, où ils étoient en plus grand nombre, non ſeulement pour que ces députés fuſſent en état de s'aider mutuellement de leurs lumières, mais encore pour marquer plus de conſidération à celui vers lequel on les envoyoit. Auſſi, voyons-nous que Démétrius Poliorcéte regarda comme une marque de mépris, que les Lacédémoniens ne lui euſſent député qu'un ſeul Ambaſſadeur, & que celui-ci, pour les diſculper, lui dit finement que le Sénat de Sparte n'ayant à traiter qu'avec une ſeule perſonne, avoit cru auſſi ne devoir lui en envoyer qu'une ſeule.

V. Les ordres, dont on chargeoit les Ambaſſadeurs, étoient contenus dans le décret du Prince, du Sénat, ou du peuple, qui les députoit. Ce crédit leur tenoit lieu de ce que nous appellons lettres de créance. Ils étoient obligés de le repréſenter, ſans quoi on ſe croyoit bien fondé à refuſer de les entendre. Ce fut pour cette ſeule raiſon que les Achéens s'excuſérent de n'avoir pas admis dans leur Conſeil quelques Ambaſſadeurs, que le Sénat avoit envoyés

pour examiner si les Villes, qui, pendant les diviſions d'Eumene & de Philippe, avoient été enlevées à différens peuples de la Gréce, leur avoient été rendues. La coûtume des Athéniens étoit d'ajoûter toujours cette clauſe générale au décret, dont nous parlons : *Qu'au ſurplus les Ambaſſadeurs faſſent tout ce qu'ils croiront être le meilleur pour le bien de l'État.* Quelquefois auſſi, on donnoit plein pouvoir aux Ambaſſadeurs de traiter aux conditions que leur prudence leur ſuggéreroit.

Mais, comme à la faveur d'un nom auſſi reſpectable que celui d'Ambaſſadeur, il auroit pu ſe gliſſer des eſpions, des gens ſans aveu, ou venus même à deſſein de tramer quelques pratiques ſecretes, on ne les recevoit nulle part en cette qualité, ſans avoir pris auparavant les précautions néceſſaires contre toute ſurpriſe. A Rome, lorſque leur arrivée n'étoit pas annoncée, ou qu'ils n'étoient pas attendus, on ne les admettoit pas auſſi-tôt dans la Ville; mais on s'informoit d'abord de tout ce qui concernoit leur perſonne, & du ſujet de leur commiſſion. Ce ſoin regardoit les Queſteurs. Ces Magiſtrats alloient trouver les Ambaſſadeurs dans un lieu marqué, hors de l'enceinte de Rome. Ils enregiſtroient leurs noms; & lorſque ces Ambaſſadeurs venoient de la part de quelque puiſſance amie, on les logeoit aux dépens du public. On les défrayoit eux & leur ſuite, durant leur ſéjour. On leur faiſoit des préſens conſidérables d'armes, de chevaux, d'habits, de vaſes d'argent, &c.

Tite-Live appelle ces préſens *Lautia*, terme particulier aux Romains, & que Plutarque n'a pu rendre en ſa langue par aucun qui fût équivalent. En un mot, on pourvoyoit magnifiment à toute leur dépenſe. Et quand ils venoient à mourir dans le cours de leur Ambaſſade, ces mêmes Queſteurs prenoient ſoin de leurs funérailles, & la République en payoit les frais; ce qui toutefois ne doit s'entendre que de ceux qui venoient de la part des amis & des alliés. On traita autrement ceux de Rhodes, qu'on ſoupçonnoit être dans le parti de Pompée, & ceux que Perſée envoya à Rome, pour ſe juſtifier des embûches, qu'on l'accuſoit d'avoir tendues à Eumene. Ses excuſes n'ayant point été admiſes, on congédia ſes Envoyés, & on leur donna trente jours, pour ſortir d'Italie. Ceux des Étoliens furent traités avec encore plus de rigueur; car on ne leur donna que la moitié de ce tems-là, pour ſe retirer hors des terres de la République.

Plutarque nous apprend que de ſon tems, l'étendue de l'empire Romain ayant multiplié à l'infini le nombre des Ambaſſadeurs; & que la dépenſe qui ſe faiſoit pour les défrayer, étant devenue par-là fort onéreuſe à la République, on ceſſa de pourvoir à leur ſubſiſtance. Mais, on continua à inſcrire leurs noms dans les regiſtres publics; & on ne diminua rien par rappport aux prérogatives,

qu'on leur avoit accordées, & dont une des plus considérables étoit d'avoir place dans l'orchestre aux jeux & aux combats publics. Les députés de la ville de Marseille jouissoient de cette prérogative, en considération des services qu'elle avoit rendus au peuple Romain. On trouve dans Josephe un décret de l'empereur Caius & du Sénat, par lequel le même honneur est accordé à Hircan, à ses enfans & à ses Ambassadeurs. Tacite rapporte que deux Envoyés de certains peuples de la Belgique, étant entrés dans le théatre de Pompée, lorsqu'on y célébroit les jeux, y remarquérent quelques étrangers, assis parmi les Sénateurs; qu'ayant sçu de ceux qui les conduisoient, qu'on faisoit cet honneur aux Ambassadeurs des nations, qui se distinguoient des autres par leur attachement au peuple Romain, ils s'étoient écriés qu'il n'y avoit aucune nation dans le monde, qui l'emportât sur la leur par les armes & par la bonne foi; & que là-dessus sans autre cérémonie, ils s'étoient assis dans l'orchestre; ce qui fut pris en bonne part, & regardé comme une saillie de zéle & d'affection. Cependant, Auguste ayant appris que parmi les Grecs certaines personnes, sorties de familles d'affranchis, étoient quelquefois revêtues du titre d'Ambassadeur, défendit, par un édit public, l'entrée de l'orchestre à tous les Ambassadeurs. Dans la suite, Trajan la rendit à ceux qui étoient envoyés par les têtes couronnées.

VI. Il n'y avoit point de lieu marqué, chez les Romains, pour donner audience aux Ambassadeurs. On les écoutoit en divers endroits situés hors de l'enceinte de la Ville, ordinairement dans le temple de Saturne, quelquefois dans celui d'Apollon, ou de Minerve. Il ne faut pas croire, comme quelques-uns se sont faussement imaginés sur quelques passages mal entendus, qu'on ne traitoit à Rome avec les Ambassadeurs, que dans le seul mois de Février. Tous les Historiens font foi du contraire. Il est seulement vrai que ce mois étoit destiné à écouter les demandes de ceux qui étoient envoyés par les Provinces, immédiatement soumises à l'empire Romain. Cet usage s'observoit si religieusement, que Cicéron assure que pendant tout ce tems on ne traitoit absolument d'aucune sorte d'affaires. Et ce qui montre, pour se servir des paroles de Valère Maxime, combien les Romains étoient attentifs en tout à conserver leur dignité, & celle de la République; c'est qu'ils ne rendoient jamais réponse aux Ambassadeurs, qu'en Latin; & qu'ils les obligeoient de parler la même langue, par le moyen des interpretes, non seulement à Rome, mais par tout où on leur donnoit audience.

Il paroît que parmi les Grecs les Ambassadeurs n'étoient ni logés, ni défrayés aux dépens du public, & que c'étoient les particuliers qui exerçoient l'hospitalité envers eux, à peu près comme elle étoit exercée envers les

autres étrangers. C'eſt ce que l'on peut conclure de cet endroit de Xénophon, où il reproche vivement aux Athéniens d'avoir refuſé l'hoſpitalité à un Héraut. On voit, par un autre trait du même Auteur, que les Ambaſſadeurs de Sparte à Athènes, y prenoient leur logement chez une perſonne, qui faiſoit profeſſion publique de recevoir chez ſoi tous ceux, que leurs affaires appelloient à Athènes. Ajoûtons que les Grecs conſervérent l'ancienne coûtume, qui étoit, en tems de guerre, d'envoyer devant les Ambaſſadeurs un Héraut, à peu près comme nous envoyons aujourd'hui un trompette, pour s'aſſûrer que l'ennemi accorderoit aux Envoyés la ſûreté néceſſaire pour s'acquitter de leur commiſſion. Thucydide, dans ces circonſtances, joint toujours un Héraut aux Ambaſſadeurs; & Démoſthène fait un crime aux dix Ambaſſadeurs, nommés pour traiter avec Philippe, qui aſſiégeoit pour lors une ville de l'Attique, de s'être rendus auprès de ce Prince, ſans avoir attendu la réponſe du Héraut, qu'ils lui avoient dépêché.

VII. Comme les Athéniens & les Corinthiens avoient une loi préciſe, qui défendoit de recevoir abſolument aucun préſent de la part de ceux auxquels ils étoient envoyés, il eſt aſſez naturel de croire qu'ils ſe diſpenſoient auſſi d'en donner à ceux des autres nations, à moins que ce ne fût de ces petits préſens d'amitié, qu'on faiſoit aux hôtes, & qu'on appelloit *Xénia*. En effet, Philippe, roi de Macédoine, voulant corrompre certains Ambaſſadeurs d'Athènes, ſe ſervit, ſelon Démoſthène, de ce prétexte, pour leur faire agréer des ſommes conſidérables en argent. Ce même Orateur ſoûtient, avec ſa véhémence ordinaire, que c'étoit un crime capital; & l'hiſtoire nous apprend que quelques Ambaſſadeurs, qui en furent convaincus, l'expiérent auſſi par leur mort.

On étoit ſi religieux ſur ce point à Athènes, que Callias, pour cette ſeule raiſon, y fut condamné à une amende de cinquante talens, quoiqu'il eût conclu une paix avantageuſe avec le roi de Perſe. C'étoit cependant l'uſage parmi les Prines de cette nation, de faire de grands préſens à ceux qui alloient chez eux en Ambaſſade. Il ſemble même qu'il étoit de la dignité des Rois d'en uſer ainſi. C'eſt peut-être pour cela que les Ambaſſadeurs que le Sénat avoit envoyés à Ptolémée, qu'on croit être Ptolémée Philadelphe, n'ayant pu ſe diſpenſer de recevoir les dons précieux que ce Prince leur avoit offerts, avant même d'avoir rendu compte de leur négociation, commencérent par les remettre dans le tréſor public; généroſité qui frappa tellement les Sénateurs, qu'avec la permiſſion du peuple, ces préſens leur furent rendus.

VIII. Dans ces tems de barbarie, où les hommes vivoient dans un brigandage continuel, & pour ainſi dire, en guerre ouverte les uns avec les autres, il n'y avoit point lors que le bouclier de la religion,

qui pût mettre à couvert la vie & les biens de ceux qui étoient obligés de traiter avec leurs ennemis, ou même avec les étrangers. De-là cet appareil de cérémonie, ces herbes ſacrées, ces couronnes, ces libations & ces ſymboles religieux que portoient les Hérauts chez les Grecs, & les Féciales chez les Romains, lorſqu'ils avoient quelques ordres à exécuter auprès d'un peuple ennemi. Mais, l'intérêt commun de la ſociété ayant adouci la férocité des mœurs, ces uſages s'abolirent inſenſiblement. On n'en trouve preſque plus de traces dans la Gréce, depuis Homère; & parmi les Romains, depuis les deux premiers ſiécles de la fondation de leur Empire. On comprit enfin, même parmi les Barbares, que l'avantage réciproque des États demandoit que la perſonne de l'Ambaſſadeur fût regardée comme inviolable.

IX. Selon l'ancien droit des gens, toute perſonne qui avoit fait quelque violence à un Ambaſſadeur, devoit être remiſe entre les mains de la Puiſſance qui l'avoit envoyé, pour en tirer telle vengeance qu'il lui plairoit. C'eſt ainſi qu'un certain Leptinès, qui avoit tué Cnéus Octavius, fut livré aux Romains par les Grecs. Les Romains eux-mêmes firent remettre, entre les mains des Carthaginois, les jeunes gens qui avoient inſulté leurs Ambaſſadeurs. Ils en uſérent de la même manière avec deux Édiles, qui avoient maltraité les envoyés des Apolloniates, & dans la crainte que les parens de ces deux Magiſtrats ne les enlevaſſent ſur la route, le Sénat donna ordre à un Queſteur de les accompagner juſqu'au port, où ils devoient s'embarquer.

X. On accordoit des honneurs particuliers à la perſonne, ou même à la mémoire des Ambaſſadeurs, qui s'étoient dignement acquittés de leurs fonctions. A Sparte & à Athènes, outre le remercîment qu'on leur faiſoit en public, on leur donnoit un repas de cérémonie. Chez les Romains, on les élevoit aux premières magiſtratures. Et s'il arrivoit qu'ils fuſſent tués dans l'exercice de leur miniſtère, on leur décernoit une ſtatue. Cicéron nous apprend que celles qu'on avoit érigées en l'honneur de ces quatre Ambaſſadeurs, qui furent mis à mort à Fidènes, par un roi des Veiens, avoient ſubſiſté juſqu'à ſon tems. Il n'oublie pas qu'on voyoit dans la place, où étoit la tribune aux harangues, la ſtatue de Cnéus Octavius, qui fut tué à Laodicée, dans le cours de ſon Ambaſſade. Ce droit étoit ſi bien établi, que le même Orateur ſoûtient qu'il doit s'étendre juſqu'à ceux qui meurent de maladie, tandis qu'ils ſont revêtus du titre d'Ambaſſadeur. Ainſi non content que le Sénat eût ordonné qu'on conſtruiroit, aux dépens du public, un tombeau à Servius Sulpitius, mort Ambaſſadeur auprès d'Antoine, Cicéron obtint encore qu'on lui éléveroit une ſtatue d'airain en pied. Les Athéniens dreſſérent auſſi un monument ſur la voie ſacrée, pour honorer la mémoire du héraut Anthémocrite, qui

avoit été tué par les Mégariens.

AMBERTHKEND, nom qu'on donne au livre qui contient les dogmes des Indiens.

AMBIAINS, *Ambiani*, (*a*) Ἀμβιανοὶ, peuples de la gaule Belgique, qui tenoient un rang diſtingué dans le païs. Céſar, après avoir réduit les Bellovaces, [ ceux de Beauvais ] entra dans le païs des Ambiains, qui ne firent point de réſiſtance, & ſe livrérent auſſi-tôt à diſcrétion, avec tout ce qu'ils avoient. On voit par-là que les Ambiains & les Bellovaces étoient Limitrophes; ce qui eſt fort exact, ſuivant la remarque de M. d'Anville. Mais, ce Géographe obſerve que ce qu'on lit enſuite dans les Commentaires : *Eorum* [ *Ambianorum ſcilicet* ] *fines Nervii attingebant*, ne doit pas être entendu d'une manière trop étroite, & ne ſignifie autre choſe, ſinon que les Ambiains n'étoient point éloignés des Nerviens. Car, à moins que de reſſerrer les Atrébates, ou les Véromanduens juſqu'aux portes de leur capitale, on ne ſçauroit amener les Nerviens juſques ſur la frontière des Ambiains préciſément.

Céſar, à ſon retour de ſa ſeconde expédition dans la grande-Bretagne, choiſit la capitale des Ambiains, préférablement à toute autre Ville, pour y tenir l'aſſemblée générale des États de la Gaule, en faire ſa place d'armes & le centre de toutes ſes légions, répandues dans les contrées voiſines, y placer les magaſins de ſon armée, qui avoit beaucoup à ſouffrir dans les Provinces, par la famine qu'y cauſoit la ſéchereſſe; enfin, pour y fixer ſa réſidence, juſqu'à ce qu'il eût réglé tout ce qui regardoit le département de ſes légions dans leurs quartiers d'hiver.

Cicéron, dans une lettre à Trébatius, fait mention d'un camp, qu'avoit Céſar, auprès de Samarobrine [ c'eſt le nom de la capitale des Ambiains, qu'on appella depuis Amiens ]; c'eſt-à-dire, ſur le territoire de cette Ville; & peut-être ce camp étoit-il placé ſur la hauteur qui y domine, où, dans la ſuite des tems, l'on a bâti la fortereſſe qui s'y voit à préſent, & qui, avant qu'on eût porté l'art de fortifier les places, au degré de perfection, où il eſt aujourd'hui, paſſoit pour une des meilleures fortereſſes de l'Europe. Il y eut là un ancien château, dont les Seigneurs prenoient le titre de Châtelains d'Amiens, & que les Antiquaires de cette Ville prétendent même avoir été fondé dès le tems de Céſar; ce qui confirmeroit encore qu'il établit un camp en ce lieu-là.

La gloire qu'ont eue les Ambiains d'avoir poſſédé ce grand capitaine chez eux, pendant un quartier d'hiver, leur a fait avoir, dans tous les ſiécles, une vénéra-

(*a*) Plin. L. IV. c. 17. Strab. p. 194. Ptolem. L. II. c. 9. Cæſ. de Bell. Gall. pag. 75, 351, 375. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 441, 444, 445. Tom. XIII. pag. 413. Tom. XIX. pag. 507, 510.

tion particulière pour ſa mémoire, & doit avoir perpétué chez eux de pere en fils, au moins le ſouvenir des principaux lieux, où il fit hiverner ſes légions, lorſqu'il étoit dans leur païs. Le territoire des Ambiains ne répond qu'en partie à ce qu'on appelle aujourd'hui l'Amienois en Picardie.

AMBIBARIENS, *Ambibarii*, (*a*) peuples des Gaules, qu'il ne faut pas confondre avec les Ambarres, dont ils étoient voiſins. Leur cité faiſoit partie des cités Armoriques, ſituées le long de l'Océan. Elle étoit voiſine de celle des Rhédons, d'où eſt venu le nom de Rennes.

Les Ambibariens habitoient à peu près cette partie de la Celtique, connue aujourd'hui ſous le nom de Diocèſe d'Avranches, aux extrêmités de la Normandie, ſur les confins de la Bretagne.

AMBIEGNE, *Ambiegna*, (*b*) autrement Ambigne, ou Ambegne. C'étoit la groſſe victime, autour de laquelle étoient les autres victimes.

AMBIGAT, *Ambigatus*, (*c*) roi des Bituriges, du tems que Tarquin, l'ancien, regnoit à Rome. Il s'étoit rendu très-puiſſant par ſa valeur, & celle de ſes ſujets, aidée de la bonne fortune. Ses États, les plus fertiles de tout le païs, étoient ſi peuplés, qu'à peine pouvoient-ils contenir une ſi grande multitude d'hommes, & qu'il ne lui étoit pas facile à lui-même de les réprimer.

Ce Prince ſe voyant avancé en âge, & voulant délivrer ſon royaume d'une foule d'habitans, qui le ſurchargeoit, déclara qu'il alloit faire partir Belloveſe & Sigoveſe, ſes neveux, deux jeunes Princes hardis & entreprenans, avec autant de monde qu'ils en voudroient emmener avec eux, afin d'être en état de ſe faire craindre, pour aller chercher de nouveaux établiſſemens dans les terres, où il plairoit aux dieux de les conduire. Le ſort envoya Sigoveſe du côté de la forêt Hercinienne, & ouvrit à Belloveſe ver l'Italie, une route, qui n'étoit guere plus favorable.

AMBIGÉRUS, *Ambigerus*, (*d*) roi des Indes. Lorſqu'Alexandre le Grand fut arrivé devant la ville de ce Roi, les habitans lui enfermérent les portes; & parce qu'ils avoient ouï dire que le fer n'avoit point de priſe ſur lui, ils empoiſonnérent leurs fléches, & repouſſant l'ennemi de leurs murailles, par des bleſſures doublement mortelles, ils en tuérent un fort grand nombre. Ptolémée, entr'autres, y fut bleſſé. On déſeſpéroit déjà de ſa vie, lorſque le Roi vit, en ſonge, une herbe, qui devoit être l'infaillible antidote de ce venin. En effet, Ptolémée n'en eut pas plutôt pris dans un breuvage, qu'il recouvra la ſanté. La meilleure partie de l'armée reçut auſſi une pareille guériſon d'un pareil remède. Après qu'Alexandre ſe fut rendu maître

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. pag. 353.
(*b*) Roſin. de Antiq. Rom. pag. 321.
(*c*) Tit. Liv. L. V. c. 34. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 617.
(*d*) Juſt. L. XII. c. 10.

de la place, il remonta ſur ſa flotte, & ſacrifia à l'Océan, pour lui demander un heureux retour.

AMBIGU, terme de Grammaire, qui vient de *ambo*, deux, & de *ago*, je pouſſe, je mene. Ce terme préſente à l'eſprit deux ſens différens. Les réponſes des Oracles étoient toujours Ambigues. C'étoit, dans cette Ambiguité, que l'Oracle trouvoit à ſe défendre contre les plaintes du malheureux qui l'avoit conſulté, lorſque l'événement n'avoit pas répondu à ce que l'Oracle avoit fait eſpérer, ſelon l'un des deux ſens.

AMBILIATES, *Ambiliates*, (*a*) peuples des Gaules, que Céſar met au nombre de ceux que les Vénétes appellérent à leur ſecours, pour ſe défendre contre les Romains. Il y en a qui liſent Ambibariens, au lieu d'Ambiliates. Si on admet la leçon d'Ambiliates, le territoire de ces peuples pourra, ſelon M. Samſon, répondre au territoire de Lamballe, à cauſe de la reſſemblance de nom. Si on admet au contraire celle d'Ambibariens, ce Géographe ſeroit d'avis de le placer ailleurs, & plutôt dans le diocèſe d'Avranches, que dans tout autre. Mais, ces poſitions qui n'ont d'autre fondement, que des conjectures, paroiſſent s'écarter beaucoup de la poſition que Céſar donne aux Ambiliates, qu'il ſemble placer auprès des Nannetes, dans l'énumération des peuples qui alloient marcher contre lui. Ajoûtez à cela, que les Ambilatres, dont parle Pline, ne ſçauroient différer des Ambiliates. Or, ces Ambilatres ſont placés, par cet ancien Géographe, à l'extrémité de l'Aquitaine, étendue juſqu'à la Loire. Ainſi, on ne peut révoquer en doute, que les Ambiliates n'ayant habité ſur les côtes de l'Océan, à la gauche de la Loire, ſur la frontière de la province de Bretagne.

AMBIORIX, *Ambiorix*, (*b*) roi des Éburons, peuples Gaulois, qui habitoient entre la Meuſe & le Rhin. Céſar, l'an 54 avant J.C. plaça dans ce païs une légion ſous les ordres de Sabinus & de Cotta. Ambiorix alla d'abord, comme ami, au-devant de ces deux lieutenans, & leur fournit même du bled. Mais, à peine y avoit-il quinze jours qu'ils étoient arrivés, que les Gaulois les attaquérent & les taillérent en piéces. Ambiorix ayant demandé & obtenu qu'on lui envoyât quelqu'un, avec qui il pût conférer, tint un langage fort adroit, & qui, partant d'un Prince barbare, peut ſervir de preuve, que les leçons de la nature ſuffiſent, pour rendre les hommes fort ſçavans dans l'art de tromper. Il commença par proteſter qu'il n'avoit point perdu la mémoire des bienfaits de Céſar, qui l'avoit délivré du joug des Aduatiques, & qui lui avoit rendu ſon fils & ſon neveu que ces peuples avoient reçus en

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. pag. 101. Plin. L. IV. c. 19.

(*b*) Cæſ. de Bell. Gall. L. V. p. 180, 181. *& ſeq.* L. VI. p. 250. *& ſeq.* L. VIII. p. 390, 391. Crév. Hiſt. Rom. T. VII. pag. 159. *& ſuiv.*

ôtages, & tenoient dans une dure captivité ; que s'il venoit de faire un acte d'hoſtilité contre les Romains, ce n'avoit point été par eſprit d'animoſité & de haine, mais, parce qu'il n'avoit pu réſiſter aux deſirs de ſa nation ; que de la façon dont ſe gouvernoient les Gaulois, les peuples n'avoient guere moins de pouvoir ſur leurs Rois, que les Rois ſur leurs peuples. Ambiorix ajoûta pluſieurs autres choſes, qui avoient pour but, d'engager les Romains à retirer leurs troupes du païs des Éburons.

Ce diſcours rapporté aux deux généraux, Cotta n'y ajoûta aucune foi. Il n'en fut pas de même de Sabinus. Auſſi en devint-il la victime, ainſi que ſes troupes. En effet, s'étant engagés dans une eſpèce d'embuſcade, ils ſont tout à coup ſurpris par les Gaulois, qui les prennent en même-tems en tête & en queue. Ambiorix ſe conduiſit en habile général : » Enfans, s'écria-t-il aux » ſiens, les bagages ſont à nous ; » c'eſt le fruit de la victoire ; ne » ſongeons qu'à l'achever. « Il fut obéi. Dès lors ce ne fut plus un combat, mais un carnage. Sabinus perd là vie ; & Cotta lui-même eſt tué, en combattant, avec la plus grande partie des Romains. Les autres ſe retirent vers le camp, d'où ils étoient partis. Celui qui portoit l'aigle, la conſerva juſqu'aux retranchemens ; & lorſqu'il en fut à portée, il l'y jetta, après quoi il ſe retourna contre les ennemis, & mourut en brave homme, en ſe battant à la tête du camp. Les ſoldats, qui étoient reſtés, après une ſi cruelle journée, eurent encore aſſez de courage pour ſe défendre juſqu'à la nuit. Mais, ſe voyant ſans eſpérance, & ſans aucune reſſource, ils ſe tuérent les uns les autres, juſqu'au dernier

Cependant, Ambiorix ſongeant à profiter de la victoire, paſſa en diligence chez les Aduatiques, ſes voiſins, & les ſouléve. De-là, il entra ſur les terres des Nerviens, & les anime par ſon exemple, & par la promeſſe de ſon ſecours, à aller attaquer Q. Cicéron, qui avoit établi, dans leur païs, ſes quartiers d'hiver. Les Nerviens, aiſément perſuadés, convoquent les peuples, qui étoient ſous leur obéiſſance ; & en très-peu de tems une armée formidable, compoſée de toutes ces différentes nations, marcha contre Cicéron, avec tant de promptitude, qu'elle arriva avant qu'il fût informé du déſaſtre de Sabinus. La cavalerie, qui avoit pris les devans, ſurprit & enveloppa un aſſez grand nombre de ſoldats Romains, qui s'étoient répandus dans les forêts, & qui y coupoient les bois néceſſaires, ſoit pour le chauffage, ſoit pour les fortifications du camp. Ils allérent enſuite avec toutes leurs forces livrer l'aſſaut au camp même de Cicéron. Ambiorix, après avoir pluſieurs fois tenté inutilement d'emporter, par la force, le camp Romain, voulut eſſayer de la ruſe, qui lui avoit ſi bien réuſſi auprès de Sabinus. Mais, Cicéron ne fut point la dupe de tous ſes artificieux diſcours ; & il n'écouta aucune propoſition.

Céſar, informé de ce qui ſe paſſoit, vole au ſecours de ſes légions, & pourſuit Ambiorix à travers la forêt d'Ardenne. Baſilius ayant eu ordre de marcher devant lui avec toute la diligence poſſible, apprend qu'Ambiorix étoit avec peu de gens en un château, & marche auſſi-tôt de ce côté-là. Mais, comme les maiſons de la nobleſſe des Gaules étoient ordinairement accompagnées d'un bois, ou d'une rivière, pour prendre le frais en été, ſes gens arrêtérent quelque-tems les Romains en un paſſage; ce qui lui donna moyen de monter à cheval, & de ſe ſauver à travers les bois. Ainſi échappé, Ambiorix n'aſſembla point de troupes, ſoit qu'il n'en eût pas le tems, où qu'il crût que toute l'armée ſuivoit, & qu'il n'étoit pas aſſez fort pour y réſiſter. Il dépêcha ſeulement des coureurs par tout, pour avertir les habitans de ſe retirer, comme ils firent; les uns dans les bois & les marais; les autres, qui étoient voiſins de l'Océan, dans des Iſles que formoit le reflux de la mer.

On ne laiſſoit pas toutefois de pourſuivre Ambiorix. Ce fugitif fut près d'être pris ou tué. On le voyoit; on croyoit le tenir; & toujours il échappoit. Changeant perpétuellement d'aſyle, & n'ayant autour de lui que quatre cavaliers, il rendit inutiles les efforts d'une multitude d'ennemis, que la haine, le deſir de plaire à Céſar, l'eſpoir de la récompenſe animoient à le pourſuivre. Pour Céſar, il alla ravager les États d'Ambiorix, afin de lui ôter toute eſpérance de retour, s'il ne pouvoit faire autre choſe, & lui attirer la haine de ſon païs.

AMBITION, *Ambitio*, (*a*) paſſion qui nous porte avec excès à nous aggrandir. C'étoit une divinité des Romains. Ce peuple lui avoit bâti un temple. La choſe étoit convenable. Sans doute que les Romains vouloient autoriſer par-là cette ambition démeſurée, qui a enfin cauſé la ruine de ce fameux peuple. Elle étoit repréſentée avec des ailes, & les pieds nuds.

AMBIVARITES, *Ambivariti*, (*b*) peuples qui, ſelon Céſar, habitoient une partie de la gaule Belgique, ſituée en-deça de la Meuſe. On croit que c'étoit ce qu'on appelle aujourd'hui le Brabrant. Telle eſt du moins l'opinion de quelques Sçavans. Cependant, le même Céſar place ailleurs les Ambivarites, au nombre des peuples qui étoient en la dépendance des Éduens, à titre de Cliens. Mais, on penſe que c'eſt une erreur, qui ſe ſera gliſſée par la faute, ou des copiſtes, ou des Imprimeurs; à moins qu'il n'y ait eu autrefois deux peuples, qui s'appellaſſent Ambivarites. Au reſte, il y en a qui liſent Aduatices, au lieu d'Ambivarites.

AMBIVIUS (*c*) [L. AMBIVIUS TURPION], *L. Ambivius Turpio*, l'un des maîtres de la troupe des

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 349.

(*b*) Cæſ. de Bell. Gall. p. 126, 349.

(*c*) Terent. Audri. & Eunuch. Titul.

Comédiens, qui jouérent quelques comédies de Térence, comme l'Andrienne & l'Eunuque. La prémière fut repréſentée ſous les Édiles Curules, M. Fulvius, & M. Glabrio; & la ſeconde ſous les Édiles Curules, Poſth. Albinus & L. Cornélius Mérula.

AMBIVIUS [M.], *M. Ambivius*, M. Ἀμβίβιυχος, (*a*) ſuccéda à Coponius, dans le gouvernement de la Judée. Il fut remplacé par Annius Ruffus, vers l'an 13 de J. C.

AMBRACIE, *Ambracia*, (*b*) Ἀμβρακία, ville d'Épire, en Gréce, ſur le golfe Ambracique. Elle fut fondée par Ambrax, fils de Theſphrotus, qui y fixa ſon ſéjour, apparemment lorſque les États de ſon pere eurent été pris & ravagés, d'abord par les Dryopes, & enſuite par Hercule. C'eſt pourquoi l'origine des Ambraciotes ne remonte guere qu'à environ une ou deux générations avant la guerre de Troye.

Peu de tems après cette guerre, il y avoit un autre Ambrax, qui regnoit à Ambracie. Denys d'Halicarnaſſe, parlant de la fuite d'Énée & de ſes compagnons, dit qu'étant arrivés à Actium, ils jettérent l'ancre au promontoire du golfe Ambracique; & que de-là ils allérent à la ville d'Ambracie, où regnoit Ambrax, fils du Dexamène d'Hercule. Il reſte, ajoûte-t-il, dans l'un & dans l'autre endroit, des monumens de leur arrivée en ce païs.

Scymnus de Chio & Strabon paroiſſent rejetter l'origine des Ambraciotes long-tems après la guerre de Troye. » Après les » Moloſſes, dit Scymnus, eſt » Ambracie, colonie des Corin- » thiens. Gorgus, fils de Cyp- » ſéle, en fut le premier habitant. » Ambracie, dit Strabon, eſt à » peu près ſituée ſur le golfe. » Elle eſt l'ouvrage de Tolgus, » fils de Cypſéle. « Celui qui eſt appellé Gorgus, par Scymnus de Chio, & Tolgus, par Strabon, Antoninus Libéralis le nomme Torgus, & le dit, non pas fils, mais frere de Cypſéle. Il accorde même les Hiſtoriens, qui font les Ambraciotes antérieurs à la guerre de Troye, avec ceux qui les font poſtérieurs à cette guerre en faiſant entendre qu'Ambracie ſubſiſtoit, lorſqu'on y conduiſit une nouvelle colonie de Corinthe. Cette Colonie fut envoyée en Épire, ſuivant Strabon, par Cypſéle & par Gargaſus. Elle s'empara d'abord de la côte de l'Acarnanie, & s'avança enſuite vers le golfe Ambracique, où elle rétablit, plutôt qu'elle ne fonda la ville d'Ambracie.

Le tems de l'établiſſement de cette colonie, ou ce qui eſt la même choſe, le tems du regne de Cypſéle à Corinthe, doit être placé, vers l'an 620 avant J. C. Quand cette colonie arriva en Epire, les Ambraciotes gémiſ-

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 619.
(*b*) Strab. pag. 325, 450. Ptolem. L. III. c. 14. Pomp. Mel. L. II. c. de Maced. Plin. L. IV. c. 1. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 4, 9. Pauſ. p. 333, 641. Diod. Sicul. pag. 317, 562, 563. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 168, *& ſuiv.* Tom. XII. pag. 127.

ſoient ſous la tyrannie de Phalécus. Ils prirent, à leur ſecours, les nouveaux venus de Corinthe, & ſe ſoulevérent contre le Tyran, qui en fit d'abord un grand carnage. Mais, enfin, une heureuſe tranquillité ſuccéda bientôt à ces troubles domeſtiques. Les Ambraciotes, à qui les Oracles d'Apollon avoient fait prendre les armes, crurent que c'étoit à ce dieu qu'ils étoient redevables de la paix. De-là, vint la coûtume qu'ils eurent dans la ſuite, de chanter le ſauveur Pythien, dans leurs fêtes, & dans leurs feſtins publics. C'eſt ce qu'Antonimus Libéralis fait dire à Apollon lui-même, dans une de ſes métamorphoſes, où ce dieu diſpute avec Diane & avec Hercule, du droit de préſider à la ville d'Ambracie, après avoir pris pour juge le vieillard Cragaléus, qui, pour avoir décidé en faveur d'Hercule, eſt changé, par Apollon, en rocher. Ovide a fait alluſion à cet événement fabuleux, en diſant d'Énée & de ſes compagnons: » Ils virent Ambracie, qui avoit » été le ſujet d'une diſpute entre » les divinités & le rocher, en » quoi le juge avoit été méta» morphoſé. «

Il eſt a croire que les Cypſélides ayant détruit la tyrannie de Phalécus dans Ambracie, y établirent la leur. Du moins, Périandre, fils de Cypsèle, eſt appellé tyran des Ambraciotes, par Ariſtote, & par Maxime de Tyr. Ariſtote dit que le peuple ayant chaſſé Périandre, recouvra ſon ancienne liberté.

Les Ambraciotes eurent des démêlés avec les Moloſſes, nation Épirote, qui ſoumit à la fin toutes les autres. On voyoit à Delphes, ſelon Pauſanias, un âne de bronze, que les Ambraciotes y avoient offert, en reconnoiſſance d'un avantage, qu'ils remportérent ſur les Moloſſes, une nuit que ces derniers ſortirent mal à propos d'une embuſcade, effrayés du bruit que fit un âne, en paſſant auprès d'eux.

Cependant, les Ambraciotes tombérent dans de grands malheurs. Ils furent aſſujettis par les Rois d'Épire. Ils furent taillés en piéces par les Athéniens, qui avoient à leur tête Démoſthène. Thucydide rapporte des particularités de cette guerre; & Diodore ajoûte que la ville d'Ambracie demeura preſque détruite. Philippe, roi de Macédoine, pere d'Alexandre, les attaqua enſuite, au rapport de Démoſthène. Enfin, M. Fulvius les ſoumit aux Romains; & après leur reddition, ils lui firent préſent d'une couronne d'or, peſant cent cinquante livres. Ce Général fit enlever toutes les ſtatues de marbre & de cuivre, & tous les tableaux, qui ſe trouvoient à Ambracie, en plus grand nombre & d'un plus grand prix, qu'en aucune Ville du païs, parce que Pyrrhus y avoit eu autrefois ſon palais. Mais, c'eſt à quoi il borna tout le butin qu'il fit en cette Ville. Paul Émile dépouilla les habitans de leurs priviléges, & de leurs biens, ainſi que tous les autres Épirotes.

On trouve dans Tite-Live, une belle deſcription de la poſition de la ville d'Ambracie. » Elle eſt ſituée, dit cet Hiſtorien, au pied d'une colline, » extrêmement roide & eſcarpée, que les habitans nomment Perrhante. Du côté de » la campagne & de la rivière, » elle regarde l'occident; & la » citadelle, bâtie ſur la hauteur, » eſt tournée vers l'orient. L'Aréthon vient de l'Acarnanie, » & va ſe jetter dans le Golfe » prochain, à qui la Ville a donné » le nom d'Ambracique. Et outre qu'elle eſt défendue d'un » côté par la rivière, & de l'autre » par la montagne, elle eſt encore entourée d'un mur très-» ſolide, qui a plus de trois » milles de circuit. «

On voit aujourd'hui Ambracie dans la Turquie d'Europe, ſous le nom d'Ambrachia. C'eſt au fond du golfe de Larta, dans la province de ce nom.

AMBRACIOTES, *Ambraciotæ*. Ce ſont les habitans d'Ambracie. On les appelle auſſi Ambraciens. *Voyez* Ambracie.

AMBRACIQUE [le Golfe], *Sinus Ambracius*, vel *Ambracicus*, Κόλπος Ἀμβρακικός. (*a*) Ce Golfe, ſitué au voiſinage de la ville d'Ambracie, ſéparoit, ſuivant Polybe, l'Épire de l'Acarnanie, ayant l'Épire au ſeptentrion, & l'Acarnanie au midi. Il avoit pris le nom d'Ambrax, fondateur de la ville d'Ambracie.

AMBRAX, *Ambrax*, Ἄμβραξ, (*b*) fils de Theſprotus. Il eſt appellé Amarax, dans Etienne de Byzance. C'eſt à lui qu'on attribue la fondation d'Ambracie, qui prit ſon nom, ainſi que le Golfe Ambracique. *Voyez* Ambracie.

AMBRE, *Electrum*, Ἤλεκτρον, (*c*) titre d'un des Dialogues de Lucien. L'Auteur, dans ce Dialogue, feint avoir entendu dire dans ſa jeuneſſe, que le long de l'Éridan, il y avoit des arbres, d'où découloit l'Ambre; & que cet Ambre étoit les larmes des ſœurs de Phaëton, qui avoient été changées en peupliers, & qui pleuroient encore ſon infortune. Il s'imaginoit que s'il paſſoit jamais par-là, il étendroit ſon manteau deſſous, pour recevoir cette précieuſe liqueur. Mais, comme il navigeoit depuis peu ſur ce fleuve, ne voyant aucun de ces arbres ſur ſes bords, où le nom de Phaëton n'étoit pas ſeulement connu, il demanda aux Matelots, quand eſt-ce qu'on arriveroit en ces lieux ſi fameux chez les Poëtes.

Les Matelots ſe prirent à rire de ſon ignorance, & s'étonnérent qu'il y eût des gens aſſez inſolens pour débiter ces impoſtures. Ils ajoûtérent que s'il y avoit des arbres en leur païs, qui produiſiſſent un ſi grand tréſor, ils ne s'amuſeroient pas à tirer la rame, pouvant s'enrichir en un inſtant. Cela rendit Lucien

(*a*) Strab. pag. 323, 324. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 169.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 169.

(*c*) Lucian. Tom. II. pag. 523. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 160.

tout honteux, de s'être laiſſé ainſi duper par les Poëtes; & il regrettoit ces choſes, comme s'il les eût perdues.

M. l'abbé Banier croit que l'origine de cette fable, que Lucien tourne en ridicule, pourroit bien venir des païs du nord, où un fleuve, nommé Réïdan, après avoir coulé dans la Pruſſe, ſe jette dans la mer Baltique. Il y a ſur les bords de ce fleuve, une quantité prodigieuſe de peupliers. L'endroit où il ſe décharge dans la mer, eſt connu par l'Ambre jaune, qui s'y trouve, & qui fait un gros revenu au Prince, qui gouverne cet État. Il ne ſe trouve que dans ce païs là, & nullement ſur le Pô. Il n'eſt pas étonnant, que ce que la tradition apprenoit de ce fleuve, ait fait nommer le Pô Éridan.

AMBRE, *Ambar*, vel *Ambarum*. (*a*) On diſtingue deux ſortes d'Ambres, l'Ambre gris & l'Ambre jaune. Nous renvoyons le Lecteur à ce que les Naturaliſtes ont écrit ſur la formation de l'Ambre. Car, les ſentimens ſont ſi partagés là-deſſus, qu'il ſeroit trop long de les rapporter ici en détail. Pour les Poëtes, comme on peut le voir dans l'Article précédent, ils avoient imaginé, que c'étoient les larmes des Héliades, ſœurs de Phaéton, métamorphoſées en peupliers.

Les Auteurs les plus anciens, qui aient parlé de l'Ambre, ſont Eſchyle & Hérodote. On ſçait, en général, que les Romains étoient fort curieux de l'Ambre. Il eſt naturel de donner une idée de l'opinion, qu'ils avoient de cette matière, des uſages auxquels ils l'employoient, & du prix exceſſif qu'ils l'achetoient. Nous devons ces éclairciſſemens à Pline. Ses idées ſur la nature de l'Ambre, & ſur les païs qui le produiſent, ſont pareilles à celles que nous avons aujourd'hui; car, malgré les lumières dont nous nous flattons d'être éclairés, & l'eſpèce de mépris, que quelques Modernes conſervent encore pour cet Auteur, on n'en ſçait pas plus que lui, ſur pluſieurs matières, & particulièrement ſur celle-ci. L'ordre de ſon texte eſt changé, parce qu'il convenoit moins que celui qu'on a ſuivi.

» Le rivage de Germanie, » d'où on nous apporte l'Am- » bre, eſt éloigné d'environ ſix » cens mille pas de Carnunte, » ville de Pannonie. . . . Parmi » les objets de pur agrément, » l'Ambre tient ſa place, d'abord » après le cryſtal. Réſervé, ce- » pendant, juſqu'ici à la parure » des femmes, on eſt encore à » deviner ce qu'il peut avoir de » flatteur par lui-même. C'eſt la » frivolité des Grecs, & leur » rafinement, qui l'ont mis à la » mode. . . . . Le plus précieux » eſt le Falerne, ainſi nommé, » à cauſe de la couleur du vin » de même nom, dont il imite » la tranſparence & le brillant. . . » Enfin, on met des plaiſirs de

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. Tom. III. 191, 192.

» pure

» pure fantaiſie à un ſi haut prix, » qu'une petite figure d'Ambre » travaillé, s'achete plus cher, » que des hommes pleins de vie » & de force. «

Le détail ſuivant donne la plus forte idée de l'excès auquel le luxe étoit porté chez les Romains.

» Julien, qui préparoit un » combat de Gladiateurs, pour » l'empereur Néron, envoya » un chevalier Romain, viſiter » les endroits, où ſe fait le » commerce de l'Ambre. Il par- » courut les côtes, & rapporta » de l'Ambre en ſi grande quan- » tité, qu'on en garnit les mailles » des filets, qui mettent le Po- » dium à couvert des bêtes, & » que les armes des Gladiateurs, » leur attirail funébre, enfin, » tout l'appareil d'un des jours » de ſpectacle, fut fait d'Ambre » travaillé. Le plus gros morceau » qu'il apporta, peſoit treize li- » vres. «

Pline finit par cette énumération.

» Les piéces de métal de Co- » rinthe plaiſent par le mêlan- » ge du bronze, avec l'or & l'ar- » gent; les ouvrages de ciſelure » par l'art & le génie; les mur- » rhina & les cryſtaux ſervent » du moins à boire frais; les » perles, parce qu'elles ſont l'or- » nement d'une tête; les pierre- » ries, parce qu'elles ſont celui » des doigts. En un mot, dans » tous les excès vicieux, on » cherche à repréſenter, ou à » jouir. Dans la paſſion pour » l'Ambre, il n'y a que le plai- » ſir ſecret & borné de ſe ſatis- » faire. «

On ne relevera point ce que dit le même Auteur, ſur des hommes délicats & voluptueux, qui préparoient eux-mêmes des champignons, avec des couteaux d'Ambre, & des uſtenciles d'argent. Ce portrait, s'il étoit plus étendu, pourroit être regardé comme une critique du tems.

AMBRES, *Ambri*, (*a*) peuples des Indes, qui habitoient ſur les bords du fleuve Acéſiné. Quint-Curſe & Strabon les nomment Oxydraques. Ces peuples, au rapport de Juſtin, s'étant réunis à leurs voiſins, s'oppoſérent à Alexandre, avec une armée de quatre-vingt mille hommes, & de ſoixante mille chevaux. Mais, ſelon Quint-Curſe, le nombre de la cavalerie ne montoit qu'à dix mille hommes, à quoi il ajoûte neuf cens chariots.

Quoiqu'il en ſoit, les Ambres perdirent la bataille, & le vainqueur alla tout droit vers la capitale de leurs États. Comme il vit du haut de la muraille, où il étoit monté le premier, que perſonne ne paroiſſoit pour la défendre, il ſauta dans la place, ſans être ſuivi d'aucun de ſes gardes. Mais, les ennemis n'eurent pas plutôt apperçû qu'il étoit ſeul, que, ſortant tout d'un coup des lieux qui les cachoient, ils ſe mirent à pouſſer un grand cri, & à courir ſur lui de toutes parts, pour abattre, s'ils pouvoient, une

(*a*) Q. Curt. L. IX. c. 4. Juſt. L. XII. c. 9. Strab. pag. 689, 701.

tête ſi fatale au repos des Nations, & les venger de tant de guerres, que ce Prince leur avoit faites, & qui finiroient avec lui. Alexandre s'arma d'un courage auſſi grand que le péril, où il étoit engagé. Il ſe défend lui ſeul contre tous, & ſoûtient long-tems, avec un égal avantage, un combat ſi inégal. Rien n'eſt capable de l'étonner, ni le grand nombre d'ennemis, ni la grêle des dards, qui tombent ſur lui de tous côtés, ni les affreux hurlemens des Barbares; & par un prodige, qui paſſe de bien loin toute créance, un ſeul homme, ou tue, ou fait fuir devant lui, je ne ſçai combien de milliers d'hommes.

Enfin, quand il vit qu'il alloit être accablé par la multitude, il s'appuya contre un arbre, aſſez voiſin du mur; &, à la faveur du tronc qui le couvroit, il ſoûtint impunément la furie des aſſiégés, juſqu'à ce que ſes amis, inſtruits & allarmés de l'extrême péril, où il étoit, ſe lancérent auſſi du haut du rempart, & ſe rendirent auprès de lui. Mais, ce renfort étoit encore trop foible. La plûpart furent tués; & le combat & le danger ne ceſſérent d'être douteux, qu'après que l'armée, ayant abattu le mur, eut volé toute entière au ſecours du Roi. Il y fut bleſſé, ſous la mammelle, d'une fléche, dont le coup étoit fort profond. Affoibli par la perte du ſang, qui en ſortoit en abondance, il ſe laiſſa tomber ſur ſes genoux, & ne ceſſa point de combattre en cette poſture, qu'il n'eût fait mordre la pouſſiére à l'auteur de ſa bleſſure, qui fut moins dangereuſe par elle-même, que par les accidens, qui en accompagnérent la cure. *Voyez* Oxydraques.

AMBRONS, *Ambrones*; (*a*) Ἄμβρωνες, peuples, Gaulois d'origine. Ils paſſérent en Italie, dans les tems les plus reculés, & ſe firent des établiſſemens dans les cantons, ſitués au nord & au midi du Pô, dont ils s'étoient emparés. Leur migration étoit antérieure de beaucoup à celle de ces Gaulois, qui traverſérent les Alpes, ſous la conduite de Bellovéſe, environ 600 ans avant J. C.

Les Ambrons vendirent cher leur ſoumiſſion aux Romains. Ils défirent Manlius & Cepion; mais ils furent vaincus par Marius; & la bataille ſe donna plutôt par hazard, que de propos délibéré. En effet, s'étant levés promptement, ils coururent aux armes. Ils avoient le corps chargé & appeſanti par la bonne chere qu'ils avoient faite; mais, ils n'en avoient que plus de réſolution & plus de fierté. Et, rendus plus gais par le vin qu'ils avoient bu, ils s'avançoient, non point en déſordre, ni en courant, comme des furieux, ni en jettant des cris confus & inarticulés; mais, en frappant leurs armes de meſure, & en marchant tous enſemble en cadence, à ce bruit, & en répétant à tout moment leur nom: *Ambrons*, *Ambrons*, ſoit pour

(*a*) Plut. T. I. p. 414, 416. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. T. XIX. p. 618.

s'appeller les uns les autres, ſoit pour étonner d'avance leurs ennemis, en leur apprenant à qui ils alloient avoir à faire.

Les Liguriens, qui, de tous les peuples d'Italie, dont l'armée de Marius étoit compoſée, furent les premiers, qui commencérent la charge, ayant entendu les cris des ennemis, leur répondirent par le même cri: *Ambrons, Ambrons*, qui étoit leur ancien nom. Car, le nom d'Ambrons eſt le nom général, que les Liguriens donnoient à leur nation; de ſorte que ce cri retentit également dans les deux armées, avant qu'elles en vinſſent aux mains. Tous les officiers des deux partis le répétant à l'envi, & s'efforçant de ſe ſurpaſſer les uns les autres, en force de voix, tous ces cris redoublés irritérent & allumérent les courages. Mais, les Ambrons avoient la rivière à paſſer; cela rompit leur ordonnance. Et avant qu'ils puſſent ſe remettre en bataille, les Liguriens chargérent, avec furie, les premiers, & commencérent le combat. Les Romains accoururent en même-tems pour ſoûtenir les Liguriens; & deſcendant des lieux avantageux, qu'ils occupoient, ils tombérent ſi rudement ſur les Barbares, qu'ils les renverſérent. La plûpart furent tués ſur le bord du fleuve, où ils s'entrepouſſoient les uns les autres, & qui fut bientôt rempli de ſang & de morts. Les Romains firent main-baſſe ſur tous ceux qui étoient paſſés, & qui n'oſoient ſe rallier, pour faire tête; & ils les menérent battant, juſqu'à leur camp, & à leurs chariots.

Là, les femmes venant contre eux, avec des épées & des haches, grinçant les dents de rage & de douleur, & jettant des cris horribles, frappent également ſur ceux qui fuient & ſur ceux qui pourſuivent, ſur les premiers, comme traîtres, & ſur les autres, comme ennemis, ſe jettent au milieu de la mêlée, ſaiſiſſent avec les mains nues les épées des Romains, leur arrachent leurs boucliers, reçoivent des bleſſures, ſe voyent mettre en piéces, ſans ſe rebuter, & témoignent, juſqu'à la mort, un courage véritablement invincible.

AMBROSIE, *Ambroſia*. C'étoit, ſuivant la fable, la nourriture des dieux. Ce mot eſt compoſé de ἀ, privatif, & de βροτὸς, *mortalis*, mortel; ou parce que l'Ambroſie rendoit immortels, ceux qui en mangeoient, ou parce qu'elle étoit mangée par des immortels. Lucien, ſe mocquant des dieux de la fable, dit qu'il falloit bien que l'Ambroſie & le Nectar, dont l'un étoit leurs mets, & l'autre leur boiſſon ordinaire, ne fuſſent pas ſi excellens, que les Poëtes le diſoient, puiſqu'ils deſcendoient du Ciel, pour venir ſur les autels, ſucer le ſang & la graiſſe des victimes, comme font les mouches ſur un cadavre.

Au reſte, rien n'eſt ſi obſcur, ni ſi confus chez les Poëtes, que la véritable deſtination de l'Ambroſie & du Nectar. On croiroit qu'ils ont pris à tâche de donner

ſur cela la torture aux Grammairiens ; de ſorte qu'on eſt encore à ſçavoir certainement, ſi l'on mangeoit l'Ambroſie, & ſi l'on buvoit le Nectar. On trouve plus ſouvent boire le Nectar. Ce n'eſt donc qu'en ſuivant l'opinion la plus commune, qu'on regarde l'Ambroſie, comme l'aliment qu'on ſervoit ſur la table des dieux, & le Nectar, comme leur boiſſon. Mais, en ce cas, pour entendre bien des endroits d'Homère, de Virgile & d'autres Poëtes, il faut ſuppoſer, comme on le croit, qu'on faiſoit bien des choſes avec l'Ambroſie; & qu'outre l'Ambroſie ſolide, il y avoit de l'eau d'Ambroſie, de la quinteſſence d'Ambroſie, de la pommade, de la pâte d'Ambroſie.

Quoiqu'il en ſoit, la fable ne pouvoit rien inventer de plus charmant que l'Ambroſie & le Nectar. Cette nourriture délicieuſe & cette liqueur embaumée flattoient tous les ſens à la fois. Elles donnoient la jeuneſſe, ou la conſervoient, rendoient la vie parfaitement heureuſe, & procuroient l'immortalité.

Comme les Anciens ne connoiſſoient rien de plus doux que le miel, on ne ſera pas étonné, que le Poëte Ibicus, cité par Athénée, en ait fait la matière d'une comparaiſon, par laquelle il veut donner une idée de la nature & du goût de l'Ambroſie. Il dit donc : » L'Ambroſie eſt neuf » fois plus douce que le miel; » & en mangeant du miel, on » éprouve la neuvième partie du » plaiſir qu'on auroit, en mangeant de l'Ambroſie. « On peut conſulter ſur cette matière, la ſçavante & agréable diſſertation de M. le Franc.

AMBROSIE, *Ambroſia*, nom de l'une des Hyades. *Voyez* Hyades.

AMBROSIES, *Ambroſia*, (*a*) fêtes inſtituées en l'honneur de Bacchus. Elles ſe célébroient en pluſieurs Villes de la Gréce, au tems de la vendange.

AMBRYSE, *ou* AMBRYSSE, *Ambryſus*, vel *Ambryſſus*, (*b*) Ἄμβρυσος, Ἄμβρυσσος, ville de Gréce, dans la Phocide. De Stiris à Ambryſe, l'on comptoit environ ſoixante ſtades ; & on y alloit par une plaine, qui étoit entre deux montagnes. Le chemin étoit bordé de vignes, à droite & à gauche; & tout le païs étoit un vignoble. Mais, entre les ceps de vigne, on élevoit une eſpèce de chêne verd, que les Ioniens & les autres Grecs nommoient Coccus, & que les Galates, qui habitoient au-deſſus de la Phrygie, appelloient du Houx. Il venoit de la hauteur de l'aube-épine. Ses feuilles étoient plus noirâtres, & moins dures, que celles de l'yeuſe. Son fruit étoit à peu près comme celui d'une morelle, & de la groſſeur d'un pois chiche. Il s'y engendroit un petit inſecte, qui, lorſque le fruit étoit mur, acquéroit des ailes, s'envoloit, &

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 209.

(*b*) Strab. pag. 423. Pauſ. pag. 681 & 682. Tit. Liv. L. XXXII. c. 18.

reſſembloit à ces moucherons, que nous appellons couſins. Mais, d'ordinaire, on cueilloit ce fruit, avant que le ver eût eu le tems de ſe former, quoique le ſang de ce petit animal étoit auſſi fort bon pour la teinture des laines.

La ville d'Ambryſſe étoit ſituée ſur le mont Parnaſſe. Au de-là, c'étoit Delphes. On croit qu'elle prit ſon nom du héros Ambryſſus. Les Thébains, ayant entrepris la guerre contre Philippe, roi de Macédoine, fortifiérent cette Ville, d'un double mur, qu'ils bâtirent d'une pierre noire, mais fort dure, que l'on trouvoit dans le païs. Ces deux murs avoient près de ſix pieds de largeur, & plus de neuf de hauteur, aux endroits, où ils étoient entiers. Entre l'un & l'autre, il y avoit l'eſpace d'un pas. Les Thébains n'y ajoûtérent, ni tours, ni creneaux, ni rien de régulier, parce qu'ils n'en eurent pas le tems. La place publique n'étoit pas fort grande; & la plûpart des ſtatues de marbre, qui en faiſoient l'ornement, étoient briſées.

Anticyre étoit ſur la gauche. Le chemin, qui y menoit, alloit d'abord en montant; mais, au bout de deux ſtades il s'applaniſſoit. A la droite du chemin, on voyoit le temple de Diane Dictynnée, à laquelle les habitans d'Ambryſſe avoient une dévotion ſingulière. La ſtatue y étoit en marbre noir. C'étoit une ſtatue de l'école d'Égine. On croit qu'Ambryſſe eſt actuellement Arachova, ou Aracova dans la Livadie, province de la Turquie d'Europe.

AMBRYSSUS, *Ambryſſus*, Ἄμβρυσσος, (*a*) Héros à qui les Grecs rendoient des honneurs. On croit qu'il avoit donné ſon nom à la ville d'Ambryſſe.

AMBUBAIÉS, *Ambubaiæ*. (*b*) Ce terme ſe trouve dans une ſatyre d'Horace. Un Commentateur de ce Poëte a cru que les Ambubaies étoient des femmes, que l'on avoit ainſi appellées, à cauſe des ſottiſes qu'elles diſoient en bégayant dans l'ivreſſe. D'autres ont penſé que ce mot venoit de *ambu*, ou *am*, vieille prépoſition Latine, qui ſignifioit *circum*, autour, & de *Baiæ*, Baies, lieu délicieux, proche de Naples, & que c'étoient des femmes débauchées, qui ſe trouvoient aux environs de Baies; que *ambu* a été dit pour *am*, de même que *indu* a été dit pour *in*; que c'eſt de-là qu'on a dit *Ambalvare*, & *Ambedo*, & de même *Ambubaia*.

Cruquius, dans ſon commentaire ſur Horace, croit qu'*Ambubaia* s'eſt dit pour *Ambubeja*; qu'il ſignifie proprement un vendeur d'*Ambubeja*, herbe dont il eſt parlé dans pluſieurs Auteurs, & qui, dans Pline, s'appelle *Ambugia*, par la faute des copiſtes, qui ont ſubſtitué ce mot à *Ambubeja*, parce que ces vendeurs d'*Ambubeja* étoient des charlatans; qu'enſuite on a tranſporté ce mot à toutes ſortes de charla-

(*a*) Pauſ. p. 681. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 164.

(*b*) Horat. Lib. I. Satyr. 2. v. 1.

tans, & que c'eſt là ce qu'il ſignifie. Mais, toutes ces étymologies ne paroiſſent pas vraies. La dernière ſur tout n'a point d'apparence.

L'opinion la plus fondée, c'eſt celle qui fait d'Ambubaies un mot Syriaque, formé d'*Abbub*. Ce terme qui revient au *Calamus* des Latins, ſignifioit originairement un petit inſtrument de muſique, fait avec un chaume, une tige de bled, en un mot un chalumeau; & parce que les flûtes ont commencé par-là, quoiqu'elles ſe ſoient perfectionnées dans la ſuite, & qu'elles n'aient point été de ſimples chalumeaux, ou parce qu'elles y reſſembloient, on les a toujours appellées *Abbub*, & avec la terminaiſon Syriaque, *Abbuba*, ou *Abbubaia*; d'où eſt venu *Ambubaia*, une flûte. C'eſt de-là que les Romains ont fait *Ambubaia*, joueur ou joueuſe de flûte, comme nous appellons flûtes, haut-bois, violons, trompettes, non ſeulement ces inſtrumens, mais encore ceux qui en jouent. J'ai dit joueur, ou joueuſe de flûte, parce que Lambin croit que c'étoient des hommes. Mais, la plus ancienne & la plus commune opinion, c'eſt que c'étoient des femmes Syriennes; & dans Suétone, il paroit que ce ſont des femmes. Nous dirions en François des joueuſes d'inſtrumens, des chanteuſes, des comédiennes.

AMBULARE, CORAM DEO. (*a*) Ce qui s'appelle *Ambulare coram Deo*, dans l'Écriture Sainte, comprend une régle parfaite de conduite pour les mœurs, telle que fut celle d'Énoch, qui eſt le premier duquel l'Ecriture parle en ces termes, enſuite d'Abraham: *Ambula coram me, & eſto perfectus.*

AMBULATIO. (*b*) Le plus grand nombre d'entre les Romains ſe promenoit, ou à pied, ou, comme nous dirions aujourd'hui, en caroſſe; deux ſortes de promenades, dont l'une s'appelloit *Ambulatio*, & l'autre *Geſtatio*. » Nous convînmes, dit Cicéron, de faire notre promenade, d'après dîner, dans les allées ſolitaires de l'Académie. «

AMBULIUS, *Ambulius*, ſurnom qu'on dit avoir été donné à Jupiter, parce qu'il avoit un autel auprès d'un vaſte portique, où les Lacédémoniens alloient ſe promener. C'eſt pour la même raiſon que Minerve s'appelloit *Ambulia*, & Caſtor & Pollux, *Ambulii*.

AMBULTI, terme qui veut dire prolongation. On donnoit le ſurnom d'Ambulti à Jupiter, à Minerve, & aux Tyndarides, d'après l'opinion où l'on étoit, que les dieux prolongeoient leur vie à diſcrétion.

AMBURBIALES [les Victimes], *Victimæ Amburbiales*. Elles étoient ainſi appellées des fêtes Amburbies. *Voyez* Amburbies.

AMBURBIES, *Amburbia*, fête ou cérémonie de religion, qui

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II, pag. 261.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 321.

fut en uſage chez les Romains. Elle conſiſtoit à faire proceſſionnellement le tour de la ville en dehors. Auſſi, ce mot eſt-il compoſé du Latin *ambire*, faire le tour, & *urbs*, Ville. Scaliger, dans ſes notes ſur Feſtus, a prétendu que les Amburbies étoient la même choſe que les Ambarvales, & il n'eſt pas le ſeul de ce ſentiment. Les victimes qu'on menoit à cette proceſſion, & qu'on ſacrifioit enſuite, s'appelloient Amburbiales d'*Amburbium*.

AME, (*a*) *Anima*, *Animus*, *Spiritus*, Ψυχὴ. πνεῦμα.

I. L'idée générale de toutes les nations, même les plus barbares, a toujours été que l'homme ne mouroit pas tout entier, & qu'il ſubſiſtoit par la meilleure partie de lui-même, après la deſtruction du corps; c'eſt-à-dire, par ſon Ame. Mais, qu'eſt-ce que cette Ame, & quelle eſt ſa nature? Il n'eſt guere de queſtions, où les ſentimens des anciens Philoſophes aient été plus partagés, que celle qui regarde la nature de l'Ame; & il n'en eſt guere auſſi qui faſſent ſentir davantage juſqu'où va la foibleſſe de l'eſprit humain, quand il n'a, pour guides, que ſes propres lumières. Ils ont beaucoup diſputé entr'eux pour ſçavoir ce qu'eſt l'Ame, où elle réſide, d'où elle tire ſon origine, ce qu'elle devient après la mort. Quelques-uns ont cru que le cœur même étoit l'Ame. Empédocle diſoit que c'eſt le ſang qui eſt mêlé dans le cœur; d'autres une certaine partie du cerveau. Pluſieurs ont ſoûtenu que, ni le cœur, ni le cerveau ne ſont point l'Ame même, mais ſeulement le ſiége de l'Ame, & qu'elle eſt un ſouffle, ou bien un feu. Ce dernier ſentiment eſt de Zénon le Stoïcien. Ariſtoxène le muſicien, qui étoit auſſi Philoſophe, la faiſoit conſiſter dans une certaine harmonie des différentes parties du corps; Xénocrate, dans le nombre, comme Pythagore, l'avoit penſé avant lui.

Platon diſtinguoit trois parties dans l'Ame. il plaçoit la principale, qui eſt la raiſon, dans la tête. Des deux autres qui ſont la colère & la cupidité, il fait réſider la première dans la poitrine, & l'autre ſous le cœur. Ariſtote voyant qu'aucun des quatre principes dont, ſelon lui, tout eſt compoſé, n'étoit ſuſceptible des propriétés de l'Ame, comme de penſer, de connoître, d'aimer, de haïr, &c. en ſuppoſoit un cinquième, qu'il ne nomme point, & appelloit l'Ame d'un mot nouveau, qui, ſuivant Cicéron, ſignifioit un mouvement continu & ſans interruption, mais, dont en effet, les plus ſçavans n'entendoient point, & ne pouvoient expliquer la force.

Tel eſt le dénombrement que fait Cicéron des diverſes opinions des Philoſophes ſur la nature de

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. p. 564. *& ſuiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 134. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 314, 315. Tom. V. p. 8. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 26, 27. *& ſuiv.* Tom. II. p. 7. *& ſuiv.* Tom. III. pag. 130. *& ſuiv.* Tom. V. p. 8. *& ſuiv.* Tom. XV. pag. 246. *& ſuiv.* Tom. XVIII. pag. 8. *& ſuiv.*

l'Ame ; car, pour l'opinion de Démocrite, qui la croyoit compoſée d'Atomes, il ne daigne pas la rapporter. Il termine ce dénombrement par ces paroles, qui ſemblent témoigner une grande indifférence pour une queſtion ſi importante : » Lequel de tous ces » ſentimens eſt le vrai ? quelque » Dieu pourra le ſçavoir. Nous » nous contentons de chercher » quel eſt le plus vraiſemblable. « Le ſyſtême de l'Académie, dont il avoit embraſſé le parti, étoit que le faux eſt mêlé par tout de telle façon avec le vrai, & lui reſſemble ſi fort, qu'il n'y a point de marque certaine pour les diſtinguer ſûrement.

En effet, Cicéron, dans les endroits où il parle de l'immortalité de l'Ame, n'en parle preſque jamais qu'en doutant, & en ſuppoſant l'un & l'autre ſyſtême également poſſible & raiſonnable. Eh plût à Dieu qu'on ne pût faire ce reproche qu'aux anciens Philoſophes ! Il marque certainement en eux un aveuglement déplorable, & un renoncement à toute lumière & à toute raiſon. Mais, ce même doute, quand il eſt volontaire & conſenti, eſt, dans un Chrétien, une choſe monſtrueuſe & inconcevable. » L'im- » mortalité de l'Ame, dit M. » Paſcal, dans ſes penſées, eſt » une choſe, qui nous importe ſi » fort, & qui nous touche ſi pro- » fondément, qu'il faut avoir » perdu tout ſentiment, pour être » dans l'indifférence de ſçavoir » ce qui en eſt. Toutes nos actions » & toutes nos penſées doivent » prendre des routes ſi différen- » tes, ſelon qu'il y aura des biens » éternels à eſpérer ou non, qu'il » eſt impoſſible de faire une dé- » marche avec ſens & jugement, » qu'en la réglant par la vue de ce » point, qui doit être notre der- » nier objet. «

II. Il faut convenir toutefois que les Anciens généralement étoient perſuadés de l'immortalité de l'Ame ; mais, cette perſuaſion n'ôtoit pas l'incertitude de ce qu'elle devenoit après la mort. Les Romains dont la Théologie n'étoit point en cela différente de celle des Grecs & des Égyptiens, donnoient en général le nom de Lémures à toutes les Ames des morts. Mais, ils en diſtinguoient de deux ſortes ; les uns bienfaiſans & paiſibles, qui faiſoient volontiers leur ſéjour dans les maiſons, que l'on appelloit Lares, ou Dieux domeſtiques ; les autres malfaiſans & inquiets, qui n'y revenoient que pour y faire du ravage, que l'on appelloit Larves ou Phantômes.

On tenoit que les premiers étoient les Ames des ancêtres, leſquels ayant vécu en gens de bien, aimant leur famille, & s'appliquant à la gouverner avec ſageſſe, n'avoient point quitté en mourant la tendreſſe qu'ils avoient pour elle ; ce qui les obligeoit à reſter dans leurs maiſons, où ils continuoient de prendre ſoin de leurs deſcendans, parmi leſquels ils s'appliquoient à maintenir la paix & l'honnêteté, leur procurant tous les biens & tous les avantages qu'ils pouvoient, &

détournant les maux dont ils étoient menacés.

L'autre eſpèce de Lémures, à qui ce nom ſemble avoir été ſpécialement affecté, inſpiroit plus de crainte que de reſpect, par les déſordres qu'ils cauſoient dans les lieux, où ils s'aviſoient de revenir. Ils paſſoient pour des eſprits malins; & l'on croyoit que c'étoient les Ames des gens vicieux, qui étoient condamnés, pour l'expiation de leurs crimes, à mener une vie errante & vagabonde après leur mort, n'ayant aucune demeure aſſurée, où ils puſſent vivre en repos. Cette ſituation fâcheuſe, jointe à leur malignité naturelle, les portoit à tourmenter les vivans; & les Dieux leur donnoient, diſoit-on, un pouvoir abſolu ſur les méchans, en qualité de miniſtres, ou d'exécuteurs de leur juſtice; mais ils ne leur permettoient pas d'attenter à la vie & à la perſonne des gens de bien. Ils pouvoient tout au plus leur cauſer de vaines frayeurs, par des apparitions phantaſtiques; c'eſt pourquoi on les appelloit Spectres ou Phantômes.

Comme il eſt aſſez ordinaire de confondre les malheureux avec les coupables, on mettoit, de ce nombre, ceux qui avoient péri par une mort violente, & qui étoient privés de l'honneur de la ſépulture, paſſe-port néceſſaire pour avoir une place fixe dans l'autre monde. Ainſi, l'on diſoit que leurs manes inquiets, qui n'avoient quitté la vie que par force, erroient autour de leurs corps, paroiſſant ſous des formes horribles, & avec des bruits épouvantables, juſqu'à ce qu'on leur eût rendu les derniers devoirs. Suétone raconte un fait qui paſſoit pour conſtant, qu'après la mort de Caligula, les concierges du palais, où il avoit été maſſacré, furent inquiétés toutes les nuits par des Spectres, & ſaiſis de terreur, juſqu'à ce que ſes ſœurs, revenues d'exil, lui euſſent fait faire une pompe funébre. C'eſt ſur ces imaginations populaires, qu'un valet, dans Plaute, voulant perſuader à ſon maître, qu'il revient des eſprits dans ſa maiſon, lui aſſure qu'il faut qu'il y ait eu autrefois quelqu'un d'aſſaſſiné dans ce logis.

Les gens ſages ſe mocquoient de ces fables ridicules; cependant elles étoient quelquefois rapportées avec des circonſtances ſi préciſes, & des témoignages ſi poſitifs, que des perſonnes d'ailleurs bien ſenſées ne ſçavoient qu'en penſer. C'eſt ce que Pline le jeune avoue, au ſujet d'une apparition fort extraordinaire, ſur laquelle il conſulte un de ſes amis. Le conte a été ſouvent copié depuis. Il y avoit à Athènes une maiſon décriée pour les eſprits. Le philoſophe Artémidore, attiré par la modicité du prix, vint s'y établir, dans le deſſein d'éprouver ce qui en étoit. La nuit, étant occupé à l'étude, il entend un grand bruit de chaînes, & voit un vieillard affreux, chargé de fers, qui s'approche de lui. Il ſe leve; le ſpectre s'éloigne, lui faiſant ſigne de la main de le ſuivre. Il le ſuit juſques dans la cour, où la viſion

diſparut. Il remarqua le lieu, & avertit le lendemain les Magiſtrats, qui firent fouïr la terre en cet endroit, où l'on trouva un cadavre enchaîné. On lui fit des funérailles ſolemnelles; après quoi la maiſon fut tranquille, & le Philoſophe profita du bon marché.

Ces Ames, qui ne demandoient que la ſépulture, étoient faciles à contenter. Il n'étoit pas auſſi aiſé de ſe défaire de celles qui venoient déchirer leurs aſſaſſins avec les ongles, en quoi conſiſtoit la principale force des dieux Manes, ſuivant Horace, ou perſécuter impitoyablement ceux qui étoient la cauſe de leur mort; ainſi que la malheureuſe Didon prétendoit ſe venger de ſon perfide amant.

Cette diſtinction d'eſprits, dont les uns étoient regardés comme des dieux bienfaiſans, les autres comme des mauvais démons, étoit conforme au ſyſtême de Pythagore & de Platon, qui a été embraſſé par les plus habiles d'entre les Romains. Selon ce ſyſtême, les Ames des hommes juſtes, étant dégagées pour toujours des liens du corps périſſable, & s'étant purifiées des taches qu'elles avoient contractées par le commerce des ſens, s'envoloient au ſéjour des bienheureux, où elles jouiſſoient d'un repos & d'une félicité parfaite en la compagnie des dieux inférieurs ou démons, étant transformées, en leur nature, & pouvant même s'élever enſuite par une vertu très-épurée juſqu'à la perfection des dieux céleſtes & immortels; au lieu que les Ames, coupables de grands crimes, demeuroient toujours attachées à la terre, vers laquelle elles étoient entraînées par le poids de leurs vices; juſqu'à ce qu'après diverſes révolutions, elles euſſent expié les fautes qu'elles avoient commiſes.

Voilà ce qu'on penſoit à Rome de l'état des Ames, ſéparées du corps, qu'on ſe figuroit comme des ombres legéres, ayant la forme du corps qu'elles avoient quitté, ſe diſſipant comme un ſonge, lorſqu'on penſoit les embraſſer, cependant ſenſibles à l'impreſſion de certains corps, ſe repaiſſant de parfums & du ſang des victimes, & craignant la pointe d'une épée qui ne pouvoit les bleſſer.

III. Pour ce qui eſt du lieu, que l'Auteur de la nature avoit aſſigné aux Ames pour leur réſidence ordinaire, les ſentimens n'étoient pas uniformes. Car, quoique l'on crut que les ames des gens de bien ſe fiſſent un plaiſir de fréquenter les maiſons, qu'elles avoient autrefois habitées; & que les ombres malheureuſes erraſſent ordinairement autour de leurs corps & de leurs tombeaux, on ſçavoit bien que ce n'étoit pas là leur propre domicile.

On donnoit en général le nom de Champs-Élifées; c'eſt-à-dire, de lieux agréables & délicieux, au ſéjour des Ames bienheureuſes. Les Platoniciens le plaçoient dans la haute région de l'air au-deſſous de la lune; & quelques-uns dans cette planete même, où étoient les champs d'Hécate, & laiſſoient celles des méchans errer à l'aventure dans un air inférieur

& groſſier. L'opinion commune faiſoit deſcendre tous les morts dans les enfers. Les Héros mêmes & les demi-dieux étoient ſoumis à cette loi impoſée à tous les mortels ; & leur ombre ou image y étoit retenue, pendant que leur Ame pure & dégagée de tout ce qu'elle avoit de périſſable, jouiſſoit, dans le ciel, des plaiſirs & des grandeurs de l'immortalité. Ces enfers étoient des lieux qu'on ſe figuroit au centre de la terre ; quoique le mot Ἅιδης, dont les Grecs ſe ſont ſervis pour le déſigner, ne ſignifie, à proprement parler, qu'un lieu obſcur & inviſible.

(*a*) IV. Le nom d'Ame eſt fort équivoque dans le ſtyle des Hébreux. Il ſe prend pour l'Ame qui anime l'homme, pour ce qui anime les bêtes, pour une perſonne vivante. *Donnez-moi les Ames*, dit le roi de Sodome à Abraham, *& je vous abandonne tout le reſte.* Et ailleurs, *Abraham & Loth prirent toutes les Ames qui leur étoient nées à Haran, & vinrent au païs de Chanaan.*

2.° Ame ſe prend auſſi pour la vie. *Mon Ame a été ſauvée. Ne tuez point ſon Ame ;* ne la faites point mourir. *Mon Ame vivra ;* vous me conſerverez la vie. *Ceux qui cherchoient mon Ame ;* ceux qui en vouloient à ma vie. *Ne prendre pas ſon Ame en vain ;* ne pas jurer fauſſement par ſa vie.

3.° Ame ſe prend quelquefois pour la mort. *Celui qui ſe ſera ſouillé ſur l'Ame d'un homme.*

4.° On met auſſi Ame pour le deſir, l'amour, l'inclination. *S'il plaît à votre Ame. Notre Ame eſt aride* & deſſéchée, dégoûtée de ne voir que de la manne. *Votre Ame ſéchera de douleur*, en voyant votre Émule dans le temple en votre place. *Mon Ame s'eſt endormie* de dégoût, de doulenr. *J'enivrerai l'Ame des Prêtres* de toutes ſortes de biens.

5.° Enfin, l'Ame s'employe pour la vie de la bête. *Prenez garde de ne pas manger le ſang des animaux ; car, leur ſang eſt leur Ame. Je ferai alliance avec vous & avec toute votre poſtérité, & avec toute Ame vivante qui eſt avec vous, tant les oiſeaux, que les autres animaux, qui ſont ſortis de l'arche. Le juſte connoît l'Ame des bêtes.*

(*b*) V. Nous terminerons ces réflexions, par dire que le premier concile de Bragance, ceux de Latran, ſous Innocent III, & ſous Léon X, & celui de Vienne, ſous Clément V, ont déterminé que l'Ame de l'homme étoit une ſubſtance incorporelle & immortelle, qui n'étoit point tirée de l'eſſence divine, ni préexiſtente dans le Ciel, mais, créée de rien, lors de la formation des corps, & qu'elle eſt véritablement, eſſentiellement, & par ſoi-même. Il ne faut point eſſayer de prouver cette définition

(*a*) Geneſ. c. 9. v. 10. c. 12. v. 5. c. 14. v. 21. c. 23. v. 8. & 32. v. 30. c. 37. v. 22. Numer. c. 9. v. 6. c. 11. v. 6. Deuter. c. 12. v. 23. Reg. I. I. c. 2. v. 33. Proverb. c. 12. v. 10.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 19, 20.

par aucun raiſonnement ; l'eſprit humain s'y perdroit. La raiſon ne peut être ici d'aucun ſecours pour la religion. *Voyez* Enfers, Morts, Lémures, Métempſycoſe, &c.

AME DES BÊTES. Pour ce qui regarde cette queſtion, il faut conſulter l'article de Bêtes.

AME DU MONDE. (*a*) Il y a peu de Philoſophes qui n'avouent que les parties du Monde ſont unies par quelque lien, qui les joint & les attache l'une à l'autre, comme les matériaux d'un bâtiment, ou les bois d'un vaiſſeau. Mais, comme il y a une troiſième eſpèce de liaiſon, qui forme un corps compoſé de parties différentes, ſi bien unies, & ſi bien liées enſemble ; qu'on ne peut appercevoir ce qui les lie, & que cette liaiſon conſiſte dans une certaine force, dans une certaine vertu cachée & répandue dans toutes les parties d'une manière imperceptible, quelques Philoſophes ont cru que la maſſe du monde, ce grand tout, compoſé de tant de parties ſi diſtinctes, ſi diverſes & ſi différentes, étoit ſoûtenue par la force imperceptible d'un lien intérieur, & unie à toutes ſes parties, qui s'entretiennent dans l'union par ce principe, auquel ils ont donné le nom d'*Ame du Monde*, croyant que le Monde, qu'ils regardoient comme l'ouvrage de la nature, étoit animé d'une grande Ame, ſoûtenue dans ſa beauté par un lien intérieur, comme nous voyons que les parties de ce grand tout ſont ſoûtenues dans leur état ; chacune par une manière d'union, & de lien imperceptible & interne ; c'eſt ce que Virgile fait ſi bien entendre par ces vers :

*Principio cœlum ac terras, camposque liquentes*
*Lucentemque globum lunæ, Titaniaque aſtra*
*Spiritus intùs alit, totamque infuſa per artus*
*Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet.*

» C'eſt-à-dire, il faut d'abord » que vous ſçachiez que le ciel, » la terre, la mer, le globe bril- » lant de la lune, & tous les aſ- » tres du firmament, ont une » Ame. Cette Ame générale, ré- » pandue dans l'univers, eſt le » principe du mouvement de tous » les corps. «

Pythagore & Platon ſont les premiers qui aient travaillé à donner cours à cette opinion, & à la développer. On peut y joindre encore les Stoïciens, qui croyoient qu'un feu pénétrant dans toutes les parties de ce tout, en entretenoit la liaiſon ; puiſque feu & Ame, c'eſt à peu près la même choſe, dans l'idée qu'ils avoient de ce feu, & que les différens êtres avoient puiſé dans les aſtres, où ils avoient ſéjourné, avant que les dieux ſubalternes leur euſſent donné l'exiſtence qu'ils ont ; ce qui eſt exprimé par ce vers de Virgile :

(*a*) Virg. Æneid. L. VI. v. 724. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 20, 21.

*Igneus eſt ollis vigor & cœleſtis origo.*

» C'eſt-à-dire, ils poſſédent tous » une portion céleſte, portion » pure & vive, de cette Ame » univerſelle. « Ils avoient tiré l'idée de cette Ame du Monde & de ſa puiſſance, de la force & des qualités qui ſe rencontrent dans les planetes, dans les métaux & dans les autres êtres, qui font l'ornement de l'univers.

Tertullien ſe plaint de ce qu'Anaxagore, qui avoit pris cette opinion de Linus, n'a fait que la rendre plus obſcure, en cherchant à la débrouiller. Cependant, de ſon tems, il en avoit parlé avec tant d'élévation, qu'on dreſſa, en ſon honneur, des Cénotaphes avec ces ſuperbes inſcriptions: Μνῆμα τοῦ νοῦ. Τῆς ἀληθείας τάφος. *Monumentum mentis. Sepulcrum veritatis.* Monument de l'entendement. Tombeau de la vérité.

Ceux qui voudroient avoir une explication détaillée du ſyſtême de l'Ame du Monde, peuvent conſulter le 12e volume des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres, d'où j'ai tiré ce qu'on vient de lire.

AMÉLIUS, *Amelius*, (*a*) philoſophe Platonicien. Il avoit été diſciple de Plotin. Il fut fort lié avec Porphyre, qui avoit pris les leçons du même maître. Sa réputation fut aſſez célebré ſous le regne de l'Empereur Aurélien.

AMÉLON, *Amelon*. (*b*) Ce Héros, dans l'opinion des Chaldéens, ſuivant Africanus, regna treize ſares; & le ſare, ſelon un Auteur, marquoit 3600 ans.

AMEN, *Amen*, Ἀμήν, (*c*) terme qui vient de l'Hébreu, & qui ſignifie vrai, fidele, certain. Il s'emploie auſſi pour affirmer; & c'étoit la maniere ordinaire dont notre Sauveur affirmoit: *Amen, Amen, dico vobis.* En vérité, en vérité, je vous dis. Il ſe prend encore dans le ſens d'un ſouhait: *Amen*, ainſi ſoit-il, ou d'une affirmation: *Amen*, oui, je le crois. » Comment celui qui » vous écoute répondra-t-il, » *Amen*, s'il ne vous entend » pas? «

Les Hébreux finiſſent les cinq livres des Pſeaumes, ſelon leur maniere de diſtribuer le Pſeautier, par les mots, *Amen, Amen*, que les Septante ont traduit par γένοιτο, γένοτο, & les Latins par *fiat, fiat*. L'Égliſe Grecque & l'Égliſe Latine ont conſervé ce terme dans leurs prieres, de même qu'*alleluia* & *hoſanna*, parce qu'elles y ont trouvé plus d'énergie que dans les termes de leurs langues, qu'elles auroient pu employer. A la fin des prieres publiques, le peuple répondoit, *Amen*, à haute voix. S. Jérôme dit qu'à Rome, quand le peuple répondoit, *Amen*, c'étoit comme le bruit d'un tonnerre. Les Juifs prétendent que les portes du Ciel s'ouvrent à ce-

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 63, 64.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 148.

(*c*) Numer. c. 5. v. 22. Deuter. c. 27. v. 15. *& ſeq.* Joan. Evang. c. 1. v. 51. I. Corinth. c. 14. v. 16.

lui qui répond : *Amen*, de toutes ſes forces.

Les Évangéliſtes ont retenu le mot Hébreu, *Amen*, dans leur Grec, ſi vous en exceptez S. Luc, qui s'exprime quelquefois par ἀληθῶς, *verè*, véritablement, ou par ναὶ, *profectò*, aſſurément, certainement.

AMENDE, *Mulcta*, Ζημία. (*a*) Cette peine étoit employée quelquefois par les Anciens. Elle étoit tantôt plus, tantôt moins conſidérable. Voici quelques circonſtances, où l'on en faiſoit uſage.

I. Parmi les Grecs, c'étoit l'uſage d'impoſer des amendes à ceux qui mettoient des corps morts dans les tombeaux d'autrui. Cet uſage, qui s'obſervoit en différens païs, eſt autoriſé d'un grand nombre d'exemples. L'épitaphe d'un tombeau, qui ſe trouve dans l'Antiquité expliquée par D. Bern. de Montfaucon, porte entre autres choſes : » Qu'il ne ſoit permis à » d'autres de mettre dans ce tom» beau qui que ce ſoit. Si quelqu'un » le fait par violence, qu'il paie » aux temples des Auguſtes la » ſomme de deux mille cinq cens » deniers. »

Il étoit défendu, ſous peine de payer, au temple de Smyrne, mille cinq cens deniers, de s'emparer du tombeau d'Attale, fils d'Hermippus, & de ſa famille. L'Amende étoit de cinq mille deniers, pour le Sépulchre d'Aſis, prêtre de Mithras.

II. Une des principales parties des revenus, appartenans aux temples d'Athènes, étoit le produit des Amendes, auxquelles on condamnoit les particuliers ; Amendes, dont la dixième partie appartenoit à Minerve Poliade, & la cinquantième aux autres dieux & aux Héros, dont les tribus portoient le nom. De plus, lorſque les Prytanes ne tenoient pas les aſſemblées, conformément aux loix, chacun d'eux étoit puni par une Amende de mille dragmes, qu'il falloit payer à la Déeſſe. Si les Proëdres ; c'eſt-à-dire, les Sénateurs, chargés de faire, à ces aſſemblées, le rapport des matières ſur leſquelles on devoit délibérer, ne le faiſoient pas ſuivant les régles & dans l'ordre preſcrit, ils étoient auſſi condamnés à une Amende de quarante dragmes, appliquée comme l'autre, au profit de Minerve, ce qui devoit l'enrichir.

III. La licence que prenoient ſouvent les Athlétes, de corrompre leurs adverſaires par argent, étoit réprimée par des peines pécuniaires ; & l'on employoit ces ſortes d'Amendes à ériger des ſtatues en l'honneur des dieux. Ces ſtatues s'appelloient Ζᾶνες, ſelon Pauſanias. Cet Auteur nous apprend que le premier Athléte, que l'on condamna pour ce ſujet à l'Amende, fut un Theſſalien, nommé Eupole ; & que ſes concurrens, qui s'étoient laiſſé corrompre, n'en furent pas quittes à meilleur marché. Il ajoûte qu'un

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 18. T. V. p. 39. *& ſuiv.* Coût. des Rom. par Nieup. pag. 143. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 255, 256. T. XVIII. p. 66. *& ſuiv.*

Athléte Athénien, nommé Callippe, à qui l'on avoit infligé la même peine, eut recours au crédit de ſa nation, pour ſe faire décharger ; mais que les Éléens ayant peu d'égard aux ſollicitations des Athéniens, non ſeulement refuſérent l'entrée des Jeux à ceux qui favoriſoient Callippe ; mais, de plus, firent en ſorte que l'oracle de Delphes, conſulté par ces gens-là ſur divers ſujets, ne leur rendit aucune réponſe, juſqu'à ce que l'Amende eût été entiérement payée.

On punit, de la même maniére, un certain Damonique Éléen, que le deſir de voir ſon fils victorieux aux jeux Olympiques, avoit engagé à gagner par une ſomme d'argent l'Athléte Soſandre, afin qu'il eût la complaiſance de ſe laiſſer vaincre. Un autre Athléte, appellé Apollonius, fut condamné à l'Amende, pour avoir eu l'inſolence de mettre la main ſur ſon concurrent, qui avoit obtenu la couronne ſans combat, parce que l'autre étoit arrivé trop tard au rendez-vous. La lâcheté & la poltronnerie faiſoient quelquefois encourir la même punition. Pauſanias parle de celle d'un Pancratiaſte d'Alexandrie, que la crainte de ſes adverſaires avoit fait diſparoître la veille du combat, & qui, pour cela, fut mis à l'Amende ; ce qu'il avoue n'être arrivé qu'en cette ſeule occaſion. L'on croyoit ces lâches aſſez punis par l'infamie d'être déclarés vaincus, & par le chagrin de laiſſer la couronne à un concurrent, auquel ils épargnoient la fatigue du combat.

IV. Chez les Romains, l'Amende ne ſe prenoit, dans les premiers tems, que ſur les moutons & ſur les bœufs. Mais, comme cette punition d'Amende étoit inégale, parce qu'on amenoit des bœufs & des moutons, tantôt d'un grand prix, & tantôt d'un prix très-vil, dans la ſuite par la loi Atéria, on taxa dix deniers pour chaque mouton, & cent deniers pour chaque bœuf ; de ſorte que la plus forte Amende de ce tems étoit de 3020 as.

AMÉNIAS, *Amenias*, (*a*) Ἀμενίας, étoit, ſelon Plutarque, de Décélée, bourg de l'Attique, de la tribu Hippotoontide, &, ſelon Hérodote, de Palléne, autre bourg de l'Attique, de la tribu Antiochide. Cet Aménias & Soſiclès de Pédiée, petite ville du même païs, ayant vu le danger où étoit Thémiſtocle, lorſqu'il combattoit contre le vaiſſeau, commandé par Ariaméne, amiral de Xerxès, allérent impétueuſement heurter ce vaiſſeau ; & l'ayant accroché, ils combattirent long-tems de pied ferme. Ariaméne étant ſauté dans leur galére, ils ſoûtinrent long-tems ſon attaque, & enfin à coup de javelines ils le renverſérent dans la mer. Artémiſe reconnut ſon corps flottant parmi un grand nombre d'autres, & l'ayant recueilli, elle le porta à Xerxès.

AMÉNIAS, *Amenias*, (*b*)

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 119. Herod. L. VIII. c. 84, 93.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 403.

Ἀμεινίας, Phocéen, l'un des généraux d'Antigone, roi de Macédoine. Il vint au ſecours de Lacédémone avec un corps de troupes, lorſque cette Ville étoit vivement preſſée par Pyrrhus, roi d'Épire, vers l'an 272 avant J. C. A peine ce renfort y étoit-il entré, qu'on vit arriver, de Créte, le roi Aréus avec deux mille hommes de pied. Cela rendit le courage aux Spartiates, ſans rien rabattre de l'ardeur des Épirotes.

(a) Plutarque, dans la comparaiſon de Caton & d'Ariſtide, fait mention d'un Aménias, qui diſputa à Ariſtide le ſecond bonheur dans pluſieurs combats. Je ne ſçai ſi ce ne ſeroit pas le même qui vola au ſecours de Thémiſtocle. Ils étoient du moins contemporains.

AMÉNIDE, *Amenides*. (b) Ce fut d'abord un ſecrétaire de Darius. Il devint depuis gouverneur des Évergétes, peuples d'Aſie. C'eſt Alexandre le Grand, qui lui donna ce gouvernement, lorſqu'il eut ſubjugué ces peuples.

AMÉNON, *Amenon*. (c) C'eſt un Héros des dix premières générations, ſelon l'opinion des Chaldéens. Il regna douze ſares, au rapport d'Africanus & d'Abydène. Le ſare eſt évalué à 3060 ans.

AMÉNOPHIS, *Amenophis*, (d) roi d'Égypte, fils de Rameſſes-Miamun. Il avoit un frere, nommé Buſiris, dont il étoit l'aîné. Après la mort de ſon pere, il monta ſur le trône d'Égypte, vers l'an 1510, avant l'Ére Chrétienne. On donne à ce Prince deux fils, l'un nommé Séthoſis ou Séſoſtris, l'autre Armais. Les Grecs l'ont appellé Bélus; & ſes deux enfans, Égyptus & Danaüs. Séſoſtris devint un puiſſant roi.

Aménophis, ou par inſtinct, ou par humeur, ou comme le diſent les Égyptiens, par l'autorité d'un Oracle, conçut le deſſein de faire, de ſon fils, un conquérant. Il s'y prit à la manière des Égyptiens; c'eſt-à-dire, avec grandeur & nobleſſe. Tous les enfans qui naquirent le même jour que Séſoſtris, furent amenés à la cour par ordre du Roi. Il les fit élever comme ſes enfans & avec les mêmes ſoins que Séſoſtris, près duquel ils étoient nourris. Il ne pouvoit lui donner de plus fideles miniſtres, ni des officiers plus zélés pour le ſuccès de ſes armes. On les accoûtuma ſur tout, dès l'âge le plus tendre, à une vie dure & laborieuſe, pour les mettre en état de ſoûtenir un jour avec facilité les fatigues de la guerre. On ne leur donnoit pas à manger, qu'auparavant ils n'euſſent fait, à pied ou à cheval, une courſe conſidérable. La chaſſe étoit leur exercice le plus ordinaire.

On dit qu'Aménophis eſt ce Pharaon, ſous qui les Iſraëlites ſortirent d'Égypte, & qui fut

(a) Plut. Tom. I. pag. 353.
(b) Q. Curt. L. VII. c. 3.
(c) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 148.
(d) Diod. Sicul. p. 34. Herod. L. II. c. 102. & *ſeq*. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. pag. 69. & *ſuiv*.

ſubmergé

ſubmergé au paſſage de la Mer rouge, 1491 ans avant J. C., après un regne de 19 ans. Séſoſtris lui ſuccéda.

(*a*) On parle de deux autres rois d'Égypte, du nom d'Aménophis. Le premier qui avoit ſuccédé à Chébron, regna 20 ans & 7 mois, ou 24 ſelon d'autres, & eut, pour ſucceſſeur, Ameſſis, ſa ſœur. L'autre eſt celui qui ſuccéda à Thethmoſis, & qui fut remplacé après ſa mort par Horus. Son regne fut de 30 ans & 10 mois.

AMENTATES, *Amentatæ*, (*b*) ſorte de lances. Elles étoient plus peſantes que les autres. Il y avoit au milieu un lien de cuir, où l'on paſſoit le doigt, de peur que la lance n'échappât des mains. Certains javelots avoient auſſi leur *amentum*, ou leur lien, pour les retirer, quand on les avoit lancés.

AMENTES, *Amentes*, formé de *α* privatif, & de *Mente*, nom d'une nymphe que Pluton aimoit. On dit que ce dieu fut appellé Amentes, parce que ſa femme l'avoit privé de cette Nymphe, en la lui ôtant.

AMENTHES, *Amenthes*. (*c*) Amenthes, ſelon les Égyptiens, étoit un lieu ſouterrein, à peu près comme l'enfer des poëtes Grecs. Plutarque, qui dit que ce mot ſignifie: *Celui qui reçoit*, & *qui donne*, ajoûte que c'étoit un lieu au centre de la terre, où toutes les ames ſe rendoient. Comme ce gouffre les recevoit, il les rendoit de même; & quand elles en ſortoient, elles alloient habiter de nouveaux corps; premièrement ceux des animaux terreſtres, enſuite ceux des poiſſons & des monſtres marins, puis ceux des oiſeaux. Après avoir circulé l'eſpace de 3000 ans, d'un de ces corps dans un autre, elles revenoient animer le corps des hommes; d'où elles reſſortoient auſſi pour recommencer le même manége; & c'étoient ainſi qu'elles étoient immortelles.

C'eſt de cette opinion, ſelon Hérodote, que provenoit le ſoin que les Égyptiens avoient d'embaumer les corps avec une dépenſe infinie; ainſi que ces ſuperbes tombeaux, où ils employoient des ſommes ſi conſidérables, pendant qu'ils négligeoient leurs maiſons, qu'ils ne regardoient que comme des hôtelleries, des lieux de paſſage, qui ne méritoient pas leur attention; ce qui a fait dire à Diodore de Sicile, que ce peuple étoit moins attentif à bâtir des maiſons, pour les vivans, que des tombeaux pour les morts. L'Amenthes des Égyptiens eſt la même choſe que l'Adès des Grecs.

AMÉRIE, *Ameria*, Ἀμέρια, (*d*) ville d'Italie, ſituée à la gauche du chemin qui alloit d'Ocriculum à Ariminium. Elle fut fondée, ſelon Pline, 964 ans avant la guerre de Perſée. Cet Auteur

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 396.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 64, 65.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 12, 13, 46.

(*d*) Strab. pag. 227. Plin. L. III. c. 14. L. XV. c. 14. Plut. Tom. I. pag. 415.

vante beaucoup les pommes d'Amérie. Plutarque, dans la vie de Marius, parle d'un prodige, arrivé dans cette Ville. On eut nouvelle qu'une nuit on y avoit vu, dans le Ciel, des lances de feu & des boucliers, qui s'étoient d'abord partagés en deux bandes, & qui bientôt après s'étant mêlés, avoient parfaitement repréſenté la diſpoſition & les mouvemens de deux armées qui combattent; & que les uns ayant plié, & les autres s'étant opiniâtrés à les pourſuivre, enfin ils avoient tous diſparu, & s'étoient perdus vers le couchant.

On prétend qu'Amérine vit naître Roſcius, ce fameux comédien, pour qui Cicéron plaida. C'eſt aujourd'hui l'Amélia, dans le duché de Spolette, entre le Tibre & la Néra. Son Évêché ne releve que du S. Siége.

AMÉRIOLE, *Ameriola*, (*a*) ville d'Italie, dans le Latium, qui étoit, ſelon Pline, une des plus célebres du païs. Elle fut ſoumiſe au peuple Romain, par Tarquin l'ancien.

AMERTAS, *Amertas*, (*b*) Ἀμέρτας Athléte d'Élide, qui vainquit tous les enfans de ſon âge à la lutte, non ſeulement à Olympie, mais encore à Delphes. Sa ſtatue, qui étoit de Phradmon d'Argos, ſe voyoit à Olympie.

AMERTUME, *Amaritudo*, (*c*) eſpèce de ſaveur ou de ſenſation, oppoſée à la douceur. On croit qu'elle vient de ce que toutes les particules d'un corps amer ſont émouſſées & diminuées, au point qu'il n'en reſte pas une qui ſoit longue & roide; ce que l'expérience paroit confirmer. En effet, les alimens étant brûlés ou cuits, & leurs particules diminuées, & briſées par le feu, deviennent Amers. Mais, cette hypothèſe ou explication, comme on voudra l'appeller, eſt purement conjecturale.

Il eſt ſouvent parlé d'Amer ou d'Amertume dans l'Écriture Sainte. » J'enverrai contre vous les » Chaldéens, cette nation Amè» re. Prenez garde de vous attirer » des gens qui ont le cœur amer; « Ou comme porte la Vulgate, *animo concitati*. David, dans ſa fuite, étoit accompagné de gens remplis d'Amertume, comme un ourſe à qui l'on a pris ſes petits. L'énergie de ces expreſſions ſe ſent aſſez. Elle marque la colère, le chagrin, la fureur. Quelquefois l'Amertume de l'ame ſignifie ſimplement la douleur. Ainſi, Anne, mere de Samuël, étoit dans l'Amertume. L'ame de l'hôteſſe d'Éliſée, dont le fils étoit mort, étoit plongée dans l'Amertume.

Les eaux de Jalouſie, qu'on faiſoit boire à la femme, ſoupçonnée d'adultère, ſont nommées eaux Amères, à cauſe de leur effet. Elles cauſoient de grandes douleurs à celles qui étoient coupables. Le zéle Amer, ou le zéle d'Amertume, dans S. Jacques, marque un zéle, une jalouſie, une

(*a*) Plin. L. III. c. 5. Tit. Liv. L. I. c. 38.

(*b*) Pauſ. pag. 358.

(*c*) Judic. c. 18. v. 25. Rég. L. I. c. 1. v. 10. L. IV. c. 4. v. 27. Habac. c. 1. v. 6.

haine mortelle, permanente, & dont les efforts ſont remplis d'Amertume pour celui qui en eſt l'objet. Le roi Ézéchias, dans ſon cantique, dit qu'au milieu de la paix, dont il jouiſſoit, il a été attaqué d'une très-grande Amertume; c'eſt-à-dire, d'une très-dangereuſe maladie. Et Jérémie: » Apprenez combien il eſt dur & » Amer d'avoir abandonné le Sei» gneur. A combien de maux & » de diſgraces cela vous expoſe. «

AMÉRUTHE, *Amerutha*, bourg de la haute Galilée, que Joſephe fortifia contre les Romains, ainſi qu'il eſt dit dans le livre de ſa vie. Il y a aſſez d'apparence que c'eſt le même que Méroth, qui termine la haute Galilée du côté de l'Occident. C'eſt peut-être Mara des Sidoniens, dont il eſt parlé au livre de Joſué.

AMÉS, *Ames*, (*a*) ſorte de gâteaux, qu'on faiſoit en Gréce. Mais, on ignore la manière dont ils ſe faiſoient.

AMESTRATE, *Ameſtratus*, (*b*) ville de Sicile. Les habitans ſont appellés par Pline Mutuſtratins, & par Cicéron Ameſtratins. On la nomme à préſent Miſtretta. *Voyez* Ameſtratins.

AMESTRATINS, *Ameſtratini*, (*c*) peuples de Sicile, dont la ville s'appelloit Ameſtrate. Cicéron fait mention de ces peuples, dans une de ſes harangues contre Verrès, à qui il reproche les taxes exorbitantes qu'il avoit impoſées à ces malheureux. Elles étoient telles, qu'elles les avoient réduits à la dernière extrêmité. Leur ville, outre le nom d'Ameſtrate, a porté encore celui d'Amaſtra, & même ceux de Muſtraton & de Mytiſtratos.

AMESTRIS, *Ameſtris*, (*d*) Ἀμῆστρις, fille d'Otanès, ou, ſelon d'autres d'Anaphas II, roi de Cappadoce, naquit vers l'an 501 avant J. C. Elle fut mariée à Xerxès, roi de Perſe, n'étant âgée que 15, ou 16 ans; c'eſt-à-dire, en 485. Cette Princeſſe étoit un monſtre de la nature. En voici des preuves. Elle devint jalouſe de ſon mari, & ce n'étoit pas ſans fondement. Dans ces circonſtances, elle lui fit un jour préſent d'une riche & magnifique robe, qu'elle avoit faite elle-même. Xerxès, trouvant cette robe fort à ſon gré, la prit la première fois qu'il rendit viſite à Artaïnte, qui avoit épouſé Darius, ſon fils ainé, & qui étoit fille de Maſiſte, ſon frere. Dans la converſation, il la preſſa de marquer ce qu'elle deſiroit de lui, avec promeſſe, & même ſerment de lui accorder tout ce qu'elle voudroit. Artaïnte lui demanda la robe qu'elle portoit. Xerxès, qui prévoyoit les malheurs que ce préſent entraîneroit après ſoi, fit tout ce qu'il put, pour en détourner l'effet, offrant toute autre choſe en la place. Mais, ne pouvant la perſuader, & ſe croyant

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 119.
(*b*) Plin. L. III. c. 8.
(*c*) Cicer. in Verr. L. III. Orat. 8. c. 88.
(*d*) Herod. L. VII. c. 61, 114. L. IX. c. 109. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 238 *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. T. XIX. p. 64, 65.

lié par l'engagement imprudent de ſa promeſſe & de ſon ſerment, il lui donna ſa robe. Cette femme ne l'eut pas plutôt reçue, qu'elle la porta publiquement par manière de trophée.

Cette action ayant confirmé Ameſtris dans ſes ſoupçons, elle en fut irritée au dernier point. Mais, au lieu de porter ſa vengeance ſur la fille, qui étoit la ſeule coupable, elle réſolut de la faire tomber ſur la mere, à qui elle attribuoit toute cette intrigue, quoiqu'elle en fût entièrement innocente. Elle attendit le tems de la grande fête, qui ſe célébroit tous les ans, le jour de la naiſſance du Roi, & qui n'étoit pas loin, dans laquelle le Roi, ſelon la coûtume établie, devoit lui accorder tout ce qu'elle demanderoit. Le jour donc étant venu, elle lui demanda que la femme de Maſiſte lui fût livrée. Xerxès, qui comprit le deſſein de la Reine, & qui en frémit d'horreur, tant par conſidération pour ſon frere, qu'à cauſe de l'innocence de cette Dame, contre laquelle il voyoit que ſa femme étoit violemment irritée, lui refuſa d'abord ſa demande, & fit tout ce qu'il put pour l'en détourner. Mais, n'ayant pu, ni la gagner, ni prendre ſur ſoi d'agir avec fermeté, il céda par une complaiſance, également foible & cruelle, préférant, aux devoirs inviolables de la juſtice & de l'humanité, les droits arbitraires d'une coûtume, établie uniquement pour donner lieu à la libéralité & à la bonté.

Cette Dame fut donc ſaiſie par les gardes du Roi, & livrée à Ameſtris, qui lui fit couper les mammelles, la langue, le nez, les oreilles & les lévres, les fit jetter aux chiens en ſa préſence, & la renvoya ainſi mutilée en la maiſon de ſon mari.

Une autrefois, Ameſtris fit brûler vifs quatorze enfans des meilleures Maiſons des Perſes, en ſacrifice aux dieux infernaux, pour obéir à une coûtume ſuperſtitieuſe, uſitée chez les Perſes. On rapporte d'Ameſtris une autre action non moins cruelle que les précédentes. Ayant obtenu d'Artaxerxe, par ſes vives ſollicitations & ſes importunités continuelles, qu'on lui remît Inarus, prince des Libyens, ainſi que les Athéniens qui avoient été pris avec lui en Égypte, & dont il avoit ſoûtenu la révolte contre les Perſes, elle les ſacrifia aux manes d'Achéménide. Inarus fut attaché en croix; & le reſte eut la tête tranchée. D'autres cependant attribuent cette dernière action à ſa fille Amytis, mere d'Achéménide. Quoiqu'il en ſoit, Ameſtris, après s'être ainſi raſſaſiée de ſang durant ſa vie, mourut dans un âge avancé, vers l'an 425 ou 426 avant l'Ére Chrétienne.

AMESTRIS, *Ameſtris*, (*a*) Ἀμήστρις, fille du roi Artaxerxe. Ce Prince l'avoit d'abord promiſe en mariage à Tiribaze. Mais, il ne lui tint pas parole; car, il l'épouſa lui-même.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 1025.

AMESTRIS, *Ameſtris*, (*a*) Ἀμηστρις, fille d'Oxiartès, & nièce du roi Darius, fut donnée pour femme à Cratére, de la main même d'Alexandre le grand. Étant devenue, dans la ſuite, gouvernante & ſouveraine d'Héraclée, elle épouſa Lyſimaque, l'un des capitaines généraux de ce Prince. Diodore raconte cela ſous l'an 302 avant l'Ére Chrétienne.

AMÉTHYSTE, *Amethyſtus*, (*b*) ſorte de pierre précieuſe, que les Anciens mettoient aux bagues. L'améthyſte eſt de couleur violette, ou de couleur violette pourprée. On a fait dériver ſon nom de ſa couleur, en diſant qu'elle reſſembloit à la couleur qu'a le vin, lorſqu'il eſt mêlé d'eau. Les Auteurs qui ont traité des pierres précieuſes, ont donné pluſieurs dénominations des couleurs de l'Améthyſte. Ils diſent que les plus belles ſont de couleur violette, tirant ſur la couleur de roſe pourprée, de couleur colombine, ou de fleur de penſée; & qu'elles ont un mêlange de rouge, de violet, de gris de lin, &c.

AMI, *Ami*, Hʼμεί, (*c*) chef d'une nombreuſe famille, qui revint de Babylone, du tems d'Éſdras.

AMI, *Amicus*. (*d*) Le nom d'Ami ſe prend dans l'Écriture, pour le prochain en général, celui avec lequel on n'a rien à démêler en général. » Vous aimerez votre » Ami, comme vous-même; « C'eſt-à-dire, votre prochain, votre frere. Et ailleurs: » Celui qui » aura tué ſon prochain, ſans » le ſçavoir, & ſans avoir eu auparavant aucune inimitié contre » lui, mais dont le fer de la cognée ſe ſera échappé, & aura tué » ſon ami, &c. «

L'Ami ſe prend auſſi pour le favori d'un Prince. Chuſaï étoit l'Ami, le favori de David. Zabud, fils de Nathan, étoit l'Ami particulier de Salomon. Ochozath étoit l'Ami d'Abimélech, roi de Gérare. Les Saints ſont nommés les Amis de Dieu. Mais, ce nom a été principalement donné à Abraham. Les Muſulmans l'appellent communément de ce nom. Ils donnent à la ville d'Hébron, où ils croyent qu'eſt ſon tombeau, le nom de ville de l'Ami de Dieu. S. Jean-Baptiſte étoit, à l'égard de J. C. & de ſon Égliſe, l'Ami de l'époux.

Ami & Amie ſe prennent auſſi dans un bon & un mauvais ſens, pour marquer tantôt un Amant & une Amante, qui s'aiment d'un amour permis & légitime, & tantôt ceux qui s'aiment & ſe recherchent d'une manière impure & illégitime: *Mulier dilecta Amico*, c'eſt une courtiſanne.

On trouve les qualités d'un véritable Ami dans le livre des Proverbes, ainſi que dans celui de l'Eccléſiaſtique: » L'Ami aime

(*a*) Diod. Sicul. pag. 790.
(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 225.
(*c*) Eſdr. L. I. c. 2. v. 57.
(*d*) Geneſ. c. 26. v. 26. Levit. c. 19. v. 18. Deuter. c. 19. v. 4. *& ſeq.* Reg. L. II. c. 15. v. 37. c. 16. v. 16. Paral. L. II. c. 20. v. 7. Proverb. c. 17. v. 17. c. 18. v. 24. Eccleſiaſt. c. 6. v. 6. *& ſeq.* Oſee. c. 3. v. 1.

« en tout tems ; & le frere ſe » trouve dans le beſoin. Un bon » Ami vaut mieux qu'un frere. » Ayez beaucoup d'Amis qui vi- » vent en paix avec vous ; mais, » choiſiſſez pour conſeil un hom- » me entre mille. Si vous vou- » lez faire un Ami, prenez-le, » après l'avoir éprouvé ; & ne » vous fiez pas ſi-tôt à lui. Car, » tel eſt Ami, qui ne l'eſt que » tant qu'il y trouve ſon avanta- » ge ; & il ceſſera de l'être au » jour de l'affliction. Tel eſt Ami, » qui ſe change en ennemi ; & » tel eſt Ami, qui découvre ſa » haine, & qui ſe répand en » querelles & en injures. Tel eſt » Ami, qui ne l'eſt que pour la » table, & qui ne le ſera plus au » jour de l'affliction. Si votre » Ami demeure ferme & conſ- » tant, il vivra avec vous com- » me égal, & il agira avec liberté » parmi ceux de votre maiſon. Si » vous tombez, il s'élevra contre » vous, & ſe cachera, quand » vous aurez recours à lui. Si un » Ami s'humilie en votre préſen- » ce, & qu'il ſe retire quelque- » fois de devant vous, votre » Amitié ſera conſtante, & elle » s'entretiendra par l'union de » vos cœurs.... L'Ami fidele eſt » une forte protection. Celui qui » l'a trouvé, a trouvé un tréſor. » Rien n'eſt comparable à l'Ami » fidele. L'or & l'argent ne mé- » ritent pas d'être mis en balance » avec la ſincérité de ſa foi. L'A- » mi fidele eſt un remède qui » donne la vie. Ceux qui crai- » gnent le Seigneur, trouvent un » tel Ami. »

AMI DES ROMAINS, *Amicus Romanorum*, φιλορωμαίος. (*a*) Souvent des Rois ou des Princes ont affecté, par reconnoiſſance, ou par flatterie pour les Romains, de prendre ce titre, comme on le voit ſur les médailles de Mithridate Eupator, roi de Pont, d'Ariarathe & d'Ariobarzane, rois de Cappadoce, de Manus, roi d'Arabie.

AMIANTE, *Amiantus*, (*b*) eſpèce de pierre minérale, que les Grecs ont ainſi nommée, parce qu'elle eſt inaltérable au feu. Ils lui ont auſſi donné le nom d'Asbeſte, par le rapport qu'elle a avec la chaux, qui étant éteinte, n'eſt plus capable de ſe conſumer.

I. L'Amiante étoit fort chere du tems de Pline ; & il ne faut pas s'en étonner, puiſqu'on n'en avoit encore trouvé que dans les deſerts des Indes, dans l'Eubée, près de la ville de Corinthe, & dans l'iſle de Candie, pais dont le lin portoit les noms. De nos jours, ce minéral eſt devenu d'autant plus commun, que ſans avoir plus beſoin de le chercher aux Indes, au Japon, à la Chine, ni en Égypte, d'où on le faiſoit venir auparavant, on en tire à préſent de pluſieurs iſles de l'Archipel, de celles de Chypre, de Négrépont & de Corſe. On en trouve auſſi en divers endroits

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 424.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 31, 58. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 636, 637. *& ſuiv.*

d'Italie, & ſur tout aux montagnes de Volterre, près de Seſtri en Ligurie, en Bavière, en Angleterre, en Eſpagne, ſur les Pyrénées, en France dans le comté de Foix, & près de Montauban.

La diverſité de ces mines forme des différences conſidérables d'Amiante, les unes par rapport à la couleur de la ſuperficie de la pierre, qui eſt ou griſe, ou noirâtre, ou tirant ſur le fer, ou d'un verd brun; & les autres, par rapport au plus ou moins de groſſeur des filamens, qui ſe trouvent courts dans l'Amiante de quelques endroits d'Italie, de Chypre & d'Angleterre, longs, & fins dans celle des iſles de Corſe & de Candie, & plus groſſiers dans celle des Pyrénées. Si dans la variété de ces minéraux, rangés parmi les pierres, que l'on conſerve dans les cabinets, on en voit de la hauteur d'un pied, dont les fils ſont de pareille longueur, il ne faut pas douter qu'il ne s'en trouve encore de plus longs; & c'eſt par leur aſſemblage compacte, qui imite ſi bien les fibres ligneuſes, que quelques gens ſe ſont laiſſé tromper juſqu'à prendre, pour bois incombuſtible, des morceaux d'Amiante.

Cette parfaite reſſemblance donna lieu autrefois à des Moines impoſteurs, d'abuſer de la crédulité de quelques dévotes, en leur donnant précieuſement des fragmens de ce minéral, qu'ils faiſoient paſſer pour bois de la vraie Croix; fourberie qu'ils autoriſoient par le miracle ſuppoſé du feu, qu'ils montroient n'avoir aucune puiſſance ſur ce prétendu bois ſacré.

C'eſt auſſi l'incombuſtibilité qui diſtingue plus eſſentiellement l'Amiante de toutes les autres pierres minérales; & ſi le feu, qui eſt le plus grand de tous les diſſolvans, ne peut lui donner d'atteinte, quel moyen aurons-nous de parvenir à la connoiſſance intime de ſes principes?

Selon M. Mahudel, un morceau d'Amiante très-net, du poids d'une demi once, mis dans un braſier allumé, y paroiſſoit rouge comme un des charbons au milieu deſquels il étoit, & peſé enſuite dans une petite balance très-juſte, il avoit encore tout ſon poids. Le même morceau trempé dans l'huile, ou chargé de quelque matière graiſſeuſe, mis dans le même braſier, a jetté à l'extérieur une flamme qui n'a ceſſé que lorſque la matière a été conſumée; & ayant été peſé, il s'eſt trouvé avoir moins de poids que celui de la matière ajoûtée.

On a concaſſé avec le marteau, ajoûte M. Mahudel, une demi livre de cette pierre. Les fragmens ayant été mis dans une petite cornue de verre bien luttée, & le feu pouſſé par dégrés, il n'en eſt ſorti que quelques parties de flegme; ce qui eſt arrivé de même avec une autre eſpèce d'Amiante à une ſeconde opération.

Dans ſon expoſition au feu de réverbère & de fuſion, on n'a remarqué qu'un changement de couleur cendrée en rouſſeâtre, arrivé au corps des filamens, qui ſont reſtés unis, & ceux qui à

l'extérieur du morceau s'étoient trouvés deſunis, ont été griſelés, ſans diminution du poids du total. Il n'y a que le feu du miroir ardent de verre, auquel un fragment de cette pierre a cédé. Ses filamens ſe ſont écartés dans un inſtant, puis recourbés en pelotons, & enſuite fondus en petites boules de verre.

Si la preuve de l'incombuſtibilité dépendoit de cette expérience, inconnue aux Anciens, nul corps, dans la nature, ne pourroit y réſiſter. Mais, l'Amiante ne ſouffrant aucune décompoſition par la torture de tous les autres feux, il pourra toujours, communément parlant, paſſer pour incombuſtible.

II. La manière de filer l'Amiante, quoique pratiquée par les anciens Orientaux, n'a pas été fort connue des Romains, ni même des Grecs, puiſque hors Strabon, qui n'en a dit que deux mots, aucun de leurs Auteurs ne l'a décrite. Pline lui-même a ſemblé l'avoir ignorée; & c'eſt ce qui a, depuis ſi long-tems, exercé les Antiquaires, & leur a fait mettre cet art au nombre des choſes perdues. M. Mahudel croit que ſi l'on s'eſt jamais imaginé qu'ils aient pu en venir à bout ſans intermède, on leur attribue une choſe impoſſible.

Comme on pourroit néanmoins citer quelques ouvrages, tiſſus de ce fil, qui ont paru avec admiration de ſiécle en ſiécle, il a fallu qu'il y ait toujours eu quelqu'un qui ait poſſédé ce ſecret, de la manière ſeulement dont M. Mahudel prétend qu'il eſt pratiquable. Jean-Baptiſte Porta le traite de bagatelle, après l'avoir vu, à ce qu'il dit, exécuter à Veniſe par une femme de l'iſle de Chypre; & c'eſt apparemment ce qui lui a fait négliger le ſoin de nous l'apprendre. Ciampini nous l'a donné; & voici comme M. Mahudel, après lui, l'a perfectionné.

» Choiſiſſez, l'eſpèce d'Amiante, dont les fils ſont les plus » longs & les plus ſoyeux. Diviſez-la en pluſieurs morceaux » avec le marteau, & non pas » dans un mortier, afin de ne » les pas réduire en poudre. Jettez ces morceaux dans de l'eau » chaude, & les ayant laiſſé infuſer pendant un tems proportionné à la dureté de leurs parties terreuſes, remuez-les pluſieurs fois dans l'eau, & diviſez-les avec les doigts » en plus de parcelles fibreuſes » que vous pourrez; enſorte » qu'elles ſe trouvent inſenſiblement dépouillées de l'eſpèce de » chaux qui les tenoit unies, laquelle ſe détrempant dans l'eau, » la rendra fort blanche & l'épaiſſira. Changez cette eau cinq ou » ſix fois, & juſqu'à ce que vous » connoiſſiez, par ſa clarté, que » les fils ſeront ſuffiſamment rouis.

» Après cette lotion, étendez-les ſur une claie de jonc, pour » en faire égoutter l'eau. Expoſez-les au ſoleil. Lors qu'ils ſeront bien ſecs, arrangez-les ſur » deux cardes à dents fort fines, » ſemblables à celles des cardeurs » de laine; & les ayant tous ſé-

» parés en les cardant doucement, ramaſſez la filaſſe, qui » eſt ainſi préparée. Ajuſtez-la » entre les deux cardes que vous » coucherez ſur une table, où » elles vous tiendront lieu de » quenouille, parce que c'eſt des » extrêmités de ces cardes que » vous tirerez les fils qui ſe préſenteront. Ayez, ſur cette table, une bobine pleine de lin » ordinaire, filé très-fin, dont » vous tirerez un fil, en même-» tems que vous en tirerez deux » ou trois d'Amiante; & avec un » fuſeau, aſſujetti par un peſon, » vous unirez tous ces fils enſemble; enſorte que ce fil de lin » commun ſoit couvert de ceux » d'Asbeſte, qui, par ce moyen, » ne feront qu'un même corps. «

Pour faciliter la filure, on aura de l'huile d'olive dans un mouilloir, où l'on puiſſe, de tems en tems, tremper les doigts, autant pour les garantir de la corroſion de l'Amiante, que pour donner plus de ſoupleſſe à ces fils. Dès qu'on eſt ainſi parvenu à la manière d'en alonger le continu, il eſt aiſé, en les multipliant, ou en les entrelaçant, d'en former les tiſſus, plus ou moins fins, dont on tirera, en les jettant au feu, l'huile & le lin étrangers qui y ſont entrés.

On fait actuellement, aux Pyrénées, des cordons, des jarretières & des ceintures avec ce fil, qui ſont des preuves de la poſſibilité de le mettre en œuvre. Il eſt certain qu'avec un peu plus de ſoin que n'y en apportent les habitans de ces montagnes, il s'en feroit des ouvrages plus délicats. Cependant, quand on pourroit en façonner de ces toiles ſi vantées par les Anciens, plus belles même que les leurs, & en plus grande quantité, il ſera toujours vrai de dire que par la friabilité de la pierre, dont elles tireront leur origine, elles ne pourront être de durée au ſervice, & n'auront jamais qu'un uſage de pure curioſité. Les graiſſer & les ſalir, pour avoir le plaiſir de les retirer du feu nettes & entières, c'eſt à quoi ſe rapporte tout ce qu'en ont vu les Auteurs qui en ont écrit avant & après Pline.

Charles-Quint en avoit pluſieurs ſerviettes, avec leſquelles il donnoit ce divertiſſement aux Princes de ſa cour, lorſqu'il les régaloit; & l'on a vu depuis à Rome, à Veniſe, en Saxe, à Louvain, & en d'autres Villes, divers Seigneurs & des particuliers même, prendre ce plaiſir, à moins de frais que cet Empereur.

III. L'uſage des chemiſes ou des ſacs de toile, employés au brûlement des morts, pour ſéparer leur cendres de celles des autres matières combuſtibles, ſeroit un point plus intéreſſant pour l'hiſtoire Romaine, s'il ſe trouvoit prouvé. Mais, quel fond y a-t-il à faire ſur des conjectures de Commentateurs modernes, qui veulent qu'une coûtume funéraire, que Pline a dit ne s'être obſervée qu'à l'égard des Rois, l'ait été auſſi à l'égard des perſonnes les plus qualifiées chez les Romains?

IV. Un autre uſage de l'Aſbeſte ou de l'Amiante, étoit d'en former des méches perpétuelles, qui avoient la propriété d'éclairer toujours ſans aucune diminution de leur ſubſtance, & ſans qu'il fût beſoin de les moucher, quelque grande que pût être la quantité d'huile qu'on vouloit qu'elles conſumaſſent. Les Payens s'en ſervoient dans leurs temples, pour les lampes conſacrées à leurs idoles. Rien n'eſt ſi rebattu, parmi les éloges de l'Amiante, que cette méche, qui, ſans qu'on la touchât, [ circonſtance ſur laquelle doit tomber le merveilleux ] éclairoit pendant une nuit entière dans la lampe d'or que Callimaque avoit conſacrée au temple de Minerve à Athènes. Solin fait grand cas d'une ſemblable lampe, qui brûloit à peu près dans le même-tems devant une ſtatue de la même Déeſſe, dans un temple qui lui étoit dédié en Angleterre.

Si pour un fait phyſique, l'on peut ajoûter plus de foi à ce que le pape Damaſe a écrit dans les actes de S. Sylveſtre, que pour un point d'hiſtoire Eccléſiaſtique, il y avoit une lampe perpétuelle au Baptiſtaire de Rome, dans laquelle on ſe ſervoit d'une pareille méche. Qu'elle y fût de la fondation de Conſtantin, ou d'un autre, peu importe. Ce fait relevé par les Hiſtoriens, marque combien ce lin étoit encore rare alors. Il ſe trouva ſi commun par la ſuite, que Louis Vivez, Eſpagnol, du tems qu'il étoit à Paris, au commencement du quinzième ſiécle, dit avoir vu employer de ces méches en pluſieurs endroits de cette Ville. On ne ſçait pourquoi leur commodité, étant fondée ſur l'expérience, on n'en voit pas aujourd'hui renouveller l'uſage.

V. On a trouvé, pour ne rien perdre de l'Asbeſte, un moyen d'en employer l'eſpèce, dont les fils ſont courts. On en fabrique un papier qui peut auſſi paſſer pour perpétuel, parce que toutes les fois qu'on a écrit deſſus, on peut en effacer l'écriture, en le jettant au feu, où il n'eſt pas plus endommagé que la toile. Il y a déjà long-tems qu'on voit de ce papier en divers cabinets d'Allemagne. On en conſerve une feuille d'une grandeur conſidérable dans celui du roi de Dannemarc; Charleton nous aſſure qu'on le fabrique fort bien près d'Oxfort en Angleterre.

AMICULE, *Amiculum*, (*a*) nom que l'on donnoit à Rome à l'habit extérieur, dont les femmes ſe couvroient. Il paroît, par les monumens, qu'elles le faiſoient quelquefois monter, comme un voile, juſques par-deſſus la tête; & que les plus modeſtes s'en couvroient tous les bras juſqu'aux poignets.

AMIDA, *Amida*, nom ſous lequel les Japonois honorent Viſchnon.

AMILCAR, *Amilcar*, (*b*) Ἀμίλκας, fils de Magon, ou ſe-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 36.

(*b*) Juſt. L. IV. c. 2. L. XIX. c. 1, 2. Diod. Sicul. pag. 252, 253. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. pag. 138, 139. Tom. II. pag. 186, 330, 331, 332.

lon d'autres, d'Hannon, général des Carthaginois, & frere d'Aſdrubal. Il marcha ſur les traces de ſon pere, & ſuccéda à ſon nom & à ſes emplois. Ce fut ſous ces auſpices & ſous ceux de ſon frere, qu'on porta la guerre en Sardaigne, & qu'on combattit auſſi contre les Africains, qui demandoient pluſieurs années d'arrérages du tribut, que Carthage leur faiſoit pour la place qu'elle occupoit. Mais, la fortune ſuivit la juſtice de la cauſe des Africains, & la querelle ſe décida enfin par le payement qu'on leur fit, & non pas par les armes. Aſdrubal mortellement bleſſé en Sardaigne, y mourut, après avoir revêtu, de ſa charge, ſon frere Amilcar.

Vers l'an 480 avant l'Ére Chrétienne, les Carthaginois, qui, par un traité d'alliance avec les Perſes, s'étoient engagés à attaquer les Grecs de la Sicile, firent de grands préparatifs de guerre pour cette entrepriſe. Ils en chargérent Amilcar, qu'ils jugeoient le plus grand de leurs capitaines. Celui-ci partit de Carthage à la tête d'une armée de terre de trois cens mille hommes, & d'une flotte compoſée de deux mille vaiſſeaux de ligne, & de plus de trois mille vaiſſeaux de charge, pourvus de toutes ſortes de munitions. Il fut aſſailli, ſur la mer de Libye, d'une tempête qui lui fit perdre toutes les barques qui portoient les chevaux & les chariots. Mais, étant arrivé à la vue de Palerme, ſur les côtes de la Sicile, il dit qu'il ſe croyoit enfin à la guerre, & que juſques-là il avoit eu peur que la mer n'en préſervât les Siciliens.

Ayant donné trois jours de repos à ſes ſoldats, & réparé dans les vaiſſeaux les dommages qu'y avoit fait la tempête, il conduiſit ſes troupes de terre à Himère, en les faiſant côtoyer par ſa flotte. Quand il fut devant cette ville, il forma deux camps, l'un pour ſes troupes de terre, l'autre pour ſes troupes de mer. Il avoit fait tirer, ſur le rivage, tous ſes vaiſſeaux de ligne, & il les environna d'un foſſé profond, & d'un mur de bois. Le camp des troupes de terre étoit poſé en face des murailles de la Ville, depuis le mur de bois, dont nous venons de parler, juſqu'au-deſſus des collines, d'où l'on découvroit toute la Ville. Ayant ainſi environné le côté, qui regardoit le couchant, il fit tirer des vaiſſeaux de charge toutes les proviſions qu'ils avoient apportées, & renvoya auſſi-tôt ces mêmes vaiſſeaux en chercher de nouvelles dans la Libye & dans la Sardaigne.

En même-tems, il marcha avec l'élite des ſoldats du côté d'Himère, & défit ceux des habitans, qui étoient ſortis pour s'oppoſer à ſa marche. Les fuyards qui rentrerent, après une grande perte des leurs, portérent la conſternation parmi leurs Concitoyens. Théron, prince d'Agrigente, qui avoit déjà levé des troupes pour la défenſe d'Himère, envoya inceſſamment à Syracuſe, inviter Gélon à venir au plutôt à leur ſecours. Gélon, qui, de ſon côté, avoit auſſi raſſemblé toutes ſes forces, partit de Syracuſe avec

une armée de cinquante mille hommes de pied, & cinq mille chevaux ; & s'approchant d'Himère à grandes journées, il rendit l'eſpoir & le courage à cette Ville, allarmée de la puiſſance des Carthaginois.

Ce Gélon, qui étoit un homme plein d'intelligence & de fineſſe en fait de guerre, ſongea à quelque ruſe par laquelle il pût parvenir à diſſiper l'armée des Barbares, ſans expoſer la ſienne. Le hazard & les circonſtances favoriſérent extrêmement ſon deſſein. Il projettoit de brûler la flotte ennemie, dans laquelle Amilcar étoit actuellement, & ſe diſpoſoit à offrir un pompeux ſacrifice à Neptune, lorſqu'un parti de cavaliers amena à Gélon un courrier chargé de lettres de la part des Sélinuntins. Ceux-ci mandoient à Amilcar qu'ils ne manqueroient point de lui envoyer la cavalerie qu'il avoit damandée, & qu'elle arriveroit au jour marqué. Ce jour étoit celui-là même, auquel il devoit faire le ſacrifice. Là-deſſus, Gélon fait partir ſa propre cavalerie dès la nuit qui précédoit ce jour-là, & lui donna ordre de s'avancer vers l'endroit, où étoit la flotte d'Amilcar, & de ſe préſenter dès le point du jour, comme venant de la part des Sélinuntins ; que dès qu'ils auroient été reçus dans l'intérieur du mur de bois, ils ne manquaſſent point de poignarder Amilcar, & de mettre auſſi-tôt le feu à ſa flotte.

Les cavaliers exécutérent l'ordre très-fidélement. S'étant préſentés à cette eſpèce de camp qui enfermoit les vaiſſeaux, ils furent reçus comme amis, coururent vers Amilcar, qui avoit déjà commencé ſon ſacrifice, le poignardérent, & mirent enſuite le feu à ſa flotte. Amilcar laiſſa trois fils, Imilcon, Hannon & Gyſcon. Les Carthaginois, ſelon Hérodote, faiſoient des ſacrifices en ſon honneur, & avoient dreſſé des monumens à ſa gloire, par tout où il y avoit de leurs colonies, & principalement à Carthage.

AMILCAR, *Amilcar*, (*a*) Ἀμίλκας, général des Carthaginois du tems d'Agathocle, tyran de Sicile. On le confond d'ordinaire avec un autre Amilcar, fils de Gyſcon, dont il eſt parlé à l'article ſuivant. Mais Juſtin diſtingue très-bien l'un de l'autre. La ville de Syracuſe aſſiégée par le Tyran, implora le ſecours d'Amilcar. Celui-ci oubliant l'inimitié que ſa nation portoit aux Syracuſains, leur envoya un renfort ; enſorte qu'un ennemi les défendoit avec toute la bonté d'un Citoyen, lorſqu'un Citoyen les attaquoit avec toute la fureur d'un ennemi. Mais, Agathocle voyant que la Ville lui oppoſoit une défenſe plus vigoureuſe que ſes attaques, pria Amilcar, par l'entremiſe de quelques perſonnes, de vouloir bien être l'arbitre de la paix entre lui & les Syracuſains, & lui promit de lui en marquer ſa reconnoiſſance par des ſervices particuliers.

(*a*) Juſt. L. XXII. c. 2, 3.

Le Carthaginois excité, & par les promeſſes, & par la crainte de la puiſſance d'Agathocle, ſe joint à lui dans l'eſpérance d'en tirer autant de ſecours, pour s'agrandir lui-même dans ſon païs, qui'l lui en prêteroit contre les Syracuſains. Il les porta donc à accorder non ſeulement la paix, mais la Préture même de leur Ville à Agathocle, qui, de ſon côté, jura à Amilcar d'être toujours fidele à la nation Punique, & le lui jura par les feux ſacrés qu'il toucha.

Agathocle ayant affermi ſa puiſſance dans Syracuſe par des voies peu honnêtes, leva de nouvelles troupes, & en ayant compoſé un corps d'armée, il attaque inopinément les Villes voiſines, qui ne craignoient point d'hoſtilité de ſa part. Il étend même, du conſentement d'Amilcar, ſes indignes violences juſques ſur les alliés de Carthage, leſquels y allérent porter leurs plaintes, & chargérent encore plus Amilcar qu'Agathocle. Les Sénateurs, aigris par ces plaintes, n'oſérent toutefois procéder ouvertement à la condamnation d'Amilcar, parce qu'il étoit Conſul. Ils donnérent leur voix par écrit, & les mirent dans une urne ſcellée, pour en différer la lecture, juſqu'au retour de l'autre Amilcar, fils de Gyſcon, qui étoit alors en Sicile. Mais, la mort imprévue de l'accuſé trompa la fine précaution des Carthaginois; & un deſtin plus favorable le déroba à l'injuſtice de ſes Citoyens, qui l'avoient condamné ſans l'entendre.

AMILCAR, *Amilcar*, (*b*) Ἀμίλκας; fils de Gyſcon, fut auſſi un des plus fameux capitaines des Carthaginois. Ces peuples, l'an 311 avant J. C., inſtruits des progrès que faiſoit, en Sicile, l'armée d'Agathocle, équipérent cent trente galéres, dont ils confiérent le commandement à Amilcar. Ils joignirent à lui deux mille de ces ſoldats, qu'on appelloit Citoyens, & dont pluſieurs étoient même des hommes diſtingués, dix mille ſoudoyés de la province de Libye, deux cens conducteurs de chars, & mille tireurs de fronde, levés dans les iſles Baléares. On lui remit auſſi de groſſes ſommes d'argent, d'amples proviſions de bouche & d'armes de toute eſpèce, en un mot de tout ce qui peut être utile à la guerre. Cette flotte étant enfin ſortie du port de Carthage, & ſe trouvant en pleine mer, fut accueillie d'une tempête affreuſe, qui fit d'abord diſparoître ſoixante galéres, & deux cens vaiſſeaux, portant les vivres. Le reſte battu des vents & des flots, aborda avec beaucoup de peine en Sicile. On avoit perdu un grand nombre des plus conſidérables d'entre les Carthaginois. La Ville en prit un dueil public. Car la coûtume étoit, dans les adverſités conſidérables, comme celle-ci, de couvrir les murailles des remparts même, de draps noirs.

(*a*) Diod. Sicul. pag. 728, 730, 740, 747, 748. Juſt. L. XXII. c. 3. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. pag. 154, 160.

Amilcar ayant recueilli ceux de ſes ſoudoyés qui étoient échappés à la tempête, les incorpora dans la compagnie des alliés de la Sicile. Raſſemblant enſuite tout ce qu'il avoit de ſoldats en état de ſervir, & les ayant pourvus de tout ce qui étoit néceſſaire pour leur ſubſiſtance & pour le combat, il dreſſa ſon camp en pleine campagne. Il ſe trouva encore quarante mille hommes de pied, & près de cinq mille hommes de cheval. Ainſi, couvrant ſon infortune, de la réputation qu'il s'étoit acquiſe de grand capitaine, non ſeulement il rendit l'eſpérance à ſes alliés abattus; mais il fit rentrer la crainte dans l'ame de ſes ennemis.

En effet, la victoire étant demeurée aux Carthaginois, dès le premier combat qui ſe donna, Amilcar parcourut quelques Villes ou forts, où il faiſoit des amitiés à tout le monde, dans le deſſein de gagner la bienveillance des Siciliens. Il y réuſſit; car les Citoyens de Camarine & de Léontium, auſſi-bien que ceux de Catane & de Tauromène, lui envoyérent des Ambaſſadeurs, par leſquels ils s'allioient aux Carthaginois. Cet exemple entraîna dans peu de jours pluſieurs Villes conſidérables, telles que Meſſine, Abacène, & d'autres encore, à la même alliance; & elles diſputoient entr'elles, à qui en feroit la première démarche.

Syracuſe étoit toujours en la puiſſance de l'ennemi. Amilcar en forma le ſiége, pendant lequel Agathocle conçut & exécuta le projet le plus inouï. S'étant embarqué ſecrétement, il alla attaquer les Carthaginois dans leur propre païs, après avoir brûlé ſa flotte, dès qu'il fut débarqué ſur les terres d'Afrique. Ceux de Carthage envoyérent en Sicile des députés à Amilcar, pour l'inviter à revenir au plutôt à leur ſecours; & ils eurent ſoin de lui faire porter en même-tems tous les ferremens qu'on avoit recueillis de l'embraſement de la flotte d'Agathocle. Les députés ayant mis pied à terre dans l'Iſle, Amilcar les envoya d'abord avertir de garder un profond ſilence ſur leur propre déſavantage, & de répandre au contraire le bruit qu'Agathocle avoit abſolument perdu toute ſon armée & toute ſa flotte. Députant auſſi-tôt à Syracuſe quelques-uns de ceux qui arrivoient actuellement de l'Afrique, & ſuivis des ferremens, dont nous venons de parler, il les chargea de ſommer les aſſiégés de ſe rendre, en les avertiſſant que toute leur armée avoit été défaite devant Carthage, & qu'on avoit fait périr leur flotte par un embraſement univerſel, dont les ferremens qu'on leur montroit, étoient un témoignage évident.

Ce diſcours, ſoûtenu par des preuves ſi plauſibles, trouva créance dans la plûpart des eſprits; & les Magiſtrats de la Ville ſuſpendant leur jugement ſur le fait, gardoient le ſilence, pour ne point exciter de tumulte, & renvoyérent les députés. Les mêmes Magiſtrats chaſſérent en même-tems de la Ville tous les parens des

bannis, & tous ceux qui paroiſſoient déſapprouver leur conduite. Le nombre de ces derniers monta au moins à huit mille perſonnes. Ce nouveau décret remplit Syracuſe de troubles, de cris & de lamentations de femmes, dont aucune maiſon ne pouvoit en effet être exempte; car ceux même qui favoriſoient la tyrannie d'Agathocle, pleuroient la mort ou la captivité de leurs enfans; & ceux des Citoyens que l'on condamnoit actuellement à l'exil, éprouvoient la double déſolation de ne pouvoir, ni demeurer dans leur patrie, ni en ſortir, ſans tomber entre les mains des Barbares, qui environnoient leurs murailles; déſolation qu'augmentoit de beaucoup encore la loi qu'on leur impoſoit d'emmener avec eux leurs femmes & leurs enfans.

Cependant, Amilcar aſſura la vie à tous ceux qui ſe mirent d'eux-mêmes entre ſes mains. Mais, faiſant avancer ſes troupes juſqu'au pied des remparts d'une Ville qui s'étoit rendu d'elle-même déſerte, il menaçoit de l'emporter d'aſſaut, & de venger ſur ceux qui y reſtoient, ceux qui venoient d'en être chaſſés. Il envoya pourtant, avant toutes choſes, une ambaſſade à Antandre, frere d'Agathocle, par laquelle il lui fit dire ſecrétement qu'il lui promettoit, auſſi bien qu'à tous les ſiens, une pleine ſûreté, s'il conſentoit à lui livrer Syracuſe. Antandre ayant fait aſſembler ſon Conſeil ſur une pareille propoſition, après beaucoup de raiſons alléguées pour & contre, opina lui-même à ſe rendre, comme étant de ſon naturel, peu courageux, & d'un caractére différent en tout de celui de ſon frere. Mais, Érymnon d'Étolie, qu'Agathocle avoit laiſſé auprès de lui pour conſeil, lui oppoſa un avis tout différend, & invita toute l'aſſemblée à une défenſe vigoureuſe, du moins juſqu'à ce qu'on fût pleinement inſtruit de la vérité de la nouvelle qu'on lui débitoit. Amilcar bientôt informé du réſultat de cette délibération, fit avancer toutes ſes machines, pour battre les murailles. Mais, déſolé d'un revers qu'il eſſuya, il ſe déſiſta du ſiége, éloigna ſes troupes de la Ville, & renvoya cinq mille de ſes ſoldats au ſecours de Carthage.

Amilcar, quelque-tems après, ayant établi ſes troupes en différens poſtes, aux environs de Syracuſe, attaqua cette ville à la tête de toutes ſes forces, dans l'eſpérance de l'emporter d'emblée. Comme il étoit maître de la mer, depuis aſſez long-tems, il lui coupa d'abord les vivres, & détruiſant d'autre part, tous les fruits de la terre, il ſe logea enfin au tour de l'Olympium, principalement du côté qui regardoit la Ville. Il s'attendoit à attaquer de-là ſubitement les murailles, ſe fiant à la parole d'un Aruſpice, qui, ſur l'inſpection des entrailles de ſa victime, lui avoit promis que le jour même de ſon attaque, il ſouperoit dans Syracuſe. Les aſſiégés, qui s'apperçûrent aiſément de l'intention des Carthaginois, envoyérent de nuit trois mille hommes de pied, & environ quatre cens

chevaux, avec ordre de se saisir du fort qu'on nommoit Eurycle. La chose ayant été exécutée, les Carthaginois espérant que la nuit cacheroit leur entreprise, s'avancérent vers le même fort pour s'y établir.

Mais, ils furent surpris; Amilcar lui-même abandonné par ses soldats, tomba presque mort entre les mains des soldats de Syracuse. Ceux-ci étant rentrés dans leur Ville, le livrérent aux Citoyens qui avoient une grande envie de se venger de lui. Il se ressouvint alors de la réponse de l'Aruspice, qui lui avoit prédit qu'il souperoit le lendemain à Syracuse. Les parens des morts l'ayant promené par toutes les rues de la Ville, chargé de chaînes, & couvert d'opprobres, finirent par l'égorger; après quoi, lui coupant la tête, ils l'envoyérent porter à Agathocle dans la Libye. C'étoit l'an 309 avant l'Ére Chrétienne.

AMILCAR, *Amilcar*, (*a*) Ἀμίλκας, surnommé Barcas, fils d'un Seigneur, nommé Annibal, étoit né à Carthage. Ce fut dans les derniers tems de la première guerre Punique, & dans une fort grande jeunesse qu'il se vit, pour la première fois, à la tête d'une armée Carthaginoise en Sicile. Les affaires des Carthaginois alloient fort mal, & sur terre & sur mer, avant qu'il eût pris le commandement de leurs troupes; mais ce jeune général ne fut pas plutôt arrivé, qu'il rétablit toutes choses par sa prudence. Il ne lâcha jamais le pied devant les ennemis, & ne se laissa jamais entamer; mais, quand il pouvoit trouver son avantage, il ne manquoit pas de les harceler, & il sortoit toujours victorieux de ces rencontres. Ainsi, malgré la perte que les Carthaginois avoient faite de presque toutes leurs conquêtes en Sicile, il défendit avec tant de valeur & de conduite la ville d'Éryce, qui étoit encore en leur pouvoir, qu'il remit les affaires dans la même tranquillité, où elles étoient avant la guerre.

Sur ces entrefaites, les Carthaginois reçurent un grand échec sur mer, & furent défaits à la hauteur des isles Égates, par C. Lutatius, consul Romain. Ce revers de fortune les ayant portés à terminer cette guerre, ils donnérent plein pouvoir à Amilcar pour agir en cette occasion. Quelques charmes que la guerre eût pour un jeune homme, qui ne respiroit que la gloire, il sacrifia, en faveur de la paix, cette ardeur guerrière aux intérêts de sa patrie, qu'il voyoit épuisée par les dépenses d'une longue guerre, & hors d'état de supporter plus long-tems les malheurs qui sont attachés au sort des armes. Il crut donc qu'il falloit s'accommoder à la nécessité, bien résolu néanmoins, dans le même-tems qu'il négocioit, de profiter du rétablissement des for-

(*a*) Corn. Nep. in Reg. c. 3. in Amilc. c. 1, 2, 3. Just. L. XLIV. c. 5. Tit. Liv. L. XXI. c. 1. *& seq.* L. XXIV. c. 41. Diod. Sicul. L. XXV. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 182. *& suiv.* Tom. III. pag. 65, 66. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 156.

ces

tes de ſa nation, pour recommencer la guerre contre les Romains, avec plus de vigueur que jamais, & de ne donner aucun quartier à ces mortels ennemis de Carthage, que la fortune des combats n'eût forcé l'un ou l'autre parti à recevoir la loi du vainqueur.

Telles furent les intentions qu'il apporta à la négociation de ce traité. Il ſe comporta même dans cette affaire avec tant de fierté, que ſur le refus que faiſoit Catulus de conclure la paix, à moins qu'Amilcar ne mît les armes bas, & ne ſortît entièrement de la Sicile avec la garniſon d'Érice, auſſi déſarmée; il lui proteſta avec beaucoup de hauteur qu'il aimeroit mieux voir ſa patrie enſevelie ſous ſes propres ruines, & périr lui-même, les armes à la main, que de ſe montrer à ſes Concitoyens, couvert d'une telle infamie; qu'il ne convenoit point à un homme de cœur, comme lui, de livrer lâchement à ſes ennemis les mêmes armes que ſa patrie lui avoit confiées, pour les employer contre eux. Cette fermeté de courage eut tout ſon effet, & Catulus fut contraint de ſe relâcher de la dureté de ſes propoſitions.

Amilcar, de retour à Carthage, trouva les affaires dans un état bien différent de celui qu'il s'étoit imaginé. Le feu d'une guerre étrangère, qui avoit duré de ſi longues années, avoit gagné l'intérieur de la République, & avoit allumé la fureur des diſcordes civiles avec tant de violence, que Carthage ne ſe vit jamais plus menacée de ſa ruine, ſi ce n'eſt, lorſqu'elle fut entièrement détruite par les Romains. La ſédition commença d'abord par les troupes ſoudoyées, qui avoient été employées par les Romains. Elles étoient au nombre de vingt mille hommes. Les rebelles entraînérent toute l'Afrique dans leur déſobéiſſance, & vinrent en armes juſqu'aux portes de Carthage, dans le deſſein d'emporter cette capitale. La frayeur s'empara tellement de l'eſprit des Carthaginois, à la vue des malheurs, dont ils étoient menacés, qu'ils furent obligés de recourir à l'aſſiſtance des Romains, qui leur envoyérent du ſecours.

Enfin, comme ils virent les affaires preſque déſeſpérées, ils ne trouvérent d'autre reſſource que dans la valeur d'Amilcar, & lui confiérent le commandement abſolu de leurs forces. Quoique l'armée des révoltés fut de plus de cent mille hommes, le général Carthaginois les pouſſa ſi vivement, que non content de leur avoir fait abandonner le ſiége de la Ville, il les accula juſques dans des défilés, où il en fit périr un plus grand nombre par la faim que par l'épée. Il fit rentrer, dans l'obéiſſance, toutes les Villes, qui avoient ſecoué le joug, & entre autres Utique & Hipponne, qui étoient les deux plus fortes & riches places de toute l'Afrique.

Amilcar ne borna pas ſes expéditions à ces glorieux avantages; mais il profita de cette conjoncture pour étendre les bornes de

l'empire Carthaginois. Il remit un auſſi grand calme dans toute l'Afrique, que ſi elle n'eût pas reſſenti l'agitation des guerres depuis longues années. Tant de ſuccès éclatans lui inſpirérent une telle confiance, & rallumérent ſi vivement la haine qu'il conſervoit toujours dans le cœur contre les Romains, que pour trouver plus facilement le moyen de ſatisfaire à la paſſion qu'il avoit de rentrer en guerre avec eux, il ſollicita le commandement de l'armée d'Eſpagne, & l'obtint comme il le ſouhaitoit.

On rapporte, à cette occaſion, qu'Amilcar faiſant un ſacrifice pour ſe rendre les dieux favorables dans la guerre, qu'il alloit entreprendre, ſon fils Annibal, alors âgé de 9 ans, ſe jetta à ſon cou, & le conjura de le mener avec lui à l'armée, employant pour cela les careſſes ordinaires à cet âge, langage puiſſant ſur l'eſprit d'un pere, qui aimoit tendrement ſon fils. On ajoûte que ce général, charmé de voir de ſi belles diſpoſitions dans un enfant encore ſi jeune, le prit entre ſes bras, & que l'ayant placé près des autels, il le fit jurer, en mettant la main ſur la victime, qu'il ſe déclareroit l'ennemi des Romains, dès que ſon âge le lui permettroit. On ſçait qu'Annibal fut très-fidele à exécuter ce ſerment.

Comme Amilcar vouloit auſſi mener avec lui Aſdrubal, jeune homme de très-grande naiſſance, & d'une rare beauté, la médiſance qui s'attache ordinairement à décrier les plus grands hommes, donna lieu à de nouveaux bruits, & à des ſoupçons d'un commerce peu honnête, qu'Amilcar entretenoit avec ce jeune Seigneur. Le Cenſeur public des mœurs, informé de ces bruits ſcandaleux, lui ayant défendu d'emmener le jeune Aſdrubal, il prit le parti de lui faire épouſer ſa fille; ce qui rendit la défenſe du Cenſeur inutile, puiſque les loix ne pouvoient interdire, à un beau-pere, la compagnie de ſon gendre.

Amilcar paſſa le Détroit, & étant entré ſur les terres d'Eſpagne, il pouſſa ſes avantages avec un bonheur ſurprenant. Il rangea, ſous les loix de Carthage, pluſieurs nations extrêmement puiſſantes & belliqueuſes, & il enrichit toute l'Afrique de leurs dépouilles, y ayant fait tranſporter une prodigieuſe quantité d'hommes, de chevaux, d'armes & d'argent. La 9e année de ſon généralat en Eſpagne, comme il ſe préparoit à faire une irruption en Italie, il reſta ſur le champ de bataille, en combattant contre des peuples du païs, vers l'an 228 avant J. C.

Diodore de Sicile raconte la choſe autrement. Il dit qu'Amilcar ayant ſoumis pluſieurs villes en Eſpagne, y en bâtit une très-grande, à laquelle ſa ſituation fit donner le nom de Roc-blanc, *Acra-leuca*. Mais, ayant aſſiégé enſuite une autre ville, nommée Hélice, il ſe fixa dans les environs, en renvoyant la plus grande partie de ſon armée & ſes éléphans au Roc-blanc, pour y prendre leur quartier d'hiver. Mais, Oriſſon, roi dans le païs, faiſant ſemblant

de prendre le parti d'Amilcar contre les assiégés, se tourna tout d'un coup contre l'assiégeant; & l'ayant attaqué, il le mit en fuite, & sauva ainsi ses fils mêmes & les amis qu'il avoit dans cette Ville; après quoi il se retira par un autre chemin. Amilcar voulant le poursuivre, entreprit de traverser un grand fleuve à gué sur son cheval, qui, en se cabrant, le jetta dans l'eau, où il se noya.

AMILCAR, *Amilcar*, (*a*) Ἀμίλκας. Ce Carthaginois, surnommé Rhodanus, étoit un homme distingué entre tous les autres par son adresse & par son éloquence. Ses Concitoyens, frappés du bruit formidable des progrès d'Alexandre le grand, & de la crainte qu'ils avoient qu'il ne voulût joindre la conquête de l'Afrique à celle de l'empire Persan, dépêchèrent, vers lui, Amilcar, avec ordre d'épier les desseins de ce Conquérant. Plusieurs choses conspiroient à redoubler leur frayeur, la prise de Tyr, d'où ils tiroient leur origine, la grandeur de la ville d'Alexandrie qu'il avoit fait bâtir sur la frontière d'Afrique & d'Égypte, comme pour donner une rivale à Carthage, enfin le bonheur toujours constant d'un Roi, dont l'ambition n'avoit d'autres bornes, que celles de sa fortune, qui n'en avoit point.

Amilcar ayant donc été présenté à Alexandre par Parménion, feint d'être exilé de sa patrie, & de venir chercher un asyle auprès de ce Prince. Il s'offre même à le suivre dans ses expéditions, sur le pied d'un simple soldat. Ainsi, à mesure qu'il découvroit quelqu'un des desseins du Roi, il l'écrivoit à ses Concitoyens sur des tablettes de bois, qu'il couvroit de cire toute nue. Cependant, ces mêmes Concitoyens, non seulement ingrats, mais barbares, le firent mourir, lorsqu'après la mort d'Alexandre, il fut de retour à Carthage; comme s'il eût voulu la vendre à ce Prince.

AMILCAR, *Amilcar*, Ἀμίλκας, (*b*) fils de Gisgon. Ce général Carthaginois, commandoit dans l'isle de Malthe 218 ans avant J. C. Le consul Sempronius ayant fait voile du côté de cette Isle, ne se fut pas plutôt montré, qu'on lui livra Amilcar, avec la garnison, qui étoit composée d'environ deux mille soldats.

AMILCAR, *Amilcar*; (*c*) Ἀμίλκας fils de Bomilcar. Ce chef des Carthaginois, conjointement avec Asdrubal & Magon, assiégeoit, l'an 215 avant J. C., Illiturgis dans l'Espagne Bétique, ville qui s'étoit déclarée pour les Romains. Chaque chef avoit son camp particulier. Les Scipions passèrent au milieu de ces trois camps ennemis, avec de grands efforts & avec un grand carnage de ceux qui voulurent s'y opposer. Après avoir fait entrer dans la Ville de leurs alliés les provi-

(*a*) Just. L. XXI. c. 6. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 162.
(*b*) Tit. Liv. L. XXI. c. 51.
(*c*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 49. L. XXXI. c. 10, 19, 21. L. XXXII. c. 23. Plin. L. III. c. 3.

sions de bouche, dont ils manquoient, & les avoir exhortés à défendre leurs murailles, avec le même courage, qu'ils avoient vu combattre les Romains, pour leur intérêt, ils allérent forcer le camp d'Asdrubal, qui étoit le plus considérable des trois.

Amilcar & Magon, voyant que l'affaire étoit de la dernière importance pour eux, allérent aussitôt à son secours, avec les deux armées. Étant donc tous sortis de leur camp, ils se trouvérent dans le combat, soixante mille contre les Romains, qui n'étoient pas plus de seize mille hommes. Cependant, la victoire fut si peu douteuse, que les Romains tuérent plus d'ennemis, qu'ils n'avoient eux-mêmes de soldats, firent plus de trois mille prisonniers, & prirent près de mille chevaux & cinquante-neuf étendards. Il resta, outre cela, cinq éléphans sur la place; & les trois camps demeurérent au pouvoir du vainqueur.

On croit que cet Amilcar est le même qui, quinze ans après, ou l'an 209 avant J. C., se détacha de l'armée d'Asdrubal, & se mit à la tête d'un corps de Gaulois. Ils s'emparérent de Plaisance, & pillérent cette Ville; &, après en avoir brûlé la plus grande partie, pour assouvir leur colère, & laissé à peine deux mille hommes au milieu de ses ruines, ils passérent le Pô, & s'avancérent vers Crémone, dans le dessein de traiter celle-ci, comme Plaisance. Mais, les habitans ayant appris la défaite des Plaisantins, avoient eu le tems de prendre leurs précautions.

Cependant, on envoya de Rome, des Ambassadeurs en Afrique, pour se plaindre des hostilités d'Amilcar. Les Carthaginois répondirent que tout ce qu'ils pouvoient faire, c'étoit de l'exiler, & de confisquer ses biens. Mais, les Gaulois, qu'il commandoit auprès de Crémone, ayant été taillés en piéces, par une armée Romaine, il fut tué lui-même dans cette déroute générale. D'autres disent qu'il fut fait prisonnier, trois ans après, dans un combat, donné auprès du Mincio, & qu'il servit au triomphe du vainqueur. C'étoit C. Cornélius, qui se fit précéder des plus distingués d'entre les vaincus, chargés de chaînes.

AMILICHUS, *Amilichus*, Ἀμείλιχος, (*a*) fleuve du Péloponnèse, dans l'Achaïe. Ce mot, composé de ἀ, privatif, & μειλ, *mel*, du miel, veut dire précisément le contraire de ce qui est désigné par miel; c'est-à-dire, qu'il signifie désagréable, odieux. On lui donna ce nom, à cause d'un sacrifice barbare, qu'on faisoit dans le temple de Diane Triclaria, auprès duquel ce fleuve passoit. Ce sacrifice consistoit à immoler tous les ans, à cette Déesse, un jeune garçon & une jeune fille, qui excellassent en beauté sur tous les autres.

Suivant Pausanias, ce fleuve

(*a*) Paus. pag. 434. 435.

n'avoit point eu de nom juſqu'alors. Toutefois, le nom d'Amilichus fut changé dans la ſuite en celui de Milichus, qui étoit entièrement oppoſé au premier, parce qu'il avoit une ſignification contraire. Ce changement ſe fit, lorſqu'on ceſſa d'immoler des hommes à l'autel de la Déeſſe. *Voyez* Cométhо.

AMILOS, *Amilos*, Ἄμιλος, (*a*) village d'Arcadie, du tems de Pauſanias, à ſept ſtades des ſources Ténées. C'étoit anciennement une Ville, ce que l'on dit. Il y avoit en cet endroit un chemin, qui fourchoit pour la ſeconde fois, allant d'un côté à Stymphale, de l'autre à Phénéon.

AMIMÉTOBIE, *Amimetobius*, Ἀμιμητόβιος, (*b*) ſorte de ſociété. Ce mot eſt formé du Grec, ἀμίμητος, *inimitabilis*, inimitable, & βίος, *vita*, vie; comme qui diroit vie inimitable. Ainſi, ceux qui formoient cette ſorte de ſociété, faiſoient profeſſion de mener une vie inimitable. Telle étoit la vie d'Antoine & de Cléopâtre. Plutarque dit qu'ils rompirent cette ſociété après la bataille d'Actium, & qu'ils en formérent une autre, qui ne cédoit à la première, ni en délicateſſe, ni en luxe, ni en aucune ſorte de délices & de magnificences, & l'appellérent la ſociété des Synapothanumènes; c'eſt-à-dire, des mourans enſemble. Tous leurs amis s'enrôloient dans cette ſociété, & en s'enrôlant, ils s'engageoient à mourir avec eux. Ainſi, ils paſſoient les jours à faire bonne chere, en ſe traitant tour à tour.

AMINADAB, *Aminadab*, Ἀμιναδάβ, (*c*) fils d'Aram, fut pere de Nahaſſon & d'Éliſabeth, qui épouſa Aaron, & en eut quatre fils, Nadab, Abin, Éléazar & Ithamar. Aminadab eſt l'un des ancêtres de J. C., ſelon la chair, au rapport de S. Matthieu.

AMINADAB, *Aminadab*, Ἀμιναδάβ, (*d*) étoit pere de Coré, qui excita une furieuſe tempête contre Moïſe & Aaron, pour le Sacerdoce.

AMINADAB, *Aminadab*, Ἀμιναδάβ, (*e*) fils de Saül. Ce jeune Prince fut tué à la bataille de Gelboë, contre les Philiſtins. Saül, ſon pere, Jonathas & Melchiſua, ſes freres, y périrent auſſi. *Voyez* Abinadab.

AMINADAB, *Aminadab*, Ἀμιναδάβ, autrement ABINADAB. *Voyez* Abinadab.

AMINADAB, *Aminadab*, Ἀμιναδάβ. (*f*) Il eſt parlé, dans le Cantique des Cantiques, des chariots d'Aminadab, comme étant d'une légereté extraordinaire. » Je ne ſçai, mon ame » m'a rendue auſſi prompte que » les chariots d'Aminadab. « C'étoit apparemment un cocher célebre, dont les chevaux étoient d'une promptitude ſingulière.

AMINIUS, *Aminius*, Ἄμινιος, (*g*)

(*a*) Pauſ. pag. 477.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 928, 957.
(*c*) Exod. c. 6. v. 23. Matth. c. 1, v. 4.
(*d*) Paral. L. I. c. 6. v. 22.
(*e*) Reg. L. I. c. 31. v. 2. Paral. L. I, c. 8. v. 33. c. 10. v. 2.
(*f*) Cantic. c. 6. v. 11.
(*g*) Pauſ. pag. 504.

rivière d'Arcadie, qui passoit au bas de la ville de Thocnie. Elle se jettoit dans l'Hélisson; & l'Hélisson alloit tomber ensuite dans l'Alphée.

AMINIUS. [C. AMINIUS RÉBIUS], *C. Aminius Rebius*. (*a*) Ce Romain, que la connoissance des loix, jointe à de grandes richesses, avoit mis dans le rang des premiers de la Ville, se fit ouvrir les veines, pour se délivrer, par la perte de son sang, des douleurs d'une vieillesse incommode, qu'il ne pouvoit plus supporter; & cela, contre l'opinion, où l'on étoit, à cause de ses infames débauches, qu'il n'auroit jamais assez de courage, pour se donner la mort. C'est ce qui arriva l'an de Rome 812, sous le Consulat de Q. Volusius, & de Pub. Scipion.

AMINOCLÈS, *Aminocles*, Α'μινοκλῆς, (*b*) fils de Cratinéus. On lui attribue l'invention des Trirèmes. *Voyez* Trirèmes.

AMINTAS, *Amintas*, (*c*) Α'μύντας. Il fut le seul, qui s'opiniâtra à rendre des assiduités à Narcisse, jusqu'à ce que celui-ci, joignant la cruauté au mépris, s'avisa de lui envoyer une épée. Amintas entendit ce que cela vouloit dire. Après avoir invoqué l'Amour, & l'avoir conjuré d'être son vengeur, il prend cette épée, & va s'en percer le cœur, sous les fenêtres du cruel Narcisse. L'Amour exauça ses vœux. En effet, Narcisse, un jour désespéré de ne pouvoir jouir de ce qu'il aimoit, se tua lui-même.

AMINTIUS, *Amintius*, (*d*) Α'μύντιος. Ce fut l'un des amis de Jules-César. Ce Prince ayant défait Pharnace, fils du Roi de Pont, dans une bataille, près de la ville de Zéla, pour marquer la promptitude & la rapidité de cette victoire, en écrivant à Amintius, ne mit que ces trois mots: *Veni; vidi; vici;* » Je » suis venu; j'ai vu; j'ai vaincu. « Mais, dans [illegible] langage Romain, ces trois mots, ayant une même terminaison, & n'étant tous que de deux syllabes, ont une grace & une briéveté admirables, qu'une autre langue ne sçauroit conserver.

AMISE, *Amisus*, Α'μισος, (*e*) ville du Pont, dans l'Asie mineure, située à neuf cens stades de Sinope, entre l'Halys & l'Iris, qui se jettent dans le Pont-Euxin. Théopompe dit qu'elle fut bâtie par les Miléſiens, lorsqu'ils étoient maîtres de la Cappadoce. Il ajoûte qu'elle fut le séjour d'Athénocle, peuplée de colonies d'Athéniens, & appellée Peirée. Les Rois la possédoient aussi. Eupator la décora de Temples, & y ajoûta une partie.

Lucullus, général des Romains, étant entré dans le Pont, pour y faire la guerre à Mithridate, excita le murmure des soldats, parce qu'il recevoit toutes

(*a*) Tacit Annal. L. XIII. c. 30.
(*b*) Hérod. L. VII. c. 190.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 202.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 731.
(*e*) Strab. pag. 547, 548. Plin. L. VI. c. 2. Plut. Tom. I. pag. 500. 503, 504. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 488, 492.

les Villes à compoſition, & qu'il n'en prenoit aucune de vive force, pour l'abandonner au pillage & les enrichir. » Encore aujourd'hui, diſoient-ils, voilà Amiſe, ville heureuſe & riche, que » nous pourrions prendre ſans » peine, ſi on vouloit en preſſer » le ſiége. Il nous la fait paſſer » ſans y toucher, & il nous » mene dans les déſerts des Tibaréniens & des Chaldéens, » combattre Mithridate. «

Amiſe fut cependant aſſiégée, & le ſiége dura aſſez long-tems. La cauſe de cette longueur fut Callimaque ſeul, qui commandoit dans la Ville; car, comme il étoit très-grand ingénieur, très-habile à inventer & à conſtruire des machines de guerre de toute eſpèce, & très-fécond en toutes ſortes de ruſes & d'inventions, dont on peut ſe ſervir pour la défenſe d'une place, il incommoda beaucoup les Romains, & il en fut puni dans la ſuite. Mais, alors, il fut abuſé par un ſtratagême de Lucullus, qui, à l'heure qu'il avoit accoûtumé de retirer ſes troupes des travaux, pour les faire repoſer, s'aviſa de faire donner l'aſſaut très-bruſquement. Cette attaque imprévue lui réuſſit. Il ſe rendit maître d'une partie de la muraille. Callimaque, voyant qu'il ne pouvoit la défendre, en ſortit, & y mit le feu, ſoit par envie contre les Romains, pour les empêcher de s'enrichir, ſoit pour aſſurer ſa fuite; car, perſonne ne prenoit garde à ceux qui ſe jettoient dans les vaiſſeaux, pour s'enfuir. Mais, dès que les flammes, répandues de tous côtés, eurent gagné les murailles, tous les ſoldats Romains ſe préparérent à piller.

Lucullus, touché de pitié de voir périr ainſi cette puiſſante Ville, tâcha de la ſecourir par dehors, en ordonnant à ſes troupes de faire tous leurs efforts, pour éteindre le feu; mais, perſonne n'obéiſſoit à ſes ordres. Tous les ſoldats demandoient le pillage, & faiſoient retentir leurs armes avec de grands cris, tellement qu'enfin, Lucullus fut forcé de leur abandonner la Ville. Il crut même que c'étoit le moyen le plus ſûr de la garantir du feu. Mais, ſes ſoldats firent le contraire de ce qu'il avoit eſpéré. Car, en fouillant par tout avec des flambeaux, pour éclairer les lieux les plus obſcurs, afin que rien n'échappât à leur avarice, ils brûlérent eux-mêmes la plûpart des maiſons.

Lucullus, y étant entré le lendemain, & voyant cette déſolation affreuſe, ſe mit à pleurer, & dit à ſes amis, qui étoient autour de lui : » J'ai toujours » regardé Sylla comme l'homme du monde le plus heureux; » mais, je n'ai jamais tant admiré ſon bonheur, que dans » cette journée. Il a voulu ſauver » Athènes, & il l'a pu; & moi » quand j'ai voulu l'imiter, & » ſauver cette Ville, j'ai eu le » déplaiſir de voir que la fortune jalouſe m'a refuſé la gloire de » Sylla, & s'eſt opiniâtrée à me » donner la réputation de Mummius. « Cependant, il ne laiſſa pas de faire tout ce qui étoit en

ſon pouvoir, pour remettre cette Ville, & la retirer de l'état affreux, où elle étoit. Une groſſe pluie, qui, par un coup de la Providence, vint à tomber, dans le tems qu'elle fut priſe, éteignit le feu, & ſauva beaucoup d'Édifices. Et Lucullus, avant ſon départ, fit rébâtir ceux qui avoient été brûlés, y reçut les Amiſéniens, qui s'étoient enfuis, & qui voulurent y retourner, & donna des habitations à tous les Grecs, qui deſirérent de s'y établir, en leur attribuant un territoire de ſix vingts ſtades.

Cette Ville étoit, comme on l'a déjà dit, une ancienne colonie d'Athéniens, qui l'avoient peuplée, dans le tems qu'ils étoient au comble de la puiſſance, & maîtres de la mer. Voilà pourquoi tous ceux d'Athènes, qui vouloient fuir la tyrannie d'Ariſtion, ſe retiroient à Amiſe, où ils jouïſſoient des mêmes droits & priviléges, que les habitans naturels; de ſorte que ceux, qui avoient quitté leurs biens propres, avoient en leur diſpoſition ceux des étrangers.

Lucullus ne ſe contenta pas de ce qu'il avoit fait pour la Ville, il donna encora à tous les Amiſéniens, qui s'étoient ſauvés, un habit honnête à chacun, & deux cens drachmes d'argent, & les renvoya dans leur païs.

Depuis, Pharnace, après avoir paſſé le Boſphore, prit de nouveau Amiſe. Jules-Céſar, l'ayant délivrée, Antoine l'aſſujettit aux Rois. Enſuite, elle fut maltraitée par Straton le tyran. Céſar Auguſte la remit en liberté, après la bataille d'Actium. Et, du tems de Strabon, elle étoit encore en aſſez bon état. Il y avoit dans le voiſinage d'excellens territoires, & entre autres celui de Thémiſcyre, qui fut habité anciennement par les Amazones, & celui de Sidène. Thémiſcyre étoit une plaine, d'un côté arroſée par la mer, à la diſtance de ſoixante ſtades d'Amiſe, & de l'autre, dominée par des montagnes, pleines de forêts & de ſources, qui, en ſe réuniſſant, produiſoient le Thermodon, lequel traverſoit la plaine en queſtion, ainſi que l'Iris.

La ville d'Amiſe a produit pluſieurs grands hommes, tels que Démétrius & Dionyſiodorus, célebres mathématiciens, & le grammairien Tyrannion, qui donna des leçons à Strabon. On voit dans Pline, que la ville d'Eupatorie, bâtie par Mithridate, fut jointe à celle d'Amiſe, & que ce Prince, ayant été vaincu par Pompée, l'une & l'autre prirent le nom de Pompeiopolis. La ville d'Amiſe prend à préſent le nom d'Amid, dans la Natolie, de la dépendance des Turcs.

AMISÉNIENS, *Amiſeni*, Ἀμισηνοί, peuples ainſi appellés d'Amiſe, leur ville. *Voyez* Amiſe.

AMISIUS, *Amiſius*, ou AMISIA, *Amiſia*, Ἄμασια, (*a*) fleuve de Germanie, l'un de ceux qui,

(*a*) Strab. pag. 290. Ptolem. L. II. c. 11. Plin. L. IV. c. 14. Pomp. Mel. L. III. c. de Germ. Tacit. Annal. L. I. c. 60; 63. L. II. c. 8. 23.

ſelon Strabon, étoient navigables, entre le Rhin & l'Elbe. Il naît aux montagnes de la Weſtphalie, coule du midi au nord-oueſt, & ſe jette dans l'océan. Ce fut ſur ce fleuve, que les Bructeres furent défaits, par Druſus, dans un combat naval. Germanicus Céſar, ſon fils, l'an de Rome 769, ayant traverſé heureuſement les lacs de l'océan, juſqu'à l'embouchure de l'Amaſia, y laiſſa ſa flotte, avec ſes ſoldats à la gauche du fleuve, au lieu de remonter plus haut, & les deſcendre à la droite, pour être plus à portée d'entrer dans le païs ennemi; ce qui, dans la ſuite, lui fit perdre beaucoup de tems à conſtruire des Ponts, pour mettre ſes légions de l'autre côté. D'abord, la cavalerie & l'infanterie Romaines paſſérent hardiment à un endroit, où les eaux n'étoient pas fort groſſes. Mais, les alliés, qui venoient enſuite, furent ſurpris par la marée, qui montoit; & les Bataves, en voulant montrer l'adreſſe, qu'ils avoient à nager, perdirent pluſieurs des leurs. C'eſt aujourd'hui l'Ems.

AMISODAR, *Amiſodarus*, Ἀμισοδάρος, (*a*) pere de Maris & d'Atymnius, qui furent tués, le premier par Antiloque, le ſecond par Thraſymède. Amiſodar fut celui, qui nourrit l'indomptable Chimère, dont la force fut fatale à tant de peuples.

AMITAL, *Amital*, Ἀμιτὰλ, (*b*) fille d'un certain Jérémie de la ville de Lobna. Elle fut mere du roi Sédécias, qui monta ſur le trône de Juda, à l'âge de vingt-un ans.

AMITERNE, *Amiternum*, Ἀμίτερνον, (*c*) ville d'Italie, ſur l'Aternus, aujourd'hui Peſcara. Les ſentimens des Anciens ſont partagés, ſur ſa véritable poſition, rélativement à ſa dépendance. Car, Ptolémée la met dans le païs des Veſtins; Strabon, dans celui des Sabins; & Tite-Live, dans celui des Samnites; puiſque, ſelon lui, Sp. Carvilius, prit de force cette Ville, ſur ces peuples. La voilà donc, remarque un Géographe moderne, attribuée à trois peuples différens. Mais, l'énigme eſt expliquée, en diſant qu'elle étoit ſituée au territoire des Sabins, vers les frontières des Veſtins; de maniére que le fort de la guerre & la ſupériorité des armes, la donnérent, tantôt à un peuple, tantôt à l'autre, & que les Samnites en étoient en poſſeſſion, lorſque Sp. Carvilius la leur enleva, vers l'an de Rome 460.

Amiternie fut la patrie du célebre Salluſte, l'un des meilleurs hiſtoriens Latins, que nous ayons. Elle reçut Annibal dans ſon expédition d'Italie. Cette Ville n'exiſte plus aujourd'hui. On en voit ſeulement les ruines à San-Vittorino, dans l'Abruzze ultérieure, au royaume de Naples. Magin, dans ſa carte de cette province,

(*a*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 328, 329.

(*b*) Reg. L. IV. c. 24. v. 18.

(*c*) Strab. pag. 228. Ptolem. L. III. c. 1. Plin. L. III. c. 12. Tit. Liv. L. X. c. 39.

donne le nom d'Amiterno, à une eſpèce de Village.

AMITERNINIENS, *Amiternini*, peuples d'Amiterne. *Voyez* Amiterne.

AMITHAON, *Amithaon*, Ἀμύθαων (*a*) pere de Mélampus, fameux Médecin, qui fit revenir à leur bon ſens, & guerit les femmes Argiennes, qui étoient attaquées d'une telle manie, que ne pouvant plus demeurer dans les maiſons, elles couroient les champs.

AMITIÉ, *Amicitia*, (*b*) que les Grecs nomment φιλία, étoit une Déeſſe, dont les Anciens parlent peu; & on ne ſçait ſi elle avoit des temples & des autels. Le tems même ne nous en a conſervé aucune repréſentation. Cependant, Lylio Giraldi rapporte un fragment de quelques ſentences Hébraïques, traduites avec des ſcholies, où l'on trouve ces paroles: » Les Romains re» préſentoient l'Amitié comme » une jeune femme, la tête dé» couverte, vêtue d'un habit » groſſier, au bas duquel étoient » écrits ces mots: *La mort & la* » *vie*; pendant qu'on liſoit ſur » ſon front, ces autres mots: » *L'été & l'hiver.* Elle avoit la » poitrine découverte, juſqu'à » l'endroit du cœur, où elle por» toit la main, & on y voyoit » ces paroles: *De loin & de près*; « Symboles, qui marquoient que l'Amitié ne vieillit point; qu'elle eſt égale dans toutes les ſaiſons, dans la préſence, comme dans l'abſence, à la vie & à la mort; qu'elle s'expoſe à tout, pour ſervir un ami, & qu'elle n'a rien de caché pour lui.

L'Amitié, ſelon Hygin, étoit une fille de la Nuit; mais, on croit que c'eſt une mépriſe de ſa part.

AMITIÉ [L'], *Amicitia*, φιλία, autrement TOXARIS, (*c*) Titre d'un Dialogue de Lucien. C'eſt la diſpute d'un Scythe & d'un Grec, touchant l'Amitié, dont chacun rapporte des exemples à l'avantage de ſon pais.

AMIZABAD, *Amizabad*, (*d*) fils de Banaias, qui étoit le plus courageux d'entre les trente de l'armée de David, & qui les ſurpaſſoit tous. Ce Banaias étoit chef de la troiſième troupe, qui entroit en ſervice au troiſième mois. Amizabad, ſon fils, commandoit ſous lui.

AMIZOQUE, *Amizocas*, (*e*) Ἀμιζόκης, nom d'un Scythe, grand ami de Dandamis. Ils s'étoient juré une amitié éternelle, qu'ils avoient ſcellée de leur propre ſang. *Voyez* Dandamis.

AMMA, *Amma*, (*f*) ville de Judée, ſituée dans la tribu d'Aſer. Elle échut à cette tribu, par le partage de Joſué. C'étoit la capitale des Ammonites, ou Ammanites, deſcendans d'Ammon.

AMMAH, *Ammah*, meſure

(*a*) Pauſ. pag. 116.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 310, 311. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. T. XVIII. p. 53.
(*c*) Lucian. Tom. II. pag. 45. *& ſeq.*
(*d*) Paral. L. I. c. 27. v. 6.
(*e*) Lucian. Tom. II. pag. 725. *& ſeq.*
(*f*) Joſu. c. 19. v. 30.

d'intervalle chez les Hébreux. C'eſt la même choſe que la Coudée. *Voyez* Coudée.

AMMANITES, *Ammanites.* Ce ſont les mêmes que les Ammonites, qui deſcendoient d'Ammon. *Voyez* Ammonites.

AMMAUS, *Ammaüs*, ou EMMAUS, Ἐμμαοὺμ, (*a*) ville de Paleſtine, dont il eſt parlé dans les Maccabées. Judas Maccabée défit, auprès de cette Ville, une armée conſidérable, aux ordres de Gorgias. L'arrière-garde fut toute taillée en piéces. Le reſte ayant été pourſuivi juſqu'à Gézéron, il demeura ſur la place, environ trois mille hommes. La citadelle d'Ammaüs, ainſi que celle de quelques autres Villes, fut fortifiée, par Bacchide, de hautes murailles, de portes & de ſerrures. Ce Général y mit enſuite des garniſons, pour faire des courſes contre Iſraël.

On l'entend ordinairement d'Emmaüs, à ſoixante ſtades, ou ſept milles de Jéruſalem, dont il eſt parlé dans S. Luc & dans Joſephe. Mais, M. Reland fait voir que cette ville d'Ammaüs, dont il s'agit dans les Maccabées, étoit fort différente du village d'Emmaüs; & qu'elle étoit bien plus éloignée de Jéruſalem. La ville d'Ammaüs étoit à vingt-deux milles de Jéruſalem, & le village de même nom n'en étoit éloigné que de ſoixante ſtades, comme on l'a déjà dit. La premiére étoit ſituée dans la campagne, & au commencement des montagnes de Judée. C'eſt celle qui fut nommée depuis Nicopolis, ſous l'empire d'Alexandre Sévere, fils de Mammée, ou ſous celui de Marc-Aurèle Antonin, ſelon S. Jérôme.

AMMAUS, *Ammaüs*, autrement EMMAUS, Ἐμμαοὺς, (*b*) ville, ou bourg de Judée, à ſoixante ſtades de Jéruſalem. Ce lieu eſt devenu célebre, par la Manifeſtation de J. C., à deux de ſes diſciples. Ce fut, comme on ſçait, au milieu du repas, qu'elle ſe fit. Lorſque le Sauveur étoit à table, dit S. Luc, il prit du pain, le bénit, & l'ayant rompu, il le donna aux deux diſciples, dont les yeux s'ouvrirent au même moment. Mais, celui qui avoit opéré une telle merveille, diſparut à l'inſtant.

C'eſt dans ce lieu d'Emmaüs, que Veſpaſien laiſſa huit cens de ſes ſoldats, à qui il abandonna ce lieu, pour leur ſervir de demeure. Il y avoit, à Emmaüs, des eaux ſalutaires, contre pluſieurs ſortes de maladies. Ces eaux étoient apparemment des eaux chaudes, comme le nom d'Emmaüs, ou Chamath l'inſinue. Julien l'Apoſtat en fit boucher la ſource, en y jettant beaucoup de terre, parce que les peuples regardoient ces eaux comme miraculeuſes, depuis que le Sauveur les avoit ſanctifiées par ſa préſence.

AMMAUS, *Ammaüs*, (*c*) Ἀμμαοῦς, nom d'un lieu dans le

(*a*) Maccab. L. I. c. 4. v. 2. *& ſeq.* c. 9. v. 50. Luc. c. 24. v. 13.

(*b*) Luc. c. 24. v. 13, 30, 31.

(*c*) Joſeph. de Bell. Judaïc. pag. 864.

voiſinage de Tibériade, ſur la mer de Génézareth, ou le lac de Cinéreth, ou de Tibériade. Il y avoit des bains d'eaux chaudes à Ammaüs, comme le reconnoît Joſephe.

AMMIEL, *Ammiel*, Α'μιὴλ, (*a*) fils de Gémalli, étoit de la tribu de Dan, & l'un des douze qui furent députés par Moïſe, pour aller faire la viſite du païs de Chanaan.

AMMIEL, *Ammiel*, Α'μιὴλ. (*b*) Il étoit de la ville de Lodabar, dans la tribu de Siméon. Ammiel fut pere de Machir & de Bethſabée, qui, de femme d'Urie qu'elle étoit, devint épouſe de David, & mere de Salomon.

AMMIEL, *Ammiel*, Α'μιὴλ, (*c*) étoit le ſixième des enfans d'Obédédon, auquel le premier livre des Paralipomènes en donne huit. Du tems du roi David, ils furent tous choiſis pour faire la fonction de portier dans le temple du Seigneur.

AMMIEN MARCELLIN, (*d*) *Ammianus Marcellinus*, Grec de nation, étoit d'une famille conſidérable dans la ville d'Antioche. Il ſervit long-tems dans les armées Romaines du tems de Conſtance. Il quitta enſuite la milice, & ſe retira à Rome, où il écrivit ſon hiſtoire, qu'il diviſa en trente & un livres. Elle s'étendoit depuis Nerva, où finit Suétone, juſqu'à la mort de Valens. Nous n'en avons aujourd'hui que les dix-huit derniers livres, qui commencent à la fin de l'année 353, immédiatement après la mort de Magnence.

Quoiqu'Ammien Marcellin fut Grec, il l'écrivit en Latin, mais en un Latin, qui ſent beaucoup ſon Grec & ſon ſoldat. Ce défaut eſt récompenſé, dit Voſſius, par les autres qualités de l'Auteur, qui eſt grave, ſérieux, prudent, très-ſincère, & très-amateur de la vérité. On voit bien qu'il eſt zélé pour les idoles, & pour ceux qui les adoroient; particulièrement pour Julien l'apoſtat, dont il fait ſon héros, & au contraire il paroit fort ennemi de Conſtance. Cependant, il ne laiſſe pas de montrer de l'équité à l'égard de l'un & de l'autre.

On remarque qu'Ammien Marcellin, dans un raiſonnement fort entortillé, attribue à l'eſprit des élémens une vertu de preſſentiment, qui ſe communiquoit à ceux qui ſçavoient ſe rendre favorables certaines ſubſtances énergiques, dont il donne la ſurintendance à la déeſſe Thémis. On remarque encore que le même Auteur, par rapport à l'origine de la ſoie, vouloit que ce fût une ſorte de laine très-fine, qui croiſſoit ſur des feuilles d'arbre, & qu'on n'en détachoit, pour la carder, que

(*a*) Numer. c. 13. v. 13.
(*b*) Reg. L. II. c. 19. v. 4, 5. Paral. L. I. c. 3. v. 5.
(*c*) Paral. L. I. c. 26. v. 5.
(*d*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 306. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 297. Tom. II. pag. 375. Tom. V. pag. 222, 320, 322. Tom. VI. pag. 484. Tom. VII. pag. 102, 103. Tom. VIII. pag. 410, 411. *& ſuiv.* Tom. IX. pag. 410. *& ſuiv.* Tom. XIII. pag. 260.

par le moyen de l'eau, dont on humectoit ces feuilles.

Il y a eu un nombre d'éditions des œuvres d'Ammien Marcellin, tant en France, que dans les païs étrangers. Une des meilleures, c'eſt celle de Henri de Valois.

AMMINÉE [ les Vignes d' ], *Vites Amminea*, ou *Amyneæ*, (*a*) ſuivant d'autres leçons. Virgile n'eſt pas le ſeul qui ait fait mention des vignes ou du vin d'Amminée. Pline, Auſone, & quelques Auteurs Grecs en ont parlé. Il y en a qui croyent que ce vin fut ainſi appellé du Grec ἄμεινον, meilleur, comme étant en effet le meilleur de tous les vins en général.

Macrobe conjecture que c'eſt le même vin que celui de Falerne; ce qui eſt contraire au ſentiment de Virgile, qui diſtingue formellement le vin de Falerne, du vin d'Amminée. Ce vin, au rapport de Pline, étoit fort eſtimé, & avoit même, à cet égard, la ſupériorité ſur les autres, & ſe gardoit fort long-tems. Selon Columelle, les Anciens ne connoiſſoient d'autres vignes, que celles d'Amminée; & de ſon tems, on n'appelloit pas autrement les plus vieilles. S'il faut s'en rapporter à Philargirius, appuyé de l'autorité d'Ariſtote, les vignes Amminées avoient été tranſportées de Theſſalie en Italie, par des peuples qui étoient originaires de cette contrée de la Gréce, & qu'on appelloit Amminées.

Tout ce qu'on vient de lire, ne nous apprend point dans quel canton de l'Italie étoient les vignes d'Amminée; & il ſeroit bien difficile d'en marquer la poſition. On croit qu'elles étoient dans le territoire de Falerne; & c'eſt-là apparemment ce qui aura donné lieu de confondre le vin d'Amminée avec le vin de Falerne.

AMMISADDAI, *Ammiſaddai*, Ἀμμισαδδαΐ, (*b*) étoit de la tribu de Dan. Il fut pere d'Ahiézer, chef de cette tribu, à la ſortie des enfans d'Iſraël d'Égypte.

AMMIUD, *Ammiud*, (*c*) Ἀμμιούδ, Ἐμμιούδ, fils de Laadan, & pere d'Éliſama. Il étoit de la tribu d'Éphraïm.

AMMIUD, *Ammiud*, (*d*) Σεμιούδ, étoit de la tribu de Siméon, & pere de Samuël, différent du célebre Prophéte de ce nom.

AMMIUD, *Ammiud*, (*e*) Γαμιούδ, de la tribu de Nephthali. Il fut pere de Phédaël.

AMMIUD, *Ammiud*, (*f*) Ἐμμιούδ, pere de Tholomaï, roi de Geſſur, chez qui ſe retira Abſalom, après qu'il eut tué Amnon ſon frere.

AMMON, *Ammon*, Ἄμμων, (*g*) fils de Loth & de la plus jeune de ſes filles. Il naquit l'an 1893 avant J. C. On ne ſçait aucune particularité de la vie d'Ammon. Il demeura à l'orient de la

(*a*) Virg. Georg. L. II. v. 97. Plin. L. IV. c. 2.
(*b*) Numer. c. 1. v. 12. c. 10. v. 25.
(*c*) Numer. c. 1. v. 10.
(*d*) Numer. c. 34. v. 20.
(*e*) Numer. c. 34. v. 28.
(*f*) Reg. L. II. c. 13. v. 37.
(*g*) Geneſ. c. 19. v. 38.

mer Morte & du Jourdain, dans les montagnes de Galaad, & fut pere des Ammonites, peuple fameux, qui fut toujours ennemi des Iſraëlites.

AMMON, *Ammon*, Ἄμμων, (*a*) fils de Cimir, ou Cinyras. Ce Prince avoit épouſé Mor ou Myrrha, de laquelle il eut un fils, qu'on appella Adonis. Étant allé en Égypte avec ſa femme & ſon fils, il y mourut.

AMMON, *Ammon*, Ἄμμων, (*b*) roi de Libye. Ce Prince épouſa Rhéa, fille d'Uranus, ſœur de Saturne & des autres Titans. Ammon viſitant ſon royaume, trouva dans les plaines voiſines des monts Cérauniens, une fille ſingulièrement belle, qui s'appelloit Amalthée. En étant devenu amoureux, il en eut un enfant d'une beauté & d'une force admirables. Il laiſſa enſuite à Amalthée le gouvernement de cette Province, qui avoit la figure d'une corne de bœuf, & qu'on appelloit pour cela la corne Heſpérienne.

Cependant Ammon, craignant la jalouſie de ſa femme Rhéa, cacha avec ſoin cet enfant, & le fit élever ſecrétement dans la ville de Nyſe, qui étoit fort éloignée de ſon royaume. Ce fut dans un antre agréable, ſitué près de cette Ville, qu'Ammon envoya ſon fils, & le donna à nourrir à Nyſe, fille d'Ariſtée. Il établit, pour ſon gouverneur, Ariſtée même, homme recommandable par ſon eſprit, par ſa ſageſſe & par toutes ſortes de connoiſſances. Afin qu'il fût plus en ſûreté contre les entrepriſes de Rhéa, ſa maratre, Ammon le recommanda à Minerve, qui étoit alors fort jeune.

Bacchus [ c'eſt le nom de l'enfant ] étant devenu grand, ne tarda pas à acquérir beaucoup de célébrité. Ses vertus & ſa réputation étant venues à la connoiſſance de Rhéa, cette femme en conçut de la haine contre Ammon, & réſolut de ſe ſaiſir de Bacchus. Mais, n'en pouvant venir à bout, elle ſe ſépara d'avec ſon mari. Étant retournée chez les Titans, ſes freres, elle épouſa celui d'entr'eux, qui s'appelloit Saturne. Celui-ci, à la perſuaſion de ſa femme, déclara la guerre à Ammon, & le vainquit en bataille rangée. Ammon, preſſé par la famine, fut obligé de ſe retirer en Créte. Là il prit pour femme Créte, l'une des ſœurs des Curétes, qui en étoient alors Souverains; & il fut reconnu Roi de cette Iſle. Elle ſe nommoit avant lui l'iſle d'Idée; mais il voulut qu'on l'appellât dans la ſuite l'iſle de Créte, du nom de ſa femme. Cependant, Saturne s'étant emparé des païs, qui appartenoient à Ammon, traitoit ſes ſujets durement.

Bacchus marcha au ſecours des Ammoniens, attaqua Saturne & le vainquit. On dit qu'avant le combat, les Libyens aſſurérent à Bacchus, que dans le tems qu'Am-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 15, 16.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 141. *& ſeq.*

mon fut chaſſé de ſon royaume, il avoit prédit que ſon fils ayant recouvré les États de ſon père, & étendu ſa domination par toute la terre, ſeroit mis enfin au rang des dieux. Bacchus ajoûtant foi à cette prédiction, bâtit une Ville & un temple à ſon pere. Il l'adora comme un dieu, & établit des Prêtres qui devoient rendre ſes oracles. La ſtatue d'Ammon, qu'on plaça dans ce temple, avoit une tête de bélier, parce que ce Prince portoit au combat un caſque, orné de cette figure. Quelques-uns prétendent cependant qu'il avoit naturellement deux cornes à la tête; & que ſon fils Bacchus fut le premier qui conſulta l'Oracle de ſon pere ſur ſes entrepriſes. On dit qu'Ammon lui prédit qu'il acquerroit l'immortalité, par ſes bienfaits envers les hommes. *Voyez* Ammon [ Jupiter ].

AMMON [ JUPITER ], *Jupiter Ammon*, Ζεὺς Ἄμμων. (*a*) C'eſt, à ce qu'on croit, le premier & le plus ancien de tous ceux qui ont porté le nom de Jupiter. Les Grecs prétendoient qu'il fut appellé Ammon du mot ἄμμος, qui veut dire ſable, parce que la Libye, où ſon temple fut bâti, étoit pleine de ſable. On le repréſentoit avec des cornes de bélier, parce qu'on le trouva, ſelon quelques-uns, entre des moutons & des béliers, après qu'il eut été chaſſé du ciel par les Géans; ou qu'il ſe métamorphoſa lui-même en un bélier, de peur d'être reconnu. Les autres Mythologues en parlent différemment. Suivant Hygin, Bacchus, ſur le point de partir pour les Indes, étant fort preſſé de la ſoif, trouva un bélier, qui le conduiſit en un endroit, où il y avoit de l'eau; & il pria Jupiter de donner place dans le ciel à ce bélier; ce que Jupirer accorda. Alors, Bacchus bâtit un temple à ce dieu, qui fut appellé le temple de Jupiter Ammon.

Hérodote, beaucoup plus ancien, raconte autrement cette hiſtoire. Jupiter, dit-il, ne voulant pas ſe montrer à Hercule, qui avoit grande envie de le voir, mais ne pouvant réſiſter à ſes inſtances, s'aviſa de cet expédient. Il coupa la tête à un bélier, l'écorcha, & s'étant couvert de cette peau, il ſe montra à Hercule en cet équipage. Ce fut pour cela que les Égyptiens repréſentérent depuis Jupiter avec une tête de bélier.

Quoiqu'il en ſoit, l'oracle de Jupiter Ammon, dans la Libye, fut très-célebre; & le même Hérodote lui donne ailleurs la même origine qu'à celui de Dodone, dans la Gréce. Voici l'enveloppe ſous laquelle on avoit caché ce trait d'Hiſtoire. Deux colombes, diſoit-on, s'étant envolées de

(*a*) Plin. L. V. c. 4, 9. Strab. pag. 49, 50, 813, 814, 838. Pauſ. pag. 195, 261, 565. Diod. Sicul. pag. 144, 588, 589. Herod. L. I. c. 46, L. II. c. 32, 42, 55. Juſt. L. I. c. 9. L. XI. c. 11. L. XII. c. 11, 15. Q. Curt. L. IV. c. 7. L. VI. c. 10. L. X. c. 5. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. pag. 491. Tom. III. pag. 647. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 9, 10, 16, 436, 437. Tom. III. pag. 267, 384, 385. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 139. Tom. VII. pag. 9. *& ſuiv.* Tom. XIX. pag. 11.

Thébes, en Égypte, il y en eut une qui alla dans la Libye ; & l'autre ayant volé juſqu'à la forêt de Dodone, dans la Chaonie, province de l'Épire, s'y arrêta, & apprit aux habitans du païs, que l'intention de Jupiter étoit qu'il y eût un Oracle en ce lieu-là. Notre Écrivain qui juge, avec raiſon, que cette fiction renfermoit l'événement qui donna lieu à l'établiſſement de ces Oracles, en avoit recherché le fondement hiſtorique. Ç'étoient donc deux prêtreſſes de Thébes, qui en furent les auteurs, environ 1800 ans avant J. C., ayant été enlevées par des marchands Phéniciens.

D'autres, comme Pauſanias & Diodore de Sicile, donnent une origine différente à l'Oracle de Jupiter Ammon. Le premier en attribue la fondation à un berger du païs, appellé Ammon ; le ſecond à Bacchus, qu'il fait fils d'Ammon.

Le temple de cet Oracle étoit entouré d'un déſert aride, & ſans aucune trace d'habitation d'homme. Il étoit au milieu d'un terrein d'environ cinquante ſtades de long & de large, qui étoit arroſé par un grand nombre de fontaines d'eau claire & limpide, entre leſquelles on voyoit auſſi des arbres chargés de fruits de toute eſpèce. On reſpiroit un air de printems dans cet eſpace ſeul & privilégié, quoiqu'environné au loin de déſerts arides & couverts de ſables brûlans. Les habitans du lieu diſoient que le temple fut bâti par l'Égyptien Danaüs. Il avoit, pour voiſins, à ſon midi & à ſon couchant les Éthiopiens ; au nord les Libyens Nomades, ou Numides, ainſi nommés des troupeaux qu'ils faiſoient paître ; & au midi les Naſamones, ou plutôt Méſammones ; c'eſt-à-dire, au milieu des ſables.

Les maiſons des Ammonites, ou deſſervans du temple ne ſembloient former que des villages. Mais, il y avoit, au milieu de leurs habitations, une citadelle, environnée d'un triple mur. Dans la diſtance du premier, ou de l'extérieur au ſecond, étoit le palais ou la demeure des anciens Rois. Du ſecond au troiſième, étoient les appartemens des femmes, des enfans, & de tous les parens du Roi. Là commençoient les fortifications particulières du temple, ſon parvis, la fontaine ſacrée, où on lavoit les victimes, avant que de les immoler. Au delà du troiſième mur, étoit le logement des Satellites ou gardes du Roi. A quelque diſtance du temple principal, & hors de la citadelle, il y avoit un autre temple d'Ammon, environné d'arbres touffus, qui en déroboient preſque la vue. Sous leur ombre étoit une fontaine, à laquelle un phénomène, qui s'y paſſoit régulièrement, avoit fait donner le nom de fontaine du Soleil. Elle fourniſſoit une eau qui paſſoit par différens dégrés de froid ou de chaud, ſelon les différentes heures du jour. Mais, ſuivant un progrès, tout autre que celui auquel on s'attendroit, elle étoit tiéde au lever du Soleil, & ſe refroidiſſant à meſure que le Soleil s'éleveoit au-deſſus

de

de l'horiſon, elle ſe trouvoit à midi à ſon plus haut dégré de fraîcheur. Elle s'échauffoit enſuite inſenſiblement juſqu'au coucher du Soleil, où du même dégré de tiédeur qu'elle avoit à ſon lever, elle parvenoit à ſe trouver bouillante à minuit, pour revenir enſuite à la tiédeur ordinaire du matin.

La ſtatue du dieu étoit d'un bronze, où l'on avoit fait diſſoudre des émeraudes, & quelques autres pierres précieuſes, & elle rendoit ſes oracles d'une façon toute particulière. Quatre-vingts Prêtres la poſoient dans une eſpèce de nacelle d'or, & mettant cette nacelle ſur leurs épaules, ils alloient où ils croyoient que le dieu leur faiſoit ſigne d'aller. Ils étoient ſuivis d'une grande multitude de femmes & de filles, qui chantoient pendant le chemin des hymnes anciennement compoſées. La nacelle, ſur laquelle on portoit la ſtatue du dieu, étoit ornée d'un grand nombre de patéres d'argent, qui pendoient des deux côtés. C'étoit apparemment ſur quelque ſigne, ou ſur quelque mouvement de la ſtatue, que les Prêtres annonçoient les déciſions de leur Ammon; car, comme le remarque Strabon, ſur l'autorité de Calliſthène, les réponſes de ce dieu n'étoient point des paroles, comme à Delphes & chez les Branchides, mais un ſigne; & il cite, à cette occaſion, les vers d'Homère, où ce poëte dit: » Jupiter donna, de ſes ſourcils, un » ſigne de conſentement. «

On ſçait qu'Alexandre le Grand voulut conſulter l'oracle de Jupiter Ammon. Comme pour y arriver il falloit traverſer ce déſert aride, qui l'environnoit, les ſoldats firent proviſion d'eau, & on marcha enſuite à travers les ſables immenſes du païs. Mais, la proviſion leur ayant manqué à la fin du quatrième jour de marche, ils tomboient dans le découragement & dans la ſoif, lorſque tout d'un coup une abondante pluie ſurvint comme un préſent du ciel, qui ſatisfit abondamment à leurs beſoins; de ſorte que d'une commune voix ils attribuérent ce ſecours ineſpéré à une providence particulière des dieux ſauveurs ſur eux & ſur leur Roi. A la faveur de cette pluie, qui avoit rempli d'eau une caverne, ils en firent proviſion pour quatre autres jours, & continuérent leur voyage.

Comme l'étendue des ſables leur ôtoit toute indication de route, leurs conducteurs firent remarquer à Alexandre des corbeaux volans & croaçans ſur la main-droite, qui indiquoient un ſentier, par lequel on arrivoit directement au temple. Le Roi interpréta cet augure en bonne part; & jugeant que le dieu du temple l'attendoit avec plaiſir, il hâta ſa marche & aborda à un marais nommé le marais amer. De-là faiſant encore cent ſtades, il entra dans un lieu qu'on appelloit les villes d'Ammon; d'où faiſant encore un jour de marche, il ſe trouva auprès du temple.

Alexandre ayant été introduit par les Prêtres dans le temple, contemploit la ſtatue du dieu,

lorſque le plus ancien d'entr'eux l'aborda & lui dit d'un ton de Prophéte : » O mon fils ! rece- » vez cette dénomination de la » part du dieu. « Alexandre ré- pondit : » O mon pere ! je la re- » çois, & je prendrai le nom de » votre fils, ſi vous me donnez » l'empire de toute la Terre. « Le même Prêtre s'avança auſſi-tôt vers le ſanctuaire, & au ſignal de ſa voix, les autres faiſant quel- ques mouvemens, comme pour enlever la ſtatue, l'ancien pro- nonça que le dieu lui accordoit ſa demande. Alexandre continua, & dit : » Il me reſte, ô dieu ! à » vous demander ſi j'ai puni tous » ceux qui ont eu part à l'aſſaſſi- » nat de mon pere Philippe, & s'il » n'eſt point échappé quelqu'un » d'entr'eux à mes recherches. « La voix prophétique répliqua : » Tenez-vous en repos ſur cet » article. Aucun mortel ne peut » attenter ſur celui dont vous » tenez le jour. Mais, tous les » aſſaſſins de Philippe ont été » punis. Les grandes choſes que » vous ferez inceſſamment, ſe- » ront une preuve de votre vé- » ritable origine. Vous n'avez » pas été vaincu juſqu'à ce jour, » & vous ne pouvez jamais l'être » dans la ſuite. « Alexandre char- mé de ces réponſes ſi glorieuſes pour lui, laiſſa des dons magnifi- ques dans le temple, & s'en re- vint auſſi-tôt en Égypte.

Cet Oracle toutefois, comme les autres, tomba inſenſiblement dans le mépris. Du tems de Stra- bon, il n'avoit déjà plus tant de vogue. Et du tems de Plutarque, on n'en faiſoit preſque aucun cas. Enfin, on n'en parloit plus du tems de Théodoſe, ſuivant le témoignage de Prudence.

Les Sçavans on recherché quel étoit cet Ammon ; & ils con- viennent tous que c'étoit Cham lui-même, dont le nom adouci par le retranchement de la pre- mière lettre, ſe prononçoit Ham, ou Ammon, ſur quoi on peut con- ſulter Voſſius.

Il eſt certain que Cham, ou du moins Miſraïm ſon fils, alla s'éta- blir en Égypte ; & quoique l'É- criture Sainte l'appelle preſque toujours la terre de Meſraïm, elle fait cependant quelquefois men- tion du nom de Cham, ou Am- mon, comme on peut le voir dans ces paroles du prophéte Nahum, qui apoſtrophe ainſi la ville de Ninive :-» Serez-vous » mieux traitée que la ville d'Am- » mon ? « Il eſt vrai que la Vul- gate a entendu ce paſſage, de la ville d'Alexandrie : » Êtes-vous » meilleure que la ville d'Ale- » xandrie ? « Et Saint Jérôme rapporte que celui qui lui avoit appris l'Hébreu, lui avoit dit que ce paſſage pouvoit s'interpréter ainſi. Mais, toujours eſt-il ſûr que dans le texte original il y a No-Ammon.

(a) Selon Pline, il y avoit un oracle d'Ammon, dans l'Éthiopie, auſſi-bien que dans la Libye ; & ſelon Strabon, un promontoire de l'Afrique propre, ſitué vers les

(a) Plin. L. VI. c. 29. Strab. p. 834. Ptolem. L. IV. c. 3. L. VIII. Afric. Tabul. 3.

frontières de la petite Syrte, a porté le nom d'Ammon. Enfin, ſelon Ptolémée, on a vu une ville du nom d'Ammon, ou d'Ammonus entre les deux Syrtes, & une autre dans la Thébaïde de la haute Égypte.

AMMON, *ou* NO-AMMON, *Ammon*, vel *No-Ammon*, (*a*) ville d'Égypte. Ce terme eſt ordinairement traduit par Alexandrie, dans le Chaldéen & la Vulgate. Les Auteurs de ces Verſions n'ignoroient pas, ſans doute, qu'Alexandrie eſt beaucoup plus récente que Jérémie, Ézéchiel & Nahum, qui parlent de No-Ammon, que ces Interpretes ont rendu par *Alexandria*. Mais, ils pouvoient croire que cette dernière Ville étoit au même endroit, ou à peu près au même endroit, où l'on avoit bâti depuis Alexandrie; ce qui toutefois n'eſt nullement confirmé par l'Hiſtoire. Car, il n'y avoit que le bourg de Rachotis ſur la mer, vers le même lieu, où la ville d'Alexandrie fut bâtie.

Les caractéres que les Prophétes donnent à No-Ammon, ſont, qu'elle eſt bâtie au milieu des fleuves, & toute environnée d'eaux; que la mer eſt ſon tréſor, & ſes eaux ſon rempart & ſa force; ce qui fait juger que No-Ammon n'eſt autre que Dioſpolis, ou la ville de Jupiter, ſituée dans le Delta, ſur un bras du Nil, entre Buſiris au midi, & Mendéſe au nord, à une petite diſtance de la mer Méditerranée. Elle avoit autour de ſoi des lacs, que l'on pouvoit appeller des Mers, dans le ſtyle des Hébreux. La ruine de cette Ville, prédite & marquée ſi diſtinctement dans les Prophétes, arriva ſous Aſſaraddon & ſous Nabuchodonoſor, & peut-être ſous Sennachérib.

Le ſentiment que j'ai ſuivi, au ſujet de No-Ammon, eſt celui qu'a embraſſé Dom Calmet, & cet Auteur avoue de bonne foi que ſon ſentiment n'eſt nullement certain, & qu'on peut l'entendre de Thébes, capitale de la haute Égypte, auſſi-bien que de Dioſpolis. Je croirois ce ſentiment plus fondé, parce que Jupiter Ammon fut particulièrement honoré par ceux de Thébes; ou plutôt ne ſeroit-ce pas cette ville d'Ammon que Ptolémée met dans la Thébaïde?

AMMONIENNE, *Ammonia*, (*b*) ſurnom local de Junon, à cauſe d'un autel qu'on lui avoit dreſſé dans les ſables de Libye, comme à Jupiter Ammon.

AMMONIENS, *Ammonii*, Ἄμμωνες, (*c*) peuples de Libye, qu'on croyoit être une colonie d'Égyptiens & d'Éthiopiens. Ce pouvoient bien être auſſi une colonie d'Ammonites, qui deſcendoient d'Ammon. Quoiqu'il en ſoit, les Ammoniens, ſelon Hérodote, parloient une langue, qui avoit quelque choſe de commun avec celles des Égyptiens & des

(*a*) Ezech. c. 30. v. 14, 15, 16. Nahum. c. 3. v. 8. Strab. pag. 792. Ptolem. L. VIII. Afric. Tabul. 3.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 59.

(*c*) Herod. L. II. c. 32, 42. L. III. c. 25, 26. L. IV. c. 181. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. T. XVI. p. 340.

Éthiopiens. Ils formérent anciennement un État particulier, gouverné par un Roi. Le même Hérodote, en effet, parle d'Étéarque, roi des Ammoniens. Cambyſe, roi des Perſés, dans le ſixième ſiécle avant l'Ére Chrétienne, réſolut de faire la guerre à ces peuples. Quand il fut arrivé à Thébes, dans la haute Égypte, il détacha cinquante mille hommes contre les Ammoniens, avec ordre de ravager leur païs, & de détruire le temple de Jupiter Ammon, qui y étoit ſitué. Mais, après pluſieurs journées de marche dans le déſert, un vent violent étant venu à ſouffler du côté du midi, entraîna une ſi grande quantité de ſable ſur cette armée, qu'elle en fut toute couverte, & y demeura enſevelie. Ce temple de Jupiter Ammon eſt fort célebre. *Voyez* Ammon [Jupiter].

(*a*) Il eſt fait mention, dans Pline, d'un peuple du nom d'Ammoniens, que ce Géographe met dans l'Arabie. Ptolémée y place un promontoire qu'il appelle le promontoire d'Ammonius. Il avoit ſans doute pris le nom des Ammoniens. Ce Promontoire étoit dans l'Arabie heureuſe.

AMMONITES, *Ammonitæ*, Ἀμμανῖται, (*b*) peuples appellés auſſi Ammanites, qui deſcendoient d'Ammon, fils de Loth & de ſa ſeconde fille. Les Moabites étoient leurs freres, deſcendans, comme eux, de Loth & de ſa fille aînée par Moab. C'eſt pour cela qu'on les voit preſque toujours unis enſemble, principalement lorſqu'il s'agiſſoit de marcher contre les Iſraëlites.

Les Ammonites détruiſirent les géans Zomzomims, & occupérent leur païs; c'eſt-à-dire, qu'ils habitérent à l'orient de la mer Morte & du Jourdain, dans les montagnes de Galaad. Dieu défendit à Moïſe, & par lui, aux Iſraëlites, d'attaquer les Ammonites, parce qu'il ne vouloit pas livrer leur païs aux Hébreux. Avant l'entrée des Iſraëlites, dans la terre de Chanaan, les Amorrhéens avoient conquis beaucoup de terrein ſur les Ammonites & les Moabites. Moïſe le reprit ſur les Amorrhéens, & le partagea aux tribus de Ruben & de Gad.

Du tems de Jephté, les Ammonites déclarérent la guerre aux enfans d'Iſraël. C'eſt pourquoi Jephté envoya des Ambaſſadeurs au Roi de ces peuples, pour lui dire de ſa part: » Qu'y a-t-il de » commun entre vous & moi? » Pourquoi êtes-vous venu » m'attaquer & ravager mon » païs? « Le roi des Ammonites leur répondit: » C'eſt parce » qu'Iſraël, venant d'Égypte, » m'a pris mon païs depuis les

(*a*) Plin. L. VI. c. 28. Ptol. L. VI. c. 7.
(*b*) Geneſ. c. 19. v. 37, 38. Judic. c. 10. v. 6. *& ſeq.* c. 11. v. 4. *& ſeq.* Reg. L. I. c. 11. v. 1. *& ſeq.* L. II. c. 10. v. 1. *& ſeq.* L. IV. c. 1. v. 1. Paral. L. II. c. 20. v. 1. *& ſeq.* Jerem. c. 25. v. 15. *& ſeq.* c. 27. v. 2. *& ſeq.* c. 59. v. 1. *& ſeq.* Ezech. c. 25. v. 2. *& ſeq.* Maccab. L. I. c. 5. v. 6. *& ſeq.* Carte de l'Orient, par M. d'Anville. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 70, 71.

» confins d'Arnon juſqu'à Jaboc » & juſqu'au Jourdain. Rendez-le » moi donc maintenant ſans diſ- » pute. « Jephté donna de nou- veau ſes ordres aux Ambaſſa- deurs ; mais, cette nouvelle am- baſſade n'eut pas un ſuccès plus heureux que la première. Alors l'eſprit du Seigneur ſe ſaiſit de Jephté. Il alla par tout le païs de Galaad, auſſi-bien que de Manaſſé, & paſſa de Maſpha de Galaad, juſqu'aux Ammonites. Or, il fit ce vœu au Seigneur : » Seigneur, » ſi vous livrez entre mes mains » les Ammonites, je vous offri- » rai en holocauſte le premier qui » ſortira de la porte de ma mai- » ſon, & qui viendra au-devant » de moi, lorſque je retournerai » victorieux du païs des Ammo- » nites. « Jephté entra enſuite ſur les terres des Ammonites pour les combattre ; & le Seigneur les li- vra entre ſes mains. Jephté prit & ravagea vingt Villes, depuis Aroër juſqu'à Mennith, & juſqu'à Abel, lieu planté de vignes. Les Ammonites perdirent, dans cette défaite, un grand nombre d'hom- mes. Pour ce qui eſt du vœu que Jephté avoit fait, il faut voir l'ar- ticle de ce juge d'Iſraël.

Au commencement du regne de Saül, l'an 1191 avant J. C., les Ammonites, ſous la conduite de Naas, leur roi, ayant attaqué la ville de Jabés en Galaad, les habitans eurent recours au roi Saül. Ce Prince répondit aux courriers, qui étoient venus le trouver : » Vous direz ceci aux » habitans de Jabés en Galaad ; » vous ſerez ſecourus demain, » lorſque le Soleil ſera dans ſa » force. « Les courriers portérent donc cette nouvelle aux habitans de Jabés, qui la reçurent avec joie. Et ils dirent aux Ammonites : » Demain au matin nous nous » rendrons à vous, & vous nous » traiterez comme il vous plaira. « Le lendemain Saül diviſa ſon ar- mée en trois corps, entra, dès la pointe du jour, dans le camp des Ammonites, & ne ceſſa de les tailler en piéces, juſqu'à ce que le Soleil fut dans ſa force. Ceux qui échappérent, furent diſperſés çà & là, ſans qu'il en demeurât ſeulement deux enſemble.

David avoit été ami du roi des Ammonites. Après la mort de ce Prince, il envoya faire des com- plimens de condoléance à Hannon, ſon fils & ſon ſucceſſeur. Mais, celui-ci fit outrager les Ambaſſa- deurs de David, s'imaginant qu'ils étoient venus, pour obſerver ſes forces & l'état de ſon païs. Tou- tefois, les Ammonites voyant qu'ils avoient fait inſulte à David, en- voyérent vers les Syriens de Rohob & ceux de Soba, & firent lever, à leurs dépens, vingt mille hommes de pied. Ils prirent auſſi mille hommes du Roi de Maacha & douze mille d'Iſtob. David, en ayant été averti, envoya, contre eux, Joab avec toutes ſes trou- pes. Les Ammonites s'étant mis en campagne, rangérent leur ar- mée en bataille à l'entrée de la porte de la Ville ; & les Syriens de Soba & de Rohob, d'Iſtob & de Maacha étoient dans un corps ſéparé dans la plaine.

Joab voyant donc les enne-

mis, préparés à le combattre, de front & par derrière, prit l'élite d'Iſraël, & marcha en bataille contre les Syriens. Il donna le reſte de l'armée à Abiſaï, ſon frere, qui marcha pour combattre les Ammonites. Joab dit à Abiſaï: » Si les Syriens ont l'avantage « ſur moi, vous viendrez à mon » ſecours; & ſi les Ammonites » l'ont ſur vous, j'irai vous ſe» courir. « Joab attaqua donc les Syriens avec les troupes qu'il commandoit; & auſſi-tôt ils fuirent devant lui. Les Ammonites voyant la fuite des Syriens, s'enfuirent auſſi eux-mêmes devant Abiſaï, & ſe retirérent dans la Ville. Joab, après avoir battu les Ammonites, s'en retourna & revint à Jéruſalem. Ces peuples demeurérent ſous l'obéiſſance du roi David & de Salomon. Après la ſéparation des dix tribus, ils furent aſſujettis aux rois d'Iſraël juſqu'à la mort d'Achab, l'an 893 avant J. C.

Sous le regne de Joſaphat, les Ammonites & quelques autres peuples firent une irruption dans les terres de Juda. Mais, ils furent repouſſés. Après le tranſport des tribus de Ruben, de Gad, & de la demi tribu de Manaſſé, par Téglathphalaſar, l'an 736 avant J. C., les Ammonites & les Moabites ſe mirent en poſſeſſion des Villes qui avoient appartenu à ces Tribus. Jérémie leur en fait de grands reproches. Les Ambaſſadeurs des Ammonites étoient du nombre de ceux, à qui ce Prophéte avoit préſenté la coupe de la colère du Seigneur, & offert un joug & une chaîne, les exhortant à ſe ſoumettre à Nabuchodonoſor, & les menaçant de la captivité & de la ſervitude, s'ils ne le faiſoient pas.

Ézéchiel leur annonce une perte entière, & leur dit que Dieu les livrera aux peuples orientaux, qui placeront leurs tentes dans leur païs; enſorte qu'il ne ſera plus fait mention des Ammonites parmi les nations; & tout cela en punition de ce qu'ils avoient inſulté au malheur des Iſraëlites, & à la deſtruction de leur temple par les Chaldéens. On croit que ces maux leur arrivérent la cinquième année après la priſe de Jéruſalem, lorſque Nabuchodonoſor fit la guerre à tous les peuples des environs de la Judée, l'an 579 avant J. C. Il eſt aſſez vraiſemblable que Cyrus accorda aux Ammonites & aux Moabites la liberté de revenir dans leurs terres, d'où ils avoient été tranſportés par Nabuchodonoſor; puiſqu'on les voit dans leur païs, comme auparavant, expoſés aux révolutions communes des peuples de la Syrie & de la Paleſtine, & ſoumis tantôt aux rois d'Égypte, & tantôt à ceux de Syrie,

Antiochus le Grand prit Rabbath ou Philadelphie, leur capitale, en abattit les murs & y mit garniſon. Pendant les perſécutions d'Antiochus Épiphane, les Ammonites exercérent leur haine & leur cruauté contre les Juifs de leurs quartiers. S. Juſtin le martyr dit qu'il y avoit encore de ſon tems grand nombre d'Ammonites. Mais, Origène aſſure que lorſqu'il vivoit, on ne les connoiſ-

soit plus que tous le nom général d'Arabes. C'est ainsi qu'a été accomplie la prédiction d'Ézéchiel, qui dit qu'Ammon sera tellement détruit, qu'on n'en parlera plus parmi les nations.

Selon M. de la Barre, Moloch étoit le seul dieu qui fut honoré parmi les Ammonites.

AMMONIUS, *Ammonius*, Ἀμμώνιος, (*a*) lieutenant du roi d'Égypte, qui fut député à Rome, du tems de Cicéron. Cet Orateur en fait mention dans une de ses lettres à Lentulus.

AMMONIUS, *Ammonius*, Ἀμμώνιος, (*b*) général des troupes d'Alexandre Balès. Il fut accusé par Ptolémée Philométor de l'avoir voulu empoisonner. Mais, on croit que ce n'étoit qu'un prétexte que cherchoit Philométor, pour détrôner son gendre Alexandre Balès, & pour s'emparer de ses États. Il attaqua donc Balès, le défit, lui ôta sa fille Cléopâtre, & la donna à Démétrius Nicanor.

Josephe raconte qu'Alexandre Balès n'ayant pas voulu livrer Ammonius à Philométor, celui-ci jugea que Balès étoit complice, & principal auteur des embûches qu'Ammonius lui avoit dressées. C'est pourquoi, pour s'en venger, il marcha contre Antioche, dont les habitans étoient fort mécontens d'Ammonius à cause de ses vexations. Ammonius voulut se sauver, en se déguisant en femme; Mais, il fut pris & mis à mort, l'an 141 avant Jesus-Christ.

AMNÉUS, *Amneus*, (*c*) Ἀμνεύς, sénateur Romain, dont parle Plutarque dans la vie de Caton d'Utique. Un jour, un homme fort débauché & très-déréglé dans sa dépense, ayant fait, en plein Sénat, un grand discours sur la simplicité & sur la tempérance, Amnéus se léva, & lui dit: » Mon ami, qui penses-tu » qui pourra supporter que tu » parles, comme Caton, toi qui » soupes, comme Crassus; & » qui bâtis, comme Lucullus? « Aussi, tous ceux qui étoient dissolus & intempérans dans leur conduite, & graves & austères dans leurs discours, étoient appellés des Catons, par mocquerie, & par contre-vérité.

AMNIOMANTIE, *Amniomantia*, terme composé de ἀμνίον, *membrana*, membrane, & μαντεία, *divinatio*, divination. C'étoit donc une sorte de divination, ou de présage qu'on tiroit de la coëffe, ou membrane, qui enveloppe quelquefois la tête d'un enfant, à sa naissance.

Pour bien entendre cela, il faut sçavoir que dans le ventre de la mere le fœtus est enveloppé de trois membranes; l'une forte, que les Grecs appelloient chorion, & les Latins secundine; l'autre plus mince, appellée allantoïde; & la troisième plus mince encore, qui se nommoit amnion. Ces deux dernières sortent quelquefois avec

(*a*) Cicer. ad Amic. L. I. Epist. 1.
(*b*) Joseph. de Antiq. Jud. p. 436. 437.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 768.

le fœtus, & enveloppent la tête & le viſage de l'enfant.

On dit que le fils de l'empereur Macrin fut ſurnommé Diadumène, parce qu'il vint au monde avec cette pellicule, qui formoit au tour de ſa tête une eſpèce de bandeau, ou de diadême. A Rome, les Avocats achetoient fort cher ces ſortes de membranes, qu'ils ne quittoient point, s'imaginant qu'elles leur portoient du bonheur, & leur procuroient gain de cauſe dans les procès, dont ils étoient chargés. Un Évêque [ ce qui eſt digne de remarque ], dans l'éloge de Ferdinand d'Avalos, marquis de Peſcaire, obſerva que ce Seigneur étoit venu au monde, la tête ainſi enveloppée, & que par conſéquent, il devoit être heureux. Ce préjugé ſubſiſte encore parmi le peuple, qui dit d'un homme, à qui tout réuſſit, qu'il eſt né coëffé. Voilà ce que les Anciens entendoient par Amniomantie.

AMNISE, *Amniſus*, Ἀμνισός, (*a*) fleuve de l'iſle de Créte, qui ſe déchargeoit au ſeptentrion de cette iſle. Homère en fait mention dans ſon Odyſſée, où il nous apprend que lorſque Ulyſſe alloit avec ſa flotte à Ilion, les vents, l'empêchant de doubler le cap de Malée, le pouſſérent à l'embouchure du fleuve Amniſe, ſur une rade très-difficile & très-dangereuſe. Comme la tempête étoit fort violente, il eut beaucoup de peine à ſe ſauver.

Il y avoit, à l'embouchure de ce fleuve, une caverne, ou, ſelon d'autres, un temple de Lucine. Les Crétois, qui habitoient Cnoſſe, diſoient que cette Déeſſe y avoit reçu le jour. Au reſte, il devoit y avoir là une Ville; car, Pauſanias fait dire aux Cnoſſiens que Lucine étoit née à Amniſe. Il devoit y avoir auſſi un port, puiſqu'au rapport de Strabon, Minos en faiſoit uſage. Le nom moderne de la ville d'Amniſe, eſt, ſelon M. Baudrand, Cazzichi, & apparemment auſſi celui du fleuve.

AMNISIADES, *Amniſiades*, *ou* AMNISIDES, *Amniſides*. (*b*) C'étoient des nymphes, ainſi appellées de la ville d'Amniſe, dans l'iſle de Créte, ou du fleuve du même nom, qui arroſoit cette ville.

AMNISTIE, *Amniſtia*, (*c*) Ἀμνηστία, ſorte de pardon général, qu'un Prince accorde à ſes ſujets par un traité, ou par un édit, par lequel il déclare qu'il oublie tout le paſſé, & promet de n'en faire aucune recherche. Cela ſe dit auſſi du pardon qu'un Souverain accorde aux ſoldats déſerteurs.

Après que les trente Tyrans eurent été chaſſés d'Athènes, les Athéniens firent une loi par laquelle il fut réglé qu'on oublieroit de part & d'autre tout ce qui s'étoit paſſé pendant la guerre; & cette loi, dont Thraſibule fut l'auteur, ſe nomma Amniſtie. Ce

(*a*) Homer. Odyſſ. L. XIX. v. 187. Strab. pag. 476. Pauſ. pag. 31.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 387.

(*c*) Corn. Nep. in Thraſib. c. 3. Rollin Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 548, 549.

fut alors que ce nom commença à s'employer. C'eſt Cornélius Népos, & Valère Maxime qui nous l'apprennent. Andocides, orateur Athénien, dont Plutarque a écrit la vie, & dont Henri Étienne donna une édition en 1575, nous a conſervé, dans ſon oraiſon ſur les myſtères, une formule de l'Amniſtie, & des ſermens qu'on y faiſoit.

L'Amniſtie eſt ordinairement la voie, par où le Prince ſe reconcilie avec ſon peuple, après une révolte ou un ſoulévement général. Cette conduite a toujours paru, aux plus habiles politiques, le moyen le plus ſûr & le plus prompt de rétablir la paix & la tranquillité. Cicéron voyant Rome partagée en deux factions, à l'occaſion de la mort de Jules Céſar, qui avoit été tué par les Conjurés, rappella le ſouvenir de cette célebre Amniſtie de Thraſibule, & propoſa d'enſevelir, à l'exemple des Athéniens, dans un éternel oubli, tout ce qui s'étoit paſſé. Le cardinal Mazarin faiſoit remarquer à Dom Louis de Haro, premier miniſtre d'Eſpagne, que c'étoit cette conduite de bonté & de douceur, qui faiſoit qu'en France les troubles & les révoltes n'avoient point de ſuites funeſtes; & que juſques-là, elles n'avoient pas encore fait perdre un pouce de terre au Roi; au lieu que la ſévérité infléxible des Eſpagnols faiſoit que les ſujets, qui avoient une fois levé le maſque, ne retournoient jamais à l'obéiſſance que par la force, ainſi qu'il paroit aſſez, dit-il, par l'exemple des Hollandois, qui ſont paiſibles poſſeſſeurs de pluſieurs Provinces, qui étoient le patrimoine du roi d'Eſpagne, il n'y a pas encore un ſiécle.

AMNON, *Amnon*, Α'μνὼν, (*a*) fils de David & d'Achinoam, ſa ſeconde femme. Ce jeune Prince conçut une paſſion violente pour la ſœur d'Abſalom, auſſi fils de David, qui étoit très-belle, & qui s'appelloit Thamar. La paſſion qu'il avoit pour elle, devint ſi exceſſive, que cet amour le rendit malade; parce que comme elle étoit vierge, il paroiſſoit difficile à Amnon de rien faire avec elle contre l'honnêteté. Amnon avoit un ami fort intelligent, qui s'appelloit Jonadab, fils de Semmaa, frere de David. Jonadab dit donc à Amnon: » D'où » vient, mon Prince, que vous » maigriſſez ainſi de jour en jour? » Pourquoi ne m'en dites-vous » point la cauſe? « Amnon lui répondit qu'il aimoit Thamar, ſœur de ſon frere Abſalom. Jonadab lui dit: » Couchez-vous ſur » votre lit, & faites ſemblant » d'être malade. Lorſque votre » pere vous viendra viſiter, dites » lui: Que ma ſœur Thamar vienne, je vous prie, pour m'apprêter à manger; & qu'elle » prépare devant moi quelque » choſe, que je voie accommoder, & que je recoive de ſa » main. «

Amnon ſe mit donc au lit, &

(*a*) Reg. L. II. c. 13. v. 1. *& ſeq.* Paral. L. I. c. 3. v. 1.

commença à faire le malade. Le Roi le vint viſiter, & Amnon lui dit : » Que ma ſœur Thamar » vienne, je vous prie, afin » qu'elle apprête devant moi deux » petits plats, & que je prenne à » manger de ſa main. « David envoya donc chez Thamar, & lui fit dire d'aller chez ſon frere Amnon, pour lui préparer à manger. Thamar y étant venue, trouva ſon frere Amnon, qui étoit couché. Elle prit de la farine, la paîtrit, & la délaya. Après cela elle fit cuire le tout devant lui. Et prenant ce qu'elle avoit fait cuire, elle le mit dans un plat & le lui préſenta. Mais, Amnon n'en voulut point manger, & il dit qu'on fît ſortir tout le monde. Quand tout le monde fut ſorti, Amnon dit à Thamar d'apporter dans ſon cabinet ce qu'elle avoit apprêté, afin de le recevoir de ſa main. Thamar le prit & le porta à ſon frere Amnon dans le cabinet.

Après qu'elle le lui eut préſenté, Amnon ſe ſaiſit d'elle & lui dit de venir coucher avec lui. Thamar lui répondit : » Non, mon » frere, non, ne me faites pas » violence ; cela n'eſt pas permis » dans Iſraël ; ne faites pas cette » folie ; car, je ne pourrai porter » mon opprobre, & vous paſſe- » rez, parmi tout le peuple, pour » un inſenſé. Mais, demandez- » moi plutôt au Roi en mariage, » & il ne refuſera pas de me » donner à vous. « Amnon ne voulut point ſe rendre à ſes prieres ; & étant plus fort qu'elle, il lui fit violence, & abuſa d'elle. Auſſi-tôt, il conçut pour elle une étrange averſion ; de ſorte que la haine qu'il lui portoit, étoit encore plus exceſſive, que la paſſion qu'il avoit eue pour elle auparavant. Il lui dit donc : » Levez-vous, & » allez-vous en. « Thamar lui répondit que l'outrage qu'il lui faiſoit en la chaſſant de la ſorte, étoit encore plus grand que celui qu'il venoit de lui faire. Amnon ne voulut point l'écouter ; mais, ayant appellé un de ſes gens, qui le ſervoit, il lui dit de la mettre dehors, & de fermer la porte après elle.

Thamar, ayant mis de la cendre ſur ſa tête, & déchiré ſa robe de diverſes couleurs, qu'elle avoit ſur elle, s'en alla en jettant de grands cris, & tenant ſa tête couverte de ſes deux mains. Abſalom, ſon frere, lui dit : » Eſt- » ce que votre frere Amnon a » abuſé de vous ? Mais, ma ſœur, » n'en dites rien ; car, c'eſt votre » frere, & ne vous affligez point. « Thamar demeura donc dans la maiſon d'Abſalom, ſon frere, ſéchant d'ennui & de douleur. Le roi David ayant appris ce qui s'étoit paſſé, en fut fort irrité. Cependant, il ne voulut point attriſter Amnon, ſon fils, parce qu'il l'aimoit, étant ſon aîné. Pour Abſalom, il ne parla en aucune ſorte de tout ceci à Amnon ; mais, il conçut contre lui une grande haine, de ce qu'il avoit violé ſa ſœur Thamar.

Deux ans après, il arriva qu'Abſalom fit tondre ſes brebis à Baalhaſor, auprès d'Éphrem ; & il invita tous les enfans du Roi à venir chez lui. Il le pria lui-même

de s'y trouver auſſi. Sur le refus qu'il en fit, Abſalom le ſupplia de trouver bon au moins qu'Amnon, ſon frere, y vînt. David lui répondit qu'il n'étoit point néceſſaire qu'il y allât. Néanmoins, Abſalom l'en conjura avec tant d'inſtance, qu'il laiſſa aller avec lui Amnon, accompagné de tous ſes freres.

Abſalom, qui avoit fait préparer un feſtin de Roi, avoit donné cet ordre à ſes officiers : » Prenez » garde quand Amnon commen- » cera à être troublé par le vin, » & que je vous ferai ſigne, frap- » pez-le & tuez-le. Ne craignez » point ; car, c'eſt moi qui vous » le commande : ſoyez réſolus & » agiſſez en gens de cœur. « Les officiers d'Abſalom exécutérent donc, à l'égard d'Amnon, le commandement que leur maître leur avoit fait. Et auſſi-tôt tous les enfans du Roi ſe levant de table, montérent chacun ſur leur mule & s'enfuirent. Ils étoient encore en chemin, lorſque le bruit vint juſqu'aux oreilles de David, qu'Abſalom avoit tué tous les enfans du Roi, ſans qu'il en fût reſté un ſeul. Auſſi-tôt, le Roi ayant déchiré ſes vêtemens, ſe jetta par terre. Mais, Jonadab, ſon neveu, lui dit : » Que le Roi, mon Sei- » gneur, ne s'imagine pas que » tous ſes enfans aient été tués. » Amnon ſeul eſt mort, parce » que Abſalom avoit réſolu de le » perdre, depuis le jour qu'il » avoit fait violence à ſa ſœur » Thamar. « Cependant Abſalom s'enfuit ; & celui qui étoit en ſentinelle, levant les yeux, vit une grande troupe de monde, qui venoit par un chemin détourné, à côté de la montagne. Jonadab dit au Roi : » Voilà les enfans » du Roi qui viennent ; ce qu'a- » voit dit votre ſerviteur, s'eſt » trouvé vrai. « Il n'eut pas plutôt dit ces mots, qu'on vit paroître les enfans du Roi. Lorſqu'ils furent arrivés, ils commencérent à jetter des cris & à pleurer. Le Roi & tous ſes ſerviteurs fondirent auſſi en larmes. La mort d'Amnon arriva, l'an 1026 avant J. C.

AMNON, *Amnon*, Ἀμνών, (*a*) étoit fils de Simon. Il avoit trois freres ; ſçavoir, Rinna, Benhanan & Thilon.

AMOC, *Amoc*, Ἀμώκ, (*b*) de la race ſacerdotale, comme nous l'apprend l'Auteur du ſecond livre d'Eſdras. Du tems de Joacim, Héber étoit chef de la famille d'Amoc.

AMOIBÉUS, *Amoibeus*, (*c*) Ἀμοιβαῖος, célebre muſicien, qui fut contemporain d'Antigone, roi de Macédoine. Ce Prince ayant fort à cœur de s'emparer de la citadelle de Corinthe, dont la reine Nicéa étoit maîtreſſe, profita, pour cet effet, de la célébrité d'Amoibéus. C'eſt pourquoi, un jour qu'il devoit chanter ſur le théatre, Antigone voulut accompagner lui-même, à ce ſpectacle, la reine Nicéa, qui étoit

(*a*) Paral. L. I. c. 4. v. 20.
(*b*) Eſdr. L. II. c. 12. v. 20.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 1034.

portée dans une litière royalement ornée, & qui, toute fière de ce grand honneur, étoit bien loin de penſer au malheur dont elle étoit menacée. Quand la litière fut arrivée à un détour, par où il falloit monter, Antigone ordonna, à ceux qui la conduiſoient, de la mener au théatre ; & laiſſant là le muſicien Amoibéus & toutes les noces, il ſe hâta de monter à la citadelle de Corinthe, en s'efforçant plus que ſon âge ne permettoit, & s'en rendit maître.

AMOME, *Amomum*. On dit que les Grecs donnoient ce nom à tous les parfums, qui n'avoient pas été altérés par quelque mêlange. Mais, l'Amome, pris dans un ſens particulier, eſt un fruit ſec, en grappe, membraneux, plein de graine. La grappe de l'Amome eſt compoſée de dix ou douze follicules ou grains. Ces grains ſont fibreux, faciles à rompre, & ſerrés les uns près des autres, ſans pédicule. Ils ſortent du même ſarment, lequel eſt ligneux, fibreux, cylindrique, de la longueur d'un pouce, odorant, âcre, garni de feuilles entaſſées.

La groſſeur & la figure des grains d'Amome reſſemblent à celles d'un grain de raiſin. L'Amome renferme beaucoup d'huile eſſentielle, aromatique, ſubtile & volatile, qu'on en tire par la diſtillation, après l'avoir fait macérer dans l'eau.

AMOMPHARÉTUS, (*a*) *Amompharetus*, Ἀμομφαρέτος, fils de Poliade, étoit capitaine des Lacédémoniens, du tems d'Ariſtide. Un jour que les Grecs faiſant la guerre contre Mardonius, couroient çà & là, ſans ordre ni diſcipline, les Lacédémoniens furent laiſſés ſeuls derrière, malgré eux ; car, Amompharétus, qui les commandoit, homme plein de courage, qui ne reſpiroit que les périls, qui, depuis long-tems, brûloit d'envie de combattre, qui ſupportoit très-impatiemment les délais & les remiſes, dont on avoit uſé, & qui appelloit hautement cette marche une déſertion & une fuite, dit qu'il ne quitteroit point ſon poſte, & qu'il demeureroit plutôt là tout ſeul avec ſa troupe, pour attendre & pour ſoûtenir tout l'effort de Mardonius.

Pauſanias, autre capitaine Lacédémonien, l'alla trouver & lui repréſenta qu'il falloit obéir à ce qui avoit été réſolu & conclu dans le conſeil des Grecs. Mais, Amompharétus levant, avec ſes deux mains, une groſſe pierre, la jetta aux pieds de Pauſanias : » Voilà, » lui dit-il, ma balotte pour le

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 83. Herod. L. IX. c. 52, 53. *& ſeq.*
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 328, 329.

» combat ; & je me moque de » toutes les autres réſolutions, & » concluſions lâches & timides » de ce beau Conſeil. « Pauſanias étonné & ne ſçachant à quoi ſe réſoudre, prit enfin le parti d'envoyer vers les Athéniens, qui étoient déjà avancés, pour les prier de l'attendre, afin qu'ils puſſent marcher enſemble en corps d'armée ; & en même-tems, il continua ſon chemin vers Platées, avec le reſte des troupes, eſpérant que par-là il obligeroit Amompharétus à ſuivre cet exemple, & à quitter ſon poſte pour les joindre & pour marcher avec eux. Et cela arriva comme il l'avoit penſé. Amompharétus quitta enfin ſon poſte, & alla rejoindre les autres troupes, comme elles étoient déjà à dix ſtades, dans le lieu appellé Argiopius, où ſe voyoit le temple de Cérès Éleuſinienne.

Dans la bataille qui ſe donna enſuite, & qui eſt connue ſous le nom de bataille de Platées, il montra beaucoup de valeur ; mais, il eut le malheur d'y périr, quoique d'une manière bien glorieuſe, puiſque ce fut en combattant courageuſement contre l'ennemi, pour la liberté commune de la Gréce, ce qui arriva l'an 479 avant J. C.

Hérodote nous donne cet officier Spartiate pour un Prêtre ; car, ſelon cet Auteur, les Lacédémoniens, après le partage du butin, ayant fait trois ſépulchres, pour enterrer leurs morts, mirent dans l'un les Prêtres, du nombre deſquels étoit Amompharétus.

AMON, *Amon*, Σ'εμνρ, (*a*) gouverneur de la ville de Samarie, du tems du prophéte Michée. Ce fut chez lui & chez Joas, fils d'Amelech, que le roi Achab fit conduire ce Prophéte, pour qu'ils le renfermaſſent dans la priſon.

AMON, *Amon*, Ἀμὼς, (*b*) fils de Manaſſé & de Meſſalémech, fille de Harus, de la ville de Jétéba. Amon regna en la place de ſon pere. Il avoit 22 ans, lorſqu'il commença à regner, & il regna 2 ans dans Jéruſalem. Il fit le mal devant le Seigneur, comme avoit fait Manaſſé, ſon pere. Il marcha dans toutes les voies par leſquelles ſon pere avoit marché. Il révéra les mêmes idoles abominables, que ſon pere avoit révérées, & les adora comme lui. Il abandonna le Dieu de ſes peres, & ne marcha point dans la voie du Seigneur. Ses ſerviteurs lui dreſſérent des embûches, & le tuérent dans ſa maiſon.

Mais, le peuple tua tous ceux qui avoient conſpiré contre le roi Amon, & il établit Joſias, ſon fils, pour regner en ſa place. Le reſte des actions d'Amon avoit été écrit au livre des Annales des rois de Juda. Amon fut enſeveli en ſon ſépulchre, dans le jardin d'Oza, l'an 635 avant J. C.

AMONA, *Amona*, (*c*) ville de Paleſtine, ſituée au milieu d'une

(*a*) Reg. L. III. c. 22. v. 26.
(*b*) Reg. L. IV. c. 21. v. 18. *& ſeq.*
(*c*) Ezech. c. 39. v. 16.

vallée, dans la tribu de Ruben. c'eſt-là que le prophéte Ézéchiel prédit que ſeroit enterré Gog, ainſi que ſes troupes.

D'autres ſoûtiennent qu'on ne connoît aucune Ville de ce nom dans la Paleſtine, & qu'Ammona ſignifiant multitude, le Prophéte a ſeulement prétendu marquer que le carnage des gens de Gog, ſera ſi grand, que le lieu de leur ſépulture pourra être appellé multitude.

AMOR, *Amor*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

AMOR, *Amor*, (*a*) eſt l'inſcription d'un monument de T. Fundanius Éroménus. Ce mot grec *Éroménus* veut dire aimé. Et c'eſt par rapport à ce nom que Fundanius Éroménus, donne, ſur ce monument, la main à ſa femme Poppéa Demétria, avec l'inſcription, *Amor*.

AMORGÈS, *Amorges*, (*b*) Ἀμοργης, bâtard de Piſſuthne, gouverneur de Lydie, pour le roi Darius. Cet Amorgès, environ l'an 413 avant J. C. s'étant révolté vers la Carie, Tiſſapherne eut ordre de ſe ſaiſir de lui, & de l'amener au Roi, vif ou mort. Il demanda, pour cet effet, des troupes aux Lacédémoniens. Et ayant joint les ſiennes à celles qu'on lui envoya, il marcha contre Amorgès, attaqua & prit bientôt la ville d'Iaſe, où il s'étoit renfermé. On l'envoya ſur le champ en Perſe. Il paroît qu'il rentra depuis en grace; du moins Hérodote aſſure qu'il fut tué avec quelques autres chefs des Perſes, dans une embuſcade que ceux de Carie leur avoit tendue.

AMORGUS, *Amorgus*, (*c*) Ἀμοργὸς, iſle de la mer Égée, l'une des Sporades, ſituée entre celles de Naxe, de Lébinthe, d'Aſtypalée & d'Anaphe. Elle porta autrefois divers noms, tels que ceux d'Hypère, de Patage ou Platage. Du tems de Pline, on l'appelloit déjà Amorgus. Strabon dit qu'elle donna la naiſſance au poëte Simonides, ſi connu par ſes vers iambes. Il y eut, ſelon Étienne de Byzance, pluſieurs villes qui ſe nommoient Arcéſine, Minoa, Égiale.

Sous l'empire de Tibère, l'an de J. C. 23, on exila, dans l'iſle d'Amorgus, Vibius Serénus, proconſul de la Bétique, homme violent & emporté, qu'on avoit condamné comme coupable d'actes de cruauté & de tyrannie. Cette Iſle ne s'eſt pas diſtinguée dans l'Hiſtoire ancienne par la valeur de ſes habitans. Il ſemble même qu'ils s'attachoient plus aux ſciences & aux arts qu'à la guerre. Nous en avons des preuves aſſez conſidérables. Goltzius fait mention de deux médailles AMOPΓΙΝΩΝ, à la tête d'Apollon; l'une a, pour revers, une ſphère aſtronomique, ſoûtenue par un trépied; & ſur le revers de l'autre, c'eſt

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 77.

(*b*) Thucyd. pag. 561, 575. Herod. L. V. c. 121. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 485, 486.

(*c*) Plin. L. IV. c. 12. Strab. p. 487. Tacit. Annal. L. IV. c. 13. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 480.

encore une ſphère & un compas. N'auroit-on pas voulu marquer, par ces médailles, que l'Aſtronomie & la Géométrie étoient fort cultivées dans l'iſle d'Amorgus ? Quoiqu'il en ſoit, il y avoit des manufactures d'une étoffe qui portoit le nom de l'Iſle, & même que la couleur rouge, dont elle étoit teinte. Le nom moderne de cette Iſle s'écrit diverſement. C'eſt Morgo, Mergo, Merge, Amourgo.

AMORRHÉENS, *Amorrhæi*, Ἀμορραῖοι, (*a*) peuples, dont il eſt aſſez ſouvent parlé dans l'Écriture. Ils deſcendoient d'Amorrhéus, quatrième fils de Chanaan. Leur païs étoit ſitué dans les montagnes, au de-là du Jourdain, du côté de l'occident. Il confinoit à celui des Moabites, qui n'en étoit ſéparé que par le fleuve d'Arnon. Le prophète Amos dit que les Amorrhéens étoient des hommes, dont la hauteur égaloit celle des Cédres, & forts comme des chênes. Pour être moins étonné de ce portrait, il faut ſe rappeller que ces peuples étoient des géans.

Les Amorrhéens furent des premiers exterminés par les Iſraëlites. Pendant qu'ils étoient campés au ſommet de Phaſga, après leur ſortie d'Égypte, ils envoyérent des Ambaſſadeurs à Séhon, roi des Amorrhéens, pour lui dire : » Permettez que nous paſ» ſions par votre païs. Nous ne » nous détournerons point, pour » entrer dans les champs, ni » dans les vignes. Nous marche» rons par le grand chemin, juſ» qu'à ce que nous ſoyons ſortis » de vos terres. « Séhon refuſa de les laiſſer paſſer par ſon païs. Il aſſembla même tout ſon peuple, & alla à la rencontre des enfans d'Iſraël dans le déſert, & les combattit, mais, il fut battu. Les Iſraëlites le paſſérent au fil de l'épée, lui & tous ſes gens, & s'emparérent du païs, depuis l'Arnon juſqu'au Jéboc, & juſqu'au païs des Ammonites. Ils prirent toutes les villes des Amorrhéens, & y établirent leur demeure. Héſébon étoit la ville capitale du royaume de Séhon, qui avoit fait auparavant la guerre à ceux de Moab, & leur avoit enlevé tout le païs, qu'ils poſſédoient juſqu'au fleuve d'Arnon.

Les terres que les Amorrhéens avoient poſſédées en de-çà du Jourdain, furent données à la tribu de Juda ; & celles qu'ils avoient eues au de-là de ce fleuve, furent diſtribuées aux tribus de Ruben & de Gad.

AMOS, *Amos*, Ἀμώς, (*b*) l'un des douze petits Prophétes, parmi leſquels il tient le troiſième rang. Il vivoit vers l'an 785 avant l'Ére Chrétienne. Suivant ce qui ſe lit au premier verſet du premier chapitre de ſes Prophéties, il étoit de la ville de Thécué, dans la tribu de Juda, où il n'avoit d'autre emploi que celui de berger. Il y en a cependant qui prétendent, avec raiſon, qu'on n'a aucune bonne preuve, qu'il ait été

(*a*) Numer. c. 13. v. 30. c. 21. v. 13. & *ſeq.* Joſu. c. 4. v. 1. Amo. c. 2. v. 9.

(*b*) Amos, c. 1. & *ſeq.* II. Corinth. c. 11. v. 6.

natif de cette Ville ; mais, seulement qu'il s'y retira, lorsqu'il fut chassé de Béthel, qui étoit dans le royaume des dix Tribus. Il y a beaucoup d'apparence qu'il naquit dans les terres d'Israël, & que sa mission regardoit principalement ce royaume.

Amos nous apprend lui-même qu'il commença à prophétiser en conséquence d'une vision, qu'il eut touchant Israël, du tems d'Ozias, roi de Juda, & du tems de Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israël, 2 ans avant le tremblement de terre, qui arriva, à ce qu'on croit, en punition de l'entreprise d'Ozias sur le ministère des Prêtres. Les premières prophéties d'Amos, selon l'ordre du tems, sont celles du septième chapitre. Il prononça les autres dans la ville de Thécué, où il s'étoit retiré, comme nous l'avons déjà dit, & qu'on le verra encore ci-après. Les deux premiers chapitres sont contre Damas, contre les Philistins, les Tyriens, les Iduméens, les Ammonites, les Moabites, le royaume de Juda, & celui des dix Tribus. Les maux, dont il les menace, regardent le tems de Salmanasar, de Téglathphalasar, de Sennachérib & de Nabuchodonosor, qui firent tant de maux à ces provinces, & qui réduisirent enfin les Israëlites en captivité.

Amos prédit les malheurs, où le royaume d'Israël devoit tomber après la mort de Jéroboam II, qui vivoit alors. Il annonce la mort du roi Zacharie, la venue de Phul & de Téglathphalasar, roi d'Assyrie, sur les terres d'Israël. Il parle de la captivité des dix Tribus, & de leur retour dans leur païs. Il invective contre les crimes des Israëlites, contre leur molesse, leur avarice, leur dureté envers les pauvres, leur somptuosité dans les bâtimens, & leur délicatesse dans le manger. Il les reprend de ce qu'ils alloient à Béthel, à Dan, à Galgal, à Bersabée, qui étoient les plus fameux pélérinages du païs, & de ce qu'ils juroient par les dieux de ces endroits.

Amasias, prêtre de Béthel, irrité des paroles du prophète Amos, envoya dire à Jéroboam, roi d'Israël : » Amos s'est révolté » contre vous, au milieu de la » maison d'Israël ; & il seroit » dangereux de souffrir, dans vo- » tre État, tous les discours qu'il » tient. Car, voici ce que dit » Amos : Jéroboam mourra par » l'épée, & Israël sera emmené » captif hors de son païs. « Amasias dit ensuite à Amos : » Sortez » d'ici, homme de visions ; fuyez » au païs de Juda, où vous trou- » verez de quoi vivre, & pro- « phétisez-là, tant que vous vou- » drez. Mais, qu'il ne vous arri- » ve plus de prophétiser dans Bé- » thel, parce que c'est ici qu'est » la religion du Roi & le siége » de son État. « Amos répondit à Amasias : » Je n'étois, ni Pro- » phète, ni fils de Prophète. » Mais, je menois paître les » bœufs, & je cueillois des figues » sauvages. Le Seigneur m'a pris, » lorsque je menois mon trou- » peau ; & il m'a dit : Allez & » parlez

» parlez, comme mon Prophéte, » à mon peuple d'Iſraël. Écou- » tez donc maintenant la parole » du Seigneur : Vous me dites, » ne vous mêlez point de pro- » phétiſer dans Iſraël, ni de pré- » dire des malheurs à la maiſon » d'Iſaac. Mais, voici ce que dit » le Seigneur : Votre femme ſe » proſtituera dans la Ville ; vos » fils & vos filles périront par » l'épée ; l'ennemi partagera vos » terres au cordeau ; vous mour- » rez dans une terre prophane ; » & Iſraël ſera emmené captif » hors de ſon païs. «

Ce fut après ces prédictions que le prophéte Amos ſe retira dans le royaume de Juda, & demeura dans la ville de Thécué, où il continua de prophétiſer. Il ſe plaint, en pluſieurs endroits, de la violence qu'on lui avoit faite, en voulant l'obliger de ſe taire, & il invective par tout contre les déſordres d'Iſraël.

On ignore le tems & le genre de la mort d'Amos. Quelques Auteurs anciens rapportent qu'Amaſias lui fit rompre les dents, pour l'obliger de ſe taire. D'autres diſent qu'Ozée ou Ozias, fils d'Amaſias, lui déchargea un coup de pieu ſur les tempes, qui le renverſa à demi-mort. On le tranſporta, en cet état, à Thécué, où il mourut, & fut enterré avec ſes peres. Il y en a qui croient, au contraire, qu'Amos prophétiſa long-tems à Thécué, depuis l'aventure qu'il eut avec Amaſias. Et le Prophéte ne parlant point des mauvais traitemens qu'on veut qu'il ait reçu d'Amaſias, cela fait juger qu'il ne ſouffrit rien de ſa part.

S. Jérôme remarque que le ſtyle d'Amos n'a rien de grand, ni d'élevé. Il lui applique ces paroles de S. Paul : *Etſi imperitus ſermone, ſed non ſcientia ;* c'eſt-à-dire, » Que ſi je ſuis groſſier pour » le langage, je ne le ſuis pas pour » la ſcience. « Il dit ailleurs que comme chacun aime à parler de ſon art, Amos ſe ſert ordinairement de comparaiſons, tirées de la vie champêtre, dans laquelle il avoit été élevé.

AMOS, *Amos*, Ἀμώς, (*a*) pere du prophéte Iſaïe, étoit, ſelon certains, fils du roi Joas, & frere d'Amaſias, roi de Juda. Les Rabbins prétendent qu'Amos, pere d'Iſaïe, étoit prophéte auſſi-bien que ſon fils, ſuivant cette régle, reçue parmi eux, que quand le pere d'un Prophéte eſt nommé par ſon nom dans l'Écriture, c'eſt une marque qu'il a eu le don de prophétie. S. Auguſtin a ſoupçonné que le prophéte Amos, qui eſt le troiſième dans le nombre des petits Prophétes, étoit le pere d'Iſaïe. Mais, Amos, pere d'Iſaïe, comme Iſaïe lui-même, étoit de Jéruſalem & d'une condition fort élevée, au-deſſus de celle du prophéte Amos, qui n'étoit qu'un paſteur de gros bétail.

Il y en a qui croient que l'homme de Dieu, qui vint parler au roi Amaſias, & qui l'obligea de renvoyer cent mille hommes

(*a*) Iſai. c. 1. v. 1. Paral. L. II. c. 25. v. 7. *& ſeq.*

d'Iſraël, qu'il avoit achetés, pour marcher contre l'Idumée, étoit Amos, pere d'Iſaïe, & frere du roi Amaſias. Mais, ce ſentiment ne porte ſur aucune bonne preuve.

AMOS, *Amos*, Ἀμώς, (*a*) fils de Nahum, & pere de Matathias. Il ſe trouve dans la généalogie de J. C., ſelon la chair, rapportée par S. Luc.

AMOSA, *Amoſa*, Ἀμωσὰ, (*b*) ville de Judée. Elle étoit dans la tribu de Benjamin. Elle fut donnée à cette Tribu par le partage de Joſué.

AMOSIS, *Amoſis*, roi d'Égypte, autrement appellé Thethmoſis. *Voyez* Thethmoſis.

AMOUR, *Amor*, Ἔρως, (*c*) autrement Cupidon, fils de Vénus, qui accompagnoit toujours cette déeſſe. On ſent bien qu'il ne faut pas regarder l'Amour comme un perſonnage réel, mais comme un être, qui n'a d'autre origine que l'imagination des Poëtes; & à quel point n'ont-ils pas embelli ce ſujet dans leurs ouvrages? Que d'idées brillantes & badines ne leur a-t-il pas fournies? Ce n'eſt pas qu'ils aient laiſſé manquer l'Amour de parens; car, les Anciens n'étoient jamais en défaut en fait de généalogies. Et lorſqu'on vient à les examiner de près, il faut néceſſairement convenir qu'ils ont admis pluſieurs Amours, ou Cupidons.

On peut en effet en compter juſqu'à treize. D'abord Cicéron en admet trois. Le premier étoit fils de Mercure & de la première Diane; le ſecond, de Mercure & de la ſeconde Vénus; & le troiſième, qu'il appelle le Contre-Amour ou Anteros, de Mars & de la troiſième Vénus. Platon croyoit qu'il y en avoit deux. Il établit, pour principe, que puiſque Vénus ne va jamais ſans l'Amour, ou Cupidon, & qu'il y a deux Vénus, il faut néceſſairement reconnoître deux Cupidons.

Héſiode, au commencement de ſa Théogonie, paroît n'en reconnoître qu'un, produit en même tems que le Chaos & la Terre. Mais, Tzetzès, dans ſon Commentaire, expliquant les premiers vers de ce Poëte, en admet un ſecond: » Trois choſes, dit-il, ont » été créées d'abord, le Chaos, la » Terre, & le Cupidon céleſte, » qui eſt le dieu; mais, il y en » a un plus récent, fils de Vénus.« Cela s'accorde avec ce que dit Pauſanias, qu'à Élis, dans le temple de Neptune, on voyoit l'Amour, ou Cupidon, qui recevoit, entre ſes bras, Vénus ſortant de la mer, ſur la tête de laquelle Pitho ou Suada mettoit une couronne; ce qui fait un Cupidon plus ancien que Vénus.

Le même Auteur remarque en-

(*a*) Luc. cap. 3. v. 25.

(*b*) Joſu. c. 18. v. 26.

(*c*) Pauſ. pag. 134. *& ſeq.* Horat. L. I. Ode 2. v. 33, 34. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 194, 195, 348. Tom. IV. pag. 52. *& ſuiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 361. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 77. Tom. III. pag. 12. *& ſuiv.* Tom. XVI. pag. 38. Tom. XVIII. pag. 2, 33. *& ſuiv.*

core, dans ſes Béotiques, qu'Olen de Lycie, le plus ancien poëte de la Gréce, qui ait fait des hymnes, avoit dit, dans celui qu'il avoit compoſé en l'honneur de Lucine, que cette déeſſe étoit mere de Cupidon.

Sapho étoit trop galante, pour avoir ignoré les parens de l'Amour. C'eſt, ſans doute, pour accorder la délicateſſe des ſentimens, avec les ſuites de cette paſſion, qu'elle avoit imaginé qu'il y avoit deux Amours, l'un fils du Ciel, & l'autre fils de la Terre.

Acuſilaüs vouloit qu'il y en eût un autre, né de la Nuit & de l'Éther. Alcée prétendoit auſſi en faire reconnoître un, produit par la Diſcorde & le Zéphyre. Selon Orphée, il y en avoit un, fils de Saturne. Enfin, ſi nous nous en rapportons à Platon, ce dieu étoit fils de Porus, le dieu des richeſſes & de la pauvreté. Dictime, un des interlocuteurs du dialogue intitulé *Le Banquet*, dit que les dieux donnant un grand feſtin, Porus, qui avoit un peu trop bu, s'endormit à la porte de la ſalle, & que Pénie ou la Pauvreté, qui étoit venue là pour recueillir les reſtes du feſtin, s'étant approchée de lui, il en eut un fils, qui étoit l'Amour.

Tels ſont les différens Amours, dont il eſt parlé dans les Anciens. Il eſt évident que toutes ces généalogies n'ont d'autre fondement que l'imagination, qui les inventa, & qu'on pourroit aiſément réduire ces Amours à un moindre nombre, puiſque les Anciens, dont on vient de parler, leur donnent ſouvent, ou le même pere, ou la même mere. Mais, ſans nous arrêter à de frivoles diſcuſſions, on peut aſſurer qu'il n'y eut jamais d'autre Amour, que celui dont parlent Sanchoniathon & Héſiode; c'eſt-à-dire, ce principe phyſique, qui ſervoit à unir enſemble les parties diviſées de la matière, qui formoit le Chaos. Et, certainement, dans l'hiſtoire de la véritable Vénus, ou Aſtarté, on ne trouve rien de ce ſyſtême badin d'un Amour, enfant & aveugle, qui porte des fléches, dont il bleſſe les cœurs, fruit de l'oiſiveté des Poëtes Grecs. Il eſt vrai qu'Ovide dit que l'Amour bleſſa Vénus, qui devint éperdument amoureuſe d'Adonis; ce qui paroît ne convenir qu'à l'Artaſté des Phéniciens. Mais, ce n'eſt qu'une pure fiction de ce Poëte, qui a confondu la Vénus de Phénicie, avec celle de Gréce.

Quoiqu'il en ſoit, voici à peu près les différentes manières, dont on repréſentoit l'Amour, ſur les monumens qui nous reſtent. On le peignoit d'abord comme un jeune enfant aveugle, ou les yeux couverts d'un bandeau, ſautant, danſant, jouant, badidant, montant ſur des arbres. On le peint dans l'air, ſur terre, ſur mer, & quelquefois dans le feu. Il va ſur les animaux, conduit des chariots, touche des inſtrumens. En un mot, on lui fait faire toute ſorte de perſonnages. Il n'eſt pas rare de le voir jouer avec ſa mere, Vénus. Quelque-

fois, Vénus, tient ſon carquois élevé en l'air. Cupidon tâche de l'attraper en ſautant, & tient déjà une fléche. Ailleurs, elle le tient ſur ſon giron, & entre ſes bras. Quelquefois, il joue du cor, aſſis devant ſa mere, qui lui montre une fléche. Tantôt, un pied en l'air, il paroît méditer quelque ruſe; ou poſé ſur une baſe, il tient entre ſes mains quelque inſtrument, que le tems a effacé; ou ſonne de la trompette, le viſage tourné vers le ciel. Quelquefois, il tient un oiſeau, qui paroît un cygne, & qu'il embraſſe. On le voit auſſi jouant de la flûte du Paon, ou endormi, ayant l'arc & le carquois à ſes pieds. Quelquefois, le caſque en tête, la pique ſur l'épaule, & le bouclier au bras, il marche d'un air triomphant, comme pour marquer que Mars déſarmé ſe livre à l'Amour.

Aſſis devant un autel flamboyant, il joue de la flûte à pluſieurs tuyaux. Eſt-ce pour marquer que les exercices de la Religion ne mettent pas à couvert de ſes inſtances? Il y a ſans doute là, quelque allégorie, auſſi bien que dans une autre repréſentation, où, à l'ombre d'un palmier, il embraſſe un bélier, qui regarde un autel flamboyant. Se battant à la lutte contre un coq, il paroît ſubjuguer l'oiſeau le plus porté à l'Amour. Aſſis ſur un centaure, il nous apprend qu'il domine ſur tout ce qui reſpire, même ſur les monſtres. On trouve, dans les Antiquaires, une Vénus, aſſiſe, qui joue de la harpe, & devant elle un Cupidon, qui tient au bout de deux verges, un maſque, qui repréſente le Jeu, ou *Jocus*. Chacune de ces figures à ſon inſcription: *VENUS*, *CUPIDO*, *JOCUS*; ſtatue, qui ſemble être faite ſur ces deux vers d'Horace:

*Sive tu mavis Erycina ridens,*
*Quam Jocus circumvolat & Cupido.*

» C'eſt-à-dire, ou vous, ſi vous » le voulez, Déeſſe riante du » mont Érys, autour de qui vol» tigent les Jeux & l'Amour. «

Monté ſur un dauphin, il annonce ſon Empire ſur la mer; & ce qui prouve cette conjecture, c'eſt que Neptune paroît auprès de lui avec ſon trident, comme pour rendre hommage à ſa puiſſance. Enfin, autour du char de Pluton, qui enleve Proſerpine, il déſigne que ſon Empire s'étend auſſi juſques dans les enfers.

Mais, nous ne finirions pas, ſi nous voulions ſuivre l'imagination des Poëtes, des Peintres & des Sculpteurs, qui ſe ſont donné un libre eſſor, au ſujet d'un dieu, auquel on croyoit que le ciel, la terre, la mer, & l'empire des morts même étoient ſoumis.

On ne doit pas douter qu'après avoir honoré Vénus, on n'ait auſſi rendu un culte religieux à l'Amour, ſon fils. En effet, leurs temples, leurs autels, étant les mêmes, les vœux, les prieres & les ſacrifices n'étoient pas différens. Cependant, Platon, qui fait ſi ſouvent parler Socrate de ce dieu, introduit dans

ſon Banquet, Phœdrus, qui ſe plaint qu'aucun Poëte n'ait chanté des hymnes & des péans, en l'honneur d'une ſi grande divinité; ce qui doit s'entendre ſeulement à l'occaſion des feſtins, pendant leſquels on avoit coûtume d'en chanter en l'honneur de Bacchus, & en l'honneur des autres dieux. Car, ſi la propoſition étoit générale, on pourroit dire que Phœdrus s'eſt trompé, puiſque les Poëtes n'ont point oublié l'Amour dans leurs ouvrages; comme il s'eſt trompé certainement, lorſqu'il a avancé qu'on n'avoit point donné de parens à ce dieu; quoiqu'il ſoit vrai, comme on vient de le montrer, qu'il n'en a pas manqué. Après tout, l'autorité ſeule de Pauſanias, décideroit la queſtion, puiſqu'il dit que ce dieu étoit honoré à Theſpis, d'un culte particulier. Et même, dans les fêtes, qu'on célébroit en ſon honneur, il y avoit des prix, non ſeulement pour les Muſiciens, mais encore pour les Athlétes, qui ſe diſtinguoient le plus.

AMOURS [les], *Amores*, Ἔρωτες, (*a*) titre d'un Dialogue de Lucien. Ce Dialogue conſiſte principalement en deux harangues. Dans l'une, on ſoûtient l'Amour des femmes; & dans l'autre celui des garçons. Mais, c'eſt l'Amour honnête, ſelon la doctrine des Platoniciens. Toutefois, l'Auteur tâche malicieuſement, ſous ce prétexte, d'introduire le ſale Amour. Mais, l'autre opinion y eſt ſi bien défendue, que cela ne peut corrompre perſonne, & ſert plutôt à montrer que ce vice n'a que la paſſion pour ſe défendre. Car, toutes les raiſons en ſont chimériques, & confondent l'amitié avec l'Amour, & le vice avec la vertu.

AMPE, *Ampe*, Ἄμπη, (*b*) ville d'Aſie, ſituée ſur la mer Rouge, à l'endroit, où le Tigre ſe rend dans la mer. C'eſt là, qu'on envoya tous les Miléſiens, qui furent pris, lors du pillage de leur Ville, du tems de Darius; & ce fut là tout le mauvais traitement qu'on leur fit. C'eſt la même qu'Ampélone, dont parle Pline.

AMPÉCHONÉ, *Ampechone*, Ἀμπεχόνη, (*c*) eſpèce de manteau léger, que les femmes portoient ſur la tunique.

AMPÉLIS, *Ampelis*, Ἀμπέλις, (*d*) fameuſe courtiſanne, que Lucien introduit dans un de ſes Dialogues. C'eſt Chryſis, autre fameuſe courtiſanne, qui s'entretient avec Ampélis.

AMPELLE, *Ampella*, l'une des Nymphes, appellées Hamadryades. *Voyez* Hamadryades.

AMPÉLOS [le Promontoire d'], *Promontorium Ampeli*, ἄκρον Ἄμπελου. (*e*) Il étoit ſitué dans la Chalcidice, entre le mont Athos & le promontoire de Pallène, à l'oppoſite de Lemnos. On l'appelloit auſſi le promon-

(*a*) Lucian. Tom. I. pag. 1018. *& ſeq.*
(*b*) Herod. L. VI. c. 20. Plin. L. VI. c. 29.
(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 35.
(*d*) Lucian. Tom. II. p. 725. *& ſeq.*
(*e*) Herod. L. VII. c. 122, 123. Carte de la Gréce, par M. d'Anville.

toire de Torone, à cauſe de la Ville de ce nom, qui ſe trouvoit ſur ce promontoire. L'armée navale de Xerxès, ayant paſſé le fameux canal du mont Athos, côtoya le promontoire d'Ampélos, d'où elle fit voile vers celui de Canaſtrée.

On compte pluſieurs autres promontoires, du nom d'Ampélos, ainſi que pluſieurs Villes. 1.° Un ſur la côte méridionale de Créte. 2.° Un autre dans l'iſle de Samos. 3.° Une Ville, dans l'iſle de Créte, au même endroit que le promontoire. On appelle aujourd'hui ce lieu-là Capoſacro. 4.° Une autre Ville dans la Cyrénaïque, & une autre dans l'Italie.

AMPÉLOS, *Ampelos*, nom qu'on dit avoir été donné au fils d'un Satyre & d'une Nymphe. C'étoit un des amis de Bacchus, qui avoit auſſi un Prêtre de ce nom. Au reſte, Ampélos eſt un mot Grec, qui veut dire *Vigne*.

AMPHARÈS, *Amphares*, (*a*) Ἀμφαρης, Éphore de Sparte, du tems du roi Agis V. Ce Prince, ayant été condamné, pour avoir voulu rétablir l'ancienne diſcipline de Lycurgue, ſe réfugia dans un temple, d'où on voulut le faire ſortir; mais, tous les moyens qu'on employa, furent inutiles. Cependant, Ampharès, Démocharès, & Arcéſilas, qui avoient accoûtumé de lui rendre ſouvent viſite, lui continuérent leurs ſoins; & quelquefois ils le menoient du temple juſqu'aux étuves. Après qu'il s'étoit baigné, ils le ramenoient en ſûreté dans le temple; car ils étoient tous trois ſes amis particuliers.

Il arriva un jour qu'Ampharès avoit emprunté d'Agéſiſtrata, mere d'Agis, de riches tapiſſeries, & de la vaiſſelle d'argent très-magnifique. Ces richeſſes lui firent naître l'envie de trahir le Roi & les Reines, dans l'eſpérance, que ces meubles précieux lui demeureroient. L'on dit même que ce fut lui, qui, plus que les autres, prêta l'oreille, pour ce deſſein, aux ſuggeſtions de Léonidas, & qui excita le plus contre Agis, les Éphores, du nombre deſquels il étoit, comme nous l'avons déjà dit. Agis demeuroit donc tout le reſte du tems dans le temple. Mais, comme il ſortoit quelquefois, pour aller au bain, ils réſolurent de profiter d'un de ces momens, pour le ſurprendre. L'ayant donc épié, un jour, comme il s'en retournoit, après s'être baigné, ils allérent au-devant de lui, l'embraſſérent, & ſe mirent à l'accompagner, en s'entretenant, & en badinant avec lui, comme avec un jeune homme.

Au bout de la rue, il y avoit un détour, qui menoit à la priſon. Quand ils furent à ce coin, Ampharès, en vertu de ſa dignité, ſaiſit Agis, & lui dit: » Agis, je vous mene aux Éphores; afin que vous leur rendiez » compte de votre conduite. « En même-tems, Démocharès,

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 803, 804. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. p. 307, 308.

qui étoit grand & fort, lui jettant ſon manteau au tour du cou, ſe mit à le traîner, & les autres le pouſſérent par derrière, ſelon le complot fait entre eux. Perſonne ne paroiſſant pour le ſecourir, & la rue étant déſerte, ils le jettérent dans la priſon. Là, on lui ordonna de ſe juſtifier, ſur ce qu'il avoit voulu innover dans la République. Le jeune Roi ne fit que rire, de leur diſſimulation. Ampharès, prenant la parole, lui dit qu'il n'étoit pas tems de rire, qu'il pleureroit tout à l'heure, & qu'il porteroit la peine de ſa folle témérité.

Lorſqu'il eut été exécuté, Ampharès ſortit à la porte; & Agéſiſtrata s'étant jettée à ſes genoux, il la releva, à cauſe de l'amitié & de la familiarité, dont il avoit toujours vécu avec elle, & lui dit qu'Agis n'avoit à craindre aucune violence, ni aucun mauvais traitement, & la preſſa d'entrer, ſi elle vouloit, dans la priſon, pour voir ſon fils. Comme elle demanda que ſa mere pût auſſi entrer avec elle: *Rien n'empêche*, dit Ampharès. Et les prenant l'une & l'autre, il les introduiſit dans la priſon. Puis, ayant commandé qu'on fermât la porte, il livra à l'exécuteur, l'ayeule Archidamie la première, qui étoit une dame très-avancée en âge, & qui avoit vieilli parmi ſes citoyens, avec autant, ou plus de dignité, de réputation & d'eſtime, qu'aucune dame de ſon tems. Quand elle eut été exécutée, il ordonna à Agéſiſtrata d'entrer dans le cachot. En entrant, elle vit d'abord ſon fils étendu mort à terre, & ſa mere attachée encore au funeſte cordon. Elle aida elle-même aux exécuteurs à la dépendre; &, l'ayant étendue auprès du corps de ſon fils, elle l'enſevelit & la couvrit d'un linge. Ce pieux office rendu, elle ſe jetta ſur le corps de ſon fils; & le baiſant tendrement, elle lui dit: » Mon fils, » c'eſt l'excès de ta piété, de ta » douceur, de ton humanité, qui » t'a perdu, & qui nous a perdues avec toi. «

Ampharès, qui de la porte entendoit & voyoit tout ce qui ſe diſoit, & tout ce qui ſe paſſoit, entra, & adreſſant la parole à Agéſiſtrata, il lui dit, avec emportement: » Puiſque vous avez » ſçû & approuvé les deſſeins de » votre fils, vous ſouffrirez auſſi » la même peine. « On la mit à mort ſur le champ. Ce qui arriva environ 244 ans avant J. C. Ampharès, par cette horrible exécution, s'attira la haine de tout le monde; car, depuis que les Doriens étoient établis dans le Péloponnèſe, on n'avoit rien fait de ſi atroce, ni de ſi impie.

AMPHEC, *Amphec*, ville de Judée, dans la tribu de Juda. C'eſt la même qu'Aphec. *Voyez* Aphée.

AMPHÉE, *Amphea*, Ἀμφέα, (a) ville du Péloponnèſe. C'étoit une place frontière de la Meſſénie, du côté de la Laconie, aſſez petite, mais ſituée ſur le haut

(a) Pauſ. p. 225, 226.

d'un rocher, & qui avoit de l'eau abondamment. Les Lacédémoniens jugérent à propos de s'emparer de ce poſte, afin d'en faire une eſpèce d'Arſenal, durant la guerre, qu'ils entreprirent contre les Meſſéniens. Comme les habitans ne ſe défioient de rien, il n'y avoit, ni ſentinelles aux portes, ni garniſon dans la Ville. L'ennemi fut plutôt entré, qu'il ne fut apperçu. Les Meſſéniens furent paſſés au fil de l'épée, les uns dans leur lit, les autres dans les temples, au pied des autels; fort peu échappérent au malheur commun.

Ce fut par cette hoſtilité, que les Lacédémoniens donnérent le ſignal de la guerre, la ſeconde année de la 9e Olympiade, en laquelle Xénodocus, Meſſénien, remporta le prix du ſtade. Il n'y avoit point encore alors d'Archontes annuels à Athènes; car, les deſcendans de Mélanthus, que l'on appella les Médontides, auſſi-tôt après la mort de Codrus, furent dépouillés de la ſouveraine autorité, par le peuple d'Athènes, qui leur permit ſeulement de gouverner l'État, ſelon les loix; & dans la ſuite le tems de leur adminiſtration fut limité à dix ans. Ainſi, Amphée fut priſe la cinquième année de l'Archontat d'Éſimède, Athénien, fils d'Eſchyle.

AMPHIALUS, *Amphialus*, Ἀμφίαλος, (a) fils de Polinius, étoit un jeune homme bien fait, & bien diſpos, dont parle Homère, au huitième livre de l'Odyſſée. Ce Poëte dit qu'il ſe préſenta un jour, pour le combat de la courſe, avec pluſieurs autres jeunes gens, qui ne lui cédoient en rien; & qu'il fit enſuite admirer, à ſes rivaux mêmes, ſa légereté à ſauter dans un combat de la lutte, qui ſuivit le premier.

(b) Selon Pauſanias, on avoit repréſenté à Delphes Amphialus, qui tendoit un pavillon. Sous ſes pieds, étoit un enfant, dont on ignore le nom.

AMPHIANAX, *Amphianax*, Ἀμφιάναξ, (c) fut pere d'Antia, qui épouſa Prœtus, ſelon Phérécyde. Apollodore obſerve que ceux qui défendoient l'opinion d'Homère contre les Tragiques, au ſujet de Bellérophon, donnoient auſſi le nom d'Amphianax, & non celui d'Iobate, au roi de Lycie, qui maria ſes deux filles à Prœtus & à Bellérophon.

Pauſanias nous parle d'un Amphianax, d'origine Argienne, fils d'Amphimachus, & pere d'un Œtylus, qui fonda, dans la Meſſénie, auprès du cap Ténare, une ville de ſon nom, dans laquelle on lui rendoit les honneurs héroïques, & dont il eſt parlé dans Homère. M. Freret dit n'avoir pu trouver le nom d'Amphimachus parmi celui des différens princes Argiens, nommés dans les Anciens, ni par conſéquent déterminé la famille dont il étoit. Cependant, il ne doute point que

(a) Homer. Odyſſ. L. VIII. v. 114. & ſeq.
(b) Pauſ. pag. 657.
(c) Pauſ. pag. 213. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 108. & ſuiv.

ret Amphianax, pere d'Œtylus ; ne ſoit celui dont parle Phérécyde, & qui fut roi de Lycie.

AMPHIARAUS, *Amphiaraüs*, Ἀμφιάραος, (*a*) fils d'Oïclès, étoit un célebre Devin de ſon tems. Pour ſoûtenir la réputation qu'il s'étoit acquiſe, de pénétrer dans l'avenir, on publia qu'il étoit fils d'Apollon & d'Hypermneſtre. Adraſte, roi d'Argos, chez qui il s'étoit retiré, lui donna en mariage ſa ſœur Ériphyle, qui fut la cauſe de ſa mort & de tous les malheurs, qui arrivérent enſuite à ſa famille. Soit que ce fameux Devin eût prévu, par les principes de ſon art, comme Homère, Diodore de Sicile, Pline & Stace le prétendent, qu'il périroit à la guerre de Thébes, ou plutôt qu'il appréhendât de s'engager dans une expédition ſi périlleuſe, il fit tout ce qu'il put pour s'empêcher d'y aller ; & étant ſorti de la cour d'Adraſte, il ſe cacha avec tant de ſoin, qu'il auroit été impoſſible de le découvrir, ſans la perfidie de ſa femme, qui apprit à Adraſte, ſon frere, le lieu de ſa retraite. Cette Princeſſe préféra le ſalut de ſa patrie à la vie de ſon mari ; ou plutôt elle fut gagnée par un collier de grand prix, qu'Adraſte, ou ſelon d'autres, Polynice, lui donna, pour l'obliger à lui révéler ce ſecret.

Ainſi, Amphiaraüs ſe vit obligé d'aller à la guerre avec les autres ; mais, avant que de partir, il ordonna à Alcméon, ſon fils, de tuer Ériphyle, dès qu'il apprendroit la nouvelle de ſa mort. Il y perdit en effet la vie, comme il l'avoit prévu, étant tombé dans un précipice, au retour de cette expédition, pendant qu'il s'amuſoit à conſidérer le vol des oiſeaux, pour en tirer des augures ; ce qui fait dire à Pauſanias, que la terre s'étoit entr'ouverte pour l'engloutir avec ſon chariot.

Pindare rapporte cette mort à une cauſe ſurnaturelle, lorſqu'il dit que Jupiter, d'un coup de foudre, le précipita, lui & ſon chariot, dans les entrailles de la terre ; ce qui arriva, ſelon Strabon, dans l'Attique, près d'Orope, dans un lieu nommé Harma ou le Chariot. Et pour le prouver, ce ſçavant Auteur s'appuie de l'autorité d'Homère. Alcméon, informé de la mort de ſon pere, exécuta l'ordre cruel qu'il en avoit reçu, & tua ſa mere.

Eſchyle, dans ſa tragédie des Sept devant Thébes, fait un beau portrait d'Amphiaraüs & déplore en même-tems le malheur des honnêtes gens, qui ſe trouvent engagés avec des méchans & des ſcélérats, tels qu'étoient, ſelon lui, la plûpart de ceux qui aſſiſtérent à cette guerre. Amphiaraüs laiſſa, en mourant, quatre enfans, deux garçons, Alcméon, dont

(*a*) Pauſ. pag. 64, 65. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 186. *& ſeq.* Strab. pag. 399. *& ſeq.* Plut. Tom. I. pag. 330, 1028. Plin. L. VII. cap. 56. L. XVI. cap. 44. Homer. Odyſſ. Lib. XV. v. 244. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 98, 377. Tom. VII. pag. 195. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Tom. V. pag. 29. Tom. VII. pag. 217. Tom. IX. p. 76, 77. Tom. XVII. p. 50.

il a été parlé, & Amphiloque, qui, apparemment, étoit encore fort jeune, puiſque Pauſanias, faiſant la deſcription du coffre des Cypſélides, ſur lequel étoit repréſenté le palais d'Amphiaraüs, & l'hiſtoire de ſa famille, dit qu'on y remarquoit une vieille femme, qui portoit, entre ſes bras, le jeune Amphiloque. Les deux filles s'appelloient Eurydice & Démonaſſe. Le poëte Aſius, au rapport du même Auteur, lui donne une troiſième fille, nommée Alcmène, comme la mere d'Hercule.

Amphiaraüs, après ſa mort, fut mis au rang des demi-dieux, & en reçut les honneurs. Si même nous en croyons Pauſanias, il fut reconnu & honoré comme un dieu; & les Oropiens, peuples de l'Attique, lui bâtirent un temple, qui devint fameux dans la ſuite par les Oracles qu'il y rendoit. L'Auteur qu'on vient de citer, parle auſſi d'un autre temple, que ce nouveau dieu avoit à Argos, auprès duquel étoit le tombeau d'Ériphyle, ſa femme, & la chapelle de Baton, ſon parent, & ſon écuyer, qui périt avec lui, lorſqu'il fut englouti dans la terre. Quoique Philoſtrate, dans le tableau d'Amphiaraüs, le repréſente, conduiſant ſon char lui-même, il eſt certain, ſur le témoignage de Pauſanias & d'autres Anciens, que Baton lui ſervoit d'écuyer, dans cette occaſion. Il avoit encore un autre temple dans l'Attique, auprès duquel étoit une fontaine, qui portoit ſon nom, & dont l'eau ne ſervoit, ni aux ſacrifices, ni aux luſtrations, pas même à laver les mains; mais, ceux qui ſe croyoient guéris de quelques maladies par le ſecours de ce dieu, étoient obligés d'y jetter quelque piéce d'or ou d'argent; & ce qui rendoit cette fontaine reſpectable, c'eſt qu'on croyoit qu'Amphiaraüs, après ſon apothéoſe, étoit ſorti par-là de deſſous de la terre.

Ceux qui ſe rendoient dans le temple, qu'Amphiaraüs avoit chez les Oropiens, après avoir immolé un mouton, en étendoient la peau à terre, & s'endormoient deſſus, attendant que le dieu les inſtruiſît en ſonge, de ce qu'ils ſouhaitoient ſçavoir. C'eſt pourquoi, Plutarque raconte que du tems de Xerxès, on envoya un homme conſulter cet l'Oracle, au ſujet de Mardonius. Cet homme s'étant endormi dans le ſanctuaire, ſe ſentit repouſſé par violence, & comme frappé à la tête d'un coup de pierre; ce qui s'accorde avec la fin tragique de ce Prince, que le tuteur du roi des Lacédémoniens, qui commandoit l'armée des Grecs, tua d'un coup de pierre. On prétend qu'il ſe fit tant de prodiges dans le temple, que les Thébains lui avoient élevé, que l'impie Celſe oſa comparer cet impoſteur à J. C.; ce qu'Origéne réfute ſans réplique, en découvrant les fourberies des Prêtres, & les autres cauſes de ces prétendus miracles.

Jophon de Gnoſſe, un de ceux qui expliquoient les antiquités de la Gréce à Pauſanias, vouloit lui perſuader qu'il y avoit pluſieurs

prophéties d'Amphiaraüs, écrites en vers hexamétres, & entre autres une réponſe, qu'il avoit rendue aux Argiens, lorſqu'ils allérent aſſiéger Thébes. Mais, Pauſanias n'y avoit point de foi, parce que tout ce qui plaît au peuple, & qui a quelque air de merveilleux, trouve aiſément créance, & que l'on ne s'en déſabuſe qu'avec peine. Ce qu'il y avoit donc de plus apparent, ſelon cet Auteur, c'eſt qu'Amphiaraüs excelloit dans l'interprétation des ſonges; & ce qui le lui perſuadoit, c'eſt qu'encore, de ſon tems, étant honoré, comme un dieu, il ne rendoit ſes réponſes que ſur des ſonges. Ceux qui venoient le conſulter, commençoient par ſe purifier. Enſuite ils ſacrifioient non ſeulement à Amphiaraüs, mais encore aux autres divinités, ſous le nom deſquelles ſon autel étoit conſacré; après quoi ils lui immoloient, à lui nommément, un bélier. La cérémonie achevée, ils exécutoient ce que nous avons déjà remarqué; c'eſt-à-dire, qu'ils étendoient la peau du bélier ſur le plancher, ſe couchoient deſſus, & s'endormoient dans l'eſpérance d'avoir quelque ſonge, qui fût ſuivi d'une explication favorable.

AMPHIARÉES, *Amphiarea*, fêtes établies en l'honneur d'Amphiaraüs, fameux Devin. *Voyez* Amphiaraüs.

AMPHIBOLOGIE, *Amphibologia*, parole, ou diſcours à double ſens, autrement, ambiguité. Ce terme de Grammaire vient du Grec ἀμφὶ, *circum*, environ, au tour, & βάλλω, *jacio*, je jette, je lance; à quoi il faut ajoûter λόγος, *ſermo*, parole, diſcours.

Lorſqu'une phraſe eſt énoncée, de façon qu'elle eſt ſuſceptible de deux interprétations différentes, on dit qu'il y a Amphibologie; c'eſt-à-dire, qu'elle eſt équivoque, ambigue. L'Amphibologie vient de la tournure de la phraſe, c'eſt-à-dire, de l'arrangement des mots, plutôt que de ce que les termes ſont équivoques,

On donne ordinairement pour exemple d'une Amphibologie, la réponſe que fit l'Oracle à Pyrrhus, roi d'Épyre, lorſque ce prince l'alla conſulter ſur l'événement de la guerre, qu'il vouloit faire aux Romains:

*Aio te, Æacide, Romanos vincere poſſe.*

L'Amphibologie de cette phraſe conſiſte en ce que l'eſprit peut ou regarder *te*, comme terme de l'action de *vincere*; en ſorte qu'alors ce ſera Pyrrhus qui ſera vaincu; ou regarder *Romanos*, comme ceux qui ſeront vaincus; & alors Pyrrhus remportera la victoire.

Quoique la langue Françoiſe, s'énonce communément dans un ordre, qui ſemble prévenir toute Amphibologie; cependant nous n'en avons que trop d'exemples, ſur tout dans les tranſactions, les actes, les teſtamens, &c. nos *qui*, nos *que*, nos *il*, *ſon*, *ſa*, *ſe*, donnent auſſi fort ſouvent lieu à l'Amphibologie. Celui qui compoſe, s'entend; & par cela ſeul, il croit qu'il ſera entendu. Mais, ce-

ni qui lit, n'eſt pas dans la même diſpoſition d'eſprit. Il faut que l'arrangement des mots le force à ne pouvoir donner à la phraſe que le ſens, que celui qui a écrit, a voulu lui faire entendre. On ne ſçauroit trop répéter aux jeunes gens, qu'on ne doit parler & écrire, que pour être entendu ; & que la clarté eſt la première & la plus eſſentielle qualité du diſcours.

AMPHIBRAQUE, *Amphibrachus*, vel *Amphibrachys*. (*a*) C'eſt le nom d'un pied de vers, dans la poëſie Grecque & Latine. Ce pied conſiſte en trois ſyllabes; c'eſt-à-dire, en une longue entre deux breves, comme *ămīcă*, *ămārĕ*, *pătērnŭs*, ὁμῆρος.

Ce mot *Amphibraque* eſt compoſé de deux mots Grecs ἀμφὶ, *circum*, autour, environ, & βραχὺς, *brevis*, bref, comme qui diroit pied bref à ſes deux extrêmités. On lui donne auſſi le nom de *Janius* & de *Scolius*.

AMPHICÉE, *Amphicæa*, Ἀμφικαία, ville de la Phocide en Gréce, autrement appellée Amphiclée. *Cherchez* Amphiclée.

AMPHICÉPHALE, *Amphicephalus*, terme qui vient de ἀμφὶ, *circum*, au tour, & de κεφαλὴ, *caput*, tête. On donnoit ce nom à un lit à deux chevets, oppoſés l'un à l'autre, & grands à proportion. Dans le bas Empire, on en fit, qui avoient quatre anaclinteries ou chevets, & qui étoient d'une grandeur immenſe, puiſque chacun de ces lits étoit comme un compoſé de quatre lits, réunis enſemble par les pieds.

AMPHICLE, *Amphiclus*, Ἀμφίκλος, (*b*) capitaine Troyen. Comme il ſe jettoit, dans un combat, à corps perdu, ſur Mégès, fils de Phylée, celui-ci l'ayant prévenu, lui perça la jambe, & lui rompit tous les nerfs. Les yeux d'Amphicle furent auſſi-tôt couverts d'épaiſſes ténébres.

AMPHICLÉE, *Amphiclea*, Ἀμφικλέια, (*c*) ville de Gréce, dans la Phocide, à ſoixante ſtades de Lilée, & à quatre-vingts de Platée. Ce furent les habitans eux-mêmes qui corrompirent le nom de leur Ville; car, Hérodote l'appelle Amphicée, comme on l'appelloit anciennement. Mais, les Amphictyons, après le décret qu'ils rendirent, pour la deſtruction des villes de la Phocide, donnérent à celle-ci le nom d'Ophitée. Voici la raiſon que les gens du païs en diſoient.

Un petit Souverain avoit un fils en bas âge, & craignant pour les jours de ce fils, qu'il croyoit en butte à ſes ennemis, il le fit élever dans un lieu ſolitaire, où il lui paroiſſoit être en ſûreté. Un loup étant venu pour ſe jetter ſur cet enfant, un ſerpent qui ſe trouva là, prit ſa défenſe, & s'entrelaçant autour de ſon corps, il le couvroit de ſes long replis. Là-deſſus arrive le pere; il croit que le ſerpent veut dévorer ſon fils, il lui décoche une fléche, & du

(*a*) Quint. L. IX. c. 4.
(*b*) Homer Iliad. L. XVI. v. 313. *& ſeq.*
(*c*) Pauſ. p. 613, 676. Herod. L. VIII. c. 33.

même coup tue le ſerpent & l'enfant. Des bergers du voiſ[illegible] lui apprennent qu'il a tué [illegible] libérateur de ſon fils. Déſeſpéré, il fait porter & l'enfant & le ſerpent ſur le même bûcher. On dit même que le lieu, où le bûcher fut allumé, en conſervoit encore des marques, du tems de Pauſanias. Ce qui eſt certain, c'eſt que le nom d'Ophitée, qui avoit été donné à cette ville, venoit de cette aventure.

La ville d'Amphiclée n'avoit rien de curieux, qu'une eſpèce de ſouterrein, où l'on célébroit les Orgyes en l'honneur de Bacchus. On avoit pratiqué un chemin qui y menoit; mais, on n'y voyoit aucune ſtatue. Les Amphicléens diſoient que ce dieu étoit leur Oracle, & leur médecin; qu'il les inſtruiſoit, en ſonge, des remédes, qui leur étoient néceſſaires, étendant même ſes bontés juſqu'à leurs voiſins; & que le Prêtre du dieu, plein d'un eſprit prophétique, leur révéloit l'avenir, lorſqu'ils le conſultoient.

AMPHICLÈS, *Amphicles*, Ἀμφικλῆς, (*a*) fils d'Agis, & pere d'Amphiſthène. *Voyez* Amphiſthène.

AMPHICRATE, *Amphicrates*, Ἀμφικράτης, (*b*) orateur, natif d'Athènes. On dit qu'étant banni de ſon païs, il ſe retira à Séleucie ſur le Tigre; que les habitans, charmés de ſon éloquence, le priérent de leur enſeigner la Rhétorique; qu'il répondit avec une arrogance de Sophiſte, que le plat étoit trop petit pour le dauphin; que de-là il ſe retira auprès de la reine Cléopâtre, fille de Mithridate, & femme de Tigrane; & que bientôt il ſe rendit ſi ſuſpect à cette Cour, qu'on lui défendit d'avoir aucun commerce avec les Grecs; ce qui lui donna tant de chagrin, qu'il ſe laiſſa mourir en s'abſtenant de manger. Cléopâtre le fit enterrer magnifiquement, & ſon tombeau étoit près d'un lieu, appellé Sapha.

Il y eut un hiſtorien Grec du nom d'Amphicrate, qui compoſa un traité des Hommes Illuſtres, ſelon Diogéne Laërce, dans la vie d'Ariſtippe.

AMPHICTYON, *Amphictyon*, Ἀμφικτύων, (*c*) fils de Deucalion, & frere d'Hellen. Ce Prince ayant épouſé une fille de Cranaüs, roi d'Athènes, détrôna ſon beau-pere, dont il prit la place. Selon les marbres de Paros, il regnoit à Athènes, 1522 ans avant J. C. On dit qu'il étoit plein d'amour pour ſa patrie, & qu'ayant égard à la foibleſſe des Grecs, & à la puiſſance des Barbares, leurs voiſins, qui les auroient facilement accablés, il jugea à propos, pour prévenir ce malheur, d'inſtituer cette illuſtre aſſemblée de la Gréce, connue ſous le nom d'aſſemblée des Amphictyons, & d'obliger un certain nombre de Villes d'y envoyer leurs députés, afin que, de concert entr'eux, ils veillaſſent au bien commun de la Gréce, & priſſent ſoin du temple

(*a*) Pauſ. pag. 192.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 507.
(*c*) Pauſ. p. 4, 622. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. T. III. p. 195, 196.

de Delphes. Ce Pince fit encore plus. Dans la vue de rendre cette aſſemblée ſtable à jamais, outre les loix que chacune de ces Villes avoit en particulier, il en établit de nouvelles, qui devoient leur être communes à toutes, & ce ſont celles qu'on nomme les loix Amphictyoniques.

La ſuite répondit à ſes ſoins & à ſon attente. En effet, les Grecs, par cette eſpèce d'alliance, commencérent à ſe regarder tous, comme freres, & à ſe défendre mutuellement les uns les autres; union, qui, dans la ſuite, les rendit, à leur tour, formidables aux Barbares mêmes, qui leur avoient d'abord cauſé tant d'épouvante.

On voyoit auprès d'Athènes une chapelle, remplie de ſtatues qui n'étoient que de terre cuite. Là paroiſſoit Amphictyon, recevant à ſa table tous les dieux.

Il faut remarquer que Denys d'Halicarnaſſe fait Amphictyon, fils d'Hellen, & par conſéquent petit-fils & non pas fils de Deucalion; en quoi il déroge à la vérité de l'Hiſtoire, puiſqu'il eſt conſtant qu'Amphictyon étoit fils aîné de Deucalion, & Hellen le cadet, comme nous l'apprend Jean Philoponus, dans ſon traité des dialectes Grecques, & comme en fait foi l'un des marbres du comte d'Arondel; monument de près de 2000 ans d'antiquité, ſur [illegible] on lit qu'Amphictyon, fils [illegible]eucalion, regna aux Thermopyles, & y aſſembla les peuples du voiſinage, auxquels il donna le nom d'Amphictyons. *Voyez* Amphictyons.

AMPHICTYONAT, *ou* AMPHICTYNIE [le Droit d']. Qu'étoit ce que ce Droit? On le trouvera à l'article des Amphictyons.

AMPHICTYONS, *Amphictyones*, Ἀμφικτύονες, (*a*) compagnie célebre dans l'Antiquité, dont on attribue l'érection à Amphictyon, fils de Deucalion, qui étoit roi d'Athènes, l'an 1522 avant J. C. Le premier point de vue de ce Prince, en établiſſant cette compagnie, fut de lier, par les nœuds ſacrés de l'amitié, les différens peuples de la Gréce, qui y étoient admis, & de les obliger, par cette union, à entreprendre la défenſe les uns des autres, & à veiller ainſi mutuellement au bonheur & à la tranquillité de leur patrie. Les Amphictyons furent auſſi créés, pour être les protecteurs de l'oracle de Delphes, & les gardiens des richeſſes prodigieuſes de ce temple, & pour juger les différends, qui pouvoient ſurvenir entre les Delphiens & ceux qui venoient conſulter l'Oracle.

I. Les Amphictyons prirent le nom de leur fondateur. Quoiqu'ils euſſent d'abord été inſtitués aux

(*a*) Pauſ. pag. 350, 370. *& ſeq.* Strab. pag. 374, 419. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 525. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 12. Tom. III. pag. 37. *& ſuiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 91. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 191, 192, 193. *& ſuiv.* Tom. V. pag. 405, 406. *& ſuiv.* Tom. VI. pag. 452. Tom. VII. pag. 201. *& ſuiv.* Tom. IX. pag. 97. *& ſuiv.* Tom. XII. p. 79. Tom. XVIII. p. 90, 439. Tom. XXI. p. 336. *& ſuiv.*

Thermopyles, ils n'eurent guere cependant, durant les premiers ſiécles, d'autre ſiége de leur juriſdiction que la ville de Delphes. Ils ne commencérent à faire une plus longue réſidence aux Thermopyles, que lorſqu'ils s'y trouvérent forcés par l'approche d'un ennemi puiſſant; & cela afin d'être plus à portée de donner promptement les ordres néceſſaires, pour lui couper les paſſages, & s'oppoſer à ſon irruption. Dans la ſuite cette compagnie, qui s'étoit plus ordinairement aſſemblée à Delphes, devint un tribunal ambulant, qui, ſelon les occurrences, ſe tenoit tantôt à Delphes, & tantôt aux Thermopyles.

Les Villes, qui avoient droit d'Amphictyonie; c'eſt-à-dire, d'entrée & de ſéance dans l'aſſemblée des Amphictyons, étoient au nombre de douze. Les Ioniens, ſelon Harpocration, tenoient le premier rang, & étoient ſuivis des Doriens, des Perrhébes, des Béotiens, des Magnétes, des Achéens, des Phthiotes, des Méliens, des Dolopes, des Énianes, des Delphiens & des Phocéens. Pauſanias fait auſſi mention des Dolopes, au nombre des peuples, qui avoient droit d'être admis dans le corps des Amphictyons. Mais, il n'en compte que dix, qui ſont ceux qui ſuivent; c'eſt à ſçavoir, les Ioniens, les Dolopes, les Theſſaliens, les Énianes, les Magnétes, les Maléens, les Phthiotes, les Doriens, les Phocéens, & ceux d'entre les Locriens, qui habitoient les terres ſituées au pied du mont Cnémis, & qui, pour cette raiſon, s'appelloient Épicnémidiens. D'autres, comme Eſchine, en admettent onze.

Il ne faut que diſtinguer les tems, pour faire voir que les uns & les autres ont dit vrai. Il eſt très-certain que dans les commencemens, & même pendant un fort long eſpace de tems, les ſeuls Delphiens & leurs voiſins eurent cette prérogative, à l'excluſion des autres peuples de la Gréce, plus reculés. Alors les douze Villes, nommées par nos Auteurs, étoient les ſeules, qui euſſent droit d'aſpirer à cette dignité. Mais, on ne doute pas que le beſoin, qu'avoient les Grecs, les uns des autres, ne leur ait, dans la ſuite, attiré cet honneur à tous également. Il paroit même que telle étoit l'intention du fondateur, comme on a pu le remarquer, par ce qui a été rapporté ci-deſſus. Cette auguſte compagnie ayant été particuliérement inſtituée par ce Prince, pour entretenir l'union & la concorde entre tous les Grecs, & par ce moyen rendre le bonheur & la ſûreté de la Gréce durables à jamais. On doit donc tenir pour une choſe conſtante, que tous les Grecs généralement ont eu, dans la ſuite des tems, le droit d'Amphictyonie, qu'un petit nombre de Villes s'étoit d'abord approprié. C'eſt ce que confirme merveilleuſement un décret des Amphictyons, rapporté par Démoſthène, où cette célebre compagnie eſt appellée le tribunal commun de tous les Grecs.

Avant que d'être inſtallés dans la compagnie, les Amphictyons

prêtoient un ſerment, qui eſt remarquable. C'eſt Eſchine qui nous en a conſervé la formule, dont voici le ſens : » Je jure de ne jamais renverſer aucunes des Villes honorées du droit d'Amphictyonie, & de ne point détourner ſes eaux courantes, ni en tems de paix, ni en tems de guerre. Que ſi quelque peuple venoit à faire une pareille entrepriſe, je m'engage à porter la guerre en ſon païs, à raſer ſes Villes, ſes bourgs & ſes villages, & à le traiter en toutes choſes, comme mon plus cruel ennemi. De plus, s'il ſe trouvoit un homme aſſez impie, pour oſer dérober quelques-unes des riches offrandes, conſervées à Delphes, dans le temple d'Appollon, ou pour faciliter à quelque autre les moyens de commettre ce crime, ſoit en lui prêtant aide pour cela, ſoit même en ne faiſant que le lui conſeiller, j'emploierai mes pieds, mes mains, ma voix, en un mot toutes mes forces, pour tirer vengeance de ce ſacrilége.

» Que ſi quelqu'un enfreint ce qui eſt contenu dans le ſerment que je viens de faire, ſoit que ce quelqu'un ſoit un ſimple Particulier, ſoit même que ce ſoit une Ville, ou un Peuple; que ce Particulier, cette Ville, ou ce Peuple ſoit regardé comme exécrable, & qu'en cette qualité, il éprouve toute la vengeance d'Apollon, de Diane, de Latone, & de Minerve la prévoyante. Que leur terre ne produiſe aucun fruit; que leurs femmes, au lieu d'engendrer des enfans reſſemblans à leurs peres, ne mettent au monde que des monſtres; que les animaux mêmes éprouvent une ſemblable malédiction; que ces hommes ſacriléges perdent tous leurs procès; s'ils ont la guerre, qu'ils ſoient vaincus; que leurs maiſons ſoient raſées; & qu'eux & leurs enfans ſoient paſſés au fil de l'épée. «

II. Tous les Anciens conviennent que le tems de l'aſſemblée des Amphictyons étoit un tems fixe & arrêté; qu'ils s'aſſembloient régulièrement deux fois par an, dans le printems & dans l'automne; que l'aſſemblée qui ſe tenoit au printems, s'appelloit du nom de cette ſaiſon *Ἐαρινὴ Πυλέα*, de même que celle d'automne ſe nommoit *Μετοπορινὴ*. C'eſt ce que Strabon, entr'autres, rapporte en termes formels dans le neuvième livre de ſa Géographie.

Au reſte, les Amphictyons, dans les premiers tems, obſervérent toujours fort ſcrupuleuſement la coûtume de ne s'aſſembler que dans ces deux ſaiſons de l'année. Cependant, ils ſe relâchérent dans la ſuite, & ils commencérent à s'aſſembler même dans d'autres tems, lorſque la néceſſité le requéroit. Cela eſt ſi vrai, que du tems de Démoſthène, les Amphictyons ayant un jour ordonné que les députés, nommés *Ieromnémones*, euſſent à s'aſſembler inceſſamment aux Thermopyles, ce grand Orateur fit paſſer un décret à Athènes, par lequel il étoit défendu

fendu aux députés Athéniens ; tant à celui qu'on appelloit *Ieromnémon*, qu'à ceux qui ſe nommoient *Pylagores*, de partir d'Athènes pour ſe rendre à l'aſſemblée des Amphictyons, ſoit à Delphes, ſoit au Thermopyles, en d'autres tems que dans ceux qui étoient réglés de toute ancienneté ; c'eſt-à-dire, dans le printems, & dans l'automne.

III. Chacune des Villes, qui avoient le droit d'Amphictyonie, étoit obligée d'envoyer ſes députés à l'aſſemblée, dès qu'elle étoit convoquée. Ces députés étoient ordinairement au nombre de deux pour chaque Ville. L'un s'appelloit *Ieromnémon*, parce qu'il étoit particulièrement chargé du ſoin des ſacrifices, & de tout ce qui avoit rapport à la religion ; & l'autre ſe nommoit *Pylagore*. Celui-ci, ſelon M. de Valois, étoit comme juge né des affaires civiles & criminelles, qui ſurvenoient entre les particuliers ; au lieu que tous les deux enſemble décidoient également des affaires d'État ; c'eſt-à-dire, de tout ce qui concernoit le bien commun de leur patrie, la ſûreté & la tranquillité publiques.

Il ne faut pas au reſte s'imaginer que les douze peuples de la Gréce, dont nous avons parlé, fuſſent les ſeuls qui euſſent le droit d'envoyer leurs députés à l'aſſemblée des Amphictyons. Chaque ville d'Ionie, chaque ville de Theſſalie, chaque ville de Dorie avoit la même faculté. En effet, les Athéniens, quoique les plus conſidérables de toute l'Ionie, n'étoient cependant pas les ſeuls de cette Province, qui envoyaſſent leurs députés, ou à Delphes, ou aux Thermopyles. Il n'y avoit pas la moindre ville d'Ionie, qui n'eût un pareil droit. Il en étoit de même des autres peuples de la Gréce. Lorſqu'il s'agiſſoit de donner ſon ſuffrage, comme l'on comptoit par voix, & que tous les Amphictyons étoient vocaux, la voix d'un habitant de la moindre bourgade de la Gréce, avoit autant de poids que celle du Citoyen de l'une des plus puiſſantes Villes.

IV. Il paroît que l'autorité des Amphictyons étoit très-grande. Mais, leur pouvoir ne conſiſtoit pas ſeulement à examiner à fond, & à juger en dernier reſſort les cauſes publiques & particulières, qui étoient portées à leur tribunal. Il s'étendoit encore juſqu'à déclarer & à faire ouvertement la guerre, tant à ceux qui refuſoient d'exécuter leurs jugemens, qu'à ceux qui avoient violé la ſainteté du temple de Delphes, par quelque action ſacrilége. Démoſthène, dans ſa harangue pour la Couronne, appelle ces ſortes de guerres, les guerres Amphictyoniques. Mais, les Auteurs leur donnent plus ordinairement le nom de guerres ſacrées ; & cela, parce qu'elles étoient toujours entrepriſes par un motif de religion, & pour venger l'honneur du dieu offenſé, ſoit par des impies, qui oſoient s'attaquer à lui-même, ſoit par des rebelles, qui le mépriſoient, en la perſonne des Amphictyons, ſes miniſtres ; en refuſant d'obéir à leurs jugemens.

Le pouvoir des Amphictyons commença à déchoir, dès le moment qu'ils eurent eu la condeſcendance d'admettre Philippe dans leur Corps; car, ce Prince étant, par ce moyen, entré en jouiſſance de tous leurs droits & de tous leurs priviléges, ſçut bientôt ſe mettre au-deſſus des loix, & abuſa de ſon pouvoir, juſqu'au point de préſider par procureur, & à cette illuſtre aſſemblée, & aux jeux Pythiques, jeux dont les Amphictyons étoient les juges nés & les Agonothétes. C'eſt ce que Démoſthène lui reproche dans ſa troiſième Philippique. » Lorſqu'il ne daigne pas, dit-il, » nous honorer de ſa préſence, » il envoie préſider ſes eſclaves; « c'eſt-à-dire, ſes courtiſans, qu'il plaît à cet Orateur d'avilir par ce terme odieux, mais qui convenoit parfaitement à l'idée, que la liberté Grecque s'étoit formée de la Royauté. Toutefois, le tribunal des Amphictyons ne laiſſa pas de ſubſiſter même ſous les empereurs Romains. Mais, ſes fonctions furent réduites à l'adminiſtration & à la police du temple, & il ne fut aboli qu'avec le Paganiſme.

AMPHIDAMAS, *Amphidamas*, Ἀμφιδάμας, (*a*) étoit de Cythère, dans l'iſle de Scandie. Ayant reçu d'Autolycus un caſque de pluſieurs peaux en double, fourré de laine, & qui ouvroit une horrible gueule de ſanglier, armée des deux côtés de terribles défenſes, il en fit préſent à Molus, & Molus le donna à ſon fils Mérion, qui l'offrit dans la ſuite à Ulyſſe. Amphidamas avoit eu un fils, que Patrocle tua dans un emportement de jeuneſſe, cauſé par le jeu.

AMPHIDAMAS, *Amphidamas*, Ἀμφιδάμας, (*b*) Arcadien, fils d'Aléüs & de Cléobule, & frere de Lycurgue & de Céphée, étoit un des Argonautes. Apollodore eſt le ſeul, qui l'ait oublié; car, il ſe trouve dans toutes les autres liſtes, ainſi qu'Amphion, fils d'Hypérafius, originaire de Pallène en Arcadie, dont ſon pere étoit Roi.

AMPHIDAMAS, *Amphidamas*, Ἀμφιδάμας, fils de Buſiris. Il fut tué, ainſi que ſon pere, par Hercule, parce qu'il les ſurprit, lorſqu'ils immoloient leurs hôtes en ſacrifice.

AMPHIDAMAS, *Amphidamas*, Ἀμφιδάμας, (*c*) illuſtre Citoyen de Chalcis, & général des armées de ſa patrie. Il mourut en combattant contre les Érythréens. Les plus habiles poëtes d'Érythrée ſe trouvérent à ſes funérailles, qui ſe firent à Chalcis, & y diſputérent un prix de Poëſie. Homère & Héſiode furent du nombre des concurrens. Et comme les juges craignoient de prononcer ſur les vers de ces deux grands hommes, ils s'aviſérent de propoſer des queſtions énigmati-

(*a*) Homer. Iliad. L. X. v. 268. *& ſeq.* L. XXIII. v. 67.

(*b*) Pauſ. p. 460. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 377. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 77.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 338.

ques. Celle-ci en fut une, selon la traduction de Plutarque par Amyot :

*Muse, dis mois, ce qu'on confessera*
*Qui ne fut onc, & jamais ne sera.*

Hésiode répondit sur le champ :

*Quand les chevaux de Randon furieux,*
*Pour emporter le prix victorieux,*
*Courant autour la tombe & sépulture*
*De Jupiter, y romperont leur voiture.*

Cette solution fut trouvée si juste, qu'Hésiode eut le prix, qui étoit un trépied d'or.

Plutarque, qui raconte cette histoire au deuxième chapitre du banquet des sept Sages, nous apprend que c'étoit la coûtume des anciens Grecs, d'exercer la subtilité de leur esprit par des énigmes, qu'ils se donnoient à deviner les uns aux autres.

AMPHIDOLIENS, *Amphidoli*, Ἀμφίδολοι, (*a*) peuples de la Triphylie, contrée de l'Élide, dans le Péloponnèse. Ils étoient voisins des Marganiens. Étienne le Géographe plaçant dans la Triphylie une ville, nommée Amphidoli, ce devoit être celle des peuples, dont il s'agit, & qui, sans doute, en avoient pris le nom.

AMPHIDROMIE, *Amphidromia*, étoit une fête qui se célébroit en particulier dans chaque maison, le cinquième jour après la naissance d'un enfant. Elle consistoit à prendre le nouveau né, & à courir, en le tenant entre les bras, autour du foyer & des dieux Lares. Tous ceux de la maison faisoient de petits présens à l'occasion de cette cérémonie, qui finissoit par un festin. Il y en a qui croient que c'étoit alors qu'on donnoit un nom aux enfans.

AMPHIGÉNIE, *Amphigenia*, Ἀμφιγένεια, (*b*) ville Grecque. Ses habitans furent du nombre de ceux qui partirent pour le siége de Troye, sous la conduite de Nestor.

AMPHILOCHIQUE, *Amphilochicum*, Ἀμφιλοχικὸν, (*c*) ville de Gréce, dans l'Acarnanie. Strabon nous apprend que cette ville, qu'on appelle d'ordinaire Argos-Amphilochium, fut fondée par Alcméon & ses enfans. Voici de quelle manière. Éphore, dit ce Géographe, rapporte qu'après l'expédition des Épigoniens contre Thébes, Alcméon, attiré par Dioméde, se rendit auprès de lui en Étolie, & qu'ils se joignirent ensemble, pour s'emparer de cette Province, ainsi que de celle d'Acarnanie. Ensuite, Agamemnon les ayant invités à la guerre de Troye, Dioméde s'y rendit ; mais, pour Alcméon, il demeura dans l'Acarnanie, & bâtit Argos, qu'il surnomma Amphilochium du nom de son frere.

Thucydide, au contraire, prétend qu'Amphiloque lui-même,

(*a*) Xenoph. pag. 491, 515.
(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 100.
(*c*) Strab. pag. 325, 326. Paus. p. 116. Plin. L. IV. c. 1. Ptolem. L. III. c. 14. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 3, 5.

à ſon retour du ſiége de Troye, dégoûté d'Argos, paſſa dans l'Acarnanie; & que s'étant emparé de l'héritage de ſon frere, il fonda cette ville, à laquelle il donna ſon nom. Pauſanias paroît être du même ſentiment. Quoiqu'il en ſoit, les Amphiloques, ſelon le même Strabon, étoient cenſés du nombre des Épirotes.

AMPHILOQUE, *Amphilochi*, Ἀμφίλοχοι, (*a*) ville de Galice en Eſpagne, ſelon Strabon. Elle fut ainſi appellée d'Amphiloque, qui étoit du nombre de ceux qui accompagnérent Teucer, & qui y mourut. Juſtin, au contraire, donne ce nom à une partie de la Galice même.

AMPHILOQUE, *Amphilochus*, Ἀμφίλοχος, (*b*) fils d'Amphiaraüs & d'Eriphyle, & frere d'Alcméon, fut, comme ſon pere, un devin célebre. Il accompagna ſon frere à la ſeconde guerre de Thébes. Quelques-uns diſent qu'il l'aida à ſe défaire d'Eriphyle; mais, la plûpart des Auteurs ſont d'un autre ſentiment. L'autel, qu'on lui conſacra dans Athènes, contribua beaucoup moins à la gloire de ſon nom, que l'Oracle qu'il avoit à Mallus en Cilicie, où ceux qui venoient le conſulter, paſſoient la nuit dans le temple; & ce qui leur venoit dans l'eſprit en ſonge, devoit être l'éclairciſſement de ce qu'ils vouloient ſçavoir.

Pauſanias aſſure que de ſon tems il n'y avoit point d'Oracle auſſi fidele que celui-là. Amphiloque avoit été, avec Mopſus, le fondateur de cette Ville, où ſe rendoit cet Oracle; ce fut après la guerre de Troye. Ces deux fondateurs ſe querellérent & s'entretuérent en duel. Quelques-uns aſſurent pourtant qu'Amphiloque fut tué par Apollon. Il joignit enſemble la royauté & la prophétie, car, il fut roi d'Argos; il eſt vrai qu'il ne put pas ſe maintenir dans le royaume. Il en ſortit mécontent, & alla fonder une Ville ſur le golfe d'Ambracie.

Plutarque rapporte un oracle d'Amphiloque, rendu à un certain Theſpéſius, lequel ayant demandé aux dieux, s'il vivroit mieux qu'il n'avoit fait, [car il avoit vécu dans le déſordre], ſçut par-là que cela arriveroit après ſa mort. En effet, ayant été tué, il reſſuſcita trois jours après, & mena depuis une bonne vie.

AMPHILOQUE, *Amphilochus*, Ἀμφίλοχος. (*c*) Celui-ci qu'il ne faut pas confondre avec celui qui précéde, étoit natif d'Olène. On dit qu'une Oie devint amoureuſe de lui, & que cela arriva à Argos. C'eſt ce qu'atteſte Athénée, d'après Cléarque.

AMPHILOQUE, *Amphilochus*, Ἀμφίλοχος, (*d*) devin qui étoit honoré comme un dieu à Orope, dans l'Attique. Le temple qu'on lui avoit conſacré, étoit remarquable par ſon antiquité. Les

(*a*) Strab. p. 157. Juſt. L. XLIV. c. 3.
(*b*) Homer. Odyſſ. L. XV. v. 248. Paul. p. 116, 121. *& ſeq.* Strab. p. 157, 326, 642, *& ſeq.* Herod. L. III, c. 91. L. VII. c. 91. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 209.
(*c*) Athen. pag. 606.
(*d*) Tit. Liv. L. XLV. c. 27.

ruiſſeaux & les fontaines, qui l'environnoient, lui donnoient un agrément merveilleux.

AMPHILOQUE, *Amphilochus*, Ἀμφίλοχος, (*a*) oracle célebre, dont parle Lucien, de qui nous apprenons qu'il répondoit clairement & ponctuellement ſur tout ce qu'on deſiroit ſçavoir, pourvu qu'on le donnât par écrit à ſon devin. Ce qu'il y avoit de ſingulier, ſelon le même Lucien, c'eſt que cet Amphiloque étoit fils d'un ſcélérat, qui avoit tué ſa mere. » Cependant, ajoûte cet » ancien Écrivain, il a l'inſolence » de prophétiſer en Cilicie, où il » dit tout ce qu'on veut pour » deux carolus; ſi bien, qu'il a » ôté la pratique à Apollon. Il » n'y a ni pierre, ni autel, qui » ne s'en veuille mêler, lorſqu'il » a été huilé & couronné. Et pour » ſe faire valoir, il a trouvé quel- » ques impoſteurs, dont le nom- » bre augmente tous les jours. « Cet Amphiloque eſt viſiblement le même, que le fils d'Amphiaraüs, dont il eſt fait mention ci-deſſus.

(*b*) Lucien, dans un de ſes dialogues des Morts, fait parler Ménipe & Trophonius en préſence d'Amphiloque.

Il y a eu un Philoſophe d'Athènes du nom d'Amphiloque. Il avoit compoſé un ouvrage ſur l'Agriculture, ſelon le témoignage de Varron.

AMMPHILOQUES, *Amphilochi*, Ἀμφίλοχοι, peuples de Gréce. Leur ville ſe nommoit Amphilochique. *Voyez* Amphilochique.

AMPHILYTUS, *Amphilytus*, Ἀμφίλυτος, (*c*) devin d'Acarnanie. Comme il vouloit perſuader à Piſiſtrate d'attaquer les Athéniens, il ſe ſervit de ces vers, de même que s'il eût été inſpiré de quelque divinité :

*Les filets ſont jettés, & le Thon ſe prendra*

*Aux premières clartés, que la lune rendra.*

Piſiſtrate l'ayant aſſuré qu'il comprenoit le ſens de ces paroles, attaqua les Athéniens. Ils étoient campés dans un lieu avantageux; mais, après avoir ſoupé, les uns s'étoient mis à jouer, & les autres dormoient. Ainſi, Piſiſtrate les ayant défaits, ſe rendit maître d'Athènes pour la troiſième fois, vers l'an 547 avant J. C.

AMPHIMACRE, *Amphimacer*, vel *Amphimacrus*, (*d*) terme formé de αμφὶ, *circum*, autour, & de μακρὸς, *longus*, long, comme qui diroit long à ſes deux extrêmités. C'eſt en effet un pied de vers dans la poëſie Latine & Grecque, qui eſt compoſé de trois ſyllabes, dont la première & la dernière ſont longues, & celle du milieu eſt bréve; & tels ſont ces mots : *ōmnĭŭm*, *lūcĭdūs*, *fōrtĭōr*, γραμμάτων. Ce pied de vers eſt auſſi appellé quelquefois Crétique. *Voyez* Crétique.

AMPHIMALLE, *Amphimal-*

(*a*) Lucian. Tom. II. pag. 500, 957.
(*b*) Lucian. Tom. I. pag. 222.
(*c*) Herod. L. I. c. 62.
(*d*) Quint. L. IX. cap. 4. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 250.

lum, (a) eſpèce d'habit, vélu des deux côtés. Les Anciens le portoient, pour ſe garantir du froid. Il étoit diſtingué de celui qu'on nommoit Gauſape, en ce que celui-ci n'étoit vélu que d'un côté.

AMPHIMAQUE, *Amphimachus*, Ἀμφιμάχος, (b) étoit fils de Nomion, & frere de Naſtès. Homère, dans le dénombrement des troupes Aſiatiques, qui ſe trouvérent au ſiége de Troye, dit que ces deux freres commandoient les Cariens, qui parloient un langage barbare, & qui habitoient Milet, la ſombre montagne des Phthires, les rives du Méandre & les hauts ſommets du Mycale. Amphimaque alloit au combat, chargé d'ornemens d'or, comme une jeune fille; inſenſé qu'il étoit; car, ces ornemens ne purent le garantir de la mort. Achille le tua dans le combat, qui ſe donna ſur les bords du Xanthe, & emporta tout cet or, dont il s'étoit ſi vainement orné.

AMPHIMAQUE, *Amphimachus*, Ἀμφιμάχος, (c) fils de Ctéatus, & petit fils d'Actorion, étoit l'un des capitaines Grecs, qui allérent au ſiége de Troye. Hector ayant lancé ſa pique contre Teucer, celui-ci évita le coup, qui bleſſa Amphimaque. Hector ſe mit auſſi-tôt en devoir de lui arracher le caſque; mais, Ajax s'en appercevant, accourut pour s'y oppoſer. Les coups qu'il lui porta, ne purent percer le fer, dont il étoit couvert. Cependant, il le frappa ſi rudement au milieu de ſon bouclier, qu'Hector fut obligé de faire quelques pas en arrière, & d'abandonner le mort, qui fut auſſi-tôt enlevé par les Grecs. Stichius & Ménesthée, généraux des Athéniens, emportérent Amphimaque.

AMPHIMAQUE, *Amphimachus*, Ἀμφιμάχος, (d) fils de Théronice, & d'un des fils d'Actor. Pauſanias, d'après Homère, dit qu'il commandoit, avec ſon frere Thalpius, vingt vaiſſeaux du nombre de ceux, que les Éléens envoyérent au ſiége de Troye.

AMPHIMAQUE, *Amphimachus*, Ἀμφιμάχος, (e) fils de Polyxénus, naquit depuis le retour de ſon pere du ſiége de Troye. On croit qu'il fut nommé Amphimaque, à cauſe de la liaiſon que Polyxénus avoit eue avec Amphimaque, fils de Ctéatus. On le dit pere d'Éléüs.

AMPHIMARUS, *Amphimarus*, Ἀμφιμάρος, (f) fils de Neptune. Il avoit épouſé Uranie, de laquelle il eut Linus le plus excellent muſicien que l'on eût encore vu.

AMPHIMÉDON, *Amphimedon*, Ἀμφιμέδων, (g) fils de Mélanthée, étoit un vaillant capitaine, qui fut tué par Télémaque, fils d'Ulyſſe. Son ame fut

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 25.
(b) Homer. Iliad. L. II. v. 377. & ſeq.
(c) Pauſ. pag. 291. Homer. Iliad. L. XIII. v. 185. & ſeq.
(d) Pauſ. pag. 291.
(e) Pauſ. pag. 291.
(f) Pauſ. pag. 584.
(g) Homer. Odyſſ. L. XXII. v. 241. & ſeq. L. XXIV. v. 102. & ſeq.

reconnue dans les enfers, par celle d'Agamemnon, avec qui il avoit été lié par les liens de l'hoſpitalité, depuis qu'Agamemnon avoit logé chez lui, dans un voyage qu'il fit à Ithaque. Ce fut auſſi un des amans de Pénélope.

AMPHIMÉDON, *Amphimedon*, Ἀμφίμεδων, Libyen, qui fut tué dans la cour du roi Céphus, en combattant contre Perſée.

AMPHINOME, *Amphinome*, Ἀμφινομή, l'une des Néréïdes. *Voyez* Néréïdes.

AMPHINOME, *Amphinome*, Ἀμφινομή, (*a*) femme d'Æſon, & mere de Jaſon, chef des Argonautes. Après la mort de ſon mari, que Pélias avoit fait périr, ſe voyant auſſi condamnée, elle fit une action courageuſe & digne d'être rapportée dans l'Hiſtoire. Car, s'étant réfugiée auprès du foyer de Pélias, & ayant prié les dieux de punir les impiétés de ce Prince, elle ſe perça le cœur avec une épée, & finit ainſi ſes jours d'une manière héroïque, ſuivant l'opinion de ces tems aveugles, où le ſuicide n'étoit pas regardé comme une lâcheté véritable.

AMPHINOME, *Amphinome*, Ἀμφινομή, (*b*) l'une des filles de Pélias. Elle fut mariée à Andrémon, frere de Léontée. *Voyez* Pélias.

AMPHINOMUS, *Amphinomus*, Ἀμφίνομος, (*c*) fils de Niſus, & petit-fils du roi Arétius, fut l'un des amans de Pénélope. Il étoit même à la tête de ceux de Dulichium, qui pourſuivoient cette Princeſſe. Mais, il étoit ſage & modéré dans ſa paſſion, quoiqu'il ne fut pas le moins déſagréable aux yeux de Pénélope. Pluſieurs diſcours, qu'il tint aux autres pourſuivans, en font foi: » Mes » amis, leur dit-il, dans une oc» caſion, je ne ſerois nullement » d'avis de tuer Télémaque. C'eſt » une choſe terrible que de porter » ſes mains parricides ſur un Roi. » Sçachons auparavant la volonté » de Jupiter. Si ſes Oracles ſa» crés approuvent ce meurtre, je » ſerai le premier à l'exécuter; » mais, s'ils le condamnent, je vous » conſeille d'y renoncer. « Ainſi parla Amphinomus; & ſon avis fut goûté de toute l'aſſemblée.

Depuis, Amphinomus s'étant jetté ſur Ulyſſe, Télémaque le perça de ſa pique par derrière, entre les deux épaules. Le fer de ſa pique ſortit par devant. Amphinomus tomba avec un grand bruit ſur le viſage. Télémaque ſe retira en même-tems, laiſſant ſa pique dans le corps d'Amphinomus; car, il craignoit que s'il s'arrêtoit à la retirer, quelqu'un des Grecs ne profitât de ce moment pour ſe jetter ſur lui, & ne le perçât de ſon épée.

Il y a eu un philoſophe, qui s'appelloit du nom d'Amphinomus, & qui a laiſſé quelques traités de Géométrie. Il y a eu auſſi un frere d'Anapius de même nom. Ils ſe ſignalérent l'un & l'autre par leur piété, pour avoir ſauvé leurs

(*a*) Diod. Sicul. pag. 176.
(*b*) Diod. Sicul. pag. 178.
(*c*) Homer. Odyſſ. L. XVI. v. 394. & ſeq. L. XVIII. v. 410. & ſeq. L. XXII. v. 88. & ſeq.

pere & mere ſur leurs épaules, au péril de leur vie, de la ville de Catane en Sicile, laquelle étoit embraſée des feux du mont Etna.

AMPHION, *Amphion*, (*a*) Ἀμφίων, fils d'Antiope & de Jupiter, & frere de Zéthus, fut un muſicien très-célebre; & cela, dit Pauſanias, parce qu'étant parent de Tantale [il en avoit épouſé la fille, nommée Niobé], il avoit appris la muſique des Lydiens; qu'il en avoit tranſporté l'harmonie chez les Grecs, & qu'aux quatre cordes, que la lyre avoit déjà, il en avoit ajoûté trois autres. Amphion & Zéthus, durant la tutelle de Laius, fils de Labdacus, roi de Thébes, envahirent le païs avec une nombreuſe armée. Ceux à qui l'on avoit confié l'éducation de Laius, commencérent par mettre en ſûreté cet unique & précieux rejetton de la race de Cadmus; précaution qui fut fort ſage; car les deux fils d'Antiope livrérent bataille à Lycus, & remportérent la victoire. S'étant donc emparés du royaume, ils joignirent ce que l'on appelloit Cadmée à la ville baſſe, à laquelle ils donnérent le nom de Thébes, pour faire honneur à Thébé, leur tante maternelle.

Si les Poëtes ont publié qu'Amphion avoit bâti les murailles de Thébes, au ſon de ſa lyre, c'eſt par une métaphore, qui nous apprend qu'indépendamment de l'art avec lequel il touchoit cet inſtrument, il avoit été aſſez éloquent, pour perſuader à un peuple groſſier d'abandonner la campagne & les forêts, où il menoit une vie errante & vagabonde, pour ſe retirer dans une Ville, & ſe mettre, par de bonnes murailles, à couvert & des ennemis, & des bêtes féroces; car, perſonne ne prendra aſſûrément à la lettre ce que rapporte Pauſanias de quelques pierres, ni polies, ni taillées, qu'on voyoit près du tombeau de ce Prince, & qu'on diſoit être les reſtes de celles qu'il avoit attirées au ſon de ſa lyre.

Il faut remarquer cependant que comme les Fables poëtiques ont été inventées en différens tems, il y a apparence que celle-ci doit être aſſez récente, & qu'elle n'a eu cours qu'après Homére; car ce Poëte, ſi ſçavant dans la Mythologie payenne, n'auroit pas manqué d'en parler dans l'endroit de l'Odyſſée, où il fait mention de Zéthus & d'Amphion, qui fermérent la ville de Thébes par ſept bonnes portes, & élevérent des tours d'eſpace en eſpace; ſans quoi, tout redoutables qu'ils étoient, il n'euſſent pu habiter ſûrement cette grande Ville. Mais, comme le remarque fort bien Pauſanias, ce poëte ne dit pas un mot de la voix merveilleuſe d'Amphion, ni des murs de Thebes, bâtis au ſon

(*a*) Pauſ. p. 95, 96, 124, 383, 389, *& ſeq.* Virg. Eclog. 2. v. 24. Horat. L. III. Ode 8. v. 2. de Art. Poet. v. 394. Strab. pag. 411. Suid. Tom. I. pag. 217. Plin. L. VII. c. 56. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 280. Tom. VI. pag. 133. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 135. Tom. VIII. pag. 84. Tom. IX. pag. 207. Tom. X. pag. 193, 194. Tom. XVIII. p. 14.

de ſa lyre. Ce fut apparemment l'auteur du poëme ſur Europe, dont parle le même Pauſanias, qui inventa cette fable ; puiſqu'on diſoit, dans cet ouvrage, qu'Amphion avoit appris de Mercure à jouer de la lyre, & que par la douceur de ſes accords, il ſe faiſoit ſuivre des bêtes ſauvages & des pierres mêmes.

Au reſte, l'auteur du poëme de la Myniade, dont Pauſanias fait mention, eſt le ſeul Ancien qui diſe qu'Amphion étoit puni dans les enfers du même ſupplice, que le Thrace Thamyris ; & cela pour avoir mépriſé Latone & ſes enfans.

Amphion & Zéthus avoient à Thébes un tombeau commun. C'étoit un petit tertre, qui n'avoit rien de remarquable. Tous les ans, lorſque le ſoleil étoit dans le ſigne du taureau, les habitans de Tithorée dans la Phocide, étoient fort ſoigneux de venir dérober de la terre de ce tombeau, pour la répandre ſur le ſépulcre d'Antiope, s'imaginant rendre par là leurs terres beaucoup plus fertiles, & nuire en même-tems à celles des Thébains. C'eſt pourquoi les Thébains, durant ce tems-là, avoient grand ſoin de défendre leur tombeau. Ces peuples s'étoient mis cette chimère dans l'eſprit ſur un certain Oracle, rapporté par Bacis, dont voici le ſens : » Lorſque Tithorée, invo-
» quant Amphion & Zéthus, fera
» des libations en leur honneur,
» & que le ſoleil ſera dans le ſigne
» du taureau, alors la ville ſera
» menacée d'une grande ſtérilité.
» Malheur à vos moiſſons, ſi vous
» ſouffrez que l'on emporte de la
» terre du tombeau de ces deux
» freres, pour la mettre ſur la ſé-
» pulture de Phocus. «

Quelques-uns, au reſte, non contens de faire briller Amphion par le talent de la muſique, y joignent encore celui de la Poëſie, & font mention de ſes vers. De ce nombre ſont Plutarque, Tatien, qui le range parmi les Écrivains plus anciens qu'Homère, & Philoſtrate dans la vie du ſophiſte Hippodrome, où il parle des hymnes d'Amphion, & les aſſocie à celles d'Euripide. Cet Amphion pourroit bien n'être pas celui de Thébes. Ce ſeroit plutôt celui de Theſpies, dont Athénée cite le ſecond Livre, touchant le Muſéon de l'Hélicon. Selon Plutarque, en cela d'accord avec les Poëtes, Amphion chantoit des vers, qu'il accompagnoit des ſons de ſa lyre.

AMPHION, *Amphion*, (*a*) Ἀμφίων, l'un des Argonautes, fils d'Hypérafius, & frere d'Aſtérius, étoit originaire de Pallène en Arcadie, dont ſon pere étoit roi, ſuivant l'ancien Scholiaſte d'Apollonius. Il ne faut pas, au reſte, confondre cet Amphion avec celui dont il eſt parlé dans d'article précédent, qui étoit mort avant l'expédition de la Colchide. Apollonius le ſuppoſe, puiſqu'il raconte que Jaſon, étant dans l'iſle de Lemnos, fit préſent à

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 377. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 77.

Hypſipyle, fille de Thoas, d'un voile, ſur lequel étoit en broderie l'hiſtoire d'Amphion, & de ſon frere Zéthus.

AMPHION, *Amphion*, (*a*) Ἀμφίων, l'un des capitaines Grecs, qui allérent au ſiége de Troye. Il commandoit, avec Dracius & Mégès, les Épéens.

AMPHION, *Amphion*, Ἀμφίων, (*b*) fils d'Iſaius, étoit roi d'Orchomène. Il eut une fille, nommée Chloris, qui fut mariée à Nélée, fils de Chréthéus, roi de Pylos.

(*c*) Il y eut encore du nom d'Amphion, 1.° Un Statuaire, fils d'Aceſtor, dont les ouvrages étoient fort eſtimés. 2.° Un Peintre, qui, ſelon Pline, étoit inimitable, pour la diſpoſition & l'ordonnance d'un tableau, en quoi il l'emportoit ſur Apelle. 3.° Un Affranchi de Q. Catulus, qui étoit fort ſçavant, & qui avoit donné pluſieurs ouvrages de ſa façon.

AMPHIPHON, *Amphiphon*, gâteau qu'on faiſoit en l'honneur de Diane, & qui étoit environné de petits flambeaux.

AMPHIPOLES, *Amphipoli*, (*d*) du Grec, ἀμφὶ, *circum*, environ, autour, & πόλις, *urbs*, ville. C'étoient des Magiſtrats ſouverains de Syracuſe, ſemblables à ceux que les Athéniens appelloient Archontes. Ils furent établis par Timoléon, l'an 344 avant J. C., après qu'il eut chaſſé Dénys le tyran. Leur autorité ne duroit qu'une année.

Le premier, qui fut revêtu de la dignité d'Amphipole, ſe nommoit Calliménes. Depuis ce tems là, les Syracuſains datérent & diſtinguérent leurs années par les noms de ces Magiſtrats; pratique qui ſubſiſta juſqu'au tems, où Diodore de Sicile écrivoit ſon hiſtoire, qui fut auſſi le tems de ſon abolition. Car, les Romains ayant changé le gouvernement de Syracuſe, la dignité des Amphipoles fut preſque avilie, après avoir ſoutenu ſon éclat pendant plus de trois cens ans.

AMPHIPOLIS, *Amphipolis*, Ἀμφίπολις, (*e*) ville de Thrace, ſelon Pomponius Méla, entre le Neſtos & le Strymon; de façon, cependant, qu'elle étoit ſur les bords du Strymon. Pline & Ptolémée mettent cette Ville dans la Macédoine, ſur les frontières de cette contrée. Peut-être y eut-il autrefois deux Villes de ce nom. Quoiqu'il en ſoit, le ſentiment de Pomponius Méla paroît fondé. Il ſuffit, pour en être convaincu, de conſidérer les circonſtances, qui donnérent lieu à la conſtruction d'Amphipolis. » Quand Cimon » l'Athénien, fils de Miltiade, » lit-on dans Cornélius Népos, » eut défait une armée puiſſante

(*a*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 692.
(*b*) Pauſ. pag. 598.
(*c*) Pauſ. p. 347, 637. Plin. L. XXXV. c. 10, 18. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 104.
(*d*) Diod. Sicul. pag. 547.
(*e*) Diod. Sicul. p. 321. Pomp. Mel. L. II. c. de Thrac. Plin. L. IV. c. 10. Corn. Nep. in Cimon. c. 2. Ptolem. L. III. c. 13. L. VIII. c. 10. Tit. Liv. L. XL. cap. 24. L. XLIII. c. 7. Actu. Apoſt. c. 17. v. 1. Roll. Hiſt. Anc. T. III. pag. 464. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. II. p. 294, 295. Tom. XIII. pag. 168.

» de Thraces, ſur les bords du » fleuve Strymon, il fit bâtir, » en mémoire de cette victoire » ſignalée, la ville d'Amphipolis, » qu'il peupla de dix mille Athé- » niens. «

Au reſte, ce paſſage de Cornélius Népos, ne doit pas être pris dans toute ſa rigueur; c'eſt-à-dire, que Cimon ne doit pas être compté pour le premier fondateur d'Amphipolis; mais ſeulement pour ſon reſtaurateur. En effet, cette Ville, dont les commencemens vont ſe perdre vers le tems de la guerre de Troye, porta d'abord le nom de *Novem viæ*, & voici pourquoi. On ſçait que Phyllis, fille de Lycurgue, roi des Édoniens, reçut chez elle Démophoon, & qu'elle l'aima trop paſſionnément. Cet Athénien lui avoit promis, en la quittant, qu'il reviendroit la voir un certain jour. Le jour venu, Phyllis l'attendoit avec beaucoup d'impatience, mais envain. Elle courut neuf fois au rivage, où il devoit aborder, & mourut enfin de douleur & de déſeſpoir, de ce que ſon amant lui avoit manqué de parole. Le lieu fut nommé *Novem viæ*, en mémoire de cette courſe, neuf fois réitérée. Et comme la ville d'Amphipolis fut bâtie au même endroit, ce fut auſſi ſon premier nom. Ainſi, c'eſt avec raiſon, qu'Antipater appelle cette ville le tombeau de Phyllis, dans une épigramme, conçue en ces termes: » Sacré » tombeau de Phyllis l'Édonien- » ne, forteresſe, qui dominiez » autrefois ſur le Strymon, & » ſur la vaſte étendue de l'Hel- » leſpont, Amphipolis, il ne vous » reſte pour toutes traces de vo- » tre ancienne grandeur, que le » temple de Diane Brauronide, » & les eaux du fleuve fameux » par tant de combats. Cette » Ville ſuperbe, le ſujet des plus » grandes querelles de la Gréce, » n'offre plus à nos yeux, que » des ruines, ſemblables à des » lambeaux de pourpre, étendus » ſur l'un & l'autre rivage. « La ville d'Amphipolis a auſſi porté le nom de Chryſopolis, ou Chryſtopolis.

L'an 424 avant l'Ére Chrétienne, Braſidas, général des Lacédémoniens, après avoir reçu les mille Hilotes, qu'on lui envoyoit, & les avoir joints aux troupes, qu'il avoit tirées des nouveaux alliés, ſe vit à la tête d'une armée très-conſidérable, avec laquelle il ſe crut en état d'aller aſſiéger Amphipolis. Ariſtagoras de Milet avoit entrepris de la peupler & de s'y établir, dans le tems qu'il évitoit la vengeance de Darius, roi de Perſe. Mais, après la mort de ce général, les habitans, qu'il avoit donnés à cette Ville, furent chaſſés, par un peuple de Thrace, nommé les Édons. Trente-deux ans aprés, les Athéniens y envoyérent dix mille habitans nouveaux. Ceux-ci furent encore défaits par les Thraces, dans le territoire de Drabeſque, & deux ans après, les Athéniens repeuplérent encore Amphipolis, ſous la conduite d'Apion. Ainſi, cette Ville ayant été long-tems diſpu-

tée, Braſidas eſſaya auſſi de s'en rendre maître. Il mena contre elle une armée ſuffiſante pour ce deſſein ; & s'étant campé à l'entrée du pont, qui conduiſoit à la Ville, il ſe ſaiſit d'abord du fauxbourg, où tenoit ce pont. De-là, ſe faiſant craindre aux Citoyens, il les réduiſit en deux jours à ſe rendre ſous la condition que chacun, en ſortant de la Ville, pourroit emporter toutes ſes richeſſes.

Depuis, Philippe, roi de Macédoine, au commencement de ſon regne, s'empara d'Amphipolis, parce qu'elle étoit fort à ſa bienſéance ; mais, afin de ne la pas rendre aux Athéniens, qui la revendiquoient comme une de leurs colonies, il la déclara Ville libre. Cependant, dans la ſuite, ne craignant plus ſi fort les obſtacles de la part d'Athènes, il reprit ſon ancien deſſein de s'emparer d'Amphipolis. Les habitans, menacés d'un prompt ſiége, envoyérent aux Athéniens des Ambaſſadeurs, pour leur offrir de ſe remettre, eux & leur ville, ſous la protection d'Athènes, & pour les prier d'accepter les clefs d'Amphipolis. Ils rejettérent cette offre, de peur de rompre la paix conclue avec Philippe, l'année précédente. Celui-ci ne fut pas ſi délicat. Il aſſiégea, & prit Amphipolis, à la faveur des intelligences qu'il avoit dans la Ville, & en fit une des plus fortes barrières de ſon royaume. Amphipolis ſe nomme à préſent Empoli, dans la Turquie d'Europe.

On place une ville du nom d'Amphipolis, en Syrie, ſur l'Euphrate ; & on prétend qu'elle fut bâtie par Séleucus, & qu'elle a été appellée Turméda, en Syriaque.

AMPHIPROSTYLOS, (*a*) *Amphiproſtylos*, nom qu'on donnoit aux Temples, qui avoient des frontiſpices égaux, devant & derrière. Ce mot vient du Grec, ἀμφὶ, *circum*, autour, & πρόστυλος, terme qui veut dire, qui a des colonnes au frontiſpice.

AMPHIPYRE, *Amphipyros*, ſurnom de Diane. On dit que ce ſurnom lui fut donné, parce qu'elle étoit repréſentée, tenant un flambeau à la main.

AMPHIRO, *Amphiro*, (*b*) l'une des Nymphes Océanides, filles de l'Océan & de Téthys. *Voyez* Océanides.

AMPHIS, *Amphis*, Ἄμφις, (*c*) l'un des premiers Héros qui regnérent, ſelon l'opinion des Chaldéens. Son regne, au rapport d'Africanus, fut de ſix ſares ; & le ſare eſt évalué à trois mille ſix cens ans.

AMPHIS, *Amphis*, Ἄμφις, (*d*) Poëte comique, qui vivoit du tems de Platon, dans le quatriéme ſiécle avant J. C. Démoſthène ayant eu la hardieſſe de dire que les Athéniens portoient leur cer-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 49.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 72.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 148.

(*d*) Athen. pag. 30, 34. *& ſeq.*

velle à leurs talons, le poëte Amphis dit à peu près dans le même ſens : » Je loue plus la » vie des buveurs, que celle de » vous autres, grands Philoſo- » phes, qui ne portez votre ſa- » geſſe que ſur le viſage. «

AMPHISCIENS, *Amphiſcii*, terme de Géographie, ainſi que d'Aſtronomie. Il vient de la prépoſition ἀμφὶ, *circum*, autour, & du nom ſubſtantif σκία, *umbra*, ombre, & ſe dit des peuples, qui habitent la Zone Torride. On les a ainſi nommés, parce qu'ils ont leur ombre, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; c'eſt-à-dire, dans une ſaiſon de l'année au ſeptentrion, & dans l'autre au midi. Les Amphiſciens ſont auſſi Aſciens. *Voyez* Aſciens.

AMPHISSA, *Amphiſſa*, (*a*) Ἀμφισσα, fille de Macar, fils d'Éole. Elle fut aimée d'Apollon. Elle donna ſon nom à la ville d'Amphiſſe, où on voyoit ſa ſépulture.

AMPHISSE, *Amphiſſa*, (*b*) Ἀμφισσα, ville de la Locride, la plus grande & la plus renommée qu'il y eut dans le païs, à ſix vingts ſtades de Delphes. Ce que l'on raconte d'Auguſte, eſt aſſez croyable, que pour peupler Nicopolis, qu'il avoit bâtie, il chaſſa les Étoliens de leur païs ; & que pluſieurs d'entre eux vinrent, en effet, habiter à Nicopolis, & à Amphiſſe. Mais, il n'en eſt pas moins vrai qu'Amphiſſe appartenoit originairement aux Locriens. Cette Ville prit ſon nom d'Amphiſſa, qui fut aimée d'Apollon, & qui étoit fille de Macar, fils d'Éole. On y voyoit encore, du tems de Pauſanias, beaucoup de curioſités, entre autres, la ſépulture d'Amphiſſa & celle d'Andrémon, où l'on dit que ſa femme Gorgé, fille d'Œnéus, étoit auſſi enterrée.

Dans la citadelle, il y avoit un temple de Minerve, où la Déeſſe étoit debout en bronze. Les habitans vouloient faire accroire que cette ſtatue avoit été priſe ſur les Troyens, & apportée de Troye par Thoüs ; mais, c'eſt ce que ne croyoit pas Pauſanias : » J'ai déjà obſervé, dit » cet Auteur, que les premiers » fondeurs, qui ayent bien ſçu » leur art, ont été deux hommes » de Samos, Rhœcus, fils de » Philéüs, & Théodore, fils de » Téléclès. Or, quelque recher- » che que j'aie faite des monu- » mens de l'Antiquité, je n'en ai » vu aucun en bronze, qui ſoit » attribué à Théodore. Dans le » temple de Diane, à Éphèſe, » près d'une chapelle, qui eſt » fort ornée de peintures, il y » a une baluſtrade de marbre, » qui entoure l'autel de Diane, » dite Protothronia. A l'extrémi- » té de cette baluſtrade, on voit » pluſieurs ſtatues de bronze ; & » entre autres une femme, que » les Éphéſiens diſent être la » Nuit. C'eſt une ſtatue de Rhœ- » cus. Mais, pour la Minerve

(*a*) Pauſ. pag. 685.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 5. Strab. pag. 419, 424, 426. Pauſ. pag. 685, 686. Ptolem. L. III. c. 15. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 181.

» d'Amphiſſe, elle eſt d'un goût » beaucoup plus ancien & plus » groſſier. «

Les habitans d'Amphiſſe rendoient un culte particulier à de jeunes dieux, qu'ils appelloient *Anactes*. On n'eſt pas d'accord ſur ces divinités. Les uns diſent que ce ſont les Dioſcures; d'autres, que ce ſont les Curétes; & ceux qui ſe croyent plus éclairés, prétendent que ce ſont les Cabires. Du côté des terres, au-deſſus d'Amphiſſe, & trente ſtades plus loin, étoit Myonie, dont les habitans avoient conſacré un bouclier à Jupiter, dans Olympie.

Amphiſſe fut détruite par les Amphictyons, parce que les Amphiſſéens s'étant emparés de Criſſe, qui étoit dans le voiſinage, en avoient profané le territoire, conſacré par les mêmes Amphictyons, en y faiſant paſſer la charrue, & qu'ils avoient traités les étrangers avec beaucoup plus d'inhumanité, que ne faiſoient les Criſſéens. Amphiſſe avoit été réparée depuis, comme il paroît par ce qu'on vient de lire. Certains croyent que c'eſt à préſent Salona, dans la Turquie d'Europe.

AMPHISTHÈNE, *Amphiſthenes*, Ἀμφισθένης, (*a*) grand-pere d'Aſtrabacus & d'Alopécus, qui n'eurent pas plutôt trouvé une certaine ſtatue, qu'ils furent frappés de manie, & perdirent le ſens.

AMPHISTRATE, *Amphiſtratus*, Ἀμφιστράτος, (*b*) nom d'un des cochers d'Hercule. Jaſon, ayant aſſujetti les peuples d'Orient, donna le gouvernement de quelques-uns à Amphiſtrate.

AMPHITANE, *Amphitane*, ſorte de pierre précieuſe, à laquelle on attribue la vertu d'attirer l'or.

AMPHITHÉATRE, *Amphitheatrum*. (*c*) Les Amphithéatres, dont on rapporte l'origine, aux premiers jeux qu'inſtitua Romulus, tenoient un rang diſtingué parmi les édifices des Anciens, non ſeulement par leur grandeur & par leur magnificence, mais encore parce qu'ils ſembloient demander plus d'invention & d'habileté de la part de l'Architecte, qui devoit trouver le moyen de placer, dans un eſpace aſſez médiocre, pluſieurs milliers de ſpectateurs, qui entroient & ſortoient, ſans s'embarraſſer mutuellement, qui venoient prendre leurs places & les quittoient, ſans que perſonne fût obligé de ſe déranger, & qui voyoient les jeux, en quelque lieu de l'Amphithéatre qu'ils fuſſent, ſans s'ôter la vue les uns aux autres.

I. Le mot *Amphithéatre*, qui vient de la prépoſition ἀμφὶ, *circum*, autour, & du nom ſubſtantif, θέατρον, *theatrum*, théatre, veut dire proprement un lieu de ſpectacles, fait, de deux théatres

(*a*) Paul. pag. 192.
(*b*) Juſt. L. XLII. c. 3. Strab. pag. 495, 496.
(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 254, 255. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 239. *& ſuiv.* Tom. XVII. pag. 206.

joints l'un contre l'autre, comme dit Caſſiodore, où les ſpectateurs ſont placés tout au tour. Le nom *cavea*, qu'on lui donne quelquefois, & qui fut d'abord donné aux théatres, n'exprime que le dedans, qui eſt proprement un creux. On l'appelle auſſi *arena*. Ce nom reſte encore à l'Amphithéatre de Nîmes, qu'on appelle aujourd'hui les Arènes de Nîmes; & aux Arènes de Tintiniac, près de Tulle. *Arena*, veut dire ſable. Avant que de commencer les jeux de l'Amphithéatre, on répandoit, dans l'aire, du ſable. Selon un Ancien, c'étoient quelquefois des Éthiopiens, qui faiſoient cette fonction. » Enſuite, » dit cet Ancien, entrérent deux » Éthiopiens, à longs cheveux, » portant de petites outres, tels » que ceux qui répandent le ſable » dans l'Amphithéatre. «

C'étoit peut-être parce que le ſable étoit trop mouvant, qu'on mettoit quelquefois, dans le cirque, de la limure de pierre, ou de la pierre en poudre. Par une magnificence mal entendue, Caligula fit répandre, dans le cirque, de la chryſocolle; & Néron, enchériſſant par-deſſus, fit ajoûter à la chryſocolle du cinabre broié. Au commencement, on ne faiſoit que des Amphithéatres de bois; on en bâtit depuis de pierre.

Veſpaſien fit conſtruire un Amphithéatre grand & ſuperbe, dont une bonne partie reſte aujourd'hui; car, s'il a été ſouvent brûlé & ruiné, dans les tems poſtérieurs, il a auſſi été ſouvent rétabli. Parmi les Amphithéatres, qui nous reſtent, ou entiers, ou demi-détruits, il n'y en a aucun qui lui ſoit comparable. Il pouvoit tenir, ſelon Victor, quatre-vingt-ſept mille ſpectateurs. La place du dedans, qu'on appelloit les Arènes, & qui tenoit le plus bas lieu, étoit ovale; & c'eſt ce que dit Caſſiodore, *Ovi ſpeciem concludens*. Tout autour des Arènes, aux plus bas lieux, étoient des loges, ou des voûtes, où l'on mettoit les bêtes, qui devoient combattre. Ces loges s'appelloient *caveæ*, nom qui étoit auſſi commun à tout le dedans de l'Amphithéatre.

II. Les Arènes étoient ceintes, tout autour, d'une muraille, ſur laquelle on voyoit le *Podium*. C'étoit une avance du mur, en forme de quai. Ce mot, *Podium*, ſe trouve auſſi employé, pour de pareilles avances, dans les temples, & dans les maiſons des Anciens. Le *Podium* de l'Amphithéatre étoit orné de petites colonnes & de baluſtrades. C'étoit la place des Sénateurs, pour le ſpectacle. Les Magiſtrats s'y mettoient auſſi ſur leurs ſiéges curules, accompagnés de leurs licteurs & des autres miniſtres. C'étoit auſſi la place des Empereurs, auxquels on mettoit une eſpèce de thrône couvert. L'Éditeur, ou celui qui donnoit le ſpectacle & les jeux, y avoit ſon tribunal; & les vierges Veſtales avoient auſſi le privilege du *Podium*. Quoique ce *Podium* fût élevé de douze, ou quinze pieds, les Sénateurs n'auroient pas été en ſûreté, contre les inſultes des éléphans, des lions, des léopards, des panthéres, & des autres bêtes

féroces, qui se battoient sur les Arènes, si l'on n'y avoit mis tout autour des rets, ou des treillis, qui garantissoient les spectateurs, sans les empêcher de voir. Il y avoit aussi, sur le bord du *Podium*, de gros troncs de bois, ronds & versatiles, qui tournoient, quand les bêtes vouloient faire quelqu'effort pour y monter; ce qui n'empêcha pas, qu'en certaines occasions, ces bêtes ne fissent quelque désordre, dans les rangs des spectateurs. On tâcha d'y remédier, selon Pline, en faisant des euripes, ou des canaux tout autour, pour empêcher les bêtes d'en approcher.

Au-dessus du *Podium* étoient les dégrés, disposés à peu près de la même manière, que ceux des théatres. Il y en avoit de deux façons; les uns, destinés pour s'asseoir, étoient plus hauts & plus larges, & regnoient tout autour de l'Amphithéatre; les autres, plus bas & plus étroits, alloient de haut en bas, en ligne droite, au travers des siéges, à la manière de ceux des théatres, avec cette différence pourtant, que ces sortes de dégrés dans les Amphithéatres, du moins dans celui de Vespasien, ne traversoient point toutes les précinctions; mais, ils alloient seulement du milieu d'une précinction au milieu d'une autre; & cela, sans doute, de peur que, si ces dégrés à monter, qui n'étoient guere larges, étoient allés du haut en bas, il n'y eût eu de la confusion & de l'embarras.

Les dégrés à s'asseoir, de l'Amphithéatre de Vespasien, etoient hauts d'un pied & deux pouces, & larges de deux pieds & demi. On les faisoit de cette largeur, pour laisser le passage libre, entre deux, à ceux qui venoient après les autres, ou à ceux qui vouloient se retirer, pour quelque nécessité. Il faut ajoûter que cette largeur étoit aussi nécessaire, parce que les pieds de ceux qui étoient assis au rang de dessus, devoient trouver place, sur le dégré de dessous. Quant aux précinctions, ou ceintures, c'étoient des dégrés plus hauts & plus larges, que les autres, qui distinguoient les siéges plus hauts des plus bas, & facilitoient le passage, à la foule des spectateurs, qui accouroient au spectacle.

III. Depuis l'empire de Caligula, les Sénateurs avoient, au *Podium*, des coussins étendus sous les pieds, & il leur étoit permis d'y porter certains bonnets, ou couvre-chefs de Thessalie, pour se garantir des injures de l'air. L'on remarque, dans l'Amphithéatre de Vespasien, quatre précinctions, en comptant celle qui étoit tout au haut, auprès du portique. Ces précinctions s'appelloient aussi *baltei*, des baudriers, comme qui diroit de larges ceintures. Les avenues, que Macrobe appelle *vomitoria*, étoient des portes, au haut de chaque escalier. Dans l'Amphithéatre de Vespasien, on venoit à ces portes par des voûtes couvertes & cachées. La quantité de gens, qui sortoient par-là, faisoit qu'on les appelloit *vomitoria*, parce que ces portes

portes ſembloient vomir une foule, qu'on n'avoit point apperçue auparavant. Il y avoit auſſi quelques dégrés pratiqués, qui pouvoient ſervir à paſſer aux ſiéges, & auſſi à l'écoulement des eaux, comme ſemblent le marquer certaines crenelures, qui ne pouvoient guere ſervir à autre choſe.

Les places des théatres étoient ſéparées, ſelon la qualité des gens, par la loi Roſcia. Cela ſe fit pour les Amphithéatres & les cirques, dans des tems poſtérieurs; car, au commencement, on y aſſiſtoit confuſément & ſans diſtinction de qualités. Depuis, les places des Sénateurs furent le *Podium*. Celles des chevaliers Romains étoient les ſiéges, qu'on trouvoit immédiatement après ceux des Sénateurs, juſqu'à la première précinction. Il y avoit ordinairement quatorze rangs de ſiéges, deſtinés pour eux. Quand le nombre étoit trop grand, & que ces places ne pouvoient les contenir, ils montoient aux ſiéges plus hauts. Les paiſans, les pauvres, & tous ceux qui alloient vêtus de couleur brune, étoient aux rangs les plus hauts, & les moins honorables.

Dans certains grands concours, pour des ſpectacles extraordinaires, les rangs n'étoient pas quelquefois obſervés. Il y avoit, en différens endroits de l'Amphithéatre, de certains tuyaux, par leſquels on faiſoit couler des liqueurs odoriférantes, pour répandre une bonne odeur dans l'aſſemblée. Ces liqueurs étoient ordinairement de ſaffran, infuſé dans le vin. On tendoit des voiles ſur le théatre, pour garantir les ſpectateurs des ardeurs du ſoleil. Ces tentes étoient le plus ſouvent de toile; & comme le luxe ſe mêloit dans tout anciennement, comme aujourd'hui, pluſieurs Auteurs font mention de tentes d'Amphithéatre de ſoie, & d'autres de pourpre, brochée d'or. Quand les voiles n'étoient pas tendus, les particuliers ſe garantiſſoient par des bonnets de Theſſalie, par des petaſes, ou des *pilei*, ou des paraſols, ſi l'on doit expliquer l'*umbella* des Anciens, par le mot *paraſol*, en l'entendant du paraſol d'aujourd'hui, & ſi l'*umbella* ne ſe portoit pas ſur la tête.

IV. La difficulté qu'il y avoit à trouver des gens aſſez habiles, pour diriger des bâtimens, tels que les Amphithéatres, & les dépenſes immenſes, qu'il falloit faire pour les conduire à leur perfection, furent cauſe qu'on n'en conſtruiſit qu'un aſſez petit nombre dans toute l'Italie. On ne trouve les reſtes que de cinq Amphithéatres, de celui de Rome, vulgairement appellé le Coliſée, de celui de Vérone, de celui de Capoue, de celui de Pozzuolo, & de celui d'Arezzo.

La France conſerve auſſi le reſte de quelques Amphithéatres. Ceux d'Arles & de Nîmes ont déjà été gravés pluſieurs fois; & M. le marquis Maffei, qui en a redonné les deſſeins, y a joint celui de l'Amphithéatre de Fréjus. On voit encore à Lyon quelques reſtes de l'Amphithéatre, dans lequel on avoit expoſé aux bêtes

féroces les Saints Martyrs, qui ſouffrirent ſous Marc-Aurèle. Mais, ces reſtes ſont trop peu conſidérables, pour nous donner une idée de l'état, où cet édifice ſe trouvoit, lorſqu'il étoit entier. L'Amphithéatre de Bordeaux eſt peut-être le moins connu de ceux, dont nous voyons encore des veſtiges, dans l'étendue du royaume; du moins c'eſt celui, dont nos Ecrivains ont le moins parlé. Dans le douzième tome des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres, on en trouvera une belle deſcription, qu'il ſeroit trop long de rapporter ici. *Voyez* d'ailleurs Théatres, Spectacles, Jeux, Combats, Gladiateurs, &c.

AMPHITHÉE, *Amphithea*, Ἀμφιθέη, (*a*) femme d'Autolicus, & grand-mere d'Ulyſſe. Lorſque celui-ci, au ſortir de l'enfance, alla voir ſon grand-pere, pour recevoir de lui les préſens, qu'il lui avoit promis, toute la famille l'accueillit avec beaucoup de tendreſſe. Amphithée, en particulier, l'embraſſant étroitement, ne pouvoit ſe laſſer de le baiſer.

AMPHITHÉUS, *Amphitheus*, Ἀμφιθεός, (*b*) Thébain dont parle Plutarque, & qui vécut du tems d'Agéſilaüs, roi de Sparte. Xénophon rapporte que Tithraustes s'appercevant qu'Agéſilaüs, plein de mépris pour le roi de Perſe, ne penſoit pas à quitter l'Aſie; mais au contraire qu'il eſpéroit de prendre le Prince, ne ſçavoit quel remède apporter à cette extrêmité; & qu'après y avoir bien penſé, il s'aviſa d'envoyer en Gréce Timocrate le Rhodien, avec cinquante talens, pour les diſtribuer aux gouverneurs des Villes.

Amphithéus fut du nombre de ceux-là. Gagné donc par l'argent des Perſes, il ſe déclara contre les Lacédémoniens, ainſi que pluſieurs autres. Xénophon, il eſt vrai, ne nomme pas Amphithéus. Mais, outre Plutarque, Pauſanias le marque, en changeant un peu ſon nom; car, il l'appelle Amphithémis.

AMPHITHOÉ, *Amphithoë*, Ἀμφιθόη, l'une des Néréïdes. *Voyez* Néréïdes.

AMPHITRITE, *Amphitrite*, Ἀμφιτρίτη, (*c*) l'une des Néréïdes; c'eſt-à-dire qu'elle étoit fille de Doris & de l'Océan, ou plutôt de Nérée, d'où vient le nom de Néréïdes. On dit que Neptune étant devenu amoureux de cette Nymphe, & ne pouvant la porter à l'épouſer, lui envoya un Dauphin, qui joua ſi bien ſon perſonnage, qu'il l'obligea enfin de conſentir à devenir épouſe de ce dieu de la mer. On ajoûte que Neptune, pour récompenſer le Dauphin, le plaça parmi les aſtres.

Quelques Auteurs croient que cette Amphitrite n'eſt qu'un per-

(*a*) Homer. Odyſſ. L. XIX. v. 416.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 448. Pauſ. pag. 376. Trad. des Homm. Illuſt. par M. Dacier. Tom. VI. p. 249.
(*c*) Pauſ. pag. 87. Ovid. Metam. L. I. c. 1. Lucian. Tom. I. pag. 202. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abbé Ban. Tom. I. pag. 201. Tom. IV. pag. 312. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 6. *& ſuiv.*

fonnage poëtique, dont le nom ſignifie environner. Ainſi on ne doit pas s'étonner, ſi on l'a donnée pour femme à Neptune, ou à la mer qui environne la terre. Cependant, rien ne nous empêche de la regarder comme Reine de quelques Iſles, & la fable du Dauphin, comme l'intrigue de quelque confident habile, ou de quelque ambaſſadeur, qui régla tous les articles du mariage de ſon maître, & qui s'attira par-là beaucoup de conſidération auprès de lui.

Amphitrite étoit peut-être fille de l'Océan, qui fut un prince du ſang des Titans, oncle de Neptune. Comme il étoit allé s'établir ſur les côtes d'Afrique, il ne paroîtra rien d'extraordinaire dans cette alliance, ni dans la généalogie d'Amphitrite.

On avoit placé à Corinthe, dans le parvis d'un temple, la ſtatue d'Amphitrite, & dans l'intérieur de ce même temple, un char ſur lequel elle étoit repréſentée de bout. La baſe qui ſoûtenoit ce char, étoit ornée de quatre bas reliefs. Sur le premier, l'ouvrier avoit repréſenté la mer & la jeune Vénus, qui s'élevoit au-deſſus des flots, accompagnée d'une troupe de Néréïdes. Sur le ſecond bas relief, on voyoit les enfans de Tyndare, qui tenoient là leur rang comme des divinités favorables aux vaiſſeaux & aux gens de mer. Le troiſième étoit une image de la mer, quand elle eſt calme; un monſtre marin, moitié cheval, moitié baleine, fendoit ſuperbement les flots. Enfin, le quatrième repréſentoit Ino & Bellérophon avec le cheval Pégaſe.

Il y eut une autre nymphe du nom d'Amphitrite. C'étoit auſſi une des Néréïdes, & parconſéquent une ſœur de la précédente. Leurs noms différoient en quantité de quelques ſyllabes. *Voyez* Néréïdes.

Lucien fait parler Amphitrite dans un de ſes dialogues des morts. C'eſt avec Neptune qu'elle s'entretient.

AMPHITROPE, *Amphitrope*, Ἀμφιτροπὴ, (*a*) nom d'un bourg de l'Attique, dans la tribu Antiochide. Il donna la naiſſance à Diophante, qui fit condamner Ariſtide pour malverſation.

AMPHITRYON, *Amphitryon*, Ἀμφιτρύων, (*b*) fils d'Alcée & d'Hippomone, ou de Salomé, ſelon d'autres, naquit à Argos. Mais, il faiſoit ordinairement ſa demeure à Tirynthe, petite ville de l'Argolide. Il eut une ſœur nommée Anaxo. Antimaque & ſes freres ayant été tués dans une guerre contre les Télébes, Électryon, leur pere, fils de Perſée, & roi de Mydéum, prit les armes pour venger leur mort, & engagea ſon neveu Amphitryon, par la promeſſe de lui donner ſa fille Alcmène en mariage, de join-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 335.

(*b*) Pauſ. pag. 75, 478, 557, 558. Virg. Æneid. L. VIII. v. 103, 214. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 51, 52. Tom. VII. p. 4, 5. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 339, 347. Tom. VII. pag. 93, 109.

dre ſes troupes aux ſiennes. Amphitryon ayant bleſſé mortellement Électryon par un accident imprévu, ce Prince pardonnant ſa mort à Amphitryon, le chargea de continuer la guerre contre les Télébes, & ordonna à Alcmène de l'épouſer après qu'il auroit vengé la mort de ſes freres.

Cependant ce meurtre, quoiqu'involontaire, obligeant Amphitryon de s'exiler de ſon païs pour un an, & de ne revenir qu'après avoir été purifié par les cérémonies de l'expiation [ car telle étoit la juriſprudence des tems héroïques], il paſſa dans la Béotie avec ſa couſine Alcmène ; & ſon oncle Sthénélus, roi de Mycènes, profita de cette abſence, pour s'emparer des États de Tirynthe & de Mydéum, qu'il prétendit devoir être confiſqués à ſon profit. Amphitryon & Hercule ne purent les retirer de ſes mains. Il les laiſſa à ſon fils Euryſthée. Après la mort de celui-ci, ils paſſérent à Atrée & à Agamemnon, ſans que les deſcendans d'Hercule puſſent y rentrer, malgré tous leurs efforts, juſqu'à l'année 80 après la priſe de Troye, dans laquelle ils vinrent dans le Péloponnèſe, & en firent la conquête.

Les Thébains, du tems de Pauſanias, diſoient que le tombeau d'Amphitryon étoit chez eux. C'eſt ſans doute parce qu'il ſe retira dans leur Ville, quand il fut contraint de quitter ſon païs. Le ſéjour qu'il y fit, donna lieu aux poëtes Grecs de l'appeller l'hôte des Thébains. *Voyez* Alcmène.

AMPHITRYON, *Amphitryon*, Ἀμφιτρύων, (*a*) titre d'une piéce du poëte Phinton, qui eſt citée par Athénée, & qui pourroit bien avoir été l'original, d'après lequel Plaute a compoſé le ſien. L'Amphitryon a tous les caractères, aſſignés à l'Hilarodie, qu'on peut conſulter. Arnobe nous apprend qu'à Rome, lorſqu'on pouvoit ſoupçonner que Jupiter étoit en colère, pour le remettre en belle humeur, on faiſoit jouer l'Amphitryon de Plaute.

AMPHITUS, *Amphitus*, l'un des cochers de Caſtor & de Pollux.

AMPHIUS, *Amphius*, (*b*) Ἄμφιος, frere d'Adraſte. Ils étoient tous deux fils du Percoſien Mérops. Ces deux capitaines, qu'on met au nombre de ceux qui ſe trouvérent au ſiége de Troye, commandoient les peuples, qui tenoient Adraſtée, la cité d'Apéſus, Pityée & la haute montagne de Térée. Comme leur pere étoit le plus éclairé des devins, il ne vouloit pas que ſes enfans allaſſent à une guerre, qui devoit leur être funeſte. Mais, ils n'obéïrent point à leur pere ; car leur deſtin inévitable les précipitoit à la mort.

AMPHIUS, *Amphius*, (*c*) Ἄμφιος, capitaine, fils de Sélage, qui habitoit dans la ville de Paiſe, où il poſſédoit de grands biens. Mais, les deſtins le firent aller à

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 398. Tom. XXI. pag. 153.

(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 337. *& ſeq.*

(*c*) Home. Iliad. L. V. v. 612, *& ſeq.*

Troye, à la tête des troupes qu'il menoit à Priam. En effet, un trait mortel, lancé par Ajax, fils de Télamon, ayant donné dans le baudrier d'Amphius, le perça, & pénétrant jusques dans le bas-ventre, il y demeura plongé. Le malheureux Amphius tomba, & fit retentir du bruit de sa chûte tous les environs.

Ajax en même-tems accourut pour le dépouiller. Les Troyens firent pleuvoir, sur lui, une grêle de traits; en un moment son bouclier en fut tout hérissé. Mais, sans s'étonner, il se jetta sur le corps d'Amphius, lui mit les pieds sur l'estomac, retira son javelot, & s'en alla; car, il ne pouvoit avoir la gloire de le dépouiller & d'enlever ses belles armes. Il étoit en butte à tous les dards, & il voyoit les bandes Troyennes serrées & couvertes de leurs boucliers, s'avancer fièrement la pique baissée pour la défense du corps d'Amphius. Sa prudence l'emporta alors sur sa fierté & sur son courage. Il céda à ce torrent, & retourna vers ses troupes.

AMPHORES, *Amphoræ*, (*a*) sorte de vaisseaux, où les Anciens gardoient le vin. On les appelloit aussi Dolies, Séries. C'étoient le plus ordinairement de grands vaisseaux de terre, dont la plûpart étoient pointus par le bout, pour être enfoncés dans la terre ou dans le sable.

Le mot *Amphore* vient du Grec ἀμφίφορευς, & par syncope ἄμφορευς, c'est-à-dire, à deux anses. On donna donc le nom d'Amphores aux cruches, parce qu'elles avoient deux anses, comme deux oreilles; & en ce sens-là l'on peut les appeller Diotes, noms que portoient certains vases. Il y a apparence que c'est la même chose, puisque Horace, qui, dans un endroit appelle le vaisseau, où l'on tenoit le vin, Diote, l'appelle ailleurs Amphore. Toutes les Amphores n'étoient pas pointues par le bas.

Les Grammairiens prétendent que l'Amphore étoit de terre cuite. On en voit cependant de bronze sur les monumens; ce qui fait dire à Béger que les Grammairiens ne s'accordent pas avec Homère, qui, en deux endroits, parle d'une Amphore d'or, ou d'une cruche d'or, & en un autre endroit, d'une cruche de pierre. Mais, mettre l'espèce pour le genre, est une chose si ordinaire aux Grammairiens, qu'il ne faut pas s'étonner, s'ils disent quelquefois que les cruches ou les Amphores étoient de terre cuite, parce qu'effectivement la plûpart étoient de cette matière.

L'Amphore, dans l'Écriture Sainte, se prend souvent, dans un sens appellatif, pour une cruche, un vase à mettre du vin ou de l'eau. Par exemple: » Vous rencontrerez un homme qui portera » un vase, plein d'eau. « *Amphoram aquæ portans.* D'autrefois, il

(*a*) Dan. c. 14. v. 2. Luc. c. 22. v. 10. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 140. *& suiv.* Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 321.

ſe prend pour une certaine meſure. Par exemple. » On donnoit par » jour au dieu Bélus ſix Ampho- » res de vin. « *Vini Amphoræ ſex.* L'Amphore n'eſt pas une meſure Hébraïque ; & l'endroit où ſe trouve ce terme, ne ſe lit pas dans l'original Hébreu.

L'Amphore Romaine contenoit deux urnes, ou quarante-huit ſetiers Romains, ou quatre-vingts livres, à douze onces chaque. Mais, l'Amphore Attique ou Athénienne contenoit trois urnes, ou cent vingt livres, à douze onces chaque, qui n'en font que quatre-vingt-dix, à ſeize onces la livre.

Amphore ſe diſoit auſſi d'une meſure de choſes ſéches, laquelle contenoit trois boiſſeaux. On en conſervoit le modele au Capitole, pour empêcher le faux meſurage. Elle étoit d'un pied cubique.

AMPHORITES, *Amphorites*, ſorte de combat Poëtique, qui ſe faiſoit dans l'iſle d'Égine. On y accordoit un bœuf pour récompenſe au Poëte, qui avoit le mieux célébré Bacchus en vers dithyrambiques.

AMPHOTÉRUS, *Amphoterus*, Ἀμφοτέρος, (*a*) lieutenant d'Alexandre le Grand, avoit un frere, appellé Cratérus. Le Roi avoit beaucoup de confiance en lui. Dans une occaſion, où il s'agiſſoit de faire parvenir à Parménion des ordres ſecrets, il choiſit Amphotérus, qui, ayant pris un habit à la Phrygienne, & quelques Pergiens pour guides, qui ſçavoient fort bien les chemins, alla trouver ſecrétement Parménion.

Amphotérus & Égéloque, autre lieutenant d'Alexandre, avec une flotte de cent ſoixante voiles, mirent au pouvoir de ce Prince toutes les iſles, qui étoient entre l'Achaïe & l'Aſie. Ils enlevérent auſſi Ténédos, où ils avoient été appellés par les habitans. Leur deſſein étoit encore d'emporter Chio ; mais, Pharnabaze, lieutenant de Darius, s'étant ſaiſi des chefs de la faction, qui favoriſoit les Macédoniens, confia la garde de cette Iſle, avec une garniſon, à Apollonides & à Athénagoras, qui tenoient ſon parti. Néanmoins, les lieutenans d'Alexandre ne laiſſérent pas de continuer le ſiége, ſe fiant plus ſur l'affection des habitans, que ſur leurs propres forces ; en quoi ils ne furent pas trompés ; parce que la diviſion s'étant miſe entre Apollonides & les capitaines de la garniſon, ce déſordre leur donna le moyen d'emporter la Ville. Car, ceux qui étoient d'intelligence avec les Macédoniens, ayant enfoncé les portes, firent entrer Amphotérus & Égéloque avec leurs troupes ; & ſe joignant à eux, ils taillérent en piéces la garniſon, ſe ſaiſirent de Pharnabaze, d'Apollonides & d'Athénagoras, & les mirent entre le mains d'Amphotérus & d'Égéloque. Ils leur livrérent auſſi douze galéres, à trois rangs, fournies de leurs matelots & de leurs

(*a*) Q. Curt. L. IV. c. 5, 8. Freinſ. ſupplem. in Q. Curt. L. II. c. 11.

soldats, & trente navires avec quelques vaisseaux de corsaires, & trois mille Grecs, qui étoient à la solde des Perses.

Depuis, Amphotérus fut envoyé avec une flotte, pour délivrer l'isle de Créte, où il y avoit plusieurs places assiégées. Il avoit ordre, avant toutes choses, de nettoyer la mer des corsaires, qui écumoient les côtes, pendant qu'ils voyoient Alexandre & Darius engagés à la guerre.

AMPHOTÉRUS, *Amphoterus*, Ἀμφοτέρος, (*a*) prince Troyen, qui fut tué par Patrocle durant le siége de Troye.

AMPHOTÉRUS, *Amphoterus*, Ἀμφοτέρος, fils d'Alcméon, & de Callirhoë. Il avoit un frere, nommé Acarnan. *Voyez* Acarnan.

AMPHOTIDES, *Amphotides*, Ἀμφωτίδες, (*b*) espèce d'armes défensives, qui étoient en usage dans le Pugilat. Ces armes se réduisoient à certaines calottes à oreilles, qui, en couvrant ces parties les plus exposées, amortissoient en quelque sorte la violence des coups. Elles étoient d'airain, suivant l'Auteur du grand Étymologique. Elles avoient donné lieu à ce conseil de Xénocrate, rapporté par Plutarque, qu'il falloit attacher des Amphotides aux jeunes gens, préférablement aux Athlétes, puisqu'elles ne servoient à ceux-ci que pour garantir de quelques coups de poing leurs oreilles; au lieu que les autres avoient besoin d'un pareil secours, pour fermer l'entrée aux discours licentieux, capables de corrompre les mœurs.

Les Amphotides ont fait naître à Clément d'Alexandrie une idée à peu près semblable, lorsqu'il dit, en parlant de l'éducation des jeunes gens, qu'un excellent gouverneur doit prendre, pour ses éléves, les mêmes précautions, que l'on prend pour les Athlétes; que comme par le moyen de certaines calottes, on met les oreilles de ceux-ci à couvert des blessures, de même les leçons de tempérance, dont il a soin de remplir ses disciples, doivent leur servir de préservatifs contre les dangereuses impressions des discours deshonnêtes.

AMPHRYSE, *ou* AMPHRYSSE, *Amphrysus*, Ἀμφρυσσος, (*c*) rivière de Thessalie, dans la Phthiotide, qui avoit sa source dans le mont Othrys, & qui alloit se rendre dans la mer Égée, en de-ça du mont Pélion. On trouvoit sur ses rives la ville de Phéres & celle d'Alos, qui fut fondée par Athamas, dans le territoire de Crocium.

Les Poëtes ont feint qu'Apollon avoit gardé auprès de cette rivière les troupeaux du roi Admète, & qu'il y avoit écorché tout vif le satyre Marsyas. Ce fut là qu'il aima Évadné, Lycoris, & Hyacinthe, qu'il tua, sans le vouloir, en jouant au palet.

C'est du nom de cette rivière

(*a*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 415.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 272, 273.
(*c*) Strab. pag. 433. Virg. Georg. L. III. v. 2. Cart. de la Gréc. par M. d'Anvill.

que la Sibylle de Cumes fut appellée *Amphryſia vates*, parce qu'elle prétendoit être inſpirée par Apollon.

AMPHRYSUS, *Amphryſus*, Ἀμφρύσος (*a*) nom que Hygin donne au lion de Némée. Quelques Critiques croient que ce nom eſt corrompu ; mais, outre que leur conjecture ne ſe trouve point appuyée de l'autorité des Anciens, nous avons un texte de Germanicus, où la caverne, qui ſervoit de retraite au lion en queſtion, eſt appellée Amphryſus. Cet Auteur, ſuivant toutes les apparences, avoit écrit Amphryſſus. Et dès lors il ſeroit aſſez inutile de faire quelque changement dans le paſſage d'Hygin.

AMPIA [la Loi], *Lex Ampia*. (*b*) Cette loi eſt auſſi appellée la loi Labiena, parce que ce furent T. Ampius & T. Labienus, qui la portérent, étant Tribuns du peuple, ſous le conſulat de Q. Cæcilius Métellus Céler & de L. Afranius. Par cette loi, Cn. Pompée, comme vainqueur de l'Aſie, eut droit de porter une couronne d'or aux jeux du Cirque, & d'y paroître dans l'équipage de triomphateur. La même Loi lui permit de paroître aux ſpectacles du théatre avec la robe Prétexte & une couronne d'or.

AMPIUS [T.], *T. Ampius*, (*c*) fut contemporain de Jules Céſar. Il s'étoit propoſé d'enlever les tréſors du temple de Diane à Éphèſe. Pour cet effet, il avoit mandé tous les Sénateurs de la Province, afin qu'ils fuſſent préſens à cette action ſacrilége. Mais, Céſar, étant arrivé en Aſie dans ce tems-là, Ampius n'oſa pas exécuter ſon projet. Ce fut pour la ſeconde fois que Céſar empêcha qu'on ne pillât les tréſors de ce temple fameux. Il y en a qui liſent Appius pour Ampius.

AMPIUS [T. AMPIUS FLAVIANUS], *T. Ampius Flavianus*, (*d*) homme conſulaire, étoit lent de ſon caractère ; mais, il le devint encore plus avec l'âge. Durant la guerre civile entre Veſpaſien & Vitellius, il commandoit en chef les légions de la Pannonie, & ſuivit le parti du premier, quoiqu'il fût allié du ſecond. Mais, il paroiſſoit ſe ſouvenir trop de cette alliance. C'eſt pourquoi il étoit fort ſuſpect aux ſoldats, qui croyoient qu'il n'étoit revenu dans ſon département, que pour les empêcher de ſe tourner du côté de Veſpaſien. Car, s'étant ſauvé en Italie au commencement, pour éviter les périls d'une révolution, il avoit été ramené dans la Pannonie, par le deſir de reprendre le nom & l'autorité de lieutenant, à l'entrée d'une guerre civile ; & cela, à la ſollicitation de Cornélius Fuſcus, qui enviſageoit en lui, non ſon habileté, dont il ne faiſoit pas grand cas, mais la qualité de conſulaire, qui pouvoit donner quelque relief &

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 154.
(*b*) Roſin. de Antiq. Rom. pag. 937.
(*c*) Cæſ. de Bell. Civ. L. III. p. 678.
(*d*) Tacit. Hiſt. L. III. c. 4, 10. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. III. p. 171, 172, 178, 185.

quelque faveur à un parti naissant.

Cependant, le mécontentement des soldats augmentoit de jour en jour. Enfin, ils en vinrent jusqu'à soupçonner T. Ampius de trahison; & sans aucune preuve de la haine qu'ils lui portoient depuis longtems, ils demandoient sa mort, lui reprochant qu'il étoit parent de Vitellius; qu'il avoit trahi Othon, & détourné, à son profit, la gratification, que ce Prince leur avoit destinée. Ils ne vouloient point se laisser fléchir à ses prieres, quoique prosterné à leurs pieds, il leur tendît des mains suppliantes, déchirât ses habits, [illegible]ppât la poitrine, & poussât [illegible] sanglots & mille gémissemens. Dans la colère qui les transportoit, ils prenoient toutes ces marques de repentir, de crainte & d'humilité, pour des preuves certaines de son crime. Aponianus, autre général de Vespasien, ayant pris la parole pour le défendre, ils lui fermérent la bouche par leurs cris impétueux, & ne donnérent pas plus d'attention aux autres Chefs, qui voulurent parler en sa faveur. Cela se passoit vers l'an de Rome 821, & de J. C. 70.

AMPLIAS, *Amplias*, (*a*) Ἀμπλίας, nom d'une personne, dont parle S. Paul, dans son épître aux Romains. Il paroît que cet Apôtre lui étoit fort attaché. On ne sçait pas certainement, qui étoit Amplias, ni ce qu'il faisoit. Les Grecs prétendent qu'il fut ordonné évêque d'Odyssople, en Mésie, par S. André. Ils lui attribuent la qualité d'Apôtre, ou du moins de Disciple, du nombre des soixante-douze, & l'honneur du martyre. Ils font sa fête le 31 Octobre.

AMPLIATION, *Ampliatio*, (*b*) terme, qui, dans la jurisprudence Romaine, signifioit ce que, dans la nôtre, nous appellons un plus ample informé. Les Juges donnoient leur voix pour l'Ampliation, chacun par le moyen d'une tablette, sur laquelle étoient ces deux lettres *N. L.*, qui signifioient *non liquet*; c'est-à-dire, cela n'est pas clair. L'Ampliation différoit de la compérendination, en ce que celle-ci étoit toujours pour le surlendemain, ou au plûtard, à trois jours de la signification; au lieu que l'Ampliation étoit pour un jour que le Préteur désignoit à son gré.

AMPLIFICATION, *Amplificatio*, (*c*) terme de Rhétorique. L'Amplification consiste à développer les choses, & à leur donner une juste étendue, pour en faire sentir tout le poids, & pour en tirer tout l'avantage possible.

L'Amplification trouve sa place dans toutes les parties du discours. Elle sert à la preuve, à l'exposition du fait, à concilier la faveur de ceux qui nous écoutent, & à exciter leurs passions. Par elle,

(*a*) Ad Rom. Epist. c. 16. v. 8.
(*b*) Coût. des Rom. par M. Nieup, pag. 138.
(*c*) Virg. Georg. L. I. v. 466. & *seq.* Æneid. L. XII. v. 951, 952. Maccab. L. I. c. 1. v. 3. Cicer. pro Milon. & pro Rosc. Amerin. Roll. Traité des Etud. Tom. I. pag. 414. & *suiv.*

l'Orateur aggrave un crime, exagére une louange, étend une narration par le développement de ſes circonſtaces, préſente une penſée ſous diverſes faces, & produit des émotions relatives à ſon ſujet. Tel eſt ce vers, où Virgile, au lieu de dire ſimplement : *Turnus meurt*, amplifie ainſi ſon récit :

*Aſt illi ſolvuntur frigore membra,*
*Vitaque cum gemitu fugit indignata ſub umbras.*

Cicéron définit l'Amplification, une argumentation véhémente, une affirmation énergique, qui perſuade en remuant les paſſions. Quintillen & les autres Maîtres de l'éloquence font, de l'Amplification, l'ame du diſcours. Longin en parle comme d'un des principaux moyens, qui contribuent au ſublime ; mais, il blâme ceux qui la définiſſent un diſcours qui groſſit les objets ; parce que ce caractère convient au ſublime & au pathétique, dont il diſtingue l'Amplification, en ce que le ſublime conſiſte uniquement dans l'élévation des ſentimens & des mots, & l'Amplification dans la multitude des uns & des autres.

Le ſublime peut ſe trouver dans une penſée unique, & l'Amplification dépend du grand nombre. Ainſi ce mot de l'Écriture, en parlant d'Alexandre : *Siluit terra in conſpectu ejus*, eſt un trait ſublime. Pourroit-on dire que c'eſt une Amplification ?

On met auſſi cette différence entre l'Amplification & la preuve, que l'une a pour objet d'éclairer un point obſcur ou controverſé ; & l'autre de donner de la grandeur & de l'élévation aux objets. Mais, rien n'empêche qu'un tiſſu de raiſonnemens ne ſoit en même-tems preuve & Amplification.

On diſtingue, en général, deux ſortes d'Amplifications ; l'une roule ſur les choſes ; l'autre a, pour objet, les mots & les expreſſions.

I. La première peut s'exécuter de différentes manières. 1.° Par l'amas des définitions, comme lorſque Cicéron définit l'Hiſtoire, *Teſtis temporum, lux veritatis, vita memoriæ, magiſtra vitæ, conſ. cia vetuſtatis.*

2.° Par la multiplicité de [redacted] joints, ou circonſtances. V[redacted] en donne un exemple dans cette lamentation ſur la mort de Céſar, où il décrit tous les prodiges, qui la précédérent, ou la ſuivirent :

*Ille [Sol] etiam extincto miſeratus Cæſare Romam ;*
*Cum caput obſcurâ nitidum ferrugine texit,*
*Impiaque æternam timuerunt ſæcula noctem.*
*Tempore quanquam illo tellus quoque, & æquora Ponti,*
*Obſcœnique canes, importunæque volucres*
*Signa dabant. Quoties Cyclopum effervere in agros*
*Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,*
*Flammarumque globos, liquefactaque volvere ſaxa !*

*Armorum ſonitum toto Germania cœlo*

*Audiit ; inſolitis tremuerunt motibus alpes.*

*Vox quoque per lucos vulgò exaudita ſilentes*

*Ingens, & ſimulacra modis pallentia miris*

*Viſa ſub obſcurum noctis, pecudeſque locutæ,*

*Infandum ! ſiſtunt amnes, terræque dehiſcunt ;*

*Et mœſtum illacrymat templis ebur, æraque ſudant.*

*Proluit inſano contorquens vortice ſylvas*

*Fluviorum rex Eridanus, campoſque per omnes*

*Cum ſtabulis armenta tulit ; nec tempore eodem*

*Triſtibus aut extis fibræ apparere minaces,*

*Aut puteis manare cruor ceſſavit ; & altè*

*Per noctem reſonare lupis ululantibus urbes.*

*Non alias cœlo ceciderunt plura ſereno*

*Fulgura, nec diri toties arſere cometæ.*

C'eſt-à-dire, ſelon la traduction de M. l'abbé Desfontaines. » Après » la mort de Céſar, le ſoleil fut » touché du ſort de Rome, & » ſembla préſager nos malheurs. » Son front ſe couvrit de téné- » bres, & les mortels coupables » craignirent de ſe voir plongés » dans une éternelle nuit. La ter- » re, la mer, les chiens même, » par d'affreux hurlemens, & les » oiſeaux, par des cris funébres, » annoncérent nos déſaſtres. Com- » bien de fois vîmes-nous, dans » le païs des Cyclopes, le mont » Etna, briſant ſes ardentes four- » naiſes, vomir des torrens de » flammes, & des roches calci- » nées ! Le Germain entendit un » bruit guerrier dans les airs ; les » alpes éprouvérent des tremble- » mens de terre, qui leur étoient » inconnus ; les forêts retentirent » de voix effrayantes ; les ſpectres » apparurent durant la nuit ; les » bêtes parlérent ; le cours des » fleuves fut ſuſpendu, & la ter- » re s'entrouvrit. Dans les tem- » ples on vit ſuer & pleurer les » ſtatues de bronze & d'ivoire : » Le Pô, ce roi des fleuves, ſe » déborda, déracina les arbres, » ravagea les campagnes, & en- » traîna les étables & les trou- » peaux. Les entrailles des vic- » times n'offroient, aux regards » des Aruſpices, que des ſignes » funeſtes du courroux des dieux. » On vit couler des ſources de » ſang. Les loups, durant la nuit, » épouvantérent les Villes par des » hurlemens affreux. Jamais la » foudre ne tomba ſi ſouvent » dans un tems ſérein ; jamais les » redoutables cométes n'effrayé- » rent plus les mortels. «

3.° On amplifie encore une choſe par le détail des cauſes & des effets. 4.° Par l'énumération des conſéquences. 5.° Par les comparaiſons, les ſimilitudes & les

exemples. 6.° Par des contraſtes, ou des oppoſitions, & par les inductions qu'on en tire. Toutes ces belles deſcriptions des orages, des tempêtes, des combats ſinguliers, de la peſte, de la famine, ſi fréquentes dans les Poëtes, ne ſont qu'une Amplification d'une penſée ou d'une action ſimple, mais développée.

II. L'Amplification, par les mots, ſe fait principalement en ſix manières. 1.° Par des métaphores. 2.° Par des ſynonymes. 3.° Par des hyperboles. 4.° Par des périphraſes. 5.° Par des répétitions, auxquelles on peut ajoûter la gradation. 6.° Par des termes nobles & magnifiques. Il faut remarquer enfin qu'on amplifie une penſée générale en la particulariſant, en la développant; & une penſée particulière & reſtrainte, en remontant de conſéquence en conſéquence, juſqu'à ſon principe.

C'eſt Cicéron qui a ſurtout réuſſi dans l'Amplification. Nous n'en rapporterons qu'un ſeul exemple, tiré de ſon plaidoyer pour Milon. A pluſieurs preuves, par leſquelles Cicéron avoit montré que Milon étoit bien éloigné d'avoir formé le deſſein de tuer Clodius, il ajoûte une réflexion tirée de la circonſtance du tems; & il demande, s'il eſt vraiſemblable qu'à la veille preſque des aſſemblées du peuple Romain, où ſe devoient donner les charges, Milon, qui ſongeoit à demander le conſulat, eût été aſſez imprudent, pour aliéner de lui tous les eſprits par un ſi lâche aſſaſſinat. Cette réflexion eſt fort ſenſée; mais, ſi l'Orateur s'étoit contenté de la montrer ſimplement, ſans lui prêter le ſecours de l'éloquence, elle n'auroit pas fort touché les Juges. Il la fait donc valoir d'une manière merveilleuſe, en montrant comment, dans une telle conjoncture, on eſt circonſpect & attentif, juſqu'au ſcrupule, à ménager les bonnes graces & les ſuffrages des Citoyens. » Je ſçai, dit Cicéron, » juſqu'où va la timidité de ceux » qui briguent les charges, & » combien la demande du conſu- » lat entraîne avec elle de ſoins » & d'inquiétudes. Nous crai- » gnons, non ſeulement ce qu'on » peut nous reprocher ouverte- » ment, mais ce qu'on peut pen- » ſer de nous en ſecret & dans le » fond du cœur. Le moindre » bruit, la fable la plus vaine & » la moins fondée nous allarme » & nous déconcerte. Nous étu- » dions avec inquiétude les yeux, » les regards, les paroles de tout » le monde; car, rien n'eſt ſi » délicat, ſi fragile, ſi incertain, » ni ſi variable, que la volonté » des Citoyens à l'égard de qui- » conque prétend aux charges pu- » bliques. Non ſeulement ils s'ir- » ritent & s'offenſent de la faute » la plus légere; ils conçoivent » même ſouvent de capricieux » & d'injuſtes dégoûts pour les » plus belles actions. «

Eſt-il poſſible de mieux peindre, d'un côté, la bizarre légereté du peuple, de l'autre les craintes & les inquiétudes continuelles de ceux qui briguoient ces ſuffrages? Il conclut ce raiſonnement d'une manière encore plus vive, en de-

mandant, s'il y a la moindre vraisemblance que Milon, uniquement occupé depuis si long-tems de l'attente de ce grand jour, eût osé se présenter devant l'auguste assemblée du peuple, les mains encore fumantes du sang de Clodius, & portant sur son front & dans toute sa contenance l'orgueilleux aveu de son crime.

Il faut avouer que ce sont ces sortes d'endroits qui convainquent, qui touchent, qui enlévent l'auditeur. On doit pourtant prendre garde de ne les pas pousser trop loin, & se défier d'une imagination trop vive, qui, s'abandonnant à ses saillies, s'arrête mal à propos sur des choses étrangères au sujet, ou de peu de conséquence, ou qui insiste trop longtems sur les choses mêmes, qui méritent quelque attention. Cicéron avoue de bonne foi qu'il étoit autrefois tombé dans ce dernier défaut. En plaidant pour Roscius, il fait de longues réflexions sur le supplice des parricides, qui étoient enfermés tout vivans dans un sac, & ensuite jettés dans la mer. L'auditoire fut enlevé par la beauté de cet endroit, & interrompit l'Orateur par ses applaudissemens. En effet, il est difficile de rien trouver de plus lumineux, ni de plus brillant. Cependant, Cicéron, dont le goût & le jugement s'étoient perfectionnés par un long usage, & dont l'éloquence, comme il le dit lui-même, avoit acquis, par l'âge, une espèce de maturité, reconnut dans la suite que si cet endroit avoit été si fort approuvé, ce n'étoit pas tant pour des beautés solides & réelles, que dans l'espérance de celles qu'il promettoit pour un âge plus avancé.

AMPLUSTRES, *Amplustria*, sorte d'ornemens à l'usage des vaisseaux

AMPOULE, *Ampulla*, espèce de vases qui furent en usage chez les Romains, & surtout dans les bains. Ils étoient remplis de l'huile, dont on se frottoit au sortir de l'eau. Les Chrétiens se sont aussi servis d'Ampoules. Ils donnoient ce nom aux vases qui contenoient l'huile, dont on oignoit les Catéchumènes & les malades, aussi-bien que le chrême & le vin du sacrifice.

C'est encore aujourd'hui le nom d'une phiole célebre, qu'on conserve dans l'église de S. Remi de Rheims, & qu'on prétend avoir été apportée du Ciel, pleine de baume, pour le Baptême de Clovis. Ce fait est attesté par plusieurs fameux Auteurs. D'habiles Gens l'ont combattu; d'autres, non moins habiles, l'ont défendu. Il faut voir la dissertation de M. l'abbé de Vertot sur cette matière. Elle est insérée au second volume des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres.

AMPYCIDE, *Ampycides*, (*a*) nom que les Poëtes donnent à Mopsus, parce qu'il étoit fils d'Ampyx.

AMPYX, *Ampyx*, Ἄμπυξ, (*b*) fils de Pélias, fut pere de Mopsus.

(*a*) Ovid. Metam. L. XII, c. 11, 12. (*b*) Paus. pag. 320, 432.

AMRAM, *Amram*, Ἀμβράμ, (*a*) fut l'aîné des enfans de Caath, de la tribu de Lévi. Il épouſa Jochabed, fille de ſon oncle paternel, dont il eut Aaron, Marie, & Moïſe. Le tems que vécut Amram fut de 137 ans. Il mourut en Égypte. Mais, on ne ſçait pas au juſte dans quel tems. Il y en a qui placent ſa mort, vers l'an 1529 avant l'Ére Chrétienne.

AMRAM, *Amram*, Ἀμράμ, (*b*) étoit fils de Bani, de la race Sacerdotale. Au retour de la captivité de Babylone, il ſe trouva du nombre de ceux, qui avoient pris des femmes étrangéres, & qui conſentirent à s'en ſéparer, après avoir offert un bélier pour leur péché.

AMRAPHEL, *Amraphel*, (*c*) Ἀμραφάλ, étoit roi de Sennaar, dans le tems qu'Arioch étoit roi d'Ellazar, Chodorlahomor, roi des Élamites, & Thadal, roi des Nations. Ils firent la guerre contre Bara, roi de Sodome, contre Berſa, roi de Gomorrhe, contre Sennaab, roi d'Adama, contre Séméber, roi de Séboïm, & contre le roi de Bala, qui fut depuis appellée Ségor. Tous ces cinq Rois s'aſſemblérent dans la vallée de Siddim. Ils avoient été aſſujettis à Chodorlahomor pendant 12 ans, & la 13ᵉ année ils ſe révoltérent. Ainſi, l'an 14ᵉ Chodorlahomor vint avec les Rois, qui s'étoient joints à lui. Amraphel étoit du nombre. Ils battirent les cinq rois de la Pentapole, pillérent leurs Villes, & enlevérent quantité de captifs, entre leſquels ſe trouva Loth, neveu d'Abraham.

Mais, Abraham les pourſuivit, reprit Loth, & recouvra tout le butin. C'étoit l'an du monde 2092, & avant l'Ére Chrétienne 1908.

AMRI, *Amri*, Ἀμβρί, (*d*) général d'Éla, roi d'Iſraël. Dans le tems que l'armée de ce Prince, commandée par Amri, aſſiégeoit Gébbethon, ville des Philiſtins, on apprit que Zambri s'étant révolté, avoit tué le Roi. Auſſi-tôt tout Iſraël, en ce même jour, proclama roi Amri dans le camp.

Amri, quittant donc Gébbethon, marcha avec tout Iſraël, & vint aſſiéger Therſa. Zambri voyant que la Ville étoit priſe, entra dans le palais, ſe brûla avec la maiſon Royale, & mourut ainſi. Alors, le peuple d'Iſraël ſe diviſa en deux parties. La moitié du peuple ſuivoit Thebni, fils de Gineth, pour l'établir Roi, & l'autre moitié ſuivoit Amri. Mais, le peuple, qui étoit avec Amri, eut l'avantage ſur le peuple, qui étoit avec Thebni; & celui-ci étant mort, Amri regna ſeul. La 31ᵉ année d'Aſa, roi de Juda, Amri regna ſur Iſraël. Son regne dura 12 ans, dont il en regna 6 à Therſa. Il acheta la montagne de Samarie de Somer, pour deux talens d'argent; & il y bâtit une ville, qu'il appella Samarie, du nom de Somer, à qui avoit été la montagne.

(*a*) Exod. c. 6. v. 18. *& ſeq.*
(*b*) Eſdr. L. I. c. 10. v. 34.
(*c*) Geneſ. c. 14. v. 1. *& ſeq.*
(*d*) Reg. L. III. c. 16. v. 16. *& ſeq.*

Amri fit le mal devant le Seigneur. Les crimes, qu'il commit, ſurpaſſérent encore ceux de tous ſes prédéceſſeurs. Il marcha dans toute la voie de Jéroboam, fils de Nabat, & dans les péchés dans leſquels il avoit fait tomber Iſraël, pour irriter le Seigneur, le dieu d'Iſraël, par ſon idolâtrie. Le reſte des actions d'Amri avec les combats qu'il donna, étoit écrit au livre des annales des rois d'Iſraël. Amri s'endormit avec ſes peres, & fut enſeveli à Samarie. Achab, ſon fils, regna en ſa place, l'an 914 avant J. C.

AMRI, *Amri*, Ἀμαρία, (*a*) de la tribu d'Iſſachar, étoit le cinquième des enfans de Béchor. Ses freres étoient au nombre de huit.

AMRI, *Amri*, Ἀμβρί, (*b*) auſſi de la tribu d'Iſſachar, étoit fils de Michel. On dit que cet Amri étoit chef de ſa Tribu, du tems de David.

AMRI, *Amri*, Ἀμρί, (*c*) fils d'Omraï, fut pere d'Ammiud.

AMRI, *Amri*, Ἀμαρί, (*d*) pere de Zachur, du tems d'Eſdras. Ce Zachur, au retour de la captivité de Babylone, bâtit auprès du grand prêtre Éliaſib.

AMSANCTE, *Amſanctus*, (*e*) nom d'une vallée d'Italie, auprès des Hirpiniens, entre l'Apulie & la Campanie, la première à l'orient, la ſeconde à l'occident, & environ à égale diſtance des deux mers, appellées *Superum* & *Inferum*; c'eſt-à-dire, Adriatique & Tyrrhène. C'eſt pour cela que Virgile dit: » Au » ſein de l'Italie, & au pied des » plus hautes montagnes eſt la » noble vallée d'Amſancte, ſi » renommée en tous lieux, en- » vironnée de ténébreuſes forêts, » & traverſée par un torrent, » qui, ſe précipitant à grand bruit » du haut des rochers, va ſe per- » dre dans un gouffre. Là ſe voit » une profonde caverne, affreux » ſoupirail du triſte ſéjour de » Pluton, ouverture empeſtée, » par où ſe déborde l'Achéron, » & par où la cruelle Furie ſe » replongeant dans le Tartare, » délivre enfin le ciel & la terre » de ſon odieuſe préſence. «

Il y avoit, dans ce même lieu, un temple de Méphitis; c'eſt-à-dire, de Junon, qui préſidoit à l'air corrompu. Ceux de Crémone en avoient également érigé un à cette Déeſſe. La vallée d'Amſancte, ſelon M. Baudrand, ſe nomme aujourd'hui la vallée de Fricento, dans la principauté ultérieure, au royaume de Naples.

AMSI, *Amſi*, Ἀμασί, (*f*) fils de Zacharias, étoit pere de Phélélia.

AMTHAR, *Amthar*, (*g*) ville de la Terre Sainte, ſituée dans la tribu de Zabulon. On la voyoit vers la frontière de cette Tribu.

(*a*) Paral. L. I. c. 7. v. 8.
(*b*) Paral. L. I. c. 27. v. 18.
(*c*) Paral. L. I. c. 9. v. 4.
(*d*) Eſdr. L. II. c. 3. v. 2.
(*e*) Plin. L. II. c. 94. Virg. Æneid. L. VII. v. 563. *& ſeq.* Cicer. L. I. de Divinat. c. 79.
(*f*) Eſdr. L. II. c. 11. v. 12.
(*g*) Joſu. c. 19. v. 13.

AMULA, *Amula*, (*a*) l'eſpèce de vaiſſeau luſtral. Il ſervoit chez les Romains à porter de l'eau, deſtinée pour les expiations, ou purifications. C'eſt le même que l'Aquiminarium.

AMULÉTE, *Amuletum*, (*b*) image, ou figure, autrement préſervatif qu'on portoit au cou. La forme des Amulétes étoit arbitraire. L'on ne finiroit point, ſi on vouloit rappeller toutes les différences ſur les Amulétes, ſoit dans les figures monſtrueuſes & informes, qui tenoient du corps humain, & que les Égyptiens ſe plaiſoient à repréſenter, ſoit dans la poſition & les attributs des ſerpens, connus ſous le nom d'Agathodémon, ou bon Démon, dont on peut voir un grand nombre dans les Antiquités, expliquées par D. Bern. de Montfaucon.

M. le comte de Caylus croit que les Amulétes ont toujours eu un double objet. Celui de flatter la ſuperſtition des peuples, & celui de ſervir de ſçeau, ou de ſigne d'aveu, ou de préſence, par le moyen de leur empreinte. Cette opinion eſt d'autant plus vraiſemblable, qu'il eſt rare d'en rencontrer, dont les ſujets ſoient de relief. Il eût été poſſible d'employer ces dernières aux mêmes uſages; mais, l'empreinte auroit cauſé plus d'embarras, & l'effet en auroit été beaucoup moins facile à diſtinguer.

Les Anciens, ſelon notre Antiquaire, ont commencé à porter au cou ces ſortes d'aveux dans ces tems, où l'écriture étoit moins pratiquée. Ces hommes qui étoient preſque tous ouvriers, laboureurs, ou ſoldats, n'imaginoient pas qu'il fût naturel d'embarraſſer leurs mains de bagues, qui les auroient empêchés de travailler & de manier les armes, ſurtout dans des ſiécles, où la groſſiéreté du travail & des métaux, donnoit, à cet ornement, une épaiſſeur conſidérable. Au reſte M. le comte de Caylus ne donne ces réflexions que comme des conjectures, à l'appui deſquelles Pline paroît cependant venir, lorſqu'il déclame contre les anneaux. Il aſſure que les Égyptiens n'en ont jamais porté; & il ajoûte, dans le même endroit, que les bagues ont précédé l'argent monnoyé. Il eſt vrai que la fabrique en eſt moderne, en comparaiſon des anneaux, que nous voyons cités dans les plus anciens Auteurs. Pline croyoit donc que ce genre de parure n'étoit connu dans le monde, que depuis peu de ſiécles. Et ce ſont les Amulétes, ſans doute, qui leur ont donné naiſſance. Mais, on reſſemble, en parlant de ces choſes éloignées, à des aveugles, qui touchent pluſieurs corps, avant que de trouver celui qu'ils cherchent, & qui, le plus ſouvent, tournent le dos à leur objet.

Il paroît que les Égyptiens ont employé conſtamment, pour leurs Amulétes, la forme des Scarabées. Nous en trouvons de toutes les matières, à la réſerve des métaux.

(*a*) Roſin. de Antiq. Rom. pag. 320.
(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 71. Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Caylus. Tom. II. pag. 36. *& ſuiv.*

Cependant,

Cependant, l'art de la fonte leur étoit connu. Peut-être que quelque superſtition particulière, que nous ignorons, leur défendoit d'employer les métaux à cet uſage. Les Scarabées de terre cuite, couverte d'émaux de couleur verte & bleue, étoient préférés par ces peuples; du moins il y en a qui aſſurent n'en avoir point vu d'autre couleur. Ils en faiſoient de toutes les pierres fines, & de tous les marbres. Dans quelque art que ce puiſſe être, les manœuvres différentes & néceſſaires ſont une preuve de ſes progrès; de ſorte que les moyens d'opérer, examinés avec ſoin, nous font connoître la date des monumens, & la route qui a conduit les talens à divers dégrés de perfection. Les Amulétes de terre indiquent cette progreſſion.

(*a*) Il y en a qui croient que les Téraphim de Laban, que Rachel emporta, & les pendans d'oreille, que Jacob enfouït ſous un chêne, étoient des préſervatifs, ou Amulétes.

AMULIUS, *Amulius*, (*b*) Ἀμούλιος, fils de Proca, roi d'Albe. Comme il avoit un frere, nommé Numitor, dès que Proca fut mort, vers l'an 793 avant J. C., il fit deux lots de la ſucceſſion. Il mit le royaume d'un côté, & de l'autre tout l'or & l'argent, avec le tréſor; qu'on avoit apporté de Troye. Numitor ayant choiſi le royaume, Amulius, qui eut tout l'argent comptant, ſe trouvant le plus fort par ce moyen, dépoſſéda aiſément ſon frere. Monté ſur le trône, par une action qui annonçoit un grand mépris de la juſtice, il forma le déteſtable deſſein d'exterminer entièrement la maiſon de Numitor, tant pour ſe conſerver la couronne, que de peur d'être un jour puni de ſon uſurpation.

Après s'être entretenu longtems de cette penſée, il fit d'abord aſſaſſiner Égeſte, fils de Numitor, qui ne faiſoit que d'entrer dans l'âge de puberté. Il obſerva l'endroit, où il avoit accoûtumé d'aller à la chaſſe, & s'y étant caché en embuſcade, il le tua; puis il fit courir le bruit, que ce jeune homme avoit été aſſaſſiné par des voleurs. Mais, les faux bruits ne purent l'emporter ſur la vérité, qu'on vouloit tenir cachée. Car, il y eût pluſieurs perſonnes, qui oſérent publier ſon crime, même au péril de leur vie. Numitor ſçavoit tout ce qui s'étoit paſſé; mais, la raiſon l'emportant ſur la douleur & ſur le reſſentiment, il fit ſemblant de l'ignorer, juſqu'à ce qu'il trouvât une occaſion favorable d'en tirer vengeance. Amulius, croyant donc que ſon crime n'étoit point connu, y en ajoûta un autre.

De peur qu'une fille unique, qu'avoit Numitor, n'eût des en-

(*a*) Geneſ. c. 31. v. 19. c. 35. v. 4.
(*b*) Strab. p. 229. Plut. Tom. I. p. 19. *& ſeq.* Tit. Liv. L. I. c. 3, 5, 6. Juſt. L. XLIII. c. 2, 3. Dionyſ. Halic. L. I. cap. 17, 18, 19. Roll. Hiſt. Rom. Tom. I. pag. 9. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 179. Tom. VII. pag. 114. *& ſuiv.* Tom. XIV. pag. 229. *& ſuiv.*

ſans, il la fit prêtreſſe de Veſta, afin qu'elle fût obligée de demeurer vierge, & qu'elle ne pût jamais ſe marier. Les uns appellent cette Princeſſe Ilia; les autres, Rhéa; & il y en a qui la nomment Sylvia. Peu de tems après, il ſe trouva qu'elle avoit violé le principal vœu des Veſtales, & qu'elle étoit groſſe. Certains prétendent que ce fut Amulius même, qui eut commerce avec elle, plutôt pour lui dreſſer des embûches, que par aucun ſentiment d'amour; que, dans ce deſſein, il déguiſa, du mieux qu'il put, les traits de ſon viſage, qu'elle connoiſſoit; & qu'il ſe revêtit de ſes armes, les plus propres à imprimer de la terreur. Mais, la plûpart des Auteurs diſent que ce fut le dieu même, auquel étoit conſacré le lieu, où Ilia fut violée. Ce lieu étoit le bois ſacré de Mars, où elle étoit allée chercher de l'eau pure, dont elle devoit ſe ſervir dans les ſacrifices.

Cependant, Amulius, ſoit qu'il ſçût bien ce qui s'étoit paſſé, ſoit qu'il s'en doutât ſeulement, s'informa avec ſoin, pourquoi elle étoit ſi long-tems, ſans faire ſes fonctions, & quelle en étoit la principale cauſe. D'abord, il envoya des médecins de confiance, pour examiner ce que ce pouvoit être; mais, comme les femmes diſoient que la maladie étoit ſecréte; & qu'on ne pouvoit la découvrir aux hommes, il laiſſa Ilia en la garde de la Reine, ſa femme. Celle-ci découvrit bientôt, par certains indices, la cauſe de cette maladie cachée. Elle en fit rapport à ſon mari. Amulius alloit lui faire ſouffrir la peine, portée par les loix, ſi ſa propre fille, nommée Antho, n'eût intercédé pour elle. Il ne fit donc que l'enfermer, dans une priſon fort étroite, où il ne la laiſſoit voir à perſonne, afin qu'elle ne pût accoucher à ſon inſçu. Le terme venu, elle ſe délivra de deux Jumeaux, d'une taille extraordinaire, & d'une merveilleuſe beauté. Amulius, encore plus allarmé, les donna à expoſer à un de ſes domeſtiques. Les deux Jumeaux furent ſauvés d'une manière aſſez ſingulière, & élevés par les ſoins de Fauſtule, qui les avoit trouvés. On les nomma, l'un Rémus, & l'autre Romulus. A meſure qu'ils croiſſoient, ils devenoient plus hardis & plus vaillans.

Un jour, les bergers de Numitor ayant eu querelle avec ceux d'Amulius, & leur ayant emmené quelques troupeaux, Rémus & Romulus ſe mirent à les pourſuivre, les battirent, les mirent en fuite, & leur enlevérent leur proye, ſans ſe mettre en peine du reſſentiment de Numitor. Depuis, les bergers de celui-ci ayant rencontré Rémus, mal accompagné, ſe jettérent ſur lui. Il y eut des gens tués & bleſſés de part & d'autre; enfin, les bergers de Numitor eurent l'avantage, & firent Rémus priſonnier. D'abord, ils le menérent à Numitor, à qui ils portérent leurs plaintes. Numitor n'oſa le faire punir de ſon autorité, craignant ſon frere, qui étoit, ſelon Plutarque, un homme

difficile & jaloux ; mais, il le lui remit entre les mains, le priant de lui en faire juſtice, & de ne pas ſouffrir qu'étant ſon frere, il fût ainſi maltraité par ſes gens, qui ſe croyoient tout permis, parce qu'il étoit roi. Il n'y avoit perſonne dans Albe, qui ne fût fâché de l'injuſtice qu'on faiſoit à Numitor, & qui ne dît hautement qu'il méritoit d'être mieux traité. Amulius, touché de ces murmures du peuple, rendit Rémus à ce Prince, pour qu'il en fit ce qu'il voudroit.

Fauſtule, ayant appris la nouvelle de la priſe de Rémus, & ayant ſçu qu'Amulius l'avoit abandonné au reſſentiment de Numitor, exhorte Romulus à aller à ſon ſecours, & lui découvre le véritable ſecret de leur naiſſance, dont il n'avoit fait encore que leur parler fort obſcurément, ne leur en diſant qu'autant qu'il en falloit pour leur élever le courage ; & ſans perdre de tems, il prend le berceau, & va le porter à Numitor. Comme il marchoit à grand'hâte, & plein de frayeur, à cauſe de la conjoncture qui preſſoit, cela donna du ſoupçon aux gardes du Roi, qui étoient aux portes d'Albe ; &, s'étant coupé ſur les queſtions, qui lui furent faites, il ne put éviter qu'on n'apperçût ce qu'il portoit ſous ſon manteau.

Parmi ces gardes, il y en eut un par hazard, qui, ayant été du nombre de ceux à qui on avoit donné ces enfans à expoſer, n'eut pas plutôt vu le berceau, qu'il le reconnut à la figure & aux caractères ; & conjecturant auſſi-tôt ce que ce pouvoit être, il alla ſur l'heure même en avertir Amulius, & lui mena Fauſtule, afin qu'il fût interrogé en ſa préſence. Fauſtule, dans un ſi grand danger, ne fut pas, ni tout à fait troublé, ni tout à fait ferme ; car, il avoua véritablement que les enfans étoient en vie ; mais, il aſſura qu'ils paiſſoient des troupeaux loin d'Albe ; & que pour lui, il venoit porter ce berceau à Ilia, qui avoit ſouhaité ſouvent de le voir, afin d'être plus aſſurée de la vie de ſes enfans.

Amulius fut ſi troublé, comme le ſont ordinairement ceux que la crainte ou la colère tranſporte, qu'il envoya avec précipitation un homme de bien & un ami particulier de Numitor, lui demander, s'il n'avoit point ouï dire que les enfans de ſa fille fuſſent en vie. Cet homme, arrivant dans la maiſon de Numitor, le ſurprit preſque, comme il embraſſoit Rémus ; il le confirma dans ſes eſpérances, l'exhorta à mettre la main à l'œuvre très-promptement, & voulut être lui-même de la partie. Il eſt vrai que le tems ne ſouffroit pas un long retardement ; car, Romulus étoit déjà près d'Albe, & une grande partie des Citoyens étoient ſortis de la Ville, pour s'aller joindre à lui, pouſſés par la crainte qu'ils avoient d'Amulius, & par la haine qu'ils lui portoient. Romulus amenoit auſſi d'autres troupes, qu'il avoit diſtribuées par compagnies de cent hommes, dont chacune étoit conduite

par un capitaine, qui portoit une poignée de foin, ou d'herbe, attachée à une pique. Les Latins nommoient ces ſortes d'enſeignes *manipulos*, d'où vient qu'encore, du tems de Plutarque, dans leurs armées, on appelloit *manipulares*, les ſoldats d'une même compagnie.

Rémus gagnant donc ceux du dedans, & Romulus approchant avec ceux du dehors, le tyran, ſurpris & incertain du parti qu'il devoit prendre, ne ſçut, ni rien faire, ni rien réſoudre, qui le pût ſauver. Ainſi, Amulius fut pris & tué dans ſon palais, l'an 752 avant J. C. Après ſa mort, Numitor fut rétabli ſur le trône.

AMULIUS, *Amulius*, (*a*) Ἀμούλιος, peintre fameux, qui vivoit peu de tems avant Pline. Cet Écrivain le repréſente, comme un homme grave & ſévère, mais, cependant fleuri. Il avoit peint une Minerve, qui vous regardoit, de quelque côté que vous la regardaſſiez. Ce Peintre travailloit peu d'heures par jour, & toujours avec ſa gravité ordinaire, ne quittant jamais la toge, ou la robe longue.

AMULIUS SÉRÉNUS, *Amulius Serenus*, (*b*) premier capitaine d'une légion, l'an de Rome 821. Il fut envoyé cette même année aux ſoldats de l'armée de Germanie, qui étoient poſtés dans le veſtibule du temple de la Liberté, à Rome. C'étoit dans le tems qu'on travailloit à mettre Othon ſur le trône, au préjudice de Galba.

AMUSITUS, *Amuſitus*, (*c*) Prince des Auſétains, peuples d'Eſpagne. Pendant que les Romains, commandés par Scipion, aſſiégeoient leur Ville capitale, l'an 218 avant J. C., Amuſitus en étant ſorti, pour ſe retirer dans le camp d'Aſdrubal, ils ſe rendirent au général Romain, après être convenus avec lui de lui donner vingt talens d'argent, pour ſe racheter.

AMUTANTHUS, *Amutanthus*. (*d*) Perſonne, dit un Membre de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres, n'a ſenti que pour Amutanthus, dans le canon d'Ératoſthène, il falloit remettre Amo-Tauthus, ou Teuthus, & qu'Amo-Teuthus n'eſt que le nom du Teutamos de Céphalion retourné, & un compoſé d'Amos Theut, Amos Mercurius; inadvertance, néanmoins, qui fait faire à Marsham, & à tous les autres, pluſieurs anachroniſmes.

AMYCLA, *Amycla*, Ἀμύκλα, (*e*) nom d'une femme de Lacédémone, qui nourrit Alcibiade d'Athènes. Cela vient de ce que les étrangers, pleins d'eſtime pour la vertu des femmes Lacédémoniennes, qu'on avoit élevées dans toute la rigueur, preſcrite par les loix de Lycurgue, venoient acheter, à Sparte, des nourrices, pour leurs enfans.

Au reſte, comme le dit Platon, la bonne nourriture, que cette

(*a*) Plin. L. XXXV. c. 10.
(*b*) Tacit. Hiſt. L. I. c. 31.
(*c*) Tit. Liv. L. XXI. c. 61.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 220.
(*e*) Plut. Tom. I. pag. 49, 192.

Lacédémonienne fourniſſoit au jeune Alcibiade, fut corrompue, en ce que Périclès lui donna pour précepteur, un eſclave, nommé Zopyre, qui n'avoit rien au-deſſus des autres eſclaves. Ainſi, tous les ſoins de la nourrice Lacédémonienne avoient été inutiles; car, un eſclave fait plus de mal à un enfant en un jour, que la plus excellente nourrice n'a pu lui faire de bien durant pluſieurs années. Le paſſage de Platon eſt dans le premier Alcibiade, où Socrate compare la manière, dont Alcibiade avoit été élevé, à celle dont étoient élevés les enfans des rois de Perſe. » Au » lieu de ces grands ſeigneurs, » qui ont ſoin des enfans des » rois de Perſe, Périclès vous a » donné, pour gouverneur, un » vil eſclave, nommé Zopyre le » Thracien, qui, par ſa vieilleſſe, » vous auroit été inutile, quand » même il auroit été vertueux. « Ariſtote n'oublie pas de défendre de laiſſer converſer les enfans avec les eſclaves. Aujourd'hui, on n'eſt pas ſi ſcrupuleux, ſur cet article.

AMYCLAS, *Amyclas*, (*a*) Ἀμύκλας, fils de Lacédémon, fut roi de Sparte, après la mort de ſon pere. Ce Prince, voulant laiſſer quelque monument après lui, bâtit, à l'exemple de ſon pere, une ville, qu'il nomma Amycles. Il fut pere de pluſieurs enfans; mais, il eut le déplaiſir de perdre le plus jeune de tous, qui ſe nommoit Hyacinthe. Cet enfant, qui étoit d'une rare beauté, lui fut ravi par un cruel accident; & ſon tombeau ſe voyoit encore, du tems de Pauſanias, à Amycles, ſous une ſtatue d'Apollon. Après la mort d'Amyclas, la couronne paſſa à Argalus, l'aîné de ſes enfans.

AMYCLAS, *Amyclas*, (*b*) Ἀμύκλας. Il en eſt parlé dans Plutarque, qui écrit d'après Phylarque, que ſa fille, appellée Daphné, fuyant la vive pourſuite d'Apollon, qui vouloit avoir ſes faveurs, fut changée en la plante, qui porte ſon nom; mais qu'ayant été fort honorée de ce dieu, elle reçut de lui la vertu de prophétiſer. On dit donc que ſes Oracles ordonnoient aux Spartiates de revenir tous à l'égalité, ordonnée par la loi, que Lycurgue avoit établie dès le commencement.

AMYCLE, *Amycla*, (*c*) Ἀμύκλα, fille de Niobé, & ſœur de Mélibée. Elle fut la ſeule, ainſi que ſa ſœur, qu'Apollon & Diane épargnérent, lorſqu'ils immolérent, à leur reſſentiment, tous les enfans d'Amphion. Elles durent leur ſalut à la bonté de Latone, qu'elles avoient implorée.

AMYCLÉEN [APOLLON], *Apollo Amyclæus*, (*d*) Ἀπόλλων Ἀμυκλαῖος. Ce ſurnom fut donné à ce dieu, d'un lieu, où il étoit honoré; c'eſt-à-dire, d'Amycles. M. Fourmont, durant ſon voyage de la Gréce, découvrit, dans la place principale de cette Ville, le

(*a*) Pauſ. pag. 158.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 799.
(*c*) Pauſ. pag. 124.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 101.

temple d'Apollon Amycléen, qui a été fort célebre dans l'Antiquité, & parmi les ruines, trois pierres, ſur chacune deſquelles étoient gravées des lettres d'un caractère fort ancien, & la figure d'un bouclier. *Voyez* Amycles.

AMYCLES, *Amyclæ*, (*a*) Ἀμύκλαι, ville de la Laconie, dans le Péloponnèſe, à vingt ſtades de Sparte. Elle fut fondée par Amyclas, fils de Lacédémon, qui deſiroit de laiſſer quelque monument, capable de tranſmettre ſon nom à la poſtérité la plus reculée.

Cette Ville conſerva ſa liberté juſqu'au regne de Télecle, qui monta ſur le trône de Sparte, 77 ans avant l'Olympiade de Corœbus, ou l'an 853 avant l'Ere Chrétienne. Comme elle avoit irrité les Spartiates, par une ſi longue réſiſtance, elle fut entièrement détruite par les vainqueurs. Cependant, la célébrité & l'antiquité du temple, fondé par Amyclas, qui y avoit établi un collége de prêtreſſes, y attirérent de nouveaux habitans, & elle ſe repeupla un peu; mais, ayant été de nouveau priſe & pillée par Ariſtomène, vers le milieu de la ſeconde guerre de Meſſène, ou vers l'an 680 avant J. C., elle eut beaucoup de peine à ſe relever.

Vers le tems de Crœſus, les Lacédémoniens penſérent à tranſporter le culte & la dévotion des peuples pour Apollon Amycléen, au temple de Thornax, bourgade voiſine de Sparte, où il y avoit un temple, avec une ancienne ſtatue de ce dieu, ſemblable à celle d'Amycles, quoique plus petite; mais, ayant changé d'avis, ils employérent, pour les ornemens du temple d'Amycles, l'or, qu'ils avoient deſtiné pour le temple de Thornax, & dont Crœſus leur avoit fait préſent. Hérodote, qui parle de cet or, nous apprend que ce fut vers le commencement du regne de Crœſus, que cela arriva. Les Lacédémoniens ayant beſoin, pour les ouvrages qu'ils projettoient, d'une plus grande quantité d'or, qu'ils n'en pouvoient trouver dans la Gréce, où ce métal étoit alors très-rare, envoyérent en Lydie, où il étoit plus commun, pour en acheter. Mais, Crœſus, ayant appris qu'ils le deſtinoient pour un temple d'Apollon, divinité à laquelle les Princes de la famille de Gygès avoient beaucoup de dévotion, tira de ſes tréſors l'or dont ils avoient beſoin, & le leur donna en préſent. Crœſus monta ſur le trône de Lydie, vers la 54e Olympiade, l'an 559 avant J. C.; & c'eſt quelques années après, que les Lacédémoniens penſérent à réparer le temple d'Amycles. On y remarquoit divers ornemens, décrits par Pauſanias.

Le plus remarquable de tous, c'eſt le trône, au milieu duquel

(*a*) Strab. pag. 364. Pauſ. pag. 158, 161, 196, 198. Plin. L. IV. c. 5. Pomp. Meſ. L. II. c. de Maced. Tit. Liv. L. XXXIV. c. 28. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 295. *& ſuiv.* Tom. XV. pag. 402. Tom. XVI. pag. 101. *& ſuiv.*

étoit la place du dieu. A droite & à gauche, il y avoit pluſieurs ſiéges, un peu diſtans les uns des autres; mais, celui du milieu étoit le plus ſpacieux de tous. C'eſt là qu'étoit poſée la ſtatue du dieu. Pauſanias ne connoiſſoit perſonne, qui en eût marqué la hauteur; autant qu'il en avoit pu juger, elle étoit au moins de trente coudées. Ce n'étoit point Bathyclès, qui l'avoit faite; car, c'étoit une ſtatue d'un goût fort ancien, & ſans art, qui, à la réſerve du viſage, des mains, & du bout des pieds, étoit toute ſemblable à une colonne d'airain. Elle avoit la tête dans un caſque, & tenoit dans ſes mains une lance & un arc. La baſe de cette ſtatue étoit faite en forme d'autel, & la tradition du païs portoit qu'Hyacinthe y étoit inhumé; de-là venoit que durant les ſolemnités de la fête Hyacinthia, avant que de ſacrifier à Apollon, l'on ouvroit une petite porte d'airain, qui étoit au côté gauche de l'autel; & que l'on faiſoit l'anniverſaire d'Hyacinthe, avec les cérémonies accoûtumées. Sur cette baſe, étoit repréſenté, en relief, d'un côté, Neptune avec Amphitrite; de l'autre, la Néréide de Béris.

Dans un autre endroit, Jupiter & Mercure s'entretenoient enſemble. Près d'eux, étoit Bacchus avec Sémélé, qu'Ino accompagnoit. Dans un autre, on voyoit Cérès, Proſerpine & Pluton; & à leur ſuite, les Parques & les Heures. Vénus, Minerve & Diane venoient enſuite. Ces Déeſſes portoient au ciel Hyacinthe, & ſa ſœur Polybée, qui mourut vierge, à ce que l'on dit. Au reſte, la ſtatue d'Hyacinthe le repréſentoit, comme ayant déjà de la barbe au menton, qu'il en eût ou non. Nicias de Nicomédie, dans un endroit, où il faiſoit entendre qu'Apollon étoit amoureux d'Hyacinthe, parloit de celui-ci, comme d'un jeune homme d'une grande beauté. Sur le devant de l'autel, on voyoit Hercule, qui étoit conduit au ciel, par Minerve, & par les autres dieux. L'ouvrier avoit ménagé auſſi une place, pour les filles de Theſtius, & n'avoit pas oublié les Muſes, ni les Heures.

Amycles, dès le tems de Pauſanias, n'étoit plus qu'un village. Un des plus beaux monumens, qui y fuſſent reſtés juſqu'alors, étoit le temple d'Alexandra & ſa ſtatue. Les Amycléens diſoient que cette Alexandra étoit la même perſonne que Caſſandre, fille de Priam. On voyoit auſſi, dans ce temple, le portrait de Clytemneſtre, & la ſtatue d'Agamemnon; & l'on croyoit que ce Prince avoit là ſa ſépulture. Les habitans du lieu honoroient particuliérement, non ſeulement Apollon Amycléen, mais encore Bacchus, à qui ils donnoient le ſurnom de Pſilas, par une raiſon aſſez ingénieuſe; car, Pſila, en langage Dorien, ſignifie la pointe de l'aîle d'un oiſeau; or, il ſemble que l'homme ſoit emporté & ſoûtenu par une pointe de vin, comme un oiſeau dans l'air par les aîles.

M. Fourmont, dans ſon voyage de la Gréce, découvrit, dans

le temple d'Apollon Amycléen; ainſi que dans beaucoup d'autres, un grand nombre d'inſcriptions, de tous les âges & de toutes les eſpèces. » Après avoir fait fouiller, dit-il, dans ce lieu, aux » environs de la Moſquée des » Mahométans, après avoir renverſé les fondemens du temple » d'Apollon Amycléen, & avoir » trouvé dans cet endroit, j'oſe » le dire, des tréſors, pour la » littérature, un des ouvriers » m'avertit qu'à cinq cens pas du » temple d'Apollon, où nous » étions encore à fouiller, il y » avoit, dans le milieu des oliviers & des meuriers, un hallier preſque impénétrable, à » cauſe de la quantité de ronces, » dont il étoit fermé; qu'ayant » monté ſur un des meuriers, il » avoit apperçu que ces ronces » cachoient une Égliſe, entourée » de murailles. Nous y allâmes » tous, & les ronces coupées, » j'apperçus, non une Égliſe, » mais comme une grotte d'environ ſeize pieds de long, ſur » dix de large en dedans, mais, » dont le pavé n'étoit que d'une » pierre; quatre autres pierres » formoient le devant, le derrière » & les deux côtés de ce bâtiment. Il n'étoit auſſi couvert » que d'une pierre, au-deſſus de » laquelle il y en avoit deux autres, l'une ſur l'autre, en talus, » comme pour faire le toit, & » toutes ces pierres étoient brutes » & de couleur noire. La porte » étroite, & qui n'excédoit pas » quatre pieds en hauteur, étoit » ménagée dans celle qui faiſoit le » frontiſpice. L'on y montoit par » trois dégrés d'une ſeule pierre, » dans toute l'étendue du bâtiment; enſorte, que ces trois » pierres étoient proprement le » fondement de tout cet Édifice. » Ces blocs, qui ſervoient ainſi » de fondemens, avoient un pied » quatre pouces de haut; mais, » ceux qui formoient le corps du » bâtiment, & qui le couvroient, » avoient cinq pieds d'épaiſſeur. » A la vue d'un ſemblable » édifice, nous nous rappellâmes » ce que nous avions vu à Laryſſa d'Argos, à l'Aſty d'Athènes, à Hermioné, à Tyrins, à » Mycènes, & à beaucoup d'autres endroits de la Gréce, où » nous avions trouvé de ces bâtiſſes, que Pauſanias attribue à » des Géans, tant elles ſont énormes, & d'une ſymmétrie extraordinaire. Mais, toute bizarre qu'eſt celle-ci, elle s'eſt » néanmoins ſoûtenue juſqu'à nos » jours. Nous crûmes donc que » cette prétendue Égliſe n'étoit » qu'un Temple; car, à quel » autre uſage un ſemblable Édifice auroit-il pu ſervir? nous » examinâmes par tout, pour » découvrir ſi, enfin, nous ne » trouverions point quelque inſcription, qui nous dénotât ce » que ç'avoit été effectivement. » Or, comme ſur le frontiſpice, » & par tout, étoit une mouſſe » épaiſſe, nous l'arrachâmes. Elle » nous cachoit des caractères, » très-difficiles à lire. Par la copie que j'en ai faite, on apprend que ce Temple a été » conſacré à Onga; c'eſt-à-dire,

» à Minerve. Car, Minerve étoit » honorée, ſous le nom d'Onga, » parmi les Lacons, ou les La- » cédémoniens. D'où il réſulte, » que ce Temple eſt d'une anti- » quité très-vénérable. «

La ville, ou plutôt le village d'Amycles, qui ſubſiſte encore, prend le nom de Sclabochorion, dans la Morée, qui appartient à la Turquie d'Europe.

AMYCLES; *Amyclæ*, (*a*) Ἀμύκλαι, ville maritime d'Italie, vers les montagnes de Fundane, maintenant Fondi. Il y en a qui croient qu'elle fut fondée par une colonie, venue de cette autre ville d'Amycles, dont il eſt parlé dans l'article précédent. Entre la mer d'Amycles & les montagnes de Fondi, étoit une grotte naturelle dans une maiſon de campagne. Un jour que Tibère y mangeoit avec Séjan, vers l'an 779 de Rome, l'entrée de cette grotte fondit tout d'un coup, & écraſa quelques-uns des officiers, qui ſervoient. Tous les convives furent ſaiſis de crainte; & la plûpart cherchérent leur ſalut dans la fuite. Séjan ſeul reſta avec Tibère, & ſe penchant ſur le corps de ce Prince, il reçut ſur le ſien les pierres, qui ſe détachoient de la voûte, & fut trouvé, dans cette poſture, par les ſoldats, qui accoururent au ſecours de l'Empereur. Un ſervice ſi important lui donna plus de crédit & d'autorité que jamais, comme à un homme toujours prêt à expoſer ſa vie, pour le ſalut de ſon maître; enſorte que, quelque pernicieux que fuſſent les conſeils qu'il donnoit, il étoit écouté comme un oracle.

Servius, expliquant un vers de Virgile, où la ville d'Amycles eſt qualifiée Silentieuſe, *Tacita*, rapporte que cette ville avoit été fondée par les Lacédémoniens, qui, embraſſant la philoſophie de Pythagore, dont une des plus grandes maximes étoit de recommander le ſilence, furent nommés Silentieux. Et comme une autre maxime du Philoſophe étoit de ne pas tuer les animaux, la ville d'Amycles, l'ayant trop exactement obſervée, fut détruite par quantité de ſerpens, qui ſe multipliérent, ſans obſtacle, dans les marais voiſins. Pline dit auſſi qu'Amycles avoit été détruite par les ſerpens.

Le même Servius ajoûte deux autres explications du ſurnom de Silentieuſe, donné à la ville d'Amycles. 1.° Cicéron, ſelon lui, aſſure que les habitans périrent par leur modeſtie, en recevant des outrages de leurs voiſins, ſans s'en plaindre. 2.° Comme on avoit annoncé pluſieurs fois, ſans fondement, que les ennemis approchoient, pour éviter, à l'avenir, ces fauſſes allarmes, qui mettoient la Ville en déſordre, on fit une loi, qui défendoit qu'on annonçât jamais l'arrivée de l'ennemi. Cependant, l'ennemi étant effectivement venu, ſans que perſonne voulût, ou oſât en avertir, la Ville fut priſe.

(*a*) Plin. L. VIII. c. 29. Tacit. Annal. L. IV. c. 59. Virg. Æneid. L. X. c. 564.

On dit qu'elle s'appelle à préſent Sperlonge, entre Gaéte & Terracine, vers les frontières de la campagne de Rome.

AMYCUS, *Amycus*, Ἄμυκος, (*a*) fils de Neptune & de la nymphe Mélié, ou Bithynis, ſelon d'autres, quoiqu'il y en a qui croient que Bithynis n'eſt qu'une épithéte. Quoiqu'il en ſoit, Amycus regna en Bébrycie, qui étoit l'ancien nom de la Bithynie. Ce fut un Prince belliqueux & entreprenant. Il déſola, pendant le cours de ſon regne, les provinces voiſines de la Bébrycie. Le païs des Mariandyniens étoit à ſa bienſéance; il en tenta la conquête à pluſieurs repriſes. Enfin, Priolas, frere de Lycus, roi de ces peuples, préſenta la bataille à l'ennemi. Les troupes qu'il commandoit, furent entiérement défaites; & lui-même périt dans la mêlée. La bonne fortune de Lycus conduiſit Hercule à ſa Cour. Touché des diſgraces de ce Prince, qui étoit ſon ami, il marcha droit aux Bébryces, dont la déroute rétablit les affaires chancellantes des Mariandyniens.

C'en étoit fait d'Amycus, ſi des ſoins plus importans n'avoient appellé Hercule ailleurs. La gloire de punir les forfaits du roi de Bébrycie, étoit réſervée aux Argonautes. Rien de plus reſpecté chez les Anciens, que les droits de l'hoſpitalité. Amycus les foulait aux pieds; & les malheureux, que la tempête avoit jettés ſur les côtes de ſes États, forcés de s'eſſayer avec lui au combat du ceſte, ou du pugilat, étoient autant de victimes, qu'il immoloit à ſa brutalité. Il excelloit en ce genre d'exercice, dont Clément d'Alexandrie lui attribue la découverte. Et déjà pluſieurs étrangers étoient tombés ſous ſes coups, lorſque les Argonautes abordérent au port de Calpé. Il envoya ſur le champ défier le plus brave d'entr'eux. L'honneur de le combattre fut déféré à Pollux, qui, par la mort de ce monſtre, délivra les peuples voiſins de la Bébrycie, d'un ennemi, dont ils redoutoient la valeur & la férocité.

## DESCRIPTION DU COMBAT DU PUGILAT, DE POLLUX ET D'AMYCUS, DANS THÉOCRITE.

» Les deux combattans n'eurent pas plutôt armé leurs » mains, en les couvrant de » ceſtes, qui s'attachoient par » de longues courroies autour de » leurs bras, qu'ils s'avancérent au » milieu de l'aſſemblée, ne reſpirant que le meurtre & le courage. Ils emploient leurs premiers efforts, à faire enſorte de » tourner le dos au ſoleil. Mais, » ton adreſſe, généreux Pollux, » gagne cet avantage ſur ton » adverſaire, dont le viſage demeure entiérement expoſé aux » rayons de cet aſtre. Amycus, » qu'irrite une pareille ſituation,

(*a*) Virg. Æneid. L. V. v. 373. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 403. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 276. *& ſuiv.* Tom. XII. pag. 111, 117, 317. *& ſuiv.*

» marche à ſon ennemi les bras
» levés pour le frapper. Mais,
» le fils de Tyndare le prévient,
» & lui décharge un coup de
» poing ſur le haut de la joue. Ce
» coup redouble la colère d'A-
» mycus. Les Bébryces, d'une
» part, animent leur Roi par
» leurs cris. D'un autre côté, les
» Héros, compagnons de Pollux,
» ne ceſſent de l'encourager, dans
» la crainte où ils ſont qu'ayant
» ſi peu de terrein, il ne ſoit
» vaincu & accablé ſous le poids
» énorme d'un Antagoniſte ſem-
» blable à Titye. Cependant, le
» fils de Jupiter attaque à droite
» & à gauche; il le frappe alter-
» nativement des deux poings, &
» par-là ralentit l'impétuoſité du
» fils de Neptune, quelque exceſ-
» ſive que ſoit ſa fureur. Étourdi
» de tant de coups, il s'arrête,
» il crache le ſang. Les ſpectateurs
» pouſſent de grands cris, lui
» voyant la bouche & les joues
» défigurées par d'horribles plaies,
» & le viſage tellement bouffi,
» qu'à peine lui apperçoit-on les
» yeux. Pollux augmente le trou-
» ble de ſon ennemi, en l'obli-
» geant de ſe tenir en garde con-
» tre une infinité de coups, qu'il
» feint de lui porter; & le voyant
» embarraſſé, il le frappe avec
» tant de violence au-deſſus du
» nez, entre les deux ſourcils,
» qu'il lui enleve toute la peau
» du front, & lui met l'os à dé-
» couvert.

» Amycus, cruellement bleſſé,
» tombe à la renverſe, étendu
» ſur l'herbe. Mais, il ſe releve
» peu de tems après, & le com-
» bat recommence avec plus d'a-
» charnement. Ils ſe chargent de
» nouveau de grands coups de
» ceſte. Le roi de Bébrycie en
» veut ſur tout à la poitrine & à
» la nuque du cou de ſon adver-
» ſaire; & l'invincible Pollux
» continue à lui faire, au viſage,
» d'affreuſes bleſſures. Amycus,
» épuiſé par la ſueur qui lui coule
» de tout le corps, s'affoiblit peu
» à peu; ſes chairs s'affaiſſent;
» ſes jointures ſe courbent; en
» un mot, ſa taille paroît conſidé-
» rablement racourcie. Pollux,
» au contraire, acquiert de nou-
» velles forces en combattant; &
» ſon coloris n'en a que plus d'é-
» clat & plus de vivacité. ...
» Amycus voulant faire un der-
» nier effort, ſaiſit de ſa main-
» gauche celle de Pollux, dont
» il eſquive le coup, en ſe cour-
» bant obliquement; & levant
» le bras droit, il en fait une ter-
» rible décharge ſur ſon adver-
» ſaire. Et certainement, ſi le
» coup eût porté, il eût bleſſé
» très-dangéreuſement Pollux.
» Mais, celui-ci dérobant adroi-
» tement ſa tête au coup qui
» la menaçoit, & qui lui tombe
» ſur l'épaule, frappe ſi rude-
» ment Amycus à la tempe gau-
» che, que le ceſte pénétrant
» juſqu'au vif, y fait une large
» plaie, d'où il coule un torrent
» de ſang noirâtre. En même-
» tems, il lui pouſſe, contre la
» bouche, ſon poing gauche, &
» lui fait craquer toutes les dens.
» Il continue ſans relâche à lui
» meurtrir le viſage, par des
» coups réïtérés, juſqu'à ce que

» ce redoutable ennemi ; les » machoires briſées, & n'en » pouvant plus, tombe par terre, » preſque ſans connoiſſance, & » tendant ſes deux mains à ſon » vainqueur, avoue ſa défaite, » ſur le point de mourir. «

## DESCRIPTION
### DU COMBAT DU PUGILAT, DE POLLUX ET D'AMYCUS, DANS APOLLONIUS DE RHODES.

» Si-tôt que les combattans » ſont armés de leurs ceſtes, ils » élévent leurs bras robuſtes au- » devant de leur viſage ; & s'ap- » prochant l'un de l'autre, ils » mettent en œuvre toute leur » force. Comme on voit les va- » gues de la mer irritée, heurter » rudement un vaiſſeau, que » l'adreſſe d'un pilote expérimen- » té dérobe à la violence du flot » qui fait effort pour l'entr'ou- » vrir ; de même, le roi des Bé- » bryces attaque ſi vivement le » fils de Tyndare, qu'à peine lui » laiſſe-t-il le tems de ſe recon- » noître. Pollux, de ſon côté, » s'élançant à propos, ſe contente » d'abord d'eſquiver ſubtilement » tous les coups. Mais, ayant tâté » quelque-tems ſon adverſaire, » dont il démêle promptement le » fort & le foible, il en vient har- » diment aux mains avec lui. Tout » ainſi que des charpentiers aſ- » ſemblent les différentes piéces » d'un navire, en y enfonçant » pluſieurs clous à grands coups » de marteau, dont le bruit ne » ceſſe de frapper les oreilles ; de » la même manière on entend le » ſon des coups, dont les deux » Athlétes ſe chargent les joues » & les machoires ; & l'air re- » tentit du bruit de leurs dents, » qui craquent ſous la peſanteur » de leurs poings. Ils ne diſconti- » nuent pas de ſe frapper cruelle- » ment, juſqu'à ce que perdant » la reſpiration l'un & l'autre, ils » ſe retirent tant ſoit peu, pour » eſſuyer la ſueur de leur viſage, » & pour reprendre haleine. En- » ſuite, ils reviennent au combat » avec plus de furie, ſemblables » à deux taureaux fougueux, qui » ſe battent à outrance pour une » géniſſe, engraiſſée dans leur » pâturage. Alors, Amycus s'éle- » vant ſur le bout de ſes pieds, » comme un boucher qui veut » aſſommer un bœuf, décharge » un furieux coup ſur ſon adver- » ſaire. Mais, celui-ci courbant » ſa tête, évite adroitement la » chûte de ce bras terrible, qui » ne fait qu'effleurer ſon épaule, » en tombant. Auſſi-tôt joignant » Amycus de fort près, il s'élance » & le frappe au-deſſus de l'oreil- » le. Les os ſont briſés par la vio- » lence du coup. L'exceſſive dou- » leur fait tomber Amycus ſur » ſes genoux ; & il expire au » milieu des cris de joie que pouſ- » ſent les compagnons de Pollux. «

Cette deſcription d'Apollonius paroîtra ſans doute fort inférieure à celle de Théocrite, ſoit pour la variété des images, ſoit pour la force & pour la hardieſſe des traits. Mais, reprenons l'hiſtoire d'Amycus.

C'eſt aujourd'hui une opinion

généralement reçue, que ce Prince fut défait & tué par Pollux, comme on vient de le lire. On eſt en droit néanmoins de conclure de quelques fragmens, épars çà & là, que les Anciens ont été extrêmement partagés ſur ce point de l'Hiſtoire fabuleuſe. Ptolémée Héphestion, par exemple, ſoûtient que ce fut Jaſon qui en vint aux mains avec Amycus, & qui le tua. Ce Prince, à ce que prétendoient Épicharme & Piſandre, ne périt point dans le combat. Les Grecs ſe contentérent de le charger de chaînes, apparemment dans la vue de le mener priſonnier en Gréce, & de faire connoître par-là à leurs compatriotes, la grandeur de la victoire, qu'ils avoient remportée. Un ſpectacle de cette nature devoit être infiniment agréable à la nation. Quoi de plus flateur, en effet, que de voir dans les fers un barbare, qui ſe vantoit de l'emporter ſur le reſte des hommes dans un art, que les Grecs avoient cultivé juſqu'alors avec tant de ſuccès?

Quelque différens que ſoient ces récits entr'eux, ils le ſont encore plus de celui qui ſe trouve dans Cédrénus & dans Nicéphore. A les entendre parler, le triomphe de Pollux eſt un triomphe imaginaire. Il n'y eut point de défi de la part d'Amycus. Ils aſſurent l'un & l'autre que ce Prince averti de la deſcente des Argonautes, s'avança à la tête des Bébryces, dans la réſolution d'attaquer ces étrangers. La terreur ſaiſit les Grecs, qui ſe retirérent dans un bois, dont les avenues étoient impratiquables. La bonté du poſte ne fut point capable de les raſſurer; & déjà les plus intrépides déſeſpéroient de revoir jamais leur patrie, lorſqu'un dieu vint, ſous une figure extraordinaire, les exhorter à ne point ſe laiſſer effrayer par le nombre des ennemis. Les Argonautes ſentirent à l'inſtant renaître leur courage. Ils ſortirent du bois, taillérent en piéces l'armée des Bébryces, & Amycus reſta mort ſur le champ de bataille. Jaſon & ſes compagnons, en reconnoiſſance de cette victoire, bâtirent un temple, à l'honneur du dieu qui la leur avoit annoncée; & cela dans l'endroit même où il leur avoit apparu.

La diſgrace que les Bébryces venoient d'eſſuyer, ne diminua rien de leur reſpect & de leur vénération envers le Roi défunt. Non contens de le placer au nombre des Héros, ils lui conſacrérent une chapelle, qui n'étoit éloignée que de cinq ſtades du Nymphœum de Chalcédoine. La ſainteté prétendue du lieu y avoit attiré pluſieurs habitans, & là s'étoit formé inſenſiblement un bourg aſſez conſidérable. Ce ſont des circonſtances, dont Apollodore & Agrœtus de Ténédos, témoins oculaires, avoient cru devoir inſtruire la poſtérité. Si l'on s'en rapporte à ces deux Auteurs, on voyoit, dans cet endroit, un laurier d'une grandeur extraordinaire. Malheur à celui qui s'aviſoit d'en cueillir quelque branche, il devenoit furieux ſur le champ; & il n'y avoit perſonne, contre qui

il ne vomît des torrens d'injures.

Il eſt fort vraiſemblable que les Bébryces, après la mort d'un roi, dont la mémoire leur étoit chere, déférérent la couronne à l'aîné de ſes enfans; car, la maiſon d'Amycus ne fut point éteinte avec lui, comme le prouvent clairement quelques vers de Virgile. Mais, on ne ſçait point combien d'années la poſtérité de ce Prince a occupé le trône de la Bébrycie.

AMYCUS, *Amycus*, Ἄμυκος, (*a*) l'un des compagnons d'Énée. Il manqua de périr dans cette violente tempête, qu'Éole excita, à la ſollicitation de Junon, lorſque les Troyens partirent de Sicile, pour faire voile vers l'Italie. Amycus eut le bonheur d'échapper au danger, & de rejoindre Énée.

AMYCUS, *Amycus*, Ἄμυκος, (*b*) autre compagnon d'Énée, peut-être le même que le précédent. Je ne ſçai non plus ſi c'eſt le même qui avoit épouſé Théano, qui mit au monde un fils, qu'on nomma Mimas. Quoiqu'il en ſoit, c'étoit le plus grand chaſſeur de ſon tems. Il étoit habile dans l'art funeſte de tremper les dards dans des ſucs vénéneux. Il fut tué par Turnus.

AMYCUS, *Amycus*, Ἄμυκος, (*c*) autre compagnon d'Énée, qui fut auſſi tué par Turnus. Virgile dit que celui-ci le voyant marcher à lui, deſcendit de ſon char; & que l'ayant atteint de ſa longue javeline, il le renverſa de deſſus ſon cheval. Turnus perça en même-tems, de ſon épée, Diorès, frere d'Amycus. Il coupa enſuite leurs têtes, & les attacha à ſon char avec leurs aigrettes enſanglantées.

On dit qu'un des principaux centaures s'appelloit Amycus, auſſi-bien qu'un frere d'Hippolyte, reine des Amazones.

AMYDON, *Amydon*, Ἄμυδων, (*d*) nom d'un lieu dans la Péonie, contrée de la Macédoine. Il en eſt parlé dans Homère & dans Juvénal. » Pyraichmès, dit le » premier, étoit à la tête des » Péoniens, qui ſe ſervent de » dards, attachés à une courroie. » Il venoit d'un païs fort éloigné; » car, il étoit parti de la terre » d'Amydon, & des rives du » grand fleuve Axius, dont les » belles eaux arroſent les campa- » gnes. «

Ce paſſage nous montre la véritable poſition du lieu, nommé Amydon, qui devoit être aſſis ſur les bords de l'Axius. M. de Dacier, dans ſes remarques ſur l'Iliade du poëte Grec, dit que la terre d'Amydon & le fleuve Axius étoient entre la Botiée & l'Amphaxite. Et elle ajoûte que l'Axius va ſe jetter dans le Sinus Thermaïcus, en de-çà de Theſſalonique.

AMYMONE, *Amymone*, (*e*) Ἀμυμώνη, fontaine du Péloponnèſe, dans l'Argolide auprès de Lerna, ſelon Strabon. Elle prit ſon nom de

(*a*) Virg. Æneid. L. I. v. 225.
(*b*) Virg. Æneid. L. IX. v. 772, 773. L. X. v. 704.
(*c*) Virg. Æneid. L. XII. v. 509. *& ſeq.*
(*d*) Homer Iliad. L. II. v. 355. *& ſeq.* Juven. Satyr. 3. v. 69.
(*e*) Pauſ. pag. 155, 156. Strab. pag. 371. Plin. L. IV. c. 5.

la fille de Danaüs. Pauſanias en fait une rivière, & dit qu'à ſa ſource il y avoit un platane, ſous lequel on prétend qu'avoit été engendrée cette Hydre fameuſe, dont il eſt parlé dans la Fable. Au reſte, Pauſanias met l'Amymone dans le territoire de Corinthe.

AMYMONE, *Amymone*, (*a*) Ἀμυμώνη, fille de Danaüs, roi d'Argos, & par conſéquent l'une des cinquante Danaïdes. Elle fut mariée à Encélade, qu'elle tua la première nuit de ſes noces, ſelon l'ordre de ſon pere. Preſſée des remords de ſon crime, elle s'enfuit dans les bois, où voulant tirer une fléche ſur une biche, elle bleſſa un Satyre, qui voulut enſuite la forcer. Alors elle implora, dit-on, le ſecours de Neptune, qui vint la délivrer de ce Satyre; mais, il lui fit la violence, qu'elle avoit voulu éviter, & il eut d'elle Nauplius. Apollodore place les amours d'Amymone avec Neptune, avant ſon mariage avec Encélade. Alexandre fit graver le portrait de cette Princeſſe ſur une émeraude.

Lucien introduit Amymone dans un de ſes dialogues des dieux Marins. Elle s'entretient dans ce dialogue avec Neptune & un Triton.

AMYNANDRE, *Amynander*, (*b*) roi des Athamanes, peuples voiſins des Étoliens, en Gréce. Ceux-ci, l'an 208 avant J. C. employérent la médiation de ce Prince, pour obtenir la paix de Philippe, roi de Macédoine, qui venoit de les battre deux fois de ſuite. Quelques années après, Philippe ſe trouvant à ſon tour dans le cas de la demander aux Romains, eut, pour cet effet, une entrevue à Phénice, ville d'Épire, avec Sempronius leur général. Amynandre fut admis à cette entrevue, auſſi-bien que quelques autres perſonnes de diſtinction. C'étoit l'an de Rome 547, & avant J. C. 205.

Long-tems après, Amynandre, avec pluſieurs autres Rois du païs, vint offrir du ſecours au conſul Romain. Celui-ci, n'ayant pas jugé à propos d'accepter les offres d'Amynandre, ſe contenta de le charger d'engager les Étoliens dans la ligue contre Philippe; ce qu'il exécuta heureuſement. Après la défaite du roi de Macédoine, l'an 198 avant J. C., Amynandre comptant peu ſur ſes ſoldats, demanda au Conſul un léger renfort; & marchant vers Gomphes, il prit de force, en paſſant, une ville nommée Phéca, ſituée entre Gomphes & les défilés étroits, qui ſéparoient la Theſſalie de l'Athamanie. Enſuite il attaqua Gomphes même, dont les habitans, après s'être défendus pendant pluſieurs jours avec aſſez de vigueur, ſe rendirent enfin, voyant que les ennemis étoient près de monter à

(*a*) Lucian. Tom. I. pag. 197. *& ſeq.* Pauſ. pag. 155, 156. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf Tom. I p. 65. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 48.

(*b*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 30. L. XXIX. c. 12. L. XXXI. c. 28. L. XXXII. c. 14. L. XXXIII. c. 3, 34. L. XXXV. cap. 47. L. XXXVI. cap. 9. *& ſeq.* L. XXXVIII. c. 1. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. T. XII. p. 232.

l'escalade. Cette reddition de Gomphes jetta beaucoup de terreur parmi les Thessaliens. Ceux qui tenoient les forts d'Argente, de Phérinum, de Thimes, de Lisines, de Stimon, de Lamptus, & plusieurs autres châteaux, aussi peu considérables, se rendirent sans se défendre.

L'année suivante, on vit Amynandre venir de nouveau offrir du secours aux Romains, auxquels il amena douze cens hommes d'infanterie. Aussi, dans le traité qui fut conclu peu de tems après, on convint qu'il conserveroit les places & châteaux, qu'il avoit pris aux Macédoniens pendant la guerre.

L'an 192 avant l'Ére Chrétienne, Amynandre, sollicité par Antiochus le Grand, de se déclarer pour lui contre les Romains, se laissa prendre aux appas des promesses de ce Prince. Il lui avoit promis de placer sur le trône de Macédoine Philippe, fils d'un certain Alexandre de Mégalopolis, qui se disoit descendu du fameux Alexandre, & dont Amynandre avoit épousé la fille, nommée Apamie. C'étoit donc son beau-frere que ces belles promesses regardoient. Voici quel en fut l'effet.

Amynandre étant venu joindre Antiochus à Phéres, alla avec la jeunesse Athamanienne attaquer la ville de Pellinée, & s'en rendit maître. Cependant Antiochus, à cause de la proximité de l'hiver, étant retourné à Démétriade, le roi des Athamanes se retira aussi dans ses États. Mais, Philippe y ayant conduit son armée, gagna les peuples par sa clémence & sa générosité; de sorte qu'Amynandre craignant d'être livré à ce Prince, qui le haïssoit depuis long-tems, ou aux Romains, qui, alors, étoient justement irrités contre lui, à cause de sa révolte, sortit de son royaume, & se retira à Ambracie avec sa femme & ses enfans. Par sa fuite, l'Athamanie entière tomba sous la puissance de Philippe.

Les Lieutenans, qu'il y envoya pour la gouverner, irritérent si fort les peuples par leur avarice, leur orgueil & leur cruauté, qu'ils résolurent de rappeller leur ancien maître. Ainsi, ils lui écrivirent en Étolie; & lui ayant exposé l'état malheureux, auquel ils étoient réduits, ils lui firent espérer qu'il pourroit remonter sur son trône. Il envoya donc quelques-uns de ses confidents dans le païs, avec ordre d'assurer les principaux, que dès qu'il pourroit compter sur la bonne volonté des peuples, il ne manqueroit pas de se rendre à Argithée [c'étoit la capitale de l'Athamanie] à la tête des troupes que lui fourniroient les Étoliens, avec Nicandre leur préteur, & les premiers du conseil public de la nation. Quand il n'eut plus lieu de douter de la disposition, où ils étoient de tout entreprendre pour le rétablir, il les fit avertir du jour, où il devoit entrer dans l'Athamanie avec une armée. D'abord, ils n'étoient que quatre qui conspirérent de chasser les Macédoniens. Ils en gagnérent ensuite chacun six autres. Puis jugeant

geant ce petit nombre plus propre à tenir la conjuration ſecréte, qu'à l'exécuter, ils en aſſociérent encore autant à leur deſſein. Alors, ſe trouvant cinquante-deux, ils ſe partagérent en quatre bandes, dont la premiére alla à Héraclée; la ſeconde à Tétraphylie, où on avoit coûtume de garder les revenus du Roi, la troiſiéme à Theudorie, & la quatriéme à Argithée. Ils étoient convenus entr'eux que d'abord ils demeureroient tranquilles, & paroîtroient dans la place publique, comme des gens que leurs affaires particuliéres avoient appellés dans ces Villes; mais, qu'à certain jour ils ſoulevroient le peuple contre la garniſon & la chaſſeroient de la citadelle.

Le jour étant venu, & Amynandre, qui étoit informé de tout, étant entré dans le païs avec mille Étoliens, les Conjurés, de concert, chaſſérent les troupes de Philippe, des quatre Villes qu'on vient de nommer. On envoya en même-tems des lettres dans toutes les autres, pour exhorter les habitans à ſe délivrer de la tyrannie inſupportable de Philippe, & à rétablir, ſur le trône de ſes peres, celui à qui il appartenoit légitimement. Les Macédoniens furent donc chaſſés de tout le païs. La ville de Theium réſiſta quelques jours, parce que Zénon, qui commandoit la garniſon, ayant intercepté les lettres des Conjurés, s'étoit retiré dans la citadelle avec les ſiens. Mais enfin, elle fut auſſi livrée à Amynandre, qui, par ce moyen, ſe trouva le maître de toute l'Athamanie, excepté du fort d'Athénée, ſitué ſur les confins de la Macédoine.

Amynandre ayant recouvré ſon royaume, envoya des ambaſſadeurs à Rome au Sénat, & dans l'Aſie aux deux Scipions, qui s'étoient arrêtés à Éphéſe pour s'y repoſer, après la défaite d'Antiochus. Il demandoit la paix & s'excuſoit d'avoir employé les armes des Étoliens, pour rentrer en poſſeſſion de ſes Etats. Cette même année, qui étoit la 189 avant J.C., les Romains étant venus former le ſiége d'Ambracie, Amynandre, après s'être muni d'un ſauf conduit, ſe rendit à leur camp, afin d'intercéder pour cette Ville, où il avoit paſſé la plus grande partie de ſon exil. Il ſollicita fortement les habitans à ſe rendre; mais, comme il avoit peine à perſuader leurs Magiſtrats, dans les conférences, qu'il avoit avec eux au pied des murailles, il entra dans la Ville par la permiſſion du Conſul; & ajoûtant les prieres aux conſeils, il les engagea enfin à ouvrir les portes aux Romains, après avoir tiré parole du Conſul, que les troupes auxiliaires des Étoliens ſeroient renvoyées ſaines & ſauves. C'eſt vers ce tems-là que ſe termine ce que l'Hiſtoire nous a conſervé de ce Prince. L'on ignore le tems & les circonſtances de ſa mort.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*a*) Ἀμύντας, fils d'Alcétas, ſuccéda

(*a*) Herod. L. V. c. 17. *& ſeq.* L. VII. c. 173. L. VIII. c. 136, 139. Juſt. L. VII. c. 2. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 142, 143.

à Europe, au royaume de Macédoine, vers l'an 556 avant J. C. C'étoit un Prince illuſtre, & par ſes propres vertus & par celles de ſon fils Alexandre, que la nature prit ſoin d'orner de tant de beaux talens, qu'il diſputa le prix de tous les divers combats des jeux Olympiques.

Mégabaſe, général des troupes de Darius, ayant envoyé, de la part de ſon maître, des ambaſſadeurs en Macédoine, pour y traiter de paix avec Amyntas, ils furent agréablement reçus à la cour & à la table de ce Prince; mais, pouſſant la débauche un peu trop loin, ils le prièrent de joindre, au plaiſir de la bonne chere, le privilége d'une familiarité, qui leur en feroit encore plus, & d'appeller au feſtin ſes femmes, & celles du Prince, ſon fils. Ils ajoûtèrent que c'étoit ainſi qu'ils en uſoient en leur païs, quand ils vouloient donner à leurs hôtes des gages aſſurés d'une véritable amitié. A peine furent-elles venues que les ambaſſadeurs oubliant le reſpect, qu'ils leur devoient, franchirent les bornes, que la bienſéance preſcrit.

Alors, Alexandre ſupplia très-humblement ſon pere de vouloir bien ſe retirer, de peur que la ſévérité de ſon âge & la majeſté de ſon rang ne fuſſent expoſées à voir des choſes, qui pourroient peut-être les bleſſer, & lui promet qu'il ſçaura réduire la belle humeur des Perſes à de légitimes limites. Le Prince ne le vit pas plutôt ſorti, qu'il mena lui-même les Princeſſes hors de la ſale du feſtin, comme pour aller les parer avec plus d'art, & les ramener dans un moment, plus capables de charmer. Il mit, en leur place, de jeunes hommes, qui, ayant caché des poignards ſous les habits de femmes, dont on avoit pris ſoin de les orner, s'en ſervirent, pour éteindre, dans le ſang des Perſes, les mouvemens de leur incontinence, ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçu d'Alexandre.

Cependant, Mégabaſe, inquiet du retardement des ambaſſadeurs, qui ne revenoient point, donne une partie de ſon armée à Bubarès, & le fait marcher vers la Macédoine. Mais, celui-ci épris d'abord des charmes de la fille d'Amyntas, appellée Gygée, oublie le ſoin de la guerre, pour s'abandonner entièrement à l'amour. Il épouſe la Princeſſe, & devient gendre d'un Roi, dont il étoit auparavant l'ennemi. Le départ de Bubarès fut ſuivi de près de la mort d'Amyntas, qu'on place en l'année 506 avant J. C. C'eſt pourquoi ce Prince avoit regné environ 50 ans. Il laiſſa le royaume à ſon fils Alexandre.

AMYNTAS, *Amyntas*, (a) Ἀμύντας, fils de Philippe, roi de Macédoine, dans le cinquième ſiécle avant l'Ére Chrétienne. Perdiccas ayant uſurpé le trône, Sitalcès, roi de Thrace, qui en vouloit à cet uſurpateur, réſolut de rétablir Amyntas dans ſes droits. Pour cet effet, il raſſembla

(a) Diod. Sicul. pag. 312.

des troupes, & leur fit d'abord traverſer toute la Thrace, pour arriver en Macédoine. Les Macédoniens, épouvantés d'une armée ſi nombreuſe, n'entreprirent point de ſe mettre en défenſe réglée; mais, ramaſſant tout ce qu'ils purent de leurs richeſſes & de leurs proviſions, ils s'enfermérent dans leurs plus fortes citadelles, où ils demeuroient ſans faire aucun mouvement. Cependant, les Thraces, qui menoient Amyntas avec eux, tâchoient, par des ambaſſades & par des repréſentations, de lui gagner les habitans ainſi renfermés. Mais, voyant que perſonne n'écoutoit leurs propoſitions, ils attaquérent la première citadelle, qu'ils trouvérent ſur leur route, & l'emportérent de force. Cet exemple fit impreſſion ſur quelques autres qui ſe ſoumirent volontairement.

Cependant, Sitalcès voyant que ſes troupes commençoient à ſouffrir de l'hiver, qui ſe déclaroit, contracta alliance avec Perdiccas, & ramena ſes troupes dans la Thrace. Par cette alliance, Amyntas perdit toute eſpérance de remonter ſur le trône de ſes peres. Cela ſe paſſoit l'an 428 avant l'Ére Chrétienne.

AMYNTAS, *Amyntas*, Ἀμύντας. Il ſuccéda au royaume de Macédoine à Archélaüs, ou à Oreſte, l'an 399 avant J. C., la ſeconde année de la 95e Olympiade. Il ne fit rien de conſidérable pendant ſon regne, qui ne fut que d'un an. Son ſucceſſeur fut Pauſanias.

Suivant certains, il ne s'appelloit pas Amyntas, mais Æropas, qui ſuccéda à Oreſte, fils d'Archélaüs I. Cet Æropas, ſelon ces Auteurs, regna 6 ans, tems qu'Euſébe donne à un Archélaüs II, & à cet Amyntas. Æropas commença à regner la 2e année de la 95e Olympiade, l'an 399 avant J. C.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*a*) Ἀμύντας, fils de Ménélaüs, ſelon Juſtin, & de Tharraclée, ſelon Diodore de Sicile, monta ſur le trône de Macédoine la 3e année de la 95e Olympiade, l'an 398 avant J. C. Dès l'année ſuivante, attaqué vivement par les Illyriens, & dépouillé d'une grande partie de ſon royaume, qu'il n'eſpéroit preſque plus de pouvoir jamais recouvrer, il avoit eu recours aux Olynthiens, & pour ſe les attacher davantage, il leur avoit cédé une aſſez grande étendue de terres, qu'il poſſédoit dans le voiſinage de leur Ville. Quelques-uns prétendent qu'Argée, qui étoit de la race royale, ſoûtenu par les Athéniens, & profitant des troubles, qui s'étoient élevés dans la Macédoine, y regna pendant deux ans.

Amyntas fut rétabli ſur le trône par les Theſſaliens. Pour lors, il voulut rentrer en poſſeſſion des terres, que le ſeul mauvais état de ſes affaires l'avoit obligé de céder aux Olynthiens. Ce fut une occaſion de guerre. Il n'étoit pas

(*a*) Strab. pag. 326. Pauſ. pag. 327. Juſt. L. VII. c. 4. Diod. Sicul. pag. 444, 467, 468. Corn. Nep. in Iphicr. c. 3. In Eumen. c. 1. In Reg. c. 2. Xenoph. pag. 559. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 457.

en état de la ſoûtenir ſeul contre un peuple ſi puiſſant. Les Grecs, & ſurtout les Athéniens, lui envoyérent du ſecours, & l'aidérent à rabbattre la puiſſance d'Olynthe, qui le menaçoit d'une ruine totale & prochaine. Ce fut pour lors qu'Amyntas, dans une aſſemblée des Grecs, où il avoit envoyé ſon député, s'engagea à ſe joindre à eux pour rendre maîtres d'Amphipolis les Athéniens, à qui il déclara qu'elle appartenoit de droit.

Trois fils, Alexandre, Perdiccas & Philippe, pere d'Alexandre le Grand, & une fille nommée Eurione, furent le fruit de ſon mariage avec Euridice; & Archélaüs, Archidée & Ménélaüs lui naquirent de Cygnée. Euridice, ſa femme, amoureuſe de ſon gendre, lui promit de l'épouſer, & de l'élever ſur le trône, en la place du Roi ſon époux, dont elle avoit projetté la mort. Il auroit ſans doute péri par les embûches, qu'elle lui dreſſoit, ſi ſa fille n'eût découvert & révélé l'adultère & la conſpiration de ſa mere. Heureuſement échappé de tant de dangers, il ne mourut que de vieilleſſe, & laiſſa ſes États à Alexandre, l'aîné de ſes fils, qui ne regna qu'un an. Amyntas avoit regné environ 24 ans.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*a*) Ἀμύντας, fils de Perdiccas, & neveu de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Il étoit encore au berceau, à la mort de ſon pere, qui fut tué par ordre d'Euridice, ſa propre mere. La Macédoine avoit alors beſoin d'un homme; & elle n'avoit qu'un enfant dans Amyntas, héritier légitime de la couronne. Philippe gouverna quelque-tems ſous le nom de tuteur du jeune Prince. Mais, bientôt les ſujets, juſtement allarmés, pour ſe donner l'oncle, dépoſérent le neveu; & à la place de l'héritier que la nature appelloit, ils mirent celui que demandoit la conjoncture, ſe perſuadant que la néceſſité a ſes loix, qui dérogent à toutes les autres. Philippe monta ſur le trône la premiére année de la 105e Olympiade 360 ans avant J. C.

Amyntas croiſſoit cependant en âge, & on dit qu'il porta dans la ſuite le titre de Roi, & qu'il épouſa même une fille de Philippe. Après la mort de ce Prince, Alexandre, ſon fils, étant monté ſur le trône, toujours au préjudice d'Amyntas, celui-ci ne ſe vit pas avec plaiſir fruſtré d'une couronne, qui lui appartenoit; & c'eſt-là ſans doute ce qui le fit entrer dans des conjurations formées contre Alexandre. Il fut arrêté; & ayant eu permiſſion de ſe défendre, il dit au Roi que ſi cela ne lui importoit de rien, il le ſupplioit de lui faire ôter ſes chaînes, tandis qu'il parleroit; ce qui lui fut accordé, à lui & à ſon frere; & comme il demanda encore qu'on lui rendît ſes armes, le Roi lui fit donner une javeline,

(*a*) Juſt. L. VII. c. 5 L. XII. c. 6. Q. Curt. L. VI. c. 7, 9, 10. L. VII. c. 1, 2. Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 1. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. p. 460.

qu'Amyntas prit de la main gauche, & après s'être tiré à quartier, il commença un long discours, pour sa justification. Alexandre lui pardonna, selon la narration de Q. Curse. Il paroît toutefois, d'après celle de Justin, qu'Amyntas fut exécuté, ainsi que les autres, complices.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*a*) Ἀμύντας, général des Macédoniens, sous Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Il fut envoyé en Asie, avec Parménion & Attale, contre les Perses, au moment que Philippe se préparoit à y passer lui-même. Il y a lieu de croire que c'est le même dont il est parlé dans l'article précédent.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*b*) Ἀμύντας. Cet Amyntas fut envoyé en ambassade par Philippe, pere d'Alexandre le Grand, vers les Thébains. Il étoit accompagné de Clearque & d'un Byzantin. L'objet de cette ambassade étoit de confirmer les alliés de Philippe, dans l'affection de ce Prince, & de rompre les desseins que formoient contre lui diverses factions. Mais, l'éloquence de Démosthène en empêcha l'effet; de manière que le roi de Macédoine fut déclaré ennemi.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*c*) Ἀμύντας, étoit fils d'Andromène. Alexandre le Grand étant campé sur les bords de l'Hermus, fleuve éloigné de Sardes, d'environ vingt stades, envoya Amyntas pour recevoir une forteresse, située sur une montagne, dont l'accès étoit de tous côtés difficile, & qui pouvoit tenir aisément contre les plus grandes forces, quand elle n'eût pas été fortifiée, comme elle l'étoit, d'une bonne muraille, & de trois remparts. Mais, cette forteresse se rendit volontairement. Aussi, Alexandre se réjouissant de sa bonne fortune, qui lui avoit ôté l'obstacle qu'il appréhendoit d'un long siége, parmi les grandes choses qu'il se proposoit, résolut de bâtir un temple en cet endroit à Jupiter Olympien; & comme il regardoit de tous côtés, afin de choisir un lieu propre pour cet édifice, il s'éleva une tempête, qui remplit de pluie une partie de la forteresse, où étoit autrefois un palais des rois de Lydie; de sorte que s'étant persuadé que les dieux avoient eux-mêmes marqué la place de ce temple, il voulut qu'il fût bâti en ce lieu. Ensuite, il donna le gouvernement de la forteresse avec quelques troupes d'Argiens à Pausanias, qui étoit du nombre de ceux qu'il considéroit le plus.

Dans la suite; c'est-à-dire, l'an 331 avant J. C., Amyntas fut envoyé avec deux galéres en Macédoine, pour y faire des levées. Il en revint amenant six mille hommes de pied, & cinq cens chevaux Macédoniens, envoyés par Antipater, & six cens chevaux Thraces, avec trois mille cinq cens

(*a*) Just. L. IX c. 5. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 9.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 854. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5. *& seq.*

(*c*) Diod. Sicul. pag. 588. Q. Curt. L. IV. c. 6. L. V. c. 1. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 6. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 671.

fantaſſins de la même nation, ſans compter quatre mille hommes ſoudoyés, venus du Péloponnèſe avec près de quatre cens chevaux.

Amyntas avoit encore amené au Roi cinquante jeunes Macédoniens, enfans des plus grands Seigneurs du païs, pour la garde du corps. Ce ſont ceux qui le ſervoient à table, qui lui menoient ſes chevaux dans les armées, qui l'accompagnoient à la chaſſe, & qui faiſoient garde tour à tour à la porte de ſa chambre. Et c'étoient-là comme les premiers dégrès pour monter aux plus hautes charges de la milice de l'État.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*a*) Ἀμύντας, fils d'Antiochus. Il ſe retira de la Macédoine, ſans y avoir été obligé par aucun mauvais traitement; mais ſeulement parce qu'il craignoit le Roi, & comme il haïſſoit Alexandre, il croyoit auſſi en être haï, & meſuroit, par ſon humeur, l'humeur de ce Prince.

Un jour que Darius ſe préparoit à paſſer les détroits, pour marcher à Alexandre, Amyntas le conjura d'attendre plutôt dans le lieu, où il étoit pour combattre dans ces vaſtes & ſpacieuſes campagnes un ennemi, qui lui étoit ſi inférieur en nombre. Darius lui ayant répondu que s'il prenoit ce parti, il craignoit que les ennemis ne ſe hâtaſſent de prendre la fuite, & qu'Alexandre ne lui échappât: » Ah! Seigneur, lui » repartit Amyntas, ſi ce n'eſt » que cela que vous craignez; » raſſurez-vous ſur ma parole; » il viendra bientôt à votre ren» contre, & il marche déjà. « Mais, il eut beau dire, il ne perſuada pas Darius, qui, levant ſon camp, marcha droit en Cilicie.

Amyntas ſauva de la bataille d'Iſſus environ mille Soudoyés. Il étoit venu enſuite à Tripoli de Phénicie, avant qu'Alexandre y arrivât; & ayant pris là le nombre de vaiſſeaux, dont il avoit beſoin pour l'expédition, qu'il méditoit, il mit le feu à tout le reſte. Il arriva en l'iſle de Chypre, où il renouvella & groſſit ſa flotte, & d'où il paſſa inceſſamment à Peluſe en Égypte. Là il déclara qu'il avoit été nommé général par Darius à la place du Satrape de l'Égypte, tué à la bataille d'Iſſus. Il paſſa enſuite à Memphis, & gagna, à la vue de ſes remparts, une bataille contre les habitans du païs. Mais, comme après cette victoire, ſes ſoldats ſe répandoient dans la campagne pour la piller, les Citoyens, ſortant de la Ville, tombérent ſur des ennemis, que l'avidité de la proie avoit ſéparés les uns des autres. Ils en firent un grand carnage, & tuérent Amyntas lui-même, vers l'an 332 avant l'Ére Chrétienne. Tel fut le ſort de cet homme, qui, tentant la fortune de pluſieurs côtés, trouva bientôt la fin de ſa vie.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*b*) Ἀμύντας, fils d'Arrabée. Il ſer-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 675. Diod. Sicul. pag. 587, 588. Q. Curt. L. IV. c. 1. Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 6. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 646, 647.

(*b*) Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 4.

voit ſous les ordres d'Alexandre le Grand. Pendant que ce Prince recevoit, quelques villes de l'Aſie mineure, Amyntas, fils d'Arrabée, eut ordre d'aller reconnoître le païs, avec quatre cornettes de cavalerie, dont il y en avoit une d'Apolloniates, que Socrate conduiſoit; car, les ennemis n'étoient pas loin, & ſe préparoient à la guerre avec beaucoup de ſoin & d'inquiétude.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*a*) Ἀμύντας, favori d'Alexandre le Grand. Freinshémius, dans ſes ſupplémens pour Q. Curſe, raconte que Perdiccas, qui défendoit l'endroit du camp, qui regardoit le retranchement, dont les Thébains avoient enfermé leur citadelle, les attaqua, ſans en attendre le ſignal; de ſorte qu'ayant forcé leurs défenſes, il en vint aux mains avec eux; & ſon exemple obligea Amyntas, qui n'étoit pas logé loin de lui, d'entreprendre la même choſe avec les gens qu'il commandoit.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*b*) Ἀμύντας, fils de Bubarès & de Gygée, fille d'Amyntas, fils d'Alcétas. Il prit le nom de ſon ayeul. Comme ſon pere étoit Perſe, il naquit en Aſie. Et le roi de Phrygie lui donna la ville d'Alabande, pour y faire ſa demeure.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*c*) Ἀμύντας, étoit un chef des Rhodiens. De ſon tems, ces peuples eurent la guerre avec Démétrius, fils d'Antigone. Amyntas, l'an 304 avant J. C., fit voile vers quelques Iſles, où, ayant trouvé des machines qu'on préparoit par l'ordre de Démétrius, il en fit jettes à la mer une partie, & conduiſit le reſte à Rhodes. Il ſe ſaiſit, entr'autres, de onze des plus habiles ouvriers en ce genre de manufacture, & les amena lui-même dans la Ville.

Démétrius alla en former le ſiége; & pendant ce tems-là les habitans firent partir, ſous la conduite d'Amyntas, ce qu'ils avoient de meilleurs voiliers entre leurs vaiſſeaux, pour aller aborder à la côte de l'Aſie, qui étoit vis-à-vis d'eux. Ce capitaine tomba tout d'un coup ſur des Pirates, qui ravageoient cette côte par l'ordre même de Démétrius. L'iſſue d'un combat, qui dura peu, fut que les Rhodiens ſe ſaiſirent de leurs bâtimens, & de tout leur équipage, dans lequel ſe trouva compris Thimoclès même, leur chef. Ils ſe jettérent enſuite ſur une flotte marchande, à laquelle ils enlevérent toutes ſes proviſions, qu'ils amenérent de nuit à Rhodes, à l'inſçu de leurs ennemis.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*d*) Ἀμύντας, roi de la Galatie, province de l'Aſie mineure. Il ſuccéda à Déjotare. On dit qu'il fut redevable de la royauté à Antoine, dont il ſuivit le parti pendant quelque tems. Il combattit pour

(*a*) Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 13.
(*b*) Herod. L. VIII. c. 136.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 781, 783.
(*d*) Plut. Tom. I. p. 944, 945. Strab. pag. 567. *& ſeq.* Crév. Hiſt. Rom. Tom. VIII. pag. 417. *& ſuiv.* Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 73.

lui contre Sext. Pompée. Comme ce fameux capitaine, preſque réduit à la dernière extrêmité, tournoit vers la mer, l'an 35 avant J. C., dans la réſolution d'aller brûler la flotte ennemie, un tranſfuge vint avertir les lieutenans d'Antoine de la route, qu'il prenoit. Amyntas, détaché avec quinze cens chevaux, eut bientôt atteint le fugitif, qui n'avoit point de cavalerie. Aux approches d'Amyntas, preſque tous ceux qui accompagnoient Pompée, le quittérent; & cet infortuné Général, ſans aucune eſpérance, ſans reſſource, près de ſe voir abſolument ſeul, ſe rendit ſans condition au Prince Galate, qui le remit au pouvoir de Titius. Ceci arriva auprès de la ville de Mydéum en Phrygie. Titius fit conduire le priſonnier à Milet, attendant les ordres d'Antoine.

Amyntas ne fut pas conſtamment attaché à ſon bienfaiteur. Il l'abandonna dans le tems qu'il avoit plus beſoin de ſecours. Ce fut à Actium, peu de tems avant cette bataille célebre, qui décida la querelle entre Antoine & Auguſte. Amyntas ſe jetta dans le parti de ce dernier. Pour toute récompenſe, l'Empereur le maintint dans la poſſeſſion de ſes États pendant ſa vie. Mais, après ſa mort, il ne permit à aucun de ſes enfans de lui ſuccéder; de ſorte que la Galatie devint alors une province Romaine.

Amyntas, périt par les embûches de la femme du Tyran des Omonadéens, peuples qu'on croyoit invincibles. Mais, Amyntas étoit venu à bout de les réduire. Il leur avoit enlevé une Ville & pluſieurs autres lieux. Leur chef même avoit été tué, & ce fut pour venger ſa mort, que ſa femme tendit des piéges à Amyntas, qui y périt. Ce Prince, qui étoit à la fois roi des Galates & des Lycaoniens, avoit fait d'autres actions mémorables. Par exemple, ayant détruit l'ancienne ville d'Iſauria, qu'il avoit reçue des Romains, il en bâtit une autre, où il faiſoit ſa réſidence. On remarque qu'il avoit plus de trois cens troupeaux, dont il retiroit des richeſſes immenſes.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*a*) Ἀμύντας, Auteur d'une deſcription Géographique de l'Aſie, ſous le titre de Σταθμοὶ, *Statio*, Station. Cet ouvrage eſt perdu. On en trouve ſeulement quelques lambeaux, cités dans Athénée. Amyntas rapportoit dans ſon troiſième livre, qu'auprès d'une des portes de Ninive, on voyoit les reſtes d'une terraſſe, ou d'une bute de terre, faite de main d'homme, pour ſervir de tombeau à un prince, nommé Sardanapale, ſelon la tradition du païs. Cette terraſſe avoit été ruinée en partie lors du ſiége de Ninive, les matériaux ayant ſervi à conſtruire des cavaliers pour placer les machines avec leſquelles on battoit la Ville. Il reſtoit encore cependant une par-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 376, 377. Tom. IX. pag. 59, 60.

tie de ce tombeau, & entr'autres des colomnes de pierres, ſur leſquelles étoit gravée l'épitaphe de Sardanapale, roi de Ninive, en lettres & en langue Chaldéennes.

Un autre paſſage d'Amyntas, nous apprend que les peuples des contrées d'Aſie avoient coûtume de ramaſſer du miel ſur des feuilles, qu'ils arrachoient; qu'ils les mettoient les unes ſur les autres, comme on arrange un cabas de figues, ou bien qu'ils en faiſoient une boule; que quand ils vouloient prendre de ce miel, ils rompoient un morceau de la boule, & le jettoient dans un gobelet de bois; qu'ils l'arroſoient enſuite, & que la liqueur, qui en ſortoit, avoit préciſément le goût du miel, & même un goût plus agréable.

On ignore en quel tems vivoit ce Géographe. Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'il a vécu poſtérieurement à l'expédition d'Alexandre le Grand en Aſie, puiſque ſon ouvrage traitoit des campemens de ce Prince.

AMYNTAS, *Amyntas*, (*a*) Ἀμύντας, jeune enfant d'Éphèſe, & fils d'Hellanicus. C'étoit un Pancratiaſte, dont on voyoit la ſtatue à Olympie. C'eſt Polyclès de l'école d'Athènes, & diſciple de Stadiéus, qui l'avoit faite.

AMYNTAS, *Amyntas*, Ἀμύντας, nom d'un berger, dont Virgile fait mention fort ſouvent dans ſes éclogues, il avoit appris à bien jouer de la flûte. Ce mot *Amyntas* vient du Grec ἀμύνω, *ſuccurro*, j'aide, je ſecours.

AMYNTOR, *Amyntor*, (*b*) Ἀμύντωρ, fils d'Orménus, & frere d'Énemon, vivoit dans les tems fabuleux. Après la mort de ſon pere, qui regnoit ſur les Dolopes, il monta ſur le trône. On dit qu'il avoit deux femmes, l'une légitime, l'autre concubine. La première ſe nommoit Hippodamie, & la ſeconde Clytie. Ce Prince n'eut qu'un fils, qui s'appella Phœnix, & que Clytie accuſa fauſſement d'avoir voulu lui faire violence. C'eſt ſans doute pour cela que ſon pere le rendit aveugle. Mais, il fut guéri par le centaure Chiron, à la recommandation de Pélée. Amyntor n'ayant pas voulu donner paſſage à Hercule ſur ſes terres, fut tué par ce Héros.

Il y eut un roi d'Argos de ce nom. Il étoit fils de Phraſtor. Il y eut auſſi un fils d'Égyptus de même nom. Celui-ci fut tué par ſa femme, la première nuit de ſes noces.

AMYNUS, *Amynus*, (*c*) le contre-ſorcier. Ce Héros & Magus l'enchanteur furent, ſelon un auteur Phœnicien, les derniers de la première race des hommes, imaginée par cet Auteur. Ils enſeignérent aux hommes l'art de bâtir des villages, & d'y raſſembler leurs troupeaux. Il y avoit auſſi, de leur tems, aux environs de Byblos, un certain

(*a*) Pauſ. pag. 351.

(*b*) Homer. Iliad. L. IX. v. 448 & ſeq. Strab. pag. 438, 439. Ovid Metam. L. XII. c. 30. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. XVII. p. 48.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 159.

Élion, nom qu'on peut rendre en Grec par celui d'Hypſiſtus ; c'eſt-à-dire le plus haut, qui avoit pour femme Béruth. Ils eurent un fils, nommé Épigée, qui fut dans la ſuite appellé Uranus, & une fille, qui porta le nom de Gé ; & c'eſt le nom de ces deux enfans que les Grecs ont donné au Ciel & à la Terre.

AMYRGIENS, *Amyrgii*, Ἀμυργίοι, peuples du nombre des Scythes. *Voyez* Saces.

AMYRTÉE, *Amyrtæus*, (*a*) Ἀμύρταιος, lun des généraux, qui ſe révoltérent en Égypte contre les Perſes, ſous le regne d'Artaxerxès. Il étoit de Saïs, ville de la baſſe Égypte. Après la défaite d'Inarus, vers l'an 456 avant J. C., tout le païs rentra dans l'obéiſſance du Roi, excepté Amyrthée, qui avoit encore un petit parti dans des marais, où il ſe maintint long-tems par la difficulté, que trouvérent les Perſes à pénétrer juſqu'à lui pour le réduire.

Amyrtée ne quitta ſa retraite, que lorſque Darius fut monté ſur le trône. A peine en étoit-il ſorti que tous les Égyptiens, las de nouveau de la domination des Perſes, accoururent de toutes parts auprès de lui. Les Perſes furent chaſſés, & Amyrtée déclaré roi d'Égypte. Après s'être bien affermi ſur le trône, & avoir entièrement chaſſé d'Égypte les Perſes, il ſe préparoit à les pourſuivre juſques dans la Phénicie, & avoit déjà pris des meſures avec les Arabes, pour les y attaquer. L'avis qu'en eut le roi de Perſe, lui fit rappeller la flotte, qu'il avoit promiſe aux Lacédémoniens, pour l'employer à garder ſes propres États.

Les armes de Darius ſemblent avoir eu un heureux ſuccès contre les Égyptiens. Amyrtée étant mort après avoir regné 6 ans [peut-être même fut-il tué dans quelque action], Hérodote remarque que ce fut par la faveur des Perſes, que ſon fils Pauſiris lui ſuccéda.

AMYTHAON, *Amythaon*, Ἀμύθαων, (*b*) fils de Créthéus & de Tyro. Il demeura long-tems à Pyles, épouſa Idomène, fille de Phérès, ſon frere, & en eut Bias & Mélampus. On le compte au nombre de ceux qui donnérent au peuple les jeux Olympiques. Après lui, Pélias & Nélée les donnérent à leurs frais communs. Éſon, l'aîné des enfans de Créthéus, lui ſuccéda au royaume d'Iolcos. Pour Amythaon, il eut, ainſi que Phérès, un établiſſement particulier. Columelle fait Amythaon, pere du Centaure Chiron.

AMYTHAON, *Amythaon*, Ἀμύθαων, (*c*) pere de Mélampus. Du tems de ce dernier, les femmes de l'Argolide furent attaquées d'une telle manie, que ne pou-

(*a*) Herod. L. II. c. 140. L. III. c. 15. Thucyd. pag. 71, 72. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 283, 405.

(*b*) Pauſ. pag. 300. Virg. Georg. L. III. v. 550. Diod. Sicul. pag. 188. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 97, 361, 365. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 9. Tom. XVII. pag. 47.

(*c*) Pauſ. pag. 116.

vant plus demeurer dans leurs maiſons, elles couroient les champs. Heureuſement, il ſe trouva Mélampus, fils d'Amythaon, qui les fit revenir à leur bon ſens, & les guérit. Cet Amythaon pourroit bien être le même que le précédent.

AMYTIS, *Amytis*, Ἀμύτις, (*a*) femme de Nabuchodonoſor. Ayant été élevée dans la Médie, dont Aſtyage, ſon pere, étoit Roi, elle s'étoit beaucoup plue aux montagnes & aux forêts de ce païs-là. Et comme elle ſouhaitoit d'avoir à Babylone quelque choſe de ſemblable, Nabuchodonoſor, pour lui complaire, fit conſtruire ce prodigieux édifice, connu ſous le nom de Jardins ſuſpendus.

AMYTIS, *Amytis*, Ἀμύτις, (*b*) fille d'Aſtyage, roi de Médie. Je ſoupçonne que c'eſt la même que la précédente, ou bien ſa ſœur, ou du moins ſa proche parente. Quoiqu'il en ſoit, elle fut mariée à Spitame, dont elle eut deux fils, Spitaces & Mégabernes. Aſtyage, ſon pere, vaincu par Cyrus, fut obligé d'aller ſe cacher à Ecbatane. Cyrus y étant arrivé, menaça Amytis, & ſon mari Spitame, de leur faire ſouffrir les tourmens les plus rigoureux, s'ils ne lui découvroient le lieu, où le roi des Médes étoit caché. Et ce Prince, qui en fut averti, aima mieux ſe livrer au vainqueur, que de voir ſa fille, & ſes petits-fils, expoſés aux tortures qu'on leur préparoit. Cyrus eut beaucoup d'égard pour Aſtyage. Il regarda ſa fille Amytis comme ſa mere, & l'épouſa après avoir fait mourir ſon mari.

Cambyſe & Tanyoxarce naquirent de ce ſecond mariage, & ſuccédérent à Cyrus, qui donna des gouvernemens aux deux fils, qu'elle avoit eus de Spitame. Tanyoxarce ayant été empoiſonné par ordre de Cambyſe, & Amytis ayant découvert ſa mort cinq ans après, preſſa Cambyſe de lui livrer celui, qui lui avoit conſeillé de commettre ce crime; & n'ayant pu l'obtenir, elle ſe fit mourir par le poiſon.

AMYTIS, *Amytis*, Ἀμύτις, (*c*) eut pour pere Xerxès, fils de Darius, & pour mere Amiſtris, ou Ameſtris, fille d'Onophas. On lui donne trois freres, Darius, Hyſtaſpe, & Artaxerxe, avec une ſœur, qui ſe nommoit Rhodogune. Amytis fut mariée à Mégabyſe, dont elle eut un fils, appellé Achéménide, qui fut tué par Inarus, chef des rebelles en Égypte. Inconſolable de la mort de ſon fils, Amytis en pourſuivoit la vengeance vivement. Elle vouloit que le Roi lui livrât Inarus & ſes Grecs. Mais, Artaxerxe ne l'écouta pas. Elle s'adreſſa enſuite à Mégabyſe, qui fut tout auſſi inflexible. Cependant, à force de tourmenter le Roi, elle obtint enfin ce qu'elle ſouhaitoit, & après cinq ans d'importunités, Inarus lui fut abandonné. Elle le fit attacher à trois croix, & ce fut le genre de ſupplice dont il mourut. Elle fit auſſi trancher la tête à cinquante

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. p. 339.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 408.
(*c*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. p. 285. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 259, 260. *& ſuiv.*

Grecs ; car, le reſte s'étoit heureuſement dérobé à ſa colère. Cette cruelle exécution cauſa tant de dépit & de déplaiſir à Mégabyſe, qu'il demanda la permiſſion d'aller en Syrie, d'où il étoit, & où il avoit fait paſſer ſecrétement les autres Grecs. Dès qu'il y fut, il fit ſoulever la Province, & leva une armée de cent cinquante mille hommes d'infanterie, ſans compter ſa cavalerie. Oſéris marcha contre lui, à la tête de deux cens mille hommes.

Après pluſieurs combats, où Mégabyſe eut l'avantage, on penſa à négocier la paix avec cet ennemi redoutable. On nomma donc ſa femme Amytis, Artoxarès, & Pétiſas, fils d'Oſiris & de Spitame, pour aller traiter avec ce dangereux rebelle. Tous les trois ſe tranſportérent en Syrie, où à force de belles paroles & de ſermens, ils déterminérent enfin Mégabyſe à s'aller jetter aux pieds du Roi, qui le reçut avec bonté & lui accorda ſon pardon.

Après la mort de ſon mari, Amytis ne mit plus de bornes à ſon incontinence, en quoi elle ne fit que ſuivre l'exemple que ſa mere lui avoit donné. Apollonide, médecin de Cos, devint amoureux d'elle ; & l'ayant trouvée au lit, qui ſe plaignoit de quelque indiſpoſition, après l'avoir bien examinée, il lui dit que ſon mal étoit de nature à ne pouvoir être guéri que par la compagnie d'un homme. En même-tems, il lui offrit ſes ſervices, qu'elle accepta. Mais, dans la ſuite voyant que la maladie de la Princeſſe devenoit ſérieuſe, & dégénéroit en Phthiſie, il ne jugea pas à propos de continuer plus long-tems un commerce ſi dangereux. Elle en fut ſi piquée, qu'au lit de la mort, elle demanda pour toute grace à ſa mere, de vouloir bien la venger du mépris d'Apollonide. Amiſtris conta l'aventure au Roi, lui dit l'outrage que le Médecin avoit fait à ſa fille, & le reſſentiment qu'elle en conſervoit ; ſur quoi Artaxerxe ayant laiſſé ſa mere maîtreſſe du ſort d'Apollonide, elle lui fit ſouffrir toutes ſortes de tourmens, deux mois durant, au bout deſquels il fut enterré tout vif, le propre jour qu'Amytis mourut.

## A N

AN, *Annus*, autrement Année. *Voyez* Année.

ANA, *Ana*, Ἀνὰ, (*a*) fils de Sébéon Hévéen, & pere de Diſon, ainſi que d'Oolibama, princeſſe qui fut mariée à Éſaü. Ana fut prince des Horrhéens, auſſi-bien que Diſon, ſon fils. Sébéon, ſon pere, l'avoit été également.

Lorſqu'Ana conduiſoit les ânes de ſon pere dans le déſert, il eut une rencontre avec les Émims. Ces Émims demeuroient dans le voiſinage du païs de Séïr, où Ana paiſſoit les ânes. Le terme Hébreu *Maza*, qui ſignifie trouver, ſe prend auſſi aſſez ſouvent pour at-

(*a*) Geneſ. c. 36. v. 2. *& ſeq.* Deuter. c. 2. v. 10. Reg. L. IV. c. 18. v. 34. Iſaï. c. 37. v. 13.

taquer, ſurprendre l'ennemi. Cette explication paroît la véritable à Dom Calmet.

La Vulgate traduit qu'Ana trouva des ſources d'eaux chaudes. Les Septante & d'autres Traducteurs ont conſervé le terme *jamin* ou *jamim*. Il trouva Jamim ou les Jamims. D'autres traduiſent : il inventa la manière de faire naître des mulets, par l'accouplement d'un âne & d'une jument, ou d'un cheval & d'une ânesſe. Mais, l'Écriture ne nomme jamais les mulets Jamims, & on ne trouve des mulets dans l'Écriture, que depuis David.

Il y en a qui ont cru, mais ſans aucune preuve, qu'Ana avoit mérité les honneurs divins, & que c'eſt lui qui eſt nommé au quatrième livre des Rois, & dans le trente-ſeptième chapitre d'Iſaïe. *Voyez* l'article ſuivant.

ANA, *Ana*, Ἀνά. (*a*) Ce terme ſe trouve employé au quatrième livre des Rois, & dans Iſaïe. Il eſt aſſez difficile de ſçavoir ſi c'eſt le nom d'une Ville ou non. L'affirmative paroît plus vraiſemblable. Il ſubſiſte encore de nos jours une ville du nom d'Ana, à l'extrêmité de l'Arabie déſerte, ſur l'Euphrate.

ANAB, *Anab*, (*b*) montagne de la Paleſtine, dans la tribu de Juda. Les habitans de cette montagne & de quelques autres des environs étoient des Géans, qui furent exterminés par Joſué. Leurs Villes furent auſſi ruinées.

ANABASIENS, *Anabaſii*, terme qui vient du Grec ἀναβαίνω, *aſcendo*, je monte. On donnoit le nom d'Anabaſiens à des courriers qui voyageoient à cheval, ou ſur des chariots pour les meſſages d'importance.

ANABASSAR, *Anabaſſar*, (*c*) autrement Anaxindarax, roi d'Aſſyrie. Il ſuccéda à Ophraartan, ou Éphéchérès, qui avoit occupé le trône pendant cinquante ans. Après en avoir regné lui-même quarante-deux, il mourut laiſſant un fils, nommé Aſſaradonbaal, par abréviation, Sardanapale, que les Grecs, par un changement ou une bizarrerie, dont il ne paroît pas facile de rendre raiſon, ont appellé Thonos, ou Maſcos Concoloros.

ANABATES, *Anabates*, (*d*) Ἀναβάται. On donnoit ce nom, chez les Grecs, à une ſorte d'Écuyers, qui diſputoient le prix de la courſe aux jeux Olympiques avec deux chevaux. Sur la fin de la courſe, on ſe jettoit à terre; on prenoit les chevaux par le mors, & l'on achevoit ainſi la carrière. Cela ſe pratiquoit encore du tems de Pauſanias. La courſe du Calpé ſe faiſoit de même. Il n'y avoit d'autre différence, ſinon qu'à celle-ci on montoit des jumens. Les Anabates avoient cependant une marque particulière, qui les diſtinguoit.

Le mot *Anabates*, qui eſt compoſé de deux mots Grecs, veut

(*a*) Reg. L. IV. c. 18. v. 34. Iſaï. c. 37. v. 13.
(*b*) Joſu. c. 11. v. 21.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 7.
(*d*) Pauſ. pag. 302. Traduct. de Pauſ. par M. l'Abb. Gédoy. Tom. I. pag. 418. Not. 2.

dire *conſcenſores*, ceux qui montent. Dans ce ſens, on peut dire auſſi Parabates, Apobates ; car, tous ces noms ſignifient la même choſe. C'eſt le ſentiment de Sylburge dans ſon commentaire ſur Denys d'Halicarnaſſe.

ANABÉSINEUS, *Anabeſineus*, Ἀναβησίνεως, (*a*) jeune homme, dont parle Homère au huitième livre de l'Odyſſée. Il étoit bienfait & bien diſpos.

ANABOLADION, *Anabolaadium*, autrement *Anabolagion*, eſpèce d'ornement de lin à l'uſage des femmes. Il étoit à peu près ſemblable au mantelet, dont elles ſe ſervent aujourdhui. Ce mot vient du Grec ἀναβάλλεσθαι *inducere*, revêtir.

ANABOLAGION, *Anabolagium*, ſorte d'ornement, qu'on dit être le même que l'Anaboladion. *Voyez* Anaboladion.

ANABOLES, (*b*) eſpèce de longues préfaces, qu'on reprochoit à Mélanippide de mettre à la tête des Dithyrambes. C'eſt ſur quoi étoit fondée la raillerie du muſicien Démocrite de Chio, qui, au rapport d'Ariſtote, parodiant un vers d'Héſiode, diſoit à propos des Anaboles de Mélanippide :

Ἡ δὲ μακρὰ ἀναβολὴ τῶν πολλῶν κακίστη ;

C'eſt-à-dire, » une longue préface eſt un grand mal pour quiconque l'a fait. « Il pouvoit ajoûter, & pour quiconque la lit.

ANABOLION, *Anabolion*. (*c*) Il eſt fait mention de ce terme dans la formule d'un vœu conſidérable, fait à Eſculape à Riez en Provence ; mais, on ne ſçait ce que c'étoit qu'un Abolion.

ANABURA, *Anabura*, (*d*) ville de Phrygie, dans l'Aſie mineure, à une journée des ſources de l'Alandre. Manlius, l'an de Rome 563, marchant contre les Gallogrecs, paſſa par Anabura, ainſi que l'atteſte Tite-Live en ces termes : » Comme la crainte avoit » chaſſé les habitans de toutes les » Villes d'alentour, les ſoldats » chargés du butin qu'ils y trouvérent, ayant fait à peine deux » lieues le jour ſuivant, s'arrêtérent à Bender la vieille, comme on l'appelle ; d'où le lendemain, ils allérent à Anabura, » & le jour d'après aux ſources » de l'Alandre, & le troiſième à » Abbaſſe, où ils ſéjournérent » pluſieurs jours, parce qu'ils ſe » trouvoient alors ſur les frontières des Toliſtoboiens, qui faiſoient partie des Gallogrecs. «

Il eſt vraiſemblable que cette Ville ne différoit point d'une autre de même nom, que Strabon, d'après Artémidore, place dans la Piſidie, province qui étoit limitrophe de la Phrygie.

ANACALYPTÉRIES, *Anacalypteria*, (*e*) fêtes qu'on faiſoit après les noces, lorſque l'épouſe

(*a*) Homer. Odyſſ. L. VIII. v. 113.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 229, 230.
(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 248.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 15. Strab. pag. 570.
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 389.

ſe montroit, & paroiſſoit devant le monde. On appelloit encore ainſi les préſens qu'on faiſoit ce jour-là à la nouvelle épouſe. Anacalyptéria vient du Grec ἀνακαλύπτειν, qui veut dire, montrer, produire, faire paroître.

ANACARA, *Anacara*, eſpèce de tambour, qui étoit fait en forme de timbale, & qui fut en uſage dans le Bas-Empire.

ANACÉES, *Anacea*, (*a*) fêtes en l'honneur de Caſtor & de Pollux, qu'on appelle Anaces, terme qui veut dire, Rois, Princes, Seigneurs.

ANACÉPHALÉOSE, *Anacephalæoſis*, terme de Rhétorique, qui vient du Grec, ἀνὰ, *iterùm*, une ſeconde fois, & κεφαλὴ, *caput*, tête, chef. L'Anacéphaléoſe eſt une récapitulation, ou répétition courte & ſommaire des principaux chefs d'un diſcours.

Cette récapitulation ne doit point être une répétition ſéche de ce qu'on a déjà dit, mais un précis exact en termes différens, orné & varié de figures, dans un ſtyle vif. Elle peut ſe faire de différentes manières, ſoit en rappellant ſimplement les raiſons, qu'on a alléguées, ſoit en les comparant avec celles de l'adverſaire, dont ce parallele peut mieux faire ſentir la foibleſſe. Elle eſt néceſſaire, ſoit pour convaincre davantage les auditeurs, ſoit pour réunir, comme dans un point de vue, tout ce dont on les a déjà entretenus, ſoit enfin pour réveiller en eux les paſſions, qu'on a tâché d'y exciter. Cicéron excelloit particuliérement en ce genre.

ANACES, *Anaces*, Ἄνακες, (*b*) eſpèce de dieux, autrement appellés Anactes. La plûpart des Auteurs, parmi leſquels ſont Plutarque, Théodore, & quelques autres, ne mettent au rang de ces dieux, que Caſtor & Pollux, les deux Dioſcorides, ou fils de Jupiter; mais, Cicéron, plus exact en cela, parle de trois ſortes d'Anaces. Les premiers étoient fils d'un ancien Jupiter, roi d'Athènes, & de Proſerpine, & ils ſe nommoient Tritopatréus, Eubuléus, & Dionyſius. Les ſeconds étoient fils de Jupiter troiſième, & de Léda; c'étoient Caſtor & Pollux. Les derniers enfin, étoient Aleo & Malampus Émolus, fils d'Atrée. Quelques Anciens en mettent un plus grand nombre, puiſqu'ils les confondent avec les douze grands Dieux. En effet, Pauſanias raconte qu'Hercule, après avoir ſaccagé Élis, pour ſe venger d'Augias, éleva ſix autels aux douze grands Dieux ou Anactes; enſorte qu'il y avoit deux de ces dieux pour chacun de ces autels. L'ancien Scholiaſte de Pindare nomme quelques-uns de ces Anactes. Mais, le paſſage, où il en parle, eſt trop corrompu, pour qu'on en puiſſe tirer rien de certain.

Les Auteurs ne ſont pas d'accord ſur l'étymologie du nom, que portoient ces dieux. Plutar-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 209.

(*b*) Plut. in Theſ. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 237. *& ſuiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 295, 304.

que croit qu'il fut donné aux Tyndarides, ou à cauſe qu'ils avoient procuré la paix, ou parce qu'on les avoit placés parmi les aſtres: ce qui fait dire à Horace: *Sic fratres Helenæ lucida ſydera.*

Voici comme s'exprime Plutarque: » Caſtor & Pollux étant » maîtres dans Athènes, ne de» mandérent qu'à être initiés.... » Ils furent donc reçus dans la » confrérie des grands myſtères, » après avoir été adoptés auparavant par Aphidnès, & comme » Hercule l'avoit été par Pylius. » On leur rendit des honneurs di» vins, & on les appella Anaces, » ſoit parce qu'ils avoient fait ceſ» ſer la guerre, ou qu'ils avoient » eu ſi grand ſoin des Athéniens, » que quoique la Ville fût pleine » de troupes, perſonne n'y avoit » reçu le moindre déplaiſir; car, » ce mot eſt tiré d'un terme, qui » ſignifie protéger, avoir ſoin; & » peut-être que de-là, les Rois ont » été appellés Anactes, comme » protecteurs, ou peres des peu» ples. Il y en a pourtant qui di» ſent que ce nom fut donné aux » Tyndarides, à cauſe de leurs » étoiles, qui paroiſſent dans le » ciel; car, les Athéniens diſent » Anécas & Anécathen, ce que » les autres diſent Ano, Ano» then; c'eſt-à-dire, en haut. «

M. Dacier, dans ſes notes ſur ce paſſage, dit que le mot *Anaces* vient du mot *Anaſſein*, qui, anciennement ſignifioit ſimplement avoir ſoin, comme on le voit manifeſtement par ces mots compoſés, *Hipponax*, un Écuyer, *Paidonax*, un Précepteur. Dans Hérodote & dans Thucydide, on trouve *Anacos* pour *Épimélos*, ſoigneuſement; & Sophocle appelle les Sacrificateurs & les prêtres de Thébes, χωρᾶς ἄναντες, parce qu'ils avoient ſoin du païs, & qu'ils veilloient pour ſa conſervation. De-là les Rois ont été appellés Anactes, parce qu'ils ont, ou qu'ils doivent avoir ſoin des peuples.

Quoiqu'il en ſoit, Caſtor & Pollux furent bien mis à la vérité au nombre des dieux Anactes; mais, ils n'étoient pas les ſeuls, ni les plus anciens dieux de ce nom, qui ne fut connu des Grecs qu'à l'arrivée des Phéniciens, parmi leſquels les deſcendans d'Énac, qui avoient regné à Arbé, ou Hébron, comme on le voit dans Joſué, étoient fameux.

Au reſte, M. l'abbé Banier eſt perſuadé qu'on ne donna pas le nom d'Anactes à tous les Rois en général, mais à ceux des deſcendans d'Inachus, qui ſe rendirent célebres par leurs belles actions. Voſſius eſt auſſi perſuadé que le nom des dieux Anactes étoit originaire de Phénicie; mais, il croit qu'il avoit été apporté dans l'occident par Cadmus, ou par les Chananéens, que Joſué avoit obligés, par ſes conquêtes, de ſortir de Phénicie, & qui s'étoient retirés dans la Gréce; & il ajoûte que les Spartiates, qui ſe diſoient alliés des Iſraëlites, comme nous l'apprend Joſephe, étoient une colonie de ces Chananéens, dont la plûpart deſcendoient d'Abraham par Agar & Céthura; & c'eſt pour cela que les plus fameux des Anactes grecs, étoient Caſtor, & Pollux,

Pollux, originaires de Sparte; les Lacédémoniens leur ayant donné ce nom pour honorer la mémoire des deſcendans d'Énac, dont ils avoient ouï raconter tant de merveilles.

Il eſt certain que les Grecs connoiſſoient cet Énac, dont il eſt fait mention dans les Livres ſacrés, & qu'ils ſçavoient que c'étoit un homme d'une taille extraordinaire, & le pere des Géants. Ce que raconte Pauſanias du géant Aſtérius, en eſt une preuve. » Vis-à-vis de Milet, dit cet Auteur, il y a l'iſle Ladé, qui ſe » ſépare en deux autres petites » Iſles, dont l'une porte le nom » d'Aſtérius, parce qu'Aſtérius y » a ſon tombeau. Il étoit fils d'Anax, que l'on dit avoir été fils » de la Terre. Le corps d'Aſtérius n'a pas moins de dix coudées de long. « Il n'eſt pas étonnant, au reſte, que les Grecs aient publié que cet Énac, ou comme ils l'appellent Anax, étoit fils de la Terre. C'étoit l'origine qu'ils donnoient à ceux, qu'ils ne connoiſſoient qu'imparfaitement. Voilà ce qu'on peut dire de plus vraiſemblable ſur les dieux Anactes, ou Anaces, ſi connus dans les poëtes Grecs.

ANACHARSIS, *Anacharſis*, Ἀνάχαρσις, (*a*) Scythe de nation, fils de Gnure, de la race Royale. Comme quelqu'un d'Athènes lui faiſoit un reproche ſur le païs, dont il étoit: » Ma patrie, dit-il, me fait, ſelon vous, » peu d'honneur; & vous, vous » en faites peu à votre patrie. « Son bon ſens, ſon profond ſçavoir, & ſa grande expérience, le firent paſſer pour un des ſept Sages. Il avoit écrit, en vers, de l'art militaire, & avoit fait un traité des loix des Scythes.

On dit qu'Anacharſis étant allé à Athènes, ſe préſenta à la porte de Solon. Ayant frappé, il dit qu'il venoit pour faire amitié avec Solon, & pour établir entr'eux le droit d'hoſpitalité. Solon lui répondit qu'il étoit mieux de faire amitié chez ſoi, ſans courir ſi loin. *Eh bien*, répondit Anacharſis, *puiſque tu es chez toi, fais donc amitié avec nous, ſelon ta maxime.*

En ce tems-là, Solon commençoit déjà à ſe mêler du gouvernement de la République, & il travailloit à ſes loix. Anacharſis ayant appris cela, ſe moqua de cette entrepriſe, de ce qu'il eſpéroit, par des loix écrites, réfréner l'avarice & l'injuſtice de ſes Citoyens: » Car, toutes ces écritures, diſoit-il, reſſemblent » proprement aux toiles d'araignées. Les foibles & les petits » s'y prendront & s'y arrêteront; » mais, les puiſſans & les riches » les romperont ſans peine. Ce- » pendant, répartit Solon, les » hommes exécutent fort bien » tous les traités qu'ils ont faits,

(*a*) Herod. L. IV. c. 46, 76, 77. Plut. Tom. I. pag. 80, 81. Cicer. Tuſcul. Quæſt. L. V. c. 90. Phæd. L. III. Prolog. Lucian. Tom. I. p. 648. *& ſeq.* Tom. II. pag. 385. *& ſeq.* Pauſ. pag. 40. Strab. pag. 30, 303, 694. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 78, 79. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 341. Tom. XXI. pag. 90.

» quand aucune des parties ne » trouve ſon profit à les rompre. » Il en ſera de même de mes loix; » car, je les tempére de manière, » & je les accommode ſi bien » aux intérêts de mes Citoyens, » qu'ils connoîtront évidemment » qu'il leur eſt plus avantageux » de les obſerver que de les vio- » ler. « Mais, le ſuccès fit voir que la comparaiſon d'Anacharſis étoit plus juſte, que l'eſpérance de Solon n'étoit bien fondée. Anacharſis dit encore à Solon, après avoir aſſiſté à une aſſemblée des Athéniens : » Qu'il ne pouvoit » aſſez s'étonner de voir que, » dans leurs délibérations, c'é- » toient les ſages qui parloient, » & les fous qui décidoient. «

Anacharſis, accoûtumé à la vie dure & pauvre des Scythes, faiſoit fort peu de cas des richeſſes. Créſus l'avoit invité à le venir voir, & ſans doute il lui laiſſoit entrevoir qu'il étoit en état de l'enrichir. » Je n'ai nul beſoin de » votre or, lui répliqua-t-il. Je » ne ſuis venu dans la Gréce, » que pour m'y enrichir du côté » de l'eſprit; & je ſerai fort con- » tent, ſi je retourne dans ma » patrie, non plus riche, mais » plus habile & plus homme de » bien. « Il ſe rendit pourtant à la cour de ce Prince.

Éſope, ayant été fort étonné & fort mécontent de l'air froid & indifférent, avec lequel Solon avoit conſidéré les tréſors de Créſus & la magnificence de ſon palais, parce que c'étoit le maître même de la maiſon, que ce Philoſophe auroit ſouhaité de pouvoir admirer : » Il faut, dit Anacharſis à Éſope, que vous ayez » oublié votre Fable du renard & » de la panthére. Celle-ci, pour » ſe faire valoir, ne pouvoit que » montrer ſa peau brillante, & » marquetée de différentes cou- » leurs. La peau du renard étoit » ſimple, mais cachoit des ruſes » & des fineſſes d'un prix infini. » Je vous reconnois, ajoûta le » Scythe, à cette image. Vous » n'êtes frappé que de ce qui » brille au dehors, & vous comp- » tez pour peu ce qui fait véritablement l'homme; c'eſt-à-dire, » ce qui eſt en lui, & par conſé- » quent à lui. «

Anacharſis, après avoir beaucoup voyagé, retourna en Scythie ſur l'Helleſpont. Ayant abordé à une ville nommée Cyzique, & y ayant trouvé les Cyzicéniens, qui célébroient avec de grandes ſolemnités la fête de la mere des dieux, il fit vœu à cette Déeſſe, de lui faire les mêmes ſacrifices, & d'ordonner en ſon honneur la veille de la nuit, s'il retournoit ſans péril en ſon païs. Quand il fut donc revenu en Scythie, il entra ſecrétement dans le païs d'Hylée, ſitué près de la carrière d'Achille. S'y étant caché, il accomplit ſon vœu, & fit toute la cérémonie en l'honneur de la Déeſſe. Mais, comme il faiſoit cela, il fut découvert par un Scythe, qui l'alla dénoncer au Roi. Ce Prince vint auſſi-tôt ſur les lieux, & ayant vu Anacharſis dans cette action, il tira ſur lui une fléche, & le tua. *Voyez* Toxaris.

ANACHARSIS, *Anacharſis*, Ἀνάχαρσις, (*a*) ou Gymnaſe, titre d'un dialogue de Lucien. Dans ce Dialogue, Anacharſis & Solon diſputent enſemble ſur les Gymnaſes. Le premier prétend en montrer la vanité, l'autre, l'utilité.

ANACHIS, *Anachis*, Ἄναχις, nom d'un des quatre dieux domeſtiques, adorés par les Égyptiens; car, ces peuples croyoient que chaque perſonne, dès le moment de ſa naiſſance, avoit quatre dieux familiers, commis à ſa garde, qui ne l'abandonnoient jamais, & qui en prenoient un ſoin particulier. Ces quatre dieux étoient Dymon, Tychés, Héros & Anachis. Giraldi a raiſon de croire que ces noms ſont corrompus; & qu'il faut lire, Dynamis, Tyché, Éros, & Anancé, ou Ananché; en Grec, Δυνάμις, Τυχὴ, Ερώς, & Ανάγκη; c'eſt-à-dire, la Puiſſance, la Fortune, l'Amour & la Néceſſité.

Les Payens mêmes ont reconnu que l'homme abandonné à lui-même n'étoit capable de rien, & qu'il avoit beſoin de quelque divinité pour le conduire & le ſoûtenir.

ANACHRONISME, *Anachroniſmus*, terme de Chronologie, qui eſt formé du Grec ἀνὰ, *ſurſùm, retrò*, au-deſſus, en arrière, & χρόνος, *tempus*, tems. L'Anachroniſme eſt une erreur dans la ſupputation des tems, & dans la date des événemens, qu'on place plutôt qu'ils ne ſont arrivés. Tel eſt cet Anachroniſme de Virgile, qui fait regner Didon en Afrique du tems d'Énée, quoique dans la vérité, cette Princeſſe n'y ſoit venue que 300 ans après la priſe de Troye.

L'erreur oppoſée, qui conſiſte à dater un événement d'un tems poſtérieur à celui, auquel il eſt arrivé, s'appelle Parachroniſme. Mais, dans l'uſage ordinaire on ne fait guere cette diſtinction, & on emploie indifféremment le terme d'Anachroniſme, pour toute faute contre la chronologie.

ANACLÉTÉRIES, *Anacleteria*, (*b*) fêtes des Rois & des Princes. Lorſqu'ils étoient en âge de regner, on les appelloit pour cela. C'eſt pourquoi, ces fêtes étoient nommées Anaclétéries, du Grec ἀναχαλεῖν, appeller.

ANACLÉTHRA, *Anaclethra*, Ἀνάκληθρα, (*c*) ſorte de pierre, qu'on voyoit à Athènes auprès du Prytanée, ſi on en croit les Athéniens; mais, qui pourroit les en croire, dit Pauſanias? Cérès, après avoir long-tems cherché ſa fille, ſe repoſa ſur cette pierre, & à force de l'appeller, elle la retrouva. C'eſt pour cela qu'ils nommoient cette pierre Anacléthra, terme compoſé de deux mots Grecs, qui veulent dire proprement rappeller. Les femmes du païs pratiquoient encore tous les ans, du tems de Pauſanias, autour de cette pierre, quelques cérémonies qui avoient rapport à cette tradition.

(*a*) Lucian. Tom. II. pag 385. *& ſeq.*
(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 209.
(*c*) Paul. pag. 80.

ANACLINOPALE, *Anaclinopalum*, espèce de lutte, dans laquelle les Athlétes combattoient couchés sur le sable. C'est ce qu'on appelloit *volutationes* & *volutatoria lucta*, par opposition à *lucta erecta*, autre espèce de lutte, dans laquelle on combattoit de bout.

ANACLINTÉRIE, *Anaclinterium*, autrement Anaclitérie. *Voyez* Amphicéphale.

ANACOLUTHE, *Anacoluthum*, figure de mots, qui est une espèce d'ellipse. Ce mot vient du Grec ἀνακόλουθος, *non consentaneus*. La racine de ce mot en fera entendre la vraie signification. C'est ἀκόλουθος, *comes*, compagnon. Ensuite on ajoûte l'α privatif, & un ν euphonique, pour éviter le bâillement entre les deux *a*. Ainsi le mot *Anacoluthe* signifie qui n'est pas compagnon, ou bien qui ne se trouve pas dans la compagnie de celui, avec lequel l'analogie demanderoit qu'il se trouvât.

(*a*) En voici un exemple tiré du second livre de l'Énéide de Virgile. Panthée, prêtre du temple d'Apollon, rencontrant Énée dans le tems du sac de Troye, lui dit qu'Ilion n'est plus; que des milliers d'ennemis entrent par les portes en plus grand nombre qu'on n'en vit autrefois venir de Mycénes:

*Portis alii bipatentibus adsunt*
*Millia quot magnis nunquam venêre Mycenis.*

On ne sçauroit faire la construction sans dire: *Alii adsunt tot quot nunquam venêre Mycenis.*

*Tot* est donc l'Anacoluthe; c'est le compagnon qui manque. Servius dit sur ce passage: *millia*, subaudi, *tot*; & *est* ἀνακόλουθον; nam dixit *quot*, cùm non præmiserit *tot*.

Il en est de même de *tantùm* sans *quantùm*, de *tamen* sans *quanquam*. Souvent en François, au lieu de dire; *il est allé là, où vous allez, il est dans la Ville, où vous allez*; on dit simplement: *il est où vous allez*.

Ainsi l'Anacoluthe est une figure, par laquelle on sous-entend le corrélatif d'un mot exprimé; ce qui ne doit avoir lieu, que lorsque l'ellipse peut être aisément suppléée, & qu'elle ne blesse point l'usage.

ANACRÉON, *Anacreon*, (*b*) Ἀνακρέων, poëte Lyrique, presque contemporain d'Ésope. Il naquit à Téos, ville d'Ionie, & florissoit vers la 62e Olympiade, du tems de Cyrus, Cambyse & Darius; c'est-à-dire, 532 ans avant J. C., selon Eusébe; & vers la 52e Olympiade, selon Suidas, ou 572 ans avant J. C. Il

(*a*) Virg. Æneid. L. II. v. 330, 331.

(*b*) Athæn. pa. 12. *& alib. pass.* Suid. Tom. I. pag. 234. Lucian. Tom. II. pag. 644. Plin. L. VII. c. 7, 48. Paus. pag. 3, 44. Herod. L. III. c. 121. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 72. Tom. VI. pag. 141. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 12, 21. Tom. V. pag. 73. Tom. VI. p. 304, 343, 344. 362. Tom. IX. p. 344, 345. Tom. X. p. 25. Tom. XIII. p. 133, 140. Tom. XX. p. 354.

passa beaucoup de tems à la cour de Polycrate, ce tyran de Samos, fameux par la prospérité constante de sa vie, & par sa fin tragique ; & il fut non seulement de tous ses plaisirs, mais encore de son conseil. Quelques Auteurs ont écrit qu'ayant reçu, de ce Prince, cinq cens talens ; c'est-à-dire, environ cinq cens mille écus, il ne put les posséder sans inquiétude, & fut obligé de s'en défaire.

Platon nous apprend qu'Hipparque, l'un des fils de Pisistrate, envoya un vaisseau de cinquante rames à Anacréon, & lui écrivit fort obligeamment, pour le conjurer de vouloir bien venir à Athènes, où ses beaux ouvrages seroient estimés & goûtés, comme ils le méritoient. Anacréon y arriva, dans le tems que les Athéniens se livroient avec le plus d'ardeur à l'étude de l'éloquence & de la politique ; & on croit qu'il prit de-là occasion de dire au commencement d'une de ses Odes, qu'il adresse à quelque Sophiste : » Pourquoi voulez-vous » m'instruire dans la science des » loix & dans la manière d'argu- » menter des Orateurs ? Qu'ai-je » besoin de tant de discours, dont » je n'attends aucun fruit ? Appre- » nez-moi plutôt à boire la char- » mante liqueur de Bacchus ; ap- » prenez-moi plutôt à folâtrer » avec l'aimable Vénus. Déjà » mes cheveux blanchissent, &c. «

Anacréon passe pour celui de tous les anciens Poëtes, qui a le mieux connu les Graces. Il les avoit comme faites à son badinage ; mais, il ne manque guère de les faire aller de compagnie avec les Amours. » Le fils de Cythérée, » dit-il, aime à se couronner de » roses, lorsqu'il danse avec les » Graces. « Ailleurs il presse un excellent ouvrier de lui faire une coupe d'argent, & d'y représenter, à l'ombre d'une vigne, les Amours désarmés & les Graces riantes. Cela vient de ce que la joie & le plaisir faisoient son unique occupation ; & ce qui nous reste de ses piéces, en fait foi. En effet, nous avons soixante-dix Odes d'Anacréon, que leur briéveté & la matière qu'elles traitent, doivent faire prendre pour les scholies, que l'Antiquité lui attribue. Il y chante tantôt l'Amour, tantôt le dieu du Vin, & souvent les deux ensemble.

A regarder ces piéces du côté du style, c'est une douceur, une délicatesse, qui peut-être n'a point d'exemple. Tout y est beau & naturel. Point de pensée, qui ne soit un sentiment, point d'expression, qui ne parte du cœur, & qui n'aille au cœur. On y trouve ces graces naïves, qui caractérisent la chanson, & la distinguent des autres ouvrages de Poësie. On y voit ces images riantes, toujours sûres de plaire, parce qu'elles sont prises avec goût & avec discernement dans la simple nature. L'air, sans doute, y étoit assorti aux paroles. Ainsi, la dialecte Ionienne, pleine de douceur, & le mode Ionien, plus tendre que tous les autres, devoient rendre ces chansons d'un agrément parfait. Mais, à les envisager du côté des mœurs,

tout y reſpire une débauche outrée, un libertinage, qui eſt dans l'eſprit comme dans le cœur, une pareſſe affectée, qui éloigne, comme autant d'idées frivoles, tout ce qui s'appelle fortune, honneur, vertu, bienſéance.

Un ſçavant Anglois eſt d'un ſentiment oppoſé, par rapport à ce dernier article. Il ſoûtient, avec la dernière chaleur, qu'Anacréon étoit ſobre & chaſte. Il n'y a ſorte d'injures qu'il ne diſe, dans l'excès de ſon zèle, à ceux qui oſent être d'un avis contraire. Il les traite d'hommes ignorans, ou ſtupides, qui n'ont pas lu cet Auteur, ou qui ne l'ont pas entendu : épithétes, qui ſont la reſſource ordinaire des défenſeurs de cauſes déſeſpérées, & qui font plus de la moitié de leurs preuves.

Anacréon, ſelon Lucien, mourut à l'âge de 85 ans. Sa ſtatue fut placée dans la citadelle d'Athènes. On l'avoit repréſenté comme un homme, qui a un peu de vin dans la tête, & qui chante. Cette attitude, dont Pauſanias eſt garant, eſt une preuve inconteſtable de la conduite dépravée de ce Poëte.

M.de Dacier, MM. de Longepierre & de la Foſſe, nous ont donné, chacun, une nouvelle édition des Poëſies d'Anacréon, avec des remarques, & chacun leur verſion françoiſe. Celle de M.de Dacier eſt en proſe, & les deux autres en vers. Leurs notes ſont bonnes. Les traductions en vers françois ne paroiſſent pas répondre tout à fait à la beauté de l'original. Le ſieur Gacon a donné auſſi Anacréon, en vers françois. On peut voir la vie d'Anacréon, à la tête de ces éditions, où l'on marque auſſi les meilleures éditions de ce Poëte.

ANACRÉONTIQUE. Ce mot, formé du nom du poëte Anacréon, eſt conſacré, pour ſignifier ce qui a été inventé par ce Poëte, ou compoſé dans ſon goût & ſon ſtyle.

ANACTES, *Anactes*. Sorte de dieux, appellés auſſi Anaces. *Voyez* Anaces.

ANACTES, étoit encore un nom d'honneur, affecté aux fils & aux freres des Rois de Chypre. Les Rois étoient ſur le trône; mais, les Anactes gouvernoient. C'étoient à eux que les Gergines rendoient compte; & ils faiſoient examiner les dénonciations des Gergines par les Promalanges. Les femmes des Anactes s'appelloient Anaſſes; & celles qui les ſervoient, avoient nom Colacydes.

ANACTORIE, *Anactorium*, Ἀνακτόριον, (*a*) ville de Gréce, dans l'Acarnanie, ſelon Strabon. Ce Géographe en attribue la fondation à une colonie de Corinthiens, qu'on y envoya, dans le tems que Cypſèle regnoit à Corinthe; c'eſt-à-dire, 620 ans avant l'Ére Chrétienne. C'eſt alors auſſi, ſelon cet Auteur, que la ville d'Ambracie fut bâtie par cette même colonie. Mais,

(*a*) Strab. p. 450. *& ſeq.* Thucyd. p. 37, 185. Pauſ. p. 333. Plin. L. IV. c. 1.

comme il eſt certain que les Corinthiens ne furent que les reſtaurateurs de cette dernière ; il y a grande apparence qu'ils ne furent non plus que les reſtaurateurs d'Anactorie. Quoiqu'il en ſoit, Strabon place cette Ville dans une preſqu'iſle, non loin d'Actium, à quarante ſtades du temple d'Apollon Actien ; ce qui ne contredit pas le ſentiment de Thucydide, qui met Anactorie à l'embouchure du golfe Ambracique.

La ville d'Anactorie appartint autrefois, en commun, aux Corinthiens & aux Corcyréens. Durant la guerre du Péloponnèſe, les Corinthiens s'en emparérent par fraude. Mais, ils ne jouïrent pas long-tems du fruit de leur trahiſon, parce que ceux d'Athènes la leur enlevérent ; & ce fut auſſi par le même moyen. Auguſte, après la bataille d'Actium, ayant transféré à Nicopolis les habitans des Villes du voiſinage, ceux d'Anactorie furent de ce nombre. C'eſt pour cela que Strabon dit que cette Ville étoit comme le port de Nicopolis. Au reſte, Pline met Anactorie dans l'Épire ; ce qui doit s'entendre, ſans doute, du tems, ou l'Acarnanie avoit moins d'étendue ; car, on croit que les bornes de ſon territoire ne furent pas toujours les mêmes.

ANACTORIE, *Anactoria*, Ἀνακτορία. C'eſt le nom que porta d'abord la ville de Milet, dans l'Aſie mineure. *Voyez* Milet.

ANADIPLOSE, *Anadiploſis*, Ἀναδίπλωσις, (*a*) terme compoſé de ἀνὰ, *retrò*, en arrière, & de διπλόω, *duplico*, je double. Cela ſert à faire comprendre ce que c'eſt que l'Anadiploſe. C'eſt une figure de Rhétorique, qui ſe fait, lorſqu'une propoſition commence par le même mot, par lequel la propoſition précédente finit : En voici quelques exemples, tirés de Virgile :

*Sit Tityrus, Orpheus*
*Orpheus in Sylvis.*

*Addit ſe ſociam, timidiſque ſupervenit Ægle*
*Ægle Naïadum pulcherrima.*

*Circum perque duas..... Arctos*
*Arctos, Oceani metuentes æquore tingi.*

Il y a une autre figure, qu'on appelle Épanadiploſe, & qui ſe fait, lorſque de deux propoſitions corrélatives, l'une commence, l'autre finit par le même mot, comme dans ce vers de Juvenal :

*Creſcit amor nummi, quantùm ipſa pecunia creſcit.*

ANADYOMÈNE [VÉNUS], *Venus Anadyomene*, Ἀφροδίτη ἀναδυομένη. (*b*) Ce ſurnom de Vénus ſignifie : *Qui ſort de la mer.* Apelle, ce fameux peintre, avoit

(*a*) Virg. Eclog. 6. v. 20. Eclog. 8. v. 55, 56. Georg. L. I. v. 245, 246. Juv. Satyr. 14. v. 138. Quint. L. IX. c. 3.

(*b*) Strab. pag. 657. Plin. L. XXXV. c. 10. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 654, 655. Antiq. expliq. par D. Bern. de Monf. Tom. I. pag. 165.

fait une Vénus Anadyomène, qui étoit ſon chef-d'œuvre. Pline dit que cette piéce fut célébrée par les vers des plus grands Poëtes, & que ſi la peinture y a été ſurpaſſée par la poëſie, auſſi en a-t-elle été illuſtrée. Apelle en avoit commencé une autre, à Cos, ſa patrie, qui, ſelon lui & ſelon tous les connoiſſeurs, devoit ſurpaſſer la premiére; mais, la mort envieuſe l'arrêta, au milieu de l'ouvrage. Il ne ſe trouva perſonne depuis, qui osât y porter le pinceau.

On ne ſçait ſi c'eſt cette ſeconde Vénus, ou la premiére, qu'Auguſte acheta de ceux de Cos, en leur remettant la ſomme de cent talens, du tribut, qui leur avoit été impoſé de la part de la République Romaine. Si c'eſt celle-ci, comme il y a beaucoup d'apparence, elle eut un ſort auſſi triſte que l'autre, & même encore plus funeſte. Dès le tems d'Auguſte, l'humidité en avoit déjà gâté la partie inférieure. On chercha quelqu'un, de la part du Prince, pour la retoucher; mais, il ne ſe trouva perſonne, qui fût aſſez hardi, pour l'entreprendre; ce qui augmenta la gloire du Peintre Grec, & la réputation de l'ouvrage même. Enfin, cette belle Vénus, que perſonne n'oſoit toucher par vénération, ou par timidité, fut inſultée par les vers, qui ſe mirent dans le bois, & la dévorérent. Néron, qui regnoit alors, en mit une autre à la place, de la main d'un Peintre, peu connu.

ANAGLYPHES, *Anaglypha*, du Grec, ἀναγλύφω, *inſculpo*, je grave. (*a*) Ce mot, qui ſe trouve au ſixiéme chapitre du III.e Livre des Rois, ſignifie toutes ſortes de figures en relief, ou plutôt toutes ſortes de gravures en boſſe, ou en bas relief. Des vaſes, chargés de figures, en relief, *aſpera ſignis*, comme dit Virgile, ou *in aſperitatem exciſa*, comme dit Pline, ſont ce qu'on appelle Anaglyphes.

Mais, l'endroit des Rois, où ce terme ſe trouve, ſignifie que Salomon fit mettre, aux portes du Sanctuaire, des figures de palmiers, de chérubins, & de lys épanouis, en bas relief, de même qu'il y en avoit au bas du Sanctuaire, tout au tour du mur. L'Hébreu porte ſimplement, qu'il fit tailler des figures de chérubins, en ſculpture, ou en bas relief, & des palmiers, & des fleurs épanouies.

ANAGNIA, *Anagnia*, (*b*) Ἀναγνία, ville d'Italie, dans le païs des Herniciens. Strabon, qui la place dans les montagnes au-deſſus de Préneſte, dit que c'étoit une Ville illuſtre. Ceux d'Anagnia, de concert avec le reſte des Herniciens, prirent les armes contre les Romains, l'an de Rome 447. Marcius eut ordre de marcher contre ces peuples. Quand on les eut vaincus, on leur donna le

(*a*) Reg. L. III. c. 6. v. 32. Virgil. Æneid. L. V. v. 267. Plin. L. XXXIII. c. 11.

(*b*) Strab. pag. 238. Plin. L. III. c. 5. L. XXXIV. c. 6. Tit. Liv. L. IX. c. 43. Tacit. Hiſt. L. III. c. 62.

droit de bourgeoiſie ; mais, ſans ſuffrage. On leur défendit de tenir des aſſemblées, ou de contracter entre eux des mariages ; & à leurs magiſtrats de ſe mêler des affaires publiques, excepté de celles qui regardoient le ſervice des dieux.

Pline, parlant de Marcius, ſous la conduite duquel, on vient de voir que les Anagniens furent réduits, dit que ce capitaine Romain s'étant rendu maître de la ville d'Agnania, délivra les habitans du tribut, qu'on leur avoit impoſé. Cette Ville avoit donné la naiſſance à Fabius Valens, qui fut tué à Urbin ; elle vit Antoine répudier la ſœur d'Auguſte, pour épouſer Cléopâtre, reine d'Égypte, & battre de la monnoie en mémoire de cet événement. On la connoît à préſent ſous le nom d'Anagni, dans la campagne de Rome.

ANAGNINIENS, *Anagnini*, peuples d'Anagnia, au pais des Herniciens, *Voyez* Anagnia.

ANAGNOSTE, *Anagnoſtes*, Ἀναγνώστης. (*a*) Ce terme Grec, veut dire Lecteur. C'eſt auſſi le nom, que l'on donnoit à ceux d'entre les Eſclaves, qui avoient quelque connoiſſance des Belles Lettres. Il y en avoit preſque toujours quelques-uns dans les maiſons des grands & des riches. Une des principales fonctions de ces Eſclaves, c'étoit de lire quelque choſe d'utile, ou d'agréable à leurs maîtres, pendant qu'ils étoient à table. Ils furent en grand crédit, ſous l'empereur Claude.

Cicéron avoit un de ces Eſclaves, nommé Soſithéus, dont la mort lui fit beaucoup de peine.

ANAGOGIE, *Anagoge*. Ce mot eſt compoſé du Grec, ἀνὰ, *ſurſum*, en haut, & ἀγωγὴ, *ductus*, conduite, qui vient de ἄγω, *duco*, je conduis. L'Anagogie eſt donc, ſelon la ſignification même de ce terme, une eſpèce de mouvement, qui conduit aux choſes d'en haut, & qui éleve l'ame à la contemplation des choſes divines.

L'Anagogie eſt un des quatre ſens, que l'on peut donner à l'Écriture : le Littéral, l'Allégorique, l'Anagogique & le Tropologique. Le ſens Anagogique eſt, lorſqu'on explique le Texte ſacré, par rapport à la fin que les Chrétiens doivent ſe propoſer, qui eſt la vie éternelle. Par exemple, le repos du Sabbat, dans le ſens Anagogique, ſignifie le repos de la Béatitude éternelle.

ANAGOGIES, *Anagogia*, fêtes, qui ſe célébroient, en l'honneur de Vénus, à Éryx, en Sicile.

ANAGRAMME, *Anagramma*, mot formé du Grec, ἀνὰ, *retrò*, en arrière, & γράμμα, *littera*, lettre. L'Anagramme conſiſte dans la tranſpoſition des lettres d'un nom, avec un changement, ou combinaiſon de ces mêmes lettres ; d'où il réſulte un ſens avantageux, ou déſavanta-

(*a*) Cicer. ad Attic. L. I. Epiſt. 11.

geux à la perſonne, ou à la choſe à qui appartient ce nom. Ainſi, l'Anagramme de *Logica*, eſt *Caligo*.

Ceux, qui s'attachent ſcrupuleuſement aux regles, dans l'Anagramme, prétendent qu'il n'eſt pas permis de changer une lettre en une autre, & n'en exceptent que la lettre aſpirée *h*. D'autres, moins timides, prennent plus de licence, & croyent qu'on peut quelquefois employer *e* pour *æ*, *v* pour *w*, *s* pour *z*, *c* pour *k*, & réciproquement; enfin, qu'il eſt permis d'omettre, ou de changer une ou deux lettres en d'autres, à volonté. Mais, l'on ſent qu'avec tous ces adouciſſemens on peut trouver dans un mot tout ce qu'on veut.

On croit que les Anciens s'appliquoient peu à ces bagatelles. Cependant, Lycophron, qui vivoit du tems de Ptolémée Philadelphe, environ 280 ans avant J. C., avoit fait preuve de ſes talens, à cet égard, en trouvant dans Ptolémée, Πτολέμαιος, ces mots ἀπὸ μέλιτος, du miel, pour marquer la douceur du caractère de ce Prince; & dans celui de la reine Arſinoë, Ἄρσινοη, ceux-ci, ἰὸν ἥρας, violette de Junon. Ces découvertes étoient bien dignes de l'Auteur le plus obſcur & le plus entortillé de toute l'Antiquité.

Il y a deux manières principales de faire des Anagrammes. La première, conſiſte à diviſer un ſimple mot en pluſieurs. Ainſi, *ſuſtineamus*, contient *ſus - tinea-mus*. C'eſt ce qu'on appelle autrement Logogryphe.

La ſeconde, eſt de changer l'ordre & la ſituation des lettres, comme dans *Roma*, on trouve *amor*, *mora*, & *maro*.

ANAGYRASIENS, *Anagyraſii*, Ἀναγυράσιοι, peuples de l'Attique, qui habitoient une bourgade de cette contrée, appellée Anagyraſius. *Voyez* Anagyraſius.

ANAGYRASIUS, *ou* ANAGYRUS, *Anagyraſius*, vel *Anagyrus*, (*a*) bourgade de l'Attique, dans la tribu Érechthéide. D'autres, comme Strabon & Pauſanias, écrivent *Anagyraſii*, au pluriel. On dit que cette bourgade prit le nom du héros Anagyrus, ou d'une plante, appellée Anagyris, qui y croiſſoit en abondance. On y voyoit un temple, conſacré à la mere des dieux; c'eſt-à-dire, à Cybèle. Il y en avoit auſſi un, conſacré à Anagyrus.

ANAGYRUS, *Anagyrus*, Ἀνάγυρος, héros, ou demi-dieu, qui avoit un temple, dans un bourg de ſon nom, qui appartenoit à la tribu Érechthéide de l'Attique.

Il étoit dangereux d'offenſer ce demi-dieu. On raconte, en effet, qu'un vieillard ayant coupé le bois ſacré de ſon temple, Anagyrus s'en vengea, en inſpirant à la concubine du vieillard, un amour violent pour ſon fils. Sur le refus que fit ce jeune homme, de prêter l'oreille aux ſollicita-

(*a*) Strab. pag. 398. Pauſ. pag. 59.

tions de la concubine, elle l'accuſa auprès de ſon pere de l'avoir voulu forcer. Le vieillard, crédule, oubliant ſon âge, celui de ſon fils, & le caractère de l'accuſatrice, fit précipiter cet innocent du haut d'un rocher, & ſe pendit bientôt après, déſeſpéré d'avoir fait périr ce fils unique, dont il reconnut l'innocence.

ANAHARATH, *Anaharath*, (*a*) ville de Judée, dans la tribu d'Iſſachar. Elle échut par le ſort à cette tribu.

ANAIDÉIA, *Anaideïa*, Ἀναίδεια, autrement l'Impudence. *Voyez* Impudence.

ANAITIS, *Anaïtis*, Ἀναΐτις, (*b*) nom d'une divinité des Perſes & de quelques autres peuples, que certains croyent être la même que Sakéa, ou Sacéa; mais, on ne ſçait guere dans quel genre de divinités on doit placer Anaïtis. Il n'eſt pas douteux que ce n'ait été un des dieux naturels; car, nous ne voyons pas que les Perſes en ayent d'abord admis d'autres. Leurs premières divinités, en effet, furent le Feu, le Soleil, la Lune, l'Eau & la Terre. Ils ne connoiſſoient point anciennement les dieux animés. Ainſi, les plus ſçavans Mythologues ont cru qu'Anaïtis étoit la Lune.

Gérard Voſſius n'eſt pas de leur avis. Plutarque, cependant, ne laiſſe aucun lieu de douter qu'Anaïtis n'ait été la même que la Lune, puiſqu'il dit, dans la vie d'Artaxerxès Mnémon, que ce Prince établit Aſpaſie, ſa concubine, prêtreſſe de la Diane, que les habitans d'Ecbatane appelloient Anaïtis, afin qu'elle paſſât le reſte de ſes jours dans la continence & dans la retraite. Si, pour confirmer cette vérité, on avoit beſoin de nouvelles preuves, on pourroit citer Pauſanias, qui nous apprend que les Lydiens avoient un temple de Diane, ſous le nom d'Anaïtis.

Il eſt vrai que Strabon dit de cette Déeſſe, des choſes, qui conviennent mieux à Vénus qu'à Diane, ou à la Lune; puiſqu'il en parle ainſi: » Les Médes & » les Arméniens ont une grande » dévotion pour les dieux des » Perſes; & ces derniers, ſur » tout, honorent très-particuliè- » ment Anaïtis, à laquelle ils » ont bâti un temple, dans l'A- » cilisène, & en d'autres lieux. » Ils conſacrent à cette Déeſſe » leurs eſclaves, tant hommes » que femmes; ce qui n'eſt pas » étonnant; mais, ce qui l'eſt » beaucoup, c'eſt que les pre- » miers de la nation lui con- » ſacrent leurs filles. Après » qu'elles ſe ſont proſtituées en » l'honneur de la Déeſſe, on les » marie; & il n'y a perſon- » ne, qui faſſe difficulté de les » épouſer. « Cet uſage a certainement un grand rapport avec ce qui ſe pratiquoit dans les temples de Vénus; mais, il n'eſt pas

(*a*) Joſu. c. 19. v. 19.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 211. *& ſuiv.* Tom. IV. pag. 212. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. p. 432.

surprenant que les Arméniens & les Cappadociens ayent fait quelque changement dans le culte d'une Déesse, dont la connoissance leur étoit venue de Perse ; encore moins qu'ils ayent confondu le culte de Diane & de Vénus ; c'est-à-dire, des deux Planetes, qui portoient ces noms.

On ne doit pas finir cet article, sans rapporter un trait d'histoire, qui regarde la Déesse, dont il est question. C'est de Pline qu'il est emprunté. Dans une expédition que fit Antoine, contre l'Arménie, le temple d'Anaïtis fut saccagé, & sa statue, qui étoit d'or, mise en piéces par les soldats ; ce qui en enrichit plusieurs. Un d'eux, qui s'étoit établi à Boulogne, en Italie, eut le bonheur de recevoir un jour Auguste dans sa maison, & de lui donner à souper. » Est-il vrai, » lui dit ce Prince, pendant le » repas, que celui qui porta les » premiers coups à la déesse » Anaïtis, perdit aussi-tôt la » vue, fut perclus de tous ses » membres, & expira sur le » champ ? Si cela étoit, répon- » dit le soldat, je n'aurois pas » le bonheur de voir aujourd'hui » Auguste chez moi, étant moi- » même celui, qui lui donna le » premier coup, dont bien m'en » a pris ; car, si je posséde quel- » que chose, j'en ai toute l'o- » bligation à la bonne Déesse ; » & c'est d'une de ses jambes, » Seigneur, que vous soupez » aujourd'hui. «

ANALECTES, *Analecta*, (*a*) terme qui vient de la prépositon Grecque ἀνα, *sursum*, & du verbe λεγω, *colligo*, je recueille. Ainsi, le mot *Analectes* signifie proprement des recueils, des collections. C'est pour cela qu'on donne ce nom à une collection de quelques piéces, ou compositions. Dom Mabillon a donné, sous le nom d'Analectes, une collection de plusieurs manuscrits, qui n'avoient pas encore été imprimés. On y trouve, entre autres choses, les Actes de quelques Évêques du Mans. Dom Bernard de Montfaucon a aussi donné, sous le même titre, plusieurs piéces Grecques.

On doit remarquer qu'on donnoit anciennement le nom d'Analectes aux esclaves, chargés du soin d'ôter ce qui étoit resté sur les tables, de ramasser ce qui en étoit tombé, & de tenir les salles à manger dans une grande propreté.

ANALIUS [L.], *L. Analius*, Α. Ἀνάλιος, (*b*) sénateur Romain, dont Plutarque fait mention dans la vie de Crassus. Il nous apprend que ce dernier donna un jour, à ce Sénateur, un grand coup de poing dans le visage, parce qu'il s'opposoit à son sentiment, & qu'il le chassa de la place, après l'avoir mis tout en sang.

ANALOGIE, *Analogia*, terme de Logique & de Grammaire. Il est abstrait, ainsi que le désigne son étymologie Grec-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 326. Tom. XX. pag. 211.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 565.

que. En effet, le mot *Analogie*, vient de la prépoſition ἀνὰ, *ſurſum*, en haut, & λόγος, *ſermo*, parole, diſcours; racine, λέγω, *dico*, je dis, je parle.

I. On trouve dans Cicéron, la définition de ce terme, lorſque cet Orateur dit que puiſqu'il ſe ſert de ce mot en latin, il le traduira par comparaiſon, rapport de reſſemblance, entre une choſe & une autre. Ἀναλογία, *Latinè*, (*audendum eſt enim, quoniam hæc primùm à nobis novantur*) *comparatio proportiove dici poteſt.*

Ainſi, Analogie ſignifie la relation, le rapport, ou la proportion, que pluſieurs choſes ont les unes avec les autres, quoique d'ailleurs différentes par des qualités, qui leur ſont propres. C'eſt pourquoi le pied d'une montagne a quelque choſe d'analogue avec celui d'un animal, quoique ce ſoient deux choſes très-différentes.

Il y a de l'Analogie entre les êtres, qui ont entre eux certains rapports de reſſemblance, par exemple, entre les animaux & les plantes. Mais, l'Analogie eſt bien plus grande entre les eſpèces de certains animaux, avec d'autres eſpèces. Il y a auſſi de l'Analogie entre les métaux & les végétaux.

II. Les Scholiaſtes définiſſent l'Analogie une reſſemblance, jointe à quelque diverſité. Ils en diſtinguent ordinairement de trois ſortes. 1.° Une d'inégalité, où la raiſon de la dénomination commune eſt la même en nature, mais, non pas en dégré, ou en ordre. En ce ſens, animal eſt analogue à l'homme & à la brute. 2.° Une autre d'attribution, où quoique la raiſon du nom commun ſoit la même, il ſe trouve une différence dans ſon habitude, ou rapport. En ce ſens, ſalutaire eſt analogue tant à l'homme qu'à un exercice du corps. 3.° Une troiſième, enfin, de proportion, où quoique les raiſons du nom commun différent réellement, toutefois elles ont quelque proportion entre elles. En ce ſens, les ouïes des poiſſons ſont dites être analogues aux poumons dans les animaux terreſtres. Ainſi, l'œil & l'entendement ſont dits avoir Analogie, ou rapport l'un à l'autre.

III. L'Analogie, en matière de Grammaire, eſt un rapport de reſſemblance, ou d'approximation, qu'il y a entre une lettre & une autre lettre, ou bien entre un mot & un autre mot, ou enfin, entre une expreſſion, une phraſe, un tout & un autre pareil. Il y a, par exemple, de l'Analogie entre le *b* & le *p*. Leur différence ne vient que de ce que les levres ſont moins ſerrées l'une contre l'autre, dans la prononciation du *b*, & qu'on les ſerre davantage, lorſqu'on veut prononcer *p*. Il y a auſſi de l'Analogie entre le *b* & le *v*.

ANALYSE, *Analyſis*, (*a*) terme Grec, formé de Ἀνάλυσις;

(*a*) Roll. Trait. des Etud. Tom. I. pag. 558, 559.

c'eſt-à-dire, de ἀνὰ, *rurſum*, de rechef; & de λύω, *ſolvo*, je réſous. Ainſi, Analyſe ſignifie, à proprement parler, la réſolution, ou le développement d'un tout en ſes parties. On appelle Analyſe d'un ouvrage, l'extrait de cet ouvrage, où l'on en développe les parties principales. L'Analyſe d'un raiſonnement eſt l'examen qu'on fait de ce raiſonnement, en le partageant en pluſieurs parties, ou propoſitions, pour en découvrir plus facilement la vérité, ou la fauſſeté.

On peut, & on doit accoûtumer de bonne heure les jeunes gens à faire une Analyſe. Rien ne peut leur être plus utile, ſur tout pour les former à la manière de bien faire dans la ſuite un rapport. C'eſt ce que l'on eſt à même de pratiquer au Collége, principalement dans les hautes claſſes, telles que celles de Rhétorique & de Philoſophie. Après qu'on aura expliqué, par exemple, une harangue de Cicéron, on obligera les écoliers d'en rendre compte, d'en expoſer toutes les parties, d'en diſtinguer les différentes preuves, & d'en marquer le fort, ou le foible. De même, en Philoſophie, on accoûtumera les écoliers, après qu'on aura vu avec eux quelques traités, à en faire l'Analyſe, à réduire des raiſonnemens, ſouvent fort abſtraits & fort étendus, à quelque choſe de précis & de net, à mettre les difficultés & les objections dans tout leur jour, & à y joindre les ſolutions qu'on en apporte. M. Rollin dit avoir vu de jeunes Conſeillers avouer que de tous les exercices du Collége, c'étoit celui qui leur avoit été le plus utile, & dont ils faiſoient le plus d'uſage, en rapportant des procès.

ANAMÉLECH, *Anamelech*, (*a*) nom d'une divinité, dont il eſt parlé au quatrième livre des Rois. On y lit que ceux de Sépharvaïm, qui avoient été envoyés au de-là de l'Euphrate, dans le païs de Samarie, y brûloient leurs enfans en l'honneur d'Anamélech & d'Adramélech. Il y en a qui croyent qu'Adramélech ſignifie le Soleil, & Anamélech la Lune. Adramélech ſignifie le Roi magnifique, & Anamélech le Roi bénin. Les Orientaux adoroient la Lune ſous le nom d'un dieu; & ils lui offroient, auſſi-bien qu'au Soleil, des victimes humaines. Quelques Rabbins croient qu'Anamélech avoit la figure d'un mulet. D'autres lui donnent la forme d'une caille, ou du faiſan; mais, rien n'eſt plus incertain que cela.

ANAMIM, *Anamim*, fils de Meſraïm. Il avoit pluſieurs freres, entre leſquels il eſt nommé le ſecond. Anamim peupla la Maréote, ſi l'on en croit le Paraphraſte Jonathan, fils d'Uziel, ou la Pentapole de Cyréne, ſelon le Paraphraſte de Jéruſalem. Bochart croit que les Anamims ſont les peuples, qui habitoient aux environs du temple de Jupiter Am-

(*a*) Reg. L. IV. c. 17. v. 31. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. III. p. 2, 100, 102.

mon, & dans la Naſamonite. D'autres croyent que les Amaniens & les Garamantes ſont deſcendus d'Anamim.

ANANAEL, *Ananael*, (a) Ἀνανάηλ. On trouve ce nom d'ange ou de puiſſance ſur un Abraxas, rapporté dans l'Antiquité, expliquée par D. Bern. de Montfaucon.

ANANCHIDAS, *Ananchidas*, Ἀναγχίδας, (b) étoit fils de Philys Eléen. Il fut vainqueur à la lutte dans la claſſe des jeunes gens, & enſuite dans celle des hommes. On voyoit ſa ſtatue à Olympie; mais, le nom de l'ouvrier n'étoit pas marqué. D'autres liſent Anauchidas.

ANANDRATUS, *Anandratus*, Ἀνανδράτος, divinité des Perſes. *Voyez* Amanus.

ANANÉEL, *Ananeel*, (c) Ἀναμεήλ. On lit auſſi Hananéel. C'eſt le nom d'une tour, qu'on voyoit à Jéruſalem. Jérémie avoit prédit que Jéruſalem ſeroit rebâtie, depuis la tour d'Ananéel juſqu'à la porte de l'angle. Zacharie dit auſſi que les murs de cette Ville ſeront rétablis, depuis la tour d'Ananéel juſqu'aux preſſoirs du Roi. Enfin il eſt dit, dans Néhémie, que le grand-prêtre Éliaſib, & les autres Prêtres bâtirent la porte du troupeau & tout le mur, juſqu'à la tour d'Ananéel.

ANANEL, *Ananelus*, (d) Ἀνανήλος, grand-prêtre des Juifs. Il étoit bien de la race des Prêtres, ſelon Joſephe; mais, il n'étoit pas des familles, qui avoient accoûtumé d'exercer la ſouveraine ſacrificature. Hérode le Grand, craignant la trop grande autorité des grands-Prêtres, qui étoient perpétuels, & voulant s'arroger la proviſion & la diſpoſition de cette dignité, en y mettant qui il voudroit, à l'excluſion de la race des Aſmonéens, qui l'avoient poſſédée juſqu'alors, fit venir de Babylone Ananel, pour lui donner le Sacerdoce. Ananel l'exerça environ 2 ans.

Mais, Hérode, preſſé par les ſollicitations d'Alexandra, ſa belle-mere, & de Mariamne, ſa femme, en revêtit Ariſtobule, ſon beau-frere, frere de Mariamne, à qui cette dignité appartenoit par le droit de ſa naiſſance. Ariſtobule n'en jouit pas plus d'un an. Hérode le fit noyer à Jéricho, comme il ſe divertiſſoit à nager, & rendit le Sacerdoce à Ananel, qui ne le poſſéda pas long-tems. On ignore le tems auquel il en fut dépouillé; mais, on ſçait qu'il eut pour ſucceſſeur Jéſus, fils de Phabi.

ANANI, *Anani*, Ἀνάν, (e) l'un des enfans d'Éliœnaï. Il étoit le ſeptième.

ANANIAS, *Ananias*, (f) Ἀνανίας. L'ange Raphaël, lorſqu'il ſe préſenta pour conduire le jeune Tobie à Ragès, dit à ſon

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 359.
(b) Pauſ. pag. 343, 370, 373.
(c) Jerem. c. 31. v. 38. Zachar. c. 14. v. 10. Eſdr. L. II. c. 3. v. 1.
(d) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 512. & ſeq.
(e) Paral. L. I. c. 3. v. 24.
(f) Tob. c. 5. v. 18, 19.

pere : » De peur que je ne vous » donne de l'inquiétude, je ſuis » Azarias, fils du grand Ananias. » Tobie lui répondit ; vous êtes » d'une race illuſtre ; mais, je » vous ſupplie de ne vous point » fâcher, ſi j'ai deſiré de connoî- » tre vôtre race. «

ANANIAS, *Ananias*, (*a*) Ἀνανίας. Nabuchodonoſor, roi de Babylone, ayant tranſporté de Jéruſalem, dans cette capitale de ſon Empire, les enfans d'Iſraël, ordonna que l'on fît venir à la cour quelques jeunes gens d'entre ce peuple. Parmi ces jeunes gens il s'en trouva quatre, qui étoient des enfans de Juda ; ſçavoir, Daniel, Ananias, Miſaël, & Azarias. Le chef des Eunuques leur donna des noms Chaldéens, appellant Daniel, Balthazar ; Ananias, Sidrach ; Miſaël, Miſach ; & Azarias, Abdénago.

Daniel dit à Malaſar, à qui le chef des Eunuques avoit ordonné de prendre ſoin de ce Prophête, ainſi que d'Ananias, de Miſaël, & d'Azarias : » Éprouvez, je vous » prie, vos ſerviteurs pendant » dix jours ; qu'on ne nous donne » que des légumes à manger, & » que de l'eau à boire. Et après » cela regardez nos viſages & les » viſages des jeunes hommes, » qui mangent des viandes du » Roi ; & vous traiterez vos ſer- » viteurs, ſelon ce que vous au- » rez vu vous-même. « Malaſar leur accorda ce qu'ils deſiroient, & les éprouva pendant dix jours. Et après ces dix jours, leur viſage parut meilleur, & dans un embonpoint tout autre que celui de tous les jeunes hommes, qui mangeoient des viandes du Roi. Malaſar prenoit donc les viandes, qui leur étoient deſtinées, & le vin, qu'ils auroient pu boire, & leur donnoit des légumes. Or, Dieu donna, à ces quatre jeunes hommes, la ſcience & la connoiſſance de tous les livres & de toute la ſageſſe.

Le tems étant donc paſſé, après lequel le Roi avoit commandé que l'on fît paroître ces jeunes hommes devant lui, le chef des Eunuques les préſenta devant Nabuchodonoſor. Ce Prince s'étant entretenu avec eux, trouva qu'il n'y en avoit point parmi tous les autres hommes, qui égalaſſent Daniel, Ananias, Miſaël, & Azarias. Ils demeurérent donc pour ſervir la perſonne du Roi. Quelque queſtion que le Roi leur fît, touchant la ſageſſe & l'intelligence des choſes, il les trouva dix fois plus habiles, que tous les devins & les mages, qui étoient dans ſon royaume.

Quelque tems après, Nabuchodonoſor fit faire une ſtatue d'or, qui avoit ſoixante coudées de haut, & ſix de large ; & il la fit dreſſer dans la campagne de Dura, qui étoit de la province de Babylone. Ce Prince ordonna en même-tems que quiconque ne ſe proſterneroit pas devant cette ſtatue, fût jetté dans une fournaiſe ardente. Des Chaldéens vinrent dire au roi Nabuchodonoſor :

(*a*) Daniel. c. 1. v. 6. *& ſeq.* c. 3. v. 12. *& ſeq.* Joſeph. de Antiq. Jud. p. 346.

» Ceux

» Ceux des Juifs, à qui vous » avez donné l'intendance des » affaires de la province de Baby- » lone, Ananias, Miſaël, & Aza- » rias, mépriſent, ô Roi! votre » ordonnance. Ils n'honorent » point vos dieux, & ils n'ado- » rent point la ſtatue d'or, que » vous avez dreſſée. « Alors Na- buchodonoſor, plein de colère & de fureur, commanda qu'on ame- nât devant lui Ananias, Miſaël, & Azarias, & leur dit ces paroles: » Eſt-il vrai, Ananias, Miſaël, » & Azarias, que vous n'hono- » rez point mes dieux, & que » vous n'adorez point la ſtatue » d'or, que j'ai dreſſée? Main- » tenant donc, ſi vous êtes prêts » à m'obéir; au moment que » vous entendrez le ſon de la » trompette, de la flûte, de la » harpe, du haut-bois, de la » lyre & de tous les inſtrumens » de muſique, proſternez-vous » en terre, & adorez la ſtatue » que j'ai faite; que ſi vous ne » l'adorez pas, vous ſerez jettés, » au même moment, au milieu » des flammes d'une fournaiſe. » Et qui eſt le dieu, qui vous » puiſſe arracher d'entre mes » mains? «

Ananias, Miſaël, & Azarias, répondirent au roi Nabuchodo- noſor en ces termes: » Il n'eſt » pas beſoin, ô Roi! que nous » vous répondions ſur ce ſujet; » car, notre Dieu, le Dieu que » nous adorons, peut certaine- » ment nous retirer du milieu des » flammes de votre fournaiſe, & » nous eſpérons qu'il nous déli- » vrera, ô Roi! d'entre vos » mains. Mais, quand il ne le » feroit pas, nous vous décla- » rons, ô Roi! que nous n'ho- » norerons point vos dieux, & » que nous n'adorerons point la » ſtatue d'or, que vous avez fait » élever. « Alors Nabuchodo- noſor, changeant de viſage, fut rempli de fureur contre Ananias, Miſaël, & Azarias. Il commanda que le feu de la fournaiſe fût ſept fois plus ardent, qu'il n'avoit ac- coûtumé d'être. Il donna ordre aux plus forts ſoldats de ſes gar- des de lier les pieds à Ananias, à Miſaël & à Azarias, & de les jetter ainſi au milieu de la four- naiſe. Au même moment, ces trois hommes furent liés & jettés au milieu des flammes de la four- naiſe, avec leurs chauſſes, leurs tiares, leurs ſouliers & leurs vê- temens. Car, le commandement du Roi preſſoit fort. Et comme la fournaiſe étoit extraordinaire- ment embraſée, les flammes du feu firent mourir les hommes, qui y avoient jetté Ananias, Miſaël, & Azarias. Cependant, ceux-ci marchoient au milieu de la flam- me, louant Dieu, & béniſſant le Seigneur.

Pendant ce tems-là, les ſervi- teurs du Roi ne ceſſoient point d'allumer la fournaiſe avec du bitume, des étoupes, de la poix & du ſarment; de ſorte que la flamme s'élevoit quarante-neuf coudées en haut au-deſſus de la fournaiſe. Et s'étant élancée de- hors, elle brûla les Chaldéens, qu'elle trouva les plus proches de la fournaiſe. Or, l'Ange du Sei- gneur étoit deſcendu vers Ananias

& ſes compagnons dans la fournaiſe ; & écartant les flammes, il avoit fait ſouffler au milieu de la fournaiſe un vent rafraîchiſſant comme la roſée ; & le feu ne les toucha en aucune ſorte, il ne les incommoda point, & ne leur fit aucune peine. Ces trois hommes louoient Dieu dans la fournaiſe, ils le glorifioient & le béniſſoient d'une même bouche, en prononçant ce beau Cantique, que l'Égliſe chante tous les Dimanches à l'office de Laudes.

Alors, le roi Nabuchodonoſor s'étant approché de la porte de la fournaiſe, dit, en leur adreſſant la parole : » Ananias, Miſaël, & » Azarias, ſerviteurs du Dieu » très-haut, ſortez & venez. « Auſſi-tôt ils ſortirent du milieu du feu. Et les ſatrapes, les premiers officiers, les juges & les conſeillers du Roi, regardoient attentivement ces jeunes hommes, voyant que le feu n'avoit eu aucun pouvoir ſur leur corps ; qu'un ſeul cheveu de leur tête n'en avoit été brûlé ; qu'il n'en paroiſſoit aucune trace ſur leurs vêtemens, & que l'odeur même du feu n'étoit pas venue juſqu'à eux. Alors Nabuchodonoſor s'écria : » Béni ſoit » leur Dieu, le Dieu d'Ananias, » de Miſaël, & d'Azarias, qui » a envoyé ſon Ange, & a délivré ſes ſerviteurs, qui ont eu » confiance en lui, qui ont réſiſté » au commandement du Roi, » aimant mieux livrer leurs corps » au ſupplice, que de ſervir & » d'adorer aucun autre dieu que » le leur. Voici donc l'ordonnance » que je fais : Que tout homme » de quelque peuple, de quelque » tribu, & de quelque langue » qu'il puiſſe être, qui aura pro- » féré un blaſphême contre le » Dieu d'Ananias, de Miſaël, & » d'Azarias, ſoit mis en piéces, » & que ſa maiſon devienne un » lieu deſtiné aux immondices, » parce qu'il n'y a point d'autre » Dieu, qui puiſſe ſauver de cette » manière. « Alors le Roi éleva en dignité Ananias, Miſaël, & Azarias, dans la province de Babylone. On place l'hiſtoire d'Ananias & de ſes compagnons, vers l'an 557 avant l'Ére Chrétienne,

ANANIAS, *Ananias*, (*a*) Ἀνανίας, étoit de la tribu de Benjamin, & peut-être de la même famille que le précédent. Au retour de la captivité de Babylone, il fit ſa demeure dans Anathoth.

ANANIAS, *Ananias*, (*b*) Ἀνανίας, marchand Juif. Joſephe raconte qu'il convertit au Judaïſme Izate, fils de Monobaze, roi des Adiabéniens. Oroſe veut qu'Ananias ait été Chrétien, & qu'il ait converti Izate à notre ſainte religion. Cette converſion arriva vers l'an de J. C. 41.

ANANIAS, *Ananias*, (*c*) Ἀνανίας, fils de Nébédée, & ſouverain pontife des Juifs. Il ſuccéda à Joſeph, fils de Camith, & il eut à ſon tour, pour ſucceſſeur, Iſmaël, fils de Fabée, l'an de J.

(*a*) Eſdr. L. II. c. 11. v. 32.
(*b*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 685.
(*c*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 690. & *ſeq.* De Bell. Judaïc. p. 809. *& ſeq.* Actu. Apoſt. c. 23. v. 2. *& ſeq.* c. 24. v. 1.

C. 63. Quadratus, gouverneur de Syrie, étant venu dans la Judée à l'occaſion des diſſenſions, qui étoient entre les Samaritains & les Juifs, envoya à Rome le grand-prêtre Ananias, pour rendre compte de ſa conduite à l'empereur Claude. Il ſçut ſi bien ſe juſtifier, qu'il revint abſous.

S. Paul ayant été arrêté à Jéruſalem par le Tribun des troupes Romaines, qui gardoient le temple, lui déclara qu'il étoit citoyen Romain; ce qui obligea ce Tribun à le traiter avec quelque diſtinction. Comme il ne ſçavoit pas de quoi il étoit accuſé par les Juifs, il fit aſſembler, dès le lendemain, les Prêtres, & mit S. Paul au milieu d'eux pour s'expliquer. S. Paul leur dit: » Mes » freres, j'ai vécu juſqu'ici devant » Dieu dans une bonne conſcien» ce. « Il n'en dit pas davantage. Et le grand-prêtre Ananias ordonna à ceux qui étoient près de lui, de le frapper ſur le viſage. L'Apôtre lui répliqua: » Dieu » vous frappera, muraille blan» chie; vous êtes aſſis comme » mon juge, pour me juger ſelon » la loi, & vous me faites frap» per contre la loi. « Ceux qui étoient préſens, lui dirent: » Vous » outragez de paroles le grand» prêtre de Dieu. « Il répondit: » Mes freres je ne ſçavois pas » qu'il fût grand-Prêtre; car, il » eſt écrit: vous ne maudirez » point le Prince de votre peu» ple. «

L'Apôtre ayant été mené enſuite à Céſarée, le grand-prêtre Ananias & quelques autres Juifs s'y rendirent pour l'accuſer. Mais, l'affaire fut remiſe, & S. Paul demeura 2 ans en priſon à Céſarée. La prédiction qu'il avoit faite à Ananias, que Dieu le frapperoit, s'accomplit de cette ſorte. Albinus, gouverneur de Judée, étant venu dans le païs, Ananias trouva moyen de le gagner par ſes libéralités. Il étoit regardé comme le premier de ſa nation, à cauſe de ſes grands biens, de ſes amis, & de ſes grandes richeſſes. Mais, il avoit des gens fort violens, qui prenoient de force & pilloient à la campagne les dîmes, qui appartenoient aux Prêtres. Ils faiſoient tout cela impunément, à cauſe du grand crédit, que les richeſſes avoient acquis à leur maître.

Dans ce même-tems, pluſieurs troupes d'aſſaſſins infectoient la Judée, & y commettoient mille ravages. Dès que quelques-uns de leurs compagnons étoient tombés entre les mains des gouverneurs de la province, & qu'on étoit près de leur faire ſouffrir le dernier ſupplice, ils ne manquoient pas d'arrêter quelques-uns des domeſtiques ou des parens du grand-prêtre Ananias, afin que ce Pontife s'employât à procurer la liberté à leurs compagnons, pour tirer de leurs mains ceux qu'ils détenoient. Ainſi ils prirent un jour un des fils d'Ananias, appellé Éléazar, & ne le relâchérent qu'après qu'on leur eut remis dix de leurs compagnons. Cette licence fut cauſe que leur nombre s'augmenta conſidérablement, & que le païs ſe

vit exposé à mille ravages.

Enfin, Éléazar, son fils, s'étant mis à la tête d'un parti de mutins, qui s'étoit rendu maître du temple, & qui défendoit d'offrir des sacrifices pour l'Empereur, & les assassins s'étant joints à lui, on abattit la maison d'Ananias. Ce souverain sacrificateur s'étant caché, dans les canaux du palais Royal, & ayant eté découvert par les séditieux, fut tué avec son frere, sans que ceux de la faction eussent égard qu'Ananias étoit pere de leur chef. Ainsi Dieu frappa cette muraille blanchie au commencement de la guerre des Juifs.

Il faut bien distinguer ce que dit Josephe, d'Ananias, souverain Pontife, de ce qu'il raconte du même Ananias, dépossé du pontificat, pour ne pas tomber dans la faute de ceux, qui en ont fait deux personnes.

ANANIAS, *Ananias*, (*d*) Ἀνανίας, surnommé le Sadducéen, l'un des plus ardens défenseurs de la révolte des Juifs contre les Romains. Il fut envoyé par Éléazar, chef des Factieux, à Métilius, capitaine des troupes Romaines, qui étoit enfermé dans le palais royal de Jérusalem, pour lui donner parole, de la part des Rebelles, qu'on lui accorderoit la vie, à lui & à ses gens, à condition qu'il sortiroit de la place, & qu'il rendroit les armes. Mais, Métilius s'étant rendu à ces conditions, les Factieux n'y eurent aucun égard. Ils égorgérent tous les Romains, à la réserve de Métilius, qui promit d'embrasser le Judaïsme.

Ce fut le même Ananias qu'Éléazar députa vers les Iduméens, pour les inviter à venir à Jérusalem au secours des Rebelles, contre Ananus, qu'ils accusoient de vouloir livrer la Ville aux Romains. C'est ce qui arriva, l'an de J. C. 67.

ANANIAS, *Ananias*, (*b*) Ἀνανίας, fils de Masbal, de la race des Prêtres, étoit originaire d'Emmaüs. Il fut tué avec quinze autres Juifs des principaux de la Ville, pendant le dernier siége de Jérusalem par les Romains. Ce fut Simon, chef d'un parti de mécontens, qui les tua.

ANANIAS, *Ananias*, (*c*) Ἀνανίας. S. Luc nous apprend que cet Ananias s'étant converti à la religion Chrétienne, vendit avec Saphire, sa femme, un fonds de terre; & que retenant, de concert avec elle, une partie du prix, qu'il en avoit reçu, il apporta le reste, qu'il mit aux pieds des Apôtres. Mais, Pierre lui dit: » Ananias, comment Satan a-t-il » séduit votre cœur, jusqu'à vous » faire mentir au Saint-Esprit, & » détourner une partie du prix » de ce fonds de terre? Ne de- » meuroit-il pas toujours à vous, » si vous l'aviez voulu garder? » Et après l'avoir vendu, n'étiez- » vous pas le maître de l'argent? » Pourquoi votre cœur a-t-il

(*a*) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 813, 877.

(*b*) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 938.

(*c*) Actus. Apost. c. 5. v. 1. *& seq.*

» conçu ce deſſein ? Ce n'eſt pas » aux hommes que vous avez » menti, mais à Dieu. « Ananias n'eut pas plutôt ouï ces paroles, qu'il tomba & rendit l'eſprit ; & tous ceux qui entendirent parler de cet événement, furent ſaiſis d'une extrême crainte. Auſſitôt, quelques jeunes hommes emportérent le corps, & l'enſevelirent.

Environ trois heures après, Saphire entra, ne ſçachant rien de ce qui étoit arrivé. Et Pierre lui dit : » Femme, dites-moi, » avez-vous vendu votre fonds » de terre un tel prix ? « Oui, répondit-elle, nous l'avons vendu ce prix-là. Alors Pierre lui dit : » Comment, vous êtes-vous ac- » cordés enſemble, pour tenter » l'eſprit du Seigneur ? Voilà, à » la porte, ceux qui viennent » d'enterrer votre mari, & ils » vous emporteront de même. « Au même moment elle tomba à ſes pieds, & expira. Ces jeunes hommes, étant entrés, la trouvérent morte ; & l'ayant emportée, ils l'enterrérent auprès de ſon mari. Cet événement répandit une grande frayeur dans toute l'Égliſe, & parmi tous ceux, qui en entendirent parler. C'étoit l'an de J. C. 33 ou 34.

On demande, en quoi conſiſtoit le péché d'Ananias & de Saphire, & ſi leur faute fut punie de la damnation éternelle, ou ſimplement de la mort corporelle. Quant à la première queſtion, pluſieurs Anciens ont cru que les premiers fideles embraſſant le Chriſtianiſme, & prenant la réſolution de vendre leurs héritages, cette réſolution enfermoit une eſpèce de vœu, au moins implicite de ne rien réſerver, mais de mettre tout en commun ; & qu'Ananias & Saphire, ayant violé ce vœu avoient fait une eſpèce de parjure & de ſacrilége, en ſe réſervant quelque choſe de ce qu'ils avoient vendu. Ceux qui ſont dans cette opinion, ne doutent point qu'Ananias & Saphire n'aient commis un péché mortel. Si vous ajoûtez à cela le menſonge qu'ils firent au Saint-Eſprit, & l'injure qu'ils firent auſſi à Dieu en le tentant, & en doutant en quelque ſorte de ſon pouvoir, leur faute paroîtra encore plus grande.

Mais, on ne doit pas conclure abſolument qu'ils aient été damnés, puiſque Dieu put leur inſpirer une vive douleur de leur faute, & les punir d'une mort temporelle, pour leur épargner des ſupplices éternels, qu'ils auroient mérités, s'ils étoient morts dans l'endurciſſement, & dans l'impénitence. Tel eſt le ſentiment de pluſieurs peres de l'Égliſe. D'autres ſont d'un avis contraire, parce qu'on ne voit aucune marque de pénitence dans Ananias & Saphire, & qu'il n'y a aucune diſtance entre leur crime & leur mort. Le plus ſûr, c'eſt de laiſſer à Dieu la déciſion de ces ſortes de queſtions, qui ſont plus curieuſes que néceſſaires.

ANANIAS, *Ananias*, (a)

(a) Actu. Apoſt. c. 9. v. 10. & ſeq.

Ἀνανίας, disciple de J. C., qui demeuroit à Damas. Le Seigneur lui dit dans une vision : *Ananias ;* & il répondit : *me voici, Seigneur.* Le Seigneur lui dit : » Levez-vous, & allez vous-en » dans la rue, qu'on appelle la » droite, & cherchez, dans la mai- » son de Judas, un nommé Saül » de Tarse ; car, il y est en » prieres. « Et au même moment Saül avoit une vision, où il voyoit un homme, appellé Ananias, qui entroit & lui imposoit les mains, afin qu'il recouvrât la vue. » Sei- » gneur, répondit Ananias, j'ai » ouï dire, à plusieurs personnes, » combien cet homme a fait de » maux à vos Saints, dans Jéru- » salem. Et même il est, dans » cette Ville, avec un pouvoir » des princes des Prêtres, pour » emmener prisonniers tous ceux » qui invoquent votre nom. « Le Seigneur lui repartit : » Allez le » trouver ; parce que cet homme » est un instrument que j'ai choi- » si, pour porter mon nom de- » vant les Gentils, devant les » Rois, & devant les enfans » d'Israël ; car, je lui montrerai » combien il faut qu'il souffre » pour mon nom. «

Ananias s'en alla donc ; & étant entré dans la maison, où étoit Saül, il lui imposa les mains, & lui dit : » Saül, mon frere, le » Seigneur Jesus, qui vous a ap- » paru dans le chemin, par où » vous veniez, m'envoie, afin » que vous recouvriez la vue, & » que vous soyez rempli du S. » Esprit. « Aussi-tôt, il tomba de ses yeux comme des écailles ; & il recouvra la vue ; & s'étant levé, il fut baptisé.

Voilà tout ce que l'on sçait de la vie de S. Ananias. Le livre des Constitutions Apostoliques ne le croit que Laïc. Il y en a qui croyent qu'il étoit Diacre. S. Augustin veut qu'il ait été Prêtre, puisqu'il est dit que S. Paul lui fut renvoyé, afin qu'il reçût, par sa main, le sacrément, dont J. C. a laissé la dispensation au sacerdoce de son Église. Les nouveaux Grecs soutiennent qu'il étoit du nombre des soixante-dix Disciples ; & qu'il fut fait Évêque de Damas ; & qu'ayant remporté la couronne du Martyre, il fut enterré dans la même Ville. On y voit une fort belle Église, où est son tombeau, pour lequel les Turcs ne laissent pas de conserver beaucoup de respect, quoiqu'ils aient fait une mosquée de cette Église. Les Grecs font la fête de S. Ananias le premier jour d'Octobre ; & les Latins le 25 de Janvier.

(*a*) On parle encore de quelques autres personnages du nom d'Ananias ; comme ce fils d'Onias, qui eut le commandement des troupes de Cléopâtre. Quelques Anciens donnent le nom d'Ananias à S. Anian, premier Évêque d'Alexandrie, après S. Marc.

ANANISAPTA, *Ananisapta*, terme de magie. C'est une sorte de talisman, ou de pré-

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 452, 453.

ſervatif contre la peſte, & les autres maladies contagieuſes, lequel conſiſte à porter ſur ſoi ce mot écrit *Ananiſapta*. Il y en a qui regardent cela comme un taliſman magique, & fondé ſur un pacte avec le démon, & qui le mettent au nombre de ceux qu'on portoit comme des préſervatifs contre les fievres peſtilentielles, & qui étoient conçus en trois vers, écrits d'une certaine manière, dont on ne cite que celui-ci :

*Ananis chapta ferit, mortem quæ lædere quærit.*

Les Cabaliſtes ont voulu mettre, dans le mot *Ananiſapta*, autant de mots différens qu'il y a de lettres. Ainſi ce mot ſignifie, *A. Antidotum, N. Nazareni, A. Auferat, N. Necem, I. Intoxicationis, S. Sanctificet, A. Alimenta, P. Pocula, T. Trinitas, A. Alma.* Tout cela veut dire que la mort de J. C., qui a été injuſte de la part des Juifs, frappe de la part de Dieu la mort; c'eſt-à-dire, le démon, &c. d'autres traitent cette explication de rêverie.

ANANUS, *Ananus*, Ἄνανος, (*a*) fils de Seth, grand-prêtre des Juifs, qui eſt nommé Anne dans l'Évangile. Ayant ſuccédé à Joazar, fils de Simon, il poſſéda la ſouveraine ſacrificature pendant 11 ans. Quand il en fut dépouillé, on la donna à Iſmaël fils de Phabi. Mais, Ananus conſerva toujours le titre de grand-Prêtre, & eut beaucoup de part aux affaires.

Il eſt dénommé comme grand-Prêtre avec Caïphe, lorſque S. Jean entra dans l'exercice de ſa miſſion, quoiqu'alors il ne fût plus grand-Prêtre en exercice. Il étoit beau-pere de Caïphe; & J. C. fut d'abord mené chez lui, après qu'il eut été arrêté au jardin des Oliviers. Joſephe remarque qu'Ananus fut conſidéré comme un des plus heureux hommes de ſa nation, ayant eu cinq de ſes fils grand-Prêtres, & ayant lui-même poſſédé cette grande dignité pendant pluſieurs années; bonheur qui n'étoit encore arrivé à perſonne.

ANANUS, *Ananus*, Ἄνανος, (*b*) fils du précédent, exerça, comme ſon pere, la ſouveraine ſacrificature. Mais, ce ne fut que pendant trois ans.

Ananus eſt dépeint dans Joſephe comme un homme extrêmement hardi & entreprenant, de la ſecte des Sadducéens, qui, ayant cru trouver le tems favorable, après la mort de Feſtus, gouverneur de Judée, & avant l'arrivée d'Albinus, ſon ſucceſſeur, aſſembla le Sanhédrin, & y fit condamner S. Jacques, frere ou parent de J. C., ſelon la chair, Evêque de Jéruſalem, & quelques autres, comme coupables d'impiété, & les livra pour être lapidés. Cette entrepriſe déplut beaucoup à tous les gens de bien, qui étoient à Jéruſalem. Ils envoyé-

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 618, 619, 697, 698. Luc. c. 3. v. 2. Joan. c. 18. v. 13.

(*b*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 697, 698. De Bell. Judaïc. pag. 822, 881. *& ſeq.*

rent ſecrétement vers Agrippa, qui venoit d'Alexandrie en Judée, pour le prier de défendre à Ananus de rien entreprendre dans la ſuite de ſemblable. Le Roi, pour le punir, lui ôta le Pontificat, trois mois après, & le donna à Jéſus, fils de Damnaüs. Preſqu'en même-tems le gouverneur Albinus, qui étoit en chemin pour venir d'Alexandrie à Jéruſalem, ayant auſſi été informé du procédé d'Ananus, lui écrivit des lettres menaçantes, & lui dit qu'il réprimeroit ſa hardieſſe, dès qu'il ſeroit arrivé dans la Ville.

Il y a aſſez d'apparence que c'eſt ce même Ananus, qui, vers l'an de J. C. 66, fut nommé par le conſeil des Juifs, gouverneur de Jéruſalem. Joſephe loue extrêmement la prudence de ce gouverneur, & en parle comme d'un homme très-juſte, aimant la paix, zélé pour le bien public, très-vigilant, & très-attentif aux intérêts de ſon peuple; qualités, qui ſont aſſez différentes de celles qu'il lui a attribuées, en parlant de la mort de S. Jacques, évêque de Jéruſalem. Mais, l'âge avoit pu mûrir ce feu & cette hardieſſe exceſſive, qu'il blâme dans ſa jeuneſſe.

Les Zélateurs, qui étoient maîtres du temple, ayant invité les Iduméens à venir défendre Jéruſalem contre Ananus, que l'on vouloit rendre ſuſpect, comme étant d'intelligence avec les Romains, Ananus leur fit fermer les portes. Mais les Iduméens étant entrés la nuit pendant un grand orage, commencérent à chercher Ananus; & l'ayant aiſément trouvé, ils le maſſacrérent avec inſulte, & laiſſérent ſon corps, expoſé aux bêtes, & privé de l'honneur de la ſépulture. Selon Joſephe, la mort d'Ananus fut le commencement de la ruine de Jéruſalem. Ses murailles & ſes plus forts remparts furent en quelque ſorte renverſés, dès que cet homme, dans la ſage conduite duquel conſiſtoit toute l'eſpérance de leur ſalut, fut indignement ſacrifié. Cela arriva l'an de J. C. 67.

ANANUS, *Ananus*, Ἄνανος, (*a*) capitaine des Juifs, étoit de Lydda. Ayant été accuſé devant Quadratus, comme coupable de la diviſion, qui étoit arrivée entre les Juifs & les Samaritains, il fut envoyé à Rome avec le grand-prêtre Ananias, pour rendre compte de ſa conduite à l'empereur Claude.

ANANUS, *Ananus*, Ἄνανος, (*b*) fils de Jonathas. Celui-ci fit ce qu'il put, pour empêcher que les Juifs ne ſe revoltaſſent contre les Romains. Il voulut même, avec quelques autres, introduire Ceſtius dans la Ville. Mais, les Romains ayant été découverts par les Factieux, furent chaſſés à coups de pierre de deſſus les murs, & obligés de ſe ſauver dans leurs maiſons.

ANANUS, *Ananus*, Ἄνανος, (*c*) du bourg ou de la ville d'Em-

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 692.
(*b*) Joſeph. de Bell. Jud. p. 819, 820.
(*c*) Joſeph. de Bell. Judaïc. p. 956.

maüs. C'étoit un des gardes de Simon, chef des Rebelles. Il vint ſe rendre à Tite avec un certain Archélaüs, fils de Magadati. Tite les reçut avec ſa clémence ordinaire ; mais, comme il vit que ce n'étoit que la pure néceſſité, qui les obligeoit à ſe rendre, il ne les traita pas, comme il avoit traité les autres Juifs, qui avoient eu recours à lui. Il ſe contenta de leur donner la vie, & de les laiſſer aller. Il avoit d'abord réſolu de les faire mourir, comme des méchans, qui abandonnoient la défenſe de leur patrie, après l'avoir miſe tout en feu.

ANAPE, *Anapus*, Ἄναπος, (*a*) fleuve de Sicile, qui naît dans les montagnes. De-là il coule vers l'orient, juſqu'à la mer, où il ſe rend auprès de Syracuſe. Himilcon s'étant joint à Hippocrate, alla camper auprès de ce fleuve, l'an de Rome 538. Il eſt connu dans la fable, pour avoir aimé Cyané, la plus renommée des nymphes de Sicile, & qui, ayant voulu s'oppoſer à l'enlévement de Proſerpine par Pluton, fut métamorphoſée en la fontaine de ſon nom. L'Anape s'appelle aujourd'hui Alféo. *Voyez* Cyane.

ANAPE, *Anapus*, Ἄναπος, (*b*) rivière de Gréce. Thucydide la met à quatre-vingts ſtades de Straton, ville de l'Acarnanie, province, qui eſt arroſée par cette rivière. Cnémus, général des Lacédémoniens, ayant été défait par les Acarnaniens durant la guerre du Péloponnèſe, alla camper ſur les bords de l'Anope à l'approche de la nuit. Le lendemain, ſur la foi publique, il fit prendre les corps de ceux qui étoient péris dans l'action, & ſe retira chez les Œniades, qui ſe joignirent à lui.

Il y a eu, dans l'Illyrie, une rivière, qui porta le nom d'Anope, & qui couloit auprès du Liſſus, aujourd'hui Aleſſio, dans la haute Albanie.

ANAΠΕΙΡΑ. (*c*) M. Burette dit qu'aucun des interprêtes de Plutarque n'a entendu un paſſage du dialogue de cet ancien Écrivain, ſur la muſique, dans lequel ſe trouve ce mot Grec ἀναπείρα, faute d'être inſtruit de ce qu'il ſignifie. Ἀνάπειρα, ſelon notre Académicien, ſe prend en différentes ſignifications, telles que expérience, eſſai, examen, tentative, exercice, uſage commun. C'eſt de plus le nom d'un rhythme, ou d'un air de flûte dans Héſychius. C'eſt encore le nom de la ſeconde partie du nome pythique ou de l'air de flûte, compoſé pour célébrer la victoire, remportée par Apollon ſur le ſerpent Python.

ANAPESTE, *Anapæſtus*, (*d*) mot qui vient du verbe Grec ἀναπαίω, *repercutio*, proprement je frappe à contre ſens. Ce mot eſt compoſé de ἀνὰ, *re*, & παίω,

(*a*) Thucyd. pag. 481, 520. Tit. Liv. L. XXIV. c. 36. Ovid. Metam. L. V. c. 11. Carte de la Sicil. par M. d'Anvill.

(*b*) Thucyd. pag. 155.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 381.

(*d*) Quint. L. IX. c. 4. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. T. XIII. p. 285.

*percutio.* C'eſt une ſorte de pied dans la poëſie Grecque & Latine, lequel conſiſte en deux breves & une longue, comme *făcĕrĕnt*, *lĕgĕrĕnt*, κυρίους.

On appelloit ce pied Anapeſte, ou qui frappe à contre ſens, parce qu'en danſant, lorſqu'on chantoit des vers de cette meſure, on frappoit la terre d'une manière toute contraire à celle dont on battoit la meſure pour des poëſies, où dominoit le dactyle. Auſſi les Grecs l'appelloient-ils antidactyle. L'Anapeſte eſt en effet comme l'oppoſé du dactyle, ainſi qu'on peut le voir en comparant *săpĭĕns* avec *cărmĭnă*; le premier eſt un Anapeſte, l'autre un dactyle.

Les vers Anapeſtes ou Anapeſtiques; c'eſt-à-dire, les vers, compoſés d'Anapeſtes, étoient fort en uſage, ſur tout chez les Grecs, dans les poëſies legéres. On remarque que les vers Anapeſtiques du poëte Tyrtée étoient d'un caractére des plus propres à donner du cœur aux jeunes gens, & à les remplir d'un tel enthouſiaſme, que dans les combats ils affrontoient les plus grands périls, ſans aucun ménagement pour leur vie. C'eſt le témoignage qu'en rend Léonide dans Plutarque.

ANAPESTIQUES [Vers]. Ils étoient compoſés d'Anapeſtes *Voyez* Anapeſtes.

ANAPHAS I, *Anuphas*, Ἄναφας, roi de Cappadoce, & pere d'Anaphas II. *Voyez* Anaphas II.

ANAPHAS II, *Anaphas*, Ἄναφας, (*a*) fut pere de Datamès, qui lui ſuccéda au royaume de Cappadoce. Cet Anaphas II, qui étoit frere d'Ameſtris, femme de Xerxès, & mere d'Artaxerxe I, aïeul d'Artaxerxe II, doit être né, ſuivant la régle des générations, vers l'an 503; c'eſt-à-dire, 143 ans avant la mort de Datamès, fils de Camiſſarès.

Anaphas II, pere de Datamès, étoit fils d'un autre Anaphas, qui eut part, à ce que dit Diodore, à la conſpiration des ſeigneurs Perſans, contre le Mage, qui occupa le trône de Perſe, ſous le nom du prince Smerdis, frere de Cambyſe. Anaphas I. doit être né en 570; & il aura eu 48 ans en 522, lors de la conjuration.

Le nom de cet Anaphas ne ſe voit point dans la liſte qu'Hérodote nous donne des Conjurés; mais, on le trouve dans celle de Ctéſias, qui l'écrit Onophas. On peut cependant ſoupçonner avec aſſez de fondement, que cet Anaphas de Ctéſias & de Diodore, eſt celui qu'Hérodote appelle Otanès, & qu'il fait pere de Phædyme, femme de Cambyſe, & puis du mage Smerdis. Cet Otanès d'Hérodote étoit auſſi oncle maternel de Cambyſe, & frere de Caſſandané, mariée à Cyrus. Otanès fut, ſuivant Hérodote, le premier auteur de la conſpiration, & celui qui eut le plus de part dans la conduite du projet. Le faux Smerdis ayant été mis à mort, Otanès propoſa

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XIX, p. 62, 63. *&c. ſuiv.*

d'abolir le gouvernement monarchique, du moins à ce que rapporte Hérodote; & n'ayant pu persuader les autres Conjurés, il déclara qu'il étoit prêt à renoncer au droit, qu'il avoit à la couronne, à condition que celui qui seroit élu, le laisseroit jouir librement & tranquillement, lui & sa postérité, de ses possessions. Cette condition fut acceptée; on lui accorda même plusieurs distinctions & plusieurs priviléges considérables, qui passérent à sa postérité. » Et cette famille, dit Hérodote, » est encore aujourd'hui la seule, » qui soit libre & indépendante. » Elle ne peut être contrainte » d'obéir à aucun ordre particulier, & elle n'est tenue que » d'observer les loix communes » de la nation. «

ANAPHAUSTE, *Anaphaustus*, Ἀναφαυστος, (*a*) bourgade ou petite ville de l'Attique, dans la tribu Antiochide. Cette Ville, située assez près d'Athènes, à l'opposite de l'isle Belbina, qui n'étoit pas éloignée du continent, prit son nom d'Anaphlystus, fils de Trœzen. C'est pourquoi on doit dire Anaphlyste, au lieu d'Anaphauste. On remarquoit, dans cette Ville, plusieurs temples, consacrés à Vénus Coliade, à Paon, à Cérès, & aux déesses Génétylides, qui présidoient à la naissance des hommes.

Ce fut, à ce qu'on dit, auprès d'Anaphlyste, que les flots jettérent les restes, qui étoient échappés du naufrage des Perses, lors de leur défaite dans le combat naval, donné auprès de Salamine. On veut que ce soit actuellement Élimos, qui appartient aux Turcs.

ANAPHE, *Anaphe*, Ἀναφη, (*b*) isle de la Méditerranée; c'est-à-dire, de la mer de Créte, & l'une des Sporades. Elle étoit entre celles de Théra & d'Astypaléa. Pline distinguant deux sortes d'isles dans la mer de Créte, les unes plus, les autres moins célebres, range celle d'Anaphe au rang des dernières. Il y avoit un temple d'Apollon Églétès, où les Insulaires mêloient une sorte de bouffonnerie à leurs sacrifices. En voici la raison. Jason, en revenant de la Colchide avec Médée, qu'il avoit enlevée, fut battu d'une si violente tempête, que le naufrage paroissoit inévitable. Ceux qui montoient la navire Argo, n'avoient plus d'espérance que dans leurs prières & leurs vœux. Apollon les exauça, il apparut à eux au milieu des éclairs; & avec son arc il détourna le malheur, dont ils étoient menacés.

La terre, du fond de ses abîmes, fit tout à coup sortir une Isle, où les Argonautes se jettérent comme dans un port; & parce que le Soleil voyoit cette isle pour la première fois, ils la

(*a*) Strab. pag. 398. Pauf. pag. 142. Xenophon. pag. 928. Herod. L. IV. c. 199. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 350.

(*b*) Strab. pag. 484. Plin. L. II. c. 87. L. IV. c. 12. Ovid. Metam. L. VII. c. 12. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 396. Tom. XII. pag. 131. Tom. XIV. pag. 231, 232.

nommérent Anaphe, du mot Grec φάω, *luceo*, je luis. Ils y bâtirent un temple à Apollon, qu'ils ſurnommérent Égletès, d'un autre mot Grec, αἴγλη, *ſplendor*, *fulgor*, éclat, lueur brillante, éclair, à cauſe des feux du ciel, qu'il avoit fait luire à leurs yeux. Après avoir ſacrifié au dieu, leur libérateur, pour ſe dédommager du mal paſſé, ils ſe livrérent au plaiſir de la bonne chére, & à la joie. Dans la liberté, qu'inſpire la table, Médée & ſes femmes [ car Jaſon, pour préſent de noces, lui en avoit donné pluſieurs ] s'étant miſes en bonne humeur, commencérent à brocarder ces Héros, qui, animés par une pointe de vin, leur répondirent ſur le même ton. C'étoit donc, à l'imitation des Argonautes, qu'encore du tems de Photius les habitans d'Anaphe, en célébrant cette fête tous les ans, prenoient la liberté de s'agacer, & de ſe railler les uns les autres.

On appelle aujourd'hui cette iſle Nanſio, dans l'Archipel. Elle appartient aux Turcs.

ANAPHLYSTE, *Anaphlyſtus*, Ἀνάφλυστος, autrement Anaphauſte. *Voyez* Anaphauſte.

ANAPHLYSTUS, *Anaphlyſtus*, Ἀνάφλυστος, (*a*) fils de Trœzen, & frere de Spheltus. Ces deux Princes ſe tranſplantérent en Attique, où ils donnérent leur nom à deux bourgades.

ANAPHORE, *Anaphora*, Ἀναφορὰ, (*b*) du verbe ἀναφέρω, *refero*, *iterùm fero*, je répéte. On donne le nom d'Anaphore à une figure de Rhétorique, qui ſe fait, lorſqu'on recommence divers membres de période par le même mot. Virgile & Horace en fourniſſent des exemples. Le premier dit, dans la dixième églogue:

*Hìc gelìdi fontes, hìc mollia prata, Lycori,*
*Hìc nemus, hìc ipſo tecum conſumerer ævo.*

L'autre, dans une de ſes odes, s'exprime de la ſorte:

*Te pauper ambit, ſollicita prece*
*Ruris colonus; te dominam æquoris;*
*Te Dacus aſper; te profugi Scythæ;*
*Te ſemper anteit ſæva neceſſitas;*
*Te ſpes & albo rara fides colit*
*Velata panno; &c.*

On appelle auſſi cette figure répétition.

ANAΠΥΣΤΑ. (*c*) Ce mot Grec, qui ſe trouve dans un vers d'Homère, a donné lieu à pluſieurs critiques ſur ſa véritable ſignification. Il ſeroit trop long de les rapporter ici. On peut les voir au cinquième tome des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles lettres.

ANARABAQUE, *Anaraba-*

(*a*) Pauſ. pag. 142.
(*b*) Virg. Eclog. 10. v. 42, 43. Horat. L. I. Ode 29. v. 5. *& ſeq.* Quint. L. IX. c. 3.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 147. *& ſuiv.*

ches, Ἀναβάχης, (a) nom que les Hébreux, ſelon Joſephe, donnoient au ſouverain ſacrificateur.

ANARCHIE, *Anarchia*, terme de politique, qui vient du Grec, & qui eſt compoſé de ἀ privatif, & de ἀρχὴ, *imperium*, commandement, avec un ν entre les deux α, pour éviter le bâillement. On appelle Anarchie un déſordre dans un État, lequel conſiſte, en ce que perſonne n'y a aſſez d'autorité, pour commander, & faire reſpecter les loix; & que par conſéquent le peuple ſe conduit, comme il veut, ſans ſubordination, & ſans police.

C'eſt dans ce ſens qu'il eſt dit dans quelques endroits de l'Écriture: » En ce tems-là il n'y avoit » point de roi dans Iſraël; mais, » chacun y faiſoit ce qu'il jugeoit à » propos. « Voilà la vraie peinture d'une Anarchie. La première Anarchie que l'on connoiſſe dans la république des Hébreux, eſt celle qui ſuivit la mort de Joſué. Ce grand homme n'ayant point déſigné de ſucceſſeur, & le peuple n'ayant point choſi de chef en ſa place, le gouvernement fut entre les mains des Anciens des Tribus, qui gouvernérent chacun ſuivant ſon eſprit.

Après la mort de ces Anciens, l'Anarchie fut encore plus grande; & on croit communément que ce fut durant cet intervalle, qu'arrivérent les hiſtoires, racontées à la fin du livre des Juges; ſçavoir, l'hiſtoire de Michas & de l'Idole, qu'il érigea dans ſa maiſon; celle des Danites, qui quittérent leur païs pour aller s'établir à Laïs; enfin celle du Lévite, dont la femme fut déshonorée à Gabaa.

ANARRHYSIS, *Anarrhyſis*, (b) ſecond jour de la fête Apaturia. On l'appelloit Anarrhyſis, parce qu'on y ſacrifioit, & qu'Anarrhyſis veut dire ſacrifice, comme il eſt prouvé par pluſieurs exemples. La raiſon de cette étymologie eſt qu'ἀνὰ veut dire en haut, & qu'on élevoit la victime pour l'immoler.

ANARTES, *Anarti*, vel *Anartes*, Ἄναρτοι, (c) peuples de la Dace. Il y en a qui penſent qu'ils habitoient les païs, qu'on nomme à préſent Walachie, Bulgarie & Servie. Mais, Baudrand leur attribue cette contrée, qui porte le nom de Tranſilvanie. Et ce ſentiment eſt appuyé de l'autorité de Ptolémée, qui place les Anartes dans la partie ſeptentrionale de la Dace, à commencer du côté de l'occident; c'eſt-à-dire, vers les monts Carpates & Tauriſques. Cela eſt d'ailleurs conforme à la poſition que Céſar donne à ces mêmes peuples.

ANAS, *Anas*, Ἄνας, (d) fleuve d'Eſpagne. Il prenoit ſa ſource dans la campagne de Laminitane, qui faiſoit partie de l'Eſpagne Citérieure, & qu'on connoît aujourd'hui ſous le nom de Campo de Montiel. Ce fleu-

(a) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 84.
(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 198.
(c) Ptolem. L. III. c. 8. Cæſ. de Bell. Gall. L. VI. pag. 246.
(d) Plin. L. III. c. 1. Strab. p. 139. Cæſ. de Bell. Civil. pag. 478

ve, après être né dans la partie orientale de l'Eſpagne, s'incline au midi, & va ſe rendre enſuite dans l'océan. Les païs qu'il arroſe, furent anciennement habités par les Celtes, les Luſitaniens, les Carpétans, les Orétans, les Vettons, &c.

Strabon remarque que parmi ces païs, il y en a qui ne ſont que médiocrement fertiles; mais, que pour ceux qui ſont à l'orient & au midi, à quelque partie de la terre habitée, qu'on les compare, il n'y en a aucune qui doive leur être comparée, à raiſon de ſa bonté. L'Anas eſt à préſent le Guadiana.

ANASTASIE, *Anaſtaſia*, Ἀναστασία, (*a*) fille de Prétextat & de Flavie, dame Chrétienne. Elle fut élevée par ſa mere dans la religion Catholique. Son pere la maria à un Payen, nommé Publius, l'un des grands de la cour de l'empereur Dioclétien, qui regnoit vers la fin du troiſième ſiécle, & au commencement du quatrième.

Les actes de la vie de cette Sainte, rapportés par Métaphraſte, & aſſez peu autentiques, portent que Publius, étant près d'aller en embaſſade en Perſe, & ſçachant qu'Anaſtaſie profeſſoit le Chriſtianiſme, l'enferma étroitement dans une chambre, & la donna en garde à ſes domeſtiques, ſe réſervant à la punir dans la ſuite, comme il lui étoit permis, ſuivant un ancien uſage, pratiqué parmi les Romains, qui donnoit pouvoir au mari de juger ſa femme en préſence de ſes parens; mais, que Publius mourut en chemin. Anaſtaſie ayant ainſi recouvré ſa liberté, s'adonna entièrement à la dévotion, & au ſoulagement des Chrétiens. L'empereur Dioclétien ayant fait amener à Aquilée le prêtre Chryſogone, en qui elle avoit beaucoup de confiance, & qui l'avoit conſolée par ſes lettres, pendant qu'elle étoit en priſon, elle l'y ſuivit. Suidas, Nicéphore, & Baronius, qui les a copiés trop légérement, rapportent les lettres, qu'elle lui écrivoit.

On prétend que ſes actions de charité la firent découvrir dans la ſuite; qu'elle fut priſe en Macédoine, & qu'elle ſouffrit le martyre en Illyrie, ou par le fer, ou par le feu. On ajoûte qu'une dame, nommée Apollonie, obtint ſon corps par le moyen de la femme du préfet d'Illyrie; & qu'elle l'enterra près de Zara en Dalmatie; que delà il fut tranſporté à Sirmich, ville capitale de la Pannonie, où il y avoit une Égliſe en ſon honneur, du tems de l'empereur Théodoſe, le jeune; que de Sirmich ſon corps fut apporté à Conſtantinople, du tems de l'empereur Léon I, vers l'an 460, ſous le patriarche Gennade. Il fut dépoſé dans l'Égliſe, appellée Anaſtaſie, ou de la Réſurrection. C'eſt la ſignification de ce mot Grec *Anaſtaſie*.

ANASTASIE, *Anaſtaſia*, (*b*) Ἀναστασία, fille de Conſtance Chlore & de Théodora. Elle avoit deux ſœurs, Conſtancie & Eutro-

(*a*) Suid. Tom. II. pag. 1157, 1158. (*b*) Crév. Hiſt. des Emp. T. VI, p. 218.

pie, & trois freres, Dalmace, Jule Conſtance & Annibalien. Conſtantin le Grand étoit auſſi frere de cette Anaſtaſie; mais, il étoit né d'une autre mere.

Anaſtaſie fut mariée à Baſſien. On croit qu'après la mort de ce dernier, elle ſe remaria à Lucius Ranius Acontius Optatus, le même que Conſtantin créa Patrice, qui fut Conſul en 334, & que Conſtance fit mourir. Ammien Marcellin raconte qu'Anaſtaſie fit bâtir à Conſtantinople des bains publics, qu'elle appella de ſon nom Anaſtaſiens. On ignore le tems de la mort de cette Princeſſe.

On compte pluſieurs autres Anaſtaſies. 1.° Une qui étoit ſœur des empereurs Valens & Valentinien, que quelques-uns prétendent, mais ſans fondement, avoir donné ſon nom aux bains dont on vient de parler. 2.° Une autre que l'empereur Tibere avoit épouſée, étant encore particulier, & qui mourut, l'an 59, laiſſant deux filles, dont l'une fut mariée à l'empereur Maurice, & devint mere de tous ces enfans, qui furent maſſacrés ſi cruellement par ordre de Phocas. Tibere ne la laiſſa, dit-on, connoître pour ſon épouſe, que lorſqu'il fut Empereur; & c'étoit parce qu'on le croyoit encore libre, que l'impératrice Sophie, qui conſervoit apparemment des prétentions ſur lui, l'avoit fait nommer Céſar par Juſtin.

L'hiſtoire de Conſtantinople fait mention d'une autre Anaſtaſie, femme de Conſtantin Pogonat, & mere de Juſtinien Rhinotmet. Cette Impératrice fut toujours malheureuſe depuis la mort de ſon époux. Traitée d'une manière peu convenable par ſon fils, elle ne put néanmoins, ſans douleur, le voir long-tems banni, & enfin tué. Après ſa mort, elle ſe réfugia dans l'égliſe fameuſe de Notre-Dame, au fauxbourg des Blachernes, avec ſon petit-fils Tibere; mais, cet aſyle ne fut pas reſpecté par les ſoldats. Elle ſe vit arracher le jeune Tibere d'entre ſes bras, pour être égorgé, & l'on ne dit plus rien d'elle enſuite.

ANASTASIE, *Anaſtaſia*, (*a*) Ἀναστασία, nom de cette belle & vaſte Baſilique, que l'empereur Conſtantin fit bâtir à Jéruſalem. Elle étoit toute incruſtée de marbres, toute brillante de dorures. Elle embraſſoit dans ſon étendue & le lieu du Sépulchre, qui fut orné & embelli ſingulièrement, & le lieu du Crucifiement. C'eſt pourquoi elle ſe trouve appellée le Martyre, l'égliſe du Calvaire, l'Anaſtaſie, ou l'égliſe de la Réſurrection, & l'égliſe de la Croix. Tous ces objets étoient réunis dans une même enceinte, ayant pourtant chacun leur ſanctuaire particulier. La conſtruction d'un tel édifice étoit une dépenſe qui ne convenoit qu'à un Empereur.

A Conſtantinople il y eut deux égliſes, qui portérent le nom d'Anaſtaſie.

ANASTROPHE, *Anaſtro-*

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 339, 340.

*phe*, Ἀναστροφὴ, (*a*) terme de Grammaire, qui eſt compoſé de ἀνὰ, *per*, *inter*, & de στρέφω, *verto*, je tourne. Quintilien dit que l'Anaſtrophe eſt un vice de conſtruction, dans lequel on tombe par des inverſions contre l'uſage. On en donne pour exemple ces endroits de Virgile :

*Saxa per & ſcopulos & depreſſas convalles*
*Diffugiunt.*

*Furit immiſſis Vulcanus habenis,*
*Tranſtra per & remos, & pictas abjete puppes.*

On voit, par ces exemples, que l'Anaſtrophe n'eſt pas toujours un vice ; & qu'elle peut auſſi paſſer pour une figure, par laquelle un mot, qui, régulièrement, eſt mis avant un autre, *per ſaxa*, *per tranſtra*, *cum ſe*, *cum me*, eſt mis après, *ſaxa per*, *tranſtra per*, *ſecum*, *mecum*.

ANATH, *Anath*, (*b*) pere de Samgar, qui ſuccéda à Aod, dans le gouvernement des enfans d'Iſraël.

ANATHÊME, *Anathema*, Ἀνάθημα, *ou* Ἀνάθεμα. (*c*) Ce mot Grec ſignifie ce qui eſt mis à part, ſéparé, retranché, dévoué.

I. Les Grecs employoient le mot *Anathême* dans ce dernier ſens ; c'eſt-à-dire, qu'il ſervoit à déſigner les choſes conſacrées, vouées aux dieux. En effet, un des premiers ſoins de Athlétes vainqueurs, dit M. Burette dans un de ſes mémoires, pour ſervir à l'hiſtoire de ce genre d'hommes, après la célébration des jeux, étoit de s'acquitter des vœux ſolemnels, qu'ils avoient faits aux dieux, pour obtenir la victoire, & qui conſiſtoient à conſacrer, dans leurs temples, des boucliers, des ſtatues, & d'autres offrandes de prix, qu'on appelloit pour cette raiſon Anathêmes. L'hiſtorien Éphore, cité par Diogène Laerce, raconte, à ce ſujet, que Périandre, tyran de Corinthe, ayant fait vœu, s'il remportoit le prix de la courſe des chars aux jeux Olympiques, de conſacrer une ſtatue d'or en l'honneur de Jupiter ; & l'ayant effectivement remporté, comme il ne trouvoit point aſſez d'or chez lui, pour remplir ſa promeſſe, il eut recours à cet expédient. Un jour de fête que les Dames de la Ville s'étoient aſſemblées, & s'étoient parées de ce qu'elles avoient de plus précieux, ce Prince leur fit ôter tous leurs bijoux, & en recueillit ſuffiſamment pour faire ſon offrande, qu'il envoya ponctuellement à Olympie, s'acquittant ainſi de ſon vœu, aux dépens du public.

II. Le mot *Anathême*, dans

(*a*) Quint. L. VIII. c. 6. Virg. Georg. L. III. v. 276, 277. Æneid. L. V. v. 662, 663.

(*b*) Judic. c. 3. v. 31.

(*c*) Exod. c. 22. v. 20. c. 32. v. 32. Deuter. c. 7. v. 26. c. 20. v. 17. Levit. c. 27. v. 28, 29. Numer. c. 21. v. 1. *& ſeq.* Joſu. c. 6. v. 17. c. 7. v. 1. *& ſeq.* Judic. c. 19. *& ſeq.* Reg. L. I. c. 14. v. 24. Actu. Apoſt. c. 23. v. 13. Rom. c. 9. v. 3. Mém. de l'Acad des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. 1. pag. 278.

l'Écriture ſainte, où il eſt appellé Chérem, veut dire proprement, perdre, détruire, exterminer, dévouer, anathématiſer. Moïſe veut qu'on dévoue à l'Anathême, & qu'on extermine ceux qui ſacrifient aux faux dieux. Dieu ordonne que l'on dévoue à l'Anathême les Villes des Chananéens, qui ne ſe rendront pas aux Iſraëlites. Achan ayant détourné, à ſon uſage, quelque choſe du butin de Jéricho, que le Seigneur avoit dévoué à l'Anathême, fut exterminé, lui & ſa famille, ſes animaux, ſes meubles, ſa tente, & tout ce qui étoit à lui. Il fut lapidé & conſumé par le feu.

Cependant Anathême, chez les Hébreux, ſe prend auſſi comme chez les Grecs, pour une choſe conſacrée, vouée, offerte au Seigneur; de telle ſorte qu'on ne puiſſe l'employer à des uſages communs & profanes. » Tout ce » qui eſt dévoué au Seigneur, » ſoit que ce ſoit un homme, ou » une bête, ou un champ, ne ſe » vendra point, & ne pourra » être racheté. Tout ce qui aura » été ainſi dévoué au Seigneur, » ſera d'une ſainteté inviolable. » Tout ce qui aura été dévoué » par un homme, ſi c'eſt un ani» mal, ne ſe rachétera point; » mais, il faudra néceſſairement » qu'il meure. « Il y en a même qui prétendent que les perſonnes, ainſi dévouées, étoient miſes à mort; ce dont on a un exemple mémorable dans la fille de Jephté, qui fut immolée au Seigneur par ſon pere.

Quelquefois toute la nation dévouoit quelqu'un, ou quelques Villes. Par exemple les Iſraëlites dévouérent le païs du roi d'Arad. Le peuple, aſſemblé à Maſpha, dévoua à l'Anathême, quiconque ne marcheroit pas contre ceux de Benjamin, pour venger l'outrage, fait à la femme du jeune Lévite. Saül dévoua à l'Anathême, quiconque mangeroit quelque-choſe, avant le coucher du Soleil, dans la pourſuite des Philiſtins. Il paroît, par l'exécution de tous ces dévouemens, qu'il s'agiſſoit de faire mourir ceux qui s'y trouvoient enveloppés. Quelquefois des perſonnes ſe dévouoient elles-mêmes, ſi elles n'exécutoient quelque choſe. Par exemple, dans les Actes des Apôtres, plus de quarante hommes ſe dévouérent à l'Anathême; proteſtant qu'ils ne mangeroient ni ne boiroient, qu'ils n'euſſent fait mourir S. Paul.

Moïſe & S. Paul ſe ſont, en quelque ſorte, anathématiſés eux-mêmes, ou du moins ont ſouhaité d'être Anathême pour leurs freres. Moïſe dit au Seigneur qu'il le conjure de pardonner aux Iſraëlites, ſinon qu'il l'efface de ſon Livre de vie. Et S. Paul dit qu'il auroit déſiré d'être lui-même Anathême pour ſes freres les Iſraëlites, plutôt que de les voir exclus de l'alliance de J. C. par leur endurciſſement & leur malice.

III. L'excommunication étoit auſſi une eſpèce d'Anathême chez les Hébreux, comme chez les Chrétiens. Il y avoit divers dégrés d'excommunication, dont le plus grand étoit l'Anathême, par lequel l'excommunié étoit privé non

seulement de la communion des fideles, & de la participation des choses saintes, mais aussi de l'entrée de l'Église, & de la compagnie des fideles. Parmi les Hébreux, ceux qui étoient excommuniés, ne pouvoient plus faire aucune fonction publique de leurs emplois. Ils ne pouvoient être, ni juges, ni témoins, ni faire les cérémonies des funérailles, ni circoncire leurs propres fils, ni s'asseoir dans la compagnie des autres hommes plus près que de quatre coudées. On ne leur rendoit pas les devoirs publics des funérailles; & s'ils mouroient dans l'excommunication, on laissoit une grosse pierre sur leurs tombeaux; ou même on lapidoit leurs sépulchres, & on y amassoit une grande quantité de pierres, comme l'on fit sur le corps d'Achan, & sur le corps d'Absalom.

L'excommunication, l'Anathême, le retranchement sont la plus grande peine qu'un homme puisse souffrir en ce monde; soit qu'on l'entende d'une mort violente & honteuse; soit qu'on l'explique de l'excommunication & de l'éloignement de la société des Saints; & de la participation de leurs prieres, & des choses saintes; soit enfin qu'on l'entende de la réprobation au malheur éternel; car les interprétes sont partagés sur ces articles.

ANATHOTH, *Anathoth*, Ἀναθώθ, (*a*) ville de Judée, dans la tribu de Benjamin. On la donna aux enfans d'Aaron, de la famille de Caath, de la race de Lévi. C'étoit une Ville de refuge. Elle est célebre, pour avoir donné la naissance à quelques grands hommes, tels que le prophéte Jérémie, Abiézer, l'un des trente vaillans hommes de David, & le grand-prêtre Abiathar, qui y fut exilé par Salomon, parce qu'il avoit suivi le parti d'Adonias, son frere aîné. Ce Prince lui fit grace, quoiqu'il méritât la mort, en faveur de David, son pere, & parce qu'il avoit porté l'arche du Seigneur devant lui. La ville d'Anathoth est entièrement ruinée.

ANATHOTH, *Anathoth*, Ἀναθώθ, (*b*) l'un des fils de Béchor. Il est nommé le huitième, ou l'avant dernier, dans le premier livre des Paralipomènes.

ANATHOTHIA, *Anathothia*, Ἀναθώθ, (*c*) étoit de la tribu de Benjamin.

ANATOLE [S.], (*d*) *S. Anatolius*. Ce Saint, durant le siége qu'Émilien soûtint contre Théodote dans le Bruchium, grand & beau quartier d'Alexandrie, s'étant joint à S. Eusébe, ils firent admirer, l'un & l'autre, leur charité ingénieuse pour soulager les malheureux assiégés, qui périssoient de faim. Ils tenoient, l'un & l'autre, un rang très-distingué dans la ville d'Alexandrie, & étoient liés entr'eux par une amitié Chrétienne. Cependant, ils se trouvérent séparés dans l'occasion, dont il s'agit. Anatole étoit

(*a*) Josu. c. 21. v. 18. Reg. L. II. c. 23. v. 27. L. III. c. 2. v. 22. *& seq.*
(*b*) Paral. L. I. c. 7. v. 8.
(*c*) Paral. L. I. c. 8. v. 24.
(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 459, 460.

enfermé dans le Bruchium ; & Euſébe, reſté avec les Romains, avoit même du crédit auprès de leur général, qui, dans notre ſuppoſition, étoit Théodote.

La famine commençant à tourmenter les aſſiégés, Anatole ſentoit ſes entrailles émues de voir périr ce pauvre peuple de beſoin & de miſère. Il s'adreſſa, par une voix ſecrète, à Euſébe, & l'engagéa à obtenir, du général Romain, la vie ſauve pour ceux qui ſortiroient de la place, & viendroient ſe rendre à lui. Lorſqu'il eut cette aſſurance, au premier conſeil, il propoſa d'abord de céder à la néceſſité, & de faire la paix avec les aſſiégeans. On lui déclara qu'on ne vouloit point d'accord. » Puiſqu'il en eſt ainſi, reprit-il, & que votre intention » eſt de vous défendre juſqu'à la » dernière extrémité, il eſt de la » bonne politique que nous mettions dehors les bouches inutiles, qui conſument gratuitement le peu de vivres, qui » nous reſtent. « Cet avis fut ſuivi ; & Anatole s'étant chargé de l'exécution, fit d'abord ſortir les Chrétiens, enſuite ceux des Gentils, qui, par leur ſexe, ou par leur âge, méritoient le plus de commiſération, & enfin beaucoup d'autres, qui s'échappoient déguiſés en femmes. Dès qu'ils étoient une fois dans la Ville, Euſébe les recueilloit comme un pere & un médecin charitable, & il leur fourniſſoit, mais avec attention à ne point trop charger des corps exténués par la faim, toute la nourriture qui leur étoit néceſſaire. On ne ſçait pas au juſte la date de ce fait édifiant.

ANATOLE, *Anatole*. On dit que c'eſt le nom d'une des Heures. *Voyez* Heures.

ANATOLIUS, *Anatolius*. (*a*) Il fut, ſelon Eunapius, préfet du Prétoire ſous Conſtance & Conſtant. Il vint faire un voyage à Athènes, où il offrit des ſacrifices, & viſita tous les temples, que les uſages religieux du Paganiſme l'obligeoient de viſiter. On remarque qu'un homme en place, comme Anatolius, & dont l'exemple pouvoit être cité, n'auroit pas été aſſez imprudent pour violer les conſtitutions impériales, publiquement au milieu de la Gréce, & dans une Ville d'un auſſi grand abord qu'étoit Athènes, ſi les ſacrifices de tout genre avoient été défendus, & tous les temples fermés par les ordres de Conſtantin & de ſes fils.

ANATOLIUS, *Anatolius*, (*b*) évêque de Laodicée en Syrie, mais originaire d'Alexandrie. Il publia un canon Paſchal, l'an de J. C. 276, ou 277 ; c'eſt-à-dire, la première ou la ſeconde année du regne de Probus. Euſébe nous a conſervé un fragment de ce canon, & le P. Buchérius en a fait imprimer une verſion Latine, tirée d'un ancien manuſcrit. Il eſt dit, dans le ſecond chapitre, que le 26 du mois Égyptien Phamé-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 96, 97.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 442.

noth répondoit au 22 de Mars. Le P. Buchérius croit avec raiſon qu'il faut lire, dans ce paſſage, le 29 de Phaménoth, & le 25 de Mars.

ANATOMIE, *Anatomia*, (*a*) du Grec ἀνατέμνω, *diſſeco*, je coupe, je diſſéque. L'Anatomie eſt en effet l'art de diſſéquer ou de ſéparer adroitement les parties ſolides des animaux, pour en connoître la ſituation, la figure & les connexions.

L'origine de l'Anatomie remonte juſqu'aux premiers âges du monde. Euſèbe dit qu'on liſoit dans Manéthon, qu'Athotis, dont la chronologie Égyptienne fixoit le regne de pluſieurs ſiécles avant notre Ére, avoit écrit des traités d'Anatomie. Parcourez les Livres ſaints : arrêtez-vous à la deſcription allégorique que l'Eccléſiaſte fait de la vieilleſſe : *memento Creatoris tui, in diebus juventutis tuæ, &c.*; Vous apperceverez, dès ces tems-là, des veſtiges de ſyſtêmes Phyſiologiques. Homère dit de la bleſſure, qu'Énée reçut de Dioméde, que les deux nerfs, qui retiennent le fémur, s'étant rompus, l'os ſe briſa au-dedans de la cavité, où eſt reçu le condyle ſupérieur. Ce Poëte, dans d'autres occaſions ſemblables, eſt ſi exact & ſi circonſtancié, que quelques Auteurs ont prétendu qu'on tireroit de ſes ouvrages un corps d'Anatomie aſſez étendu.

Dès les premiers âges du monde, l'inſpection des entrailles des victimes, la coûtume d'embaumer, les traitemens des plaies, & les boucheries même aidérent à connoître la fabrique du corps animal. On eſt convaincu, par les ouvrages d'Hippocrate, que l'Oſtéologie lui étoit parfaitement connue. Pauſanias nous dit qu'il fit fondre un ſquélette d'airain, qu'il conſacra à Apollon de Delphes. On ſeroit tenté de croire qu'il avoit eu des notions de la circulation du ſang, & de la ſecrétion des humeurs. On cite là-deſſus un paſſage des plus frappans. On lit, dans Hippocrate : » Que les veines ſont répandues » par tout le corps ; qu'elles y » portent le flux, l'eſprit & le » mouvement, & qu'elles ſont » toutes des branches d'une ſeule. «

Démocrite cultiva l'Anatomie ; car, lorſqu'Hippocrate fut appellé par les Abdéritains, pour le guérir de ſa prétendue folie, il trouva le Philoſophe, occupé dans ſes jardins à diſſéquer des animaux. Il avoit écrit ſur la nature de l'homme & des chairs ; mais, ſon ouvrage eſt perdu. Pythagore eut auſſi des notions anatomiques. Empédocle, ſon diſciple, avoit formé un ſyſtême ſur la génération, la reſpiration, l'ouïe, la chair, & les ſemences de plantes. Alcméon, autre diſciple de Pythagore, paſſe pour avoir anatomiſé le premier des animaux. Ce qui nous reſte de ſon Anatomie, ne valoit guere la peine d'être conſervé, ſelon les

(*a*) Eccleſ. c. 12. v. 1. & ſeq. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. p. 599, 600.

connoiſſeurs. Il prétendoit que les chévres reſpirent par les oreilles.

Ce que nous avons d'Ariſtote, ne nous permet pas de douter de ſes progrès en Anatomie. Un fait qui honore autant Alexandre le Grand qu'aucune de ſes victoires, c'eſt d'avoir donné à Ariſtote huit cens talens, [ pluſieurs millions de notre monnoie ] & d'avoir confié, à ſes ordres, pluſieurs milliers d'hommes, pour perfectionner la ſcience de la nature & des propriétés des animaux. Ces puiſſans ſecours n'étoient pas reſtés inutiles entre les mains du Philoſophe, s'il eſt vrai, comme l'a dit un habile Anatomiſte, que celui, qui, en dix ans de travail, parviendroit à ſçavoir ce qu'Ariſtote a renfermé dans ſes deux petits volumes des animaux, auroit bien employé ſon tems. Ariſtote avoit diſſéqué des quadrupédes, des poiſſons, des oiſeaux, & des inſectes.

Dioclès de Cariſte, qui vécut peu après Ariſtote, ſous le regne d'Antigone, paſſe pour avoir écrit le premier de l'art de diſſéquer; mais, c'eſt une erreur. On avoit, long-tems avant lui, des planches ou repréſentations anatomiques. Ariſtote renvoie à ces planches, ou repréſentations, dans toutes les occaſions, où les deſcriptions anatomiques doivent être expliquées.

Cet art, long-tems renfermé dans quelques familles, & connu d'un petit nombre de Sçavans, fut ſoigneuſement étudié par Hérophile, & Éraſiſtrate. Hérophile qu'on croit natif de Carthage, fut le premier Anatomiſte de ſon tems. Il vécut ſous Ptolémée Soter. Éraſiſtrate eſt regardé comme contemporain d'Hérophile. Il ſe fit auſſi un nom célebre par ſes connoiſſances anatomiques. On croit qu'Hérophile & Éraſiſtrate oſérent, les premiers, ouvrir des corps humains, étant autoriſés par les Antiochus & les Ptolémées, Princes ſçavans, & par conſéquent protecteurs de ceux qui l'étoient. La principale découverte d'Éraſiſtrate eſt celle de certains vaiſſeaux blancs, qu'il apperçut dans le méſentère des chevreaux qui tettent.

Après Hérophile & Éraſiſtrate, ces deux fondateurs de la ſcience anatomique, parurent Lycus, Quintus, Marinus, dont il ne nous eſt parvenu que la réputation de grands Anatomiſtes, dont ils ont joui. On voit à pluſieurs traits, épars dans les ouvrages de Celſe, qu'il s'étoit occupé de l'Anatomie. On en peut dire autant de Pline, le Naturaliſte, auſſi-bien que de ſon neveu.

L'Anatomie, ſous l'empire Romain, fit auſſi quelques progrès. Rufus d'Éphéſe floriſſoit durant le regne des empereurs Nerva & Trajan. Galien lui ſuccéda. Vinrent enſuite les tems d'ignorance & de barbarie, pendant leſquels l'Anatomie éprouva le ſort des autres ſciences & des autres arts. Il s'écoula des ſiécles, ſans qu'il parût aucun Anatomiſte; & ce n'a été que dans le ſeizième ſiécle qu'elle a commencé à ſe rétablir. La diſſection du corps humain a paſſé pour un ſacrilége juſqu'à Fran-

çois I; & l'on voit une conſultation, que fit faire l'empereur Charles V, aux Théologiens de Salamanque, pour ſçavoir ſi en conſcience on pouvoit diſſéquer un corps, pour en connoître la ſtructure. Véſal, médecin Flamand, mort en 1504, eſt le premier, qui ait débrouillé ce qu'on appelle Anatomie.

Depuis ce tems-là, l'Anatomie a fait de grands progrès, & s'eſt beaucoup perfectionnée. Les Bartolins, les Malpighies, les Duverneys, les Winſlows, & beaucoup d'autres, ſe ſont rendu illuſtres dans cette ſcience, & ont beaucoup contribué à la faire parvenir au point de perfection, où elle eſt arrivée.

Une des découvertes qui ont fait le plus d'honneur aux Modernes, eſt celle de la circulation du ſang. On appelle ainſi le mouvement, par lequel le ſang, pluſieurs fois dans un jour, eſt porté du cœur dans toutes les parties du corps, par le moyen des artères, & retourne de ces mêmes parties au cœur par le moyen des veines. On dit qu'Harvée, célebre docteur d'Angleterre, eſt le premier qui a découvert la circulation du ſang, qui eſt maintenant reconnue par tous les Médecins. Cette gloire lui eſt pourtant diſputée; & l'on prétend que non ſeulement Hippocrate, comme on la vu ci-deſſus, en a eu connoiſſance, mais encore Platon & Ariſtote. Cela peut être; mais, ils en ont fait ſi peu d'uſage, que c'eſt preſque comme s'ils l'avoient ignorée; & il en faut dire autant de pluſieurs autres maîtres de Phyſique.

On pourroit diſtribuer l'hiſtoire générale de l'Anatomie en cinq parties, ou époques; la première s'étendroit depuis la création du monde juſqu'à Hippocrate; la ſeconde, depuis Hippocrate juſqu'à Hérophile & Éraſiſtrate; la troiſième, depuis Hérophile & Éraſiſtrate juſqu'à Galien; la quatrième, depuis Galien juſqu'à Véſal; la cinquième enfin, depuis Véſal juſqu'à nous.

ANAUA, *Anaua*, Ἄναυα, (a) ville de Phrygie. Xerxès, marchant contre la Gréce, paſſa par cette Ville. C'eſt Hérodote, qui nous apprend cette circonſtance.

ANAURE, *Anaurus*, (b) fleuve de Gréce, dans la Theſſalie. Pour aller du mont Pélion à Iolchos, il falloit paſſer ce fleuve, inconnu aux Géographes, mais qui eſt nommé par Apollonius de Rhodes & par Lucain. L'ancien Scholiaſte du premier des deux Poëtes, qu'on vient de nommer, a raiſon de dire qu'il n'y eut jamais, dans la Theſſalie, de fleuve de ce nom; auſſi n'eſt-ce qu'une appellation de propriété, qui veut dire ſans vents & ſans exhalaiſons.

Valérius Flaccus nomme ce fleuve Énipée; & Hygin, Événus; mais, c'eſt certainement une erreur dans cet Auteur. Quoiqu'il

(a) Herod. L. VII. c. 30.

(b) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Belles Lett. T. IX. p. 61, 62.

en ſoit, ce fleuve, ou plutôt ce torrent ſe trouvant débordé, lorſque Jaſon alloit à la cour d'Iolchos, ce prince rencontra heureuſement, ſur les bords, une vieille femme, [c'étoit Junon] qui s'offrit de le paſſer ſur ſes épaules. Dans le trajet, Jaſon perdit un de ſes ſouliers. C'eſt Diodore de Sicile, qui rapporte cette circonſtance.

ANAURE, *Anaurus*, autre fleuve, qu'on place dans la Troade, & ſur les bords duquel on dit que Pâris gardoit les brebis de Priam.

ANAX, *Anax*, Ἄναξ, fils de la Terre. Il en eſt parlé dans l'article d'Anaces. *Voyez* Anaces.

ANAXABIE, *Anaxabia*, nymphe qui diſparut dans le temple de Diane, où elle s'étoit réfugiée, pour éviter les pourſuites d'Apollon.

ANAXAGORE, *Anaxagoras*, Ἀναξαγόρας, (*a*) fils de Mégapenthe, ou plutôt d'Argéus, qui étoit fils de ce Mégapenthe, ſuccéda à ſon pere au royaume d'Argos, environ 1300 ans avant l'Ere Chrétienne. Sous ſon regne, les femmes du païs furent attaquées d'une telle manie, que ne pouvant plus demeurer dans leurs maiſons, elles couroient les champs. Heureuſement, il ſe trouva Mélampe, fils d'Amythaon, qui les fit revenir à leur bon ſens, & les guérit. Anaxagore, pour reconnoître un ſi grand ſervice, partagea ſon royaume en trois parties égales, dont il donna l'une à Mélampe, l'autre à ſon frere Bias, & ſe réſerva la troiſième. Il eut, pour ſucceſſeur, Alector ſon fils.

La poſtérité d'Anaxagore ſe maintint long-tems dans la poſſeſſion du royaume d'Argos; car Iphis, fils d'Alector, & petit-fils d'Anaxagore, laiſſa le royaume à Sthénélus, fils de Capanée, ſon frere utérin; & lorſqu'après la priſe de Troye, Amphiloque alla ſe tranſplanter chez ces peuples, qui, depuis, s'appellérent de ſon nom, & que Cyanippe fut mort ſans enfans, Cylarabis, fils de Sthénélus, réunit enfin les trois royaumes en ſa perſonne.

ANAXAGORE, *Anaxagoras*, Ἀναξαγόρας, (*b*) fils d'Hégéſibulus, & l'un des plus illuſtres Philoſophes, que l'antiquité ait produits. Il naquit à Clazomène, dans l'Ionie, vers la première année de la 70e Olympiade, environ 500 ans avant J. C. Il prit les leçons du philoſophe Anaximène. La nobleſſe de ſon extraction, ſes richeſſes, & la généroſité, qui le porta à abandonner ſon patrimoine, le rendirent fort conſidérable. Regardant les ſoins d'une famille

(*a*) Pauſ. pag. 116.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 306. Strab. pag. 645. Plut. Tom. I. pag. 112, 154, 155, 162, 169, 439. Cicer. de Orat. L. III. c. 76. Orat. c. 8. Brut. c. 21. Suid. Tom. I. pag. 241. Plin. L. II. c. 58. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 291, 326. Tom. VI. pag. 405. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 11. Tom. III. pag. 2. Tom. IV. pag. 400. *& ſuiv.* Tom. V. pag. 12. Tom. VIII. pag. 103. Tom. IX. pag. 11. *& ſuiv.* Tom. X. pag. 14. *& ſuiv.* Tom. XII. p. 21. Tom. XIII. p. 143. *& ſuiv.* Tom. XIV. p. 445. Tom. XVI. p. 3[illegible]. Tom. XVIII. pag. 46. *& ſuiv.*

& d'un héritage, comme des obſtacles au goût, qu'il ſe ſentoit pour la contemplation, il y renonça abſolument, afin de donner tout ſon tems & toute ſon application à l'étude de la ſageſſe, & à la recherche de la vérité, qui faiſoient ſon unique plaiſir. Quand, de retour dans ſa patrie, après un long voyage, il eut vu toutes ſes terres abandonnées & incultes, loin d'en regretter la perte: » J'étois perdu, dit-il, ſi tout cela » n'avoit péri. «

Anaxagore vint à Athènes à l'âge de vingt ans, vers la première année de la 75e Olympiade, à peu près dans le tems de l'expédition de Xerxès contre la Gréce. Il y a des Auteurs qui diſent qu'il y tranſporta l'école Philoſophique, qui avoit fleuri dans l'Ionie, depuis Thalès, ſon fondateur. Il demeura & enſeigna à Athènes, pendant trente ans. Parmi ſes diſciples, qui furent des plus illuſtres, on compte Euripide, & ſur tout Périclès. Il eſt aiſé de juger par les progrès que celui-ci fit dans la politique, ſous la conduite d'Anaxagore, que quoique ce Philoſophe eût renoncé aux honneurs & aux ſoins du gouvernement, il étoit auſſi capable que tout autre, d'y réuſſir. Il inſpira, à ſon éléve, ces manières graves & majeſtueuſes, qui le rendirent ſi capable de gouverner la République. Il le prépara à cette éloquence ſublime & victorieuſe, qui le rendit ſi puiſſant. Il lui apprit à craindre les dieux, ſans ſuperſtition. En un mot, il étoit ſon conſeil, & l'aidoit des ſes avis dans les affaires les plus importantes, comme Périclès lui-même lui en rend témoignage.

Mais, dans la ſuite, Périclès, accablé d'affaires, oublia ſon ancien maître, juſqu'au point de le laiſſer manquer du néceſſaire. Réduit à cette extrêmité, Anaxagore ſe coucha, la tête couverte de ſon manteau, dans la réſolution de ſe laiſſer mourir de faim. Périclès, en ayant été averti par hazard, courut à ſa maiſon avec une extrême diligence, tout éperdu & déſolé. Il employa les prieres les plus tendres, & les plus touchantes pour le porter à vivre, lui diſant que ce n'étoit pas lui qu'il pleuroit, mais qu'il ſe pleuroit lui-même, s'il étoit aſſez malheureux, pour perdre un ami ſi ſage, ſi fidele, & ſi capable de lui donner de bons conſeils dans les preſſans beſoins de la République. Alors Anaxagore, ſe découvrant un peu la tête, lui dit: » Périclès, ceux qui ont affaire » de la lumière d'une lampe, ont » ſoin d'y verſer de l'huile. «

Cependant, quoiqu'Anaxagore ſe fut entièrement livré à la vie contemplative, il n'avoit pas pour cela négligé l'étude de la politique. Il s'en étoit fait un ſyſtême d'après Homère, dont il montroit que le but avoit été d'enſeigner dans ſes poëmes la juſtice & la vertu; mais, il l'avoit étudiée en Phyſicien; c'eſt-à-dire, en homme qui recherche les principes des choſes, & en examine à fond la nature. C'eſt, ſuivant cette méthode, qu'il avoit inſtruit Périclès, & l'avoit rendu le plus par-

fait des Orateurs.

On rapporte diverſement les circonſtances & l'iſſue du procès d'impiété, qui lui fut ſuſcité dans Athènes. Le ſentiment de ceux, qui croient que Périclès ne trouva point de moyen plus ſûr de ſauver ce Philoſophe, que de le faire ſortir d'Athènes, paroît le plus vraiſemblable. Le ſujet, ou plutôt le prétexte d'une accuſation ſi grave, fut ce qu'il enſeignoit ſur la nature du Soleil, qu'il définiſſoit une maſſe de matière enflammée; comme ſi par-là il eût dégradé le Soleil, & l'eût retranché du nombre des dieux. On a de la peine à comprendre que dans une ville auſſi ſçavante qu'Athènes, un Philoſophe n'ait pu expliquer, par des raiſons de Phyſique, les propriétés des aſtres, ſans courir riſque de la vie. Mais, toute cette affaire étoit une intrigue & une cabale de gens, ennemis de Périclès, qui vouloient le perdre, & qui tentérent de le rendre lui-même ſuſpect d'impiété, à cauſe de la grande liaiſon qu'il avoit avec ce Philoſophe.

Anaxagore fut condamné par contumace, & condamné à mort. Quand il en apprit la nouvelle, il dit, ſans faire paroître d'émotion: » Il y a long-tems que la nature » a prononcé contre mes juges, » auſſi bien que contre moi, un » arrêt de mort. « Il paſſa le reſte de ſa vie à Lampſaque. Dans une maladie, qui fut pour lui la dernière, ſes amis lui demandant s'il vouloit qu'après ſa mort on le fit porter à Clazomène, ſa patrie: » Cela n'eſt pas néceſſaire, leur dit-il, le chemin aux » enfers n'eſt pas plus long d'un » lieu, que d'un autre. « Les principaux de la Ville étant allés le viſiter, pour recevoir ſes derniers ordres, & pour ſçavoir ce qu'il déſiroit d'eux, après ſa mort, il répondit qu'il ne ſouhaitoit autre choſe, ſinon que le jour anniverſaire de ſa mort, fût un congé pour les jeunes gens. Cela fut exécuté, & la coûtume en duroit encore au tems de Diogène Laërce. On dit qu'il vécut ſoixante-deux ans. On lui rendit de grands honneurs, juſqu'à lui ériger des autels.

Anaxagore étoit appellé, de ſon tems, l'Intelligence, ſoit pour marquer l'admiration, qu'excitoient la profondeur & la ſubtilité de ſon eſprit, dans les découvertes de la nature, & qui, effectivement, paroiſſoit prodigieux, ſoit parce qu'il avoit établi le premier, que le principe de l'arrangement de l'univers n'étoit ni la néceſſité, ni la fortune, mais une intelligence pure & ſimple, qui avoit démêlé & ſéparé les parties homogènes & ſemblables, de l'ancien chaos. Avant Anaxagore, les Philoſophes s'étoient fort tourmentés, pour connoître le véritable principe de l'arrangement du monde, & ce qui avoit démêlé le premier chaos. Les uns établiſſoient, pour principe, la néceſſité; c'eſt-à-dire, qu'ils concevoient que la nature des corps avoit ſeule opéré cet arrangement; les corps peſans étant allés en bas, par néceſſité, & les corps légers ayant pris le deſſus, par la même

néceſſité. Les autres, peu touchés de ce raiſonnement, dont l'erreur étoit ſenſible, avoient recours à la fortune ; ce qui étoit encore plus inſenſé. Anaxagore fut le premier, qui établit que cet arrangement ne pouvoit être que l'effet d'une intelligence ſupérieure, & très-différente de la matière. Il eſt vrai, pourtant, qu'Hermotime, qui, comme Anaxagore, étoit de Clazomène, avoit enſeigné auparavant le même ſentiment ; mais, ce n'étoit pas d'une manière ſi publique.

On dit qu'on apporta un jour à Périclès, de ſa maiſon de campagne, un bélier, qui n'avoit qu'une corne ; & que le devin Lampon, voyant cette corne très-forte & très-ſolide, au milieu du front, dit que toute la puiſſance, qui étoit alors partagée en deux factions, l'une de Thucydide, & l'autre de Périclès, ſe réuniroit dans la perſonne de celui chez qui ce prodige étoit arrivé. Mais, Anaxagore, ayant fait la diſſection de la tête du bélier, fit voir que le cerveau ne rempliſſoit pas toute la capacité du teſt ; &, qu'étant pointu comme un œuf, & également détaché des deux côtés des parois du crâne, il aboutiſſoit par la pointe juſtement au lieu, où commençoit la racine de cette corne. Tous les aſſiſtans admirérent ſur l'heure la grande capacité d'Anaxagore. Convenons cependant, que bientôt après on exalta merveilleuſement celle de Lampon, lorſque par la chûte & par la ruine de Thucydide, toutes les affaires de la République paſſérent entre les mains de Périclès ſeul. Au reſte, ſelon Plutarque, le Philoſophe & le Devin avoient également bien rencontré ; l'un ayant fort bien découvert la cauſe du prodige, & l'autre ayant fort bien prédit la fin. En effet, le but & la profeſſion du Philoſophe, c'eſt d'examiner & de voir d'où proviennent les choſes, & comment elles ſe font ; au lieu que le ſeul objet du Devin, eſt de prédire ce qu'elles préſagent.

Selon le même Plutarque, Anaxagore avoit prédit que de tous les corps attachés à la voûte du ciel, un jour à venir, par une grande ſecouſſe, & par un ébranlement de toute la machine, il s'en détacheroit un, qui tomberoit ſur la terre. Car, il enſeignoit que les aſtres n'étoient plus dans les lieux, où ils avoient été formés ; & qu'étant d'une nature de pierre, fort peſans, & d'une ſuperficie unie, ils n'avoient point en eux de lumière ; & que la lumière, dont ils brilloient, étoit l'effet de la réflexion & de la réfraction de l'éther, ou feu élémentaire ; qu'ils étoient retenus en haut, par le mouvement rapide du ciel, qui les y avoit pouſſés d'abord, lorſque la violence du tourbillon avoit ſéparé les corps froids & peſans, de toutes les autres ſubſtances, & qui les avoit toujours empêchés de tomber.

Cette opinion d'Anaxagore eſt auſſi ſingulière que les autres ; car, il prétendoit qu'il y avoit des collines, des vallées, & des habitans dans la lune ; & que la neige

étoit noire, se fondant d'un côté, sur ce que la neige est une eau condensée, & supposant de l'autre, que le noir est la couleur propre de l'eau. Il croyoit en général, que les yeux ne sont point capables de discerner la vraie couleur des objets ; & que nos sens sont trompeurs ; & qu'ainsi, c'est à la raison, & non pas à eux, à juger des choses. Il n'avoit point d'autre idée de la première formation des animaux, sinon qu'elle s'étoit faite de la terre & d'une humidité chaude, & qu'ensuite ils s'engendrérent les uns les autres, les mâles au côté droit, les femelles au côté gauche. Il admettoit autant de principes, que de corps composés ; car, il supposoit que chaque espèce de corps étoit formée de plusieurs pètites parties semblables, qu'il appelloit *homœoméries*, ou *homogénéites*, à cause de cette conformité ; mais, ce qui embarrassoit son système, c'est que les semences, ou les principes de toutes les espèces, se trouvent dans chaque corps.

Anaxagore fut toutefois un esprit presque universel. Il cultiva beaucoup la Géométrie, & écrivit sur la quadrature du cercle. Les plus difficiles phénoménes de la nature, les cométes, la voie lactée, les tremblemens de terre, les vents, les tonnerres, les éclairs, les débordemens du Nil, les éclipses, & autres choses semblables, furent à la portée de son esprit. Il est le premier Philosophe, qui ait publié des livres. Socrate, qui avoit espéré d'y trouver certaines choses, les lut, & témoigna n'en être pas content. Il ne faut pas oublier que la force & la sublimité du génie d'Anaxagore, son travail, son application, & l'abondance de ses découvertes ne firent pourtant que le conduire à l'incertitude ; car, il se plaignoit que tout est plein de ténébres. Ce fut peut-être ce qui l'obligea de dire que tout consiste dans l'opinion, & que les objets sont ce que l'on veut ; c'est-à-dire, tels ou tels, selon qu'ils nous semblent tels & tels. Du reste, quoiqu'il enseignât que l'ame est un être Aërien, il la croyoit immortelle. D'un autre côté, il croyoit que le ciel & la terre périroient.

ANAXAGORE, *Anaxagoras*, Ἀναξαγόρας, (*a*) statuaire, qui naquit à Égine. C'est lui, qui fit la statue de ce Jupiter, qu'on voyoit à Olympie, dans le bois sacré, vers le septentrion, quand on avoit passé le chemin, qui menoit au Sénat. Cette statue fut dédiée par tous les peuples de la Gréce, qui avoient combattu à Platée, contre Mardonius, général de l'armée des Perses. Pausanias, qui nous a conservé ce trait, ajoûte que ceux qui ont écrit l'histoire de Platée, ne font aucune mention de cet ouvrage d'Anaxagore.

On parle encore de deux Anaxagores, dont l'un fut orateur & disciple de Socrate, l'autre grammairien & disciple de Zénodote.

(*a*) Paus. pag. 339.

ANAXANDRA, *Anaxandra*, Ἀναξάνδρα, (*a*) ſœur jumelle de Lathria. Elles épouſérent les deux fils d'Ariſtodème, qui étoient auſſi jumeaux. Elles avoient pour pere Therſandre, fils d'Agamédidas, qui regnoit ſur les Cléonéens, & qui étoit le quatrième des deſcendans de Ctéſippe, fils d'Hercule. Les Lacédémoniens avoient dédié un autel à Anaxandra & à ſa ſœur, qui étoit auprès du tombeau d'Eucoſmus, fils de Lycurgue, derrière le temple de ce fameux légiſlateur.

ANAXANDRE, *Anaxander*, Ἀναξάνδρος, (*b*) fils d'Eurycrate, étoit roi de Sparte. Ce fut ſous ſon regne, l'an 684 avant l'Ére Chrétienne, que les Meſſéniens furent enfin chaſſés du Péloponnèſe par leurs deſtinées; car, s'étant révoltés contre les Lacédémoniens, ils ſoûtinrent la guerre durant quelque tems; mais, contraints de céder à la force, ils mirent les armes bas, & s'obligérent par un traité à quitter le Péloponnèſe. Tout ce qui en reſta, fut fait eſclave, à la réſerve de ceux, qui tenoient encore dans les places maritimes.

Anaxandre eut pour fils Eurycrate, ſecond du nom; & cet Eurycrate fut pere de Léon. Sous leurs regnes, les Lacédémoniens eurent du pire, & ſoûffrirent de grandes pertes, dans la guerre qu'ils firent contre les Tégéates; mais, ſous Anaxandridès, fils de Léon, la fortune changea, & les Tégéates furent battus à leur tour.

Plutarque dit d'Anaxandre, qu'il répondit à ceux qui lui demandoient, pourquoi les Lacédémoniens n'avoient point de tréſor, *que c'étoit de peur qu'on ne corrompît ceux qui en auroient les clefs.* On voyoit à Olympie la ſtatue d'Anaxandre, vainqueur à la courſe du char à quatre chevaux. Il étoit dit, dans l'inſcription, que ſon ayeul avoit remporté le prix du Pentathle. Anaxandre avoit épouſé une femme, nommée Léandris.

ANAXANDRIDÈS, *Anaxandrides*, Ἀναξανδρίδης, (*c*) fils de Léon. Ce Prince, par un abus, dont il n'y avoit point encore d'exemple à Sparte, eut deux femmes à la fois, & contre ſon attente, laiſſa une double poſtérité; car, après avoir long-tems réſiſté aux Ephores, qui lui ordonnoient de répudier ſa première femme, Princeſſe à la vérité fort vertueuſe, mais, qui ne lui donnoit point d'enfans, enfin, pour leur obéir, il en prit une ſeconde, & eut d'elle un fils, nommé Cléomène; mais, la première, qui juſques là avoit paru ſtérile, ſe trouva groſſe, & accoucha peu de tems après de Doriéüs, enſuite de Léonidas, & enfin de Cléombrote.

Après la mort d'Anaxandridès, quoique Doriéüs eut beaucoup plus de réputation dans le conſeil & à la guerre, les Lacédémoniens, contre leur inclination, ne laiſſé-

(*a*) Pauſ. p. 190, Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI, pag. 166.

(*b*) Pauſ. pag. 162, 186, 244. & *ſeq.*

(*c*) Pauſ. pag. 163, 164.

rent pas de lui préférer Cléomène; en quoi pourtant, ils ne firent que ſuivre les loix du Royaume, qui donnoient la couronne à l'aîné. Doriéüs ne pût ſe réſoudre à voir ſon frere au-deſſus de lui; il aima mieux quitter le païs, & ſe mettant à la tête d'une colonie, il alla chercher fortune ailleurs.

ANAXANDRIDÈS, *Anaxandrides*, Ἀναξανδρίδης, (*a*) poëte comique, fils d'un certain Anaxandre, étoit de Camire, dans l'iſle de Rhodes. Il fut contemporain de Philippe, roi de Macédoine, ayant vécu vers la 101e Olympiade. Il y en a qui le font natif de Colophon. Il avoit compoſé ſoixante-cinq comédies, & mérité dix fois le prix. On lui reproche d'avoir le premier introduit ſur la ſcène les Amours, & la manière de corrompre les jeunes filles. Outre les comédies, qu'Anaxandridès avoit faites, on dit qu'il étoit auteur d'un traité des offrandes volées dans le temple de Delphes.

ANAXARETTE, *Anaxarette*, (*b*) nymphe de l'iſle de Chypre. Les Poëtes ont feint que l'inſenſibilité de cette Nymphe pour Iphis, qui l'aimoit, obligea cet amant de ſe pendre de déſeſpoir, pendant qu'Anaxarette fut changée en rocher; ſymbole de la dureté de ſon cœur.

ANAXARQUE, *Anaxarchus*, Ἀναξάρχος, (*c*) philoſophe, qui naquit dans la ville d'Abdère, vers le milieu du quatrième ſiécle avant J. C. Il fut diſciple de Diomène de Smyrne, de Métrodore de Chio, ou, ſelon d'autres, de Démocrite. Alexandre le Grand, ayant tué, de ſes propres mains, Clitus, dans un mouvement de dépit, en conçut bientôt après tant de peine, qu'il vouloit ſe tuer lui-même. Et comme rien n'étoit capable de calmer ce Prince, l'on fit entrer Calliſthène & Anaxarque. Calliſthène tâcha d'abord, doucement, & ſelon les regles de la morale, de ſe rendre maître de ſa douleur, en s'inſinuant, peu à peu, auprès de lui, par ſes diſcours, & en tournant adroitement tout au tour, ſans toucher à la plaie, & ſans lui rien dire, qui pût réveiller ſon affliction.

Mais, Anaxarque, qui, dès le commencement, avoit ſuivi, dans la Philoſophie, une route toute particulière, & qui avoit la réputation de dédaigner & de mépriſer tous ſes compagnons, ſe mit à crier dès l'entrée: » Quoi! eſt-» ce cet Alexandre, ſur qui la » terre entière a les yeux? Eh! » le voilà étendu ſur le plancher, » fondant en larmes, comme un » vil eſclave, craignant la loi & » le blâme des hommes, lui qui » doit être la loi des autres, & la » regle de toute juſtice, puiſqu'il » n'a vaincu, que pour être Sei-

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 241.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 64.
(*c*) Strab. pag. 594. Plut. Tom. I. pag. 668, 681, 694, 695. Juſt. L. XII. c. 13. Cicer. Tuſcul. Quæſt. L. II. c. 52. De Natur. deor. c. 82. Lucian. Tom. II. p. 365. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lettr. Tom. VIII. p. 128. *& ſuiv.*

» gneur & Maître, & nullement » pour ſervir & pour ſe ſoumettre » à une vaine opinion. Ne ſçavez » vous pas, continua-t-il, en s'a- » dreſſant à lui-même, ne ſçavez » vous pas, que Jupiter a auprès » de lui, ſur ſon trône, d'un côté » la Juſtice, & de l'autre côté » Thémis? Pourquoi cela, ſinon » pour faire entendre que tout » ce que le Prince fait, eſt tou- » jours équitable & juſte? « Par ce diſcours, & autres ſemblables, ce Philoſophe ſoulagea véritablement le Roi, dans ſon affliction; mais, il le rendit plus orgueilleux & plus injuſte. En même-tems, il s'inſinua merveilleuſement dans ſes bonnes graces, & lui rendit très-inſupportable & très-odieuſe la converſation de Calliſthène, qui n'étoit pas déjà trop agréable, à cauſe de ſa grande auſtérité.

On dit qu'un jour à table devant le Roi, on vint à parler des ſaiſons & de la température de l'air. Calliſthène ſoûtenoit, avec tous ceux du païs, que le climat, où l'on ſe trouvoit alors, étoit beaucoup plus froid & plus rude, que celui de la Gréce. Anaxarque ſoûtenoit le contraire, avec la dernière opiniâtreté. Enfin, après pluſieurs raiſons alléguées de part & d'autre, Calliſthène dit à Anaxarque: » Il faut pourtant de » toûte néceſſité que tu tombes » d'accord, qu'il fait ici plus » froid qu'en Gréce; car, en » Gréce, toi-même, tu paſſois » l'hiver, avec un ſimple man- » teau, & ici, tu ne ſçaurois » durer, même à table, ſi tu » n'eſt couvert de trois gros ta- » pis. « C'étoit lui reprocher ſon ancienne pauvreté, ainſi que le luxe, dans lequel il vivoit alors. C'étoit, en même-tems, lui faire ſentir que le deſir inſatiable des richeſſes & des honneurs, étoit l'unique motif de ſon attachement à la perſonne du Prince. Piqué de ces traits inſultans, Anaxarque & les autres travaillérent ſourdement à la ruine de Calliſthène.

Un autre jour, qu'il fit un grand tonnerre, dont tout le monde fut étonné & effrayé, Anaxarque, qui étoit préſent, dit à Alexandre: » Toi, fils de » Jupiter, en pourrois-tu bien » faire autant? « Le Prince ne fit que rire de cette demande, & lui répondit: » Moi, je ne » veux pas faire peur à mes » amis, comme tu voudrois que » je le fiſſe, toi, qui mépriſes » ma table, parce que tu vois » qu'on y ſert des poiſſons, & » non pas des têtes de ſatrapes. « On dit, en effet, qu'Alexandre ayant envoyé un jour quelques petits poiſſons à Epheſtion, Anaxarque avoit laiſſé échapper ce mot: *Qu'il eût mieux valu qu'il eût envoyé des têtes de ſatrapes*; ce qu'il diſoit, pour marquer le mépris qu'il faiſoit de ceux, qui cherchent la fortune par tant de travaux & de dangers, & pour s'en moquer, comme de gens, qui, avec toutes leurs peines, n'ont, dans les plaiſirs & dans les délices de la vie, rien du tout, ou que très-peu de choſe, au-deſſus des autres mortels.

Le mot d'Anaxarque n'eſt pas

si bien ici ; c'est-à-dire, dans Plutarque, que dans Diogène ; & le sens, que Plutarque lui donne, est un sens très-forcé, qui ne convient point du tout. Il y en a un plus naturel & plus véritable. On en jugera ; le voici. Anaxarque haïssoit mortellement Nicocréon, tyran de Salamine. Un jour Alexandre ayant prié le Philosophe à dîner, lui demanda à table, ce qu'il disoit de ce repas : » Il est très-bon, répondit » Anaxarque ; voilà la plus grande » chère du monde ; il y manque » seulement un mets fort délicat, » la tête d'un satrape : « voulant parler de Nicocréon. Il n'y a point là de mystère, le sens est droit. Ce mot coûta cher au Philosophe ; car, après la mort d'Alexandre, ayant été jetté par les vents sur les côtes de Chypre, il fut pris par le tyran, qui le fit mettre dans un mortier, où on le brisa avec des pilons de fer. Le Philosophe supporta ce supplice avec courage ; & la violence du tourment ne l'empêcha pas de braver le tyran, & de lui dire plusieurs fois d'écraser tant qu'il voudroit le vase, où Anaxarque étoit enfermé, parlant de son corps, parce qu'Anaxarque lui-même n'avoit point de part à ces tourmens.

Comme Nicocréon le menaça de lui faire couper la langue : » Je t'empêcherai bien, effé- » miné jeune homme, lui dit le » Philosophe, de pouvoir dispo- » ser de cette partie de mon » corps. « Et en effet, l'ayant coupée avec les dents, & tournée durant quelque tems dans sa bouche, il la jetta contre le visage du tyran, qui en écuma de colère. Ce Philosophe étoit un de ceux qui doutoient de tout, & il disoit souvent qu'il ne sçavoit pas même s'il sçavoit quelque chose. On le surnomma l'Heureux & le Fortuné, à cause de la force de son esprit, de son intrépidité dans les dangers, & de sa tempérance.

Thucydide, dans son histoire de la guerre du Péloponnèse, parle souvent d'un célebre capitaine Thébain, qui prenoit le nom d'Anaxarque.

ANAXÉNOR, *Anaxenor*, Ἀναξήνωρ, (*a*) joueur de lyre, dont parle Plutarque, dans la vie de M. Antoine. Ce Prince étant passé en Asie, s'y abandonna à une vie voluptueuse & désordonnée. Et dès qu'Anaxénor, Xuthus, joueur de flûte, Métrodore baladin, & les autres menêtriers, farceurs & bâteleurs Asiatiques, qui tous surpassoient infiniment en plaisanteries, bouffonneries & bons mots, toutes les autres pestes, qu'il avoit amenées d'Italie, se furent glissés dans sa cour, il n'y eut plus ni retenue, ni bornes, tout le monde se piquant de faire comme lui.

Strabon dit qu'Anaxénor fut chargé de la perception des tributs de quatre Villes, ayant sous lui des soldats, pour exécuter ses ordres.

ANAXIBIE, *Anaxibia*, (*b*) Ἀναξίβια, sœur d'Agamemnon,

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 925. Strab. pag. 648. Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 299.

(*b*) Paus. pag. 138, 139.

Elle fut mariée à Strophius, dont elle eut un fils, qui eut nom Pylade.

ANAXIBIUS, *Anaxibius*, Ἀναξίβιος, (a) amiral de Sparte, du tems de Xénophon. Il en eſt beaucoup parlé dans cet Hiſtorien, au ſujet de la retraite des dix mille Grecs. C'étoit l'un des amis de Chiriſophe, officier, qui fut choiſi pour être général de ces dix mille Grecs. La conduite d'Anaxibius ne fut pas toujours exempte de reproche, comme l'atteſte Xénophon.

ANAXICRATE, *Anaxicrates*, Ἀναξικράτης, (b) lieutenant de Cimon l'Athénien. Il donna des preuves d'une valeur héroïque, dans un combat que les Athéniens livrérent aux Perſes, l'an 450 avant J. C. Il y fut tué, après avoir combattu très-vaillamment.

ANAXICRATE, *Anaxicrates*, Ἀναξικράτης, (c) étoit contemporain de Cléarque, général des Lacédémoniens. Lorſque celui-ci eut quitté Byzance, & que l'ennemi; c'eſt-à-dire Alcibiade, qui commandoit les Athéniens, ſe fut préſenté devant la Ville, pour s'en rendre maître, Anaxicrate opina, ainſi que pluſieurs autres, pour lui ouvrir les portes.

ANAXICRATE, *Anaxicrates*, Ἀναξικράτης, (d) fut Archonte d'Athènes. La deuxième année de la 120e Olympiade, en laquelle Ladas d'Égion, remporta le prix du ſtade. Ce fut auſſi cette même année qu'arrivérent l'irruption & la défaite des Gaulois en Gréce.

ANAXIDAME, *Anaxidamus*, Ἀναξίδαμος, (e) citoyen de Chéronée, du tems de Sylla. Ce général Romain, s'étant rendu auprès de cette Ville, pour reconnoître de-là le lieu, appellé Thurium, que les ennemis avoient occupé; Anaxidame & un autre citoyen, qu'on nommoit Homoloïchus, vinrent le trouver, & lui promirent qu'ils chaſſeroient les ennemis du poſte de Thurium, s'il vouloit leur donner un petit nombre de ſoldats choiſis; car, il y avoit un ſentier inconnu aux Barbares, qui, du lieu, appellé Pétrochus, paſſant près du temple des Muſes, menoit à la cime de Thurium; qu'étant arrivés par ce ſentier à cette pointe, ils tomberoient de-là facilement ſur les Barbares, & les accableroient de pierres, ou les forceroient à deſcendre dans la plaine.

Sur le bon témoignage, que Gabinius rendit de la fidélité & du courage de ces deux hommes de Chéronée, Sylla leur donna des ſoldats, & leur commanda d'exécuter leur entrepriſe. Cependant, il mit ſon armée en bataille, & partagea ſa cavalerie, à ſes deux aîles, prenant pour lui la droite, & donnant la gauche à Muréna. Gallus & Hortenſius, ſes lieutenans, étoient à la queue, avec un corps de réſerve, & occupoient les côteaux, pour empêcher que les ennemis ne vinſſent

(a) Xenoph. pag. 372. & ſeq. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 588.
(b) Diod. Sicul. pag. 292.
(c) Xenoph. p. 437. Plut. T. I. p. 208.
(d) Pauſ. pag. 655.
(e) Plut. Tom. I. pag. 463, 464.

les

les prendre par les derrières. Car, on les voyoit déjà, qui commençoient à déployer leur cavalerie & leur infanterie legére, & à les étendre, pour mener une pointe, par un long circuit par le derrière, & les envelopper.

Dans ce moment, Anaxidame & Homoloïchus, à qui Sylla avoit donné Hirtius pour capitaine, avec quelques soldats, & qui, sans que les ennemis s'en apperçussent, avoient gagné la cime de Thurium, s'étant montrés sur les hauteurs, les Barbares, effrayés & troublés, prirent la fuite, & se tuérent les uns les autres, pour la plûpart; car, n'osant pas faire ferme, & fuyant en foule par le penchant de la montagne, ils tomboient sur les pointes de leurs piques, & se poussant les uns les autres, ils se précipitoient devant l'ennemi, qui fondoit sur eux de dessus le côteau, les chassoit, l'épée dans les reins, & perçoit ceux qu'il trouvoit découverts; de manière qu'il périt environ trois mille hommes sur la montagne. De tous ceux qui se sauvérent, les uns tombérent entre les mains de Muréna, qui étant déjà en bataille à son aile gauche, marcha contre eux, & les tailla en piéces. Les autres, qui purent gagner leur camp, se jettérent, avec tant de précipitation & de confusion dans le corps de bataille, où étoit leur infanterie, qu'ils y semérent le trouble & la frayeur, & firent perdre par-là à leurs généraux un tems considérable, pour réparer le mal; ce qui fut une des principales causes de leur malheur.

En effet, ils furent entiérement défaits par Sylla; & après la victoire on érigea deux trophées, dont l'un fut placé sur le sommet de Thurium. Sur ce trophée il étoit marqué en lettres Grecques: *A LA VALEUR D'ANAXIDAME ET D'HOMOLOICHUS.*

ANAXIDAME, *Anaxidamus*, Ἀναξίδαμος, (*a*) roi de Sparte. Il étoit fils de Zeuxidame, petit-fils d'Archidame, & arrière petit-fils de Théopompe. Il vécut du tems d'Anaxandre, fils d'Eurycrate, qui regnoit conjointement avec lui. Ce fut sous le regne d'Anaxidame & d'Anaxandre, vers l'an 684 avant J. C., que les Messéniens, vaincus encore une fois par les Lacédémoniens, après l'avoir déjà été souvent sous les autres regnes, furent enfin obligés d'abandonner le Péloponnèse.

D'Anaxidame naquit Archidame, & d'Archidame Agésiclès. Ils furent assez heureux l'un & l'autre pour maintenir leurs peuples en paix, & ne voir leurs regnes troublés par aucune guerre.

Anaxidame, étant un jour interrogé, qui étoit celui qui commandoit proprement dans Sparte, répondit que c'étoient les Loix & les Magistrats, lorsqu'ils les faisoient exécuter.

ANAXILAUS, *Anaxilaüs*, Ἀναξίλαος, quatrième descendant

(*a*) Paus. pag. 171, 244. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 106.

d'Alcidamidas, qui paſſa de Meſſénie à Rhége, après la priſe d'Ithome & la mort d'Ariſtodeme, la première année de la 17e Olympiade, l'an 712 avant l'Ere Chrétienne. (a) Les Meſſéniens ayant été chaſſés de leur païs, par ceux de Lacédémone, après la ſeconde guerre de Meſſénie, Anaxilaüs les invita à venir chez lui. Quand ils y furent arrivés, il leur dit qu'il étoit continuellement en guerre avec les Zancléens; que ces peuples poſſédoient un fort bon païs, avec une ville, ſituée dans un des meilleurs cantons de la Sicile; que s'ils vouloient ſe joindre à lui, & lui aider à conquérir ce païs, il leur en feroit préſent. Les Meſſéniens acceptérent la propoſition; & auſſi-tôt Anaxilaüs les mena en Sicile.

Zancle n'étoit au commencement qu'une retraite de Corſaires, qui entourérent d'un mur un lieu déſert, mais proche d'une bonne rade, & ils y bâtirent un fort, d'où ils pouvoient courir les mers, & exercer impunément leur piraterie. Leurs premiers chefs furent Cratéménès de Samos, & Périérès de Chalcis, qui dans la ſuite attirérent dans leur ville d'autres Grecs pour la peupler. Les Zancléens, battus ſur mer par Anaxilaüs, défaits ſur terre par les Meſſéniens, & enſuite aſſiégés dans Zancle d'un & d'autre côté, & voyant déjà une partie de leurs murs abattue, n'eurent d'autre reſſource, que de ſe réfugier aux pieds des autels, dans leurs temples.

Anaxilaüs vouloit que, ſans reſpecter le lieu, on les paſſât au fil de l'épée, & que l'on vendit les autres à l'encan, avec leurs femmes & leurs enfans. Mais, les généraux Meſſéniens demandérent grace pour ces malheureux, & priérent Anaxilaüs de ne pas les obliger à traiter des Grecs, comme les Lacédémoniens les avoient traités eux-mêmes par une cruauté inſigne, & au mépris des liens du ſang. Ainſi, l'aſyle fut reſpecté. Les Zancléens, ſortis de leurs temples, partagérent leurs domiciles & leur empire aux vainqueurs. Enſuite, les deux peuples ſe jurérent fidélité réciproquement les uns aux autres; & Zancle changea ſeulement ſon nom en celui de Meſſéne. Ce fut en la 30e Olympiade, que cela arriva, & la même année que Chionis, Macédonien, remporta le prix pour la troiſième fois, Miltiade étant pour lors Archonte à Athènes.

Au reſte, on remarque qu'Anaxilaüs ne fut pas, comme l'atteſte Pauſanias, tyran de Rhége, & que ce changement du nom de Zancle en celui de Meſſéne, n'arriva non plus que long-tems après. L'erreur de cet Écrivain, vient de ce qu'il a confondu cet ancien Anaxilaüs, avec celui dont il eſt parlé dans l'article ſuivant, & qui ſe rendit en effet tyran de Rhége.

(a) Pauſ. pag. 260, 261. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 300. & ſuiv.

ANAXILAUS, *Anaxilaüs*, Ἀναξίλαος, (*a*) fils de Crétinéus, Meſſénien d'origine, vécut ſur la fin du cinquième ſiécle avant l'Ére Chrétienne. Ayant aboli l'état Républicain à Rhége, il ſe fit tyran de cette Ville. Il épouſa Cydippe, fille de Térillus, tyran d'Himera, lequel ayant été détrôné par Théron, tyran d'Agrigente, appella les Carthaginois à ſon ſecours. L'armée qu'ils envoyérent en Sicile, ſous la conduite d'Amilcar, fut taillée en piéces, par Gélon, le même jour que celle des Perſes fut battue à Salamine, par les Grecs. Ainſi, cet Anaxilaüs, gendre de Térillus, & contemporain de Gélon, ne peut avoir vécu au tems de la ſeconde guerre de Meſſéne, comme l'a cru Pauſanias.

Anaxilaüs fit la guerre à ceux de Locres, & les auroit exterminés ſans l'interceſſion de ſon gendre Hiéron, tyran de Syracuſe. Pindare fait alluſion à cet événement, dans deux de ſes Odes; & le Scholiaſte nous apprend qu'il étoit rapporté dans un Poëme d'Épicharmus, poëte Sicilien, qui vivoit à la cour d'Hiéron. Anaxilaüs mourut l'an 476 avant l'Ére Chrétienne, au bout de dix-huit ans de domination, pendant leſquels il s'étoit conduit avec beaucoup de juſtice & de clémence. Auſſi, ſes enfans reçueillirent après ſa mort le fruit de ſa probité. Car, comme il en avoit laiſſé la tutele à Mycale, qu'Hérodote appelle Micythe, le peuple aima mieux obéir à cet eſclave, que d'abandonner des Princes, qui devoient leur naiſſance à un Roi, dont ils béniſſoient tous les jours la mémoire. Les plus grands ſeigneurs même de la Ville ſouffrirent, ſans murmure, que des mains ſerviles euſſent le maniement de toutes les affaires de l'État.

ANAXILAUS, *Anaxilaüs*, Ἀναξίλαος, (*b*) gouverneur de Byzance, du tems qu'Alcibiade alla former le ſiége de cette Ville; c'eſt-à-dire, ſur la fin du cinquième ſiécle avant l'Ére Chrétienne. Anaxilaüs traita ſecrétement avec l'ennemi, & promit de lui livrer la place. Sur cette parole, Alcibiade fit courir le bruit que des affaires nouvellement ſurvenues, le rappelloient en Ionie; & en plein jour il fit voile, avec tous ſes vaiſſeaux. Mais, étant retourné la nuit ſuivante, il deſcendit avec ſes meilleures troupes, & s'approchant des murailles, il ſe tint là, ſans faire le moindre bruit, pendant que ſes vaiſſeaux entrant dans le port, & forçant les gardes, avec de grands cris & un grand tumulte, étonnoient les Byzantins, par cette attaque inopinée, & donnoient le tems à Anaxilaüs, qui étoit d'intelligence avec les Athéniens, de les recevoir dans la Ville, ſans aucune crainte, à cauſe que tout

(*a*) Juſt. L. IV. c. 2. Herod. L. VI. c. 23. L. VII. c. 165, 167. Pauſ. pag. 340. Diod. Sicul. pag. 266, 281. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 300. *& ſuiv.*

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 208, 209. Xenoph. pag. 437.

le monde couroit en foule au ſecours du port.

L'affaire ne ſe paſſa pas cependant ſans combat, dont le ſuccès fut favorable à Alcibiade; mais, après le combat aucun Byzantin ne fut mis à mort, ni chaſſé. Car, Anaxilaüs n'avoit livré la Ville qu'à cette condition, qu'on ne leur feroit tort en aucune manière, & qu'on leur conſerveroit tous leurs biens. Auſſi, quelque tems après, Anaxilaüs, accuſé à Lacédémone pour cette trahiſon, & obligé de défendre ſa vie, ſe juſtifia avec beaucoup d'éclat, & ne deshonora pas la beauté de ſon action, par une apologie honteuſe. Il dit qu'étant Byzantin, & non pas Lacédémonien, & voyant périr, non pas Lacédémone, mais Byzance, qui étoit ſi bien inveſtie, que rien ne pouvoit y entrer, & où le peu de bled qui y reſtoit, étoit conſumé par les troupes du Péloponnèſe & de la Béotie, pendant que les Byzantins mouroient de faim, avec leurs femmes & leurs enfans, il n'avoit pas livré la Ville aux ennemis, mais, au contraire, il l'avoit arrachée aux malheurs de la guerre, & l'avoit ſauvée des miſéres & des calamités, qu'elle traîne après elle; & qu'en cela il avoit ſuivi les maximes des plus gens de bien de Lacédémone, qui ne trouvoient qu'une ſeule choſe, véritablement belle & juſte, c'eſt de faire du bien à ſon païs. Les Lacédémoniens, confondus par cette réponſe, & tout honteux, le renvoyérent abſous, lui & ſes complices.

ANAXILAUS, *Anaxilaüs*, Ἀναξίλαος, (*a*) philoſophe, contemporain d'Auguſte. Ce Prince le fit exiler, non ſeulement de Rome, mais encore de toute l'Italie, parce qu'il étoit accuſé de magie. Nigidius Figulus eut le même ſort.

Il y a eu pluſieurs Auteurs, du nom d'Anaxilaüs, qui ſont cités par Dénys d'Halicarnaſſe, par Athénée, par Pline, par Plutarque.

ANAXIMANDRE, *Anaximander*, Ἀναξίμανδρος, (*b*) étoit de Milet. Après la mort du philoſophe Thalès ſon compatriote & ſon maître, il devint le chef de l'École Ionienne. Il étoit fils de Praxiade, & non de Praxidame, comme le dit S. Clément d'Alexandrie. Diogene Laërce, qui le fait fleurir ſous Polycrate, tyran de Samos, & qui lui donne, ainſi qu'Apollodore, dans ſes chroniques, un peu plus de ſoixante-quatre ans de vie, place l'événement de ſa mort à la ſeconde année de la 58e Olympiade; c'eſt-à-dire, 547 ans avant J. C.; ce qui fixe, à la troiſiéme année de la quarante-deuxiéme, l'époque de ſa naiſſance.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 44.

(*b*) Cicer. Acad. Quæſt. L. IV. c. 118. De Divinat. L. I. c. 112. De Natur. Deor. L. I. c. 25. Suid. Tom. I. pag. 241. Strab. pag. 7, 635. Plin. L. II. c. 8, 76, 79. L. VII. c. 56. L. XVIII. c. 23. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 405, 545, 621. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 150. *& ſuiv.* Tom. IX. pag. 10, 11, 18. Tom. X. pag. 21, 22. *& ſuiv.* Tom. XII. pag. 170. Tom. XIV. pag. 390. Tom. XX. pag. 446.

On ne trouve rien dans les Auteurs, du détail de ſes actions. Le ſeul Élien parle d'une colonie, qu'Anaximandre avoit conduite de Milet à Apollonie, & en conſéquence le met au nombre des Philoſophes, qui deſcendoient quelquefois des plus hautes ſpéculations, pour devenir, dans la ſociété commune, des Citoyens utiles à leur patrie.

Ses diſcours n'ont pas été recueillis avec plus de ſoin. L'unique réponſe de ce Philoſophe, que Diogene Laërce ait fait paſſer juſqu'à nous, prouve plus de ſimplicité de mœurs, que de talent pour l'apophthegme. On rapporta à Anaximandre, que quelques enfans s'étoient mocqués de ſa façon de chanter; il ſe contenta de répondre que, par conſidération pour eux, il chanteroit mieux à l'avenir. N'eſt-il pas étonnant qu'un pareil trait ait pu ſe ſauver de l'oubli, pendant que nous ignorons preſque tout ce qu'il a penſé? Nous ſçavons cependant, qu'il imaginoit la terre ſuſpendue au milieu de l'univers, & agitée d'un mouvement de rotation, dont le centre étoit celui du monde même; mais, on ne convient pas de la figure, qu'elle avoit dans l'hypothéſe de ce Philoſophe. Selon Diogene Laërce, il la ſuppoſoit ſphérique. Euſébe, au contraire, nous aſſure qu'il la croyoit de forme cylindrique; & il ajoûte que la hauteur de ce cylindre, ou, ce qui eſt la même choſe, la profondeur de la terre, étoit égale, ſuivant ce ſyſtême, au tiers de ſa largeur.

La terre, ainſi ſuſpendue au centre de l'univers, étoit environnée, dans la doctrine d'Anaximandre, d'une ſphére de feu, dont l'enceinte renfermoit l'air, qui enveloppe immédiatement le globe terreſtre, de la même manière, à peu près, que l'écorce embraſſe l'arbre, dont elle couvre la ſurface. Le tiſſu de cette ſphére, formé de l'aſſemblage, ou plutôt du mêlange du chaud & du froid, deſtiné de toute éternité à enfanter le monde, étoit rompu en quelques endroits par des intervalles circulaires, au milieu deſquels brilloient les globes enflammés du Soleil, de la Lune & des Aſtres.

Anaximandre, ſelon Diogene Laërce, trouva l'art de conſtruire des Cadrans ſolaires, dont il fit une heureuſe épreuve à Lacédémone. Cette ingénieuſe découverte lui ſervit à exprimer les converſions du Soleil, l'égalité des jours & des nuits; c'eſt-à-dire, que parmi les Grecs il eut la gloire de connoître le premier les tropiques & les équinoxes, auſſi bien que de réduire à des principes fixes la variété régulière des ſaiſons. Enfin, il fut le premier, qui détermina la circonférence de la mer & de la terre, & il ne dut qu'à ſon génie la conſtruction de la ſphére. Suidas va encore plus loin, & fait Anaximandre auteur d'un corps entier de Géométrie.

La théorie d'Anaximandre ſur la Lune, ſur les Étoiles fixes & ſur les Planétes, n'avoit rien de plus exact, que ſon ſyſtême du

Soleil. Il plaçoit les Étoiles fixes & les Planétes au-deſſous de la Lune, qui n'avoit au-deſſus d'elle-même, que le Soleil, ſemblable à elle en figure, mais d'un volume beaucoup plus grand.

Elle n'étoit, auſſi bien que le Soleil, qu'un feu renfermé dans la concavité de l'orbite d'un cercle, dix-neuf fois plus grand que la terre. Cette eſpèce de canal circulaire étoit percé dans l'un de ſes points. C'étoit par cette ouverture, que ſe dégorgeoit une portion de la ſubſtance enflammée de la Lune, qui venoit à diſparoître, quand le cercle, qui la portoit, préſentoit au ſpectateur tout autre point, que celui qui ſervoit de paſſage à ſes feux. Il s'enſuivoit, de cette hypothèſe, que la Lune étoit un corps lumineux eſſentiellement, & par lui-même comme le Soleil. Auſſi, Anaximandre ne mettoit-il d'autre différence entre la lumière de l'un & de l'autre, que celle du plus ou du moins de vivacité. Du moins, Plutarque nous l'aſſûre ainſi. Diogene Laërce, au contraire, dit que ce Philoſophe appelloit la Lune Ψευδοφαῦ, parce que, ſelon lui, elle empruntoit du Soleil tout l'éclat dont elle brilloit.

L'eau étoit le premier principe de toutes choſes, dans la doctrine de Thalès; & ce Philoſophe, ne croyant pas qu'on pût ſe former une idée claire de quelque choſe d'indéterminé, étoit tombé dans l'inconvénient de reſſerrer l'origine commune des élémens mêmes, dans les bornes étroites d'un élément particulier. Anaximandre ſentit toute l'irrégularité d'un procédé ſi peu philoſophique, & rendit au premier principe des êtres, la généralité & l'étendue, dont Thalès avoit eu la foibleſſe de le dépouiller. Il ſubſtitua l'infini à l'eau, en fit le germe univerſel, tira de ſon ſein immenſe un nombre infini d'êtres, qui s'y replongeoient ſucceſſivement, pour en ſortir de nouveau, & former, par une chaîne, non interrompue d'exiſtence, de corruption & de renaiſſance, l'éternité de l'univers.

Nous terminerons cet article par un paſſage de Thémiſtius, à la gloire d'Anaximandre. » Il » fut, dit-il, le premier d'entre » les Grecs, qui oſa s'élever au- » deſſus de la mauvaiſe honte, » que leurs plus grands Hommes » avoient eue juſques-là, de » mettre au jour un ouvrage de » leur façon. Il ne ſe crut point » deshonoré, en faiſant part au » public de ce qu'il avoit com- » poſé ſur la nature; & il fit » évanouir, par ſon courage à » cet égard, un préjugé, dont la » durée nous auroit ſans doute » coûté bien chér. «

ANAXIMANDRE, *Anaximander*, Ἀναξίμανδρος. (a) Celui-ci, qu'on ſurnommoit le jeune, étoit un hiſtorien Grec. Suidas dit qu'il étoit de Milet, & fils d'Anaximandre, ſans doute celui, dont on vient de parler dans l'arti-

(a) Suid. Tom. I. pag. 241, 242.

cle qui précéde ; quoiqu'il ne pouvoit guere être ſon fils, mais ſeulement ſon petit-fils, ou peut-être même ſon arrière petit-fils, y ayant eu environ un ſiécle d'intervalle, entre la mort de l'un & la naiſſance de l'autre, puiſqu'Anaximandre le jeune, ſelon le même Suidas, floriſſoit du tems d'Artaxerxe Mnémon ; c'eſt-à-dire, 400 ans avant J. C. Entre autres ouvrages, cet Anaximandre avoit fait un Commentaire ſur les ſentimens des Pythagoriciens.

ANAXIMÈNE, *Anaximenes*, Ἀναξιμένης, (*a*) fils d'Euryſtrate, naquit à Milet, où il floriſſoit dans le ſixième ſiécle, qui précéda la naiſſance de J. C. Il étoit contemporain de Cyrus, qui fit deſcendre Créſus du trône, après s'être emparé de Sardes. Anaximène avoit été diſciple d'Anaximandre, & il embraſſa la Philoſophie de la ſecte Ionienne. Ce fut lui, qui prit la place de ſon maître, qui avoit ſuccédé à Thalès, le fondateur de cette ſecte. Il prétendoit que l'air eſt Dieu, qu'il eſt produit, qu'il eſt immenſe & infini, qu'il eſt toujours en mouvement. L'opinion d'Anaximène, quant au fond, ne différe en rien de celle de ſes prédéceſſeurs. Il retint d'Anaximandre, ſon maître, l'idée d'une ſubſtance unique, & infiniment étendue. Mais, il dit que c'étoit l'air, comme Thalès avoit dit que c'étoit l'eau.

Anaximène découvrit que la Lune tiroit ſa lumière du Soleil, & la cauſe des éclipſes par l'interpoſition de la terre ; & que les aſtres ſe mouvoient au tour de la terre. Pline lui attribue l'invention du Gnomon ou du Cadran. Auſſi, eſt-ce lui, dit-on, qui fit à Lacédémone le premier Cadran ſolaire. D'autres, font honneur de cette invention à Anaximandre. Anaxagore, après avoir reçu les leçons d'Anaximène, lui ſuccéda. *Voyez* Air.

ANAXIMÈNE, *Anaximenes*, Ἀναξιμένης, (*b*) fils d'Ariſtocle, vint au monde à Lampſaque, vers le tems de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Ce fut en même-tems un orateur & un hiſtorien. Il prit les leçons de Diogene le Cynique & du Grammairien Zoïle, qui étoit d'Amphipolis. Le Roi de Macédoine le fit venir auprès de ſon fils, pour lui apprendre l'éloquence. On lui attribue communément la Rhétorique, adreſſée à ſon éleve, Alexandre le Grand. Elle a ſon mérite, mais, elle eſt très-inférieure à celle d'Ariſtote.

Anaximène avoit écrit une hiſtoire de la Gréce, où il remontoit juſqu'aux premiers tems, & il avoit fait auſſi l'hiſtoire de Philippe & d'Alexandre. La ville de

(*a*) Lucian. Tom. I. pag. 622. Strab. pag. 635. Suid. Tom. I. pag. 242. Cicer. de Natur. Deor. L. I. c. 24, 25. Acad. Quæſt. L. IV. c. 18. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. p. 49, 405, 545. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 11. Tom. X. p. 17 *& ſuiv.* T. XII. p. 170. T. XVIII. p. 42. *& ſuiv.*

(*b*) Suid. Tom. I. pag. 242. Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 3. Strab. pag. 589. Pauſ. pag. 376, 377. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 569, 570. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 203.

Lampſaque lui avoit érigé une ſtatue dans l'Altis, à Olympie, par reconnoiſſance pour les grands ſervices qu'elle en avoit reçus. Car, voici la ruſe, dont il ſe ſervit pour détourner la colère d'Alexandre, qui ſe portoit toujours aux derniers excès, comme on ſçait. Ce Prince ayant appris que les Lampſacéniens s'étoient déclarés pour le Roi de Perſe, entra dans une telle fureur contre eux, qu'il ne vouloit rien moins que mettre leur Ville à feu & à ſang. Les habitans, dans cette extrêmité, crurent ne pouvoir mieux faire, que de lui députer Anaximène, ſon ancien maître, & pour qui Philippe avoit eu de la bonté. Alexandre, informé du ſujet pourquoi il venoit, prit les dieux de la Gréce à témoin, & jura de faire tout le contraire de ce qu'Anaximène lui demanderoit. Là deſſus, Anaximène l'aborde, & lui dit : » Seigneur, je viens » vous demander une grace ; c'eſt » de faire eſclaves les femmes & » les enfans des Lampſacéniens, « de détruire leur ville, & de » brûler leurs temples. « Alexandre ne ſçut qu'oppoſer à cet artifice ; & comme il étoit lié par ſon ſerment, il fut forcé de pardonner à la ville de Lampſaque.

Anaximène ſe vengea d'un de ſes ennemis, d'une manière également ſanglante & adroite. Il étoit naturellement grand ſophiſte, & avoit l'habileté des Sophiſtes. S'étant brouillé avec Théopompe, fils de Damaſiſtrate, il écrivit une hiſtoire, pleine de traits malins contre les Athéniens, les Lacédémoniens & les Thébains. Dans cette hiſtoire, il imita parfaitement le ſtyle de Théopompe, & il la répandit dans toutes les Villes de la Gréce, ſous le nom de cet hiſtorien ; ce qui rendit Théopompe extrêmement odieux à tous les Grecs. Avant Anaximène, perſonne ne s'étoit étudié à bien parler ſur le champ, & ſans préparation. Quant aux vers contre Alexandre, que l'on attribuoit à Anaximène, Pauſanias ne croit pas qu'ils fuſſent de lui.

ANAXIMÈNE, *Anaximenes*, Ἀναξιμένης, neveu du précédent, étant fils de ſa ſœur. Il floriſſoit peu après la mort d'Alexandre le Grand, & donna au public un traité hiſtorique de la mort des Rois, qui eſt cité par S. Clément d'Alexandrie, par Athénée & par Étienne de Byzance. On ne ſçait à quel Anaximène attribuer un traité des peintures, que Fulgence cite pour expliquer hiſtoriquement la fable d'Actéon.

ANAXINUS, *Anaxinus*, (*a*) Ἀναξῖνος, eſpion de Philippe, roi de Macédoine. Démoſthène en fait mention dans une de ſes harangues.

ANAXINUS, *Anaxius*, (*b*) Ἀναξῖνος, ſurnommé Orite. Il en eſt parlé dans le diſcours d'Eſchine contre Ctéſiphon.

ANAXIPPE, *Anaxippus*, (*c*)

(*a*) Demoſth. Orat. de Coron. p. 496.
(*b*) Æſch. Orat. contra Cteſiph. p. 464.
(*c*) Paul. pag. 338.

Ἀναξίππος. Cet Anaxippe étoit de Mende. Il avoit fait préſent d'une ſtatue à Hercule.

ANAXIRHOÉ, *Anaxirhoë*, Ἀναξιρόη, (*a*) fille de Coronus. Elle épouſa Épéus, dont elle eut une fille, qui eut nom Hyrmine. Mais, elle ne laiſſa point d'enfans mâles.

ANAXIS, *Anaxis*, Ἄναξις, (*b*) fils de Caſtor & d'Hilaire. On voyoit la ſtatue équeſtre d'Anaxis à Argos dans le temple de Caſtor & de Pollux. Elle étoit d'ébène, & de la façon de Dipœnus & de Scyllis. Le cheval étoit auſſi d'ébène, à la réſerve d'une petite partie, qui étoit d'ivoire. Anaxis étoit repréſenté de la même manière dans un temple d'Amycles, ville de la Laconie.

(*c*) Il y eut un hiſtorien Grec de Béotie, du nom d'Anaxis, qui conduiſit un ouvrage, qu'on lui attribue, juſqu'au regne de Philippe de Macédoine, fils d'Amyntas, ſelon Diodore de Sicile; c'eſt-à-dire, juſqu'à la première année de la 105e Olympiade, 360 ans avant J. C.

ANAXITHÉE, *Anaxithæa*, l'une des Danaïdes. On dit que Jupiter la mit au nombre de ſes femmes.

ANAXO, *Anaxo*, (*d*) fille d'Alcée & d'Hippomone. Elle étoit ſœur d'Amphitryon. Elle épouſa Électryon, ſon oncle, & ce fut de ce mariage que naquit Alcmène.

ANAXYRIDES, *Anaxyridæ*, (*e*) eſpèce d'habit, qui ne couvroit le corps, que depuis la ceinture juſqu'aux genoux. C'eſt la même choſe que les braies, ſelon Strabon, lequel, lorſqu'il parle des braies, des Gaulois, les appelle Anaxyrides. Les Anaxyrides étoient en uſage chez les Perſes, chez les Daces, chez les Parthes.

ANAZARBE, *Anazarbus*, Ἀναζάρβος, (*f*) ville de Cilicie, dans l'Aſie mineure. Ses habitans ſont appellés dans Pline Anazarbènes. L'inſcription de la nouvelle année ſacrée, première de Trajan Dèce, jointe à l'an 267 de l'Ére d'Anazarbe, eſt ſinguliere & très-importante pour l'hiſtoire. Les Chronologiſtes & les Antiquaires avoient cru que l'Ére de cette Ville avoit commencé à l'an de Rome 734, en mémoire des bienfaits, dont Auguſte avoit comblé la ville d'Anazarbe en la même année, lorſque ce Prince, venant de l'Aſie proconſulaire, paſſa par la Cilicie, pour aller en Syrie; mais, la date de l'année 267 de l'Ére d'Anazarbe, & premiere de Trajan Dèce, ne permet pas d'admettre cette hypothèſe.

L'année civile de Cilicie commençoit vers l'équinoxe d'automne. Or, à compter de l'automne

(*a*) Pauſ. pag. 188.
(*b*) Pauſ. pag. 125, 197. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 164.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 508.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 51. Tom. VII. pag. 4.
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 76. T. IV. p. 33.
(*f*) Ptolem. L. V. c. 8. Plin. L. V. c. 27. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 468, 469.

de l'an 734 de Rome, l'année 267 auroit commencé à l'automne de l'an 1000 de Rome, 247 de J. C., près de deux ans avant la mort de Philippe, prédéceſſeur de Trajan Dèce. On a encore une loi de Philippe, datée du 17 Juin de l'an 249. Il faut donc néceſſairement retarder d'une année l'Ére d'Anazarbe, & la fixer à l'automne de l'an de Rome 735. L'année 267 de cette Ére aura commencé à l'automne de l'an 1001 de Rome, 248 de J. C., & aura fini à l'automne de l'an 249.

Trajan Dèce fut proclamé Empereur par les légions de Méſie & de Pannonie, ſuivant les Chronologiſtes, vers le mois de Juin de l'année 249. Il fut d'abord reconnu dans les provinces de l'Aſie, qui s'étoient révoltées contre Philippe. Il marcha en Italie contre ce Prince, qui fut défait & tué à Vérone quelques mois après. Ainſi la nouvelle de la proclamation de Trajan Dèce étant parvenue en Cilicie avant l'automne, les habitans d'Anazarbe auront célébré, dans le cours de leur année 267, la ſolemnité de l'événement, par la repréſentation des jeux & des ſpectacles publics; & en mémoire de cette ſolemnité, ils auront fait frapper la médaille, qui préſente au revers cinq urnes des jeux, avec l'inſcription Grecque, dont voici la traduction Latine: *ANAZARBI ILLUSTRIS METROPOLIS ANNO SACRO NOVO PRIMO 267 [ÆRÆ ANAZABENSIS] DECRETO SENATUS.*

La détermination de l'Ére d'Anazarbe à l'automne de l'an de Rome 735, s'accorde parfaitement avec le Canon aſtronomique, continué par Théon, qui fait commencer le regne de Trajan Dèce avec l'année Égyptienne vague 997 de l'Ére de Nabonaſſar, 1573 de l'Ére de Philippe Aridée, & 279 de l'Ére des Auguſtes en Égypte, laquelle année commença le 22 de Juin de l'an 1002 de Rome, 249 de J. C. Le nom moderne d'Anazarbe eſt Ain-Zarba, qui appartient aux Turcs, dans la Turquie d'Aſie.

ANCALITES, *Ancalites*, (*a*) peuples de la grande Bretagne. On ne peut former que des conjectures ſur la poſition qu'ils avoient. Cambden penſe qu'ils étoient ſitués dans le païs de Henley, païs plein de montagnes, & arroſé par la Tamiſe.

ANCARIE, *Ancaria*, déeſſe que l'on dit avoir été invoquée contre les incurſions des ennemis.

ANCÉE, *Ancæus*, Ἀγκαῖος, (*b*) fils de Neptune & d'Aſtypalée, étoit Phénicien d'origine, ou, ce qui revient au même, Chananéen, & petit-fils de Phœnix, frere de Cadmus, ainſi que nous l'apprenons de Bochart. Ancée épouſa Samia, fille du Méandre. Il en eut quatre fils, Périlas, Énudus, Samus, Alitherſe, & une fille, qui eut nom Parthéno-

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. V. p. 175.
(*b*) Pauſ. pag. 402. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 378, 379. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 78, 79. Tom. XII. pag. 117, 118, 125, 126.

pe. Cette fille plut à Apollon, & lui donna un fils, qui s'appella Lycoméde.

Ancée fut du nombre des Argonautes, qui partirent pour la Colchide. Après la mort du Pilote Typhis, on le choisit pour le remplacer; quand on fut arrivé dans ce séjour agréable, où le fleuve Achéron porte ses eaux dans l'Océan, après avoir examiné la situation du païs, Ancée ayant assemblé les Argonautes sur le rivage, leur annonça qu'ils étoient à la fin de leurs travaux, & qu'un doux zéphyr les invitoit à partir, ajoûtant qu'ils n'avoient plus rien à craindre, parce qu'il connoissoit les mers, qu'ils avoient encore à parcourir. On rentre dans le vaisseau, on se met à voguer, lorsque tout à coup un Oracle sorti de la poutre, que Minerve y avoit placée, les glaça d'un nouvel effroi, en leur apprenant que le sang d'Absyrte demandoit vengeance. Cette fatale prédiction leur fit prendre la résolution de se défaire de Médée, & ils auroient exécuté leur dessein, si Jason n'avoit sçu les appaiser.

Lorsqu'ils furent arrivés près de l'isle Jernes, une tempête, qui dura douze jours, les mit à deux doigts de leur perte, & le tems étant redevenu tranquille, ils arrivérent à l'isle Penceste, qui n'étoit pas inconnue à Ancée. Cette Isle célebre par les dons de Cérès, est le lieu où Pluton enleva Proserpine, dans le tems qu'elle cueilloit des fleurs, & la transporta par la mer Atlantique, dans son royaume. Cette mer remplie d'écueils & de rochers, ne laissoit presqu'aucune espérance de pouvoir en sortir. Mais, Ancée, toûjours plein de courage, surmonta tous les dangers, qui s'opposoient à son passage, & on arriva en trois jours au séjour de Circé.

A son retour de la Colchide, Ancée s'appliqua à faire fleurir l'agriculture, & prit grand soin de ses vignobles. Comme il pressoit trop ses vignerons, & qu'il les maltraitoit, il y en eut un qui lui dit un jour qu'il ne boiroit jamais du vin de la vigne, dans laquelle il faisoit travailler alors. Le tems de la vendange étant arrivé, il fit promptement remplir un gobelet du premier jus, qu'on put exprimer du raisin, & regardant celui, qui lui avoit fait la prédiction, il lui reprochoit son peu d'habileté, lorsque l'ouvrier lui répondit qu'il arrivoit souvent bien des choses entre un gobelet plein & le tems de le boire. En effet, dans l'instant qu'il le portoit à la bouche, on vint l'avertir qu'un sanglier monstrueux ravageoit sa vigne. Il quitta le gobelet, prit ses armes, & en poursuivant le sanglier, il en fut blessé, & mourut de sa blessure.

Ce qu'avoit répondu le vigneron d'Ancée, devint un proverbe, que Caton tourne ainsi en Latin: *Multùm inter est inter os & offam;* quoique le sens des paroles du proverbe soit:

*Multa cadunt inter calicem supremaque labra.*

Il ne faut pas confondre cet An-

cée avec un autre de même nom, que tous les Anciens mettent au nombre des Argonautes.

ANCÉE, *Ancæus*, Ἀγκαῖος, (*a*) fils de Lycurgue, roi des Tégéates, dans l'Arcadie. Son pere l'envoya à ſa place, dans la Colchide, parce qu'il ne voulut pas lui-même abandonner ſon pere, nommé Aléus, dont le grand âge & les infirmités demandoient la préſence de ſon fils. Ancée, après avoir accompagné Jaſon, dans ſon expédition de la Colchide, ſe joignit à Méléagre, pour combattre le ſanglier de Calydon; mais, il fut tué par ce terrible animal.

Ancée avoit un frere, appellé Épochus, qui mourut de maladie. Il y avoit à Tégée, ville d'Arcadie, un temple, où on avoit repréſenté Ancée bleſſé, & laiſſant déjà tomber ſa hache, s'il n'eût été ſoûtenu par ſon frere.

ANCÉE, *Ancæus*, Ἀγκαῖος, (*b*) de la ville de Pleuron, dans l'Étolie. Il y en a qui le mettent auſſi au nombre des Argonautes. Il fut terraſſé par Neſtor à la lutte, ſelon le récit d'Homère, qui nous apprend que cela arriva aux jeux, qui accompagnérent les funérailles d'Amaryncée, roi des Épéens.

ANCÊTRES, *Majores*. (*c*) On dérive cependant ce terme d'*Anteceſſor*, & par ſyncope, *Anceſſor*, qui veut dire, celui qui va devant. Par Ancêtres, on entend les perſonnes, de qui l'on deſcend en droite ligne, le pere & la mere non compris.

Chez les Romains, les Ancêtres étoient honorés par ceux d'une même famille, comme des dieux domeſtiques, auxquels il leur étoit permis de rendre un certain culte, quoiqu'ils n'euſſent pas été conſacrés par une autorité publique. Cicéron, dans ſon projet de loix, qu'il avoit formé ſur les anciennes loix & ſur les coûtumes romaines, met celle-ci : *Sacra privata perpetua manento. Deorum manium jura ſancta ſunto; hos leto datos divos habento.* On voit par-là que les dieux Manes n'étoient autre choſe que les Ancêtres de chaque famille.

Plutarque dit que les enfans, après avoir brûlé le corps de leurs parens, croyoient que lorſqu'il ne reſtoit plus que les os, le mort étoit devenu dieu. Labéon, cité par Servius ſur le troiſième livre de l'Énéïde, diſoit qu'il y avoit certaines cérémonies, qui transformoient les ames en dieux, qui, à cauſe de cela étoient appellés, *Dii animales; eſſe quædam ſacra quibus animæ humanæ vertantur in deos, qui appellantur animales, quod de animis fiant.* Cela étoit fondé ſur la doctrine de ceux d'entre les anciens Philoſophes, qui croyoient que l'ame participoit de la nature divine, & qu'elle pouvoit s'élever par différens dégrés juſqu'à une reſſem-

(*a*) Pauſ. pag. 461, 528. Myth. par M. l'Abbé Ban. Tom. VI. pag. 379. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 78, 79.

(*b*) Homer. Iliad. L. XXIII. v. 615.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 26. *& ſuiv.*

blance parfaite avec les dieux.

Le même Plutarque, dans la vie de Romulus, dit que ce ne ſont point les décrets des Villes & des Princes, qui élévent les hommes juſqu'au rang des dieux ; mais, que les ames ſont d'abord transformées en Héros, enſuite en démons ou en génies, & que lorſqu'elles ſe ſont entièrement dégagées de tout ce qui leur reſtoit de mortel & de ſenſible, elles deviennent, par une derniè-re & parfaite transformation, ſemblables aux dieux. C'étoit ſur de pareilles idées qu'étoit fondé le culte que les Romains rendoient aux Ancêtres. Leurs tombeaux étoient des lieux conſacrés par les Pontifes. On y mettoit des autels, ſur leſquels on brûloit des choſes odoriférantes, & que l'on couronnoit de fleurs à certains jours, comme on peut voir dans pluſieurs anciennes Inſcriptions ſépulchrales.

C'étoit la coûtume de conſacrer, aux Ancêtres, des boucliers, appellés boucliers votifs. Il paroît que ce fut Appius Clodius, qui, le premier, en introduiſit l'uſage ; car, étant Conſul, l'an de Rome 259, il en fit placer pluſieurs dans le temple de Bellone, ſur leſquels il avoit fait repréſenter les belles actions de ſes Ancêtres. Marcus Émilius & Quintus Lutatius ſuivirent ſon exemple, & pendant l'année de leur conſulat, ils conſacrérent de ſemblables monumens aux grands hommes, dont ils tiroient leur origine. Une coûtume, qui flattoit la vanité, ne tarda guere à s'établir parmi les grands. Ces ſortes de monumens devinrent très-communs. On ne voyoit plus autre choſe, ſoit dans les temples publics, ſoit dans les chapelles particulières. Le mal eſt qu'on en abuſa bientôt, & qu'on ne fit point ſcrupule d'en dreſſer également, & à ceux qui le méritoient, & à ceux qui ne le méritoient pas. On eut pourtant ſoin, dans tous les tems, de les ramener à leur première deſtination, & de les faire ſervir à honorer le mérite & la vertu.

Dans les commencemens de la République, les ſeuls Patriciens, comme formant le corps de la nobleſſe Romaine, eurent droit d'avoir les images & les portraits de leurs Ancêtres ; mais, dans la ſuite, les Plébeiens ayant été admis aux grandes charges, devinrent par-là nobles, & acquirent en conſéquence le même droit.

Dans l'uſage actuel, on met cette différence entre les peres & les Ancêtres, que ce dernier ne s'emploie qu'à l'égard des perſonnes qualifiées. Il ſeroit ridicule qu'un artiſan dît : » Mes Ancêtres » ont fait le même métier que » moi. « *Voyez* Ames, Morts, *&c.*

ANCHARIE, *Ancharia*, (*a*) Ἀγχαρία, première femme d'Octavius. Ce Prince épouſa, en ſecondes noces, Actia, de laquelle lui naquit Céſar. D'Ancharie il avoit eu une fille, qui ſe nomma Octavie, & qui, après la mort

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 929.

de C. Marcellus, ſon premier mari, fut mariée à M. Antoine.

ANCHARIE, *Ancharia*, Ἀγχαρία, déeſſe qu'on dit avoir été adorée par ceux d'Aſculum, ville d'Italie, dans la Pouille.

ANCHARIUS, *Ancharius*, Ἄγχαριος, (*a*) ſénateur Romain, qui fut contemporain de C. Marius. Les ſatellites de celui-ci, ſur la moindre parole qu'il leur diſoit, ou ſur le moindre ſigne qu'il leur faiſoit, tuoient ſans diſtinction tous ceux qu'il ordonnoit; juſques-là qu'Ancharius, qui avoit été préteur, s'étant approché de lui, pour le ſaluer, comme Marius ne daigna, ni lui parler, ni faire ſemblant de le voir, ils le tuérent à ſes pieds, & depuis ce meurtre, ils tuérent de même tous ceux, qui, en abordant Marius, n'en recevoient, ni une parole, ni un ſalut, & c'étoit là le ſignal, quand il marchoit dans les rues; de ſorte que ſes meilleurs amis ne l'approchoient jamais ſans des frayeurs & des trances mortelles.

La mort d'Ancharius, dans l'hiſtoire Romaine de M. Rollin, continuée par M. Crévier, eſt racontée ſous l'an de Rome 665, & avant J. C. 87 ans.

ANCHARIUS [C.], *C. Ancharius*, K. Ἄγχαριος, (*b*) de la même famille, ſans doute, que le précédent, & peut-être ſon fils. Quoiqu'il en ſoit, Cicéron, dans ſes harangues, en parle d'une manière fort avantageuſe. Selon cet Orateur, il avoit été élevé au tribunat, avant que de l'être à la dignité prétorienne. Ce fut Ancharius qui ſuccéda à L. Piſon, dans le gouvernement de la Macédoine, vers l'an 56 avant J. C. Cicéron lui écrivit en faveur de deux jeunes hommes, avec leſquels il avoit beaucoup de liaiſon & de familiarité.

ANCHARIUS PRISCUS, (*c*) *Ancharius Priſcus*. L'an de Rome 774, il appella en jugement Céſius Cordus, proconſul de Créte, pour crime de concuſſion. Il y avoit ajoûté celui de lèze-majeſté, dont on ſurchargeoit alors toutes les autres accuſations. L'année ſuivante, Ancharius Priſcus ayant renouvellé ſes accuſations, Céſius Cordus fut condamné.

ANCHÉMOLE, *Anchemolus*, (*d*) iſſu de l'ancienne race de Rhétus, roi des Marrubiens; c'eſt-à-dire, des anciens peuples de l'Abruzze. Ayant débauché ſa belle-mere Calpérie, & fuyant la colère de ſon pere, il ſe retira vers Daunus, roi des Rutules, & ſuivit Turnus dans la guerre, qu'il fit à Énée. Il y fut tué par Pallas, auſſi-bien que Stélénus, ou, ſelon d'autres, Hélénus.

ANCHESME [le Mont], (*e*) *Mons Anchesmius*, ὄρος Ἄγχεσμος. C'étoit une montagne de l'Attique, peu conſidérable. Jupiter y avoit une ſtatue ſous le nom de Jupiter Anchesmien. Meurſius met cette montagne parmi les bourga-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 431. Crév. Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 574.
(*b*) Cicer. pro Seſt. c. 98. In Piſon. c. 71. Ad Amic. L. XIII. Epiſt. 41.
(*c*) Tacit Annal. L. III. c. 38, 70.
(*d*) Virg. Æneid. L. X. v. 388, 389.
(*e*) Pauſ. pag. 60. Trad. de Pauſ. par M. l'Abb. Gédoy. Tom. I. pag. 104.

des de l'Attique, ſur la ſeule autorité de Pauſanias. Spon dit que ce n'eſt qu'un rocher inhabité, & où il n'y a pas même de place pour bâtir. Il ſe nomme à préſent *Agios Georgios*, le mont Saint George.

ANCHIALE, *Anchialus*, (a) Ἄγχιαλος, ville de Cilicie. Il y en a qui dérivent le mot *Anchiale* d'ἀγχὶ, *propè*, auprès, & d'ἅλς, *mare*, la mer; parce que cette Ville étoit ſur le bord de la mer, & qu'elle ſervoit de port à celle de Tarſe, ou Tharſe, dont elle étoit peu éloignée. Elle a porté auſſi le nom de Parthénia, & même pluſieurs autres.

Athénodore qui en étoit originaire, prétend qu'elle avoit été bâtie par une certaine Anchiale, fille de Japet, qui lui avoit donné ſon nom, auſſi-bien qu'à un ruiſſeau, qui arroſoit ſes murs & ſes campagnes. Mais, comme cet Auteur ne produit aucun titre, pour juſtifier cette prétendue origine, qu'il peut avoir ſuppoſée *gratis*, comme tant d'autres, pour faire honneur au lieu de ſa naiſſance; le plus ſûr, c'eſt de s'en tenir à l'opinion la plus commune dans les anciens Hiſtoriens, qui en attribuent tous la fondation à Sardanapale. Ils aſſurent même qu'il y fut enterré dans un tombeau, dont ils nous rapportent le deſſein & l'inſcription, ſur la relation d'un voyageur, qui diſoit les avoir vûs & copiés ſur l'original. La figure de ce Prince y paroiſſoit avec la main droite étendue, & les doigts dans l'attitude requiſe pour former un certain bruit, que les Grecs appelloient Apocrotéma, qui ſe comprend mieux qu'il ne s'exprime en notre langue.

L'inſcription étoit mêlée de proſe & de vers à peu près dans ce ſens: » Sardanapale, fils d'A-» nacyndaraxe, a bâti, dans un » même jour, les villes d'Anchia-» le & de Tarſe. Paſſans, dormez, » mangez, buvez, divertiſſez-» vous, il n'y a que cela de bon » dans la vie, tout le reſte ne » vaut pas cela; [ c'eſt-à-dire, » le claquement des doigts ]. Vous » êtes mortels, jouiſſez des plaiſirs » de la vie; les morts ne ſont » plus en état de les goûter. Moi » qui vous parle, & qui ai regné » dans la grande Ninive, je ne » ſuis plus que cendre. Il ne me » reſte que ce que j'ai mangé, » avec les autres divertiſſemens » que j'ai pris, & qui ſont finis » avec moi. «

Voilà certainement Sardanapale aſſez bien caractériſé. Ce langage & ces préceptes répondent parfaitement à la corruption de ſes mœurs & à la moleſſe de ſa vie. Sur ce fondement, quelques-uns de ceux, qui ont travaillé à l'éclairciſſement de ce vers de Martial:

*Non credo, jura, verpe, per Anchialum,*

ont cru en trouver l'explication dans ce tombeau, & prétendu

(a) Strab. pag. 671, 672. Plin. L. V. c. 27. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 344. *& ſuiv.* Tom. V. pag. 380. *& ſuiv.* Tom. VI. pag. 102. Tom. VII. pag. 229, 230. Tom. XXI. pag. 10.

que les habitans d'Anchiale ne s'étoient pas contentés d'honorer Sardanapale comme leur fondateur; mais, que, ſuivant l'uſage de ces tems-là, ils en avoient fait leur patron, leur dieu principal & tutélaire, qu'ils l'appelloient Anchialus, le dieu d'Anchiale, comme Rome, le ſien, Romulus; qu'ils le réclamoient dans leurs beſoins, & qu'ils juroient ordinairement par ſon nom.

ANCHIALE, *Anchialus*, (*a*) Ἄγχιαλος, ville de Thrace ſur le pont Euxin. Selon Pline, il y avoit eu auparavant au même endroit une autre ville, que ce Géographe appelle Meſſa. Anchiale, dans Ovide, eſt appellée la ville d'Apollon; ce qui pouvoit véritablement la rendre reſpectable. Il ne paroît pas cependant qu'on l'ait jamais priſe à témoin de la vérité de ſes diſcours. Et quand cela ſeroit, il faudroit encore donner bien des tours de roue, pour amener cette Ville à ce vers de Martial, dont il eſt parlé dans l'article précédent.

Cette Ville fut ruinée par les Goths, vers l'an de J. C. 270. Elle eſt actuellement de la Turquie d'Europe, dans la Romanie. Les Grecs la nomment Anchélo, & les Turcs, Xenxis.

On met encore une ville du nom d'Anchiale, dans l'Illyrie, & une autre dans l'Épire en Gréce. De plus, on dit qu'il y a eu, en Gréce, un lieu, appellée Anchiale, vers le golfe Pélaſgique. Enfin un ruiſſeau de la Cilicie a été appellé Anchiale. C'eſt celui qui arroſoit la Ville de ce nom dans cette Province.

* ANCHIALE, *Anchiala*, (*b*) nom d'une fille de Japet, ſelon Athénodore. Cet Auteur prétend qu'elle bâtit la ville d'Anchiale, en Cilicie, & qu'elle lui donna ſon nom.

ANCHIALUS, *Anchialus*, Ἄγχιαλος, (*c*) capitaine Grec, qui fut tué au ſiége de Troye, par Hector. Il étoit fort expérimenté dans le métier de la guerre, ainſi que Ménesthès, avec lequel il fut tué ſur le même char.

On voyoit à Delphes, dans la Phocide, Anchialus repréſenté à côté de Sinon, & emportant avec lui le corps de Laomédon.

ANCHIALUS, *Anchialus*, Ἄγχιαλος, (*d*) capitaine, dont parle Homère. C'étoit un homme ſage, prudent & aguerri, qui fut pere de Mentès, lequel regna ſur les Taphiens. Cet Anchialus pourroit bien être le même que celui qui précéde.

ANCHIALUS, *Anchialus*, Ἄγχιαλος, (*e*) autre capitaine, dont parle auſſi Homère, mais différent du précédent. C'étoit un jeune homme bien fait, & qui montra beaucoup d'ardeur dans

(*a*) Plin. L. IV. c. 11. Ptolem. L. III. c. 11. Pomp. Mel. L. II. c. de Thrac. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 11. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 344, 345.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 344.

(*c*) Homer Iliad. L. V. v. 609. Paul. pag. 662.

(*d*) Homer. Odyſſ. L. I. v. 180, 418.

(*e*) Homer. Odyſſ. L. VIII. v. 112.

une

une occasion, pour disputer le prix à quelques combats.

ANCHIALUS, *Anchialus*, (*a*) terme qui se trouve dans une épigramme de Martial, adressée à un Juif anonyme, que ce Poëte regardoit comme son rival. Voici le vers, où l'on lit ce mot:

*Non credo, jura, Verpe, per Anchialum;*

c'est-à-dire, » je n'en crois rien, » jurez, Circoncis, par Anchialus.«

On demande, qui est cet Anchialus, & quel rapport pouvoit avoir cette manière de jurer avec la conscience d'un Juif? A en juger par la construction de ce terme, il paroît d'abord que ce ne peut être qu'un mot grec, & c'est ce qui fait une partie de la difficulté; car à quoi bon exiger d'un Juif, établi à Rome, un serment Grec, par préférence à tout autre. On sçait assez qu'en fait de Religion, les principes des Juifs & des Grecs, leurs usages, les objets de leur dévotion étoient infiniment différens, & même directement opposés. Après cela, on ne voit pas bien comment on peut faire entrer le terme d'Anchialus dans un serment, à ne s'en tenir même qu'aux usages des Grecs. C'étoit, chez eux, quelquefois un nom d'homme, non de dieu, ni de demi-dieu, ni de héros.

C'étoit aussi, chez ces peuples, un nom de Ville, & de Ville maritime, suivant l'étymologie de ce terme. Les Géographes en distinguent plusieurs, une dans l'Épire, une dans la Thrace, une autre dans la Cilicie, &c. Et comme Sardanapale, selon l'opinion commune, avoit fondé cette dernière Ville, il y en a qui prétendent que c'étoit ce Prince voluptueux, que les habitans honoroient sous le nom d'Anchialus.

Mais, il s'en faut bien qu'il soit question de Sardanapale, si l'on veut s'en rapporter à la plûpart des Critiques modernes, qui prétendent que c'est ici un serment des plus graves & des plus respectables, par le nom même & dans la langue du véritable Dieu. C'est un Juif, dont il s'agit, disent-ils. Martial exige son serment, par toutes sortes de raisons, & dans les régles de toutes les jurisprudences; il a du stipuler qu'il jurât à sa manière & dans sa langue. Joseph Scaliger est le premier auteur de cette conjecture. Ce sçavant Homme, qui, en tant de rencontres, s'est servi si heureusement de l'avantage qu'il avoit sur ses prédécesseurs, d'entendre les langues orientales, paroît en avoir abusé dans celle-ci, en dérivant le terme d'Anchialus de ceux de Chi-Alah, vive Dieu, qu'il suppose, sans le prouver, avoir été en usage fréquent chez les Juifs, dans leurs affirmations graves & sérieuses, ajoûtant que les Romains, en leur entendant prononcer à tous momens ces paroles, dont la construction leur étoit extraordinaire, & le sens

(*a*) Mart. L. XI. Epig. 95. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. II, pag. 343. *& suiv.*

inconnu, en avoient formé celui d'Anchialus, qui leur étoit plus familier. Il y a en effet mille exemples anciens & nouveaux de ſemblables naturaliſations de mots étrangers d'une nation à une autre.

La plûpart de nos Rabbins, qui ſont venus après lui, charmés de cette ouverture, & d'entendre Martial parler Hébreu, ont donné tout au travers ſans héſiter; mais, chacun avec ſon petit coup de lime & ſa broderie, pour partager avec lui l'honneur de l'invention. Les uns y ont ajoûté la particule *ſi*, aſſez en uſage dans les ſermens, Am-Chi-Alah, ſi Dieu eſt vivant. Les autres d'un meilleur goût & avec plus de vraiſemblance, y ont joint la particule négative *non*, & au lieu du mot *Alah*, ils ont ſubſtitué celui d'Élion, qui eſt un autre nom du vrai Dieu, An-Chi Élion: » Non, » vive Dieu, ce dont vous m'ac» cuſez, n'eſt pas véritable. « On ne peut guere approcher plus près de la vérité, ſi ce ne l'eſt pas, & il faut convenir que Martial auroit eu de la peine à rendre autrement cette formule juratoire, ſuppoſez qu'elle lui fût connue, & en uſage chez les Juifs, que par le terme dont il s'eſt ſervi, qui eſt preſque le même, mot pour mot, & ſyllabe pour ſyllabe.

Cependant, il s'eſt trouvé des gens, qui ne s'en ſont point contentés, & qui ont pouſſé la choſe plus loin. Il y a un Commentateur, entr'autres, qui prétend trouver ici un rapport ſenſible avec une loi des Juifs, dont il eſt fait mention dans l'Évangile, & qui portoit que celui, qui juroit par le ciel, ou par la terre, ou par le temple de Dieu, n'étoit pas obligé a garder ſon ſerment:

*Ecce negas, juraſque mihi per templa Tonantis;*
*Non credo;*

mais, ſeulement ceux qui juroient par un des noms ou des attributs de Dieu:

*Jura, Verpe, Peranchi-olam:*

Jure par l'Éternel, par le Dieu vivant, & te ſoumets à ſa vengeance.

Sans chercher tant de myſtères, nous aurions, dit M. Marin, de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres, plus de penchant à entrer dans le ſentiment des anciens Commentateurs, qui ont jugé qu'il s'agiſſoit d'un jeune homme, qui faiſoit le ſujet de la brouillerie & de la jalouſie entre Martial & le Juif, & qui s'appelloit en effet Anchialus; puiſque ce nom, ſans y rien changer, étoit véritablement un nom d'homme, & un nom même, qui paroît avoir été ſujet à faire de grandes paſſions, comme on le peut juger par un monument de l'antiquité, qui ſe trouve dans le recueil, connu ſous le titre de *Muſæ Lapidariæ*.

Une autre explication, qui plairoit autant, & peut-être plus que celle-là; c'eſt que ſur un vieux manuſcrit on lit *Anchalium*, ou *Ancharium*, terme qui déſigne l'âne, cet animal ſtupide, qui, dans la prévention commu-

ne, quoiqu'injuſte, des Payens, paſſoit pour l'objet principal de l'adoration des Juifs :

*Hæc inquam rudet & roſtris atque ejulitabit*
*Concurſans veluti Ancharius, clarèque quiritans.*

Dans cette ſuppoſition, la penſée de Martial ſeroit manifeſte & digne de lui. On y trouvera le ſel piquant & cauſtique de ce Poëte, qui, pour mortifier ſon rival, & lui donner un ridicule à la portée de tout le monde, lui reprochoit la ſuperſtition indigne & ignominieuſe, qui deshonoroit ſa nation dans tous les eſprits de ſon tems :

*Jura, Verpe, per Ancharium,*

Malheureux Juif, ſi tu veux que l'on ajoûte foi à tes proteſtations, ne vas point chercher, ni chez toi, ni chez nous, des ſermens étrangers ou frivoles: Jure par ton Dieu, par le Dieu de tes peres, par cet animal aux grandes oreilles, que ta nation adore. Ceux qui connoiſſent le génie & le ſtyle de notre Auteur, conviendront ſans peine que ſi ce n'a pas été là ſa penſée, il eſt difficile de lui en prêter une qui lui convienne davantage, & qui approche plus de ſon caractére.

ANCHISE [le mont], *Mons Anchiſia*, ὄρος Ἀγχωΐα. (*a*) Cette montagne étoit dans l'Arcadie, province du Péloponnèſe. Selon Pauſanias, on voyoit au bas le tombeau d'Anchiſe ; car, Énée, faiſant voile en Sicile, prit terre en un endroit de la Laconie, & s'y arrêta aſſez pour fonder les villes d'Aphrodiſias & d'Œétis. Pendant ce tems-là ſon pere Anchiſe, qui étoit allé en Arcadie, on ne ſçait pour quel deſſein, mourut & y fut enterré. C'eſt pourquoi ce lieu fut appellé le mont Anchiſe. Et ce qui ſemble confirmer cette tradition, c'eſt que les Étoliens, qui occupoient l'ancienne Troye, n'avoient trouvé nulle part le tombeau d'Anchiſe. Il faut cependant remarquer que Pauſanias, dont nous copions les propres paroles, parle ſuivant la tradition des Arcadiens ; car, bien d'autres prétendoient avoir, chez eux, le tombeau d'Anchiſe. Suivant Virgile, ce Héros étoit mort en Sicile, au port de Drépane.

Quoiqu'il en ſoit, près de la montagne on voyoit encore, du tems de notre Antiquaire, les reſtes d'un temple qui avoit été dédié à Vénus. C'étoit cette montagne qui ſéparoit les Mantinéens des Orchoméniens.

ANCHISE, *Anchiſes*, (*b*) Ἀγχίσης, fils de Capys, petit-fils de Tros, roi de Troye, & de Thémis, ou de la nymphe Naïs, ſelon d'autres, fut pere d'Énée. Si nous en croyons la plûpart des Anciens, la déeſſe Vénus étoit ſa mere. Il n'y a rien de ſi fameux

(*a*) Pauſ. pag. 476.

(*b*) Pauſ. pag. 476. Virg. Æneid. L. II, III, V, VI. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 203. Tom. VII. pag. 300, 395. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 261, 268. Tom. XIV. pag. 227. Tom. XVI. pag. 261, 268. Tom. XVIII. pag. 11. Tom. XXI. pag. 355. *& ſuiv.*

parmi les Poëtes, que le commerce d'Anchiſe avec cette Déeſſe ; mais, apparemment que cette fable fut inventée, pour cacher quelque galanterie, & calmer la jalouſie de la femme d'Anchiſe, qui le voyoit aller trop ſouvent ſur les bords du fleuve Simois, où il étoit ſans doute devenu ſenſible aux charmes de quelque bergére, qui fut peut-être appellée Vénus à cauſe de ſa beauté.

C'étoit apparemment cette Vénus qu'Homère dit avoir été fille de Dione, & de laquelle Cicéron fait mention. Les Poëtes ajoûtent que Vénus avoit défendu à ſon amant de parler de cette aventure ; mais, que n'ayant pu s'en taire, il fut frappé de la foudre, dont, ſelon Servius, il perdit la vue. D'autres diſent que la plaie qu'il en reçut, ne put jamais ſe fermer. Ce qui a donné lieu à cette fable, pour le dire en paſſant, c'eſt qu'anciennement on regardoit la foudre, comme l'inſtrument le plus terrible de la vengeance des dieux ; & ceux qui en étoient frappés, étoient comme des eſpèces d'excommuniés. Cela avoit fait regarder Anchiſe comme l'objet de la colère des dieux, ainſi que Virgile l'a fait entendre dans les vers que Scaron traduit de la ſorte :

*Viel, caſſé, mal propre à la guerre,*
*Je ne ſers de rien ſur la terre.*
*Spectre qui n'ai rien que la voix,*
*Je ſuis un inutile poids,*
*Depuis le tems que de ſon foudre*
*Jupin me voulut mettre en poudre.*

Après la priſe de Troye, par les Grecs, Anchiſe ſortit de cette Ville avec ce qu'il put faire emporter de plus précieux, dans le tems qu'Énée & ſon fils Aſcagne faiſoient ferme pour favoriſer cette retraite. C'eſt ce qui a donné lieu aux Poëtes de dire qu'Énée portoit ſon pere ſur ſes épaules, & qu'il conduiſoit ſon fils par la main. Quoiqu'il en ſoit, Anchiſe ſuivit ſon fils Énée. Celui-ci s'étant rendu dans l'iſle de Délos, pour conſulter l'oracle d'Apollon, reçut ordre d'aller s'établir dans le païs d'où les Troyens tiroient leur origine. Anchiſe expliqua l'Oracle, & perſuada aux Troyens qu'il s'agiſſoit de l'iſle de Créte, d'où étoit ſorti un des anciens fondateurs de Troye. La flotte aborda à cette iſle ; mais, à peine les Troyens furent-ils débarqués, que la peſte ſe mit dans leur camp. Les dieux Pénates étant apparus à Énée durant la nuit, l'éclairérent ſur la mépriſe de ſon pere, & lui déclarérent que c'étoit l'Italie qui devoit être le terme de ſon voyage. Anchiſe reconnut ſon erreur, & ſe rappella que les Troyens étoient en effet originaires d'Italie.

On ſe remit donc en mer, & la flotte, après un long trajet, étant arrivée à Drépane, ville de Sicile, Anchiſe y mourut. La perte de ce pere chéri cauſa de vives douleurs à ſon fils. Anchiſe avoit vécu juſqu'à l'âge de 80 ans. Virgile, comme on voit, le fait mourir à Drépane ; mais, les ſentimens ſont fort partagés là-deſſus. Selon Euſtathe, il fut enterré ſur le mont Ida ; ſuivant Pauſanias, ce

fut en Arcadie, au pied du mont Anchiſe, qui en prit le nom; Denys d'Halicarnaſſe & d'autres le conduiſent en Italie, où il finit ſes jours.

Quoiqu'il en ſoit, Énée, au rapport de Virgile, en faiſant voile vers l'Italie, ayant été forcé par la tempête de relâcher de nouveau à Drépane, y célébra avec la plus grande magnificence l'anniverſaire de la mort de ſon pere Anchiſe, & donna, à cette occaſion, des jeux funébres, pour honorer ſa mémoire, ſuivant la coûtume des Anciens. Ce fut d'abord un combat de vaiſſeaux, enſuite un combat de la courſe, puis un combat du ceſte, enfin un combat de l'arc. Les vainqueurs, dans chacun de ces combats, furent couronnés.

Énée, dans ſa deſcente aux enfers, arriva dans un vallon, où Anchiſe, en ſe promenant, s'occupoit à reconnoître ceux qui devoient un jour former ſa race. Il comptoit avec plaiſir ſa chere poſtérité; & recherchoit avec attention leur deſtinée, leurs aventures, leurs vertus & leurs exploits. Dès qu'Anchiſe eut apperçu, dans la prairie, Énée, qui s'avançoit vers lui, tranſporté d'allégreſſe, il accourut, lui tendit les bras, & en verſant des larmes de joie, il lui parla ainſi: » Vous » venez enfin me voir, mon fils, » Que votre pere vous a long-» tems attendu! Mais, que votre » piété vous a fait entreprendre » un voyage pénible! Il nous eſt » donc permis de nous voir, de » nous entendre, & de nous parler. Je ſupputois le tems qui » s'eſt écoulé depuis notre ſépa-» ration, & je comptois que vo-» tre arrivée en ces lieux n'étoit » pas éloignée. Je ne me ſuis point » trompé. Après combien de tra-» verſes, & de périls ſur terre & » ſur mer vous revois-je aujour-» d'hui? Que j'ai craints votre » ſéjour dans le royaume de Li-» bye! C'eſt votre ombre, ô » mon pere! répondit Énée, qui » s'offrant ſouvent à mes yeux, » m'a engagé à deſcendre ſur ces » ſombres bords. J'ai laiſſé ma » flotte à l'ancre dans une rade » de la mer Tyrrhénienne. Per-» mettez-moi, mon pere, per-» mettez-moi de vous prendre la » main; ne vous dérobez point à » mes embraſſemens. « Lorſqu'il parloit ainſi, les larmes couloient de ſes yeux.

Cependant, Anchiſe continuant d'entretenir ſon fils, lui expliqua les principes les plus ſublimes de la Philoſophie, & lui développa les myſteres de la Phyſique générale, conformément à la doctrine de Platon, & à celle de Pythagore, touchant la tranſmigration des ames; ce qui lui donna lieu de l'entretenir au ſujet de ſa glorieuſe poſtérité. Il lui nomma les rois d'Albe, qui devoient deſcendre de lui, & enſuite ceux de Rome. Il lui peignit tous les Héros de la République, & ſur tout Jules Céſar & Auguſte, ſans oublier Marcellus, fils d'Octavie, ſœur de cet Empereur. Marcellus venoit de mourir à la fleur de ſon âge. Son éloge funébre eſt un des plus beaux morceaux du poëme de

l'Énéide. Énée satisfait de toutes ces connoissances, que son pere Anchise lui avoit données, sortit des enfers, & revint sur la terre.

On trouve plusieurs traits de l'histoire d'Anchise, représentés sur des médailles. Son entrevue avec Vénus, au pied du mont Ida, se voit sur les médailles de L. Buca. Sur celles d'Auguste, Énée porte Anchise & une capse, où sont apparemment les vases sacrés. Il tient, de la main droite, Ascagne, & de la gauche Mercure qui le conduit.

ANCHISIADE, *Anchisiades*. Virgile donne ce nom à Énée, comme fils d'Anchise.

ANCHITUS, *Anchitus*, (a) natif de Géla, & ami d'Empédocle. Un jour qu'Empédocle étoit chez son ami, on vint l'avertir qu'un jeune homme en fureur & outré de douleur vouloit tuer cet ami; parce qu'en qualité de Juge de la Ville, il avoit condamné à mort le pere de ce jeune homme. Empédocle tâcha de lui remettre l'esprit par ses discours, & n'y ayant pas réussi, il y joignit le son de sa lyre aussi inutilement, jusqu'à ce qu'ayant tout d'un coup changé de modulation, il chanta un vers du quatrième livre de l'Odyssée. Alors la fureur du jeune homme se trouva calmée; & Empédocle ayant ainsi sauvé la vie à son hôte, se fit un ami du jeune homme, qui fut, dans la suite, un de ses plus fameux disciples.

ANCHURUS, *Anchurus*, (b) fils de Midas, roi de Phrygie. Ce Prince se jetta dans un gouffre, qu'une inondation d'eau avoit formé, près de Célene, ville du pais. L'Oracle avoit dit que, pour refermer la terre, il falloit jetter, dans cet abîme, ce qu'on auroit de plus cher & de plus précieux; de sorte que voyant que plusieurs trésors, que son pere y avoit jettés, n'avoient point eu l'effet, que l'Oracle faisoit attendre, après avoir embrassé son pere & sa mere, il monta sur un cheval, & s'y précipita lui-même, sçachant qu'il n'y avoit rien de plus précieux que la vie d'un homme, après quoi le gouffre se referma. Midas, en reconnoissance de ce bienfait, lui dressa un autel d'or en l'honneur de Jupiter Idéen. D'autres lisent Ancharus, au lieu d'Anchurus.

ANCIEN, *Antiquus*, *Vetus*, Ἀρχαῖος, παλαιὸς, πρέσβυς tous mots à peu près synonymes; mais, notre langue n'a proprement que ce terme *Ancien*, pour rendre ces termes Grecs & Latins.

## *MŒURS DES ANCIENS.*

(c) Les Princes & les Rois n'avoient rien de ce luxe & de ce faste, qui, depuis, ont infecté la cour des Grands. La simplicité & la modestie étoient l'heureux caractere de ces premiers siécles. Leurs

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. X. pag. 65, 71.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. IV. pag. 266. Tom. VI. pag. 27, 68, 69.

(c) Roll. Trait. des Etud. Tom. I. pag. 303, 304.

palais n'étoient point remplis d'une troupe inutile de domeſtiques, de valets & d'officiers, capables d'y introduire toutes ſortes de vices par leur orgueil & leur fainéantiſe. Quand les députés des Princes de la Gréce allérent trouver Achille, ce Prince, tout puiſſant qu'il étoit, n'avoit ni huiſſiers, ni introducteurs, ni courtiſans au tour de lui. Ils entrérent chez lui, & l'abordérent ſans façon. Bien-tôt après, on prépara le repas. Achille coupa lui-même les viandes, les mit en morceaux, & en garnit pluſieurs broches.

Les Dames & les Princeſſes n'étoient pas plus délicates. Une éducation mâle & noble les avoit endurcies au travail, & accoûtumées aux miniſtéres, ſelon nous, les plus vils & les plus bas, mais conformes à leur première deſtination, à leur état, à leurs talens, & plus propres à conſerver leur vertu que les vains amuſemens & le jeu, qu'elles y ont ſubſtitués. Elles alloient elles-mêmes puiſer de l'eau à la fontaine. Nauſicaë, fille du roi des Phéaciens, alloit laver ſes robes à la rivière avec ſes femmes. On voyoit la Reine, ſa mere, occupée dès le point du jour à filer auprès de ſon feu.

Telles étoient les mœurs de ces tems héroïques, de ces heureux tems, où l'on ne connoiſſoit, ni le luxe, ni la moleſſe, & où l'on ne faiſoit conſiſter la gloire que dans le travail & la vertu, la honte que dans la pareſſe & dans le vice. L'Hiſtoire ſainte & l'Hiſtoire profane nous enſeignent également que c'étoit alors la coûtume de ſe ſervir ſoi-même, & cette coûtume étoit un reſte précieux de l'âge d'or. Les Patriarches travailloient eux-mêmes de leurs propres mains. Les filles les plus conſidérables alloient elles-mêmes à la fontaine. Rébecca, Rachel, & les filles de Jéthro y menoient leurs troupeaux. Dans Fabius Pictor, Rhée elle-même va puiſer de l'eau. La fille de Tarpeius fait la même choſe dans Tite-Live.

## CONNOISSANCES DES ANCIENS.

### I.

### *PARALLELE des Anciens avec les Modernes.*

(a) Il eſt conſtant que les Anciens nous ont paſſé de beaucoup dans l'art d'écrire, ſoit en proſe, ſoit en vers. Plus on les lit, plus on ſent que ſur tout dans les ouvrages d'agrément, comme ceux d'Éloquence, d'Hiſtoire & de Poëſie, ils ont ſaiſi la vraie maniére de penſer & d'exprimer la penſée; qu'ils ſe ſont étudiés à copier la belle nature, & qu'ils y ont réuſſi. Ne les pas prendre pour modeles, ne ſe pas former ſur eux, c'eſt abandonner cette ſource féconde du beau, la nature, qui, tantôt ſimple, tantôt grande & noble, tantôt forte & véhémente, tantôt riante & gracieuſe, eſt toujours admirable dans ſes divers caractéres, dont l'expreſſion fait le mérite de tout Ecri-

(a) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 80. & ſuiv.

vain, comme de tout Peintre. Chacun de ces caractéres a un vice à craindre, qui en eſt tout près, & qu'il n'eſt pas aiſé d'éviter. C'eſt pour s'en être préſervés que les bons Écrivains de l'antiquité ſont recommandables. Ils ont ſçu être abondans ſans ſuperfluité, concis ſans obſcurité, ſimples ſans négligence, élégans ſans affectation, nobles & élevés ſans enflure, véhémens ſans emportement ni déſordre, gracieux ſans mignardiſe ni afféterie. Au contraire, les Modernes ont communément donné dans ces écueils, & y donnent encore tous les jours.

Mais, notre admiration pour les Anciens doit avoir des bornes, parce que leur mérite eſt borné. M. l'abbé Gédoyn avoue qu'il n'en connoit que quatre, qui, ſans être exempts de défauts, ſont au-deſſus de toutes louanges. Homère & Virgile, Démoſthène & Cicéron. Il dit, ſans être exempts de défauts; car, faillir eſt inſéparable de l'humanité. Ces quatre-là n'ont point de pairs, & ont laiſſé bien loin derrière eux tous ceux qui ont couru la même carrière. Pour les autres, quelques perfections qu'ils aient, il croit qu'on y peut atteindre. Il prétend même que nous faiſons plus d'honneur aux Anciens, qu'il ne leur en eſt du. Ils n'ont pas fait tout ce qu'ils pouvoient faire; ils ont négligé beaucoup de connoiſſances, qu'ils pouvoient acquérir; ils ont peu connu les études pénibles & laborieuſes. Les Modernes ſe ſont donné plus de peine; aucune difficulté ne les a rebutés; ils ont fait, pour s'inſtruire, tout ce qu'il étoit poſſible de faire; ils ont une infinité de connoiſſances, que les Anciens n'ont pu avoir; d'où il s'enſuit que les Modernes ſont plus ſçavans, plus univerſels, que les Anciens ne l'ont été.

## II.

### *Littérature des Grecs.*

Quand nous liſons un auteur Grec, tel, par exemple, que Platon, qu'Hérodote, nous admirons la beauté de ſon ſtyle, la pureté, la clarté de ſa diction. Nous entendons cet Auteur, & par une ſecrète complaiſance, nous lui ſçavons gré de s'être fait entendre à nous, pour qui ſa langue eſt étrangére. Nous ne ſongeons pas, qu'après tout, cet Auteur ne fait que bien parler ſa langue, & nous lui faiſons un grand mérite d'une choſe qui, au fond, n'eſt pas fort difficile; car, pour celui de raconter des faits avec ordre & netteté, d'y mêler de courtes réflexions ſenſées & morales, de faire parler ſes perſonnages ſuivant leur caractère & leurs mœurs, c'en eſt un aſſurément; mais, il n'y a rien en cela de merveilleux. Imaginons-nous un François, homme d'eſprit, qui ne ſçauroit que ſa langue, mais, qui la ſçauroit bien. Ce François auroit lu tout ce que nous avons de bons Écrivains, Poëtes, Orateurs, Philoſophes, Hiſtoriens. On ſuppoſe qu'ayant ainſi l'eſprit cultivé, il écrive un morceau d'hiſtoire; quelque ſuccès qu'eût

ſon ouvrage, mettrions-nous l'Auteur au nombre des Sçavans ? Nullement, nous le regarderions comme un bon Écrivain, & rien de plus.

Tels étoient les Grecs, au tems de Platon ; c'eſt-à-dire, lorſqu'Athènes étoit la plus floriſſante. Ils ne connoiſſoient que leur langue ; ils ne ſçavoient que leur langue ; tous les peuples de la terre, à commencer par les Romains, étoient Barbares pour eux. Toute leur Littérature conſiſtoit dans quelques ouvrages de Poëſie, comme ceux d'Homère, d'Héſiode, d'Alcman, de Stéſichore, d'Alcée, d'Archiloque, dans les apologues d'Ésope, & dans quelques légers traités de Phyſique, faits par leurs premiers Philoſophes. Car, depuis Thalès, le plus ancien d'eux, juſqu'à Platon, il n'y avoit que ſix vingts ans ; & en ſi peu de tems la Phyſique ne pouvoit avoir fait de grands progrès, dénuée, comme elle l'étoit, des ſecours que le tems & l'expérience nous ont procurés ; il faut bien des ſiécles pour mener les hommes un peu loin dans l'étude de la nature. L'éloquence avoit eu un progrès plus rapide. Auſſi demande-t-elle moins d'art que de naturel. En moins de cent ans, elle fut portée au plus haut point par Périclès & par Démoſthène.

La Théologie des Grecs étoit monſtrueuſe ; & ſoit crainte, ſoit politique, on ne s'aviſoit guere de la rendre raiſonnable. Leur Juriſprudence étoit auſſi fort bornée. Ils ne connoiſſoient que les loix de Dracon, de Solon, de Lycurgue, les décrets des Amphictyons, les uſages de leurs Tribus. Ils n'avoient, ni Juriſconſultes, ni Corps de Droit, ni rien qui approchât de cette admirable compilation, que les Romains nous ont laiſſée, & que nous appellons Digeſte.

Ce fut ſous Alexandre le Grand & ſes ſucceſſeurs, que les Grecs acquirent de nouvelles connoiſſances, dont ils ſçurent profiter. Ce Conquérant mena une armée de trente-cinq mille Grecs au de-là de l'Inde & juſqu'au Gange. Pluſieurs d'entr'eux firent des découvertes conſidérables dans les païs immenſes qu'ils traverſérent. Ils remarquérent la ſituation des Provinces & des Villes, leur diſtance entr'elles & par rapport à Athènes, la différence des climats, les mœurs des peuples, enfin ce qu'il pouvoit y avoir de rare & de ſingulier dans chaque région. Calliſthène vit, de ſes yeux, à Babylone, les anciennes obſervations faites par les Chaldéens, & en fit part à Ariſtote. Tout cela contribua beaucoup aux progrès de la Géographie, de l'Aſtronomie & de l'Hiſtoire. Auſſi peu de tems après, Ératoſthène fut ſi célebre dans ces ſciences, que les gens de ſon tems l'appelloient le ſecond en tout genre. On ignore qui ils mettoient le premier ; mais autant que l'on en peut juger par les témoignages des Anciens, Ératoſthène eut plus d'érudition que tout ce qui avoit été avant lui.

Les Ptolémées, Grecs d'origine eux-mêmes, attirérent à leur cour des Grecs, qu'ils comblé-

rent de bienfaits, & à qui ils confiérent le ſoin de cette fameuſe Bibliothéque, qu'ils s'étoient faite à Alexandrie. Là ces Grecs connurent Béroſe & Manéthon, & purent s'inſtruire dans leur commerce & dans leurs livres de mille antiquités. A meſure que les connoiſſances ſe multipliérent, il y eut des Écrivains, qui, plus éclairés & plus laborieux que les premiers, entreprirent des ouvrages importans. Ainſi Polybe, hiſtorien, qui ne le céde à pas un en mérite & en autorité, compoſa une hiſtoire générale, partagée en quarante livres, ſans compter pluſieurs autres ouvrages, dignes d'un grand capitaine & d'un ſage politique. Dans la ſuite, les Romains s'étant rendu maîtres de la Gréce, pluſieurs Grecs vinrent s'établir à Rome, où ils ſe diſtinguérent par leur ſçavoir, & par des écrits que l'on ne peut trop eſtimer, entr'autres, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnaſſe, Strabon, Pauſanias, Dion & Plutarque. Ce dernier étoit un homme d'une prodigieuſe érudition. De quoi n'a-t-il pas traité? Mais, il étoit plus ſçavant qu'agréable. Il écrivoit peſamment & ſans grace. Ses Hommes illuſtres ſont de tous ſes ouvrages le plus eſtimé. Pour ſes traités de Morale, ils ont toujours été peu lus.

Ce que nous avons le plus à reprocher aux Grecs, c'eſt de n'avoir pas aſſez penſé à la poſtérité, & de nous avoir privés de pluſieurs connoiſſances, faute de s'en être expliqués aſſez clairement, ou de ne les avoir pas rendu aſſez ſenſibles; telles ſont leurs machines de guerre, leurs galéres à neuf, à douze & quinze rangs de rameurs, la conſtruction de leurs temples, l'uſage du chœur dans leurs tragédies, & celui des flûtes dans leurs comédies, leurs quadriges, leurs barrières d'Olympie, & pluſieurs circonſtances concernant leurs jeux. On diroit qu'ils n'écrivoient que pour eux, ou comme ſi le tems, qui détruit tout, eût du reſpecter & leurs uſages & leurs monumens. Il eſt vrai que les planches & les eſtampes ſont une ſuite de l'Imprimerie, qui eſt une invention moderne; mais, ils pouvoient au moins ſe ſervir de traits & de figures linéaires, qui nous auroient mis au fait de bien des choſes, & c'eſt à quoi ils n'ont pas penſé. Après cet examen des auteurs Grecs les plus célebres, paſſons aux Romains.

## III.

### *Littérature des Romains.*

Ce que la nature a été aux Grecs, les Grecs l'ont été aux Romains; c'eſt-à-dire, que les Grecs n'ont eu d'autre exemplaire que la nature même, puiſqu'aucune nation, qu'ils connuſſent, n'étoit ſçavante & polie avant eux. Les Romains, au contraire, ont eu les Grecs pour modeles. Ceux-ci ſont donc originaux à l'égard de ceux-là; comme ceux-là le ſont à notre égard. Auſſi voyons nous que les Romains n'ont commencé à réuſſir dans les lettres & dans les ſciences, qu'au moment qu'ils ont imité les Grecs.

Rien de plus groſſier, rien de plus ignorant qu'eux auparavant; l'Hiſtoire nous en fournit une preuve bien ſenſible. Le conſul Mummius, après avoir pris & ſaccagé Corinthe, fit charger un bâtiment de ce qui s'étoit trouvé de plus belles ſtatues, & de plus rares tableaux dans cette malheureuſe Ville. Aux yeux des connoiſſeurs, c'étoient autant de chefs-d'œuvre de l'art; mais, aux yeux du Romain, c'étoit du marbre, du bronze, & du bois mis en couleur. Cependant, comme on lui avoit vanté ces raretés, il avertit fort ſérieuſement le Pilote, que s'il n'amenoit ſon vaiſſeau à bon port, il feroit faire, à ſes dépens, d'autres ſtatues & d'autres tableaux. Y eut-il jamais une pareille ignorance? On comptoit pourtant alors l'an de Rome 601.

Ce fut vers ce tems-là que les Romains virent fleurir leurs premiers poëtes Névius, Livius Andronic, Ennius, Accius, Pacuve & Lucilius, qui peuvent être comparés, les uns à nos Deſportes, à nos Ronſards & à nos Regniers, les autres à nos Triſtans, & à nos Rotrous. Si quelque partiſan outré des Anciens, eſt bleſſé de ces comparaiſons, M. l'abbé Gédoyn le prie de conſidérer que, dans tous les tems, & dans tous les païs, les commencemens de quelque art, ou de quelque ſcience que ce ſoit, ont été foibles, & que les hommes ne s'élévent à la perfection que par dégrés. Plaute vint enſuite, qui valut mieux, ſans valoir encore beaucoup, du moins au ſentiment d'un autre Poëte, qui s'y connoiſſoit bien; c'eſt-à-dire, d'Horace.

Térence dut le ſuccès de ſes piéces à Ménandre, dont il fut moins l'imitateur que le copiſte; & cela de l'aveu de Scipion & de Lélius, les deux hommes les plus polis qu'il y eût alors dans la capitale. Caton, le cenſeur, écrivit beaucoup, il apprit même le Grec dans ſa vieilleſſe; nous n'avons que peu de choſe de lui; mais, eu égard au tems où il a vécu, quand nous comparerons ſes écrits au recherches de Paſquier, nous lui ferons, ſelon M. l'abbé Gédoyn, encore beaucoup d'honneur. Lucréce, enſuite, animé de l'eſprit de Démocrite, d'Épicure, & du poëte d'Agrigente Empédocle, mit la Phyſique en aſſez mauvais vers, au travers deſquels, par d'heureuſes & vives ſaillies, il ſe montra grand Poëte. Mais, que ne peut point l'émulation? En moins de 50 ans, les Romains polirent leur langue, & la rendirent capable d'égaler les écrits des Grecs. Antoine, Craſſus, Catule, les deux Gracques, Hortenſius, diſputérent, aux Grecs, le prix de l'éloquence; & Cicéron la porta ſi haut, qu'après lui, elle ne pouvoit plus que déchoir, comme elle fit. Ce grand homme ſe propoſa deux modeles tout à la fois, Platon & Démoſthène, & ſçut réunir, en ſa perſonne, le mérite de l'un & de l'autre.

Virgile, peu après, compoſa ſon Énéide à l'imitation d'Homère, & donna lieu à la poſtérité de douter s'il ne l'avoit point ſurpaſſé. En effet, s'il y a plus de feu,

d'imagination & de fécondité dans le poëte Grec, il y a, en récompenſe, plus de juſteſſe, de correction & de régularité dans le poëte Latin ; outre que ſon deſſein eſt infiniment plus grand que celui d'Homère, & que ſon quatrième & ſon ſixième livres ont, ſelon M. l'abbé Gédoyn, des beautés toutes neuves, qui paſſent de beaucoup ce qu'il y a de plus beau dans l'Iliade & dans l'Odyſſée.

Il y eut, parmi les Romains, même émulation pour l'hiſtoire & même ſuccès. Tite-Live égala, pour le moins, Hérodote ; & Saluſte ne fut point inférieur à Thucydide, pour ne rien dire de pluſieurs autres, qui ſe diſtinguérent en différens tems, par des qualités différentes, comme Cornélius Népos, Velleius Patercule, Tacite, Trogue Pompée, Juſtin, ſon abréviateur, & Quinte Curſe. On ne prétend pas diminuer le mérite des Romains ; il faut convenir que d'ignorans & groſſiers qu'ils étoient, ils devinrent bientôt auſſi polis, auſſi éclairés que les Grecs mêmes ; & qu'à la gloire de les avoir ſoumis à leur Empire, ils ajoûtérent celle de s'être rendu propres tout ce que les Vaincus avoient de goût, de ſçavoir & de lumières. Mais, il faut avouer auſſi qu'ils trouvérent, dans leur langue, des facilités & des avantages, qui ne ſe trouvent point dans les langues Modernes.

La langue, que parloient les Romains, étoit toute compoſée de mots, dont les ſyllabes étoient longues ou breves, de même que la Grecque. Par-là elle devint ſuſceptible du même nombre, & de la même harmonie que la Grecque, & par une ſuite néceſſaire, elle devint ſuſceptible auſſi des mêmes genres de Poëſie, & des mêmes ſortes de vers, que celle des Grecs. Auſſi les Romains adoptérent-ils tous ces genres de Poëſie, toutes ces ſortes de vers. Horace, par une audace, dont il ſe ſçait tant de gré, tranſporta, le premier, l'Ode & le vers Lyrique dans ſa langue ; Virgile employa le vers héroïque, qui convient ſi bien à l'Épopée ; Catulle l'Hendécaſyllabe, qui eſt infiniment propre pour les petits ſujets ; Ovide, Tibulle & Properce, en faiſant uſage du Pentamétre, donnérent, à la débile Élégie, tout le ſoûtien qu'il lui faut. Enfin, Varius, Ovide & Pomponius Secundus firent parler leurs perſonnages en vers Iambes, dans la tragédie, tous trois avec un égal ſuccès, mais ſeulement pour montrer de quoi ils étoient capables.

Il en eſt tout autrement de nous. Les langues modernes ſont toutes compoſées de mots, dont les ſyllabes, à le bien prendre, ne ſont, ni longues, ni breves ; c'eſt-à-dire, dont la prononciation n'eſt aſtreinte à aucun tems fixe & marqué. Ainſi, il eſt impoſſible que notre proſe ait le même nombre, la même marche que la proſe des Grecs & des Romains ; encore plus impoſſible que nos vers aient la même cadence, la même harmonie que les

leurs, par conſéquent que nous ayons les mêmes genres de Poëſie & les mêmes ſortes de vers A proprement parler, nous n'avons, en notre langue, ni poëme épique, ni ode, ni élégie, ni tragédie, ni comédie. Nous avons gardé les mêmes dénominations; mais, au fond, la choſe eſt différente. Car, tous nos vers ne ſont différenciés, que par le nombre des ſyllabes; d'où il s'enſuit que rien ne ſeroit plus aiſé que de faire des vers en notre langue & en toute langue moderne, ſi l'on n'avoit impoſé, au Poëte, la néceſſité de rimer, qui le gêne, le contraint, & fait en même-tems ſon mérite, quand il y réuſſit.

*Anciens d'Israel.*

(*a*) On entend, par ce nom, les Chefs des Tribus, ou plutôt les Chefs des grandes familles d'Iſraël, qui, dans les commencemens, & avant que la République des Hébreux fût formée, avoient une eſpèce de gouvernement & d'autorité ſur leur famille & ſur tout le peuple. Par exemple, lorſque Moïſe fut envoyé en Égypte, pour délivrer les Iſraëlites, il aſſembla les Anciens d'Iſraël, & leur dit que le dieu d'Abraham, d'Iſraël & de Jacob lui avoit apparu dans le déſert, & ordonné de les tirer de l'Égypte. C'eſt toujours avec les Anciens d'Iſraël que Moïſe & Aaron traitent, comme avec ceux qui repréſentoient toute la Nation.

Lorſque le Seigneur voulut manifeſter ſa gloire à Iſraël, & donner la loi à Moïſe, il lui dit: » Prenez Aaron, Nadab & Abiu, » ſes fils, & les ſoixante-dix An» ciens d'Iſraël, & montez vers » le Seigneur, juſqu'au pied de » la montagne. « Ils s'avancérent juſques-là; ils virent le Dieu d'Iſraël, & ſous ſes pieds, comme un ouvrage de ſaphire, & comme un ciel, lorſqu'il eſt ſérein; mais ils ne montérent pas ſur la montagne. Moïſe ſeul y monta avec Joſué, & en partant, il dit aux Anciens d'Iſraël: » Attendez-nous ici juſ» qu'à ce que nous retournions. » S'il ſurvient quelque difficulté, » vous avez avec vous Aaron & » Hur; vous la leur rapporterez.« On voit toujours, dans la ſuite, ce nombre de ſoixante-dix Anciens; mais, il eſt à croire que comme il y avoit douze Tribus, il y avoit auſſi ſoixante-douze Anciens, ſix de chaque Tribu; & qu'on a mis un nombre rond de ſoixante-dix, au lieu de ſoixante-douze; ou plutôt que Moïſe & Aaron faiſoient les ſoixante-onzième & douzième, & qu'il n'y avoit que quatre Anciens de la tribu de Lévi, eux non compris.

Depuis l'arrivée de Jéthro dans le camp d'Iſraël, Moïſe fit un changement conſidérable dans le gouvernement du peuple. Juſqu'alors Moïſe avoit ſeul jugé tout le peuple; & ce pénible emploi l'occupoit tellement, qu'à peine avoit-il le tems de reſpirer.

(*a*) **Exod.** c. 3. v. 16. c. 4. v. 29. c. 18. v. 24. *& ſeq.* c. 24. v. 1. *& ſeq.* **Numer.** c. 11. v. 24, 25. **Joſu.** c. 9. v. 15. c. 23. v. 2. c. 24. v. 1, 31.

Sur les remontrances de Jéthro, ſon beau-pere, il établit ſur tout Iſraël des Chefs de mille, de cent, de cinquante, & de dix hommes, afin qu'ils rendiſſent la juſtice au peuple en tout tems, & qu'ils rapportaſſent à Moïſe tout ce qui ſe rencontreroit de plus difficile. Mais, cela ne ſubſiſta pas long-tems ſans changement; car, à l'occaſion du murmure du peuple, arrivé dans le campement, ſurnommé les Sépulchres de concupiſcence, Moïſe établit ſoixante-dix Anciens d'Iſraël, auxquels Dieu communiqua une partie de l'eſprit de Moïſe. Ils commencérent à prophétiſer, & ne ceſſérent point de le faire. C'eſt-là, ſelon la plûpart des Interpretes, le commencement du fameux Sanhédrin; mais, pour ſoûtenir ce ſentiment, il faut faire bien des ſuppoſitions, afin de trouver dans Iſraël ce Tribunal toujours ſubſiſtant.

Dom Calmet croit que l'établiſſement des ſoixante-dix Anciens, fait par Moïſe, ſubſiſta non ſeulement pendant la vie de ce légiſlateur, mais encore ſous le gouvernement de Joſué, & même après ſa mort, ſous les Juges. Les Anciens du peuple & Joſué jurérent l'alliance avec les Gabaonites. Le même Joſué, peu avant ſa mort, renouvella l'alliance avec le Seigneur, accompagné des Anciens, des Princes, des Chefs, & des Maîtres. Après la mort de Joſué & des Anciens, qui lui ſurvécurent, le peuple tomba ſous diverſes ſervitudes; d'où le Seigneur le tira par le moyen des Juges. On ne voit pas diſtinctement quelle autorité avoient les Anciens pendant tout ce tems, & encore moins ſous les Rois, qui leur ſuccédérent.

ANCIENNE MÉMOIRE, (*a*) nom qui, ſelon quelques-uns, fut donné à une Déeſſe, que les Prêtres Saliens célébroient, en chantant de certains vers.

ANCILES, *Ancilia*, Boucliers Sacrés. *Voyez* Boucliers Sacrés.

ANCIUS [Sp.], *Sp. Ancius.* (*b*) Ceux de Fidènes, colonie Romaine, s'étant révoltés, l'an de Rome 317, pour ſe mettre ſous la puiſſance de Lars Tolumnius, roi des Veiens, on envoya, de Rome, Sp. Ancius avec C. Fulcinius, Clélius Tullus & L. Roſcius, pour leur demander la raiſon de leur changement. Pour toute réponſe, les Fidénates tuérent les ambaſſadeurs Romains, par l'ordre de Lars Tolumnius. On plaça, aux dépens de la République, auprès de la tribune aux harangues les ſtatues de ces ambaſſadeurs.

ANCLABRIES, *Anclabria*, eſpèce de vaſes d'airain, dont les prêtres Romains ſe ſervoient. C'eſt peut-être la même choſe qui ſuit.

ANCLABRIS, *Anclabris*, ſorte de table ſacrée, ſur laquelle on mettoit la victime égorgée, pour la dépouiller & la couper en pluſieurs parties.

(*a*) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 210.

(*b*) Tit. Liv. L. IV. c. 17.

ANCON, *Ancon*, Ἄγκων, (*a*) pere de Théramène, qui conſeilla aux Athéniens d'accepter tous les articles de la capitulation, que ceux de Lacédémone leur propoſérent, après qu'ils les eurent vaincus ſous la conduite de Lyſandre. Il y en a qui liſent Agnon, au lieu d'Ancon. C'eſt d'après un manuſcrit qu'on trouà S. Germain.

ANCONE, *Ancona*, Ἄγκων, (*b*) ville d'Italie, dans le païs des Picentins. Elle fut fondée par les Syracuſains, contraints de fuir la tyrannie de Denys. Elle étoit ſituée ſur un promontoire, qui, en ſe repliant vers le ſeptentrion, enfermoit le port. C'eſt pour cela auſſi qu'on dit qu'elle fut nommée Ancone par les Grecs. Ἄγκων, dans leur langue, veut dire *Cubitus*, coude, coudée. Elle ſervoit anciennement de bornes à l'Italie & à la Gaule, ſurnommée *Togata*. Le mont Apennin s'étendoit juſqu'à cette Ville, au rapport de Strabon, qui dit qu'elle abondoit en vin & en bled.

Trajan fit conſtruire, à ſes frais, un port à Ancone ſur la mer Adriatique, voulant rendre l'accès de l'Italie, commode & aiſé de toutes parts. On voyoit, dans cette Ville, le monument qui fut érigé en ſon honneur par le peuple Romain, en reconnoiſſance de ce bienfait. Ce monument ſubſiſte encore. L'inſcription marque la dix-neuvième année de Trajan, que l'on compte 867 de Rome. Ancone prend aujourd'hui le nom d'Ancona dans le païs, qui en a pris le nom de Marche d'Ancone.

ANCRE, *Ancora*, Ἄγκυρα. (*c*) Les Ancres, dont quelques-uns attribuent l'invention à Midas, d'autres aux Toſcans, étoient anciennement de pierre ou de marbre. C'eſt pour cela qu'Arrien dit, parlant du temple de Diane de Colchos : » On montre là » l'Ancre du navire des Argonau» tes, qui ne m'a pas paru an» cienne, parce qu'elle eſt de » fer. Quoiqué, pour la grandeur » & pour la forme, elle ſoit dif» férente de celles d'aujourd'hui, » je l'ai crue d'un tems beaucoup » plus bas. Mais, on voit là des » fragmens d'une ancienne Ancre » de pierre, qui paroiſſent être » les reſtes de cette Ancre des » Argonautes. «

On dit qu'on en faiſoit autrefois de pierre au royaume de Calecut, & qu'on en fait encore aujourd'hui de même matière au Japon. Au grand navire de Hiéron, il y avoit quatre Ancres de bois & huit de fer. Scheffer, ſelon la remarque de D. Bern. de Montfaucon, s'eſt trompé, lorſqu'il a dit que ces douze Ancres étoient du navire de Ptolémée Philopator. Elles étoient certainement du navire de Hiéron, comme dit Moſ-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 441.

(*b*) Strab. pag. 211, 241. Plin. L. III. c. 13, 14. Pomp. Mel. L. II. c. de Ital. Ptolem. L. III. c. 1. Cæſ. de Bell. Civil. pag. 447. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 213.

(*c*) Pauſ. pag. 8. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 369. Tom. IV. pag. 251, *& ſuiv.* Tom. V. pag. 246.

quion dans Athénée. Le même Scheffer croit qu'il y avoit de ces Ancres qui n'avoient aucune pointe pour ficher en terre ; mais, qu'elles avoient des maſſes de plomb, qui les arrêtoient. Il en tire une preuve de ce que, ſelon Diodore de Sicile, les Phéniciens ayant navigé en Sicile, pour en tirer de l'argent par leur négoce, en trouvérent une ſi grande quantité, qu'ils en remplirent leurs vaiſſeaux ; & comme il en reſtoit encore, ils ôtérent le plomb de leurs Ancres, & y mirent des maſſes d'argent à la place. C'eſt pourquoi Donat appelle ces maſſes *Pondera Ancorarum*, les poids des Ancres. On mettoit auſſi, au lieu d'Ancre, de grands paniers, pleins de pierres, & des ſacs, remplis de ſable.

On ne ſe ſervoit de ces ſortes d'Ancres, que quand on n'en avoit pas d'autres, ou quand le fond étoit ſabloneux, où les pointes des Ancres ne pouvoient pas prendre. L'Ancre n'avoit anciennement qu'une pointe. Les uns diſent que c'eſt Eupalamus, qui inventa les Ancres à deux pointes oppoſées. D'autres attribuent cette invention à Anacharſis.

On dit que l'on pendoit une Ancre au cou de certaines gens, qu'on vouloit châtier, & qu'on les laiſſoit ainſi des journées entières, expoſés au public, pour joindre la honte à la peine.

On trouve quelquefois des pierres, autrement des Abraxas, qui repréſentent une Ancre, & à chaque côté un poiſſon avec des lettres, qui font le nom de Jeſus.

ANCULUS, *Anculus*. (*a*) Les Romains avoient mis, au nombre de leurs dieux, Anculus, ainſi qu'Ancula, que Feſtus dit avoir été les divinités tutélaires des ſervantes ; d'où, ſans doute, ſera venu le nom d'*Ancilla*, qu'elles portoient. Comme on avoit des dieux pour tous les états de la vie, il falloit bien que les valets & les ſervantes en euſſent auſſi.

ANCUS MARCIUS, *Ancus Marcius*, Ἄγκος Μάρκιος, (*b*) quatrième roi des Romains, fils de la fille de Numa Pompilius. Tullus étant mort, l'autorité retomba, comme après la mort de Romulus & de Numa, entre les mains des Sénateurs, & ceux-ci ayant créé un inter-Roi, pour tenir les aſſemblées, le peuple y choiſit, pour Roi, Ancus Marcius, dont l'élection fut confirmée par le Sénat, l'an de Rome 114, & avant J. C. 638.

Dès qu'il fut monté ſur le trône, il fit attention à la gloire que ſon ayeul avoit acquiſe par ſa piété, & par le ſoin qu'il avoit pris des affaires de la religion. Et comme il avoit remarqué que Tullus, quoiqu'illuſtre d'ailleurs, n'avoit pas été heureux de ce côté-là, ſoit qu'il eût négligé le culte des dieux, ſoit qu'il eût fait des ſacrifices, qu'ils n'avoient pas

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 349. Tom. V. pag. 343

(*b*) Tit. Liv. L. I. c. 32, 33. *& ſeq.* Strab. pag. 219, 232. Plut. Tom. I. pag. 74, 213. Dionyſ. Halicarn. L. III. c. 11. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. I. pag. 80. Tom. X. pag. 4. Tom. XII. pag. 46.

agréés,

agréés, il jugea qu'il ne pouvoit mieux commencer ſon regne, que par le rétabliſſement des cérémonies, que Numa avoit inſtituées. Il ordonna au Pontife de les tranſcrire ſur des tables, telles qu'il les trouveroit dans les livres de ce Prince, & de les expoſer aux yeux du public. Ce début fit eſpérer, à ſes Citoyens, qui n'aimoient plus que le repos, & aux États voiſins, qu'il imiteroit les mœurs paiſibles & le gouvernement doux & modéré de ſon ayeul. C'eſt pourquoi les Latins, avec qui Tullus avoit fait un traité, ſortant de l'inaction où ils étoient reſtés juſques-là, vinrent faire des incurſions ſur les terres des Romains, & ne répondirent qu'avec beaucoup de hauteur & d'arrogance aux députés, qu'on leur envoya, pour demander ſatisfaction, parce qu'ils s'imaginoient que ce Prince, peu propre à la guerre, avoit pris le parti de paſſer ſa vie dans les temples avec les Augures & les Prêtres.

Ancus tenoit le milieu entre le naturel fier & bouillant de Tullus, & le caractére doux & tempéré de Numa. Il voyoit bien qu'il avoit été de l'intérêt de ſon ayeul d'inſpirer un eſprit de paix à un peuple auſſi nouveau & auſſi féroce, que celui qu'il avoit à gouverner; mais, que pour lui il auroit de la peine à conſerver la même tranquillité, ſans recevoir d'injures de la part de ſes voiſins, qui avoient l'air de vouloir éprouver ſa patience, & le mépriſer, s'il étoit d'humeur à ſouffrir les premières inſultes; & que les Romains, dans les conjonctures préſentes; avoient beſoin d'un Roi plus ſemblable à Tullus qu'à Numa. Ainſi, comme Numa avoit établi les loix de la religion pendant la paix, il forma le deſſein d'inſtituer des régles & des formules, dont on ſeroit obligé de ſe ſervir, pour déclarer & faire légitimement la guerre. Pour cet effet, il emprunta des Équicoles, nation fort ancienne, ces formules & ces loix, dont les Féciaux furent depuis dépoſitaires.

Ancus ayant confié, aux Prêtres, le ſoin des ſacrifices, leva de nouvelles troupes, & étant entré ſur les terres des Latins, il prit, de force, la ville de Politorium, dont il tranſporta les habitans à Rome, à l'exemple des premiers Rois, qui, pour augmenter leurs États, avoient admis, au nombre de leurs ſujets, les ennemis qu'ils avoient vaincus. Et comme les anciens Romains avoient établi leur demeure ſur le mont Palatin, les Sabins ſur le Capitole & dans la citadelle, & les Albins ſur le mont Célius; il donna le mont Aventin à ces derniers venus. Peu de tems après, les nouveaux Citoyens, qu'il acquit par la priſe des villes de Tellènes & de Ficane, trouvérent auſſi place ſur le même mont Aventin. Ancus fut bientôt obligé d'attaquer une ſeconde fois Politorium, pour en chaſſer les anciens Latins, qui s'en étoient emparés; la trouvant ſans habitans, & de peur que cette Ville ne ſervît toujours de retraite à ſes ennemis, il la raſa. Enfin, tout le

fort de la guerre des Latins s'arrêta aux environs de Médullia, où la victoire demeura long-tems incertaine ; car, outre que cette Ville étoit bien fortifiée, elle étoit encore défendue par une garnison considérable ; de façon que les Sabins s'étant campés, dans la plaine, assez près de ses murailles, en vinrent souvent aux mains avec les Romains, sans rien décider. Enfin, Ancus ayant fait un dernier effort avec toutes ses troupes, les vainquit d'abord en bataille rangée, prit ensuite la Ville d'où il remporta, à Rome, un riche butin, & emmena plusieurs milliers de nouveaux habitans, qu'il établit aux environs du temple de Vénus, surnommée Murcia, entre les monts Palatin & Aventin, qui, par ce moyen, se trouvérent réünis. Il fortifia aussi le Janicule.

Ce n'est pas qu'Ancus manquât de place pour loger tous ses sujets ; mais, pour empêcher que cette éminence ne servît un jour de fortereſſe à ses ennemis, non seulement il l'entoura d'un mur, mais encore il la joignit à la Ville par le moyen d'un pont de bois, qui fut le premier qu'on construisit sur le Tibre, & qui fut, dans la suite, d'une grande commodité, pour passer de l'autre côté du fleuve. C'est aussi lui qui fit creuser la fosse, appellée des Quirites, pour mettre ses États à couvert contre les courses, qu'on y pouvoit faire par le plat païs. La Ville ayant reçu des accroissemens si considérables, & se trouvant habitée par une si grande multitude d'hommes, il étoit beaucoup plus aisé au crime de s'y cacher, & plus difficile d'y distinguer la vertu d'avec le vice. C'est pourquoi, afin de réprimer l'audace qui croissoit de jour en jour, Ancus fit construire une prison au milieu de Rome, au-dessus de la place publique. Ce Prince n'augmenta pas seulement la Ville, mais il porta encore les bornes de son Empire plus loin que ses prédécesseurs. Il ôta, aux Veiens, la forêt Mésia ; il étendit sa domination jusqu'à la mer ; il bâtit, à l'embouchure du Tibre, la ville d'Ostie, & établit des salines tout autour ; & après avoir fait plusieurs belles actions dans la guerre, il amplifia le temple de Jupiter Férétrien.

Ce fut sous le regne d'Ancus que Lucumon, connu ensuite sous le nom de Lucius Tarquin, vint s'établir à Rome. Le Roi ayant éprouvé son habileté en mille occasions différentes, porta si loin la confiance, & même l'amitié qu'il prit pour lui, que par le testament qu'il fit avant de mourir, il le nomma tuteur des Princes, ses enfans. Après cette disposition, il mourut, ayant regné 24 ans, & égalé la gloire des Rois, ses prédécesseurs, tant par la sagesse des loix qu'il avoit établies pendant la paix, que par les heureux succès qu'il avoit eus dans la guerre.

ANCYRE, *Ancyra*, Ἄγκυρα, ville célebre de Galatie, métropole des Tectosages. M. d'Anville, dans sa carte de l'Asie, la place vers les sources du Parthénion, qui se rend dans le Pont-Euxin. Elle fut bâtie par Midas, fils de

Gorgias. (a) Du tems de Pauſanias, on voyoit encore, dans le temple de Jupiter, l'ancre de navire, qu'il avoit trouvée en ce lieu-là, & dont la Ville prit ſon nom, On y voyoit auſſi la fontaine de Midas, ainſi appellée, parce que ce Prince prenoit plaiſir à y verſer du vin, pour y attirer Silène, qui en étoit fort friand.

Manlius, l'an 189 avant J. C., étant en marche pour aller chez les Tectoſages, arriva à Ancyre, dont les ennemis n'étoient éloignés que de dix milles. Pendant le ſéjour qu'il y fit, une de ſes priſonnières fit une action mémorable. C'étoit Chiomare, femme d'Ortiagone, l'un des chefs ou princes des Gaulois, également recommandable par ſa chaſteté & par ſa beauté. Elle étoit gardée, entre pluſieurs autres, qui avoient été priſes avec elle à la déroute du mont Olympe, par un Centurion auſſi paſſionné pour l'argent, que pour les femmes. Ce Centurion lui ayant fait violence, elle ſaiſit adroitement une occaſion, pour s'en venger, & lui fit couper la tête, qu'elle apporta à ſon mari, à qui elle raconta ce qui lui étoit arrivé, & la vengeance qu'elle en avoit tirée.

Cependant, le Conſul reçut des ambaſſadeurs, qui venoient le prier, de la part des Rois ennemis, de ne point décamper d'Ancyre, qu'ils n'euſſent eu, avec lui, une entrevue. Ils l'aſſuroient, par avance, qu'ils accepteroient, pour ne point faire la guerre, toutes les conditions de paix qu'il voudroit leur impoſer. Il leur donna, pour le lendemain, un rendez-vous, entre leur camp & Ancyre. Le Conſul y vint à l'heure marquée, avec une eſcorte de cinq cens cavaliers; mais, n'y trouvant perſonne de la part des Gaulois, il retourna dans ſon camp. Dès qu'il y fut rentré, les mêmes ambaſſadeurs revinrent pour excuſer leurs Rois de leur abſence, occaſionnée, à ce qu'ils diſoient, par des motifs de religion, qui ne leur avoient pas permis de ſortir, ajoûtant que les premiers de la nation viendroient avec des pouvoirs pour traiter de la paix en leur nom, & le Conſul répondit qu'il enverroit Attale pour les entendre.

Ce jeune Prince y vint avec trois cens chevaux, & y trouva les députés des ennemis; mais, après qu'on eut inutilement diſputé ſur les conditions du traité, comme ils ne pouvoient s'accorder, il fut arrêté que le lendemain le Conſul & les Rois s'aſſembleroient dans le même lieu. Les Gaulois, en manquant ainſi de parole, & en chicanant ſur les conditions, ne cherchoient qu'à gagner du tems. L'entrevue indiquée n'eut pas lieu, & les Tectoſages furent vaincus.

On remarque qu'Auguſte avoit extrêmement embelli & comblé, de ſes bienfaits, la ville

(a) Q. Curt. L. III. c. 7. Strab. p. 187, 567. Ptol. L. V. c. 4. Plin. L. V. c. 32. Pauſ. p. 8. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 24, 25. Crév. Hiſt. des Emp. T. I. p. 280, 281. Carte de l'Aſie par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag 156. Tom. XIX. pag. 375.

d'Ancyre, qui le regarda comme ſon fondateur, quoique beaucoup plus ancienne que lui. On voit encore le fameux monument d'Ancyre à la gloire de ce Prince. L'inſcription me paroît trop longue pour être rapportée ici. Auguſte, parlant en première perſonne, y raconte ſimplement & uniment les principaux faits, qui avoient illuſtré ſon Empire. On donne aujourd'hui divers noms à Ancyre, tels que Angouri, Engouri, Enguri, ou Ancara, dans la Turquie d'Aſie.

On prétend qu'il y a eu encore deux villes du nom d'Ancyre; une qu'on met dans la grande Phrygie, & qu'on appelloit Ancyre de Phrygie, pour la diſtinguer de celle de Galatie; une autre dans la Sicile.

ANDABATES, *Andabatæ*, (*a*) Cicéron, dans une de ſes lettres, à Trébatius, parle d'un Andabate en ces termes: *Quem antè ne Andabatam quidem defraudare poteramus.* Les Andabates étoient des Gladiateurs, qui combattoient les yeux fermés, ſoit qu'ils les euſſent couverts d'un bandeau, ſoit qu'ils portaſſent une armure de tête, qui ſe rabattît ſur leur viſage. Ils ne laiſſoient pas toutefois de bien atteindre leurs adverſaires, & de porter ſûrement leurs coups; d'où étoit venu le proverbe: *Andabatam defraudare*, pour exprimer combien il eſt difficile d'empêcher les curieux de tout voir.

Il y en a qui dérivent ce mot du Grec ἀναβάτης, *aſcenſor*; parce que les Gladiateurs, dont il s'agit, combattoient à cheval, ou montés ſur un char. D'autres aiment mieux faire venir ce mot de ἀντὶ, *contra*, & βαίνω, *gradior*, je marche.

ANDAMATUNE, *Andomatunum*, Ἀνδομάτουνον. C'eſt le nom que porta d'abord la ville des Lingones. *Voyez* Lingones.

ANDANIE, *Andania*, (*b*) Ἀνδανία, ville du Péloponnèſe, dans la Meſſénie, ſituée à huit ſtades du bois Carnaſius. Elle fut bâtie par Polycaon, fils de Lélex. Quoique ce Prince en eût bâti pluſieurs autres dans le même-tems; c'eſt-à-dire, dès qu'il ſe fut emparé de la Meſſénie, au préjudice de ſon frere aîné, qu'il en dépouilla, il fit, d'Andanie, la capitale de ſon royaume. Il ne lui donna pas cependant le nom. Elle le prit d'une femme, appellée Andanie. Pauſanias dit que tout le monde en convenoit; mais, qu'il n'avoit pu ſçavoir, ni de qui cette femme étoit fille, ni qui elle avoit épouſé.

Andanie étoit le centre de la religion du païs. C'eſt-là qu'on avoit tranſporté, d'Athènes, les myſtéres des grandes déeſſes, Cérès & Proſerpine. On y avoit inſtitué des fêtes en l'honneur de ces Déeſſes, ſuivant le rit & les cérémonies, qui ſe pratiquoient à Athènes. Pluſieurs des ſucceſſeurs de Polycaon firent, comme

(*a*) Cicer. ad Amic. L. VII. Epiſt. 10.
(*b*) Pauſ. pag. 216, 218, 221, 266, 279. Strab. pag. 360. Tit. Liv. L. XXXVI. c. 31. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lettr. Tom. XV. pag. 395.

lui, leur réſidence à Andanie. Quelques-uns, néanmoins, préférérent d'autres villes, comme Arène, Pylos, Stényclére.

Pauſanias remarque que depuis la priſe d'Ithome, il s'étoit formé, dans tous les endroits de la Meſſénie, une floriſſante jeuneſſe; mais, particulièrement à Andanie, où elle étoit encore plus belle & plus nombreuſe qu'ailleurs. Parmi cette jeuneſſe, brilloit ſur tout Ariſtomène, que les Meſſéniens honorérent après ſa mort, comme un Héros, & dont ils croyoient que la naiſſance avoit eu quelque choſe de merveilleux. En effet, ils diſoient qu'un génie ou un dieu, ſous la forme d'un dragon, eut commerce avec ſa mere Nicotélée, & que ce fut de ce commerce que naquit Ariſtomène.

Andanie vit naître deux jeunes hommes, beaux & bienfaits, nommés Panorme & Gonippus. Liés d'une étroite amitié, ils alloient ſouvent enſemble à la petite guerre, dans la Laconie, d'où ils rapportoient toujours quelque butin. Un jour, entr'autres, que les Lacédémoniens célébroient la fête des Dioſcures, dans leur camp, & qu'après le repas du ſacrifice, ils étoient tous en joie, les deux jeunes Meſſéniens, vêtus de blanc avec le manteau de pourpre ſur l'épaule, montés ſuperbement, un bonnet ſur la tête & une pique à la main, ſe montrérent tout à coup en cet équipage devant le camp des Lacédémoniens. Eux les voyant ainſi paroître à l'improviſte, ne doutérent pas que ce ne fuſſent les Dioſcures mêmes, qui venoient prendre part aux réjouiſſances, que l'on faiſoit en leur honneur. Dans cette penſée, ils vont au-devant, & ſe proſternant, ils leur adreſſent leurs vœux & leurs prieres. Nos deux Meſſéniens, les ayant laiſſé approcher, firent auſſi-tôt main-baſſe ſur eux, en tuérent un bon nombre, & après avoir ainſi inſulté à la religion de ces peuples, ils s'en retournérent à Andanie.

Dès le tems de Pauſanias, Andanie n'étoit plus. On en voyoit ſeulement des ruines, dont M. Fourmont fit la découverte, lorſqu'il voyageoit dans le païs, & où il trouva pluſieurs inſcriptions. Ces ruines ſont aujourd'hui dans la Morée, qui eſt de la dépendance des Turcs.

ANDATÉ, *Andata*, nom que les anciens Bretons donnoient, à ce qu'on croit, à la Victoire. Ils l'adoroient ſous ce nom. On dit auſſi Adraſté & Andraſté.

ANDÉCAVES, *Andecavi*, peuples de la Gaule Celtique, autrement appellés Andes. *Voyez* Andes.

ANDÉGASTÉRIUS, *Andegaſterius*, chef des Cattes, autrement Adgandeſtrius. *Voyez* Adgandeſtrius.

ANDERNACH, ville d'Allemagne, autrement appellée Antonacum. *Voyez* Antonacum.

ANDES, *Andes*, (*a*) autrement Andécaves, *Andecavi*, ou

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. III. p. 97. L. VII. pag. 270. Notis. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. Tom. XIX. pag. 509.

même Andégaves, *Andegavi*. Tels ſont les différens noms, que l'on a donnés autrefois à ces peuples de la Gaule Celtique. Les Andes avoient, pour voiſins, du côté de l'occident, les Vénetes & les Namnétes, & du côté du midi, les Pictones; c'eſt-à-dire, ceux de Vannes, de Nantes, & du Poitou, dont le territoire formoit des cités particulières.

En marquant les limites des Andes, il faut être prévenu que le canton, appellé les Mauges, du latin *Medalgicus*, ou *Meldacenſis*, qui eſt actuellement renfermé dans le diocéſe d'Angers, étoit autrefois de la dépendance des Pictaves, ou Pictones. On en trouve la preuve dans une charte de Charles le-Chauve, de l'an 849, en faveur du monaſtére de Glonna, ou de S. Florent-le-Viel, ſitué près de la Loire. La petite rivière de Laion, qui tombe dans la Loire, au-deſſus de S. Florent, terminoit le territoire des Andes, comme il eſt marqué dans une chronique de Nantes, vers le milieu du dixiéme ſiécle, laquelle a été publiée par Dom Lobineau, ainſi que la charte précédente, dans les preuves de ſon hiſtoire de Bretagne. Sanſon, & ceux qui l'ont copié, n'ont point été informés de ce changement des limites du territoire des Andes; de même qu'ils ont marqué les limites des Namnétes, ſur le pied que ſont aujourd'hui celles du diocéſe de Nantes.

La capitale des Andes étoit Juliomagus, qui a pris le nom de ces peuples, & qu'on appelle à préſent Angers. De-là eſt venu auſſi le nom de la province d'Anjou, dont elle eſt aujourd'hui la capitale. Le territoire des Andes répond à peu près à cette Province.

ANDÉTRIE, *Andetrium*, (*a*) Ἀνδέτριον, ville de la Dalmatie. Vers l'an de J. C. 9, & de Rome 760, Tibére ayant partagé ſes troupes en trois corps, dont l'un étoit commandé par Lépidus, & l'autre par Silanus, ſe mit lui-même avec Germanicus à la tête du troiſiéme. Ces trois armées ſe répandirent dans toute la Dalmatie, & y firent le dégât, ravageant les terres, & brûlant les bourgades; enſorte que les Dalmates n'eurent plus d'autre reſſource, que de ſe renfermer dans deux Villes, qui leur reſtoient, Andétrie & Arduba.

La première de ces deux places fut aſſiégée par Tibére même. Le ſiége d'Andétrie fut une opération difficile & pénible. Ceux qui s'y étoient retirés, montrérent tant d'obſtination, que malgré la déſertion de Baton, leur chef, qui, ne voyant aucune eſpérance, les abandonna & s'enfuit, ils continuérent à ſe défendre, & on n'en vint à bout qu'en les forçant l'épée à la main.

ANDIRINE, *Andirina*, ſurnom de Cybèle, qui avoit un temple dans la ville d'Abdère.

ANDOBALES, *Andobales*, (*b*) prince, qui ſuivit avec con-

(*a*) Plin. L. III. c. 22. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 223, 224.

(*b*) Mem. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. XVI. pag. 149.

fiance la fortune de la république Romaine. Il regnoit dans une petite contrée ; mais, il devint, dans la ſuite, un grand Roi.

ANDOCIDE, *Andocides*, (*a*) Ἀνδοκίδης, fils de Léogaras, étoit un orateur Grec, natif d'Athènes, & contemporain de Socrate. Il naquit vers l'an 468 avant l'Ére Chrétienne. Il fut arrêté, comme ayant eu part au renverſement des ſtatues de Mercure, qui furent abattues, ou mutilées en une ſeule nuit, au commencement de la guerre du Péloponnèſe. Il paſſoit pour un homme qui haiſſoit le gouvernement populaire, & qui favoriſoit l'Oligarchie. Ce qui contribua le plus à le rendre ſuſpect d'avoir eu part à la mutilation des ſtatues ; ce fut la grande ſtatue de Mercure, qui étoit près de ſa maiſon, où elle avoit été conſacrée par la tribu Égéïde ; car, étant du petit nombre des plus belles & des plus fameuſes, elle fut conſervée preſque ſeule. C'eſt pourquoi, elle fut appellée depuis, le Mercure d'Andocide. Perſonne ne la nommoit autrement du tems de Plutarque, quoique l'inſcription marquât le contraire.

Il arriva qu'un certain Timée, qui étoit auſſi détenu en priſon pour le même crime, fit connoiſſance & lia une amitié fort étroite avec Andocide. Ce Timée n'avoit pas tant de réputation que lui ; c'étoit un homme d'une grande habileté & d'une audace à toute épreuve. Il conſeilla à Andocide de s'accuſer lui-même, & de nommer ſeulement quelques complices : » Car, diſoit-il, le peuple » a promis grace à ceux qui » avoueront, & cela eſt expreſ- » ſément porté par le décret ; au » lieu que le ſuccès eſt incertain » pour tout le monde, & tou- » jours très-redoutable pour les » plus puiſſans. Or, il vaut beau- » coup mieux ſe ſauver par un » menſonge, que de mourir igno- » minieuſement par un crime » qu'on n'a pas fait ; & à ne re- » garder même que le bien pu- » blic, il eſt encore très-expé- » dient, de livrer à une mort » certaine un petit nombre de » gens innocens ou coupables, » pour arracher à la fureur du » peuple, & pour ſauver beaucoup » de gens de bien. «

Ces raiſons & ces remontrances de Timée firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit d'Andocide, qu'il ſe déclara coupable, & nomma un petit nombre de complices. Pour lui, il eut la grace promiſe par le décret ; mais, tous ceux qu'il accuſa, furent mis à mort, hors ceux qui eurent le tems de prendre la fuite. Andocide, pour rendre la dépoſition plus croyable, chargea quelques-uns de ſes domeſtiques.

Léogaras n'étoit que le pere adoptif d'Andocide ; mais, il perdit tous les droits de l'adoption à cauſe de ſon ingratitude ; car, il eut l'audace de pourſuivre en juſtice ce pere adoptif ; c'eſt-à-dire, que

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 201, 202, 531. Corn. Nep. in Alcib. c. 3. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 315. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 72, 155. Tom. XVIII. pag. 77.

Léogaras fut un de ceux qu'Andocide avoit chargés dans l'affaire dont on vient de parler. On dit pourtant qu'il lui ſauva la vie. Le ſtyle de cet Orateur étoit ſimple, & preſqu'entièrement deſtitué de figures & d'ornemens. Il nous reſte de lui quatre diſcours, que Henri Étienne a imprimés *in-folio* en 1575.

ANDOCIDE, *Andocides*, (*a*) Ἀνδοκίδης, auteur inconnu. Plutarque, qui le cite dans la vie de Thémiſtocle, dit qu'il ne faut nullement ajoûter foi à ce que cet Auteur avoit écrit dans un livre adreſſé à ſes amis; que les Athéniens ayant dérobé les cendres de Thémiſtocle, les jettérent au vent. Car, c'étoit, ajoûte Plutarque, un artifice, dont ils ſe ſervoient pour irriter les nobles contre le peuple.

ANDOMATUNE. *Voyez* Andamatune.

ANDOSE, *Andoſus*, ſurnom local, donné à Hercule.

ANDRAGATHIUS, *Andragathius*, (*b*) général de la cavalerie de Maxime. Un jour ayant pourſuivi Gratien, il l'atteignit & le tua.

ANDRAGORAS, *Andragoras*, (*c*) l'un des premiers de la nobleſſe des Perſes, du tems d'Alexandre le Grand. Lorſque ce Prince eut aſſujetti les Parthes, il en donna le gouvernement à Andragoras. Et c'eſt de lui que les rois des Parthes tirérent depuis leur origine.

ANDRAGORAS, *Andragoras*, (*d*) qui vécut environ cent ans après le précédent. Il commandoit les Parthes pour Séleucus, vers l'an 243 avant l'Ére Chrétienne. Un certain Arſace, étant entré dans le païs, à la tête d'une troupe de brigands, battit & tua Andragoras.

ANDRAMIAS, *Andramias*, Ἀνδραμίας, (*e*) nom d'un Méde, dont parle Xénophon dans ſa Cyropédie.

ANDRANODORE, *Andranodorus*, (*f*) épouſa Démarate, fille d'Hiéron, tyran de Syracuſe. Ce Prince, avant ſa mort, qui arriva l'an 215 avant l'Ére Chrétienne, nomma quinze tuteurs, pour former le conſeil de ſon fils, qu'il laiſſoit en bas âge. Andranodore & Zoïppe, ſon beau-frere, tenoient le premier rang parmi ces tuteurs. Peu de jours après les funérailles du Roi, Andranodore écarta tous les autres tuteurs, leur déclarant qu'Hiéronyme [ c'eſt le nom du jeune Prince ] étoit en âge de gouverner par lui-même; & en feignant d'abandonner une autorité, qui lui étoit commune avec pluſieurs, il la retint toute entière pour lui-même. Il n'y avoit que lui & Zoïppe, avec un certain Thraſon, qui euſſent entrée dans le palais d'Hiéronyme, qui ne tarda pas à être la victime de la cruauté & des vices auxquels il ſe livroit; car, il fut tué

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 128.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 81. *& ſuiv.*
(*c*) Juſt. L. XII. c. 4.
(*d*) Juſt. L. XLI. c. 4.
(*e*) Xenoph. pag. 130.
(*f*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 4, 5, 21. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 295. *& ſuiv.*

par des conjurés dans un voyage qu'il faiſoit au païs des Léontins.

Dès qu'on eut appris ce meurtre à Syracuſe, Andranodore s'empara de l'Iſle, qui étoit une des parties de la ville, de la citadelle, & d'autres endroits propres à s'y défendre, & y mit de bonnes garniſons. Mais, on lui envoya des députés pour lui déclarer qu'il eût à ſe ſoumettre au Sénat, & à ouvrir les portes de l'Iſle, & que s'il perſiſtoit dans ſon uſurpation, on le traiteroit plus rigoureuſement encore qu'on n'avoit fait Hiéronyme. Cette ambaſſade fit d'abord impreſſion ſur ſon eſprit, ſoit qu'il conſervât encore quelque reſpect pour le Sénat, & qu'il fût touché du conſentement général des Citoyens, ſoit que la partie de l'Iſle la mieux fortifiée, qui lui avoit été enlevée par trahiſon & livrée aux Syracuſains, lui donnât de l'inquiétude. Mais, ſa femme Démarate, princeſſe fière & ambitieuſe, l'ayant tiré à part, le fit ſouvenir de cette parole célebre de Dénys le tyran, qu'il ne falloit point ſortir du trône, qu'on n'en fût arraché par les pieds; qu'on pouvoit en un moment renoncer à une grande fortune; mais, qu'il en coûtoit beaucoup de tems & de peine pour y parvenir; que le parti le plus ſage, pour le préſent, étoit d'obtenir des ambaſſadeurs quelques tems pour délibérer, pendant lequel il feroit venir des ſoldats de chez les Léontins, & qu'en leur promettant de partager entr'eux les tréſors du Roi, il ſe rendroit maître de tout.

Andranodore ne rejetta pas entièrement ces conſeils; mais, il ne jugea pas à propos d'en faire uſage ſur le champ, & il crut que le moyen le plus ſûr d'arriver au but qu'il ſe propoſoit, étoit de céder pour le préſent. Il promit donc de ſe ſoumettre à l'autorité du Sénat, & le lendemain ayant ouvert les portes de l'Iſle dès le matin, il ſe rendit à l'Achradine, & là, après s'être excuſé devant le peuple, de ſon délai & de ſa réſiſtance ſur la crainte qu'il avoit eue, qu'on ne l'enveloppât, comme allié, dans la punition du Tyran, il déclara qu'il venoit remettre ſa perſonne & ſes intérêts entre les mains du Sénat. Puis ſe tournant vers les meurtriers du Tyran, & apoſtrophant Théodote & Soſis: » Vous avez, leur » dit-il, fait une mémorable ac» tion. Mais, croyez-moi, votre » gloire n'eſt que commencée, & » n'eſt point encore parvenue à » ſon comble. Si vous ne ſongez » à établir la paix & la concor» de parmi les Citoyens, la Ré» publique court grand riſque » d'expirer & de périr dans le mo» ment qu'elle commence à goû» ter les doux fruits de la li» berté. «

Après ce diſcours, il mit, à leurs pieds, les clefs de l'Iſle & des tréſors du Roi. La joie ſe répandit dans toute la Ville, & les temples furent remplis pendant tout ce jour d'une foule infinie de peuple, qui alloit remercier les dieux de cet heureux changement. Le jour ſuivant, le Sénat s'étant aſſemblé ſelon l'ancienne coûtu-

me, on créa des Magiſtrats, parmi leſquels on nomma Adranodore des premiers, avec Théodote & Soſis, & quelques autres conjurés, qui étoient abſens.

Quelque tems après, Andranodore, à qui l'ambition de ſa femme ne donnoit point de repos, & qui, juſques-là, avoit uſé de diſſimulation, pour mieux couvrir ſes deſſeins, croyant qu'il étoit tems de les faire éclore, conſpira avec Thémiſte, gendre de Gélon, pour s'emparer de la royauté. Il communica ſes vues à un comédien, nommé Ariſton, pour qui il n'avoit rien de caché. Cette profeſſion n'étoit point infame chez les Grecs, & étoit exercée par des gens d'une condition honnête. Ariſton, pour qui les droits de la patrie étoient plus ſacrés que ceux de l'amitié, découvrit la conſpiration. Andranodore & Thémiſte furent tués auſſitôt par l'ordre des autres Magiſtrats, en entrant dans le Sénat. Ce fut l'an 214 avant J. C.

ANDRÉ, *Andreas*, Ἀνδρέας, (*a*) frere de Simon Pierre, naquit à Bethſaïde. Ce fut l'un des Apôtres de J. C. Il s'étoit d'abord attaché à S. Jean-Baptiſte, qu'il quitta pour ſuivre le Sauveur, après le témoignage que S. Jean lui rendit, en diſant : » Vous êtes » l'agneau de Dieu, qui ôtez les » péchés du monde. « Il ſuivit le Sauveur avec un autre diſciple de Jean, & alla dans la maiſon, où logeoit Jeſus. Il y demeura depuis environ quatre heures du ſoir juſqu'à la nuit. C'eſt le premier diſciple que Jeſus reçut à ſa ſuite. André lui amena ſon frere Simon, ou Pierre, & ils paſſérent un jour avec lui. Après cela, ils allérent aux noces de Cana, & retournérent enfin à leur occupation ordinaire.

Quelques mois après, J. C. les ayant rencontrés, qui pêchoient enſemble, les appella tous deux, & leur promit de les faire pêcheurs d'hommes. Ils quittérent auſſi-tôt leurs filets, pour ne ſe ſéparer jamais de ſa perſonne. L'année ſuivante, J. C. étant dans le déſert, au-de-là de la mer de Galilée, demanda à ſes Diſciples comment il donneroit à manger à cinq mille hommes, qui l'avoient ſuivi. André lui répondit qu'il y avoit là deux poiſſons & cinq pains d'orge. Peu de jours avant la Paſſion, quelques Gentils ayant deſiré de voir J. C., s'adreſſérent à Philippe, qui en parla à André, & tous deux enſemble le dirent au Sauveur. Deux ou trois jours après, André & quelques autres Apôtres, demandérent à J. C. quand la ruine du temple devoit arriver. C'eſt tout ce que l'Évangile nous apprend de S. André.

Quelques Anciens croyent qu'il prêcha dans la Scythie. D'autres aſſurent qu'il prêcha dans la Gréce. Mais, les uns penſent que ce fut dans l'Épire, les autres dans l'Achaïe, d'autres à Argos. Les nouveaux Grecs lui attribuent la fondation de l'égliſe de Byzance,

(*a*) Matth. c. 4. v. 18. *& ſeq.* Joan. c. 1. v. 40. *& ſeq.* c. 6. v. 8. c. 12. v. 22.

ou de Conſtantinople ; ce qui n'eſt appuyé de l'autorité d'aucun Ancien. Les Actes de ſon martyre, que les critiques ne croyent point originaux, portent qu'il fut martyriſé à Patras, ville de l'Achaïe, ayant été condamné à mourir ſur la croix, par Égée, proconſul de cette Province. On ne ſçait point dans quel tems il a été martyriſé ; mais, tous les Martyrologes, anciens & nouveaux, tant des Grecs que des Latins, mettent ſa fête le 30 de Novembre. Son corps ayant été enterré à Patras, fut tranſporté dans la ſuite à Conſtantinople, où l'on dit qu'il fit un grand nombre de miracles.

On voit, dans l'égliſe de Saint Victor de Marſeille, une croix, que l'on croit être celle, où Saint André fut attaché. Elle eſt de la figure d'une croix ordinaire, & enfermée dans une chaſſe d'argent. On ne ſçait pourquoi les peintres nous repréſentent la croix de S. André comme un X. Selon S. Pierre Chryſologue, il avoit été crucifié à un arbre. Le faux S. Hippolyte aſſure que ce fut à un olivier. Cependant la tradition, qui le repréſente attaché à une croix, eſt aſſez ancienne.

ANDRÉ, *Andreas*, Ἀνδρέας, (*a*) chef des Juifs révoltés dans la Cyrénaïque, l'an de Rome 866. Il eſt incroyable à quels excès ſe porta leur fureur. Ils ne ſe contentoient pas d'ôter la vie aux Romains & aux Grecs, au milieu deſquels ils habitoient. Ils leur faiſoient ſouffrir les ſupplices les plus horribles. Ils les ſcioient, ſuivant la longueur du corps, en commençant par la tête. Ils en expoſoient d'autres aux bêtes, ou les forçoient à combattre comme Gladiateurs. Et pouſſant la rage plus loin que les animaux les plus féroces, ils mangeoient leurs chairs, & ſe frottoient le corps de leur ſang, comme d'huile ou de parfum ; ils les écorchoient & ſe revêtoient de leurs peaux.

C'eſt de Dion que nous tenons ces affreux détails, auxquels on a bien de la peine à ajoûter foi ſur ſon autorité, d'autant plus qu'Euſébe, écrivain judicieux, ne dit rien de ſemblable. On doute pareillement ſi Dion n'a point exagéré le nombre de ceux, qui périrent par les mains des Juifs. Il le fait monter à deux cens vingt mille hommes dans la Cyrénaïque, & à deux cens quarante mille dans l'iſle de Chypre, où la contagion de la révolte s'étoit communiquée.

ANDRÉ, *Andreas*, Ἀνδρέας, (*b*) poëte muſicien de Corinthe. Nous ne ſçavons, de ce Poëte muſicien, que ce que Plutarque nous en apprend, dans un paſſage de ſon dialogue ſur la muſique. Il n'en eſt fait [ que l'on ſçache ] aucune autre mention, dans toute la littérature Grecque. On y trouve un André d'Argos, fameux Statuaire ; un André de Palerme, qui a écrit ſur l'hiſtoire de Sicile ; un André, commis avec

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 251.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 286, 287.

Démétrius & Ariſtée, par Ptolémée Philadelphe, pour veiller à la verſion des Livres ſaints; pluſieurs Médecins de ce nom, cités par Galien, par Athénée, par les Scholiaſtes d'Ariſtophane & de Nicandre, & par le grand Étymologique.

Mais, André de Corinthe, poëte muſicien, n'y eſt allégué nulle part. Il faut donc s'en tenir ſur ſon compte, au ſeul témoignage de Plutarque, & en conclure qu'on doit regarder ce Poëte comme très-ancien, puiſque Plutarque l'aſſocie à Tyrtée, pour l'uſage de la muſique la plus ſimple & la plus unie, renfermée dans le petit nombre de cordes, de rhythmes, de modes, & banniſſant de plus les muances & le genre chromatique.

ANDRÉ, *Andreas*, Ἀνδρέας, dont il eſt parlé dans l'article précédent, où il eſt dit qu'il avoit été commis avec Ariſtée & Démétrius, par Ptolémée Philadelphe, pour veiller à la verſion des Séptante, ou des Livres ſaints. Cet André étoit un capitaine des gardes du roi d'Égypte. Il inſpira à ce Prince la réſolution de donner la liberté à ſix vingts mille Juifs, qui demeuroient dans ſes États. Il fut appuyé, dans ſa demande, par Ariſtée, Zozibe, & Tharentin. Mais, tout cela n'eſt fondé que ſur le récit d'Ariſtée, dans ſon hiſtoire des ſeptante Interpretes, qui paſſa, dans l'eſprit de pluſieurs Sçavans, pour une fable, faite à plaiſir.

ANDRÉIDE, *Andreis*, (*a*) Ἀνδρεῖς, nom que porta autrefois l'Orchoménie, contrée de la Gréce. Elle prit ce nom d'Andréus, fils du fleuve Pénée. Ce Prince y bâtit auſſi une Ville, qui prit le même nom.

ANDRÉMON, *Andræmon*, Ἀνδραίμων, (*b*) avoit épouſé Gorgé, fille d'Œnéüs, & ſœur de la mere d'Hyllus, fils d'Hercule. De ce mariage naquit l'intrépide Thoas. On voyoit, à Amphiſe, ville des Locriens, le tombeau d'Andrémon. On dit que ſa femme y fut auſſi enterrée. Andrémon avoit ſuccédé à ſon beau-pere au royaume de Calydon. Strabon, qui l'appelle Pylien, dit qu'il avoit fondé cette Ville; c'eſt-à-dire, ſans doute, qu'il en fut le reſtaurateur.

ANDRÉMON, *Andræmon*, Ἀνδραίμων, (*c*) fils de Codrus, & chef d'une colonie Ionienne. Ce fut lui qui chaſſa les Cariens du terroir de Lébédos. Cet Andrémon eſt nommé Andropompe par Strabon. Les noms propres, ſelon la remarque de M. l'abbé Gédoyn, ſont ſouvent défigurés par la négligence des copiſtes. D'autres éditions l'appellent Androcope. Le même Strabon lui attribue la fondation de Lébédos. Il faut l'entendre, apparemment dans ce ſens, qu'il la rétablit.

ANDRÉMON, *Andræmon*,

(*a*) Pauſ. pag. 394, 396. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 505.

(*b*) Homer. Iliad. L. VII. v. 168. Strab. pag. 292, 696. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 171, 172.

(*c*) Pauſ. pag. 402. Strab. pag. 633.

Ἀνδραίμων, (*a*) frere de Léontée. Ce Prince avoit épouſé une fille du roi Pélias.

ANDRÉMON, *Andræmon*, Ἀνδραίμων, (*b*) nom d'un des Chevaux du Cirque:

*Je n'ai pas plus de renom*
*Que le cheval Andrémon,*

eſt-il dit dans un Poëte. *Voyez* Chevaux du Cirque.

ANDRÉUS, *Andreus*, (*c*) Ἀνδρεύς, fils du fleuve Pénée. On dit qu'Andréüs, fut le premier qui vint s'établir dans l'Orchoménie. C'eſt pourquoi, du nom de ce premier homme, elle fut appellée Andréïde. Athamas y étant venu enſuite, Andréüs lui donna tout le païs, qui étoit aux environs du mont Laphyſtius, avec le canton, où Haliarte & Coronée furent depuis bâties.

On voyoit, à Delphes, la ſtatue d'un homme en cuiraſſe, avec une cotte d'armes par-deſſus. Cette ſtatue étoit un préſent des habitans d'Andros, & l'on dit qu'elle repréſentoit Andréüs.

ANDRIA, *Andria*, Ἀνδρία, nom qu'on donnoit aux repas publics, chez les Crétois.

ANDRICUS, *Andricus*, (*d*) ſerviteur ou eſclave de Cicéron. Il y en a qui liſent Ménandre, au lieu d'Andricus. Cicéron l'envoyoit ſouvent chez Tiron, ſon ami; il en revint un jour plus tard que ſon maître ne l'attendoit; ce qui lui fit paſſer une nuit dans une grande inquiétude.

ANDRICUS, *Andricus*, nom d'un des Auriges, ou Agitateurs du Cirque. *Voyez* Auriges.

ANDRIENNE, *Andria*, titre d'une comédie de Térence, qui eſt la première de ce Poëte. Cette comédie eſt ainſi appellée, parce que Glycérion, fille de Chrémès, qui en fait le principal ſujet, paſſoit pour être de l'iſle d'Andros, dans la mer Égée. Elle fut jouée pendant la fête de Cybèle, ſous les Édiles Curules, Marcus Fulvius & Marcus Glabrio, par la troupe de Lucius Ambivius Turpio, & de Lucius Attilius de Préneſte. Flaccus, affranchi de Claudius, fit la muſique, où il employa les flûtes égales, droites & gauches. Elle eſt toute Grecque. Elle fut repréſentée ſous le conſulat de M. Marcellus & de C. Sulpicius, l'an de Rome 587, & avant J. C. 164.

ANDRIENS, *Andrii*, Ἀνδριοι. Ce ſont les habitans de l'iſle d'Andros. *Voyez* Andros.

ANDRINOPOLE, *Andrinopolis*, Ἀνδριανόπολις, ville de Thrace. Elle fut d'abord appellée Oreſta. *Voyez* Oreſta.

ANDRISCUS, *Andriſcus*, (*e*) aventurier d'Adramitte, ville de la Troade, dans l'Aſie mineure. Quinze ou ſeize ans après la défaite & la mort de Perſée, roi

(*a*) Diod. Sicul. pag. 178.
(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 283. Tom. V. pag. 73, 74.
(*c*) Pauſ. pag. 594. *& ſeq.*
(*d*) Cicer. ad Amic. L. XVI. Epiſt. 14.
(*e*) Flor. L. II. c. 14. Paterc. L. I. c. 11. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 123, 124. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 49. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lettr. Tom. XII. pag. 306.

de Macédoine, cet homme, qui étoit de la plus baſſe naiſſance, ſe donnant pour un fils de Perſée, prit le nom de Philippe, & entra en Macédoine, dans l'eſpérance de s'y faire reconnoître pour Roi, par les habitans du païs. Il avoit compoſé, ſur ſa naiſſance, une fable, qu'il débitoit par tout où il paſſoit, prétendant qu'il étoit né d'une concubine de Perſée, & que ce Prince l'avoit fait élever ſecrétement à Adramitte; afin qu'en cas de malheur dans la guerre, qu'il faiſoit contre les Romains, il reſtât quelque rejetton de la race Royale.

Andriſcus avoit eſpéré qu'on le croiroit ſur ſa parole, & qu'il ſe feroit, dans la Macedoine, un grand mouvement en ſa faveur. Quand il vit que tout y demeuroit tranquille, il ſe retira en Syrie, chez Démétrius Soter, dont la ſœur avoit épouſé Perſée. Ce Prince, qui connut tout d'un coup la fourbe, le fit arrêter & l'envoya à Rome. Comme il ne produiſoit aucune preuve de ſa prétendue nobleſſe, & qu'il n'avoit rien dans l'extérieur, ni dans les manières, qui reſſentît le prince, on n'en fit pas grand cas à Rome, & il y fut traité avec beaucoup de mépris, ſans qu'on ſe mît en peine de le garder exactement, & de le tenir reſſerré de fort près. Il profita de la négligence de ſes gardes, & s'échappa de Rome. Ayant trouvé le moyen de lever une aſſez groſſe armée, chez les Thraces, qui entrérent dans ſes vues, pour ſe délivrer enſuite, par ſon moyen, du joug des Romains, il ſe rendit maître de la Macédoine, ſoit de gré, ſoit de force, & prit les marques de la dignité Royale. Non content de cette première conquête, qui lui avoit peu coûté, il attaqua la Theſſalie, & en ſoumit une partie à ſes loix. La choſe, pour lors, commença à paroître plus ſérieuſe aux Romains. Ils nommérent Scipion Naſica, pour aller appaiſer ce tumulte dans ſa naiſſance.

Sur les lettres qu'il écrivit à Rome, on jugea que la Macédoine avoit beſoin d'un prompt ſecours. Le préteur P. Juventius Thalna eut ordre d'y paſſer au plutôt avec une armée. Il s'y rendit ſans perdre de tems. Mais, ne regardant Andriſcus que comme un roi de théatre, il ne crut pas devoir prendre de grandes précautions contre lui, & il s'engagea témérairement dans un combat, où il perdit la vie avec une partie de ſon armée. Le reſte ne ſe ſauva qu'à la faveur de la nuit. Le vainqueur, enorgueilli par cet heureux ſuccès, & croyant ſon autorité ſuffiſamment établie, s'abandonna à tous ſes mauvais penchans, ſans meſure & ſans retenue, comme ſi c'étoit être véritablement Roi, de ne reconnoître d'autre loi, ni d'autre régle que ſa paſſion. Il étoit avare, fier, cruel; on ne voyoit par tout que violences, que confiſcation de biens, que meurtres. Profitant de la terreur que la défaite des Romains avoit jettée dans les eſprits, il recouvra bientôt tout ce qu'il avoit perdu en Theſſalie. Une ambaſſade que les Carthaginois,

qui étoient actuellement attaqués par les Romains, lui envoyérent avec promeſſe d'un prompt ſecours, lui enfla extrêmement le courage.

Q. Cécilius Métellus, nommé récemment Préteur, ayant pris la place de Juventius, Andriſcus avoit réſolu d'aller à ſa rencontre; mais, il ne crut pas devoir s'éloigner beaucoup de la mer, & s'arrêta à Pydna, où il fortifia ſon camp. Le préteur Romain l'y ſuivit bientôt. Les deux armées étoient en préſence. Il ſe donnoit tous les jours des eſcarmouches. Andriſcus remporta un avantage aſſez conſidérable dans un petit combat de cavalerie. Le ſuccès aveugle ordinairement ceux, qui ont peu d'expérience, & leur devient funeſte. Andriſcus, ſe croyant ſupérieur aux Romains, fit un gros détachement pour défendre ſes conquêtes en Theſſalie. Ce fut une faute groſſière, & Métellus, qui étoit attentif à tout, ne manqua pas d'en profiter. L'armée, reſtée en Macédoine, fut battue, & Andriſcus obligé de prendre la fuite. Il s'étoit retiré, chez les Thraces, d'où il revint bientôt avec une nouvelle armée. Il eut la témérité de hazarder une ſeconde bataille, qui fut encore moins heureuſe, pour lui, que la première. Il y eut, dans ces deux combats, plus de vingt-cinq mille hommes de tués. Il ne manquoit, à la gloire du général Romain, que de ſe ſaiſir d'Andriſcus, qui s'étoit réfugié, chez un petit roi de Thrace, à la bonne foi duquel il s'étoit abandonné. Mais, les Thraces ne ſe piquoient pas trop de bonne foi, & la faiſoient céder à leurs intérêts. Celui-ci remit ſon hôte & ſon ſuppliant entre les mains de Métellus, pour ne point s'attirer la colère & les armes des Romains. Andriſcus fut envoyé à Rome, la première année de la 158e Olympiade. L'hiſtoire ne dit point ce qu'il devint depuis.

ANDROCLE, *Androclus*, Ἀνδρόκλος, (*a*) fils de Codrus, dernier roi d'Athènes, vivoit vers le milieu du onzième ſiécle avant l'Ére Chrétienne. Ayant fait une deſcente à Éphèſe, avec les Ioniens, qui ſuivoient ſes enſeignes, il chaſſa d'abord les Léléges, & les Lydiens, qui tenoient la Ville haute. Ceux, qui demeuroient au tour du temple, lui ayant prêté ſerment de fidélité, ne furent troublés en aucune façon. Enſuite il prit Samos, & en chaſſa les habitans. Les Éphéſiens, j'entends les Ioniens, nouvellement établis à Éphèſe, poſſédérent quelque-tems Samos avec toutes les Iſles voiſines. Après quelques années, les Samiens étant rentrés dans leur Ville, Androcle alla ſecourir ceux de Prienne contre les Cariens. Les Grecs demeurérent victorieux; mais, Androcle fut tué dans le combat. Les Éphéſiens rapportérent ſon corps à Éphèſe, où il fut inhumé. On voyoit encore, du tems de Pauſanias, ſa ſépulture ſur le chemin, qui menoit du

(*a*) Pauſ. pag. 399, 400, Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 16.

temple de Diane au temple de Jupiter Olympien, près de la porte Magnétis. Ce tombeau étoit remarquable par la figure d'un homme armé qui étoit deſſus.

ANDROCLE, *Androcles*, Ἀνδρόκλης, (*a*) fils de Phintas, roi de Meſſénie, ſuccéda au royaume de ſon pere, conjointement avec Antiochus, ſon frere. Il eut le malheur de périr dans une diſpute, avec tous ceux qui ſuivoient ſon parti, vers l'an 743 avant l'Ére Chrétienne. Il laiſſa une fille dont les enfans, après la mort de leur ayeul, quittérent la Meſſénie, pour aller s'établir à Sparte. *Voyez* Antiochus, fils de Phintas.

ANDROCLE, *Androcles*, (*b*) Ἀνδρόκλης, petit-fils du précédent. Il ſe diſtingua beaucoup durant les guerres des Meſſéniens contre les Lacédémoniens, ainſi que ſon frere Phintas, & tous ceux qui obéiſſoient à leurs ordres. Après avoir fait, l'un & l'autre, des prodiges de valeur, ils furent tués dans une bataille, qui fut d'ailleurs très-funeſte aux Meſſéniens, par la perte d'un nombre des principaux officiers, ſans compter une multitude de ſoldats.

ANDROCLE, *Androcles*, (*c*) Ἀνδρόκλης, rhéteur d'Athènes, contemporain d'Alcibiade. C'étoit un des plus mortels ennemis de ce grand homme. En effet, dans le tems qu'on le ſoupçonnoit d'avoir mutilé les ſtatues de Mercure, Androcle produiſit quelques eſclaves & quelques étrangers du nombre de ceux qui étoient établis à Athènes, qui dépoſérent qu'on avoit mutilé quelques jours auparavant d'autres ſtatues que celles de Mercure, & que dans une débauche on avoit contrefait les myſtéres ſecrets, & ils accuſoient hautement Alcibiade & ſes amis, alléguant, pour preuves, ces particularités : qu'un certain Théodore faiſoit les fonctions de Héraut; que Polytion faiſoit celles de porte-torche; qu'Alcibiade étoit le grand-prêtre; & que tous ſes compagnons aſſiſtoient en qualité d'initiés, & qu'on les appelloit Myſtes. Cette nouvelle dépoſition eut tout l'effet qu'Androcle s'étoit propoſé; c'eſt-à-dire, qu'elle aigrit de plus en plus le peuple contre Alcibiade.

ANDROCLE, *Androcles*, Ἀνδρόκλης. (*d*) D'autres liſent Mandrocle. Quoiqu'il en ſoit, c'étoit un capitaine de la ville de Magnéſie, dont il eſt parlé dans la vie de Datamès, par Cornélius Népos. Ce fut à ce capitaine que Datamès laiſſa le commandement des troupes, lorſqu'il prit le parti d'abandonner le roi Artaxerxe.

ANDROCLE, *Androcles*, (*e*) Ἀνδρόκλης, fils d'Épichar. Lucien parle de cet Androcle, & dit qu'il remporta le prix de l'éloquence à la fête de Jupiter. Ce fut par l'éloge d'Hercule qu'il avoit fait, à ce qu'il diſoit, par un avertiſſement qu'il avoit eu en ſonge. Son compétiteur, Diotime de Mégare,

(*a*) Pauſ. pag. 222, 225, 248.
(*b*) Pauſ. pag. 245.
(*c*) Plut. Tom. I, pag. 200.
(*d*) Corn. Nep. in Datam. c. 5.
(*e*) Lucian. Tom. II. p. 1014. *& ſeq.*

avoit

avoit fait celui de Caſtor & de Pollux.

Androcle, pour témoigner à Mercure ſa reconnoiſſance de la victoire, qu'il avoit remportée, lui offrit un ſacrifice, & traita magnifiquement ſes amis. Durant le repas, on fit, entr'autres choſes, l'éloge de la beauté.

ANDROCLE, *Androcles*, Ἀνδρόκλης, (*a*) l'un des principaux des Acarnaniens, du tems de Philippe, roi de Macédoine. L'an 197 avant J. C., il ſe tint, à Leucade, une aſſemblée, où ſe trouvérent quelques peuples de l'Acarnanie, & où ſe fit un décret en vertu duquel on devoit faire alliance avec les Romains. Tous les abſens déſapprouvérent ce qui s'étoit paſſé dans l'aſſemblée, & dans le tems qu'ils murmuroient hautement contre le décret, Androcle, de concert avec Échédémus, envoyé, comme lui, par Philippe, ſeconda ſi bien le mécontentement du peuple, que non ſeulement le décret fut caſſé, mais qu'on condamna encore comme traîtres à la patrie, Archélaüs & Bianor, pour avoir été les auteurs de ce ſentiment, & que le préteur, appellé Zeuxide, fut dépoſé pour l'avoir propoſé à l'aſſemblée.

ANDROCLE, *Androcles*, Ἀνδρόκλης, (*b*) lieutenant de Perſée, roi de Macédoine, vivoit 168 ans avant l'Ére Chrétienne. Il fut envoyé, cette même année, à Theſſalonique, avec ordre de ſe camper ſur le port de cette Ville. Ce fut parce que la flotte des Romains étoit aux environs.

ANDROCLE, *Androclus*, (*c*) eſclave, qui fut contemporain de Philon Apion, fameux Juif d'Alexandrie, qui vivoit vers le milieu du premier ſiécle de l'Ére Chrétienne. L'hiſtoire de cet eſclave eſt tout-à-fait ſingulière, & mérite d'être lue. Dans un ſpectacle, qui ſe donnoit à Rome, & auquel aſſiſtoit Apion, l'on faiſoit combattre des criminels contre des bêtes féroces. Parmi les plus terribles de ces animaux ſe fit ſurtout remarquer un lion, dont la grandeur énorme, les rugiſſemens affreux, la crinière flottante, les yeux flamboyans inſpiroient en même-tems l'admiration & l'effroi.

Ce lion s'arrête vis-à-vis du malheureux, qu'on lui avoit deſtiné pour victime, & tout d'un coup quittant ſa fierté naturelle, il s'approche de lui avec un air de douceur, remuant la queue, comme les chiens qui flattent leur maître; il le joint, & lui léche affectueuſement les mains & les jambes. L'homme, careſſé par ce fier animal, revient peu à peu de la frayeur qui l'avoit d'abord troublé, & réduit preſque à un état de mort; il reprend ſes eſprits, il conſidére attentivement le lion, & le reconnoiſſant, il le careſſe à ſon tour avec des tranſports de joie, auxquels l'animal répondoit à ſa manière. La félicitation ſembloit réciproque, comme il arrive

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 16.
(*b*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 32.
(*c*) Aul. Gell. L. V. c. 14. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 248, 249. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 75, 76.

à ceux qui, par une rencontre heureuſe & imprévue, ſe retrouvent après une douloureuſe ſéparation. Un événement ſi merveilleux cauſa une ſurpriſe & une ſatisfaction infinie à toute l'aſſemblée. On applaudit, on battit des mains, & l'Empereur lui-même, qui étoit préſent, ſe fit amener l'homme, épargné par le lion, & lui demanda qui il étoit, & par quel charme il avoit déſarmé ce furieux animal.

» Je ſuis eſclave, répondit-il; » mon nom eſt Androcle. Dans le » tems que mon maître étoit pro» conſul d'Afrique, me voyant » traité par lui avec toute ſorte » de rigueur & d'inhumanité, je » pris la fuite; & comme tout le » païs lui obéiſſoit, pour me dé» rober à ſes pourſuites, je m'en» fonçai dans les déſerts de la » Libye, réſolu, ſi je n'y trou» vois pas ma ſubſiſtance, de » chercher la mort, par la voie » la plus prompte. Au milieu » des ſables, dans la plus grande » chaleur du plein midi, j'apper» çus un antre, où j'allai me » mettre à l'abri des chaleurs du » ſoleil. Il n'y avoit pas long» tems que j'y étois, lorſque je » vis arriver ce même lion, dont » la douceur, à mon égard, vous » étonne, pouſſant des cris plain» tifs, qui me firent juger qu'il » étoit bleſſé. Cet antre étoit ſa » demeure, comme je l'ai recon» nu dans la ſuite. Je m'y cachois » dans l'endroit le plus obſcur, » tremblant, & croyant être au » dernier moment de ma vie. Il » me découvrit, & vint à moi, » non pas menaçant, mais com» me implorant mon aide, & le» vant ſon pied malade, pour » me le montrer.

» Il lui étoit entré ſous le pied » une très-groſſe épine, que j'ar» rachai; & m'enhardiſſant par » la patience avec laquelle il » ſouffroit l'opération, je preſſai » les chairs, pour en faire ſortir » le pus, j'eſſuyai la plaie, je la » nettoyai le mieux qu'il me fut » poſſible, & la mis en état de » ſe cicatriſer. Le lion ſoulagé, » ſe coucha, laiſſant ſon pied » entre mes mains, & s'endor» mit; & depuis ce jour, j'ai » vécu, pendant trois ans, avec » lui, dans le même antre, & » des mêmes nourritures. Il al» loit à la chaſſe, & m'apportoit » régulièrement quelque quartier » des bêtes, qu'il avoit priſes & » tuées. J'expoſois cette viande au » grand ſoleil, n'ayant point de » feu pour la faire cuire, & je la » mangeois. Je me laſſai, enfin, » d'une vie ſi ſauvage; & pendant » que le lion étoit ſorti pour la » chaſſe, je m'éloignai de l'antre. » Mais, à peine avois-je fait » trois journées de chemin, que » je fus reconnu par des ſoldats, » qui m'arrêtérent; & j'ai été » tranſporté d'Afrique à Rome, » pour être livré à mon maître. » Condamné, par lui, à périr, » j'attendois la mort ſur l'arêne. » Je comprends que le lion a été » pris peu de tems après que je » me fus ſéparé de lui; & me » retrouvant, il m'a payé le ſalai» re de l'utile opération, par la» quelle je l'avois autrefois guéri.

Ce récit ſe répandit en un inſtant dans toute l'aſſemblée, qui demanda à grands cris la vie & la liberté pour Androcle. Elles lui furent accordées; & de plus, on lui fit préſent du lion. Apion aſſure qu'il avoit ſouvent vu Androcle, qui menoit ſon lion dans les rues de Rome. On lui donnoit de petites piéces de monnoie; on couvroit le lion de fleurs; & l'on ſe diſoit les uns aux autres: » Voi» ci le lion, qui a exercé l'hoſpi» talité envers un homme. Voici » l'homme, qui a été le médecin » d'un lion. «

Il y eut une eſpèce de Gueux, du nom d'Androcle, qui ſe rendit célebre par ſes filouteries.

ANDROCLÉE, *Androclea*, Ἀνδροκλέια, (*a*) fille d'Antipœnus, & ſœur d'Alcis. On voyoit le tombeau de ces deux héroïnes dans un temple de Thébes en Gréce. Voici ce que l'on raconte d'elles. Les Thébains, ſous la conduite d'Hercule, étant à la veille de livrer bataille aux Orchoméniens, furent avertis par un Oracle, que le Citoyen le plus diſtingué par ſa naiſſance, qui voudroit ſe donner la mort, procureroit infailliblement la victoire à ſon parti. Antipœnus étoit ſans contredit le plus qualifié de tous ſes Concitoyens; mais, il n'étoit pas d'humeur à mourir pour le ſalut de ſa patrie. Ce qu'il ne voulut pas faire, ſes filles le firent. S'étant donc immolées courageuſement, elles reçurent les honneurs, qui leur étoient dus.

ANDROCLÉON, *Androcleon*, Ἀνδροκλείων, ſerviteur d'Éacide, pere de Pyrrhus, roi d'Épire. *Voyez* Androclide.

ANDROCLIDAS, *Androclidas*, Ἀνδροκλείδας, (*b*) avoit embraſſé le parti d'Iſménias, gouverneur de Thébes, du tems de Pélopidas. Cette Ville avoit encore alors un autre gouverneur, appellé Léontidas, ou Léonthiades, qui étoit oppoſé à Iſménias, lequel favoriſoit l'état populaire. Celui-ci ayant été enlevé & conduit à Lacédémone, Androclidas, & quelques autres de la même faction, prirent la fuite, & furent en conſéquence condamnés au banniſſement. Ils allérent chercher une retraite à Athènes. Le bon accueil, qu'on leur fit dans cette Ville, fut cauſe que leurs ennemis leur tendirent des embûches, & il n'y eut qu'Androclidas qui eut le malheur d'y périr; car il fut tué en trahiſon.

ANDROCLIDE, *Androclides*, Ἀνδροκλείδης, (*c*) ſerviteur d'Éacide, qui fut pere de Pyrrhus, roi d'Épire. Les Moloſſes ayant chaſſé Éacide de ſon Royaume, & fait mourir tous ſes amis, Pyrrhus, encore à la mamelle, fut ſauvé des mains des meurtriers, qui le cherchoient, par Androclide & un autre ſerviteur, nommé Angélus, leſquels l'ayant enlevé aſſez à tems, prirent la fuite, avec quelques domeſtiques, & quelques nourrices,

(*a*) Pauſ. pag. 567.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 180.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 383, 384.

pour donner du lait à l'enfant. Tout ce train rendoit leur fuite difficile & lente ; auſſi, furent-ils bientôt atteints. Dans cette extrêmité, ils remettent l'enfant entre les mains d'Androclide, d'Hippias, & de Néandre, trois jeunes hommes très-fidéles, très-robuſtes & très-diſpos, & leur ordonnent de courir, ſans s'arrêter, pour gagner la ville de Mégare, qui étoit de la Macédoine ; & cependant, ils s'attachent à ceux qui les pourſuivent, & moitié priant, moitié combattant, ils les amuſent & les arrêtent juſqu'à nuit cloſe. Ainſi, s'étant, à grand'peine, défaits d'eux, ils coururent joindre ceux qui emportoient le jeune Prince.

Ceux-ci, vers le coucher du ſoleil, ſe croyoient déjà au but de leurs eſpérances ; mais, tout à coup, ils s'en trouvérent bien éloignés ; car, ils rencontrérent devant eux une grande rivière, qui baignoit les murailles de la Ville, & qui étoit ſi rapide qu'elle en étoit horrible à voir. Ils voulurent la ſonder pour chercher un gué ; mais, ils la trouvérent impratiquable ; car, outre qu'elle étoit naturellement roide & profonde, elle étoit alors extrêmement enflée par les torrens, dont les pluies avoient groſſi ſon cours: Ajoûtez à cela que l'obſcurité de la nuit rendoit toutes choſes plus effroyables. Ils déſeſpéroient donc abſolument de pouvoir jamais, ſans autre ſecours, paſſer l'enfant & ſes nourrices, lorſque de l'autre côté de la rivière ils entendirent le bruit de quelques gens du païs, qui paſſoient. Ils ſe mirent à les prier de leur aider à ce paſſage, & leur montrant le jeune Prince, autant que la nuit le pouvoit permettre, ils crioient & les conjuroient de les ſecourir. Mais, ces gens là ne les entendoient point à cauſe du bruit, cauſé par la rapidité du fleuve. Ils s'arrêtoient donc là tous, les uns criant, & les autres prêtant l'oreille, ſans pouvoir entendre.

Enfin, quelqu'un de la troupe de Pyrrhus s'aviſa de prendre une écorce de chêne, où, avec l'ardillon d'une agraffe, il écrivit la fortune du Prince, & le preſſant beſoin qu'il avoit d'être ſecouru. Enſuite, roulant cette écorce au tour d'une pierre, qui ſervoit comme de leſt à ſon jet, il la lança à l'autre rive du fleuve. D'autres diſent que l'ayant lardée au bout d'un javelot, il la darda de cette manière.

Ceux, qui étoient de l'autre côté, ayant lu cette écorce, & voyant qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, ſe mirent à couper des arbres, qu'ils liérent enſemble, & dont ils firent des radeaux, ſur leſquels ils paſſérent la rivière. Il arriva, par hazard, que celui qui paſſa le premier, avoit nom Achille. Il ſe chargea du Prince, & le paſſa ; ſes compagnons paſſérent les autres, comme ils ſe rencontrérent. Le jeune Prince, & ceux de ſa ſuite, ayant auſſi paſſé la rivière, & étant échappés par ce moyen, à la pourſuite de leurs ennemis, continuérent leur toute, traverſérent la Macédoine, & arrivé-

rent en Illyrie, à la cour du roi Glaucias, qui prit ſoin de faire élever le jeune Pyrrhus, comme un de ſes enfans.

ANDROCLIDE, *Androclides*, Ἀνδροκλείδης, (a) Thébain, qui fut contemporain d'Agéſilaüs, roi de Sparte. Il ſe laiſſa gagner par l'argent des Perſes, & ſe déclara contre les Lacédémoniens. On peut faire le même reproche à pluſieurs autres capitaines Grecs, qui ſe laiſſérent corrompre, comme Androclide.

ANDROCLIDE, *Androclides*, Ἀνδροκλείδης, (b) auteur Spartiate, cité par Plutarque. Cet Auteur rapportoit de Lyſandre un mot, qui marquoit bien le peu de compte qu'il faiſoit de ſe parjurer; il diſoit *qu'il falloit tromper les enfans avec les oſſelets, & les hommes avec le parjure*, voulant imiter par-là Polycrate de Samos, mais à tort & ſans raiſon; car, étant général d'armée, il imitoit un tyran. D'ailleurs, la diſcipline Lacédémonienne n'enſeignoit point à en uſer avec les dieux, comme on en uſeroit, dit Plutarque, avec les ennemis, & à en uſer encore avec plus d'inſolence; car, celui qui trompe, continue le même Ecrivain, par un faux ſerment, déclare ouvertement par-là, qu'il craint ſon ennemi, & qu'il mépriſe Dieu.

ANDROCLIDE, *Androclides*, Ἀνδροκλείδης, (c) Lacédémonien, lequel s'étant préſenté avec une jambe de bois pour s'enrôler, répondit à ceux qui lui donnoient l'excluſion, qu'on avoit beſoin de ſes deux jambes, pour courir plus vîte en fuyant, mais non pas pour combattre de pied ferme.

ANDROCLIDE, *Androclides*, Ἀνδροκλείδης. (d) Démoſthène, dans une de ſes harangues, fait mention de cet Androclide.

ANDROCOTTUS, *Androcottus*, Ἀνδροκόττος, (e) roi des Indes, contemporain d'Alexandre le Grand. Ce n'étoit encore qu'un jeune enfant, lorſque ce Prince parcourut les Indes. L'on aſſure qu'Androcottus dit pluſieurs fois depuis, qu'il s'en étoit très-peu fallu qu'Alexandre ne ſe rendît maître de tout le païs, par la haine & par le mépris, que les peuples avoient pour Agramme, qui les gouvernoit alors, à cauſe de ſa méchanceté, & de la baſſeſſe de ſa naiſſance. C'étoit le fils d'un Barbier.

Lorſqu'Androcottus fut monté ſur le trône, il fit préſent à Séleucus de cinq mille éléphans; & avec une armée de ſix cens mille hommes, il traverſa & conquit toutes les Indes.

ANDROCRATE, *Androcrates*, Ἀνδροκράτης, (f) héros, qui étoit honoré comme un dieu. Sa chapelle, toute couverte de buiſſons & d'arbres fort épais, étoit ſituée près de la ville de Hu-

(a) Plut. Tom. I. pag. 448.
(b) Plut. Tom. I. pag. 437.
(c) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 183, 184.
(d) Demoſth. Orat. in Olymp. pag. 1067.
(e) Plut. Tom. I. pag. 699, 700.
(f) Plut. Tom. I. pag. 325.

ſies, au pied du mont Cythéron. Ariſtide ayant été élu commandant des troupes Grecques, qui devoient marcher contre le général Mardonius, envoya à Delphes conſulter l'Oracle, avant que de partir. Il fut répondu, entre autres choſes, que l'on ſacrifiât au héros Androcrate.

ANDROCYDE, *Androcydes*, Ἀνδροκύδης, (*a*) fameux peintre de Cyzique. Il fut chargé de faire pour la ville de Thébes, un tableau de quelque bataille, & il travailloit à cet ouvrage dans Thébes même. Mais, la révolte des Thébains contre Sparte, & la guerre, qui la ſuivit, étant ſurvenues en ce tems-là, Androcyde fut obligé de ſe retirer, & les Thébains gardérent le tableau, qui étoit preſque achevé.

Ménéclide perſuada au peuple de conſacrer dans un temple, ou dans quelqu'autre lieu public, ce tableau, avec une inſcription, qui fit connoître que c'étoit la bataille, que Charon avoit gagnée un peu avant celle de Leuctres, dans la ſeule vue d'obſcurcir, par ce moyen, la gloire de Pélopidas & celle d'Épaminondas. Mais, c'étoit une ridicule & ſotte ambition, de préférer à tant & à de ſi grandes batailles, un ſeul exploit & une ſeule victoire, où il n'étoit mort du côté des Spartiates, qu'un Gérandas, qui étoit un de leurs moindres Citoyens; & quarante autres avec lui, & où l'on n'avoit rien fait de conſidérable.

ANDROCYDE, *Androcydes*, Ἀνδροκύδης, Médecin célebre du tems d'Alexandre le Grand. Un jour ayant écrit à ce Prince, il lui parloit en ces termes: » Sire, » ſouvenez-vous en buvant, que » le vin eſt le ſang de la terre, » que la cigue eſt le poiſon de » l'homme, & que le vin eſt de » la cigue. « *Vinum potaturus, Rex, memento te bibere ſanguinem terræ; cicuta hominum eſt venenum, cicutæ vinum.* Il ſemble qu'il faille lire en cet endroit de Pline, *cicuta*, & non pas *cicutæ*, quoique le vin d'ailleurs ſoit un antidote contre la cigue; autrement, quel ſeroit le ſens moral de ce conſeil d'Androcyde.

ANDRODAMAS, *Androdamas*, Ἀνδροδάμας, (*b*) fils de Phlias & de Chthonophyle, ſelon Pauſanias. Il avoit conſacré une ſtatue, que les Sicyoniens appelloient Bacchéus. *Voyez* Bacchéus.

ANDROGÉE, *Androgeus*, Ἀνδρόγεως, (*c*) fils de Minos II, roi de Créte. Il avoit trois freres, Catréus, Deucalion & Glaucus. La célébration des Panathénées attiroit à Athènes toute la nobleſſe des environs; Minos voulut y envoyer ſon fils Androgée, & ce jeune Prince combattit dans ces

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 291.
(*b*) Pauſ. pag. 98, 108.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 183. Plut. Tom. I. pag. 60. Pauſ. pag. 1, 2, 50. Suid. Tom. I. pag. 260. Virg. Æneid. L. II. v. 371. *& ſeq.* L. VI. v. 20. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 262. *& ſuiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 209. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 103. Tom. XVI. pag. 121.

jeux avec tant d'adreſſe & de bonheur, qu'il y remporta tous les prix; ce qui lui attira l'eſtime de tout le peuple, & l'amitié des fils de Pallas, frere d'Égée. Le commerce de ce jeune Prince avec les Pallantides devint ſuſpect au Roi d'Athènes. Comme il n'avoit pas encore fait reconnoître Théſée, & qu'il n'avoit point d'autre enfant, il craignit qu'avec le ſecours de Minos, Androgée ne ſe mît en état de le détrôner. Ainſi, ayant appris qu'il alloit à Thébes, il le fit aſſaſſiner, au bourg d'Œnée, ſur les confins de l'Attique. D'autres diſent qu'Androgée fut tué par le taureau de Marathon.

Quoiqu'il en ſoit, Minos n'eut pas plutôt appris la triſte nouvelle de la mort de ſon fils, qu'il porta le fer & le feu dans l'Attique; & les dieux, d'accord avec lui, pour venger ce meurtre, déſolérent tout le païs par la peſte & par la ſtérilité, & firent tarir les rivières. Les Athéniens, accablés de tous ces fléaux, eurent recours à l'Oracle d'Apollon, qui leur répondit qu'ils ne trouveroient la fin de leurs miſéres, & que le ciel ne ſeroit appaiſé, que quand ils auroient fait à Minos la ſatisfaction qu'il exigeroit. Ils envoyérent donc en Créte des Ambaſſadeurs, en état de ſupplians, pour lui demander la paix. Minos la leur accorda, à condition que de neuf ans en neuf ans ils lui enverroient un tribut de ſept jeunes hommes, & d'autant de filles; & c'eſt en quoi preſque tous les Hiſtoriens ſont d'accord.

Pour rendre cette hiſtoire plus tragique, la Fable y ajoûte que ces enfans étoient dévorés par le Minotaure, ou qu'enfermés dans le labyrinthe, dont ils ne pouvoient trouver l'iſſue, ils y mouroient de faim; & pour le Minotaure, que c'étoit, comme dit Euripide, un mêlange horrible, un monſtre affreux, moitié homme & moitié taureau. Mais, Philochorus écrit que ceux de Créte, bien loin d'avouer ce fait, diſoient au contraire, que ce labyrinthe n'étoit ſimplement qu'une priſon, où l'on n'avoit d'autre mal, que d'y être ſûrement gardé; que Minos, pour honorer la mémoire de ſon fils, avoit établi des jeux, où les victorieux recevoient, pour prix de leur adreſſe, ces enfans, qui étoient gardés dans ce labyrinthe, & que le premier, qui vainquit, fut un des plus grands ſeigneurs de ſa cour, & le général de ſes armées, nommé Taurus, homme rude & brutal, & qui traitoit fort cruellement & fort ſuperbement ces Athéniens. Ariſtote lui-même, dans ſa République des Bottiéens, témoignoit aſſez clairement, qu'il ne croyoit point du tout que ces enfans fuſſent mis à mort, par l'ordre de Minos, puiſqu'on aſſuroit qu'ils vieilliſſoient dans l'eſclavage, en gagnant miſérablement leur vie, par le travail de leurs mains.

Du tems de Pauſanias, on voyoit dans l'Attique, vers le port de Phalère, un autel conſacré à Androgée, ſans autre inſcription que celle-ci: *AU HÉROS*.

Mais, ceux qui avoient étudié les Antiquités du païs, ſçavoient bien que c'étoit à Androgée qu'on l'avoit dédié.

ANDROGÉONIES, *Androgeoniæ*, fêtes, ou jeux établis en l'honneur d'Androgée. C'étoit Minos, ſon pere, qui les avoit établis. *Voyez* Androgée.

ANDROGYNE, *Androgynus*, Ἀνδρόγυνος. (*a*) Ce terme, compoſé de ἀνὴρ, ἀνδρὸς, *vir*, homme, & de γυνὴ, *mulier*, femme, veut dire un homme, qui réunit les deux ſexes. C'eſt ce qu'on appelle ordinairement *Hermaphrodite*. Il naquit un enfant de cette eſpèce à Sinueſſe, ville d'Italie, l'an 209 avant J. C.; ce qui fut regardé comme un grand prodige.

L'année ſuivante, on en vit naître un autre à Fruſinon, autre ville du même païs. Celui-ci paroiſſoit avoir quatre ans au moment de ſa naiſſance; mais, ce n'étoit pas tant ſa grandeur, qui faiſoit peine, que l'incertitude, où l'on étoit de ſon ſexe. On ne crut pas que les prêtres de Rome fuſſent aſſez habiles, pour expliquer ce phénomene. On fit venir de Toſcane des Aruſpices, qui déclarérent que ce prodige étoit d'un préſage affreux; que pour détourner les malheurs, qu'il pronoſtiquoit, il falloit porter loin des terres des Romains cette production funeſte, & la jetter dans le fond de la mer. En effet, ils l'enfermérent tout vivant dans une boëte, le portérent bien avant dans la pleine mer, & le ſubmergérent. *Voyez* Androgynes.

ANDROGYNES, *Androgyni*. (*b*) Les Androgynes ſont célebres dans la Fable, & particuliérement dans le dialogue de Platon, intitulé *Le Banquet*. Les dieux, ſelon l'interlocuteur Ariſtophane, avoient d'abord formé l'homme d'une figure ronde, avec deux corps, deux viſages, quatre jambes, quatre pieds, & les deux ſexes. Ces hommes étoient d'une force ſi extraordinaire, qu'ils réſolurent de faire la guerre aux dieux. Jupiter, que cette entrepriſe irrita, alloit les faire périr, comme les Géans, qui avoient voulu eſcalader le ciel. Mais, voyant qu'il faudroit entiérement détruire le genre humain, il ſe contenta de les partager en deux, afin qu'ainſi ſéparés en deux parties, ils n'euſſent plus déſormais, ni tant de force, ni tant d'audace. Il donna, en même-tems, ordre à Apollon d'ajuſter ces deux demi-corps, & d'étendre ſur la poitrine & ſur le reſte, cette peau, qui y eſt encore, & qui porte dans le nombril la marque qu'elle y a été arrêtée, & nouée, comme lorſqu'on ferme un ſac, ou une poche; ces deux parties d'un corps, ainſi ſéparées, cherchent à ſe réunir; & voilà l'origine de l'amour.

Il eſt aiſé de juger que la fiction de ces hommes, partagés en deux, eſt tirée de l'Hiſtoire, que raconte Moïſe de la formation de la

(*a*) Tit. Liv. L. XXVII, c. 11, 37.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 143, 144.

femme, qui fut tirée d'une des côtes d'Adam, & qui étoit *os de ſes os, & chair de ſa chair.* L'eſprit humain fait envain tous ſes efforts pour corrompre la vérité. Elle laiſſe toujours quelque trace lumineuſe, qui la fait reconnoître.

ANDROLEPSIE, *Androlepſis*, terme formé du Grec, ἀνὴρ, ἀνδρὸς, *vir*, homme, & λαμβάνω, *capio*, je prends. Lorſqu'un Athénien avoit été tué par le Citoyen d'une autre Ville, ſi la Ville refuſoit de livrer le coupable, il étoit permis de ſaiſir trois de ſes Citoyens, & de punir en eux le meurtre commis. C'eſt ce que les Grecs appelloient Androlepſie, & les Romains *Clarigatio.* Ce mot ſignifie auſſi, dans quelques Auteurs, des repréſailles.

ANDROMAQUE, *Andromachus*, Ἀνδρόμαχος, (*a*) pere de l'hiſtorien Timée, étoit un homme fort riche, & qui avoit de l'élévation d'ame. L'an 357 avant l'Ére Chrétienne, il recueillit tous les habitans, que Denys l'ancien avoit mis hors de Naxus, avant que de détruire cette ville. Il alla s'établir avec eux ſur une hauteur, voiſine de ſon enceinte; il y demeura lui-même long-tems. Et comme cette hauteur portoit déjà le nom de Taurus, il nomma Tauromene cette nouvelle habitation. Elle prit bientôt de grands accroiſſemens; & ſes Citoyens acquirent en peu d'années de grandes richeſſes.

Andromaque les gouverna avec toute ſorte de douceur & de juſtice. Comme il étoit l'ennemi déclaré des tyrans, il reçut à bras ouverts, l'an 345, Timoléon, général des Corinthiens, qu'on envoya en Sicile, pour les y détruire, lui donna ſa Ville pour ſa place d'armes, & obligea ſes Citoyens de ſe joindre aux troupes de Corinthe, pour remettre la Sicile en liberté. Timoléon s'étoit arrêté à Rhége; & les Carthaginois s'y étoient rendus, dans l'eſpérance de lui perſuader de s'en retourner. Mais, quand ils le virent parti, à leur inſçu, par le moyen des habitans, ils ne purent diſſimuler la rage, où ils étoient, de ſe voir ainſi trompés. Leur déſeſpoir donna lieu à ceux de Rhége, de ſe divertir à leurs dépens, & de dire qu'étant Phéniciens ils devoient avoir moins d'averſion pour les ruſes & les fourberies. Piqués donc au dernier point, ils ne perdent point de tems, & dépêchent une galére, avec un Ambaſſadeur, à Tauromène.

Cet Ambaſſadeur fit un long diſcours à Andromaque; & enfin, le menaçant d'une manière inſolente & barbare, il lui montra ſa main toute ouverte, & la renverſant enſuite, il lui dit: » Si tu ne chaſſes ſur l'heure mê» me les Corinthiens, tu verras » ta Ville auſſi facilement ren» verſée, que j'ai renverſé ma » main. « Andromaque ne fit que rire de ſa menace, & lui rendant ſon image, il lui répon-

(*a*) Diod. Sicul. pag. 513, 546. Plut. Tom. I. pag. 240.

dit : » Et ſi tu ne te retires promptement, ta galére, qui eſt préſentement comme cela, [ lui » montrant ſa main ouverte ] tu » vas la voir comme cela, [ lui » montrant ſa main renverſée.] «

ANDROMAQUE, *Andromachus*, Ἀνδρόμαχος. (*a*) lieutenant d'Alexandre le Grand. Ce Prince lui ayant confié le gouvernement de la Céléſyrie, il y fut brûlé vif par les Samaritains, l'an 332 avant J. C. La nouvelle de ſa mort cauſa de vives douleurs à Alexandre. Il marcha en perſonne contre ces peuples, avec la plus grande diligence qu'il put, pour venger cette cruauté ; mais, à ſon arrivée, on lui mit entre les mains les auteurs d'un ſi grand crime ; & après les avoir fait exécuter, il donna la charge d'Andromaque à Memnon.

ANDROMAQUE, *Andromachus*, Ἀνδρόμαχος, (*b*) pere d'Achéus, & frere de Laodice, qui fut mariée à Séleucus Callinicus, s'empara des provinces, ſituées au-delà du mont Taurus, & ſe fit ſaluer Roi, du tems d'Antiochus III, la ſeconde année de la 139e Olympiade, l'an 223 avant J. C.

Andromaque, dans la ſuite, ayant été fait priſonnier par Ptolémée Philopator, fut retenu à Alexandrie, pendant tout le regne de ce Prince, & une partie du ſuivant. Les Rhodiens, étant en guerre avec ceux de Byzance, pour engager dans leurs intérêts Achéus, qui favoriſoit ces derniers, s'aviſérent de demander la liberté d'Andromaque. Le Roi d'Égypte, qui étoit auſſi bien aiſe de s'attacher Achéus, de qui il pouvoit tirer de grands ſervices contre Antiochus, avec qui il étoit en guerre, accorda volontiers aux Rhodiens leur demande, & leur remit entre les mains Andromaque. Ce fut un préſent bien agréable pour Achéus, mais qui fit perdre courage aux Byzantins.

ANDROMAQUE, *Andromachus*, Ἀνδρόμαχος, (*c*) de la ville de Carrés, ſituée vers l'Euphrate, vis-à-vis d'Hiérapolis, étoit contemporain de Licinius Craſſus ; c'eſt-à-dire, qu'il vivoit dans le dernier ſiécle avant l'Ére Chrétienne. Les Romains, commandés par Craſſus, s'étant retirés à Carres, après avoir été défaits par les Parthes, déclarérent à leur général que ſans perdre un moment, il falloit penſer à la fuite. C'eſt ce qu'il étoit très-important qu'aucun des Carréniens ne ſçût avant le moment de l'exécution. Mais, Andromaque, le plus perfide des hommes, en fut informé le premier, & ce fut Craſſus lui-même, qui lui en fit la confidence, & qui le choiſit pour ſon guide.

Les Parthes ne tardérent donc pas à être avertis de point en point de toute la réſolution des Romains par l'entremiſe de ce

(*a*) Q. Curt. L. IV. c. 5, 8. Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 11. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 652, 653.

(*b*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 342, 343, 352.

(*c*) Plut. Tom. I. pag. 562. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VII. pag. 211, 212.

traître ; mais, comme ce n'étoit pas leur coûtume de combattre la nuit, & que cela n'étoit pas même facile, Craſſus ayant pris ce tems-là pour partir, Andromaque, pour empêcher qu'ils ne puſſent avancer chemin, & mettre les Parthes à même de les atteindre, imagina cette déteſtable ruſe, de les mener tantôt par un chemin tantôt par un autre, & enfin, de les engager dans des marais profonds, & dans des lieux, coupés par de grands foſſés, où l'on avoit beaucoup de peine à marcher, & où il falloit faire pluſieurs tours & détours, pour ſe tirer de ce labyrinthe.

Il y en eut quelques-uns qui, ſe doutant que ce n'étoit pas à bon deſſein qu'Andromaque les faiſoit ainſi tourner & retourner, refuſérent enfin de le ſuivre ; & Caſſius, Queſteur de Craſſus, reprit lui-même le chemin de Carres. Pour Craſſus, le jour le ſurprit, comme il étoit encore embarraſſé par la ruſe du perfide Andromaque, dans des lieux marécageux & difficiles. C'eſt ce qui fut cauſe que les ennemis le joignirent, au moment qu'il regagnoit le grand chemin, après beaucoup de travail & de peine.

ANDROMAQUE, *Andromachus*, Ἀνδρόμαχος, (*a*) fut un homme de grand mérite & d'une grande autorité. Après avoir rendu des ſervices très-conſidérables à Hérode, roi de Judée, dans des affaires fort importantes, il fut diſgracié & envoyé en exil, parce qu'il s'oppoſoit à la mort qu'on fit ſouffrir aux princes Alexandre & Ariſtobule, & qui arriva l'an du monde 3999.

ANDROMAQUE, *Andromachus*, Ἀνδρόμαχος. Cet Andromaque étoit de Crète, & médecin de l'empereur Néron. Il floriſſoit vers l'an 65 de J. C., & fut inventeur de la thériaque, appellée de ſon nom. C'eſt un contre-poiſon qu'il compoſa, en ajoûtant des chairs de vipère au mithridate. Il en fit la deſcription en vers élégiaques, adreſſés à Néron. On lui a fauſſement attribué des ouvrages d'Aſtrologie. Son fils, nommé Andromaque, comme lui, fit, en proſe, la deſcription de la thériaque.

ANDROMAQUE, *Andromachus*, Ἀνδρόμαχος, étoit un Sophiſte, du tems de Dioclétien.

(*b*) Il y eut auſſi, du nom d'Andromaque, un capitaine Éléen, du tems d'Archidame. Après la perte d'une bataille contre les Arcadiens, qu'il avoit lui-même conſeillé de donner, il ſe tua de ſes propres mains.

ANDROMAQUE, *Andromache*, Ἀνδρόμαχη, (*c*) fille d'Ëétion, roi des Ciliciens du mont Ida. Elle épouſa, en pre-

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 567, 568.

(*b*) Xenoph. pag. 636.

(*c*) Strab. pag. 585, 594. Homer. Iliad. L. VI. v. 395. Pauſ. pag. 19, 127, 659. Virg. Æneid. L. II. v. 456. L. III. v. 297. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 286. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 278. Tom. VIII. pag. 264, 265. *& ſuiv.* Tom. X. pag. 311. *& ſuiv.* Tom. XII. pag. 341. Tom. XIII. pag. 352.

mières noces, Hector. Après avoir vu précipiter du haut d'une tour ſon fils Aſtyanax, la ſeule eſpérance des Troyens, elle devint eſclave de Pyrrhus. Comme ce Prince n'avoit point eu d'enfans d'Hermione, ſa première femme, il épouſa Andromaque, de laquelle il en eut trois, Moloſſus, Piélus & Pergamus.

Andromaque, après la mort de Pyrrhus, qui fut tué à Delphes, ſe remaria à Hélénus, le ſeul des enfans de Priam, qui ſurvécut à la ruine de ſa patrie. Ce Prince mena, en Épire, dont il fut Roi, une vie aſſez triſte, partageant, avec ſa chere Andromaque, l'affliction, que de ſi grands déſaſtres lui avoient cauſée. Cette infortunée Princeſſe lui donna un fils, nommé Ceſtrinus.

Hélénus, en mourant, ayant diſpoſé du royaume en faveur de Moloſſus, fils de Pyrrhus, Ceſtrinus, aidé d'une troupe d'Épirotes, de bonne volonté, s'empara de la contrée, qui étoit au-deſſus du fleuve Thyamis. Pergamus alla chercher fortune en Aſie, & s'étant arrêté dans la Teuthranie, où régnoit Arius, il tua ce Prince, dans un combat ſingulier, ſe mit à ſa place, & donna ſon nom à une Ville, où l'on voyoit, encore du tems de Pauſanias, le monument héroïque d'Andromaque, ſa mere, qui l'avoit ſuivi en Teuthranie.

Homère, & après lui, les autres Poëtes, ont toujours repréſenté Andromaque, comme une femme vertueuſe & extrêmement attachée à Hector, ſon époux. Le dernier adieu qu'elle fit à ſon mari, eſt un des morceaux de l'Iliade des plus touchans & des plus travaillés. Deux vers d'Ovide la peignent bien auſſi :

*Hector ab Andromaches complexibus ibat in armis,*
*Et galeam capiti quæ daret, uxor erat.*

ANDROMAQUE, *Andromache*, Ἀνδρόμαχη, titre d'une piéce de théatre, ou d'une tragédie du poëte Euripide. C'eſt auſſi le titre d'une tragédie de M. Racine. Celui-ci, que nous appellons quelquefois l'Euripide François, parce que, dans les tragédies d'Iphigénie & de Phédre, il a ſuivi preſque pas à pas le poëte Grec, s'eſt écarté ſi loin de ſon modele dans l'Andromaque, qu'il n'eſt pas poſſible d'examiner cette tragédie par une comparaiſon ſuivie avec l'original, de même que les deux autres.

L'Andromaque d'Euripide & l'Andromaque de Racine ſont deux piéces, qui n'ont rien de commun que le titre. La même Princeſſe, à la vérité, en eſt le principal perſonnage ; mais, le caractère, qu'elle a dans l'une, eſt ſi éloigné du caractère, qu'elle a dans l'autre, que ce ſont, pour ainſi dire, deux Princeſſes différentes, qui ont un même nom. Il n'en faut point chercher d'autre raiſon que la différence des tems, dans leſquels les deux Poëtes ont vêcu, & celle des peuples, pour leſquels ils ont travaillé. Chaque Poëte ſe conforme aux mœurs &

au goût de ſa nation. Si M. Racine eût vêcu dans Athènes, il eût fait l'Andromaque d'Euripide, & ſi Euripide eût vêcu parmi nous, il eût fait l'Andromaque de M. Racine. Tel eſt le jugement porté par M. Racine le fils. On peut voir les réflexions qu'il a faites là-deſſus; elles ſont inſérées au dixième tome des Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles Lettres.

M. Hardion a donné auſſi des diſſertations ſur l'Andromaque d'Euripide. On les trouvera au huitième tome.

ANDROMAQUE, *Andromache*, Ἀνδρόμαχη. C'eſt encore le titre d'une piéce du poëte Ennius.

ANDROMÉDE, *Andromede*, Ἀνδρομέδα, (a) fille de Céphée & de Caſſiopée. Cette Princeſſe ayant été expoſée à un monſtre, Perſée vint la délivrer, l'épouſa, & l'emmena dans la Gréce. Ce trait d'Hiſtoire [ car, il eſt vrai que Perſée épouſa Andromède, & en eut pluſieurs enfans ] ſe trouve mêlé avec des fictions qu'il faut rapporter, avant que de les réduire à l'exacte vérité.

Ovide, qui a décrit fort au long cette fable, dit que Caſſiopée, mere d'Andromède, ayant voulu égaler ſa beauté à celle des Néréides, les avoit irritées, & que leur courroux ſe faiſant ſentir dans le païs, on fut obligé d'aller conſulter l'oracle d'Ammon, & que ce dieu avoit répondu que, pour appaiſer ces Déeſſes, Andromède devoit être expoſée à un monſtre marin. Ce Poëte traite d'injuſte cet Oracle. Il l'étoit en effet; car, pourquoi punir ſi cruellement la fille de la vanité de la mere? Cependant la jeune Princeſſe, ajoûte le même Poëte, fut expoſée ſur un rocher; & le monſtre, qui ſortit de la mer, étoit près de la dévorer, lorſque Perſée, monté ſur Pégaſe, l'apperçut du milieu des airs, vint à ſon ſecours, tua le monſtre, briſa les chênes d'Andromède, & la rendit à ſes parens, témoins de ce ſpectacle. Comme elle devoit être la récompenſe de celui qui la délivreroit, Perſée l'épouſa; mais, pendant qu'on célébroit la cérémonie du mariage, Phinée, neveu de Caſſiopée, à qui Andromède avoit été promiſe, entra dans la ſale du feſtin, avec une ſuite de gens armés, & commença un combat très-ſanglant, & qui auroit ſans doute été funeſte à Perſée, accablé par le nombre, s'il n'avoit eu recours à la tête de Méduſe, dont la vue pétrifia Phinée & ſes compagnons.

On voit bien que le fond de cette narration d'Ovide eſt hiſtorique; mais, que pour l'orner, il a emprunté le ſecours de la fiction. Voſſius, qui a voulu en pénétrer le myſtére, dit qu'Andromède avoit été fiancée à un

(a) Diod. Sicul. pag. 151. Strab. pag. 43, 759. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 203. *& ſuiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 146. Tom. V. pag. 233. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 75. *& ſuiv.* Tom. VII. pag. 48, 49. T. XIII. p. 275. T. XIV. p. 219, 220.

Corſaire, fier & brutal, qui incommodoit, par ſes courſes, les côtes d'Éthiopie, à condition qu'il ne troubleroit plus le commerce. Perſée, qui arriva en ce tems-là chez Céphée avec ſa petite flotte, lui ayant donné la chaſſe, le tua & épouſa Andromède. Peut-être que dans les épithalames, qui furent faits à l'occaſion de ſon mariage, repréſenta-t-on le Corſaire, comme un monſtre, dont Andromède avoit été délivrée par la valeur de Perſée.

M. l'abbé Banier eſt perſuadé qu'il ne faut pas aller chercher l'Éthiopie, dont parle Ovide, dans le fond de l'Afrique, où Perſée ne pénétra jamais. Mais, ce Prince, au ſortir de l'Iſle Sériphe, alla ſur les côtes de Libye, qui n'en ſont pas fort éloignées; c'eſt-à-dire, ſur les côtes de la Phénicie, ou, pour parler plus juſte, de la Paleſtine. Et ce fut là qu'arriva l'aventure de Perſée & d'Andromède. On a, ſur cela, 1.° le témoignage poſitif de Joſephe, qui dit qu'on croyoit que cette aventure étoit arrivée non en Éthiopie, mais près de la ville de Joppé, aujourd'hui Jaffa, où l'on voyoit encore ſur un rocher les marques des chaînes de la belle Andromède. Il eſt vrai que cet Hiſtorien ajoûte que peut-être on les y avoit gravées, pour le faire croire; mais, cela marqueroit toujours une tradition fort ancienne.

2.° Strabon avoit dit la même choſe avant Joſephe, en deux endroits de ſa Géographie; & en parlant de l'Éthiopie, il aſſure qu'on ne manquoit pas d'Auteurs, qui la tranſportoient ſur les côtes de Phénicie, & que c'étoit près de Joppé que s'étoit paſſée la ſcéne d'Andromède; ce que ces Auteurs n'avançoient pas pour avoir ignoré la Géographie. 3.° Pline ajoûte aux autres preuves de cette tradition, que Scaurus apporta de Joppé à Rome de os du monſtre, qui devoit dévorer Andromède. Solin rapporte la même choſe, ne différant de Pline, que dans l'épaiſſeur de l'épine de ce monſtre, qu'il dit avoir été non d'un pied & demi, mais d'un demi pied. 4.° Pomponius Méla a quelque choſe encore de plus particulier ſur cette tradition. Voici ſon texte : *Eſt Joppe ante diluvium, ut ferunt, condita, ubi Cephea regnaſſe eo ſigno Accolæ affirmant, quod titulum ejus fratriſque Phinei, veteres quædam aræ cum religione plurima retinent. Quin etiam rei celebratæ carminibus & fabulis ſervataque à Perſeo Andromedæ, clarum veſtigium, belluæ marinæ oſſa immania oſtentant.*

On peut ajoûter, à tant d'autorités, ce que rapporte Pauſanias, dans ſes Meſſéniaques, de la tradition des habitans de Joppé, qui croyoient que les eaux rouges d'une fontaine, qui étoit près de leur Ville, avoient pris cette couleur, lorſque Perſée, enſanglanté par le monſtre qu'il venoit de tuer, s'y étoit lavé. *Voyez* l'article de Céphée. Vous y trouverez purement & ſimplement l'hiſtoire d'Andromède, telle qu'elle eſt racontée dans les extraits de Photius.

Andromède eſt le nom d'une conſtellation, ainſi que celui d'une pièce tragique d'un poëte Athénien, appellé Phrynique.

ANDROMÈNE, *Andromenes*, (*a*) pere d'Amyntas, l'un des lieutenans d'Alexandre le Grand.

ANDRON, *Andron*, Ἄνδρων, (*b*) natif de Milet. Ce fut lui, dit Scymnus de Chio, qui mena une nouvelle colonie à Sinope, ville Grecque, depuis qu'elle avoit été fondée, environ 631 ans avant l'Ére Chrétienne, & ce fut ſous ce même Andron, ajoûte Scymnus, que les Cimmériens en firent la conquête.

ANDRON, *Andron*, Ἄνδρων, (*c*) naquit en Sicile, & fut contemporain de Verrès. Il étoit recommandable par d'excellentes qualités, telles que la probité, la fidélité, l'éloquence. Ce furent ces qualités, qui le firent choiſir, pour aller porter à Rome les plaintes de ſes concitoyens, que Verrès, comme on ſçait, avoit affligés de toutes ſortes de maux.

ANDRON, *Andron*, Ἄνδρων, (*d*) joueur de flûte, naquit auſſi en Sicile. Ce fut à Catane, ville du païs. On dit qu'il eſt le premier qui ſe ſoit aviſé d'accompagner les ſons de ſa flûte de divers mouvemens de ſon corps, qui marquoient une eſpèce de cadence, & que c'eſt pour cette raiſon que les anciens Grecs exprimoient le mot de danſer par celui de σικελίζειν, voulant faire connoître par-là que la danſe leur venoit de Sicile.

(*e*) Il y eut quelques Auteurs ou hiſtoriens Grecs, qui prirent le nom d'Andron. 1.o Un qui étoit natif d'Alexandrie, & qui compoſa des chroniques, citées par Athénée. 2.o Un autre qui naquit à Éphèſe, & qui eſt cité par Diogène Laërce, dans la vie de Phérécyde, & par le Scholiaſte de Pindare. Il avoit écrit un traité des ſept Sages de la Gréce, & quelques autres ouvrages. 3.° Un troiſième, qui étoit Teien, on lui attribue quelques ouvrages.

4.o Un quatrième, qui vint au monde à Halicarnaſſe. Il avoit compoſé un ouvrage intitulé: *L'Épitome des Parentés*. Selon cet Auteur, Théſée avoit ordonné à ceux de Corinthe de donner les premières places aux Athéniens, qui viendroient voir certains jeux, qu'il avoit établis lui-même, & de leur marquer, pour cet effet, au lieu le plus honorable, autant d'eſpace qu'en pourroit couvrir la voile d'un vaiſſeau, ſur lequel ils ſeroient venus. On ignore dans quel tems ont vécu ces Hiſtoriens.

ANDRON, *Andron*, Ἄνδρων, (*f*) nom que l'on donnoit, chez les Grecs, aux appartemens des hommes. On les appelloit auſſi

(*a*) Q. Curt. L. V. c. 1.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 597, 598.
(*c*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 112.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 104.
(*e*) Plut. Tom. I. pag. 12.
(*f*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 100.

Andronitis. Ces deux termes viennent du Grec ἀνὴρ, ἀνδρὸς, *vir*, homme.

C'étoit, au reſte, l'endroit de la maiſon le plus honorable, où les hommes recevoient leurs amis & les autres perſonnes, qui avoient affaire à eux. On donnoit auſſi ce nom aux lieux publics, où les hommes ſe trouvoient pour ſe promener, & pour converſer enſemble.

ANDRONIC, *Andronicus*, Ἀνδρόνικος, (*a*) capitaine d'Alexandre le Grand, natif d'Olynthe. Il fut l'un de ceux que ce Prince fit marcher, avec ſix mille hommes de pied, & ſi cens chevaux, contre Satibarzanes, Satrape des Ariens, qui s'étoit révolté, après avoir reçu la loi du vainqueur. Lorſqu'Alexandre fut mort, Andronic s'attacha à Antigone. Celui-ci, l'an 314 avant l'Ère Chrétienne, le choiſit pour former, avec trois autres anciens officiers, le conſeil de ſon fils Démétrius, qu'il laiſſoit dans la Syrie, pendant qu'il alloit porter ſes armes ailleurs.

Vers ce même tems, Andronic ayant été chargé de continuer le ſiége de Tyr, la garniſon de Ptolémée fut obligée de capituler, après s'être défendue pendant quinze mois. Cependant, le roi d'Égypte s'étant ſaiſi de tout le plat païs de la Phénicie, arriva juſqu'à Sidon, qu'il mit dans ſes intérêts; & de-là s'approchant de Tyr, il fit propoſer à Andronic de lui rendre la Ville pour de riches préſens, & de grands honneurs qu'il lui promettoit. Mais, Andronic lui déclara qu'il ne violeroit point la parole, qu'il avoit donnée à Antigone & à Démétrius, & refuſa ſes offres en termes très-durs. Ce gouverneur, chaſſé de Tyr, dans la ſuite, par la révolte de ſa propre garniſon, & tombé entre les mains de Ptolémée, s'attendoit à une punition grièvе du refus, qu'il lui avoit fait, & de la dureté dont il l'avoit accompagné. Mais, Ptolémée, bien loin de ſe reſſentir de cette injure, lui fit des préſens conſidérables, le mit au nombre de ſes amis, & le combla d'honneurs.

ANDRONIC, *Andronicus*, Ἀνδρόνικος, (*b*) lieutenant d'Attale, roi de Pergame. Pruſias, roi de Bithynie, ayant envoyé à Rome Ménas, avec ordre de faire enſorte d'obtenir, par le crédit de Nicoméde, prince Bithynien, qui étoit alors dans cette Ville, la remiſe des ſommes, qui reſtoient à payer à Attale, en vertu d'un traité, les ſollicitations du député ne produiſirent aucun effet; car, Andronic, que ſon maître avoit fait partir auſſi pour l'Italie, montra que les cinq cens talens, qu'on étoit convenu de compter à Attale, étoient un foible dédommagement des dégâts, commis dans les états de ce Prince; & le Sénat, qui avoit examiné les raiſons des parties, jugea que le

(*a*) Q. Curt. L. VII. c. 3. Diod. Sicul. pag. 709, 718. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 93, 97.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 301, 302.

traité,

traité, fait entre les deux Rois, devoit ſubſiſter en ſon entier. La nouvelle de cette déciſion porta l'abattement & la conſternation dans l'ame de Ménas. Ajoûtez à cela que cet Ambaſſadeur avoit ordre de faire périr Nicoméde, ſuppoſez qu'il n'obtînt rien du Sénat.

Dans le tems que tout cela donnoit lieu à Ménas de faire bien des réflexions, Nicoméde vint le trouver. La préſence de ce Prince & ſes careſſes fixérent les incertitudes de l'Ambaſſadeur. Il ne lui fit point un myſtére de la commiſſion dont il étoit chargé, & ils convinrent l'un & l'autre de travailler de concert à dépouiller Pruſias du gouvernement de ſes États. Andronic entra dans le complot, & offrit à Nicoméde toutes les forces du royaume de Pergame. Les préliminaires arrêtés, ils ſe rendirent tous trois à Bérénice, ville d'Épire. Là ſe tint une conférence nocturne dans le vaiſſeau de Nicoméde, & ce Prince débarqua le lendemain avec la pourpre & le diadême. Andronic étoit venu le joindre, eſcorté de cinq cens hommes, qui firent la fonction de gardes auprès du nouveau Monarque.

ANDRONIC, *Andronicus*, Ἀνδρόνικος, (*a*) Macédonien. Il étoit en garniſon à Éphèſe, lorſque les Romains, l'an 190 avant J. C., allérent attaquer cette Ville. Comme ils approchoient des murailles, Andronic fit une ſortie ſur eux, & après leur avoir ôté la plus grande partie de leurs dépouilles, il les força de rentrer dans leurs vaiſſeaux, & de regagner la mer. Le lendemain, les Romains, ayant placé une embuſcade dans le milieu du chemin, s'avancérent en corps vers la Ville, pour attirer Andronic hors des murailles. Mais, cet officier, qui s'en étoit douté, ne paroiſſant point, ils retournérent à leurs vaiſſeaux, & ne pouvant joindre les ennemis, ni par mer, ni par terre, ils s'en retournérent à Samos, d'où ils étoient partis.

ANDRONIC, *Andronicus*, Ἀνδρόνικος, (*b*) officier de Perſée. Vers l'an 169 avant l'Ére Chrétienne, il fut envoyé à Theſſalonique avec Nicias, autre officier de ce Prince, pour jetter les tréſors de Pella dans la mer, & brûler les vaiſſeaux de Theſſalonique. Comme cet ordre n'étoit que l'effet d'une terreur panique, Perſée, revenu de ſa frayeur, auroit bien voulu que ſes ordres n'euſſent pas été exécutés. Et en effet, Andronic avoit exprès différé d'obéir, pour donner le tems à ſon maître de ſe repentir, comme il fit.

Nicias, moins prudent que lui, jetta, dans la mer, une partie de l'argent, qu'il avoit trouvé; mais, ſa faute n'étant pas irréparable, il fit preſque retirer le tout par des plongeurs. Pour le Roi, il fut ſi honteux de ſa peur, qu'il fit ſecrétement aſſaſſiner les plongeurs,

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 13.
(*b*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 10. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 44, 45.

& après eux, Andronic & Nicias, pour ne laiſſer aucun de ceux, qui avoient été complices d'un ordre ſi inſenſé.

ANDRONIC, *Andronicus*, Ἀνδρόνικος, (*a*) perſonnage illuſtre d'Étolie. L'an 167 avant J. C., il fut condamné à perdre la tête, parce qu'il avoit ſuivi ſon pere, auſſi nommé Andronic, & avoit porté les armes avec lui contre les Romains.

ANDRONIC, *Andronicus*, Ἀνδρόνικος, (*b*) capitaine d'Antiochus Épiphane, & l'un des Grands de ſa cour. Ce Prince lui confia le gouvernement de la ville d'Antioche, pendant qu'il alloit en Cilicie, pour réduire quelques Villes, qui s'étoient révoltées. Ménélaüs, faux pontife des Juifs, croyant que cette occaſion lui étoit favorable, déroba du temple quelques vaſes d'or, & en donna une partie à Andronic, ayant vendu les autres à Tyr & dans les Villes voiſines. Onias, ayant ſçu cela, le reprocha à Ménélaüs, ſe tenant cependant dans l'aſyle de Daphné, près de la ville d'Antioche.

C'eſt pourquoi, Ménélaüs alla trouver Andronic, & le pria de tuer Onias. Andronic étant donc venu, où étoit Onias, & lui ayant perſuadé, par la parole qu'il lui donna, avec ſerment, de ne lui point faire de mal, quoiqu'il le tînt pour ſuſpect, de ſortir de l'aſyle, où il étoit, il le tua auſſi-tôt, ſans avoir aucune crainte de la juſtice. Auſſi non ſeulement les Juifs, mais pluſieurs des autres nations même en conçurent de l'indignation, & ne pouvoient ſupporter l'injuſtice de la mort d'un ſi grand homme. Ainſi le Roi étant revenu de Cilicie, les Juifs, qui étoient à Antioche, lui portérent leurs plaintes du meurtre ſi injuſte d'Onias, que les Grecs mêmes en avoient horreur, auſſi-bien qu'eux. Antiochus fut ſaiſi de triſteſſe au fond du cœur à cauſe de la mort d'Onias; il fut touché de compaſſion, & il répandit des larmes, ſe ſouvenant de la ſageſſe & de la modération, qui avoit toujours éclaté dans ſa conduite. Entrant donc dans une grande colère contre Andronic, il commanda qu'on le dépouillât de la pourpre, qu'on le menât par toute la Ville, & que ce ſacrilége fut tué au même lieu, où il avoit commis cette impiété contre Onias. C'eſt ce qui arriva, l'an 166 avant J. C.

ANDRONIC, *Andronicus*, Ἀνδρόνικος, (*c*) parent de Saint Paul, & compagnon de ſes liens. Il étoit conſidérable entre les Apôtres, & avoit embraſſé la foi de J. C. avant S. Paul. On dit qu'il ſouffrit le martyre à Jéruſalem avec Junie, ſa femme.

## *HOMMES DE LETTRES, qui ſe ſont appellés du nom d'ANDRONIC.*

ANDRONIC, *Andronicus*, Ἀνδρόνικος, ſurnommé Cyrreſ-

(*a*) Tit. Liv. L. XLV. c. 31.
(*b*) Maccab. L. II. c. 4. v. 31, 32, *& ſeq.*
(*c*) Epiſt. ad Rom. c. 16. v. 7.

tès, fut le premier qui, étudiant les vents, les réduisit au nombre de huit, qui étoient les seuls connus par les Anciens, pour les principaux vents. Pour rendre plus sensible ce qu'il vouloit enseigner, Andronic fit élever, dans Athènes, une tour de marbre octogone; à chacun des côtés il fit graver les figures, qui représentoient chaque vent; au haut de la tour il mit en même-tems une petite éminence de marbre, au-dessus de laquelle il avoit posé un triton d'airain, qui tournoit, sur son pivot, à tout vent; ce triton, tenant une baguette à la main, la posoit juste sur le vent qui souffloit.

C'est sur ce modele, que l'on a inventé le coq, que l'on place, d'ordinaire, au haut d'un édifice, ou d'un clocher, qui a toujours la tête tournée contre le vent qui souffle. Saumaise donne la figure octogone de cette tour, dans ses remarques sur Solin; & Vitruve rapporte les noms Latins & Grecs de ces vents, au nombre de huit. Les voici: *Solanus, Eurus, Auster, Africus, Favonius, Corus, Septentrio & Aquilo.*

ANDRONIC, *Andronicus*, Ἀνδρόνικος, (*a*) surnommé Hypocrite. Il en est parlé dans Quintilien, de qui nous apprenons que ce fut sous lui que se forma le fameux orateur Démosthène. Quintilien ajoûte qu'il fit tant de progrès à l'école d'Andronic, que les Rhodiens étant pleins d'admiration pour ses discours, Eschine leur dit: *Que seroit-ce, si vous l'entendiez lui-même?* Quintilien, au reste, ne rapporte ce trait d'Eschine, que pour montrer combien la prononciation est utile & même nécessaire à un Orateur.

ANDRONIC [LIVIUS], (*b*) *Livius Andronicus*, poëte célebre, qui prit le surnom de Livius, parce qu'il avoit été affranchi par Livius Salinator, dont il instruisoit les enfans. Comme il étoit Grec de nation, & qu'il y avoit plus de 200 ans que la tragédie, & près de 100 ans que la comédie avoient atteint la perfection en Gréce, il tâcha d'imiter, en Latin, ce que les Grecs avoient si heureusement exécuté en leur langue. Il fut donc le premier, qui donna des piéces réglées; c'est-à-dire, qui avoient un sujet suivi.

Cependant, Cicéron ne faisoit pas beaucoup de cas de ses piéces. Selon cet Orateur, elles ne méritoient pas qu'on les relût. Horace parle de ceux, qui les estimoient plus qu'elles ne le méritoient, pour quelques mots heureux qu'on y rencontroit quelquefois. Andronic avoit fait encore une traduction de l'Odyssée, que Cicéron compare aux statues attribuées à Dédale, dont l'ancienneté faisoit tout le mérite. Il paroît cependant qu'Andronic avoit eu beaucoup de réputation, puisqu'il avoit été chargé, dans sa

(*a*) Quint. L. XI. c. 3.

(*b*) Tit. Liv. L. VII. c. 2. Cicer. in Brut. c. 36. Horat. L. II. Epist. 1. v. 62. Roll. Hist. Anc. Tom. V, pag. 699, 700. Tom. VI. pag. 150. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. pag. 196, 197. Tom. XVII. pag. 208. Tom. XXI. pag. 192. *& suiv.*

vieilleſſe, l'an 207 avant J. C.; de compoſer les paroles & la muſique d'un hymne, que vingt-ſept jeunes filles chantérent dans une proceſſion ſolemnelle en l'honneur de Junon. Mais, il eſt particuliérement célebre par une nouveauté au théatre, dont il fut l'auteur ou l'occaſion.

Andronic repréſenta ſa premiére tragédie un an avant la naiſſance d'Ennius, la premiére année d'après la premiére guerre Punique, qui étoit l'année de Rome 514, ſous le conſulat de C. Claudius Cento, & de M. Sempronius Tuditanus, environ 160 ans depuis la mort de Sophocle & d'Euripide, 50 depuis celle de Ménandre, 220 avant celle de Virgile. C'étoit alors la coûtume que les poëtes Dramatiques montaſſent eux-mêmes ſur le théatre, pour y repréſenter un perſonnage. Le peuple, qui ſe donnoit la liberté de faire répéter les endroits, qui lui plaiſoient, à force de crier *bis*; c'eſt-à-dire, encore une fois, fit réciter ſi long-tems Andronic, qu'il s'enroua. Hors d'état de déclamer davantage, il fit trouver bon au peuple qu'un eſclave, placé devant le joueur d'inſtrument, récitât les vers, & tandis que cet eſclave récitoit, Andronic fit les mêmes geſtes qu'il avoit faits, en récitant lui-même. On remarqua que ſon action alors étoit beaucoup plus animée, parqu'il employoit toutes ſes forces & toute ſon attention à faire les geſtes, pendant qu'un autre étoit chargé du ſoin & de la peine de prononcer.

De-là naquit l'uſage de partager la déclamation entre deux acteurs, & de réciter, pour ainſi dire, à la cadence du geſte des comédiens. Et cet uſage avoit ſi bien prévalu, que les comédiens ne prononçoient eux-mêmes que les dialogues.

ANDRONIC, *Andronicus*, Ἀνδρόνικος, (*a*) philoſophe Péripatéticien, qui étoit de Rhodes. Il floriſſoit à Rome du tems de Cicéron, vers l'an de cette Ville 691, & avant J.C. 63. Il trouva le moyen d'y recouvrer les écrits d'Ariſtote, que Sylla avoit fait porter à Rome, & que le grammairien Tyrannion avoit eus du bibliothéquaire de Sylla. Ce fut de Tyrannion qu'Andronic les eut; & dès qu'ils furent en ſa poſſeſſion, il s'attacha avec tant d'ardeur à les examiner & à les revoir, qu'il en fut le premier reſtaurateur. Car, il y rétablit ce qui avoit été corrompu par la longueur du tems, & par la négligence de ceux, qui avoient eu ces écrits, & en fit faire des copies. C'eſt ainſi qu'Andronic commença le premier de faire connoître Ariſtote dans Rome.

ANDRONIC [M. POMPILIUS], *M. Pompilius Andronicus*, Syrien de nation & Grammairien. Il enſeignoit, à Rome, dans le tems que Jules Céſar n'étoit encore qu'un enfant, vers l'an de cette Ville 666, & avant J. C. 88. Il avoit profeſſé la Gram-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 468. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 351.

maire ; mais ſon attachement pour la Philoſophie, lui ayant fait négliger ſon école, elle fut bientôt déſerte, & il ſe vit obligé de quitter Rome. Il ſe retira à Cumes, pour y vivre en repos, & il y vécut ſi pauvrement, qu'il fut contraint, pour ſubſiſter, de vendre un de ſes principaux ouvrages, qui étoit celui qu'il avoit compoſé ſur les annales d'Ennius.

(a) On compte encore 1.o un hiſtorien Grec du nom d'Andronic, ſurnommé Alipius. Il avoit écrit de la Syrie, comme nous l'apprend S. Jérôme, qui le nomme avec d'autres Auteurs, que Porphyre avoit ſuivis. On ne ſçait en quel tems il vivoit. 2.o Un poëte Grec, dont Voſſius n'a point fait mention, & dont on n'a rien dans l'Anthologie imprimée.

ANDROPHAGE, *Androphagus*, (b) terme compoſé de ἀνὴρ, ἀνδρὸς, *vir*, homme, & φάγω, *comedo*, je mange. Pauſanias, d'après Ctéſias, parle d'une bête, qu'il dit avoir été appellée Androphage, par les Grecs, & Mantichore, par les Indiens. Pour Pauſanias, il eſt perſuadé que ce n'eſt autre choſe qu'un tigre. Cet animal, ſelon cet Auteur, avoit trois rangs de dents à chaque machoire ; l'extrêmité de ſa queue étoit hériſſée de pointes, avec leſquelles il ſe défendoit contre ceux, qui l'approchoient, & qu'il dardoit même au loin, contre ceux, qui le pourſuivoient. Mais, la peur, que les Indiens avoient de cet animal, pouvoit bien avoir quelque part à la peinture qu'ils en faiſoient ; car, ils ſe trompoient juſque dans la couleur, qu'ils lui attribuoient. Ils le croyoient rouge, parce qu'au Soleil, il leur paroiſſoit tel, ou parce que l'extrême agilité de cet animal, qui, pourtant, ne couroit jamais, & le danger de l'approcher, ne leur permettoient pas de diſcerner ſa véritable couleur.

ANDROPHAGES, *Androphagi*, Ἀνδροφάγοι, (c) peuples du nord, dans le voiſinage des Scythes. » Les Scythes, labou-
» reurs, dit Hérodote, occupent
» du côté de l'orient une contrée,
» qui s'étend durant un chemin
» de trois journées, juſqu'à un
» fleuve appellé Pantycape ; mais,
» du côté du ſeptentrion, elle a
» onze journées de chemin vers
» le Boryſthène. Tout ce qui eſt
» plus avant, n'eſt qu'un grand
» païs déſert & une vaſte ſolitu-
» de ; & au de-là eſt la région
» des Androphages, qui eſt une
» nation ſéparée, & qui n'eſt
» point de la Scythie. Au de-là
» des Androphages, il n'y a plus
» que des déſerts, & l'on n'y
» trouve aucun peuple, au moins
» comme nous le croyons. Le
» païs, qui s'étend, dit ailleurs
» le même Écrivain, du Danube,
» dans la terre ferme, ſépare la
» Scythie des Agathyrſes, puis
» des Neures, plus avant des

(a) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 264.
(b) Pauſ. pag. 573.
(c) Herod. L. IV. c. 18, 102, 106, 125. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XVIII. p. 59. T. XIX. p. 589.

» Androphages & enfin des Mé» lanchléniens. «.

Ces paſſages nous donnent une idée du païs qu'occupérent anciennement les Androphages, dont le nom, compoſé de deux mots Grecs, veut dire mangeurs d'hommes. Hérodote ne nous dit pas s'ils étoient en effet aſſez barbares, pour vivre de chair humaine, comme leur nom ſemble l'atteſter. Quoiqu'il en ſoit, ils ſont repréſentés comme les plus ſauvages & les plus farouches de tous les hommes; ils n'obſervoient ni juſtice, ni loix; ils ne s'occupoient qu'à nourrir du bétail; ils portoient un habit ſemblable à celui des Scythes, & avoient une langue particulière.

Dans la ſuite, les Scythes ſe retirérent dans le païs des Androphages, & y attirérent même les Perſes; ce qui répandit le trouble parmi ces peuples; de ſorte que ſe voyant preſſés à la fois, & par les Scythes, & par les Perſes, ils ne ſongérent, ni à menacer, ni à ſe ſervir de leurs forces. Au contraire, ſe laiſſant ſaiſir par la crainte, ils prirent la fuite dans les déſerts, vers le ſeptentrion.

ANDROPHONE, *Androphonos*, terme Grec, qui veut dire homicide. Il vient de ἀνὴρ, ἀνδρὸς, *vir*, homme, & φονάω, proprement, j'ai envie de tuer. On donna ce nom à Vénus, parce qu'elle avoit fait périr, par la peſte, beaucoup de Theſſaliens, les puniſſant ainſi de la mort de Laïs, qui avoit été tuée dans ſon temple.

ANDROPOMPE, *Andropompus*, Ἀνδρόπομπος, (*a*) fils de Borus, petit-fils de Penthile, & arrière petit-fils de Périclimène.

ANDROS, *Andros*, Ἄνδρος, (*b*) iſle de la mer Égée, la premiére & la plus conſidérable des Cyclades. Selon Myrſilus, elle s'appella d'abord Cauron, & enſuite Antandron, ſelon Callymaque, Laſia; & ſelon d'autres enfin, Nonagria, Hydruſſa & Épagris. Elle prit le nom d'Andros, d'Andrée, officier de Rhadamanthe, qui en avoit gratifié cet officier.

Cette Iſle ſituée à dix mille pas de Géreſtée, & à trente-neuf mille de Céos, en avoit quatre-vingt-ſeize mille de circuit. Il y avoit une Ville de même nom, & un temple conſacré à Bacchus, où on voyoit une fontaine, dont les eaux, vers les nones de Janvier, ſe changeoient en vin. Mais, elles reprenoient leur goût ordinaire, ſitôt qu'on les éloignoit de la vue du temple. Ce prodige fabuleux avoit trouvé créance dans l'eſprit d'un Romain, nommé Mucianus, qui fut trois fois Conſul.

Plutarque obſerve que Thémiſtocle s'étoit mis mal avec les alliés Grecs, après l'expédition de Xerxès contre la Gréce, parce qu'il

(*a*) Pauſ. pag. 117.

(*b*) Strab. pag. 487. Plin. L. II. c. 3. L. IV. c. 12. L. XXXI. c. 2. Ptolem. L. III. c. 15. Plut. Tom. I. pag. 122. Lit. Liv. L. XXXI. c. 15, 45. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 220.

alloit rodant par les Iſles, pour y faire des exactions, & pour en tirer de l'argent, comme on peut le connoître par la demande, qu'il fit à ceux d'Andros, & par la réponſe qu'il en reçut. Hérodote nous les a conſervées l'une & l'autre. Thémiſtocle leur ayant dit: » Je viens à vous, accompagné » de deux puiſſantes divinités, la » perſuaſion & la force. Ils ré» pondirent: nous avons auſſi, » de notre côté, deux autres di» vinités, qui ne ſont pas moins » puiſſantes que les vôtres, & » qui ne nous permettent pas de » donner l'argent, que vous nous » demandez; la pauvreté & l'im» puiſſance. «

Attale, roi de Pergame, & Apuſtius, général des Romains, 200 ans avant J. C., étant paſſés dans l'iſle d'Andros, s'arrêtérent dans le port de Gaurelée, & envoyérent ſommer les habitans de cette Ville, de ſe rendre de bonne grace, plutôt que de s'expoſer aux dernières extrêmités, en ſe laiſſant forcer. Ils répondirent que leur citadelle étant occupée par la garniſon du Roi, ils ne pouvoient diſpoſer de leur ſort. Ainſi, Attale & Apuſtius débarquérent leurs ſoldats, & marchérent contre la Ville, par deux côtés différens; mais, ce qui cauſa le plus d'effroi à ces Grecs, ce furent les étendards & les armes des Romains, qu'ils voyoient pour la première fois, & plus encore le courage & l'ardeur avec leſquels ils s'apperçurent qu'ils attaquoient leurs murailles. Ainſi ils s'enfuirent dans la citadelle, laiſſant la Ville au pouvoir des ennemis. Ils défendirent ce fort pendant deux jours, plutôt par ſa ſituation naturelle, que par leur courage & leurs armes, & le troiſième ils ſe rendirent, après avoir obtenu, pour eux & pour la garniſon, la liberté de ſe retirer ſans armes à Délie, ville de la Béotie. Les Romains cédérent cette place au roi Attale; mais, ils gardérent, pour eux, tout le butin & les ornemens, qu'ils y avoient trouvés. Attale, pour ne pas reſter le maître d'une Iſle déſerte, perſuada à la plus grande partie des Macédoniens, & à quelques Andriens, d'y reſter. Quelques tems après ceux même, qui s'étoient retirés à Délie, y revinrent, attirés par les promeſſes du Roi, & encore plus par l'amour qu'on a naturellement pour ſa patrie.

L'iſle d'Andros eſt aujourd'hui dans ce qu'on appelle l'Archipel, & appartient aux Turcs.

(*a*) Ptolémée place, dans la Galatie, une ville du nom d'Andros, & Pline, une Iſle de même nom, dans la mer Britannique.

ANDROS, *Andros*, Ἄνδρος, fils d'Anius, grand-prêtre d'Apollon. Ce fut de ce Héros qu'on dit que l'iſle d'Andros prit ſon nom. Il eſt autrement appellé Andrée.

ANDROSTHÈNE, *Androſthenes*, Ἀνδροσθένης, (*b*) lieute-

(*a*) Ptolem. L. V. c. 4. Plin. L. IV. c. 16.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 23. L. XXXIII. c. 14, 15. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 497.

nant du roi Philippe. L'an 198 avant J. C., il commandoit la garniſon de Corinthe, pendant que les Romains & les Achéens faiſoient le ſiége de cette Ville. Comme les habitans obéiſſoient à Androſthène auſſi ponctuellement qu'à un de leurs concitoyens, qu'ils auroient choiſi eux-mêmes pour les commander, on fit une ſi vigoureuſe réſiſtance, que les ennemis furent obligés de ſe retirer. Cependant, Androſthène fut défait, l'année ſuivante, par les Achéens auprès de Corinthe. Voici comme on raconte cette affaire.

Nicoſtrate, préteur des Achéens, étoit à Sicyone avec deux mille hommes d'infanterie & cent cavaliers; mais, avec des forces ſi inférieures à celles d'Androſthène, ſoit pour le nombre, ſoit pour la valeur, il n'oſoit paroître en campagne, & ſe tenoit renfermé dans ſa place; ce qui donnoit, aux ſoldats du roi, la hardieſſe d'aller piller la campagne aux environs de Pelle, de Phliaſe ou Phlionte, & de Cléonée, & de s'avancer juſqu'aux portes de Sicyone, pour reprocher aux Achéens leur crainte & leur lâcheté. Nicoſtrate, indigné, forma le deſſein de les attaquer, lorſqu'ils s'y attendroient le moins. Pour cet effet, il ſe rendit de nuit à Cléonée avec un corps de troupes, ſans que perſonne ſçût quel étoit ſon deſſein. Androſthène, qui ne ſçavoit rien de ce qui ſe paſſoit, étant parti de Corinthe, alla camper auprès du fleuve Némée, qui ſéparoit les terres de Corinthe & de Sicyone. Là, gardant avec lui une moitié de ſes troupes, il partagea l'autre en trois corps, qu'il envoya chacun de ſon côté, ravager les terres de Pelle, de Sicyone & de Phliaſe. Nicoſtrate, qui attendoit à Cléonée l'occaſion d'agir, ne l'eut pas plutôt appris, qu'il ordonna à une grande partie de ſes ſoldats mercénaires, d'aller s'emparer d'un défilé, par où on entroit dans le païs des Corinthiens, & les ſuivit ſans différer, avec le reſte de ſon armée, partagé en deux corps, ayant placé ſa cavalerie à l'avant-garde, afin qu'elle prît les devants.

Cette cavalerie n'avoit pas encore fait beaucoup de chemin, lorſque quelques Thraces, en fondant ſur les ennemis épars dans la campagne, portérent l'allarme juſque dans le camp d'Androſthène. Ce commandant ſe trouva d'autant plus embarraſſé, qu'avant ce jour il n'avoit jamais vu les ennemis hors de leurs murailles, ſi ce n'eſt quelquefois ſur les collines voiſines de Sicyone; ce qui même étoit arrivé rarement, bien loin qu'il ſe fût imaginé qu'ils oſaſſent s'avancer juſqu'à Cléonée. Le parti, qu'il prit, fut de faire ſonner la trompette, pour rappeller ceux des ſiens, qui s'étoient diſperſés dans la campagne; & ordonnant à ceux qu'il avoit avec lui, de prendre promptement les armes, il ſortit de ſon camp, & ſe poſta avec eux ſur les bords du fleuve. Les abſens s'étant raſſemblés & rangés en bataille avec aſſez de peine, ne purent ſoûtenir

le premier choc des ennemis. Les Macédoniens tinrent ferme, & disputérent long-tems la victoire. Mais, à la fin destitués du secours des autres, & attaqués en flanc par les soldats, armés à la legère, des ennemis, pendant qu'ils avoient en tête leurs troupes armées de boucliers, ils commencérent aussi à reculer, puis tournérent tout à fait le dos, & la plûpart jettant leurs armes par terre, s'enfuirent à Corinthe, désespérant de pouvoir défendre leur camp.

Nicostrate les fit poursuivre par les soldats mercénaires, & envoya sa cavalerie, avec les troupes auxiliaires des Thraces, contre les ennemis qui pilloient encore la campagne; & les uns & les autres en firent un carnage, qui surpassa celui du combat même. Parmi ceux même, qui étoient allés piller les environs de Pelle & de Phlionte, les uns s'en revenant au camp sans crainte & sans précaution, comme des gens qui ne sçavoient rien de ce qui se passoit, vinrent donner dans les corps-de-garde des ennemis, qu'ils prenoient pour les leurs. Les autres ayant soupçonné la vérité, par les mouvemens qu'ils apperçurent de loin, cherchérent leur salut dans la fuite; mais, s'étant dispersés de côté & d'autre, ils tombérent entre les mains des païsans, qui ne leur firent pas plus de quartier que les soldats. Il fut tué ce jour-là quinze cens, & pris trois cens des gens d'Androsthène.

ANDROSTHÈNE, *Androsthenes*, Ἀνδροσθένης, (a) préteur de la Thessalie, du tems Jules César. Ce Préteur, sur la nouvelle du combat de Dyrrachium, aima mieux être compagnon de la victoire de Pompée, que de la défaite de César; & après avoir fait rentrer dans la ville de Gomphes, où il faisoit sa résidence, tous ceux, qui étoient à la campagne, tant libres qu'esclaves, il manda à Pompée & à Scipion, que si on lui envoyoit du secours, il promettoit de la défendre. Mais, César étant venu l'assiéger, il fit donner de tous côtés en même-tems, avec tant de vigueur, qu'il s'en rendit maître avant le coucher du Soleil.

ANDROSTHÈNE, *Androsthenes*, Ἀνδροσθένης, natif de Thase. Il vivoit du tems d'Alexandre le Grand, & eut ordre d'accompagner Néarque, lorsqu'il fut envoyé pour reconnoître la mer des Indes.

Les connoissances qu'Androsthène acquit de ces païs éloignés dans cette navigation, lui firent, à ce qu'on dit, concevoir le dessein de décrire toute la terre; & néanmoins on ne cite de lui, que ce qui a rapport à son voyage. Théophraste, en se servant de son témoignage, doute de la vérité de ce qu'il en rapporte, & il avoit raison d'en douter. La plûpart des Écrivains, qui suivirent Alexandre, uniquement appliqués à se faire honneur de leurs ouvrages, publiérent des descriptions, rem-

(a) Cæs. de Bell. Civ. L. III. pag. 652.

plies de choſes merveilleuſes, mais fauſſes, & ſouvent même incroyables.

Polybe cite le onzième Livre des hiſtoires compoſées par un Androſthène de Cyzique, qui eſt plus moderne que celui de Thaſe.

(*a*) On parle encore de deux Androſthènes. L'un étoit un athléte de Ménale, & fils de Lochéus. Il avoit eu deux fois la palme au combat du Pancrace. Ce fut lui qui remporta le premier prix de cette eſpèce. On voyoit ſa ſtatue à Olympie. C'étoit Nicodamus, ſon compatriote, qui l'avoit faite.

L'autre Androſthène étoit un ſtatuaire d'Athènes, diſciple d'Encadmus. Le temple de Delphes étoit orné de pluſieurs ouvrages de ſa façon.

ANDROTION, *Androtion*, Ἀνδροτίων. (*b*) l'un de ceux contre leſquels Démoſthène fit des oraiſons. Cependant ce fut un autre, qui, dans cette occaſion, prononça l'oraiſon pour lui, parce qu'il ne s'étoit pas encore mêlé du gouvernement ; car, il n'avoit alors que 27 ou 28 ans.

ANDROTION, *Androtion*, Ἀνδροτίων, (*c*) hiſtorien Grec, qui compoſa une hiſtoire d'Athènes, dont on cite juſqu'au douzième Livre. Les anciens Scholiaſtes ſe ſont ſervis pluſieurs fois du témoignage de cet Auteur, & quelquefois ſans citer l'ouvrage, qu'ils avoient entre les mains. S. Clément d'Alexandrie, Plutarque, & d'autres encore, ont ſouvent fait mention d'Androtion. Selon Plutarque, il avoit écrit que la première ordonnance de Solon, par laquelle ce fameux légiſlateur aboliſſoit toutes les dettes, & perſonne ne pouvoit plus s'obliger par corps, ne fut pas une véritable abolition des dettes, mais une ſimple diminution des intérêts ; & que les pauvres, ravis du ſoulagement qu'ils en tiroient, donnérent eux-mêmes le nom de décharge à cette ordonnnance, pleine d'humanité, qui comprenoit auſſi l'augmentation des meſures, & celle de la monnoie ; car, la mine, qui ne valoit que ſoixante-treize dragmes, fut portée à cent. De ſorte qu'en payant la même choſe en valeur, & donnant beaucoup moins en poids, les débiteurs de groſſes ſommes gagnoient beaucoup, ſans que les créanciers perdiſſent.

Aucun des Auteurs, qui ont parlé d'Androtion, ne marque, ni quelle fut ſa patrie, ni en quel tems il a vécu. Mais, il pourroit bien être l'orateur Athénien, dont parle Suidas ; on ne peut dire ſi c'eſt le même qui avoit écrit des travaux de la campagne ; mais, Varron & Columelle, qui parlent de lui, avouent qu'ils ne le connoiſſoient que par ſon ouvrage. Pline ne paroît pas en avoir ſçu davantage.

ANE, *Aſinus*, oroç. (*d*) Cet

(*a*) Pauſ. p. 354, 643. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. I. p. 282.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 852.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 86.
(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II, pag. 158, 159. Tom. III. pag. 293. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. Tom. I. p. 142. *& ſuiv.*

animal étoit immolé à plusieurs divinités, comme à Priape. Les Scythes l'immoloient à Mars. Les Égyptiens croyoient que l'Ane étoit un symbole de Typhon, & c'étoit pour cela que cet animal étoit fort maltraité à Coptos, & que ceux de Busiris, d'Abydos, & de Lycopolis, haissoient le son de la trompette, comme ressemblant au cri de l'Ane.

I. Apion a osé dire, sur le rapport de Posidonius & d'Apollonius Molon, que les Juifs avoient, dans leur sacré trésor, une tête d'Ane, qui étoit d'or & de grand prix, & qu'ils l'adoroient. Il ne s'agit pas de réfuter cette calomnie. L'historien des Juifs, Josephe, l'a fait d'une manière assez solide, & bien d'autres l'ont fait après lui; en montrant que la nation Juive, bien loin de respecter ce vil animal, le mettoit au nombre des bêtes immondes, & que d'ailleurs il étoit expressément défendu par la Loi de faire, ni d'adorer aucune image. Nous nous contenterons seulement de rechercher l'origine & le fondement de cette fable; car, quelque malignité que l'on suppose dans les Auteurs, qui ont prêté aux Juifs cette charité, il n'est pas à présumer qu'ils aient imaginé un fait de cette nature, sans quelque prétexte.

Plutarque, dit M. Morin, en compte une raison assez plausible, si elle étoit vraie. Il rapporte que ce peuple, errant dans le désert, s'y étant trouvé sans eau, & réduit à la dernière extrêmité, en avoit été tiré par un troupeau d'Anes sauvages, qui, ayant passé à la tête du camp, à l'heure que ces animaux ont coûtume de chercher à boire, se retira sur un rocher, environné d'arbres & de buissons; que Moïse, leur général, ayant jugé qu'ils ne le faisoient pas sans raison, les suivit, & qu'il y trouva une fontaine d'eau vive, qui leur fournit le reméde à leurs besoins pressans; & que dans la suite des tems, pour conserver la mémoire de cet événement, ils avoient consacré, dans leur temple, la tête d'un de ces animaux en or.

Tacite rapporte la même fable; mais, il la détruit lui-même, sans y penser, en deux endroits, en reconnoissant que les Juifs ne souffroient absolument aucune statue ni tableau, soit dans leur temple, ou dans leurs villes, ou même dans leurs maisons. Et ailleurs en parlant de l'expédition de Pompée, qui les avoit assujettis sous la domination des Romains, il assure que ce général, étant entré dans leur temple par curiosité, il n'y avoit trouvé aucune figure. Il est vrai qu'Antiochus y avoit été long-tems avant lui, & que par conséquent il ne pouvoit y trouver ce que ce Prince en avoit ôté.

Le sçavant Bochart fournit, sur cela, deux conjectures, tirées de la langue Sainte & de la langue Égyptienne. La première est fondée sur le nom d'un des attributs de Dieu, qui désigne son unité, & sur un terme, qui signifie un Ane sauvage, animal assez solitaire. Il prétend que la conformité de ces deux mots pouvoit avoir

donné lieu à des ignorans, ou de mauvais plaisans de confondre ensemble deux significations si éloignées, pour donner un faux ridicule au peuple Juif. Mais, sans insister beaucoup sur cette explication, il passe à l'autre, qui convient véritablement mieux à l'auteur de la calomnie, qui étoit Égyptien, & dont le dessein étoit de rendre les Juifs odieux & méprisables aux habitans d'Alexandrie, où ils étoient établis avec tous les priviléges des citoyens. Il remarque donc, après le P. Kircher, que dans la langue Égyptienne τιεω, signifioit une Ane; & que ce mot ayant beaucoup de rapport avec *Pi-iao*; c'est-à-dire, la bouche du Seigneur, dont l'Écriture se sert souvent pour désigner le Seigneur lui-même, les ennemis de cette nation avoient pris occasion de cette conformité, de leur imputer une dévotion absurde & souverainement méprisable.

Heinsius, dans un petit ouvrage, connu sous le titre de *Laus Asini*, supposant que les Grecs ont été les premiers Auteurs de cette médisance, a jugé que quelques-uns d'entr'eux ayant lu dans les rélations de la Judée, que ces peuples n'adoroient que τὸν ὄνον; c'est-à-dire, suivant leurs anciennes abréviations, τὸν ὀυρανὸν, le Ciel, le Dieu du ciel, ils avoient, ou par inadvertance, ou par malice, changé ce terme abrégé en celui d'ὄνον, qui désigne notre animal.

M. le Févre a cherché, comme l'Auteur précédent, l'origine de cette erreur populaire chez les Grecs, mais chez les grecs d'Égypte; & il a trouvé une fort ingénieuse dénomination, tirée du temple d'Onias, que ce sacrificateur schismatique fit bâtir sur le modele de celui de Jérusalem, près de Memphis, avec la permission de Ptolémée Philométor & de la reine Cléopatre. Ce temple s'appelloit en Grec Ὀνίου ἱερὸν, & souvent Ὀνιεῖον; le territoire circonvoisin, qui fut abandonné aux Juifs par des lettres patentes, Ὀνίου χώρα; & la métropole même, connue auparavant sous le titre d'Héliopolis, le changea pour celui d'Ὀνίου μητρόπολι; autant de dénominations, qui avoient un rapport manifeste avec l'animal, dont il s'agit. Il n'en falloit pas davantage à un peuple comme celui d'Alexandrie, naturellement porté à la satyre, & indisposé de longue main contre les Juifs, pour lui donner lieu de tourner en ridicule l'objet de leur dévotion, & de répandre, dans le monde, qu'ils n'alloient εἰς τὸν ὀνιεῖον, dans le temple, que pour y adorer τὸν ὄνον, l'Ane. Certainement, si cette conjecture n'est pas vraie, on ne peut nier qu'elle ne soit bien imaginée.

L'illustre M. Huet, ancien évêque d'Avranches, fournit une autre ouverture, fondée sur un passage d'Élien, où après avoir remarqué que les partisans du dieu Sérapis avoient les Anes en horreur, & qu'ils ne pouvoient même souffrir, ainsi que nous l'avons déjà observé, le son des trompettes, parce qu'ils y trouvoient

quelque reſſemblance avec la voix de ces animaux, il ajoûte qu'un roi de Perſe, nommé Ochus, irrité contre les Égyptiens, ſe rendit maître de leur païs, & qu'après avoir tué, de ſa propre main, le bœuf Apis, il les obligea de lui ſubſtituer un Ane, & de lui rendre les mêmes hommages. Ce fait hiſtorique ſuppoſé, il eſt aiſé de comprendre comment les Grecs & les Romains, qui confondoient ſouvent les Juifs avec les Égyptiens, auroient attribué aux premiers une idolâtrie, qui ne pouvoit convenir qu'aux derniers.

Mais, pourquoi tant ménager les Juifs, dit M. Morin ? leurs égaremens ſont connus. On ſçait que, malgré toutes les précautions de Moïſe, & les malédictions de la loi contre les idolâtres, ils s'étoient échappés en mille rencontres; qu'ils avoient abandonné le vrai Dieu, pour adorer le veau d'or, Bahal, Moloch, Aſtaroth, Béelzébub, Bahalpéhor. On ſçait auſſi que cette dernière idole n'étoit autre choſe que le dieu infame, ſi connu depuis ſous le nom de Priape, dont l'animal en queſtion étoit un favori ordinairement repréſenté à ſes côtés.

Après cela, ſi l'on vouloit diſcuter à la rigueur les réveries des Rabbins, il ſeroit aiſé d'y trouver des chimères, qui peuvent avoir donné lieu à cette accuſation. N'ont-ils pas dit qu'une des dix créatures privilégiées, que Dieu trouva bon de former à la fin du 6e jour, fut l'Ane de Balaam; que ce fut ce même animal, dont le patriarche Abraham ſe ſervit pour porter le bois deſtiné au ſacrifice d'Iſaac; que long-tems après, Moïſe en fit uſage, pour porter ſa femme & ſon fils dans le déſert; que cette merveilleuſe bête exiſte encore dans des eſpaces imaginaires, où elle eſt nourrie ſoigneuſement, & gardée juſqu'à l'avénement de leur prétendu Meſſie, qui doit monter deſſus, pour ſubjuguer toutes les nations de la terre? Tous ces titres ne ſont-ils pas ſuffiſans pour l'apothéoſe de cette bête ?

Mais, ce qui paroît plus fort, & beaucoup plus étonnant, c'eſt que les Gnoſtiques, Chrétiens judaïſans, dans les premiers ſiécles de l'Égliſe, repréſentoient effectivement leur dieu Sabaoth ſous la figure d'un Ane; & qu'ils prétendoient que ce Zacharie, dont il eſt parlé dans les Évangiles de S. Mathieu & de S. Luc, qui mourut entre le temple & l'autel, ne fut aſſaſſiné ſur le champ par le peuple, que parce qu'étant entré dans le ſanctuaire pour y offrir l'encens, ſuivant la coûtume, le dieu Sabaoth s'étoit l'aiſſé voir à lui à découvert ſous la véritable forme aſinine; & que ce ſacrificateur, ſcandaliſé de cette étrange viſion, s'étoit cru obligé en conſcience d'en informer le peuple, pour lui en donner de l'horreur, & lui déclarer que ce qu'il adoroit, ne méritoit pas d'être adoré; & que les ſacrificateurs, émus de zéle, & indignés de ce qu'il révéloit leurs myſtéres, l'avoient aſſommé au pied de l'autel. Certainement, s'il y avoit des malheureux aſſez fous, pour enſei-

gner des abſurdités de cette nature, il ne faut pas trop s'étonner ſi les Payens, qui n'étoient pas obligés d'en approfondir la vérité, ont imputé ces extravagances, tant aux Juifs qu'aux Chrétiens, qu'ils confondoient ordinairement enſemble.

(*a*) II. Ane, Aneſſe, animal domeſtique, dont il eſt ſouvent parlé dans l'Écriture. C'étoit la monture ordinaire, même des gens de condition, dans la Paleſtine. Débora, dans ſon cantique, déſigne les plus puiſſans d'Iſraël par ces mots: » Vous qui » montez des Anes luiſans, ou » peints. « Jaïr de Galaad avoit trente fils, qui montoient autant d'Anes, & qui commandoient dans trente Villes. Abdon, juge d'Iſraël, avoit quarante fils, & trente petit-fils, qui montoient ſoixante-dix Anes.

L'Ane étoit un animal déclaré impur par la loi, & dont il n'étoit pas permis de manger, parce qu'il ne ruminoit point; il étoit défendu d'atteler enſemble un bœuf & un Ane, pour les faire labourer enſemble. On ſçait l'hiſtoire de l'Aneſſe de Balaam, qui lui parla. Il eſt parlé dans quelques endroits de l'Évangile d'une meule d'Ane, pour dire une groſſe meule, telle que les Anes en tournoient. Celles-ci étoient plus lourdes & plus groſſes que celles, qui étoient tournées par des eſclaves.

(*b*) III. Ane ſauvage, animal autrefois fort commun dans la Paleſtine, dont les Livres ſaints font ſouvent mention. Il demeuroit dans les déſerts les plus reculés; il étoit extrêmement jaloux de la liberté; il ſouffroit difficilement la ſoif, & ſe faiſoit ſuivre par un grand nombre de femelles de ſon eſpèce. Joſephe raconte qu'Hérode le Grand tuoit quelquefois, dans une ſeule chaſſe, juſqu'à quarante Anes ſauvages.

Quelques Modernes ont prétendu que l'Ane ſauvage étoit un animal tout à fait beau, de la grandeur d'une moyenne mule, de bonne taille, gras, ayant le poil couché, qui ne tient de l'Ane que les oreilles, & dont le poil eſt bigarré d'une manière ſingulière. Ce ſont des bandes griſes, noires, & tirant ſur le roux, toutes de même largeur & de même proportion, qui ſe tournent en cercle vers les flancs, & ailleurs en volutes. On en a vendu un juſqu'à quatorze ou quinze mille écus d'or. Ludolf en a fait repréſenter un dans le commentaire ſur ſon hiſtoire d'Éthiopie. Selon cet Auteur, les Africains appellent cet animal Zécora, & ceux de Congo, Zébra. Ludolf prétend que c'eſt mal à propos qu'on lui a donné le nom d'Ane ſauvage. *Voyez* Aneſſe.

ANE [L.], *Aſinus*, Ὄνος, (*c*) titre d'un des dialogues de Lucien. Cet Auteur, dans ce dialogue, feint qu'en allant en Theſſalie, il logea, chez une magicienne, qui ſe changea en oiſeau,

(*a*) Levit. c. 9. v. 26. Deuter. c. 22. v. 10. Judic. c. 5. v. 10. c. 10. v. 4. c. 12. v. 14. Matth. c. 18. v. 6. Marc. c. 9. v. 41.

(*b*) Job. c. 11. v. 12. c. 39. v. 5.

(*c*) Lucian. Tom. II. pag. 110. *& ſeq.*

pour aller trouver un amant ; mais, comme on vouloit en faire autant de lui, on prit une boëte pour l'autre, & on le changea en Ane. Lucien prend de-là occaſion de conter les diverſes aventures, qui lui arrivérent, juſqu'à ce qu'il reprit ſa première forme. Apulée a dérobé ce ſujet ; mais, il l'a plus étendu.

ANÉA, *Anæa*, Ἀνέα, (*a*) ville de l'Aſie mineure, célebre dans la guerre du Péloponnèſe ; car, Thucydide, dans l'hiſtoire de cette guerre, en fait aſſez ſouvent mention. Les Samiens ayant été chaſſés de leur iſle par les Éphéſiens, quelques-uns d'entre ces bannis ſuivirent Léogorus, leur roi, paſſérent dans le continent, qui étoit au de-là de Samos, & y bâtirent une forteresſe auprès d'Anéa, d'où, 11 ans après, étant venus aſſiéger Samos, ils la reprirent & en chaſſérent les Éphéſiens à leur tour.

ANECDOTES, *Anecdota*, (*b*) terme compoſé de *a* privatif, & de ἔκδοτος, *datus*, donné. On y a joint un *n* pour la douceur de la prononciation. Ce terme veut donc dire proprement, choſes non publiées, ou qui n'ont pas été données au public. Il eſt en uſage dans la Littérature pour ſignifier des hiſtoires ſecrétes de faits, qui ſe ſont paſſés dans l'intérieur du cabinet, ou des cours des Princes, & dans les myſtéres de leur politique.

Cicéron s'eſt ſervi du mot *Anecdotes*, dans une de ſes lettres à Atticus. Procope a intitulé, *Anecdotes*, un livre de ſa compoſition contre Juſtinien & Théodora, ſa femme. C'eſt le ſeul des Anciens, qui ſe ſoit donné une pareille licence.

Anecdotes ne ſe dit pas ſeulement des hiſtoires, où l'on parle avec trop de liberté, ou avec trop de ſincérité des mœurs & de la conduite des perſonnes du premier rang. Il ſe dit auſſi des ouvrages des Anciens, qui n'ont pas encore été imprimés. Ainſi M. Muratori a intitulé *Anecdotes* Grecques, *Anecdota Græca*, les ouvrages des Peres Grecs, qu'il a tirés des bibliothéques, pour les imprimer la première fois. Le P. Martène a donné le nouveau tréſor des *Anecdotes*, en cinq volumes *in-folio*.

ANÉM, *Anem*, Ἀνάν, (*c*) ville de Paleſtine, dans la tribu d'Iſſachar. Elle fut cédée, avec ſes fauxbourgs, à ceux de la famille de Gerſon.

ANEMBOTUS, *Anembotus*, (*d*) l'un des quatre docteurs des Chaldéens, qui vinrent par mer ſous le regne de Daonus, pour enſeigner plus en détail à ces peuples ce qu'Oannès ne leur avoit appris que d'une manière abrégée.

ANÉMODROMES, *Anemodromi*, Ἀνεμοδρόμοι, (*e*) ſorte d'oiſeaux, dont parle Lucien au premier Livre de l'hiſtoire véritа-

(*a*) Panſ. pag. 403. Thucyd. p. 190, 303, 569.
(*b*) Cicer. ad Attic. L. XIV. Epiſt. 18.
(*c*) Paral. L. I. c. 6. v. 73.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I, pag. 147.
(*e*) Lucian. Tom. I. pag. 717.

ble. Ce mot eſt compoſé du Grec ἄνεμος, *ventus*, vent, & de δρόμος, *curſus*, courſe; c'eſt-à-dire, une eſpèce d'oiſeaux que le vent fait courir.

ANÉMŒTAS, *Anemœtas*, (*a*) citoyen de Thébes, du tems de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. C'étoit un partiſan & un ami de ce Prince. C'eſt pourquoi il contribua beaucoup, par le crédit qu'il avoit ſur ſes concitoyens, à les faire perſévérer dans ſon amitié, tandis que toute la Gréce ſe liguoit contre lui.

ANÉMORÉE, *Anemorea*, Ἀνεμώρεια, (*b*) ville de la Phocide en Gréce. Homère en fait mention. Ses habitans furent du nombre de ceux, qui partirent pour le ſiége de Troye. On l'a auſſi appellée Anémolie & Hyampolis. *Voyez* Hyampolis.

ANÉMOSE, *Anemoſa*, (*c*) Ἀνεμῶσα, ville d'Arcadie. Du tems de Pauſanias, il n'en reſtoit plus que quelques ruines, qu'on voyoit à plus de cent ſtades de Tricolons, ſur le chemin de Méthydrie, la ſeule ville d'Arcadie, qui ſe fût maintenue.

ANÉMOTIS, *Anemotis*, ſurnom donné à Pallas. Ce terme veut dire, qui calme les vents. Il vient du Grec ἄνεμος, *ventus*, vent.

(*d*) On donnoit auſſi le nom d'Anémotis à Minerve. Il y avoit à Mothone un temple de Minerve Anémotis, avec une ſtatue de la déeſſe. On dit que la ſtatue avoit été poſée ſous ce nom par Diomède, & que c'étoit un vœu qu'il accompliſſoit; car, le païs étoit expoſé à de fort grands vents, & preſque continuels, qui faiſoient beaucoup de ravage; & depuis le vœu de Dioméde, ces vents ne ſe faiſoient pas ſentir.

ANÉMURIE, *Anemurium*, Ἀνεμούριον, (*e*) promontoire de la Cilicie, province maritime de l'Aſie mineure. Ce promontoire regardoit l'iſle de Chypre, & s'avançoit vers celui de Crommyus, qui étoit dans cette Iſle; de façon qu'il n'y avoit, de l'un à l'autre, qu'un trajet de 350 ſtades. On cotoyoit la Cilicie l'eſpace de 820, depuis les frontières de la Pamphylie juſqu'à Anémurie. De-là juſqu'à Soles, il n'y en avoit que quatre cens.

Ce promontoire n'étoit pas éloigné d'Agidos. Nous apprenons de Pline qu'il y avoit une ville, qui portoit le même nom que le promontoire, lequel, ſuivant Pomponius Méla, ſéparoit la Cilicie de la Pamphylie. Mais, cela ne paroît pas s'accorder avec la poſition de ce promontoire, qui étoit vers le milieu de la province.

ANER, *Aner*, Ἀνὴρ, (*f*) ville de la demi tribu de Manaſſé.

(*a*) Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5.
(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 28. Strab. pag. 416, 423, 424.
(*c*) Pauſ. pag. 512.
(*d*) Pauſ. pag. 284.
(*e*) Ptolem. L. V. c. 8. Strab. p. 669, 682. Plin. L. V. c. 27. Pomp. Mel. L. I. c. de Cilic. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 20. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 431.
(*f*) Paral. L. I. c. 6. v. 70.

Elle

Elle fut donnée avec ſes fauxbourgs à ceux, qui reſtoient à partager de la maiſon de Caath.

ANER, *Aner.* (*a*) Cet Aner & Eſcol étoient deux Chananéens, qui joignirent leurs forces à celles d'Abraham, dans la pourſuite des rois Codorlahomor, Amraphel, & leurs alliés, qui avoient pillé Sodome, & enlevé Loth, neveu d'Abraham. Ils n'imitérent pas le déſintéreſſement de ce ſaint Patriarche. Ils retinrent leur part du butin, qu'ils avoient pris ſur les Rois vaincus.

ANESSE DE BALAAM. Il n'y a perſonne qui ne ſoit inſtruit de l'hiſtoire de l'Aneſſe de Balaam, laquelle, ſelon l'Écriture, parla à ce Prophéte. Nous ne nous arrêterons ici qu'à examiner ce fait, s'il eſt arrivé réellement & à la lettre, comme le raconte Moïſe, ou ſi c'eſt une ſimple allégorie, une imagination, ou une viſion de la part de Balaam.

Saint Auguſtin, avec le plus grand nombre des Commentateurs, ſuppoſe le fait comme certain, & il le prend dans toute la rigueur de la lettre. Ce docteur de l'Égliſe ne trouve dans tout cela rien de plus ſurprenant que la ſtupidité de Balaam, qui entend ſon Aneſſe lui parler, & qui lui parle, comme il auroit fait à une perſonne raiſonnable. Il croit que ce Devin étoit accoûtumé à de pareils prodiges, ou qu'il étoit étrangement aveuglé par ſon avarice, pour n'être pas arrêté par un événement ſi extraordinaire. Il ajoûte que Dieu n'avoit pas donné à l'Aneſſe une ame raiſonnable; mais, qu'il avoit permis qu'elle proférât des paroles, pour reprendre l'avarice du Prophéte.

Saint Grégoire de Nice ſemble croire que l'Aneſſe ne proféra aucune parole diſtincte; mais, que cette bête ayant ſeulement pouſſé ſon braire ordinaire, le Devin, accoûtumé à tirer des préſages du cri des animaux & du chant des oiſeaux, comprit aiſément ce que ſon Aneſſe vouloit lui dire par ſon cri. Moïſe, dans le deſſein de tourner en ridicule cet art ſuperſtitieux des augures & des aruſpices, nous a raconté la choſe, comme ſi l'Aneſſe avoit véritablement proféré des paroles articulées.

Selon Maimonides, tout ce dialogue n'eſt qu'une eſpèce de fiction & d'allégorie, par laquelle Moïſe a rapporté, comme une hiſtoire, ce qui s'étoit ſeulement paſſé dans l'imagination de Balaam.

D'autres ont cru ſatisfaire à la difficulté, qui ſe préſente naturellement à l'eſprit: pourquoi Balaam, ſans s'étonner, répond à ſa bête, non ſeulement comme ſi elle eût été capable de raiſonner, mais même comme ſi elle eût eu l'uſage de la parole: ils ont cru, dis-je, ſatisfaire à cette difficulté, en diſant que Balaam, imbu de la créance de la métempſycoſe, ſelon laquelle, les ames, par une révolution continuelle, paſſent de corps en corps; du corps d'un

(*a*) Geneſ. c. 14. v. 24.

homme dans celui d'une bête, & réciproquement du corps d'une bête dans celui d'un homme, n'a pas été surpris qu'une Anesse se plaignît à lui, & qu'il a pu lui répondre & lui parler, sans aucun étonnement.

Dans le système de ceux, qui croient que les bêtes ont l'usage de la raison jusqu'à un certain point, la difficulté, de cet endroit, ne consiste pas à voir l'Anesse de Balaam, se plaindre & raisonner, elle ne consiste qu'à l'entendre parler. Il n'est pas rare de voir des perroquets, des corbeaux, des pies, des geais, des sansonnets apprendre à parler, parce que leurs organes sont susceptibles de l'habitude de la parole; mais, on ne conçoit pas que l'Anesse en puisse faire de même. Toutefois, les Anciens n'ont pas fait difficulté d'avancer des choses aussi incroyables; par exemple, que le serpent parla à Éve; qu'un âne parla à Bacchus; que les chevaux d'Achille, l'agneau de Phrixus, l'éléphant de Porus, ont proféré des paroles, & ont parlé à leurs maîtres. Il faut que les Anciens, qui nous ont raconté ces choses, les entendissent d'une manière allégorique & figurée, ou qu'ils n'eussent pas la même idée que nous avons, sur l'impossibilité de ces événemens.

S. Paul parle de ce fait, comme d'un fait littéral & certain; & presque tous les Interprétes l'expliquent de même. Il faut donc dire que c'est un fait miraculeux, rapporté par un Écrivain inspiré, contre l'autorité duquel il n'est pas permis de former le moindre doute. Mais, on peut chercher des moyens, pour l'expliquer de la manière la plus conforme à la raison, & la plus propre à en sauver les difficultés, sans donner atteinte à la vérité de l'Histoire. Or, il est très-possible que Dieu fasse proférer à une Anesse quelques paroles articulées. La chose est miraculeuse, & au-dessus de la faculté ordinaire de cet animal; mais, elle n'est pas contre les loix de la nature.

ANETH, *Anethum*, Ἄνηθον, (*a*) sorte d'herbe, qui produit de petits grains, qui sont d'une très-bonne odeur. Le Sauveur reproche aux Pharisiens leur exactitude scrupuleuse à payer la dixme de l'Aneth, de la mente, & du cumin, chose qui n'étoit point commandée expressément par la loi; pendant qu'ils négligeoient la justice, la miséricorde & la foi, qui sont des pratiques essentielles de la religion.

ANÉTIUS, *Anætius*, Ἀνάιτιος, (*b*) l'un des trente Tyrans, qui furent établis à Athènes par Lysandre, général des Lacédémoniens, vers l'an 404 avant J. C. Par cet établissement, toute la forme de l'ancien gouvernement se trouva changée. C'étoit aussi le dessein que se proposa le vainqueur.

ANÉTOR, *Anetor*, (*c*) Pho-

(*a*) Matth. c. 23. v. 23.
(*b*) Xenoph. pag. 461.
(*c*) Ovid. Metam. L. XI. c. 10.

téen, qui étoit berger de Pélée. Un jour qu'il gardoit le troupeau de ſon maître, il vint le trouver en grande hâte : » Seigneur, lui » dit-il, je viens vous apprendre » une grande perte. « Mais, comme il étoit étonné & hors d'haleine, il ne put parler davantage. Son arrivée ſi précipitée & ſon effroi ne donnérent pas moins d'inquiétude à Ceyx, fils de Lucifer, qu'à Pélée, qui venoit de ſe réfugier chez lui, après un meurtre qu'il avoit commis, & quoiqu'ils craigniſſent tous deux d'apprendre une mauvaiſe nouvelle, ils vouloient pourtant la ſçavoir.

Quand Anétor fut donc un peu revenu à ſoi, Pélée lui commanda de parler, & de dire les choſes comme elles étoient. » J'ai mené » vos bœufs, dit-il, à Pélée, » environ vers le midi ſur le ri» vage de la mer; & les uns s'y » ſont couchés ſur le ſable, d'au» tres s'y ſont promenés, & quel» ques autres ſont entrés dans » l'eau. Il y a au-deſſus de l'en» droit, où je les ai menés, un » temple, où l'on ne voit, ni » marbre, ni or; car, il eſt feu» lement bâti de bois, & eſt en» vironné d'une vieille & ſombre » forêt. Un pêcheur, qui faiſoit » ſécher ſes filets ſur le rivage, » m'a dit qu'il eſt conſacré à Né» rée & aux Néréïdes, & que » ce ſont là les dieux de ce tem» ple. A côté il y a un grand » marais, qui eſt entouré de » ſaules, & qui s'eſt formé de » l'eau, que la mer y porte, & » qu'elle y laiſſe en ſe retirant. » Enfin, comme vos bœufs é» toient en l'état, où je viens de » les repréſenter, il eſt ſorti, de » ce marais, un loup d'une gran» deur prodigieuſe, avec un bruit » ſi horrible, que tous les lieux » d'alentour en ont été épouvan» tés. On voit couler de ſa gueu» le de l'écume, mêlée de ſang; » ſes yeux reſſemblent à deux » fournaiſes ardentes; & quoiqu'il » ſoit également redoutable par » ſa rage & par ſa faim, il eſt » beaucoup plus terrible par ſa » faim que par ſa rage. Ainſi, il » ne s'eſt pas contenté d'aſſou» vir ſa faim par le carnage de » vos troupeaux; mais, il les » a encore tous bleſſés ou tués; » & pluſieurs d'entre nous, » voulant s'oppoſer à ſa furie, » n'ont pu éviter ſes atteintes, » & ſont demeurés morts ſur la » place.

» Tout le rivage eſt couvert » de ce maſſacre. L'eau qui en eſt » la plus proche, en a pris auſſi » la couleur; & le marais, qui, » retentit de mugiſſemens & de » cris, n'eſt plus qu'un grand » cloaque de ſang. Enfin, il eſt à » craindre de tout perdre, ſi vous » voulez différer à nous envoyer » du ſecours; & l'état, où ſont » les choſes, ne vous permet pas » de délibérer. Tandis que tout » n'eſt pas encore perdu, il fau» droit s'aſſembler & prendre les » armes, & aller enfin tous en» ſemble au ſecours de ce qui vous » reſte. «

Pélée ne s'émut pas beaucoup de cette nouvelle; mais, quand il eut conſidéré, de ſes propres

yeux, le carnage, qu'avoit fait le loup, il implora le ſecours de Phamate, qui, par conſidération pour les prieres de Thétis, ſa ſœur, métamorphoſa cette bête en rocher.

ANGARIARE. (*a*) Les Évangéliſtes ſe ſervent aſſez ſouvent de ce terme, pour ſignifier contraindre, prendre de force. Le mot *Angari*, d'où vient *Angariare*, tire ſon origine des Perſes, qui appelloient Angares les poſtillons, qui portoient les lettres & les ordres des Princes. Comme ils contraignoient les peuples, qui ſe trouvoient ſur leurs routes, de leur fournir des guides, des chevaux & des voitures, on ſe ſervoit du verbe *Angariare*, pour marquer ces ſortes de contraintes.

Il paroît que les Juifs étoient encore ſoumis aux Angares, ſous les Romains, puiſqu'on contraignit Simon le Cyrénéen, de porter la croix après Jeſus. *Angariaverunt eum, ut tolleret crucem ejus.* J. C. dit à ſes diſciples, que ſi on les Angarie à marcher mille pas, ils en marchent deux mille. On croit que la diſtance ordinaire d'une Angarie, ou d'une poſte à l'autre, étoit de quatre mille pas. Les Allemands appellent encore Angaries les jours des quatre-tems, parce que, ces jours, les ſujets payent leurs cens & leurs redevances, & font les corvées à leurs ſeigneurs.

ANGE, *Ange*, (*b*) nom d'une montagne, dont il eſt parlé dans le texte Latin de Judith; car, il n'en n'eſt pas fait mention dans le texte Grec. On lit donc, dans le texte Latin, que cette montagne eſt à la gauche de la Cilicie. Il y en a qui croient que c'eſt le mont Argée, ſitué à la gauche, ou au nord de la Cilicie. C'eſt la plus haute montagne de tous ces quartiers-là. Strabon aſſure qu'elle étoit toujours couverte de neige, & que ceux qui pouvoient parvenir à ſon ſommet, ce qui n'arrivoit que très-rarement & très-difficilement, voyoient, quand l'air étoit ſérein, les deux mers; ſçavoir, le Pont-Euxin, & la mer de Cilicie.

ANGE, *Angelus*, Ἄγγελος. (*c*) Ce mot ſignifie proprement meſſager.

I. On trouve dans le texte des Septante, que les géans ſont ſortis du commerce des Anges, avec les filles des hommes. Cette opinion a même été ſuivie par les plus anciens Interprétes de l'Écriture ſainte; de même que par Philon, Joſephe, S. Juſtin, Athénagore, Clément d'Alexandrie, & autres. Pluſieurs ſçavans Rabbins l'ont adoptée; & elle eſt encore généralement reçue par tous les Mahométans. En a-t-il fallu davantage à ceux, qui ont connu cette tradition, pour leur faire dire que les dieux avoient été amoureux des femmes mortelles, & en avoient eu des enfans?

(*a*) Matth. c. 5. v. 41. c. 27. v. 32.
(*b*) Judith. c. 2. v. 12. Strab. p. 538.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 207, 208. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 3, 4. Tom. V. pag. 38. Tom. IX. pag. 38. Tom. XVI. pag. 234.

Les Anges, dans l'Écriture, ſont nommés fils de Dieu ; ainſi, il eſt vraiſemblable que les dieux des Grecs ont été imaginés ſur l'idée des Anges, bons & mauvais. De-là ſont venus les Égrégores des Hébreux, les Annédots des Chaldéens, les Ginnes enfin, les Génies, les Éons, les Archontes, les Titans, les Géans, & tous les dieux ou demi-dieux du Paganiſme.

Le livre d'Hénoch a, ſans doute, beaucoup contribué à faire adopter l'opinion du commerce des Anges, avec les filles des hommes. Cet ouvrage eſt certainement ſuppoſé ; mais, il eſt très-ancien, puiſqu'il a été connu des Apôtres, qui l'ont cité. Ainſi, Dodwel & le P. Dom Pezrom ont tort de douter de ſon antiquité, ſur ce que les Grecs ne l'avoient pas connu ; comme s'ils avoient eu connoiſſance de tous les livres anciens, avant qu'ils euſſent été traduits en leur langue. Mais, puiſque nous ſommes tombés ſur l'article de ce Livre, il eſt bon d'en donner une idée abrégée, & de découvrir enſuite l'origine de la Fable qu'il contient, & que Philaſtrius met au nombre des héréſies.

Lorſque les hommes ſe furent multipliés, dit l'Auteur de cet ouvrage, ils avoient des filles d'une grande beauté, & ſi aimables, que les Égrégores, ou les Anges Gardiens, conçurent, pour elles, une violente paſſion. Ils deſcendirent du Ciel, allérent ſur le mont Hermon, ſe liguérent enſemble, & s'engagérent par ſerment à ſe ſoûtenir l'un l'autre. Ils eurent après cela, commerce avec ces filles, & elles conçurent les Géants, de qui vinrent les Néphélim, & des Néphélim ſortirent les Éliud.

L'Auteur nomme vingt de ces chefs des Anges ; qui apprirent aux hommes pluſieurs arts, ſur tout l'art funeſte de la magie, & l'uſage des armes. Il ajoûte enſuite que Dieu, voyant les déſordres affreux, où les Géans & leurs enfans étoient tombés, envoya ſur la terre, Michel, Gabriël, Raphaël, & Uriel. L'Archange Michel ſe ſaiſit de Sémixas, le chef de ces Anges rebelles, le lia avec ſes compagnons, & les relégua dans les lieux les plus bas de la terre, où ils doivent demeurer juſqu'au jour de leur jugement. Il ſema enſuite la diſcorde entre leurs enfans, qui s'exterminérent les uns les autres.

Cette Fable n'eſt fondée que ſur un mot de l'Écriture, mal entendu, & ſur une équivoque. Les premiers Interprétes ayant vu, dans Job, le nom de fils de Dieu, donné aux Anges, l'ont auſſi interprété des Anges dans le paſſage de la Génèſe, où il ne s'agit que des enfans de Seth, qui, par oppoſition aux deſcendans de Caïn, ſont appellés fils de Dieu. Ces enfans de Seth ayant été frappés de la beauté des filles de la race de Caïn, ſe mariérent avec elles & en eurent des enfans, qui ſe rendirent redoutables, plus par leurs déſordres, que par l'énormité de leur taille : car, le mot *Nephelim*, dont ſe ſert la Génèſe, pour déſigner ces enfans, ſignifie égale-

ment des Géans, & des Géans tombés dans les plus grands déſordres par le déréglement de leur vie.

Quoiqu'il en ſoit, j'adopte, avec M. l'abbé Banier, la réflexion de M. Fourmont, qu'on doit conſulter ſur cet article, dans lequel il rapporte, d'après le faux Hénoch, les noms des vingt Anges rebelles, & les explique ſçavamment. Cette réflexion eſt que l'Auteur de ce livre introduit cinq ſortes de perſonnages; 1.° les Hommes, nés d'Adam; 2.° les Égrégores, ou Anges du Ciel; 3.° les Géans, ſortis des Égrégores; 4.° le Néphélim, enfans des Géans; 5.° les Éliud, fils des Néphélim. En quoi cet Auteur paroît conforme à Héſiode, dans la Théogonie duquel on trouve auſſi à peu près ces cinq claſſes.

M. le Clerc prétend que la plus ancienne eſpèce d'idolâtrie eſt celle, qui rendoit aux Anges un culte religieux. L'opinion, où l'on étoit ſur leur médiation entre Dieu & les hommes, leur fit rendre, par reconnoiſſance & par crainte, quelques reſpects, proportionnés aux biens, qu'on croyoit en recevoir. Enſuite, on leur rendit un culte ſubordonné à celui du premier être; enfin, on les adora, & on n'épargna, ni encens, ni ſacrifices pour les appaiſer, lorſqu'on les crut irrités. Du culte des Anges, ſelon cet Auteur, on paſſa à celui des ames des Hommes Illuſtres. Enſuite, comme on s'aviſa de dire que ces ames, ſéparées des corps, étoient attachées à certains aſtres, & qu'elles les animoient, on en vint enfin à adorer ces aſtres même.

(a) II. Il eſt ſouvent parlé, dans l'Écriture, de bons & de mauvais Anges. Rien de plus fréquent que leurs apparitions & leurs miſſions. Dieu les envoye pour annoncer ſes volontés, pour corriger, pour punir, pour enſeigner, pour reprendre, pour conſoler. Dieu donna la Loi à Moïſe, & apparut aux anciens Patriarches, par le moyen des Anges, qui le repréſentoient, & qui parloient en ſon nom.

Avant la captivité de Babylone, les Hébreux ne connoiſſoient le nom d'aucun Ange; du moins, on n'en trouve aucun de nommé dans les livres écrits avant cet événement. Les Talmudiſtes diſent qu'ils rapportérent ces noms de Babylone. Il eſt vrai que l'on en trouve un grand nombre, appellés par leurs noms, dans le livre d'Hénoch; mais, on ſçait que cet ouvrage eſt ſuppoſé, ainſi que je l'ai déjà dit. Tobie eſt le premier, qui ait déſigné un Ange par ſon propre nom. Il nomme Raphaël, celui qui conduiſit Tobie, ſon fils, en Médie. On croit que Tobie vivoit à Ninive, quelque tems avant la captivité de Juda. Daniel, qui vivoit à Babylone, quelque tems après Tobie, nous a enſeigné les

(a) Exod. c. 23. v. 21. Tob. c. 3. v. 25. Dan. c. 8. v. 16. c. 9. v. 21. & 10. v. 21. Luc. c. 1. v. 19, 26. Act. Apoſt. c. 7. v. 30, 35. Galat. c. 3. v. 19. Hebr. c. 13. v. 2. Apoc. c. 12. v. 7.

noms de Michel & de Gabriël. Le quatrième livre d'Eſdras parle d'Uriel & de Jérémiel ; mais, on croit que ce livre eſt nouveau, & que l'Auteur aura vécu apparemment depuis J. C.

Les Juifs Cabaliſtes, donnent pour précepteurs aux Patriarches, certains Anges, qu'ils déſignent par leurs noms. Ils croient auſſi qu'il y a ſoixante-dix Anges, qui portent dans eux-mêmes le nom de Dieu, ſelon ces paroles de l'Exode : *Eſt nomen meum in illo.* Dans le nouveau Teſtament, nous ne trouvons les noms, que de deux Anges, Gabriël & Michel.

(*a*) III. On diſpute ſur la création des Anges. Les uns croient qu'ils ont été créés en même-tems que le Ciel, & que Moïſe les a compris ſous le nom de Ciel, en diſant : » Au commencement » Dieu créa le Ciel. « D'autres ont conjecturé qu'il avoit voulu les exprimer ſous le nom de la Lumière, que Dieu créa au premier jour. D'autres, enfin, ont prétendu qu'ils avoient été créés avant le monde ſenſible ; & Job ſemble favoriſer cette opinion, en diſant : » Où êtiez vous, quand » je poſois les fondemens de la » terre, .... & que tous les en- » fans de Dieu étoient dans des » tranſports de joie ? « Les Hébreux croyent que Dieu les créa le ſecond jour du monde, & que c'eſt les Anges qu'il conſulta, lorſqu'il dit : » Faiſons l'homme » à notre image & reſſemblance. « Pluſieurs anciens Peres, trompés par l'autorité du livre d'Hénoch, & par un paſſage de la Génèſe mal traduit, ſe ſont imaginés que les Anges étoient corporels & ſenſibles aux plaiſirs des ſens, & aux attraits de la volupté. Mais, d'autres Peres, en grand nombre, ont ſoûtenu que les Anges étoient purement ſpirituels ; & c'eſt aujourd'hui le ſentiment commun des Écoles.

(*b*) IV. On attribue des Anges aux empires, aux nations, aux provinces, aux villes, & aux perſonnes en particulier. S. Michel eſt reconnu pour le protecteur du peuple d'Iſraël. *Michaël princeps noſter*, dit l'ange Gabriël, en parlant au prophète Daniel. Le même ange Gabriël parle auſſi de l'Ange protecteur de la Perſe, ſelon la plûpart des Interpretes, lorſqu'il dit que le Prince des Perſes lui a réſiſté pendant vingt-un jours. S. Luc, dans les Actes des Apôtres, dit qu'un homme de Macédoine apparut à S. Paul, durant la nuit, & lui dit : » Paſſez en Macédoine, & » venez nous aider ; « Ce que l'on entend pour l'ordinaire de l'Ange de la Macédoine, qui l'invitoit à venir prêcher J. C. dans la province, qui lui étoit confiée.

Enfin, les Septante, dans le Deutéronome, diſent que Dieu a fixé les limites des nations, ſelon le nombre des Anges de Dieu ; ce qui eſt entendu par les Peres

(*a*) Geneſ. c. 1. v. 26. Job. c. 38. v. 4. *& ſeq.*

(*b*) Deuter. c. 32. v. 8. Dan. c. 10. v. 13. *& ſeq.* Actu. Apoſt. c. 16. v. 9. Apoc. c. 2. v. 1. *& ſeq.* c. 3. v. 1. *& ſeq.*

& par les Rabbins, du gouvernement de chaque païs & de chaque nation, que Dieu a confié à ſes Anges. S. Jean, dans l'Apocalypſe, écrit aux Anges des ſept Égliſes Chrétiennes de l'Aſie mineure; ce qui ne doit pas ſeulement s'entendre des Évêques de ces Égliſes, mais auſſi des Anges, que Dieu leur a donnés pour les protéger, ſelon pluſieurs Peres.

(*a*) V. Pour ce qui eſt des Anges gardiens, ils ſont aſſez clairement marqués dans l'ancien Teſtament. Jacob parle de l'Ange, qui l'a toujours conduit dans tous ſes voyages, & qui l'a délivré de tous les dangers. Le Pſalmiſte, dans plus d'un endroit, parle des Anges protecteurs des Juſtes. C'étoit le ſentiment commun des Juifs, du tems de J. C. Lorſque S. Pierre, ſorti de priſon, vint frapper à la porte de la maiſon, où étoient les autres Diſciples, ils crurent que ce n'étoit pas lui, mais ſon Ange, qui heurtoit. Jeſus-Chriſt, dans l'Évangile, nous avertit de ne mépriſer aucun des petits, parce que leurs Anges voyent ſans ceſſe la face du Pere céleſte. Les Peres ont été uniformes ſur cet article.

Les Juifs & les Payens même ont cru que les Anges étoient attachés à nos perſonnes, & avoient ſoin de nous conduire & de nous protéger. Héſiode, le plus ancien, ou du moins un des plus anciens Écrivains de la Gréce, dit qu'il y a ſur la terre de bons Anges, envoyés par Jupiter, pour la protection des hommes, & pour conſidérer le bien & le mal qu'ils font. Platon dit que chacun de nous a deux démons, ou deux génies; l'un qui nous porte au mal, & l'autre qui nous porte au bien. Apulée ne parle que d'un démon, aſſigné à chaque homme.

(*b*) VI. L'Apôtre S. Paul nous donne à connoître qu'il y a, dans le Ciel, parmi les Anges, une ſubordination de divers chœurs des Anges, qui différent les uns des autres, ou par leurs fonctions, ou par les dégrés de gloire qu'ils poſſédent. Mais, les Peres, qui ont interprété les paroles de l'Apôtre, ne ſont pas d'accord entre eux ſur le nombre, ni ſur l'ordre de la céleſte Hiérarchie. Origènes a cru que S. Paul n'avoit rapporté qu'une partie des chœurs des Anges, & qu'il y en avoit pluſieurs autres, dont il n'avoit rien dit; ſentiment, qui ſe remarque dans pluſieurs anciens Peres, qui l'ont ſuivi.

Le nombre précis des Anges n'eſt marqué en aucun endroit de l'Écriture; mais, il y eſt toujours repréſenté comme très-grand, & même innombrable. Daniel dit que s'étant approché du trône de l'Ancien des jours, il en vit ſortir un fleuve de feu, & que mille milliers d'Anges le ſervoient, & dix mille millions aſſiſtoient en ſa préſence. Et S. Jean, dans l'Apocalypſe, dit qu'il vit autour

(*a*) Geneſ. c. 48. v. 16. Pſalm. 38. v. 8. Pſal. 90. v. 11. Matth. c. 18. v. 10. Actu. Apoſt. c. 12. v. 15. Heſiod. oper. & dies. L. I. v. 121. Plat. de legib. L. X.

(*b*) Dan. c. 7. v. 10. Matth. c. 26. v. 53. Apoc. c. 5. v. 11.

du trône de l'Agneau, des millions de millions, & des milliers de milliers d'Anges. Enfin, Jéſus-Chriſt, dans l'Évangile, dit que ſon Pere céleſte pourroit lui donner plus de douze légions d'Anges; c'eſt-à-dire, plus de ſoixante-douze mille Anges.

VII. L'Écriture fait mention d'Anges du Seigneur, d'Anges exterminateurs, d'Anges de l'abîme, d'Anges de mort, d'Anges de ſatan, d'Anges de lumière & de ténébres. Nous allons dire un mot de chaque eſpèce, pour en donner une idée.

(*a*) 1.° Sous le nom d'Anges du Seigneur, on entend ſouvent, dans l'Écriture, des Hommes de Dieu, des Prophétes. Par exemple: » L'Ange du Seigneur vint » de Galgala, au lieu nommé » *Des pleurs*, & dit aux enfans » d'Iſraël: Je vous ai tirés de l'É» gypte, & je vous ai fait entrer » dans le païs, que j'ai promis à » vos peres, & je me ſuis engagé » par ſerment à conſerver l'allian» ce, que j'ai jurée avec eux, » à condition que vous n'en feriez » point avec les habitans de ce » païs; mais, vous ne m'avez » point voulu obéir. Et comme » l'Ange du Seigneur leur par» loit, ils élevérent leurs voix, » & commencérent à pleurer. » Ils immolérent des victimes au » même lieu, & Joſué renvoya » le peuple. « Il y a grande apparence que cet Ange eſt Joſué lui-même, ou le grand-Prêtre, ou quelque Prophéte, envoyé par le Seigneur.

Quelquefois, dans l'Écriture, on donne aux Anges le nom de Dieu. L'Ange qui apparut à Moïſe dans le buiſſon, qui lui donna la Loi, & qui conduiſoit le peuple dans le déſert, eſt toujours nommé du nom de Dieu, & le Seigneur dit de lui: *Eſt nomen meum in illo*; paſſage qui a déjà été rapporté ci-deſſus. Les Anges, qui ont apparu aux ſaints Patriarches, ſont auſſi nommés du nom de Dieu. C'eſt qu'ils agiſſoient en ſon nom, qu'ils étoient ſes ambaſſadeurs, & qu'ils étoient les dépoſitaires de ſa puiſſance, & les interpretes de ſes ordres. On leur donne non ſeulement le nom d'Élohim, ou d'Adonaï, qui eſt quelquefois attribué même aux Juges & aux Princes, mais auſſi celui de Jéhovah, qui n'appartient qu'à Dieu ſeul, dont ils repréſentent la majeſté.

(*b*) 2.° Les Anges exterminateurs ne ſont autre choſe, ſelon Dom Calmet, que de mauvais Anges, miniſtres de la colère & de la vengeance de Dieu. Le Seigneur frappa l'armée de Sennachérib, par l'épée de l'Ange exterminateur. *Voyez* Sennachérib.

(*c*) 3.° Par l'Ange de l'abîme, ou l'Ange, roi de l'abîme, [ car c'eſt ainſi que Saint Jean l'appelle dans l'Apocalypſe, ] on doit entendre le prince des démons, ou même l'Ange exterminateur.

(*a*) Judic. c. 2. v. 1. *& ſeq.*
(*b*) Reg. L. IV. c. 19. v. 35.
(*c*) Apoc. c. 9. v. 11.

4.° L'Ange de mort eſt celui à qui Dieu a donné la commiſſion de ſéparer l'ame du corps. Les Juifs, les Arabes, les Turcs & les Perſans, reconnoiſſent cet Ange de mort. Les Perſes le nomment Mordad, ou Aſuman. Les Rabbins & les Arabes lui donnent le nom d'Azraël; & les Paraphraſtes Chaldéens, celui de Malk-ad-Mouſa. D'autres, comme le livre de l'aſſomption, ou de la mort de Moïſe, l'appellent l'Ange Samaël, prince des démons. Ce dernier livre raconte que l'heure de la mort de Moïſe étant arrivée, le Seigneur dit à Gabriël de faire ſortir l'ame de Moïſe; mais, il s'en excuſa. S. Michel s'en défendit de même, comme fit auſſi l'Ange Zinghiel, qui dit qu'ayant été le précepteur de Moïſe, il ne pouvoit ſe réſoudre à lui ôter la vie. Samaël s'approcha pour faire ſortir l'ame du corps de ce chef du peuple de Dieu; mais, frappé par l'éclat de ſon viſage, & par la vertu du nom de Dieu, écrit ſur la verge, dont Moïſe ſe ſervoit pour faire des miracles, il fut obligé de ſe retirer; de manière que Dieu lui-même, vint tirer l'ame de ſon Prophéte, en lui donnant le baiſer.

Les Rabbins tiennent que l'Ange de mort, ayant frappé un homme, lave ſon glaive dans l'eau de la maiſon, & lui communique par-là une infuſion mortelle; d'où vient qu'ils répandent toute l'eau dans la rue. Cet Ange de mort ſe trouve, ſelon eux, au chevet du moribond, tenant en main une épée nue, à l'extrêmité de laquelle pendent trois gouttes d'une liqueur de fiel. Le malade n'a pas plutôt apperçu cet Ange, que, ſaiſi de frayeur, il ouvre la bouche. Alors, l'Ange de mort y coule ces trois gouttes mortelles. L'une lui donne une prompte mort; l'autre le rend pâle & livide, & la troiſième le diſpoſe à être promptement réduit en pouſſière dans le tombeau.

Ils croyent de plus que l'homme ſouffre encore une ſeconde mort dans le tombeau; que lorſqu'un Juif eſt enterré, l'Ange de mort va s'aſſeoir ſur la foſſe, & qu'en même-tems l'ame vient auſſi s'y réunir, & le fait tenir ſur ſes pieds. Alors, l'Ange prenant une chaîne de fer, dont la moitié eſt glacée, & l'autre moitié brûlante, en frappe le corps, & en ſépare tous les membres; il le frappe une ſeconde fois, & en écarte tous les os; enfin, il le frappe une troiſième fois, & le réduit tout en cendres. Après cela, les bons Anges viennent, ramaſſent & réuniſſent toutes ces parties, & replacent le corps dans ſon tombeau. Ils tiennent néanmoins que les perſonnes pieuſes, & qui font de grandes aumônes, ſont exemptes de ce ſupplice.

(a) 5.° L'Ange de ſatan, c'eſt l'envoyé ou le miniſtre du démon. On conſidére, dans l'Écriture, le démon comme un Prince, qui exerce ſa domination ſur d'autres

(a) Matth. c. 12. v. 26. c. 25. v. 41. Ad Corinth. Epiſt. II. c. 12. v. 7.

démons d'un moindre rang & d'une moindre puiſſance. C'eſt en ce ſens que, dans l'Évangile, on parle du regne de ſatan: » Si ſatan » eſt diviſé contre lui-même, » comment ſon empire ſubſiſte-» ra-t-il ? « C'eſt-à-dire, ſi le démon chaſſe les démons des corps, qu'il poſſéde, il détruit ſa propre domination. J. C. eſt venu en ce monde pour ruiner la puiſſance de ſatan; & au jour du jugement, il enverra les réprouvés au feu éternel, qui eſt préparé au démon & à ſes Anges, à ſes miniſtres, à ſes ſuppôts, qui ſont de même nature, & condamnés aux mêmes ſupplices que lui.

L'Ange de ſatan donnoit des ſoufflets à S. Paul, ou en lui ſuggérant des penſées honteuſes, ou en lui cauſant des infirmités corporelles, ou en lui ſuſcitant des adverſaires, qui s'élevoient contre lui, & qui s'oppoſoient à ſes bons deſſeins, comme l'ouvrier en cuivre, & Démétrius, orfevre d'Éphèſe, ainſi qu'Hyménée & Philéte, dont il parle dans ſa premiére Epître à Timothée. Enfin il y en a, qui croient que l'Ange de ſatan perſécutoit ſenſiblement S. Paul, qu'il le frappoit & lui tendoit des piéges; comme S. Athanaſe raconte que les démons frappoient & perſécutoient quelquefois S. Antoine, & que pluſieurs Saints ont ſouvent été maltraités par les démons, jaloux des progrès qu'ils faiſoient dans le bien, & enragés du renverſement du regne de ſatan, qu'ils détruiſoient.

(a) 6.° Il y a des Anges, qu'on nomme Anges de lumière, d'autres, Anges de ténébres. On appelle Anges de lumière les bons Anges, dont la demeure eſt dans le Ciel, dans la région de lumière, qui ſont revêtus de lumière & de gloire, qui aſſiſtent devant le trône du Très-Haut, & qui inſpirent aux hommes de bonnes actions, des actions de lumière & de juſtice. Les Anges de ténébres, au contraire, ſont ceux, qui ſont les miniſtres du démon, dont la demeure eſt dans l'enfer, dans la région de ténébres, dans les noirs cachots, où ſont renfermés les méchans.

Saint Paul dit que ſatan ſe transforme quelquefois en Ange de lumière; de même que J. C. dit, dans l'Évangile, que les loups prennent quelquefois des vêtemens de brebis, pour ſéduire les ſimples; mais, on les reconnoît enfin, par leurs œuvres. Ils ſe déclarent tôt ou tard, & on les diſtingue par les œuvres de ténébres, auxquelles ils engagent ceux qui les ſuivent.

(b) VIII.° Les Baſilidiens, ou plutôt les Gnoſtiques, avoient beaucoup de noms, pour exprimer les puiſſances céleſtes, ou les bons Anges. Ces noms ſont ſouvent écrits ſur les monumens qui nous les ont conſervés, de manière qu'on ne peut les lire, & lors même qu'on les peut lire, on ne peut quelquefois les diſtinguer de ceux qui précédent, & qui ſuivent, n'y ayant entre les lettres,

(a) Matth. c. 7. v. 15. Ad Corinth. Epiſt. II. c. 11. v. 14.

(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 376. 377.

ni eſpace, ni autre marque, qui en faſſe la ſéparation. Malgré tout cela, on ne laiſſe pas d'en lire un aſſez grand nombre. Les voici de ſuite par ordre alphabétique :

*Ablana.*
*Abraïache.*
*Abrathia.*
*Abraxax*, ou *Abraſax.*
*Aceceïoch.*
*Adonaï.*
*Aganachba.*
*Aïenacha.*
*Aïanachba.*
*Amarza.*
*Amolyta.*
*Amorachei.*
*Amorarachei.*
*Amoro.*
*Ananaël.*
*Anania.*
*Anubis.*
*Aphanoom.*
*Aphra.*
*Archeo.*
*Arorioraſis.*
*Arroriphiaſis.*
*Azallab.*
*Azchi.*
*Bamaïacha.*
*Bameſſa.*
*Barcha.*
*Broinao.*
*Camaris.*
*Camkie.*
*Cengeu.*
*Centeu.*
*Cherideu.*
*Cherubi.*
*Chneme.*
*Chnubis.*
*Chnumis.*
*Chudmai.*
*Cocchoni.*
*Combour.*
*Conteu.*
*Cramacha.*
*Cramma.*
*Cuſtiel.*
*Damna.*
*Emeſie.*
*Emol.*
*Eoom.*
*Gabriël.*
*Gabroia.*
*Gigantorecta.*
*Hema.*
*Henam.*
*Iao.*
*Jaſonel.*
*Jouethi.*
*Juliou.*
*Lachami.*
*Laehus.*
*Lanathanaa.*
*Lathanaba.*
*Louthat.*
*Maliali.*
*Mari.*
*Marſa.*
*Melpomene.*
*Meneve.*
*Mermenno.*
*Methi.*
*Michaël.*
*Mithras*, ou *Mithrax.*
*Moyſe.*
*Myoam.*
*Nicamar.*
*Oroï.*
*Panalba.*
*Pharantes.*
*Pherenphero.*
*Phre*, ou *Phri.*
*Phren.*
*Phrer.*
*Phrimay.*
*Phura.*
*Proſoraïel.*
*Raphaël.*
*Sabaoth.*
*Salamaxa.*
*Salbana.*
*Salomon.*
*Sammaz.*
*Sancla.*
*Satoviel.*
*Semes.*
*Semeou.*
*Seſag.*
*Smamaph.*
*Sophe.*
*Soumartha.*
*Suriel.*
*Thanalba.*
*Thecnouphi.*
*Thouth.*
*Uriel.*
*Yabſoë.*
*Yeſſa.*
*Zyrratel.*

ANGÉE, *Angeus*, ſurnom donné à Philotas, lieutenant d'Alexandre le Grand. *Voyez* Philotas.

ANGÉES, *Angeæ*, (*a*) ville de Theſſalie. Elle fut priſe par les Étoliens, ainſi que celle de Cymines, lorſque ces peuples, vers

(*a*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 13.

l'an 554 de Rome, ayant reçu avis d'un combat, qui s'étoit donné ſur les bords de l'Aous, allérent faire le dégât de cette Province, où nous mettons la Ville en queſtion, d'après le témoignage de Tite-Live. C'eſt tout ce que l'on en ſçait.

ANGÉLIE, *Angelia*, nom qu'on dit avoir été donné à une fille de Mercure.

ANGÉLIQUE, *Angelica*, (*a*) ſorte de danſe parmi les pots & les bouteilles. Elle étoit fort en uſage chez les Anciens dans leurs fêtes. On l'appelloit ainſi du Grec ἄγγελος, *nuncius*, meſſager; parce que ſuivant Pollux, les danſeurs étoient vêtus en meſſagers.

ANGÉLUS, *Angelus*, (*b*) Ἄγγελος, ſerviteur d'Eacide, pere de Pyrrhus, roi d'Épire. *Voyez* Androcléon.

ANGÉLUS, *Angelus*, (*c*) Ἄγγελος, fils de Neptune & d'une Nymphe, & frere de Mélas. Ces deux freres furent des premiers habitans de l'iſle de Chio. Il y en a qui donnent à Mercure le nom d'Angélus, qui, en Grec, ſignifie, envoyé, meſſager, *&c.*

ANGÉNONE, *Angenona*, nom qu'on donnoit à une déeſſe, à laquelle on avoit recours contre l'eſquinancie. Je crois qu'il faudroit lire Angérone, ou Angéronie. *Voyez* Angérone.

ANGERONALES, *Angeronalia*, (*d*) fêtes des Romains. Elles portoient le nom d'Angérone, déeſſe du ſilence; qui étoit regardée à Rome, comme une déeſſe tutélaire. On célébroit les Angéronales en ſon honneur, le 12 avant les Kalendes de Janvier. C'étoit le 21 Décembre.

ANGÉRONE, *Angerona*, (*e*) autrement Angéronie, étoit la déeſſe du ſilence. Sa fête tomboit, comme on vient de le dire dans l'article précédent, le 12 avant les Kalendes de Janvier; c'eſt-à-dire, le 21 Décembre, où les Pontifes célébroient ſes myſtéres, au petit temple de Volupia, ſelon Macrobe. Elle s'appelloit Angéronie, parce qu'elle chaſſoit l'angoiſſe des cœurs. Maſurius ajoûte que la ſtatue de cette Déeſſe avoit la bouche liée, & ſcellée dans le petit temple de Volupia, pour marquer que ceux, qui ont aſſez de force pour diſſimuler leurs douleurs & leurs angoiſſes, arrivent par leur patience à la véritable joie.

Julius Modeſtus rapporte qu'on ſacrifioit à cette Déeſſe, parce que le peuple Romain, affligé de la maladie, qu'on appelle, *Angina*, ou l'eſquinancie, en fut délivré par un vœu, qu'il lui fit. Macrobe dit, dans un autre endroit, qu'Angérone tenant ſon doigt ſur la bouche, marque le ſilence. Elle étoit donc chez les Romains, ce qu'étoit Harpocrate chez les Égyptiens.

La première & la plus belle fi-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 311.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 383.
(*c*) Pauſ. pag. 404.
(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 227.
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 359. Recueil d'Antiq. M. le Comte de Cayl. T. II. p. 281, 282.

gure, que D. Bern. de Montfaucon préſente de cette Déeſſe dans ſon Antiquité, a une coëffure extraordinaire, & eſt habillée à peu près comme une Veſta. La ſeconde eſt toute nue. La troiſième pourroit être priſe pour Harpocrate, ſi elle n'avoit la figure & l'habit de femme. Le chevalier Maffei la prend pour un ſigne Panthée, parce qu'elle porte le boiſſeau de Sérapis, qu'elle tient la maſſue d'Hercule, & qu'elle a, à ſes deux côtés, les bonnets de Caſtor & de Pollux, avec l'étoile au-deſſus.

ANGINE, *Angina*, ſorte de maladie, autrement appellée eſquinancie, pour laquelle on imploroit la déeſſe Angérone. *Voyez* Angérone.

ANGITE, *Angites*, Ἄγγιτη, (*a*) fleuve de Thrace, qui va porter ſes eaux dans celles du Strymon. Un païs, appellé Phillis, ſitué aux environs du mont Pangée, s'étendoit, au couchant, le long de l'Angite.

ANGITIE, *Angitia*, (*b*) nom d'une forêt d'Italie, dans le païs des Marſes, entre la ville d'Albe & le lac Fucin. On la nomme aujourd'hui la Selva d'Albi. Il y en a qui lui donnent le nom d'Anguitie, qui fut celui d'une des filles d'Æétès, roi de la Colchide.

ANGLE, *Angulus*. (*c*) Ce terme, dans l'Écriture, ſe met pour l'extrêmité d'une terre, d'un païs, d'un habit, de la barbe, des cheveux, d'un peuple, d'un bâtiment, d'une table, d'un autel: » Tu n'extermineras pas l'Angle » de ta barbe, « dit Moïſe; c'eſt-à-dire, tu ne la couperas pas entièrement vers les oreilles, à l'extrêmité du menton. Tout Iſraël, toutes *les extrémités* du peuple, & toutes Tribus s'aſſemblérent à Maſpha. Selon les uns, l'extrêmité du peuple marque tout le peuple d'un bout à l'autre ſans exception; ſelon d'autres, cette expreſſion déſigne les premiers, les principaux.

On lit, dans le premier livre des Rois: *Applicate hùc univerſos Angulos populi*; dans Iſaïe: *Deceperunt Ægyptum, Angulum populorum ejus*; & dans Sophonie: *Diſperdidi gentes, & diſſipati ſunt Anguli earum.* Ces trois paſſages ſignifient littéralement; le premier, faites venir ici tous les Angles du peuple; le ſecond, ils ſéduiſirent l'Égypte, l'Angle de ſes peuples; & le troiſième, j'ai exterminé les nations, & leurs Angles ont été diſſipés. Dans ces paſſages, l'Angle paroît déſigner les chefs du peuple.

L'Angle marque quelquefois le lieu le plus élevé, & le plus apparent de l'édifice. Zacharie, parlant de la tribu de Juda, après le retour de la captivité, dit: *Ex ipſo Angulus, ex ipſo paxillus*, &c. Cette Tribu donnera des Angles, des chefs; elle produira la pierre Angulaire, le Meſſie reprouvé & rejetté par les Juifs, mais éle-

(*a*) Herod. L. VII. c. 113.
(*b*) Virg. Æneid. L. VII. v. 759.
(*c*) Levit. c. 19. v. 27. Judic. c. 20. v. 2. Reg. L. I, c. 14. v. 38. Iſaï. c. 19. v. 13. Sophon. c. 3. v. 6. Zachar. c. 10. v. 4. Prov. c. 21. v. 9. c. 25. v. 24. Actu. Apoſt. c. 26. v. 26.

vé en gloire par le Pere céleſte.

L'Angle ſe met auſſi pour l'endroit le plus obſcur de la maiſon. Il vaut mieux demeurer dans un Angle, ou dans un coin de la maiſon, que d'habiter avec une femme querelleuſe. S. Paul, parlant devant le roi Agrippa de ce qui regardoit J. C. & ſa réſurrection, le prend à témoin, & lui dit que ces choſes ſont aſſez connues, & que rien de tout cela ne s'eſt paſſé dans un coin : *Neque enim in Angulo quidquam horum geſtum eſt.*

ANGLETERRE, *Anglia*, païs qui étoit connu des Anciens, ſous le nom de Bretagne, du Latin *Britannia*. *Voyez* Bretagne.

ANGLOIS, *Angli*, (*a*) peuples de Germanie. Ils ſont appellés, dans Ptolémée, Suéves-Angiles. C'eſt le ſeul des anciens Géographes, qui paroiſſe en avoir eu quelque connoiſſance. Il y en a qui croient qu'Anclam, en Poméranie, eſt un veſtige de ces peuples ; mais, d'autres croient en trouver un plus certain dans le nom d'Angelen, ou Anglen. Telle eſt l'opinion de Rapin Thoyras, dans ſon hiſtoire d'Angleterre.

» Les Saxons, dit cet Auteur, occupérent pendant quelques tems » la Cherſonèſe Cimbrique ; & ils » en furent chaſſés par les Goths, » qui donnérent à cette preſqu'iſle » le nom de Gothland, ou Jutland. Les premiers, ayant quitté » la Cherſonèſe, allérent s'établir en Allemagne, dans les » contrées, qu'on appelle aujourd'hui la Baſſe-Saxe. Entre » ce dernier païs & la Cherſonèſe » il y avoit un peuple, connu » ſous le nom d'Anglois, qui » habitoit dans le Holſtein, aux » environs de Sleſwich. Vraiſemblablement le petit païs d'Angelen, qui eſt dans ces quartiers-là, a reçu ſon nom des » Anglois, ou peut-être leur a » donné le ſien. Quoiqu'il en » ſoit, les Anglois s'étant joints » aux Saxons, ſortis de la Cherſonèſe, pour faire des conquêtes » en Allemagne, ne firent plus » qu'un même peuple avec eux. » Et ce peuple fut connu généralement ſous le nom de Saxons; » cependant, on y ajoûtoit quelquefois le nom d'Anglois, & » on faiſoit celui d'Anglo-Saxons. «

ANGREM, *Angrem*, (*b*) nom d'un Aſtronome, auquel les Bithyniens & les Cappadociens rapportoient l'origine de leur calendrier.

ANGRIVARIENS, *Angrivarii*, Ἀγγριουάριοι, (*c*) peuples de Germanie. Ils ſont connus dans l'hiſtoire du moyen âge, ſous le nom d'Angariens. Ils étoient voiſins, ou plutôt alliés des Chamaves, avec leſquels ils exterminérent les Bructéres ou Bructériens.

(*a*) Tacit de Morib. Germ. c. 40. Ptolem. L. II. c. 11. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XX. p. 9.

(*b*) Mem. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. XVIII. pag. 147.

(*c*) Ptolem. L. II. c. 11. Tacit. de Morib. Germ. c. 33, 34. Trad. de quelq. Œuv. de Tacit. par M. l'Abb. de la Blet. Tom. I. pag. 190.

ils avoient, du côté du nord, les Dulgibins & les Chaſuares, & d'autres peuples moins connus; du côté du couchant & du midi, la Friſe qui les ſéparoit du Rhin. Cependant, leur véritable ſituation eſt un problême difficile à réſoudre. Les uns veulent qu'ils aient occupé une partie de la Weſtphalie, des évêchés de Munſter, de Paderborn & d'Oſnabrug. D'autres, une partie de l'Overiſſel, du comté de Bentheim, &c.

Cluvier leur aſſigne ces bornes: » Ils étoient ſéparés des Tubantes par une ligne, tirée le long » des montagnes, depuis le bourg » de Bilefeld juſqu'au bourg de » Melle; de-là, par une autre ligne, tirée au village de Bentlage ſur l'Ems; de-là par une » autre ligne, tirée juſqu'au lac » de Dommel. Une autre ligne, » tirée de ce lac au Wéſer, vers » le bourg de Pétershagen, les » ſéparoit des Anſibariens; de-là » à l'autre côté du Wéſer, où » ils touchoient aux Chéruſques, » une autre ligne s'étendoit vers » le bourg de Rentelen, qui eſt » ſur cette rivière; de-là le Wéſer & la petite rivière, qu'il » reçoit au village de Remen, les » ſéparoient des Dulgibins, juſqu'à Herworden; & enfin une » ligne juſqu'au bourg de Bilefeld. «

M. l'abbé de la Bletrie, dans ſes remarques ſur la Germanie, met les Angrivariens à la gauche du Wéſer, aux environs de la principauté de Minden. Il dit qu'on les a auſſi appellés Ampſivariens, Anſivariens, Angrariens, &c. Dans ce cas, c'étoient les mêmes peuples que les Anſibariens. *Voyez* Anſibariens.

ANGRUS, *Angrus*, Ἄγγρος, (*a*) fleuve d'Illyrie, où il prenoit ſa ſource. De-là il couloit vers le ſeptentrion, au travers de la plaine Triballique, & alloit ſe rendre dans le Brongus. Celui-ci ſe rendoit dans l'Iſter. Ainſi, l'Iſter reçevoit ces deux grands fleuves. Peucer, cité par M. de la Martinière, jugeoit, à ces indices, qui ſont tirées d'Hérodote, que l'Angrus pouvoit bien être le Drin d'aujourd'hui, qui ſe jette dans la Save, avant que de ſe perdre enſemble dans le Danube, connu anciennement ſous le nom d'Iſter.

ANGUILLE, *Anguilla*. (*b*) Elle étoit priſe pour une grande divinité parmi les Égyptiens. C'eſt pour cela que l'on a fait tenir à Anaxandride ce propos, qui s'adreſſe à ces peuples: » Vous prenez l'Anguille pour une grande » divinité. Elle eſt pour moi un » mêts délicieux. «

ANGUSTICLAVIENS, (*c*) *Anguſticlavii*; c'eſt-à-dire, au clou étroit. On donnoit ce nom à ceux d'entre les chevaliers Romains, qui étoient moins qualifiés que les autres. Tel étoit le pere de Suétone, comme le dit le même Suétone à la fin de la vie

(*a*) Herod. L. IV. c. 49. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 586.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 36.

(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 23. Tom. IV. pag. 24.

de

de l'empereur Othon. *Voyez* Anguſtus Clavus.

ANGUSTUS CLAVUS, *Anguſtus Clavus*; c'eſt-à-dire, le clou étroit, nom que l'on donnoit à la tunique des chevaliers Romains. *Voyez* Latus Clavus.

ANI, *Ani*, (*a*) l'un des Lévites, qui, lorſque David fit tranſporter l'arche à Jéruſalem, faiſoient la fonction de chantres, & jouoient de toutes ſortes d'inſtrumens de muſique, comme de la lyre, de la guittare, des timbales, afin de faire retentir bien haut le bruit de leur joie.

ANIAM, *Aniam*, Aʼniàv, (*b*) de la tribu de Manaſſé, étoit fils de Sémida, & frere d'Ahin, de Séchem & de Léci.

ANIANUS, (*c*) *Anianus*, ou *Ananias*, premier évêque d'Alexandrie après S. Marc. Cet Écrivain ſacré, entrant dans cette Ville, rompit ſon ſoulier, & le donna à raccommoder à Anianus. Cet homme s'étant bleſſé à la main avec ſon alêne, s'écria de douleur, & dit: *Ah, mon Dieu!* S. Marc en prit occaſion de lui parler de Dieu, & de lui annoncer l'Évangile. En même-tems, il fit un peu de bouë avec ſa ſalive, & l'appliquant ſur la plaie d'Anianus, il le guérit auſſi-tôt.

Anianus, touché de ce bienfait, pria S. Marc d'entrer dans ſon logis, écouta la parole de vie, qui lui fut annoncée, crut & fut baptiſé avec toute ſa maiſon. Le nombre des Chrétiens ſe multiplia bientôt de telle ſorte, que les païens en conçurent de la jalouſie contre S. Marc, & l'obligérent de ſe retirer de la Ville; mais, il n'en ſortit qu'après avoir ordonné ſaint Anianus, évêque d'Alexandrie. Il gouverna cette Égliſe 18 ans, & mourut l'an de J. C. 86.

ANICÉTUS, *Anicetus*, (*d*) affranchi de Néron, & l'un de ceux, qu'on avoit mis auprès de ce Prince dans ſon enfance. Vers l'an de Rome 815, dans le tems qu'on étoit incertain ſur les moyens, que l'on prendroit pour faire périr Agrippine, mere de l'Empereur, Anicétus, qui haiſſoit cette Princeſſe, autant qu'il en étoit haï lui-même, offrit ſon miniſtére. Comme il commandoit alors la flotte de Miſène, il donna le projet d'un vaiſſeau, qui ſeroit conſtruit, de façon qu'une partie pourroit ſe démonter au milieu de la mer, & y précipiter Agrippine, ſans qu'elle pût l'éviter. Il ajoûta que la mer étoit l'élément le plus ſujet aux accidens imprévus. Et qui ſeroit aſſez injuſte pour attribuer un naufrage, s'il arrivoit, à la malice des hommes, & rendre quelqu'un reſponſable d'un malheur cauſé par les vents, les flots & la tempête? Que le Prince n'auroit, après cet événement, qu'à faire bâtir un temple, & élever des autels en l'honneur de ſa mere, & lui donner tous les autres témoignages poſſibles de ſa tendreſſe & de ſa

(*a*) Paral. L. I. c. 15. v. 17, 18.
(*b*) Paral. L. I. c. 7. v. 19.
(*c*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 644. *& ſeq.*
(*d*) Tacit Annal. L. XIV. c. 3, 7, 8, 62. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 308, 309, 310. *& ſuiv.*

douleur. L'invention fut trouvée d'autant plus admirable, qu'elle étoit ſecondée par les circonſtances du tems; car, Néron étoit alors à Baïes, où il célébroit la fête de Minerve, qui duroit cinq jours.

Cependant, la choſe n'arriva pas, comme on s'y étoit attendu. Agrippine fut ſauvée d'une manière, qui tenoit preſque du prodige. Mais, Anicétus, pour conſommer ce qu'il avoit déjà commencé, ſe chargea d'aller tuer la Princeſſe dans ſon palais. L'ayant inveſti d'une troupe de ſoldats, & en ayant enfoncé les portes, il ſe ſaiſit de ceux de ſes domeſtiques, qu'il rencontra, & pouſſa juſqu'à l'appartement de la Princeſſe, où il ne trouva preſque perſonne; la plûpart de ſes gens ayant pris la fuite, à l'arrivée d'Anicétus & de ſa ſuite.

Cet affranchi étoit accompagné d'un capitaine de galére, nommé Herculéus, & du centurion Oloaritus. » Si vous venez, leur cria » Agrippine, pour me viſiter de » la part de mon fils, allez lui » dire que je me porte mieux; ſi » c'eſt quelque mauvais deſſein, » qui vous amene, ce n'eſt pas » lui qui vous a envoyés, & je » ne le crois pas capable de vous » avoir chargés d'un parricide. « A peine avoit-elle achevé de parler, qu'elle vit ſon lit entouré de ces trois aſſaſſins. Le capitaine de galére le premier lui déchargea ſur la tête un grand coup de bâton; & comme le centurion tiroit ſon épée pour l'achever, lui préſentant ſon ventre: » Frappe, lui » dit-elle, c'eſt celui-ci qui a fait » tout le mal, & qu'il faut pu- » nir. « Et auſſi-tôt elle fut percée de mille coups.

Anicétus fut, comme il le méritoit, aſſez mal récompenſé de ce coupable ſervice, & bien-loin d'augmenter par-là ſon crédit, il en devint odieux. Deux ans après, Néron le fit venir; & après l'avoir remercié de ce que lui ſeul avoit aſſuré la vie de ſon Prince, contre les embûches d'une mauvaiſe mere, il lui déclara qu'il pouvoit lui rendre un ſecond ſervice, dont il ne lui ſçauroit pas moins de gré. C'étoit de le délivrer d'une épouſe odieuſe; c'eſt-à-dire, d'Octavie, qui n'avoit pas des intentions moins criminelles; qu'après tout il n'étoit pas queſtion d'employer le ſecours des armes, ni de répandre ſon ſang; qu'il convînt ſeulement d'avoir été ſon adultère; que pour cette complaiſance, il lui promettoit des récompenſes grandes, mais ſecrétes pour le préſent, avec une retraite auſſi ſûre qu'agréable, ou la mort, s'il refuſoit d'obéir. Anicétus, qui, naturellement, n'avoit ni foi, ni honneur, & que le ſuccès de ſes premiers crimes rendoit plus hardi & plus entreprenant, en promit beaucoup plus qu'on ne lui en demandoit, & avoua tout ce qu'on voulut en préſence de ceux, que le Prince avoit appellés exprès à cette conférence. Néron envoya Nicétus en Sardaigne, avec des biens aſſez conſidérables, pour y vivre à ſon aiſe juſqu'à ſa mort.

ANICÉTUS, *Anicetus*, premiérement eſclave, puis affranchi de Polémon, roi de Pont, devint ſi

puiſſant par la faveur de ce prince, qu'on lui confia le commandement de la flotte. (*a*) Cet homme ne pouvant ſouffrir que le royaume fût réduit en province de l'Empire Romain, feignit de ſoulever les nations maritimes, en faveur de Vitellius; & attirant, ſous ſes étendards, par l'eſpérance du pillage, tous les miſérables & les vagabonds du païs, il vint tout d'un coup à la tête d'une armée nombreuſe fondre ſur Trébizonde, ville ancienne de l'Aſie. Il y défit une cohorte de Grecs, qui gardoient cette place, & qui, devenus citoyens Romains, depuis qu'ils avoient pris le parti de leur Empire, conſervoient la licence & l'oiſiveté de leur nation, ſous les armes & les drapeaux du peuple Romain. Enſuite, ayant mis le feu à la flotte de Veſpaſien, il ſe ſauva en pleine mer. Bien plus, ce Rebelle, avec les Barbares, qui s'étoient joints à lui, couroit impunément la mer avec des vaiſſeaux fabriqués à la hâte, ſans cuivre ni fer, ayant les côtés étroits, le fond très-large, & dont on couvroit le haut de planches pendant la tempête; ce qui leur donnoit la figure d'une chambre, & leur en fit auſſi prendre le nom.

Veſpaſien, pour ſe délivrer de ces Corſaires, choiſit Virdius Géminus, capitaine expérimenté, & l'envoya contre eux avec tous les vétérans des légions. Cet officier étant venu fondre ſur ces bandits dans la campagne, où le deſir du butin les avoit diſperſés, les obligea de regagner au plus vîte leurs vaiſſeaux; & s'étant lui-même embarqué ſur quelques liburniques, qu'il avoit raſſemblées à la hâte, il joignit Anicétus à l'embouchure du Cohibe, où il ſe croyoit en ſûreté, ſous la protection du roi des Sédochéſes, qu'il avoit gagné à force d'argent & de préſens. Ce Prince menaça d'abord les Romains, & ſe mit en devoir de défendre ſon ſuppliant par les armes. Mais, quand il vit qu'il lui falloit choiſir, ou de recevoir le prix, qu'on lui offroit pour le ſacrifier, ou de ſe préparer à la guerre, réglant ſa bonne foi ſur ſon intérêt, ſuivant la coûtume de ces Barbares, il fit mourir Anicétus, & livra aux Romains les autres transfuges. Il y en a qui prétendent qu'Anicétus fut auſſi livré lui-même. On place cet événement vers l'an de Rome 821, & de J. C. 70.

ANICÉTUS, *Anicetus*, fils d'Hercule & d'Hébé, & frere d'Alexiare.

ANICIE, *Anicia*, (*b*) couſine germaine de Pomponius Atticus. Elle avoit épouſé Servius, frere de Sulpitius, l'un des plus célebres Orateurs de ſon tems, qui fut immolé à la vengeance de Sylla.

ANICIUS [L.], *L. Anicius*, (*c*) ſurnommé Gallus, fut créé

(*a*) Tacit. Hiſt. L. III. c. 47, 48. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. III. p. 250, 251.

(*b*) Corn. Nep. in Pomp. Attic. c. 2.

(*c*) Paterc. L. I. c. 9. Tit. Liv. L. XLIV. c. 17, 30. *& ſeq.* L. XLV. c. 26. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. p. 60. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. Tom. IV. pag. 585 & 611. *& ſuiv.*

Préteur, l'an de Rome 583, & avant J. C. 169. Il eut, en cette qualité, la commiſſion de rendre la juſtice aux étrangers, avec ordre de marcher où le Sénat jugeroit à propos de l'envoyer.

Dès le commencement du printems de l'année ſuivante, Anicius partit pour l'Illyrie, où il devoit faire la guerre à Gentius, fils du roi de ce païs. Arrivé à Apollonie, il apprit qu'Appius Claudius étoit déjà ſorti des quartiers d'hiver, pour aller attaquer ce Prince. Anicius lui manda de l'attendre près de la rivière de Génuſe, où il vint le trouver lui-même trois jours après; & ayant ajoûté, aux ſecours qu'il avoit avec lui, deux mille hommes de pied & deux cens cavaliers, levés parmi les jeunes Parthiniens, commandés les premiers par Épicadus, & les autres par Agalſus, il ſe diſpoſoit à paſſer dans l'Illyrie, ſur tout pour faire lever le ſiége de Baſſania; mais, ce qui l'arrêta, ce fut la nouvelle qu'il apprit des ravages, que les brigantins d'Illyrie exerçoient le long des côtes. Ils étoient au nombre de quatre-vingts, que Gentius, par le conſeil de Pantauchus, avoit envoyés pour piller les terres de Durazzo & d'Apollonie.

Comme la flotte Romaine n'étoit pas encore fort éloignée d'Apollonie, Anicius courut à la défenſe de ſes alliés, & ayant bientôt joint les pirates, il n'eut pas de peine à les vaincre, prit un grand nombre de leurs vaiſſeaux, & força les autres à regagner les ports de l'Illyrie. Étant enſuite retourné au camp près du fleuve Génuſe, il ſe hâta d'aller à Baſſania, pour en faire lever le ſiége. Gentius n'eut pas le courage de le continuer, à la vue de l'armée Prétorienne; mais, décampant ſur le champ, il marcha vers Scodra avec tant de précipitation, qu'il laiſſa la moitié de ſon armée derrière lui; enſorte que la plus grande partie de ſes troupes, qui pouvoient arrêter les Romains, ſi elles euſſent eu à leur tête un chef plus réſolu, ſe rendirent à eux, dès qu'elles s'apperçurent qu'il les avoit abandonnées.

Toutes les Villes du païs ſuivirent cet exemple, portées à prendre un parti auquel elles inclinoient déjà, par la juſtice & la clémence dont le Préteur uſoit à l'égard de tous les habitans. Anicius marcha enſuite vers Scodra. Quoique cette Ville fût défendue par ſa ſituation, par toute la nation Illyrienne, & par le roi Gentius en perſonne; cependant le Préteur, animé par ſes premiers ſuccès, crut qu'il devoit profiter de la terreur des ennemis, & comptant que la fortune continueroit à le favoriſer, il s'approcha des murailles, avec ſon armée rangée en bataille, & emporta en effet la ville par l'imprudence de Gentius.

Ce Prince, obligé de ſe ſoumettre, vint, les larmes aux yeux, ſe jetter aux pieds du Préteur, & ſe remettre entièrement à ſa diſcrétion. D'abord, Anicius l'exhorta à prendre courage, & l'ayant même invité à manger avec lui, il le renvoya dans la Ville. Mais,

après qu'il lui eut fait à table tout l'honneur qu'il pouvoit eſpérer, il le mit ſous la garde de C. Caſſius, tribun des ſoldats.

Anicius ſe voyant maître de Scodra, commença par faire amener, devant lui, les ambaſſadeurs Pétillius & Perperna, que Gentius tenoit en priſon; & leur ayant rendu leur première dignité, il envoya ſur le champ Perperna à Médéon, ville du païs des Labéates, pour arrêter les amis & les parens du Roi. Il y trouva Etleva, ſa femme, ſes deux fils Scerdilétus & Pleuratus, avec Caravantius, ſon frere, & les ramena tous à Scodra, dans le camp du Préteur. Ce général ayant terminé cette guerre, en moins de trente jours, fit partir le même Perperna, pour aller annoncer ſa victoire à Rome; & peu de jours après, il y envoya Gentius lui-même, avec ſa mere, ſa femme, ſes enfans, ſon frere, & les principaux ſeigneurs d'Illyrie. C'eſt la ſeule guerre, dont on ait appris à Rome la fin, avant que d'en avoir ſçu le commencement.

L'année ſuivante, Anicius ayant mis une garniſon dans Scodra, ſous le commandement de Gabinius, confia à C. Licinius la garde de Rhizon & d'Olcinie, autres places, dont il étoit à propos de s'aſſurer; & avec le reſte de ſon armée, il paſſa en Épire, où la ville de Phanote ſe rendit à lui la première, tous ſes habitans étant venus au-devant de lui en poſture & en habits de ſupplians. Il y mit garniſon, & paſſa dans la Moloſſide. Il eut bientôt ſoumis toutes les Villes de cette province.

Anicius ayant pacifié l'Épire, & mis ſes troupes en quartier d'hiver dans les Villes les plus commodes, retourna dans l'Illyrie; & ayant convoqué les premiers de la province à Scodra, il y tint une aſſemblée générale avec les commiſſaires de Rome, qui s'y étoient rendus. Lorſqu'il eut pris leur avis, il monta ſur ſon tribunal, & déclara que le Sénat & le peuple Romain rendoit la liberté aux Illyriens; qu'il alloit retirer ſes garniſons de toutes les Villes, forteresſes & châteaux du païs; que ceux d'Iſſa, de Taulantie, de Piruſte dans la Daſſarétie, ceux de Rhizon & d'Olcinie, qui, tous n'avoient pas attendu la défaite de Gentius pour ſe ſoumettre, ſeroient non ſeulement libres, mais encore exempts de tout tribut; qu'il accordoit le même privilége aux Daorſes, parce qu'abandonnant Caravantius, ils étoient paſſés du côté des Romains avec leurs armes. A l'égard des habitans de Scodra, de Daſſare, de Sélépite, & des autres Illyriens, ils furent taxés à la moitié des impôts, qu'ils avoient payés à leurs Rois. Il partagea l'Illyrie en trois régions; on ne ſçait ce que contenoit la première; pour la ſeconde, elle renfermoit tous les Labéates; & dans la troiſième, étoient compris les Agravonites, les Rhizonites & les Olciniates, avec leurs voiſins. Après avoir établi cette forme de gouvernement dans l'Illyrie, il retourna à ſon quartier d'hiver de Paſſaron, dans

l'Épire ; d'où il paſſa en Italie quelque tems après.

Anicius, ayant obtenu les honneurs du triomphe, fit paſſer en revue, devant le peuple, une grande quantité de drapeaux militaires, ſans parler des autres dépouilles, & de tout ce qu'il avoit trouvé de plus riche dans le palais de Gentius, vingt-ſept livres d'or, & dix-neuf d'argent, trois mille deniers, & cent vingt mille victorins, monnoie d'Illyrie. Au reſte, il y en a qui trouvent cette quantité d'or & d'argent ſi modique, qu'on peut, ſelon eux, ſoupçonner qu'il doit y avoir quelque erreur dans les nombres. Quoiqu'il en ſoit, Gentius fut conduit devant le char du vainqueur avec ſa femme, ſes enfans, Caravantius, ſon frere, & pluſieurs des premiers de la nation. Anicius diſtribua à chaque fantaſſin quarante-cinq deniers, le double aux centurions, le triple aux cavaliers ; aux alliés du nom Latin, autant qu'aux citoyens, & aux ſoldats de la flotte autant qu'à ceux de l'armée de terre. Ces troupes, en ſuivant ſon char, firent éclater leur joie & leurs applaudiſſemens ; & dans leurs chanſons militaires, les ſoldats célébrérent ſes louanges, à l'envi les uns des autres.

ANICIUS [L.], *L. Anicius*, (*a*) conſul, l'an de Rome 583, avec M. Cornélius. C'eſt ſous leur conſulat que la comédie de Térence, qui a pour titre, *Adelphes*, fut jouée pour la première fois.

ANICIUS, *Anicius*, (*b*) fut député par le Sénat de Rome, pour aller reconcilier Pruſias II, roi de Bithynie, avec Attale, roi de Pergame. Anicius & ſes collégues, qui étoient au nombre de neuf, avoient ordre d'obliger le Bithynien à conclure la paix à des conditions extrêmement déſavantageuſes. La plûpart furent rejettées. Les ambaſſadeurs, rebutés de conteſter vainement, lui déclarérent que la République renonçoit à ſon alliance, & partirent ſur le champ. Une retraite ſi précipitée lui cauſa des frayeurs mortelles ; il courut après les ambaſſadeurs ; & par des ſoumiſſions qui dégradoient la majeſté Royale, il s'efforça de les calmer. Supplications, baſſeſſes, tout fut inutile. Anicius ſe rendit au camp d'Attale ; & là on convint que ce Prince, content de défendre ſes frontières, n'attaqueroit point les païs dépendans de la Bithynie.

De retour à Rome, Anicius expoſa au Sénat l'état des affaires de l'Aſie ; ce qui lui fit penſer ſérieuſement à y rétablir la tranquillité. La choſe fut heureuſement exécutée par les nouveaux députés, qu'on y envoya. Au reſte, je crois que cet Anicius eſt le même que le précédent.

ANICIUS [C.], *C. Anicius*, (*c*) ſénateur Romain, du tems de Cicéron. Il étoit lié d'une étroite amitié avec cet Orateur, qui l'appelle un homme vraiment illuſtre

(*a*) Terent. Adelph. Titul.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 295, 296.
(*c*) Cicer. ad Amic. L. XII. Epiſt. 21.

en toutes manières. Des affaires, qu'il avoit en Afrique, l'ayant obligé de ſe charger d'une ambaſſade libre pour ce païs, Cicéron écrivit en ſa faveur au préteur d'Afrique, qui s'appelloit Cornificius. Il le pria d'aider & d'appuyer C. Anicius de ſa protection en toutes choſes, afin qu'il vînt à bout de ſes affaires, le plus avantageuſement qu'il ſeroit poſſible. Cicéron lui recommanda ſur tout ce que ſon ami avoit de plus cher, ſon honneur & ſa dignité. Il le pria enfin de lui faire l'honnêteté, qu'il avoit coûtume de faire lui-même dans ſon gouvernement à tous les Sénateurs, ſans même en être prié; c'eſt-à-dire, qu'il leur donnoit des gardes, parce qu'il avoit appris & reconnu que cela s'étoit ſouvent pratiqué par de très-grands hommes. Nous ignorons quel fut le ſuccès de cette recommandation, ainſi que des affaires de C. Anicius.

ANICIUS, *Anicius*, (*a*) étoit ſournommé Cérialis ou Céréalis. Étant Conſul déſigné, il opina dans le Sénat, à ce qu'au plutôt on bâtit, en l'honneur de Néron, aux dépens de la République, un temple, où il ſeroit reſpecté comme un Prince, qui, s'étant élevé au-deſſus de la condition mortelle, méritoit que les hommes lui rendiſſent les hommages, qui ne ſont dûs qu'aux dieux; ce qui fut pris dans la ſuite pour une prédiction de ſa mort, parce que le culte divin n'étoit accordé aux Princes, qu'après qu'ils avoient ceſſé de vivre parmi les hommes.

L'an de Rome 821, Mella que Néron obligea de ſe donner lui-même la mort, ajoûta, en forme de plainte, au teſtament qu'il fit auparavant, qu'il mouroit innocent, tandis qu'on laiſſoit vivre Rufus Criſpinus & Anicius Cérialis, tous deux ennemis déclarés du Prince. Mais, on croit qu'on avoit ſuppoſé ces derniers termes, pour juſtifier le ſupplice de Rufus, déjà exécuté, & donner lieu à la perte d'Anicius, qui vivoit encore; car, peu de jours après, il ſe donna lui-même la mort, & fut regretté moins que perſonne, parce qu'on ſe ſouvenoit que c'étoit lui qui avoit révélé à Caligula la conſpiration, formée contre ſa vie.

Les Auteurs, ſoit ſacrés, ſoit profanes, parlent de pluſieurs autres Anicius, qui vécurent ſous les empereurs Païens, ainſi que ſous les empereurs Chrétiens. En voici quelques-uns des plus célebres. 1.° Anicius Maximus, qui fut proconſul de Bithynie, ſous Trajan. 2.° Q. Anicius Fauſtus, lieutenant de l'empereur Sévère, dans la Dace, vers l'an de de J. C. 203. 3.° Anicius Feſtus, proconſul d'Aſie, en 217 & 218, ſous l'empire de Macrin. 4.° Anicius Fauſtus, qui étoit Conſul, ſous Dioclétien en 298, & préfet de Rome, l'année ſuivante.

5.° Anicius Julianus, que Symmaque a loué comme le plus noble, le plus riche, & le plus puiſſant perſonnage de ſon tems, ſe

(*a*) Tacit. Annal. L. XV. c. 74. L. XVI. c. 17.

distinguoit encore plus par son esprit & par sa bonté, que par ses avantages extérieurs. Il a été le premier des Anicius, qui ait embrassé la foi Catholique; & l'on croit qu'il fut pere de Basiline, épouse de Jules Constance, frere de Constantin, & même de Julien l'*Apostat*. Il fut Consul, sous Constantin, en 322, gouverneur de la Taragonoise, quatre ans auparavant, & presque toujours continué dans la préfecture de Rome, depuis 326 jusqu'en 329.

6.° Anicius Paulinus, qui géra la préfecture de Rome, sous Constantin, en 331 & 332. 7.° Anicius Paulinus le jeune, proconsul d'Asie & de l'Hellespont, puis Consul en 334. Une inscription, rapportée par Onuphre, vante sa noblesse, son éloquence, son amour pour la justice, & la gravité de ses mœurs. Outre le Consulat, il exerça encore la préfecture de Rome, une partie de cette année, & fut continué Préfet l'année suivante.

8.° Anicius Probus [Sext.]. Celui-ci, qui fut préfet du Prétoire, & consul Romain, l'un des grands & des illustres magistrats de l'Empire, vivoit sur la fin du quatrième siècle. En 371, il étoit Consul ordinaire avec l'empereur Gratien. Il n'y avoit aucune des provinces de l'empire Romain, qui ne se louât des bontés de ce grand homme. Son nom étoit si respecté de tous les peuples de l'univers, que ces deux Sages d'entre les Perses, qui vinrent, l'an 390, à Milan, pour y voir S. Ambroise, passérent tout-exprès à Rome, pour y visiter Anicius Probus. Il avoit alors quitté sa charge de préfet du Prétoire, comme nous l'apprend Ammien Marcellin, & il se préparoit à mourir saintement. Sa maison étoit des plus belles de la ville de Rome. Il possédoit de si grands biens, que Zozime, qui en parle avec une maligne envie, dit qu'il semble qu'il eût ramassé, chez lui, toutes les richesses des Romains. On lui avoit justement donné le surnom de *Probus*, puisque la probité étoit le caractère de toutes ses actions.

ANIENSIS [la Tribu], (*a*) *Tribus Anienſis*. C'est l'an de Rome 453, que cette Tribu rustique fut établie & ajoûtée aux anciennes; c'est-à-dire, sous le consulat de M. Fulvius Pétus, & de T. Manlius Torquatus, & la même année que les Romains se rendirent maîtres de Néquine, dans l'Umbrie, & y envoyérent une colonie, qui fut depuis appellée Narnie, de la rivière de Nar, sur laquelle cette Ville étoit située, & d'où quelques modernes ont mal à propos donné le nom de Narnienſis à cette Tribu.

D'autres prétendent avec raison qu'il faut lire du moins Arnienſis, de la rivière d'Arne, dans le texte de Tite-Live, au lieu d'Anienſis, parce que la Tribu de ce nom,

(*a*) Tit. Liv. L. X. c. 9. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV, pag. 80. *& ſuiv.*

ainſi appellée du fleuve Anio, ſur les bords duquel elle étoit ſituée, avoit été établie long-tems auparavant. *Voyez* Arnienſis.

ANIENSIS [la Centurie], (*a*) *Centuria Anienſis.* Il échut à ceux de cette Centurie de donner les premiers leur ſuffrage dans l'aſſemblée, qui ſe tint l'an de Rome 537 pour l'élection des Conſuls. Les jeunes gens qui la compoſoient, ayant nommé T. Otacilius avec M. Émilius Régillus, Q. Fabius s'y oppoſa, quoique le premier fût ſon neveu. T. Otacilius fit beaucoup de bruit, & proteſta, avec beaucoup de hauteur, qu'il vouloit exercer le Conſulat, puiſqu'on lui avoit fait l'honneur de le nommer. Fabius ordonna à ſes Licteurs de s'approcher de lui; & comme il n'étoit point entré dans la Ville, étant tout d'un coup venu dans le lieu, où ſe tenoient les aſſemblées, il l'avertit qu'il étoit précédé des haches & des faiſceaux. Ainſi il ſe tut; & la Centurie privilégiée étant revenue aux ſuffrages, éleva Q. Fabius à ſon quatrième conſulat, & M. Marcellus à ſon troiſième. Tous les autres furent du même avis, ſans qu'il y eût aucune variété de ſentiment.

ANIGRÉE, *Anigræa*, (*b*) Ἀνιγραία, nom d'un défilé du Péloponnèſe, qu'on alloit gagner, au ſortir du bourg Généſius, qui tenoit preſque au bourg Apobathme. Le chemin de ce défilé étoit fort étroit & fort difficile; mais, quand on l'avoit paſſé, on avoit ſur la gauche une étendue de terre, qui alloit juſqu'à la mer, & qui étoit toute plantée d'arbres fruitiers, ſur tout d'oliviers.

ANIGRIDES, *Anigrides*, (*c*) nymphes ainſi appellées du fleuve Anigrus. On prétend que ces Nymphes avoient le pouvoir de donner aux eaux de ce fleuve une vertu différente de leur qualité naturelle. A Samicon, près du fleuve Anigrus, on voyoit un antre, que les gens du païs nommoient l'antre des nymphes Anigrides. Ceux qui avoient des dartres, venoient faire leurs prieres à ces Nymphes, leur promettoient un ſacrifice, & s'imaginoient enſuite qu'ils n'avoient qu'à ſe frotter & à paſſer le fleuve à la nage, pour être non ſeulement ſains de corps, mais nets de toute tache.

ANIGRUS, *Anigrus*, (*d*) Ἄνιγρος, fleuve du Péloponnèſe, qui naiſſoit au mont Lapithe en Arcadie, & qui ſe jettoit dans la mer Ionienne vers Samicon. Son cours étoit ſouvent retardé par la violence des vents; outre qu'à l'endroit où il ſe jettoit dans la mer, il s'amaſſoit du ſable, qui arrêtoit ſes eaux. Ce ſable, continuellement humecté d'un côté par l'eau de la mer, & de l'autre par l'eau du fleuve, devenoit un ſable mouvant, qui étoit très-dangereux, non ſeulement pour les chevaux, mais même pour les gens de pied.

(*a*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 7, 8.
(*b*) Pauſ. pag. 157.
(*c*) Pauſ. pag. 296. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 386.
(*d*) Pauſ. pag. 295, 296. Strab. pag. 346. Ovid. Metam. L. XV. c. 6.

L'eau de ce fleuve, dès ſa ſource, étoit fort puante. Auſſi n'y voyoit-on point de poiſſon, juſqu'à ce que la rivière Alcidas eût mêlé ſes eaux avec celles du fleuve; & même le poiſſon que cette rivière y apportoit, de bon qu'il étoit, devenoit mauvais. Quant à la mauvaiſe odeur de l'Anigrus, Pauſanias croit qu'elle venoit de la qualité de la terre, où ce fleuve prenoit ſa ſource; comme par la même raiſon au-deſſus de l'Ionie, il y avoit des eaux ſi infectes, que leur exhalaiſon étoit mortelle. Cependant, les Grecs diſoient que Chiron, ou Polénor, ayant été bleſſé par les fléches d'Hercule, l'un ou l'autre Centaure lava ſa plaie dans l'eau du fleuve Anigrus, & que le venin de l'Hydre, dont ces fléches étoient empoiſonnées, corrompit tellement l'eau, qu'elle en contracta la mauvaiſe odeur, qui la rendoit ſi déſagréable. D'autres croyoient que Mélampe, fils d'Amithaon, après avoir guéri les filles de Pœtus du violent tranſport qui les agitoit, jetta dans l'Anigrus l'eſpèce de charme dont il s'étoit ſervi, & que c'eſt-là ce qui avoit rendu l'eau de ce fleuve ſi infecte. Les Arcadiens croyoient que l'Anigrus étoit le Minyéus des Anciens. *Voyez* Anigrides.

ANILÉE, *Anilæus*, Ἀνιλαῖος, (*a*) frere d'Aſinée. C'étoient deux Juifs de la province de Babylone & de la ville de Néerda, ſur l'Euphrate. Ces deux freres ſe trouvant dans la néceſſité, après la mort de leur pere, furent contraints d'apprendre le métier de tiſſerand, pour gagner leur vie. Un jour qu'ils étoient venus trop tard au travail, leur maître voulut les maltraiter; mais ils ſe ſauvérent, prirent des armes, & aſſemblérent autour d'eux un grand nombre de gens déterminés, avec leſquels ils ſe ſaiſirent de certains pâturages, qui ſe trouvérent dans des marais, formés par l'Euphrate, dans l'endroit, où ce fleuve ſe diviſe en pluſieurs branches. Ils s'y fortifiérent de telle ſorte, qu'ils devinrent redoutables au gouverneur de Babylone, qui, les ayant voulu ſurprendre avec une armée, fut repouſſé & obligé de ſe retirer.

Le roi des Parthes, nommé Artabane, conçut de l'eſtime pour leurs perſonnes, les voulut voir, & les laiſſa en paix dans le canton dont ils s'étoient ſaiſis. Ils y demeurérent tranquillement durant 15 ans, juſqu'à ce qu'Anilée, devenu paſſionné pour la femme d'un ſeigneur Parthe, gouverneur de la province, fit la guerre à ce Seigneur, le défit & le tua; enſuite de quoi il épouſa ſa femme. Cette femme apporta avec elles ſes idoles, & continua de les adorer; ce qui fit murmurer tous les Juifs. Aſinée diſſimula aſſez long-tems la faute de ſon frere. Mais, enfin il fut obligé de lui en parler, & de lui dire qu'il falloit répudier ſa femme. La paſſion d'Anilée fut plus forte ſur ſon eſprit, que toutes les remontrances

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 644. *& ſeq.*

de ſon frere ; & ſa femme qui appréhendoit un ſoulévement général des Juifs contre elle, empoiſonna Aſinée ſon beau-frere.

Anilée enſuite fit des courſes ſur les terres de Mithridate, gendre du roi Artabane. Mithridate, ayant aſſemblé une armée, fut ſurpris, défait, & amené lui-même priſonnier par Anilée, qui, après l'avoir traité indignement, ne laiſſa pas de le renvoyer. Mithridate, animé par les reproches de ſa femme, raſſembla encore des troupes. Anilée marcha contre lui ; mais, il fut défait & obligé de ſe retirer dans ſes marais. Il y trouva encore aſſez de monde pour s'y maintenir, juſqu'à ce que les Babyloniens, qui avoient reconnu le païs, en lui envoyant des députés pour traiter de quelque accord, fondirent ſur lui durant la nuit, & le tuérent. Ce fut vers l'an de J. C. 40.

ANIM, *Anim*, (*a*) ville de Judée. Elle étoit ſituée dans les montagnes, & appartenoit à la tribu de Juda.

ANIMADVERSION, *Animadverſio*, terme de littérature. Il ſignifie quelquefois correction, quelquefois des remarques, ou des obſervations faites ſur un livre, ou toute autre [illegible]emblable, & quelquefo[illegible]érieuſe conſidération ou réfle[illegible]ſur quelque ſujet que ce ſoit, par forme de critique.

ANIMALES, *Animales*, divinités qui furent ainſi nommées, parce que c'étoient les ames de ceux, qui, après leur mort, avoient été mis au rang des dieux.

ANIMAUX, *Animalia*, (*b*) Zool.

I. Les Animaux ont fait l'objet d'un culte public parmi les Égyptiens, & autoriſé par les loix du païs. C'eſt un fait qu'on ne ſçauroit révoquer en doute, & qui leur a été tant reproché, que les invectives que leur ont fait à ce ſujet les Grecs & les Romains, ſont connues de tout le monde. Un Poëte célebre, parmi les Modernes, s'en exprime ainſi d'après Juvénal :

*Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête folle*
*Sacrifier à l'homme, adorer ſon idole,*
*Lui venir comme au dieu des ſaiſons & des vents,*
*Demander à genoux la pluie ou le beau tems ?*
*Non ; mais, cent fois la bête a vu l'homme hypocondre,*
*Adorer le métal, que lui-même il fit fondre ;*
*A vu dans un païs les timides mortels*
*Trembler aux pieds d'un ſinge aſſis ſur leurs autels ;*

(*a*) Joſu. c. 15. v. 50.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 52. *& ſeq.* Strab. p. 823. Herod. L. II. c. 4. *& ſeq.* Juven. Satyr. 15. v. 1. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 373, 374. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 84. *& ſuiv.* Tom. IX. pag. 20. *& ſuiv.* Tom. XII. pag. 13.

*Et ſur les bords du Nil les peuples imbécilles,*
*L'encenſoir à la main, chercher les crocodiles.*

Lucien s'eſt ſouvent moqué dans ſes Dialogues de cette folle ſuperſtition. Encore s'il n'y avoit que des Poëtes & des Auteurs ſatyriques, qui les euſſent raillés ſur ce ſujet, on pourroit croire qu'ils avoient moins conſulté la vérité, que le penchant, qu'ils avoient à médire. Mais, les Hiſtoriens les plus graves & les plus judicieux leur ont fait les mêmes reproches. Hérodote, Diodore de Sicile, & pluſieurs autres parlent des différens Animaux, qu'honoroient les Égyptiens. Élien n'eſt entré ſur ce ſujet dans quelque détail, que pour ſe moquer de cette folle ſuperſtition. Plutarque, qui a cherché à excuſer les Égyptiens, convient cependant qu'un culte qui a les Animaux pour objet, paroît ridicule au premier coup d'œil. Que penſer, en effet, d'un peuple, dont les temples étoient remplis des figures de preſque tous les Animaux, que produiſoit leur païs? Quelle autre idée que celle d'un culte véritablement religieux, pouvoit-on ſe former, en voyant ces Animaux nourris & logés avec un ſoin particulier; ainſi que l'étoient le bœuf Apis à Memphis, le crocodile à Arſinoé, le chat à Bubaſte, le bouc à Mendès, &c. Ajoûtez à cela, qu'on embaumoit, après leur mort, les oiſeaux & les Animaux ſacrés, pour les mettre dans les catacombes, qui leur étoient deſtinées; & on ſera contraint de dire, avec Cicéron, que les Égyptiens avoient plus de reſpect & de vénération pour les Animaux, que les Romains pour leurs temples & pour les ſtatues de leurs dieux.

Enfin, quand on ſçait qu'ils puniſſoient de mort ceux qui tuoient quelqu'un des Animaux ſacrés, il eſt bien difficile de ne pas croire qu'ils pouſſérent cette ſuperſtition juſqu'au dernier excès. Cependant le fait eſt certain; & quand nous n'aurions pas l'hiſtoire de ce ſoldat Romain, qui avoit tué un chat, & qu'il fut impoſſible d'arracher à la fureur du peuple, qui le maſſacra, malgré l'intérêt qu'avoit Ptolémée à ménager le Sénat, ainſi que le raconte Diodore de Sicile, le témoignage de Moïſe ſuffiroit pour le prouver. Ce ſaint Légiſlateur, demandant à Pharaon la permiſſion d'aller ſacrifier dans le déſert, lui dit que s'il immoloit, dans l'Égypte même, des Animaux, qui y ſont honorés, on le lapideroit.

C'eſt pourquoi Joſephe, diſputant contre Apion, avoit raiſon de lui dire que ſi l'univers avoit embraſſé la religion Égyptienne, il auroit été bientôt ſans hommes, & tout rempli d'Animaux. Mais, pour [illegible]ux connoître cet article de la Théologie Égyptienne, il faut entrer dans quelque détail.

On ſçait de quelle manière les Égyptiens honoroient les bœufs Apis & Mnévis, ſymboles de leur Oſiris, Anubis avec une tête de chien, & Pan ſous la figure d'un bouc. On ſçait auſſi qu'à Arſi-

noé, ville ſituée près du lac Mœris, on avoit un grand reſpect pour les crocodiles; qu'on les nourriſſoit avec ſoin; & qu'après leur mort on les embaumoit, & on les enterroit dans les chambres ſouterreines du Labyrinthe; qu'à Bubaſte dans la baſſe Égypte, les chats étoient en telle vénération, qu'il étoit défendu, ſous peine de mort, de les tuer. Hérodote obſerve, à cette occaſion, que quand il arrivoit quelque incendie, les chats étoient agités d'un mouvement divin; & que les Égyptiens qui les gardoient, négligeoient l'incendie pour obſerver ce que faiſoient alors ces Animaux. Hérodote ajoûte que malgré les ſoins qu'on ſe donnoit, pour les retenir, ils s'échappoient & alloient ſe jetter dans le feu. Alors, les Égyptiens prenoient le deuil, & pleuroient la perte qu'ils venoient de faire. Le même Hiſtorien remarque encore que quand un chat mouroit d'une mort naturelle, tous ceux de la maiſon, où cet accident étoit arrivé, ſe raſoient les ſourcils en ſigne de triſteſſe, & ſi c'étoit un chien qui mouroit, ils ſe raſoient tout le corps & la tête. Le deuil fini, on embaumoit les chats, & on alloit les enſevelir à Bubaſte.

Le chien, le lion, l'ichneumon, l'épervier, le ſinge & d'autres Animaux encore, étoient l'objet de la vénération du même peuple; ce qui fait dire à Hérodote, que les Égyptiens regardoient comme ſacrés, tous les Animaux qui naiſſoient dans leur païs, & dont le nombre cependant n'étoit pas bien conſidérable, quoiqu'ils fuſſent voiſins de la Libye, qui en produit en ſi grande abondance. De-là tant de figures monſtrueuſes de divinités Égyptiennes, qu'on trouve dans les Antiquaires, avec des têtes de chat, de chien, de loup, de lion, de ſinge, &c.

Une preuve bien certaine du reſpect & de la vénération qu'on avoit en Égypte pour les Animaux, c'eſt que les Villes, qui les honoroient, en portoient les noms. Telles étoient Bubaſte, Mendès, Crocodilopolis, Léontopolis, & pluſieurs autres, qui étoient ainſi appellées, parce qu'elles avoient, en ſingulière vénération, les chats, les boucs, les crocodiles, les lions, &c. Pluſieurs Nomes portoient, dans le même païs, les noms des Animaux qu'on y honoroit. L'Oxyrinchien étoit ainſi appellé à cauſe du poiſſon Oxyrinchus; le Lycopolitain, du loup; le Cynocéphale, du chien.

On ne s'étendra pas davantage ſur un ſujet ſi connu; mais, on ne ſçauroit ſe diſpenſer de remarquer avec Hérodote, que pendant qu'une Ville mettoit quelques Animaux au rang de ſes dieux, une autre les avoit en abomination. Ainſi les Mendéſiens, qui honoroient le bouc, lui immoloient des brebis, qui étoient l'objet de la vénération des Saïtes, leſquels, à leur tour, offroient en ſacrifice des boucs à leur Jupiter Ammon. Les crocodiles de même, ſi honorés à Arſinoé, étoient regardés avec horreur dans le reſte de l'Égypte, où l'on croyoit que

l'ame de Typhon étoit passée dans cet amphibie. De-là ces guerres de religion, dont parle Plutarque, d'une Province contre l'autre ; effet de la politique d'un ancien roi d'Égypte, qui, comme nous l'apprend Diodore de Sicile, voyant son peuple peu docile & porté à la révolte, le distribua en différentes Préfectures, dans chacune desquelles il établit le culte de quelque Animal, & en défendit l'usage pour la nourriture ; afin que chaque Province, entêtée de son culte, méprisât celui de son voisin, & vînt insensiblement à le haïr ; ce qui fut la source d'une infinité de guerres.

On ne peut rien ajoûter au soin que prenoient les Egyptiens des Animaux sacrés. Ils avoient des parcs publics, où on les entretenoit à grands frais. Ceux qui en avoient soin, les nourrissoient de pâtes fines, délayées dans du lait, mêlé avec le miel, de la chair du canard, qu'on avoit fait cuire, ou de quelque autre mets qui leur étoit propre. On les baignoit, & on les parfumoit. Les loges, où ils se retiroient, étoient également propres & ornées. Lorsque quelqu'un de ces Animaux venoit à mourir, après le deuil que prescrivoit la loi, ainsi qu'il a déjà été observé, on l'embaumoit, & on l'enterroit dans les catacombes. Il arrivoit même souvent que les funérailles de ces Animaux excédoient les facultés de ceux que leur emploi destinoit à les servir. Diodore de Sicile observe que ceux, qui étoient chargés de ce soin, avoient dépensé cent talens en une seule année. Au reste, ces gardiens des Animaux sacrés, étoient bien reçus par tout ; & bien loin de rougir de leur emploi, ils portoient des marques, qui caractérisoient les sortes d'Animaux qui leur étoient confiés. Quelquefois même on se mettoit à genoux, lorsqu'on les voyoit passer.

Ceux qui étoient engagés dans une guerre étrangère, rapportoient à leur retour les chats & autres Animaux, qui étoient morts, pour leur procurer une sépulture honorable ; mais, ce qui prouve encore mieux le grand respect des Égyptiens pour les Animaux sacrés, c'est que dans une extrême famine, dont l'Égypte fut affligée, le peuple s'étant porté jusqu'à manger de la chair humaine, personne n'osa toucher à celle de ces Animaux.

*Raisons du culte, rendu aux Animaux par les Égyptiens.*

Diodore de Sicile, qui ne s'est pas contenté de rapporter l'histoire d'un culte si singulier, a tâché d'en rendre plusieurs raisons, dont la première est celle de l'utilité, qu'on retire des Animaux. Hérodote l'avoit touchée avant lui, lorsqu'en parlant de la vénération, que les Égyptiens avoient pour l'ibis, il a dit que c'étoit à cause qu'au printems il sortoit d'Arabie une infinité de serpens ailés, qui venoient fondre en Égypte, où ils auroient faits des ravages infinis, sans ces oiseaux, qui les chassoient & les détruisoient entièrement. Cicéron est de même

avis qu'Hérodote. » Les Égyp-
» tiens, dont on ſe mocque tant,
» dit cet Auteur célebre, n'ont
» cependant rendu des honneurs
» aux Animaux, qu'à proportion
» de l'utilité qu'ils en retiroient;
» & s'ils ont adoré l'ibis, c'eſt
» parce qu'il détruiſoit les ſerpens.
» Je pourrois m'étendre, conti-
» nue Cicéron, ſur les avantages
» qu'ils recevoient de l'ichneu-
» mon, des crocodiles & des
» chats; mais, je ne veux pas être
» trop long ſur ce ſujet. «

M. l'abbé Banier croiroit volontiers que cette raiſon a été la cauſe du progrès, que fit en Égypte le culte des Animaux; mais, il ne croit pas qu'elle en ſoit le fondement. » Je ſçai, dit cet Aca-
» démicien, que la reconnoiſſan-
» ce & la crainte ont introduit
» des dieux dans le monde; je ne
» diſconviens pas même des gran-
» des utilités qu'on retire de plu-
» ſieurs Animaux, & je n'ignore
» pas ce que Voſſius, dans ſon
» excellent traité de l'Idolâtrie,
» dit à ce ſujet. Mais, cette ſeule
» conſidération auroit-elle ſuffi
» pour ériger des monſtres & des
» inſectes en divinités? Défions-
» nous des auteurs, Grecs &
» Latins, qui n'étoient pas tou-
» jours aſſez bien inſtruits des
» myſtéres Égyptiens, que les
» Prêtres leur cachoient comme
» à des profanes que la ſeule cu-
» rioſité conduiſoit dans leur païs.
» Ils ne ſont peut-être pas plus
» croyables ſur ce ſujet, que ſur
» les calomnies qu'ils publioient
» des Juifs, qu'ils accuſoient
» d'adorer le pourceau, dont ils
» s'abſtenoient de manger la
» chair, & de rendre leurs reſ-
» pects à la tête d'un âne, dont
» ils conſervoient, ſelon eux, dans
» le temple de Jéruſalem la figure
» en or maſſif.

» Tâchons, pourſuit M. l'abbé
» Banier, de pénétrer les myſté-
» res Égyptiens, & voyons ſi les
» figures biſarres de leurs divini-
» tés, qui excitérent les railleries
» & les mépris de Cambyſe, ne
» nous laiſſeront pas entrevoir les
» véritables raiſons du culte,
» qu'ils leur rendoient. Je ſuppo-
» ſe d'abord que tout culte n'eſt
» pas un culte religieux, & que
» tout culte religieux n'eſt pas un
» culte de latrie; & je ne crois
» pas qu'il ſoit néceſſaire d'établir
» ici cette diſtinction, dont on con-
» vient aſſez. Cela étant, je crois
» que le culte, que les prêtres
» Égyptiens rendoient aux Ani-
» maux, étoit purement relatif,
» & qu'il ſe rapportoit aux divi-
» nités, dont ils étoient les ſym-
» boles. «

Plutarque, en effet, remarque judicieuſement que la vigilance ordinaire aux chiens, porta les Égyptiens à les conſacrer au plus ruſé & au plus vigilant de tous les dieux; ou, ce qui revient au même, on ne peignoit Mercure avec une tête de chien, comme le dit Servius, que parce qu'il n'y a point d'Animal plus vigilant. On voit, par cet exemple, la véritable raiſon du dogme de la conſécration des Animaux, & que ce n'étoit pas à eux, mais aux dieux qu'ils repréſentoient, que ſe terminoit le culte religieux,

dont nous parlons. Hérodote décide la queſtion, lorſqu'il dit que les Égyptiens offroient leurs vœux à ces Animaux, en adreſſant leurs prières aux dieux à qui ils étoient conſacrés. Et ſi l'on veut ſçavoir quels étoient ces vœux qui s'adreſſoient aux Animaux, ce judicieux Auteur nous l'apprend, en diſant que c'étoit une offrande d'argent qu'on leur donnoit pour leur nourriture. Diodore de Sicile dit la même choſe, & explique plus nettement ce myſtére. » Les Égyptiens, dit cet ancien Écrivain, » offroient aux dieux des vœux » pour la guériſon de leurs enfans » malades; & lorſqu'ils étoient » hors de danger, ils les conduiſoient dans le temple; & leur » ayant coupé les cheveux, ils » les mettoient dans une balance » avec une ſomme d'argent de » même poids, qu'ils donnoient » à ceux, qui avoient ſoin de » nourrir les Animaux ſacrés. «

Lucain, après s'être moqué des Égyptiens, qui ſervirent, dit-il, pluſieurs de leurs dieux ſur la table de Céſar, ajoûte cependant que les Prêtres interrogés par ce Prince ſur le culte qu'ils rendoient à ces Animaux, lui firent entendre qu'ils honoroient en eux la divinité, dont ils étoient les ſymboles. Auſſi, quand nous apprenons qu'ils plaçoient dans leurs temples, parmi toutes leurs idoles, celle d'Harpocrate, avec le doigt ſur la bouche, nous voyons évidemment qu'ils y renfermoient des myſtéres qu'il n'étoit pas permis à tout le monde de pénétrer, & qu'il falloit les méditer en ſilence.

On pourroit demander: Pourquoi avoir choiſi des Animaux pour repréſenter des dieux, & quelles furent les raiſons de la préférence qu'on donna à quelques-uns d'eux? Plutarque répond en général, que c'eſt à cauſe du rapport qu'ont ces Animaux avec la divinité, qu'ils repréſentent; car, pour ſe ſervir de ſa comparaiſon, l'image de Dieu éclate dans quelques-uns, comme celle du Soleil dans les gouttes d'eau, qui ſont frappées de ſes rayons. Ainſi, le crocodile n'ayant point de langue, eſt conſidéré comme le ſymbole de la divinité, qui, ſans proférer une ſeule parole, imprime les loix de l'équité & de la ſageſſe dans le ſilence de nos cœurs. En effet, ajoûte Plutarque, ſi on a trouvé bon que des Nombres, qui n'ont, ni corps, ni ame, ayant été regardés par les Pythagoriciens, comme les types de la divinité; n'eſt-il pas plus raiſonnable que des êtres qui en ſont doués, ſoient conſidérés comme des images dans leſquelles elle a voulu ſe faire voir à nos yeux? Et ſi toute la nature n'eſt elle-même qu'un miroir, dans lequel le Soleil de la divinité ſe peint avec ſes différens attributs; cela n'eſt-il pas encore plus vrai des créatures animées? Y eut-il jamais de ſtatue, quelque excellente qu'elle ſoit, qui repréſente mieux l'Être ſouverain, que le moindre corps organiſé?

A cette excellente raiſon de Plutarque, M. l'abbé Banier en joint quatre autres, qu'il tire de l'aſtrologie, de l'hiſtoire, de la théologie

logie des Égyptiens, & de l'utilité que l'Égypte tiroit de quelques Animaux. On les trouvera détaillées dans ſon traité de la Mythologie, ainſi que dans les Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles Lettres.

(a) II. Les Hébreux diſtinguoient les Animaux purs, des Animaux impurs. Ils nommoient Animaux purs, ceux dont il étoit permis de manger, & impurs, ceux dont l'uſage leur étoit interdit par la Loi. On eſt fort partagé, parmi les Interprétes, au ſujet de la pureté ou impureté légale des Animaux. On croit qu'elle étoit déjà en uſage, dès avant le déluge, puiſque Dieu ordonna à Noë d'introduire, dans l'arche, ſept couples d'Animaux purs, & ſeulement deux couples d'Animaux impurs. Les uns croient que cette diſtinction eſt toute ſymbolique, & qu'elle marque ſeulement la pureté ou impureté morale, que les Hébreux devoient rechercher, ou éviter, ſuivant la nature & les inclinations des Animaux, dont ils devoient uſer ou s'abſtenir. Le porc, par exemple, ſignifie la gourmandiſe; le liévre, l'impudicité; la brebis, la douceur; la colombe, la ſimplicité, & ainſi des autres. Dans la défenſe de l'uſage du porc, le principal but de Moïſe étoit d'interdire la gourmandiſe & les excès dans le boire & le manger. S. Barnabé, dans ſon épître, s'étend au long ſur ces ſignifications ſymboliques.

D'autres penſent que Dieu a voulu éloigner les Hébreux de la tentation d'adorer les Animaux, en leur faiſant manger, ceux dont la plûpart étoient regardés comme des dieux en Égypte, & en leur inſpirant de l'horreur pour d'autres, auxquels on rendoit auſſi des honneurs divins. Ils n'avoient garde de décerner leur culte aux Animaux qu'ils mangeoient, & encore moins à ceux, dont ils ne daignoient pas même uſer pour leur nourriture.

Enfin, pluſieurs Commentateurs ne connoiſſent, dans les Animaux déclarés impurs, que des qualités naturelles, qui ſont réellement nuiſibles, ou du moins, qui le ſont dans l'idée des peuples. Ainſi, Moïſe a défendu l'uſage des oiſeaux, des poiſſons, dont la chair paſſoit pour mauvaiſe & dangereuſe à la ſanté; les Animaux farouches, dangereux, venimeux, ou qui étoient tels dans l'imagination du vulgaire. Il ſemble auſſi que Dieu, ayant voulu ſéparer les Hébreux des autres peuples, comme une nation ſainte & conſacrée à ſon ſervice, leur interdit l'uſage de certains Animaux cenſés impurs, afin que cette pureté, extérieure & figurative, les portât à une autre pureté plus parfaite & plus réelle.

Les Hébreux n'offroient communément, en ſacrifice, que la vache, le taureau & le veau, avec la chevre, le bouc & le chevreau; à quoi il faut joindre la brebis,

(a) Geneſ. c. 7, v. 2. c. 32. v. 25. Exod. c. 22. v. 31. Levit. c. 3. v. 17. c. 7. v. 23. & ſeq. c. 11. v. 3. & ſeq. c. 17. v. 10. & ſeq. c. 22. v. 8, 19. & ſeq.

le bélier & l'agneau. Quand on parle de moutons offerts en ſacrifice, il faut l'entendre des béliers, ou des agneaux entiers & ſans défauts corporels. Outre ces trois ſortes d'Animaux, on pouvoit manger de quantité d'autres, ſoit ſauvages ou domeſtiques, comme le cerf, le chevreuil, & en général de tous ceux qui ont la corne fourchue, & qui ruminent. Tous ceux qui ont la corne du pied d'une ſeule pièce, ou qui ont le pied fendu, & qui ne ruminent pas, étoient cenſés impurs, & ne pouvoient ſe manger, ni être offerts en ſacrifice. La graiſſe de toute ſorte d'Animaux immolés, étoit interdite aux Iſraëlites. Le ſang de toute eſpèce d'Animaux généralement, & en toute ſorte de cas, étoit auſſi interdit aux Hébreux, ſous peine de la vie. Ils n'uſoient point non plus du nerf de la cuiſſe de derrière des Animaux, quoique purs d'ailleurs, en mémoire du nerf de la cuiſſe de Jacob, qui fut frappé par l'ange qui lutta avec lui à Mahanaïm. Enfin, ils ne mangeoient point d'Animaux qui avoient été pris & touchés par une bête carnacière & impure; comme un chien, un loup, un ſanglier, &c. ni d'un Animal mort de lui-même. Celui qui en touchoit le cadavre, étoit impur juſqu'au ſoir, & ne rentroit dans le commerce ordinaire des autres Juifs qu'au ſoir, & après avoir lavé ſes habits.

Les poiſſons, qui n'avoient point de nageoire, ni d'écailles, étoient déclarés impurs. Les oiſeaux, qui marchoient ſur la terre à quatre pieds, comme la chauve-ſouris, les diverſes ſortes de mouches qui ont pluſieurs pieds, étoient auſſi déclarés impurs. Mais, la Loi exceptoit les différentes eſpèces de ſauterelles, qui ont les pieds de derrière plus haut que ceux de devant, & qui ſautent plutôt qu'elles ne marchent ſur la terre. Ces Animaux étoient purs, & on pouvoit en manger.

Nous allons préſenter ici une liſte alphabétique des Animaux impurs, dont il eſt fait une mention expreſſe dans les loix de Moïſe.

*Parmi les Animaux à quatre pieds.*

La Belette.
Le Caméléon.
Le Chameau.
Le Crocodile.
Le Lézard.
Le Liévre.
La Muſeraigne.
Le Porc.
Le Porc-Épic,
*ou*
l'Hériſſon.
La Souris.
Le Stellion.
La Taupe.

*Parmi les Oiſeaux.*

L'Aigle.
L'Aigle de Mer.
L'Autruche.
Le Butor.
Le Chat-Huant.
La Chauve-Souris.
Le Cigne.
Le Corbeau.
Le Cormoran.
Le Courlis.
L'Épervier.
Le Griffon, *ou plutôt* l'Oſſifrague.
Le Héron.
Le Hibou.
La Huppe.
L'Ibis.
Le Milan.
Le Porphyrion, *ou peut-être* le Vautour.
La Poule-d'Eau.
Le Vautour, *& ceux de ſon eſpèce.*

ANIO, *Anio*, Ἄνιων, (*a*) fleuve d'Italie, qui prend ſa ſource à la montagne des Trébains. On dit qu'il fut ainſi appellé d'Anius, roi des Étruſques; parce que ce Prince, pourſuivant Céthégus, qui lui avoit enlevé ſa fille, étoit tombé dedans.

Ce fleuve ſervoit autrefois de limites au païs du Latium. Il coule dans une plaine, & ſe rend dans le Tibre au-deſſus de Rome, après avoir reçu trois lacs célebres, qui donnérent leur nom à la ville de Sabiaco. Pline en fait une deſcription qui ſemble exagérée. » L'Anio, dit ce Géographe, » en recevant les eaux de plu» ſieurs ruiſſeaux, ou fontaines, » devient ſi gros qu'on ne voit » point de navire ſur la mer d'Ita» lie, qu'il ne ſoit capable de por» ter; de façon qu'il n'y a pas au » monde de fleuve plus mar» chand, que celui-là. Ses rives » ſont couvertes de belles maiſons » de campagne; & on en trouve » plus le long de ce ſeul fleuve, » que ſur les bords de tous les » autres fleuves de l'univers. Il eſt » extrêmement ſerré des deux » côtés; cependant, il ne fait point » de dégât. Il eſt vrai qu'il croît » quelquefois tout à coup; & le » préjudice qu'il cauſe alors, c'eſt » que Rome regorge d'eau. Bien » plus, loin de nuire aux Romains » dans ces circonſtances, il ſert à » leur donner des pronoſtics & » des avertiſſemens. »

Lorſqu'Annibal faiſoit la guerre en Italie, il alla camper ſur les bords de l'Anio, 211 ans avant J. C. Et comme il n'étoit qu'à trois milles de Rome, il s'avança de-là, lui-même, à la tête de deux mille chevaux, juſqu'au temple d'Hercule, près de la porte Colline, d'où, en faiſant faire divers mouvemens à ſon cheval, il con-

(*a*) Strab. pag. 235, 238. Plin. L. III. c. 5, 12. Ovid. Métam. L. XIV. c. 8. Tit. Liv. L. XXVI. c. 10, 11.

templa à ſon aiſe les murailles & la ſituation de la Ville. Flaccus, indigné de cette audacieuſe curioſité, qu'il regardoit comme une inſulte, fit ſortir contre lui une troupe de cavalerie, à qui il ordonna de le repouſſer juſques dans ſon camp. L'Anio prend aujourd'hui le nom de Tévérone dans les états du Pape.

ANIOCARATER, *Aniocarater*, (*a*) C'étoit à Sparte le premier officier de l'armée. C'étoit lui qui commandoit la gauche dans les combats, lorſqu'il n'y avoit qu'un des Rois; mais, lorſqu'ils y étoient tous les deux, il commandoit le corps de bataille. C'eſt à cauſe de ſon pouvoir, & à cauſe de ſa charge qui ne connoiſſoit point de ſupérieur dans le métier de la guerre, que les Rois, que l'ordre de la faire aux Meſſéniens lui fut adreſſé immédiatement. Originairement, il étoit le commandant des troupes auxiliaires. Ceux, auxquels cet ordre de faire la guerre étoit notifié médiatement par l'Aniocarater, étoient les chefs des Morages & des Lochages.

ANIPPE, *Anippus*, Ἄνιππος, (*b*) amiral d'une flotte de Syracuſe, compoſée de dix voiles. Vers l'an 377 avant l'Ére Chrétienne, cette flotte ayant été attaquée par les Athéniens ſous la conduite d'Iphicrate, fut défaite & priſe toute entière par l'Ennemi. Le vainqueur ayant dépouillé tous les vaiſſeaux de leurs ornemens, les conduiſit au port des Corcyréens. Quant aux priſonniers, il ſe contenta d'exiger d'eux une certaine ſomme. Il n'en excepta que l'amiral Anippe, qu'il fit garder avec ſoin, ſoit qu'il voulût exiger de lui une plus groſſe ſomme, ſoit qu'il eût deſſein de le vendre. Mais, Anippe étant au déſeſpoir de ſe voir réduit à un tel état, ſe tua lui-même.

ANITIS, *Anitis*, ſurnom de Diane. C'eſt le même qu'Anaïtis. *Voyez* Anaïtis.

ANITORGIS, *Anitorgis*, (*c*) ville d'Eſpagne. Vers l'an 540 de Rome, Aſdrubal, fils d'Amilcar, étant campé auprès de cette Ville, P. Corn. Scipion & Cn. Scipion y allérent auſſi camper, à la vue des ennemis, dont ils n'étoient ſéparés que par la rivière. Cn. Scipion reſta dans cet endroit avec les troupes, qui lui avoient été aſſignées; & P. Scipion en partit pour aller à la guerre, dont il étoit chargé. Aſdrubal s'apperçut bientôt qu'il y avoit peu de Romains dans l'armée de Cn. Scipion; & que toute l'eſpérance de de ce général étoit fondée ſur le ſecours des Celtibériens. Comme il connoiſſoit l'infidélité de ces nations, parmi leſquelles il faiſoit la guerre depuis tant d'années, & qu'il n'y avoit point de ruſe ni de fraude, qu'il ne ſçût lui-même mettre en uſage, il traita ſecrétement avec les chefs des Celtibériens, par le moyen des Eſpagnols, qui ſervoient dans ſon

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XV. p. 402, 418, 419.
(*b*) Xenoph., pag. 689. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 351.
(*c*) Tit. Liv. L. XXV. c. 32, 33.

camp, & les engagea, moyennant une grande récompense, à se retirer dans leur païs avec leurs troupes.

Cn. Scipion fit ce qu'il put pour les retenir; mais, voyant qu'il ne gagnoit rien, il prit le seul parti qui lui parut salutaire dans de pareilles conjonctures. Ce fut de rebrousser chemin le plus promptement qu'il pourroit, évitant avec soin de combattre en plaine contre un ennemi qui lui étoit si supérieur par le nombre de ses troupes, & qui, ayant passé le fleuve, le suivoit à la piste, & lui marchoit presque sur les talons. On ne sçait pas au juste le nom moderne de la ville d'Anitorgis. Tantôt on veut que ce soit Pampelune, tantôt Albarazin.

ANIUS, *Anius*, Ἄνιος, (*a*) fleuve de Macédoine, qui se rend dans la mer Ionienne, ou Adriatique. César, étant à Apollonie, ville du païs, prit la résolution de partir, à l'insçu de l'armée qu'il ne croyoit pas suffisante pour hasarder un combat. La nuit étant venue, il s'embarqua en effet, déguisé sous un habit d'esclave, sur l'Anius, dont l'embouchure étoit ordinairement fort aisée & fort tranquille, parce qu'il se levoit tous les matins un petit vent de terre, qui repoussoit les vagues de la mer, & en facilitoit l'entrée au fleuve. Mais, malheureusement, cette nuit là, il se leva un vent marin si violent qu'il amortit le vent de terre; & que le fleuve, irrité par le flux & par la résistance des vagues, qui, poussées avec furie, combattoient contre son courant, devint dangereux & terrible, ses eaux étant forcées de remonter vers leur source avec des tournoiemens affreux, & avec un mugissement horrible; de manière qu'il étoit impossible au pilote de surmonter cette violence, & de gouverner.

C'est pourquoi, il commanda aux rameurs de ramer vers la pouppe pour remonter le fleuve. César ayant entendu cela, se leve tout à coup, se montre, & prenant la main du pilote, surpris & étonné de voir là César: » Marche, mon ami, lui dit-il, ose » tout & ne crains rien, tu menes » César & sa fortune. « A ce mot, les matelots oublient l'hiver & ses tourmens, & ramant de toutes leurs forces avec un merveilleux courage, ils tâchoient de surmonter la violence des vagues. Mais, l'embouchure ne pouvant être franchie par aucun effort, César, qui voyoit sa frégate faire eau de tous côtés, & près de couler à fond, permit au pilote, quoiqu'avec peine, de retourner en arrière. Quand il eut regagné son camp, ses soldats vinrent en foule au-devant de lui, se plaignant hautement, & lui témoignant leur douleur, de ce qu'il ne s'assuroit pas de vaincre avec eux seuls; & que, plein de chagrin & d'inquiétude, il exposoit sa personne au plus grand danger, pour aller chercher les absens, comme se défiant de ceux qu'il avoit avec lui. Le fleuve Anius doit être le même que l'Aoüs. *Voyez* Aoüs.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 726.

ANIUS, *Anius*, Ἄνιος, (*a*) roi de l'iſle de Délos, & en même-tems grand-prêtre d'Apollon, étoit de la famille de Cadmus, du côté de ſa mere Rhéo, fille de Staphilus, qui reconnoiſſoit Bacchus pour ſon pere. Rhéo ayant eu quelque galanterie, ſon pere l'expoſa ſur mer dans un petit vaiſſeau, avec lequel elle aborda dans l'iſle de Délos, où elle accoucha d'Anius, qui, de ſon mariage avec Doripe, eut trois filles extrêmement ménagères, & qui firent de grands amas des offrandes qu'on portoit au temple d'Apollon. Les Grecs, pendant le ſiége de Troye, envoyérent Paléméde, pour demander des vivres à Anius, & l'obligérent même de donner ſes filles en ôtages. Cependant, les Princeſſes trouvérent le moyen de s'échapper; ce qui fit dire que Bacchus les avoit changées en pigeons. Quant à ce qu'on prétendoit qu'elles changeoient tout ce qu'elles touchoient, en vin, en bled & en huile, on étoit fondé, ſelon le ſçavant Bochart, ſur les étymologies des noms de ces trois filles, Œno, Spermo, & Élaïs, qui pouvoient ſignifier du bled & de l'huile, qu'on offroit pour l'ordinaire à Apollon, & dont elles firent des magaſins, qui ſervirent beaucoup à l'armée de Grecs.

Énée, dans ſon voyage, étant arrivé dans l'iſle de Délos, Anius vint au-devant de lui, la tête ceinte d'un bandeau Royal & d'un laurier ſacré. Ayant reconnu Anchiſe, ſon ancien ami, il leur préſenta la main en ſigne d'hoſpitalité, & les conduiſit dans la Ville.

ANNA, *Anna*, déeſſe qui préſidoit aux années, & à laquelle on ſacrifioit dans le mois de Mars. C'eſt, ſelon quelques-uns, la Lune. Selon d'autres, c'eſt ou Thémis, ou Io, ou l'une des Atlantides. *Voyez* l'article ſuivant.

ANNA PERENNA, *Anna Perenna*, (*b*) divinité champêtre, que quelques Auteurs croyent être la ſœur de Didon, ſi célébrée dans le quatrème livre de l'Énéide, & qui ſe retira dans le pais des Laurentins, où Énée la reçut. Mais, comme elle craignoit que Lavinie ne voulût lui ôter la vie, elle ſe jetta dans le fleuve Numicus, dont elle devint une des nymphes. D'autres penſent que c'étoit la Lune elle-même, qui avoit pris le nom d'Anna, de l'année, *Ab anno*; parce que l'année étoit compoſée de mois lunaires; mais, la plus commune opinion, c'eſt que c'étoit une bonne femme de la campagne, qui apporta quelques gâteaux au peuple Romain, dans le tems qu'il s'étoit retiré ſur le mont Aventin; & ce peuple, par reconnoiſſance, voulut que ſon nom fût éternellement honoré. C'eſt d'*à perennitate cultûs*, qu'elle prit le ſurnom de *Perenna*.

M. l'abbé Banier la compte au nombre des divinités de la campagne, ſur l'autorité de Varron,

(*a*) Diod. Sicul. p. 229. Virg. Æneid. L. III. v. 80. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 299, 418, 419.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 407. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. 429, 455. *& ſuiv.*

qui la met dans le même rang que Palès, Cérès, & autres. Sa fête étoit célébrée avec ſolemnité aux Ides de Mars, ſur les bords du Tibre, pendant laquelle le peuple donnoit de grands témoignages de réjouiſſance. On y buvoit largement, on y danſoit; & les filles y chantoient des vers, dans leſquels la pudeur n'étoit pas ménagée; mais auſſi, faiſoit-on alluſion à une aventure galante, rapportée par Ovide. Anna, ſelon ce Poëte, ayant été reçue dans le ciel, Mars, qui étoit amoureux de Minerve, pria la nouvelle Déeſſe de le ſervir dans ſes amours. Celle-ci, à qui le dieu de la guerre n'étoit pas indifférent, lui ayant promis ce qu'il ſouhaitoit, vint lui dire un jour que Minerve conſentoit à l'épouſer; & ayant pris un habit ſemblable à celui de la Déeſſe, elle ſe trouva au rendez-vous; mais, elle fut la dupe de ſon déguiſement, qui fut découvert.

ANNAIRE [ la Loi ], *Lex Annaria*. Cette Loi Annaire, ou Annale, que les Romains avoient priſe des Athéniens, regloit l'âge requis, pour parvenir aux charges de la République; dix-huit ans, par exemple, pour être chevalier Romain, & vingt-cinq, pour obtenir le conſulat.

ANNALES, *Annales*, (*a*) rapport hiſtorique des affaires d'un État, rédigées par ordre des années. La différence, qui ſe trouve entre les Annales & l'Hiſtoire, eſt un point différemment traité par divers Auteurs. Quelques-uns, ſelon Aulu-Gelle, prétendent que l'Hiſtoire eſt proprement le récit des choſes auxquelles l'Écrivain a aſſiſté, & qu'il a vues de ſes propres yeux. Aulu-Gelle ajoûte que Verrius Flaccus doutoit que cette opinion fût vraie, quoiqu'il avouât qu'elle étoit fondée ſur l'étymologie & l'origine du nom d'Hiſtoire. Car, diſoit-il, Hiſtoire, en Grec, ſignifie la connoiſſance des choſes préſentes. Et en effet, ἱστορεῖν, veut dire, voir, connoître.

Servius, ſur un vers du premier livre de l'Énéide, rapporte cette différence, & appuie ſur cette étymologie. Au contraire, les Annales, dit-il, ſont ce que l'on n'a point vu de nos tems. Ainſi, pourſuit-il, l'ouvrage de Tite-Live eſt partie Hiſtoire, partie Annales. Il ſemble que Tacite ait été auſſi de ce ſentiment; car, il intitule la première partie de ſon ouvrage *Annales*; c'eſt parce qu'il y parle des tems qui l'avoient précédé. Pour la ſeconde partie, où il décrit les affaires de ſon ſiécle, il l'appelle Hiſtoire.

Aulu-Gelle eſt d'un autre ſentiment. Il prétend que l'Hiſtoire & les Annales ne différent, que comme le genre & l'eſpèce. L'Hiſtoire eſt le genre, & c'eſt la narration, ou l'expoſition des choſes paſſées. Annales eſt l'eſpèce, & c'eſt la même choſe,

(*a*) Aulu-Gell. L. V. c. 18. Flor. L. I. c. 10, 12. Cicer. de Orat. c. 29. Virg. Æneïd. L. I. v. 377. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 267, 268.

mais rédigée par ordre des années ; de même que Journal eſt la même choſe, dirigée ſelon l'ordre des jours. Le même Auteur rapporte une autre différence, que Sempronius Aſellio mettoit entre l'Hiſtoire & les Annales. Celles-ci, ſelon cet Écrivain, ſont une ſimple narration de ce qui s'eſt fait chaque année. L'Hiſtoire eſt un récit, non ſeulement des faits, mais encore des cauſes, des motifs, des raiſons, & de tous les reſſorts qui ont fait agir. L'Annaliſte ne fait que déduire ces faits ; l'Hiſtorien raiſonne ſur ces faits.

Cicéron ſemble être de même avis, ou du moins ce qu'il dit, revient à peu près à cela. La différence qu'il y a, ſelon lui, entre les Annales & l'Hiſtoire, c'eſt que les Annales ne font ſimplement que raconter les faits de chaque année, ſans aucun autre ornement que la briéveté ; au lieu que l'Hiſtoire demande des ornemens.

La différence, que donne Servius, n'eſt pas d'uſage aujourd'hui. Celle que met Aulu-Gelle entre l'Hiſtoire & les Annales, ne ſuffit pas. Il faut joindre celle de Cicéron & celle d'Aſellio. Cependant, on appellera fort bien Annales, toute hiſtoire diſtinguée par année. Souvent même, Annales, ſe prend pour toutes ſortes d'Hiſtoires, ou pour Hiſtoire en général, tant en latin qu'en françois. C'eſt dans ce ſens, que l'ont pris Florus, Virgile & Cicéron.

Voici à peu près comme ce dernier rapporte l'origine des Annales : » L'Hiſtoire n'étoit d'abord que la compoſition des » Annales. Pour en conſerver la » mémoire, le grand-Prêtre écrivoit ce qui ſe paſſoit chaque » année, & l'expoſoit ſur une » tablette dans ſon logis, afin » que le peuple pût l'aller lire. » C'eſt ce qu'on appelloit les » grandes Annales. Cette coûtume ſubſiſta juſqu'au Pontificat » de Publius Mucius Scévola. Il » étoit Conſul l'an 620, ou 621 » de Rome ; c'eſt-à-dire, 134, » ou 135 ans avant J. C. Pluſieurs Écrivains imitérent cette » manière d'écrire l'Hiſtoire ſans » ornemens, & ſimplement en » racontant les faits. Tels furent » Caton, Pictor, & Piſon. Antipater fut le premier, qui releva un peu plus ſon ſtyle, & » qui donna des ornemens à » l'Hiſtoire. Cet Antipater étoit » ami de Craſſus, & vivoit par » conſéquent vers l'an de Rome » 630, environ 120 ans avant » l'Ere Chrétienne. «

ANNALIS, *Annalis*, ſurnom donné à la famille de Villius, l'une des plus anciennes de Rome. Ce ſurnom leur étoit venu de celui qui, le premier, avoit reglé, par une loi, combien il falloit avoir d'années pour entrer dans les différentes ſortes de Magiſtratures.

ANNE, *Anna*, Ἄννα, (*a*) femme d'Elcana, qui étoit de la ville de Ramathaim-Sophim. Elcana

(*a*) Reg. Lib. I. cap. 1. v. 2. & ſeq.

avoit une autre femme, nommée Phénenna. Cet homme alloit de ſa ville à Silo, aux jours ſolemnels, pour adorer le Seigneur, & pour lui offrir des ſacrifices. Les deux fils d'Héli, Ophni & Phinées, prêtres du Seigneur, y étoient alors. Un jour donc, Elcana ayant offert ſon ſacrifice, donna à Phénenna, ſa femme, à tous ſes fils, & à toutes ſes filles, leur part de l'hoſtie. Il n'en donna qu'une à Anne; & en la lui donnant, il étoit triſte, parce qu'il l'aimoit, & que le Seigneur l'avoit rendu ſtérile. Phénenna, ſa rivale, l'affligeoit, & la tourmentoit extrêmement, lui inſultant ſur ce que le Seigneur l'avoit rendu ſtérile. Elcana faiſoit tous les ans les mêmes exercices de piété. Anne allant avec lui en la maiſon du Seigneur, Phénenna lui inſultoit de même; enſorte qu'elle ne ceſſoit de verſer des larmes, & ne vouloit rien manger.

Elcana, ſon mari, lui dit donc: » Anne, pourquoi pleurez-vous? » pourquoi ne mangez vous point, » & pourquoi votre cœur s'affli- » ge-t-il? Ne vous ſuis-je pas » plus, que ne vous ſeroient dix » enfans? « Après qu'Anne eut mangé & bu à Silo, elle ſe leva. Le grand-prêtre Héli étoit aſſis ſur ſon ſiége, devant la porte du tabernacle, lorſqu'Anne, qui avoit le cœur plein d'amertume, vint prier le Seigneur, en répandant beaucoup de larmes, & elle fit un vœu en ces termes: » Sei- » gneur des armées, ſi vous dai- » gnez regarder l'affliction de vo- » tre ſervante, ſi vous vous ſou- » venez de moi, ſi vous n'ou- » bliez point votre ſervante, & » que vous donniez à votre eſ- » clave un enfant mâle, je vous » l'offrirai pour tous les jours de » ſa vie, & le raſoir ne paſſera » point ſur ſa tête. « Comme Anne demeuroit ainſi long-tems en prieres devant le Seigneur, Héli obſerva le mouvement de ſes lévres; car, Anne parloit dans ſon cœur, & l'on voyoit ſeulement remuer ſes lévres, ſans qu'on entendît aucune parole. Héli crut donc qu'elle avoit bu avec excès, & il lui dit: » Juſ- » qu'à quand ſerez-vous ainſi » ivre? Laiſſez un peu repoſer » le vin, qui vous trouble. « Anne lui répondit: » Pardonnez- » moi, mon Seigneur, je ſuis » une femme comblée d'afflic- » tion: Je n'ai bu ni vin, ni » rien, qui puiſſe enivrer; mais, » j'ai répandu mon ame en la » préſence du Seigneur. Ne » croyez pas que votre ſervante » ſoit comme l'une des filles de » Bélial; car, il n'y a que l'excès » de ma douleur & de mon af- » fliction, qui m'ait fait parler » juſqu'à cette heure. «

Alors, Héli lui dit: » Allez en » paix; & que le Dieu d'Iſraël » vous accorde la demande que » vous lui avez faite. » Anne lui répondit: » Plût à Dieu, que » que votre ſervante trouvât gra- » ce devant vos yeux. » Elle s'en alla enſuite trouver ſon mari, prit de la nourriture, & ne porta plus, comme auparavant, un viſage abattu. Après cela, s'étant

levés dès le matin, ils adorérent le Seigneur, & s'en retournérent à leur maiſon, à Ramathaim-Sophim. Elcana connut ſa femme, & le Seigneur ſe reſſouvint d'elle. Quelque-tems après, elle conçut & mit au monde un fils, qu'elle appella Samuël, parce qu'elle l'avoit demandé au Seigneur. Son mari vint enſuite, avec toute ſa maiſon, pour immoler au Seigneur l'hoſtie ordinaire, & pour accomplir ſon vœu. Mais, Anne n'y alla point, ayant dit à ſon mari, qu'elle n'iroit point à Silo, que l'enfant ne fût ſevré, & qu'elle ne le menât, pour le préſenter au Seigneur.

Elcana lui dit qu'elle pouvoit faire comme elle jugeroit à propos. Ainſi, Anne demeura au logis, & nourrit ſon fils de ſon lait, juſqu'à ce qu'elle l'eût ſevré. Et lorſqu'elle l'eut ſevré, elle prit avec elle trois veaux, trois meſures de farine, & un grand vaiſſeau plein de vin, & amena ſon fils avec elle à Silo, en la maiſon du Seigneur. Or, l'enfant étoit encore tout petit. Anne le préſenta à Héli, après avoir immolé un veau, & lui dit : » Il » eſt vrai, mon Seigneur, com- » me il l'eſt que vous vivez, que » je ſuis cette femme que vous » avez vue ici prier le Seigneur. » Je le ſuppliois de me donner » cet enfant ; & il m'a accordé » la demande que je lui ai faite. » C'eſt pourquoi, je le lui remets » entre les mains, afin qu'il ſoit » à lui, tant qu'il vivra. « Elle fit enſuite ſa priere par un cantique d'actions de graces. Cette ſainte femme vivoit vers le milieu du douzième ſiécle, avant l'Ére Chrétienne.

ANNE, *Anna*, Ἄννα, (*a*) de la tribu de Nephthali. Cette femme eſt connue dans l'hiſtoire de Tobie, qu'elle avoit épouſé, & dont elle eut un fils, qui prit le nom de ſon pere. Lorſque Tobie eut perdu la vue, & qu'il ſe trouva par-là réduit à la mendicité, Anne alloit tous les jours faire de la toile, & apportoit, du travail de ſes mains, ce qu'elle pouvoit gagner pour vivre. Un jour, qu'on lui avoit donné un chevreau, au de-là de ce qui lui étoit dû pour ſon travail, elle l'apporta à la maiſon ; & Tobie l'ayant entendu crier, dit à Anne : » Prenez garde que ce chevreau » n'ait été dérobé ; rendez-le à » ceux à qui il eſt, parce qu'il » ne nous eſt pas permis de man- » ger, ou de toucher à quelque » choſe, qui ait été dérobé. « Alors, ſa femme lui répondit en colère : » Il eſt aiſé de voir com- » bien toutes vos eſpérances » étoient vaines, & à quoi ſe » ſont terminées toutes vos au- » mônes. « C'eſt ainſi qu'elle lui inſultoit, l'accablant de reproches.

Alors Tobie, jettant un profond ſoupir, commença à prier avec larmes, demandant ſur tout à Dieu, qu'il le retirât de ce

(*a*) Tob. c. 1. v. 9. c. 2. v. 19. *& ſeq.* c. 3. v. 1. c. 4. v. 1. *& ſeq.* c. 10. v. 3. *& ſeq.* c. 11. v. 5, 6. c. 14. v. 1. *& ſeq.*

monde. Croyant donc que Dieu exauceroit ſa priere, il appella à lui ſon fils Tobie, & lui dit: » Mon fils, écoutez les paroles » de ma bouche, & mettez-les » dans votre cœur, comme un » fondement ſolide. Lorſque Dieu » aura reçu mon ame, enſeve- » liſſez mon corps, & honorez » votre mere tous les jours de » ſa vie; car, vous devez vous » ſouvenir de ce qu'elle a ſouf- » fert, & à combien de périls » elle a été expoſée, lorſqu'elle » vous portoit dans ſon ſein, & » quand elle aura auſſi elle-mê- » me achevé le tems de ſa vie, » enſeveliſſez-la auprès de moi. «

Tobie, malgré ſes vœux, vécut encore aſſez long-tems. On ſçait que ce fut depuis, que ſon fils, conduit par l'ange Raphaël, alla à Ragès, où il prit une femme. Comme il différoit de revenir, Tobie, ſon pere, ſe laiſſa aller à une profonde triſteſſe, & Anne, ſa femme, avec lui; & ils ſe mirent enſemble à pleurer, de ce que leur fils n'étoit point revenu au jour marqué; mais, ſur tout, Anne verſoit des larmes, ſans pouvoir ſe conſoler, en diſant: » Ah, mon fils! pour- » quoi vous avons-nous envoyé » ſi loin, vous qui étiez la lu- » mière de nos yeux, le bâton » de notre vieilleſſe, le ſoulage- » ment de notre vie, & l'eſpé- » rance de notre poſtérité? Nous » ne devions pas vous éloigner » de nous, puiſque ſeul vous » nous teniez lieu de toutes cho- » ſes. « Mais, Tobie lui diſoit: » Ceſſez, je vous prie, de parler » ainſi; ne vous troublez-point, » notre fils ſe porte bien; cet » homme avec qui nous l'avons » envoyé, eſt très-fidéle. « Rien néanmoins ne la pouvoit conſoler; mais, ſortant tous les jours de ſa maiſon, elle regardoit de tous côtés, & alloit dans tous les chemins, par leſquels elle eſpéroit qu'il pourroit revenir, pour tâcher de le découvrir de loin, quand il reviendroit. Enfin, un jour qu'elle étoit aſſiſe proche le chemin, ſur le haut d'une montagne, d'où elle pouvoit découvrir de loin; comme elle regardoit de-là, ſi ſon fils ne venoit point, elle l'apperçut de bien loin, le reconnut auſſi-tôt, & courut en porter la nouvelle à ſon mari.

Tobie ne tarda pas à recouvrer la vue, après l'arrivée de ſon fils; & ce ſaint homme vécut encore 42 ans, depuis cet événement. Anne lui ſurvécut. Quand elle fut morte, on l'enterra dans le même ſépulchre que ſon mari, comme celui-ci l'avoit ordonné avant ſa mort, arrivée l'an 637 avant J. C.

ANNE, *Anna*, Ἄννα, (*a*) femme de Raguel, de la tribu de Nephthali. Lorſque le jeune Tobie fut arrivé chez Raguel, celui-ci ayant jetté les yeux ſur lui, dit à Anne, ſa femme: » Que » ce jeune homme reſſemble à » mon couſin! « Dès qu'il ſe fut fait connoître, Raguel, Anne,

(*a*) Tob. c. 7. v. 2. *& ſeq.* c. 10. v. 12, 13.

& Sara leur fille, fondirent en larmes.

L'on parla enſuite du mariage, entre le jeune Tobie & Sara. Après le feſtin des noces, Ráguel appella Anne, ſa femme, & lui ordonna de préparer une chambre. Dès qu'elle l'eut exécuté, elle y mena Sara, ſa fille, qui ſe mit à pleurer; mais, elle lui dit : » Ma fille, ayez bon » courage; que le Seigneur vous » comble de joie, après tant » d'afflictions, que vous avez » eues. «

Lorſque Sara fut ſur le point de partir, Anne & Raguel, l'ayant priſe, la baiſérent, & la laiſſérent aller, après l'avoir avertie d'honorer ſon beau-pere & ſa belle-mere, d'aimer ſon mari, de regler ſa famille, de gouverner ſa maiſon, & de ſe conſerver irréprehenſible en toutes choſes.

ANNE, *Anna*, Ἄννα, (*a*) prophéteſſe, fille de Phanuel, de la tribu d'Aſer. Cette ſainte femme avoit été mariée de fort bonne heure; mais, elle ne demeura que ſept ans avec ſon mari. Alors ſe voyant dégagée des liens du mariage, elle ne penſa plus qu'à plaire à Dieu. Elle demeuroit ſans ceſſe dans le temple, ſervant le Seigneur jour & nuit dans les jeûnes & dans les prieres.

Anne avoit 84 ans, lorſque la Sainte Vierge vint offrir J. C. au temple. Étant ſurvenue au temple, dans le moment que le vieillard Siméon prononça le cantique d'actions de graces, que nous liſons dans l'Évangile, elle ſe mit auſſi à louer Dieu, & à parler du Meſſie à tous ceux qui attendoient la rédemption d'Iſraël. On ne ſçait rien autre choſe de la vie, ni de la mort de cette Prophéteſſe. Le martyrologe Romain met ſa fête le premier jour de Septembre; celui de Caniſus, le 28 Août. D'autres joignent la fête d'Anne la prophéteſſe à celle du vieillard Siméon, le trois Février.

ANNA, *Anna*, Ἄννα, (*b*) mere de la Sainte Vierge, & femme de S. Joachim. Les noms d'Anne & de Joachim ne ſe liſent point dans les écritures canoniques du nouveau Teſtament; mais, on les lit dans d'anciens Ouvrages, leſquels, quoiqu'ils n'aient pas une grande autorité, ſur tout dans l'égliſe d'Occident, ne laiſſent pas de mériter du reſpect. On les voit cités dans les écrits des Peres. La tradition de l'Égliſe a conſervé les noms d'Anne & de Joachim, & a rendu à leur mémoire les honneurs convenables, quoiqu'elle n'ait pas adopté tout ce qu'un zéle peu éclairé avoit publié de leur vie. Ce que nous ſçavons de Joachim & d'Anne, nous vient des Orientaux, qui ont conſervé pluſieurs traditions hiſtoriques inconnues à l'Occident.

On lit, dans le Protévangile, attribué à S. Jacques, que Joachim voulant un jour préſenter au temple ſon offrande dans un jour ſolemnel, un juif, nommé Ruben, l'en empêcha, diſant que cela ne lui étoit pas permis, parce

(*a*) Luc. c. 2. v. 36. & ſeq.

(*b*) Proter. Jacob. c. 1.

qu'il n'avoit point de poſtérité dans Iſraël. Joachim, chargé de confuſion, ſe retira dans le déſert, où il demeura quarante jours & quarante nuits, dans le jeûne & dans la priere. Anne, ſon épouſe, demeura dans ſa maiſon, s'affligeant devant le Seigneur, tant à cauſe de ſa ſtérilité, qu'à cauſe de l'abſence de Joachim, ſon mari. Le jour d'une grande fête étant arrivé, Judith, ſa ſervante, lui dit : » Juſqu'à quand » demeurerez-vous dans la dou» leur ? Il ne vous eſt pas permis » de vous affliger aujourd'hui ; » car, c'eſt le grand jour du Sei» gneur. Prenez cette coëffure, » & parez-en votre tête ; car, » il ne m'appartient pas de la » porter, à moi qui ſuis votre » ſervante, mais à vous ſeule» ment, qui êtes de la race » Royale. « Anne lui dit : » Re» tirez-vous, je ne ferai point » cela ; car, le Seigneur m'a hu» miliée. « Sa ſervante irritée lui reprocha ſa ſtérilité. Anne quitta ſes habits de deuil, ſe coëffa, & prit ſes habits de noces.

Vers la neuvième heure, elle entra dans ſon jardin, & commença à prier le Seigneur qu'il daignât la bénir, & la délivrer de l'opprobre de la ſtérilité. Et comme elle étoit ſous un laurier elle regarda en haut, & vit un nid d'oiſeaux, où il y avoit des petits. Cet objet augmenta ſa douleur. Elle cria au Seigneur, & ſe plaignit amérement de ce qu'elle demeuroit dans la ſtérilité, pendant que les animaux produiſoient leurs petits devant le Seigneur, & que la terre donnoit ſon fruit en ſon tems, & béniſſoit le Créateur. » Je ſuis, diſoit-elle, comme » une perſonne maudite dans » Iſraël ; on me charge de con» fuſion & de reproches, on me » chaſſe du temple de mon Dieu. » A qui puis-je me comparer ?

Alors, un ange du Ciel deſcendit vers elle, & lui dit : » Anne, » Dieu a exaucé votre priere ; » vous concevrez, & vous en» fanterez, & votre race ſera » louée dans tout le monde. « Anne répondit : » Vive le Sei» gneur mon Dieu ; s'il me don» ne un fils ou une fille, je le » conſacrerai au Seigneur, & il » ſervira dans ſon temple tous les » jours de ſa vie. « En même-tems, deux anges lui vinrent annoncer que Dieu avoit auſſi exaucé la priere de Joachim, & qu'il reviendroit inceſſamment avec ſes troupeaux. Il revint en effet des montagnes, & Anne alla au-devant de lui. Peu de jours après elle conçut, & au bout de neuf mois, elle enfanta Marie, & l'alaita de ſon lait. Marie avoit à peine ſix mois, qu'elle commença à marcher ſeule. Six mois après, Anne la ſévra ; & ayant fait un grand feſtin aux Prêtres, elle leur offrit ſa fille. Cependant, Marie demeura encore deux ans dans la maiſon de ſon pere ; & lorſqu'elle eut trois ans, Anne & Joachim la préſentérent au temple, pour y être élevée, & pour y ſervir le Seigneur. Voilà ce qu'on lit d'Anne & de Joachim dans le Protévangile de S. Jacques.

Quelques-uns ont dit que Ste Anne, avoit épouſé en premières noces Joachim, de qui elle eut Marie, mere du Sauveur; & en ſecondes noces Cléophas, dont elle eut Marie, mere de Jacques le mineur, de Joſeph le juſte, de Simon le zélé & de Thaddée; & enfin en troiſièmes noces, Salomas, dont elle eut une troiſième fille, nommée auſſi Marie, qui fut mariée à Zébédée, & qui devint mere de S. Jacques le majeur, & de S. Jean l'Évangéliſte. On cite d'anciens vers, qui confirment cette généalogie; mais, & ces vers & les défenſeurs de cette opinion ſont d'une trop petite autorité, pour qu'ils puiſſent la faire recevoir par les Sçavans. Il y a beaucoup d'apparence que les Maries, dont il eſt parlé dans l'Évangile, où elles ſont qualifiées, ſœur de la Sainte Vierge, étoient ſeulement ſes parentes, ou d'autres filles d'Anne & de Joachim, nées après la Ste Vierge.

On ne ſçait rien d'exact ſur le tems de la mort de Sainte Anne, ni de S. Joachim, ni même ſur leur tombeau, quoiqu'on montre aux voyageurs certains monumens, que l'on veut leur perſuader avoir été leurs ſépultures. Les Latins font la fête de Sainte Anne, le 28 Juillet; & les Grecs font celle de ſa Conception, le 9 Décembre, & celle de ſon mariage, le 9 Septembre.

ANNE, *Anna*, Ἄννα, grand-prêtre des Juifs. Il eſt auſſi connu ſous le nom d'Ananus. *Voyez* Ananus.

ANNE, *Anna*, autrement Anno, ou Thécémine, épouſe de Jéroboam I, roi d'Iſraël. Le nom de cette Princeſſe ne ſe lit, ni dans l'Hébreu, ni dans la Vulgate, mais ſeulement dans les Septante. On lit, dans le troiſième livre des Rois, que Pharaon, roi d'Égypte, donna pour femme à Jéroboam, qui s'étoit réfugié en Égypte, Thécémine, ſœur aînée de ſon épouſe. *Voyez* Abia, fils de cette Princeſſe.

ANNE, *Anna*, Ἄννα, (*a*) ſœur de Pygmalion & de la reine Didon. Elle ſuivit cette Reine, lorſqu'elle ſe retira en Afrique, à cauſe des mauvais traitemens qu'elle reçevoit de Pygmalion. Énée, chef des Troyens, y étant abordé depuis, ſuivant la narration de Virgile, Didon conçut pour lui beaucoup d'inclination. Anne, à qui elle le découvrit, loin de la détourner de ſa réſolution, l'enflamma davantage par ſes diſcours. Auſſi-tôt, elles vont l'une & l'autre aux pieds des autels, implorer l'appui des dieux. Elles immolent, ſuivant l'uſage, des brebis choiſies, à Cérès, à Phébus, à Bacchus, & ſur tout à Junon, qui préſidoit aux nœuds de l'Hymenée. Cependant, les deſtins s'oppoſent aux deſirs de la Reine. Anne, pénétrée de douleur, porte plus d'une fois au prince Troyen les plaintes & les pleurs de la Reine. Mais, ni les larmes, ni les remontrances ne peuvent changer

(*a*) Virg. Æneid. L. IV. v. 20. & *ſeq.* Ovid. Faſt. L. III. pag. 123. & *ſeq.*

aucunement ſa réſolution.

Didon frémit d'horreur de ſa deſtinée, & vaincue par la douleur, elle forme le deſſein de s'ôter la vie. Pour cet effet, elle ordonne à ſa ſœur de lui conſtruire un bûcher, comme pour y offrir un ſacrifice. Anne ne s'imagina point que Didon, ſous l'apparence d'un ſacrifice, cachât les préparatifs de ſa mort. Il ne lui vint point à l'eſprit qu'elle eût pris un parti ſi étrange, ni que la fuite d'un amant pût être plus funeſte, que la mort d'un époux. Elle exécuta donc ſes ordres.

Mais, dès qu'Anne fut inſtruite de la réſolution de ſa ſœur, elle s'évanouit au récit de cette funeſte cataſtrophe. Revenue à elle-même, elle accourt toute tremblante vers le bûcher, ſe frappant le ſein, & ſe déchirant le viſage; elle perce la foule, approche, & voyant ſa ſœur mourante, elle l'appelle à haute voix: » Quoi, » ma ſœur, vous me trompiez ? » Ce bûcher, ces autels, ce feu, » n'étoient donc que les triſtes » apprêts de votre mort déplo- » rable ? Vous m'abandonnerez ? » Hélas ! que deviendrai-je ? » Pourquoi n'avez-vous pas vou- » lu que je vous ſuiviſſe chez les » Morts ? le même fer nous au- » roit jointes l'une & l'autre; nous » aurions expiré enſemble. Mal- » heureuſe ! j'ai donné tous mes » ſoins à la conſtruction de ce fa- » tal bûcher. C'étoit donc pour » un tel ſacrifice que j'invoquois » les dieux de la patrie ; c'étoit » pour accomplir ce funeſte deſ- » ſein, que vous vouliez m'éloi- » gner. Cruelle, en vous donnant » la mort, vous l'avez donnée à » votre ſœur, aux ſeigneurs Ty- » riens, à votre peuple, & Car- » thage eſt détruite; mais, qu'on » m'apporte de l'eau pour laver » ſa plaie; que j'imprime mes » levres ſur les ſiennes, pour re- » cueillir au moins ſon dernier » ſoupir, ſi elle peut reſpirer en- » core. « En parlant ainſi, elle monte au haut du bûcher; elle embraſſe, en gémiſſant, ſa ſœur expirante; elle l'arroſe de ſes larmes, & tâche d'étancher le ſang de ſa bleſſure. Les yeux mourans de la Reine s'ouvrent un moment, & ſe referment auſſi-tôt.

On prétend qu'après la mort de Didon, Jarbas s'étant rendu maître de Carthage, Anne ſe retira chez Batrus, roi de l'iſle de Malte, & que Pygmalion, ſon frere, l'ayant voulu enlever, elle s'enfuit en Italie, où, après diverſes aventures, elle ſe noya dans le fleuve Numicus ou Numicius. Ovide dit qu'elle ſe jetta entre les bras de ce fleuve, pour éviter la colère de Lavinie, femme d'Énée; & que celui-ci la cherchant, la vit au milieu du fleuve, où Anne lui dit qu'elle avoit pris le nom d'Anna Perennis, ou Perenna, ſelon d'autres. *Voyez* Anna Perenna.

ANNEAU, *Annulus*, (*a*) petit corps circulaire, que l'on met au doigt, ſoit pour ſervir

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 5, 6. Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. Tom. II. pag. 309. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. II. pag. 572. Tom. XII. pag. 59.

d'ornement, ſoit pour quelque cérémonie. L'uſage des Anneaux eſt ſi ancien, qu'il ſeroit difficile d'en marquer l'origine. On croit que les Romains l'avoient reçu des Grecs, & que ces derniers l'avoient pris des Égyptiens, ou de quelques peuples d'Aſie. Mais, ceux-ci pouvoient bien l'avoir tiré des Hébreux; car, comme on le verra ci-après, l'uſage des Anneaux eſt de la première antiquité dans l'Écriture. L'abus en étoit devenu ſi grand, du tems de Pline, que cet auteur en regarde l'invention comme un très-grand crime.

I. Il y avoit, chez les Anciens, des Anneaux de trois différentes ſortes; les Anneaux de la première ſorte étoient ceux qui ne ſervoient que pour l'ornement & pour la diſtinction des conditions. On en fit d'abord de fort ſimples, & des plus vils métaux. Dans la ſuite on en fit d'argent & d'or; & bientôt on ne voulut plus en porter d'autres, ou au moins qui ne fuſſent dorés. Chez les Romains, avant qu'on les ornât de pierres précieuſes, lorſque la figure ſe gravoit encore ſur la matière même de l'Anneau, chacun les portoit indiſtinctement à l'une ou à l'autre main, à l'un ou à l'autre doigt. Quand la mode commença à en régler l'uſage, on les porta d'abord au quatrième doigt, enſuite on en mit au ſecond doigt; c'eſt-à-dire, à l'index, puis au petit doigt, & enfin à tous les doigts, excepté celui du milieu. Les Grecs le portoient au quatrième doigt de la main gauche. Les Romains & les Grecs ſe contentérent dans les commencemens d'un ſeul Anneau; mais, ils les multipliérent inſenſiblement, juſqu'à en porter non ſeulement à chaque doigt, mais encore à chaque jointure de chaque doigt. Ils faiſoient en ce genre des dépenſes exceſſives; & ils avoient pouſſé le luxe & la délicateſſe, à cet égard, juſqu'à avoir des Anneaux d'hiver & des Anneaux d'été. C'eſt ce qu'on appelloit à Rome *Aurum Semeſtre; Semeſtres Annuli.*

Dans les premiers tems de la république Romaine, les Sénateurs mêmes n'avoient droit de porter l'Anneau dor, que quand ils avoient été ambaſſadeurs chez quelque peuple étranger; encore ne leur fut-il permis d'en uſer que dans les jours d'aſſemblées & de cérémonies. Depuis, ce droit s'étendit indifféremment à tous les Sénateurs, qui le portoient habituellement par tout & en toute occaſion. Enfin, l'Anneau d'or devint la marque de diſtinction des Chevaliers; de ſorte que cette formule, ſi commune chez les Romains: *Aureo Annulo donari*; c'eſt-à-dire, recevoir l'Anneau d'or, étoit comme l'acte qui conſtatoit la réception d'un citoyen dans l'ordre des Chevaliers. Le peuple portoit l'Anneau d'argent; & les eſclaves celui de fer. Après la ruine de la République tout fut confondu; & l'uſage de l'Anneau d'or fut accordé même à des affranchis.

Les Anneaux de la deuxième eſpèce étoient ceux, dont on ſe ſervoit non ſeulement pour cacheter

cheter les lettres, les contrats, les diplômes, mais encore les coffres, les armoires, les amphores, & autres choſes ſemblables. Les Romains les appelloient *Annuli Signatorii*, *Sigillaritii*, *Cirographi*, ou *Cerographi*. On en attribue l'invention aux Lacédémoniens. Chacun y faiſoit graver la figure qu'il jugeoit à propos, comme d'une divinité, d'un ami, d'un cheval, d'un chien, d'un char, d'une ancre, &c. Chacun en avoit un particulier, qui ne ſervoit qu'à lui ſeul, & ne paſſoit pas ſa perſonne. L'emblême, qu'il adoptoit, lui étoit propre, & revenoit à peu près au chiffre que ceux qui n'ont point d'armes, font graver ſur leur cachet.

Les Anneaux de la troiſième ſorte étoient ceux, que le mari futur donnoit à ſa prétendue le jour des fiançailles, pour arrhes & pour gage des engagemens qu'il contractoit avec elle. On nommoit ces Anneaux *Annuli Sponſalitii*, *Geniales*, *Pronubi*, *Nuptiales*. Ces Anneaux étoient ordinairement de fer, ſans pierreries, & ſe mettoient au quatrième doigt. Dans la ſuite, la coûtume s'établit de ne donner cette ſorte d'Anneaux, que le jour même des noces, ou des épouſailles; & cette coûtume eſt venue juſqu'à nous.

C'étoit une cérémonie uſitée parmi les Anciens d'ôter aux défunts l'Anneau du doigt, dès qu'ils avoient rendu l'ame. Ce qu'on faiſoit non ſeulement à ceux qui mouroient, mais auſſi à ceux qui s'endormoient d'un profond ſommeil, & qui tomboient dans une eſpèce de léthargie. » Par je ne » ſçais quelle religion, dit Pline, » on ôte les bagues à ceux qui » s'endorment d'un profond ſom» meil, & à ceux qui meurent. « On croit que c'eſt par rapport à cette coûtume que Spartien dit, dans la vie de l'empereur Adrien, qu'entre les marques de ſa mort prochaine, on remarqua que la bague, où ſon image étoit repréſentée, tomba d'elle-même d'un de ſes doigts. Moreſtel penſe qu'on ôtoit les bagues à ceux qui venoient de mourir, de peur que les Pollinctores, ou ceux qui avoient ſoin de laver & de préparer le corps, ne s'en ſaiſiſſent. Ce qui donne lieu de le croire, c'eſt que lorſqu'on alloit porter le corps ſur le bûcher, on lui remettoit cet Anneau.

(*a*) II. L'uſage des Anneaux eſt auſſi fort connu dans l'Écriture. Il remonte juſqu'au tems des premiers Patriarches, je veux dire, Jacob & ſes enfans. Nous voyons en effet Juda donner ſon Anneau à Thamar. Pharaon ayant confié à Joſeph le commandement de toute l'Égypte, tira l'Anneau de ſon doigt, & le mit en la main de Joſeph. Les Iſraëlites, après la victoire qu'ils remportérent ſur les Madianites, offrirent au Seigneur les Anneaux, les bracelets & les colliers d'or, qu'ils avoient pris aux ennemis. Les femmes des

(*a*) Geneſ. c. 35. v. 4. c. 38. v. 18. c. 41. v. 42. Numer. c. 31. v. 50. Reg. L. III, c. 21. v. 8. Eſther. c. 3. v. 10. Jerem. c. 22. v. 24. Daniel, c. 6. v. 17. Maccab. L. I, c. 6. v. 15. Luc. c. 15. v. 22. Jacob. c. 2. v. 2. Q. Curt. L. X, c. 5.

Israëlites portoient des Anneaux, non seulement aux doigts, mais aussi au nez & aux oreilles. Saint Jacques distingue l'homme riche & en dignité par l'Anneau d'or, qu'il porte à son doigt. Au retour de l'enfant Prodigue, le Pere de famille ordonne que l'on donne à ce fils, nouvellement revenu, un habit neuf & un Anneau d'or au doigt. Le Seigneur menaçant le roi Jéchonias des derniers effets de sa colère, dit que quand il seroit comme un Anneau dans sa main droite, il l'en arracheroit.

L'Écriture met l'Anneau principalement entre les mains des Rois & des Puissans, comme du roi d'Égypte, de Joseph, d'Achaz, de Jézabel, du roi Assuérus, d'Aman, son favori, de Mardochée, qui succéda à Aman dans sa dignité, du roi Darius. C'est que l'Anneau étoit une des marques de la souveraine autorité. On vient de remarquer que Pharaon donna son Anneau à Joseph en signe de l'autorité, dont il le revêtoit, & qu'il vouloit qu'il exerçât sur tout son peuple. Alexandre le Grand ayant donné son Anneau à Perdiccas, cela fit juger qu'il l'avoit désigné pour son successeur. Antiochus Épiphanès, étant près de mourir, mit entre les mains de Philippe, l'un de ses amis, le diadême, le manteau Royal & l'Anneau, afin qu'il les donnât au jeune Antiochus, son fils & son successeur. Auguste étant tombé malade d'une maladie, dont il croyoit qu'il ne reviendroit pas, remit son Anneau à Agrippa, comme au plus juste de ses amis.

III. On connoit certains Anneaux magiques, auxquels on attribue plusieurs effets extraordinaires, soit pour se préserver de certains maux, soit pour se procurer certain bonheur & certains avantages. Les Orientaux, par exemple, racontent mille choses d'un Anneau prétendu de Salomon, qui lui communiquoit des lumières admirables, qui l'ont fait regarder comme le plus sage & le plus heureux des Rois. Ils disent que ce Prince ayant un jour quitté son Anneau en prenant le bain, une Furie infernale le lui déroba, & le jetta dans la mer. Salomon s'abstint pendant quarante jours de monter sur son trône, ne se croyant pas capable de bien gouverner, étant dépourvu d'un secours, qui lui étoit si nécessaire; mais, enfin il le recouvra par le moyen d'un poisson, qui l'avoit avalé, & que l'on servit sur sa table.

Les Anneaux ou pendans d'oreilles si fréquens dans la Palestine & dans l'Afrique, étoient aussi, apparemment, des Anneaux superstitieux & des Talismans ou des Phylactères, à qui l'on attribuoit des effets surnaturels. Jacob étant arrivé dans la terre de Chanaan, à son retour de Mésopotamie, ordonna à ses gens de lui donner tous les dieux étrangers, qui étoient en leurs mains, & les Anneaux ou pendans, qui étoient à leurs oreilles; ce qui semble insinuer que ces dieux étrangers étoient des figures magiques ou superstitieuses, qui étoient gravées dans leurs Anneaux, dans leurs

bracelets, & dans leurs pendans d'oreilles ; ou même, ſelon quelques Commentateurs, que ces Anneaux & ces pendans d'oreilles étoient aux mains & aux oreilles de ces faux dieux. S. Auguſtin invective fortement contre ces Phylactères des faux dieux, que les Africains, ſes compatriotes, attachoient au haut de leurs oreilles, & auxquelles ils attribuoient mille vertus ſurnaturelles & ſuperſtitieuſes, cherchant bien moins, par cet ornement, à ſe parer & à plaire aux hommes, qu'à plaire aux démons & à les ſervir.

ANNÉDOTS, génies chez les Chaldéens.

ANNÉDOTUS, *Annedotus*, (*a*) ſorte d'animal, reſſemblant à Oannès. George Syncelle, qui nous a conſervé les fragmens de pluſieurs Anciens, dit que, ſelon Abydène, Annédotus ſortit de la mer, ſous le regne d'Amillarus, qui habitoit dans la ville de Pantibybla, vingt-ſix Sares après le commencement de la monarchie des Chaldéens ; mais, Apollodore, le chronographe, diſoit, ſuivant le même Syncelle, qu'il n'avoit paru que ſous le regne ſuivant ; c'eſt-à-dire, du tems d'Aménon.

Apollodore parle d'un autre Annédotus, qui ſortit auſſi de la mer ſous le regne de Daonus.

ANNÉE, *Annus*, ἔτος, ἐνιαυτὸς. Rien n'eſt plus équivoque que ce terme chez les Anciens. L'année, qui, dans l'étendue ordinaire de ſa ſignification, eſt le cycle ou l'aſſemblage de pluſieurs mois, a été & eſt encore aujourd'hui une ſource de diſputes, ſoit qu'on conſidère ſa durée, ou ſon commencement, ou ſa fin.

Il y en a qui croient que depuis le commencement du monde juſqu'à la cent ſoixantième Année d'Hénoch, on ne compta que par ſemaines, & que ce fut l'ange Uriel qui révéla à Hénoch ce que c'étoit que le mois, l'Année, la révolution des aſtres, & le retour des ſaiſons. Quelques peuples ont fait autrefois leur Année d'un mois ; d'autres, de quatre ; d'autres, de ſix, d'autres, de dix ; d'autres enfin, de douze. Il y en a eu qui ont partagé l'Année en deux, & ont fait un an de l'hiver, & un autre de l'été. Le commencement de l'Année a été fixé tantôt en automne, tantôt au printems, tantôt au milieu de l'hiver. Certains peuples ont eu des mois lunaires, & d'autres des mois ſolaires. Les jours même ont commencé diverſement ; ſelon les uns, ils commençoient au ſoir ; ſelon d'autres, au matin, à midi, & même à minuit. Dans certains païs, les heures étoient égales, tant en hiver qu'en été. Dans d'autres, elles étoient inégales. On comptoit douze heures le jour, & autant la nuit. En été, les heures du jour étoient plus grandes que celles de la nuit. En hiver, au contraire, les heures de la nuit étoient plus longues que celles du jour.

On diſtingue, pour l'ordinaire,

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I, pag. 146, 147.

différentes ſortes d'Années, telles que l'Année Judaïque, l'Année Egyptienne, l'Année Cappadocienne, l'Année Arménienne, & autres. Pour ne pas confondre les idées, il eſt à propos de parler de chacune en particulier.

## I.

### *Année Arménienne.*

(*a*) Moïſe de Khorenne rapportant les ſoins que ſe donna Artasès, ou Artaſchiſeh II, pour tirer les Arméniens de la Barbarie, où ils étoient encore plongés de ſon tems, reconnoît que l'agriculture même & le labourage étoient une choſe rare dans leur païs. La chaſſe & la nourriture des troupeaux étoient la principale occupation des Arméniens. Ils ignoroient l'art de bâtir des ponts, celui de conſtruire des barques pour naviger ſur leurs lacs, & même celui de fabriquer des filets pour prendre le poiſſon, dont ces lacs étoient remplis. La diviſion du tems, en ſemaines & en mois, leur étoit auſſi inconnue; & pour régler leurs Années, ils étoient obligés de conſulter les calendriers des nations voiſines.

Artasès II regna 41 ans, & finit vers l'an 117 de J. C. Il eſt cependant probable que de ſon tems on donna une forme à l'Année, & des noms aux mois; car, l'hiſtorien Bardéſanès, cité par Moïſe, & qui vivoit ſous Tigrane III, dont le regne commença vers l'an de J. C. 119, diſoit que ce Prince inſtitua, en mémoire de la mort de ſon frere Mazane, une fête que ſon fils Valarſacès rendit annuelle, & fixa au commencement de la nouvelle Année, dans les premiers jours du mois Navazardi. Ainſi, ce mois étoit dès lors le premier de l'Année.

L'Année Arménienne, ſelon M. Fréret, fut, dans ſon origine, la même que l'Année Perſanne; & à cet égard, elle étoit dans le même cas que celle des Cappadociens. Elle devoit encore lui reſſembler, en ce qu'elle n'avoit jamais reçu l'intercalation d'un mois tous les 120 ans, parce que cette intercalation n'avoit pas lieu hors de la Perſe, ni dans les provinces tributaires, quoique le culte d'Oromaze ou Aramazde y fût établi.

Comme le Nourous ne tomboit pas au même jour dans l'Arménie & la Cappadoce; il en faut conclure que ces deux païs avoient reçu l'uſage de l'Année vague dans des tems différens. L'an de J. C. 432, le Nourous Arménien répondoit au 11 d'Aout; ſi l'Année vague de Cappadoce eût encore été en uſage, ſon Nourous, fixé au 12 Décembre de l'an de J. C., 60 ou 61, eût répondu au 9 Septembre; & le Nourous Arménien l'auroit précédé de 30 jours. Delà, il ſuit que l'Année vague avoit été portée en Arménie, 120 ans plutôt qu'en Cappadoce, ou, ce qui revient au même, dans le courant du cycle de 120 ans, qui avoit commencé en 809; c'eſt-à-dire, dans le premier cycle de la

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 85, *& ſuiv.*

période, qui commença l'an 809, & 1440 ans avant celle de Jezdegherde ; au lieu qu'elle n'avoit été établie en Cappadoce, que dans le courant du cycle, qui commença l'an 689.

Scaliger a parlé de l'Année Arménienne dans ſes livres de Chronologie, mais d'une manière peu exacte, & qui ne peut ſe concilier avec aucune des notions certaines, qu'on a maintenant de cette Année. Il avoue qu'il n'avoit vu aucun calendrier Arménien, & que ceux de cette nation, qu'il avoit interrogés, étoient peu inſtruits ſur ces matières. Il ignoroit que les Arméniens euſſent une Année fixe ; & il ne connoiſſoit même leur Année vague, que par l'indication, qu'il en avoit trouvée dans un calendrier Arabe, où leurs mois étoient marqués d'une manière peu exacte. Ainſi, il s'étoit trompé, 1.° ſur le lieu des Épagomènes, qu'il plaçoit avant le mois Sahami ; 2.° ſur celui du Nourous, qu'il attachoit au premier de ce mois, quoiqu'il n'ait jamais été que le troiſième de l'Année Arménienne ; car, elle a toujours commencé au mois Navazardi. Scaliger étoit ſi peu aſſuré de ce qu'il avançoit, que quoiqu'il donne ſes conjectures pour des faits certains, il n'eſt pas toujours d'accord avec lui-même, & propoſe des ſyſtêmes oppoſés, dans les différens endroits où il parle de l'Année Arménienne, ainſi que le P. Pétau l'a démontré. Comme ce dernier n'avoit eu aucun mémoire ſur l'Arménie, il s'eſt contenté de réfuter ce que Scaliger avoit avancé.

Les Arméniens ſe ſervent aujourd'hui d'une Année compoſée, comme celle des anciens Perſans, de 12 mois, de 30 jours chacun, & de cinq Épagomènes. Cette Année eſt abſolument vague, ſans aucune intercalation, & elle remonte tous les quatre ans d'un jour dans l'Année Julienne. Elle ſert, dans le païs, pour les actes & pour la date des lettres ; mais, en même-tems, on emploie une autre Année, qui eſt proprement l'Année Eccléſiaſtique, & qui ſert dans la Liturgie, pour régler la célébration de la Pâque & des fêtes, le tems des jeûnes, & tout ce qui a rapport à la religion. Cette Année eſt fixe, au moyen d'un ſixième Épagomène qu'on ajoûte tous les quatre ans. Les noms des mois ſont les mêmes que ceux de l'Année vague ; mais, le Nourous, ou le premier jour de l'Année, qui commence avec le mois Navazardi, eſt fixé depuis long-tems au onzième du mois d'Août de l'Année Julienne, & il ne s'en écarte plus.

Schroder nous apprend que les Arméniens de Perſe ou de Joulfa ont une troiſième eſpèce d'Année, différente de l'Année vague & de l'Année Liturgique, & dont les mois ont des noms différens. C'eſt une Année ſolaire fixe, de douze mois & de cinq jours Épagomènes, dont le Nourous eſt fixé au jour de l'équinoxe du printems. Ces Années forment une période de 532 ans, qu'on nomme l'Ére d'Azarius, du nom de ſon inventeur, ou l'Ére racourcie, parce

qu'en l'employant aujourd'hui dans les dates, on marque seulement l'Année de la seconde période, ou de la période courante.

## II.

### *Année Athénienne.*

(*a*) Les Athéniens commençoient leur Année à la nouvelle lune d'après le solstice d'été ; & ils la partageoient en 12 mois, qui avoient alternativement les uns 30 jours, & les autres 29. Chaque mois étoit divisé en trois décades ou dixaines ; de sorte qu'ils en comptoient les jours depuis un jusqu'à dix, n'employant de nombre au-dessus que pour le dernier jour de la seconde décade, qu'ils appelloient le 20e, & pour le dernier de la 3e, qu'ils nommoient quelquefois le 30e ; mais, plus souvent le jour vieux & nouveau ; parce qu'en ce jour se trouvoient la fin de la lune de ce mois & le commencement de la nouvelle lune pour le mois suivant. Outre cette manière de compter les jours de chaque mois, ils en employoient encore quelquefois une différente pour la 3e décade, dont ils comptoient les jours en rétrogradant, comme le faisoient les Romains. Ainsi, le premier jour de la 3e décade, qui répondroit au 21 d'un de nos mois, ils disoient, selon leur manière de compter, le premier après le 20e, ou le 10e avant la fin du mois, ou le 9e, si le mois n'avoit que 29 jours.

Ils distinguoient aussi les mois en mois pleins, & en mois creux ; les premiers avoient 30 jours, & les autres 29. Voici les noms de tous les mois disposés dans l'ordre de l'année Athénienne, avec le nombre des jours de chacun.

| | | |
|---|---|---|
| 1. | *Hécatombéon*, | 30 jours. |
| 2. | *Métagitnion*, | 29 jours. |
| 3. | *Boédromion*, | 30 jours. |
| 4. | *Mémactérion*, | 29 jours. |
| 5. | *Pyanepsion*, | 30 jours. |
| 6. | *Antheſtérion*, | 29 jours. |
| 7. | *Poſidéon*, | 30 jours. |
| 8. | *Gamélion*, | 29 jours. |
| 9. | *Élaphébolion*, | 30 jours. |
| 10. | *Munychion*, | 29 jours. |
| 11. | *Thargélion*, | 30 jours. |
| 12. | *Scirrophorion*, | 29 jours. |

Il y en a qui donnent à ces mois une autre disposition, que l'on peut voir, ci-après, à l'article de l'Année de Cyzique.

Pour faire mieux comprendre la manière de compter les jours des mois Athéniens, en voici l'application sur le premier mois. Tous les autres se comptoient de même.

### HÉCATOMBÉON,
mois qui avoit 30 jours.

*PREMIÈRE DÉCADE, dite du mois commençant.*

1. 1. Néoménie, ou le premier du mois commençant.

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Caylus. Tom. II. pag. 195, 196.

2. 2. Du mois commençant.
3. 3. Du mois commençant.
4. 4. Du mois commençant.
5. 5. Du mois commençant.
6. 6. Du mois commençant.
7. 7. Du mois commençant.
8. 8. Du mois commençant.
9. 9. Du mois commençant.
10. 10. Du mois commençant.

*DEUXIÈME DÉCADE, dite du milieu du mois.*

11. 1. Du milieu du mois, ou le premier après dix.
12. 2. Du milieu du mois, ou le second après dix.
13. 3. Du milieu du mois, ou le trois après dix.
14. 4. Du milieu du mois, ou le quatre après dix.
15. 5. Du milieu du mois, ou le cinq après dix.
16. 6. Du milieu du mois, ou le six après dix.
17. 7. Du milieu du mois, ou le sept après dix.
18. 8. Du milieu du mois, ou le huit après dix.
19. 9. Du milieu du mois, ou le neuf après dix.
20. Le vingtième.

*TROISIÈME DÉCADE, dite du mois finissant.*

21. 1. Le 1er après le vingtième, ou le dix avant la fin du mois, ou du mois finissant.
22. 2. Après le vingtième, ou le neuf avant la fin du mois finissant.
23. 3. Après le vingtième, ou le huit avant la fin du mois finissant.
24. 4. Après le vingtième, ou le sept avant la fin du mois finissant.
25. 5. Après le vingtième, ou le six avant la fin du mois finissant.
26. 6. Après le vingtième, ou le cinq avant la fin du mois finissant.
27. 7. Après le vingtième, ou le quatre avant la fin du mois finissant.
28. 8. Après le vingtième, ou le trois avant la fin du mois finissant.
29. 9. Après le vingtième, ou le deux avant la fin du mois finissant.
30. Le trentième, ou jour vieux & nouveau, ou la Démétriade. Le dernier jour du mois eut la dénomination de Démétriade, du nom de Démétrius Poliocertès.

Cette manière de compter les

jours du mois, chez les Athéniens, fut admise par les villes Grecques de la province d'Asie. Supposez-donc, par exemple, que le mois Artémision de ces Villes fut de 30 jours, le quatrième jour avant la fin du mois finissant, étoit le 27 du mois. Lorsque les villes Asiatiques eurent reçu, sous la domination Romaine, l'usage de l'Année solaire, elles suivirent la même manière de compter les jours du mois, avec quelque legére différence. Le mois Artémision commençoit le 24 de Mars Julien.

## III.

### *Année Babylonienne.*

(*a*) Elle prenoit ce nom, parce qu'elle étoit en usage à Babylone. C'est la même chose que l'Année Chaldéenne, ainsi appellée des Chaldéens. Presque tous nos Chronologistes modernes croient que la forme de l'Année vague des Égyptiens étoit suivie à Babylone par les astronomes Chaldéens. Dodwel va même jusqu'à se persuader qu'ils en étoient les inventeurs, & que les Égyptiens l'avoient reçue d'eux, lors de la conquête de l'Égypte par Cambyse; opinion singulière & démentie par toute l'antiquité, qui nous fournit des dates beaucoup plus anciennes, marquées dans le cycle sothiaque, ou caniculaire, de 1460 ans Égyptiens.

Lorsque Ptolémée rapporte les observations Chaldéennes, & qu'il les date par le nom & par le quantième du mois, il a toujours soin d'avertir que l'Année, le mois & le jour sont marqués suivant l'usage Égyptien. On doit conclure de-là que cette forme étoit particulière aux Égyptiens; car, si elle leur eût été commune avec les Babyloniens, la précaution devenoit inutile, & ne pouvoit qu'induire en erreur. Ptolémée auroit sans doute dit quelque part, que ces Années & ces mois étoient communs aux deux nations.

Si nous ignorions quelle étoit la nature des périodes, employées par les Chaldéens, pour mesurer les tems, soit dans l'usage civil, soit dans l'usage astronomique, peut-être seroit-il permis de suivre les conjectures hasardées sur ce point par Scaliger, & par quelques Critiques postérieurs. Mais, nous avons un témoignage formel, qui ne nous laisse pas la liberté de nous abandonner aux conjectures sur cet article.

Les Chaldéens avoient deux périodes, appellées Sares, toutes deux composées de mois Lunaires, dont l'une servoit à l'usage civil, & l'autre n'étoit employée que par les Astronomes. Ce Sare est simplement nommé dans Hésychius; mais Suidas est entré dans un plus grand détail, sur celui de l'usage civil. Il nous apprend que c'étoit une période de 18 ans Lunaires intercalés, ou dont six étoient de 13 lunes; ensorte que la période entière étoit de 222

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 207. & suiv.

lunaiſons. Suidas ajoûte que 120 de ces Sares ſont 2220 ans ; ce qu'il faut entendre d'Années Lunaires ſimples ; autrement les 120 Sares feroient ſeulement 2160 ans. Il eſt manifeſte par les fragmens de Béroſe, & par ceux d'Abydène & de Polyhiſtor, rapportés dans le Syncelle, que les 120 Sares du paſſage de Suidas, ſont ceux de la durée, que Béroſe aſſignoit au tems qui a précédé le déluge de Xiſuthrus, tems qu'il partageoit en dix regnes ou générations.

Les trois noms de Dius, d'Apelléus & de Xanthicus, étant ceux de trois mois de l'Année Macédonienne, il eſt viſible que les aſtronomes Babyloniens les avoient ou ſubſtitués, ou ajoûtés aux noms Chaldéens, en uſage à Babylone avant la conquête d'Alexandre. Rien ne nous inſtruit des anciens noms, donnés aux mois de cette Ville ; mais, comme pluſieurs des plus anciens & des plus habiles Rabbins aſſurent que les noms des mois, employés par les Juifs, après la captivité, & différens de ceux qui ſe trouvent dans les livres de Moïſe & dans ceux des Prophétes, étoient ceux qu'ils avoient rapportés de Babylone, il eſt très probable qu'ils étoient auſſi ceux des Chaldéens. Huit de ces noms ſont communs aux Syriens & aux Juifs ; ce qui confirme cette opinion.

On voit par quelques fragmens de Béroſe, que quand les Chaldéens écrivoient en Grec, ils employoient les noms Macédoniens, même dans l'hiſtoire des tems les plus reculés. Béroſe donnoit le nom de Déſius au mois dans lequel arriva le déluge de Xiſuthrus ; & celui de Loüs, au mois, où ſe célébroit la fête des Sakæa, ou Saturnales Babyloniennes.

Les dates des premiéres obſervations, rapportées dans Ptolémée, faiſant répondre le 5 du mois Apelléus, au 18 Novembre 245, & le 14 Dius, au 29 Octobre 237, il eſt viſible que les mois Apelléus & Dius étoient lunaires ; puiſque le quantième du mois eſt, par le calcul, celui de la lunaiſon moyenne. La date du mois Dius nous montre encore que la 75e Année de la période de l'Ére Chaldéenne commença le 15 Octobre, 237 avant J. C. ; & la 67e, le 16 Octobre de l'an 245. L'une & l'autre de ces Années Chaldéennes commencérent le 22e jour après l'équinoxe d'Automne, & avec une lunaiſon.

Lorſque Ptolémée parle, pour la première fois, de l'obſervation de Saturne, il fait concourir le 5 de Xanthicus avec le 28 Février, de l'an 229 avant J. C. Ce jour étant le 5e d'une lunaiſon moyenne, M. Fréret préfére cette leçon à toutes les autres, qui donnent des jours, qui n'étoient point le 5e de la lunaiſon. Le mois Xanthicus étant le 6e, cette Année avoit dû commencer le 28 Septembre 230, le 4e jour après l'équinoxe, conformément à la regle donnée par les deux autres dates. Il réſulte de-là, que l'Ére, ou la Période Chaldéenne com-

mença le 24 Octobre de l'an 311, avec la lune, qui ſuivit l'équinoxe d'Automne, & qui lui fut poſtérieure de 26 jours. Au reſte, cette Période Chaldéenne ne doit être regardée, que comme une nouvelle Ére Civile, dont le commencement étoit fixé par une époque politique.

On trouve dans Cenſorin une Période de 82 ans, attribuée à Démocrite; on en voit une autre de 84 ans, dont S. Épiphane ſuppoſe que les Juifs ſe ſont ſervis. Mais, ces Périodes ſont trop défectueuſes, pour être attribuées à des Aſtronomes auſſi habiles, que l'étoient les Chaldéens, à qui la véritable durée de l'Année ſolaire & du mois lunaire étoit parfaitement connue depuis long-tems.

Nous ignorons ſi les Chaldéens avoient établi, pour regler l'ordre & le nombre des intercalations, une Période aſtronomique, différente de celle du Sare Civil; s'ils ſe ſervoient de celle de Calippus, ou s'ils ajoûtoient les lunes intercalaires, en conſéquence du calcul aſtronomique, & ſuivant quelques regles, ſemblables à celles du calendrier Chinois, pour fixer les points cardinaux des équinoxes & des ſolſtices, aux mêmes lunes de l'Année, & les empêcher d'en ſortir. Ceux des Écrivains anciens, qui nous reſtent, ont parlé de ces matières, d'une façon ſi peu exacte, & ſi peu détaillée, qu'il eſt aiſé de voir qu'ils avoient copié au hazard d'autres Écrivains, dont ſouvent ils n'avoient pas compris les expreſſions. C'eſt-là ce qui oblige nos Critiques modernes, les plus inſtruits, de mêler perpétuellement des conjectures aux témoignages des Anciens, lorſqu'ils veulent donner une idée de leurs opinions philoſophiques & aſtronomiques.

## IV.

### *Année Bithynienne.*

(*a*) Il eſt conſtant, ſelon les plus ſçavans Chronologiſtes, que l'Année Bithynienne, comme l'Année des Grecs de la province d'Aſie, commençoit à l'équinoxe d'Automne, & qu'elle étoit anciennement compoſée de mois lunaires. Le premier mois de cette Année s'appelloit Héréus; le ſecond, Herméus; le troiſième, Métroüs; le quatrième, Dionyſius, *&c.*

Les Bithyniens, par le teſtament du dernier Nicoméde, paſſérent ſous la domination Romaine, l'an de Rome 680, & avant J. C. 74. Ces peuples admirent dans la ſuite l'Année ſolaire fixe, équivalente à l'Année Julienne, en conſervant les anciens noms des mois lunaires. On trouve que dans cette nouvelle forme d'Année, le mois Héréus de 31 jours commençoit le 23 Septembre; le mois Herméus de 30 jours, le 24 Octobre; le mois Métroüs de 31 jours, le 23 Novembre; le mois Dionyſius de 30 jours, le 24 Décembre; le mois Héraclius de

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Caylus. Tom. II. pag. 176, 177.

28, & dans les Années biſſextiles de 29 jours, le 24 Janvier, *&c.*

Ptolémée rapporte une obſervation aſtronomique, faite en Bithynie, le 7 du mois Métroüs, de la douzième Année de Domitien, qui répondoit au 29 Novembre, de l'an 92 de J. C. Cette obſervation prouve que l'Année ſolaire étoit établie en Bithynie, ſous le régne de Domitien, puiſque le 7 Métroüs de l'Année Bithynienne fixe, étoit le 29 Novembre Julien. On ne doit pas croire que le mois Bithynien Dionyſius concourût avec le mois Lénéon des Grecs Aſiatiques, quoique l'un & l'autre fuſſent rélatifs aux fêtes de Bacchus. Le mois Dionyſius commençoit le 24 Décembre; & le mois Lénéon le 24 Janvier.

## V.

### *Année Cappadocienne.*

(*a*) Les Cappadociens avoient une Année, qui leur étoit propre, & qui différoit abſolument de l'Année ſolaire des Romains, ainſi que de l'Année luni-ſolaire des Grecs de l'Aſie mineure & de la Syrie, ſoit pour la grandeur, ſoit pour les noms des mois, pour leur durée & pour le lieu de l'Année ſolaire, auquel ils répondoient. Cette Année Cappadocienne étoit compoſée de douze mois, de 30 jours chacun, auxquels on ajoûtoit cinq Épagomènes. Ainſi, c'étoit une Année vague, plus courte d'un quart de jour, que l'Année Julienne, dont le Nouroüs, ou le premier jour, remontoit d'un jour tous les quatre ans dans l'Année ſolaire, & ne revenoit au même jour, qu'au bout de 1460 ans.

Les noms des mois Cappadociens ont été publiés par Henri Étienne & par Giraldi. On les voit auſſi dans le manuſcrit 379 de la Bibliothéque de Coiſlin, d'après lequel Dom Bernard de Montfaucon les a donnés; mais, ils ne ſe trouvent nulle part auſſi exactement rapportés, que dans l'Hémérologe, manuſcrit de la Bibliothéque de S. Laurent, à Florence; Hémérologe duquel M. de la Baſtie avoit fait faire une copie, qu'il donna à l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles Lettres.

Dans cet Hémérologe, le rapport de l'Année Cappadocienne, avec l'Année Romaine, eſt marqué jour par jour. Le mois Lytanos, qui eſt le premier, eſt précédé de cinq Épagomènes; & le premier jour de ce mois répond au 12 Décembre de l'Année Romaine. L'ordre & la ſuite des onze autres mois, nous font voir que celui, qui eſt nommé Lytanos dans cet Hémérologe, eſt nommé Artania dans le manuſcrit de Coiſlin & dans la liſte de Henri Étienne. Le fragment, conſervé dans la Bibliothéque de Savil en Angleterre, & cité par Uſſérius, donne le nom de Lytanos au mois Cappadocien, dans lequel commen-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 37. *& ſuiv.*

çoit le mois de Janvier Julien. Mais, ce fragment, qui n'a pas été publié en entier, & qui n'eſt connu que par des citations, ne ſemble pas aſſez exact.

Les noms des mois de l'Année Cappadocienne, ſont écrits avec quelques variétés, dans les différens Hémérologes. Cependant, ces variétés n'empêchent point de reconnoître, qu'à l'exception du mois Lytanos, ce ſont les mêmes noms, que ceux des mois Perſans, ſeulement un peu défigurés, ſoit par l'ignorance des copiſtes, ſoit par les variétés dialectiques de la prononciation des différens cantons de la Cappadoce.

On trouve encore le nom d'un autre mois Cappadocien, dans une lettre de S. Grégoire de Nazianze, bourgade de Cappadoce. Il date un événement du 22 Dathouſa, jour de la fête d'un Martyr. Ce nom de Dathouſa eſt le même que celui de Dathou, dans l'Hémérologe de Florence, & que celui de Téthouſia dans les autres Hémérologes; mais, tout ce qu'on peut conclure de la lettre de S. Grégoire, c'eſt que Nazianze étant dans la Cappadoce méridionale, l'Année des Hémérologes eſt celle dont il parle.

S. Épiphane nous a donné les noms de deux autres mois Cappadociens, & leur rapport avec le jour du mois Romain, de deux Années Juliennes déterminées; mais, le nom & le rapport de ces mois ſuppoſent une Année différente de celle de l'Hémérologe. S. Épiphane fait répondre le 6 Janvier de la deuxième Année avant l'Ére Chrétienne, ou du treizieme Conſulat d'Auguſte, au 13 du mois Atarta, lequel avoit par conſéquent commencé le 25 Décembre de l'Année Romaine précédente. Il fait répondre de même le 8 Novembre de la vingt-huitième Année de l'Ére Chrétienne, ou du conſulat de Silanus & de Nerva, au 15 du mois Aratata. Ce mois Cappadocien avoit donc commencé le 25 Octobre de cette Année 28 de l'Ére Chrétienne.

Nous ne connoiſſons que deux nations, chez leſquelles l'Année vague ait été employée dans l'uſage Civil, les Égyptiens & les Perſes. La Cappadoce n'a jamais rien eu à démêler avec les Égyptiens, ſi ce n'eſt peut-être au tems de l'expédition de Séſoſtris. D'ailleurs, les noms des mois Cappadociens n'ont aucun rapport avec ceux des mois Égyptiens; mais, voici une raiſon encore plus forte. L'Année fixe, ou Julienne, n'a été établie dans la Cappadoce, que quand le Nourous, ou premier jour de l'Année vague, répondoit au 12 Décembre. Or, le premier jour de l'Année vague Égyptienne, celui qui ſuit les Épagomènes, a répondu au 12 Décembre, depuis l'an 304 juſqu'à l'an 307 avant J. C., & long-tems avant que l'on eût penſé à établir l'uſage d'une Année ſolaire fixe, qui ajoûtât un 366e jour tous les quatre ans; car, Jules-Céſar en eſt le premier Auteur. De plus, les noms Cappadociens de la plûpart des

mois, ſont formés ſur ceux des Perſans, & non ſur ceux des Égyptiens. Ce païs a été long-tems ſoumis aux Médes & aux Perſes, qui avoient à peu près la même religion, & qui l'avoient portée dans la Cappadoce; de-là, il faut conclure que c'étoit auſſi d'eux, que les Cappadociens avoient emprunté leur Année vague, de 365 jours.

## V I.

### *Année Chaldéenne.*

Cette Année fut ainſi appellée des Chaldéens, qui la ſuivirent. Elle ſe confond avec l'Année Babylonienne. *Voyez* Année Babylonienne.

## V I I.

### *Année Chinoise.*

(*a*) La tradition ancienne & conſtante des Chinois, tradition fondée ſur des monumens de la plus grande Antiquité, nous apprend que, dès le tems d'Yao; c'eſt-à-dire, plus de 2000 ans avant J. C., il y a eu à la Chine deux Années différentes; une Année Civile, qui étoit lunaire; & une Année Aſtronomique, qui étoit ſolaire, & qui ſervoit à regler l'Année Civile. Cette Année Civile, compoſée de douze lunes, étant plus courte que l'Année ſolaire, les lunes marquées pour la célébration de certaines fêtes, auroient bientôt ceſſé de répondre aux ſaiſons dans leſquelles ces fêtes devoient ſe trouver, ſi on n'y avoit remédié, en ajoûtant de tems en tems un mois intercalaire, ou un treizième mois, à l'Année Civile. Dès le tems d'Yao, l'Année ſolaire étoit ſuppoſée de 365 jours 6 heures, égale à notre Année Julienne; & chaque quatrième Année étoit de 366 jours, comme l'Année biſſextile. C'eſt un fait prouvé par Chou-king. L'intercalation d'une treizième lune dans l'uſage Civil, eſt un fait encore prouvé par le même livre.

La regle, ſuivie pour l'intercalation, ne nous eſt pas connue par des monumens auſſi anciens. Voici celle que l'on ſuivoit au tems des *Hane*, 200 ans avant J. C., & que l'on regardoit alors comme établie de tems immémorial. On l'emploie encore aujourd'hui pour le calendrier; car, pour les calculs des éclipſes & du tems vrai des ſyzygies & des quadratures, on ſuit d'autres hypothèſes.

L'Année ſolaire aſtronomique commence toujours au moment du ſolſtice d'hiver; & on ſuppoſe que ſon uſage a été établi dans une Année, où ce moment ſe trouva concourir avec celui de minuit & avec celui de la ſyzygie, ſous le miridien du lieu, qu'habitoit Hoang-ti. Dès le tems de Meng-tzé, diſciple de Confucius, c'étoit-là une opinion commune.

On partage la durée d'une révolution ſolaire, depuis un ſolſtice juſqu'à l'autre, en douze

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XVIII, pag. 178. *& ſuiv.*

portions égales, chacune de 30 jours, 10 heures, 30 minutes. On donne à chacune de ces portions le nom de Tzé ; & on la ſubdiviſe en deux parties, diſtinguées par les noms de Tchong-ki & de Tſié-ki. Le Tchong-ki, ou le Ki, placé au milieu des deux Tſié, qu'il ſépare, répond dans notre méthode aſtronomique, au premier dégré de chaque ſigne. C'eſt ce Tchong-ki, qui détermine le nom de la Lune, dans laquelle il ſe trouve. Ainſi, la Lune du ſolſtice eſt celle, pendant le cours de laquelle le Soleil ſe trouve au Tchong-ki, ou au premier dégré de Caper. Les douze lunes de l'Année Civile ſont diſtinguées entre elles, par douze noms, ou caractères, qui déſignent non ſeulement les douze Tzé, ou partie du Zodiaque ſolaire, mais encore les douze parties du jour naturel ; car, les Chinois diviſent ſa durée en douze portions, dont chacune eſt égale à deux de nos heures.

## VIII.

### *Année de Cyzique.*

(a) Quelques fragmens, que M. Peyſſonel a découverts, dans les ruines de Cyzique, donnent, entre autres choſes, les noms & la ſuite de huit mois de l'Année Civile de cette ville.

On trouve, ſur le premier fragment, le mois Cyanepſion ; ſur le ſecond, le mois Apaturéon ; ſur le troiſième, les mois Poſidéon, Lénéon, & Antheſtérion ; ſur le quatrième, enfin, les mois Calaméon & Panémus. Le Décret, ou Pſéphiſme, donné en faveur des Prêtreſſes, fait mention du mois Artémiſion, & probablement d'un autre mois, appellé Tauréon. Ainſi, les marbres donnent les noms de huit, ou de neuf mois de l'Année Civile de Cyzique.

Il eſt difficile de fixer l'ordre & la ſuite de ces mois dans le cours de l'Année. Les fragmens dont il s'agit, ſont du tems des Empereurs Romains, après que les Aſiatiques eurent adopté l'uſage de l'Année ſolaire. Les mois Poſidéon & Lénéon des Grecs Aſiatiques, ſont connus dans l'Hiſtoire. Le mois Poſidéon, ſuivant le rhéteur Ariſtide, étoit un mois d'hiver, qui étoit ſuivi immédiatement par le mois Lénéon ; ce qui eſt confirmé par le marbre, qui place de plus, le mois Antheſtérion à la ſuite du mois Lénéon. On trouve le même ordre dans les mois de l'Année Athénienne, Poſidéon, Gamélion & Antheſtérion ; avec cette différence, que le mois Lénéon des Grecs Aſiatiques, répondoit au Gamélion des Athéniens.

Il eſt certain que l'Année des Grecs Aſiatiques commençoit à l'équinoxe d'Automne. L'Hémérologe de Florence, dans la colomne des mois de la province d'Aſie, place le mois Apaturéon le troiſième de l'Année des Aſiatiques, immédiatement avant le

(a) Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. Tom. II. pag. 235. *& ſuiv.*

mois Poſidéon, qui étoit le quatrième. Le mois Cyanepſion de Cyzique a le même nom, que le mois Pyanepſion d'Athènes, lequel, dans l'Année Athénienne, précédoit immédiatement le mois Poſidéon. Mais, depuis le regne d'Adrien, le mois Pyanepſion prit la place du mois Maémactérion, ou Mémactérion, qui fut placé immédiatement avant le mois Poſidéon; enſorte que ces mois, dans l'Année Athénienne, gardérent cet ordre: Pyanepſion, Maémactérion, Poſidéon. Les mois de Cyzique doivent ſuivre le même ordre: Cyanepſion, Apaturéon, Poſidéon; les mois Cyanepſion & Apaturéon correſpondant aux mois Pyanepſion & Maémactérion d'Athènes. Ainſi, nous ſommes aſſurés de l'ordre de cinq mois de Cyzique: Cyanepſion, Apaturéon, Poſidéon, Lénéon, Antheſtérion. Il faut fixer l'ordre des trois autres mois, Artémiſion, Calaméon & Panémus.

Les Macédoniens établirent, après les conquêtes d'Alexandre, l'Année Macédonienne, dans l'Aſie mineure. Suivant l'Hémérologe de Florence, l'Année Civile d'Éphèſe étoit compoſée de mois Macédoniens. On a trouvé ſur un marbre de Thyatires le mois Audinéus; ſur un marbre de Sardes, le mois Daëſius; & ſur un marbre de Téos, le mois Hyperbérétéus. Un marbre de Cyzique, donne le mois Macédonien Panémus, le neuvième de l'Année, qu'il place immédiatement après le mois Calaméon. Un autre marbre de Cyzique, donne le mois Macédonien Artémiſion, ou Artémiſius, qui étoit le ſeptième de l'Année. Ainſi, dans l'Année de Cyzique, le mois Artémiſion étoit le ſeptième; Calaméon, le huitième; & Panémus, le neuvième.

Il réſulte de-là, que l'Année Civile de Cyzique étoit compoſée de mois Ioniens, Athéniens, Macédoniens, & de quelques autres, qui lui étoient particuliers, comme Calaméon & Tauréon. On trouvera à l'article de chacun de ces mois, une courte explication du rang qu'ils tenoient dans le calendrier Aſiatique, du nombre des jours qu'ils contenoient, & de leur comparaiſon avec les mois Juliens.

Voici toutefois un tableau de comparaiſon & de rapport, entre les mois Athéniens, Aſiatiques, Macédoniens & de Cyzique.

| *Mois Athéniens.* | *Grecs Aſiatiques.* | *Macédoniens d'Aſie.* | *De Cyzique.* |
|---|---|---|---|
| Boëdromion. | Cæſarius. | Dius. | . . . . . |
| Pyanepſion. | Tibérius. | Apelléus. | Cyanepſion. |
| Méamactérion. | Apaturéon. | Audinéus. | Apaturéon. |
| Poſidéon. | Poſidéon. | Péritius. | Poſidéon. |
| Gamélion. | Lénéon. | Dyſtrus. | Lénéon. |

| *Mois Athéniens.* | *Grecs Asiatiques.* | *Macédoniens d'Asie.* | *De Cyzyque.* |
|---|---|---|---|
| Antheſtérion. | Hiéroſébaſte. | Xantichus. | Antheſtérion. |
| Élaphébolion. | Artémiſius. | Artémiſius. | Artémiſion. |
| Munychion. | Évangélius. | Déſius. | Calaméon. |
| Thargélion. | Stratonicus. | Panémus. | Panémus. |
| Scirrophorion. | Hécatombéus. | Loüs. | . . . . . |
| Hécatombéon. | Antéus. | Gorpiéus. | . . . . . |
| Métagitnion. | Laodicus. | Hyperbérétéus. | . . . . . |

## IX.

### *Année Égyptienne.*

(*a*) Quand on dit que les Égyptiens des premiers âges employérent des Années, qui n'avoient chacune qu'un ſeul mois ou deux, c'eſt nous faire entendre qu'ils ne connurent point d'Année proprement dite, ni de meſure plus longue pour ſupputer les tems, que l'intervalle des révolutions lunaires. Une méthode ſi bornée déſigne manifeſtement l'enfance du monde; & bientôt la viciſſitude des ſaiſons dut conduire les hommes à la connoiſſance de quelques périodes plus longues que celle du cours de la lune. De-là cette diſtinction qu'on fit des ſaiſons, qui portérent auſſi le nom d'Année, par exemple, les Années de trois mois établies, dit-on, par l'Égyptien Horus, & les Années de quatre mois, dont on prétend que les Auteurs furent les peuples d'Égypte. C'eſt par une réduction de ces ſortes d'Années ſi fort abrégées, que d'anciens Écrivains expliquent hiſtoriquement les antiquités Égyptiennes qu'on faiſoit remonter à tant de milliers de ſiécles, pendant que d'autres eſtiment que tout cet appareil chronologique cache réellement des calculs de pure Aſtronomie.

L'Égypte, dans la ſuite, employa une meſure de tems plus longue & plus conforme à l'idée que nous avons de ce qu'on nomme Année. Telle fut l'Année en uſage parmi les Hébreux à leur ſortie d'Égypte, la même Année ſans doute que celle des naturels du païs. On voit par l'Hiſtoire Sainte, que les mois de cette Année Judéo-Égyptienne avoient pour toute dénomination celle de premier mois, ſecond mois, ainſi du reſte, juſqu'au douzième; & Joſephe ſuppoſe manifeſtement qu'ils étoient lunaires. D'ailleurs, comme on ſçait que les mois Judaïques des tems poſtérieurs étoient réglés par le cours de la lune, on doit juger par l'attachement de la nation Juive à ſes uſages & à ſes cérémonies, que ſes mois furent

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 334. *& ſuiv.*

effectivement

effectivement lunaires dès les premiers tems, & que les anciens mois Égyptiens ayant été les mêmes, furent auſſi pareillement lunaires. Cependant, on ne peut rien établir de poſitif, ni ſur la forme d'une pareille Année, ni même ſur l'Année de trois cens ſoixante jours, que les Égyptiens employérent, ſelon le Syncelle, avant leur Année vague de trois cens ſoixante-cinq jours; & c'eſt avec raiſon à cette dernière qu'on fait ordinairement commencer l'hiſtoire du calendrier Égyptien.

Les Années Égyptiennes ont été l'objet du travail de pluſieurs Sçavans modernes. Scaliger & Pétau ont traité la matière dans leurs ouvrages Chronologiques; Golius dans ſes notes ſur Alfragan; Marsham dans ſon canon Chronique; Dodwel dans un Appendix, ou addition à différentes diſſertations; M. des Vignoles dans une piéce, qui eſt à la tête du quatrième tome des mémoires intitulés, *Miſcellanea Berolinenſia*; Dom Martin, dans ſon explication de divers monumens, & M. Avérani dans ſon petit livre ſur les mois Égyptiens. Ce dernier ouvrage n'entame guere la queſtion de la forme des Années. L'Auteur s'y eſt borné à une recherche, fort laborieuſe & fort inutile, des différentes dates de mois, données par Ptolémée; & il conclud de la combinaiſon de ces dates, la poſition & l'arrangement des mois de l'Année Égyptienne. On pouvoit s'épargner les recherches d'un tel arrangement, puiſqu'il n'eſt contredit par perſonne; & que d'ailleurs Ptolémée lui-même l'a tracé de ſuite dans un calendrier, qui termine ſon livre des apparences des étoiles fixes. Voici donc à quoi cet ordre des mois ſe réduit, de l'aveu de tout le monde.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Premier mois, | *Thoth.* | Septième mois, | *Phamenoth.* |
| Second mois, | *Paophi.* | Huitième mois, | *Pharmuthi.* |
| Troiſième mois, | *Athyr.* | Neuvième mois, | *Pachon.* |
| Quatrième mois, | *Chœac.* | Dixième mois, | *Payni.* |
| Cinquième mois, | *Tybi.* | Onzième mois, | *Épéphi.* |
| Sixième mois, | *Méchir.* | Douzième mois, | *Méſori.* |

Tels étoient les mois qui compoſoient la forme des Années civiles des Égyptiens, ſoit de leur Année vague, ſoit de leur Année caniculaire, ſoit de leur Année ſolaire, dite l'Année Alexandrine, ſoit enfin de leur Année lunaire. Ces quatre ſortes d'Années furent en uſage pendant un certain tems dans différens cantons de l'Égypte. Et peut-être on n'y étoit pas ſeulement partagé ſur la manière d'employer les Années, mais encore ſur la méthode de commencer les jours; car, d'un côté, Pline prétend que les Égyptiens,

comme les Romains, comptoient la journée depuis minuit; de l'autre, Iſidore & l'Auteur des Origines aſſurent que les Égyptiens la comptoient depuis un ſoleil couchant juſqu'à l'autre; ce qui eſt conforme à ce que rapporte Théon, qu'ils obſervoient le lever héliaque de la canicule à l'onzième heure. On conciliera ces divers témoignages, en diſant que Pline avoit en vue les Égyptiens d'Alexandrie, comme plus connus des Romains; & que les autres parlent des naturels Égyptiens, dont ils paroiſſent avoir enviſagé les uſages particuliers. Pour Ptolémée, natif de Péluſe, & habitué à Alexandrie, il a commencé les jours à midi dans ſes calculs aſtronomiques; mais, cet uſage des Aſtronomes n'avoit aucun rapport à l'uſage civil de la nation Égyptienne.

I.°

## *ANNÉE VAGUE des Égyptiens.*

(*a*) L'Année Égyptienne de 365 jours, ſi célebre parmi les écrivains de l'Antiquité, porte le nom d'Année Vague & d'Année rétrograde, parce qu'elle anticipoit inſenſiblement ſur le cours du ſoleil. La révolution annuelle de cet aſtre eſt de 365 jours, & environ un quart de jour. C'eſt pourquoi, de 4 ans en 4 ans on ajoûte, dans le calendrier Julien, un jour de plus aux 365 jours ordinaires, pour retenir les ſaiſons dans les mêmes mois. Faute d'une ſemblable intercalation, l'Année Égyptienne de 365 jours précis, s'éloignoit ſans ceſſe du ſoleil; & le Thoth paſſant ſucceſſivement de l'été dans le printems, enſuite dans l'hiver & dans l'automne, ne revenoit au même point ſolaire qu'après un intervalle de quelques ſiécles.

Cette ſorte d'Année, ſelon M. de la Nauze, avoit commencé d'être employée avant l'ére de Nabonaſſar; & elle ſubſiſta civilement pendant pluſieurs ſiécles, après l'Ére Chrétienne. On en fait remonter l'inſtitution à l'an 1322 avant J. C. Je crois qu'on pourroit encore la faire remonter juſqu'au tems de Moïſe, & peut-être même au de-là.

Pendant qu'on ſe ſervoit dans l'uſage civil de cette forme d'Année Vague, on n'ignoroit point qu'elle étoit plus courte d'environ un quart de jour; que l'Année ſolaire naturelle. Les Sçavans d'Héliopolis expliquérent en ſecret à Eudoxe & à Platon le ſurplus de la durée de l'Année ſolaire. A cette occaſion, Strabon repréſente la connoiſſance de ces parties excédentes, comme un point de ſcience réſervé aux perſonnes inſtruites. C'eſt pourquoi, lorſqu'il parle ailleurs des mêmes parties excédentes, que les anciens prêtres Thébains ajoûtoient à leurs 12 mois de 30 jours chacun, & aux 5 jours Épagomènes, pour achever l'Année, il faut, par leurs 12 mois ſuivis de 5 Épa-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 337. *& ſuiv.*

gomènes, entendre l'Année Vague civile, & par le ſurplus excédent, entendre la différence à eux connue de l'une & de l'autre Année. On doit prendre auſſi dans le même ſens, ce que Diodore de Sicile a dit des mêmes prêtres Thébains, qui donnoient 30 jours au mois, & qu'après leurs 12 mois, ils ajoûtoient 5 jours & un quart, pour accomplir la révolution Annuelle. Ces 12 mois, avec les 5 jours, formoient l'Année civile dont on ſe ſervoit, & le quart de jour excédent étoit le ſurplus dont on croyoit que l'Année ſolaire ſurpaſſoit la civile.

2.°

## *L'Année Caniculaire des Égyptiens.*

(*a*) Il ne faut pas confondre l'Année vague des Égyptiens avec une autre eſpèce d'Année naturelle & caniculaire, qui ne rouloit point comme faiſoit l'Année vague ſur un certain nombre de mois & de jours marqués, mais dont l'ouverture ſimplement étoit attachée à chaque lever annuel de la Canicule. Ces deux Années ne pouvoient concourir enſemble que dans le commencement de chaque cycle Canictulaire; par exemple, en l'an 1322 avant J. C., où l'on place le premier uſage de l'Année vague.

Sans doute, on s'imagina pour lors que leur concours devoit être fixe & durable. On penſoit que le ſoleil achevoit ſa révolution en 365 jours précis; que telle étoit l'exacte durée de l'Année ſolaire, ſoit tropique, ſoit aſtrale; qu'ainſi le lever de la Canicule arriveroit tous les 365 jours, & rameneroit inviolablement l'ouverture de l'Année civile. Mais, on dut bientôt s'appercevoir que le premier jour de l'Année civile rétrogradoit d'un jour en 4 ans, par rapport au lever de l'étoile; ce qui forma néceſſairement dans la ſuite une différence entre l'Année civile, qui fut vague & l'Année Caniculaire, qui, demeurant attachée à l'obſervation actuelle du lever de la Canicule, emportoit un jour de plus tous les 4 ans. Cependant, la diſtinction des deux Années paroît n'avoir été clairement conſtatée & authentiquement reconnue, que vers l'an 1232, avant l'Ére Chrétienne, environ 90 ans après l'inſtitution des Années de 365 jours.

On ne doit pas, au reſte, enviſager l'Année Caniculaire des Égyptiens, comme leur Année civile, & encore moins faire remonter l'origine d'une telle Année civile Caniculaire, juſqu'à 2000 ans & plus, avant l'Ére Chrétienne, dans les premiers tems, où l'Égypte fut habitée. C'eſt pourtant ce qu'on a prétendu ſoûtenir dans un livre, d'ailleurs ingénieux & élégant, qui a paru, il y a quelques Années, ſur les Antiquités Égyptiennes. On tâche d'y établir que l'uſage civil de l'Année Caniculaire prit fin, lorſque celui de l'Année vague

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. XIV. pag. 351. *& ſuiv.*

commença, & on ſe fonde principalement ſur l'autorité de Porphyre. Cependant, & Porphyre & les autres Écrivains parlent de l'Année caniculaire, comme ayant ſubſiſté de leur tems; c'eſt-à-dire, dans les premiers ſiécles de l'Ére Chrétienne.

3.°

*ANNÉE SOLAIRE, dite Alexandrine.*

(a) La différence entre l'Année vague des Égyptiens & leur Année fixe ou Solaire, dite l'Année Alexandrine, eſt clairement énoncée dans ces paroles de Théon d'Alexandrie: » Puiſque l'Année » alléguée des Grecs; c'eſt-à-» dire, des Alexandrins, com-» prend 365 jours & un quart, » & celle des Égyptiens 365 » jours ſeulement; il eſt clair que » celle des Égyptiens gagne un » jour d'avance en 4 ans, ſur » celle des Alexandrins; & qu'en » 1460 ans, elle gagne 365 » jours, qui font une Année » Égyptienne. Après quoi, les » Alexandrins & les Égyptiens » recommencent une nouvelle » Année en même-tems; & tant » qu'elle dure, les Alexandrins » comptent les jours & les mois » de la même façon que les » Égyptiens. «

L'Année Alexandrine rouloit donc ſur les 12 mois Égyptiens, & ſur les 5 jours épagomènes, en y ajoûtant un 6e. jour épagomène tous les 4 ans. C'eſt un point généralement avoué de tout le monde. Une telle forme d'Année reſſemble tout à fait à la Julienne, qui renferme auſſi 365 jours, avec un jour intercalaire de plus, tous les 4 ans; & la différence de l'une à l'autre conſiſte dans l'arrangement des mois. La Julienne commençoit au premier jour de Janvier, & l'Alexandrine au premier de Thoth, dans le courant du mois d'Août. La Julienne comptoit ſon jour intercalaire en Février, ſon ſecond mois; & l'Alexandrine plaçoit le ſien tout à fait à la fin de ſa révolution annuelle. Dans la Julienne, l'intercalation tombe aux Années 1, 5, 9, &c. avant l'Ére Chrétienne, ou aux Années 4, 8, 12, &c. de J. C., ainſi du reſte. Dans l'Alexandrine l'intercalation ſe fait dans les Années précédentes; ſçavoir, dans les Années 2, 6, 10, &c., avant l'Ére Chrétienne, ou 3, 7, 11, &c. de J. C. A ces diverſités près, tout eſt égal dans la forme de l'une & de l'autre Année.

Ceux, qui les ont introduites dans l'uſage civil, ſe ſont évidemment fondés ſur le mouvement du ſoleil, qui acheve une de ſes révolutions en 365 jours, & environ un quart; & ils ont cru qu'une Année Solaire civile de 365 jours, avec un jour de plus tous les 4 ans, s'accorderoit conſtamment avec l'Année Solaire naturelle. Ce quart de jour excédent étoit connu dans le mouvement du ſoleil, long-tems avant qu'il fût queſtion

(a) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. XVI, pag. 170. *& ſuiv.*

de l'Année Alexandrine & de l'Année Julienne. Les anciens Égyptiens, ainſi qu'il a été déjà obſervé au ſujet de leur Année vague, en étoient inſtruits, & en inſtruiſoient les autres, ſelon Diodore de Sicile & ſelon Strabon. En un mot, les cycles des Grecs, des Romains & des anciens peuples, avoient été formés & réglés ſur la connoiſſance de ce quart excédent. C'eſt la remarque de Dodwel. Ce Sçavant qualifie fauſſe & très-fauſſe l'opinion vulgaire, qui attribue la découverte de l'Année Solaire de 363 jours & un quart à Jules Céſar, auteur de l'Année Julienne.

On diſtingue deux ſortes d'Années Alexandrines, l'ancienne & la nouvelle. L'ancienne fut établie plus de 300 ans avant J. C. Voici quel étoit le rapport de l'ancienne Année Alexandrine avec l'Année Julienne des Romains, & quel étoit le jour Julien, qui répondoit à l'ouverture des mois Alexandrins, ſoit dans les Années communes, ſoit dans chaque 4e Année, où tomboit le biſſexte Romain.

| | *Commencement des anciens mois Alexandrins.* | *Dans les Années communes.* | *Dans les Années, où tomboit le biſſexte Romain.* |
|---|---|---|---|
| *Automne.* | Thoth. . . . | 11. Août. . . . | 12. Août. |
| | Paophi. . . . | 10. Septembre . . | 11. Septembre. |
| | Athyr. . . . | 10. Octobre . . . | 11. Octobre. |
| *Hiver.* | Chœac. . . . | 9. Novembre . . | 10. Novembre. |
| | Tybi . . . . | 9. Décembre . . | 10. Décembre. |
| | Méchir. . . . | 8. Janvier . . . | 9. Janvier. |
| *Printems.* | Phaménoth . . | 7. Février . . . | 8. Février, biſſextile. |
| | Pharmuthi . . | 9. Mars. . . . | 9. Mars. |
| | Pachon . . . | 8. Avril . . . . | 8. Avril. |
| *Été.* | Payni . . . . | 8. Mai . . . . | 8. Mai. |
| | Épéphi. . . . | 7. Juin . . . . | 7. Juin. |
| | Méſori. . . . | 7. Juillet. . . . | 7. Juillet. |

Cette ancienne Année, qui étoit encore en uſage du tems de Pline, vers l'an 80 de l'Ére Chrétienne, ſubſiſta donc environ 400 ans. Dans le ſecond ſiécle de la même Ére Chrétienne, & dans les ſiécles ſuivans, on trouve le Thoth des Alexandrins concourant, non avec le 11e, mais avec le 29e d'Août. Voici l'ordre & l'arrangement de cette nouvelle Année Alexandrine, par rapport aux jours de l'Année Julienne.

| *Commencement des nouveaux mois Alexandrins.* | *Dans les Années communes.* | *Dans les Années où tomboit le biſſexte Romain.* |
|---|---|---|
| Thoth . . . . . | 29. Août . . . . | 30. Août. |
| Paophi . . . . . | 28. Septembre . . | 29. Septembre. |
| Athyr . . . . . | 28. Octobre . . . | 29. Octobre. |
| Chœac . . . . . | 27. Novembre . . | 28. Novembre. |
| Tybi . . . . . | 27. Décembre . . | 28. Décembre. |
| Méchir . . . . . | 26. Janvier . . . | 27. Janvier. |
| Phaménoth. . . . | 25. Février . . . | 26. Février, biſſextile. |
| Pharmuthi. . . . | 27. Mars . . . . | 27. Mars. |
| Pachon. . . . . | 26. Avril . . . . | 26. Avril. |
| Payni . . . . . | 26. Mai . . . . | 26. Mai. |
| Épéchi . . . . . | 25. Juin . . . . | 25. Juin. |
| Méſori . . . . . | 25. Juillet. . . . | 25. Juillet. |

Telle étoit la nouvelle Année Alexandrine, dont on fait remonter mal à propos l'époque au regne d'Auguſte, mais dont l'uſage le plus ancien n'eſt tout au plus prouvé que pour les tems d'Adrien.

4.°

*Année Lunaire des Égyptiens.*

(a) Vers les premiers ſiécles de l'Ére Chrétienne, les peuples qui compoſoient la partie orientale de l'empire Romain, ne s'accordoient point entr'eux, dans la manière de compter leurs Années. La diverſité ne regnoit pas ſeulement dans les époques dont ils ſe ſervoient, mais encore dans l'arrangement des jours & des mois, & dans la forme totale des Années civiles. Parmi ceux d'entre les Grecs, qui employoient

(a) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 193. *& ſuiv.*

encore alors les mois Athéniens, les uns avoient des Années Lunaires, dont les mois ſe régloient par les lunaiſons ; les autres, ſans changer la dénomination de ces mois, les faiſoient rouler, indépendamment de la lune, dans un cours d'Année ſolaire ; & parmi les peuples d'Aſie, qui faiſoient, pour la plûpart, uſage des mois Macédoniens, ſouvent une ſeule Province avoit autant de calendriers différens, qu'elle renfermoit de Villes de quelque conſidération.

Le cardinal Noris l'a démontré, par rapport à la Syrie en particulier, dans un ſçavant ouvrage, qui a pour titre : *Annus & Epochæ Syro-Macedonum.* On y voit comment pluſieurs villes de Syrie employoient l'Année ſolaire, en fixant diverſement le premier jour de leur premier mois, les unes au 23, les autres au 24 Septembre Julien ; Antioche & Céſarée au premier Octobre ; Tyr au 19 du même mois ; quelques-unes au 24 ; Gaza au 28, & ainſi du reſte. Pendant que les Juifs, qui faiſoient partie de la même province Romaine, employoient, comme tant d'autres nations, une forme d'Année Lunaire, où les mois étoient invariablement attachés au cours de la lune.

On ne doit pas trouver étrange ſi les Égyptiens, étant voiſins de la Syrie, ſe diviſérent auſſi pour leurs méthodes de calendrier ; & ſi dans les premiers ſiécles de l'Ére Chrétienne, où ils employoient, ici une Année vague, là une Année fixe ſolaire, ils ſe ſervirent ailleurs d'une troiſième ſorte d'Année véritablement Lunaire, comme celle des Juifs & des Grecs. Strabon a nommé des villes, ſituées dans le cœur de l'Égypte, où l'on ſuivoit les uſages établis parmi les Grecs. C'eſt ſans doute aux Égyptiens habitués dans ces Villes, & obligés d'ajuſter leur calendrier à un calendrier étranger, qu'il faut attribuer l'uſage de la nouvelle Année Égyptienne, dont il eſt queſtion. Il eſt vrai que les chronologiſtes ne connoiſſent point d'Année Lunaire en Égypte ; & que même, Géminus, déclarant que les Égyptiens ne réglent point les mois & les jours ſelon la lune, exclud dès-lors pour ſon ſiécle une pareille Année Égyptienne. Mais, on en retrouve indubitablement les traces, dans les témoignages précis de quelques anciens Écrivains, poſtérieurs à Géminus. Joſephe, Plutarque & Lucien en ſeront les garants. Ils écrivirent à fort peu d'années l'un de l'autre ; Joſephe ſous le regne de Domitien, Plutarque ſous le regne principalement de Trajan, & Lucien ſous les Antonins.

Ce dernier aſſure, en parlant des Égyptiens, qu'il leur étoit arrivé d'avoir, pour meſure de leurs mois, la lune avec ſa révolution, & pour meſure de leur Année, le ſoleil avec ſon retour périodique. On ne ſçauroit déſigner d'une manière plus poſitive l'uſage de ces Années Lunaires, uſitées parmi les Grecs, parmi les Juifs, & parmi tant d'autres

nations, qui, comptant les mois par les lunes, cherchoient à retenir leurs Années attachées au ſoleil & aux ſaiſons, par le moyen de quelques lunes intercalaires; ſurquoi, il faut diſtinguer deux ſortes d'Années Lunaires. Les unes ſont des Années purement Lunaires, comme celles des Arabes & des Turcs d'aujourd'hui. Ces Années, toujours compoſées de douze lunes préciſes, anticipent continuellement ſur le ſoleil & ſur les ſaiſons; parce que le ſoleil acheve ſa révolution en 365 jours & un peu plus, & que douze lunaiſons n'emportent que 354 jours, avec quelques heures. Les autres ſont des Années qu'on devroit plutôt appeller Luniſolaires, parce qu'on y ajoûte de tems en tems quelques mois; c'eſt-à-dire, quelque Lunaiſon, pour rattraper le cours du ſoleil, & retenir les mêmes ſaiſons dans les mêmes mois. Telles furent les Années des Grecs & des Juifs; & telle étoit évidemment l'Année que Lucien attribuoit aux Égyptiens, en diſant qu'il leur arriva de prendre la révolution Lunaire, pour la meſure de leurs mois, & la révolution ſolaire, pour la meſure de leur Année.

On ne ſçauroit toutefois affirmer poſitivement une entière uniformité entre les mois Lunaires Égyptiens, & les mois Lunaires Judéo-Macédoniens. Il eſt à croire cependant que cette uniformité avoit réellement lieu en Égypte, dans le tems dont nous parlons; parce que les Macédoniens & les Juifs étoient les deux ſeuls peuples étrangers, aſſez établis dès-lors en Égypte, pour y avoir introduit l'Année Lunaire, qu'on y ſuivoit en quelques endroits; ce qui peut faire juger que le même cycle régloit le calendrier des uns & des autres. Ainſi, les tables du cycle Judéo-Macédonien, dreſſées par Dodwel, pourront vraiſemblablement ſervir de méthode pour les Années Égyptiennes, dont il s'agit. Voici quel ſera, dans cette hypothèſe, l'ordre des mois Égyptiens, Judaïques & Macédoniens, qui ſe feront exactement répondu jour pour jour.

| | *Mois Égyptiens.* | *Mois Judaïques.* | *Mois Macédoniens.* |
|---|---|---|---|
| *Automne.* | Thoth. | Élul. | Gorpiéus. |
| | Paophi. | Tiſri. | Hyperbérétéus. |
| | Athyr. | Marcheſwan. | Dius. |
| *Hiver.* | Chœac. | Caſleu. | Apelléus. |
| | Tybi | Thébet. | Audinéus. |
| | Méchir. | Sébat. | Péritius. |

| | *Mois Égyptiens.* | *Mois Judaïques.* | *Mois Macédoniens.* |
|---|---|---|---|
| *Printems.* | Phamenoth. | Adar. | Dyſtrus. |
| | Pharmuthi. | Niſan. | Xanthique. |
| | Pachon. | Jiar. | Artémiſius. |
| *Été.* | Payni. | Sivan. | Déſius. |
| | Épéphi. | Thammuz. | Panémus. |
| | Méſori. | Ab. | Loüs. |

## X.

### *Année Fixe.*

Par Année Fixe on entend l'Année Julienne. Cette Année Fixe fut adoptée par pluſieurs peuples, tels que les Cappadociens, les Alexandrins, & autres. *Voyez* Année Julienne, Année Cappadocienne, Année Alexandrine, &c.

## X I.

### *Année Indienne*

(*a*) D'après les traditions Indiennes, ſur l'origine & l'hiſtoire du monde, il eſt facile de ſe convaincre 1.° qu'à l'exception du Cal-ïougam, ou de la période courante, il n'y a rien dans leurs fables, qu'on puiſſe donner comme ayant un fondement hiſtorique; 2.° que c'eſt à fixer le commencement du Cal-ïougam, que les Chronologiſtes doivent s'attacher, parce que cette époque, une fois déterminée, ſera celle où commencent les tems hiſtoriques chez les Indiens.

Pour arriver à cette détermination, on ne conſultera ni le manuſcrit Perſan, traduit de l'Indien, l'an 995 de l'Hégire, qui compte cette Année pour la 28422.e du Cal-ïougam; ni l'expoſition de la religion Indienne, imprimée à la ſuite des mémoires de Dellon, où l'on ſuppoſe que le Cal-ïougam avoit déjà duré 48448 ans; ni enfin la lettre du P. la Lane, écrite des Indes en 1709, où l'on nous donne cette Année pour la 427195.e de la période courante. Ces trois dates, qui ne s'accordent point entr'elles, différent abſolument de celles que nous avons, ſoit dans les ouvrages des Indiens mêmes, ſoit dans leurs calendriers, & de celles que rapportent des voyageurs exacts, qui ſe ſont attachés à débrouiller les antiquités Indiennes.

M. Fréret a diſcuté toutes ces dates avec ſoin; & l'examen critique, qu'il a fait de la queſtion, l'a convaincu de l'exactitude des calendriers Indiens à cet égard, fort ſupérieure à celle des relations Européennes. En effet, comme dans l'Inde on ne fait rien ſans avoir conſulté le calendrier, afin de choiſir des momens favorables, nous devons regarder ces

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 46. *& ſuiv.*

ſortes de tables aſtronomiques comme revêtues d'une autorité religieuſe. Or, l'époque du Cal-ïougam, donnée par ces calendriers, s'accorde parfaitement avec la Chronologie de l'Écriture. Selon Abraham Roger, dans ſa porte ouverte au paganiſme Indien, l'an 1639 de J. C. répondoit, ſur la côte de Coromandel, à l'an 4740 du Cal-ïougam. Suivant Baldéus, notre Année 1657 étoit la 4768e à Surate. Une lettre du P. Calmette, Jéſuite, marque l'an 1730 de J. C. pour la 4730e du Cal-ïougam, dans le païs de Carnate. Enfin, le Panjangam, ou almanach Indien de la côte de Coromandel, dreſſé pour l'Année 1730, donne une date encore plus préciſe, & qui doit ſervir à réformer toutes les autres. Le 11 Avril 1730 s'y trouve répondre au commencement de l'Année 4831 du Cal-ïougam.

Comme les Années Indiennes ſont aſtrales, & meſurées par le retour du ſoleil à la même étoile fixe, elles ſont un peu plus longues que nos Années Juliennes. La ſomme de ces excédens, en 4830 ans Indiens, monte à 67 jours & quelques minutes; ainſi, le Cal-ïougam auroit commencé avec le 24 Janvier de l'Année 3102 avant J. C.

Si l'on veut avoir une époque plus préciſe & fondée ſur des calculs aſtronomiques, faits en conſéquence des régles Indiennes. Le Cal-ïougam commença aux Indes à midi du 16 Janvier de cette Année 3102, une demi heure avant le ſolſtice d'hiver, dans le colure duquel ſe trouvoit alors la première étoile d'*Aries*. On ſçait que c'eſt l'étoile dont la poſition, dans un même cercle de longitude avec le ſoleil, donne le commencement de l'Année aſtronomique. Outre l'Année ſolaire aſtrale, on ſe ſert aux Indes d'une Année Lunaire, & la première lune eſt toujours celle dont la Syzygie arrive après le commencement de l'Année ſolaire.

Le Panjangam marque pour le premier mois Lunaire, en 1730, le 8 du premier mois ſolaire; ce qui répond au 18 Avril, & ſe trouve le jour d'une nouvelle lune. Le premier mois Lunaire de l'Année Indienne, qui commença le Cal-ïougam 3102 avant J. C., ſe trouve encore moins éloigné du commencement de l'Année ſolaire qu'en 1730. Un tel rapport eſt ſingulier; & comme cette détermination de l'époque des Indiens eſt ancienne parmi eux, M. Fréret en infere qu'ils doivent avoir eu de bonne heure de meilleures régles d'aſtronomie que les Grecs n'en avoient au tems de Ptolémée; car, les tables de cet aſtronome s'éloigneroient beaucoup plus des nôtres, ſi l'on s'en ſervoit à calculer une époque ſi reculée. L'aſtronomie du Panjangam, ſemblable à celle des Siamois, eſt fondée ſur des opérations arithmétiques, différentes de la méthode de nos tables. Les chiffres y ſont répétés; ainſi la moindre altération dans leur ſuite ne pourroit échapper, & il eſt impoſſible qu'on ne s'en apperçoive en opérant. L'époque de l'an 3102 avant J. C., eſt

donc celle à laquelle on doit ſe fixer.

C'eſt la conſéquence que tire M. Fréret. On peut ajoûter avec lui que cette époque de l'an 3102 s'accorde avec la chronologie du Manuſcrit traduit par les Septante, qui met le Déluge en 3501, & par conſéquent le fait antérieur de 499 ans au Cal-iougam.

## XII.

### *Année Judaique.*

(*a*) Les Juifs ou les Hébreux avoient des Années de quatre eſpèce; 1.° une Année civile, compoſée de 12 mois. Dans les commencemens & du tems de Moïſe, c'étoit une Année ſolaire de 12 mois, à 30 jours chaque mois; enſorte néanmoins que le 12e mois avoit 35 jours; car, on voit par le calcul que Moïſe nous donne des jours du Déluge, que l'Année Hébraïque étoit de 365 jours. Il eſt à croire que cet Écrivain ſacré ſuivoit l'ordre de l'Année Égyptienne; puiſqu'il ſortoit de l'Égypte; qu'il y étoit né; qu'il y avoit été inſtruit & élevé; & que le peuple d'Iſraël, dont il étoit chef, étoit accoûtumé depuis long-tems à cette ſorte d'Année. On ſçait qu'il y avoit en Égypte, dès les tems les plus reculés, une ſorte d'Année, dite l'Année vague, qui étoit de 365 jours.

Les Juifs comptérent auſſi par mois Lunaires, principalement en ce qui regarde le ſacré & l'ordre des fêtes. » La lune eſt, dans tou» tes les révolutions qui lui arri» vent, la marque des tems & » le ſigne des changemens de » l'Année. C'eſt la lune qui dé» termine les jours de fêtes..... » La lune donne le nom au mois.« Ainſi, s'exprime l'auteur de l'Eccléſiaſtique. S. Jean, dans l'Apocalypſe, ne donne que 1260 jours à 3 ans & demi, & par conſéquent 30 jours ſeulement à chaque mois, & de même 360 jours ſeulement à chaque Année.

Maimonides dit que les Années des Juifs étoient ſolaires, & leurs mois lunaires. Géminus fait la même remarque ſur les Années des Grecs. Depuis la clôture du Talmud, les Juifs ont uſé d'Années purement lunaires, ayant alternativement un mois plein de 30 jours, puis un mois vuide de 29 jours; & pour accommoder cette Année lunaire au cours du ſoleil, ils intercalent, au bout de 3 ans, un mois entier après Adar, & nomment ce mois intercalé, Ve-Adar, ou le ſecond Adar. L'Année des Hébreux a toujours commencé, en automne, au mois qu'ils appellent aujourd'hui Tizri, & qui répond à notre mois de Septembre; ce mois entre quelquefois dans Octobre, ſelon les lunaiſons.

2.° L'Année ſainte, que l'on ſuivoit dans l'ordre des ſolemnités & des cérémonies de Religion.

(*a*) Exod. c. 12. v. 2. c. 21. v. 2. *& ſeq.* c. 23. v. 11. Levit. c. 25. v. 2. *& ſeq.* Eccleſ. c. 43. v. 6, 7. Apoc. c. 12. v. 6. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lettr. Tom. XIV. pag. 334, 335. Tom. XVI. pag. 201. *& ſuiv.*

Elle commençoit au mois Niſan, qui répondoit au mois de Mars ; & la fête de Pâque, qui tomboit au milieu de ce mois, étoit comme la mere des autres fêtes, & le commencement de l'Année ſainte.

3.° L'Année ſabbatique, qui ſe célébroit de 7 en 7 ans, & pendant laquelle on laiſſoit repoſer la terre. Ce qu'elle produiſoit d'elle-même, étoit pour celui qui s'en ſaiſiſſoit le premier. Les fruits des arbres & des vignes étoient pour les pauvres, pour les orphelins & pour les étrangers. En un mot, tout ce qui venoit à la campagne, étoit commun durant cette Année. Elle commençoit & finiſſoit au mois de Septembre ; en ſorte que l'on pouvoit recueillir les moiſſons & les fruits de la ſixième Année, & faire les ſemailles pour la huitième, afin que la terre ne demeurât point inculte deux Années de ſuite.

Dieu avoit auſſi ordonné que les eſclaves Hébreux ſeroient mis en liberté dans cette Année, à moins qu'ils ne vouluſſent librement renoncer à leur droit, & ſe laiſſer percer l'oreille en préſence des Juges, pour marque qu'ils s'engageoient à une ſervitude perpétuelle, ou du moins à ſervir juſqu'à l'Année du Jubilé.

4.° L'Année du Jubilé, qui arrivoit au bout de ſept ſemaines d'Années, ou la 49e Année. Elle avoit les mêmes prérogatives que l'Année ſabbatique, par rapport au repos de la terre & à la communauté des fruits, qu'on abandonnoit aux pauvres & aux étrangers, & par rapport à la liberté qu'on accordoit aux eſclaves Hébreux. Elle avoit cela de particulier, qu'elle affranchiſſoit ceux même qui avoient renoncé à leur liberté pendant l'Année ſabbatique, & qu'elle remettoit en poſſeſſion de leurs biens & de leurs héritages, ceux qui avoient été obligés de les vendre ou de les engager

Le principal motif de ces loix étoit 1.° de rappeller la mémoire de la création du monde par ces différentes ſortes de ſabbat, de ſeptième jour, de ſeptième Année, & de ſept ſemaines d'Années.

2.° De conſerver, autant qu'il étoit poſſible, l'égalité de biens & de conditions parmi les Hébreux, en remettant les eſclaves en liberté, & en faiſant rentrer les anciens propriétaires dans la poſſeſſions des biens, qu'ils avoient ou engagés, ou aliénés.

3.° Enfin, de marquer le ſouverain domaine de Dieu ſur les biens & ſur les perſonnes des Iſraëlites, en ordonnant que tous les biens de la campagne fuſſent communs pendant la 7e Année ; & en accordant le repos à la terre, aux eſclaves, & aux animaux, pendant tout le cours de cette Année.

Voici les noms, la durée, & la ſignification des mois Judaïques.

| | NOMS. | JOURS. | SIGNIFICATION. |
|---|---|---|---|
| Automne. | Tizri . . . . . | 30 . . . . . | Septembre. |
| | Marſchéwan. . . | 29 . . . . . | Octobre. |
| | Caſleu. . . . . | 30 . . . . . | Novembre. |
| Hiver. | Thébet . . . . | 29 . . . . . | Décembre. |
| | Sébat. . . . . | 30 . . . . . | Janvier. |
| | Adar . . . . . | 29 . . . . . | Février. |
| Printems. | Niſan . . . . . | 30 . . . . . | Mars. |
| | Jiar. . . . . | 29 . . . . . | Avril. |
| | Sivan . . . . . | 30 . . . . . | Mai. |
| Été. | Thammúz . . . | 29 . . . . . | Juin. |
| | Ab. . . . . | 30 . . . . . | Juillet. |
| | Élul . . . . . | 29 . . . . . | Août. |

## XIII.

### *ANNÉE JULIENNE.*

Cette Année eſt ainſi appellée de Jules Céſar, à qui on en attribue l'inſtitution. *Voyez* Année Alexandrine & Année Romaine.

## XIV.

### *ANNÉE MACÉDONIENNE.*

(*a*) Les noms, l'ordre & la ſuite des mois Macédoniens ſont connus avec certitude; parce qu'étant devenus ceux de la plus grande partie des païs ſoumis aux ſucceſſeurs d'Alexandre, ils ſe trouvent diſpoſés de la même manière dans un grand nombre de Ménologes & d'Hémérologes, dont pluſieurs ſont imprimés. Nous ſommes encore certains que le mois Dius étoit le premier de l'Année Macédonienne, & le mois Hyperbérétéus le dernier. Suidas & Zénobius nous l'apprennent, à l'occaſion d'une expreſſion proverbiale, qui en fournit la preuve. Pour le mois de Loüs, il étoit le 10e; ce qui eſt confirmé pour la ville d'Antioche, ville abſolument Macédonienne, par le témoignage de l'empereur Julien. Quelques Chronologiſtes ont voulu chicaner là-deſſus; mais, ils n'ont eu d'autre raiſon de le faire, que la difficulté, où ils ſe trouvoient, de concilier ces témoignages avec le ſyſtême qu'ils avoient imaginé.

Au reſte, il eſt certain que le mois Dius n'occupoit pas la même place dans l'Année ſolaire, au tems des Séleucides, que celle qu'il avoit eue, du tems de Phi-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 228. *& ſuiv.*

lippe, pere d'Alexandre. Démoſthène nous a conſervé une lettre de ce Prince, qui montre que le mois Loüs répondoit au mois Boédromion des Athéniens; c'eſt-à-dire, à la troiſième lune après le ſolſtice d'été; d'où il ſuit que le mois Dius répondoit au mois Poſidéon, ou à la lune du ſolſtice d'hiver.

On ſuppoſe ici, avec Scaliger, que le mois Hécatombéon, ou le premier de l'Année Athénienne civile, étoit la lune qui ſuit le ſolſtice d'été. La choſe paroît démontrée; 1.° parce que Méton obſerva ce ſolſtice le 13e de la lune Scirrophorion, 12e & dernière de l'Année; 2.° parce que la date de la priſe de Troye, marquée par Denys d'Halicarnaſſe, dans la forme de l'Année Athénienne, ſuppoſe que le ſolſtice d'été arriva cette Année, le 10e du même mois Scirrophorion; 3.° parce que les trois éclipſes du 23 Décembre, 383 avant J. C., 18 Juin & 12 Décembre, 382, rapportées dans Ptolémée, avec le nom de l'Archonte & la date du mois Athénien, démontrent que ce ſolſtice d'été arriva ces deux Années-là, dans le mois Scirrophorion. Il eſt ſurprenant que contre des preuves ſi formelles, le P. Pétau & Dodwel ſe ſoient écartés du ſentiment de Scaliger.

La lettre de Philippe fut écrite, après qu'il eut été nommé général de l'armée des Amphictyons, contre les Locriens Ozoles. Elle eſt au plutôt de l'Année 339, & de l'Archontat d'Archédémidès, qui commença le 8 Juillet 339, avec le mois Hécatombéon. Le mois Loüs commença donc le 4 Septembre ſuivant, avec la lune de l'équinoxe d'automne; & le mois Dius, premier de l'Année ſuivante, commença le premier de Décembre 339. De ce jour au 23 Octobre de l'an 311, qui fut le premier d'une Année Macédonienne & Chaldéenne à Babylone, il n'y a que 344 lunaiſons moyennes, qui font ſeulement 27 ans & 10 mois ſelon la régle de l'Octaétéride, ou de la période civile des Grecs, expoſée dans Géminus. Cependant, on compta 28 ans complets, ſans doute parce qu'il y avoit eu deux intercalations omiſes. On ne ſçait ſi cette omiſſion de deux lunes étoit une ſuite des troubles & des guerres civiles, qui occupérent les Macédoniens, auſſi-tôt après la mort d'Alexandre, & qui ne leur permirent guere de penſer au calendrier. On ne ſçait non plus, ſi elle avoit pour objet de faire remonter le mois Dius de la lune du ſolſtice d'hiver, à celle qui ſuivoit l'équinoxe d'automne. L'une & l'autre opinion pourroit également ſe ſoûtenir, ſelon M. Fréret, qui ne ſe croyoit pas cependant en état de rien décider là-deſſus.

Voyez l'Année de Cyzique & l'Année lunaire des Égyptiens. Vous y trouverez les noms des mois de l'Année Macédonienne, avec leur correſpondance aux mois de quelques autres Années.

## XV.

### *Année de Périandre.*

(*a*) Périandre, fils de Cypſélus, & tyran de Corinthe, vécut en tout 80 ans, & en regna 40, ſelon le témoignage de Laërce. Les 40 ans de regne peuvent encore ſe déduire aſſez vraiſemblablement d'un paſſage corrompu d'Ariſtote, qui, à l'aide de la correction des Critiques, donnera 73 ans & 6 mois à la durée totale de la tyrannie des Cypſélides; ſçavoir, 30 ans à Cypſélus, 40 ans à Périandre & 3 ans à Pſammétichus, fils de Gordias, ou plutôt de Gorgias; car, c'eſt ainſi que Plutarque appelle pluſieurs fois un frere de Périandre. Mais, à quel tems précis rapporter les 40 Années de la tyrannie de Périandre? C'eſt ce qui n'eſt pas ſans difficulté, quoique les Chronologiſtes modernes les plus célebres, à commencer par Scaliger juſqu'à Newton, s'accordent à placer la mort de ce Tyran à la fin de la 48e Olympiade, autrement en l'an 585 avant l'Ére Chrétienne. Ce ſentiment eſt à peu près celui d'Euſébe & de Laërce. Euſébe rapporte l'époque de Périandre au commencement de la 38e Olympiade; c'eſt l'an 628 avant l'Ére Chrétienne. Laërce dit auſſi que Périandre floriſſoit durant la même 38e Olympiade.

Nos Chronologiſtes s'appuient principalement d'un texte de Soſicrate, cité par Laërce, où l'on croit lire que Périandre mourut un an avant la 49e Olympiade, & 40 ans avant la chûte de Créſus; mais, ce texte eſt fort obſcur, & ſuſceptible de pluſieurs ſens contraires. Paulmier de Grentémeſnil, qui tourne & retourne ce paſſage de pluſieurs façons, oppoſées les unes aux autres, avoue de bonne foi, qu'on ne ſçauroit jamais en tirer aucune époque certaine.

D'après une diſſertation de M. de la Nauze ſur cette matière, il ſemble que les Chronologiſtes poſtérieurs ont placé la mort de Périandre vers le tems même, où les Auteurs de la première antiquité avoient mis le commencement de ſon regne. A ce compte, Cypſélus ſera mort, & Périandre aura commencé de regner, l'an 585, ſur la fin de la 48e Olympiade. Voilà pourquoi l'Olympiade ſuivante, autrement l'Olympiade 49e, fut celle où les jeux Iſthmiques, interrompus ſous la tyrannie de Cypſélus, recommencérent à être célébrés par les Corinthiens.

## XVI.

### *Année Perſanne.*

(*b*) L'ancienne Année Perſanne nous eſt connue par quelques fragmens des aſtronomes Arabes & Perſans, cités par Golius & par Thomas Hyde; car, quoique l'uſage en ait ceſſé, lors de la conquête de la Perſe par les Maho-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XIV. p. 367. *& ſuiv.*

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XVI. p. 233. *& ſuiv.*

métans ; comme ceux-ci n'employoient que des Années purement lunaires, dont tous les mois parcourent l'Année ſolaire, dans l'eſpace d'environ 33 ans, les Aſtronomes conſervérent l'uſage de l'Année vague des Perſans de 365 jours, compoſée de 12 mois de 30 jours chacun, & de 5 épagomènes. Encore aujourd'hui, on la marque, dans les Éphémérides, avec une autre Année ſolaire, réglée par le ſultan Gélaleddin Mélikſchah, & à peu près égale à notre Année Grégorienne.

Nous voyons dans Alfragan & dans Oulougbeg, non ſeulement que l'Année Perſanne étoit compoſée de 12 mois & de 5 épagomènes; mais que la place de ces 5 épagomènes n'étoit pas la même, ſuivant tous les Aſtronomes. Le plus grand nombre les mettoit à la fin de l'Année, pour la commodité du calcul des tables. Pluſieurs autres, conformément à l'ancien uſage, les plaçoient entre le huitième & le neuvième mois.

Chacun des 12 mois, dont étoit compoſée l'Année Perſanne, portoit le nom d'un génie, ou d'une divinité particulière, mais ſubalterne, & dont les Perſes avoient une idée peu différente de celle que les Juifs, les Chrétiens & les Mahométans ont des anges; c'eſt, du moins, ce que prétendent les Sectateurs modernes du Magiſme, ou de la religion de Zoroaſtre, & ce qu'on trouve dans ce qu'ils ont conſervé d'anciens Livres & d'anciens Rituels. Le Dieu ſuprême, diſent-ils, partage entre ces diverſes Intelligences l'adminiſtration de l'univers, & il les a chargées d'un certain département, le froid, le chaud, la pluie, la ſéchereſſe, la production des fruits de la terre, la multiplication des troupeaux, &c.

Chacun des trente jours du mois portoit le nom d'un génie, & ces noms étoient les mêmes dans les douze mois. Douze de ces noms étoient ceux des douze génies, protecteurs des mois; & le jour, déſigné dans chaque mois par le nom du génie protecteur, étoit la principale fête de ce mois. Le ſeptième mois portoit, par exemple, le nom de Méher ou de Mithra. Ce nom étoit auſſi celui du 16e jour de tous les mois; mais, dans le ſeptième, ou dans le mois Méher, il étoit une fête célébrée ſous le nom de Méhergian, dans l'ancien dialecte, & de Méherrouz dans le nouveau. Ce jour étoit la fête de Mithra.

Les cinq jours épagomènes formoient une ſolemnité particulière, & ſervoient à déterminer le lieu de cinq eſpèces de fêtes mobiles, dont les intervalles étoient déterminés à un certain nombre de jours, & qu'on avoit établies en mémoire des ſix tems employés par le Dieu ſuprême à la production de l'univers, & à l'arrangement de ſes différentes parties. Outre ces fêtes relatives au ſyſtême fondamental de la religion des Mages, il y en avoit quelques autres inſtituées, en mémoire de certains événemens. Cette diſtribution des jours de l'Année Perſanne, en ſix portions, étoit & eſt encore aujourd'hui regardée comme

me très-ancienne dans la religion. Les livres de Zerdaſcht, ou Zoroaſtre, réformateur du Magiſme, au tems de Darius, fils d'Hyſtaſpe, & les anciennes liturgies des Mages, en attribuent l'établiſſement à Gjemſchid, un de ces Rois, à qui les légendes & la tradition Perſanne donnent une antiquité, qui paſſe toute vraiſemblance hiſtorique.

L'intendance des différentes ſaiſons de l'Année, ſe trouvant partagée entre les douze génies, protecteurs des mois, la fête particulière de chacun de ces génies, devoit néceſſairement répondre à une certaine ſaiſon; & elle ne pouvoit s'en éloigner conſidérablement, ſans expoſer les Mages à l'inconvénient de demander de la pluie, lorſqu'il falloit de la ſéchereſſe, ou du froid, lorſqu'il falloit du chaud. On fut donc obligé de chercher un moyen d'empêcher que les mois d'été ne paſſaſſent dans l'automne & dans l'hiver; ce qui arrivoit néceſſairement dans une Année vague de 365 jours. Le moyen le plus naturel d'y parvenir, étoit d'employer une intercalation. Celle d'un ſixième épagomène, ajoûté tous les quatre ans, parut la plus convenable; mais, elle parut auſſi contraire à la liturgie & au calendrier, non ſeulement parce que ces cinq jours avoient une liturgie particulière, mais encore parce que ce nombre de cinq ſervoit à régler le lieu des fêtes mobiles, & des ſix intervalles. Six épagomènes auroient donné ſept intervalles, & auroient obligé de changer l'ordre de ces fêtes, dans l'Année qui les auroit ſuivies. Il eût fallu d'ailleurs changer la diſtribution des jours en heureux & en malheureux, qui étoit fondée ſur le nombre des cinq épagomènes, & réglée en conſéquence de certaines propriétés cabaliſtiques, qu'on ſuppoſoit réſulter de leur diſtance des fêtes mobiles. C'étoit là un point auquel on ſe faiſoit un ſcrupule de toucher.

L'intercalation, que les Mages jugérent ſujette à moins d'inconvéniens, fut celle d'un treizième mois ajoûté tous les 120 ans, & placé avant les épagomènes. Les trente jours de ce mois formoient une fête continue, qui avoit ſa liturgie particulière, différente de celle des douze autres mois. Comme les pratiques de la religion des Mages conſiſtoient principalement dans la récitation de certaines formules de prieres en préſence du Feu Sacré, & que ces formules changeoient tous les jours, on a cru que le terme de liturgie ſeroit plus propre qu'aucun autre, à en donner une idée juſte.

Si les épagomènes avoient été placés avant le mois intercalaire, l'Année ſuivante auroit eu 390 jours; mais, la diſtribution des fêtes mobiles, ainſi que celle des jours heureux & malheureux, demandoit qu'elle n'en eût que 360. Pour éviter cet inconvénient, on les mit après le mois ſacré, ou intercalaire. Au moyen de cette addition d'un mois de 30 jours, à chaque 120e Année, les 120 ans Perſans devenoient égaux à

120 ans Juliens, & les mois revenoient aux mêmes ſaiſons. L'Année Julienne eſt ſenſiblement égale à l'Année ſolaire vraie. La différence qui ſeroit à peine d'un mois en quatre mille ans, ne méritoit aucune attention pour l'uſage civil, ou pour l'agriculture.

Il y avoit encore une circonſtance de l'intercalation Perſanne, extrêmement importante pour l'uſage chronologique. Le mois ſacré, ou intercalaire, n'étoit pas fixe, ou attaché à une même ſaiſon. On vouloit qu'il les parcourût toutes ſucceſſivement, & qu'il ſanctifiât, pour ainſi dire, l'Année entière. Dans cette vue, après avoir mis, à la fin du premier cycle, ce mois à la ſuite du douzième mois & avant le mois Phervardin, au bout de 120 autres Années, on le tranſportoit entre le premier & le ſecond mois, enſuite entre le ſecond & le troiſième, &c. De ſorte qu'il ne revenoit à la fin du douzième, qu'au bout de 1440 ans Juliens. Mais, afin qu'il ne pût y avoir de doute ſur le lieu de ce troiſième mois, les épagomènes changeoient auſſi de place, tous les 120 ans. Après avoir été placés pendant 119 à la ſuite du douzième, ils étoient tranſportés dans la 120e Année à la fin du premier mois, & avançoient ainſi de mois en mois, tous les 120 ans. Il n'eſt pas douteux que les Mages ne donnaſſent des raiſons religieuſes de cette circulation des épagomènes dans l'Année ſolaire; & ne trouvaſſent des myſtères à l'embarras, où elle jettoit pour la diſtribution des fêtes mobiles. On ne cherchera pas ici quelles pouvoient être ces raiſons. On ſe contentera d'obſerver que l'an 632 de J. C., au tems de Jezdegherde, les épagomènes ſe trouvant placés à la fin du huitième mois, cela montroit qu'il s'étoit écoulé 960 ans de la période courante, qui avoit commencé le 16 Juin de l'an 329 avant J. C.

## XVII.

### *Année Romaine.*

(a) L'Année des Romains a varié en différens tems. Romulus la fixa, ou plutôt la reçut des Latins, fixée à trois cens quatre jours, qui étoient partagés en dix mois, dont le premier étoit Mars, ſuivi des autres, dans le même ordre que nous voyons aujourd'hui. Mais, comme cette Année ne ſe trouvoit conforme ni au cours du ſoleil, ni à celui de la lune, Numa la régla ſur celui de la lune, qui eſt de trois cens cinquante-quatre jours, huit heures, quarante-huit minutes, auxquels il ajoûta un jour, à cauſe de l'amour qu'il avoit pour le nombre impair. Puis, ayant ôté ſix jours de chaque mois, qui, ſans cela, auroient été de trente-cinq, ou trente-ſix jours chacun, il en forma deux autres mois, dont l'un avoit vingt-neuf jours, & l'autre

(a) Crév. Hiſt. Rom. Tom. VII. pag. 645. Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 231. *& ſuiv.* Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. Tom. IV. p. 286, 287. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 311.

vingt-huit ; ſçavoir, Janvier & Février, & il mit celui-là le premier de l'Année, & l'autre le dernier. Dans la ſuite Février fut mis entre Janvier & Mars. On ne ſçait pas en quel tems ſe fit ce changement. On ſçait ſeulement, d'après Plutarque, que Numa ôta Mars du premier rang, parce qu'il avoit plus de penchant pour la paix que pour la guerre. Tous les mois avoient un nombre impair, excepté Février, qui, pour cela, étoit regardé comme funeſte, à moins que ce ne fût plutôt, parce que dans ce mois on célébroit une fête, appellée Parentalia, ou Parentalies, qui étoit établie pour appaiſer les manes des ancêtres.

Comme l'Année ſolaire ſurpaſſoit tous les ans l'Année lunaire de douze jours, avec la quatrième partie d'un jour, on inſéroit, tous les deux ans, un mois intercalaire, qui étoit alternativement de vingt-deux & de vingt-trois jours. On l'inſéroit après le vingt-troiſième de Février. On lui donnoit le nom de Mercédonius à cauſe de la déeſſe Mercédona, qui préſidoit aux marchandiſes & aux paiemens. Mais, Numa ayant fait cette Année lunaire trop longue d'un jour, elle ne fut point encore conforme au cours du ſoleil. C'eſt pourquoi, le roi Servius Tullius, ou les Décemvirs, établirent que tous les vingt-trois ou vingt-quatre ans, on paſſeroit le mois, nommé Mercédonius ; & comme cette intercalation dépendoit uniquement des Pontifes, ils intercaloient ſelon leur caprice, tantôt beaucoup, tantôt peu de jours ; enſorte que du tems de Jules Céſar, le commencement de l'Année étoit reculé de ſoixante-ſept jours. Si les Pontifes vouloient que quelqu'un ſortît promptement de charge, ils intercaloient peu de jours. S'ils vouloient au contraire que les fermiers généraux, appellés *Publicani*, ne payaſſent que fort tard, ils en intercaloient beaucoup.

Lorſque Jules Céſar ſe fut rendu maître de la République, il travailla à la réforme du calendrier. Voici ce qu'en dit l'hiſtorien Dion : » Jules Céſar établit la forme d'Année, qui ſubſiſte aujourd'hui, en déterminant le nombre des jours qui devoient la compoſer ; parce que le nombre de ceux qu'on avoit donnés juſqu'à lui à l'Année Romaine, ne répondoit point à la durée de l'Année vraie, les Romains, avant cette réforme, réglant leurs mois ſur les révolutions de la lune. « Quelques lignes après, Dion ajoûte : » Cette réforme fut le fruit du ſéjour que Jules Céſar fit à Alexandrie ; mais, il y a cette différence entre l'Année des Alexandrins & celle de Jules Céſar, que les Alexandrins font leurs mois de trente jours ſeulement, & qu'à la fin de chaque Année ils ajoûtent cinq autres jours, pour faire la ſomme totale des jours qui compoſent leur Année ; au lieu que Jules Céſar rejetta ſur les différens mois de l'Année, & les cinq jours épagomènes des Alexandrins, & les deux jours, qu'il

» avoit retranchés des trente jours » de l'un des mois de l'Année. » Ce fut le même Céſar qui ajoû- » ta tous les quatre ans un jour » épagomène, formé de quatre » quarts de jour; enſorte qu'au- » jourd'hui les heures de qua- » tre Années Juliennes n'excé- » dent plus que de très-peu les » heures de quatre Années ſolai- » res. C'eſt pourquoi dans l'eſpa- » ce de 1461 ans, on a beſoin » d'un autre jour intercalaire. «

On voit, par ces dernières paroles, que Dion n'entendoit guere la matière, dont il parloit, ou que ſon texte a été altéré conſidérablement par les copiſtes; car loin qu'il faille ajoûter un jour à 1461 Années Juliennes, pour en égaler la durée à celle de 1461 révolutions ſolaires vraies, il faut en retrancher 11 jours, 1 heure, 36 minutes, dont elles ſurpaſſent ce nombre de révolutions du ſoleil. Les anciennes hypothèſes aſtronomiques faiſoient cette différence moins grande, mais elles convenoient avec les nouvelles; en ce que, bien loin de demander l'addition d'un nouveau jour épagomène en 1461 ans Juliens, elles demandoient au contraire un retranchement d'environ ſix jours.

Il n'eſt pas néceſſaire d'obſerver que le calendrier, réformé par Céſar, eſt encore celui dont nous nous ſervons aujourd'hui; ſi ce n'eſt que pour l'amener à une juſteſſe auſſi grande qu'il ſoit poſſible d'atteindre, il a été néceſſaire d'y introduire quelques légers changemens, qui ont été faits ſous l'autorité & par les ordres du Pape Grégoire XIII. La réforme du calendrier dérangeoit néceſſairement en quelque choſe l'ancienne diſpoſition des jours, & dans le ſacré & dans le civil, ſoit en ce qui regarde les fêtes, ſoit par rapport aux aſſemblées du Sénat ou du peuple, aux audiences des tribunaux, & aux autres choſes pareilles. Céſar, qui ſçavoit reſpecter les uſages de l'Antiquité, chargea un greffier intelligent, nommé Flavius, d'ajuſter, autant qu'il ſeroit poſſible, le nouveau plan à l'ancien ſyſtême.

Le ſouhait d'une bonne Année étoit plus en uſage chez les Romains, qu'il ne l'a jamais été chez aucun peuple moderne. On peut voir pluſieurs traités faits à ce ſujet dans le dernier ſiécle, & principalement celui de Jacques Spon. Un petit monument de terre cuite, repréſenté par M. le comte de Caylus, prouve l'uſage de ce compliment, & certifie que la manière de s'en acquitter étoit accompagnée d'un préſent, ſans que perſonne en fût exempt; puiſqu'en effet les pauvres rempliſſoient ce devoir, & s'en acquittoient d'une manière proportionnée à leur fortune. On lit ſur cette terre cuite, dont la forme & la grandeur ſont exactement rapportées ſur la planche, qu'en donne notre ſçavant Antiquaire:

*ANNVM NOVVM FAVSTVM FELICEM TIBI.*

Sur un autre monument on lit auſſi en lettres majuſcules:

*ANNVM NOVVM FAVSTVM FELICEM MIHI ET FILIO.*

Cet uſage étoit donc ſi étendu, que le particulier ſe donnoit ſes étrennes, & faiſoit non ſeulement des ſouhaits pour lui-même, mais encore pour ſon fils, vraiſemblablement l'objet qu'il aimoit le plus après lui.

## XVIII.

### *Année Sacrée.*

(a) L'Inſcription de l'Année Sacrée ΕΤΟΥΣ ἱερου, de l'Année nouvelle Sacrée, ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ἱερου, ſe lit ſur pluſieurs médailles, frappées par des villes Grecques de l'Orient. Les Antiquaires ont remarqué cette Inſcription ſingulière. On l'a vue d'abord ſur des médaillons d'argent de Veſpaſien, de Tite & de Domitien. Elle a paru enſuite ſur des médaillons de Nerva. On l'a découverte ſur des médaillons de Galba du cabinet de M. l'abbé de Rothelin. Elle s'eſt trouvée enfin ſur une médaille de grand bronze de Trajan Dèce, publiée par le P. Frœlich, Jéſuite.

A meſure que le nombre des monumens s'eſt multiplié, on a fait de nouvelles remarques. On a vu que l'Inſcription ſe trouve, non ſeulement ſur les médaillons d'argent qui peſent quatre dragmes, mais encore ſur des monnoies du poids de deux dragmes, & même ſur des médailles de bronze. On a vu, à la ſuite de l'Inſcription, de nouvelles dates d'Années, qu'on ne connoiſſoit point, comme la dixième de Veſpaſien ſur un médaillon du cabinet de M. Pellerin, la onzième de Domitien. Enfin, on a découvert que cette Inſcription ſe trouvoit ſur des médailles, non ſeulement des villes de Phénicie, de Syrie & de l'iſle de Chypre, mais encore des villes de Cilicie & de Cappadoce.

Lorſque tous ces monumens n'étoient pas encore découverts, les Antiquaires ont été embarraſſés ſur l'explication de l'Inſcription. Ils ont pris des partis différens. Scaliger a avoué qu'il ne l'entendoit pas. Érizzo croyoit que les Années Sacrées ſe comptoient depuis la conſtruction du temple de Salomon. Haym a penſé que ces Années ſe comptoient depuis la deſtruction du même temple par Tite. Suivant Séguin, ces Années devoient ſe compter depuis la réparation du temple de Jupiter Capitolin à Rome ſous Veſpaſien. Patin a donné la même explication. Le P. Piovené a cru que l'Inſcription ΝΕΟΥ ἱερου ſignifioit le nouveau temple de Jupiter Capitolin, pour lequel les Juifs payoient un tribut, & que ces médailles étoient des monnoies frappées pour le paiement de ce tribut. Vaillant a prétendu que les Années du regne de Veſpaſien ont été appellées Sacrées, par l'eſpérance que l'on avoit conçue de la ſageſſe & de la bonté de ſon gouvernement. Béger a penſé de même.

Le P. Hardouin a imaginé une explication nouvelle. Il a prétendu que ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ἱερου A. B. *&c.* ſignifioit les Années premiè-

(a) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. VI. p. 6. T. XIX. p. 447. *& ſuiv.*

re, ſeconde, &c. de l'Empereur, qu'on appelloit ἱερου, ſacré, parce que la perſonne des Empereurs étoit ſacrée. Le P. Frœlich a adopté cette explication; mais, il ajoûte que ces Années étoient appellées Sacrées, à cauſe de la ſolemnité des vœux & des jeux publics, qui étoient célébrés à l'avénement des Empereurs, & au jour anniverſaire de cet avénement. Enfin, le cardinal Noris penſe que ces médailles ont été frappées à l'occaſion des fêtes qui ſe célébroient à l'avénement des Empereurs & aux jours anniverſaires; que les lettres numérales marquent les Années de regne; & que ces Années ſont nommées Sacrées à cauſe de ces fêtes & ſolemnités, & à cauſe que les choſes, qui regardoient directement les Empereurs, étoient appellées Sacrées.

On voit, par cet expoſé ſommaire, que l'explication de l'Inſcription n'eſt pas encore décidée entre les Sçavans. Aucun n'a remarqué la différence qui ſe trouve entre ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ἱερου, l'Année nouvelle Sacrée, & ΕΤΟΥΣ ἱερου, l'Année Sacrée. M. Toinard, qui a donné pluſieurs ſçavantes diſſertations ſur les Antiquités, en avoit annoncé une ſur l'Année Sacrée. Comme elle n'a point été faite, ou du moins qu'elle n'a point été publiée, M. l'abbé Belley a cru devoir examiner la matière dans toute ſon étendue. Et il réſulte de ſes diſcuſſions, que les villes d'Orient donnoient le nom d'Année Sacrée à leurs Années, à cauſe de la ſolemnité des ſacrifices & des jeux, qui faiſoient partie de leur culte religieux, & qu'elles diſtinguoient la ſolemnité du commencement de l'Année civile, & la ſolemnité anniverſaire de l'avénement à l'Empire, par l'Inſcription de l'Année nouvelle Sacrée, & par l'Inſcription de l'Année Sacrée. Cette diſſertation de M. l'abbé Belley montre quel ſecours on peut tirer de l'étude des médailles, pour la Chronologie & l'Hiſtoire, ainſi que pour la connoiſſance des uſages des anciens peuples.

ANNÉE, *Annus*. (*a*) Dans la pompe de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, marchoit entre deux Silènes un homme, dont la taille étoit de quatre coudées. Il avoit un maſque & un habit pour la tragédie, & il portoit une corne d'abondance d'or. Cet homme s'appelloit l'Année. Une très-belle femme de même taille que lui, marchoit après, habillée ſuperbement, & toute brillante d'or. Elle portoit d'une main une couronne de feuilles de l'arbre, qu'on appelloit Perſée, & de l'autre main une palme. On l'appelloit Pentétéris; ce qui veut dire luſtre, ou l'eſpace de cinq Années.

ANNEIUS BROCHUS, (*b*) *Anneius Brochus*, ſénateur qui vécut du tems de Verrès. Cicéron en fait mention dans une de ſes harangues contre ce deſtructeur de la Sicile. Anneius Brochus eut

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 303.

(*b*) Cicer. in Verr. L. V. c. 78, 80.

le malheur d'être du nombre de ceux, qui furent exposés à son avarice. Ni ses vertus personnelles, ni l'éclat de sa famille & celui de sa dignité ne purent le sauver. Il fut obligé de donner non seulement tout le froment qu'il pouvoit avoir, mais encore tout son argent.

ANNÉUS, *Annæus*, nom d'une famille illustre, sous les premiers empereurs Romains. On dit qu'elle étoit originaire de Cordoue, & qu'elle alla s'établir à Rome depuis la chûte de l'état Républicain. Séneque, Lucain, & autres sont sortis de la famille des Annéus.

ANNÉUS MELLA, *Annæus Mella*, pere de Lucain. *Voyez* Mella.

ANNÉUS LUCAIN, *Annæus Lucanus*, fils du précédent. *Voyez* Lucain.

ANNÉUS SÉNEQUE, *Annæus Seneca*, écrivain célebre parmi les Latins. *Voyez* Séneque.

ANNÉUS STATIUS, *Annæus Statius*, médecin de Séneque. *Voyez* Statius.

ANNÉUS SÉRÉNUS, *Annæus Serenus*, (*a*) ami de Séneque. Il voulut bien, à la sollicitation de Séneque, prêter son nom à Néron pour cacher ses premiers amours, en se déclarant l'amant d'Acté, affranchie & maîtresse de ce Prince, & en donnant ouvertement à cette fille les présens que l'Empereur lui envoyoit en secret.

ANNIA, *Annia*, (*b*) fut d'abord mariée à Cuma, & ensuite à M. Pison, qui la répudia en faveur de Sylla.

ANNIA RUFILLA, (*c*) *Annia Rufilla*, dame Romaine. Ayant été convaincue de faux devant les juges par C. Cestius, l'un des Sénateurs Romains, elle s'avisa de l'accabler d'injures & de menaces au milieu de la place, & dans la vestibule même du Sénat, sans qu'il eût lui-même la liberté de la mettre en justice, parce qu'elle lui opposoit une image de César. Sur les représentations de C. Cestius & de quelques autres, Drusus manda Annia Rufilla, & l'ayant convaincue d'imposture, il la fit conduire en prison.

ANNIA, *Annia*, surnommée CORNIFICIA, (*d*) sœur unique d'Annius, qui fut, dans la suite, Empereur sous le nom de M. Auréle. Ce Prince, vers le tems qu'il fut nommé à la préfecture de Rome, pendant les féries Latines, prouva son désintéressement & sa générosité à l'égard de sa sœur Annia Cornificia, en lui cédant, apparemment à l'occasion d'un mariage, tout le bien de son pere. La mere blâma cette libéralité, & voulut s'y opposer. Il répondit aux représentations qu'elle lui fit, que les biens de son ayeul paternel, dont il étoit fils adoptif & seul héritier, lui suffisoient: » Et je vous » invite vous-même, ajoûta-t-il, » à donner tout ce que vous pos- » sédez, à ma sœur, afin que sa » fortune ne soit point inférieure » à celle de son mari. «

(*a*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 13.
(*b*) Paterc. L. II. c. 41.
(*c*) Tacit. Annal. L. III. c. 36.
(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 332, 333.

ANNIBAL, *Annibal*, (*a*) Ἀννίβας, fils d'Aſdrubal, ſelon Juſtin, & de Giſcon, ſelon Diodore de Sicile. Les Carthaginois ayant promis aux Égeſtains, ou Ségeſtains, de marcher à leur ſecours contre ceux de Sélinonte & de Syracuſe, confiérent le ſoin de cette guerre à Annibal, qui avoit alors la première dignité de l'État; c'eſt-à-dire, celle de Suffete. Ce général, qui haïſſoit naturellement les Grecs, & qui d'ailleurs cherchoit à réparer le tort ou le malheur de ſes ancêtres, conçut un deſir ardent de ſe rendre utile à ſa patrie. C'eſt pourquoi ayant, l'an 409 avant J. C., raſſemblé tous les ſoldats, qu'on avoit levés en Eſpagne & en différentes provinces de l'Afrique, il en forma une armée navale de ſoixante vaiſſeaux de guerre, accompagnés de quinze cens vaiſſeaux de charge. Ceux-ci portoient toutes les machines, tous les traits & toutes les armes néceſſaires pour des ſiéges. Avec cet équipage, il cotoya toute l'Afrique, & fit enſuite la traverſée, qui ſe terminoit au promontoire de la Sicile, le plus directement oppoſé aux côtes de l'Afrique, & qu'on nommoit Lilybée.

Quelques cavaliers de Sélinonte, qui gardoient cette côte, ayant apperçu un armement ſi conſidérable, coururent annoncer dans leur Ville l'arrivée des ennemis. Les Citoyens envoyérent ſur le champ des lettres à Syracuſe, par leſquelles on lui demandoit un prompt ſecours. Dans cet intervalle, Annibal ayant mis à terre toute ſon armée, dreſſa ſon camp, qui commençoit à un puits, appellé pour lors Lilybée, & auprès duquel on bâtit pluſieurs années après une Ville, qui en prit le nom. L'armée d'Annibal, ſuivant le dénombrement qu'en fait Éphore, étoit compoſée de deux cens mille hommes de pied, & de quatre mille chevaux. Timée ne la fait pas monter beaucoup au-deſſus de cent mille hommes. A l'égard de ſes vaiſſeaux, il les fit entrer dans un baſſin, qui étoit auprès de Motye, pour ne point donner aux Syracuſains le ſoupçon qu'il vint leur faire la guerre, ni les effrayer même par la vue d'une ſi grande flotte. Joignant enſuite à ſes troupes débarquées les ſoldats des Égeſtains & de leurs alliés, il partit de Lilybée, & marcha du côté de Sélinonte. Arrivé au fleuve Mazare, il enleva d'emblée un marché, que les Sélinontins avoient-là, & s'approchant encore davantage des murs de la Ville, il partagea ſon armée en deux corps; & dès qu'il eut mis ſes machines en place, il commença l'attaque.

Elle fut très-vive, & la défenſe ne le fut pas moins. Les femmes mêmes montrant un courage beaucoup au-deſſus de leur ſexe, ſuivies de leurs enfans, portoient de la nourriture & des fléches à ceux qui combattoient. Mais enfin, la

(*a*) Diod. Sicul. pag. 352, 353, 361, 364, 374, 377. Juſt. L. XIX. c. 2. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. pag. 140. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 490, 491.

Ville fut priſe & on n'entendit plus alors que des gémiſſemens affreux de la part des Grecs, & des cris de victoire & d'allégreſſe du côté des Barbares. Les premiers, ſans défenſe, ne voyoient devant eux que la mort, & les vainqueurs rendus féroces par leur ſuccès, ne reſpiroient que le meurtre. Les Sélinontins, ramaſſés dans la place publique, ayant tenté là quelque eſpèce de réſiſtance, furent égorgés juſqu'au dernier. Auſſi-tôt après, les Carthaginois ſe répandirent dans toutes les rues, & entrant dans les maiſons, ils en enlevoient toutes les richeſſes, & tuoient tous ceux qu'ils y rencontroient. Revenant dans les rues, ils maſſacroient impitoyablement tout ce qui s'offroit à eux, ſans diſtinction de rang, d'âge ou de ſexe, enfans, jeunes hommes, femmes & vieillards. Quelques-uns coupoient les extrêmités des membres aux morts, ſelon la coûtume de leur païs, & portoient pluſieurs mains pendues à leurs ceintures. D'autres avoient mis des têtes coupées ſur la pointe de leurs lances. Ils défendirent pourtant de tuer les femmes & les enfans qui s'étoient réfugiés dans les temples; & ce fut-là l'unique exception que ſe permit leur cruauté.

Annibal, après la priſe de Sélinonte, qu'il laiſſa abſolument ſans murailles, marcha avec toute ſon armée vers Himère, qu'il vouloit détruire, parce que cette Ville avoit été la cauſe de l'exil de ſon pere, & que ſon grand pere Amilcar avoit péri ſous ſes remparts, par la ruſe de Gélon, qui lui tua cent cinquante mille hommes, & fit ſur lui preſqu'autant de priſonniers. Voulant avoir la revanche de cet affront, il plaça quarante mille hommes ſur quelques hauteurs un peu éloignées d'Himère, & il environna exactement la Ville avec le reſte de ſes troupes, auxquelles s'étoient joints vingt mille Siciliens ou Sicaniens. Ayant fait monter ſes machines, il fit battre les murailles de pluſieurs côtés à la fois, par des hommes qui ſe relevoient. Les aſſiégés ſe défendirent d'abord avec courage; mais, il fallut à la fin céder. Les vainqueurs, pendant très-long-tems, n'eurent d'autre occupation que de tuer impitoyablement tout ce qui tomboit ſous leurs mains.

Mais, Annibal ayant ordonné qu'on prît tout le reſte vivant, le carnage ceſſa, & les ſoldats ſe contentérent de s'enrichir de la dépouille des maiſons. Annibal, pour ſa part, pilla les temples, & après en avoir fait ſortir tous ceux qui s'y étoient réfugiés, il y mit le feu. La Ville fut raſée enſuite juſqu'à niveau de terre, environ deux cens quarante ans après ſa fondation. Annibal donna en garde à ſon armée les femmes & les enfans de tous les captifs; mais, pour les hommes, qui montoient au nombre de trois mille, il les fit tous conduire ſur cette hauteur, où ſon ayeul Amilcar avoit été autrefois égorgé par l'ordre de Gélon, & là, après pluſieurs outrages, il les fit égorger eux-mêmes.

A la fin de cette exécution, il

licentia ſon armée & renvoya ſes alliés Siciliens chacun dans leurs Villes, où ils furent ſuivis des Campaniens, qui ſe plaignoient beaucoup des Carthaginois, ſur ce qu'ayant extrêmement contribué à leurs ſuccès, ils n'en avoient pas reçu des récompenſes proportionnées à leurs ſervices. Annibal fit rembarquer en même-tems les troupes de ſa nation, ou dans ſes vaiſſeaux longs, ou dans ſes vaiſſeaux de charge ; & ne laiſſant, dans la Sicile, que ce qui ſuffiſoit pour la défenſe des alliés, il en partit chargé de riches dépouilles. A ſon arrivée à Carthage, tous ſes concitoyens vinrent au-devant de lui avec de grandes acclamations, le louant beaucoup de ce qu'en très-peu de tems il avoit fait de plus grands exploits, que les généraux qui l'avoient précédé.

Ces heureux ſuccès renouvellérent le deſir & le deſſein qu'avoient toujours eus les Carthaginois, de ſe rendre maîtres de la Sicile entière. Trois ans après, ils nommérent encore, pour général, Annibal ; & comme il s'excuſoit ſur ſon grand âge, & refuſoit de ſe charger de cette guerre, on lui donna, pour lieutenant, Imilcon, fils d'Hannon, qui étoit de la même famille. Les préparatifs de la guerre furent proportionnés au grand deſſein, que les Carthaginois avoient conçu. La flotte & l'armée ſe trouvérent bientôt prêtes, & l'on partit pour la Sicile. Le nombre des troupes montoit, ſelon Timée, à plus de ſix vingts mille hommes, & ſelon Éphore à trois cens mille. Les ennemis, de leur côté s'étoient mis en état de les bien reçevoir ; & les Syracuſains avoient envoyé chez tous leurs alliés pour y lever des troupes, & dans toutes les villes de la Sicile, pour les exhorter à défendre courageuſement leur liberté.

Agrigente s'attendoit à eſſuyer les premières attaques. C'étoit une Ville puiſſamment riche, & environnée de bonnes fortifications. Elle étoit ſituée, auſſi-bien que Sélinonte & Himère, ſur la côte de Sicile, qui regarde l'Afrique. En effet, Annibal commença la campagne par le ſiége de cette Ville. Ne la jugeant prenable que par un endroit, il tourna tous ſes efforts de ce côté-là, fit faire des levées & des terraſſes, qui alloient juſqu'à la hauteur des murs, & employa à ces ouvrages les décombres & les démolitions des tombeaux, qui étoient autour de la Ville, & qu'il avoit fait abattre pour cet effet. Mais, la peſte ſe mit bientôt après dans l'armée, & fit périr un grand nombre de ſoldats. Annibal lui-même ne fut pas épargné. C'étoit l'an 406 avant l'Ére Chrétienne.

ANNIBAL, *Annibal*, (a) Ἀννίβας, autre général des Carthaginois. Vers l'an de Rome 489, il eut le commandement d'une flotte, compoſée de cent trente vaiſſeaux, qu'on envoya contre les Romains. On ſe prépara au

(a) Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. p. 169, 194. Hiſt. Rom. Tom. II. p. 495, 503.

combat près des côtes de Myle. Annibal montoit une galére à ſept rangs de rames, qui avoit appartenu à Pyrrhus. Les Carthaginois, pleins de mépris pour des ennemis, à qui la marine étoit abſolument inconnue, & qui n'oſeroient pas ſans doute les attendre, s'avancent fiérement, moins pour combattre, que pour recueillir les dépouilles dont ils ſe croyoient déjà maîtres. Ils furent pourtant un peu étonnés de ces machines, qu'ils voyoient élevées ſur la proue de chaque vaiſſeau, & qui étoient nouvelles pour eux. Mais, ils le furent bien plus, quand ces mêmes machines, abaiſſées tout d'un coup, & lancées avec force contre leurs vaiſſeaux, les accrochérent malgré eux, & changeant la forme du combat, les obligérent à en venir aux mains, comme ſi on eût été ſur terre. Ils ne purent ſoûtenir l'attaque des Romains. Le carnage fut horrible. Les Carthaginois perdirent quatre-vingts vaiſſeaux, parmi leſquels étoit celui d'Annibal, qui ſe ſauva avec peine dans une chaloupe.

Annibal ſentit bien ce qu'il avoit à craindre de ſes concitoyens. Après ſa défaite, il envoya promptement un ami à Carthage, avant qu'on eût pû y apprendre cette triſte nouvelle. Le meſſager étant entré dans le Sénat : » Annibal, dit-il, » m'envoie vous conſulter, Meſ» ſieurs, s'il doit donner le com» bat contre le Conſul, qui com» mande une nombreuſe flotte. « On lui répondit d'une commune voix, qu'il n'y avoit point à délibérer. » Il l'a fait, Meſſieurs, » ajoûta-t-il, & il a été vaincu. « C'étoit mettre ſes juges hors d'état de le condamner, puiſqu'ils ne pouvoient plus le faire ſans ſe condamner eux-mêmes. Auſſi à ſon retour, il ne perdit que le commandement.

Dans la ſuite, Annibal alla mettre le ſiége devant Tunis, qui ſervoit de retraite aux révoltés. Pendant qu'il l'attaquoit d'un côté, Amilcar l'environnoit de l'autre; puis s'approchant des murs & faiſant élever des potences, il y attacha & y fit mourir Spendius, chef des révoltés, & ceux qu'on avoit arrêtés avec lui. Mathos, l'autre chef, qui commandoit dans la place, vit par-là ce qui lui étoit préparé, & il en devint encore plus attentif à ſe bien défendre. S'appercevant qu'Annibal, comme ſûr de la victoire, agiſſoit en tout fort négligemment, il fait une ſortie, attaque ſes retranchemens, tue un grand nombre de Carthaginois, en fait pluſieurs priſonniers, & entr'autres Annibal, leur chef, & ſe rend maître de tout le bagage. Puis détachant de la potence Spendius, il fait mettre à ſa place Annibal, après lui avoir fait ſouffrir des tourmens inouïs, & immole, autour du corps de l'autre, trente des plus conſidérables citoyens de Carthage, comme autant de victimes de ſa vengeance. Il ſemble qu'entre les deux partis, il y avoit une eſpèce de défi à qui feroit paroître plus de cruauté.

D'autres racontent la mort de ce général d'une manière bien différente. Les Romains ayant eu

d'aſſez heureux ſuccès en Sardaigne, pour oſer conduire leur flotte en Afrique ; cela y répandit l'allarme. Annibal reçut ordre d'aller contre l'ennemi. Une furieuſe tempête ſépara les deux armées, & les pouſſa toutes deux dans les ports de Sardaigne. Le combat ſe donna près de cette Iſle. Annibal y fut vaincu par ſa faute, & la plûpart de ſes vaiſſeaux pris. Les troupes qui attribuoient leur défaite à ſa témérité, s'en vengérent ſur lui, en l'attachant à une croix. On dit que c'étoit un ſupplice ordinaire chez les Carthaginois. Cela ſe paſſoit l'an 258 avant l'Ére Chrétienne.

ANNIBAL, *Annibal*, (*a*) Ἀννίβας, fils d'Amilcar, ſurnommé Barcas, naquit vers le milieu du troiſième ſiécle avant l'Ére Chrétienne. Ses beaux exploits lui ont mérité le titre d'Annibal le Grand. Il avoit à peine neuf ans, qu'ayant appris que ſon pere alloit partir pour l'Eſpagne, il lui demanda avec empreſſement de lui permettre de l'y ſuivre. Il employa pour cela les careſſes ordinaires à cet âge ; langage puiſſant ſur l'eſprit d'un pere qui aimoit tendrement ſon fils. Amilcar ne peut donc lui refuſer cette grace ; & après lui avoir fait prêter ſerment ſur les autels, qu'il ſe déclareroit l'ennemi des Romains, dès qu'il le pourroit, il l'emmena avec lui. Cet illuſtre Carthaginois, ayant commandé pendant pluſieurs années en Eſpagne, fit une fin digne de lui en mourant glorieuſement dans une bataille pour le ſervice de ſa patrie.

Après la mort de ſon pere, Annibal retourna à Carthage. Aſdrubal, ſon beau-frere, qu'on avoit nommé à la place d'Amilcar, écrivit depuis à cette Ville, pour demander qu'on lui envoyât Annibal, âgé pour lors de vingt-deux ans. La choſe ſouffrit d'abord quelque difficulté, le Sénat étant partagé par deux puiſſantes factions. Celle qui étoit favorable à Annibal, l'emporta, & ce jeune capitaine partit pour l'Eſpagne. Dès qu'il y fut arrivé, il attira ſur lui les regards de toute l'armée ; & l'on crut voir revivre en lui Amilcar, ſon pere. C'étoit le même feu dans les yeux, la même vigueur martiale dans l'air du viſage, les mêmes traits & les mêmes manières. Mais, ſes qualités perſonnelles le firent encore plus eſtimer. Il ne lui manquoit preſque rien de ce qui forme les grands hommes ; patience invincible dans le travail, ſobriété dans le vivre étonnante, courage intrépide dans les plus grands dangers, préſence d'eſprit admirable dans le feu même de l'action ; & ce qui eſt ſur-

(*a*) Juſt. L. XXIX, XXX, XXXI, XXXII, XLIV. Corn. Nep. in Annib. c. 1, 2. *& ſeq.* In Reg. c. 3. In Caton. c. 1. In Amilc. c. 1, 3. Plut. Tom. I. pag. 174, 176, 177. *& alib. paſſim.* Diod. Sicul. L. XXV, XXVI. Pauſ. p. 474. Strab. pag. 159, 217, 227, 251. *& alib. paſſim.* Tit. Liv. L. XXI, XXII, XXIII, XXIV. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. pag. 199, 200, 201. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 93. *& ſuiv.* Tom. V. pag. 192. *& ſuiv.* Tom. VI. pag. 58, 59, 202. Tom. IX. pag. 156. Tom. XII. pag. 161, *& ſuiv.* Tom. XVI. pag. 152.

prenant, un génie ſouple, également propre à obéir & à commander; enſorte qu'on ne pouvoit dire de qui il étoit plus aimé, des troupes ou du général.

Quand celui-ci fut mort, les ſuffrages de l'armée & ceux du peuple ſe réunirent pour mettre Annibal à ſa place. Ainſi ayant été mis à la tête des troupes, qu'il n'avoit pas encore vingt-cinq ans accomplis, il ne mit que les trois années ſuivantes à faire la conquête de toute l'Eſpagne. Il emporta Sagonte, ville alliée des Romains. Il leva trois armées nombreuſes, & il en fit paſſer une en Afrique, laiſſa l'autre en Eſpagne, ſous les ordres de ſon frere Aſdrubal, & ſe réſerva le commandement de la troiſième, qu'il mena en Italie. Il prit ſa marche par les détroits des Pyrénées. Obligé de combattre dans tous les lieux de ſa route, il battit tous ceux qui voulurent lui diſputer le paſſage, & ne laiſſa rien derrière lui, qui ne fût entièrement ſoumis. Mais, lorſqu'il fut aux pieds des Alpes, montagnes qui faiſoient la ſéparation de l'Italie d'avec la Gaule, à travers leſquelles perſonne n'avoit conduit d'armée avant lui, ſi ce n'eſt, à ce qu'on dit, l'Hercule des Grecs, qui laiſſa au défilé qu'il traverſa le nom d'Alpes Grecques, il fit paſſer au fil de l'épée tous les peuples de ces montagnes, qui oſérent l'arrêter dans ſa marche; il s'ouvrit des paſſages par la force; il s'aſſura des chemins par de bonnes forteresſes; il rendit ces détroits praticables juſqu'à faire paſſer un éléphant avec tout ſon attirail & ſa charge, dans des lieux, où un homme ſeul & entièrement dégagé avoit auparavant bien de la peine à grimper. Ce fut au travers de tous ces obſtacles qu'il fit entrer ſon armée en Italie.

Sa première action avoit été ſur les bords du Rhône contre le conſul P. Cornélius Scipion, & il l'avoit battu. Il en vint une ſeconde fois aux mains avec le même Conſul, qui étoit accouru à la défenſe de la ville de Claſtidie. La bataille ſe donna ſur les rives du Pô, & Scipion fut obligé de lâcher le pied devant ſon ennemi, après avoir été bleſſé. Le général Romain, ſecondé par Tibérius Longus, ſon collégue, vint à la rencontre du Carthaginois juſqu'à la rivière de Trébia. Cette troiſième action ne fut pas plus heureuſe que les autres. Annibal leur donne combat, & les met tous deux en déroute. Après cette victoire, il traverſe la Ligurie, & paſſe le mont Apennin, dans le deſſein d'attaquer l'Étrurie. Ce fut dans cette marche qu'il lui ſurvint un mal d'yeux ſi violent, qu'il eut toujours depuis l'œil droit incapable de bien faire ſes fonctions.

Tout affligé qu'il étoit de cette incommodité, qui l'obligeoit de ſe faire porter en litière, il fit donner le conſul C. Flaminius dans une embuſcade qu'il lui avoit dreſſée auprès du lac Traſimène, & ayant enveloppé ſes troupes de toutes parts, il les taille en piéces. Le Conſul y perdit la vie. Peu de tems après, il ne fit pas plus de

quartier au préteur C. Centenius, qui étoit venu s'emparer de quelques défilés avec une troupe de gens d'élite. Comme il conduiſoit ſon armée victorieuſe dans la Pouille, il trouva en tête les deux conſuls Romains, C. Térentius Varron & Paul Émile. Une ſeule bataille décida du ſort des deux armées Romaines, qui furent entièrement défaites. Le conſul Paul Émile, pluſieurs perſonnes conſulaires, du nombre deſquelles étoit Cn. Servilius Géminus, qui avoit été conſul l'année précédente, furent trouvés parmi les morts.

Le gain de cette bataille lui ouvrit le chemin juſqu'à Rome, ſans qu'il rencontrât la moindre réſiſtance. Il campa ſur les montagnes qui ſont aux environs de cette grande Ville. Au bout de quelques jours, ayant levé le camp, il fit replier ſon armée du côté de Capoue; mais, il fut coupé dans ſa marche par le dictateur Q. Fabius Maximus, qui lui oppoſa une armée dans le territoire de Falerne. Comme il ſe voyoit enfermé dans les défilés des montagnes, il ſe tira habilement, à la faveur de la nuit, du mauvais pas où il s'étoit engagé, ſans que le Dictateur eût pu entamer ſon armée. Il ſe ſervit d'une contre ruſe pour amuſer le général Romain, qui paſſoit pour le plus adroit Capitaine de ſon ſiécle. La nuit commençant à devenir fort noire, il fit attacher des ſarmens aux cornes des bœufs qui étoient dans ſon armée, & y fit mettre le feu. Enſuite, il ordonna de les lâcher en grand nombre, afin qu'ils ſe répandiſſent de côté & d'autre dans la campagne. Un ſpectacle ſi ſubit & ſi imprévu jetta tant de frayeur dans le camp des Romains, que perſonne n'oſa ſortir de ſes retranchemens. Quelques jours après, ayant eu l'adreſſe d'engager à une bataille M. Minutius Rufus, général de la cavalerie, qui partageoit également l'autorité ſur les troupes avec le Dictateur, il mit le déſordre dans toute ſon armée & le força de prendre la fuite. Tout éloigné qu'il étoit, il attira, dans une embuſcade, aux païs des Lucaniens Tibérius Sempronius Gracchus, qui avoit été revêtu du Conſulat pour la ſeconde fois, & il le fit périr.

Il rendit la journée de Vénuſe auſſi funeſte à M. Claudius Marcellus, puiſqu'elle coûta la vie à ce grand homme qui ſe voyoit honoré du Conſulat pour la cinquième fois. Le récit de toutes ces batailles nous jetteroit dans un détail infini. C'eſt pourquoi, il ſuffira de faire, une fois pour toutes, cette remarque, pour donner une juſte idée de la valeur de ce fameux capitaine; c'eſt que dans toutes ces guerres d'Italie, il conſerva toujours une entière ſupériorité d'armes, & qu'après la journée de Cannes aucun général Romain n'oſa tenir la campagne en ſa préſence.

Après avoir joui d'une fortune toujours égale dans les armes, Annibal ſe vit rappellé par les beſoins de ſa patrie, attaquée par le fils de ce même Scipion, qu'il avoit vaincu en trois différentes batailles ſur les bords du Rhône;

auprès de la rivière du Pô ; sur la dernier lieu à la journée de Trébie. Il éprouva ſes armes contre ce nouveau général ; mais, voyant ſes forces & toutes les reſſources de ſa patrie épuiſées, il tenta d'en venir à quelque accommodement avec lui dans une ſi fâcheuſe conjoncture, bien réſolu de profiter de cet intervalle de paix pour reprendre haleine & recommencer la guerre avec plus de vigueur que jamais. Il y eut quelque pour-parler entre ces deux chefs ; mais ils ne purent jamais convenir des conditions du traité.

Quelques jours après la rupture de ces négociations, la bataille ſe donna entre les deux armées auprès de la ville de Zama. Annibal, battu & mis en fuite, fit une diligence ſi incroyable pour ſe dérober à la pourſuite des ennemis, qu'il ne mit que deux jours & deux nuits pour gagner la ville d'Adrumète, ſituée à près de trois cens milles de diſtance de Zama. Les Numides, qui avoient été compagnons de ſa retraite, lui dreſſérent des piéges ſur les chemins ; mais, il échappa aux mauvais deſſeins de ces perfides, & tourna leur trahiſon contre eux-mêmes, en les faiſant paſſer au fil de l'épée. Il rallia le reſte des fuyards à Adrumète, & renforça promptement ſon armée par de nouvelles recrues. Dans le tems qu'il preſſoit le plus fortement les préparatifs d'une nouvelle guerre, les Carthaginois conclurent la paix avec les Romains. Annibal ne laiſſa pas d'être continué dans le commandement des troupes, & il Gortyniens firent une garde très-exacte aux environs de ce temple.

Mais, le ruſé Carthaginois ayant mis tous ſes effets en ſûreté, & ayant joué tous les habitans de Gnoſſe de Créte, ſe rendit à la cour Pruſias, roi de Pont. Il ne put Aurélius de cette haine irréconSous le deux Magiſtrats il étoit animé conune ambaſſade de ; de ſorte qu'il ne thaginois, pour co l'envenimer l'eſSénat & le peuple R tre un peupaix qui venoit d'être co it toute ſa les deux nations. Ces am Prince deurs étoient chargés de pré bles, ter à la République une couronne d'or, en témoignage de leur bonne intelligence, & de demander en même-tems le tranſport de leurs ôtages à Frégelles & le renvoi de leurs priſonniers. Le Sénat aſſemblé leur fit réponſe : » Que leur préſent étoit fort » agréable à la république, » que leurs ôtages ſeroient ren» voyés dans le lieu qu'ils ſouhai» toient ; pour ce qui étoit des » priſonniers, qu'on avoit réſolu » de les garder, parce qu'ils ſouf» froient actuellement qu'Anni» bal, qui avoit allumé le feu de » la dernière guerre, & qui étoit » l'ennemi le plus mortel du nom » Romain, demeurât à la tête de » leurs armées, & en partageât » le commandement avec Magon » ſon frere. « Cette réponſe du Sénat ne fut pas plutôt portée à Carthage, que l'on rappella ſur le champ ces deux freres. Annibal fut honoré à ſon retour de la dignité de Préteur, après avoir gouverné la République pendant 22 ans avec une autorité Royale.

Annibal ne ſe diſtingua pas moins dans cette nouvelle Magiſtrature, qu'il s'étoit ſignalé dans les emplois militaires. Il s'appliqua non ſeulement à ménager l'argent qu'on levoit des ſubſides nouvellement impoſés, pour payer aux Romains les ſommes qui étoient portées par le traité de paix; mais il trouva encore le moyen de faire entrer une partie de ces finances dans le tréſor public. L'année de ſa préture étant expirée, les Romains envoyérent de nouveaux ambaſſadeurs à Carthage, ſous le conſulat de M. Claudius & de L. Furius. Annibal ſoupçonnant que cette ambaſſade cachoit quelque mauvais deſſein contre ſa perſonne, & qu'on pourroit bien le livrer entre les mains de ſes ennemis, s'embarqua ſecrétement, avant que les ambaſſadeurs fuſſent admis à l'audience du Sénat, & alla chercher une retraite à la cour d'Antiochus, roi de Syrie. La nouvelle de ſon évaſion s'étant répandue dans le public, les Carthaginois détachérent deux galéres, avec ordre de l'arrêter en cas qu'on le pût atteindre. Tous ſes biens furent confiſqués, ſa maiſon raſée juſqu'aux fondemens, & ſa perſonne condamnée au baniſſement.

Dans le tems que Rome étoit gouvernée par les conſuls L. Cornélius & Q. Minutius, Annibal ſe mit en mer la troiſième année après ſa retraite hors de Carthage, cotoya l'Afrique, avec cinq vaiſſeaux de guerre, s'approcha des frontières des Cyrénéens, pour tâter les Carthaginois & les diſpoſer à rentrer en guerre avec les Romains, en leur propoſant de puiſſans ſecours de la part d'Antiochus. Il étoit déjà venu à bout de perſuader à ce Prince de tranſporter de puiſſantes armées en Italie, & il avoit attiré ſon frere Magon dans le même parti. Les Carthaginois, informés de ce complot, ordonnérent contre Magon les mêmes peines, qui avoient été décernées contre Annibal, après ſon évaſion. Les deux freres voyant leurs projets renverſés, ſans eſpérance d'aucune reſſource, levent l'ancre, remettent à la voile, & Annibal regagne les côtes de Syrie. Magon périt ſur mer, & les Hiſtoriens racontent ſa mort de deux manières différentes; car, les uns rapportent qu'il fit naufragé, & d'autres qu'il fut aſſaſſiné par ſes propres domeſtiques. Au reſte, ſi Antiochus s'étoit auſſi bien laiſſé conduire par les conſeils d'Annibal dans l'exécution & la conduite de cette guerre, comme il avoit fait lorſqu'il s'étoit agi de l'entreprendre, il eût décidé de la fortune de l'empire Romain, bien plus près du Tibre que du détroit des Thermopyles. Malgré les fautes énormes de ce Prince imprudent durant le cours de cette guerre, Annibal eut la conſtance de demeurer toujours attaché à lui, & de ne lui refuſer aucun des ſecours, qu'il étoit en état de lui donner. Il ſe chargea de la conduite d'un petit nombre de vaiſſeaux, ſur leſquels Antiochus lui ordonna de tranſporter quelques troupes en Aſie. Ce fut avec cette petite armée navale qu'il combat-

tit

tit la flotte des Rhodiens ſur la mer de Pamphylie ; & quoique une partie de cette eſcadre fût battue & forcée de céder aux vaiſſeaux des ennemis qui l'emportoient par le grand nombre, l'autre partie qu'il commandoit, conſerva toujours l'autorité.

Antiochus ayant été défait par les Romains, & ſes troupes diſperſées & miſes en déroute, Annibal qui prévoyoit bien que s'il ſe mettoit en priſe, ſa perſonne deviendroit infailliblement le prix du raccommodement d'Antiochus avec les Romains, ſe réfugia chez les Gortyniens en Créte, comme dans un lieu, d'où il pouvoit méditer une retraite aſſurée. Sa fineſſe & ſa pénétration furent ſon ſalut dans cette conjoncture. Comme les Crétois étoient extrêmement avares, le bruit des grandes richeſſes qu'il avoit apportées avec lui, l'expoſoit à un péril évident de ſa perſonne, ſi ſa prudence ne lui eût ſuggéré un ſtratagême qui les rendit les dupes de leur avarice. Il ſe ſervit de cette ruſe. Il fit emplir de plomb pluſieurs urnes, qu'il couvrit par deſſus d'or & d'argent. Il les fit porter enſuite en préſence des Gortyniens, comme en dépôt dans le temple de Diane, & leur fit accroire qu'il vouloit les rendre dépoſitaires de tout ce qui lui reſtoit des débris de ſa fortune. Après leur en avoir impoſé par cet artifice, il cacha dans les cavités de quelques ſtatues d'airain, qu'il avoit apportées avec lui, tout l'or & l'argent qu'il avoit réſervés, & les laiſſa traîner négligemment dans la maiſon où il logeoit. Les Gortyniens firent une garde très-exacte aux environs de ce temple.

Mais, le ruſé Carthaginois ayant mis tous ſes effets en ſûreté, & ayant joué tous les habitans de l'iſle de Créte, ſe rendit à la cour de Pruſias, roi de Pont. Il ne put s'y défaire de cette haine irréconciliable, dont il étoit animé contre les Romains ; de ſorte qu'il ne ceſſa d'aigrir & d'envenimer l'eſprit de ce Prince contre un peuple, dont le nom faiſoit toute ſa paſſion. Les forces de ce Prince n'étoient pas aſſez conſidérables, pour pouvoir être oppoſées à une auſſi formidable puiſſance que celle des Romains. Ainſi, il lui ménagea des alliances avec d'autres Souverains, & fit entrer, dans cette ligue, pluſieurs nations aguerries. Euménès, roi de Pergame, partiſan zélé des Romains, étoit ennemi déclaré de Pruſias, & ces deux Princes ſe faiſoient alors la guerre par terre & par mer. Cet attachement d'Euménès, pour les intérêts de Rome, animoit encore davantage Annibal à la ruine de ce Prince ; mais, comme l'alliance des Romains donnoit au roi de Pergame une grande ſupériorité ſur ſon ennemi, jugeant que la perte de ce Prince étoit le coup déciſif, pour faciliter l'exécution de ſes projets, il eut recours à ce ſtratagême pour le faire périr. Le combat ſe devoit donner dans peu de jours entre les deux armées navales.

Annibal voyant que la flotte d'Euménès étoit bien plus nombreuſe, prit le parti de ſuppléer, par la ruſe, à l'inégalité des for-

ces. Il fit amaſſer une grande quantité de ſerpens venimeux, & les fit mettre tout vivans dans des vaſes de terre. Après en avoir amaſſé le plus qu'on en put trouver, il mande tous les ſoldats de ſa flotte le jour même qu'il devoit donner bataille, leur ordonne de fondre tous ſur le vaiſſeau d'Euménès, de ne s'attacher qu'à celui-là ſeul, & de ſe tenir ſeulement ſur la défenſive à l'égard des autres. Il ajoûta que la quantité de ſerpens qu'ils y lanceroient, donneroit aſſez d'occupation à leurs ennemis; qu'il prenoit ſur lui la commiſſion de leur faire connoître le vaiſſeau, où ſeroit le Roi; que s'ils pouvoient ſaiſir Euménès mort ou vif, la récompenſe égaleroit la grandeur du ſervice qu'ils lui rendroient en cela.

Après qu'Annibal eut inſpiré cette réſolution aux ſoldats de Pruſias, les deux flottes firent force de voiles pour venir à l'attaque. Lorſqu'elles furent en ordre de bataille, & qu'on étoit ſur le point de ſonner la charge, Annibal détache un Héraut dans un eſquif, & lui fait prendre un caducée en main. Son deſſein étoit de découvrir aux ſiens, par cet artifice, le vaiſſeau qui portoit Euménès. Cet envoyé n'eut pas plutôt abordé la flotte ennemie, qu'il montre la lettre dont il étoit chargé, & demande à être conduit au Roi. Comme on jugea qu'il apportoit quelque propoſition de paix, on le mene auſſi-tôt à bord du vaiſſeau d'Euménès. Sa commiſſion faite, dont tout le but n'étoit que de faire connoître aux ſiens le vaiſſeau du Roi, il regagne ſon eſquif, & prend le large. Euménès décachete la lettre, & n'y trouve que des traits de raillerie contre ſa perſonne. Malgré la ſurpriſe que lui cauſa cette conduite, dont il ne pouvoit comprendre le motif, il ne laiſſa pas de ſe déterminer ſur le champ à engager la bataille. Mais, dans le tems que les deux flottes vinrent à s'entrechoquer, les Bithyniens fondirent tous enſemble ſur le vaiſſeau d'Euménès, comme Annibal le leur avoit ordonné.

Ce Prince ne pouvant tenir ſeul contre les efforts d'un ſi grand nombre d'attaquans, tous réunis contre lui, chercha ſon ſalut dans une prompte retraite, qui ne l'eût pas empêché de tomber entre les mains des ennemis, s'il n'eût rejoint ſon eſcadre de réſerve, qui, heureuſement pour lui, n'étoit pas loin de cet endroit. Les Bithyniens ſe voyant preſſés & attaqués avec beaucoup de vigueur par les autres vaiſſeaux de la flotte de Pergame, lancérent auſſi-tôt, dans les navires ennemis, ces vaſes de terre, dont nous avons parlé. Ce ſpectacle fut regardé d'abord par ceux de Pergame comme quelque choſe de riſible & d'extravagant, parce qu'ils ne comprenoient point où étoit le fin de ce ſtratagême; mais, quand ils virent leurs vaiſſeaux fourmiller de ſerpens, la terreur que leur cauſa une aventure ſi peu attendue, jetta le déſordre & la confuſion parmi eux; & ne ſçachant plus comment ſe défendre en même-tems des morſures venimeuſes

de ces animaux & des attaques des ennemis, ils firent revirer leurs vaiſſeaux la pouppe en arrière, & regagnérent leur port à toutes voiles. Ainſi, la ruſe d'Annibal rendit inutile tout ce grand armement des Pergamiens, & leur enleva encore l'avantage de la victoire. Ce ne fut pas dans cette ſeule action de mer que cet habile Capitaine fit valoir l'adreſſe de ſes ſtratagêmes; il ne fut pas moins heureux ſur terre, dans pluſieurs autres occaſions, à déconcerter, par de pareilles ruſes, les projets de ſes ennemis, & à mettre leurs armées en déroute.

Dans le même-tems que cette affaire navale ſe paſſoit en Aſie, les Ambaſſadeurs, que Pruſias avoit à Rome, ſe trouvérent par hazard chez le conſul Quintius Flaminius, où ils avoient été priés à ſouper. La converſation étant venue à tomber ſur Annibal, il échappa à un de ces ambaſſadeurs de dire qu'il ſe trouvoit actuellement dans les états de Pruſias. Flaminius profitant de cet avis, alla dès le lendemain en faire ſon rapport au Sénat. Les Sénateurs qui croyoient ne pouvoir jamais être en ſûreté ni ſans allarme, tant qu'ils ſçauroient Annibal vivant, envoyérent une ambaſſade, dont Flaminius lui-même étoit le chef, pour ſommer le roi de Bithynie de ne point donner de retraite dans ſa cour à leur plus mortel ennemi, & d'en abandonner la protection, en le remettant entre leurs mains. Pruſias qui ne ſe ſentoit pas aſſez de courage, pour leur en faire un refus abſolu, ſe contenta de les prier qu'ils n'exigeaſſent point de lui une action ſi contraire aux droits de l'hoſpitalité, ajoûtant qu'ils n'avoient qu'à ſe ſaiſir eux-mêmes d'Annibal, s'ils pouvoient le joindre, & qu'il leur ſeroit facile de découvrir le lieu de ſa retraite.

Annibal s'étoit enfermé dans un château, dont le Roi lui avoit fait préſent; & en y faiſant travailler, il s'étoit ménagé de tous les côtés pluſieurs iſſues, pour ſe ſauver en cas d'accident, pareil à celui qui lui arriva en effet. Les ambaſſadeurs Romains n'eurent pas plutôt fait cette découverte, qu'ils firent inveſtir la maiſon de toutes parts. Un des domeſtiques d'Annibal ayant apperçu, au travers de la porte, cette multitude de gens armés, courut en donner avis à Annibal, qui le chargea de faire exactement la viſite de toutes les iſſues du château, & de lui faire ſçavoir, ſans perdre de tems, ſi tous les paſſages étoient également fermés. Ce domeſtique exécute promptement ſes ordres, & lui rapporte que toutes les ſorties étoient étroitement gardées. Ce grand Homme ſe doutant bien que ce n'étoit pas-là un effet du hazard, mais un deſſein formé d'attenter à ſa perſonne, prit la réſolution de ſe défaire d'une vie, qui commençoit à lui être à charge, plutôt que de la remettre à la diſcrétion de ſes ennemis. C'eſt pourquoi, ayant rappellé dans ce moment ſon ancien courage, & ſa grandeur d'ame, il avala le poiſon qu'il portoit toujours avec ſoi. Ainſi cet incomparable Capitaine,

dont toute la vie avoit été une ſuite continuelle de fatigues & de travaux, ne put trouver de repos que dans la mort qu'il fut obligé de ſe donner lui-même, étant déjà ſeptuagénaire.

Cette mort eſt marquée à l'an du monde 3817, de la fondation de Rome 569, & avant l'Ere Chrétienne 183 ans. L'Inſcription de ſon tombeau étoit: *ANNIBAL HIC SITUS EST; cy git Annibal.* Juſtin dit que cette année eſt remarquable entre toutes les autres par la mort de trois plus illuſtres Capitaines du monde entier, d'Annibal, de Philopémen, & de Scipion l'Africain.

Tout occupé que fut Annibal des travaux militaires & d'une infinité de guerres, qu'il eut à ſoûtenir, il trouva des momens pour cultiver les lettres. Pluſieurs reparties ſpirituelles d'Annibal, que l'Hiſtoire nous a conſervées, marquent qu'il avoit un fond d'eſprit excellent; & il le perfectionna par la meilleure éducation qu'on pouvoit recevoir dans ce tems, & dans une République telle qu'étoit celle de Carthage. Il parloit paſſablement le Grec, & avoit même écrit quelques livres en cette langue. Il avoit eu pour maître un Lacédémonien, nommé Soſile, qui l'accompagna toujours dans ſes expéditions guerrières, auſſi-bien que Philénius, autre Lacédémonien. Ils travailloient tous deux à l'hiſtoire de ce grand Capitaine. Il mena toujours une vie dure & ſobre, même en tems de paix & au milieu de Carthage, lorſqu'il y occupoit la première dignité. L'hiſtoire remarque qu'il ne mangeoit jamais, couché ſur un lit, comme c'étoit la coûtume, & qu'il ne buvoit que fort peu de vin.

Pour ce qui regarde la religion & les mœurs, il n'étoit pas tout à fait tel que Tite-Live nous le repréſente, d'une cruauté inhumaine, d'une perfidie plus que Carthaginoiſe, ſans reſpect pour la vérité, pour la probité, pour la ſainteté du ſerment, ſans crainte des dieux, ſans religion. On ne prétend pas cependant juſtifier pleinément Annibal de tous les reproches qu'on lui a faits. Au milieu de ces grandes qualités, que nous venons de rapporter, on ne peut diſſimuler qu'il lui reſtoit quelque choſe du caractère & des vices de ſa nation, & qu'il y a dans ſa vie des actions & des circonſtances, qu'il ſeroit difficile d'excuſer.

ANNIBAL, *Annibal*, (*a*) Α'ννίβας, jeune Carthaginois, qui ſervit ſous le grand Annibal. Celui-ci ayant reçu d'Hiéronyme, tyran de Syracuſe, des ambaſſadeurs, vers l'an 216 avant J. C., lui envoya à ſon tour le jeune militaire, avec Hippocrate & Épicyde, natifs de Carthage, mais originaires de Syracuſe. Après le traité conclu avec Hiéronyme, Annibal retourna vers ſon général; les deux autres demeurérent auprès du Roi avec la permiſſion d'Annibal. Les conditions du trai-

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 297.

té étoient qu'après qu'ils auroient chaſſé les Romains de la Sicile, ſur quoi ils comptoient certainement, le fleuve Himera, qui partage preſque toute l'Iſle, ſépareroit la province des Carthaginois de ſon Royaume. Hiéronyme, enflé des louanges de ſes flatteurs, demanda même, quelque tems après, qu'on lui cédât toute la Sicile, laiſſant aux Carthaginois, pour leur part, l'Italie. La propoſition parut folle & téméraire; mais, Annibal y fit peu d'attention, ne ſongeant qu'à tirer le jeune roi du parti des Romains.

ANNIBAL, *Annibal*, (*a*) Ἀννίβας, l'un des interlocuteurs d'un Dialogue des morts de Lucien. Il parle à Alexandre. Scipion & Minos ſont introduits dans le même Dialogue.

ANNIBALIEN, *Anibalianus*, (*b*) fils de Conſtance Chlore & de Théodora, & frere de Conſtantin le Grand, quoiqu'ils n'étoient pas nés de la même mere, Conſtantin étant fils d'Hélène. Annibalien paſſa la plus grande partie de ſa jeuneſſe à Toulouſe, comme dans une eſpèce d'exil. Son frere le fit nobiliſſime, titre qui emportoit le droit d'uſer de la robe de pourpre brodée d'or. Il fut Conſul l'an de J. C. 292. Il eut Aſclépiodote pour collégue. On croit qu'Annibalien fut tué par le commandement de l'empereur Conſtance, ſon neveu, en 337. Quelques-uns le confondent, mais ſans raiſon, avec Dalmace, autre frere de Conſtantin, & pere d'Annibalien, duquel il eſt parlé dans l'article qui ſuit.

ANNIBALIEN, *Annibalianus*, (*c*) neveu du précédent, & par conſéquent du grand Conſtantin, étoit fils de Dalmace. Il avoit un frere du nom de ſon pere. Quand celui-ci fut mort, Conſtantin leur donna part à ſa ſucceſſion. Il fit Dalmace Céſar, en lui aſſignant pour département la Thrace, la Macédoine & la Gréce, que l'on appelloit alors Achaïe; & il nomma l'autre roi de Pont, de Cappadoce & de la petite Arménie.

On dit que Conſtantin, qui l'aimoit beaucoup, lui avoit encore donné en mariage Conſtantine ſa fille aînée, qui épouſa depuis Gallus. Après la mort de l'Empereur, ſon beau-pere, ſon oncle & ſon bienfaiteur, il fut aſſaſſiné par ordre de Conſtance, l'an de J. C. 337.

ANNICÉRIENS, *Annicerii*, (*d*) philoſophes, qui prirent le nom de leur fondateur, qu'on appelloit Annicéris. *Voyez* Annicéris.

ANNICÉRIS, *Anniceris*, (*e*) Ἀννικέρις, fut diſciple d'Ariſtide & compagnon d'Hégéſias. Il tira Platon de captivité. Il paſſe pour l'auteur d'une des cinq ſectes des Philoſophes qui ſortirent de la Cyrénaïque. C'eſt de lui que ſes Sectateurs ont été nommés Annicériens.

(*a*) Lucian Tom. I. pag. 246. *& ſeq.*
(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 136, 218, 341, 342.
(*c*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 342.
(*d*) Cicer. de Offic. L. III. c. 116.
(*e*) Diogen. in Ariſtip.

Ils avoient presque les mêmes maximes que les Hégésiaques ; mais, ils ne ruinoient pas l'amitié, la courtoisie & l'honneur qu'on porte à pere & à mere, non plus que l'affection tendre qu'on doit avoir pour sa patrie. Ils tenoient même que si ces choses faisoient quelquefois de la peine au sage, il ne laissoit pas pour cela d'être heureux ; dût-il avoir très-peu de plaisirs.

Ils tenoient en outre 1.° que la félicité d'un ami n'est pas souhaitable d'elle-même, parce que nous ne sentons pas la félicité d'un autre.

2.° Que la raison ne suffit pas pour nous affermir & nous mettre au-dessus des sentimens du vulgaire ; mais, qu'on a besoin encore pour cela de faire une habitude, contraire à celle qui s'est formée & nourrie en nous, depuis le moment de notre naissance.

3.° Que ce n'est pas à cause de l'intérêt seulement que nous devons chérir nos amis ; parce que cet intérêt venant à cesser, nous ne nous soucierons plus d'eux ; mais, qu'il les faut aimer à cause de la bienveillance qu'on a l'un pour l'autre ; que cette bienveillance, au reste, est si considérable dans la vie, qu'un homme d'honneur, pour ne pas manquer à un si juste & si raisonnable devoir, ne fera point difficulté de souffrir de la peine, encore qu'il se propose la volupté pour fin. Ils ajoûtoient à cela que quoique la privation de la volupté soit douloureuse à cet honnête homme, il la souffrira néanmoins volontiers, & s'y exposera en homme de bien, parce que la tendresse qu'il a pour son ami, le veut ainsi.

ANNICÉRIS, *Anniceris*, (*a*) Ἀννίκερις, Cyrénéen. Ce fut un conducteur de chariots, rival de la gloire de Platon & de ses disciples. Pour montrer son adresse, il fit plusieurs tours sur une même ligne, à l'entour de l'Académie, sans qu'il parût autre chose que la trace d'un seul chariot.

(*a*) Lucian. Tom. II. pag. 929, 930.

*Fin du second Volume.*

# FAUTES A CORRIGER.

*Page 6, col. 2, lig. 7 & 8*, Jor-danès, *lisez* Jor-nandès.
*Pag. 22, col. 2, lig. 31*, tribun du peuple, *lisez* tribun militaire.
*Pag. 25, col. 1, lig. 18 & 19*, dixiè-me, *lisez* deuxiè-me.